THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
871
V9a.Yca
v.1

CLASSICS

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

OCT 21 1977
DEC 10 1978
MAY 18 1979
JUL 30 1992

L161—O-1096

LI
37/8/28

UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DEUXIÈME SÉRIE

IV

L'ART DE VIRGILE DANS L'ÉNÉIDE

PREMIÈRE PARTIE

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

DEUXIÈME SÉRIE

I. — **Les Idées morales de Diderot,** par PIERRE HERMAND. 12 fr. 50

II. — **Les Diz et proverbes des Sages,** publiés par J. MORAWSKI. 12 fr. 50

III. — **L'Abbé Terray et la liberté du commerce des grains,** 1769-1774, par RENÉ GIRARD. . . . . 10 fr. »

IV. — **L'Art de Virgile dans l'Énéide** (première partie), par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres. . . . 45 fr. »

V. — **L'Art de Virgile dans l'Enéide** (deuxième partie), par A. CARTAULT, professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres. . . . 35 fr. »

Sous presse :

VI. — **Étude sur la Collaboration de Massinger avec Fletcher et son groupe**, par M. CHELLI.

PREMIÈRE SÉRIE [1]

I. — **De l'authenticité des Épigrammes de Simonide**, par AMÉDÉE HAUVETTE, professeur adjoint de langue et de littérature grecques à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. . . . . 5 fr.

II. — **Antinomies linguistiques,** par VICTOR HENRY, professeur de sanscrit et de grammaire comparée des langues indo-européennes à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. . . . . 2 fr.

III. — **Mélanges d'histoire du moyen âge,** publiés sous la direction de M. le Prof. LUCHAIRE, par MM. LUCHAIRE, DUPONT-FERRIER et POUPARDIN . . . . . 3 fr. 50

IV. — **Études linguistiques sur la Basse Auvergne.** Phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme), par A. DAUZAT, licencié ès lettres. Précédé d'une préface de A. THOMAS, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. 6 fr.

(La suite sur la dernière page de la couverture.)

1. La première série, publiée par la librairie Félix Alcan, de 1896 à 1915, se compose de trente-deux fascicules.

UNIVERSITÉ DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DEUXIÈME SÉRIE

IV

L'ART DE VIRGILE DANS L'ÉNÉIDE

PAR

A. CARTAULT

PROFESSEUR DE POÉSIE LATINE

PREMIÈRE PARTIE

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS (V^e^)

—

1926

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lartdevirgiledan01cart

AVANT-PROPOS

*Au moment où le professeur Augustin Cartault succombait aux conséquences d'un accident fatal (*10 *janvier* 1922*), il laissait en manuscrit et prêt pour l'impression, entre autres ouvrages, un travail considérable intitulé* L'Art de Virgile dans l'Énéide. *La Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, à laquelle il était destiné, ne pouvait manquer de l'accueillir, d'autant que la commission compétente déclarait, par l'organe de ses deux rapporteurs, MM. Edm. Courbaud et Henri Goelzer, qu'on y trouvait le même souci d'exactitude minutieuse, la même critique fine et pénétrante que dans les précédents travaux de l'auteur. Il a donc été décidé que* L'Art de Virgile dans l'Énéide *paraîtrait dans la Nouvelle Série, en deux fascicules, portant les numéros V et VI. C'est la première partie que nous offrons aujourd'hui au public studieux ; la seconde partie déjà tout entière en épreuves, paraîtra incessamment.*

PRÉFACE

*Etudier l'art d'un écrivain, c'est en premier lieu déterminer les principes esthétiques qu'il s'est proposé de réaliser. Or, en ce qui concerne l'*Énéide, *ces principes déconcertent absolument les idées modernes et semblent exclure toute possibilité de création originale et par suite ayant de l'intérêt. Virgile a pris pour sujet la légende savante, considérée comme de l'histoire, de l'établissement des Troyens dans le Latium. Cette légende élaborée par les Grecs, acceptée par les érudits latins, n'avait d'autre mérite que de flatter l'orgueil national des classes supérieures de la société ; en outre elle était pauvre, incertaine dans ses lignes principales ; il fallait la fixer et la féconder artificiellement. Virgile s'est résolu à en faire la matière d'une épopée ; il considérait avec tous ses contemporains que la forme de l'épopée avait été établie définitivement par les poèmes homériques ; c'est sur ces poèmes qu'il s'est constamment modelé. Depuis Livius Andronicus, l'ambition des poètes latins était de présenter à leurs lecteurs les héros de l'invention hellénique accommodés à leur goût ; la poésie romaine était essentiellement une poésie empruntée. Virgile n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour ne pas se plier à la conception dominante. Il a docilement adapté au cadre homérique les événements et les personnages de la légende d'Enée. S'il n'a pas aperçu la médiocrité esthétique, disons mieux : la fausseté radicale des théories auxquelles il s'assujettissait, il a pourtant senti qu'il s'était imposé une tâche ingrate et son labeur lui a pesé. Et pourtant de cette convention antiartistique, un grand et beau poème est sorti ; c'est que les règles édictées par les théoriciens et qui dominent*

*l'art d'une époque, ne sont qu'une forme à laquelle se plie l'artiste et que ce qui transparaît, ce qui intéresse dans son œuvre, c'est son tempérament ; or Virgile avait du génie ; malgré sa forme obsolète et factice, l'*Énéide *commande l'admiration par ce qu'elle contient de virgilien.*

*Si maintenant de la convention fondamentale nous passons à l'exécution du détail, les procédés de travail de Virgile apparaissent à l'esprit moderne comme également si contraires à toute inspiration poétique qu'il semble qu'ils devaient forcément aboutir à des résultats déplorables. On a étudié à fond les sources de Virgile. Sans tomber dans l'exagération, sans prétendre voir l'imitation directe partout où il y a concordance avec ses prédécesseurs, en tenant compte de ce que les idées et les sentiments humains ne sont pas infinis et qu'ils se manifestent analogues dans des circonstances analogues, il faut convenir que l'*Énéide *est une série d'imitations enchaînées, que certains passages offrent le caractère d'une véritable mosaïque. Il semble que d'une façon si dépendante de penser et d'écrire il ne puisse sortir qu'une œuvre froide et sans vie. Et pourtant il n'en est rien. Si Virgile a construit un édifice avec des matériaux pris à des constructions antérieures, l'édifice est pourtant bien à lui. Rien chez lui ne sent le plagiat, toute l'adaptation est personnelle ; tout est dirigé vers un but mûrement envisagé. Presque partout Virgile est débiteur, et pourtant l'*Énéide *est originale. Il a réalisé un tour de force, qui reste inexplicable pour les habitudes de la pensée moderne.*

*Lorsqu'on étudie l'*Énéide *il ne faut pas perdre de vue un seul instant qu'on est en présence d'une œuvre inachevée. Chacun sait que Virgile a été surpris par la mort avant d'y avoir mis la dernière main ; et pourtant on la juge en général sans tenir suffisamment compte de ce point qui est capital. Il importe de déterminer avec la dernière exactitude le degré d'inachèvement de l'*Énéide ; *elle est bien plus imparfaite qu'on ne le suppose, bien plus loin de la forme définitive que voulait lui donner le poète. Il ne faut pas voir des défauts là où il n'y a qu'un manque d'élaboration et où nous n'avons pas la rédaction dernière. L'état d'inachèvement dans lequel il a été obligé de laisser son poème a été si vivement senti par Virgile qu'il en est mort désespéré.*

INTRODUCTION

LA CARRIÈRE POÉTIQUE DE VIRGILE. L' « ÉNÉIDE »

Principes critiques. — **1.** La carrière poétique de Virgile, né le 15 oct. 70, mort le 21 sept. 19 av. J.-C., se répartit sur trois grands ouvrages authentiques, les *Bucoliques*, les *Géorgiques*, l'*Enéide*. Pour déterminer la chronologie de ces ouvrages, les circonstances dans lesquelles ils ont pris naissance, les influences qui les ont produits ou modifiés, leur mode de composition, il faut s'appuyer avant tout sur les renseignements fournis par le texte, là où il n'y a aucune raison de douter que les renseignements soient donnés de bonne foi par l'auteur, en tirer tout ce qu'ils contiennent et rien que ce qu'ils contiennent ; ce n'est qu'en second lieu que nous recourrons aux indications des biographes et des scholiastes, et nous ne les prendrons en considération que sous deux conditions essentielles : la première est qu'elles ne contredisent point les assertions non suspectes de Virgile lui-même ; en pareil cas elles n'ont aucune valeur et tombent totalement ; la seconde est qu'elles dérivent de sources autorisées et ne soient pas des combinaisons arbitraires suppléant aux informations directes qui manquaient. A côté de renseignements précieux, les commentateurs de Virgile nous ont transmis une foule d'erreurs et d'absurdités, dont certaines, ou toutes crues ou plus ou moins ingénieusement retravaillées, infestent encore les travaux modernes et qu'il est urgent de sceller sous la pierre de l'oubli.

Chronologie des « Bucoliques ». — 2. (1) La IX^e^ Égl. renferme dans un cadre inspiré à Virgile quatre morceaux détachés, sans lien entre eux : 23-25, 27-29, 39-43, 46-50. Deux seulement, le second et le quatrième, portent des indications de date, et comme ces dates ne con-

cordent pas, on en conclut sûrement que les quatre morceaux ne sont pas contemporains. Le second est un appel pressant à Varus, de l'époque où le territoire de Mantoue était menacé d'être, comme celui de Crémone, partagé entre les vétérans, mais où l'on pouvait encore espérer qu'il serait épargné. Dans le quatrième, le poète s'adresse à Daphnis et lui dit qu'il peut maintenant renoncer à l'usage des paysans qui était de se régler pour l'organisation de leurs travaux sur le lever des astres, puisqu'est apparu l'*astrum Caesaris* qui sera désormais le régulateur et le bienfaiteur de l'agriculture. On ne saurait douter que l'*astrum Caesaris* ne soit la comète qui se montra pendant les jeux donnés en l'honneur de Vénus genitrix par Octavien (1) pour célébrer la victoire de son père adoptif (2) et qui eurent lieu les 20-30 juillet 44. Les vers en question sont nécessairement contemporains de l'événement qu'ils rapportent ; il eût été ridicule en effet d'exhorter les paysans à tenir compte de l'*astrum Caesaris*, alors que celui-ci n'était plus visible dans le ciel. Ils nous apprennent sur Virgile des choses importantes. Notons pour le moment qu'à cette époque Virgile est déjà césarien et qu'il est en communauté d'idées avec Octavien. Le peuple crut en effet que dans l'astre qui se montrait aux yeux résidait l'âme de Jules César reçu au ciel ; Octavien fit tout ce qu'il put pour accréditer cette croyance (3) et Virgile s'associa à ses efforts (4) en la consacrant formellement. Ainsi lorsque plus tard il recevra les bienfaits de l'empereur, lorsqu'il entrera dans ses vues politiques et s'attachera à sa personne, il n'aura pas comme Horace des antécédents gênants à faire oublier. D'autre part, dans le passage qui nous occupe, Virgile, s'adressant aux paysans, les désigne par le nom générique de Daphnis ; or Daphnis est le bouvier célèbre de Théocrite que Virgile chantera à son tour dans ses *Eglogues* et qu'il installera avec d'autres personnages du poète sicilien, son modèle, dans la plaine lombarde sur les bords du Mincio. Qu'il eût déjà à cette époque composé des *Bucoliques*, c'est ce qui n'est pas vraisemblable, car il nous les aurait conservées ; mais dès l'an 44, à 26 ans, il était déjà familier avec Théocrite. En outre, dans les v. 46-50 de la IX^e^ Égl., il associe à un souvenir de Théocrite le souci des réalités rustiques et c'est justement là la double inspiration d'où procèdent les *Eglogues* (5). Il se livrait donc aux travaux préparatoires qu'il allait utiliser et il était, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans la période d'incubation de son œuvre bucolique. Les v. 23-25 et 39-43 de la IX^e^ Égl. ne portent, eux, rien qui permette de les dater ; on peut soutenir qu'ils ont été écrits pour former en partie le corps de cette Églogue ; on remarquera pourtant que ce

sont des imitations très serrées, presque des traductions, de deux passages de Théocrite, qu'avant d'aborder des compositions plus étendues et plus originales Virgile a dû s'essayer à rendre avec toute la précision et toute la perfection de son auteur favori. Il est donc tentant de voir là ses premiers essais dans le genre bucolique, non pas les seuls sans doute, mais quelques-uns des plus réussis, de ceux qu'il n'a pas voulu laisser perdre, et de supposer que ces deux morceaux sont probablement d'une date très voisine de celui qui est de l'an 44.

Virgile ne tarda point à s'engager décidément dans le genre bucolique et à écrire des pièces de dimensions normales et de caractère complet. J'ai cru pouvoir démontrer ailleurs que les Égl. II, III, V sont les premières qu'il ait composées et qu'elles ont été publiées en 42-41 ; IV est de la seconde moitié de 40, VI probablement de la fin de la même année, VII ou avant ou après IV, c'est-à-dire ou de 41-40 ou du commencement de 39. Vers le milieu de 39, voyant que les expropriations s'étendaient au territoire de Mantoue et qu'il était sérieusement menacé de dépossession, Virgile vint précipitamment à Rome ; il s'adressa directement à Octavien, pour qui il n'était pas un inconnu, et celui-ci le premier (1) — preuve qu'il s'était adressé d'abord à des protecteurs moins puissants — lui donna l'assurance formelle qu'il serait préservé de la spoliation. Il retourna dans son pays et sous l'impression de cette promesse favorable il écrivit, sans doute vers la fin de 39 ou le commencement de 38, l'Égl. I, remerciement enthousiaste, et qui ne devait pas se faire attendre, à son protecteur pour la conservation de son bien ; mais, par suite de circonstances que nous ignorons, la promesse formelle d'Octavien ne fut pas prise en considération par ceux qui procédaient sur place au partage des terres et Virgile fut, comme les Mantouans ses compatriotes, jeté brutalement hors de chez lui ; en 38 vraisemblablement, il exhala sa douleur dans l'Égl. IX et il accourut à Rome, où il espérait obtenir la restitution de ce qu'il venait de perdre.

Ce séjour à Rome fut très important pour la fixation des conditions matérielles de son existence et pour la direction de sa carrière poétique. Nul doute qu'il ne se soit adressé tout d'abord à Octavien, de qui il avait une promesse ferme ; des impressions qu'il produisit dans l'entourage du prince et de celles qu'il y ressentit, j'ai essayé de démontrer, et je crois encore, que nous avons dans la Satire III d'Horace un écho de très peu postérieur (2) et que l'anonyme qui y est décrit d'une façon si caractéristique est Virgile lui-même : il est irritable, ombrageux — *iracundior est paullo* — ; tout frémissant

d'une spoliation inattendue et douloureuse, de violences exercées contre sa personne ; il était naturel que Virgile ne fût point dans la circonstance d'un abord facile ; il goûte peu les plaisanteries en usage dans une société nouvelle pour lui — *minus aptus acutis Naribus horum hominum* — ; il était naturel qu'il fût agacé par une soi-disant urbanité, un tour d'esprit épigrammatique qui ne convenait ni à ses habitudes plutôt graves, ni surtout à la situation pénible dans laquelle il se trouvait ; il prête à rire parce qu'il n'a pas les cheveux taillés à la mode de la ville, que les plis de sa toge ne sont pas disposés avec soin, qu'il n'est pas chaussé assez étroitement — *rideri possit eo quod Rusticius tonso toga defluit et male laxus In pede calceus hæret* — ; remarquez que cette tenue négligée ne provient pas d'un laisser-aller personnel, mais de ce qu'à la campagne on n'a pas les mêmes raffinements de toilette qu'à la ville ; fixé à Andes depuis longtemps, Virgile avait cet extérieur rustique qui amuse les citadins ; il est votre ami et c'est le meilleur homme du monde — *at est bonus, ut melior uir Non alius quisquam* — ; Horace, dans la Satire V, v. 41-42, a justement appliqué des expressions tout à fait analogues à Plotius, Varius et Virgile lui-même, *animæ quales neque candidiores Terra tulit, neque quis me sit deuinctior alter* ; dans ce corps inculte se cache un génie extraordinaire — *At ingenium ingens Inculto latet hoc sub corpore* ; voilà qui est décisif ; quel est l'homme de génie d'apparence rustique qu'Horace pouvait connaître à cette époque, si ce n'est Virgile lui-même ? La société polie de Rome a jugé Virgile du dehors, par rapport à la façon dont elle concevait les relations mondaines, Horace, en voyant le fond, avec une sympathie d'homme et de poète ; il venait grâce à Virgile d'être admis dans le cercle de Mécène ; il lui a témoigné sa reconnaissance profonde ; il a découvert en lui un grand confrère, ce qui fait d'autant plus d'honneur à sa perspicacité, que Virgile n'avait pas encore donné sa mesure ni publié ses ouvrages les plus importants ; il est possible que les Églogues I et IX qui étaient les plus récentes et du pathétique le plus humain, aient été pour quelque chose dans ce jugement si franchement admiratif.

Il est certain qu'Octavien fit à Virgile un autre accueil que ses courtisans, mais la situation était délicate : Virgile pouvait se réclamer d'une promesse et Octavien devait être assez humilié que son intervention n'eût pas eu plus d'effet. Ce n'est point la seule fois où les rapports entre eux aient présenté quelque difficulté ; il n'y eut jamais de froissement ; il faut admettre que Virgile était accommodant et qu'Octavien tenait trop à lui pour risquer un refroidissement.

On admet généralement et d'une façon plausible que l'affaire fut remise entre les mains de Mécène et se termina par un compromis. En 38-37 Octavien avait des préoccupations plus importantes que les intérêts de Virgile ; d'autre part Mécène ne figure point dans les *Bucoliques* ; il n'est pas au nombre des protecteurs du poète, qui dans la 1re Églogue, ne paraît rien lui devoir ; or dans l'hiver 38-37, il le connaît assez pour lui recommander Horace, qui, neuf mois après — l'intéressé a tenu à donner le chiffre exact — entrait de plain-pied dans son amitié. Le compromis paraît avoir consisté en ce que Virgile renonça à son patrimoine d'Andes et reçut en échange une propriété dans le sud de l'Italie. Dans la Satire V, qui est probablement de 37 — Virgile n'a dû rester à Rome, où il se sentait dépaysé, que le temps strictement nécessaire —, Horace ne part point de Rome avec lui, mais le rencontre en compagnie de Varius et de Plotius à Sinuesse, c'est-à-dire venant d'une direction opposée. Aulu-Gelle rapporte, mais sans citer son auteur et sans se préoccuper de la vérité de l'anecdote (1), que Virgile eut avec les habitants de Nola une difficulté à propos d'une adduction d'eau dans une propriété voisine de la ville et que, mécontent du refus qu'il essuya, il effaça le nom de Nola d'un vers des *Géorgiques*. Si la chose est vraie, c'est ce que nous ne pouvons savoir ; en elle-même elle n'a rien d'invraisemblable ; nous venons d'apprendre par Horace que Virgile n'était point patient. Quand même elle serait inventée, on ne voit pas trop comment l'anecdote aurait pu naître et trouver créance, si le poète n'avait en réalité possédé un domaine près de Nola. Supposer que c'est de là que partit Virgile pour le rendez-vous avec Horace à Sinuesse, c'est évidemment faire une conjecture ; mais cette conjecture ne se heurte à aucune impossibilité.

Qu'il ait consenti à l'abandon de sa terre d'Andes, cela est concevable, si on lui fit entendre qu'on n'avait pas les moyens de la lui restituer ; ce qui l'est moins, c'est qu'après les *Bucoliques* le souvenir en disparaisse complètement de son œuvre poétique ; elle ne figure point dans les *Géorgiques*, où il lui était si facile d'y faire allusion ; il a bien décrit le jardin du vieillard de Tarente ! Et pourtant il est resté Mantouan dans l'âme et il le fut toujours. Au l. II, v. 198 sq., il rappelle avec émotion sa plaine admirable arrosée par le fleuve herbeux aux cygnes blancs comme neige. C'est à Mantoue, sa patrie, qu'il compte rapporter la gloire que lui vaudront ses *Géorgiques*, *G.*, III, 10 sqq. Tout à la fin de sa carrière, *En.*, X, 198 sqq., il saisit l'occasion de célébrer son origine mythologique et son antique puissance, lorsqu'elle était à la tête d'une confédération de douze

peuples. Le paysage lombard a laissé dans son imagination des traces ineffaçables ; *G.*, III, 13 sq., il revoit le Mincio, fleuve énorme, au cours lent et sinueux avec ses roseaux dont il parle dans les termes mêmes qui lui avaient servi dans l'Égl. VII, 12 sq. ; il le revoit encore, *En.*, X, 205 sq., couronné de ses roseaux glauques ; il mentionne dans les *Géorgiques*, II, 159 sq., l'étendue du lac de Côme et le lac de Garde dont les flots ont le mugissement de la mer ; ces deux lacs sont la parure magnifique de l'Italie et le lac de Garde reparaît encore au l. X, v. 205 de l'*Enéide* comme le père du Mincio ; ce sont là des images qui ont toujours hanté ses yeux de poète, après qu'il eut pourtant goûté le charme de bien d'autres paysages. Il est étonnant qu'il n'ait jamais tenté de recouvrer son bien familial ; cela lui eût été sans doute facile quand il fut devenu riche ; les Vétérans revendaient facilement les terres qui leur avaient été assignées, qu'ils ne savaient point mettre en valeur et sur lesquelles ils ne se résignaient guère à vivre. Nous ignorons même si dans ses voyages il est jamais retourné au pays natal. Il faut en conclure qu'il n'aimait pas la terre en paysan, comme le Mélibée de la 1re Églogue, qui compte bien revoir un jour ses champs et qui souffre à la pensée qu'il les retrouvera presque en friche sous un maître barbare et indifférent.

Au milieu de ses soucis sur son avenir, sur ce qui serait désormais son existence et de l'incertitude du lieu où il se fixerait, il n'en avait pas fini avec les *Bucoliques*. A la prière de Gallus il en composa une dixième, qu'on date vraisemblablement de l'an 37, qu'il donne comme devant être la dernière (1) et qui le fut en effet. En outre ses *Bucoliques* avaient paru isolément ; elles n'avaient pas été publiées ensemble. Il s'agissait de les réunir dans un volume. Or dans l'Él. 34 du IIe l. qu'on date communément de 26-25, c'est-à-dire qui est postérieure de 11 ou 12 ans à l'époque qui nous occupe, Properce s'adresse à Virgile dans des termes qui au premier abord, semblent étranges : « Toi, tu chantes sous les pins du Galèse ombreux Thyrsis et Daphnis dont la lèvre a usé les chalumeaux » (2), et il donne des *Eglogues* un résumé assez inexact, témoignant d'une lecture ancienne qu'il ne s'est pas astreint à raviver. Il n'entend pas sans doute qu'au moment où il écrit lui-même, Virgile compose des *Bucoliques* — cela dépasserait les bornes de l'étourderie ignorante — mais qu'il les a composées à Tarente, ce qui paraît déjà une énormité. Cherchons donc ce qu'il a voulu dire. Virgile connaissait bien Tarente, puisque, *G.*, II, 197, il parle de la fertilité de son sol, qu'il compare à celui de Mantoue et, *En.*, III, 551, de son golfe. En outre, *G.*, IV, 125 sqq., il se rappelle — ce n'est plus qu'un souvenir — ses

tours élevées et — c'est là une vision de poète — « le noir Galaesus qui arrose les cultures blondes » (1) ; il dépeint avec sympathie le coin de terre ingrate où un vieillard de Corycie réussissait à faire pousser des légumes et des fleurs. Or, dans la Satire V, v. 93, Horace nous apprend qu'à Canusium, Varius s'est séparé de la bande des voyageurs ; il ne dit rien de Virgile qui, par conséquent, l'a sûrement suivi jusqu'à Brindes. De Brindes il a dû aller à Tarente. Sans doute pour découvrir sous les murs de la ville le petit jardin du vieillard Corycien et pour ressentir l'impression colorée que lui a donnée le Galaesus, il n'est pas nécessaire qu'il s'y soit fixé pour de longs mois. Mais l'endroit lui a plu — il était assez pittoresque pour cela — et l'on peut admettre que c'est là qu'il a préparé l'édition complète des *Bucoliques*. Ainsi l'expression dont s'est servi Properce trouve une explication plausible.

Le résumé de cet exposé, c'est qu'en 44 Virgile était déjà en état de gestation de ses *Bucoliques*. La période de création bucolique proprement dite va de 42-41 à 37, c'est-à-dire qu'elle s'étend sur une durée de cinq à six années. Le pseudo Probus (2) citant Asconius, dit que Virgile a publié des *Bucoliques* à 28 ans ; or Virgile a eu 28 ans en 42 ; le renseignement est donc exact et puisé à bonnes sources ; sur d'autres indications fournies par les commentateurs anciens, il n'y a pas à faire fonds (3).

Chronologie des « Géorgiques ».— 3. Il est impossible de fixer l'époque à laquelle Virgile commença les *Géorgiques*. Du reste le mot « commencer » est vague par lui-même et il conviendrait de définir ce qu'on entend par là : s'agit-il du moment où la première idée du poème s'est présentée ou a été présentée à l'esprit de l'auteur, de celui où elle a pris corps, de celui où il a entamé les études préliminaires, de celui où il a écrit les premiers vers ? Nous verrons plus loin que c'est sur l'initiative de Mécène que Virgile s'est décidé à composer ses *Géorgiques*. L'idée a donc dû lui être suggérée pendant l'hiver de 38-37 ; les pourparlers à cet égard ont dû prendre quelque temps. Il est tentant de supposer que le rendez-vous donné par Horace à Sinuesse en 37 pendant le voyage à Brindes, avait pour but de faciliter la continuation des conversations avec Mécène sur le sujet ; mais là-dessus nous ne savons rien, Horace s'étant borné à rapporter les menus incidents de la route, sans nous renseigner sur ce qui était important politiquement ou littérairement. Avant d'accepter définitivement les ouvertures qui lui étaient faites et tout en envisageant les perspectives de ce travail nouveau, Virgile songea naturellement à liquider les *Bucoliques* et à se rendre libre de ce côté. Il y a, nous

l'avons dit, des raisons de croire, que c'est pendant son séjour à Tarente qu'il en donna l'édition d'ensemble. Ce séjour à Tarente s'explique par les événements. On sait qu'en 38 les débuts de la guerre contre Sextus Pompée n'ayant pas été décisifs en faveur d'Octavien, celui-ci demanda du secours à Antoine qui consentit à venir à son aide. Mais quand Antoine et Octavien se présentèrent à Brindes en 37 avec une flotte de 300 navires, les circonstances étant redevenues favorables à Octavien, ils se virent interdire l'accès du port et durent aller aborder à Tarente. C'est là que fut conclu l'accord en vertu duquel le triumvirat fondé en 43 pour cinq ans, venu à terme le 31 déc. 38, fut renouvelé et Sextus Pompée déclaré ennemi public. Des négociations si importantes rendaient à ce moment le séjour à Tarente particulièrement intéressant ; Virgile y resta sans doute autant qu'elles durèrent et, comme il n'y était point directement mêlé, il employa son temps à considérer le pays en poète et à préparer l'édition de ses *Bucoliques*.

La conception même qu'il s'était formée des *Géorgiques* et sur laquelle j'insisterai plus loin, lui imposa des études longues et approfondies. Naturellement l'ornement mythologique, qui y tient une place notable, lui était fourni par ses lectures antérieures et journalières et ne fut pas, au moins dans son ensemble et sauf les applications particulières et directes, acquis pour la circonstance. Mais le fond didactique n'en a pas été constitué comme il l'aurait été par un vieux praticien heureux de consigner dans un livre les résultats de son expérience personnelle. Jamais Virgile ne donne ses préceptes comme des choses dont il a reconnu par lui-même l'efficacité. Une seule fois il recommande la préparation appliquée au grain avant la semence comme une chose qu'il a vu faire, mais sans dire qu'il l'a appliquée (1). Si une autre fois il fait allusion à ce qu'il a vu (2), c'est à propos des orages du printemps, qu'il a contemplés en poète. Il se rappelle le merveilleux parti que le vieillard corycien de Tarente (3) avait tiré d'un mauvais terrain, mais il ne paraît pas avoir eu avec lui de conversation technique. S'il fait — rarement du reste (4) — allusion aux recommandations des ancêtres, il ne semble pas que ce soient des traditions locales recueillies personnellement. C'est qu'il n'envisageait point son ouvrage, à la mode du vieux Caton, comme un recueil des pratiques courantes en usage sur son domaine paternel d'Andes, ni même comme un manuel de l'agriculture de la Cisalpine ; ce qu'il entend mettre sous nos yeux c'est l'agriculture de l'Italie prise dans son ensemble, mieux que cela, l'agriculture mondiale, ce métier glorieux exercé par les hommes sur

toute la terre de toute antiquité (1), dont il ouvre pour ses lecteurs les sources sacées.

En ce qui concerne les productions de l'Italie, il y a sans doute bien des choses qu'il a apprises soit par la vie courante soit par ses lectures. Il n'avait pas besoin de se déranger pour savoir que Falerne fournissait un vin renommé ou que les taureaux sacrifiés par les triomphateurs romains provenaient des pâturages du Clitumne. Pourtant les *Géorgiques* nous révèlent tant d'aspects de l'Italie agricole, qu'il paraît certain que Virgile en avait parcouru la plupart des contrées et dans l'*Enéide* elle-même il y a bien des sites qu'il décrit pour les avoir vus de ses yeux. Les noms de localités italiennes sont perpétuels dans les *Géorgiques* : les liens qui servent à attacher la vigne proviennent d'Ameria, ville d'Ombrie, *G.*, I, 265 ; le Taburnus, montagne de Campanie, est planté d'oliviers, II, 38 ; Crustumium, dans la Sabine, donne des poires renommées, II, 88 ; le crû de Falerne est célèbre, II, 96 ; les vignes d'Aminæa, dans le Picentin, produisent des vins très forts, II, 97 ; le Massique vient en Campanie, II, 143 ; les bords du Clitumnus, dans l'Ombrie, nourrissent de belles bêtes blanches et les taureaux qu'on sacrifiait à l'occasion des triomphes, II, 146 sq. ; les pâturages de Tarente et de Mantoue conviennent à l'élevage, II, 197 sq. ; à Capoue, dans le voisinage du Vésuve, à Acerræ, trois contrées de Campanie, la terre est si bonne qu'elle convient à la vigne, à l'olivier, II, 224 ; les bois de Locres, dans le Bruttium, donnent de la poix, II, 438 ; les barques du Pô sont construites avec le bois léger de l'aulne, II, 451 sq. ; sur les bords du Silarus et de son affluent le Tanager, parmi les forêts de l'Alburnus, sur les confins du territoire des Picentins et de celui des Lucaniens, il y a d'excellents pâturages malheureusement infestés par le taon, III, 146 sqq. ; sur les pentes de la Sila, dans les Apennins du Bruttium, paissent des troupeaux de bœufs, III, 219 ; les pourceaux sabelliens sont mentionnés III, 255 ; la Calabre nourrit des serpents dangereux, III, 425 ; Virgile décrit la terrible épizootie qui a sévi dans les Alpes Noriques et s'est étendue jusqu'aux plaines du Timave, si bien que de son temps les troupeaux avaient disparu de toute cette région, III, 474 sqq. ; Paestum, en Lucanie, est célèbre par ses roseraies, IV, 119 ; dans les maladies des abeilles on emploie avec succès les racines cuites dans du vin de l'Amellus qu'on recueille près du fleuve Mella dans la Cisalpine près de Mantoue, IV, 278.

En ce qui concerne l'agriculture étrangère, Virgile s'est documenté chez ses prédécesseurs grecs et latins. Suivant une coutume, que nous aurons souvent à signaler, loin de chercher à dissimuler ses

emprunts, il s'en fait gloire et il proclame « qu'il chante parmi les villes romaines un poème hésiodique [1] ». L'assertion paraît au premier abord singulière, les *Géorgiques* étant tout autre chose que *les Œuvres et les Jours*, bien qu'elles offrent quelques imitations de détail. Mais Hésiode ne figure ici que comme l'ancêtre des écrivains grecs qui ont traité de l'agriculture ou des matières s'y rattachant ; Virgile a fait des emprunts plus importants à Aratos, à Ératosthène, à Nicandre, qu'il n'a pas nommés, pas plus qu'il ne nomme Caton et Varron ; en se rattachant à Hésiode, il indiquait suffisamment qu'il s'inspirait de toute la littérature didactique grecque en relation avec l'agriculture. Son érudition sur l'agriculture étrangère a pu lui venir par des canaux différents. Il emploie souvent des adjectifs formés de noms de pays qui ne sont que des épithètes d'existence courante en poésie. Il y avait nombre de plantes et d'animaux acclimatés en Italie dont les théoriciens et sans doute beaucoup de cultivateurs n'ignoraient point la provenance. Enfin le commerce apportait une foule de produits exotiques dont tout le monde savait l'origine. Quoi qu'il en soit, les *Géorgiques* nous présentent un tableau très étendu de la production agricole et parfois industrielle de toutes les parties du monde alors connu et souvent la désignation des inventeurs mythologiques auxquels on attribuait tel ou tel progrès ou les origines mêmes de l'agriculture. Le Tmolus, en Lydie, exporte le safran parfumé, l'Inde l'ivoire, les Sabéens d'Arabie l'encens, les Chalybes habitant au S.-E. de la mer Noire le fer, le Pont le castoreum, l'Élide ses cavales, *G.*, I, 56 sqq. ; la Mysie et les environs du Gargare, la plus haute cime de l'Ida, ont d'admirables moissons, I, 102 sq. ; les grues sont des oiseaux du Strymon, fleuve de Thrace, I, 120 ; la luzerne a conservé son nom d'origine *medica*, I, 215 ; la lentille vient de Péluse en Égypte, I, 228 ; les meilleures frondes sont celles des Baléares, I, 309 ; les prairies du Caystre, en Lydie, nourrissent de nombreux oiseaux, I, 383 sqq. ; le laurier est domicilié sur le Parnasse, II, 18 ; la vigne réussit sur l'Ismare, en Thrace, II, 37 ; le myrte se réclame de Paphos à Chypre et le gland de la Chaonie, II, 64 sqq. ; la Syrie produit des poires, II, 88 ; l'Ida le cyprès, II, 84 ; aux espèces italiotes de vignes, Virgile en oppose neuf autres de Grèce, de Rhétie, d'Asie Mineure, d'Égypte, II, 89 sqq. ; on ne trouve l'ébène que dans l'Inde, l'encens que chez les Sabéens, II, 116 sq., dans la Panchaia, II, 139 ; les Éthiopiens ont le coton, les Sères la soie, II, 120 sq. ; la Médie produit le citron, II, 126 sqq. ; l'œil se plaît à voir onduler les buis du Cytore en Paphlagonie, II, 437 ; les forêts du Caucase fournissent des bois divers pour les cons-

tructions navales, les maisons, le charronage, II, 440 sqq. ; avec l'if on fait des arcs excellents comme ceux des Ituréens, peuplade de la Coelésyrie, II, 448 ; le bronze de Corinthe, la pourpre d'Assyrie sont renommés, II, 464 sq., ainsi que la pourpre de Tyr, II, 506 ; l'olive de Sicyone est célèbre, II, 519 ; les bons chevaux viennent de l'Épire et de Mycènes, III, 121 ; les Belges ont le char de guerre, III, 204 ; il y a des troupeaux de cavales sur le Gargare et près du fleuve Ascanius en Bithynie, III, 269 ; la laine la plus précieuse est celle de Milet qu'on teint avec la pourpre de Tyr, III, 306 sq. ; on a acclimaté en Italie les boucs du Cinyps, fleuve de la Syrte en Afrique, III, 312 ; les longs parcours du pâtre africain dans le désert avec son chien d'Amycla et son carquois crétois (épithètes d'excellence), la vie des Scythes dans la neige pendant l'hiver et leurs chasses sont décrites avec complaisance, III, 339 sqq. ; les meilleurs chiens sont les chiens de Sparte et les molosses d'Épire, les premiers pour la vitesse, les seconds pour l'ardeur vigoureuse, III, 405 ; la poix de l'Ida, III, 450, en Phrygie, IV, 41, sert dans les épizooties ; les Bisaltes et les Gélons ont une façon recommandable de saigner le bétail malade, III, 461 sqq. ; les abeilles les plus renommées sont celles de l'Attique, IV, 177, 270, comme dans les *Bucoliques* c'étaient celles de l'Hybla en Sicile, Égl., I, 54 ; les habitants de Canope en Égypte ont le secret de faire naître un essaim d'abeilles du corps d'un veau de deux ans étouffé et qu'on laisse pourrir, IV, 287 sqq. ; Cyréné offre à son fils du vin de Lydie, IV, 380.

Il y a là une masse de connaissances précises que Virgile dut mettre un certain temps à rassembler ; nous ne pouvons savoir quelle fut la durée de ses travaux préliminaires ni quand il écrivit les premiers vers des *Géorgiques*, d'autant qu'il s'est sans doute documenté au fur et à mesure qu'il avançait et suivant les besoins de son sujet. Voici les renseignements chronologiques que fournit la mention dans le texte des événements contemporains :

Au premier livre, dans la description de l'Apothéose future d'Octavien, le poète se demande si celui-ci ne deviendra pas un dieu de la mer, souverain de l'île de Thulé, située aux confins du monde (1) ; au troisième livre, dans celle du temple imaginaire, qu'il se propose de lui élever sur les bords du Mincio, il déclare que des Bretons seront tissés dans le rideau du théâtre (2) ; or pendant la guerre illyrico-pannonienne qui dura de 35 à 33, dans l'hiver 35-34, Octavien partit pour la Gaule en exprimant l'intention vraie ou feinte de soumettre la Bretagne, expédition que du reste il n'exécuta point, pas plus qu'il ne le fit en 27 et en 26. On en a conclu que les vers en question de-

vaient être de l'an 34 ou postérieurs ; mais, quand la conclusion serait fondée — il se peut qu'elle le soit — elle ne vaudrait que pour les deux morceaux d'apparat dans lesquels figurent ces vers, morceaux qui ont été sûrement ajoutés après coup et elle ne vaudrait point pour déterminer l'époque de la composition des livres I et III. En outre, depuis que Jules César était passé en Grande-Bretagne, la soumission de l'île était demeurée l'une des intentions de la politique césarienne ; Virgile pouvait y faire allusion, sans qu'un fait précis l'y déterminât.

Bien plus important est le long passage qui termine le 1er livre et qui mérite une discussion serrée. Virgile y décrit les présages sinistres qui ont annoncé le meurtre de César et résume les événements qui ont, à la suite de ce meurtre, bouleversé le monde romain, amené la double et sanglante bataille de Philippes en 42 ; c'est là la première partie de son développement, v. 466-497 ; elle est au passé. La seconde, v. 498-514, est au présent : elle dépeint avec émotion la situation à laquelle ont abouti ces événements et dans laquelle Virgile a achevé son premier livre ; à quelle époque se rapporte-t-elle ? D'une part elle est profondément anarchique, la guerre est partout ; mais d'autre part il y a quelque espoir que cette anarchie va peut-être cesser grâce à l'intervention tutélaire d'Octavien. Il n'est pas douteux que cette désorganisation ne soit celle qui a accompagné et suivi la guerre de Pérouse entre Octavien et L. Antoine (1). Elle se prolongea pendant plusieurs années. La guerre était partout (2) et dans l'Italie on se battait à main armée de ville à ville et dans les villes (3). Après la capitulation de Pérouse, dans les premiers mois de 40, Tib. Claudius Nero essaya de continuer la lutte à Préneste, puis à Naples. Antoine vint assiéger Brindes, tandis que Sextus Pompée enlevait à Octavien la Sicile et débarquait dans le sud de l'Italie. La paix de Brindes, vers la fin de 40, rétablit momentanément la concorde entre les triumvirs, mais Sextus Pompée continuait toujours plus activement les hostilités, bloquant les côtes et les razziant. La paix de Misène — au commencement de l'été 39 — ne fut pas de longue durée. Au printemps de 38, Octavien publia un manifeste dans lequel il se déclarait obligé à la guerre. La première campagne lui fut défavorable et des soulèvements éclatèrent en Étrurie à propos des contributions qu'il levait. Après l'accord conclu à Tarente avec Antoine, vers le fin de l'été 37, Sextus Pompée fut déclaré ennemi public. La victoire d'Agrippa dans les derniers jours d'août 36 lui porta un coup définitif et Octavien rentra à Rome, où il célébra l'ovatio le 13 nov. 36. C'est pendant cette année qu'il

put s'occuper de réprimer le brigandage qui continuait à sévir en Italie (1) ; il y eut une période d'accalmie ; on espéra que les guerres civiles étaient terminées et Octavien s'efforça de répandre cette impression. Il semble bien que c'est à cette époque, lorsqu'on était encore sous le coup des bouleversements subis et qu'on entrevoyait des jours meilleurs, c'est-à-dire en 36 ou 35, que Virgile acheva son premier livre et adressa à Octavien son appel pathétique.

Le vers, dans lequel parmi les terreurs de l'heure présente Virgile mentionne le fait, que « l'Euphrate d'un côté, la Germanie de l'autre entrent en guerre », paraît se prêter à des conclusions précises. Mais, lorsqu'on veut mettre Virgile d'accord avec un manuel d'histoire, il faut se rappeler qu'il n'écrivait point d'après ce manuel, mais d'après les bruits répandus dans l'opinion publique, tout au plus dans les cercles officiels. Quoi qu'il en soit, nous sommes mal renseignés sur ce qui se passa en Germanie à l'époque qui nous occupe. En 38, le premier après Jules César, Agrippa passa le Rhin et força les bandes pillardes des Ubiens à s'établir à demeure sur la rive gauche du Rhin. Les frontières durent être dégarnies pendant les guerres civiles ; cela dut préoccuper les Romains ; nous ne savons comment on s'y prit pour protéger la Gaule ; il y eut sans doute des incursions barbares. Ce n'est que pendant les préparatifs de la guerre d'Actium que nous entendons parler de deux expéditions, l'une de C. Carrinas qui rejeta les Suèves sur la rive droite du Rhin, l'autre de Nonius Gallus qui soumit les Trévires et leurs alliés germains. Nous sommes mieux renseignés sur les événements d'Orient. Vers la fin de 41, profitant de la situation troublée de l'Italie, les Parthes s'étaient emparés de l'Asie Mineure et de la Syrie ; le 9 juin 38, P. Ventidius Bassus, général d'Antoine, anéantit leur armée, et tua leur chef Pacorus, fils du roi Orodès ; il célébra son triomphe à Rome en nov. 38. Pendant l'été 38, comme il assiégeait Antiochus de Commagène dans Samosate, Antoine vint le remplacer et traita avec ce prince. Il semble qu'en 37 Antoine voulait reprendre la guerre contre les Parthes dont le roi Orodès, désespéré de la mort de Pacorus, abdiqua en faveur d'un autre de ses fils ; mais les hostilités n'éclatèrent que dans l'été 36 ; Cléopâtre accompagna Antoine jusqu'à l'Euphrate ; celui-ci fit un détour par l'Arménie, alla assiéger Phraospa en Médie, ne réussit pas, opéra une retraite difficile qui faillit par moments devenir désastreuse et n'en envoya pas moins à Rome des bulletins de victoire qu'Octavien feignit d'accepter comme véridiques. Dès 35, il reprenait ses préparatifs et en 34 il commença une nouvelle expédition contre l'Arménie qui, mal secourue par les Parthes, fut conquise.

C'est aux événements de 36 ou 35 qu'on peut rapporter le vers de Virgile que nous discutons.

Lorsqu'à la sombre peinture du sort presque désespéré des paysans qui termine le premier livre on compare au second la description riante et enthousiaste de leur bonheur (1), on est transporté dans un monde nouveau. En 36 ou 35 celle-ci eût été en contraste si poignant avec la réalité qu'elle aurait été insensée ; elle date d'une époque où la prière de Virgile aux dieux a été exaucée, où, grâce aux mesures prises par Octavien, la sécurité est revenue aux champs et où la vie a repris son cours normal. Nul doute que le poète n'ait voulu opposer les deux morceaux, dont le second est un hommage rendu à la politique de son protecteur, que le second livre ne soit postérieur au premier et que par conséquent il ait été écrit en 34 ou 33. Il renferme quelques allusions aux événements : aux v. 161-164 la description du Portus Julius faite avec une exactitude telle qu'on ne peut douter qu'elle n'ait été rédigée d'après les lieux mêmes (2). En 37, au moment de la préparation de l'expédition décisive contre Sextus Pompée, Agrippa voulut aménager dans la baie de Naples des chantiers de construction et un lieu d'abri sûr pour la flotte qu'il devait commander. Le lac Lucrin était un fond de baie situé entre Baiae et Puteoli, séparé de la mer par une digue et ensablé (3). Agrippa le fit nettoyer, coupa la digue pour que la mer pût y pénétrer librement et en même temps l'en sépara par des môles. Puis, par un canal artificiel, il le réunit au lac Averne qui occupait le cratère d'un volcan et était entouré de collines couvertes de forêts. On peut supposer qu'à son retour de Tarente en Campanie, à la fin de 37, Virgile s'empressa d'aller visiter les travaux ; pour faire sa cour à Octavien, il les a fait figurer dans son second livre comme une des merveilles durables de l'Italie — ce en quoi du reste il s'est trompé, puisque le Portus Julius, abandonné pour Misène, ne servait plus qu'aux bâteaux de faible tirant d'eau et à la pêche des huîtres (4) —, mais il n'est nullement nécessaire qu'il en ait parlé au moment même de son aménagement et la mention qu'il en fait ne date nullement son second livre de 37. Dans l'éloge de la vie rustique, Virgile considère comme l'une des sources du bonheur du paysan sa tranquillité d'esprit et son indifférence aux événements : « il ne se laisse émouvoir ni par les faisceaux que donne le peuple, ni par la pourpre des rois et par la discorde entre des frères qui se trahissent, ou par le Dace descendant de l'Hister conjuré contre nous, ni par les intérêts de Rome et par les royaumes voués à la destruction » (5). On a pensé non sans raison que ces royaumes destinés à périr étaient les royaumes

orientaux si arbitrairement remaniés, créés, détruits par Antoine et plus tard par Octavien et que l'allusion aux dissensions entre frères pouvait être motivée par la conduite de Phraatès qui fit égorger ses trente frères à son avènement. Quant aux Daces c'était une peuplade fort incommode qui traversait l'Hister souvent sur la glace et allait razzier les habitants de la rive droite. Du temps de Jules César, Boerebista avait fondé un royaume qui s'étendait de la mer Noire aux Alpes Noriques et qui se décomposa après lui. Immédiatement après la mort de César, le Sénat avait craint une invasion des Daces. Octavien ne paraît pas les avoir combattus pendant sa compagne illyrico-pannonienne, mais il songeait à réprimer leurs incursions. Quand il s'empare en 35 de la forteresse de Siscia au confluent de la Kolapis et de la Save, c'était avec l'arrière-pensée d'en faire une base d'opérations contre eux et les Bastarnes (1). Virgile ne paraît pas faire allusion à une incursion déterminée des Daces ; mais en 34-33 il est évident qu'on était inquiet d'eux.

Les livres II, III et IV contiennent chacun un passage se rapportant à des faits sûrement datés, la réorganisation de l'Asie par Octavien dans la seconde moitié de l'an 30. Au deuxième livre, à la fin de l'éloge de l'Italie, il félicite Octavien qui, « vainqueur et actuellement aux bords les plus lointains de l'Asie, écarte des remparts de Rome l'Indien inhabile à la guerre » (2). Le mot *Indum* représente ici les peuplades orientales de l'armée d'Antoine ; par sa victoire d'abord, en leur imposant ensuite ses conditions, Octavien assure la sécurité de l'empire romain ; *imbellem* opposé à *uictor* ne diminue pas son mérite, mais souligne leur impuissance en face de sa vigueur guerrière. Au préambule du troisième livre, Virgile annonce qu'il « fera ciseler dans l'ivoire massif et dans l'or sur les portes du temple qu'il consacre à Octavien, la bataille contre les Gangarides, la victoire des armes de Quirinus, le Nil soulevé par la guerre et coulant à grands flots, et les colonnes dressées avec l'airain pris aux navires. Il ajoutera les villes de l'Asie domptées, le Niphatès vaincu, les Parthes confiants dans la fuite et dans les flèches lancées en se retournant, le double trophée vaillamment remporté sur des ennemis de pays opposés et les deux triomphes sur les nations de l'un et de l'autre rivage » (3). Ces vers se rapportent aux mêmes événements que les précédents, mais constituent un tableau développé qui a la prétention de représenter tous les succès d'Octavien depuis Actium. C'est d'abord la bataille d'Actium où ont combattu les Gangarides, autre nom pour désigner les Indiens ; puis la victoire d'Alexandrie et enfin la main mise sur l'Asie. Le Niphatès — que Virgile entende par là la montagne

ou le fleuve — signifie l'Arménie. Dès avant Actium, les Arméniens avaient chassé la garnison romaine que leur avait imposée Antoine et avaient mis sur le trône le fils aîné d'Artovasdès, Artaxes, qui s'allia aux Parthes. Contre l'Arménie même Octavien ne fit pas grand'chose, mais il recueillit le roi de Médie, ennemi des Arméniens et des Parthes, qui, n'ayant pu leur résister, se réfugia auprès de lui. Il ne s'en attribua pas moins le mérite d'avoir reconquis l'Arménie (1) et c'est la version que Virgile a acceptée. Quant aux Parthes, après la mort d'Antoine, Tiridatès avait disputé le trône à Phraatès ; vaincu, il se réfugia en Syrie qu'Octavien lui assigna pour résidence. Phraatès lui envoya une ambassade qu'il reçut bien, mais il emmena comme otage à Rome un de ses fils (2). Il ne voulut donc rien décider pour le moment, se réservant de profiter plus tard des dissentiments des deux compétiteurs. Il présenta pourtant les choses de telle façon que le Sénat lui décerna des honneurs extraordinaires (3). Que Virgile ait partagé l'enthousiasme du Sénat, cela n'a rien que de naturel, puisqu'il jugeait de ces événements par les nouvelles qu'on en recevait à Rome et s'il a donné la couleur de victoires à main armée à des tractations politiques, c'est qu'Octavien les représentait ainsi à l'opinion publique. Une preuve que Virgile écrit ses vers suivant les informations répandues alors, mais qui n'ont pas toujours été confirmées dans la suite, c'est que voulant faire sa cour il parle de deux triomphes ; or les 13, 14 et 15 août 29, Octavien en célébra trois, Dalmatique, Actiaque, Alexandrin ; il ne prévoyait pas l'avenir et il est demeuré, malgré sa bonne volonté, au-dessous de la vérité. Quant aux deux triomphes sur des peuples de pays opposés et des deux rivages, ce ne pouvaient être dans sa pensée que les triomphes sur l'Occident et sur l'Orient, soit le Dalmatique et l'Actiaque;; il n'a pas entrevu l'Alexandrin. Dans la conclusion du livre IV il mentionne encore « le grand César qui fait retentir les foudres de la guerre près de l'Euphrate profond et vainqueur règle juridiquement le sort des peuples volontiers soumis » (4). Ici il ne s'agit que des affaires des Parthes ; de nouveau Virgile parle d'une guerre — et d'une guerre foudroyante — tandis qu'il n'y eut que des tractations pacifiques et, pour que rien ne manque à la gloire de son protecteur, il montre les vaincus trop heureux d'accepter ses décisions, ce qui est évidemment exagéré.

Que les derniers vers du IVe livre des *Géorgiques* aient été écrits à la fin de l'an 30 ou au commencement de 29, c'est ce que nous ne saurions révoquer en doute, puisqu'il le dit positivement. Mais il s'exprime de telle façon qu'en prenant son texte à la lettre, il semble-

rait que c'est justement à cette date qu'ont été composés également le Ier, le IIe et le IIIe livre, ce qui est évidemment absurde. L'idée de Virgile a été évidemment d'opposer son œuvre poétique, née dans des loisirs obscurs ennoblis par des études florissantes, à l'œuvre politique et militaire accomplie par Octavien dans l'éclat des combats. Et c'est pour souligner cette contemporanéité, qui n'est pas complète, qu'il a inséré au deuxième et au troisième la mention de ses victoires, qu'il donne comme actuelles (1). Cette mention insérée tout exprès en 30 ou 29 dans un texte rédigé antérieurement ne nous apprend rien sur la date de composition de ces deux livres.

Virgile dit qu'il a composé ses *Géorgiques* à Naples ; comme il vient d'affirmer qu'il les a composés dans la période qui suit Actium, l'inexactitude manifeste de l'une des deux assertions peut rendre un peu sceptique sur la seconde ; en tout cas, c'est là qu'il les a terminées. Dans quelles conditions ? IV, 562 sq. *me dulcis alebat* (2) *Parthenope*, c'est-à-dire dans le charme d'un séjour enchanteur et dans des conditions matérielles qui lui permettaient de vivre ; il se peut qu'il ait tiré ses ressources de sa propriété de Nola.

Suét.-Donat nous apprend qu'après la victoire d'Actium Octavien, à son retour, s'arrêta à Atella — petite ville de Campanie au nord de Naples — pour y soigner sa gorge et que là, en quatre jours, Virgile, suppléé par Mécène quand sa voix était fatiguée, lui lut d'affilée les *Géorgiques* (3). Le fait eut lieu pendant les premières semaines d'août 29. Octavien, au début de l'an 30, avait bien été rappelé en Italie par Agrippa à cause des exigences des vétérans ; mais il n'alla pas plus loin que Brindes, arrangea les choses en 27 jours et vers la fin de février repartit pour l'Asie. Le récit de Suét.-Donat paraît mériter toute confiance ; le motif donné pour l'arrêt à Atella n'a rien qui mette en défiance, puisque nous savons d'ailleurs qu'Octavien avait la gorge délicate ; on a dit aussi qu'il eut lieu par suite d'un accident survenu à ses bagages, plus vraisemblablement parce qu'il voulait attendre que les préparatifs à Rome du triple triomphe fussent terminés. Si l'on songe que les *Géorgiques* ont été conçues et exécutées sous les auspices d'Octavien et sur l'invitation directe de Mécène, on peut admettre que Mécène a tenu à offrir au maître triomphant les prémices des *Géorgiques* et qu'Octavien s'intéressait assez au poème pour que le désir d'en recevoir l'hommage ait été une des principales raisons du séjour à Atella.

Le poème dut être publié immédiatement, c'est-à-dire en 29. Une circonstance inattendue et douloureuse contraignit bientôt Virgile à un remaniement. Il avait inséré au IVe livre un éloge de

son ami de cœur et son confrère en poésie, Cornelius Gallus. Celui-ci avait été nommé préfet d'Égypte par Octavien à son départ. Il prit ses fonctions très au sérieux et fut un gouverneur actif et capable. Il réprima vivement les tentatives de rébellion du parti national, réduisit Héroopolis qui s'était soulevée, étouffa une révolte qui avait éclaté en Thébaïde à propos des impôts (1). Octavien, qui avait constaté la merveilleuse fertilité d'une province nécessaire à Rome pour sa subsistance et qui lui fournissait le blé, s'était occupé d'y rendre l'agriculture plus florissante. Il fit nettoyer par la main-d'œuvre militaire les canaux d'irrigation du Nil, qu'on avait laissé s'obstruer (2). Les soldats, en différents endroits, construisirent des routes, creusèrent des citernes. Il y eut là tout un ensemble de grands travaux publics, que sans doute Gallus dirigea. C'est lui vraisemblablement qui renseigna Virgile sur la fécondité, sur l'aspect de l'Égypte, sur les méthodes d'agriculture et ce sont ses informations qui inspirèrent au poète l'idée de terminer les *Géorgiques* par le tableau original et séduisant des cultures et des richesses de ce beau pays. Des raisons politiques et personnelles déterminèrent sa disgrâce. Il fut étourdi par la flatterie orientale, vit avec plaisir les villes de province lui élever des statues, fit graver ses hauts faits sur les Pyramides, joua au vice-roi, ce qui porta ombrage à Octavien. D'autre part il accueillit avec une familiarité indiscrète G. Caecilius Epirota (3) qui passait pour avoir séduit Pomponia, la première femme d'Agrippa, que celui-ci remplaça en 28 par Marcella. Octavien, sur la dénonciation de Valérius Largus, lui interdit « sa maison et ses provinces » (4). Le Sénat ajouta le bannissement et la confiscation de ses biens au profit de César (5). Il se tua en 27 ou 26 (6). Les rigueurs qui le poussèrent au suicide firent très mauvais effet à Rome et Octavien se crut obligé de verser quelques larmes, qu'on peut appeler dans la circonstance des larmes de crocodile.

La mort de Gallus fut pour Virgile un coup sensible ; il fut atteint non seulement dans ses affections, mais dans sa conscience littéraire ; car Octavien lui enjoignit de faire disparaître le nom de Gallus des *Géorgiques*. Il obéit ; on est tenté de penser que cette docilité ne lui fait pas honneur. Toutefois il est probable qu'on prit avec lui quelques ménagements et qu'on fit valoir des considérations qui n'étaient pas sans valeur. Les *Géorgiques* étaient une sorte de poème officiel ; il était sous le patronage d'Octavien et de Mécène. Justement au début du IVe livre, Virgile demande à Mécène « de jeter aussi les yeux sur cette partie de son ouvrage » (7). Or les yeux de Mécène auraient été singulièrement choqués en tombant sur l'éloge d'un fonction-

naire condamné par le maître. Virgile sacrifia donc son ami à la raison d'État ; la preuve que ce fut là pour lui le motif déterminant, c'est que, si le nom de Gallus fut effacé des *Géorgiques*, il subsista dans les *Bucoliques*, œuvre privée, qui n'avait rien à voir avec la politique.

Sur l'étendue de la suppression opérée, le commentaire de Servius nous donne deux renseignements qui ne concordent pas : d'après l'un c'est la fable d'Aristée qui aurait été substituée au passage effacé, d'après l'autre ce n'est que la fable d'Orphée (1). Or le premier est manifestement inadmissible ; la fable d'Aristée occupe 277 vers, de 281 à 558 ; il serait nécessaire que l'éloge de Gallus eût exactement les mêmes dimensions ; toutefois le I^er^ livre ayant 514 vers — c'est le plus court, — le II^e^ 542, le III^e^ 566, il aurait fallu qu'il en comprit au moins 226 : 280 + 226 + 8 = 514. L'apothéose d'Octavien n'a que 19 vers (I, 24-42), le temple imaginaire que Virgile lui élève sur les bords du Mincio n'en a que 27 (III, 13-39) ; les apostrophes à Mécène sont très courtes ; Virgile n'eût pas commis l'inconvenance d'attribuer à un personnage épisodique une importance si disproportionnément supérieure à celle qu'il donnait aux inspirateurs officiels de son poème. En outre les *Géorgiques* sont un poème d'enseignement agricole ; un panégyrique individuel si développé eût empiété d'une façon contraire à toutes les règles de l'art sur la matière utile. Aucun des épisodes des *Géorgiques* n'a cette étendue. La fable d'Orphée n'ayant que 105 vers, de 453 à 558, l'assertion est plus acceptable ; il faut en outre se rendre compte de ce que Servius entend par les mots *laudes Galli* qu'il n'a pas définis. L'Égypte était un pays qui excitait au plus haut point l'intérêt et l'admiration des Romains ; beaucoup d'entre eux, depuis qu'Antoine s'y était établi, y étaient allés, en étaient revenus, en avaient fait des récits. C'était un sujet d'actualité. De plus les *Géorgiques* ouvraient des vues sur les cultures des diverses parties du globe. Par la constitution toute spéciale de son sol, par sa fécondité merveilleuse, par le fait qu'elle était le grenier de Rome, l'Égypte méritait d'être longuement décrite à la fin du poème, pour lui donner une conclusion attirante et appropriée ; c'était une contrée bénie et comme une sorte d'Eldorado de l'agriculture. C'est la description de sa prospérité dont l'honneur était reporté aux mesures prises par Gallus pour développer ses ressources que Servius entend par *laudes Galli* ; et il y avait peut-être là quelque chose qui offusquait Octavien, dont Gallus n'était que le lieutenant ; en tout cas sa personnalité était trop intimement mêlée à la peinture de l'essor agricole de l'Égypte pour que celle-ci pût subsister, le nom du gouverneur auquel l'Égypte devait cet état

florissant ayant disparu. En fait, dans la rédaction actuelle, la mention de l'Égypte est très réduite — on sent qu'elle a été écourtée — et la fable d'Orphée n'y est rattachée que très artificiellement. Protée, dans l'*Odyssée*, IV, 355, habite « devant l'Égypte, une île que l'on appelle Pharos » ; c'est un dieu égyptien, v. 385 ; pour qu'il soit au courant de l'aventure d'Eurydice, Virgile nous avertit que justement — il ne nous dit pas pourquoi — Protée « est revenu dans les ports de l'Émathie et à Pallène sa patrie » (1). Cela est adroit, mais l'adresse se sent.

Il est assez singulier que le morceau supprimé l'ait été si radicalement qu'il ne s'en est conservé aucun souvenir. Trouva-t-on le moyen de faire rentrer et d'anéantir les exemplaires des *Géorgiques* qui avaient été répandus dans le public ? Y eut-il une sorte de proscription administrative de la première édition ? Là-dessus notre ignorance est totale.

Au premier abord on n'aperçoit pas bien les raisons qui ont déterminé Virgile à choisir comme morceau de remplacement l'aventure d'Eurydice ; il est le seul auteur qui fasse d'Aristée la cause indirecte de la mort de celle-ci. C'est donc là probablement une invention personnelle, une liberté qu'il a prise avec la légende, parce qu'il tenait à conserver Aristée et qu'il tenait également à introduire la descente d'Orphée aux enfers ; l'introduction d'Orphée s'explique sans doute par le cours de ses études et par les dates. Gallus s'étant tué en 27 ou 26, c'est évidemment en 26 ou 25 que Virgile fut obligé de l'expulser des *Géorgiques* ; la vengeance assez basse d'Octavien dut être immédiate. A cette époque il était sûrement absorbé par les études d'où est résulté le VI^e^ livre de l'*Enéide*. Il lisait les diverses descentes aux enfers, sur lesquelles il entendait modeler celle d'Énée. Parmi celles-ci la κατάβασις Ὀρφέως lui parut particulièrement émouvante et capable d'être transcrite en beaux vers pathétiques. Il l'utilisa pour refaire le morceau qu'il se voyait subitement obligé de modifier dans les *Géorgiques*, alors qu'il était très éloigné de la nature des idées qui les avaient inspirées ; le parti qu'il en a tiré, l'émotion avec laquelle il a réussi à peindre la douleur d'Orphée, la conscience d'insérer dans son poème un morceau qui en augmentait la valeur littéraire durent jusqu'à un certain point consoler le poète de l'amertume que l'ami ressentait du sacrifice imposé. En fait, entre cette partie du IV^e^ livre des *Géorgiques* et le VI^e^ livre de l'*Enéide*, il y a des rapports frappants ; maints traits de la descente d'Orphée se retrouvent dans le VI^e^ livre de l'*Enéide* et montrent combien elle était présente à son esprit, quand il a rédigé celui-ci (2). Il y a des éléments sur

lesquels il opérait à cette époque et qui lui ont servi pour ses deux ouvrages.

Chronologie de l' « Énéide ». — **4.** Nous ignorons à quel moment il commença l'*Enéide*, comme nous ignorons quand il commença les *Géorgiques*. Si possédé qu'il fût de l'amour du travail poétique — et il devait en être possédé, puisqu'il n'a jamais fait autre chose —, il serait étonnant qu'après l'achèvement des *Géorgiques* il ne se soit pas accordé quelque relâche, ne fût-ce que pour jouir du succès de son œuvre. Il devait pourtant être hanté par l'attrait de la gloire épique et la perspective de l'acquérir fut pour son activité un motif puissant. Mais une fois le sujet de l'*Enéide* conçu et avant de l'adopter définitivement, il lui fallut un certain temps pour l'examiner sous toutes ses faces et se rendre compte de ce qu'il pouvait en tirer. Après s'être convaincu qu'il était fécond et donnerait naissance à une œuvre grandiose, il restait à en approfondir la matière et à en arrêter la forme. Les renseignements que lui fournissaient sur la légende d'Énée ses prédécesseurs étaient épars et discordants ; il s'agissait de les réunir, de les accorder ensemble, de les rapprocher dans une action suivie. La matière une fois rendue simple et cohérente, il restait à lui donner la forme épique et, comme il ne concevait l'épopée que d'après Homère, à combiner les éléments homériques appropriés et à en constituer la charpente d'un poème nouveau. Enfin l'*Enéide* témoigne d'une multiplicité de connaissances qui, depuis l'antiquité, a étonné et confondu les critiques. Ces connaissances, Virgile ne les a pas toutes acquises à propos de l'*Enéide* ; en outre, il est bien certain qu'il a poursuivi ses études en cours de route. Il ne faut pas se le représenter comme un savant moderne qui recueille et met en ordre ses fiches et ne passe à la rédaction que lorsqu'il a tous ses matériaux sous la main. Mais ce n'est qu'après avoir assuré les fondements mêmes de son œuvre qu'il put songer à l'écrire.

La première mention datée de l'*Enéide* se rencontre dans l'Élégie III, 34, de Properce qui, ayant été écrite peu de temps après la mort de Gallus, est de l'an 26 ou 25 (1). Se réservant pour lui la poésie amoureuse, il proclame que la poésie héroïque est le fait de Virgile. Il connaît le sujet de l'*Enéide* : les combats d'Énée et la fondation d'une ville aux bords de Lavinium. On a été surpris qu'il mentionne la victoire d'Actium comme devant faire partie intégrante de l'*Enéide* attendu qu'il n'avait pas connaissance du VIII^e^ livre, lequel à cette époque n'existait pas encore. Mais au III^e^ livre des *Géorgiques*, Virgile avait promis de chanter « les combats ardents » d'Octavien.

Il suffisait à Properce d'avoir dans la mémoire cette promesse pour être assuré que la victoire la plus décisive d'Octavien, celle d'Actium, figurerait dans l'*Enéide*. Le mot *arma* qu'il emploie paraît bien indiquer qu'il a connaissance du premier mot de l'*Enéide* (1) ; en la comparant à l'*Iliade*, il ne fait que se conformer à la pensée même de Virgile, qui a considéré comme la partie capitale de son œuvre celle qui s'inspire de l'*Iliade* le plus directement ; peut-être n'est-il pas informé que l'*Odyssée* tient également une grande place dans l'*Enéide* et domine les six premiers livres. A l'œuvre nouvelle il ne ménage pas son enthousiasme, puisqu'il déclare qu'elle éclipsera tout ce qu'ont écrit les Romains et les Grecs. Quant à l'état actuel de l'*Enéide*, il sait seulement qu'elle est en train de naître — *nascitur* —, ce qui ne nous renseigne que très vaguement. Suét.-Donat (2) ne nous en apprend pas davantage lorsque, citant les deux derniers vers de Properce comme une preuve de la réputation qu'avait tout d'abord l'*Enéide*, il nous dit qu'elle était « à peine commencée » ; il n'a sans doute pas d'autre information que celle qu'il tire du mot même de Properce — *nascitur* —, qui pourtant ne dit pas la même chose.

D'une époque très approchante est une lettre écrite par Auguste à Virgile pendant la guerre des Cantabres. Auguste, venant de Gaule, inaugura son huitième consulat à Tarraco le 1er janvier 26, ouvrit au printemps en personne la campagne, qui fut très dure et sans grands résultats, revint à l'automne à Tarraco où il comptait passer l'hiver et où le 1er janvier 25 il inaugura son neuvième consulat ; en 25, il retourna sur ses lieux de l'action pour assister à la prise du dernier refuge des Cantabres et, laissant à ses lieutenants le soin d'achever leur soumission, se sentant malade, il retourna à Tarraco puis alla prendre des bains dans les Pyrénées. Il quitta l'Espagne vers la fin de 25 et revint à Rome en 24. Si l'on considère la suite des événements, on trouvera naturel de placer en 25 la lettre qu'il écrivit à Virgile et dont Suét.-Donat (3) nous a conservé un fragment. Il lui demandait sur un ton suppliant et avec des menaces enjouées, de lui envoyer « ou le plan contenant les premiers linéaments du poème ou un fragment quelconque de l'ouvrage ». Il savait donc à cette époque qu'il existait déjà un plan de l'*Enéide* et il supposait que quelques membres déjà de ce grand corps avaient pris forme, ce en quoi il ne se trompait point, s'il est vrai que Properce ait eu connaissance du préambule du premier livre. Entre Auguste et Virgile il y eut toute une correspondance échangée à ce sujet. Macrobe (4) nous a conservé quelques lignes d'une lettre de Virgile à Auguste, qui n'est pas sûrement,

mais qui par les termes employés peut être une réponse à la précédente. Il déclare « qu'il lui enverrait volontiers quelque chose concernant son Énée, s'il avait rien qui fût digne d'être écouté par lui », et il ajoute : « mais l'entreprise est si grande que je crois avoir manqué de sagesse en me mettant à un pareil ouvrage et que je lui consacre des études étrangères qui sont bien préférables ». Il ne nie point qu'il n'existe un plan de l'*Enéide* et des morceaux achevés, mais il évite de s'expliquer sur ce point et il se dérobe sous prétexte qu'il n'a rien qui soit digne d'être communiqué à Auguste. La dernière phrase a un aspect sibyllin ; le sens paraît en être celui-ci : Virgile, pour nourrir son *Enéide*, se livre à des études qu'il aimerait mieux poursuivre pour elles-mêmes que de les appliquer à son *Enéide*. Quelles sont ces études ? Le VI^e^ livre renferme des conceptions de l'au delà et des théories philosophiques qui sont d'un grand intérêt ; mais Énée n'y joue qu'un rôle, assez effacé, de spectateur et d'auditeur et tout cela dépasse sa personne assez insignifiante. La psychologie de la passion, l'amour conduisant fatalement une femme à la mort sont étudiés au IV^e^ livre avec une profondeur et une maîtrise incomparables ; mais tout cela est dépensé en pure perte pour Énée qui fait piètre figure en face de Didon. Le II^e^ livre est le tableau saisissant d'une ville antique, opulente, glorieuse, s'abîmant dans le sang et dans les flammes ; mais Énée ne joue dans tout cela qu'un rôle assez inutile. Si bien que ce que Virgile paraît regretter, c'est de prodiguer tant de trésors pour un personnage qui reste malgré tout assez pauvre, au moins dans les six premiers livres de l'*Enéide*. L'*Enéide* n'a pas été exécutée dans la joie et Virgile en sent le défaut capital : c'est pourquoi il hésite à mettre Auguste dans la familiarité de son héros.

Après avoir cité la lettre écrite par Auguste du pays des Cantabres, Suét.-Donat (1) ajoute que « longtemps après et lorsqu'ils furent achevés, Virgile lui lut les livres II, IV et VI ». Le temps put paraître long à Auguste, mais en réalité l'expression *multo post* est exagérée. Auguste revint en effet d'Espagne au commencement de 26 et il quitta Rome dans le courant de 22 ; il ne s'en était pas encore beaucoup éloigné quand des troubles l'y rappelèrent ; dans l'automne 22 il passa en Sicile et de là en Orient. C'est donc dans la période de 24 à 22 qu'eut lieu la lecture des trois livres en question. Seule celle du VI^e^ livre peut être fixée avec plus de précision ; en effet le jeune Marcellus, dont Virgile y déplore la disparition prématurée avec une émotion si pathétique, étant mort à la fin de 23, c'est dans les premiers mois de 22 que se place la récitation du VI^e^ livre. Il est possible

qu'il fût achevé depuis quelque temps déjà ; les termes dont se sert Anchise pour introduire le morceau peuvent faire penser à une addition [1] et ont sans doute été choisis pour signaler cette addition. Si le VI[e] livre était terminé auparavant, si Auguste le savait et s'il savait aussi que les regrets sur la mort de Marcellus venaient d'être ajoutés par le poète pour marquer la part qu'il prenait à ce deuil cruel, la chose a dû lui aller au cœur.

Quoiqu'il en soit, en 23-22, les livres II, IV et VI étaient terminés. On a supposé que si ce sont ceux-là et non pas I, III et V que Virgile a lus à Auguste, c'est parce qu'ils étaient prêts et que les autres ne l'étaient pas. Mais ils sont tellement supérieurs à ceux-ci par l'importance du sujet, la splendeur des tableaux, le pathétique, qu'il faut sans doute chercher là la raison qui les a fait choisir. La réputation de l'*Enéide* étant déjà grande, il était naturel, pour soutenir l'enthousiasme, d'en faire connaître les plus belles parties. Le choix fait par Virgile n'implique nullement que les livres I, III et V fussent encore inachevés. Peut-être certaines parties des six derniers livres étaient-elles déjà en construction ; c'est de 22 à 19 que Virgile écrivit la seconde moitié de son poème et en même temps se livra, comme nous le verrons plus loin, à une révision partielle de ce qu'il avait rédigé.

Sur la progression de son travail, les allusions aux événements contemporains insérés dans certains livres fournissent quelques indications. Au premier livre, dans le discours de Jupiter à Vénus, il est question de la fermeture du temple de Janus par Octavien [2] ; des trois fermetures qu'il a opérées, la première eut lieu en 29 après le triple triomphe, la seconde en 25 après la guerre des Cantabres ; il s'agit ici de la première ; le passage a donc été rédigé entre 29 et 25. Mais il y a quelque chose de plus précis : Octavien y est désigné par le mot Caesar [3] ; or Octavien, sur la proposition de Munatius Plancus, reçut du Sénat le 16 janvier 27, le titre d'Auguste. La chose fut importante, puisqu'il s'agissait de décerner au vainqueur de l'Asie, au maître incontesté de Rome, un titre exceptionnel et qu'on hésita entre plusieurs ; s'il l'avait déjà porté, Virgile n'aurait pas manqué de le lui donner, comme il l'a fait ailleurs [4]. Ce passage, et peut-être le livre I tout entier, a donc été écrit en 27 et l'on voit que Virgile ne tarda pas beaucoup à commencer l'*Enéide*.

Au livre III, Virgile fait célébrer en Épire par Énée et ses compagnons des jeux Actiaques [5]. Antérieurement à la bataille d'Actium, il y avait en l'honneur d'Apollon Actien des jeux gymniques célébrés par les peuplades avoisinantes [6]. Octavien leur donna une

splendeur nouvelle et en fit des jeux quinquennaux (1). Ils eurent lieu pour la première fois en 28 et la preuve de l'importance qu'on leur attribua, c'est qu'à leur imitation furent institués des Ἄκτια à Rome même (2) et dans différentes villes, où ils sont attestés par des inscriptions. En même temps, au sud de la colline où avait été dressé son camp, il fonda Nicopolis, qui paraît avoir été une *ciuitas foederata* et c'est là ce à quoi se réfère Virgile, lorsqu'il fait annoncer emphatiquement par Énée, qu'après l'établissement des Troyens sur les bords du Tibre, l'Épire et l'Italie, remontant par une origine commune à Dardanus, seront des pays *parents* (3) et qu'Énée invite la postérité à ratifier la chose ; c'est là une lettre de change que celui-ci tire sur Octavien. L'épisode n'a été introduit qu'afin de rappeler les tentatives faites par Octavien pour perpétuer sur les lieux mêmes le souvenir de sa victoire ; il peut avoir été écrit en 28 même, une allusion étant d'autant plus à sa place qu'elle suit de plus près les événements.

Au livre VI, Anchise trace un tableau prophétique de l'extension qu'Auguste donnera en Orient aux frontières de l'empire romain (4) ; ce tableau a été conçu par Virgile à la veille du second voyage en Orient puisque le livre VI a été lu à Auguste en 22. Il n'y faut pas chercher la mention de faits historiques réalisés, mais une sorte de programme, le résumé de ce qu'Auguste se proposait d'accomplir dans les années suivantes ; sur ces projets, Virgile dut être renseigné par l'empereur lui-même et il est certain qu'ils occupaient l'opinion publique. Ce qui s'impose à nous c'est de voir jusqu'à quel point, quand et comment ces projets furent exécutés. Ce qui était pour Anchise une prophétie lointaine était pour les Romains l'histoire du lendemain. « Auguste poussera ses conquêtes au delà du pays des Garamantes et des Indiens », peuples qui géographiquement pour Virgile paraissent être ceux de l'extrême Sud du monde connu. Les Garamantes furent en effet soumis par un lieutenant d'Auguste qui en triompha en l'année 19 (5). Quant aux Indiens, Auguste ne leur fit jamais la guerre ; mais il en avait déjà reçu une ambassade en Espagne à Tarraco en 26 ou 25. Il en reçut une nouvelle à Samos, comme un successeur d'Alexandre destiné, après avoir conquis l'Asie antérieure, à apparaître sur les frontières de l'Inde (6). Si l'expression de Virgile à leur égard est exagérée, ils témoignèrent pourtant à Auguste une déférence que l'orgueil romain pouvait considérer comme une soumission et Virgile se tient plus près de la réalité que les poètes de cour qui parlent d'ambassades des Sères ou de guerres contre eux (7). « A l'approche de l'apparition d'Auguste, dit Anchise,

les oracles des dieux font trembler les royaumes caspiens et le pays du Maeotis ». C'est un peu tôt pour Anchise ; ce ne l'est plus en 22 quand Virgile écrivait. Les royaumes Caspiens ne peuvent être que l'Arménie et la Médie ; en Médie, Artavasdès venait de mourir. Artaxès, roi d'Arménie, régissait, comme vassal des Parthes, le pays qui avait jadis reconnu la suprématie de Rome. Auguste ne paraît pas avoir fait grand'chose contre les Mèdes. La guerre avec l'Arménie fut évitée par le fait qu'Artaxès fut mis à mort par ses sujets. Auguste aurait peut-être pu réduire l'Arménie en province romaine ; il préféra y installer par l'entremise de Tibère un autre fils d'Artavasdès d'Arménie, sur la docilité duquel il croyait pouvoir compter et il s'épargna ainsi l'administration directe de la contrée, qui n'eût pas été sans difficultés (1). Le pays du Maeotis, la Tauride, est celui des Scythes. Auguste dans le Monument d'Ancyre, a pris soin de rappeler que les Bastarnes, les Scythes et les Sarmates des bords du Tanaïs, lui avaient envoyé des ambassades pour demander son amitié (2). Quand il eut chargé Agrippa de surveiller l'Asie, des troubles éclatèrent au nord de la mer Noire. Polemo, roi du Pont, chargé de les réprimer, s'avança par terre jusqu'à l'embouchure du Don et s'empara de la ville de Tanaïs. Au printemps 14, Agrippa réunit une flotte à Sinope pour aborder au Bosphore Cimmérien ; cela suffit pour que le pays se soumît et acceptât Polemo pour roi. Quant à l'épouvante qu'Anchise attribue aux sept embouchures du Nil, c'est une allusion à des événements très antérieurs à ceux qui nous occupent mais si importants qu'ils ne pouvaient manquer dans l'éloge qu'il fait d'Auguste, la conquête de l'Égypte après Actium. En somme Virgile a traduit très exactement les intentions d'Auguste au moment où il entreprit son second voyage en Orient ; l'empereur, en l'écoutant, dut se dire qu'il avait bien profité de ses confidences et tracé une image fidèle de l'action qui allait se développer.

Au livre VII, Virgile parle de l'usage des Romains d'ouvrir les portes du temple de la Guerre au début de leurs expéditions, lorsqu'ils se préparent soit à porter la guerre chez les Gètes ou les Hyrcaniens ou les Arabes, soit à se diriger vers l'Inde, à gagner les pays du Levant et à réclamer aux Parthes les étendards (3). Le morceau est de la même inspiration que le précédent ; il mentionne les peuples lointains que les Romains ont alors à combattre pour assurer leurs frontières. Seulement à ce moment, Auguste est sûrement à l'œuvre. Il a du reste un caractère plus général. Les Daces et les Gètes habitaient les rives du Bas-Danube. Pendant les préparatifs de la guerre d'Actium, Octavien et Antoine se disputèrent leur con-

cours. Ils se décidèrent pour Antoine. En 29 Octavien chargea M. Licinius Crassus de les réduire. — Il y réussit, intervint dans les querelles de deux rois Gètes et fit triompher son protégé. La partie orientale de la Moesie fut réunie à la Thrace, la partie occidentale remise à des princes indigènes et le 4 juin 27 Crassus triompha à Rome des Thraces et des Gètes ; il se peut que ce soit à ces faits que songe Virgile. En 26, Aelius Gallus commença une expédition contre l'Arabie. Il fut arrêté par le mauvais état sanitaire de son armée. C'est seulement en 25 qu'après une marche à travers le désert il arriva jusqu'à Mariba, ville du pays des Sabéens ; celle-ci était si forte qu'il ne put la prendre et qu'il fut réduit à ramener le reste de son armée à Alexandrie. L'expédition était hardie mais n'eut pas grand succès. Auguste, dans le Monument d'Ancyre, dissimule le demi-échec (1). — Dans le morceau précédent, Virgile n'avait point parlé des intentions d'Auguste vis-à-vis des Parthes ; il répare ici l'omission et il le fait dans des termes qui montrent qu'il ignore encore le résultat. Antoine avait déjà réclamé les étendards de Crassus, mais il n'avait réussi qu'à laisser en plus entre leurs mains ceux des légions de Decidius Saxa. Il était capital pour Auguste d'effacer cette honte. Il y arriva sans combattre. Phraates, un moment dépossédé par Tiridates, qui avait pu avec le secours des Scythes recouvrer son royaume, mais qui craignait toujours son concurrent réfugié auprès d'Auguste, se laissa effrayer par les préparatifs militaires qu'Auguste faisait faire à Tibère. A une lutte dont l'issue l'effrayait, il préféra la soumission et en l'an 20, peut-être le 12 mai, le Roi des Rois fit saluer Tibère par ses députés à genoux et rendit les étendards. Il est certain que les vers de Virgile ont été écrits avant cette date ; sans quoi ils seraient conçus autrement et auraient un accent autrement triomphant (2).

Il n'y a rien à tirer, pour la chronologie du VIII^e^ livre, de la description de la bataille d'Actium livrée le 2 sept. 31 et de celle du triple triomphe des 13, 14 et 15 août 29. Virgile a été profondément impressionné par la victoire d'Actium et par la soumission de l'Asie qui en a été la conséquence. Dans les *Géorgiques*, il en a parlé à plusieurs reprises sous le coup des événements et avant la célébration du triomphe. Ici il consacre à la bataille et au triomphe un souvenir splendide et magnifiquement développé, avec un enthousiasme qui ne s'est pas refroidi. Ce souvenir n'est pas daté. Mais lorsque, dans ce livre, Évandre montre à Énée le Capitole, il lui dit que la colline est sûrement habitée par un dieu et que « les Arcadiens croient avoir vu souvent Jupiter lui-même secouer de sa main droite l'égide sombre

et provoquer l'orage » (1). Or, nous savons qu'Auguste, après avoir échappé miraculeusement à la foudre, éleva sur le Capitole à Jupiter Tonans, un temple magnifique, qui fut consacré le 1er sept. 22 (2). Il est bien probable que c'est en souvenir de cette fondation et peu après l'événement que Virgile a imaginé de faire apparaître Jupiter tonnant sur le Capitole préhistorique.

Le premier livre de l'*Enéide* contient un passage important, sûrement antérieur à 27, le second, des allusions à ces événements de 28, probablement contemporaines de ces événements. Au VIe livre, l'oraison funèbre du jeune Marcellus ne peut être que de la fin de 23 ou de 22. Au VIIe livre, se trouve la mention de la réclamation aux Parthes des étendards dont la remise n'est pas encore effectuée, mais aura lieu en 20. Le VIIIe livre semble postérieur au 1er sept. 22. Il est vraisemblable que la rédaction des six premiers livres commencée en 28 était terminée ; elle avait pris six ans. C'est de 22 à 19 que Virgile écrivit les six derniers et commença une rédaction partielle de son poème. Les travaux préparatoires étant au moins dans l'ensemble très avancés, la rédaction dut marcher plus vite.

Origine de l'inspiration des « Bucoliques ». — 5. Servius, dans le Préambule de son commentaire sur l'*Enéide*, prétend que les *Bucoliques* ont été écrites par Virgile sur la proposition de Pollion, les *Géorgiques* sur celle de Mécène, l'*Enéide* sur celle d'Auguste (3) ; de ces trois affirmations la seconde seule est exacte et elle n'a pas grand mérite à l'être, puisqu'à propos de la genèse des *Géorgiques*, Virgile s'est exprimé avec une parfaite netteté. Il avait assurément un génie très flexible, puisque les trois ouvrages qu'il nous a laissés appartiennent à trois genres différents : bucolique, didactique, épique et c'est ce qui a pu justifier la supposition qu'en les entreprenant il s'était toujours laissé guider par autrui, ce qui n'est pas vrai.

L'inspiration des *Bucoliques* est double : amour de la compagne, imitation de Théocrite. L'amour des champs vint à Virgile de son tempérament même et du fait qu'il y passa son enfance et une partie de sa jeunesse. Il n'est pas d'influence étrangère. Quant à l'imitation de Théocrite, il se pourrait que ce fût un maître, un condisciple qui ait attiré son attention sur le poète grec ; mais il n'y a nul besoin de cette hypothèse ; il est tout naturel qu'élevé aux champs il se soit porté vers une poésie d'une rusticité raffinée sans doute, mais enfin rustique. Quoi qu'il en soit, dans les v. 46-50 de la IXe Églogue, que nous avons datés de 44, il s'inspire déjà de Théocrite et en lui empruntant Daphnis, il situe celui-ci parmi les paysans italiens ; or à cette époque il n'était pas encore en relations avec Pollion, ce

qui exclut toute participation de ce dernier à la conception même des *Bucoliques*.

La chose est confirmée de la façon la plus claire par l'attitude qu'il lui prête vis-à-vis des Églogues. C'est pour lui un protecteur puissant et précieux ; « il s'intéresse à sa muse, si rustique soit-elle ; il le lit » (1) ; il est évident que Virgile emploierait une autre expression s'il avait inspiré les *Bucoliques* et qu'il ne lui attribuerait pas sur le genre les réserves que faisait ce grand seigneur très lettré, mais, imbu des préjugés courants, prétentieux et guindé — Damoetas demande aux Piérides d'élever une génisse pour le récompenser de l'affection qu'il témoigne à la poésie virgilienne. Menalcas, qui enchérit, rappelle que Pollion lui aussi compose des poèmes dans un goût nouveau et demande aux Piérides d'élever pour lui un taureau déjà formé et fougueux (2). Les deux victimes seront sans doute sacrifiées aux Muses et leur importance respective fera sentir la différence des deux poètes, l'un modeste imitateur de Théocrite, l'autre qui se hausse jusqu'à rivaliser avec Sophocle (3). Un peu plus tard Pollion consent à ce que Virgile chante son consulat et l'âge d'or à la naissance et au développement duquel présidera son fils ; assurément le poète n'abandonnera pas son genre, mais il faut qu'il l'ennoblisse, pour que l'hommage soit digne de celui-ci à qui il s'adresse (4). Enfin Pollion pousse la condescendance jusqu'à lui permettre de lui dédier une Églogue directement imitée de Théocrite et Virgile la lui envoie pendant son expédition contre les Parthini ; mais c'est en se réservant de chanter un jour ses exploits et sa gloire littéraire ; en attendant ce n'est qu'un peu de lierre qui se glisse avec son assentiment parmi les lauriers victorieux qui couronnent son front (5).

Tout ceci prouve de la façon la plus irréfutable que Pollion a cru faire grand honneur à Virgile en témoignant un certain goût pour ses *Eglogues* et que celui-ci lui en a été très reconnaissant, mais qu'il ne les a pas inspirées ; c'est de son propre mouvement que Virgile a entrepris les *Bucoliques* et il n'en doit qu'à lui-même l'idée première.

Origine de l'inspiration des « Géorgiques ». — 6. En revanche, c'est sur l'injonction expresse, impérieuse de Mécène, qu'il a composé les *Géorgiques* ; il le déclare formellement et chacun des quatre livres est placé sous son invocation (6).

Nous avons vu que, lorsque Virgile vint à Rome après la spoliation, Octavien sentant que la promesse qu'il lui avait faite de lui conserver son bien était définitivement caduque, chargea Mécène de faire ce qui était la seule chose possible dans la circonstance,

c'est-à-dire de lui trouver une compensation. Mécène, qui était fort adroit, s'insinua dans les bonnes grâces du poète, ce qui ne dut pas être bien difficile, puisqu'il tenait en main son avenir matériel et qu'il avait mission de l'assurer. Aussi l'intimité s'établit-elle très vite. Mais il fit plus ; c'était un fin politique ; il songea à prendre de l'ascendant sur l'esprit de Virgile et à diriger son talent dans des voies qui pouvaient être utiles à son maître. Là non plus il ne pouvait trouver grande difficulté, puisque dès l'an 44 Virgile était entré dans les vues d'Octavien pour accréditer l'opinion de l'apothéose de Jules César. Ce qu'il y avait de délicat c'était de passer du général au particulier et de découvrir le terrain poétique sur lequel le talent de Virgile pouvait se développer d'une façon favorable, tout en servant la politique d'Octavien. On voudrait savoir de qui vint l'idée première des *Géorgiques*. Il est bien certain qu'Octavien en l'an 38 devait être fort préoccupé de l'état lamentable auquel les guerres civiles avaient réduit l'agriculture italienne. Le premier besoin d'un pays, c'est de vivre, et la vie matérielle est impossible quand les champs sont abandonnés. Ce sont là des inquiétudes que Mécène lui avait, sans doute, entendu fréquemment exprimer. Or, il se trouvait avoir sous la main un poète rustique ; il ne pouvait demander à Virgile de ressusciter l'agriculture mourante ; il pouvait lui demander de composer un poème qui la remît en honneur dans l'opinion publique et qui en rappelât les conditions. Ce qui est sûr c'est que les *Géorgiques* se présentent très nettement sous le double patronage d'Octavien et de Mécène. Il semble que ni l'un ni l'autre ne les aient point perdues de vue pendant leur exécution. Le nom de Mécène figure dans chaque livre (1). Octavien est invoqué au début du premier livre comme la haute autorité sous laquelle se place le poème et à la fin il est présenté comme l'unique espérance qu'aient les cultivateurs de voir leur sort s'améliorer. Sa personne n'est absente d'aucun des autres livres et la mention de ses exploits, alors qu'il est absent, laisse entendre qu'il va revenir victorieux et que, désormais tout puissant, il réalisera les espoirs qu'on a fondés sur lui. Il est significatif qu'avant le triple triomphe il ait tenu à prendre connaissance de ces *Géorgiques* dont l'inspiration remontait jusqu'à lui et que Mécène se soit trouvé là, non seulement pour assister à la lecture, mais pour y prendre une part active.

Dans quelle disposition d'esprit Virgile reçut-il les ouvertures qui lui furent faites ? La perte de son foyer et le départ de la Cisalpine n'ont pas été les raisons déterminantes qui ont modifié l'orientation du talent poétique de Virgile. Il y en a de plus profondes et de plus

décisives. Si l'on considère l'ensemble des *Eglogues*, on voit qu'il n'y en a que cinq, soit II, III, V, VII et VIII qui soient strictement bucoliques, c'est-à-dire dans lesquelles, à l'imitation de Théocrite, des berges chantent leurs amours ou se disputent le prix dans des concours amébées. La matière des cinq autres est toute différente, bien que Virgile leur ait conservé le cadre bucolique, parce qu'il avait le respect des lois des genres et qu'il s'astreignait à l'unité, tout en associant sous cette unité des éléments qui y répugnaient par leur caractère hétérogène. La IV^e^ Églogue embouche la trompette héroïque ; la VI^e^ est une excursion sur le domaine de l'epyllion Alexandrin ; la I^re^ et la IX^e^ sont des pièces toutes personnelles inspirées directement des circonstances de sa vie ; la X^e^, écrite après la dépossession, se rapproche de l'élégie. Conserver à ces cinq Églogues l'apparence bucolique était un tour de force, qui ne pouvait se répéter indéfiniment. En réalité Virgile avait emprunté à Théocrite tout ce qu'il pouvait lui prendre ; la matière bucolique était épuisée pour lui et il lui fallait chercher ailleurs. Nous ne savons pas de quel côté il se fût dirigé, si les événements ne l'avaient pas chassé d'Andes ; il est certain qu'il n'eût pas composé à perpétuité des *Bucoliques*. En cette occurrence ce fut sans déplaisir qu'il vit l'initiative de Mécène lui ouvrir des voies nouvelles. Jusqu'à quel point était-il préparé à y entrer ? Le sujet des *Géorgiques* avait pour lui cet avantage de ne pas exiger de lui une rupture brusque avec le passé ; il avait jusqu'alors célébré la vie rustique ; c'est encore de la vie rustique qu'il s'agissait, mais considérée à un autre point de vue ; il l'avait jusqu'alors aimée en dilettante et il l'avait représentée d'une façon charmante mais conventionnelle ; ce sont les réalités qu'il fallait envisager maintenant, le dur labeur de la terre travaillée pour l'utilité. Rien de pareil dans les *Bucoliques* ; mais les *Bucoliques* ne sont qu'un exercice littéraire. Nous ignorons absolument quelle fut l'existence journalière de Virgile à Andes. Il vécut au milieu de paysans qui n'étaient point des personnages de Théocrite, qui peinaient sous le soleil et sous la pluie pour obtenir du sol leur subsistance. Il savait bien que la vie des champs ne consiste pas à louer Amaryllis en s'accompagnant sur le chalumeau ou à s'endormir le long des haies au bourdonnement des abeilles. En 38, il avait trente-deux ans ; c'était un homme mûr qui concevait le sérieux des choses. Il est remarquable que dans les v. 46-50 de la IX^e^ Églogue qui sont de 44, si le paysan qu'il interpelle répond au nom de Daphnis, c'est pourtant un cultivateur pratique qui se règle sur le calendrier rural et sur le lever des astres ; or il y a dans les *Géorgiques*, au livre I,

un long passage sur l'importance pour le cultivateur de l'observation du cours des astres (1). En outre, sur l'état déplorable auquel les guerres civiles avaient réduit l'agriculture et sur la nécessité de lui rendre la sécurité et la dignité, il n'avait nul besoin des avertissements d'Octavien et de Mécène ; il avait fait par lui-même l'expérience cruelle de ce qui en était. Des plaintes exaspérées de Mélibée, Égl. I, 64 sqq., partant en exil pour laisser sa terre entre les mains d'un barbare intrus, il est intéressant de rapprocher, *G.*, I, 505 sqq., la peinture lamentable faite par Virgile du sort des paysans ; le sentiment est exactement le même. Les *Bucoliques* et les *Géorgiques* nous apparaissent comme deux ouvrages absolument différents ; la transition de l'un à l'autre n'a sans doute point paru à Virgile si ardue que nous l'imaginons ; d'autant qu'il n'a point changé sa méthode de travail. Il avait emprunté à Théocrite la matière des *Bucoliques* ; la matière des *Géorgiques* était tout autre ; mais il n'y avait qu'à l'extraire des auteurs agricoles grecs et romains ; c'était un changement de source ; quand on emprunte à autrui sa compétence, il n'y a pas grand péril à changer de terrain ; le tout est de s'adresser où il convient. Enfin Virgile a toujours été un homme de lettres ; il était sensible à la gloire et résolu à la conquérir ; nul doute qu'il n'acceptât comme un dogme la théorie de la hiérarchie des genres ; le genre bucolique lui paraissait inférieur au genre didactique ; sur l'humilité du premier il est fort possible qu'il partageât le préjugé de Pollion ; en passant de l'un à l'autre il montait ; « il faisait une tentative pour s'élever lui aussi de terre et pour voler sur les lèvres des hommes » (2). Il abordait la grande poésie et satisfaisait « l'amour immense pour les Muses dont il était saisi » (3). Il était le premier poète romain qui traitât de l'agriculture en vers et il était ravi « d'aller sur les collines, sur les douces pentes desquelles nul de ses prédécesseurs n'avait laissé la trace des roues de son char vers la source Castalie » (4). En partant de Rome, dont le séjour ne lui avait peut-être pas été très agréable, il devait voir les choses en rose et il était reconnaissant envers Mécène : son avenir matériel était assuré et il avait devant lui la perspective d'une belle œuvre à créer.

Avait-il reçu d'Octavien et de Mécène, outre le sujet, des indications précises sur la façon de le traiter et s'est-il conformé docilement à ces instructions ou en a-t-il usé librement avec elles en n'écoutant que son génie ? Il semble bien qu'il a singulièrement élargi le sujet. D'après les termes mêmes dont il se sert, l'ouvrage devait être une preuve de l'intérêt qu'Octavien portait à l'agriculture et Octavien

pensait que les cultivateurs avaient surtout besoin qu'on leur apprît leur métier (1). Il est certain qu'il y a beaucoup de préceptes techniques dans les *Géorgiques* et qui paraissent puisés à bonne source. Mais il y a aussi autre chose. Virgile n'oublie pas qu'il écrit pour des Italiens et l'éloge de l'Italie, qu'on qualifie souvent d'épisode, est en réalité un morceau capital et le centre même de l'œuvre. Par ses productions, par ses troupeaux, par son climat, par l'absence d'animaux féroces, par ses édifices, par ses beautés naturelles, par l'énergie et le courage de ses habitants, l'Italie domine tous les autres pays du monde et c'est pour elle qu'il travaille. Mais en même temps son regard embrasse l'univers ; l'agriculture est une chose glorieuse et divine (2), dont les dieux ont révélé les premiers secrets ; elle est pratiquée partout où il y a des hommes et toutes les contrées rivalisent entre elles de productions utiles et merveilleuses. Le véritable sujet des *Géorgiques*, c'est donc l'agriculture mondiale, avec l'agriculture italienne comme centre. Or il est probable qu'Octavien et Mécène avaient des vues plus modestes et n'en ont point demandé tant à Virgile. Si celui-ci a dépassé leurs désirs c'est qu'il voyait grand et qu'il était poète. De ceci il s'efforce de faire un mérite à Mécène « sans lequel l'esprit ne tente rien d'élevé » (3). C'est à lui qu'il devait « la plus grande partie de sa réputation » (4). Mais il semble qu'il faille voir là l'expression d'une reconnaissance débordante plutôt que le témoignage d'une part active prise par Mécène à l'élaboration de ce qui fait le caractère spécial des *Géorgiques* ; Mécène a fourni le sujet à Virgile et celui-ci l'a traité par ses propres moyens et suivant ses propres idées. Sur un sujet donné Virgile a fait une œuvre originale.

Origine de l'inspiration de l' « Énéide ». — 7. Les commentateurs de Virgile croient savoir que celui-ci, avant l'*Enéide* et même au début de sa carrière, se serait essayé dans l'épopée ; sur la matière de cette épopée ils divergent ; il n'y a nul compte à tenir de leurs divagations qui remontent à un contre-sens sur les premiers vers de la sixième Églogue (5). Virgile y déclare qu'il a commencé par écrire des poésies pastorales ; quand il chantait *reges et proelia*, 3, Apollon lui a tiré l'oreille et l'a renvoyé à ses moutons ; sur son ordre exprès — *non iniussa cano* 9 —, Varus se contentera donc pour le moment d'une simple églogue ; assez d'autres célébreront ses louanges *et tristia... bella* 7. Le passage est parfaitement clair : Varus profitant de ce que Virgile avait besoin de sa protection lui avait demandé de chanter ses exploits dans les guerres civiles (désignées ici par les mots *reges et proelia* et *tristia bella*) Virgile se dérobe et le mot *tristia*

indique une des raisons pour lesquelles il se récuse. Ce qui a causé l'erreur des commentateurs anciens, c'est qu'ils ne se sont pas rendu compte qu'au siècle d'Auguste *reges* pouvait signifier d'une façon emphatique « les grands seigneurs ».

On a interprété dans un sens allégorique le préambule du livre III des *Géorgiques* qui est de l'an 30 et par conséquent l'un des derniers morceaux du poème écrit par Virgile. On y a vu des linéaments de l'*Enéide* que l'auteur aurait conçue et promis d'exécuter dès cette époque. Voyons donc ce que contient ce préambule (1). Virgile espère que les *Géorgiques* lui assureront la gloire et seront pour lui un triomphe. Le premier il amènera les Muses du sommet Aonien dans sa patrie et rapportera à Mantoue les palmes d'Idumée, c'est-à-dire qu'il sera le premier grand poète qui aura illustré Mantoue. Il élèvera sur les bords du Mincio un temple de marbre dont la divinité sera Octavien. En habit de triomphateur il célèbrera, pour fêter l'inauguration du temple, des jeux grecs solennels, consacrera des offrandes, conduira des processions, sacrifiera des victimes, présidera à des représentations scéniques. Sur les portes du temple il fera sculpter les victoires d'Octavien. Il y aura des statues de marbre, la descendance d'Assaracus, issu de Jupiter, Tros l'ancêtre (2), Apollon le dieu favori d'Octavien. Un groupe représentera l'Envie précipitée dans les Enfers. Il est difficile de voir là la matière d'un poème épique ; l'explication la plus simple est la suivante : Virgile n'a jamais hésité à voir dans Octavien un dieu ; c'est ce qu'il exprime dans la première Églogue (3) par la bouche de Tityre ; mais Tityre n'est qu'un berger qui, à l'autel d'Octavien, sacrifiera des agneaux. A la fin du livre I des *Géorgiques*, quelques années avant Actium, dans une situation profondément troublée, mais à un moment où l'on pouvait espérer qu'Octavien ramènerait l'ordre et la paix, Virgile lui promet l'Apothéose, mais pour après sa mort (4), comme Jules César. Après Actium, dans la fièvre de l'enthousiasme, il fait mieux : il s'engage à élever à Octavien un temple de marbre. Le poète des *Géorgiques* fait les choses plus grandement que celui des *Bucoliques*, ce qui est naturel ; il était du reste dans l'usage des triomphateurs de consacrer des temples aux dieux (5) et c'est ce qu'il fait ici, au moins en imagination.

Ce qui interdit péremptoirement de voir dans ce morceau l'esquisse-programme de l'*Enéide*, c'est ce qui suit : Virgile ajoute qu'en attendant l'érection de ce temple, dont il ne fixe point la date — *interea* 40 —, il va continuer les *Géorgiques* ; « ensuite, bientôt — *mox* 46 — il se mettra à chanter les combats ardents de César » et il lui assurera la renommée pendant d'innombrables années (6). Il y a donc là deux

promesses et les deux choses sont distinctes : promesse d'un temple, promesse d'un poème et le sujet du poème est nettement déterminé, ce sera la carrière militaire d'Octavien. De ces deux promesses aucune n'a été tenue ; pour la première, qui n'était qu'une fiction, cela va de soi ; quelles sont les raisons qui ont empêché Virgile de tenir la seconde ? Il est probable qu'il s'est rendu compte qu'il s'était engagé à la légère et que le sujet ne lui convenait pas du tout ; la guerre d'Actium qui était bien une guerre civile passait pour une guerre nationale ; mais il y en avait d'autres qui n'avaient point ce caractère, celle de Philippes, où Octavien du reste ne s'était point distingué, celle de Pérouse, qui rentrait dans la catégorie que Virgile avait qualifiée de *tristia bella*, Égl. VI, 7 ; il y avait d'autre part la campagne illyrico-pannonienne, la campagne dalmate, matière fort ingrate, bien que d'autres poètes latins n'aient pas reculé devant des sujets locaux de cette nature. Mais surtout nous avons vu qu'il avait des ambitions littéraires ; il avait élevé son genre des *Bucoliques* aux *Géorgiques* ; après les *Géorgiques*, il n'y avait pour le tenter que l'épopée, qui était aux yeux des anciens la haute poésie par excellence, celle qui portait un écrivain jusque sur les sommets. Or, il ne concevait l'épopée que sur le modèle d'Homère, c'est-à-dire l'épopée légendaire et mythologique ; un poème comme la Pharsale de Lucain n'entrait pas dans le cadre de ses possibilités. En somme il s'est trouvé en ce moment vis-à-vis d'Octavien dans la situation même où il s'était trouvé vis-à-vis de Varus ; la différence n'est que du petit au grand ; il est bien certain qu'il avait promis à Varus de célébrer ses exploits dans les guerres civiles, puisqu'il prétend même qu'il s'était mis à l'œuvre. Il n'hésita pourtant point à se dédire et Varus dut se contenter d'une Églogue. Nous avons les termes mêmes de l'engagement pris vis-à-vis d'Octavien ; cet engagement fut également rompu et nous lui devons l'*Enéide*.

Comment Virgile s'y prit-il pour faire accepter la substitution à Octavien ? Il est vraisemblable qu'il y eut là pour lui des moments un peu difficiles. Sans doute il fit valoir que l'*Enéide* était une large compensation ; d'abord elle est remplie de morceaux qui sont tout à la gloire d'Auguste ; ensuite elle le grandit plus que n'aurait fait un poème consacré strictement à ses guerres, puisqu'en le rattachant à la famille royale de Troie elle lui fournit des titres magnifiques de noblesse, que son principat est envisagé comme l'aboutissement de toute l'histoire romaine, que la destinée divine de Rome converge vers sa personne, en qui elle s'identifie. Cependant le héros en pied de l'*Enéide*, ce n'est pas Auguste, c'est Énée et il est toujours pénible

pour l'amour-propre de céder à autrui la première place qu'on espérait occuper soi-même. En tout cas les commentateurs anciens se sont lourdement trompés en affirmant que c'est Octavien qui a inspiré l'*Enéide*, puisque, substituée au poème-panégyrique qu'il attendait, celle-ci était plutôt pour lui une déception. Il faut croire qu'il fut assez intelligent pour comprendre et qu'il ne sentit point sa vanité blessée ou que Virgile fut tellement adroit qu'il fit accepter la chose sans aucune amertume, puisque Auguste s'est prodigieusement intéressé à l'*Enéide* et que nous lui devons de l'avoir conservée. Il est assez curieux de noter que, chacun de son côté et dans des conditions très différentes, Octavien et Virgile se soient réciproquement manqué de parole ; Octavien avait promis à Virgile de lui conserver sa propriété d'Andes et il ne l'a pas fait ; Virgile avait promis à Octavien un panégyrique et il ne l'a point écrit. De larges compensations arrangèrent les choses et ni dans l'un ni dans l'autre cas nous ne trouvons trace d'un refroidissement quelconque.

Comment le choix de Virgile s'est-il porté sur l'*Enéide* et s'y est-il fixé ? Il ne nous a point fait de confidences à ce sujet, et nous en sommes réduits aux vraisemblances. Les érudits grecs et romains avaient établi d'une façon incontestable qu'après la chute de Troie Énée était venu en Italie et que Rome se rattachait indubitablement à Troie. D'autre part les Jules étaient fiers de descendre de Vénus et propageaient activement cette croyance qui servait leur ambition. C'étaient là des choses qui étaient familières à Virgile. Dès l'an 44 il fait sienne l'opinion que Jules César remonte par son origine à Dioné (1). Dans les *Géorgiques* il mentionne comme chose courante que les Ausoniens sont une race qui vient de Troie (2). Autour d'Octavien il groupe ses ancêtres troyens (3), sans toutefois parler d'Énée, ce qui est significatif, et montre qu'il ne songeait pas encore à l'*Enéide*. D'ailleurs la descendance troyenne n'est point pour lui un sujet de satisfaction sans mélange, puisqu'il attribue les malheurs du temps aux parjures de Laomédon (4). D'autre part, depuis les *Bucoliques*, il imitait Homère et l'imitation s'était accentuée dans les *Géorgiques* ; or Énée lui paraissait un personnage très approprié pour permettre de larges emprunts à Homère ; ses voyages sur mer venaient en parallèle avec les aventures d'Ulysse, ses combats en Italie avec ceux de l'*Iliade* où il était nommé et où il ne faisait pas mauvaise figure. Enfin Énée avait apporté les Pénates en Italie, et jeté l'un des fondements de la religion romaine, chose intéressante dans un temps où Auguste se posait en homme pieux et en restaura-

teur de la religion ; ses rapports avec l'Italie permettaient de décrire des antiquités italiotes et de faire remonter jusqu'à la préhistoire une foule d'usages contemporains ; par une volonté supérieure, celle du destin, il avait rendu possible la naissance de Rome et préparé sa grandeur, ce qui permettait, en empiétant sur les événements, de faire de l'*Enéide* un poème national. C'était là un sujet qui ouvrait à l'imagination du poète des perspectives grandioses. En écrivant le vers célèbre : *Nescio quid maius nascitur Iliade,* Properce répondait aux pensées secrètes de Virgile, qui non seulement en acceptait l'augure au point de vue littéraire, mais qui se disait que la fondation de la puissance romaine vue de loin, poétiquement exaltée, les origines d'un Empire dont la mission était de conquérir et de gouverner le monde étaient pour l'humanité quelque chose d'autrement important que les tribulations d'Ulysse et la colère d'Achille ; sur ce dernier point il ne se trompait pas.

Eléments constitutifs de l' « Énéide ». — 8. Le moyen-âge a fait de Virgile un être merveilleux doué de la science universelle. L'origine de cette légende sur l'universalité de la science de Virgile remonte à l'antiquité et presque au poète lui-même ; en effet, dans la lettre à Auguste dont Macrobe nous a conservé un fragment (1), il parle des études, dont il incorpore les résultats à son ouvrage et qui lui semblent bien plus intéressantes que l'ouvrage lui-même. Il est certain qu'indépendamment du récit proprement dit, du courant des événements, de l'action des personnages qui constituent l'aspect extérieur de l'*Enéide,* celle-ci contient un fonds substantiel de connaissances qu'il faut pénétrer et méditer sérieusement, si l'on veut la juger comme elle le mérite. Elle est très nourrie, très pleine ; c'est un trésor de science, comme l'a bien vu Macrobe, qui, s'appuyant sur l'aveu de Virgile (2), s'est appliqué à le développer et à montrer à quoi il correspond.

Et d'abord, il y a dans l'*Enéide* des passages d'inspiration nettement philosophique (3), adroitement insérés dans un poème dont le sujet est tout autre. Virgile a toujours eu un goût très vif pour les systèmes spéculatifs, qui promettent l'explication dernière et totale des choses. Suét.-Donat (4) prétend qu'après l'achèvement de l'*Enéide* il avait l'intention de consacrer à l'étude de la philosophie le reste de ses jours ; c'est une assertion que nous ne pouvons vérifier, mais qui n'a rien d'invraisemblable. Dans les *Bucoliques* (5), il fait chanter à Silène l'origine de l'univers suivant la théorie atomistique, en des termes qui prouvent que c'est à Lucrèce qu'il doit la connaissance de l'épicurisme. Au livre II des *Géorgiques,* c'est encore

à Lucrèce qu'il pense — les mots employés le prouvent — lorsqu'il célèbre le bonheur de celui qui a réussi à pénétrer les causes des choses (1), et à se mettre à l'abri des terreurs vulgaires de l'au delà. Au livre IV c'est un autre système qu'il expose, sans qu'en l'absence de toute indication précise, nous puissions savoir quelle est sa source directe, celui de l'âme divine universelle qui est répandue dans l'univers et d'où émanent, où retournent les âmes particulières des êtres vivants (2). Nous retrouvons la même affirmation au VI[e] livre de l'*Enéide* (3) : un esprit primitif anime le grand Tout ; c'est de lui qu'émane la vie des êtres ; de plus ceux-ci sont soumis à la métempsychose et les âmes humaines passent successivement dans différents corps. Il y a du reste dans toute l'*Enéide* un fond philosophique qui, pour s'exprimer discrètement, n'en est pas moins sensible. C'est une idée stoïcienne que celle du Fatum qui régit d'une façon immuable le cours des choses et dans les derniers livres on rencontre çà et là des accents d'une mâle fierté qui sont stoïciens (4). Tout cela témoigne d'un certain éclectisme ; on serait tenté de supposer chez Virgile une évolution de l'épicurisme, analogue à celle d'Horace et qui, chez lui, serait latente, tandis que chez Horace elle est positivement formulée, mais avec des retours en arrière. Nous ignorons ce qui serait advenu de lui, si le destin lui avait permis de se vouer définitivement à la philosophie ; peut-être eût-il adopté fermement le stoïcisme ; si nous considérons son œuvre tout entière, elle nous offre non pas une philosophie, mais de la poésie philosophique ; la philosophie chez lui est en fonction des besoins de la poésie, ce qui témoigne d'un instinct littéraire très juste. Il fait preuve du reste de lectures philosophiques étendues.

A la connaissance de la philosophie chez Virgile Macrobe ajoute celle de l'astrologie (5). Si l'on entend le mot au sens moderne, la détermination du caractère et de la destinée de l'individu par l'influence de l'astre sous lequel il est né, il n'y a pas chez Virgile d'astrologie, d'horoscope. Mais les astres ne sont pas pour lui des corps inertes sans rapport avec les hommes. La comète de 44 est l'âme de Jules César divinisé. Les astres jouent un grand rôle dans les *Géorgiques*, ils président aux opérations rurales, leur aspect permet de prédire le temps, ils s'intéressent aux événements humains. Le soleil change d'aspect quand des cataclysmes nous menacent et il s'est voilé, comme s'il voulait plonger le monde dans la nuit éternelle, à l'approche du meurtre de César. Virgile nous a avertis lui-même de l'intérêt qu'il prenait à l'astronomie, à la météorologie, aux grands phénomènes naturels, quand, au livre II des *Géorgiques*, il demande aux Muses de

l'en instruire (1), et c'est à cet ordre d'idées qu'au livre I de l'*Enéide* il a emprunté le chant d'Iopas (2).

Il a du reste avoué lui-même que si les questions de philosophie naturelle avaient pour lui un attrait passionnant, il ne se sentait point la vigueur d'esprit nécessaire pour les étudier scientifiquement (3). Il est une autre partie de la philosophie dont Macrobe ne parle pas et où il est maître, c'est la philosophie humaine, la psychologie. Il connaît jusqu'au fond la nature humaine, et la psychologie des personnages est un des côtés les plus attachants de l'*Enéide*. Ils ont une âme qui vibre et qui pour chacun s'émeut différemment. Où l'auteur a-t-il puisé une connaissance de l'homme si approfondie, si multiple, si juste ? Sans doute dans ses lectures littéraires. La littérature, qui se plaît à créer les êtres humains les plus divers, qui tire son charme de ce qu'ils sentent, pensent, expriment, est une grande école de psychologie. Mais, s'il doit beaucoup à ses lectures, Virgile, sûrement, doit plus encore à l'observation directe de lui-même et de ses semblables. On a supposé non sans raison que, dans quelques-unes de leurs parties. certains de ses personnages étaient modelés sur lui-même et, quant à son Énée, s'il s'efforce de lui donner par instants la psychologie des héros homériques, parfois il en fait un homme tout moderne, avec les raffinements d'un contemporain d'Auguste, et c'est ce qui fait la faiblesse et l'inconsistance de son caractère.

En ce qui concerne les sciences spéciales, Macrobe attribue à Virgile une science si précise et si complète du droit pontifical, que de l'avis de Vettius, l'interlocuteur chargé de défendre ce point de vue, il eût mérité d'être grand pontife (4). Il y a là quelque exagération, mais les cérémonies religieuses, particulièrement les cérémonies funèbres, tiennent une grande place dans l'*Enéide* ; Virgile connaissait exactement le rituel et il l'a reproduit avec précision. Comme au début du XX^e^ siècle, il y a eu chez nous un mouvement pour ramener les esprits à la religion en représentant les splendeurs du culte, Virgile, s'associant aux vues d'Auguste pour restaurer la religion romaine, paraît avoir voulu la rendre vivante pour ses contemporains en décrivant des cérémonies dont se détachait le scepticisme, en les rendant vénérables et en en montrant l'efficacité. Toutefois il y a deux restrictions à faire : d'abord la religion dont il met sous les yeux les fonctions n'est pas exclusivement nationale ; elle est teintée d'hellénisme. Il est parfois difficile de distinguer les rites spécialement romains et ceux qui sont grecs ; souvent il a choisi des cas où les deux cultes avaient même physionomie. En outre sa poésie n'est

point rigoureusement sacerdotale : les objets du culte, les rites, les pratiques avaient des noms techniques très spéciaux, très anciens, qu'on se gardait bien de changer, alors même qu'on n'en comprenait plus bien le sens ; or, tout en faisant parfois allusion à ces termes, il ne prend que ce qui était consacré par l'usage vulgaire et intelligible pour tout le monde ; il laisse de côté la phraséologie cultuelle réelle et il ne s'exprime point toujours comme se serait exprimé un pontife dans l'exercice de sa charge.

Un autre interlocuteur de Macrobe, Flavianus, parle avec une admiration non moins vive de la science augurale de Virgile (1). Assurément les auspices sont fréquents dans l'*Enéide*, comme ils l'étaient dans la vie romaine. Le mot *augur* se trouve quatre fois dans l'*Enéide*, *augurium* douze fois, *auspex* deux fois, *auspicium* neuf fois et aucun de ces mots ne figure dans les autres ouvrages de Virgile ; il faut pourtant ici, comme précédemment, faire des réserves ; assurément sa science augurale est de bon aloi ; il est précis ; il n'y a chez lui ni vague, ni fantaisie. Nulle part pourtant on ne prend dans l'*Enéide* les auspices avec le cérémonial rigoureux et compliqué, qui était en usage dans la vie réelle ; il y a bien chez lui des Augures, mais ils n'opèrent point en déterminant le *templum* avec le *lituus*. En outre Virgile ne s'en tient pas à cette forme officielle romaine de la divination de l'avenir. Il est vrai que les Romains en pratiquaient d'autres, auxquelles ils n'attribuaient pas une moindre valeur. Il nous montre la Sibylle possédée par Apollon ; or on sait quelle importance avaient dans la vie publique à Rome les livres sibyllins. Mais les devins qui, comme Helenus, connaissent l'avenir par un don perpétuel des dieux et en communiquent aux hommes ce qui est permis sont des personnages de l'antiquité légendaire qui n'avaient plus leur équivalent à Rome.

Ni Suét.-Donat ni Macrobe ne parlent des connaissances de Virgile en magie, bien que, dans la VIII^e^ Églogue et dans le IV^e^ livre de l'*Enéide*, il ait mis sous nos yeux des pratiques de magie amoureuse. En fait, les pouvoirs qu'il prête aux sorcières sont ceux que mentionnent les poètes, ses contemporains : faire descendre la lune du ciel, arrêter le cours des fleuves, etc.. Il n'y a rien là que du banal. Leurs pratiques sont également les pratiques courantes. Point de ces mots inintelligibles, de ces formules mystérieuses à l'usage des initiés, qui forcent la divinité à obéir, de cérémonies ultra secrètes. Il n'a pas approfondi l'occultisme, sans doute parce qu'il n'y croyait point.

Suét.-Donat lui attribue des études médicales (2). Le renseigne-

ment est à retenir, au moins pour la médecine vétérinaire ; car en décrivant l'épizootie qui termine le IIIe livre des *Géorgiques*, il note des symptômes, il propose des remèdes qui attestent une certaine compétence. Quant à la médecine humaine, à propos des blessures souvent décrites dans les combats de l'*Enéide*, il témoigne d'une certaine connaissance du corps humain. Mais ces blessures ne sont guère qu'une imitation de celles de l'*Iliade*, qui sont plus nombreuses, plus variées et révèlent une science plus étendue et plus précise de l'anatomie. Ce ne sont point les livres de médecine qui sont la source de Virgile, c'est Homère, et il est plus superficiel que lui.

Ce sur quoi Macrobe insiste le plus, c'est l'étendue des lectures de Virgile en ce qui concerne la littérature grecque (1). Son archétype est Homère, dont il dépend jusqu'à l'excès, ayant toujours les yeux énergiquement fixés sur lui (2). Il ne s'est pas borné à lui. Il est certain qu'il ne perd pas de vue les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes et qu'il leur emprunte ce que la diversité du sujet comporte. Il connaît Pindare. Il est familier avec Euripide. Il a de la poésie une conception toute différente de la conception moderne ; au lieu de la considérer avant tout comme une inspiration personnelle, il voit en elle comme un patrimoine dont il hérite et qu'il lui appartient de mettre en valeur. Son œuvre vient s'ajouter à la longue série des œuvres antérieures et vit par ce qu'elle y puise ; c'est une nouvelle branche poussée sur l'arbre antique des Muses et qui n'existerait point sans lui. La critique moderne a pris pour thème favori la découverte dans tous les écrivains grecs des détails, des expressions que Virgile aurait transportées dans son *Enéide*. La recherche est légitime et instructive. Il ne faut pourtant pas exagérer. Le fonds des idées, des sentiments, des mots n'est pas infini. Il y a des choses qui naissent de situations analogues et qui peuvent être des redites quand on examine la succession chronologique des œuvres, mais qui ne sont pas nécessairement des imitations directes. Pour tirer du rapprochement des passages des conclusions légitimes, et juger s'il s'agit d'emprunt voulu, de réminiscence lointaine ou de coincidence, il faut d'abord se demander si Virgile était familier avec l'auteur.

Ce ne sont pas seulement les poètes grecs, mais aussi ses prédécesseurs latins qu'il a largement mis à contribution. Macrobe (3) a fait observer avec raison que certaines imitations d'Homère avaient été faites avant lui et qu'il s'est borné à les reprendre à sa manière. Il a entretenu un commerce assidu avec Ennius et les tragiques latins. Nous pourrions doser exactement ce qu'il doit à Ennius — et ce serait une étude très intéressante — si nous avions conservé

les *Annales*. Les exemples certains d'imitation, en raison de leur état fragmentaire, ne sont malheureusement qu'en nombre restreint. Ils sont significatifs. Si Virgile n'a pas écrit l'*Enéide* dans le pur latin moderne du temps d'Auguste, s'il en a délibérément vieilli le style, c'est évidemment pour ne pas trop s'écarter d'Ennius et il a pris un moyen terme, celui d'un archaïsme mitigé, qui lui laisse les formes décidément tombées en désuétude, et reproduit pourtant quelque chose de sa couleur. La critique moderne s'est appliquée à suppléer à la perte que nous avons faite des *Annales* en attribuant à Ennius tout ce qui dans l'*Enéide* n'est pas de la pure latinité du siècle d'or. Il y a là nécessairement une part conjecturale dans le détail ; mais l'idée directrice est juste. Du reste si Virgile s'est reporté jusqu'à Ennius, il n'a pas négligé l'époque intermédiaire ; il s'est rendu également tributaire de Lucrèce [1] et de Catulle ; de sorte que l'*Enéide* n'est pas simplement une œuvre individuelle, mais jusqu'à un certain point l'aboutissement de toute la poésie latine antérieure.

Nous avons vu que Virgile ne devait qu'à lui-même le sujet de l'*Enéide* [2] ; la façon dont il a traité ce sujet lui appartient également en propre. Quel autre que lui eût songé à en faire un monument d'études si vastes, dont on a quelquefois exagéré la profondeur, mais dont on ne saurait nier l'étendue ?

A un ensemble de matériaux si complexe il fallait une forme ; Virgile lui a donné la forme rhétorique la plus parfaite. Macrobe parle avec enthousiasme de la connaissance approfondie qu'il constate chez lui de tous les secrets de la rhétorique et de l'admirable talent avec lequel il les a mis en œuvre. A ses yeux il est un orateur tout autant qu'un poète ; tous les genres de style se retrouvent chez lui ; il réunit à lui seul tous ceux qu'ont pratiqués les dix orateurs attiques inscrits au canon des grammairiens ; pour donner une image adéquate de leur variété, il faut se représenter la diversité des aspects de la nature et sa fécondité [3]. Macrobe a raison ; mais il voit les choses du dehors, au point de vue de l'école. La rhétorique de Virgile n'est pas la rhétorique des officines de rhéteurs, mais la rhétorique humaine, c'est-à-dire la forme logique et achevée qui rend la pensée dans toute sa justesse, toute sa force, toute sa couleur, qui s'adapte au personnage et le révèle d'une façon saisissante, prend tous les tons, est toujours en accord avec l'homme qui parle, le sujet dont il parle, la circonstance dans laquelle il parle. On peut retrouver dans l'*Enéide* tous les procédés de la rhétorique, qu'il avait sûrement appris, mais qu'il a vivifiés. C'est de l'art, mais de l'art le plus consommé.

Méthode de travail de Virgile. Plan de l' « Énéide ». Exécution du plan. — **9.** Des renseignements très intéressants, qui remontent à des sources authentiques et qu'il faut examiner de près, nous font connaître la méthode de travail de Virgile et la manière dont il a entendu la rédaction de l'*Enéide* ; grâce à eux nous assistons à l'éclosion et au développement de l'œuvre jusqu'au degré où, surpris par la mort, il l'a laissé.

D'après Suét.-Donat (1), il commença par établir un plan de son ouvrage en prose et il en répartit la matière en douze livres ; cela fait, il l'exécuta d'une façon fragmentaire en s'attaquant, suivant l'inspiration du moment, tantôt à une partie tantôt à une autre et, pour ne pas laisser refroidir l'inspiration, il passait sur les détails qui ne le satisfaisaient pas complètement ; il restait çà et là des échafaudages, des étais qu'il se réservait de remplacer plus tard par des colonnes massives.

On s'est étonné que Virgile ait débuté par constituer un plan en prose de l'*Enéide* ; or, lorsqu'on réfléchit à l'état dans lequel se présentait à lui sa matière, on se convainc de la nécessité absolue de la rédaction avant toutes choses d'un plan ferme ; les faits fournissent de l'assertion de Suét.-Donat une confirmation éclatante et l'on se dit que, sans ce plan, l'*Enéide* n'aurait jamais existé. En effet, la légende d'Énée ne se présentait pas sous une forme fixe, acceptée de tout le monde, de telle sorte qu'il n'y eût qu'à la versifier. La première tâche fut d'en réunir les éléments épars ; ceci fait, un triple travail s'imposait ; opérer un triage, faire un choix entre ces éléments, laisser tomber les uns, retenir les autres et réduire la matière aux proportions voulues ; ensuite coordonner, c'est-à-dire assujettir les éléments conservés à une action unique, formant un tout et strictement limitée ; enfin éliminer tout ce qui ne concordait pas aux intentions du poème et jetait un jour défavorable sur Énée ou sur son entourage. En ce qui concerne le choix des éléments qu'il avait à sa disposition, Virgile en a recueilli un certain nombre et laissé de côté beaucoup d'autres ; ainsi dans le voyage de Troade, à l'embouchure du Tibre, il mentionne un arrêt d'Énée dans plusieurs localités ; mais d'autres traditions mentionnaient son passage ou son séjour dans une grande quantité d'autres : à Samothrace d'où il aurait rapporté les images des Pénates, à Kythera où il aurait élevé un temple d'Aphrodite, en Arcadie où il aurait eu deux filles, à Zacynthe où il aurait passé l'hiver, à Dodone où il aurait consulté l'oracle et reçu la prédiction des tables mangées, en Calabre où il aurait rencontré Diomède, à Siris sur le golfe de Tarente, qui se vantait de posséder le

Palladion, au port de Palinure en Lucanie, à l'île Leukoria, près de Paestum, à celle de Prochyta, à celle d'Aenaria, à Baiae, en divers points de l'Étrurie, en Sardaigne ; il y avait là une masse de légendes locales, qui auraient singulièrement alourdi et compliqué le voyage, si Virgile les y avait incorporées toutes. Pour l'agencement et l'ordonnance, il lui fallait prendre parti entre des versions très différentes : ainsi certaines légendes faisaient mourir Anchise sur l'Ida, où on montrait son tombeau ; d'autres dans le Latium, au terme du voyage, d'autres enfin en divers points de la route. Virgile le fait disparaître à Drépane en Sicile, non pas seulement parce qu'à Carthage sa présence eût été singulièrement incommode à côté de Didon et d'Énée, mais parce qu'il n'avait aucun rôle à jouer dans les combats des derniers livres où il fallait qu'Énée fût débarrassé de toute tutelle et seul en scène. La nécessité de l'ordonnancement d'une matière amorphe se faisait surtout sentir à propos de ces combats. Les récits de Caton, de Denys d'Halicarnasse ne sont pas concordants mais s'accordent sur ce point que les Troyens n'ont réussi à assurer leur établissement dans le Latium qu'après plusieurs campagnes ; à ces campagnes successives Virgile a substitué une guerre qui ne dure qu'un certain nombre de jours et s'achemine par trois batailles livrées au dénouement décisif. Enfin toutes les légendes ne faisaient pas d'Énée un héros sans reproche ; dans les *Kypria* [1] il prenait part sur le conseil d'Aphrodite au rapt d'Hélène. Il courait sur lui de mauvais bruits, qui allaient jusqu'à la trahison. Tite-Live [2] dit que les Grecs l'épargnèrent et le laissèrent partir librement de Troie parce qu'il avait toujours conseillé de faire la paix et de rendre Hélène. Virgile devait écarter tout ce qui pouvait porter atteinte à sa réputation et à celle des siens. Il résulte de là que la première besogne qui s'imposait à lui était de constituer dans un esprit nettement favorable à son héros une suite de faits cohérente et de dimensions voulues. D'autre part s'il se proposait d'imiter largement les deux poèmes homériques il ne pouvait reproduire la trame des événements tels qu'ils s'y succèdent. Il s'agissait d'abord de les souder ensemble — et nous verrons qu'il les a fait chevaucher l'un sur l'autre — ensuite d'extraire des morceaux sur lesquels il avait jeté son dévolu et de les disposer suivant les exigences de son œuvre propre. Il procédait comme un architecte qui aurait à démolir un édifice pour, avec les matériaux utilisables, en reconstituer un tout différent. Le problème était d'adapter les éléments homériques à un ordre nouveau. Ainsi, à un double point de vue, un plan préalable était indispensable, résumant le travail d'organisation, fournissant à l'auteur une vue

nette de l'ensemble et du rapport des parties entre elles, afin qu'il pût se livrer librement et sans arrière-pensée à la mise en œuvre poétique.

Du reste si l'établissement primordial d'un plan était dans la circonstance une nécessité inéluctable, il faut y reconnaître aussi la manifestation d'une tendance fondamentale de l'esprit de Virgile, la tendance à l'unité. Les nombreuses contradictions qu'on a signalées dans l'*Enéide* porteraient à croire qu'il n'en avait cure et qu'il plaçait le mérite d'un poème ailleurs que dans la concordance exacte des parties. Ce serait là une vue superficielle et erronée. Il a été un assembleur plutôt qu'un créateur ; il opérait sur des matériaux multiples et divers ; son ambition a été de les réduire à l'unité et de les fondre si exactement qu'on n'aperçût qu'un tout. Et c'est un tour de force extraordinaire que d'avoir fait sortir l'*Enéide* des éléments disparates et incohérents qu'il avait à sa disposition ; c'est encore là une manière de création, la création d'une unité qui n'existait que dans son esprit. Il entendait que l'*Enéide* formât un ensemble régulier, où le lecteur n'aperçût ni heurt ni lacune et fût frappé tout d'abord par l'aspect de grandes lignes harmonieuses. Les contradictions de l'*Enéide* ne sont pas l'effet de son insouciance ; elles n'ont jamais choqué personne plus que lui. Elles sont la conséquence d'abord de l'hétérogénéité des matériaux employés, ensuite de l'état d'inachèvement dans lequel nous est parvenu le poème. Nul doute que s'il avait eu le temps de procéder à une révision définitive, il n'eût fait disparaître complètement ces dernières. Quant aux autres, elles tiennent tellement à l'essence même de l'œuvre qu'il est probable que malgré tous ses efforts il n'eût pas réussi à les effacer totalement. L'*Enéide* serait demeurée un poème composite ; mais il en eût fait disparaître les dissonances trop apparentes. Du reste si on s'est appliqué à faire ressortir les dissonances, on n'a pas assez remarqué qu'elle offre beaucoup de passages qui concordent entre eux, qui sont des rappels les uns des autres et qui sont destinés à produire cette sensation de l'unité, à laquelle il tenait d'autant plus qu'il se rendait clairement compte de la difficulté qu'il avait à l'obtenir.

Cette préoccupation de la composition régulière comportait un danger ; la contrainte du plan fixé d'avance pouvait gêner l'inspiration poétique et la fantaisie ; il était à craindre que l'*Enéide* conçue en prose ne demeurât un poème prosaïque. Or Virgile était foncièrement poète. Il a corrigé par le mode d'exécution les inconvénients du système, au risque d'en compromettre jusqu'à un certain point les avantages. D'après Suét.-Donat, il a écrit l'*Enéide* par fragments

et ceci est confirmé par l'examen du poème ; il est, comme les *Géorgiques* du reste, un assemblage de morceaux formant un tout, ayant chacun leur inspiration, leur couleur, leur individualité. Virgile ne s'est pas astreint à suivre l'ordre des développements ; il n'a consulté que sa fantaisie, l'attirance momentanée vers un sujet plutôt qu'un autre et pour que rien ne paralysât sa fougue, il a laissé certains passages inachevés, il en a soutenu d'autres par des vers sans consistance qu'il nommait plaisamment des étais provisoires destinés à disparaître. Ainsi l'*Enéide* a pris naissance dans la liberté d'une imagination, qui s'abandonnait à elle-même sans entraves et sans frein. Si Virgile en traçant un plan s'est proposé d'éviter le désordre, le décousu qui déroutent le lecteur et empêchent l'œuvre d'être totalement belle, il a senti tout le prix de l'invention primesautière, de l'indépendance d'allure et de ses trouvailles. Pourtant l'*Enéide* ne nous est pas parvenue dans cette fraîcheur de l'improvisation ; elle donne l'impression de quelque chose de très surveillé, de très travaillé. Comme certains peintres à force de revenir sur l'esquisse atténuent l'accent de la touche première, il est revenu patiemment sur son ébauche primitive, il a poli et corrigé. Le renseignement donné par Suét.-Donat doit être complété par un autre que nous lui devons également, qui concerne les *Géorgiques*, mais qui s'applique évidemment aussi à l'*Enéide* (1). Virgile dictait le matin dans le feu de l'inspiration un très grand nombre de vers qu'il retravaillait toute la journée en les réduisant à un très petit nombre, en disant justement qu'il faisait comme la femme de l'ours qui enfante des rejetons informes et les façonne définitivement en les léchant. On peut donc traiter l'*Enéide* d'œuvre léchée, puisque l'expression est de l'auteur lui-même. Si on prend à la lettre le renseignement de Suét.-Donat, il ne doit pas rester grand'chose du premier jet, d'autant que Virgile ne s'est pas borné à exercer sur lui-même une critique sévère ; il a sollicité celle de ses amis. Indépendamment des trois livres qu'il a lus à Auguste, il ne paraît point s'être livré à ces récitations d'apparat qui furent si à la mode au siècle suivant ; mais il aimait à convoquer un cercle de connaisseurs à qui il soumettait ce qu'il venait d'écrire en leur demandant ce qu'ils en pensaient pour se corriger au besoin (2). Et c'est ce qui rend très admissible, à condition de la bien comprendre, l'anecdote que racontait, dit-on, dans son extrême vieillesse, Éros, un de ses scribes, à savoir que c'est à l'occasion d'une de ces récitations qu'il aurait trouvé la forme définitive des vers 164-165 du livre VI de l'*Enéide* (3).

Dans ces conditions il serait téméraire de croire retrouver dans

l'*Enéide* la trace des imperfections que comporte le premier jet, puisque chacun des morceaux qui la constituent a passé par deux états dont nous n'avons que le second : état d'improvisation fougueuse, puis, par suite d'une remaniement réfléchi et de sang-froid, état provisoirement définitif, c'est-à-dire attendant encore la révision finale et que par surcroît l'auteur a consulté des gens de goût sur les passages qui ne le contentaient pas absolument. Toutefois il y a, vers la fin du XII^e^ livre, des répétitions de mots si fréquentes, qu'elles paraissent provenir de la négligence de l'improvisation, négligence à laquelle Virgile aurait remédié s'il avait pu procéder à la révision dernière, qui n'a pas eu lieu. Les critiques anciens prétendaient avoir sur le degré d'achèvement des diverses partie de l'*Enéide* de lumières qui nous manquent. Le philosophe Favorinus (1) distinguait entre celles auxquelles le poète avait mis la dernière main et qu'il trouvait d'une élégance accomplie et celles dont il avait remis à plus tard l'achèvement parfait et qu'il jugeait indignes de lui. Mais d'une part c'est l'*Enéide* tout entière que Virgile prétendait soumettre à une nouvelle et cette fois impitoyable révision ; d'autre part Favorinus s'en tient à des généralités et n'apporte pas d'exemples particuliers. Il est probable qu'il n'avait là-dessus aucune information authentique et qu'il se laissait guider par son goût personnel.

Les indications que nous a léguées l'antiquité sur la rédaction de l'*Enéide* sont précieuses ; elles ne sont cependant pas assez détaillées pour nous contenter absolument. Nous savons que, dans le plan en prose, la matière était répartie entre les douze livres, dont les limites respectives se trouvaient ainsi nettement déterminées ; mais nous ignorons si le plan de chacun de ces livres était sommaire ou développé, large ou minutieux, si la place et le rapport des futurs morceaux composants étaient soigneusement marqués, si Virgile s'était borné à disposer les grandes masses ou s'il avait précisé le dessin. Ce qui est certain c'est que ce plan n'était pas une armature rigide et qu'il se réservait de l'infléchir et de le modifier au cours de l'exécution. Il n'avait pas dès le début approfondi toute sa matière ; son travail est un travail continu et successif. Ainsi il fait jouer un certain rôle à Hélène au II^e^ livre et, au VI^e^, il lui en prête un autre incompatible avec le premier ; ses idées sur les agissements d'Hélène au moment de la chute de Troie s'étaient modifiées, sans doute au contact de sources nouvelles. Au VI^e^ livre, c'est par gros temps que Palinure est précipité dans les flots ; à la fin du V^e^, c'est par mer calme. Il paraît vraisemblable que la fin du V^e^ livre a été remaniée par l'auteur et qu'il n'a pas eu le temps d'établir l'accord entre ce remaniement et

l'épisode du VI^e livre déjà écrit. A la fin du livre I, Didon nous apprend que les voyages d'Énée ont duré sept ans ; or ces voyages, racontés au III^e livre, emplissent à peine l'espace d'une année. Virgile, quand il a mis dans la bouche de Didon l'assertion en question, était donc décidé à remanier profondément son III^e livre écrit précédemment. Nous trouverons d'autres exemples dans le cours de cette étude. Il y a eu en outre une modification importante dans la conception générale du poème. Primitivement il s'agissait tout simplement d'établir l'origine troyenne de Rome ; les Troyens devaient être l'élément fondamental dans la constitution de la nationalité romaine. En avançant, Virgile s'est rendu compte qu'il y en avait un autre, l'élément italien, qui réclamait ses droits ; son patriotisme lui interdisait de le sacrifier. De plus, l'invention de la légende troyenne avait soulevé des craintes politiques et la protestation des Romains de vieille souche fortement attachés au terroir. On avait prétendu que Jules César songeait à transférer le siège de l'empire à Ilion ou à Alexandrie, et à ce propos l'opinion s'était soulevée (1). L'Orient avait été vaincu à Actium ; il ne fallait pas que l'origine du peuple romain fût représentée comme purement orientale.

D'un autre côté, que signifie au juste l'assertion de Suét.-Donat que Virgile n'a pas rédigé l'*Enéide* en suivant l'ordre naturel des parties, mais en s'attaquant tantôt à l'une, tantôt à l'autre suivant son caprice ? Bien entendu un poète ne crée pas mécaniquement ; telle idée l'enthousiasme à un moment et il la développe avec passion, tandis qu'à un autre elle le laisserait stérile et froid. Virgile s'est abandonné à son imagination ; mais cette imagination n'était pas déréglée et vagabonde ; on ne se le représente pas écrivant quelques dizaines de vers d'un livre et le lendemain quelques dizaines d'un autre, s'échauffant un jour sur l'un des monologues de Didon et le lendemain sur la course à pied ou le combat du ceste du V^e livre. Cela veut-il dire qu'il avait plusieurs livres à la fois sur le métier ou que c'était dans les limites d'un seul qu'il se livrait à sa fantaisie ? La première hypothèse en elle-même n'est pas impossible, à condition qu'on n'exagère pas le nombre des livres qu'il exécutait simultanément. En somme, sauf le III^e livre, tous les autres paraissent avoir été composés dans l'ordre où nous les avons et il y a grande apparence qu'il n'a abordé les six derniers que les six premiers terminés. Chacun des livres de l'*Enéide* a sa physionomie propre et exigeait chez l'auteur un état d'esprit spécial, qui devait se prolonger. D'autre part, dans chaque livre, la composition fragmentaire est visible ; ils se composent de morceaux composés isolément et juxtaposés ensuite ;

entre eux l'inspiration de Virgile a pu se donner une certaine liberté, mais elle a dû se porter chaque fois sur de grands ensembles offrant une unité. La mort de Priam au IIe livre, l'expédition de Nisus et d'Euryale au IXe sont manifestement exécutées d'un seul jet. D'autre part ces morceaux présentent des dissonances avec le contexte ; ils sont sans doute postérieurs à ce qui les environne et ils ont été intercalés. Mais ils n'ont pas été rédigés par petites doses.

Dernière année et mort de Virgile. — **10.** Dans sa 51e année Virgile voulant, selon Suét.-Donat (1), mettre la dernière main à l'*Enéide*, se résolut à se retirer en Grèce et en Asie et à y demeurer trois ans de suite uniquement occupé à corriger son poème, pour s'adonner exclusivement pendant le reste de sa vie à la philosophie. Qu'il ait exprimé cette intention, nous n'avons pas de raison de le révoquer en doute ; mais qu'il se soit décidé à dire un adieu définitif à la poésie, c'est ce qui n'est guère vraisemblable, à moins que par l'achèvement de l'*Enéide*, se sentant en possession de la gloire suprême, il ne vît plus dans la poésie rien qui fût digne de lui. On ne saurait discuter une intention qui ne s'est pas réalisée. Toutefois il faut se rappeler qu'au IIe livre des *Géorgiques* il envie le bonheur de Lucrèce qui a connu les causes des choses et s'il ne se juge point malheureux lui non plus qui vit dans l'intimité des dieux rustiques, c'est qu'il faut savoir se résigner. Douze ou quinze ans plus tard il pouvait se sentir d'autres capacités et songer lui aussi à composer un poème philosophique qui eût satisfait des ambitions anciennes et toujours vivantes. On a supposé qu'il voulait voir de ses yeux les pays où se passe une partie de l'*Enéide* ; mais cette partie est restreinte : les livres I et IV ont pour théâtre l'Afrique, le Ve la Sicile, les sept derniers l'Italie. L'action du IIe est en Troade ; mais on ne voit pas trop ce que la connaissance de la Troade eût pu ajouter à la chute de Troie telle que la décrit Virgile. Il ne reste que les 520 premiers vers du IIIe livre, dont l'action ait lieu en pays grec. Ce qui donne quelque consistance à l'hypothèse, c'est que, comme nous le verrons, Virgile était décidé à remanier profondément toute la première partie du IIIe livre et à faire durer sept ans les voyages d'Énée ; pour cela il était bon qu'il se familiarisât avec les pays grecs et asiatiques, où il se proposait de le retenir si longtemps. Mais ce n'est là qu'une hypothèse et il n'avait pas besoin pour cela de trois années. Suét.-Donat donne à sa résolution un tout autre motif, celui de faire une sorte de retraite — *secedere* — c'est-à-dire de chercher un endroit tranquille et solitaire où, débarrassé de toute obligation, il pût amener l'*Enéide* au degré de perfection qu'il rêvait. Et ceci est très plausible. Les

protecteurs des lettres au siècle d'Auguste étaient exigeants. Horace fut parfois obligé de résister à Mécène qu'il aimait ; Virgile, âme plus candide, n'avait de ressource que la fuite. Il était devenu un homme riche, considéré ; il avait son domicile à Rome, aux Esquilies, près des jardins de Mécène (1) et il y était en butte aux importuns ; il allait le plus souvent qu'il pouvait en Campanie et en Sicile ; mais ce n'étaient là que des vacances qu'il se donnait, et il n'était pas assuré qu'on l'y laisserait seul. Préoccupé avant tout d'achever l'*Enéide*, ne trouvant plus en Campanie et en Sicile une retraite inviolable, il voulait se réfugier dans des contrées lointaines, pittoresques et qui étaient le pays des Muses.

A Athènes, il rencontra Auguste qui revenait d'Orient et il prolongea son séjour pour ne pas le quitter. Selon Suét.-Donat (2), il résolut même de renoncer à son projet de séjour en Grèce et en Asie et de revenir en Italie avec lui. Sur ces entrefaites, en visitant Mégare par un soleil très ardent, il contracta la fièvre ou une insolation ; le mal s'aggrava pendant la navigation du retour qu'il ne voulut pas interrompre ; il débarqua à Brindes plus malade et mourut en quelques jours. On serait tenté de se représenter les choses un peu autrement que ne les raconte Suét.-Donat ; il semble étonnant que la rencontre fortuite avec Auguste ait suffi pour faire renoncer Virgile à une résolution de voyage et de séjour qui lui paraissait si importante ; on est tenté de croire que c'est la maladie qui influa sur sa volonté, qu'il craignit de rester isolé, peut-être de manquer de soins en pays étranger et qu'il préféra rentrer en Italie dans une société où il était sûr de trouver des secours affectueux. Mais il est bien possible qu'Auguste n'ait pas voulu accepter l'absence de trois ans que méditait Virgile, qu'il lui ait représenté que c'était une folie, qu'il ait fini par lui persuader qu'il jouirait en Italie du calme nécessaire et que Virgile n'ait pas pu résister à son insistance. S'il en est ainsi, il est possible qu'Auguste soit la cause occasionnelle et involontaire de sa mort ; car si Virgile n'était resté auprès de lui, peut-être ne fût-il pas allé à Mégare. C'est sans doute parce qu'à Brindes le dénouement fut très rapide qu'aucun de ses amis, Horace, Varius, n'eut le temps de venir recevoir son dernier soupir.

Condamnation par Virgile de l'« Énéide ». — 11. On ne saurait révoquer en doute sa volonté bien attestée d'anéantir l'*Enéide*. Il ne s'agit point ici d'une de ces folies qui peuvent traverser un instant un cerveau malade. C'est avant son départ, c'est-à-dire pleinement sain de corps et dans la possession de sa raison et de son sang-froid, qu'il avait discuté la question avec Varius et lui avait demandé, dans le

cas où il ne reviendrait pas de son voyage, de brûler l'*Enéide* (1) et celui-ci avait refusé catégoriquement ; cela ne veut pas dire que Varius eut entre les mains une copie du poème, car la tentative faite ensuite par lui-même pour exécuter son dessein eût été vaine ; il voulait que le manuscrit, s'il mourait en route, fût rapporté à Varius, qui l'eût détruit. Quand il se sentit atteint mortellement et déjà hors d'état d'agir sans l'assistance d'autrui, il réclama avec insistance les boîtes qui contenaient ses *uolumina* pour les jeter au feu de ses propres mains, et sur le refus formel de son entourage, il renonça à prendre à l'égard de l'*Enéide* une mesure spéciale (2). Mais il ne renonça pas à son projet et crut pouvoir arriver à son but par un moyen détourné. Il légua ses écrits à Varius et conjointement à Tucca, avec une clause prohibitive leur interdisant de rien publier, qu'il n'eût déjà publié lui-même (3). L'*Enéide* se trouvait ainsi exclue de toute édition posthume et il est bien probable que, s'il a désigné deux mandataires, c'est dans l'espoir que si l'un des deux, dans l'espèce Varius, était tenté d'enfreindre ses dernières volontés, l'autre s'y opposerait.

Nous sommes donc en présence d'une détermination bien arrêtée, prise en pleine conscience et dont il a poursuivi avec toute l'énergie possible l'exécution. Cette condamnation de l'*Enéide* par l'auteur lui-même, cette répudiation de paternité est au premier abord incompréhensible. L'*Enéide* a été consacrée par l'admiration des siècles ; elle fait partie du patrimoine littéraire de l'humanité. Comment Virgile a-t-il pu prononcer sur elle un jugement si défavorable ? Il n'était pas d'une modestie exagérée et il avait conscience de son mérite (4). Il a sûrement des raisons et ces raisons lui ont paru décisives. On ne saurait les retrouver avec certitude ; il est au moins possible de les entrevoir. Les anciens avaient sur l'œuvre littéraire des idées totalement différentes des nôtres et Virgile les partageait. Nous avons le goût un peu maladif de l'inachevé ; des essais, auxquels l'auteur n'a pas mis la dernière main nous paraissent singulièrement intéressants, parce que nous surprenons la pensée à son éclosion. On gâte parfois en achevant. Virgile avait le respect de l'art et du public ; il n'admettait pas qu'on soumît au lecteur un travail qui était encore sur le métier et auquel on n'avait pas donné toute la perfection, tout le poli dont on était capable. Or, au moment de sa mort, l'*Enéide* était complète mais elle était loin d'être achevée. Elle était dans un état d'imperfection bien plus grave qu'on ne le suppose d'ordinaire. Il s'en rendait parfaitement compte, puisqu'il jugeait qu'il lui fallait encore trois années pour la mettre au point.

D'abord il y avait, dans les derniers livres, des vers, qui assurément offraient un sens, mais qui métriquement étaient incomplets, les uns parce qu'il avait juxtaposé des morceaux non encore fondus ensemble, les autres parce qu'il n'avait jeté là que quelques mots suffisants pour l'intelligence, mais qui devaient faire place à une rédaction plus développée. Il y avait là des pierres d'attente, attestant que la construction était en suspens et qui choquaient à première vue.

Ensuite le poème fourmillait de contradictions. Ces contradictions, à une lecture esthétique qui est celle que réclame un poème, ne nous arrêtent pas beaucoup ; alors même qu'on les aperçoit — et il faut de l'attention pour les découvrir — elles ne sont pas de nature à rendre insensible aux mérites supérieurs de l'œuvre. Ce sont des taches qui ne diminuent pas la valeur de l'ensemble et c'est l'ensemble qu'il faut considérer. Virgile y était plus sensible, parce qu'elles résultent souvent de ce qu'il avait modifié certaines vues au courant de son travail. Il y a des annonces qui ne se réalisent point, parce qu'au moment où elles devraient se réaliser, il avait conçu les choses autrement et il se reprochait de les avoir laissé subsister dans le texte écrit antérieurement et qu'il n'avait pas encore changé. Il y a des indications qui se rapportent actuellement à ce qu'il avait dans l'esprit et non dans ce qu'il avait écrit primitivement et qui devait disparaître, mais qui n'avait pas disparu. Cela lui semblait insupportable et il craignait qu'on ne vît une incohérence fâcheuse là où il n'y avait que des dissonances résultant du mode d'exécution, mais qu'il connaissait et qu'il était bien résolu à effacer.

Ce qui le tourmentait surtout, c'est que, lorsqu'il dut abandonner l'*Enéide*, elle était en pleine réfection ; or cette réfection, qui n'était que partielle, avait produit sur certains points un véritable chaos ; il se demandait avec angoisse comment l'éditeur se tirerait d'affaire. Il avait condamné et marqué du signe de la suppression certains passages ; là où ils ne devaient être remplacés par rien, la tâche de l'éditeur était facile ; mais qu'allait-il faire là où le morceau qui devait être substitué n'était pas encore rédigé ? Se bornerait-il à la suppression pure et simple ? Mais alors il en résulterait une lacune déplorable. Prendrait-il sur lui, sans connaître les intentions de Virgile, de rédiger le morceau à substituer et de mélanger son écriture avec la sienne ? Cela serait encore plus intolérable. D'autre part il s'était relu, sans doute à diverses reprises. Il avait remarqué des endroits où, pour une raison ou pour une autre, il manquait quelque chose, où il y avait lieu d'ajouter soit pour la clarté, soit pour l'embellissement du texte. Il avait çà et là jeté à la marge des additions qui souvent se termi-

naient par un vers inachevé, parce qu'il se réservait de modifier le texte lorsqu'il les y incorporerait ou de les compléter au moment voulu. Qu'allait faire l'éditeur ? Les négligerait-il ? Alors ces précieuses retouches, qui contenaient une partie de sa pensée, tomberaient et l'*Enéide* apparaîtrait dépouillée de ce qui en constituait à ses yeux une amélioration essentielle. Les introduirait-il telles quelles dans le texte ? Mais alors le nombre des vers inachevés deviendrait plus considérable et l'*Enéide* prendrait tout à fait l'aspect d'une ébauche informe. Si l'éditeur les terminait, c'était comme précédemment, des éléments étrangers qui venaient déparer son œuvre. Enfin l'éditeur les introduirait-il exactement à leur place ? Il semble bien que, dans quelques cas, cette place n'était pas encore absolument fixée par Virgile lui-même. Il pouvait résulter de l'intrusion un désordre qui trahirait la pensée de l'auteur. Ce travail si délicat ne pouvait être mené à bien que par lui-même. Tels étaient les redoutables problèmes qui se posaient à son esprit et c'est parce qu'il était convaincu qu'un éditeur étranger, si bien intentionné, si intelligent fût-il, ne pourrait que défigurer l'*Enéide*, qu'en désespoir de cause il a tenté de l'empêcher de voir le jour. Reste à examiner comment Varius s'est tiré de ces difficultés en apparence inextricables.

Edition de l'« Énéide » par Varius. — 12. Auguste a sauvé l'*Enéide* (1) et c'est là pour la postérité un mérite plus important que celui d'avoir gagné la bataille d'Actium et réorganisé l'empire romain. Il n'y a pas lieu de suspecter ce renseignement qui nous est donné par Suét.-Donat et par Servius. Auguste s'est toujours intéressé à l'*Enéide* ; il en a suivi passionnément les progrès ; il s'en était fait lire des livres entiers ; c'était un poème national, dans lequel il était célébré personnellement ; il était naturel qu'il ne consentît point à ce qu'il périt. Si l'on en croit Servius, il aurait été plus loin : c'est lui qui aurait imposé les principes critiques de l'édition, principes d'après lesquels il s'agissait d'altérer le moins possible la physionomie de l'œuvre et de la donner au public sans y rien ajouter d'étranger, tout en en faisant la toilette nécessaire. Il avait l'esprit assez juste et assez lumineux pour qu'ils émanent en effet de lui ; il est pourtant vraisemblable qu'il a dû consulter Varius qui était un homme du métier, qui a lu le poème entier aussitôt qu'il l'a eu entre les mains et qui s'est rendu compte de l'état dans lequel il se trouvait : la loi de l'édition a sans doute résulté d'un accord entre l'empereur et le lettré. Elle est ainsi formulée par Servius : supprimer ce qui était superflu, mais ne rien ajouter, et comme exemple des suppressions il donne les

quatre vers également conservés par Suét.-Donat figurant en tête de l'*Enéide* et les v. 567-588 du livre II de l'*Enéide*, dont il donne le texte, et qui en effet n'existent pas dans les bons manuscrits.

Ces deux passages ont été très discutés et on en a révoqué en doute l'authenticité. En réalité ils n'offrent rien de suspect. Dans le premier, Virgile affirme être l'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques* ; or cette affirmation de paternité des œuvres antérieures est tout à fait dans ses habitudes. Au v. 86 sq. de l'Égl. V, il se proclame l'auteur des Égl. II et III, les seules qu'il eût composées à cette époque. Dans les derniers vers des *Géorgiques*, IV, 565 sq., il rappelle que les *Bucoliques* sont son œuvre. On a prétendu que ces vers étaient une addition arbitraire dûe à un grammairien ; mais c'est là une assertion purement gratuite. C'était donc son usage constant de signaler dans un ouvrage postérieur ce qu'il avait écrit précédemment. Il ne sert de rien de dire que la déclaration de propriété se trouve glissée dans les derniers vers des *Géorgiques*, tandis qu'elle est en tête de l'*Enéide*. Les deux poèmes sont en effet tout différents. Dans les *Géorgiques*, poème didactique, Virgile parle en son nom et il pouvait placer où il lui plaisait la revendication des *Bucoliques*. Il n'en est pas de même de l'*Enéide*. Il ne pouvait guère rappeler ses ouvrages antérieurs à la fin en se mettant personnellement en scène ; la chose était sans inconvénient au début.

L'authenticité des v. 567-588 du II^e^ livre de l'*Enéide* se démontre plus fortement. L'objection morale, à savoir qu'il était indigne d'Énée de tuer Hélène est sans valeur : il n'y a là qu'un mouvement d'exaspération que justifient les spectacles auxquels il vient d'assister : l'anéantissement de sa patrie et la mort de Priam ; qu'au moment où le hasard présente à ses yeux Hélène, cause de tous ces maux, il songe à la punir en la perçant de son épée, c'est une chose qui s'explique par la violence de la situation, que lui-même d'ailleurs juge peu glorieuse et que finalement il n'accomplit pas. Au point de vue du style, il n'y a rien que n'ait pu écrire Virgile, sauf un vers qui paraît altéré : or la corruption d'un texte n'est pas une preuve d'inauthenticité. Mais ce qui est décisif, ce qui prouve l'existence primitive de ce passage, c'est que les passages avoisinants y font des allusions directes qui ne se comprennent que grâce à lui (1). Enfin il y a justement dans le II^e^ livre deux vers qui sont restés, attestés par les bons manuscrits, qui préparent et expliquent le rôle d'Hélène, tel qu'il est représenté ici (2).

L'hypothèse qui attribue les deux morceaux en question à un interpolateur et dénie toute valeur à l'assertion de Suét.-Donat

et à celle de Servius est donc dénuée de fondement. Le fait qu'ils n'existent point dans les bons manuscrits prouve simplement que ceux-ci dérivent de l'édition de Varius. C'est pour cela que l'antiquité la plus voisine de Virgile, Ovide, Properce, Perse, Martial, considère comme le premier vers de l'Enéide « *Arma uirumque cano* ». C'est bien ainsi en effet qu'elle débutait dans les manuscrits que les lecteurs avaient à leur disposition. Comment le premier est-il parvenu à la connaissance de Suét.-Donat, le second à celle de Servius ? Nous l'ignorons ; mais il n'y a là nulle impossibilité. Le manuscrit original de Virgile n'avait pas été détruit ; c'est une impiété qu'on ne se serait point permise. Sans doute des grammairiens peu scrupuleux ont pu vouloir donner le change en prétendant attribuer à l'inspection du manuscrit authentique, qu'ils n'avaient jamais vu, des inventions personnelles auxquelles ils conféraient ainsi une autorité indiscutable ; mais ce manuscrit subsistait et il a pu être consulté par les chercheurs et les curieux.

Toutefois les choses n'ont pas dû se passer tout à fait comme le racontent Suét.-Donat et Servius. Ils ne nous disent point en effet comment Varius a pu reconnaître ce qui était superflu. Le premier morceau ne l'est point, quoiqu'il ne soit pas nécessaire. Le second tient par des liens si étroits au contexte que sa disparition le laisse défiguré. Il est probable que Virgile s'est rendu compte à un certain moment que les vers qu'il avait composés pour les mettre en tête de l'*Enéide* étaient languissants, qu'elle débuterait d'une façon plus ferme et plus fière par les mots *Arma uirumque cano*. C'est à cette constatation qu'il a sacrifié les avantages de vanité d'auteur. D'autre part, au VI^e^ livre, il montre Hélène ajoutant à ses fautes la trahison ; elle donne aux Grecs le signal de l'attaque de Troie, les accueille dans sa maison et les aide à massacrer son mari actuel, Déiphobe. Il ne nous dit point pourquoi il s'est arrêté à cette seconde version ; en tout cas elle était incompatible avec celle du II^e^ livre, qui forcément devait disparaître. Il a donc marqué du signe de la suppression le morceau du II^e^ livre, en se réservant de le remplacer par un autre qu'il n'a pas eu le temps d'écrire et auquel il aurait accommodé le contexte ; il a fait de même pour l'en-tête primitive de l'*Enéide*. C'est sur ses indications précises que Varius a opéré la suppression de ce que Virgile avait condamné lui-même et qui était devenu ce que Servius appelle *superflua*. Il a obéi ainsi à l'une des conditions de l'édition ; il a également respecté la seconde en n'ajoutant rien. Il a été un éditeur très scrupuleux. Dans le second cas, il a laissé subsister la lacune, ne se sentant autorisé ni à la combler par des vers

de son crû ni à empêcher qu'on ne l'aperçût en modifiant les vers suivants. Il a mieux aimé livrer à la postérité une *Enéide* démantelée que de se permettre des retouches. Nous sommes ainsi assurés qu'elle ne contient rien qui ne soit de la main de Virgile (1).

Il n'y a pas dans l'*Enéide* d'autre lacune attestant la suppression d'un passage condamné par l'auteur, mais non encore remplacé. Ailleurs pourtant, comme au IIe et au VIe livre, nous trouvons deux versions de la même aventure qui se contredisent et dont l'une par conséquent devait disparaître dans le poème définitivement révisé. Ainsi Palinure périt par mer calme à la fin du Ve livre, par mer houleuse au VIe. Cette contradiction et d'autres, Varius les a laissé subsister. Il faut donc croire que Virgile n'avait pas apposé le signe décisif marquant celle qu'il condamnait. Là encore Varius a opéré avec une conscience scrupuleuse. D'après Servius (2), le Ve livre dans le manuscrit de Virgile se terminait par les vers : *Sic fatur lacrimans... adlabitur oris* ; ce seraient Varius et Tucca qui en auraient fait le début du VIe livre. Là encore il est bien vraisemblable qu'ils n'ont fait que suivre une indication de l'auteur. Virgile, dans une lecture de révision, aura trouvé trop brusque et trop nu le début du VIe livre et aura marqué par un signe qu'il fallait y transposer les deux vers qui, primitivement, terminaient le Ve. C'est sa volonté que Varius aura réalisée.

Suét-.Donat et Servius l'ont loué d'avoir laissé dans l'*Enéide* des vers inachevés. Le problème des vers inachevés mérite d'être examiné de près. On ne s'étonne point d'en rencontrer quelques-uns dans les derniers livres de l'*Enéide*, que Virgile n'avait pas revus avant sa mort. On ne comprend pas qu'il en existe dans les livres qu'il a lus à Auguste. Il avait refusé de satisfaire sa curiosité, tant qu'il n'avait pas à lui soumettre quelque chose de complet. Quelle apparence qu'il lui ait récité le VIe livre sous sa forme actuelle, c'est-à-dire çà et là avec des hémistiches, qu'il n'était pas bien difficile à l'auteur de transformer en vers entiers, auxquels il ne manquât rien ? Si on considère ces vers, on constate qu'ils appartiennent le plus souvent à des couplets assez courts, que parfois ils nuisent à l'ordre logique des idées et qu'en tout cas, si on les retranche, les parties rapprochées se suivent convenablement et que ce retranchement ne crée pas de lacune. D'où la conclusion que ce sont des intercalations. Leur origine s'explique tout naturellement, si l'on admet qu'en relisant son poème Virgile n'en était pas toujours satisfait et qu'il ajoutait à la marge suivant son inspiration, ce qui lui paraissait propre à l'améliorer. Il ne s'astreignait point à rédiger toujours

ces additions en vers complets, parce qu'il restait à les insérer dans le texte courant et qu'à ce moment il aurait fait le nécessaire. Jusqu'à présent les critiques ont pensé que les vers inachevés appartenaient à la rédaction primitive de l'*Enéide*, qu'ils étaient de premier jet, que leur plus ou moins grand nombre représentait le degré d'inachèvement ou d'achèvement de l'*Enéide* ; ils arrivaient à cette conséquence déconcertante que les livres les plus importants de l'*Enéide* sont justement ceux que Virgile avait revus avec le moins de soin. Si l'on adopte la théorie que je propose, l'anomalie disparaît ; c'est là où il y a le plus de vers inachevés que la révision a été la plus fréquente et la plus active. Naturellement, parmi ces additions, il devait y en avoir qui s'étaient présentées à Virgile en vers complets ; tandis que les premières se manifestent et se trahissent d'elles-mêmes, les autres, lorsqu'elles sont bien à la place voulue, nous échappent et ne se distinguent pas du contexte. Ces additions, Varius ne pouvait songer à les négliger, puisqu'elles représentent la pensée mûrie et réfléchie de l'auteur. Il n'a pas voulu en complétant les vers inachevés manquer à la loi de l'édition — *nihil adderent*. Suét.-Donat et Servius l'ont loué avec raison de ce scrupule, qui dénote sa conscience et le respect de l'œuvre. Pour les mettre en place, il paraît avoir suivi très fidèlement les indications du manuscrit qui, probablement, étaient très nettes. Si en effet elles interrompent parfois la suite des idées, on ne découvre point dans le développement auquel elles appartiennent d'autre endroit où elles figureraient mieux. Il a dû cependant se trouver quelquefois dans l'embarras : ainsi au livre VI, dans le grand exposé de la purification des âmes, les v. 743-744 non seulement sont incompatibles avec la suite des idées, mais disloquent une proposition grammaticale. Il les a mis là où il les a trouvés à la marge ; mais c'était un repentir de Virgile qui s'est aperçu que le séjour d'Anchise dans l'Élysée était incompatible avec la doctrine qu'il exposait, à moins d'une restriction ; cette restriction il l'a formulée brièvement ; il l'eût sûrement développée et accommodée au contexte. Ce n'était pour lui qu'un rappel de remaniement indispensable ; le remaniement, Varius ne s'est pas cru autorisé à le faire. Un autre exemple : les v. 602-627 du VI^e^ livre sont manifestement en désordre ; il semble bien que le développement se compose de passages que Virgile a écrits à des dates différentes et non d'une inspiration continue ; il n'en avait pas marqué la suite ou il l'avait marquée par des signes, qui étaient intelligibles pour lui, mais qui ne l'ont pas été pour son éditeur. Varius s'est tiré d'affaire comme il l'a pu ; on entrevoit un ordre plus satisfaisant.

Son intervention est qualifiée par Suét.-Donat d'émendation sommaire — *summatim emendata*. En réalité il s'est interdit tout parti-pris personnel, toute intrusion qui eût introduit dans l'*Enéide* quelque chose de lui-même. Il a donc été un éditeur idéal (1). Il s'est borné à suivre les indications formelles consignées par l'auteur dans son manuscrit ; seulement ces indications, l'auteur les eût réalisées autrement qu'il ne pouvait le faire. Il a introduit dans l'*Enéide* les éléments d'une révision en cours d'exécution et ainsi il en a accentué le caractère d'inachèvement. L'*Enéide*, telle qu'il l'a publiée, est un intermédiaire entre l'*Enéide* primitive, dont Virgile ne voulait plus, et l'*Enéide* future qu'il concevait et n'avait pas faite : c'est l'*Enéide* dans un état momentané de devenir.

On pourrait — et la présente étude fournira là-dessus les données suffisantes — établir une édition diplomatique, c'est-à-dire qui représenterait le manuscrit original qui fut remis à Varius ; il faudrait pour cela remettre à la marge les additions marginales que nous pouvons reconnaître comme telles, marquer du signe de la suppression les deux passages qu'il a fait disparaître mais qui sont bien de Virgile. Cette édition du reste ne serait qu'approximative, puisque, s'il y a eu des additions marginales exactement fondues dans le texte, s'il y a eu d'autres suppressions, mais n'ayant pas ouvert de lacunes, nous ne pouvons le savoir.

Il serait possible d'aller plus loin, c'est-à-dire d'éditer l'*Enéide* non pas seulement telle qu'elle existait matériellement au moment de la mort de Virgile, mais telle qu'elle apparaissait à son esprit comme devant être réalisée. Pour cela il faudrait imprimer avec un caractère spécial les passages qu'il était sûrement décidé à modifier. Ces passages sont de deux sortes : ou bien dans la rédaction primitive il avait fait prévoir une chose et dans le courant du travail il a changé sa manière de voir (2) ; ou bien de deux passages concordants d'abord, il a modifié l'un par un remaniement et naturellement l'autre devait être accommodé à ce remaniement (3).

NOTES DE L'INTRODUCTION

P. 1. (1) En ce qui concerne les *Bucoliques* je renvoie à mon *Étude sur les Bucoliques de Virgile*, Paris, Armand Colin, 1897.

P. 2. (1) C. Octauius C. f. C. n. s'appela après l'adoption C. Julius C. f. Caesar. Son nom normal après l'adoption, C. Iulius Caesar Octauianus, est donné par Appien, *B. C.*, 4, 8. Pour le distinguer de Jules César, l'appellation qui convient le mieux, jusqu'à ce qu'il ait reçu le titre d'Auguste, est celle d'Octavien. — (2) CIL, 1, p. 397. Lud(i) uictor(iae) Caes(aris) diui Iul(i) commit(tuntur). Pline, *N. H.* 2, 93, ludis, quos faciebat Veneri Genetrici. Sén. *Natur. Quaest.*, 7, 17, 2. Veneris ludis Genetricis. — (3) Suét. *Jul. Caes.*, 88. Aeditumque est animam esse Caesaris in caelum recepti. Serv. *Buc.*, IX, 47. Ipse animam patris sui esse uoluit, *En.*, VIII, 681. Quod sidus Caesaris putatum est Augusto persuadente. Octavien fit ériger au Capitole une statue de Jules César avec une étoile d'or au-dessus de sa tête : Serv., *En.*, IX, 47. Ei in Capitolio statuam super caput auream stellam habentem posuit. Suét., *Jul. Caes.*, 88. Et hac de causa simulacro eius in uertice additur stella. — (4) Il s'en est souvenu *En.*, VIII, 681, où insistant sur la valeur dynastique de l'étoile, signe de la faveur des dieux envers les Jules, il dit d'Auguste à Actium *patriumque* aperitur uertice *sidus*. — (5) Plus tard dans les *Géorgiques*, I, 257, il signale de nouveau l'importance pour l'agriculteur de l'observation des astres ; mais, naturellement, il n'est plus question de la comète de 44, qui avait disparu du ciel et n'avait pas rendu les services qu'il attendait d'elle dans son enthousiasme juvénile.

P. 3. (1) *Egl.*, I, 44. Hic mihi responsum *primus* dedit ille petenti. — (2) La Sat. III, ne porte pas de date indiscutable ; on la place communément en 36 ; v. 29-34 : Iracundior est paullo, minus aptus acutis Naribus horum hominum ; rideri possit eo quod Rusticius tonso toga defluit et male laxus In pede calceus haeret ; at est bonus, ut melior uir Non alius quisquam ; at tibi amicus ; at ingenium ingens Inculto latet hoc sub corpore.

P. 5. (1) VI (VII) XX, 1. — Scriptum in quodam commentario repperi, uersus istos repperi, uersus istos (*G.*, II, 224 sq.) a Vergilio ita primum esse recitatos atque editos :

Talem diues arat Capua et uicina Vesaeuo
Nola jugo :

Postea Vergilium petisse a Nolanis, aquam uti duceret in propinquum rus, Nolanos petitum beneficium non fecisse, hoc tum offensum

nomen urbis eorum, quasi ex hominum memoria, sic ex carmine suo erasisse, « oramque » pro « Nola » mutasse atque ita reliquisse :

et uicina Vesaeuo

Ora iugo.

2- 3. — Ea res uerane an falsa sit, non laboro ; quin tamen melius suauiusque ad aures sit ora, quam Nola, dubium id non est. Nam uocalis in priore uersu extrema eademque in sequenti prima canoro simul atque iucundo hiatu tractim sonat. D'après la source d'Aulu-Gelle, le remaniement aurait été opéré dans une édition postérieure des *Géorgiques ;* nous savons que Virgile fut obligé d'en donner une nouvelle après la mort de Gallus. Les faits qui l'ont motivé se seraient donc produits après l'an 29, c'est-à-dire environ 8 ans après l'époque qui nous occupe. Il est assez naturel que Virgile résidant habituellement à Naples ait conservé une propriété de campagne près d'une ville qui n'en était point éloignée. Quant à l'amélioration poétique qui enchante Aulu-Gelle et à l'harmonie délicieuse de l'hiatus, conséquence du changement, nous ne saurions discuter les sensations d'une oreille latine. Ce que nous pouvons remarquer c'est que dans les deux vers en question Virgile a cité deux noms de ville : Capoue et Acerrae, tous deux accompagnés d'un déterminatif ; on s'attend donc au lieu du mot vague « ora » à en trouver un troisième et par conséquent « Nola » paraît bien être la leçon primitive.

P. 6. (1) *Egl.*, X, 1. Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem. — (2) II, 34, 67 sq. Tu canis umbrosi subter pineta Galaesi Thyrsin et adtritis Daphnin harundinibus.

P. 7. (1) Le Galaesus était demeuré avec assez de persistance dans la mémoire de Virgile, pour que, *En.*, VII, 535, il en fasse le nom d'un paysan du Latium. — (2) Ps.-Probus, *Vita*, p. 7 = édit. K. : Cum certum sit eum, ut Asconius Pedianus dicit, XXVIII annos natum Bucolica edidisse. Schol. Bern. ed. H. Hagen ad G. IV, 565 : Nam XXVIII anno scripsit Bucolica. — (3) Suét.-Donat, éd. H. Hagen 25 (40) : Bucolica triennio, Georgica VII, Aeneida XI perterit annis. Nous avons là un canon établi par les grammairiens de la production poétique de Virgile, qui suppose, ce qui est contraire à la nature des choses, que ses œuvres se sont suivies mécaniquement sans aucun intervalle. Comme on savait que les *Géorgiques* étaient achevées en 30, il était facile de trouver les onze années de l'Énéide ; on a conclu les sept années des *Géorgiques* du fait que la dernière Églogue était de 37 : la 1re Églogue datée étant celle qui mentionne le consulat de Pollion en 40 il semble qu'on aurait dû tirer de là le chiffre 4 et non le chiffre 3.

P. 8. (1) *G.*, I, 193. Semina *uidi* equidem multos medicare serentes. — (2) *G.*, I, 318. Omnia uentorum concurrere proelia *uidi*. — (3) *G.*, IV, 125 sq. *Memini* me... Corycium *uidisse* senem... — (4) *G.*, I, 176. Possum multa tibi ueterum praecepta referre. III, 177. More patrum.

P. 9, (1) *G.*, II, 174 sq. Tibi res antiquae laudis et artis Ingredior, sanctos ausus recludere fontis.

P. 10. (1) *G.*, II, 176. Ascraeumque cano Romana per oppida carmen.

P. 11. (1) *G.*, I, 30. Tibi seruiat ultima Thule. — (2) *G.* III, 25. Purpurea intexti tollant aulaea Britanni.

P. 12. (1) *G.*, I, 506 sq. Non ullus aratro Dignus honos, squalent

abductis arua colonis Et curuae rigidum falces conflantur in ensem ; c'est exactement ce que dit en prose Appien *B. C.* 5, 18 οὔτε τῆς Ἰταλίας διὰ τοὺς πολεμοὺς γεωργουμένης. Ὁ δὲ καὶ γένοιτο ἐς τοὺς στρατοὺς ἐδαπανᾶτο. — (2) *G.*, I, 505. Tot bella per orbem, 511, saeuit toto Mars impius orbe. — (3) Cass. Dio, 48, 9, parlant des conflits entre les soldats et les paysans, ἐν πάσαις γὰρ δὴ ταῖς πόλεσιν ὁμοίως ὅπῃ ποτε συντύχοιεν ἀλλήλοις ἐμάχοντο. *G.*, I, 510. Vicinae ruptis inter se legibus urbes Arma ferunt.

P. 13. (1) Appien *B. C.*, 5, 332 (an 36). Λῃστευομένης δὲ κατὰ συστάσεις τῆς τε Ῥώμης αὐτῆς καὶ τῆς Ἰταλίας περιφανῶς, καὶ τῶν γιγνομένων ἁρπάγῃ μετὰ τόλμης ἢ λῃστείᾳ λανθανούσῃ μᾶλλον ἐοικότων, Σαβῖνος ὑπὸ Καίσαρος αἱρεθεὶς ἐς διόρθωσιν πολὺν μὲν εἰργάσατο φθόρον τῶν ἁλισκομένων, ἐνιαυτῷ δ' ὅμως εἰς εἰρήνην ἀφύλακτον ἅπαντα περιήγαγε.

P. 14. (1) *G.*, II, 458 sq. O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !, etc. — (2) *G.*, II, 161 sqq. An memorem portus Lucrinoque addita claustra Atque indignatum magnis stridoribus aequor, Iulia qua ponto longe sonat unda refuso Tyrrhenusque fretis immittitur aestus Auernis ? — (3) Strabon, 5, p. 245. ὁ δὲ Λοκρῖνος κόλπος πλατύνεται μέχρι βαιῶν, χώματι εἰργόμενος ἀπὸ τῆς ἔξω θαλάσσης ὀκτοσταδίῳ τὸ μῆκος, πλάτος δὲ ἁμαξιτοῦ πλατείας. Serv. *G.*, II, 161. Ductis bracchiis exclusit partem maris. Florus, 2, 18, 6. Interciso Herculanae uiae limite retorsisque litoribus Lucrinus lacus mutatus in portum eique interrupto medio additus est Auernus, ut in illa aquarum quiete classis exercita imaginem belli naualis agitaret. — (4) Strabon, 5, 4, 6 dit déjà : εὔσπλουν δ' ἔχει πλοίοις ἐλαφροῖς, ἐνορμίσασθαι μὲν ἄχρηστος, τῶν ὀστρέων δὲ θήραν ἔχων ἀφθονοτάτην. — (5) *G.*, II, 495 sqq. Illum non populi fasces, non purpura regum Flexit et infidos agitans discordia fratres Aut coniurato descendens Dacus ab Histro, Non res romanae perituraque regna.

P. 15. (1) Strabon, 7, 5, 2, ὡς ταμιείῳ χρησόμενος ἐς τὸν Δακῶν καὶ Βασταρνῶν πόλεμον. — (2) *G.*, II, 170 sqq. Et te maxime Caesar, qui nunc extremis Asiae iam uictor in oris Imbellem auertis Romanis arcibus Indum. Virgile a parlé trois fois de l'Inde dans les *Géorgiques*, I, 57, comme exportant l'ivoire, II, 116 sqq, comme le seul pays produisant l'ébène, II, 122, comme possédant sur le bord de l'Océan des bois dont les arbres étaient gigantesques. Qu'il soit question de l'Inde proprement dite, c'est ce qui paraît certain. Quant aux Indiens, ils figurent quatre fois dans les *Géorgiques* et quatre fois dans l'*Enéide* ; *G.*, II, 138, le nom du peuple est mis pour le nom du pays considéré comme extrêmement fertile ; IV, 293, c'est un peuple bronzé dans la région duquel le Nil prend sa source ; IV, 425, ce sont les habitants d'un pays très sec et brûlé par le soleil ; cette définition est vague, la précédente géographiquement erronée ; II, 172, le nom représente d'une façon assez inexacte les peuples orientaux qu'Antoine avait réunis pour combattre à Actium. *En.*, VI, 794 sqq. Anchise prédit qu'Auguste étendra l'empire au delà du pays des Indiens ; c'est une hyperbole qui n'a pas été ratifiée par la réalité, mais comme les Indiens ont envoyé une ambassade à Auguste pendant la guerre des Cantabres, Virgile prend évidemment le mot dans son sens propre ; VII, 605, il en est de même, mais l'expression est plus modeste puisqu'il est seulement question d'expéditions entreprises dans la direction de l'Inde, *tendere ad Indos* ; VIII, 705, nous revenons aux soi-

disant Indiens qui auraient figuré à Actium parmi les troupes d'Antoine ; XII, 67 sqq. il s'agit simplement de l'ivoire indien, dont il est question dans les *Géorgiques*. Ainsi la situation géographique exacte de l'Inde est ignorée de Virgile : il y a un flottement certain dans l'emploi qu'il fait du mot *Indos*, mis tantôt dans son acception propre, tantôt dans un sens très élargi. — (3) *G.*, III, 26 sqq. In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto Gangaridum faciam uictorisque arma Quirini, Atque hic undantem bello magnumque fluentem Nilum ac nauali surgentis aere columnas. Addam urbes Asiae domitas pulsumque Niphaten Fidentemque fuga Parthum uersisque sagittis Et duo rapta manu diuerso ex hoste tropaea Bisque triumphatas utroque ab littore gentis.

P. 16. (1) Cf. la monnaie publiée par Babelon, II, p. 61, nº 146. Tête de César. Rf Caesar Diui f. Armenia recepta imp. VII. — (2) Cass. Dio., 51, 18. Cf. *Mon, Anc.*, éd. Mommsen², p. 135. — (3) Cass. Dio., 51, 20. — (4) *G.*, IV, 559 sqq. Haec super aruorum cultu pecorumque canebam Et super arboribus, Caesar dum magnus ad altum Fulminat Euphraten bello uictorque volentis Per populos dat iura uiamque adfectat Olympo. Illo Vergilium me tempore dulcis alebat Parthenope studiis florentem ignobilis oti.

P. 17. (1) *G.*, II, 171. Nunc... iam. — (2) Ceci n'est point d'accord avec le renseignement non daté donné par Suét.-Donat, 13 : Possedit prope centiens sestertium ex liberalitatibus amicorum habuitque domum Romae Esquiliis juxta hortos Maecenatianos, quanquam secessu Campaniae Siciliaeque plurimum uteretur. D'où la preuve que le renseignement se rapporte à une époque postérieure de la vie de Virgile. Alors Virgile était officiellement fixé à Rome. Il venait le plus souvent possible en Campanie et en Sicile, mais non pour y faire des retraites et s'isoler. Il n'est pas question de la Sicile dans les *Géorgiques*, ce qui montre qu'il n'y était pas encore allé, bien que les Muses de Sicile aient inspiré les *Bucoliques*. — (3) Suét.-Donat, 27. Georgica reuerso post Actiacam uictoriam Augusto atque Atellae reficiendarum faucium causa commoranti per continuum quadriduum legit, suscipiente Maecenate legendi uicem, quotiens interpellaretur ipse uocis offensione.

P. 18. (1) Strab., 17, 1, 53. — (2) Suét., *Aug.*, 18. Aegyptum in prouinciae formam reductam ut feraciorem habilioremque annonae urbicae redderet, fossas omnis in quas Nilus exaestuat oblimatas longa uetustate militari opera detersit. Cass. Dio, 51, 18 (Caesar). τάς τε διώρυχας τὰς μὲν ἐξεκάθηρε, τὰς δὲ ἐκ καινῆς διώρυξε. — (3) Suét., éd. Reiff, p. 113, 9. Caecilius Epirota... ad Cornelium Gallum se contulit uixitque una familiarissime, quod ipsi Gallo inter grauissima crimina ab Augusto obicitur. — (4) Suét., *Aug.*, 66... Ob ingratum animum domo et prouinciis interdixit. — (5) Cass. Dio, 53, 23. — (6) Suét., éd. Reiff, p. 42. — (7) *G.*, IV, 2. Hanc etiam, Maecenas, aspice partem.

P. 19. (1) Serv., *Buc.*, X, 1. Fuit (Gallus) amicus Vergilii adeo, ut quartus Georgicorum ab medio usque ad finem eius laudes teneret : quas postea iubente Augusto in Aristaei fabulam commutauit. *Georg.*, IV, 1. Sane sciendum, ut supra diximus, ultimam partem huius libri esse mutatam : nam laudes Galli habuit locus ille, qui nunc Orphei continet fabulam, quae inserta est, postquam irato Augusto Gallus occisus est.

P. 20. (1) *G.*, IV, 390. Hic nunc Aemathiae portus patriamque reuisit.

— (2) *G.*, IV, 475-477 se retrouvent *En.*, VI, 306-308. *G.*, IV, 473. Quam multa in foliis... rappelle *En.*, VI, 309. Quam multa in siluis... *G.*, IV, 478. Limus niger et deformis harundo rappelle *En.*, VI 416. informi limo glaucaque in ulua. *G.*, IV, 479 sqq. se retrouvent *En.*, VI, 439 sqq. avec la substitution du mot *tristi* à *tarda*. *G.*, IV, 502, portitor Orci rappelle *En.*, VI, 326, portitor ille Charon.

P. 21. (1) Prop., III, 34, 59 sqq. Me iuuet hesternis positum languere corollis, Quem tetigit iactu certus ad ossa deus, Actia Vergilium custodis litora Phoebi, Caesaris et fortes dicere posse rates, Qui nunc Aeneae Troiani suscitat arma Jactaque Lucrinis moenia litoribus. Cedite Romani scriptores, cedite Grai : Nescio quid maius nascitur Iliade.

P. 22. (1) V (IV), 1, 47. Arma *resurgentis* portans uictricia *Troiae* est une allusion directe à *En.*, I, 206. Illic fas regna *resurgere Troiae*. — (2) Suét.-Donat, 30. Aeneidos uixdum coeptae tanta extitit fama, ut Sextus Propertius non dubitauerit sic praedicare : Cedite, etc. — (3) Suét.-Donat, 31. Ut... Augustus uero — nam forte expeditione Cantabrica aberat — subplicibus atque etiam minacibus per iocum litteris efflagitaret, ut « sibi de Aeneide, ut ipsius uerba sunt » uel prima carminis ὑπογραφή uel quodlibet κῶλον mitteretur. — (4) Macr. *Sat.*, I, 24, 10 sq... Audi quid de operis sui multiplici doctrina ipse pronuntiet. Ipsius enim Maronis epistula, qua compellat Augustum, ita incipit « Ego uero frequentes a te litteras accipio... » et infra « de Aenea quidem meo, si mehercule iam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem, sed tanta inchoata res est, ut paene uitio mentis tantum opus ingressus mihi uidear, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impertiar ».

P. 23. (1) Suét.-Don., 31, 32. Cui tamen multo post perfectaque demum materia tres omnino libros recitauit, secundum quartum et sextum. La chose est confirmée pour le IVe et le VIe livre par Serv., *En.*, IV, 323 et VI, 861 ; il n'est pas question du second livre ; mais IV, 323, la tradition manuscrite paraît altérée.

P. 24 (1) VI, 854. Atque haec mirantibus *addit*. — (2) *En.*, I, 294. Claudentur Belli portae. — (3) *En.*, I, 286 sqq. Nascetur pulchra Troianus origine Caesar... Julius. Excepté *Égl.*, IX, 47 et *G.*, I, 466, dans des circonstances qui, par elles-mêmes, désignent clairement le dictateur, le mot Caesar chez Virgile est toujours appliqué à Octavien-Auguste. *G.*, I, 25 et 503; II, 170, III, 16, 47 et 48, IV, 560, *En.*, I, 286, VIII, 714. — (4) *En.*, VI, 789 sqq. Caesar... Augustus Caesar, VIII, 678, Augustus... Caesar. Virgile n'emploie jamais le mot Augustus seul. — (5) *En.*, III, 280. Actiaque Iliacis celebramus litora ludis — (6) Strab., 7, p. 325 ἤγετο δὲ καὶ πρότερον τὰ Ἄκτια τῷ θεῷ, στεφανίτης ἀγών, ὑπὸ τῶν περιοίκων. Cf. Harpocration s. v. Ἄκτια, Steph. Byz. s. v. Ἄκτιον.

P. 25. (1) Suet. *Aug.*, 18. Quoque Actiacae uictoriae memoria celebratior et in posterum esset, urbem Nicopolim apud Actium condidit ludosque illic quinquennales constituit. Strab., l. c. — (2) Cass. Dio, 53, 1, à l'année 28. — (3) Serv. *En.*, III, 501. — (4) *En.*, III, 502. Cognatas urbes olim populosque propinquos Epiro, Hesperia, quibus idem Dardanus auctor Atque idem casus, unam faciemus utramque Troiam animis ; maneat nostros ea cura nepotes. Par le mot cognatas, Virgile souligne expressément son intention d'allusion puisque c'est le mot même employé par Octavien. Suét.-Don., *En.*, III, 501. Is enim cum in Epiro

Nicopolim conderet, cauit in foedere ciuitatis ipsius, ut cognati obseruarentur a Romanis. — (5) *En.*, VI, 794 sqq. Super et Garamantas et Indos Proferet imperium : iacet extra sidera tellus, Extra anni solisque uias, ubi caelifer Atlas Axem umero torquet stellis ardentibus aptum. Huius in aduentum iam nunc et Caspia regna Responsis horrent diuom et Maeotia tellus, Et septemgemini turbant trepida ostia Nili. — Pline, *N. H.*, 5, 5, 36. Garama caput Garamantum omnium armis Romanis superata et a Cornelio Balbo triumphata uno omnium externo et Quiritium iure donato, quippe Gadibus genito ciuitas romana cum Balbo maiore patruo data est. Solin, 29, 7, éd. M., p. 145, 10. Garamantas Cornelius Balbus subegit et primus ex hac uictoria triumphauit : primus sane de externis utpote Gadibus genitus accessit ad gloriam nominis triumphatis, à l'année 19. CIL I², p. 50, 19. L. Cornelius, P. f. Balbus procos. a. DCCXXXIV ex Africa, VI K. April. — (6) Strab., XV, p. 686 παρ' ἑνὸς βασίλεως Πανδίονος, κατ' ἄλλους Πώρου ἦκεν ὡς Καίσαρα τὸν Σεβαστὸν δῶρα καὶ πρεσβεία καὶ ὁ κατακαύσας ἑαυτὸν Ἀθήνησι σοφιστὴς Ἰνδός, καθάπερ καὶ ὁ Κάλανος Ἀλεξάνδρῳ τὴν τοιαύτην θεὰν ἐπιδειξάμενος. *Monum. Ancyr.*, M², p. 132 πρὸς ἐμὲ ἐξ Ἰνδίας βασιλέων πρεσβεῖαι πολλάκις ἀπεστάλησαν, οὐδέποτε πρὸ τούτου τοῦ χρόνου ὀφθεῖσαι παρὰ Ῥωμαίων ἡγεμόνι. — (7) Hor., *C.* I, 12, 56 ; III, 29, 27 ; IV, 15, 25. Prop., V, 3, 8 (l. Sericus).

P. 26. (1) Mon. Anc., M², p. 109. Armeniam maiorem interfecto rege eius Artaxe c(u)m possem facere prouinciam, malui maiorem nostrorum exemplo regn(u)m id Tigrani regis Artanasdis filio, nepoti, autem Tigranis regis per T(i. Ne)ronem trad(er)e, qui tum mihi priu(ig)nus erat. Cf. Cass. Dio, 54, 9. — (2) *Mon. Anc.*, M², p. 133. Τὴν ἡμετέραν φιλίαν ἠξίωσαν διὰ πρέσβεων Βαστάρναι καὶ Σκύθαι καὶ Σαρματῶν οἱ ἐπίταδε ὄντες τοῦ Τανάϊδος ποταμοῦ. — (3) *En.*, VII, 604 sqq. Siue Getis inferre manu lacrimabile bellum Hyrcanisue Arabisue parant seu tendere ad Indos Auroramque sequi Parthosque reposcere signa.

P. 27. (1) *Mon. Anc.*, M², p. 105-109. Meo iussu et auspicio ducti sunt (duo) exercitus eodem fere tempore in Aethiopiam et in Ar(a)biam quae appel(latur) eudaemon, (maxim)aeque hos(t)ium gentis utr(iu)sque cop(iae) caesae sunt in acie et (c)om(plur)a oppida capta... In Arabiam usque in fines Sabaeorum pro(cess)it exerc(it)us ad oppidum Mariba. — (2) Une épigramme de l'Anthol. Palat., IX, 297, (Ἀντιπάτρου) antérieure à 20, est intéressante parce qu'elle exprime le désir passionné des Romains de rentrer en possession des étendards perdus et qu'elle concorde avec certaines expressions de Virgile : Στέλλεν ἐπ' Εὐφρήτην, Ζηνὸς τέκος· εἰς δὲ γὰρ ἤδη Ἠῶοι (*En.* VII, 604, Auroramque sequi. Cf. VIII, 686, uictor ab Aurorae populis) Πάρθων αὐτομολοῦσι πόδες. Στέλλεν ἀναξ· δήεις δὲ φόβῳ (*En.* VI, 799, horrent) κεχαλασμένα τόξα Καῖσαρ πατρώων δ' ἄρξαι ἀπ' ἀντολέων. Ῥώμην δ' ὠκεανῷ περιτέρμονα πάντοθεν αὐτὸς πρῶτος ἀνερχομένῳ σφράγισαι ἠελίῳ.

P. 28. (1) *En.*, VIII, 352 sqq. Arcades ipsum credunt se uidisse Iouem, cum saepe nigrantem Aegida concuteret dextra nimbosque cieret. — (2) Suét. *Aug.*, 29 et 91. Monum. Anc., 4, 5. — (3) Serv., éd. Thilo, p. 2. Tunc (c'est-à-dire *amissis agris* et après la venue à Rome) ei proposuit Pollio ut carmen bucolicum scriberet... Item proposuit Maecenas Georgica... Postea ab Augusto Aeneidem propositam scripsit.

Ainsi Virgile n'aurait eu aucune originalité et se serait borné à traiter les sujets que lui recommandèrent ses protecteurs. L'assertion concernant les *Bucoliques* paraît avoir pour origine un contre-sens sur les V. 11 sq. de la VIII[e] *Egl.*, où il s'agit de cette Églogue seule et non de l'ensemble. L'affirmation que Virgile n'aurait écrit les *Bucoliques* qu'après la spoliation est absurde en soi. Suét.-Don. représente une tradition moins corrompue, bien qu'elle soulève des réserves : 19. Ad Bucolica transit, maxime ut Asinium Polionem Alphenumque Varum et Cornelium Gallum celebraret ; il est certain que, dans les *Bucoliques*, Virgile célèbre Pollion, Varus et Gallus ; mais c'est singulièrement le rabaisser que de dire qu'il n'a écrit les *Bucoliques* que pour cela et cela n'explique point la forme qu'il a choisie ; 20 Deinde Georgica in honore Maecenatis (edidit) ; même observation ; 21. Nouissime Aeneidem inchoauit, argumentum... in quo, quod maxime studebat, Romanae simul urbis et Augusti origo contineretur ; l'intention de l'*Énéide* est bien vue.

P. 29. (1) *Egl.* III, 84 sq. Polio amat nostram, quamuis est rustica, musam... lectori... uestro. — (2) *Egl.* III, 85 sqq. Pierides, uitulam lectori pascite uestro. M. Polio et ipse facit noua carmina : pascite taurum, Iam cornu petat et pedibus qui spargat harenam. — (3) *Egl.* VIII, 10. Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno. — (4) *Egl.* IV, 1 sqq. Sicelides Musae paullo maiora canamus : Non omnes arbusta iuuant humilesque myricae ; Si canamus siluas, siluae sint consule dignae. — (5) *Egl.* VIII, 11 sqq. Accipe iussis Carmina coepta tuis atque hanc sine tempora circum Inter uictrices hederam tibi serpere laurus. — (6) *G.* III. 41. Tua, Maecenas, haud mollia iussa.

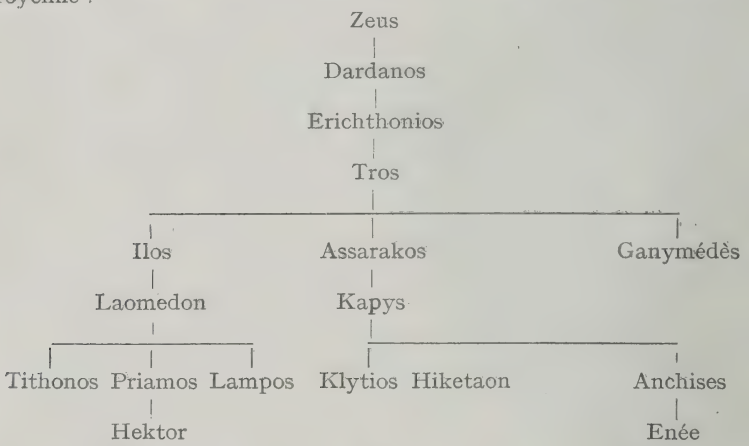
P. 30. (1) *G.* I, 2 ; II, 39 sqq ; IV, 2.

P. 32. (1) *Egl.* IX, 46. Daphni quid antiquos *signorum suspicis ortus* ? *G.*, I, 257. Nec frustra *signorum* obitus speculamur et *ortus*. Je n'affirmerais pas qu'en écrivant le second passage, Virgile ait voulu rappeler le premier ; mais ils reposent tous deux sur le même fonds d'idées. — (2) *G.*, III, 8 sq. Temptanda uia est, qua me quoque possim Tollere humo uictorque uirum uolitare per ora. — (3) *G.*, II, 476. Ingenti percussus amore. — (4) *G.*, III, 292 sq. Iuuat ire iugis, qua nulla priorum Castaliam molli deuertitur orbita cliuo.

P. 33. (1) *G.*, I, 41. *Ignarosque uiae* mecum miseratus agrestis. — (2) *G.*, I, 168. Si te digna manet diuini gloria ruris. — (3) *G.*, III, 42. Te sine nil altum mens inchoat ; il faut remarquer toutefois que le mot *inchoat* désigne le point de départ et non l'accomplissement. — (4) *G.*, II, 40. O decus, o famae merito pars maxima nostrae. Hor., *C.* I, 1, 2, s'est adressé à Mécène dans des termes analogues : O et praesidium et dulce decus meum ; mais il y a quelque chose de plus chez Virgile : si Virgile lui attribue la plus grande part dans la réputation dont il jouit, ce n'est pas uniquement parce que Mécène est son protecteur au vu et au su de tous, c'est parce qu'il est pour quelque chose dans la genèse des *Géorgiques* ; il peut en revendiquer la paternité. — (5) Suét.-Don., 19. Cum res Romanas inchoasset, offensus materia ad Bucolica transiit — il se serait agi de l'histoire romaine en général. Sch. Berne, *Ecl.*, VI, préambule : In hac ecloga ostenditur quod primo Virgilius Aeneidos adgressus est scribere, sed Augusti rogatu humillima id est

Bucolica conscripsit. Il aurait commencé par écrire l'*Enéide*, puis, sur la demande d'Auguste, il aurait composé les *Bucoliques* ; il serait donc revenu plus tard à l'*Enéide* ? V, 3. Eleganter declaratur hoc uersu Virgilius ante hoc carmen coeptos Aeneidos libros habuisse in honorem regum romanorum — mais l'*Enéide* n'est pas écrite à la gloire des rois romains, — et proposito omisso Augusti imperio minora potius carmina scripsit. *Junilius Flagrius* dicit... *Cum canerem reges*, id est cum canere uellem reges Romanorum siue Albanorum, uel uellem Aeneidos scribere — ici il y en a pour tous les goûts — V, 5, ad illud refert, quod coepisset Albanorum reges et bella describere Vergilius, sed territus insuauitate carminis desisset — il aurait donc entrepris cette œuvre bien à la légère —. Serv., *Ecl.*, VI, 3. ... significat aut Aeneidem aut gesta regum Albanorum, quae coepta omisit nominum asperitate deterritus — *En.*, VI, 763 sqq. Virgile cite quelques noms de rois d'Albe qui n'ont rien de rébarbatif.

P. 34. (1) *G.*, III, 10-39. — (2) Virgile paraît avoir sous les yeux les vers de l'*Iliade*, XX, 215 sqq. qui donnent ainsi la descendance troyenne :



C'est la généalogie que Virgile adoptera dans l'*Enéide*. On sait que Laomédon et Kapys sont cousins-germains, Priamos et Anchise cousins issus de germains, Hektor et Énée cousins ; si, dans l'*Enéide*, il fait d'Hektor l'oncle d'Iule, le fils d'Énée, c'est qu'Énée a épousé Kreusa, fille de Priamos et par suite sœur d'Hektor ; Hektor est donc l'oncle maternel d'Iule ; Iule et Astyanax, le fils d'Hektor, sont cousins-germains. — (3) *Egl.*, I, 7 sq. Erit ille mihi *semper* deus, illius aram Saepe tener nostris ab ouilibus imbuet agnus. — (4) *G.*, I, 503 sq. Iam pridem nobis caeli te regia, Caesar, Inuidet. Les v. 24-39 qui reposent sur la même idée doivent être de la même époque. Ils ne peuvent pas avoir été écrits après le préambule du III^e^ l. où la divinisation est actuelle et non future. Du livre I au livre III, il y a une gradation, qui s'explique parce que la victoire d'Actium est intervenue. — (5) Ainsi, après le triple triomphe (*En.*, VIII, 714 sq.), Octavien voue aux dieux trois cents temples ;

Virgile n'a pas d'aussi colossales visées ; mais vainqueur lui aussi — uictor, *G.*, III, 9 et 17 — dans un autre domaine, il voue un temple au dieu qui le protège. — (6) *G.*, III, 46 sqq. Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas Caesaris et nomen fama tot ferre per annos, Tithoni prima quot abest ab origine Caesar.

P. 36. (1) *Egl.*, IX, 47. Dionaei... Caesaris. — (2) *G.*, II, 385. Ausonii, Troia gens missa, coloni. — (3) *G.*, III, 34 sqq. — (4) *G.*, I, 501 sq. Satis iam pridem sanguine nostro Laomedonteae luimus periuria Troiae. C'est là une tare dont il se souvient dans l'*Enéide*, IV, 541 sq., mais pour en mettre la mention dans la bouche de Didon : necdum Laomedonteae sentis periuria gentis. Si Celaeno, *En.*, III, 248, appelle les Troyens Laomedontiadae, c'est pour leur reprocher leur conduite criminelle. Ailleurs ce sens défavorable a disparu. *En.*, VII, 105 : Laomedontia pubes ; VIII, 18 : Laomedontius heros, désignant Énée, 158 (cf. 162), Laomedontiaden Priamum.

P. 37. (1) Macr., *Sat.*, I, 24, 10-12. — (2) Macr., *l. c.* Audi quid de operis sui multiplici doctrina ipse pronuntiet... Nec his Vergilii uerbis copia rerum dissonat, quam plerique litteratores pedibus inlotis praetereunt, tamquam nihil ultra uerborum explanationem liceat posse grammatico. — (3) Macr., *Sat.*, I, 24, 18. ... ni me maior admiratio de astrologia totaque philosophia teneret, quam parcus et sobrius operi suo nusquam reprehendendus aspersit. — (4) Suét.-Don., 35. ... ut reliqua uita tantum philosophiae uacaret. — (5) *Egl.*, VI, 31-40.

P. 38 (1) *G.*, II, 490 sqq. Felix qui potuit rerum cognoscere causas, etc. — (2) *G.*, IV, 221-227. — (3) *En.*, VI, 724-751. — (4) *En.*, VI, 103 sqq. Non ulla laborum... noua mi facies inopinaue surgit : omnia praecepi atque animo mecum ante peregi ; VIII, 364. Aude, hospes, contemnere opes ; XII, 435 sq. Disce, puer, uirtutem ex me uerumque laborem, Fortunam ex aliis. — (5) C'est dans ce sens qu'il faut entendre Suét.-Don., 15. Inter cetera studia... maxime mathematicae operam dedit.

P. 39. (1) *G.*, II, 475 sqq. — (2) *En.*, I, 742 sqq. Avec des vers reproduits textuellement du passage précédent des *Géorgiques*. — (3) *G.*, II, 483 sq. Sin, has ne possim naturae accedere partes, Frigidus obstiterit circum praecordia sanguis... — (4) Macr., *Sat.*, I, 24, 16. Et Vettius : « equidem inter omnia, quibus eminet laus Maronis, hoc adsiduus lector admiror, quia doctissime ius pontificium, tamquam hoc professus, in multa et uaria operis sui parte seruauit, et, si tantae dissertationi sermo non cesserit, promitto fore, ut Vergilius noster pontifex maximus adseratur. »

P. 40. (1) Macr., *Sat.*, I, 24, 17. Post hunc Flauianus : « apud poetam nostrum » inquit « tantam scientiam iuris Auguralis inuenio, ut, si aliarum disciplinarum doctrina destitueretur, haec illum uel sola professio sublimaret. » (2) Suét.-Don., 15. Inter studia medicinae quoque... operam dedit.

P. 41. (1) Macr., *Sat.*, V, 22, 14-15. Probandum nobis est Vergilium, ut ab eo intellegi non potest qui sonum Latinae uocis ignorat, itaque ab eo posse, qui graecam non hauserit extrema satietate doctrinam. Nam si fastidium facere non timerem, ingentia poteram uolumina de his, quae a penitissima graecorum doctrina transtulisset, inplere. —

(2) Macr., *Sat.*, V, 13, 40. ... studii circa Homerum nimietate excedit modum... per omnem poesin suam hoc uno est praecipere usus archetypo. Acriter enim in Homerum oculos intendit... — (3) Macr., *Sat.*, VI, 1, 7. ... quaedam de his, quae ab Homero sumpta sunt, ostendam non ipsum ab Homero tulisse, sed prius alios inde sumpsisse, et hunc ab illis, quos sine dubio legerat, transtulisse.

P. 42. (1) Gell., *N. A.*, I, XXI, 7. Non uerba... sola, sed uersus prope totos et locos quoque Lucreti plurimos sectatum esse Vergilium uidemus. — (2) Dans la lettre à Auguste citée par Macrobe, *Sat.*, I, 24, 10-12, il dit : ... ut paene uitio mentis tantum opus *ingressus* mihi uidear ; s'il avait dû à Auguste le sujet de l'*Enéide*, il se serait exprimé autrement, comme il le fait pour les *Géorgiques* qu'il attribue à l'invitation formelle de Mécène. (3) Macr., *Sat.*, V, 1, 1. Omnes inter se consono murmure Vergilium non minus oratorem quam poetam habendum pronuntiabant ; 19-20. Qualiter eloquentia Maronis ad omnium mores integra est, nunc breuis nunc copiosa nunc sicca nunc florida nunc simul omnia, interdum lenis aut torrens, sic terra ipsa hic laeta segetibus et pratis, ibi siluis et rupibus hispida, hic sicca harenis, hic irrigua fontibus, pars uasto aperitur mari. Ignoscite nec nimium me uocetis, qui naturae rerum Vergilium comparaui ; intra ipsum enim mihi uisum est, si dicerem decem rhetorum, qui apud Athenas Atticas floruerunt, stilos inter se diuersos hunc promiscuisse.

P. 43. (1) Suét.-Don., 23-24. Aeneida prosa prius oratione firmatam digestamque in XII libros particulatim componere instituit, prout liberet quidque et nihil in ordinem accipiens. Ac ne quid impetum moraretur, quaedam imperfecta transmisit, alia leuissimis uersibus ueluti fulsit, quos per iocum pro tibicinibus interponi aiebat, donec solidae columnae aduenirent.

P. 44. (1) Kypria Kinkel epic. gr. fr. I, p. 17. — (2) Liv. I, 1.

P. 46. (1) Suét.-Don., 22. Cum Georgica scriberet, traditur cotidie meditatus mane plurimos uersus dictare solitus ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere, non absurde carmen se (informe) more ursae parere dicens et lambendo demum effingere. Le même renseignement est donné par Aulu-Gelle, XVII, 10, 8-3, qui le rapporte aux « Amici familiaresque P. Vergilii in eis quae de ingenio moribusque eius memoriae tradiderunt », c'est-à-dire probablement à Varius. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'assertion de Quintilien, X, 3, 8 : Vergilium quoque paucissimos hic composuisse uersus auctor est Varius. Sous sa forme restreinte elle induirait en erreur sans l'explication précédente. — (2) Suét.-Don., 33. Recitauit et pluribus sed neque frequenter et ea fere de quibus ambigebat. — (3) Suét.-Don., 34. Erotem librarium eius exactae iam senectutis tradunt referre solitum, quondam eum in recitando duos dimidiatos uersus complesse eo tempore. Nam cum hactenus haberet (*En.*, VI, 164) : « Misenum Aeoliden » adiecisse : « quo non praestantior alter » item huic (*ibid.*, 165) : « Aere ciere uiros » simili calore iactatum statimque imperasse ut utrumque uolumini adscriberet. La rédaction de l'anecdote n'est pas tout à fait exacte ; on ne saurait croire que Virgile ait apporté à une récitation critique deux vers incomplets, le commencement du premier et la fin du second ; ce qui est vraisemblable c'est que les deux vers étaient complets, mais que ni la

fin du premier, ni le commencement du second ne le satisfaisaient ; c'était un des passages qu'il avait laissés provisoirement tels quels avec des *tibicines* qu'il ne voulait pas conserver ; la rédaction définitive lui est apparue pendant la lecture, soit qu'elle vînt de lui-même, soit qu'elle lui ait été suggérée par un des assistants. Serv., *En.*, VI, 165, fait à cette anecdote une allusion écourtée ; hemistichium hoc dicitur addidisse dum recitat.

P. 47. (1) Gell., *N. A.*, XVII, 10, 5-6. ... quae reliquit perfecta expolitaque quibusque inposuit census atque dilectus sui supremam manum, omni poeticae uenustatis laude florent ; sed quae procrastinata sunt ab eo, ut post recenserentur, et absolui, quoniam mors praeuerterat, nequiuerunt, nequaquam poetarum elegantissimi nomine atque iudicio digna sunt.

P. 48. (1) Suét., *Jul. Caes.* Ig. Cf. Hor., *C.* III, 3, qui se fait l'écho des exigences romaines.

P. 49. (1) Suét.-Don., 35, anno aetatis quinquagesimo secundo inpositurus Aeneidi summam manum statuit in Graeciam et in Asiam secedere triennioque continuo nihil amplius quam emendare, ut reliqua uita tantum philosophiae uacaret. Suét.-Don. fait erreur en parlant de sa 52e année, qu'il n'a pas atteinte ; il s'en fallut de quelques semaines.

P. 50. (1) Suét.-Don., 13. Habuit... domum Romae Esquiliis iuxta hortos Maecenatianos, quamquam secessu Campaniae Siciliaeque plurimum uteretur. Remarquez ici *secessu* et, dans le passage précédent, *secedere*. — (2) Suét.-Don., 35. Sed cum ingressus iter Athenis occurisset Augusto ab Oriente reuertenti destinaretque non absistere atque etiam una redire, dum Megara uicinum oppidum feruentissimo sole cognoscit, languorem nactus est eumque non intermissa nauigatione auxit ita ut aegrior aliquanto Brundusium appelleret, ubi diebus paucis obiit XI Kal. octobr. Gn. Sentio Qu. Lucretio Coss.

P. 51. (1) Suét.-Don., 39. Egerat cum Vario, priusquam Italia decederet, ut si quid sibi accideret, Aeneida combureret ; at is facturum se pernegarat. — (2) Suét.-Don., 39. Igitur in extrema ualetudine assidue scrinia desiderauit crematurus ipse ; uerum nemine offerente nihil quidem de ea nominatim cauit. — (3) Suét.-Don., 40. Ceterum eidem Vario ac simul Tuccae scripta sua sub ea condicione legauit, ne quid ederent, quod non a se editum esset. — (4) *G.*, III, 8 sqq.

P. 53. (1) Suét.-Don., 37... L. Varium et Plotium Tuccam, qui eius Aeneida post obitum iussu Caesaris emendauerunt. 41. Edidit autem auctore Augusto Varius sed summatim emendata, ut qui uersus etiam imperfectos sicut erant reliquerit. 42. Nisus grammaticus audisse se a senioribus aiebat... Varium... primi libri correxisse principium, his uersibus demptis :

> Ille ego qui quondam gracili modulatus auena
> Carmina et egressus siluis uicina coegi,
> Vt quamuis auido parerent arua colono,
> Gratum opus agricolis, at nunc horrentia Martis..,

Serv., Préamb. du *Comment. de l'En.* Augustus uero, ne tantum opus periret, Tuccam et Varium hac lege iussit emendare, ut superflua demerent, nihil adderent tamen : unde et semiplenos eius inuenimus uersi-

culos... et aliquos detractos ut in principio ; nam ab armis non coepit sed sic : Ille ego qui quondam... horrentia Martis, et in secundo hos uersus constat esse depactos : Iamque adeo super unus eram... et furiata mente ferebar (*En.*, II, 567-588).

P. 54. (1) 592. Dextraque prehensum Continuit supposent nécessairement qu'Énée va commettre un acte violent ; Vénus l'arrête pour l'empêcher de l'accomplir ; le geste n'aurait aucune signification si 589 sqq venaient immédiatement après 566 ; Énée n'aurait pas besoin d'être retenu, puisqu'il ne fait rien. 594 sq. : Quis indomitas tantus dolor excitat iras ? Quid furis ? seraient absurdes, puisque, aux v. 559 sqq. Énée éprouve de l'horreur et reste stupéfait, mais n'est en proie ni à la colère, ni à la folie furieuse. Les v. 596 sqq. : Non prius aspicies, ubi fessum aetate parentem Liqueris Anchisen ? Superet coniunxne *Creusa Ascaniusque puer* seraient tout à fait ridicules, puisqu'ils engageraient Énée à songer à ce à quoi il pense justement par lui-même : subiit deserta *Creusa* et direpta domus et *parui* casus *Iuli*. Les mots *Tyndaridis* facies *inuisa* Lacaenae 601 sont une reprise évidente de *Tyndarida* aspicio 569, *inuisa* 574. — (2) Lorsqu'Énée, réveillé en sursaut monte sur le toit de sa maison, la première chose qu'il aperçoit, c'est la maison de Déiphobe écroulée parmi les flammes, II, 310 sq. Iam Deiphobi dedit ampla ruinam Vulcano superante domus. Entrés dans Troie les Grecs ont couru à la maison de Déiphobe pour punir Hélène et y ont mis le feu ; c'est pour leur échapper qu'Hélène s'est réfugiée dans la citadelle. Ces vers préparent et justifient sa présence dans cet endroit (II, 567-588).

P. 56. (1) Le Servius-Dan., III, 204, cite les trois vers suivants : Hinc Pelopis gentes Maleaeque sonantia saxa Circumstant pariterque undae terraeque minantur. Pulsamur saeuis et circumsistimur undis. Hi uersus circumducti inuenti dicuntur et extra paginam in mundo. Ces vers sont fort beaux et tout à fait dignes de Virgile ; ils pourraient être intercalés après le v. 204. Il est naturel que les Troyens perdus dans la nuit et battus par la tempête ressentent encore plus d'angoisse en pensant que, s'ils abordent, ce sera sur une terre ennemie où ils seront massacrés. Ils s'accordent d'ailleurs avec les v. 282 sq. Iuuat euasisse tot urbes Argolicas mediosque fugam tenuisse per hostis, qui isolés étonnent parce que, si les Troyens ont fui à travers le monde grec, il n'est fait nulle part allusion à des dangers courus de la part des habitants. Mais il est très possible que, dans le III^e^ livre remanié qu'il se proposait de substituer au III^e^ livre actuel, Virgile eût l'intention de faire figurer ces dangers. Si la tradition, reposant sur un simple on dit, est exacte, à savoir que ces vers ont été trouvés dans le blanc de la page entourés d'un trait, il faut admettre que Virgile, après les avoir écrits, songeait, non à les insérer après le v. 204, mais à les employer dans un contexte qui n'existait pas encore. Serv.-Dan., VI, 289 : Sane quidam dicunt uersus alios hos a poeta hoc loco relictos, qui ab eius emendatoribus sublati sint : Gorgonis in medio portentum inmane Medusae, Vipereae circum ora comae, cui sibila torquent Infamesque rigent oculi, mentoque sub imo Serpentum extremis nodantur uincula caudis. C'est en beaux vers le type classique de la Gorgone, telle qu'elle est représentée par exemple dans le buste Ludovisi. L'on-dit, que rapporte le Serv. Dan., est inadmissible ; ces vers ne pouvaient dans aucun cas être

insérés à la place du v. 289 du VI^e livre, mais ils pourraient être substitués aux v. 435-437 du VIII^e. S'ils étaient de Virgile, il faudrait penser qu'il les a composés à une lecture de révision du VI^e livre et mis là sans savoir pour le moment ce qu'il en ferait ; il se peut que ce soit une simple citation consignée sur un manuscrit par un lecteur savant. — (2) Serv., V, 871. Sciendum sane Tuccam et Varium hunc finem quinti esse uoluisse ; nam a Vergilio duo uersus sequentes huic iuncti fuerunt ; unde in non nullis antiquis codicibus sexti initium est : Obuertunt pelago proras, tum dente tenaci...

P. 58. (1) Suét.-Don., 42. Nisus grammaticus audisse se a senioribus aiebat, Varium duorum librorum ordinem commutasse et qui nunc secundus sit in tertium locum transtulisse. Le texte, tel qu'il est donné par les bons manuscrits, offre un non-sens. Il signifie en effet que du livre actuellement — c'est-à-dire à l'époque de Nisus (et sûrement dans nos éditions) — le second, Varius aurait fait le III^e et, sous-entendu, que cette absurdité aurait été corrigée. Pour en tirer quelque chose il faut le corriger. Serv., Préambule du *Commentaire sur l'Enéide*, dit raisonnablement : Ordo quoque manifestus est, licet quidam superflue dicant secundum primum esse, tertium secundum, et primum tertium, ideo quia primo Ilium concidit, post errauit Aeneas, inde ad Didonis regna peruenit. — (2) Ainsi, I, 6, Virgile fait résulter l'origine de la race latine de l'établissement d'Énée en Italie — *genus unde Latinum* ; c'est la conception qu'il avait de la chose, lorsqu'il écrivit son préambule ; mais au livre VII, les Latins préexistent à l'arrivée des Troyens et, à la fin de l'*Enéide*, ils continuent à subsister mélangés à l'élément troyen. Donc, dans l'*Enéide* définitive, les mots *genus unde Latinum* auraient été modifiés. — (3) Dans l'*Enéide* primitive, c'est par gros temps qu'au livre V Palinure était précipité dans les flots et le récit du VI^e livre concordait avec le V^e ; la fin du V^e livre ayant été remaniée et le beau temps assuré par l'intervention de Neptune, quelque chose devait en conséquence être changé au récit de Palinure dans l'*Enéide* définitive.

CHAPITRE PREMIER

LES GRANDES LIGNES HOMÉRIQUES ET LA MYTHOLOGIE DE L' « ÉNÉIDE »

L'*Enéide* est une construction cérébrale par laquelle la légende d'Énée a revêtu une forme empruntée dans des proportions très inégales aux poèmes homériques et aux *Argonautiques* d'Apollonios. Les *Argonautiques* ont fourni quelques motifs industrieusement introduits çà et là. L'armature même est faite avec des éléments dûs à la charpente des poèmes homériques (1). En réduisant à douze livres les quarante-huit chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, Virgile s'est proposé de résumer toute la matière utilisable qu'il y trouvait en laissant de côté ce que la différence des sujets ne lui permettait pas d'employer. La légende d'Énée se composant de voyages et de combats se prêtait à l'imitation de l'*Odyssée* et en même temps à celle de l'*Iliade* ; c'est une chose qui, au point de vue littéraire, a dû séduire Virgile. Les six premiers livres sont jusqu'à un certain point une *Odyssée*, les six derniers une *Iliade*, non pas que Virgile ait réparti sa matière d'une façon si naïve et si dénuée d'art, puisque le V^e^ livre dérive en partie de l'*Iliade* et qu'ainsi est évitée une suture trop apparente (2). L'*Enéide* est donc un assemblage ; mais dans cet assemblage l'originalité de l'auteur se manifeste de deux façons : d'abord avec les éléments extraits d'Homère et adroitement choisis il a constitué un ensemble nouveau ; ensuite il n'a pris qu'un cadre, et dans ce cadre il a souvent enchâssé des choses très différentes ; de sorte qu'il s'agit moins d'une imitation plus ou moins heureuse que d'une lutte perpétuelle avec le modèle, lutte entreprise avec l'ambition de le surpasser. Si Virgile a nettement souligné ses emprunts, c'est une invite au lecteur de se reporter au texte original pour constater qu'il est inférieur, ambition du reste ingénue et qui n'est pas toujours réalisée. On ne saurait accorder à Virgile qu'il a fait mieux qu'Homère,

mais il faut constater qu'il a presque toujours eu l'intention de faire autre chose.

Le premier livre de l'*Enéide* a un caractère nettement odysséen. Virgile a été chercher le début de son action, en plein développement de l'action de l'*Odyssée*, au v. 269 du ch. V et, pour que nul ne l'ignore, il a signalé la chose par une imitation de détail (1). Ulysse part de l'île de Kalypsô pour gagner Ithaque sa patrie ; les Troyens quittent la Sicile pour se rendre en Italie, leur patrie nouvelle ; ni l'un ni les autres ne soupçonnent les traverses qui vont les écarter du but. Immédiatement ces traverses se manifestent. Elles sont causées par la rancune de Poseidôn d'une part, par celle de Junon de l'autre La rancune de Poseidôn s'exprime en quelques mots très simples ; celle de Junon est plus violente, plus dramatique. Elle se traduit par une démarche solennelle auprès d'Éole, le dieu des vents et tout de suite le caractère compliqué de l'*Enéide* apparaît, car elle est imitée de la démarche, dans des circonstances toutes différentes, d'Hèrè auprès d'Hypnos, *Il.*, XIV, 225 sqq., en même temps que l'Éole virgilien doit quelque chose à l'Éole homérique de l'*Od.*, X, 1 sqq., bien qu'il soit un tout autre personnage. Des deux côtés la tempête éclate ; mais, bien que la tempête virgilienne doive beaucoup à la tempête homérique, elle en diffère cependant puisqu'il s'agit d'anéantir non pas un simple esquif, mais une flotte entière. Ulysse et les Troyens sont sauvés par une intervention divine ; mais c'est une divinité secondaire, jadis une mortelle, Leukothéè, qui s'intéresse à Ulysse et lui donne son voile, qui lui servira de ceinture de sauvetage. C'est un grand dieu, Neptune lui-même, qui, entouré de divinités inférieures, sauve la flotte d'Énée et il y faut des opérations difficiles. Dans l'*Odyssée* c'est Poseidôn qui suscite la tempête ; dans l'*Enéide* c'est Neptune qui la calme ; Virgile a sans doute trouvé piquant d'intervertir les rôles. Ulysse et les Troyens abordent, également épuisés, dans un pays inconnu. Mais Ulysse, qui est à la nage, est simplement jeté sur le rivage ; pour une flotte il fallait un port. Virgile, qui ne suit point l'*Odyssée* pas à pas mais cherche son bien là où il le trouve, a pris pour sujet principal d'imitation le port de Phorkys à Ithaque, *Odyss.*, XIII, 96, qui n'a pas de rapport avec la tempête du ch. V. La chasse d'Énée n'a pas son équivalent au ch. V de l'*Odyssée* ; Virgile a donc été chercher ailleurs ; il s'est inspiré de deux chasses d'Ulysse, celle aux chèvres sauvages dans l'île voisine du pays des Kyklôpes, *Odyss.*, IX, 152 sqq., et celle au cerf dans l'île de Kirké, *Odyss.*, X, 136 sqq. Au moment où les Troyens vont s'endormir, Vénus va trouver Jupiter pour l'apitoyer sur le sort d'Énée et l'interroger sur l'avenir.

Ici Virgile s'est reporté à l'assemblée des dieux de l'*Odyss.*, 1, 26 sqq., où Athéné intervient auprès de Zeus pour lui demander d'avoir pitié d'Ulysse retenu par Kalypsô. Les deux scènes sont très différentes ; mais il a tenu à souligner l'emprunt, puisque l'une se termine par l'envoi d'Hermès, l'autre par l'envoi de Mercure sur la terre. Il reprend alors la suite des aventures d'Ulysse au ch. VI de l'*Odyss.* Au réveil, Ulysse et Énée sont à peu près dans la même situation, ne sachant où ils sont, très inquiets, dénués de ressources ; or cette situation se dénoue de la façon la plus favorable par l'hospitalité reçue chez Alkinoos et chez Didon. Le réveil fortuit d'Ulysse n'a point de rapport avec le départ d'Énée pour explorer le pays ; mais c'est un motif représenté ailleurs dans l'*Odyssée* quand Ulysse aborde dans un pays inconnu. Que la rencontre de Vénus par Énée soit inspirée par celle de Nausikaa par Ulysse, c'est ce que démontre la ressemblance des discours des deux intéressés. Mais dans l'*Odyssée* ce n'est point Nausikaa, c'est Athéné rencontrée un peu plus tard qui, au ch. VII de l'*Odyssée*, guide Ulysse dans la ville des Phéakes ; Vénus indique à Énée le chemin de Carthage. Virgile, qui aime à concentrer, a réuni les deux personnages homériques en un seul. Naturellement les renseignements donnés par Nausikaa et Athéné n'ont aucun rapport avec ceux donnés par Vénus, puisque les circonstances sont toutes différentes, mais le miracle du brouillard qui rend Énée invisible a pour prototype celui dont Athéné enveloppe Ulysse, jusqu'à ce qu'il se trouve dans le palais d'Alkinoos. Ulysse arrive dans une ville bâtie depuis longtemps et florissante, Énée dans une ville en construction. Le tableau de la naissance de Carthage est donc original ; Virgile a pourtant tenu à nous avertir qu'il ne perdait pas de vue Homère, puisque l'admiration qu'il prête à Énée rappelle par l'expression l'admiration d'Ulysse. La scène des peintures ne dérive pas de l'*Odyssée* ; toutefois, au ch. VIII, Ulysse pleure en entendant le récit par l'Aède de sa querelle avec Achille, comme Énée pleure devant les peintures ; le but des deux côtés est le même, c'est de montrer que Phéakes et Carthaginois sont familiers avec la guerre de Troie ; le motif est le même mais exprimé par des moyens différents et Virgile en a tiré des conséquences plus directes. Les circonstances dans lesquelles apparaît Didon, la reconnaissance par Énée de ses compagnons, les formes de l'accueil de Didon appartiennent en propre à Virgile ; il continue pourtant à utiliser son modèle puisqu'il transporte à Didon la comparaison appliquée avec plus de justesse au ch. VI, 102 sqq., à Nausikaa et que les charmes surnaturels prêtés par Vénus à Énée sortant du brouillard rappellent la trans-

formation d'Ulysse par Athéné au ch. VI, 229 sqq. de l'*Odyssée*, avec cette différence que la transformation d'Ulysse est banale et ne produit rien, tandis que celle d'Énée est de nature à préparer l'amour de Didon. Pour faire naître cet amour, Vénus charge son fils Cupido de prendre la figure d'Ascagne et d'agir sur la reine ; il n'y a rien de pareil dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée* ; Virgile s'est souvenu ici du début du III^e^ livre des *Argonautiques*, début auquel il a fait un autre emprunt dans son IV^e^ livre, et où Aphrodite obtient d'Éros qu'il lance la flèche qui inspire à Médée sa passion ; on voit qu'il a modifié la chose. Le banquet d'Alkinoos au VIII^e^ livre de l'*Odyssée* est le prototype du banquet de Didon ; mais Virgile ne s'est pas préoccupé de reproduire les coutumes de l'âge héroique : il nous fait assister à l'une de ces fêtes magnifiques que donnaient de son temps les grands seigneurs romains, ce qui ne l'a pas empêché d'y introduire le chant de l'Aède. Seulement, tandis que Démodokos célèbre le cheval de bois et la part prise par Ulysse à la chute de Troie — ce qui fait de nouveau monter les larmes aux yeux de celui-ci — il met dans la bouche d'Iopas les problèmes astronomiques qui intéressaient les gens instruits de l'époque d'Auguste.

Le procédé de la fabrication matérielle du livre premier de l'*Enéide* est quelque chose de très spécial et de très curieux. Virgile a suivi les grandes lignes des ch. V à VIII de l'*Odyssée* (1) ; mais ce n'est là qu'une forme ; nous verrons qu'en réalité il n'a rien fait passer dans ses vues de ce qui fait le charme ingénu de la poésie homérique. Il y a substitué tout autre chose ; en outre il a ajouté des motifs pris ailleurs, dans l'*Odyssée* même, dans l'*Iliade*, dans Apollonios ; enfin il a inséré quelques morceaux où il est franchement original, comme le récit de Vénus, la construction de Carthage.

Ulysse dans le palais d'Alkinoos raconte ses aventures ; c'est le sujets des ch. IX à XII de l'*Odyssée*. De même Énée raconte les siennes dans le palais de Didon et c'est le sujet des livres II et III de l'*Enéide* ; mais ni l'*Odyssée*, ni l'*Iliade* ne lui fournissaient le récit de la prise de Troie par les Grecs. Il lui fallait donc s'écarter de son modèle. Or, des trois grands livres de la première partie de l'*Enéide*, il y en a deux, le II^e^ et le IV^e^, dans lesquels il doit peu de chose à Homère et dans le VI^e^, ce qu'il y a de meilleur, c'est ce qu'il n'y a pas pris. On voit par là combien était faux le système auquel il s'est asservi et combien fâcheuse l'illusion qu'il ne pouvait rien faire de grand qu'en imitant Homère. Quant au III^e^ livre, extérieurement les voyages d'Énée correspondent aux voyages d'Ulysse (2). En fait ils en sont très différents. Virgile a retranché presque tout ce qu'il y avait dans

l'*Odyssée* de merveilleux et de périlleux. D'autre part il ne pouvait, comme dans les *Argonautiques* d'Apollonios, éveiller l'intérêt qui résulte de l'exploration de pays inconnus. Dans la première partie du livre les Troyens cherchent leur route et la trouvent grâce aux prédictions qu'ils obtiennent. En partant d'Épire ils suivent le chemin qui leur a été tracé. Çà et là cependant des traits rappellent que Virgile n'oublie pas son modèle, bien qu'il ne le suive point chronologiquement. L'épisode de l'île Thrinakié, *Odyss.*, XII, 260 sqq., a fourni celui des Strophades ; mais tandis que les compagnons d'Ulysse s'attaquent aux troupeaux du Soleil, ce sont les troupeaux des Harpyies qui servent de nourriture aux compagnons d'Énée et les Harpyies proviennent des *Argonautiques*, si bien qu'Homère et Apollonios sont mis à contribution conjointement. La prédiction d'Hélénus rappelle par certains points celle de Kirké au ch. XII, 25 sqq. de l'*Odyssée*. Des deux côtés nous trouvons la description de Charybde et de Skylla, qu'Ulysse doit affronter réellement, tandis que les Troyens s'approchent de Charybde mais ne pénètrent pas assez avant dans ses tourbillons pour être engloutis. Il n'y a que l'aventure des Kyklôpes, *Odyss.*, IX, 166 sqq., que Virgile a reproduite, mais d'une façon particulière. Il ne pouvait la faire subir à son tour par Énée ; il la fait donc raconter très résumée, par un survivant des compagnons d'Ulysse.

Virgile, au livre III, a envisagé et résolu d'une façon particulière le problème de l'imitation homérique. Naturellement les erreurs d'Ulysse devaient être le prototype des erreurs d'Énée ; mais il ne pouvait faire courir à Énée les aventures mêmes d'Ulysse ; il en fût résulté des redites insupportables et, s'il imite, il ne copie point. Il voulait pourtant que le souvenir des ch. IX-XII de l'*Odyssée* restât présent à l'esprit de ses lecteurs ; c'est pourquoi il a reproduit, mais en le modifiant considérablement, l'épisode des troupeaux mangés et la description de Charybde et de Skylla, celle-ci modernisée. Quant à l'aventure du Kyklôpe, il l'a transportée dans un récit et modernisée. Ce qui est à noter c'est que, s'il se voyait obligé de négliger bien des choses, les plus originales, une entre autres particulièrement importante des ch. IX-XII de l'*Odyssée*, il n'a pas renoncé pourtant à en faire son profit, mais en les utilisant ailleurs. L'aventure d'Elpénor, *Odyss.*, XI, 51 sqq. et XII, 8 sqq., lui a servi pour celle de Palinure au livre VI. Les Sirènes, *Odyss.*, XII, 39 sqq. et 151 sqq., lui ont fourni la courte description de la fin du livre V. Quant à la Nékuia il l'a fait passer presque tout entière dans son livre VI en l'accompagnant de développement nouveaux.

Le couronnement du séjour d'Énée à Carthage, c'est la passion

et la mort de Didon, qui remplissent le IVe livre. Alkinoos offre à Ulysse une hospitalité généreuse et le fait reconduire dans sa patrie, mais c'est tout. Didon s'abandonne à un amour qui lui est fatal. Homère faisant ici défaut, Virgile — et nous avons à nous en féliciter — a dû être original, car indépendamment d'une source latine à laquelle il a peut-être emprunté le motif, il n'a pris que quelques traits à Apollonios, le roman de Médée et de Jason étant au fond très différent de celui de Didon et d'Énée. Pourtant, dans l'*Odyss.*, VII, 311 sqq., Alkinoos trouve qu'Ulysse serait un mari très convenable pour Nausikaa et il en ferait volontiers son gendre, si celui-ci consentait à rester chez les Phéakes. Cela n'a pas dû échapper à Virgile. D'autre part Ulysse, lui aussi, a une aventure amoureuse, celle de Kalypsô ; et Virgile a tenu à le rappeler à propos d'Énée ; en effet l'envoi de Mercure à Énée, qui rend la rupture inévitable, *En.*, IV, 238 sqq., rappelle avec une identité de termes voulue celui d'Hermès à Kalypsô, *Odyss.*, V, 43 sqq. Cette imitation, assez froide dans la circonstance, ne s'explique que par le désir d'éveiller chez le lecteur des souvenirs assez inutiles. Il n'est pas impossible que l'indifférence si déplacée d'Énée n'ait pour origine celle, toute naturelle, qui rend Ulysse sympathique. L'imitation homérique est ici franchement malheureuse et il est regrettable que Virgile, s'éloignant ici si nettement d'Homère, ne l'ait pas totalement oublié.

Énée parti de Carthage, Ulysse de chez les Phéakes, la divergence des deux poèmes s'accentue si nettement que Virgile ne pouvait pas prendre pour guides les 12 derniers livres de l'*Odyssée*, pas plus qu'il ne l'a fait pour les 4 premiers. Au Ve livre il ramène assez artificiellement Énée en Sicile pour lui faire célébrer des jeux en l'honneur de son père Anchise. Ici il prend délibérément pour modèle les *Jeux en l'honneur de Patrocle* du XXIIIe chant de l'*Iliade*. Ce sont des jeux anniversaires et non des jeux funéraires, ce qui n'a pas grande importance ; ce qui en a plus, c'est qu'il a pris avec son modèle des libertés que nous constaterons dans le détail et qu'il leur a donné une physionomie originale. En outre — et cela montre le souci constant qu'il a d'enchaîner les motifs homériques autrement qu'ils ne le sont chez Homère —, les jeux à propos de Patrocle ne font qu'attester la douleur et l'affection d'Achille ; ils n'influent pas sur la marche du poème ; ceux en l'honneur d'Anchise font partie intégrante de l'*Enéide* et ont une influence directe sur la suite des événements. Sensible à la piété filiale d'Énée, Anchise lui apparaît et l'invite à venir le trouver dans les Enfers où il lui exposera les difficultés de sa tâche à venir et les moyens de la surmonter, le motif d'utilité s'associant au motif

d'affection. Enfin la Sicile étant un prolongement de l'Italie à laquelle la rattachent des liens étroits, Virgile trouve ici un élément nouveau, qui va prendre chez lui une importance capitale, l'antiquité nationale ; l'incendie de la flotte est la cause déterminante de la fondation de Ségeste, ville alliée aux Romains, qui a joué un rôle dans leur histoire. L'un des motifs du Ve livre est de parler de la Sicile, de rappeler les souvenirs qui s'y rattachent ; les Siciliens sont largement mis en scène à côté des Troyens et le livre V est un livre composite, mi-partie homérique, mi-partie d'inspiration nationale. L'intervention de Vénus auprès de Neptune pour obtenir aux Troyens une navigation paisible jusqu'en Italie n'a pas son équivalent chez Homère, mais le Ve livre se termine par un trait odysséen. Virgile amène Énée près de l'île des Sirènes, théâtre de l'une des aventures d'Ulysse, mais seulement pour constater que ce n'est plus qu'un champ de mort.

Avec le VIe livre il revient à l'*Odyssée* (1) et lui donne pour fond la Nékuia du IIe chant, dont, étant donnée sa conviction erronée mais profonde que son *Enéide* vaudrait surtout par ce qu'il y introduirait d'homérique, il reproduit l'essentiel. Mais les jeux en l'honneur de Patrocle de l'*Iliade* n'ont aucun rapport avec la Nékuia de l'*Odyssée* ; très ingénieusement il a relié les deux morceaux, Anchise pour répondre à la piété filiale d'Énée l'engageant à venir le trouver dans les Enfers. D'autre part il a détaché le morceau de l'épisode de Kirké, qu'il n'a pas négligé pour cela, puisqu'il le fait figurer au début du VIIe livre. Il a motivé autrement la descente aux Enfers. Dans l'*Odyssée*, Kirké enjoint à Ulysse d'aller au pays des Kimmériens pour évoquer l'âme de Tirésias et obtenir de lui les renseignements nécessaires pour arriver à bon port à Ithaque. En caractérisant la descente aux Enfers comme une dernière et émouvante rencontre entre le père et le fils, Virgile a fait œuvre personnelle. De plus la Nékuia lui a paru trop maigre pour nourrir tout le VIe livre ; il a ajouté des éléments qu'il ne trouvait pas dans l'*Odyssée*, la consultation de la Sibylle, c'est-à-dire la prise de possession violente d'une simple mortelle par l'inspiration prophétique venue d'en haut et la revue des âmes, tableau splendide de l'héroïsme romain. Mais surtout il a donné un aspect plus moderne, plus formidable à la communication entre les vivants et les morts en faisant pénétrer Énée au centre du monde souterrain et en remplaçant ainsi l'évocation primitive des fantômes des morts, et il a complété la vision homérique très primitive de l'au delà par des conceptions plus savantes, plus philosophiques, plus capables de faire impression sur des hommes d'une époque plus avancée. Si bien que l'imitation homérique est

ce qu'il y a dans le VI^e livre de plus faible, de moins intéressant ; Virgile aurait fait une œuvre autrement cohérente, autrement originale, s'il s'était délibérément affranchi de cette imitation et s'il avait osé aborder d'une façon entièrement nouvelle le problème de la vie d'outre-tombe.

Le VII^e livre offre encore un souvenir des aventures d'Ulysse ; comme pour les îles des Sirènes, comme pour le pays des Kiklôpes, il conduit Énée sur les traces d'Ulysse et lui fait côtoyer le pays de Kirké, caractérisée brièvement en quelques traits homériques. Ce qui suit s'écarte forcément d'Homère ; c'est le tableau de l'antique Latium, les embarras du vieux roi Latinus au sujet du mariage de sa fille, le débarquement des Troyens, l'ambassade à Latinus, la fureur de Junon qui suscite Allectô et ouvre elle-même le temple de Bellum. La guerre est déclarée et, comme l'a annoncé (1) la Sibylle, cette guerre va être une autre Iliade, comparaison un peu boîteuse, la situation n'étant pas la même, mais par laquelle Virgile nous prévient que son modèle principal sera désormais l'*Iliade* et que c'est à elle qu'il empruntera la forme des combats. Selon l'usage épique, la guerre s'ouvre par un catalogue des guerriers, précédé lui-même d'une invocation aux Muses, qui se termine par deux vers librement traduits de l'invocation du II^e chant de l'*Iliade* (2). Du catalogue homérique Virgile ne pouvait imiter que le cadre ; l'énumération infinie des noms géographiques grecs était une matière forcément étrangère ; il y a substitué le tableau du Latium primitif et il a évité la monotonie en insérant un certain nombre de motifs destinés à donner de l'intérêt. Il s'est séparé d'Homère en ce que celui-ci mentionne les divisions de l'armée d'Agamemnon, tandis que Virgile met sous nos yeux la composition non pas de celle d'Énée, mais de celle de Turnus, sans doute parce que les compagnons d'Énée sont peu nombreux, que ce sont surtout des Dardanides, bien que les Lyciens soient nommés une fois, que les Troyens proprement dits sont un mélange de provenance diverse et surtout parce que, ne connaissant les catégories des Troyens que par Homère, il n'eût eu d'autre ressource que de les reproduire telles qu'elles, ce qui n'était pas conforme à la loi de son imitation. L'*Iliade* présente deux catalogues à la suite l'un de l'autre. Virgile s'est borné à un seul, trouvant le parallélisme fastidieux ; mais il n'a pas renoncé pour cela à la contrepartie homérique, puisqu'au XI^e livre il en a introduit un second qui, du reste, n'est pas, lui non plus, un catalogue des Troyens, mais des Étrusques, alliés d'Énée. Du reste, par un renversement qu'il a sans doute trouvé ingénieux, tandis que dans l'*Iliade* le catalogue

des Danaens est celui des navires, le catalogue des Troyens celui des troupes à pied, c'est ici du côté des Troyens que sont les navires, tandis que c'est à des troupes de terre que commande Turnus.

Ainsi le VII^e^ livre est formé d'un noyau de poésie nationale compris entre deux imitations de l'*Iliade*. C'est le VIII^e^ livre qui accuse le plus nettement ce caractère national et c'est aussi l'un des plus beaux de l'*Enéide*. Malgré des imitations de détail par lesquels Virgile se rattache à Homère, nous sommes loin de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, avec l'apparition du Tibre, la visite à Évandre, la célébration du culte d'Hercule, la promenade sur l'emplacement où s'élèvera Rome. C'est seulement à la fin que nous rejoignons Homère. La demande de Vénus à Vulcain de fabriquer des armes pour Énée est l'équivalent de celle de Thétis à Héphaistos en faveur d'Achille ; mais ici encore il ne s'agit que d'un cadre ; les rapports de Vénus et de Vulcain sont trop différents de ceux de Thétis et d'Héphaistos pour que l'imitation ne soit pas très originale. Quant au bouclier, les peintures homériques agréables et pittoresques, sans lien avec l'action, de la vie courante, n'ont aucune ressemblance avec le résumé splendide de l'histoire romaine, aboutissant à la victoire immortelle d'Actium, considérée comme ayant sauvé l'empire de la barbarie orientale.

Au IX^e^ livre commence la bataille (1) par l'assaut du camp troyen. Bien que la tactique dans ses traits essentiels soit romaine, Virgile, malgré les différences, se propose comme modèle la Teichomachie du XII^e^ chant de l'*Iliade*. C'est aux navires des Troyens qu'en veut Turnus, comme Hector se propose d'incendier ceux des Danaens ; l'issue est du reste toute différente. La nuit venue, il intercale une imitation de la Dolonie du X^e^ chant de l'*Iliade*, et, suivant la loi de son art, il la transforme, substituant aux deux vieux routiers déloyaux et froidement cruels, qui réussissent dans leur mission, deux jeunes gens épris de gloire et d'héroïsme, qui échouent et périssent par suite de leur ardente amitié. Au matin l'assaut recommence avec des ressouvenirs de la Teichomachie. La défense de la porte par Pandarus et Bitias rappelle une défense analogue du chant XII, 127 sqq. de l'*Iliade* et, si l'exploit de Turnus qui pénètre dans le camp et s'y laisse enfermer n'a pas son pareil dans l'*Iliade*, il est pourtant présenté comme une de ces aristies qui forment le fond des combats homériques et le récit est nourri d'imitations de détail. Ainsi le IX^e^ livre est tout pénétré de souvenirs d'Homère.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* contiennent plusieurs assemblées des dieux où ceux-ci discutent le sort des mortels et expriment leurs préfé-

rences. Virgile n'en a qu'une, suivant son habitude de résumer en une fois les motifs qu'il trouve répétés dans Homère : la séance solennelle dans l'Olympe du début du livre X. Il ne doit qu'à lui-même la magnifique joute oratoire de Vénus et de Junon. Le retour d'Énée avec les contingents étrusques lui donne l'occasion d'intercaler un nouveau catalogue, assez différent du premier et qui n'en est pas, comme chez Homère, une suite immédiate et fastidieuse. Le reste du livre est composé comme une grande partie de l'*Iliade*, de hauts faits des chefs, d'aristies qui se succèdent et dans lesquelles, à côté de traits originaux, on rencontre une foule d'imitations homériques de détail qui en constituent la trame, aristie d'Énée, aristie de Pallas aboutissant à un combat singulier dans lequel il succombe, nouvelle aristie d'Énée qui venge Pallas comme Achille venge Patrocle. Avec la permission de Jupiter Junon sauve Turnus en l'éloignant du champ de bataille, épisode fréquent dans l'*Iliade*, mais jamais sous la forme que lui donne ici Virgile, bien que la création par une divinité d'un εἴδωλον remplaçant le guerrier disparu soit un trait homérique (1). Suit l'aristie de Mérence blessé par Énée et qui se fait tuer par lui après la mort de son fils Lausus. C'est dans les deux derniers tiers de ce livre que Virgile a reproduit le plus fidèlement la physionomie extérieure des chants de l'*Iliade* consacrés aux combats.

Pour le XI^e^ livre Virgile a abandonné le cadre homérique, tout en se souvenant çà et là de l'*Iliade*. Les regrets d'Énée à propos de la mort de Pallas, les devoirs qu'il lui rend, les lamentations du père sur le corps de son fils ne rappellent que de très loin la douleur d'Achille pleurant Patrocle. L'ensevelissement des morts est un tableau très original, bien que la trêve conclue à ce sujet entre les deux armées soit imitée directement de celle du ch. VII, 408 sqq. de l'*Iliade*. Il y a bien des conseils de guerre tenus chez les Danaens. Aucun n'a l'importance et la physionomie de celui qui se tient dans le palais de Latinus. Quant au refus de Diomède de participer à la guerre, il diffère du tout au tout du rejet par Achille des propositions d'Agamemnon pour le ramener sur le champ de bataille, mais sa réponse est pleine d'allusions à des faits homériques et l'intention de Virgile est bien visible de rappeler au lecteur cette *Iliade* qu'il veut qu'on sente partout derrière l'*Enéide*. La lutte oratoire entre Turnus et Drancès, bien que le personnage de Drancès évoque de loin celui de Thersite, est, comme au X^e^ livre les discours de Vénus et de Junon, un spécimen éclatant de cette éloquence enflammée, qui est proprement virgilienne. L'embuscade dressée par Turnus se rattache à des

conceptions stratégiques très sensibles dans les trois derniers livres de l'*Enéide* et qui ne figurent pas dans l'*Iliade* où la guerre est menée plus simplement. La rencontre de cavalerie est étrangère à l'*Iliade* où l'on se bat sur des chars et à pied. Virgile a pu s'inspirer des *Amazonides*. La mort émouvante de Camilla lui appartient en propre, mais l'aristie de celle-ci est faite sur le modèle des aristies homériques.

Le XII[e] livre a ceci de particulier qu'il est encadré dans deux grands morceaux empruntés à deux parties de l'*Iliade*, sans rapports entre elles et rapprochées dans la trame industrieuse du récit virgilien. Les préparatifs du combat entre Énée et Turnus reproduisent ceux qui précédent au chant III de l'*Iliade* le duel de Ménélas et de Pâris. Dans les deux poèmes, les rois se rencontrent dans la plaine pour arrêter les conditions et sceller l'accord. Des deux côtés il y a des discours, un sacrifice, des serments échangés. Comme dans l'*Iliade*, IV, 68 sqq., après qu'Aphrodite a sauvé Pâris, Zeus se laisse persuader par Héré d'envoyer Athéné pour engager les Troyens à rompre la trêve, dans l'*Enéide*, Jupiter permet à Juturne d'exciter les Rutules à empêcher le combat, ce qui fait du reste différence. Chez Homère la flèche de Pandaros blesse Ménélas ; chez Virgile Énée est atteint d'une flèche lancée par un inconnu, tandis qu'il s'interpose en conjurant les deux armées de ne pas en venir aux mains. Sa guérison est inspirée de celle de Ménélas, *Iliade*, IV, 148 sqq., avec une intervention merveilleuse de Vénus rappelant celle d'Apollon auprès de Glaukos, XIV, 514, et auprès d'Hector, XV, 221. Énée retourne au combat et Juturne éloigne Turnus en se substituant à son écuyer, comme, *Iliade*, V, 793 sqq., Athéné à celui de Diomède. Nouvelle aristie d'Énée en regard d'une aristie parallèle de Turnus. Cette aristie en partie double cesse par suite de la manœuvre stratégique d'Énée, qui menace Laurente. Il n'y a plus place que pour la lutte finale entre les deux héros, lutte qui, à côté des détail originaux, a pour prototype direct le combat d'Achille et d'Hector au XXII[e] chant de l'*Iliade*. Virgile, dans son dernier livre, marche plus fidèlement encore qu'ailleurs sur les traces d'Homère, comme s'il avait voulu accentuer en terminant le caractère de son œuvre.

Ainsi se déroule l'action de l'*Enéide*, ayant son unité et son aspect propre, mais faite en général de motifs homériques, détachés de l'ensemble primitif et recombinés à nouveau dans un autre. C'est un procédé d'art singulier et qui déroute nos habitudes modernes.

Conformément à la loi fondamentale de l'épopée, l'action chez Homère et chez Virgile se répartit entre les hommes et les dieux (1).

Le surnaturel virgilien dérive du surnaturel homérique et le modifie.

La forme sous laquelle les héros homériques sentent peser sur eux le surnaturel, c'est la faveur ou la défaveur des dieux. Si les Achéens, après l'offense faite à Achille, sont vaincus et massacrés par les Troyens, c'est parce que Zeus s'est engagé par serment à punir Agamemnon (1). Si Ulysse a souffert et a été longtemps retenu loin de sa patrie, c'est parce que Zeus et les autres dieux l'avaient ainsi décidé (2). Ce n'est point qu'il n'existe une destinée qui règle le cours des événements. La destinée de Troie était de périr quand elle aurait reçu dans ses murs le Cheval de bois (3). Les peuples (4), les hommes (5) ont leur destinée. Mais la destinée ne joue dans Homère qu'un rôle effacé, tandis que chez Virgile le *fatum* est au premier plan. Le mot revient sans cesse dans ses vers. Suivant la doctrine stoïcienne, tout est réglé d'avance par le *fatum* ; tout ce qui arrive est l'accomplissement du *fatum* ; il est inéluctable et il faut qu'il arrive à ses fins. Quelle en est l'origine, comment a-t-il été établi ? Virgile ne s'explique point là-dessus, mais il existe et tout lui est soumis. L'action de l'*Enéide* est conditionnée par le *fatum* ; on peut dire dans un certain sens que le héros de l'*Enéide* ce n'est pas Énée, c'est le *fatum*, dont il est le ministre, dont il exécute les décrets, et c'est là ce qui le distingue des héros homériques ; il n'a pas à consulter ses impulsions propres et à se diriger par son propre mouvement ; il n'a qu'à suivre la voie qui lui est tracée et qu'à atteindre le but fixé d'avance. Si cela nuit à son indépendance, cela lui donne une majesté singulière. Cette conception était faite pour enfler extraordinairement l'orgueil romain. Le véritable sujet de l'*Enéide* c'est de montrer, que si Troie a été détruite, si les Troyens ont été conduits en Italie et si leur établissement a eu pour conséquence la naissance de Rome, tout cela n'est pas arrivé par l'action des dieux ou des hommes, mais que c'est l'aboutissement de l'ordre immuable des choses et de la loi qui régit l'univers. Si la fondation de Rome n'était que le résultat de combinaisons contingentes, les Romains n'auraient pas le droit d'en être particulièrement fiers ; du moment qu'elle est l'œuvre et la conclusion de la destinée, leur superbe et leur sécurité n'ont pas à connaître de bornes. Ainsi, au point de vue national, l'idée du *fatum* planant sur l'*Enéide* et la dirigeant imprime à l'œuvre un caractère solennel et grandiose auquel ne peuvent prétendre ni l'*Iliade* ni l'*Odyssée*. Reste à voir jusqu'à quel point elle est compatible avec le jeu de la liberté divine et humaine, qui est le facteur essentiel de l'épopée. Le *fatum* chez Virgile n'est pas un concept systématiquement absolu, c'est l'expression de la façon dont le sens commun nous représente

la réalité. Nous sentons bien qu'une nécessité pèse sur nous ; il y a des choses qui s'exécutent sans notre participation et sur lesquelles notre volonté ne peut rien ; il y en a d'autres sur lesquelles notre liberté s'exerce et influe. Le *fatum* doit nécessairement avoir le dernier mot, mais on peut lui susciter des obstacles, retarder son accomplissement, modifier les voies et moyens et, comme il ne décide qu'en gros, avoir raison contre lui. Ainsi paraissent coexister dans le monde nécessité et liberté ; et c'est ce qui a lieu dans l'*Enéide.*

Au premier abord Jupiter paraît reproduire assez exactement le Zeus homérique. Sa principale occupation, ce sont les événements terrestres. Du haut de l'Olympe ou du ciel il regarde ce qui se passe sur la terre ; mais il ne regarde pas toujours et il ne voit pas tout. Quand il ne regarde point, il se passe des choses qu'il n'a pas prévues et qui sont contraires à ses desseins. Il ne les dirige donc que d'une façon assez imparfaite et par à-coups. Zeus, dans l'*Odyssée,* intervient d'une façon moins constante et moins immédiate que dans l'*Iliade,* et comme l'*Enéide* est un amalgame des deux poèmes, il semble que Jupiter reproduise jusqu'à un certain point ces deux attitudes qui ne sont pas identiques. Dans les six premiers livres son action est espacée et ne se manifeste que dans les grandes circonstances. Au livre I, il ne paraît pas s'apercevoir de la tempête ; il laisse Éole la soulever, Neptune l'apaiser ; au II^e^ livre, il décide le départ de Troie ; au IV^e^, il arrache impérieusement Énée à Carthage, mais après un assez long séjour, dont il ne s'est pas autrement inquiété ; au V^e^, il arrête l'incendie de la flotte et empêche qu'elle ne soit entièrement détruite. Mais c'est au moment où l'*Enéide* prend décidément la physionomie guerrière de l'*Iliade* qu'il intervient activement dans le cours des choses et, sans ménager sa peine, les dirige vers le dénouement qu'il opère avec une décision rapide. Ce qui le distingue essentiellement de Zeus, c'est qu'entre Homère et Virgile il y a tout le travail philosophique qui a rendue plus élevée et plus pure l'idée de la divinité, si bien que, comme dans une foule de cas où Virgile a mélangé des éléments divers, il est composite et qu'il a comme deux faces. Il est le succédané de Zeus, mais il n'a pas ses emportements, ses bravades ; il ne fait pas sentir brutalement sa supériorité aux autres dieux. Il n'est jamais dans une situation fausse et on ne l'endort pas pour le tromper. S'il est obligé de surveiller Junon dont il désapprouve la conduite haineuse et le caractère altier, il la traite avec convenance ; point de scènes orageuses, pas d'outrages, pas de menaces, de mauvais traitements. Il demeure toujours digne et maître de lui. Ce qui le distingue de Zeus ce sont surtout les principes en vertu desquels il

agit. Zeus est bien jusqu'à un certain point le gardien de la destinée, puisqu'il craint à un moment que les Achéens n'emportent Troie en devançant le destin (1) et qu'ailleurs il pèse les destinées d'Achille et d'Hector, pour savoir lequel doit succomber (2). Il ne peut rien contre le destin et il est obligé d'abandonner Hector, malgré son désir de le sauver (3). Mais dans la pratique il ne fait guère que ce qui lui plaît, assez capricieusement. Jupiter, élevé au-dessus des passions et des mouvements arbitraires a pour fonction primordiale et unique de veiller à l'accomplissement du *fatum*. Le *fatum* n'est pas l'ordre des choses établi par sagesse et Jupiter n'est pas la Providence. Le *fatum* existe en dehors de lui ; mais il est l'intelligence qui en a une connaissance absolue, l'activité qui lui prépare les voies et moyens. Virgile lui a conservé l'attribut de la toute-puissance — *omnipotens* —, toute-puissance restreinte d'ailleurs, puisqu'il lui est soumis et doit la mettre à son service.

C'est pourquoi Virgile peut employer l'expression *fata Jovis* (4), puisque, sans que le *fatum* soit sa volonté, il le représente cependant et s'identifie avec lui. Dans un sens beaucoup plus large il dit *fata deum*.

En effet les autres divinités virgiliennes ont comme les divinités homériques leurs passions, leur tempérament, leurs préférences et leurs aversions qu'elles s'efforcent de faire prévaloir. Elles n'ont du *fatum* qu'une connaissance fragmentaire, celle que Jupiter veut bien leur communiquer. Et leurs efforts ne sont pas vains, puisque le cours des choses peut être retardé, infléchi et que, si les grandes lignes sont immuables, le but final irrévocablement fixé, il leur reste pourtant un vaste champ d'action. Elles ressemblent donc aux divinités homériques avec cette différence que Virgile les a ennoblies, rendues plus respectables, mises à un niveau très supérieur au niveau humain. D'abord il a ordonné l'Olympe homérique. L'Olympe homérique donne l'impression d'une foule turbulente, dont les sympathies se partagent entre les Achéens et les Troyens ; Héré, Pallas Athéné, Poseidôn, Hermès, Héphaistos sont pour les Achéens, Arès, Phoibos, Artémis, Letô, Xanthos, Aphrodite pour les Troyens (5). Tous se mêlent impétueusement à l'action humaine et ils en viennent même aux mains les uns avec les autres. Virgile a chargé Junon de persécuter les Troyens, Vénus de les défendre, substituant au tumulte grec l'ordre romain. Les autres grands dieux ne figurent qu'accessoirement, dans des cas isolés, Neptune au I^er^ livre pour calmer la tempête et réprimer un empiètement sur son autorité, au V^e^ pour faire plaisir à Vénus en assurant aux Troyens une navigation paisible

de Sicile en Italie, Apollon au IIIe et au VIe livre pour rendre des oracles par ses intermédiaires attitrés, au IXe pour faciliter à Ascagne une action d'éclat ; Diane au XIe pour protéger autant que possible Camilla, Vulcain au VIIIe pour fabriquer l'armure d'Énée. La conduite générale de l'action est remise entre les mains de deux divinités seulement dont il dramatise le conflit. L'*Enéide* est un duel entre Vénus et Junon, qui sont femmes, qui s'affrontent avec une ardeur passionnée. Réduite à deux personnages la rivalité est plus aiguë, plus personnelle ; ici encore Virgile concentre ce qu'Homère avait dispersé. Il en résulte que Vénus et Junon sont les deux protagonistes de l'*Enéide*, dont l'intérêt est de savoir laquelle des deux triomphera. Par l'importance qui leur est donnée, comme par celle attribuée au *fatum*, Énée se trouve forcément relégué au second plan. On a reproché à Virgile de l'avoir réduit à un rôle insignifiant, de l'avoir privé d'initiative ; c'est un grave défaut au point de vue esthétique ; mais c'est la conséquence nécessaire de la conception fondamentale du poème ; subordonné au *fatum*, dont il est le ministre, qu'il ne connaît pas d'abord et qui ne lui est révélé que progressivement, dont il doit anxieusement s'enquérir, subordonné aux deux déesses qui se combattent par-dessus sa tête et inclinent sans sa participation les événements, il ne saurait avoir un rôle indépendant ; il est l'instrument docile de puissances très supérieures à lui-même, sauf dans les derniers livres où Virgile a compris la nécessité de lui faire faire œuvre virile.

En donnant pour fond à l'*Enéide* le duel acharné entre Vénus et Junon, Virgile a eu une conception originale. Dans l'*Odyssée*, Poseidôn persécute Ulysse et Athéné le protège ; mais il n'y a pas conflit entre eux et Athéné explique pourquoi : elle ne veut pas combattre le frère de son père (1). Dans l'*Iliade*, Héré est du parti des Achéens, Aphrodite de celui des Troyens ; mais les deux déesses ne se heurtent pas sans cesse comme dans l'*Enéide*. Reste à savoir comment Virgile a modifié le caractère des deux déesses. Le problème était particulièrement délicat en ce qui concerne Vénus. Dans l'*Iliade*, Aphrodite est une déesse assez méprisée à cause de sa mollesse et des mauvaises mœurs qu'elle favorise chez Pâris. A l'époque hellénistique, sa réputation est encore pire : elle est l'inspiratrice bienveillante de tous les excès de l'amour le plus relâché, elle se complaît à corrompre les hommes et à faire leur malheur. Un pareil personnage pouvait difficilement devenir la protectrice des Romains et la mère des Énéades (2), à qui les Jules faisaient remonter leur race. Elle est restée chez Virgile la déesse de la beauté (3), mais non celle

de la coquetterie. Elle est encore artificieuse, puisqu'au IVe livre elle se moque de Junon, qui vient naïvement lui proposer une alliance et qu'au VIIIe elle berne adroitement Vulcain son époux pour obtenir de lui la fabrication de l'armure d'Énée, mais ces ruses sont pardonnables chez une mère uniquement soucieuse de servir les intérêts de son fils. Et en effet elle n'est chez Virgile qu'une tendre mère attentive, affectueuse, qui n'est plus préoccupée que d'Énée et qui, bornant là tout son ambition, s'est purifiée de toutes les indécences et de toutes les impuretés que la tradition faisait peser sur Aphrodite. Une fois même au Ier livre, elle ne craint pas de prendre un déguisement virginal. Virgile a fondu en elle Athéné protectrice constante d'Ulysse dans l'*Odyssée* et Thétis, mère d'Achille, dans l'*Iliade*. Mais il ne pouvait rien emprunter à Athéné dont la sympathie pour Ulysse provient de ce qu'il est très intelligent et qu'il y a entre eux une parenté spirituelle (1). Il a fait prédominer la mère. Un point qui au point de vue moderne aurait été particulièrement embarrassant, c'est qu'elle n'était la mère d'Énée et par suite l'ancêtre des Jules qu'en raison d'une faiblesse envers Anchise, et que par suite, la naissance d'Énée était irrégulière. Il a dissimulé la chose par un euphémisme en parlant d'un mariage — *coniugio* (2) — et il n'y avait rien dans cette aventure qui pût choquer Auguste, puisque celui-ci était d'avis qu'un partage avec Jupiter n'a rien du tout qui déshonore et, qu'à l'exemple d'Alexandre sacrifiant la vertu de sa mère à l'ambition de descendre d'un dieu, il laissait croire volontiers qu'Atia avait été distinguée par Apollon qui avait eu une nuit commerce avec elle sous la forme d'un serpent (3). Plus pudique qu'Auguste, il feint d'ignorer les rapports d'Aphrodite avec Arès, tandis qu'Auguste a favorisé l'association de Mars, père de Romulus, ancêtre des Romains, avec Vénus, de qui descendait la famille impériale. Le Ier août de l'an 2 av. J.-C. il consacrait à Mars Ultor un temple magnifique, point central de son forum, dans lequel Mars était groupé avec Vénus. La réunion était également opérée au Panthéon (4) et au temps de Pline (5) on voyait près de l'*ara Martis* un Arès colossal assis et une Vénus nue, tous deux œuvre de Skopas.

Zeus, dans l'*Iliade* (6), indigné de la violence d'Héré contre les Troyens, lui dit qu'elle ne serait satisfaite que si elle mangeait tout crus Priam, les enfants de Priam et les autres Troyens. Soucieux de transformer les êtres divins dans le sens du décorum et du respect de soi, Virgile n'a pas conservé à Junon cette brutalité bestiale, mais la haine dont elle poursuit les Troyens est, avec moins de férocité sauvage, plus profonde, plus implacable, plus agissante que celle

d'Héré. C'est une sorte de rage qui la possède tout entière ; elle ne se lasse jamais, n'est rebutée par aucun obstacle ; son orgueil est en jeu ; elle ne peut supporter la pensée qu'elle ne triomphera pas d'Énée ; alors même qu'elle est convaincue de son impuissance, qu'elle reconnaît qu'elle se heurte à l'irrésistible destin, elle ne désarme point ; c'est comme une consolation pour elle que, si elle ne réussit point, elle aura du moins fait tout le mal possible ; elle n'hésite pas à englober dans sa vengeance des innocents ; elle lutte furieusement jusqu'au bout. Virgile a fait dans sa personne une étude psychologique de la haine dans un cœur de femme impérieuse et dominatrice et cette étude est autrement fouillée et magistrale que chez Homère.

Si les personnages divins de l'*Enéide* sont très différents de ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, les rapports entre les dieux et les hommes ne le sont pas moins. Énée est un héros pieux — *pius Aeneas* —, les Troyens sont des gens pieux ; pourtant les poèmes homériques sont beaucoup plus religieux que l'*Enéide*, d'une religion plus primitive, plus pénétrante, plus enveloppante. Le divin et l'humain n'y sont pas encore nettement distincts. Les héros homériques sont semblables aux dieux et ils le sont toujours, même criminels ; Klytaimnestra, qui a assassiné son mari, n'en demeure pas moins « la divine Klytaimnestra ». Par certains côtés ils équivalent aux dieux ; ils ont certaines de leurs qualités à un degré pareil ; un guerrier courageux est « semblable à Arès ». Les dieux sont perpétuellement sur la terre, perpétuellement mêlés aux hommes. Leur protection pour ceux qu'ils favorisent est constante, ininterrompue. Athéné, sous la figure de Mentor, accompagne Télémaque dans un voyage de plusieurs jours ; elle n'est jamais loin d'Ulysse ; à chaque instant elle lui apparaît ; elle le suit dans tous les détails de sa vie et se prête pour lui à toutes les besognes. En outre l'influence des dieux sur les personnages homériques est totale et absolument dominante ; assurément parmi les guerriers de l'*Iliade* il y en a de plus solides et de plus valeureux que d'autres ; nul n'est plus résistant, plus énergique qu'Ajax, fils de Télamon ; Achille est nettement le premier de tous ; ce sont les plus forts, qui, dans la bataille, triomphent des adversaires plus faibles ; mais ils n'ont tous leurs moyens que quand les dieux les leur fournissent ; ce sont les dieux qui leur donnent l'ardeur et le courage et lorsqu'ils ne sentent pas l'influence divine, ils reculent. Ils ont besoin d'être soutenus par les dieux et leur attitude dépend du fait qu'ils le sont ou ne le sont pas. Ils ne savent pas s'ils vaincront ou s'ils succomberont ; cela n'est pas uniquement conditionné par la vigueur de leurs bras ; ce sont les dieux qui donnent le succès glo-

rieux et qui font qu'on réussit ou qu'on échoue. Les dieux sont même les maîtres de leur pensée ; ils leur envoient les inspirations heureuses ou les aveuglent et leur retirent le sens. Il en est tout autrement dans l'*Enéide* : là le divin et l'humain sont séparés d'une façon tranchée ; Énée est le fils d'une déesse ; mais il n'est pas semblable aux dieux ; l'œuvre des hommes n'est rapprochée de celle des dieux que dans quelques comparaisons : Vénus protège Énée comme Athéné protège Ulysse, mais de plus haut ; elle n'est pas sans cesse à sa disposition ; son intervention est plus distante et moins familière, les hommes invoquent souvent les dieux ; l'action de ceux-ci s'exerce dans les cas importants ; ils ne sont pas sans cesse sur la terre mêlés aux mortels. Les guerriers demandent parfois aux dieux de guider un trait pour qu'il ne manque pas son but ; mais ils comptent principalement sur leur vaillance ; ils n'ont pas à chaque minute derrière eux une divinité qui les pousse ou devant eux une divinité qui guide l'ennemi et contre laquelle ils se sentent impuissants ; c'est à eux-mêmes qu'ils doivent le succès. Les hommes vivent une vie moins continuellement dépendante de la divinité ; ils ont une conscience plus nette d'être ce qu'ils sont ; ils ne sont pas suspendus à l'influence divine qui leur inspire leurs pensées ; ils sont plus laissés à eux-mêmes, à leur effort personnel. Ils révèrent les dieux mais comme des êtres très supérieurs avec une piété toute romaine. Le Romain cherche par tous les moyens à se les concilier ; il tâche en observant les présages de connaître leur volonté pour agir d'accord avec le *numen* ; il sollicite leur faveur par des sacrifices minutieusement réglés ; il leur adresse des prières et des vœux ; il tente de les apaiser quand ils sont offensés ; s'il a encouru une souillure il se purifie. Ainsi en toute circonstance se comporte Énée ; les héros homériques sont aussi pieux que lui ; il est dévot.

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

P. 73. (1) Macr., *Sat.*, V, 2, 12. Quid quod et omne opus Vergilianum uelut de quodam Homerici operis speculo formatum est ? — (2) L'assertion suivante de Servius, VII, 1, n'est exacte qu'en gros : In duas partes hoc opus diuisum est : nam primi sex ad imaginem Odyssiae dicti sunt, quos personarum et adlocutionum uarietate constat esse grauiores, hi autem sex ad imaginem Iliados dicti sunt, qui in negotiis ualidiores sunt.

P. 74. (1) *En.*, I, 35. Vela dabant laeti ; *Odyss.*, V, 269 γηθόσυνος πέτας' ἱστία.

P. 76. (1) Macr. *Sat.*, V, 2, 13. Et tempestas mira imitatione descripta est... et Venus in Nausicaae locum. Alcinoi filiae, successit, ipsa autem Dido refert speciem regis Alcinoi conuiuium celebrantis. — (2) Macr., *Sat.*, V, 2, 14. Scylla quoque et Charybdis decenter attingitur et pro Solis armentis Strophades insulae finguntur.

P. 79. (1) Macr., *Sat.*, V, 2, 14. Pro consultatione inferorum descensus ad eos cum comitatu sacerdotis inducitur. Ibi Palinurus Elpenori sed et infesto Aiaci infesta Dido et Tiresiae consiliis Anchisae monita respondent.

P. 80. (1) *En.*, VI, 89 sqq. Alius Latio iam partus Achilles... Causa mali tanti coniunx iterum hospita Teucris Externique iterum thalami. — (2) *En.*, VII, 645 sq. Et meministis enim, diuae, et memorare potestis ; Ad nos uix tenuis famae perlabitur aura. Il., II, 485 sq. Ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε πάρεστέ τε ἴστε τε πάντα, Ἡμεῖς δὲ κλέος οἷον ἀκούομεν, οὐδέ τι ἴδμεν.

P. 81. (1) Macr., *Sat.*, V, 2, 15. Jam proelia Iliadis et uulnerum non sine disciplinae perfectione descriptio et enumeratio auxiliorum duplex et fabricatio armorum et ludicri certaminis uarietas ictumque inter reges foedus et speculatio nocturna et legatio reportans a Diomede repulsam Achillis exemplo et super Pallante ut Patrocle lamentatio et altercatio ut Achillis et Agamemnonis ita Drancis et Turni, utrobique enim alter suum, alter publicum commodum cogitabat, pugna singularis Aeneae et Turni ut Achillis et Hectoris et captiui inferiis destinati ut illic Patroclis, hic Pallantis.

P. 82. (1) Il., V, 449 sqq.

P. 83. (1) Serv., Préamb. du *Comment. sur l'En.* Est autem heroicum, quod constat ex diuinis humanisque personis.

P. 84. (1) *Il.*, I, 523 sqq. — (2) *Od.*, XXII, 352. — (3) *Od.*, VIII, 511 Αἶσα γὰρ ἦν ἀπόλεσθαι, ἐπὴν πόλις ἀμφικαλύψῃ Δουράτεον μέγαν ἵππον. —

(4) *Il.*, VIII, 72 αἴσιμον ἦμαρ Ἀχαιῶν. — (5) Alkinoos dit d'Ulysse *Od.*, VII, 196 sqq. ἔνθα δ' ἔπειτα πείσεται, ἅσσα οἱ αἶσα κατὰ κλῶθές τε βαρεῖαι Γιγνομένῳ νήσαντο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ

P. 86. (1) *Il.*, XX, 30. — (2) *Il.*, XXI, 209 sqq. — (3) *Il.*, XXI, 179. Athéné lui fait observer qu'on ne saurait prolonger l'existence d'un mortel πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ. — (4) *En.*, IV, 614. Et sic fata Iouis poscunt. — (5) *Il.*, XX, 32 sqq.

P. 87. (1) *Od.*, XIII, 341 sqq Ἀλλά τοι οὐκ ἐθέλησα Ποσειδάωνι μάχεσθαι Πατροκασιγνήτῳ, ὅς τοι κότον ἔνθετο θυμῷ, Χωόμενος ὅτι οἱ υἱὸν φίλον ἐξαλάωσας. — (2) Aeneadum genetrix. Lucr., I, 1. — (3) *En.*, IV, 227. Genetrix pulcherrima.

P. 88. (1) *Od.*, XIII, 297 σὺ μέν ἐσσι βροτῶν ὄχ' ἄριστος ἁπάντων βουλῇ καὶ μύθοισιν, ἐγὼ δ' ἐν πᾶσι θεοῖσιν Μήτι τε κλέομαι καὶ κέρδεσι. — (2) *En.*, III, 475. Coniugio, Anchise Veneris dignate superbo, ce qui, du reste, n'empêche pas Vénus d'être la femme légitime de Vulcain. — (3) Suét., *Aug.*, 96. Cass. Dio, 45, 1. Suét., éd. Reiffersch, p. 56. Virgile peut donc dire hardiment *En.*, I, 286 : Nascetur pulcra Troianus origine Caesar. — (4) Cass. Dio, LIII, 27, 2. — (5) *N. H.*, XXXVI, 26. Une inscription d'Éphèse de 48 av. J.-C., CIG 2957, appelle César τὸν ἀπὸ Ἄρεως καὶ Ἀφροδε[ί]της ἐπιφανῆ καὶ κοινὸν τοῦ ἀνθρωπίνου βίου σωτῆρα. — (6) *Il.*, IV, 34 sqq. Εἰ δὲ σύ γ' εἰσελθοῦσα πύλας καὶ τείχεα μακρὰ Ἴλιον βεβρώθοις Πρίαμον Πριάμοιο τε παῖδας, Ἄλλους τε Τρῶας, τότε κεν χόλον ἐξακέσαιο.

CHAPITRE II

LE PREMIER LIVRE DE « L' ÉNÉIDE »

Préambule (1-7). — **1.** Les sept premiers vers de l'*Enéide* en donnent le résumé condensé et complet. En mettant en tête ce préambule, Virgile atteste que son poème sera un tout strictement composé et parfaitement un. En même temps c'est un des exemples les plus brillants et les plus significatifs de cette poésie serrée, pensée où les mots et leur place sont choisis avec soin, doivent être considérés de près et pesés et qui n'a rien de commun avec l'abondance facile et fluide du style homérique. *Arma* est en tête, parce que l'épopée guerrière est plus importante aux yeux des anciens que l'épopée d'aventures (1) et bien que l'*Enéide* débute par les voyages ; c'est un poème de batailles ; *uirumque* et ce sera en même temps une *Enéide*, quoiqu'il ne nomme pas ici son héros, non pas qu'elle embrasse toute la vie d'Énée ; le point de départ et l'arrivée sont nettement fixés : *Troiae... ab oris Italiam... Laviniaque... litora* (2) ; ce héros a une mission fatale, *fato profugus* (3) ; il a quitté sa patrie par la volonté du destin ; dès le second vers nous trouvons le *fatum*, dont il sera sans cesse question, qui domine et dirige tout le poème ; la période qui suit rétablit l'ordre des événements tels qu'ils se succèdent dans l'*Enéide* : tribulations sur terre et sur mer — *terris iactatus* (4) *et alto* —, sur terre parce qu'il n'a pu s'établir ni en Thrace, ni en Crète, et que le séjour de Carthage lui a été particulièrement dangereux, sur mer parce qu'il a subi de furieuses tempêtes ; causes de ces tribulations les violences des dieux motivées par la colère de Junon, dont deux mots fixent le caractère pour tout le reste du poème : *Vi superum* (5), *saeuae memorem Junonis ob iram* (6) ; viennent les souffrances de la guerre — *bello* — jusqu'à ce qu'Énée ait fondé une ville et introduit ses dieux dans le Latium — *inferretque deos Latio* — ; c'est là l'idée fondamentale de l'*Enéide*, sur laquelle Virgile n'a jamais varié (7). Enfin

les conséquences immédiates et lointaines de l'établissement des Troyens en Italie, la formation de la race latine — *genus unde latinum* —, puis Albe et Rome. Dès le 7e vers de l'*Enéide*, nous sommes fixés sur l'idée maîtresse du poème : nous avons Rome en perspective.

Un point intéressant à noter, c'est que, bien que ce préambule soit destiné à donner au lecteur une idée exacte et totale de l'*Enéide*, il renferme pourtant une contradiction avec la fin du poème. Quand Virgile l'écrivit, il avait adopté le système de Caton (1), à savoir que les premiers habitants de l'Italie, étaient les Aborigènes et que la race latine était résultée de leur fusion avec les Troyens. Or, en cours de travail, il s'est décidé à donner une place importante aux Italiotes parmi les ancêtres des Romains ; dans les derniers livres, les Latins préexistent à l'arrivée d'Énée en Italie (2) ; les Troyens se fondent dans la race latine ; ils ne la créent point. D'où la preuve que le préambule a été rédigé avant les derniers livres et que, dans l'*Enéide* définitive, les mots *genus unde Latinum* auraient été modifiés.

Si original que soit ce préambule, Virgile s'est proposé — et cela est caractéristique de son art — d'imiter discrètement à la fois les premiers vers de l'*Iliade* et ceux de l'*Odyssée* (3) ; c'est le procédé de l'imitation conjointe ; il se distingue du reste de ses modèles en ce qu'il déclare qu'il chante en son propre nom — *cano* — ; il a réservé la muse pour l'invocation qui suit, la légende d'Énée qu'il considère comme de l'histoire, malgré le flottement de la tradition, et qu'il raconte d'après ses sources, l'action mythologique, que les Muses peuvent seules connaître, ce qui est une façon de dire que c'est une fiction (4).

Invocation à la Muse (8-11). — **2.** L'invocation à la Muse était un motif trop essentiel de l'épopée pour que Virgile pût le négliger, quoique par le mot *cano* il ait affirmé sa personnalité et se soit distingué d'Homère, simplement interprète de la pensée divine, qui tire toute sa poésie du commerce avec les Muses. Il demande à la Muse de lui révéler par suite de quelle volonté contrariée ou de quel ressentiment — et il prépare ainsi la réponse — la reine des dieux (5) force un homme si remarquable par sa piété à endurer tant d'épreuves(6). Et il clôt le couplet en s'étonnant qu'une âme divine puisse ressentir de si grandes colères.

Quel est au juste le sens de ce dernier vers ? C'est l'expression de l'indignation d'une âme romaine qui se révolte contre la tradition, qu'il est bien forcé d'admettre, à savoir que le fondateur de la grandeur de Rome, l'homme pieux par excellence, a été persécuté injus-

tement par la reine des dieux. C'est une protestation et une vengeance, non une impiété. En outre Virgile a singulièrement relevé la moralité des dieux homériques ; il n'a pu le faire au même degré pour Junon dont l'hostilité aveugle contre les Troyens était le ressort même de l'*Enéide*. Il semble regretter d'être obligé de mettre en scène un personnage divin si peu conforme à l'idée qu'il se faisait, à la suite des philosophes, de la divinité et il est heureux de montrer qu'un simple mortel, l'ancêtre vénéré des Romains, lui est très supérieur. C'est une sorte de paradoxe que cette déesse faisant son souffre-douleurs d'un homme qui ne l'a jamais offensée et qui ne cherche qu'à l'apaiser. La tradition épique, qu'il est obligé d'adopter, est en conflit avec sa conscience de penseur éclairé.

Causes de la colère de Junon (12-33). — **3.** A la question posée à la Muse voici la réponse. Il y avait autrefois une ville antique, Carthage, située en face de l'Italie et de l'embouchure du Tibre, au loin. Rome est apparue à la fin du préambule ; ici surgit Carthage ; les deux rivales se regardent. Elle fut opulente, belliqueuse, préférée même à Samos par Junon qui y avait son char et ses armes (1). C'est là la ville dont dès cette époque Junon prétendait faire la maîtresse du monde, si le destin le permettait ; mais elle avait entendu dire — *audierat* (2) — que le peuple-roi serait un peuple descendant des Troyens, qui anéantirait la Libye. D'autre part, elle a contre les Troyens un ressentiment tout particulier : le jugement de Pâris et l'outrage fait à sa beauté, les faiblesses de Jupiter pour Ganymède, et elle se rappelle le rôle qu'elle a joué au premier rang pendant la guerre de Troie (3). C'est pourquoi (4) elle écartait les Troyens (5) du Latium (6) et pourquoi ceux-ci, en vertu des destins, erraient depuis de longues années (7) sur les mers. Et cela n'est pas surprenant, puisque la nation romaine ne pouvait provenir que d'un pénible enfantement.

Ainsi Virgile donne à la colère de Junon un double motif, l'un politique et de conception grandiose, l'autre mesquin et d'amour-propre féminin ; ainsi il aime à juxtaposer, à amalgamer des éléments divers, sans se rendre compte qu'un parti-pris décidé, une simplification hardie produirait un effet autrement saisissant. S'il avait donné uniquement pour cause à la haine de Junon la volonté de faire triompher Carthage de Rome, il l'eût singulièrement grandie et il eût donné à l'*Enéide* une physionomie bien plus puissante. Mais il n'ose pas s'affranchir de la conception épique. Toutefois en faisant allusion aux guerres puniques ici, dans les imprécations de Didon au IV^e^ livre, par la bouche de Jupiter au XII^e^, il relève et dramatise

son sujet. Il a montré dès le début que la fondation de Rome est le sujet latent et profond de l'*Enéide*. La perspective de la lutte de Rome contre sa plus grande ennemie, qui a failli l'anéantir, est projetée comme une ombre menaçante derrière les événements épiques plus insignifiants ; la fiction pâlit à la lumière de l'histoire.

Monologue de Junon (34-49). — **4.** Le récit épique commence ici : les Troyens perdant de vue la Sicile et gagnant le large, mettent à la voile, joyeux — *laeti* (1) —. On a remarqué que Virgile jetait le lecteur au milieu de l'action de l'*Enéide* ; ce n'est pas assez dire ; le moment où les Troyens espèrent qu'une dernière et courte traversée va les amener en Italie est justement celui où ils sont assaillis par un ouragan si furieux qu'ils manquent de périr et que du moins ils sont rejetés loin du but. Le coup est si fort qu'Énée lui-même doute de la possibilité d'accomplir sa mission, ce qui explique pourquoi il se laisse prendre si facilement à l'attrait d'un bon gîte et à l'amour de Didon. C'est une péripétie dramatique ; entre l'art d'Homère et celui de Virgile s'est placé historiquement le développement de la tragédie grecque. L'*Enéide* en a été profondément influencée. C'est une épopée dramatique. Le mot *laeti* est important et caractéristique ; le récit est le fond de l'*Enéide*, mais ce n'est que le fond. Le grand souci de Virgile c'est l'état d'âme et la pyschologie des personnages, l'impression que les événements font sur eux. Les Troyens sont joyeux ; leur joie va se changer en angoisse.

L'action commence en même temps sur la terre et dans le ciel. Junon vient de nous être présentée ; immédiatement elle entre en scène. Elle aperçoit des Troyens ; où est-elle ? D'où vient-elle ? Virgile omet de le dire. Le merveilleux d'Homère est détaillé et précis ; celui de Virgile est vague ; Virgile a pensé le faire mieux accepter en laissant de côté les réalités un peu puériles ; il lui a enlevé ainsi son caractère de possibilités naïves. Junon débute par un monologue ; le monologue est fréquent chez Homère ; il a été perfectionné par les tragiques ; c'est un monologue tragique que nous allons entendre. Le ton en est indiqué par Virgile lui-même — *flammato... corde* 50 —, suivant son habitude d'avertir le lecteur de l'impression qu'il veut qu'il ressente et de le plier à ses intentions. C'est une explosion de passion enflammée — le mot *ira* a été appliqué trois fois déjà à Junon —, assujettie aux formes oratoires. La passion virgilienne n'est pas la passion réelle, telle que nous la constatons dans la vie, avec ses incertitudes, ses faiblesses ; c'est la passion lucide, raisonnante, concentrée, tirant de cette concentration une force extraordinaire et s'exprimant avec éloquence. Par suite c'est une conven-

tion, la convention proprement classique. Dans ce monologue tout le caractère de Junon se révèle instantanément ; Junon est une déesse, mais elle est femme, une femme hautaine, dominatrice, que toute atteinte à ses volontés et à son orgueil met hors d'elle-même. Telle elle apparaît ici, telle elle demeure. Le caractère très simple est conçu avec une unité magistrale.

Dès le premier mot son moi s'affirme — *mene* — ; renoncer à une entreprise, se sentir vaincue — *victam* —, impuissante — *nec posse* —, c'est là l'humiliation qui l'exaspère. En même temps nous sommes au courant de la situation : Junon est engagée dans une lutte implacable avec un simple mortel : Énée, et elle n'a pas le dessus. Ici se présente à son esprit l'objection capitale qui devrait la faire réfléchir, l'opposition des destinées — *vetor fatis* — ; elle y échappe, en femme exaspérée qu'elle est, en ne la prenant pas au sérieux. Elle se remémore alors, pour augmenter sa confusion, la vengeance tirée par Pallas d'Ajax, fils d'Oïlée et cette fois elle la peint sous les couleurs les plus propres à la rendre blessante par le contraste ; elle a été totale (1) : une flotte entière submergée pour la faute et la folie d'un seul — *unius ob noxam et furias* — ; éclatante : Pallas, quel privilège ! a manié la foudre de Jupiter, bouleversé la mer ; elle a transpercé la poitrine embrasée de son ennemi et l'a cloué à la pointe d'un rocher. Retour sur elle-même : quelle dérision ! — elle, reine des dieux, sœur et femme de Jupiter, fait depuis tant d'années la guerre — les belligérants sont sur le même pied — depuis tant d'années à une seule nation. Conséquence : elle n'a plus à compter sur les hommages des mortels.

Tel est ce monologue superbe, d'un art si nettement virgilien qu'on le croirait, si l'on n'était pas averti, absolument original. Il a pourtant un prototype, le monologue de Poseidôn dans l'*Odyssée*. Virgile l'a transformé et y a glissé des imitations de détails pris ailleurs (2).

Démarche auprès d'Eole (50-80). — **5.** La conclusion est tellement évidente que Junon ne l'exprime même pas ; étant donné la violence de ses sentiments et suivant la loi de rapidité du récit virgilien, elle passe instantanément à l'acte et se rend en Éolie (3), sans que nous sachions comment elle s'y rend. C'est la patrie des ouragans (4). Ces ouragans, Virgile les décrit avec un pittoresque auditif dans lequel il y a le souvenir des voix de la tempête, mais traduit par des artifices de style et des emplois de lettres, l'*s* pour rendre le sifflement, l'*m* et l'*u* pour le grondement, l'*r* pour le roulement du son, le *c* dur pour la résistance de l'obstacle. C'est là un pittoresque cérébral, non sensitif ; nous admirons l'ingéniosité de l'écrivain,

nous ne sommes pas transportés dans le monde réel (1). Le pittoresque auditif est du reste complété par le pittoresque visuel, puisque cet épouvantable fracas a lieu dans l'obscurité sombre des cavernes. Ce qu'il y a de curieux et de caractéristique, c'est que, si sensible que soit Virgile aux aspects et aux sons de la nature, il ne s'est pas inspiré ici d'impressions personnelles, mais qu'il doit beaucoup à Lucrèce (2). Seulement Lucrèce, en nous montrant en jeu les forces des vents, s'en sert pour expliquer des phénomènes naturels. Virgile, dépaysant son emprunt, l'associe au merveilleux mythologique. En outre, Lucrèce n'avait mentionné que des effets normaux et que nous constatons par l'observation ; Virgile voulant donner une idée gigantesque de la puissance de ces éléments tumultueux, déclare que s'ils étaient libres, ils anéantiraient l'univers. C'est une hyperbole très outrée ; or l'hyperbole est une figure dont Virgile se plaît à user, avec un goût souvent contestable.

Pour éviter ce désastre (3), c'est une puissance supérieure, celle de Jupiter, régulateur du Cosmos, qui, après les bouleversements primitifs et les luttes titanesques, a constitué l'ordre actuel et emprisonné les malfaiteurs sous d'énormes montagnes, dans des cavernes sombres où ils conservent toute leur fureur mais où ils se heurtent contre un obstacle insurmontable et sont rendus inoffensifs. Réalisant l'idée de la discipline romaine, il leur a donné un roi, Éole, magistrat à fonctions bien définies, qui leur commande. Ce roi est assis sur une hauteur, le sceptre en main. S'agit-il du sommet de la montagne sous laquelle ils mugissent ? Comment agit-il sur eux ? Tout cela est fort imprécis. Un des défauts de l'art virgilien c'est le vague dans le détail, et c'est une tentative vaine que de chercher à expliquer ce que le poète n'a pas voulu expliquer lui-même (4). Le tableau a de la grandeur, mais l'attitude d'Éole est figée, conventionnelle ; autrement vivant que le royal mannequin de Virgile est l'Éole homérique, père de six fils et de six filles mariés ensemble, qui fait bonne chère avec eux dans son palais et qui, pour assurer à Ulysse une navigation calme, lui remet les vents enfermés dans une outre. Le personnage est tellement modifié dans le sens d'une fausse noblesse classique, qu'on douterait que Virgile ait songé à l'*Odyssée*, s'il ne lui avait emprunté un trait significatif (5).

Junon s'adresse à lui en suppliante — *supplex* 64 —, mot important, qui nous avertit du ton qu'elle veut prendre et, trait psychologique très pénétrant, qu'elle ne réussit point à prendre, étant trop hautaine pour cela. Son discours est bref, précis et sec. Elle l'interpelle par son nom — *Aeole* 65 — et, si elle rappelle la fonction que

lui a confiée le père des dieux et le roi des hommes (1), c'est moins pour le flatter que pour expliquer sa visite. La seule raison qu'elle lui donne pour solliciter son intervention c'est qu'elle a besoin de lui personnellement : un peuple, qui est son ennemi particulier — *inimica* 67 — navigue sur la mer Tyrrhénienne (2). Puis elle formule ses ordres, qui sont nets et péremptoires, comme lorsqu'on s'adresse à un inférieur : déchaîner les vents, engloutir les navires ou les disperser sur les flots avec ceux qui les montent (3) — l'alternative, sans doute parce que Junon prévoit que les destins s'opposeront à l'anéantissement — ; assez brutalement elle indique le prix du service qu'elle réclame : de ses quatorze nymphes (4) elle donnera à Éole la plus belle, Deiopea, qui sera sa femme légitime et le rendra père de beaux enfants. Que Junon ait quatorze nymphes à son service, c'est ce que nous ne savons point par ailleurs ; la chose paraît inventée pour la circonstance.

Éole s'incline. Suivant les idées d'ordre qui sont romaines, les dieux chez Virgile sont fortement hiérarchisés. Il donne à Junon son titre, dont elle s'est parée au v. 46 — *O regina* 76 — ; à elle de formuler ses désirs, à lui d'obéir ; il est son obligé ; c'est à elle qu'il doit sa modeste royauté, la bienveillance de Jupiter, la faveur d'être admis aux festins des dieux et c'est grâce à elle qu'il commande aux ouragans. Que Junon se soit entremise pour cela, c'est ce que nous ne savons pas d'ailleurs ; la chose paraît être inventée par Virgile ; quant aux festins des dieux, c'est un souvenir homérique ; il n'y en a pas dans l'*Enéide* ; Virgile a trop souci du decorum des dieux, pour nous les montrer à table.

Toute la scène a une couleur nettement originale ; les éléments qui la composent sont pourtant homériques. Virgile a puisé dans l'*Iliade*, au moment où Héré va demander à Hypnos d'endormir Zeus pour qu'elle puisse accabler les Troyens. L'emprunt et la transformation de l'emprunt sont caractéristiques de l'art virgilien (5).

La tempête (81-123). — **6.** A peine Éole a-t-il achevé de parler qu'il agit, ce qui est conforme à l'impatience de Junon et à la loi de rapidité du récit virgilien. Comme la montagne est creuse — *cauum... montem* 81 —, qu'Éole la frappe non de la pointe, mais du manche de sa lance — *conversa cuspide* (6) 81 —, que les mots *impulit in latus* 82 expriment, non une déchirure mais une poussée latérale, la représentation est celle d'une coupole qu'on fait basculer en partie, ce qui ouvre aux vents une issue. Ils se précipitent en troupe et leur tourbillon balaie la terre. La terre figure ici pour généraliser la tempête qui n'est pas un grain local, mais un bouleversement universel ;

déjà ils se sont abattus sur la mer qu'ils bouleversent jusque dans ses fonds les plus bas, hyperbole colossale qui n'est pas isolée et qui, avec ses congénères (1), exprime le caractère fondamental de cette tempête qui n'est pas un phénomène naturel, mais un cataclysme épouvantable n'ayant rien de commun avec les ouragans habituels. Il faut admettre qu'une fois libres les vents reprennent leur cours naturel. Virgile ne mentionne ici que l'Eurus et le Notus, souvent accouplés par les poètes (2) et de direction opposée, et l'Africus, à cause du voisinage de l'Afrique ; mais il y en a d'autres, l'Aquilon 102, le Zéphyre 131 ; il a dit d'abord *venti* 82, ce qui les comprend tous ; il ne s'astreint pas à les énumérer tous dès le début ; il en nomme successivement quelques-uns suivant ses besoins. Le caractère de cette tempête, ce n'est pas seulement sa violence, mais son instantanéité (3). Et c'est pour cela que les Troyens n'ont ni la possibilité ni le loisir d'esquisser une manœuvre de salut ; ils poussent des cris ; ils sont immédiatement plongés dans la nuit noire ; le tonnerre a retenti ; les éclairs se répètent. C'est l'écrasement, la mort subite, inévitable.

On a quelquefois reproché à Virgile de n'avoir pas fait une tempête romantique. Il y a pourtant des traits de pittoresque visuel et auditif : bouleversement de la mer 84, obscurité noire 89, tonnerre, éclairs 90, grondement des vagues 124, grincement des cordages et cris des matelots 87, sifflement du vent 102. Mais ce sont des traits constants, qui se retrouvent dans tous les ouragans et non pas des souvenirs personnels, originaux, de ceux auxquels Virgile avait pu assister ; ils constituent la tempête classique. C'est bien la tempête classique qu'a peinte Virgile. Mais surtout son intention a été de représenter non point une tempête pittoresque, mais une tempête pathétique. L'intérêt c'est de savoir ce qu'au milieu de ce déchaînement effroyable vont devenir les navires et les hommes ; ce sont les navires et les hommes que Junon veut atteindre ; le jeu des éléments n'est qu'un moyen et ce n'est pas d'y insister que se propose le poète.

Énée apparaît donc et il devait apparaître en premier lieu, puisque c'est lui qui est visé et que Junon vaincue par lui essaie de prendre sa revanche. Il se sent glacé (4), il gémit, il lève les mains au ciel, ce qui indique qu'il se rend vaguement compte du caractère surnaturel de la tempête. Il envie le sort (5) de ceux qui sont morts sous les murs de Troie (6), se rappelle son combat avec Diomède (7), et regrette de n'être pas tombé sur le sol où gît (8) Hector, le grand Sarpédon, et où le Simoïs (9) roule sous ses ondes tant de boucliers, de casques,

de cadavres de vaillants. La violence de cette explosion est soulignée, suivant l'usage virgilien, par le mot *iactanti* 102.

On a regretté que, la première fois que Virgile nous met en contact avec son héros, ce soit pour que nous l'entendions gémir. On voudrait qu'il essaie de lutter. Mais ceci est exclu par le caractère même que Virgile a imprimé à la tempête. Dans un cataclysme si soudain et si formidable il n'y a qu'à attendre la mort. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il l'ait mis dans une situation pareille, et le cas n'est pas isolé dans l'*Enéide* : Énée s'y trouve souvent dans des circonstances telles, qu'il ne peut pas jouer le rôle qui est celui d'un héros épique. En outre Énée n'est ici, comme nous le verrons, qu'une doublure d'Ulysse ; Ulysse lui aussi dans la tempête est tout d'abord découragé et le grand défaut du caractère d'Énée c'est qu'il a tantôt la psychologie d'un héros homérique et tantôt celle d'un contemporain de Virgile ; elle est composée d'éléments irréductibles. Enfin si le découragement est un des sentiments fréquents chez les héros homériques — et à leur exemple Jason dans les *Argonautiques* d'Apollonios n'en est pas exempt —, ils se reprennent vite et essaient de se tirer d'affaire ; ce qu'il y a de malheureux ici pour Énée, c'est qu'il n'y a pas lieu de réagir.

Conformément à sa conception bien arrêtée de la tempête, Virgile nous la montre acharnée contre la flotte troyenne ; c'est d'abord le navire d'Énée qui subit l'assaut. Le vent frappe la voile de face, les rames se brisent (1), le bâtiment tourne sur lui-même et offre le flanc à une énorme lame, en grand danger par conséquent de sombrer. Les Troyens sont suspendus au sommet des vagues ou entraînés jusqu'au fond de la mer. Trois navires sont jetés par le Notus sur des récifs cachés qu'on appelle les Autels — *Arae* 109 —, trois autres jetés et enlizés dans les Syrtes (2), spectacle déplorable (3) ; et ceci montre bien le caractère surnaturel de la tempête, puisque les Aræ sont situées entre la Sicile et la Sardaigne (4) et qu'il serait impossible, même par le grain le plus fort, que les bateaux d'une même flotte soient en quelques minutes jetés si loin les uns des autres. L'épisode le plus tragique est celui du navire d'Oronte ; sous les yeux d'Énée (5), qui voit ainsi combien la situation est terrible, une vague énorme s'abat verticalement sur l'arrière et jette à la mer le timonier ; le navire tournoie et s'engloutit. Quelques survivants réapparaissent nageant sur la vaste mer, au milieu des épaves et des trésors de Troie. Pour conclure, un coup d'œil sur les autres navires qui font eau de toutes parts (6) et vont eux aussi s'enfoncer dans les flots.

Ainsi Virgile a fait très nettement ce qu'il a voulu faire (7) ; c'est

l'effet foudroyant de la tempête sur la flotte d'Énée qu'il a décrit, ce qui n'empêche point que sa tempête ne soit en grande partie composée avec des éléments homériques qui, dans le modèle, constituent un ensemble tout autre et d'une physionomie très différente (1).

Intervention de Neptune (124-156). — **8.** La tempête ne dure que quelques minutes ; si elle se prolongeait, c'en serait fait des Troyens ; elle s'apaise aussi brusquement qu'elle a éclaté. Averti du déchaînement de l'orage par le grand murmure de la mer (2) et par l'agitation qui s'étend jusqu'au fond (3) Neptune, violemment ému, mais sans que cette émotion trouble le calme majestueux de son visage, montre sa tête au-dessus des flots et regarde au loin — *prospiciens* 127. L'apparition est superbe ; ce qui est intéressant ici c'est que Virgile s'est sûrement souvenu du type de Poseidôn de l'art hellénique à partir du IV^e^ siècle (4). De nombreux passages de l'*Enéide* montrent qu'il portait un vif intérêt aux œuvres d'art, qu'il s'en est souvenu dans sa poésie, qu'elles ont été pour lui une source d'inspiration. Comment il les jugeait et ce qu'il en a tiré, c'est ce que nous aurons l'occasion d'examiner. Il constate immédiatement l'étendue du désastre (5), se rend compte qu'il s'agit d'une machination de sa sœur dont il connaît le caractère perfide et emporté — le vers est fin et spirituel —, et, pour ne pas compromettre à la façon homérique la dignité divine dans une querelle de famille, c'est à ses instruments qu'il s'en prend ; il appelle à lui l'Eurus, nommé le premier par Virgile 85, et le Zéphyre qui n'a pas été signalé jusqu'à présent, mais qui est un agent de la tempête homérique (6). Il leur adresse une verte semonce. Il est court, impérieux, outrageant. S'il intervient, ce n'est point par intérêt pour les Troyens, qu'il feint d'ignorer, mais parce qu'il a des fonctions sur lesquelles il n'est pas permis à des inférieurs d'empiéter. Magistrat, dans toute la force de la conception romaine, il est chargé de maintenir l'ordre et n'admet point qu'on le trouble contre sa volonté — *meo sine numine* 133 —. Il est indigné de ce bouleversement (7). Il devrait punir ; mais le plus pressé est de réparer le mal commis. Le célèbre *quos ego...* (8) n'est pas seulement un beau mouvement oratoire ; c'est la caractéristique d'un magistrat éclairé, intelligent, plus soucieux de réparer que de châtier. Il se contente donc de menacer en cas de récidive et renvoie les coupables à leur roi, qu'il traite avec une ironie dédaigneuse en comparant sa grandeur (9) à l'humilité de ce fonctionnaire subalterne. Tout ceci est superbe, écrasant, mais n'est pas bien d'accord avec l'idée qui nous a été donnée d'Éole 61 sqq. Si Éole a pour ministère de retenir ou de

déchaîner les vents sur un ordre reçu — *iussus* —, on ne voit pas quelle faute il a commise, puisqu'il a reçu un ordre de Junon. En réalité, Neptune fait retomber sur un subordonné la responsabilité qui incombe à un autre plus haut placé.

L'ouragan a été excité par une influence surnaturelle ; il est calmé de même et avec une rapidité égale — *dicto citius* 142. Par un contraste dont il est coutumier, Virgile fait succéder la peinture de la sérénité tranquille et de la lumière renaissante à celle du tumulte et de l'obscurité (1). Ce sont les hommes qui étaient en danger ; le secours leur vient ; la Néréide Cymothoé et Triton dégagent les trois navires échoués sur l'écueil ; Neptune s'occupe lui-même (2) — tout cela est bien réglé — des navires enlizés dans les Syrtes, dont il ouvre l'accès ; pour rendre plus saisissante l'image du calme, Virgile nous le montre, peut-être en souvenir d'une fresque d'une ville de Campanie, tel qu'il est souvent représenté dans l'art hellénistique et suivant un motif fréquent dans l'art romain, parcourant la surface de la mer sur son char léger. La comparaison qui suit est originale, cas rare chez Virgile — ce sont pourtant chez lui les plus belles — ; l'idée première provient sans doute du rapprochement homérique, devenu usuel d'une assemblée tumultueuse avec les flots de la mer (3). Ce qui lui appartient en propre, c'est l'image de ce grand personnage respecté qui apaise par sa seule présence l'émotion populaire (4). La chose a dû se produire plus d'une fois dans la vie publique romaine. Virgile en parlait-il par oui-dire ou comme témoin ? Nous l'ignorons. Ce qui est très certain, c'est que cela a une couleur romaine, comme le caractère de Neptune, comme les rapports de Junon et d'Éole.

Débarquement en Libye. La chasse. Le repas (157-222). — **9.** Les Énéades (5) se dirigent vers la côte de Libye et abordent au point le plus rapproché. Le premier mot du morceau *defessi* est capital ; il marque leur état physiologique et psychologique ; ils sont épuisés. Ils trouvent une espèce de fiord, qui s'enfonce profondément dans les terres (6) et dont une île barre l'entrée ; il faut se figurer cette île comme triangulaire, à cause du pluriel *laterum* et du fait que la grande lame du large, qui s'y brise, se partage — *scinditur* — en ondulations qui reviennent sur elles-mêmes (7) ; ce port est entouré de falaises et de deux roches qui menacent le ciel (8) ; à leur pied l'eau est calme et silencieuse ; en haut, des bois dont le feuillage est agité par la brise, ce qui est naturel, puisqu'ils sont sur une hauteur (9). En face de l'entrée, une caverne avec de l'eau douce, des sièges de roc vif, séjour des nymphes. Nul besoin d'amarres ou d'ancres pour les navires au mouillage. Il serait inutile de chercher un port sur la côte d'Afrique ;

il est fabriqué avec des éléments odysséens (1). Ce qui est propre à Virgile c'est l'impression de paix et de sécurité sur laquelle il insiste et qui s'oppose au tumulte et aux dangers qui précèdent ; le contraste, avec la péripétie, est un des moyens préférés de son art et cela, il ne l'emprunte pas à Homère.

Énée n'a pu amener avec lui que sept navires. Virgile — c'est là ce qui lui importe — peint énergiquement et la joie des Troyens débarqués de se sentir sur la terre ferme — *magno telluris amore, optata... harena* 171 sq. — et leur fatigue physique : ils se jettent trempés d'eau de mer sur le rivage. Achatès allume du feu (2) ; les autres, malgré leur épuisement — *fessi rerum* 178 —, tirent du navire le blé mouillé et ce qu'il faut pour en faire de la farine (3). Virgile se propose ici un double but : précurseur de l'art classique, il relève par l'élégance du style de petites opérations jugées basses ; psychologue, il montre comment, dans des corps anéantis par la fatigue, l'activité se réveille progressivement et la nature reprend ses droits.

Énée ne prend point part à ces préparatifs ; le dédain des soins matériels est un des éléments constitutifs de la prétendue noblesse classique, qui remonte à Virgile. Achille, au ch. IX de l'*Iliade*, est moins détaché des choses matérielles ; mais la situation n'est pas la même ; dans l'*Iliade*, il s'agit de recevoir dignement des hôtes ; ici il n'est question que du repas des équipages. Quoiqu'il en soit, Virgile réserve son héros pour des occupations moins terre à terre, penser, sentir, agir. Énée monte donc sur un point culminant (4) d'où il embrasse l'étendue de la mer pour voir s'il n'apercevrait point quelqu'un de ses compagnons ; c'est à leur sort qu'il songe ; aucun navire à l'horizon. Il aperçoit trois cerfs suivis d'une harde nombreuse, saisit l'arc et les flèches qu'Achatès avait apportés à tout hasard ; lui est parti sans armes ; nous apprenons seulement ici qu'Achatès l'a suivi ; c'est un usage chez Virgile de ne faire apparaître les personnages qu'au moment où ils jouent un rôle. Énée tue sept bêtes (5), parce qu'il a sept navires. Il les distribue à ses compagnons avec du vin dont Aceste (6) avait fait cadeau au départ. Il y a dans ce récit des difficultés : comment du haut de son rocher Énée peut-il atteindre les cerfs ? Il n'est pas question qu'il en descende — *constitit hic* 188. Comment, avec le seul Achatès, peut-il rapporter sept cerfs énormes ? (7) Virgile ne se soucie pas du détail exact ; il s'est préoccupé de montrer chez Énée un chef attentif, inquiet du sort de ses compagnons disparus, soucieux des besoins de ceux qui lui restent. Cela lui a paru plus important que des réalités sans grand intérêt. Homère, qu'il a imité ici (8), procède autrement.

Après avoir pourvu à la nourriture de ses compagnons, Énée songe à réconforter leurs âmes. Il leur fait un petit discours, qui n'est pas toujours d'une logique bien convaincante, mais qui peut suffire à des esprits communs et naïfs. Il leur rappelle qu'ils ont subi des épreuves plus terribles [1] et que la divinité mettra fin également à celles-ci — cela est aléatoire. Il leur parle de Scylla, des rochers des Cyclopes et leur fait entrevoir que ce sont des aventures, dont peut-être ils aimeront plus tard à se souvenir — perspective assez médiocre et qui n'adoucit pas beaucoup le présent. Enfin — et c'est là le point véritablement solide —, ils ont leur destinée qui les appelle dans le Latium [2] où revivra Troie. Il conclut en les engageant à témoigner de l'endurance [3] jusqu'à l'arrivée de jours meilleurs.

L'intention et le ton du discours sont soulignés par Virgile — *dictis maerentia pectora mulcet* 197 — ; il est bien approprié à son but. Il est du reste largement imité de l'*Odyssée* [4].

Le grand mérite d'Énée en prodiguant ces encouragements mélancoliques, mais au fond virils, c'est qu'il n'est pas rassuré lui-même. Ce n'est pas un impulsif, comme les héros d'Homère, c'est un homme réfléchi, qui se maîtrise et subordonne tout à son devoir. On lui a reproché de n'avoir qu'une espérance de commande et après tant d'assurances données de n'avoir pas une confiance plus robuste dans sa destinée ; mais après la catastrophe dans laquelle il a failli périr lui et son peuple, il est naturel qu'il soit déprimé. Vénus elle-même, un peu plus loin, demande à Jupiter s'il n'a pas changé d'avis. En outre, l'idée dominante du 1er livre, est de faire passer les Troyens de l'extrême infortune à la sécurité, des perspectives sombres à une situation riante ; c'est donc là le point de départ nécessaire de la conception esthétique. Quant à ses compagnons, ils sont maintenant ranimés par ses paroles mais surtout par la certitude d'un repas plantureux. La préparation de la viande des cerfs tués est décrite avec précision et conformément aux usages [5]. Puis les Troyens s'étendent sur l'herbe [6] et mangent avec délices ; ils s'emplissent de vieux vin et de gibier gras 215. Évidemment, Virgile a voulu peindre ici leur bestialité ; remarquons toutefois qu'ils sortent d'un cataclysme qui les rend plus sensibles au bien-être. Ce n'est que le repas terminé [7] qu'ils songent à déplorer le sort de leurs compagnons. Cette psychologie terre-à-terre est du reste homérique. Ce qui ne l'est pas, c'est le soin que prend Virgile de montrer combien Énée leur est supérieur. Il est probable qu'il mange [8], mais cela ne nous est pas dit. Il ne reparaît que pour se distinguer — *praecipue* — par sa sensibilité — *pius* [9] 220 —, quand il s'agit de pleurer les

absents et ses regrets se portent sur eux successivement (1). L'effort de Virgile pour le mettre bien au-dessus du vulgaire est évident.

Entretien de Vénus et de Jupiter. Message de Mercure (223-304). — **10.** L'action de l'*Enéide* étant double, terrestre et céleste, la difficulté était d'introduire les scènes dans le ciel sans interrompre l'action sur la terre ; Virgile en a triomphé très élégamment : la démarche de Junon a lieu pendant la navigation des Troyens, sur laquelle il n'y a rien d'intéressant à nous dire jusqu'au moment où éclate la tempête ; l'entretien de Vénus et de Jupiter s'engage lorsque repas et souvenirs donnés aux compagnons disparus sont terminés, les Troyens n'ayant plus rien à faire qu'à s'endormir ; il ne fait pourtant pas encore nuit, comme le montrent les v. 223-226 (2).

Nous avons dit que l'*Enéide* était un duel entre deux déesses, Junon et Vénus. Virgile nous a dès l'abord présenté la première ; il fait immédiatement apparaître la seconde. Junon personnifie l'action qui s'exerce au détriment des Troyens, Vénus celle qui les sauve ; dans tout le poème, quand Junon leur porte un coup, Vénus est là qui le pare ou tout au moins qui en atténue les conséquences. En outre, l'intérêt est la peinture du caractère des deux adversaires ; ce sont deux femmes, l'une altière, cassante, n'admettant pas qu'on lui résiste, voulant briser l'obstacle, l'autre fine, adroite, sachant que douceur vaut mieux que violence et qu'en tournant les difficultés on arrive à ses fins plus sûrement qu'en les heurtant de front. Junon personnifie la colère et la haine, Vénus la douceur féline et l'amour. L'opposition de ces deux caractères, mise en œuvre dans toute l'*Enéide*, a été tracée par Virgile avec une maîtrise incomparable. Il a cru devoir dès le début esquisser la psychologie de Junon ; pour éviter la symétrie, il n'a rien fait de pareil pour Vénus ; mais Vénus se peint par ses paroles et elle se peint tout entière. Macrobe a fait observer avec raison qu'on trouve dans Virgile tous les genres d'éloquence ; le monologue de Junon est hautain, violent, exaspéré, le discours de Vénus est insinuant, enveloppant, tout aussi passionné, mais d'une passion qui n'éclate qu'au moment voulu.

Les hostilités vont s'engager de la façon la plus nette et la plus aiguë et elles s'engagent tout de suite à l'avantage de Vénus ; Junon ne s'est adressée qu'à une divinité très inférieure, Éole ; Vénus porte sa cause devant le maître des dieux. Comme le Zeus homérique, Jupiter qui n'a point, comme le Dieu de la philosophie spiritualiste, l'omniscience qui lui rend tout présent, contemple la terre ; il n'a pas d'autre moyen de savoir ce qui s'y passe ; mais tandis que

le Zeus homérique regarde des sommets de l'Olympe ou de l'Ida, il est dans les couches supérieures de l'éther — *aethere summo* 223 —, au haut du ciel — *uertice caeli* 225 —, ce qui est moins matériel (1). Justement il fixe les royaumes de Libye (2) et s'en occupe — *tales iactantem pectore curas* 227 —, ce qui souligne l'à-propos de la venue de Vénus, tandis que la démarche de Junon auprès d'Éole a dû paraître à celui-ci singulièrement imprévue. Il ne semble pas s'être aperçu de la tempête, ce qui veut dire tout simplement que Virgile n'a pas voulu l'y faire intervenir. D'où vient Vénus, il ne le dit point, pas plus qu'il n'a dit d'où venait Junon. De Junon il n'a donné qu'un portrait psychologique ; un trait indique que Vénus est la déesse de la beauté — *oculos... nitentes* (3) 228. Le ton de son discours est indiqué par les mots *tristior... lacrimis oculos suffusa* 228 ; c'est une plainte, mais ce n'est une plainte qu'au début, cette plainte se change chemin faisant en plaidoyer et elle se termine sur un ton tout autre que celui par lequel elle a débuté.

Dans un exorde, court, insinuant et flatteur, Vénus exalte la puissance de Jupiter (4) ; puis avec une naïveté feinte, car elle sait très bien qu'il ne s'est rien passé de pareil, elle lui demande en quoi Énée son fils — *meus Aeneas* 231, ce qui justifie l'intérêt qu'elle lui porte —, en quoi les Troyens l'ont si gravement offensé (5) ; elle ne s'explique pas autrement leurs malheurs, qu'elle exagère du reste (6). Elle rappelle alors une promesse formelle que lui a faite son père (7), de faire sortir des Troyens les Romains, futurs maîtres du monde, et elle se borne à demander pourquoi il a changé d'avis ; ceci est d'une douceur féline ; elle n'exige rien ; elle est douloureusement surprise et ne comprend pas ; cette perspective suffisait à la consoler, car elle est patiente ; elle cherche à émouvoir la pitié de Jupiter ; ce qui n'empêche pas qu'elle n'aboutisse à une question ferme et nette : Quel terme assignes-tu (8) à leurs maux ? Alors elle se met à plaider leur cause ; la solliciteuse fait place à l'avocat et, comme le discours est la contre-partie du monologue de Junon, que Junon a affirmé son droit de se venger d'Énée parce que Pallas s'est vengée d'Ajax, elle s'autorise de l'exemple d'Anténor qui a réussi à conduire une partie des Troyens en pays sûr et à y fonder une ville, Padoue, pour réclamer la même chose en faveur d'Énée et ici ce n'est pas seulement au nom d'Énée qu'elle parle ; elle fait cause commune avec lui — *nos* 250 —, elle rappelle sa descendance de Jupiter — *tua progenies* (9) 250 —, l'engagement de diviniser Énée et s'indigne de la différence de situation, puisque la flotte est perdue — exagération ; elle n'ignore pas qu'un navire seulement a été anéanti et que les autres

se retrouveront — et cela sans motif plausible, par suite de la colère d'une personne qu'elle ne nomme point — par discrétion ; c'est la femme de son père. Viennent alors les grands mots : Nous sommes abandonnés, repoussés bien loin de l'Italie. Et elle termine par un reproche : Est-ce ainsi qu'on honore la piété ? (1) et par une sommation : elle réclame la résurrection du royaume de Troie.

Elle s'est fort échauffée à la fin de ce discours, humble et calme en apparence au début, et qu'elle clôt, avec une énergie digne de Junon elle-même, par des interrogations impérieuses et pathétiques. Le père des dieux et des hommes sourit de cet air qui rassérène un ciel orageux (2) ; ce sourire est bienveillant et suffit à montrer à Vénus qu'elle a cause gagnée. Il signifie sans doute aussi que Jupiter a démêlé ses artifices, l'exagération voulue de ses plaintes, ses efforts à la fois pour le séduire et pour le rendre responsable, la convenance par laquelle elle n'a pas nommé Junon qu'elle déteste, qu'il n'est pas dupe de ce manège, mais qu'il le trouve ingénieux et innocent. Puis il embrasse sa fille (3) avec une tendresse délicate, ce qui est une consolation, une sorte d'engagement à son égard ; une femme qui pleure et qu'on embrasse sent qu'on ne lui refusera rien ; au fond elle n'a pas tort, les malheurs d'Énée sont immérités et elle souffre dans son amour maternel qui est touchant. Il y a là une petite scène de famille qui est charmante ; le Jupiter de Virgile n'est pas un mauvais mari ; il tolère sa femme ; il préfère sa fille. Mais ce n'est pas uniquement une scène de famille ; sa réponse est un des trois grands morceaux de l'*Enéide* consacrés à la glorification de Rome. *Romae* 7, *Romanam... gentem* 33, nous ont avertis que les événements de l'*Enéide* sont un acheminement à la fondation de Rome ; mais ce ne sont là que des allusions rapides ; il fallait en tête du poème un développement important qui présentât l'empire romain comme une chose fatale ; l'intérêt romanesque était diminué, toute incertitude sur le dénouement étant supprimée ; il ne s'agissait plus que de savoir comment les Troyens atteindraient le but ; mais Virgile écrivait pour des Romains pour qui passait avant tout l'orgueil de constater que leur existence faisait partie du plan même de l'univers. Il est naturel qu'il n'ait pas réuni tout ce qu'il voulait dire sur ce sujet en un morceau unique qui eût été d'une dimension exagérée ; il a préféré s'y reprendre à trois fois, faisant ainsi réapparaître dans diverses parties de l'*Enéide* ce qui en faisait pour ses lecteurs l'intérêt souverain. Les trois passages ont du reste leur physionomie spéciale et sont accommodés au contexte. Ici comme, nous allons le voir, il s'agit surtout de rassurer Vénus sur le sort d'Énée ; le fond est

donc de lui faire connaître nettement la destinée d'Énée, d'Ascagne et de l'illustre descendant d'Ascagne, Octavien ; il prend ainsi un caractère familial ; il est approprié à la situation ; cela n'empêche pas que dans les trois morceaux il y a des dominantes, l'affirmation de l'universalité et de l'éternité de l'empire romain et le rappel des deux fondateurs Romulus et Auguste, rapprochement qui était de nature à plaire à ce dernier, avide d'être considéré comme un nouveau Romulus (1).

Naturellement l'éloquence de Jupiter est d'un caractère spécial qui forme avec le discours de Vénus un contraste saisissant. Le discours de Vénus était plein de sous-entendus, d'habiletés féminines, mouvementé. Jupiter est franc, droit et tranquille ; il est le maître tout-puissant qui expose des choses immuables et égale par la magnificence de la parole la grandeur des faits. D'abord en quatre vers il répond à toutes les inquiétudes de Vénus, en reprenant les mots mêmes dont elle s'est servi : elle n'a rien à craindre ; les destins des siens sont irrévocablement fixés ; elle verra la ville de Lavinium qui lui a été promise ; elle introduira Énée dans le ciel ; il n'a pas changé d'avis (2). Jupiter pourrait s'arrêter là : Vénus n'a plus rien à redouter. Mais c'est un père affectueux, qui, voyant sa fille soucieuse (3), tient à lui en dire plus long ; et c'est ainsi que Virgile rattache aux effusions familiales le développement qui intéresse surtout le patriotisme. Il lui (4) révélera donc le mystère des destinées, ce qu'il ne fait point pour Junon, qui n'en sait quelque chose que vaguement et par intermédiaire. Vénus était surtout préoccupée d'Énée ; il lui retrace à grands traits son rôle dans l'*Enéide* : il fera en Italie une guerre gigantesque, réduira des peuples belliqueux, leur imposera une civilisation, leur construira une ville, régnera trois ans sur le Latium, après la soumission des Rutules, ce qui du reste n'est pas absolument conforme avec le dénouement de l'*Enéide*, d'où il suit que dans l'*Enéide* définitive ce passage aurait subi des modifications (5). Vénus n'a point parlé d'Ascagne (6) ; mais elle s'intéresse autant au fils qu'au père ; Jupiter lui apprend donc qu'il régnera trente ans, transférera le siège du pouvoir de Lavinium (7) à Albe, qu'il fondera et dont il fera une ville puissamment fortifiée (8) ; là, pendant trois cents ans, régnera la famille d'Hector (9), que Virgile nomme fréquemment dans l'*Enéide*, pour rappeler à la mémoire le grand guerrier de l'*Iliade* ; nous verrons qu'au livre VI Virgile donne aux rois d'Albe une origine différente et que, comme au livre VI c'est bien sa dernière pensée qu'il exprime, il eût sûrement apporté ici quelques modifications (10). Une des principales préoccu-

pations de Vénus était d'obtenir la confirmation du fait que des Troyens naîtrait le peuple romain ; Jupiter lui explique comment la chose aura lieu : Ilia, fille de roi et prêtresse, aura de Mars deux jumeaux, dont l'un Romulus prendra en main les destinées de la race, fondera Rome et donnera son nom aux Romains. Vénus avait de Jupiter la promesse que les Romains domineraient le monde ; il renouvelle solennellement cette promesse en annonçant qu'il n'assigne de bornes à leur puissance ni dans l'espace, ni dans le temps. Enfin Vénus s'était plainte de Junon en mots couverts, mais violents ; Jupiter ne lui donne pas tort [1] et reconnaît ses excès, mais annonce qu'elle deviendra plus sage et favorisera avec lui [2] les Romains maîtres du monde, nation qui portera la toge [3]. Dans les deux premiers livres de l'*Enéide*, surtout au second, les Troyens sont représentés comme des vaincus qui ont succombé sous la déloyauté des Grecs, *En.*, I, 30, *Troas relliquias Danaum atque immitis Achilli* ; il était donc naturel de signaler dès le début la perspective d'une revanche éclatante et c'est pourquoi Jupiter annonce que l'avenir la leur réserve ; ils la montre complète, implacable — *seruitio premet... dominabitur* 285 —, et il nomme les pays qu'elle atteindra, Phthie, la patrie d'Achille, Mycènes, la patrie d'Agamemnon, Argos, la patrie de Diomède [4], l'adversaire d'Énée dans l'*Iliade*, et la ville chère à Junon. L'éloge enthousiaste d'Octavien est introduit de la façon la plus appropriée par la mention de sa descendance d'Iule, et Vénus est ainsi fixée sur le sort des trois principaux membres de sa famille : Énée, Iule, Octavien ; en même temps il est imprégné des sentiments qui régnaient à l'époque où il a été rédigé ; il est antérieur au 16 janvier 17, puisqu'Octavien n'y porte pas encore le titre d'Auguste, c'est-à-dire qu'il est écrit sous l'impression de sa victoire à Actium et de son retour triomphal à Rome et c'est pourquoi Vénus le recevra au ciel — lui aussi [5] — chargé des dépouilles de l'Orient — *spoliis Orientis onustum* 289 — ; plus tard il aurait d'autres titres à son actif. Le grand résultat de la bataille d'Actium, c'est l'avènement de la paix et de la légalité sous la protection des anciens dieux de Rome, qui vont retrouver leur prestige, l'antique Fides [6], Vesta [7], Quirinus et son frère Remus [8] ; on sait avec quelle persévérance Auguste s'est appliqué à rendre leur lustre aux divinités du vieux temps. L'acte capital par lequel Octavien scellera la paix, ce sera la fermeture du temple de la guerre [9], que Virgile affecte de croire définitive, décrivant dans de très beaux vers le monstre — *Furor* — enchaîné de liens indestructibles et dont la bouche ensanglantée gronde [10]. On voit avec quel art Virgile a adapté l'éloge d'Octavien

aux circonstances ; à la fin du premier livre des *Géorgiques*, il suppliait les dieux de permettre à Octavien de terminer les guerres civiles et de sauver l'empire ; il constate ici que ses vœux ont été exaucés et c'est avec joie qu'il le proclame ; il ne paraît pas douteux que dans son esprit les deux morceaux ne soient en relation directe (1).

Il ne nous dit pas ce que devient Vénus. Jupiter envoie Mercure (2) sur la terre pour que les Troyens soient reçus comme des hôtes à Carthage. On ne voit pas bien la nécessité de cette démarche, puisque les peintures du temple de Junon décrites plus loin montrent que Didon connaît d'avance les malheurs de Troie et n'y est pas insensible.

Ici naturellement et dans les morceaux analogues, Virgile est moins dépendant d'Homère que précédemment et c'est justement lorsqu'il se permet d'être original qu'il s'élève le plus haut, ce qui fait regretter qu'il se soit asservi à une conception esthétique fausse et à un procédé de travail ingrat. Il a pourtant emprunté quelques traits à des situations homériques analogues à celle qu'il représente ici (3).

Départ à la découverte. Rencontre de Vénus (305-417). — **11.** L'action reprend sur la terre et nous retrouvons le pieux Énée. Soucieux de ce qui se passe dans l'âme de ses personnages autant et plus que des évènements, Virgile continue à nous montrer en lui un chef réfléchi, actif, sachant qu'il a charge d'âmes et de corps, intelligent et prévoyant. Il a passé la nuit à songer à ce qu'il va faire ; aussitôt l'aurore levée, il se décide à aller à la découverte pour renseigner ses compagnons. Il dissimule sa flotte dans un renfoncement de la falaise et sous l'abri des arbres du port, dont il a été question tout à l'heure ; il marche accompagné du seul Achatès — il est brave (4) — et brandissant deux javelots, attitude très décidée. Le morceau a beaucoup d'unité ; c'est cependant une mosaïque d'éléments homériques (5), industrieusement assemblés et combinés ; ce qui en gâte l'effet pour le lecteur, c'est qu'Énée n'est menacé sur sa route d'aucun danger et va au-devant d'une hospitalité généreuse.

Au milieu de la forêt — *media... silua* 314 —, de cette forêt qui couronne les falaises du port où il a abordé et qui s'étend jusqu'à une certaine distance de Carthage, sa mère se présente à lui ; elle le cherchait, son intervention amicale est la contre-partie de l'intervention hostile de Junon ; elle ne s'est pas contentée de sa démarche auprès de Jupiter ; elle se mêle directement à l'action, tandis que Junon, sauf dans un cas, opère par intermédiaires et ne descend pas sur la terre ; en se dérangeant elle-même, elle fait preuve de tendresse

et de sollicitude maternelle. L'idée de transformation en vierge chasseresse est très piquante et l'idée première en a sans doute été fournie à Virgile par le fait qu'Ulysse en présence de Nausikaa, feint de reconnaître en elle Artémis, *Od.*, VI, 151. Son aspect est celui d'une jeune Spartiate ou de l'amazone Harpalycé, qui a été pour Virgile le type de Camilla ; l'idéal de la vierge chasseresse ou guerrière, type favori à l'époque hellénistique, lui a paru très séduisant. Il en décrit ici le costume et la physionomie avec une rare élégance de style et comme les traits, sauf quelques modifications, sont ceux de la Diane de Versailles, il est vraisemblable qu'il s'est inspiré d'un original plastique.

Vénus évite à Énée l'embarras de l'aborder en lui adressant la première — *prior* 321 — la parole, à lui et à son compagnon et elle leur demande s'ils n'ont point aperçu une de ses compagnes errant à la recherche d'une piste ou poursuivant à grands cris un sanglier écumant lancé ; le vers, si l'on songe qu'il s'agit d'une jeune fille, est d'un effet très pittoresque. Énée lui répond avec une précision toute virgilienne (1) et se trouve embarrassé pour savoir à qui il a affaire ; l'air de son visage, sa voix ne sont pas d'une mortelle ; il reconnaît une déesse (2), Diane ou une nymphe, et lui demande de lui apprendre dans quel pays ils ont été poussés par la tempête (3) ; en échange il lui promet de nombreuses victimes (4). Vénus répond modestement qu'elle n'est pas digne de cet hommage et que c'est la coutume des jeunes filles Tyriennes de porter le carquois et le cothurne de pourpre ; où Virgile a-t-il pris cette coutume ? Nous l'ignorons ; c'est vraisemblablement une invention pour la circonstance. A la question d'Énée elle répond avec une concision extraordinaire : il est en Libye (5), dans un royaume Punique, près d'une ville fondée par les Troyens descendants d'Agénor ; la reine est Didon, partie de Tyr, pour fuir son frère. Et comme tout cela doit être pour Énée une énigme, elle commence un récit qu'elle caractérise en disant que l'histoire est longue, mais qu'elle se bornera à l'essentiel — *summa sequar fastigia rerum* 342 —, caractéristique qui s'applique exactement au morceau, mais qu'on peut étendre à la narration des faits virgiliens opposée à celle d'Homère ; elle est rapide, s'attache au principal, néglige les détails, tandis que la narration homérique se complaît en elle-même, s'attarde pour tout dire et ne choisit pas. Ce n'est pas assez d'ailleurs de dire du récit de Vénus qu'il est d'une concision merveilleuse, que tous les mots y sont utiles pour l'intelligence des faits et des sentiments ; c'est le résumé pathétique d'une tragédie : voici d'abord les personnages, Didon, la reine actuelle de

Carthage, mariée à Sychée, un homme opulent (1), qu'elle aime comme on aime d'un premier amour ; c'est un couple heureux, dont l'existence s'annonce délicieuse, brillante. Surgit le traître, Pygmalion, roi de Tyr, propre frère de Didon, un monstre de scélératesse. Le crime : il assassine Sychée par surprise — c'est une lâcheté — devant ses autels domestiques (2) — c'est une impiété — pour un motif bas, l'amour de l'or, sans égard pour la tendre affection de sa sœur. Suit pour Didon une longue période de douloureuse incertitude, où le meurtrier la berce d'un vain espoir. Mais voici la péripétie : Sychée apparaît la nuit à Didon pâle (3), ensanglanté (4), lui révèle le forfait, lui ordonne de fuir immédiatement et lui désigne l'endroit où sont cachés les trésors de Pygmalion ; le traître va être puni par où il a péché. Le dénouement : Didon se décide à fuir et réunit ceux qui haïssent ou craignent le tyran ; on saisit des navires qui se trouvent là, on embarque l'or de l'avare Pygmalion (5). On arrive à l'endroit (6) où, dit Vénus, « tu vois (7) actuellement des constructions gigantesques et la citadelle de Carthage naissante qui s'élève » ; puis elle fait allusion à l'achat du sol et au sens du mot Byrsa (8).

On ne trouve dans ce récit que quelques analogies de détail avec Homère, qui ne trahissent pas une imitation directe (9). Les faits sont à peu près ceux que Timée paraît avoir introduits le premier dans la littérature et dont Justin a conservé un abrégé qu'on regarde comme fidèle ; ce qui appartient à Virgile c'est le pathétique avec lequel il les a dramatisés et adaptés au contenu de son poème. Avec l'apparence de donner à Énée le renseignement qu'il a demandé, il s'est proposé en réalité de nous présenter Didon — le livre I est nécessairement le livre des présentations — et il l'a présentée de manière à la rendre dès l'abord sympathique et surtout à préparer le rôle qu'elle doit jouer dans la suite. C'est une jeune femme qui s'abandonnait au charme d'un premier et innocent amour et qui ne demandait qu'à être une tendre épouse ; son bonheur détruit par un crime affreux, les circonstances ont développé chez elle des qualités d'énergie virile et de résolution : elle a réuni des partisans, s'est mise à leur tête, a entrepris une expédition périlleuse et est en train de fonder une très grande ville. L'intention bien évidente de Virgile a été principalement de la mettre en parallèle avec Énée, de montrer que leurs destinées sont semblables et qu'ils sont dignes l'un de l'autre. Tous deux dans des circonstances déplorables, Énée à la suite d'un désordre public, Didon pour des malheurs domestiques, ont été contraints de s'exiler ; Énée, sa patrie vaincue, s'est mis à la tête de son peuple pour lui en chercher une autre à travers les

mers ; Didon a entraîné une partie des Tyriens et, sur d'autres rivages, leur a procuré d'autres foyers ; Énée va fonder ce qui sera plus tard l'empire romain : il est roi, elle est reine. Didon est le pendant voulu d'Énée.

Vénus a terminé son récit par des questions, qui n'ont pas pour elle d'intérêt, puisqu'elle sait ce qu'elle feint de vouloir apprendre, et auxquelles Énée répond du reste exactement (1), mais qui, dans l'intention de Virgile, ont pour but de nous faire connaître Énée et les Troyens ; nous les avons déjà vus à l'œuvre, mais nous ne savons sur eux que peu de chose. Il s'agit surtout de nous imposer les sentiments que nous devons éprouver pour eux ; ils sont dignes de pitié ; car c'est un peuple accablé par le malheur et c'est là la dominante qui s'accuse dans les livres I et II ; aussi la réponse d'Énée est-elle plaintive et désolée, ce que Virgile souligne avec insistance par les mots *suspirans* 371, *querentem* 385, *medio... dolore* 386 ; il la tire péniblement du fond de sa poitrine 371 ; elle est loin de valoir le récit de Vénus ; elle est emphatique, parfois de mauvais goût parce que Virgile est retombé ici dans l'imitation homérique directe et que ce qui convient à Ulysse ne convient pas toujours à Énée ; il lui faudrait toute une journée pour raconter ses malheurs (2) — or, il les raconte plus loin en quelques heures — ; il vient de l'antique Troie et, après une longue navigation, il a été poussé par la tempête en Libye ; il est le pieux Énée, qui emporte les Pénates arrachés à l'ennemi et sa renommée est montée plus haut que l'éther (3) hyperbole familière à Virgile, mais qui ne convient guère à Énée, homme — nous le verrons ailleurs — très bien élevé (4) ; il va en Italie, origine de sa race qui remonte à Jupiter ; il est parti avec vingt navires — renseignement que nous n'avons pas eu encore —, guidé par sa mère (5) — chose dont il n'est pas question au l. III — ; il ne lui en reste que sept fort avariés (6) ; il erre dans les déserts de Libye, inconnu, dénué de tout, expulsé de l'Europe et de l'Asie.

Vénus, qui souffre de la peine de son fils et qui a toutes les délicatesses — elle est vraiment charmante —, l'interrompt pour le consoler. Tout en affectant de ne pas le connaître, elle l'assure qu'elle ne croit point qu'il soit indifférent aux dieux (7) et l'engage à se rendre chez la reine (8). Puis elle le rassure par le présage de douze cygnes, qui, poursuivis tout à l'heure par l'aigle et maintenant délivrés de leur ennemi, se disposent à se poser sur la terre (9), battent bruyamment des ailes et chantent ; ce n'est pas là seulement un pittoresque auditif ; ils expriment leur joie (10) et c'est là le premier anneau des choses rassurantes qui vont conduire les Troyens de l'abattement

total à l'allégresse. Elle voit là un *augurium*, mot romain, bien que l'idée première vienne peut-être de l'attaque homérique de l'aigle contre les oies, les grues, les cygnes (1) ; c'est le présage du retour des douze navires qu'il croit perdus (2). Elle termine en lui répétant son invitation à se rendre à Carthage et lui indique le chemin (3).

Ce passage est une conversation ; Vénus prend trois fois, Énée deux fois la parole ; or ceci est unique chez Virgile ; comme il a transformé le récit, il a transformé également la conversation homérique ; chez Homère, les personnages causent volontiers et longuement ensemble ; chez Virgile, les interlocuteurs n'ont généralement qu'une fois la parole ; ils concentrent tout ce qu'ils ont à dire dans un exposé et cet exposé prend presque toujours la forme oratoire.

Chez Homère, quand les dieux qui ont pris la forme humaine ont terminé leur mission, ou bien ils disparaissent simplement, ou ils se transforment sous nos yeux ; c'est cette seconde convention que Virgile adopte ici et elle lui a fourni des vers d'une rare élégance et d'un effet très plastique : la déesse s'en va, on voit son cou rose, on sent le parfum de ses cheveux, son vêtement descend jusqu'à ses pieds et sa démarche est celle d'une divinité véritable. En même temps il faut noter la convenance de la transformation : Vénus se révèle, mais discrètement, comme la déesse de la beauté (4), et tout à la fois elle gagne en chasteté par l'allongement de son vêtement et en majesté par son port (5), ce qui malgré les éléments homériques (6) constitue un tableau tout à fait virgilien. Quant à Énée, il trouve l'occasion de manifester son bon naturel ; excellent fils, excellent père, ce sont là, avec le courage guerrier, les traits fixes de son caractère. Il se plaint d'être si souvent (7) abusé par sa mère qui lui apparaît sous de fausses apparences et de ne pouvoir converser (8) avec elle sous sa forme naturelle. Puis il se met en marche et Vénus l'enveloppe, lui et Achatès, d'un épais brouillad, ce qui n'a d'autre but que de préparer l'imprévu et le coup de théâtre de son apparition subite devant Didon ; Jupiter en effet ayant pris soin d'envoyer Mercure disposer favorablement les Carthaginois en faveur des Troyens, ceux-ci ne risqueraient rien en entrant dans la ville ; mais, une fois reconnus, la scène à effet serait impossible. En outre, nous ne comprenons pas bien, puisque Vénus ne les avertit pas, comment ils savent qu'ils sont en effet emprisonnés dans ce brouillard et qu'il leur faut attendre pour se montrer qu'il se dissipe. La chose est présentée d'une façon bien plus naturelle dans le passage de l'*Odyssée* qu'imite ici Virgile (9).

Vénus s'en va à Paphos (1). C'est par exception que Virgile se conforme ici à l'usage homérique de nous renseigner exactement sur les déplacements des dieux. Il a voulu s'approprier le gracieux passage du chant de Démodokos (2) où, après son aventure avec Arès, Aphrodite retourne à Chypre, et il l'a très élégamment enjolivé. Homère, plus voisin de la réalité, parle d'une enceinte sacrée et d'un autel, Virgile hyperboliquement de cent autels. Homère d'encens, Virgile d'un encens de qualité supérieure — *Sabaeo* 416 — ; il ajoute les fraîches guirlandes embaumées et supprime la toilette de la déesse par les Charites, qui convenait à la coquetterie de l'Aphrodite homérique, mais non à la mère plus sérieuse d'Énée.

Entrée à Carthage (418-440). — **12** Tandis que Vénus regagne Paphos — *interea* 418 —, Énée et Achatès ont rapidement fait du chemin dans la direction indiquée. Ils escaladent la colline, qui, suivant Polybe, se dressait sur l'isthme reliant la ville au continent — Virgile s'est donc procuré des renseignements sur la topographie de Carthage — ; ils arrivent au sommet, et de là Énée, qui est le personnage principal, aperçoit le panorama de la ville — *adversasque adspectat* (3) *desuper arces* 420. Le premier soin de Virgile, qui tient à ne pas faire de son héros un être inerte, mais quelqu'un qui pense et qui sent, c'est de nous communiquer son impression : il admire ; et ce sentiment est si naturel, qu'il faut se reporter à l'*Odyssée* (4) pour se convaincre qu'ici encore il n'est que le doublet d'Ulysse. Toutefois la nature de cette admiration est toute différente : il est tout simple qu'Ulysse, qui depuis longtemps ne s'est pas trouvé dans une grande ville, pourvue de tout ce qui était nécessaire à la civilisation contemporaine, admire la ville des Phéakes. Bien plus profond doit être l'étonnement d'Énée en apercevant brusquement une puissante cité s'élever au milieu du désert et des constructions gigantesques remplacer fièvreusement les huttes des indigènes (5). En outre, l'admiration d'Ulysse ne produit rien, tandis qu'Énée doit concevoir une haute idée de Didon qui fait sortir une grande cité du néant. Enfin le spectacle de la fondation d'une ville est quelque chose que Virgile ne trouvait pas chez Homère. Ce qui frappe Énée, c'est la masse des constructions — *molem* (6) 421 —, les portes, les rues (7) et le bruit — *strepitum* 422—; le mot n'est pas seulement un mot de pittoresque auditif ; il condense et prépare la description de l'activité — *ardentes* 423 — des travailleurs ; car ce qu'entend peindre Virgile, ce ne sont pas seulement les lignes et le volume des monuments qui s'élèvent, c'est surtout le mouvement de cette foule d'ouvriers, d'une population grouillante qui s'installe et fait sortir les édifices de terre. Cette activité

est du reste parfaitement réglée, ce qui montre qu'une pensée organisatrice, celle de Didon, préside ; les uns dressent les murs de la citadelle et roulent des blocs, les autres limitent l'emplacement des maisons (1) ; d'autres creusent des ports, d'autres enfin taillent dans la roche d'énormes colonnes, destinées aux théâtres, que Virgile suppose ici comme dans les grandes villes romaines. La description se termine par une comparaison avec le travail des abeilles, comparaison que Virgile s'emprunte à lui-même (2) ; naturellement les opérations des abeilles sont très différentes de celles qu'Énée a sous les yeux ; mais ce que Virgile tient à mettre en relief et ce qui fait la justesse du rapprochement c'est, des deux côtés, l'activité déployée — *exercet... labor* 431, *feruet opus* 436.

Le premier sentiment qu'éprouve Énée est adapté à la situation, puisqu'il s'agit avant tout de donner une haute idée de Didon, et que l'admiration de l'œuvre conduit à celle de son auteur. Le second l'est davantage. Énée a été jusqu'à présent un fondateur de villes malheureux et a vu échouer ses efforts ; il est naturel qu'il fasse un retour mélancolique sur son sort et qu'il envie le bonheur d'un peuple, dont la destinée est semblable à celle du sien — *iactati undis et turbine Poeni* 442 —, mais qui, lui, est arrivé au but et bâtit sa capitale. C'est sous cette impression qu'il constate la hauteur des édifices (3), qu'il entre dans la ville (4) et se mêle aux groupes des travailleurs sans pouvoir être vu (5).

Les peintures du temple de Junon (441-493). — **13.** Au milieu de la ville était un bois sacré très ombreux ; c'est là qu'à leur débarquement les Phéniciens ont, sur les indications de Junon, trouvé en terre une tête de cheval (6), symbole de valeur guerrière et de prospérité pacifique. Didon était en train d'y élever à Junon un temple colossal (7) ; *condebat* 447 indique qu'il n'est pas achevé ; mais la construction doit en être bien avancée, le gros œuvre et la partie principale de la décoration étant terminés ; l'exécution des fresques a dû prendre un certain temps ; Junon y a déjà son char et ses armes (8) et Didon y tient ses assises. Le seuil élevé sur des marches est d'airain, les portes d'airain (9) ; le bâti de la porte est maintenu par des crampons d'airain ; on a pensé que Virgile s'inspire ici de l'architecture homérique et principalement de celle du palais d'Alkinoos, ce qui est vraisemblable, puisque l'aventure d'Ulysse chez Alkinoos est comme le substratum des trois premiers livres de l'*Enéide* ; toutefois il a restreint l'emploi du métal, puisqu'il ne parle que d'une porte et supprimé les métaux précieux du palais d'Alkinoos ; il s'est donc rapproché de la réalité (10).

Tandis qu'Énée, attendant la reine, admire — c'est là le sentiment qu'il éprouve dans toute la circonstance (1) — les splendeurs créées par la rivalité des ouvriers et le travail dont elles témoignent (2), il aperçoit peint à fresque le cycle de la guerre de Troie. La description de ces peintures est une occasion pour Virgile de témoigner l'étendue des connaissances qu'il avait et d'Homère et des Post-homériques, puisqu'un certain nombre sortent du cadre de l'*Iliade*. En même temps il se rattache à la poésie alexandrine dont la description des œuvres d'art était un des motifs favoris ; mais il s'en distingue en ce sens qu'il ne s'agit pas ici d'un pur jeu littéraire. Il est certain qu'il avait pour les arts plastiques un goût personnel et qu'il aimait à en interpréter les créations. Les villes de Campanie, au milieu desquelles il vivait, abondaient en fresques hellénistiques ; il avait sous les yeux quantité de statues et de reliefs ; indépendamment des sources écrites, il a voulu faire des arts plastiques une des sources de la poésie de l'*Enéide* ; nous ne pouvons, bien entendu, affirmer qu'il ait vu quelque part une suite de peintures représentant le cycle troyen, mais cela ne serait pas impossible ; en tout cas, c'est certainement le commerce avec les monuments figurés qui lui a donné l'idée de remplacer les chants de Démodokos, dont deux ont pour sujet les événements troyens, par des peintures qui modernisent la chose ; on sait qu'il n'est pas question de peintures chez Homère. Toutefois ces raisons ne suffisent point à justifier la décision de Virgile et ce n'est pas un hors-d'œuvre, si ingénieux qu'il soit, qu'il a prétendu introduire ici. Cette description n'est pas un corps étranger inséré arbitrairement dans l'*Enéide*, à la manière alexandrine ; elle fait partie de l'organisme du poème ; j'ai déjà dit que l'une des ambitions de Virgile était, par des allusions fréquentes, de reporter l'esprit du lecteur à l'*Iliade*, de faire revivre chez lui les souvenirs de la guerre de Troie à laquelle l'expédition d'Énée se rattache directement ; en outre et surtout, si les Romains pouvaient admettre qu'ils fussent issus d'un peuple vaincu et malheureux, il était important de leur montrer que c'était un grand peuple, que la prise d'Ilion n'était pas un simple accident d'une guerre obscure, l'épisode d'un conflit entre deux nations insignifiantes, mais un événement mondial, qui, à peine accompli, avait attiré l'attention de tout l'univers et y avait retenti. Déjà l'*Odyssée* avait attesté qu'il figurait chez les Phéakes dans le répertoire des aèdes ; Virgile enchérit pour flatter l'orgueil romain ; il est connu partout — *Bellaque iam fama totum uolgata per orbem* 457. Mais ce n'est pas seulement aux idées générales de l'*Enéide*, c'est à la situation actuelle que se rattache directe-

ment la contemplation des peintures du temple de Junon. Sans doute l'action matérielle est arrêtée par une longue pause ; mais c'est un moment capital pour l'action sentimentale. Partis joyeux de la Sicile — *laeti* 35 —, les Troyens ont été brusquement plongés dans la consternation et dans la crainte de ce qui allait leur arriver — *maerentia pectora* 197, *maestum... timorem* 202 — ; et si Énée a essayé de les réconforter, il n'était cependant point rassuré lui-même. Vénus elle-même a été troublée — *tristior* 228 — et saisie d'inquiétude ; les paroles de Jupiter l'ont délivrée de ses craintes — *parce metu* 257 — et elle est redevenue joyeuse — *laeta* 416 — ; elle a essayé de faire luire aux yeux d'Énée des perspectives de joie — *lactantis* 393 — ; mais ce ne sont encore que des promesses. — Ici une réalité inattendue — *noua res* 450 — atténue les craintes d'Énée — *timorem* 450 — et pour la première fois lui fait concevoir de l'espérance, une certaine confiance même et lui donne la force de rassurer Achatès — *solue metus* 463 — ; la scène est donc le tournant sentimental du premier livre, la transition psychologique entre l'accablement morne du début et l'allégresse de la fin. En effet, de ce que les Carthaginois sont familiers avec la guerre de Troie, Énée conclut que ce ne sont pas des sauvages, mais des gens civilisés, et de ce qu'ils ont fait reproduire les épisodes les plus douloureux pour les Troyens, qu'ils sont sensibles au malheur et qu'on peut compter sur leur humanité — *sunt lacrimae rerum* 462. Il est piquant que ce soit justement dans un temple de Junon que les Troyens renaissent à l'espérance et Virgile a sans doute trouvé fort ingénieux d'attribuer aux Carthaginois à leur égard des sentiments si différents de ceux de leur grande déesse.

Les tableaux que Virgile va faire passer sous nos yeux sont d'origine diverse ; l'interprétation qu'il a appliquée à la plupart d'entre eux est l'interprétation émotive ; ce qu'il fait ressortir c'est leur effet sur la sensibilité d'Énée, qui reçoit ici une commotion profonde. Déjà Ulysse avait pleuré et gémi après avoir entendu de la bouche de Démodokos l'épisode du Cheval de bois et le sac de Troie (1). Énée n'est donc encore ici que le doublet d'Ulysse, mais Virgile insiste davantage. Les scènes qu'il voit sont des scènes où figurent des Grecs et des Troyens ; mais c'est sur les Troyens qu'il concentre ses regards ; c'est le spectacle de leurs infortunes qui l'attache à ces vaines peintures — *pictura inani* 464 —, et ce sont leurs douleurs qui lui fendent le cœur ; il regarde avec une âme troyenne. Virgile nous a annoncé tout un ensemble embrassant la suite de la guerre de Troie — *Iliacas ex ordine pugnas* 456 — ; c'est en effet le cycle entier qu'a voulu faire représenter Didon ; or, l'énumération n'est ni chro-

nologiquement ordonnée ni complète ; la convention est donc que les yeux d'Énée se portent çà et là sur ce qui lui semble le plus poignant ; il ne voit pas tout. Ce qui le frappe d'abord, ce sont les grands personnages qu'il connaît si bien : Agamemnon (1), Priam, Achille ; puis il entre dans le détail des scènes.

Premier tableau. C'est un tableau à deux compartiments (2) : déroute des Grecs, déroute des Troyens. Il est inspiré de l'*Iliade*, où il y a plusieurs remous dans la grande bataille et, à ce qu'il semble, des passages qu'on peut préciser (3).

Deuxième tableau. Il est sans doute lui aussi en deux compartiments : massacre de Rhésus et de ses compagnons — enlèvement des chevaux par Diomède. Il est pathétique ; c'est le meurtre dans la nuit de gens endormis, qui viennent à peine d'arriver pour secourir Troie ; aussi remue-t-il profondément Énée — *lacrimans* 470 — ; il faut noter que, bien que Virgile ait au livre IX de l'*Enéide* utilisé directement la Dolonie du ch. X de l'*Iliade*, ici il y a un intermédiaire entre le récit d'Homère et le sien. Ici en effet, le massacre a lieu pendant le premier sommeil — *primo... somno* 470 —, chez Homère, dans le dernier tiers de la nuit. Ici Diomède s'empare des chevaux ; dans la Dolonie, c'est Ulysse qui les détache et les emmène ; ce n'est qu'à une certaine distance que Diomède monte dessus. Enfin et surtout la Dolonie ignore l'oracle, dont la source est inconnue, d'après lequel Rhésus devait être invincible s'il goûtait l'eau du Scamandre, s'il y faisait boire ses chevaux et s'il leur faisait manger l'herbe de la prairie (4). Ce tableau est voisin du précédent — *nec procul hinc* 469 — ; pourtant les scènes homériques imitées dans le premier sont postérieures à la Dolonie : la succession chronologique n'est donc pas observée.

Troisième tableau. — *Parte alia* 474. Énée s'est donc déplacé ; il ne regarde pas tout, il choisit. Troilus est un tout jeune homme — *infelix puer* 475 — qui, malgré la disproportion des forces, a osé se mesurer avec Achille et qui fuit emporté par ses chevaux ; renversé sur son char, la tête et les cheveux traînant à terre, il n'a cependant pas abandonné les rênes, ce qui est une preuve d'énergie et de courage ; la scène n'est pas seulement émouvante, elle est plastique ; le dernier trait, le sillon tracé dans la poussière par sa lance retournée — *uersa puluis inscribitur hasta* 478 — n'ajoute rien au pathétique et est simplement pittoresque ; on peut supposer que Virgile s'est inspiré d'un monument figuré (5). D'après l'*Iliade* et les Kypria, la mort de Troilus est un exploit d'Achille antérieur aux sujets des tableaux précédents ; il n'y a donc pas de succession chronologique.

Il faut noter que Troilus est le prototype de ces jeunes héros trahis par leurs forces, que Virgile a multipliés dans les derniers livres de l'*Enéide*, Euryale, Pallas, Lausus.

Quatrième tableau. Les femmes d'Ilion donnant tous les signes de la plus violente douleur apportent un péplos à Pallas qui ne se laisse point fléchir par leurs prières. C'est encore pour les Troyens une scène de désolation ; il y a lieu de les plaindre ; les dieux sont sourds à leurs supplications, indifférents à leurs offrandes. Ici Virgile résume en quatre vers, où tous les mots portent et concourent à l'effet pathétique, l'offre du péplos à Athéné par Hécube sur la demande d'Hector au chant VI de l'*Iliade* (1). C'est un emprunt direct à Homère.

Cinquième tableau. C'est celui qui pour des Troyens est le plus douloureux, ce que Virgile ne manque pas de souligner — *Tum uero ingentem gemitum dat pectore ab imo* 485 — ; Énée n'avait pas encore ressenti une émotion aussi poignante ; il voit le cadavre d'Hector, traîné trois fois autour des murs de Troie, mis sur balance et vendu par Achille contre son poids d'or à Priam, qui tend désespérément ses mains désarmées. La scène est présentée de telle façon que ce n'est évidemment pas l'*Iliade*, mais un modèle postérieur que Virgile a utilisé. Dans l'*Iliade*, après le combat, Achille perce les pieds d'Hector, y introduit des courroies et le traîne attaché à son char jusqu'aux navires, sous les yeux d'Hékabé, de Priam et de tout le peuple ; après l'ensevelissement de Patrocle, il le traîne chaque jour trois fois autour de son tombeau ; ce sont les cycliques qui ont imaginé de le lui faire traîner autour des murs de Troie. D'autre part, dans l'*Iliade*, Achille reçoit d'abord Priam assez brusquement, mais il se laisse fléchir par sa vieillesse et sa douleur et, s'il accepte la rançon apportée, son attitude n'est pas celle d'un trafiquant qui vend au père à prix d'or le cadavre de son fils (2). Virgile, qui veut ici rendre les Troyens sympathiques et les Grecs spécialement odieux, a donc puisé à d'autres sources ; dans les *Phrygiens* ou la *Rançon d'Hector*, troisième pièce de l'*Achilléis* d'Eschyle, Achille faisait réellement peser le cadavre contre l'or de Priam (3) et la chose se retrouvait sans doute dans les *Hectoris lutra* d'Ennius ; elle est souvent reproduite sur les monument figurés (4) ; dans l'*Iliade*, Priam s'approche sans être vu d'Achille et lui prend les genoux dans ses mains ; l'attitude que lui prête Virgile est autrement saisissante, mais elle est plastique et théâtrale et peut provenir d'une œuvre d'art.

Ici, par un artifice de Virgile pour éviter la monotonie, au lieu de continuer à examiner attentivement des tableaux particuliers,

Énée paraît jeter un coup d'œil plus rapide en saisissant au vol dans différentes peintures les traits qui attirent son attention ; il s'aperçoit lui-même mêlé aux chefs achéens 488 ; il est inutile de chercher dans quelle circonstance, puisque le poète ne le dit point et qu'il ne l'avait peut-être pas déterminé lui-même ; il n'a pas voulu le laisser absent d'un ensemble d'épisodes de la guerre de Troie ; il aperçoit aussi le nègre Memnon avec ses troupes et son armure (1). Enfin un sixième tableau est examiné avec une attention plus soutenue et termine l'énumération. Il est d'une couleur toute différente de celle des précédents, aussi brillant et rempli d'allégresse que les autres sont lamentables ; c'est Penthésilée à la tête des Amazones à propos de laquelle Virgile joint aux traits pittoresques — les boucliers échancrés en forme de croissant, le sein nu soutenu par une bandelette dorée —, l'exaltation guerrière et l'ardeur au combat *furens... ardet* 491. J'ai déjà dit combien Virgile avait été séduit par l'aspect singulier de ces vierges guerrières osant se mesurer avec des hommes (2) ; il les montre toujours dans un mouvement fiévreux : Harpalycé lançant ses chevaux au galop 316 sqq., ici Penthésilée se précipitant dans la mêlée. C'est d'elles que dérive une de ses créations les plus heureuses, Camilla. Le développement de leur légende ainsi que celle de Memnon remonte à l'*Aethiopis* d'Arktinos ; mais d'après l'*Aethiopis*, c'est après Memnon que Penthésilée vint au secours des Troyens. Ici encore Virgile ne suit donc pas d'ordre chronologique. L'intrigue romanesque d'Achille et de Penthésilée, de date récente, est laissée de côté comme celle d'Achille et de Troilus.

En résumé, les tableaux qu'il fait passer sous nos yeux sont détachés les uns des autres et sans suite. Ils dérivent de modèles différents. Cinq d'entre eux ont des rapports assez inattendus avec les derniers livres de l'*Enéide*. La Dolonie a fourni un long épisode au livre IX. Troilus est le prototype d'Euryale, de Pallas et de Lausus, Penthésilée celui de Camilla. L'offrande du péplos a été répétée au livre XI. Le combat de cavalerie présente les fluctuations de 467-468. D'où l'hypothèse qu'ils n'ont pas été conçus en une seule fois et d'ensemble, mais successivement juxtaposés par Virgile au hasard et de ses lectures et de sa fréquentation des œuvres d'art. En tout cas, au moment de sa mort, 479-482 étaient encore sûrement à la marge et non soudés au contexte.

Entrée en scène de Didon. Arrivée des compagnons d'Enée (494-578). — **14.** Énée émerveillé, stupéfait, s'absorbe dans sa contemplation ; Didon arrive (3) ; nous ne l'attendons pas moins que lui, puis-

qu'elle occupe une grande place dans ce qui précède et que c'est vers elle que converge l'intérêt. Vénus nous a fait connaître sa sensibilité tendre, ses malheurs, son énergie ; nous venons de voir la grande œuvre qu'a produite cette énergie ; ici elle nous apparaît d'abord comme douée d'une grande beauté — *forma pulcherrima* 496 —, ce qui prépare le IVe livre ; mais surtout elle nous est présentée en majesté : c'est une reine (1) qui se révèle grande dame par sa démarche (2); elle est environnée d'une suite nombreuse de jeunes hommes ; elle a l'air ouvert et joyeux — *laeta* 503 —, joie qui va se communiquer aux Troyens ; elle presse les travaux de sa future capitale ; elle prend place aux portes du temple, au-dessous du milieu de la voûte, environnée de gens armés, sur un trône élevé, ce qui est le signe de la puissance ; mais surtout elle a les qualités d'une reine ; elle est bien l'âme de cette ruche active qu'est la cité naissante : elle fixe le droit, la législation, partage équitablement la besogne ou la tire au sort ; femme, elle commande à des hommes (3). Tout cela est grandiose.

Pour résumer l'impression extérieure que produit Didon, Virgile emprunte la comparaison avec Diane que l'*Odyssée* applique à Nausikaa, VI, 102 sqq. Il est bien certain qu'il a voulu instituer une lutte de style avec Homère et que dans son imitation il s'est montré très orné, très brillant. Quant à la convenance même de la comparaison, elle a été contestée dès l'antiquité par le grammairien Probus (4), qui, dans l'ensemble, n'a pas tort. Il faisait observer d'abord qu'il était plus naturel de comparer à Artémis chassant sur les montagnes parmi des déesses rustiques (5) une jeune fille prenant ses ébats avec ses compagnes dans des lieux solitaires que Didon s'avançant gravement au milieu d'une ville, parmi les grands seigneurs tyriens ; il est bien certain qu'il n'y a rien de commun entre la danse de Diane et l'attitude de Didon organisant son empire ; quant aux *Mille Oreades* 500, groupées autour de Diane, c'est une de ces hyperboles par lesquelles Virgile donne aux choses une grandeur conventionnelle. Probus faisait en outre observer que Virgile n'ayant point parlé de la chasse de Diane lui fait cependant porter à la danse son carquois qui n'est là qu'un objet inutile et encombrant. En réalité, si Virgile a mentionné le carquois, c'est qu'il se représentait Diane telle qu'elle est figurée dans la Diane de Versailles ; c'est pour lui un type fixé, et c'est à une statue qu'il imprime d'une façon assez bizarre le rythme de la danse. Probus ajoutait que le texte homérique exprimait une joie naturelle et intime tandis que *pertemptant* ne pouvait signifier qu'une joie molle, frivole, hésitante et de surface ; nous ne saurions discuter latinité avec un Latin ; ce qu'il faut remarquer, c'est que

Latone fait penser naturellement à la mère de Nausikaa, tandis que Didon n'a plus sa mère, dont il n'est nulle part question. En outre, la joie de Latone dans l'*Odyssée* paraît être uniquement causée par le plaisir qu'elle voit prendre à sa fille et auquel elle s'associe, tandis que chez Virgile c'est une joie d'orgueil parce qu'elle dépasse par sa taille ses suivantes. Enfin Probus reprochait à Virgile d'avoir négligé le vers charmant du poète grec : « On la reconnaît facilement, quoique toutes soient belles ». L'expression de « belle entre les belles » lui paraissant rendre la perfection même de la beauté [1]. En somme, la comparaison est mal ajustée. En empruntant des éléments à des ensembles très différents de ceux qu'il construit, Virgile n'a pas toujours réussi à les adapter.

Quoi qu'il en soit, tout à coup — *subito* 509 — apparaissent les compagnons qu'Énée et le lecteur croyaient perdus et que l'ouragan avait projetés dans des parages lointains. Le souci de Virgile étant toujours de peindre des états d'âme, il nous représente Énée et Achatès stupéfaits [2], Achatès flottant entre les deux sentiments dont l'un rayonne sur la fin du livre et l'autre en assombrit la première partie, la joie — *laetitia* 514 —, puisque ceux qu'on regardait comme morts sont vivants, la crainte — *metu* 514 —, puisqu'on ne sait point ce qui va leur arriver ; leur premier mouvement est un mouvement généreux ; ils brûlent de serrer la main aux chers disparus — *auidi... ardebant* 514 sq. — ; mais ils ne sont pas des impulsifs à la façon des héros d'Homère ; ils se décident donc à voir venir ; en tout cas le compte y est ; ce sont bien les douze capitaines, dont on ignorait le sort, qui sont là, demandant grâce et se dirigeant vers le temple en poussant des cris.

Une fois qu'ils ont été introduits et autorisés à s'expliquer — *introgressi et coram data copia fandi* 520 —, ce qui est sérieux, protocolaire et fait contraste avec le tumulte qui précède, Ilioneus prend la parole ; il parle avec calme — *placido... pectore* [3] 521 —, calme qui provient de l'âge, de l'effort pour se contenir, bien qu'il devienne par endroits véhément et laisse éclater son indignation, de la conscience de la bonté de sa cause, qu'il ne faut pas compromettre par d'inutiles violences. Il commence par une allusion habile et respectueuse à la grande mission de Didon, qu'il fait remonter à Jupiter — il se réserve de se recommander plus loin des dieux —, et qui consiste surtout à faire régner la justice [4] — c'est en effet de la justice qu'il compte se réclamer — ; puis, avec une précision toute virgilienne, en quelques mots qui portent tous, il expose la situation et sa requête ; ce sont des Troyens, des malheureux, promenés par les vents sur

toutes les mers, des suppliants — *oramus* 525 — ; ils demandent qu'on n'incendie pas leur flotte et qu'on examine de près les choses. Il présente alors son peuple, tel que Virgile le représente partout dans ce premier livre ; ce sont des vaincus, mais des gens pieux et honnêtes, non des brigands et des pirates (1). Il expose alors qu'ils se dirigeaient vers l'Italie (2), quand la tempête les a dispersés, si bien que quelques-uns seulement ont réussi à aborder en Libye. Ici Ilioneus commence à plaider ; le ton change ; de volontairement contenu qu'il était jusque-là, il devient pathétique, indigné. Ilioneus se place au point de vue du droit des gens, conception étrangère à l'époque homérique ; il se demande quel peut bien être un peuple (3) qui interdit à des malheureux cherchant asile de débarquer et, si ce peuple n'a pas encore le respect du droit des gens, s'il est barbare, il lui rappelle qu'il y a des dieux vengeurs (4). En orateur consommé, il s'adresse à l'intérêt de ses auditeurs ; relevant en même temps dans leur esprit les Troyens qui ne sont pas un peuple insignifiant, il proclame que le service rendu ne sera pas perdu et il trouve l'occasion de faire un bel éloge d'Énée, dont il vante à la fois le courage militaire, la piété et la justice (5) ; il a déjà parlé de la justice de Didon et nous retrouvons là le parti-pris constant de Virgile de mettre Didon et Énée en parallèle, comme ayant des qualités pareilles ; l'éloge est du reste destiné à faire surtout impression sur Didon pour préparer ce qui va suivre. A défaut d'Énée, qui peut-être n'existe plus (6), il se réclame du Troyen Aceste, qui a en Sicile des villes et une puissance militaire. Il expose alors avec la netteté d'un homme réfléchi qui sait ce qu'il veut, les desiderata des Troyens, desiderata parfaitement innocents et modérés : la permission de tirer à terre leurs navires, de les radouber et de fabriquer des rames (7) afin de gagner l'Italie et le Latium, s'ils ont le bonheur de retrouver leurs camarades et leur roi, au cas contraire (8), de retourner en Sicile, d'où ils viennent, auprès d'Aceste. Ce discours pathétique et digne, qui ne s'adresse pas seulement à la compassion, mais fait appel à l'équité et subsidiairement à l'intérêt, est suivi d'un murmure d'approbation (9) des Dardaniens (10). Il appartient en propre à Virgile ; il n'en est pas moins parsemé d'imitations homériques de détail.

Après le discours de Vénus nous avons eu un spécimen de l'éloquence souveraine du maître des dieux ; après celui d'Ilioneus nous en avons un de l'éloquence royale. La réponse de Didon est caractérisée par les mots *breuiter* et *uultum demissa* ; elle parle brièvement parce qu'elle est reine (11) ; elle baisse les yeux, parce qu'elle est femme. Dès les premiers mots elle calme les inquiétudes des Troyens,

Soluite corde metum, Teucri (1) 562 ; c'en est donc fini des craintes qu'ils ont, non sans motif, ressenti jusqu'à présent ; la situation s'éclaircit définitivement pour eux. D'un caractère aussi noble, aussi pénétrée du sentiment de l'équité qu'Ilioneus, elle s'excuse sur le traitement dont ils sont l'objet par la raison d'état ; elle repousse avec dignité le reproche qui lui a été au cœur — *barbara* 539 — en affirmant que les Phéniciens sont eux aussi des civilisés et que tout le monde connaît la guerre de Troie (2) ; c'est là un motif sur lequel Virgile insiste ; les peintures du temple de Junon avaient révélé la chose à Énée ; c'est dire que Troyens et Phéniciens sont faits pour s'entendre. Avec une générosité toute spontanée, elle accorde aux Troyens leurs demandes, leur promet son appui, qu'ils n'ont pas sollicité, pour se rendre en Italie (3) ou en Sicile et leur offre même, s'ils y consentent, de devenir ses sujets au même titre que les Tyriens. Pour répondre au couplet d'Ilioneus sur Énée, elle regrette l'absence de celui-ci et promet de le faire rechercher.

Enée se fait reconnaître. Accueil de Didon (579-642). — **15.** Ces paroles, d'une décision si généreuse, ont surexcité Énée et Achatès, qui brûlent — *ardebant* 581 — de sortir du nuage ; Achatès fait observer à Énée qu'il n'y a plus aucun danger, que les promesses de sa mère se sont réalisées à la lettre (4) —, ce qui est un moyen d'affirmer l'unité du premier livre. A peine a-t-il parlé (5), que le nuage se dissipe ; Énée apparaît en pleine lumière rayonnant d'une beauté surnaturelle que lui prête en ce moment Vénus ; Didon étant très belle — *forma pulcherrima* 496 —, il fallait qu'Énée le fût également pour le parallélisme et pour préparer le roman du IVe livre. Cette transformation est imitée de celle que subit Ulysse dans l'*Odyssée* et la comparaison des deux passages est instructive pour faire ressortir les différences de l'art homérique et de l'art virgilien. Dans l'*Od.*, VI, 229 sqq., Ulysse, qui a longtemps nagé dans l'eau de mer, qui vient de passer la nuit dans les broussailles et qui s'est montré nu comme un sauvage et sale, prend un bain, est frotté par une servante experte et revêt les habits magnifiques qu'a mis à sa disposition Nausikaa. Alors, grâce à l'intervention d'Athéné, il apparaît plus grand, plus fort, ses cheveux jadis emmêlés, tombent en boucles de sa tête, pareilles à la fleur de l'hyacinthe ; il est tout brillant de la beauté et de la grâce qu'Athéné a communiquée à sa tête et à ses épaules et l'œuvre d'Athéné est comparée à celle qu'accomplit un ouvrier formé par Héphaistos et par elle, lorsqu'il dore de l'argent. Il subit une transformation analogue, *Od.*, XXIII, 153 sqq., lorsqu'il a été lavé du sang dont il s'est couvert en massacrant les prétendants.

Énée, lui, n'a été défiguré par aucune mésaventure et il semble qu'il pourrait se présenter tel qu'il est. C'est donc une beauté surnaturelle qui le transfigure à l'improviste. Vénus, qui est la déesse de qui ces choses-là dépendent et qui est une mère ornant son fils — *nato genetrix* 590, ce qui est touchant — dans des intentions secrètement nuptiales, fait les choses mieux qu'Athéné. Comme Ulysse, il a le visage et les épaules d'un dieu (1) ; Vénus a rendu sa chevelure plus belle, nous ignorons par quelle opération, Virgile se tenant là-dessus dans un vague prudent ; elle lui a donné l'éclat de la jeunesse — il avait donc besoin d'être rajeuni ? — ; elle a communiqué à son regard la vivacité et l'allégresse ; il est pareil à l'ivoire travaillé par un artiste, à l'argent ou au marbre serti dans l'or (2). C'est un bijou (3), un Adonis ; nous ne nous attendions pas à lui voir un physique si séduisant.

Énée se nomme (4) ; puis il s'adresse à Didon ; il ne s'attendait point de sa part à tant d'intérêt, de compassion, de générosité ; il ne veut pas demeurer en reste d'ouverture de cœur et de beaux sentiments ; son discours déborde d'élan, d'enthousiasme, de reconnaissance emportée ; il lui fait sentir à elle-même tout le prix de sa pitié (5), en peignant la situation des Troyens sous les couleurs les plus sombres et comme atteignant le comble de l'infortune. Il se sent impuissant, lui et tous les Troyens dispersés dans l'univers, à la remercier dignement ; il souhaite donc que les dieux, s'il y en a qui sont sensibles à la piété, à la justice, à la pureté de la conscience, acquittent sa dette ; et ici l'intervention des dieux qui récompensent forme un contraste frappant avec celle des dieux punisseurs dont avait parlé Ilioneus. Puis, ne pouvant plus se contenir, il s'extasie sur le bonheur d'une génération qui a produit une femme comme Didon ; il se demande quels parents ont pu avoir une telle fille. Virgile ne trouve pas toujours la juste mesure pour l'expression des beaux sentiments d'Énée qui tombe ici dans l'emphase et qui, pour témoigner l'éternité de sa reconnaissance, a recours à des formules usées et banales (6), qui ne sont que des hyperboles et ne donnent pas l'impression de la sincérité. Remarquons que, sans qu'Énée bien entendu y mette malice, le dernier trait : *quo me cumque uocant terrae* 610 est dans la pensée de Virgile un avertissement à Didon et comme une justification préalable du dénouement du IVe livre. Énée n'a jamais eu l'intention de se fixer en Libye ; c'est de ne pas s'en être rendu compte que viennent à Didon tous ses malheurs.

Après ce discours ronflant dont l'exaltation contraste intentionnellement avec la dépression du début du livre — c'est ici l'aboutisse-

ment du revirement progressif que j'ai signalé —, Énée, bon prince, brave et excellent homme, distribue à droite et à gauche des poignées de main à ses compagnons. Il a d'abord remercié Didon ; puis il se tourne vers eux ; c'est un homme bien élevé et qui ne manque pas aux convenances.

Son apparition imprévue — *improuisus* 595 ; Virgile a souligné la chose — a été un coup de théâtre ; aussi Didon est-elle stupéfaite — *obstipuit* 613 —, stupéfaite de se voir tout à coup en présence d'Énée, stupéfaite ensuite et surtout de ses épreuves (1) ; ce qui l'intéresse dès l'abord à Énée et ce qui l'attachera à lui, ce sont les dangers qu'il court et son énergie à les affronter ; Didon est une femme supérieure ; d'où il résulte que cette beauté surnaturelle que Virgile a cru devoir attribuer à Énée n'est qu'un ingrédient assez inutile ; le grand défaut de Virgile est toujours de ne pas prendre assez nettement parti et de ne pas savoir éliminer. Didon se demande(2) donc avec étonnement quels événements violents l'ont amené en un pays si sauvage. C'est donc là cet Énée que Vénus a donné comme fils au bord du Simoïs (3) au Dardanien Anchise ! Alors, à la façon des personnages homériques, elle raconte une histoire : Teucer, fils de Télamon et d'Hésioné, chassé de Salamine — Virgile ne s'arrête pas à dire pourquoi —, s'étant réfugié à Sidon, est venu demander à Belus, père de Didon, qui en ce moment faisait une expédition à Chypre, un nouveau royaume — Virgile ne s'attarde pas à ajouter qu'il l'a obtenu — ; c'est lui qui a fait connaître à Didon — la chose est ingénieusement inventée — les malheurs de Troie, Énée, les rois grecs ; d'origine troyenne par sa mère Hésioné, il faisait grand éloge des Troyens (4). C'est ainsi qu'Énée se trouve à Carthage en pays de connaissance. Didon invite les Troyens à la suivre dans son palais en signalant la conformité de son sort avec le leur (5) — parallélisme sur lequel Virgile insiste sans cesse — ; c'est l'expérience du malheur qui l'a rendue secourable aux malheureux (6). Puis elle emmène Énée — *in regia... Tecta* 631 sq. — et elle ordonne des supplications aux dieux, ce qui est un usage romain (7). Comme elle songe à tout, elle envoie des provisions aux compagnons d'Énée restés sur le rivage et par leur énumération on voit qu'elle ne lésine pas (8) ; cependant, dans l'intérieur du palais (9) commencent les préparatifs du festin qui sont d'un luxe royal ; on sort des étoffes de pourpre artistement travaillées, de l'argenterie en quantité colossale (10), des vases d'or où sont ciselés les hauts faits des ancêtres de Didon depuis l'origine. Le festin de Didon est la contrepartie de celui d'Alkinoos. Mais ici Virgile a délibérément abandonné les mœurs homériques pour

décrire une de ces grandes réceptions romaines, telles qu'elles se déployaient dans le palais d'un Verrès, d'un Lucullus, d'un Hortensius. S'il a vanté jadis la simplicité rustique, il semble qu'actuellement il soit ébloui par la pompe extérieure et par les manifestations du luxe. Il pense rehausser encore Didon à nos yeux en lui attribuant une opulence splendide (1).

Enée fait venir Ascagne (643-656). — **16.** Cependant Énée, toujours plein de bons sentiments, à qui l'amour paternel ne laisse point de trêve, qui ne songe qu'à son fils, lui envoie Achatès pour lui annoncer ce changement de fortune et pour l'amener le plus vite possible — *rapidum... Achaten* 644, *celerans... Achates* 656 —, et il charge celui-ci d'apporter pour Didon des présents magnifiques. Aux usages homériques d'après lesquels les hôtes reçoivent des présents quand ils partent, Virgile a substitué l'urbanité romaine qui ne veut pas demeurer en reste. Il tient en outre à faire ressortir que si les Troyens sont actuellement de malheureux exilés, ils ont été jadis un peuple opulent, d'une opulence égale à celle des Phéniciens et dont ils ont sauvé quelque chose (2). Les objets destinés à Didon ne sont pas uniquement des objets précieux, deux d'entre eux au moins ont une valeur historique ; ce sont une palla brodée d'or (3) et un voile dont la bordure représente des feuilles d'acanthe, merveilleux cadeau de Léda, apporté par Hélène (4) quand elle vint à Troie — Virgile ne dit pas comment ils sont tombés aux mains d'Énée —, le sceptre d'Ilioné, l'aînée des filles de Priam, un collier de perles, un diadème d'or et de pierres fines. Achatès part (5).

Substitution de Cupido à Ascagne (657-694). — **17.** Pendant qu'on prépare le banquet et qu'Achatès fait sa commission avec toute la diligence voulue, il ne se passe rien d'intéressant sur la terre ; Virgile introduit ici une nouvelle scène dans le ciel, qui, par suite, n'interrompt point l'action. Vénus, qui, dans tout ce livre, veille sur Énée comme une mère attentive, invente une ruse pour assurer sa sécurité. Elle songe à faire prendre à Cupido la figure du cher Ascagne (6), pour qu'en offrant les cadeaux, il rende la reine folle d'amour (7) et fasse pénétrer le feu de la passion jusque dans la moelle de ses os. Elle trouve en effet Énée bien risqué dans une ville tyrienne — elle partage l'opinion postérieure des Romains sur la *fides punica* — et dans un lieu si cher à Juno ; à l'approche de la nuit ses inquiétudes redoublent et elle adresse à Amor un discours, dont Virgile ne caractérise point le ton, mais qui, étant un discours de Vénus, ne saurait être qu'insinuant et adroit, d'une habileté même ici presque superflue, puisqu'Amor ne demande qu'à la satisfaire. Elle commence

par exalter sa puissance, comme elle avait exalté celle de Jupiter et la met même au-dessus de celle de Jupiter (1) ; elle se fait petite et se présente en suppliante. Puis elle lui rappelle — ce sont choses qu'il sait — ce qui doit l'intéresser à Énée : il est son frère — plus exactement son demi-frère — ; il est persécuté par Junon, ce dont il s'est souvent affligé avec elle — la famille de Vénus est vraiment une famille modèle, unie, affectueuse — ; elle lui expose ses craintes : Didon la Phénicienne retient Énée par des propos caressants (2), mais elle craint Junon toute-puissante à Carthage. Elle a donc imaginé une ruse pour prévenir un changement de dispositions chez la reine, c'est de lui inspirer pour Énée une affection égale à la sienne propre (3). Elle trace alors à son fils son rôle ; c'est un enfant auquel on fait la leçon. Ascagne (4) va venir à Carthage ; elle l'endormira et l'emportera à Cythère ou à Idalie. Amor prendra sa figure pour une nuit seulement (5) ; c'est une figure qu'il connaît bien — *notos* 684. Les membres de la famille de Vénus sont liés entre eux ; quand Didon l'embrassera (6) dans l'allégresse d'un festin royal animé par le vin — c'est bien ainsi que nous est dans la suite représenté le festin et les deux morceaux sont mis en rapport étroit — il lui inspirera le poison d'un amour secret. Amor ne répond pas ; il obéit — *paret* 689 — à une mère si chère et s'amuse de la métamorphose, cessant de voler pour marcher comme Iule ; Ovide n'eût pas manqué d'insister là-dessus, Virgile est discret. Vénus endort Ascagne (7), l'emporte serré contre son sein dans les bois d'Idalie, où le souple *amaracus* (8) l'enveloppe de ses fleurs odorantes et de son ombre douce.

Virgile s'est inspiré dans ce passage des *Argonautiques* d'Apollonios, lorsque, au début du IIIe livre, à la requête d'Héra et d'Athéné, Aphrodite demande à Éros de lancer à Médée la flèche qui l'embrasera d'amour. Mais la psychologie des deux scènes est bien différente ; Éros est un mauvais garçon, indocile et mal élevé, à qui il faut promettre des jouets merveilleux pour le décider à agir. Amor est bien plus raisonnable ; c'est un fils soumis, un frère affectueux. Il règne au foyer de Vénus des sentiments de famille très touchants ; on en trouve de pareils chez Berquin. Cela n'empêche pas Vénus de s'employer à une besogne assez louche — *fallasque ueneno* 688. Malgré sa transformation, elle a conservé de l'Aphrodite hellénistique des habitudes de ruse et de fausseté qui ne concordent pas bien avec son caractère nouveau.

Le banquet (695-756). — **18.** Après la tempête, les Troyens étaient dans un dénuement absolu, épouvantés et consternés ; ils assistent maintenant à un banquet somptueux et animé par la joie. Quand

Cupido arrive joyeux avec les cadeaux royaux, la fête a commencé ; la reine s'est assise à la place du maître de la maison, au milieu de la salle, sur un lit de parade doré, dans une attitude majestueuse — *se... composuit* 697 sq —, sous un baldaquin d'où pendent des rideaux magnifiques. Énée et les Troyens, sans doute les capitaines des navires (1), font leur entrée et s'installent sur des étoffes de pourpre. Les famuli versent l'eau sur les mains, présentent des serviettes (2) et tirent le pain des corbeilles (3). Pour donner une idée de la splendeur de la réception, Virgile mentionne le nombre imposant des domestiques ; à l'intérieur cinquante femmes (4) dressent la longue série des plats et entretiennent le feu des foyers, cent autres et autant de jeunes garçons de même âge — l'uniformité est de rigueur dans une maison bien tenue — chargent la table de mets et disposent les coupes. Les seigneurs tyriens entrent à leur tour — l'ordre dans lequel arrivent les invités est réglé ; tout est fixé par l'étiquette — et prennent les places qui leur sont assignées — *iussi* 704. Tout à l'heure c'était Énée qui admirait Carthage ; maintenant, par une réciprocité voulue, ce sont les Tyriens qui admirent les cadeaux d'Énée et Iule ; Didon va plus loin ; elle est toute émue — *mouetur* 714 — ; Iule-Cupido qui se conduit en fils bien élevé, va d'abord embrasser son père pour satisfaire sa vive affection ; puis il se dirige vers la reine. Le charme a déjà commencé à opérer — *ardescit* 713 — ; celle-ci le prend innocemment sur ses genoux et l'amour pénètre en elle ; dans Apollonios, quand Éros a lancé sa flèche, l'effet est instantané et Médée est bouleversée. Virgile fait également naître la passion de Didon d'une intervention divine ; mais la passion se développe peu à peu, comme elle se développerait sans action miraculeuse suivant les simples lois psychologiques ; l'image de Sychée qui est mort s'efface graduellement dans son cœur pour faire place à un amour vivant.

Virgile nous a parlé de la splendeur du festin, mais il ne nous instruit pas de ce qu'on y mange ; il a remplacé ces détails vulgaires par la peinture des sentiments des personnages et surtout de Didon. Le premier service terminé (5), on apporte les vins (6). La fête prend tout son éclat et devient bruyante ; pittoresque auditif : les voix roulent dans les vastes atriums (7) ; pittoresque visuel : les lustres suspendus (8) aux lambris dorés triomphent de l'ombre de la nuit ; la description est saisissante. Puis c'est le moment solennel ; la reine a demandé la coupe d'or (9) ornée de pierreries de ses ancêtres et l'a emplie de vin pur ; on se tait ; elle prie Jupiter hospitalier (10) de faire que ce jour soit un jour de joie pour les Troyens et les Tyriens ; elle invoque Bacchus qui donne la joie et Junon favorable. Alors elle fait

la libation et effleure la coupe de ses lèvres ; elle la passe à Bitias qui y boit avidement ; Virgile observe les convenances et distingue Didon de son entourage comme au début du livre il avait distingué Énée de ses compagnons ; toutefois ce n'est point par gloutonnerie [1] que Bitias boit largement ; il fait sa cour en obéissant à la volonté de sa souveraine ; les autres seigneurs boivent ensuite.

Pour que la fête soit complète, Iopas chante en s'accompagnant sur sa cithare dorée. Le chant de l'aède est dans le festin homérique quelque chose d'indispensable. Ainsi que le dit Ulysse, quand la table est chargée de pain et de viandes, que les coupes sont remplies, que la joie règne parmi les convives, il n'y a rien de plus beau que d'entendre un bon aède [2] ; c'est là le complément obligé et toute l'âme homérique se peint là ; ici rien de pareil à ce sentiment de bien-être, à cet épanouissement de la nature humaine qui écoute délicieusement les récits du chanteur devant une table bien garnie. Nous assistons à une grande fête, dans laquelle l'intermède musical ne saurait manquer, mais qui n'est qu'une preuve de grand luxe et qui n'a point pour les convives un intérêt particulièrement vif. Iopas — *crinitus* 740 — n'est pas un personnage vivant ; c'est le type bien connu de l'Apollon citharède et c'est d'après une statue de cette série que Virgile l'a conçu. Il est l'élève du grand Atlas, qui, suivant les interprétations philosophiques tardives des mythes, passait pour avoir inventé l'astronomie [3], ce qui n'empêche pas qu'au livre IV, 246 sqq., Atlas ne soit une montagne à forme humaine. Les questions qu'il traite sont des questions astronomiques, le cours de la lune, les éclipses du soleil, les constellations, l'Arcture, les Hyades, la grande et la petite Ourse, les causes de la brièveté des jours d'hiver et de la longueur des nuits d'été [4]. Elles n'ont évidemment aucun rapport avec les circonstances du banquet ; mais ce sont des problèmes qui préoccupaient Virgile et dans les *Géorgiques* il déclare que son ambition eût été de les approfondir s'il en avait eu la capacité [5]. Elles piquaient également la curiosité de ses contemporains et étaient à l'ordre du jour dans la société instruite. Or, c'est à l'image de cette société instruite qu'il nous représente les Tyriens de Didon et les Troyens d'Énée [6].

Les Tyriens dont Iopas est sans doute l'artiste favori applaudissent et les Troyens les imitent par politesse. Après cet intermède nous revenons au sujet propre de la fin du premier livre qui est la préparation des événements du IVe livre. Si magnifique que soit la description du festin, elle n'est qu'un cadre extérieur et l'intéressant est ce qui se passe dans le cœur de Didon. Or, ce qui se passe est tra-

gique ; il ne s'agit pas seulement d'un amour naissant parmi les splendeurs d'une grande fête mondaine ; cet amour causera la perte de Didon et Virgile le fait pressentir par des allusions jetées çà et là — *infelix... Phoenissa* 712 sq., *miserae* 719, *infelix Dido* 749 —, qui sont comme de sourds et lointains grondements de tonnerre dans un ciel serein. Pour le moment Didon en est encore à cette agitation qui précède l'éclosion d'une passion inconsciente ; elle s'enivre d'amour sans le savoir (1), elle multiplie les questions pour avoir le plaisir d'entendre parler Énée (2) ; enfin elle lui demande un récit complet des ruses des Grecs et de ses aventures, depuis sept ans qu'il erre sur la mer (3) —, ce qui est en contradiction avec le livre III dont les événements durent à peine un an. Nous allons donc avoir un pendant des récits de l'*Odyssée* ; seulement ces récits n'ont qu'un intérêt de curiosité et ne servent qu'à faire admirer l'ingéniosité et le courage d'Ulysse ; ils interrompent l'action et ne produisent rien ; le récit d'Énée est essentiel au développement sentimental de l'*Enéide*, puisqu'il enflamme définitivement Didon.

Conclusion. — **19.** Virgile a prétendu faire de son poème un ensemble formant un tout et en même temps donner à chacun de ses livres une physionomie spéciale ; il a ainsi concilié l'unité et la variété. Le 1er livre ne dure que deux journées ; la première se termine par un désastre qui est sur le point de les anéantir, la seconde par une réception qui les met hors de danger. Les événements suivent donc un cours absolument opposé à celui de la tragédie : au début tout semble perdu, tout est sauvé à la fin ; de l'un des extrêmes à l'autre ils s'acheminent par des intermédiaires ; dans la succession de ces intermédiaires, les moyens de l'art de Virgile sont l'imprévu et le contraste ; par suite, l'intérêt est habilement ménagé. Ces événements ne sont pas racontés pour eux-mêmes et d'une façon objective ; ce sont autant de coups frappés sur la sensibilité des personnages et ce qui occupe surtout Virgile c'est leur répercussion sur les âmes. J'ai montré par le détail la courbe sentimentale du premier livre : les Troyens, d'abord joyeux, puis jetés à l'improviste dans l'épouvante et l'abattement reviennent peu à peu à la joie et à la sécurité ; oppressé au début, le lecteur est soulagé à la fin ; d'autre part quelques traits menaçants font pressentir que cette joie ne sera pas de longue durée.

Le premier livre établit tout d'abord ce qui fait la grandeur du sujet de l'*Enéide* ; elle est la préparation de la fondation de l'empire romain qui s'étendra sur tout l'univers et durera éternellement. Il présente en leur donnant leur caractère les protagonistes divins et humains, qui vont conduire l'action. Jupiter, souverain des dieux

et des hommes, est chargé de veiller à l'accomplissement des destins ; impartial, sans passion, il conduit les choses de haut dans l'ordre voulu. Tout cependant n'ira pas tout droit : deux déesses rivales interviendront en se combattant avec acharnement ; leur caractère est magistralement fixé dès le début et ne variera pas ; Junon est la femme hautaine, impérieuse, colère, qui veut que tout lui cède et qui se brise sur l'obstacle ; Vénus la femme souple, adroite, déliée, qui arrive à ses fins en se pliant au besoin ; l'une personnifie la haine brutale, l'autre l'affection tendre et ingénieuse. Quant à Énée, si Virgile a établi d'avance le plan de l'*Enéide*, il n'a pas constitué une fois pour toute le caractère de son héros qui est flottant. Il est en fonction des événements et de l'imitation homérique, et ce ne serait pas exagérer beaucoup que de dire qu'il y a autant d'Énées que de livres dans l'*Enéide* ; toute tentative pour ramener ce caractère à l'unité et pour en tracer le développement normal part d'une conception fausse. Il nous apparaît ici avec toutes les qualités qu'on peut attendre d'une nature élevée, réfléchie, soucieuse de ses devoirs, accessible à toutes les affections nobles. C'est un chef qui sent sa responsabilité, qui se consacre au salut de ses compagnons ; il est sensible aux malheurs de sa patrie jusqu'à en pleurer, il est reconnaissant jusqu'à l'extase. C'est un bon père, une âme d'or. Il ne donne pas l'impression de l'énergie ; mais cela tient à ce qu'il n'a point la direction de l'action, qui est entre les mains de Junon et de Vénus et qui passe par-dessus sa tête. Il ne peut rien faire pendant la tempête, puisqu'il y a là un déchaînement des éléments disproportionné aux forces humaines ; il entreprend un voyage qu'il croit périlleux, mais qui ne l'est pas et au terme duquel il trouve, sans qu'il y soit pour rien, bonne table et bon gîte. Didon, elle, est une femme supérieure ; frappée par un crime dans ses plus chères affections, elle s'est révélée femme d'une décision et d'une énergie admirables. Avec cela elle est pitoyable au malheur, généreuse, ouverte et franche. C'est à elle que va la sympathie et l'admiration.

Considérons maintenant le rapport du premier livre avec les livres suivants et d'abord avec le III^{e} ; il offre avec ce livre des discordances si nombreuses et si importantes, que, si le III^{e} livre avait été écrit après le premier, on ne comprendrait pas que Virgile eût semé dans le premier tant d'indications pour ne pas en tenir compte dans la suite et pour se mettre avec elles en opposition absolue. Au premier livre la navigation d'Énée en est à son septième été, 755 sq., et c'est bien là la pensée fondamentale de Virgile, puisque la chose est en accord avec *multos... per annos* 31 ; or nous verrons que les

événements du IIIe livre remplissent à peine une année. Au Ier livre Énée déclare qu'il s'est embarqué, sa mère lui indiquant le chemin 382 ; or non seulement il n'est pas question de cela au IIIe livre, mais il part manifestement à l'aventure. Au Ier livre il est écarté du Latium *ui superum* 4, par Junon directement mise en scène 31 ; or, au IIIe livre il ne subit aucune violence des dieux et Junon n'intervient pas ; au Ier livre il sait et ses compagnons savent que le but du voyage est le Latium ; or le Latium n'est pas nommé dans les prédictions du IIIe ; après la tempête, il rappelle à ses compagnons qu'ils ont affronté de plus grands dangers, en particulier la rage de Scylla ; or au IIIe livre, nulle part ils ne sont sur le point de périr et ils n'ont rien à souffrir de Scylla que, sur le conseil d'Hélénus, ils évitent prudemment ; évidemment toutes ces indications se rapportent non pas au IIIe livre qu'avait primitivement composé Virgile et qui nous est parvenu, mais à celui qu'il avait l'intention de refaire et qu'il a été empêché par la mort de rédiger. La preuve qu'une partie au moins du IIIe livre était condamnée dans son esprit quand il écrivait le premier, c'est qu'il a détaché de ce IIIe livre les vers 163-166, qui n'avaient plus leur raison d'être après l'avertissement de Créuse à la fin du IIe et qu'il les a logés dans le Ier, 530-533.

Le Ier livre contient en outre des désaccords avec d'autres livres ; mais ici les circonstances sont toutes différentes et nous amènent à d'autres conclusions. Au Ier livre, Aceste a fourni du vin aux Troyens partant de la Sicile 195 sqq., ce qui prouve qu'il mène une vie agricole ; il a des villes et il est roi 549 sq., 558 ; or, au Ve livre, il apparaît dans le costume sauvage d'un montagnard 35 sqq. ; on fonde en son honneur la ville d'Acesta et il en est très heureux, parce que cela lui permet de prendre le titre de roi, 757 ; que la version du Ve livre exprime la pensée dernière de Virgile, c'est ce dont on ne saurait douter, puisqu'il a été composé en partie pour mentionner la fondation d'Acesta, ville alliée des Romains, à qui il entendait rendre un hommage national ; d'où il suit que Virgile a rédigé son Ier livre avant le Ve, qu'à ce moment il n'avait pas fixé dans le détail le rôle qu'il réservait à Aceste et que les passages qui concernent celui-ci au Ier livre auraient été modifiés dans l'*Enéide* définitive.

Au Ier livre, 265 sqq., Jupiter annonce qu'Énée vivra trois ans dans le Latium après la défaite des Rutules, qu'Ascagne, trente ans après sa mort, transportera le siège du pouvoir à Albe et que ses descendants directs — *gente sub Hectorea* 273 — y règneront 300 ans ; or, au livre VI, 761 sqq., nous apprenons que Lavinia donnera à Énée dans sa vieillesse, c'est-à-dire évidemment plus de trois ans après

la soumission des Rutules, un fils qui s'appellera Silvius et dont les descendants règneront à Albe ; nous verrons plus loin que cette seconde version exprime bien la pensée dernière de Virgile et nous essayerons de déterminer pourquoi il s'y est arrêté ; il en résulte que le Ier livre a été écrit avant le VIe et que dans l'*Enéide* définitive, Virgile aurait modifié les v. I, 265 sqq., pour les faire concorder avec le texte du VIe livre.

Au Ier livre, 6, le peuple latin est donné comme résultant de l'établissement dans le Latium ; or, au livre VII, lorsque les Troyens débarquent dans le Latium, le peuple latin existe et c'est bien là la dernière pensée de Virgile, car les Latins jouent un rôle important dans les six derniers livres, qui sont conditionnés par la présence des Latins sur le sol italien ; il résulte de là que le Ier livre a été conçu et écrit avant les six derniers et que dans l'*Enéide* définitive le passage en question aurait été modifié ; il en est de même de l'annonce faite à Vénus par Jupiter, à savoir qu'après sa victoire Énée *moresque uiris et moenia ponet* 264, c'est-à-dire qu'il civilisera et réunira dans des villes des gens encore sauvages ; ce n'est pas ainsi que se termine l'*Enéide* où les Latins acceptent des Troyens le culte de Vesta et des Pénates, mais conservent leurs villes, leurs coutumes et leur langue ; c'est là un compromis qui est consenti par Jupiter à Junon et qui représente bien la dernière pensée de Virgile, puisqu'il a pour but de rendre possible la réconciliation de Junon avec les Romains ; nous tenons donc la preuve que le Ier livre est antérieur au XIIe et que le passage en question aurait été modifié dans l'*Enéide* définitive.

Le Ier livre contient en outre trois contradictions d'une nature particulière ; 237 et 256, Vénus est fille de Jupiter, V, 801, elle est issue de la mer ; 483 sq., Achille est un trafiquant cruel et sans scrupule qui vend à Priam le corps de son fils à prix d'or ; II, 540 sqq., Priam vante la générosité d'Achille qui s'est laissé toucher par ses supplications et lui a rendu noblement le corps d'Hector ; 741 Atlas est un professeur d'astronomie, et a enseigné cette science à des disciples ; IV, 247 sqq., c'est une montagne à forme humaine, qui soutient le ciel ; or ces conceptions inconciliables sont, chacune à leur place, impérieusement commandées par le contexte ; ce sont là des divergences de détail, dûes à l'utilisation de sources différentes et il est bien possible que Virgile les eût laissé subsister dans l'*Enéide* définitive.

Enfin, I, 263, Jupiter prévient Vénus qu'Énée fera en Italie — *Italia* — une guerre gigantesque ; X, 8, il déclare à l'assemblée des

dieux qu'il avait expressément interdit la guerre entre l'Italie — *Italiam* — et les Troyens ; que signifie cette défense, qui n'est mentionnée nulle part ailleurs ? Nous l'ignorons et nous ne savons pas quel parti — car il fallait opter — Virgile eût pris dans l'*Enéide* définitive.

Il résulte de ce que nous venons de dire que le Ier livre, tel que nous le possédons, a été écrit et achevé par Virgile à un moment où il ne prévoyait pas certaines modifications à son plan qui se sont imposées à lui au cours de son travail ; ces modifications exigeaient quelques retouches qu'il eût sûrement faites, si la mort ne l'avait surpris. Cependant, au moment où Varius prit possession de ses manuscrits, le Ier livre portait déjà quelques traces de révision partielle ; 530-533 avaient été extraits du IIIe livre, mis à la marge pour remplacer un texte primitif et accompagnés d'un vers incomplet destiné à être terminé au moment de l'incorporation ; le texte primitif étant formellement condamné, Varius a opéré la substitution, mais sans terminer le vers incomplet. Il y a deux autres vers incomplets : 560 et 636, tous deux des passages d'imitation homérique ; ces imitations ont été faites après l'achèvement provisoire du Ier livre et mises simplement à la marge en attendant mieux ; il en était sûrement ainsi de 479-482, également d'imitation homérique et qui ne sont pas adaptés au contexte. Il est possible que 426 et 744 fussent dans le même cas et constituassent des indications sommaires que l'auteur se proposait de développer. A la mort de Virgile le Ier livre avait déjà subi un commencement de révision, mais qui n'avait porté que sur quelques détails. Les vers inachevés, témoins de cette révision, ne sont qu'au nombre de trois.

NOTES DU CHAPITRE II

P. 93. (1) Quand il arrive aux combats, il dit : VII, 44 sq. maior rerum mihi nascitur ordo, Maius opus moueo, et justifie ainsi la place du mot *Arma* en tête du poème. — (2) Primus est bien expliqué par Serv., I, 1 ; la Vénétie où est venu avant lui Anténor ne fait pas partie de l'Italie. — (3) Profugus, I, 2, profugis, VII, 300, profugos, VIII, 118, profugis, X, 158, rappel d'expression attestant l'unité de conception. — (4) Iactatus, I, 182. Anthea si quem Iactatum uento uideat, 331, quibus orbis in oris Iactemur, 667, pelago... omnia circum Litora iactetur ; la répétition du mot appliqué aux Troyens est un élément d'unité pour le 1er livre ; il est appliqué deux fois aux Carthaginois, I, 442 : iactati undis et turbine Poeni, 628, me quoque per multos... labores Iactatam pour souligner une identité du sort entre les Troyens et les Carthaginois ; repris par Didon, IV, 13 : quibus ille Iactatus fatis, en liaison avec le 1er livre, repris par Vénus par allusion directe, X, 48 : Aeneas sane ignotis iactetur in undis ; il figure au IIIe livre, 197 : Iactamur gurgite uasto ; Anchise le reprend à son tour, VI, 693 : Quantis iactatum, nate, periclis. Sa répétition insiste sur un des aspects dominants de l'infortune d'Enée. L'idée est du reste reprise en d'autres termes, I, 32 : Acti fatis maria omnia circum, 756, omnibus errantem terris et fluctibus, VI, 692 : Quas... terras et quanta per aequora uectum ! — (5) Les mots *ui superum* ne correspondent à rien dans la suite du poème ; Énée, dans l'*Enéide*, n'a qu'un ennemi, Junon ; elle se sert d'instruments ; Éole a bien accès dans l'Olympe, mais il est isolé ; il ne peut être question d'Allectô ; ou bien Virgile a traduit, sans que la chose soit ici à sa place, l'expression homérique *Od.*, XII, 190 θεῶν ἰότητι μόγησαν et passim, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, le trait correspond à quelque chose qu'il n'a pas exécuté ; nous verrons que, lorsqu'il a écrit son 1er livre, le 3e était rédigé et qu'il se proposait de le remanier ; il se peut qu'il voulût y faire intervenir les dieux plus activement. — (6) Le mot *ira* est perpétuellement appliqué à Junon, I, 4 : Junonis ob iram, 11, tantaene animis caelestibus irae ? 25, causae irarum, 130, doli... Junonis et irae, 251, unius ob iram, V, 781. Junonis grauis ira, VIII, 60 sq..Junoni fer... preces, iramque minasque... supera, XII, 831. Irarum tantos uoluis sub pectore fluctus. VII, 326, elle suscite Allectô cui... irae... cordi. La répétition des mots est un des procédés qu'emploie Virgile pour exprimer une dominante, ici le sentiment fondamental de Junon. On a rapproché de I, 4 : Memorem... iram Esch. *Agam.*, 161, μνάμων μῆτις ; on n'a pas de preuve de l'influence directe d'Eschyle sur l'*Enéide* ; il peut s'agir d'une simple coïncidence ; cf. I, 23, memor. — (7) VIII, 11. Aenean...

uictos... penatis Inferre ; XII, 192. Sacra deosque dabo. Ceci atteste l'unité de l'*Enéide*.

P. 94. (1) Serv., I, 5. Cato in Originibus hoc dicit, cuius auctoritatem Sallustius sequitur in bello Catilinae, primum Italiam tenuisse quosdam qui appellabantur Aborigines ; hos postea Phrygibus iunctos Latinos uno nomine nuncupatos. — (2) VII, 151. hic fortes habitare Latinos. La tradition adoptée par Virgile au VIII[e] livre, 314 sqq., c'est que, quand Saturne est venu se cacher en Italie, il y a trouvé une population indigène, encore sauvage, qu'il a civilisée et qu'il a donné au pays le nom de Latium parce qu'il y avait trouvé un asile sûr, *latuisset*. C'est donc à partir de ce moment qu'il y eut des Latins. — (3) Arma est en tête de l'*Enéide* comme Μῆνιν de l'*Iliade* et *cano* correspond à ἄειδε ; mais uirumque... multum ille... iactatus rappelle Ἄνδρα μοι ἔννεπε... ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη. Il est bien possible qu'il y ait également un souvenir d'Apollonios, 1 sq. παλαιγενέων κλέα φωτῶν Μνήσομαι et 22 Μοῦσαι δ' ὑποφήτορες εἶεν ἀοιδῆς, où le poète se met en scène d'abord et où les Muses ne viennent qu'ensuite. — (4) Serv., Préamb. du *Comm. sur l'En.* : est autem carmen heroicum... continens uera cum falsis ; nam Aeneam ad Italiam uenisse manifestum est, Venerem uero locutam cum Ioue, missumue Mercurium constat esse compositum. — (5) Junon est appelée regina deum, I, 9, diuom regina, 46, regina, 76, Saturnia... regina, VII, 573, regina deum. 620. Il est possible que Virgile suive ici simplement la tradition épique grecque ; Héra, femme de Zeus, est reine comme Zeus est roi. Il ne faut pas oublier pourtant que Juno regina était associée à Jupiter dans la triade capitoline, qu'elle avait deux temples à Rome dans le quartier du Circus Flaminius, l'un voué en 187 par le consul M. Aemilius Lepidus, l'autre édifié en 146 par Q. Metellus Macedonicus, qu'il y avait d'anciens cultes de Juno regina hors de Rome, à Ardée par exemple, à Veies, et que le culte de la regina de Veies fut en 396, d'après un vœu de Camille, transporté sur l'Aventin où il prit une grande importance. L'inspiration grecque et l'inspiration latine ont pu se rejoindre dans la pensée de Virgile ; nous verrons ailleurs qu'il est volontiers gréco-romain. — (6) I, 9 sq. Tot uoluere casus... tot adire labores reprend le double aspect signalé au préambule des épreuves d'Énée et met ainsi en rapport étroit les deux morceaux.

P. 95. (1) *Fertur* indique que c'est une tradition ; cela ne veut pas dire que Virgile n'y croit pas. La grande déesse de Carthage, appelée rarement par les anciens Juno Caelestis, habituellement Caelestis, Οὐρανία, Virgo Caelestis, Dea Caelestis, dont le culte passait pour avoir été introduit à Carthage par Didon, était en réalité, comme l'antiquité l'avait déjà reconnu, l'Astarté phénicienne. Bien que la Caelestis carthaginoise ait pour attribut le lion, que sur les monnaies de Septime Sévère et de Caracalla elle ait une lance à la main, Virgile, qui l'identifie avec Juno-Héra, ne parle sans doute de son char et de ses armes que par souvenir de l'*Il.*, V, 720-32. C'est le syncrétisme usuel. Nulle part dans l'*Enéide*, qui ne mentionne que le char de Neptune, il n'est question de son char. Elle n'apparaît armée que II, 614, ferro accincta ; c'est par des moyens plus puissants qu'elle agit dans l'*Enéide*, si bien que l'allusion homérique fait ici disparate, ce qui n'est pas rare chez Virgile. A l'époque historique

Samos possédait un temple célèbre d'Héra. Mais Virgile s'écarte ici de l'*Iliade*, V, 51, où les trois villes favorites d'Héré sont Mycènes, Argos et Sparte ; au V, 24, il fait allusion à Argos. — (2) C'est la croyance reçue que Jupiter seul a la connaissance complète du destin ; il n'en communique aux autres dieux que ce qu'il juge à propos. Serv., I, 26, rappelle qu'Apollon lui-même ne connaît qu'une partie du destin. Junon n'est informée que par oui-dire. Si elle avait la certitude, cela paralyserait son action ; ce n'est qu'à partir du livre VII qu'elle a des informations précises et cela ne l'arrête point, parce qu'elle est engagée dans la lutte. — (3) Les v. 19-22 correspondent à quo numine laeso, 8, les v. 24-28 à quidue *dolens*, 9, rappelé textuellement par saeuique *dolores* 25, ce qui met les deux morceaux en relation directe ; les v. 1-33 paraissent être d'un même jet et écrits d'ensemble. — (4) 29. His accensa super est important pour la conception virgilienne du caractère de Junon ; elle souffre comme déesse que ses desseins soient combattus ; mais comme femme elle est exaspérée de l'injure ; de là ses violences, et 50 flammato. — (5) I, 30. Troas relliquias Danaum atque immitis Achilli 598, nos, relliquias Danaum. III, 87, relliquias Danaum atque immitis Achilli. C'est là un des aspects sous lesquels Virgile tient à représenter le malheur des Troyens, par suite une dominante soulignée par la répétition de l'expression. — (6) 31 sq. Arcebat longe Latio... acti fatis. En réalité Junon n'intervient pas dans les voyages des Troyens au III[e] livre et s'ils partent pour obéir aux destins, III, 7, quo fata ferant, il n'est nulle part question que ce soit la volonté des destins qui fasse durer si longtemps leur navigation, d'où la preuve que lorsqu'il écrivait ces vers Virgile avait l'intention arrêtée de modifier son III[e] livre. — (7) 31. Multosque per annos est en relation avec 755 sq. nam te iam septima portat... aestas et relie nettement le début du I[er] livre à la fin.

P. 96. (1) En traduisant par Vela dabant laeti l'*Od.* V, 269 Γηθόσυνοι... πέτασ' ἱστία, Virgile a tenu à indiquer le point précis où il saisissait l'action homérique pour faire commencer son poème ; il a fait toutefois quelque chose de différent, puisqu'il ne nous dit ni où vont les Troyens ni pourquoi ils sont joyeux ; il pique ainsi la curiosité du lecteur, qui ne sera satisfaite que plus tard ; d'autre part le second hémistiche : et spumas salis aere ruebant se révèle, par l'emploi de salis — cf. X, 214, campos salis secabant et Val. Flacc., I, 688, spumas uomit aere tridenti — et surtout par les allitérations, comme appartenant à l'ancienne poésie romaine, si bien que le premier vers de son récit est mi-partie homérique mi-partie teinté de la couleur d'Ennius. Ce sont là deux éléments qui coexistent sans cesse dans l'*Enéide*. Le vers n'en a pas moins pour le lecteur de l'unité et du pittoresque.

P. 97. (1) Potuit, 40, est opposé directement à nec posse, 38. — (2) Dans l'*Od.*, V, 281 sqq., Poseidôn, revenant de chez les Éthiopiens, aperçoit du haut des monts Solymes Ulysse qui vient de partir de chez Kalypso. Il déclare en cinq vers très simples, qui n'ont rien de l'accent oratoire du monologue de Junon, qu'il va le faire souffrir. Il se borne à cela, ne voulant pas le priver du retour qui lui a été promis par Zeus. Ce qui est curieux, c'est que, XIII, 128 sqq, Poseidôn exprime à Zeus, qui le rassure, la crainte que ce retour, procuré par les Phéakes, ne diminue sa considération aux yeux des dieux immortels. C'est peut-être la première pensée

des derniers vers, différents d'ailleurs du monologue de Junon. L'explosion d'orgueil de Junon, 46-7, est inspirée, mais avec autrement d'accent, par *Il.*, XVIII, 364 sq. ἔγω γ', ἣ φημι θεάων ἔμμεν ἀρίστη, Ἀμφότερον γενεῇ τε καὶ οὔνεκα σὴ παράκοιτις Κέκλημαι ; et XVI 432 Ἥρην... κασιγνήτην ἄλοχόν τε. Au second passage, Virgile a emprunté le rapprochement et soror et coniunx, au premier (cf. *Il.*, IV, 60 sq.), la mention de la puissance que Junon tire du fait qu'elle est la femme de Jupiter. Il ne s'est pas servi du passage de l'*Od.*, IV, 499 sqq., où est décrite la mort d'Ajax puni par Poseidôn ; mais le v. 39 sq. rappelle *Il.* XIV, 47, où il s'agit de toute autre chose Πρὶν πυρὶ νῆας ἐνιπρῆσαι κτεῖναι δὲ καὶ αὐτούς ; il y a là chez Virgile un souvenir purement verbal. Sur le fait de la foudre de Jupiter maniée par Pallas, les commentateurs ont beaucoup discuté ; en fait c'est un emprunt à Euripide *(Troades)* avec lequel Virgile était très familier. Serv.-Dan., I, 44, rapporte l'opinion de critiques qui considéraient le v. 44 comme traduit d'Accius : de Accio translatum affirmant, qui aït in Clytemestra de Aiace in pectore fulmen inchoatum flammam ostentabat Iouis. Mais si l'on rapproche Lucr., VI, 391 : icti *flammas* ut fulguris halent *Pectore perfixo*, 395, *Turbine* caelesti subito *correptus* et igni, on verra que c'est là la source directe de Virgile. — (3) L'Éolie virgilienne est située aux îles Éoliennes, VIII, 416 sq. Aeoliam Liparen. Dans l'*Od.*, X, sqq., l'Αἰολίη νῆσος est quelque chose de fantastique ; c'est une île flottante entourée de falaises rocheuses et d'un mur d'airain inexpugnable. Ce merveilleux naïf est banni de l'*Énéide*. — (4) 51. Furentibus Austris se retrouve, II, 304 ; c'est une locution fixée qui ne correspond pas à une impression personnelle de l'auteur au moment où il écrit ; la fréquence de ces locutions fixées donne au style de Virgile l'aspect conventionnel du style académique ; elles sont souvent empruntées aux anciens auteurs latins ; Ennius, cité par Serv., I, 51, furentibus uentis. Virgile a modifié pour raison métrique.

P. 98. (1) 53. Luctantis uentos tempestatesque sonoras, 55, magno *cum murmure montis*, 54, *ac uinclis* et *carcere frenat*, 56, *Circum claustra fremunt* : celsa sedet Aeolus arce. — (2) Lucr., VI, 196, sqq. Speluncas (cf. ici speluncis).. uenti cum tempestate coorta Implerunt, magno indignantur murmure clausi (cf. ici illi indignantes magno cum murmure montis) ; I, 279 sq. uenti... corpora caeca quae mare, quae terras, quae denique nubila caeli Verrunt ac subito uexantia turbine raptant ; les vents balaient, secouent, arrachent. En substituant à nubila caeli caelum... profundum, en ajoutant ferant et per auras Virgile transforme un effet naturel en un cataclysme impossible. Magno cum murmure montis se retrouve avec substitution de uasto à magno, ; *En.*, I, 245, Caelumque profundum, *Egl.*, IV, 51 ; ce sont des locutions fixées. — (3) 61. Hoc metuens, 23. Id metuens, *G.*, I, 335. Hoc metuens, locution fixée du style virgilien. — (4) Ce qui ajoute à l'imprécision, c'est qu'il est question plus loin d'une sorte de palais royal — *aula*, 140 — où trône Éole ; il n'est donc pas toujours assis, immobile et majestueux au sommet de sa montagne. — (5) 62 sq. Regemque dedit, qui foedere certo Et premere et laxas sciret dare iussus habenas. *Od.*, X, 21 sq. Κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων... Ἠμὲν παυέμεναι ἠδ' ὄρνυμεν ὅν κ' ἐθέλῃσιν. Du simple chargé de

pouvoir, Virgile, qui ennoblit, a fait un roi, mais en même temps il a restreint sa liberté d'action, puisqu'il n'agit que *iussus* : Éole a un titre ronflant, mais il est subordonné. Le régime des vents n'est du reste pas fixe dans l'*Odyssée* ; quand Poseidôn veut persécuter Ulysse, il les déchaîne, sans recourir à Éole, V, 292 sq. πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας Παντοίων ἀνέμων. Puis il s'en va sans s'inquiéter d'eux ; Athéné les arrête et fait souffler Borée, 383 sqq.

P. 99. (1) 65. diuum pater atque hominum rex, qui se retrouve, X, 2, est d'Ennius, Macr., *Sat.*, VI, 1, 10. — (2) Partis de Drépane en Sicile, les Troyens remontent au Nord pour atteindre la Campanie. Serv., I, 67. Non uacat quod Tyrrhenum addidit : uidetur enim dicere iam eis Italiam esse uicinam. — (3) 70. Le second hémistiche ne fait que doubler le premier, en insistant sur le fait que c'est aux hommes qu'en veut Junon ; corpora employé comme II, 18, delecta uirum... corpora. — (4) 71. praestanti corpore, locution fixée qui se trouve *G.*, IV, 538, appliquée à des taureaux. — (5) *Il.*, XIV, 225 sqq. Héré aborde Hypnos affectueusement et courtoisement, lui rappelle qu'il lui a rendu jadis un service analogue, l'assure de sa reconnaissance éternelle, lui promet un beau θρόνος d'or fabriqué par Héphaistos, avec un tabouret pour appuyer ses pieds pendant les festins εἰλαπινάζων ; c'est peut-être de là que vient chez Virgile la mention des banquets des dieux. Mais les choses ne vont pas toutes seules. Hypnos refuse nettement, se rappelant ce qui lui en a cuit pour avoir dans une autre circonstance accueilli une demande pareille. Héré l'assure qu'il n'a rien à craindre et, haussant ses prix, elle lui promet la main d'une des Charites, Pasithéé, dont il est éperdûment amoureux. Hypnos cède, mais exige d'abord qu'Héré s'engage par un grand serment sur le Styx. On a vu ce que Virgile a fait de cette scène familière, amusante, très humaine. Il est naturel qu'Hypnos se laisse tenter par l'offre de la Charite dont il est épris ; nous ignorons si Éole a envie de se marier, et Virgile, pour la circonstance, a dû en faire un célibataire, tandis que dans l'*Odyssée* il est père de famille. Il accepte du reste le pourboire par prétérition, ce qui est plus digne, et sans exiger de garanties comme Hypnos. Dans les deux cas, il s'agit d'un mariage légitime, Héré comme Junon étant la déesse du mariage ; Virgile a insisté là-dessus et supprimé le mot crû homérique, 268 : δώσω ὀπυιέμεναι. Quant au v. 76 sq., tuus, o regina, quid optes Explorare labor, par lequel Éole exprime sa docilité, il est inspiré de celui par lequel Aphrodite répond à la demande du κεστὸς ἱμάς par Héré, 195 Ἄϋδα ὅτι φρονέεις· τελέσαι δέ με θυμὸς ἄνωγεν, avec cette différence que ce qui est chez Éole l'expression de l'obéissance passive est chez Aphrodite l'effet d'une obligeance toute spontanée. — (6) Tout à l'heure, 57, Éole tenait un sceptre ; maintenant il a une lance à la main. Tout à l'heure, 56, on pouvait se demander si celsa... arce ne désignait pas le sommet de la montagne dans laquelle sont emprisonnés les vents ; ici évidemment ce n'est point sur le sommet de cette montagne que se trouve Éole. Il n'est plus question de l'attitude conventionnelle que lui a prêtée Virgile. Mais, comme il n'est pas question qu'il l'ait quittée pendant la visite de Junon, tout cela déroute le lecteur ; Virgile ne se soucie pas de représenter les choses d'une façon précise et vraisemblable.

P. 100. (1) Totumque a sedibus imis... ruunt, 84, est repris par his unda dehiscens Terram inter fluctus aperit, 106, imis stagna refusa uadis, 105 ; fluctusque ad sidera tollit, 103, n'est pas moins hyperbolique. — (2) *Il.*, II, 145, *Od.*, XII, 427, Tib., I, 5, 35, Prop., IV, 15, 12. — (3) Subito, 88, ex templo,92. — (4) 92. Aeneae soluuntur frigore membra ; ce sont là les traits énergiques dont Virgile s'est servi à propos de la mort de Turnus, XII, 951. Ast illi soluuntur frigore membra ; il semble qu'Énée va mourir. — (5) 94. O terque quaterque beati, mouvement fréquent chez Virgile. O fortunatos... *G.*, II, 458, O fortunati... *En.*, I, 437, O felix una ante alias... III, 321. — (6) 96 oppetere, 97, occumbere, 98, animam hanc effundere sont préparés par mortem, 91 ; dans ce prodigieux déchaînement des éléments Énée ne peut songer qu'à la mort : Ante ora patrum et Troiae sub moenibus altis sont de ces expressions qui, une fois constituées, reviennent comme d'elles-mêmes sous la plume de Virgile ; cf. X, 469 : Troiae sub moenibus altis, *G.*, IV, 477, ante ora patrum, *En.*, II, 531, Ante oculos... et ora parentum. — (7) 96. O Danaum fortissime gentis. *Il.*, VI, 98 Helenos dit de Diomède Ὃν δὴ ἐγὼ κάρτιστον Ἀχαιῶν φημὶ γενέσθαι. C'est donc un souvenir homérique, mais qui fait valoir Énée en exaltant son adversaire. — (8) 99, iacet Hector rappelle *Il.*, XVIII, 20 Κεῖται Πάτροκλος. — (9) 100-101, sont inspirés de l'*Il.*, XII, 22 Καὶ Σιμόεις, ὅθι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφάλειαι Κάππεσον ἐν κονίῃσι καὶ ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν. Le Xanthe et le Simoïs figurent fréquemment dans l'*Enéide* dans les deux cas suivants : lorsqu'il s'agit de rappeler d'une façon typique et par allusion surtout au ch. XXI de l'*Iliade* les combats les plus sanglants livrés sous les murs de Troie *En.*, V, 260 sq., 803 sqq., VI, 88, X, 60 sq., XI, 257 ; comme symbolisant la patrie troyenne dont les exilés font revivre le souvenir sur une terre étrangère, III, 302, 350, 497, V, 633 sq.

P. 101. — (1) 104. Franguntur remi. Le grain est si subit qu'on n'a pas eu le temps de rentrer les avirons et c'est cette rapidité que Virgile a voulu rendre. Seulement, si les Troyens ont, comme c'était l'usage, recouru d'abord à l'aide des avirons, ils naviguent maintenant à la voile. Il y a donc là une inadvertance. — (2) Il ne faut pas chercher là une précision qui n'est pas virgilienne. Virgile entend ici simplement la côte de Libye ; comment, même de la petite Syrte, les Troyens pourraient-ils arriver si vite le lendemain à Carthage et comment l'Eurus, qui est un vent d'Est, pourrait-il porter dans les Syrtes des navires qui sont au large de Drépane ? — (3) 111. Miserabile uisu est une de ces courtes exclamations que Virgile intercale dans le récit pour avertir le lecteur de l'impression qu'il veut qu'il ressente. — (4) Pline, *N. H.*, V, 7, 7. — (5) 114. Ipsius ante oculos : malgré la nuit noire, Énée a vu la chose à la lueur des éclairs continus, ce qui rend la situation encore plus tragique ; cf. 118, Serv.-Dan., *ad h. l.* — (6) 123. Accipiunt inimicum imbrem, Serv.-Dan., *ad h. l.* : ratibusque premebat imber Neptuni ; il est donc question de l'eau de mer qui entre dans les navires (rem. l'ὕστερον πρότερον) et non de la pluie. Ennius est plus clair. Virgile avait dit en parlant de l'arrosage des plantes, *G.*, IV, 115 : et *amicos* inriget imbris. C'est peut-être ce qui lui a inspiré ici par un contraste ingénieux *inimicum*. — (7) Les ordres de Junon sont exécutés ponctuellement : 118-119 correspondent à 69 submersasque obrue puppis, 108-112 à 70 Aut age diuer-

sos ; ainsi les deux morceaux sont reliés étroitement et sont évidemment du même jet. Éole fait même mieux les choses que ne l'avait demandé Junon, puisque celle-ci s'était contentée de poser une alternative et qu'il lui donne satisfaction sur les deux points. Comment a-t-il communiqué aux vents les volontés de Junon ? Ce sont questions oiseuses, dont Virgile n'a cure, mais que se pose le lecteur curieux. Nous apprenons, I, 381, qu'Énée est parti de Troade avec 20 navires ; il n'en perd qu'un dans la tempête ; il aborde en Libye avec 7 ; il retrouvera les 12 autres plus tard. Ici il en énumère 12, parmi lesquels il y en a deux tout au moins, le sien et celui d'Achate, qui font partie des sept. L'énumération qu'il donne dans ce passage n'a pas la prétention d'être complète, ce qui serait tout à fait contraire à ses habitudes et fastidieux.

P. 102. (1) Macr., *Sat.*, V, 4, 4 : tempestas Aeneae Aeolo concitante cum allocutione ducis res suas conclamantis de Vlixis tempestate et allocutione descripta est, in qua Aeoli locum Neptunus obtinuit. Il faut examiner les choses de plus près et, après avoir constaté le caractère très original et personnel de la tempête de Virgile, voir comment il l'a fabriquée. Indépendamment de celle dont nous nous occupons ici, il y en a une autre, *En.*, III, 194 sqq., qui n'occupe que 6 vers. Il est naturel de penser que c'est la plus courte qui a été écrite la première et qu'elle a précédé le grand morceau d'apparat du l. I. On peut, semble-t-il, en donner la preuve : les v. 191-195 sont en effet la traduction libre des v. 403-406 du ch. XII de l'*Od.* Ceux par lesquels débute la tempête qui fracasse le dernier navire d'Ulysse : Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη Φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα = Postquam altum tenuere rates *nec iam amplius ullae Apparent terrae, caelum undique et undique pontus,* Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων Νηὸς ὑπεργλαφυρῆς, ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς = *Tum* mihi *caeruleus* supra caput adstitit *imber Noctem* hiememque ferens et inhorruit *unda tenebris.* Virgile n'a pas poussé plus loin l'imitation et il ne le pouvait pas, aucun navire n'étant fracassé au IIIe livre ; les vers suivants contiennent simplement des traits généraux : agitation des flots, nuit profonde (ce qui a déjà été dit, noctem, 195, nox, 198), éclairs. Mais pour composer sa tempête du l. I, Virgile a repris un certain nombre de détails de la tempête homérique du ch. XII de l'*Odyssée.* Or il est tout naturel que n'ayant pas du premier coup utilisé tout son modèle, il y soit revenu ensuite pour emprunter ce qu'il avait d'abord laissé de côté. On ne comprendrait pas, si la tempête du l. I avait été écrite la première, qu'il eût réservé les v. 403-406 de l'*Odyssée* pour une autre tempête à laquelle il ne songeait pas encore. D'où la preuve que le l. III de l'*En.* a été écrit avant le l. I. Il s'est souvenu du reste au l. I du l. III ; des deux côtés c'est la tempête classique qui se répète : I, 86 : *uastos uoluunt...* fluctus, III, 196 : uenti *uoluunt* mare, I, 88 sq., Eripiunt nubes *caelum*que *diem*que ex oculis, III, 198 sq. Inuoluere *diem* nimbi et nox umida *caelum* Abstulit, I, 90, crebris micat ignibus aether, III, 199, ingeminant abruptis nubibus ignes. Quand il s'est proposé d'écrire le grand morceau à effet du l. I, il a pris pour modèle principal la tempête du ch. V de l'*Od.* qui met en pièces le radeau d'Ulysse, mais il a fait aussi des emprunts à celle du ch. XII et il a opéré sur l'ensemble des matériaux utilisables que lui offraient les poèmes homériques. Au v. 83, turbine paraît pro-

venir de λαίλαπι θεσπεσίῃ de la tempête de l'*Od.*, IX, 68, terras, mot par lequel il généralise les ravages de l'ouragan, est inspiré par γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον, *Od.*, V, 294, IX, 69, XII, 315 ; 87 sq., sont empruntés à *Od.*, V, 295. Σὺν δ' Εὖρος τε Νότος τ' ἔπεσε Ζέφυρός τε δυσαὴς καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης μέγα κῦμα κυλίνδων. Borée figure plus loin et si Neptune interpelle le Zéphyre, 131, c'est sans doute parce qu'il figure dans l'*Od.* On lit également dans l'*Il.*, II, 144 sqq. κύματα μακρὰ θαλάσσης Πόντου Ἰκαρίοιο, τὰ μέν τ' Εὖρος τε Νότος τε Ὦρορ' ἐπαίξας πατρὸς Διὸς ἐκ νεφελάων ; pour incubuere mari on a le choix entre ἔπεσε et ἐπαίξας et quant aux uastos fluctus, l'adjonction ad litora qui n'est pas en situation ici, puisque les Troyens sont en pleine mer, montre que Virgile a eu sous les yeux *Od.*, IX, 147 κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτί χέρσον où l'addition va de soi puisqu'on aborde sur le rivage d'une île. Les nuages du v. 88 sont mentionnés, *Od.*, V, 291, 293, 303 ; IX, 68 ; ponto nox incubat atra vient en droite ligne d'*Od.*, V, 294 ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ qui se retrouve IX, 69 et XII, 315. Au v. 90 le tonnerre n'est là que comme accompagnement pour rendre la tempête plus menaçante ; *Od.*, XII, 415 Ζεὺς δ' ἄμυδις βρόντησε est un trait nécessaire, puisque c'est la foudre qui fracasse le navire. Le prototype du v. 91, si poignant, est la réflexion d'Ulysse *Od.*, V, 305 νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος, cf. *Od.*, XXII, 28, *Il.*, XIII, 773 ; d'une locution homérique courante Virgile a fait un vers à effet. Il est possible qu'il ait songé à la terreur que ressentent les Argonautes dans Apollonios, II, 577 sq. ὑπὲρ κεφαλῆς γὰρ ἀμήχανος ἦεν ὄλεθρος. Le coup de vent debout dans la voile d'Énée, 102 sq., paraît appartenir à Virgile ; *Od.*, IX, 70 sq., il est question de voiles déchirées par le vent ἱστία δέ σφιν Τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν ἷς ἀνέμοιο et dans l'*Il.*, XV, 626 sq., du mugissement du vent contre la voile ἀνέμοιο δὲ δεινὸς ἀήτης Ἰστίῳ ἐμβρέμεται. Le grand flot qui se dresse à pic, 105, se trouve chez Apollonios, II, 580 sq. ἀπροφάτως ἀνέδυ μέγα κῦμα πάροιθεν Κυρτόν, ἀποτμῆγι σκοπιῇ ἶσον ; mais chez Apollonios il donne lieu à une manœuvre habile de Tiphys qui réussit à faire passer l'Argô par-dessus ; chez Virgile on ne sait pas ce qu'il en advient pour le navire d'Énée. Quant à la destruction de celui d'Oronte, elle participe de celle du radeau du ch. V, 313, — ἔλασεν μέγα κῦμα κατ' ἄκρης Δεινοί ἐπεσσύμενον c'est l'ingens a uertice pontus — Περὶ δὲ σχεδίην ἐλέλιξεν — c'est le fluctus... torquet agens circum — et des derniers moments du navire au ch. XII de l'*Od.* Le timonier frappé à la poupe par la chute du mât, est jeté à la mer, 413 sq. ὁ δ' ἀρνευτῆρι ἐοικὼς Κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν — excutitur pronusque magister Voluitur in caput. Après le coup de foudre de Zeus qui anéantit le navire, les matelots sont le jouet des flots, 418 sq. περὶ νῆα μέλαιναν Κύμασιν ἐμφορέοντο ; le mélange des corps et des épaves est mentionné à propos de Charybde, *Od.*, XII, 67 sq. Ἀλλά θ' ὁμοῦ πίνακάς τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν Κύμα θ' ἁλὸς φορέουσι ; mais le grand effet des v. 118 sq. n'appartient qu'à Virgile. La conclusion de cette analyse, c'est que la tempête de Virgile n'est pas le résultat de ses impressions personnelles, mais exclusivement de ses lectures ; seulement ses lectures ont été transformées par sa réflexion et sa sensibilité dans le sens d'un tableau et d'un pathétique qui sont une création. Quant au découragement d'Énée, c'est celui d'Ulysse, V, 297 καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ, suivant une formule répétée ailleurs et avec une exagération de l'impression

physique qui a fait penser à Macrobe, *Sat.*, V, 3, 9, peut-être avec raison, que Virgile avait songé à *Il.*, XV, 436 ; ses plaintes sont une imitation de celles d'Ulysse : ingemit, 93, abrège *Od.*, V, 298, Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν, formule fréquemment répétée dans les poèmes homériques ; le mouvement : O terque quaterque beati, 94, reproduit exactement, 306 τρὶς μάκαρες Δαναοὶ καὶ τέτρακις, le v. 95 sq. rend avec plus de pathétique 306 sq. οἳ τότ' ὄλοντο Τροίῃ ἐν εὐρείῃ en s'inspirant d'*Od.*, VIII, 524 sq., où il est question du guerrier Ὅστε ἐῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν, Ἀστεῖ καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων μόρσιμον ἦμαρ. Il n'y a donc pas lieu de reprocher à Énée un abattement, qui ne lui est attribué que par une imitation poétique ; sa psychologie du reste n'est pas exactement celle d'Ulysse ; si Ulysse regrette de mourir en mer, c'est en partie parce qu'il n'aura ni tombeau ni gloire ; ce qu'Énée regrette, lui, c'est de n'avoir pas partagé le sort des héros ses compatriotes. — (2) 124. Interea magno misceri murmure pontum, IV, 160. Interea magno misceri murmure caelum ; c'est un beau vers que Virgile a répété ; la triple allittération paraît indiquer un emprunt à un ancien poète latin ; ce n'est pourtant pas une preuve absolue, cf. 8. — (3) 125 sq. Imis Stagna refusa uadis, les couches superficielles généralement calmes ont été refoulées jusque dans les fonds ; cf. 106 sq. — (4) Comme tous les poètes et mythographes romains, Virgile a identifié complètement le dieu romain primitif Neptunus, peut-être dieu de l'élément humide fécondant, sans rapport avec la mer, avec le Poseidôn hellénique, dont le culte à Rome était officiellement reconnu avant 399 av. J.-C. Le Poseidôn homérique et posthomérique est fixé dans la fonction de dieu de la mer. L'art grec classique lui a donné la majesté et le regard qui se porte au loin sur la surface de la mer jusqu'à l'horizon. Tel il est dans la statue colossale du Latran (Brunn-Bruckmann *Denkm.*, 243) et dans toute une série de monuments remontant à une statue de bronze de son sanctuaire de Corinthe où il contemplait la mer, le pied appuyé sur un rocher. Cf. la tête de Poseidôn de Syracuse (Overbeck *Greich. Kunstmyth.* Atlas, II, 14). Il est calme, majestueux et paraît dominer les flots. — (5) 128. Disiectam Aeneae toto uidet aequore classem est une conséquence de 108-112 ; naturellement il ne peut pas voir le navire d'Oronte qui a disparu, mais 129 résume 120-123, caelique ruina, la chute du ciel, s'appliquant au tonnerre 90. C'est par ces concordances que Virgile affirme l'unité de conception et d'exécution. — (6) Au v. 53 sqq., les vents ne sont que des éléments turbulents réduits à l'impuissance par un obstacle matériel ; pourtant, 57, Éole paraît avoir une action sur des êtres intelligents et c'est sans doute en cette qualité qu'ils exécutent si fidèlement les ordres de Junon ; ici la conception anthropomorphique s'accuse nettement. — (7) terram, 133, rappelle intentionnellement terras, 83, tantas tollere moles, 134, fluctusque ad sidera tollit, cf. 103 et 114. — (8) On a pensé que le *Quos ego*... avait été inspiré à Virgile par une statue comme la statue colossale de Milo du Musée national d'Athènes où le dieu est debout, le corps puissant, la tête rejetée en arrière, dominatrice, et un regard qui commande, Roscher *Ausf. Lex.*, III, 2, col. 2896 [H. Bulle]. — (9) Le trident est donné ici à Neptune comme l'emblème de sa puissance, emblème dont il est fier, Pind., *Ol.*, 6, 58 μεγασθενὴς τριαίνης ταμίας, comparé à la foudre Pind. *Isthm.*, 8, 25, *Ol.*, 9, 30, comme

elle fabriquée par les Kyklôpes. Virgile, si soucieux de fixer la hiérarchie et de donner à chacun son attribut distinctif, a pourtant prêté également le trident à Nereus, II, 418, sans songer qu'il atténuait ainsi l'effet du passage actuel. Chez les Grecs, le trident est porté par un assez grand nombre de divinités.

P. 103. (1) 143 est la contre-partie exacte de 88 sq. — (2) Une des fonctions de Poseidôn dans la mythologie hellénique est de protéger les navigateurs et de les tirer du péril. *Il.*, IX, 362, *Od.*, III, 178, IV, 500, VII, 35 ; cf. Hés., *Oeuvres*, 666. Il est δεσπότας ναῶν Pind. *Pyth.*, 4, 207. — (3) *Il.*, II, 144 Κινήθη δ' ἀγορὴ φὴ κύματα μακρὰ θαλάσσης. Cic. *pro Mil.* 2 Ceteras tempestates et procellas in illis... fluctibus contionum. — (4) 152. Arrectisque auribus adstant, II, 303, arrectisque auribus adsto, locution fixée, empruntée sans doute à l'ancienne langue latine épique ; 150, iamque faces et saxa uolant, XII, 656, iamque faces ad tecta uolant, répétition d'une forme métrique qui était restée dans l'esprit de Virgile. — (5) Aeneadae désigne habituellement chez Virgile les compagnons d'Énée, les Troyens, I, 157, 565, V, 108, VII, 284, 334, 616, IX, 180, 235, 468, 735, X, 120, XI, 503, XII, 12, 186, 779 ; III, 18, c'est le nom de la ville fondée en Thrace par Énée ; VIII, 648, ce sont les descendants d'Énée, les Romains et probablement aussi, VIII, 342 ; le mot est beaucoup plus fréquent dans les six derniers livres que dans les six premiers. — (6) 159. In secessu longo, III, 229, in secessu longo (dans un contexte tout différent), locution fixée. — (7) 161 se trouve déjà *G.*, IV, 420, sauf un mot ; sinus est l'ondulation de la vague, cf. XI, 626. — (8) L'hyperbole est familière à Virgile ; ici il faut que ces roches soient en effet très élevées, puisque l'une d'elles va servir d'observatoire à Énée. — (9) 165 horrenti umbra est une préparation, puisque plus loin c'est sous cette ombre horrentibus umbris, 311, qu'Énée dissimule sa flotte ; le rappel d'expression signale l'unité de conception.

P. 104. (1) Il y a trois ports dans l'*Odyssée*, celui de l'île en face du pays des Kyklôpes, IX, 136 sqq., celui des Lestrygons, X, 87 sqq., celui de Phorkys à Ithaque, XIII, 96 sqq. Suivant son habitude, Virgile a emprunté à ces trois descriptions les traits dont il a composé la sienne. Les falaises rocheuses lui ont été fournies par le port des Lestrygons, X, 87 sq. ὅν πέρι πέτρη Ἠλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμφοτέρωθεν. Quant aux cimes élevées dont il avait besoin, puisque l'une va servir d'observatoire à Énée, il a été les chercher avec l'hyperbole dans le rocher merveilleux de Skylla, *Od.*, XII, 72 sq. Οἱ δὲ δύω σκόπελοι, ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει Ὀξείῃ κορυφῇ... Le port de Phorkys lui offrait la grotte des Nymphes naïades avec l'eau courante, qui figure du reste aussi dans le port de l'île du pays des Kyklôpes ; mais il a supprimé le merveilleux, les cratères et les amphores de pierre où les abeilles font leur miel, les métiers de pierre où les nymphes tissent des étoffes de pourpre marine et les deux entrées de la grotte qui servent, celle du Nord aux mortels, celle du Sud aux immortels. S'il y a des sièges — *sedilia* — dans l'antre virgilien, c'est qu'au ch. XII, 317 de l'*Od.*, les compagnons d'Ulysse, dans l'île de Thrinakié, abordent à une caverne Ἔνθα δ' ἔσαν νυμφέων καλοὶ χοροὶ ἠδὲ θοωκοί. La mention du fait qu'il n'y a besoin ni d'amarres ni d'ancres, tant l'eau est tranquille, provient du port de l'île des

Kyklôpes, IX, 136 ἵν' οὐ χρεὼ πείσματος ἐστίν, Οὔτ' εὐνὰς βαλέειν οὔτε πρυμνήσι' ἀνάψαι ; pour le port de Phorkys, l'*Odyssée* mentionne seulement l'inutilité des amarres ; seulement Virgile a remplacé les pierres de fond primitives — εὐναί — par l'ancre ; il donne bien à son poème une certaine couleur héroïque, mais il ne veut pas dérouter ses contemporains par des choses depuis longtemps abolies. La sécurité du port de Phorkys et de celui des Lestrygons est assurée par deux bras rocheux qui vont à la rencontre l'un de l'autre. Si Virgile a barré l'entrée du sien par une île, c'est sans doute qu'en face de la terre des Kyklôpes, où est également un port, se trouve IX, 116 Νῆσος... παρέκ λιμένος... Ὑλλέσσα ; et c'est de là que vient également la forêt, le port de Phorkys présentant simplement au fond du port un olivier, celui de l'île des Kyklôpes des peupliers. Le port de Virgile est une mosaïque homérique et pourtant il s'en dégage une sensation de calme réconfortant qui est originale. — (2) 174 sqq. Achatès tire une étincelle d'un silex, la recueille sur des feuilles où elle devient du feu — *ignem* — entoure ce feu d'aliments secs et c'est de là (nutrimenta et fomes sont la même chose) qu'il fait jaillir brusquement — rapuit — la flamme. — (3) 178 sq. frugesque receptas et torrere parant flammis et frangere saxo ; *G.*, I, 267. Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo ; Virgile se souvient fréquemment des *Géorgiques* dans l'*Énéide* ; le procédé qu'il décrit est le procédé primitif : griller le blé et l'écraser avec des pierres appropriées — cerealia... arma... — (4) Scopulum, 180, répétition intentionnelle de scopuli, 163. — (5) 191, Nemora inter frondea est un rappel intentionnel de nemus, 165. — (6) 195. Aceste avait donc des vignes ; 550, il est question de villes dont il serait roi. Or au l. V, Aceste est représenté comme menant une vie assez sauvage dans les montagnes ; c'est en son honneur qu'on fonde Acesta, dont il est heureux de devenir roi — gaudet regno, V, 757 ; d'où la preuve que le 1er livre a été composé avant le 5e et qu'après la composition du 5e, Virgile se réservait de modifier ces deux passages du 1er. — (7) 192. Ingentia uictor donne à l'exploit quelque chose d'héroïque. — (8) Le double motif de la montée à l'observatoire et de la chasse est emprunté au ch. X de l'*Odyssée* qui est ici le modèle principal de Virgile. Arrivé dans l'île de Kirké, Ulysse reste pendant deux jours et deux nuits sur le rivage, partageant l'accablement de ses compagnons à la suite de l'aventure des Lestrygons ; il ne se distingue pas d'eux comme Énée. Le troisième jour, il monte à un observatoire ἐς περιωπὴν 146, Ἔστην δὲ σκοπιὴν ἐς παιπαλοέσσαν ἀνελθών (de même chez les Lestrygons, X, 97), mais uniquement pour s'orienter ; puis il en redescend et retourne près de ses compagnons en songeant à leur procurer à manger, Δεῖπνον ἑτάροισιν δόμεναι 155 ; un dieu qui a pitié de lui met justement sur son chemin un cerf — ὑψίκερων ἔλαφον μέγαν, 158 — prototype des trois cerfs que Virgile décrit avec un effet de style plus recherché — Capita alta ferentes Cornibus arboreis, 189 sq. Serv., I, 184, fait la remarque suivante : Sed cerui non sunt in prouincia proconsulari, ad quam uenit Aeneas, remarque oiseuse puisque les cerfs en question proviennent de l'*Odyssée*. Ulysse transperce d'un coup de lance le cerf et Homère décrit avec complaisance la façon dont il s'y prend pour le rapporter, ce qui rend la chose vivante, intelligible, mais que Virgile a supprimé, plaçant l'intérêt ailleurs. Un modèle secondaire,

également utilisé, c'est la chasse aux chèvres sauvages dans l'île en face du pays des Kyklôpes, *Od.*, IX, 154 sqq. Les nymphes les font lever ἵνα δειπνήσειαν ἑταῖροι. Ici, comme précédemment, une intervention divine, qui n'existe pas dans l'*Enéide*, où les dieux se mêlent beaucoup moins que chez Homère au détail de la vie humaine. On organise une battue ; les καμπύλα τόξα 156 dont on se munit sont le prototype de l'arc et des flèches qui se trouvent par hasard à la portée d'Énée. Ulysse a douze navires ; chacun reçoit neuf chèvres ; Ulysse en garde dix pour lui. Il n'est pas douteux que Virgile, à l'avidité d'Ulysse, n'ait voulu opposer l'équité désintéressée d'Énée pour montrer sa supériorité morale ; seulement ailleurs, Énée est un héros homérique ; ici il ne l'est plus ; d'où disparate dans son caractère. Quant au vin d'Aceste, qui probablement n'avait pas de vignobles, il vient également du ch. IX de l'*Odyssée* ; quand Ulysse part pour l'antre du Kyklôpe, il emporte du vin ἀσκὸν ἔχον μέλανος οἴνοιο Ἡδέος, ὃν μοι ἔδωκε Μάρων, Εὐανθέος υἱός. On mange beaucoup plus dans l'*Odyssée* que dans l'*Enéide* et on boit toujours du vin, IX, 162 sqq., XV, 499 sq. et *pass.*

P. 105. (1) O passi grauiora, 199 est en contradiction avec le l. III où les Troyens ne courent aucun danger comparable à celui de la tempête ; on ne saurait voir là une exagération oratoire, qui ne serait guère à sa place, les compagnons d'Énée sachant pertinemment à quoi s'en tenir là-dessus ; Scyllaeam rabiem est également en contradiction avec le l. III où les Troyens n'approchent pas de Scylla ; il faut conclure que tout cela s'accordait pour Virgile avec le remaniement du l. III qu'il avait en vue et que ces dissonances présupposent. — (2) 205. Tendimus in Latium ; les Troyens savent que le but de leur voyage est le Latium ; de même, I, 554, IV, 432, V, 731 ; or le Latium n'est pas nommé au III[e] l. ; la conclusion qui s'impose est celle qui est formulée dans la note précédente. — (3) 207. Durate = *Il.*, II, 299 Τλῆτε, φίλοι. — (4) Après la chasse dans l'île de Kirké, Ulysse essaie de donner du courage à ses compagnons d'une façon tout à fait pratique et tout à fait terre à terre : « Si accablés que nous soyons, nous ne descendrons point chez Hadès avant le jour fixé ; mangeons, puisque nous avons de quoi manger et de quoi boire et ne nous laissons pas abattre par la faim ». Virgile eût frémi de mettre dans la bouche d'Énée des exhortations si basses ; ce qui est curieux, c'est qu'il n'a pas songé à tirer de son fonds le discours d'Énée et qu'il ait été chercher ailleurs ce qui lui convenait ; il l'a trouvé dans les paroles qu'Ulysse adresse à ses compagnons avant l'aventure de Skylla ; de là peut-être Scyllaeam rabiem, 200, qui ne correspond à rien dans le III[e] l. actuel. *Od.*, XII, 208 Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πω τι κακῶν ἀδαήμονες εἰμέν, *En.*, I, 198 : O socii, neque enim ignari sumus ante malorum, 209 Οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπει κακόν, ἢ ὅτε κύκλωψ Εἶλει ἐνὶ σπῆι γλαφυρῷ... 201 sq. uos et Cyclopea saxa Experti, 212 καὶ που τῶνδε μνήσεσθαι ὀΐω... 203 forsan et haec olim meminisse iuuabit ; ce qui est curieux, c'est que, malgré la similitude de l'expression, ce dernier trait a une tout autre signification dans l'*Enéide* que dans l'*Odyssée*. Ulysse, qui a sauvé ses compagnons de l'antre du Kyklôpe, qui espère bien les sauver encore, leur fait entrevoir qu'ils se rappelleront un jour comment ils ont été tirés d'affaire. Énée, qui n'a sauvé les siens de rien du tout, se borne à leur rappeler qu'on a quelquefois un certain

plaisir à se souvenir des malheurs passés ; c'est une observation qui se trouve ailleurs dans l'*Odyssée*, XV, 398 sqq. Elle était devenue une banalité ; si Virgile s'est inspiré de l'*Odyssée* ou, comme le prétend Macrobe, *Sat.*, VII, 2 d'Euripide Ὡς ἡδύ τοι σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων (fragm. 131, Nauck), traduit par Cic. *de Fin.*, II, 32 [105], c'est ce que nous ne pouvons savoir. Serv. Dan., I, 198, dit : totus hic locus de Naeuio belli Punici libro translatus est ; or, nous venons de voir qu'il est imité, par endroits traduit d'Homère ; pour que l'assertion fût exacte, il faudrait que l'imitation eût déjà été faite par Névius ; encore est-il certain que Virgile s'est rapporté au texte homérique lui-même. Macrobe dit également, *Sat.*, VI, 2, 31 : In principio Aeneidos tempestas describitur et Venus apud Iouem queritur de periculis filii et Juppiter eam de futurorum prosperitate solatur. Hic locus totus sumptus a Naeuio est ex primo libro belli Punici. Illic enim aeque Venus Troianis tempestate laborantibus cum Ioue queritur et secuntur uerba Iouis filiam consolantis spe futurorum. Nous savons que les deux premiers livres des sept entre lesquels le grammairien C. Octavius Lampadio avait partagé le Punicum bellum de Naeuius, contenaient l'histoire primitive de Rome et de Carthage dans un cadre homérique et que Junon ennemie, Vénus amie des Troyens, Jupiter, Apollon, Anchise, Énée, Anna, Didon y figuraient. La perte de l'ouvrage de Névius interdit toute comparaison avec Virgile ; il est difficile de croire que celui-ci y ait pris autre chose qu'un cadre et peut-être quelques expressions archaïques rajeunies comme il convenait. — (5) *Il.*, IX, 210 Καὶ τὰ μὲν εὖ μίστυλλε καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειρεν (cf. I, 465). *En.*, I, 212. Pars in frusta secant ueribusque trementia figunt ; c'est une traduction exacte, avec addition de trementia pittoresque. Le sens du mot aëna reste douteux ; *aëni*, *G.*, I, 296, *En.*, VII, 463, *aëna*, *En.*, VI, 218, désignent incontestablement des chaudières ; I, 213 et V, 102 : Litore aëna locant alii est mis en rapport avec le rôtissage des viandes ; ni dans l'un ni dans l'autre passage, on ne voit dans quel but les Troyens feraient bouillir de l'eau ; il ne saurait être question I, 213, du κρεῖον μέγα d'*Il.*, IX, 206, où on place les grands quartiers de viande, avant de les découper et de mettre les morceaux à la broche, puisqu'ils sont déjà embrochés ; nous assistons ici à cinq opérations : 1 on dépouille les bêtes ; puis les uns 2 découpent les viandes et 3 les mettent à la broche ; d'autres 4 placent les aëna sur le rivage et 5 allument la flamme ; entre 3 et 5 il semble qu'il n'y ait qu'une opération possible, celle de mettre les broches sur leurs supports. V, 102 sq. est rattaché directement à I, 213 sq. par la répétition des mots litore aëna locant et fusique per herbam ; là encore, c'est après avoir disposé les aëna qu'on allume le feu sous les broches. Ces aëna seraient donc dans les deux passages des supports d'airain et correspondraient à *Il.*, IX, 214 κρατευτάων (qui est un ἅπ. λεγ.) ἐπαείρας. — (6) 214. Fusique per herbam est une locution fixée qui se retrouve, *G.*, II, 527, *En.*, V, 102, IX, 164, et qui indique qu'on prend ses aises. — (7) 216. Postquam exempta fames epulis mensaeque remotae, 723 Postquam prima quies epulis mensaeque remotae ; le second hémistiche, qui fait allusion à un usage romain dans les repas régulièrement ordonnés, paraît plus en situation chez Didon qu'ici ; mais il est probable que Vir-

gile veut dire que les Troyens font ici un repas complet ; VIII, 184. Postquam exempta fames et amor compressus edendi. Si les Troyens ne songent à déplorer le sort de leurs compagnons qu'après qu'ils sont bien repus, c'est qu'ils ont la psychologie des héros homériques : *Od.*, XII, 308 sqq., dans l'île d'Hélios Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο (formule homérique perpétuelle imitée par Virgile), Μνησάμενοι δὴ ἔπειτα φίλους ἔκλαιον ἑταίρους Οὓς ἔφαγε Σκύλλη. Quant au v. 219 : Nec iam exaudire uocatos, c'est une allusion à un autre passage de l'*Odyssée*, IX, 64 sqq. οὐδ' ἄρα μοι προτέρω νῆες κίον..., Πρίν τινα τῶν δειλῶν ἑτάρων τρὶς ἕκαστον ἀῦσαι, Οἳ θάνον... Κικόνων ὑπὸ δηωθέντες, avec cette différence qu'Ulysse accomplit un rite, tandis qu'ici on ne voit pas trop à quoi correspond l'appel des Troyens. — (8) Ulysse est plus matériel qu'Énée ; reçu par Alkinoos, il déclare qu'il lui faut, quelque accablé qu'il soit, manger et boire et que les exigences de son estomac l'empêchent de penser à ce qu'il a souffert. Virgile a mis Énée au-dessus de ces besoins matériels, mais il s'est complu à réserver pour ses compagnons leur caractère impérieux ; implentur, 215, est la traduction de ἐνιπλησθῆναι, *Od.*, VII, 221. — (9) Pius Aeneas est une expression dont on s'est beaucoup moqué en France et qui a compromis l'*Enéide* ; il faut observer que le mot *pius* a deux significations appliqué à Énée ; il désigne soit la piété, soit l'affection commandée par le devoir ; en outre, ce n'est point là une épithète constante comme les épithètes homériques ; elle n'est donnée à Énée que dans des circonstances spéciales, qui la justifient : I, 220, il pleure des compagnons disparus, 305, il songe à tirer ses compagnons d'une situation périlleuse, 378, il se désigne ainsi comme chargé de sauver les Pénates, IV, 393, il abandonne Didon pour exécuter les ordres des dieux, V, 26, il autorise son timonier à mettre le cap sur la Sicile, où il va retrouver le tombeau de son père, 286, il célèbre les jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, 418, il s'agit d'éviter à l'un de ses compagnons une lutte inégale, 685, il supplie les dieux d'éteindre l'incendie de la flotte, VI, 9, il va consulter l'oracle de la Sibylle, 176, il déplore la mort de Misène, 232, il rend les derniers devoirs à Misène, VII, 5, de même pour sa nourrice Caieta, VIII, 84, il fait un sacrifice à Junon, IX, 255, il récompensera dignement Nisus et Euryale de leur dévouement, X, 591, 12, il se montre impitoyable envers un ennemi, parce qu'il veut venger Pallas, 783, il combat et blesse l'impie Mézence, 826, il regrette la mort de Lausus, victime de son dévouement, XI, 170, il a fait ce qu'il a pu pour honorer Pallas mort, XII, 175, il prête un serment solennel au moment de l'accord avec Latinus, 311, il réclame l'exécution de l'accord conclu ; soit en tout vingt cas, dans lesquels le mot est en parfait accord avec la situation.

P. 106. (1) Aux v. I, 113, 120-122, 181-183, 220-222, 510, 611-612, Virgile énumère quatorze des capitaines de navires d'Énée ; un autre est nommé, V, 116, soit quinze en tout sur les dix-neuf, puisqu'Énée avait vingt navires et que naturellement il en commandait un. Il est curieux de voir comment il les a caractérisés dans l'*Enéide* et quel rôle il leur a donné : *Orontes* fidus, I, 113, acer, 220, périt avec son navire, I, 113 sqq. et est aperçu dans les enfers, VI, 334 ; *Ilioneus*, qui monte un navire solide, I, 120, est, en qualité de plus âgé, le chef de la députation envoyée à Didon, 521, il est le premier

auquel Énée serre la main — amicum Ilionea, 611, il est le chef de la députation envoyée à Latinus, VII, 212, il défend le camp troyen et tue Lucetius, IX, 569. C'est donc un bon guerrier ; c'est surtout l'orateur de la troupe. *Achates*, nommé dans la tempête, fortis Achates, I, 120, donne après le débarquement le signal du réveil de l'activité, 174 sqq., il accompagne Énée dans la montée à l'observatoire et porte l'arc et les flèches dont se sert Énée, fidus Achates, 188, l'accompagne encore dans le voyage à la découverte, 312, regarde avec lui les peintures du temple de Junon, 459, partage son émotion en revoyant les compagnons crus perdus, 513, l'engage à sortir du nuage, fortis Achates, — il a donc une certaine initiative —, 579-581 ; il est envoyé aux navires pour ramener Ascagne, rapidum Achaten, 644, revient en se hâtant, celerans, 656, guide Cupido sous la figure d'Ascagne, 696 ; dans tout le premier livre c'est pour Énée un compagnon actif et utile ; c'est lui qui le premier reconnaît et annonce l'Italie, III, 523 ; quand Énée monte au temple d'Apollon à Cumes, il va chercher et ramène la Sibylle, VI, 34, cause avec lui à son retour et partage ses inquiétudes, fidus Achates, 158 sqq. ; il accompagne Énée chez Évandre, VIII, 466, partage ses soucis, fidus Achates, 520 sqq., le suit en Étrurie, fidus Achates 586 ; il est près de lui pendant son Aristie et lui fournit des traits fidum... Achaten, X, 332, est blessé légèrement à la cuisse d'un javelot destiné à Énée, magni... Achatae, 344, ramène au camp Énée blessé, fidus Achates, XII, 384, tue Epulon, 459 ; c'est un homme dévoué, spécialement attaché à la personne d'Énée, qui fait avec zèle ses commissions, le suit dans ses voyages et s'associe à ses sentiments ; c'est le type du confident classique, sans personnalité définie. Ἀχάτης passait pour avoir tué Protésilas, Schol., *Il.*, II, 701, etc. ; si c'est à lui que Virgile a pensé en choisissant ce nom, c'est celui d'un guerrier qui a eu son illustration. *Abas*, après la tempête, I, 121, ne reparaît plus ; mais il y a un Étrusque, toruus Abas, X, 170, guerrier important tué par Lausus, 427. *Aletes*, grandaeuus Aletes, I, 121, reparaît comme conseiller d'Ascagne et est transporté d'admiration pour la vaillance de Nisus et d'Euryale, annis grauis atque animi maturus Aletes, IX, 245 sq. C'est un vieillard mûri par l'expérience ; il donne son casque à Nisus, fidus... Aletes, IX, 307. *Antheus*, I, 181, figure dans la députation envoyée à Didon, 510 ; il accompagne Énée lorsque celui-ci, après sa guérison, sort du camp, XII, 443 ; il n'est gratifié d'aucune épithète et n'accomplit aucun exploit. *Capys*, I, 183, est un des conseillers avisés qui proposent de détruire le cheval de bois ; il défend le camp en l'absence d'Énée et tue Priuernus, IX, 576 ; il continue à combattre dans les derniers moments de la défense ; c'est lui qui a donné son nom à Capoue, X, 145 ; un autre Capys figure parmi les rois d'Albe, VI, 768. *Caicus*, I, 183, est le premier qui aperçoive les Rutules lors de l'attaque du camp et donne l'alarme, IX, 35. *Amycus*, I, 221, est tué par Turnus dans le camp troyen et caractérisé comme un grand chasseur, IX, 771 ; il est bien possible que ce soit lui le père de Mimas tué par Mézence. Turnus tue, XII, 509 sqq., un certain Amycus ainsi que son frère Diorès ; on est libre de supposer que c'est un autre personnage, mais il est probable qu'il y a là une simple inadvertance de Virgile. Le roi des Bebryces, Amycus, fameux pugiliste, est nommé, V, 373. *Lycus*, I, 222, survit à la chute d'une tour d'où il défendait le camp troyen, IX, 545,

mais il n'échappe pas à Turnus qui le rejoint au moment où il essaie de rentrer dans le camp par-dessus le mur, 556 sqq. *Gyas*, ancêtre suivant la tradition, des *geganii* —, des grandes familles —, qui se vantaient de descendre des Troyens — Troiugenae — fortemque Gyan, I, 222, figure dans la députation envoyée à Didon et Énée lui serre la main, fortemque Gyan, 612 ; dans les régates, il commande un gros navire, une trirème, V, 118, et arrive le troisième ; dans l'action qui suit la guérison d'Énée, il combat et tue Ufens L XII, 460. X, 317 sqq. deux frères, fils de Melampus, Cisseus et Gyas — immanemque Gyan —, qui combattent avec la massue, arme d'Hercule, sont tués par Turnus ; la caractéristique qu'attribue Virgile ici à ce Gyas, paraît bien indiquer que c'est un personnage différent du précédent et, par conséquent, il n'y a pas de sa part inadvertance. *Cloanthus*, fortemque Cloanthum, I, 222, ancêtre, suivant Virgile, de la gens Cloantia, fait partie de la députation à Didon, fortemque Cloanthum, 510, et Énée lui serre la main, fortemque Cloanthum, 612 ; il commande un navire dans les régates, V, 122, et gagne le prix ; il n'en est plus question dans la suite ; il n'est pas le seul qui soit gratifié de l'épithète de *fortis*, mais il l'est trois fois. *Sergestus*, ancêtre, suivant Virgile, de la gens Sergia, est de la députation à Didon, I, 510 ; il est un des trois capitaines que convoque Énée pour préparer le départ de Carthage, IV, 288, commande un navire dans les régates, V, 121, et l'échoue malheureusement. Le v. IV, 288, Mnesthea Sergestumque uocat fortemque Serestum est répété, XII, 561, quand il s'agit d'aller, par une manœuvre décisive, qui doit mettre fin à la guerre, attaquer Laurente. *Serestus* est de la députation à Didon et Énée lui serre la main, I, 611 ; il est un de ceux auxquels Énée donne des ordres avant le départ de Carthage, fortemque Serestum, IV, 288, et qu'il harangue au moment de l'attaque de Laurente, XII, 561 ; entre temps Énée emprunte le mât de son navire pour le tir au pigeon, V, 487 ; c'est un des chefs auxquels il confie le commandement de son camp en son absence, acerque Serestus, IX, 171, et qui rallient les Troyens, quand Turnus a pénétré dans le camp, acerque Serestus, 779 ; dans l'Aristie d'Énée, après la mort de Pallas, il se tient à ses côtés et reçoit les armes d'une de ses victimes pour en faire un trophée à Mars ; il est deux fois fortis et deux fois acer. *Mnestheus* partage avec Achates l'honneur d'être un des plus souvent nommés ; il l'est 23 fois, Achates 21 ; il apparaît pour la première fois quand Énée prend ses dispositions pour quitter Carthage, IV, 288, et pour la dernière quand il se prépare à attaquer Laurente, XII, 561, les deux fois en compagnie de Sergestus et de Serestus ; ancêtre de la gens Memmia, il commande un navire dans les régates, V, 116 sq., et arrive second après une course mouvementée ; dans le tir au pigeon, il se montre adroit, sans pourtant gagner le prix, acer Mnestheus, 507 ; il est chargé avec Serestus par Énée de défendre le camp en son absence, IX, 171, donne à Nisus une peau de lion, 306, rallie avec Serestus les Troyens, quand Turnus a pénétré dans le camp, 779, harangue les fuyards, 781, et paie vaillamment de sa personne, 811 sq. ; quand la situation des assiégés devient critique, il est là à son poste avec Capys ; il est nommé parmi les chefs qui assistent à l'accord solennel conclu avec Latinus, genus Assaraci Mnestheus, XII, 127 ; avec Achates et Ascagne il ramène Énée au camp après sa blessure, 384, l'accompagne dans la sortie qui suit, 443, tue Archetius, 459, lutte

vigoureusement en compagnie de Serestus, quand la mêlée devient acharnée, 549. Parmi ces quinze figurants il n'y en a que trois qui soient jusqu'à un certain point caractérisés, Ilioneus comme un diplomate orateur, Achatès comme un confident dévoué, Mnestheus comme un lieutenant énergique. Les autres tiennent honnêtement leur place dans les combats de l'*Enéide*, où ils paraissent disséminés pour attester l'unité du poème, et se partagent des épithètes avantageuses mais vagues. — (2) C'est sans doute pour cela qu'en imitant de très près les v. 308 sqq du ch. XII de l'*Od.*, Virgile a négligé le dernier κλαιόντεσσι δὲ τοῖσιν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος et qu'il l'a remplacé par : Et iam finis erat, 223, qui n'évoque pas l'idée de la nuit.

P. 107. (1) Les v. 224-225 ont du reste une grandeur, qui n'est pas homérique ; quant au pittoresque ueliuolum, il se trouve dans Livius Andronicus ; iacentes parce que le relief s'atténue quand on voit d'en haut. *En.*, X, 1 sqq. l'assemblée des dieux a lieu dans l'Olympe ; Virgile n'a pas osé la montrer suspendue en l'air ; il ne corrige que timidement le merveilleux homérique. Jupiter du reste se rapproche plus de Zeus dans les six derniers livres que dans les six premiers. — (2) 226, cf. *Il.*, VIII, 51 sq. Αὐτὸς δ' ἐν κορυφῇσι κατίζετο κύδεϊ γαίων, Εἰσορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν — (3) L'*Iliade*, III, 397, attribue à Aphrodite ὄμματα μαρμαίροντα ; ici cet éclat est atténué par les larmes nitentes. — (4) Le prototype de 229-230 paraît être *Od.*, XX, 112 Ζεῦ πάτερ, ὅς τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισιν ἀνάσσεις, mis dans la bouche d'une servante, ce qui montre combien dans ses imitations de détail, Virgile tient peu de compte du contexte : 230 a du reste une force et un éclat tout virgiliens. — (5) 231 sq. Le mouvement est emprunté à l'*Iliade*, IV, 30 sq. où Zeus dit à Héré : Δαιμονίη, τί νύ σε Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες Τόσσα κακὰ ῥέζουσι, σὺ δ' ἄσπερχες μενεαίνεις... mais la ressemblance est purement extérieure ; dans cette forme Virgile a glissé une intention qui n'est pas dans Homère, celle de rendre Jupiter responsable, lequel, Vénus le sait bien, n'est pour rien dans tout ceci, et de lui faire prendre en main la cause d'Énée. — (6) 233. Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis. Vénus n'ignore pas que, si Énée renonçait à l'Italie, Junon le laisserait parfaitement tranquille, cf. IV, 90, sqq. ; si jusqu'ici il n'a pu se fixer nulle part, ce n'est pas Junon qui s'y est opposée, ce sont les dieux favorables, pour qu'il ne manque pas sa destinée. — (7) 237, genitor ; ici Vénus est fille de Jupiter ; Virgile adopte la tradition homérique qui la fait naître de Zeus et de Dioné, *Il.*, V, 370 sq., X, 107 ; c'est l'Aphrodite hellénique ; *En.*, V, 800 sq., il la représente comme issue de la mer ; c'est l'Aphrodite orientale ; eût-il fait disparaître cette contradiction dans l'*Enéide* définitive ? C'est ce que nous ignorons. — (8) 241, das et non pas dabis ; ici Vénus devient pressante ; elle veut quelque chose d'actuel et de positif. — (9) 250 sq. Nos, tua progenies, est la réponse à 46 sq. ast ego... Iouis... et soror et coniunx ; entre une épouse acariâtre et une fille charmante, qu'il aime, Jupiter n'hésitera pas ; unius ob iram est la contre-partie ironique de unius ob noxam 41 ; par une fiction poétique, Virgile suppose que Vénus connaît point par point le monologue de Junon et y répond ; ce ne peut être qu'une fiction, car il ne dit nulle part que les dieux connaissent les pensées les uns des autres ; le cas de Neptune soupçonnant la tempête d'être l'œuvre de

sa sœur est différent ; mais grâce à cette invraisemblance il met aux prises les deux rivales de loin ; c'est un acheminement vers la lutte face à face du début du Xe livre ; il y a gradation entre les deux morceaux.

P. 108. (1) 253. Hic pietatis honos ? rappelle insignem pietate uirum, 10, sic nos in sceptra reponis ? est en concordance avec illic fas regna resurgere Troiae, 206 ; ces rappels constituent la solidité de la trame de l'*Enéide*. — (2) 254 sqq. sont fortement teintés d'archaïsme ; d'abord la forme archaïque olli en tête ; ensuite hominum sator atque deorum répété, XI, 725, peut être emprunté à un ancien poète latin ; Serv.-Dan., I, 254, cite d'Ennius : Juppiter hic risit tempestatesque serenae Riserunt omnes risu Iouis omnipotentis, passage intéressant pour caractériser la façon dont Virgile imite Ennius. Les vers d'Ennius sont d'une imagination et d'une hardiesse superbe ; l'art timoré de Virgile en a extrait un fort joli vers, mais qui n'a pas l'envolée du modèle. Le v. 259 s'inspire d'Ennius cité par Varro de l. l. VII, 5 : Vnus erit quem tu tolles in caerula caeli Templa ; mais Virgile a remplacé les caerula caeli Templa par sidera caeli qui est banal. Notons à propos de 255 que Virgile a dépouillé Jupiter de presque toutes ses attributions météorologiques sauf le jet de la foudre ; en le mettant ici en rapport avec les tempestates, il n'imite pas seulement Ennius, il s'autorise d'une croyance consacrée ; Jupiter est désigné comme tempestatium diuinarum potens CIL VIII, 2609, auctor bonarum tempestatium CIL, XIII, 6 ; Arnobe, *De mundo*, 37, fulgurator et tonitrualis et fulminator, etiam imbricitor et item dicitur serenator ; cf. Juppiter serenus CIL, VI, 432-433, XI, 6312. — (3) natae 256 correspond à genitor 237.

P. 109. (1) Quand, en l'an 26, le Sénat songea à décerner à Octavien un titre exceptionnel, le surnom de Romulus fut proposé, quibusdam censentibus Romulum appellari, quasi et ipsum conditorem urbis, Suét., *Aug.*, 7 ; ce surnom plaisait singulièrement à Octavien, Cass. Dio., 53, 16 ὁ Καῖσαρ ἐπεθύμει... ἰσχυρῶς Ῥώμυλος ὀνομασθῆναι ; il y renonça pour ne pas être soupçonné d'aspirer à la royauté. En le nommant trois fois dans le voisinage de Romulus, Virgile savait ce qu'il faisait et flattait son ambition secrète. Ovide, *F.* II, 138, établit entre Romulus et Auguste une comparaison, qui est tout à l'avantage de ce dernier ; Virgile a été plus discret en se bornant à un rapprochement et en laissant au lecteur le soin de conclure. — (2) Tuorum 257 répond à meus Aeneas 231, fata 258 à fata 239, promissa 258 à pollicitus 237, feres ad sidera caeli... Aenean 259 à caeli quibus annuis arcem 250, neque me sententia uertit 260, qui est le point capital, reprend textuellement 237. Le v. 259 sq. sublimemque feres ad sidera caeli Magnanimum Aenean est repris, XII, 794 sq. Indigetem Aenean... Deberi caelo fatisque ad sidera tolli, cette fois avec le terme même employé par Ennius *tollere* ; la divinisation d'Énée est un des points fixes de l'*Enéide* ; là-dessus Virgile n'a pas changé. — (3) 261 quando haec te cura remordet, VII, 402, si iuris materni cura remordet, locution fixée. — (4) 261, tibi fabor... te montre bien que ce qui suit est spécialement accommodé aux demandes de Vénus. — (5) 263. Bellum ingens geret Italia est en contradiction formelle avec X, 8, Abnueram bello Italiam concurrere Teucris ; or la guerre en Italie fait partie intégrante de l'*Énéide*, qui ne subsisterait pas sans elle ; nous ignorons pourquoi Virgile a introduit au Xe livre cette contradiction et comment il l'aurait

résolue ; ferocis est en relation avec mores ; ces peuples belliqueux recevront d'Énée une organisation pacifique ; or ce n'est point le cas, puisque, lorsque Jupiter règle définitivement la situation, il dit positivement, XII, 834 : Sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt. Dans l'accord avec Latinus, Énée règle ainsi les choses, XII, 193 sq. : Mihi moenia Teucri constituent ; les deux peuples restent distincts et les Latins conservent leurs villes ; Moenia ponet de I, 264, ne se réalise donc pas ; Latio regnantem est en contradiction avec XII, 190, où Énée laisse à Latinus le titre de roi, Nec mihi regna peto ; sans doute Latinus n'ayant pas d'enfant mâle, Énée lui succédera comme roi du Latium, mais ici cette royauté lui est attribuée immédiatement après la soumission des Rutules, c'est-à-dire après la fin de la guerre ; il ne servirait à rien de prétendre que Jupiter exprime ici ses volontés actuelles, sans prévoir qu'il les atténuera pour faire plaisir à Junon ; car c'est ici une communication officieuse qu'il fait à Vénus et il serait singulier que cette communication fût inexacte, d'autant qu'il la donne comme l'expression même des fata immuables. D'autre part, quand Virgile a écrit le dernier livre de l'*Enéide*, il était fixé sur le dénouement définitif qu'il voulait donner à son poème ; il est donc nécessaire d'admettre que le livre I a été rédigé à une époque antérieure et à un moment où le résultat final n'avait pas encore exactement à ses yeux la forme qu'il lui a donnée en dernière analyse : par conséquent, avant l'édition du poème, il aurait modifié le passage qui nous occupe. — (6) Askanios, comme fils d'Énée, est inconnu d'Homère, bien qu'il y ait deux Askanios dans l'*Iliade*, II, 862 et XIII, 792, et peut-être des posthomériques ; sa légende n'apparaît que tardivement ; Virgile s'est efforcé de lui donner un rôle dans l'*Enéide*, ce qui n'était pas sans difficulté, à cause de la tradition qui en faisait l'ancêtre de la gens Iulia ; c'est un sacrifice qu'il faisait à Octavien et qui compliquait sa tâche, le personnage étant assez malaisé à tirer de l'insignifiance. Le nom ne paraît pas grec. Il est représenté par de nombreux noms géographiques en Asie Mineure, Bithynie, Phrygie, Troade, etc. Nous ignorons comment son nom a été changé en celui de Iulus, ancêtre de la gens Iulia ; la transformation a dû être opérée en territoire italien, peut-être sous l'influence des Iules eux-mêmes. Le nom d'Ilos figure dans la généalogie troyenne ; mais la combinaison de Virgile, d'après laquelle il aurait porté à Troie le nom d'Ilos, d'où serait venu Iulus, alors que celui d'Askanios ne lui aurait été attribué qu'après son départ de Troade, est arbitraire et se heurte à la vraisemblance, puisque Askanios est justement un nom troyen. Du reste, au IIe l. de l'*Enéide*, à un moment où Troie subsiste encore, il est appelé Iulus et non Ilus, 563, 723, et Ascanius, 652, 747. Il ne serait pas impossible que I, 268, fût une addition marginale faite postérieurement, une tentative pour expliquer quelque chose qui était en effet assez inexplicable. — (7) La succession Lavinium, Albe, Rome est fixe dans l'*Enéide* ; la préhistoire fait au contraire de Lavinium une colonie albaine. — (8) 271. Multa ui muniet Albam, expression de Lucrèce, I, 729 : Multa *munita* uirum ui. — (9) D'après la généalogie, Ascanius, fils d'Énée et Astyanax, fils d'Hector, sont cousins à un degré éloigné ; Astyanax ayant été tué, la gens Hectorea n'est plus représentée que par la famille d'Énée. — (10) VI, 761 sqq. Lavinia donne à Énée longaeuo (ce qui exclut

qu'il ait disparu trois ans après la fin de la guerre) un fils, Siluius, Vnde genus Longa nostrum dominabitur Alba 766 ; Virgile ne dit pas positivement que Silvius ait fondé Albe, ce qui paraît pourtant sous-entendu ; mais en tout cas les rois d'Albe ne sont pas descendants d'Ascagne, ce qui est incompatible avec I, 267 sqq.

P. 110. (1) 279. Aspera se rapporte en l'atténuant un peu à unius ob iram plus crû ; 280 exprime nettement la désapprobation de Jupiter ; quae mare nunc terramque... fatigat est repris, XII, 803 sq., terris agitare uel undis Troianos potuisti ; dulci... ex ore 802, fait un contraste amusant avec aspera ; Jupiter ne parle pas à sa femme en face, comme il parle d'elle en son absence ; c'est du reste le moment où elle vient à résipiscence. — (2) Jupiter ne fixe pas la date de la réconciliation ; Serv., I, 281. Bello Punico secundo, ut ait Ennius, Juno, coepit fauere Romanis. — (3) L'expression, que Virgile a rendue célèbre, gentem togatam n'est pas de lui ; suivant Macr., *Sat.*, VI, 5, 15, elle est empruntée à Laberius *togatae stirpis* et *togatae gentis* ; il n'y faut pas voir seulement un terme pittoresque ; Virgile veut dire que le costume efféminé des Phrygiens, plusieurs fois raillé dans l'*Enéide*, ne se perpétuera point sur la terre italienne ; c'est ce que demande formellement Junon, XII, 823 sqq. : Ne... iubeas... uiros... uertere uestem et ce que Jupiter accorde ; c'est donc là un point fixe sur lequel Virgile n'a pas varié. On sait qu'à l'époque d'Auguste, les Romains trouvaient la toge un vêtement très incommode et qu'ils lui préféraient diverses espèces de manteaux. Il est curieux de constater qu'Auguste, favorable dans sa politique générale au maintien des anciennes mœurs, a combattu l'abandon de la toge, vêtement national. Suet., *Aug.*, 40. Etiam habitum uestitumque pristinum reducere studuit, cf. Florus, II, 34, 65 ; il exigeait le port de la toge dans la vie publique et sur les reliefs de l'Ara Pacis, qui représentent son retour des Gaules, les personnages sont vêtus de la toge; ici encore, Virgile s'accorde de propos délibéré avec les vues de l'empereur. — (4) VI, 838. Agamemnoniasque Mycenas, *Il.*, II, 559 sq. οἳ δ' Ἄργος τ' εἶχον... τῶν... ἡγεμόνευε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης, 569 sq. οἳ δὲ Μυκήνας εἶχον... Τῶν ἑκατὸν νηῶν ἦρχε κρείων Ἀγαμέμνων. — (5) 290 Il est important de noter que uocabitur hic quoque uotis, est repris de *G.*, I, 42 et uotis iam nunc adsuesce uocari et que par conséquent le morceau est rattaché à la promesse d'apothéose du début des *Géorgiques*. — (6) 292 Cana est sans doute une allusion à la prétention des Romains d'avoir été de tout temps un peuple loyal. La Fides publica n'eut un temple sur le Capitole qu'à partir de 254 ou 200 par les soins de M. Atilius Calatinus ; mais la légende en rapportait la fondation à Numa ou même à une petite-fille d'Énée, attestant ainsi l'antiquité du culte de Fides : chaque année le Flamen Dialis, assisté des deux autres grands flamines, allait offrir avec des rites symboliques un sacrifice au sacrarium Fidei, antérieur au temple du Capitole. — (7) Vesta mater est le seul membre féminin de l'ordre primitif des dieux romains ; c'est primitivement le foyer dont prend soin la mère de famille surveillante de l'approvisionnement domestique, la penus. La Vesta publica populi romani Quiritium, dont le temple rond était le plus ancien de Rome, recevait son culte des Vestales, suivant des rites qui avaient un grand caractère d'antiquité ; d'après Virgile, c'est la Vesta troyenne apportée par Énée avec les Pé-

nates. En lui donnant un rôle solennel, Virgile s'accorde avec les vues d'Auguste, qui, lorsqu'il revêtit le grand pontificat, qui lui donnait la surveillance des vestales, fit construire un temple de Vesta sur le Palatin, dans le voisinage de son palais. Comme à Fides, Virgile lui donne l'épithète de Cana, *En.*, V, 744 et IX, 258, canae penetralia Vestae. — (8) Quirinus est le dieu de la communauté primitive établie sur le Quirinal où son culte s'est perpétué et que la tradition ancienne considérait comme Sabine ; c'est un dieu de la guerre analogue à Mars ; après la réunion en un seul état des Sabins du Quirinal et des Romains du Palatin, Quirinus ajouté à Jupiter et Mars forme la triade Juppiter Mars Quirinus, la plus ancienne qui nous soit connue. Vers l'époque de Cicéron, s'établit l'identification de Romulus, divinisé avec Quirinus, dont il aurait pris le nom qui est celui sous lequel il reçoit un culte. Cic., *De rep.*, II, 20 ; *De leg.*, I, 3, II, 19, *De offic.*, III, 41. Peccavit igitur pace uel Quirini uel Romuli dixerim. *De nat., deor.* II, 62. Romulum, quem quidam eundem esse Romulum putant. L'identification fut favorisée par Auguste, qui, en l'an 16, éleva à Quirinus un temple magnifique sur le Quirinal en remplacement de celui construit en 293 par le consul L. Papirius Cursor et détruit en 49 par un incendie ; on voyait au fronton l'Augurium de Romulus et de Remus pour la fondation de la ville. Elle est adoptée par Virgile, qui appelle ainsi Octavien, nouveau Romulus, *G.*, III, 27, uictorisque arma Quirini. Il est à remarquer que pour, épargner à l'origine de Rome une tache sanglante, il affecte d'ignorer la rivalité des deux frères et les associe pacifiquement ici et *G.*, II, 532 sq. Hanc olim uitam ueteres coluere Sabini, Hanc Remus et frater. — (9) Cf. Mon. Anc., M², p. 49, qui montre quelle importance attachait à la chose Auguste qui avait l'ambition d'être considéré comme le prince de la paix. — (10) 296. Fremet horridus ore cruento, XII, 8, fremit ore cruento, locution fixée, sans doute empruntée.

P. 111. (1) Indépendamment du fond, c'est ce qui résulte des rapports de mots : *G.*, I, 498 sqq. Di patrii indigetes et *Romule Vestaque* mater... Hunc saltem euerso iuuenem succurrere *saeclo*. Ne prohibete... tot *bella* per orbem. *En.*, I, 291. Aspera tum positis mitescent *saecula bellis*. Cana Fides et *Vesta* Remo cum fratre *Quirinus* ; ce sont bien les dieux qu'il a invoqués, qui ont exaucé ses vœux et qui règlent maintenant les rapports des hommes. Des termes dans lesquels Virgile a conçu l'éloge d'Octavien, il est intéressant de rapprocher l'inscription suivante d'Halicarnasse, qui montre qu'il exprimait non pas seulement ses sentiments, mais ceux qui dominaient... Σωτῆρα [τοῦ] κ[οι]νοῦ τῶν ἀνθρώπων γένους, οὗ [ἡ] πρόνοια τὰς [πάν]των εὐ[χ]ὰς οὐκ ἐπλήρωσε μόνον, ἀλλὰ καὶ ὑπερ[ῆκεν]. εἰρηνεύουσ[ι] μὲν καὶ γῆ καὶ θάλαττα, πόλεις δὲ ἀνθοῦσιν εὐνομίᾳ [ὁ]μονοίᾳ τε καὶ εὐετηρίᾳ. Newton, Halicarnasse..., II, 2, p. 695, pl. LXXXVII. Cf. Velleius, II, 89. Finita uicesimo anno bella ciuilia sepulta externa reuocata pax, sopitus ubique bellorum furor, restituta uis legibus, iudiciis auctoritas, senatui maiestas... Chez Virgile, Furor c'est la guerre personnifiée ; le mot se retrouve chez Velleius. — (2) Remigio alarum est répété, VI, 19. — (3) *Od.*, Ch. I, 45 sqq. Athéné intervient auprès de Zeus, entouré des autres dieux, pour l'apitoyer sur le sort d'Ulysse, comme Vénus, auprès de Jupiter, pour l'intéresser à Énée ; il se peut que ὕπατε κρειόντων 45 et 81

ait fourni l'idée première d'*En.*, I, 229 sq., plus grandioses et plus magnifiques ; la mention de la piété d'Ulysse, 60 sqq., a sans doute inspiré le reproche de Vénus : hic pietatis honos 253. Zeus promet 77 sq. que la colère de Poseidôn se calmera, de même Jupiter 279 sqq. que Junon s'adoucira. Quant au début du discours de Jupiter, il paraît emprunté à l'*Il.*, VIII, 39 Θάρσει, Τριτογένεια, φίλον τέκος ; à propos de genitor, 237, natae, 256, cf. *Od.*, I, 81, Ὦ πάτερ ἡμέτερε, I, 64 et V, 22. τέκνον ἐμόν. Athéné demande à Zeus d'envoyer Hermès à Ogygié, mission qui n'est pas réalisée tout de suite, mais qui est probablement le prototype de celle, assez inutile, de Mercure à Carthage. *Od.*, V, 5 sqq. elle revient à la charge auprès de Zeus et des autres dieux, d'une façon trop spécialement adaptée au sort d'Ulysse pour que Virgile y ait trouvé quelque chose à prendre ; il avait cependant la scène sous les yeux, puisque au l. IV, 238 sqq., il a imité directement l'envoi d'Hermès qui suit Ch. V, 44 sqq. Il n'a rien emprunté à la démarche de Thétis auprès de Zeus, *Il.* I, 495 sqq., les circonstances étant trop différentes. C'est pourtant chacune comme mère et par intérêt pour leur fils que Thétis et Vénus vont trouver le maître des dieux. — (4) Serv.-Dan., I, 312. Bene ostendit Aeneam esse fortissimum nec quidquam timere. — (5) Agamemnon passe également la nuit sans dormir et en réfléchissant. *Il.*, X, 2 sq. Ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν Ὕπνος ἔχε γλυκερός, πολλὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντα — Chez Apollonios, avant le départ de l'Argô, tandis que ses compagnons banquettent sur le rivage, Jason est pensif, I, 460 sqq. Ἐνθ' αὖτ' Αἰσονίδης μὲν ἀμήχανος εἶν ἑοῖ αὐτῷ Πορφύρεσκεν ἕκαστα... Idas l'interpelle ; Αἰσονίδη, τίνα τήνδε μετὰ φρεσὶ μῆτιν ἐλίσσεις ; bien que plurima rappelle πολλά et uoluens ἐλίσσεις, il serait subtil de penser que Virgile a combiné les deux passages ; la réflexion est donc l'attitude traditionnelle du chef ; ce qui distingue Énée d'Agamemnon et de Jason, c'est que c'est à ses compagnons qu'il va se dévouer. Le motif du voyage à la découverte en arrivant en pays inconnu est fréquent dans l'*Odyssée*. En arrivant chez les Lestrygons, Ulysse envoie en reconnaissance deux hommes et un héraut, X, 100 sqq., et de ces trois explorateurs l'un est mangé par le roi Antiphatès ; ce qui indique que Virgile a imité ce passage, c'est le rapprochement de Nam inculta uidet 308 — naturel du reste puisque nous sommes dans les déserts de Libye, 384 — et de *Od.*, X, 98 ἔνθα μὲν οὔτε βοῶν οὔτ' ἀνδρῶν φαίνετο ἔργα. Dans l'île d'Aiaié, après être monté sur un rocher pour reconnaître l'aspect du pays, il tire au sort pour savoir qui s'aventurera dans l'intérieur et le sort désigne Eurylochos avec vingt-deux de ses compagnons ; il ne marche à son tour que quand Eurylochos est venu lui raconter la déconfiture des envoyés ; ici, comme précédemment, il est donc plus ménager de sa personne qu'Énée. En revanche, au pays des Kyklôpes, il s'en va avec douze de ses compagnons pour se rendre compte de ce que sont ces gens-là, *Od.*, IX, 195 ; il est poussé par son humeur aventureuse et commet une imprudence ; il court d'autres dangers qu'Énée ; c'est un chef tout différent d'Énée. Dans l'île des Phéakes, *Od.*, VI, 117, il est réveillé par les cris des compagnes de Nausikaa et va voir ce qui se passe ; la situation est toute différente de celle de l'*Enéide* ; mais c'est le passage dont Virgile s'est inspiré pour ce qui suit. L'armement d'Énée est celui des héros homériques : Bina manu lato crispans hastilia ferro. *Il.*, III, 18 αὐτὰρ

ὸ δοῦρε δύω κεκορυθμένα χαλκῷ Πάλλων (Pâris quand il va provoquer les chefs achéens), XII, 298, ὅ γε... δύω δοῦρε τινάσσων (Sarpédon quand il attaque le camp). Seulement πάλλων, τινάσσων s'expliquent dans l'*Iliade* puisqu'on marche à l'attaque ; crispans est superflu, Énée n'ayant pas d'ennemi en face de lui ; c'est une simple traduction verbale dont Virgile a été si satisfait qu'il l'a répétée, XII, 165.

P. 112. (1) 326. Audita répond à clamore, 324, uisa à uidistis, 322. — (2) 330. Sis felix est une formule de prière, *Ecl.*, V, 65. Sis bonus o felixque tuis. — (3) 333. uento huc et uastis fluctibus acti, 377. Libycis tempestas appulit oris, insistance pour apitoyer sur son sort ; c'est une victime d'un terrible ouragan. — (4) Virgile a eu sous les yeux la rencontre d'Ulysse avec Nausikaa ; mais le couplet d'Ulysse et celui d'Énée sont très différents ; Ulysse est un rusé compère qui, ayant besoin de Nausikaa pour lui indiquer le chemin de la ville et lui procurer un vêtement, car il est tout nu, se demande quelle conduite il va tenir et ce qui sera pour lui κέρδιον, *Od.*, VI, 145 ; il se décide à lui adresser des paroles flatteuses, ἐπέεσσιν... μειλιχίοισιν 146, et c'est pour cela qu'il lui demande si elle est une déesse ou une mortelle, ce qui est un artifice oratoire ; Énée, lui, parle dans l'innocence de son cœur, ne doute point qu'il n'ait réellement devant lui une divinité, promet des sacrifices ; il n'a pas tort, puisque c'est à Vénus qu'il s'adresse ; mais la scène homérique a plus de saveur. — (5) 339. Sed fines Libyci, genus intractabile bello, IV, 40. Hinc Gaetulae urbes, genus insuperabile bello, Virgile a repris l'expression avec une légère modification.

P. 113. (1) 343. Ditissimus agri, locution fixée appliquée peut-être plus naturellement, X, 563, à un Italien, les Phéniciens étant surtout des commerçants, et qui prépare, sans une complète exactitude, 349, auri caecus amore. — (2) 349. Le sens d'ante aras est fixé par IV, 21, sparsos fraterna caede penates. — (3) 354. Ora modis attollens pallida miris provient de Lucr., I, 124, simulacra modis pallentia miris, mais avec un effet pathétique qui n'est pas dans Lucrèce ; de même *En.*, X, 822. — (4) 356. Nudavit paraît signifier, avec le premier complément « il révèle », avec le second « il montre à nu » ; il y a un zeugma. — (5) Il ne semble pas qu'il faille voir une contradiction entre la façon dont les faits sont représentés ici et celle de IV, 545 : Quos Sidonia uix urbe reuelli et 656 ulta uirum poenas inimico a fratre recepi. Au l. I, Virgile caractérise simplement les compagnons de Didon ; au l. IV, Didon affirme qu'il a fallu son énergie pour les décider à partir ; malgré leur haine pour le tyran ou leurs craintes, ils ne l'auraient pas fait sans elle ; quand à l'alternance Tyria — urbe, I, 340, Sidonia — urbe, IV, 545, Sidon ayant fondé Tyr, les Tyriens sont à un certain point de vue des Sidoniens ; c'est une simple variation poétique dans l'expression. D'autre part Didon a puni l'avare en lui ravissant ses trésors ; de là ulta uirum ; elle s'est vengée comme elle a pu. — (6) 365. Deuenere locos, locution fixée, qui se retrouve, VI, 138. — (7) Cernis M a beaucoup embarrassé les commentateurs ; ils se sont demandé comment, du milieu d'une forêt, Énée pouvait voir Carthage qui est séparée de l'endroit où il se trouve par une colline ; cernes PR paraît être une correction répondant à cette préoccupation ; en réalité cernis... Carthaginis arcem, 365 sq. n'a pas d'autre sens que uides... Agenoris urbem, 338 ; Énée d'où il est, n'aperçoit pas Carthage ; mais la

chasseresse, qui est Vénus par convention, rencontrant un homme qui erre dans le pays sans savoir où il est peut supposer qu'il a vu de loin la ville ; elle lui dit : « tu vois » dans un sens analogue à « on voit ». — (8) Cette courte allusion doit être une énigme pour Énée ; on peut admettre que Vénus s'interrompt pour faire parler Énée à son tour ; nous verrons d'ailleurs des exemples où Virgile fait simplement allusion à des choses qu'il suppose connues du lecteur et qu'il n'explique pas. — (9) 344. Magno miserae dilectus amore peut être rapproché d'*Il.*, XIX, 287 Πάτροκλέ μοι δειλῇ πλεῖστον κεχαρισμένε θυμῷ ; 345 sq. développe avec l'exquise élégance du style virgilien l'expression homérique usuelle κουριδίην ἀλοχον.

P. 114 (1) A qui tandem ? 369 répond : Sum pius Aeneas, 378 ; à quibus aut uenistis ab oris ? 369 Nos Troia antiqua, etc., 375 ; à Quoue tenetis iter ? 370 (locution fixée qui se retrouve, IX, 377) Italiam quaero patriam, 380. — (2) 373. Annalis, mot romain ; c'est une longue histoire. — (3) 372 sqq. est imité d'*Od.*, XIV, 196 sqq., où Ulysse dit Ῥηιδίως κεν ἔπειτα καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἅπαντα Οὔ τι διαπρήξαιμι λέγων ἐμὰ κήδεα θυμοῦ, ὅσσα γε δὴ ξύμπαντα θεῶν ἰότητι μόγησα ; c'est une hâblerie, qui n'étonne pas dans la bouche d'Ulysse ; Virgile, en substituant un jour à une année a du reste adouci l'hyperbole ; Nestor, *Od.*, III, 113 sqq. exagère encore davantage ; mais c'est là une de ces exagérations de la conversation, que nous acceptons sans peine, parce qu'elles sont dites simplement ; 378 sq. est imité d'*Od.*, IX, 19 sq., où Ulysse sur le point de commencer chez Alkinoos le récit de ses aventures, dit : Εἶμ' Ὀδυσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισι Ἀνθρώποισι μέλω καί μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει ; il y a là un mélange de bonhomie et de suffisance, amusant chez Ulysse qui est roué et veut donner une haute idée de sa personne, mais qui est incompatible avec le sérieux et la gravité du caractère d'Énée ; ici du reste, Virgile a enchéri sur l'hyperbole. — (4) 379. Fama super aethera notus, 287, Famam qui terminet astris, *Egl.*, V, 43. Hinc usque ad sidera notus ; Virgile n'a sans doute pas réfléchi qu'il faisait mieux les choses pour Énée que pour Daphnis et pour Octavien lui-même. — (5) 382. Virgile suit la tradition de Varron, cité par Serv., *ad. h. l.*, qui est en contradiction avec la façon dont les choses se passent au III[e] l. et dans la suite des aventures d'Énée : Varro in secundo diuinarum dicit ex quo de Troia est egressus Aeneas, Veneris eum per diem cotidie stellam uidisse, donec ad agrum Laurentum ueniret, in quo eam non uidit ulterius : qua re terras cognouit esse fatales. — (6) 383. Conuolsae... Euro, passage de concordance et de rappel ; Euros figure en tête de l'énumération des vents, 85 ; c'est lui que Neptune considère comme le principal coupable. — (7) 387 sq. haud, credo, inuisus caelestibus auras Vitalis carpis ; Virgile a introduit ici une expression de Lucrèce : uitalis auras, III, 406, et pass., dans une imitation homérique. *Od.*, III, 27 οὐ γὰρ οἷω οὔ σε θεῶν ἀέκητι γενέσθαι τε τραφέμεν τε. — (8) 389. hinc te reginae ad limina perfer ; il n'y a pas contradiction avec 441 sqq. où Énée attend la reine dans le temple de Junon, sachant qu'elle allait s'y rendre ; Vénus, qui feint de n'être qu'une mortelle et qui, par conséquent, ne sait pas le détail de ce qui va se passer, ne pouvait s'exprimer autrement. — (9) 395 sq. est obscur ; Serv., I, 396, capere eligere, ut ante locum capies oculis, *G.*, II, 230 ; mais, pour choisir

l'endroit où ils vont se poser, les cygnes doivent regarder la terre, de sorte qu'on ne voit pas où est la gradation dans captas iam despectare. — (10) Cf. 393, laetantis qui est en rapport avec laeti, 35, et laetitia 514, laetitiam 636.

P. 115. (1) *Il.*, XV, 690 sqq. — (2) 399 est imité d'*Il.*, I, 179 οἵκαδ' ἰὼν σὺν νηυσί τε σῇς καὶ σοῖς ἑτάροισιν, mais avec une intention qui appartient à Virgile : Énée tient à revoir et ses navires et leurs équipages ; la double allittération : *p*uppesque *t*uae *p*ubesque *t*uorum Aut *p*ortum tenet est dans le goût de l'ancien latin. — (3) 401. quo te ducit uia, *Egl.*, IX, 1, quo uia ducit, locution fixée, prépare 418 uiam... qua semita monstrat. — (4) 402 rosea ceruice, cf. 228, oculos... nitentes. — (5) Par le v. 405 . Et uera *incessu* patuit dea, Virgile a voulu sûrement rappeler 46, Ast ego quae diuom *incedo* regina et montrer que Vénus n'est pas moins majestueuse que Junon sa rivale ; elle n'est pas à son égard une divinité inférieure. — (6) Virgile s'est souvenu de la scène où Aphrodite, transformée en vieille servante, se révèle pourtant à Hélène par des traits certains, *Il.*, III, 396 sq. Καὶ ῥ' ὡς οὖν ἐνόησε θεᾶς περικαλλέα δειρὴν Στηθέα θ' ἱμερόεντα ; mais peut-être s'est-il demandé comment Hélène pouvait voir à la fois la nuque et la poitrine de la déesse ; aussi chez lui est-ce par derrière qu'on voit la déesse et tous les traits concordent. Ἀμβρόσιαι χαῖται *Il.*, I. 529, est appliqué à Zeus, ce qui montre avec quelle liberté il dépayse ses emprunts. — (7) 407 sq. Quid natum totiens, crudelis tu quoque, falsis Ludis imaginibus ? C'est la seule fois que nous assistons dans l'*Enéide* à une apparition de Vénus à Énée sous une forme déguisée ; mais il est également question de ces entrevues, II, 589 sqq. : Cum mihi se non ante oculis tam clara uidendam Obtulit... Alma parens confessa deam. C'est un des passages de l'*Enéide* qu'il faut entendre, suivant l'expression de Servius, en pareil cas κατὰ τὸ σιωπώμενον ; l'*Enéide* ne nous retrace qu'un court espace de l'existence d'Énée ; naturellement, dans le cours de sa vie, il a souvent l'occasion de voir sa mère. Crudelis tu quoque, qui figure déjà, *Egl.*, VIII, 49, souligne, non sans exagération, l'exquise sensibilité d'Énée ; il met en parallèle avec les cruelles persécutions de Junon, la cruauté de sa mère qui ne lui permet pas de lui donner la main et de causer librement avec elle. — (8) 409. ueras audire ac reddere uoces est un souvenir de Catulle, LXIV, 166 : Nec missas audire queunt ac reddere uoces. — (9) *Od.*, VII, 27. Athéné, qui, sous la forme d'une jeune fille, guide Ulysse vers le palais d'Alkinoos, l'enveloppe de brouillard, parce que les Phéakes ne supportent ni n'accueillent amicalement les étrangers et que, s'il était vu, il risquerait de mauvais traitements ; il faut donc qu'il arrive chez Alkinoos sans être vu ; Ulysse ne se doute pas qu'il est invisible ; mais, de peur qu'il ne se trahisse, Athéné l'avertit de ne regarder et de n'interpeller personne et elle justifie cette recommandation par le naturel des Phéakes.

P. 116 (1) Laeta, 416, Tristior, 228 ; elle sait que pour le moment les Troyens n'ont rien à craindre ; Virgile souligne la modification d'un état d'âme. — (2) *Od.*, VIII, 362 sqq. Ἡ δ' ἄρα Κύπρον ἵκανε φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη Ἐς Πάφον · ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις. Ἔνθα δέ μιν Χάριτες λόεσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ etc. — (3) Le changement de nombre : ascendebant 419, adspectat 420, est significatif. —

(4) *Od.*, VII, 43. Θαύμαζεν δ' Ὀδυσεὺς λιμένας καὶ νῆας ἐΐσας Αὐτῶν τ' ἡρώων ἀγορὰς καὶ τείχεα μακρὰ Ὑψηλά, σκολόπεσσιν ἀρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι ; l'imitation est soulignée par la place en tête de vers de Miratur, comme de θαύμαζεν et par l'identité, malgré la différence du spectacle, τείχεα muros, λιμένας portus. — (5) 421. Virgile a signalé le contraste molem... magalia quondam, bien que ce contraste soit pour le lecteur plus que pour Énée, qui ne peut guère savoir que la grande cité remplace de misérables huttes. — (6) Molem 421 est préparé par : ingentia... moenia 365 ; cf. immanis 428, alta 429, ingens 446 ; Virgile insiste pour donner la sensation de l'énormité. — (7) Strata uiarum 422 provient de Lucrèce, I, 316, etc., mais avec un sens spécial. Chez Lucrèce, c'est une locution banale ; ici les chaussées solidement construites à la romaine au milieu du désert dénotent un travail particulièrement remarquable.

P. 117. (1) 426. Jura magistratusque legunt sanctumque senatum, qui est peut-être d'Ennius, ne saurait subsister ici ; il interrompt l'exposition symétrique pars... pars, alii... alii ; il est bizarrement intercalé au milieu d'opérations de simple bâtisse. Toutefois, l'érection des édifices n'était pas tout dans la fondation d'une ville. Au moment de la fondation d'Acesta, Virgile mentionne la confection du registre de la population, V, 750, la constitution des tribunaux et la convocation du Sénat, 758. Il est possible qu'en relisant ce passage, Virgile ait pensé à donner comme contre-partie à la construction de la ville, l'établissement du statut civil et politique et qu'il ait jeté à la marge ce vers, dont il se proposait de faire le noyau d'un développement futur ; Varius l'aura inséré dans le texte à la place la plus voisine, parce qu'il était de Virgile et il ne s'est pas cru le droit de le supprimer. Naturellement, parce que Didon rend la justice et édicte des lois, 507, cela n'empêchait pas qu'il ne fût question ici de la constitution des tribunaux et de l'élection du Sénat. Justement, au v. 507 sq., les besognes matérielles et l'élaboration du statut politique vont de pair. — (2) 430-436 sont repris de *G.*, IV, 162-169, non par pauvreté d'imagination, mais pour rappeler un ouvrage antérieur auquel Virgile tenait et qui lui faisait honneur ; il a du reste accommodé le passage à la circonstance ; ce qu'il veut mettre en lumière étant l'activité des abeilles pareille à l'activité des Tyriens, il a supprimé la mention de celles des abeilles qui n'ont qu'un rôle d'observation et ne prennent point part au travail. Macr., *Sat.*, V, 11 1-2, a rapproché de cette comparaison, en donnant la supériorité à Virgile, une comparaison de l'*Il.*, I, 97 sqq. En réalité elles sont tellement différentes qu'on ne croirait pas à un emprunt de Virgile si les mots : *aestate noua* per *florea* rura 430, qui ne figurent pas dans les *Géorgiques*, ne paraissaient rappeler πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν. — (3) Les étapes du voyage d'Énée sont marquées avec beaucoup de précision : Vénus disparue, il marche d'un bon pas sur le chemin qui mène à Carthage et avance — corripuere uiam 418 ; — après avoir escaladé la colline, il voit la ville d'en haut — aspectat desuper 420 — ; puis il continue à marcher et se trouve à pied d'œuvre ; c'est d'en bas maintenant qu'il mesure de l'œil la hauteur des bâtiments — fastigia suspicit urbis 438, — enfin il entre — infert se 439 — et un peu plus loin il est sous les portiques du temple — sub... templo 453 —. (4) 440. Miscetque uiris

indique discrètement comment il a pu savoir que Didon allait venir au temple ; il l'a entendu dire dans des conversations ; c'est pourquoi c'est là qu'il va l'attendre. — (5) 439. Mirabile dictu est une de ces interventions personnelles que se permet de temps en temps Virgile pour avertir le lecteur de ce qu'il doit éprouver ; elles sont toujours suggestives d'un sentiment. La chose est merveilleuse ; elle le serait moins dans Homère où le miracle est courant et se distingue à peine du naturel. — (6) Le cheval avec le palmier ou la tête ou l'avant-train d'un cheval figurent souvent sur les monnaies de Carthage ; Virgile n'a donc pas inventé le symbole qui est historiquement carthaginois. — (7) 446. templum... ingens, 453, sub ingenti... templo, répétition pour renouveler et fixer l'impression. — (8) 447, opulentum numine diuae est un rappel de 16 plus développé. — (9) *Il.*, I, 426 εἶμι Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ ; *Od.*, XIII, 4 sq. ἐπεὶ ἵκευ ἐμὸν ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ ; IV, 72 sq. χαλκοῦ τε στερόπην καὶ δώματα ἠχήεντα χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος; VII, 43, sqq. Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐληλέατ' ἔνθα καὶ ἔνθα Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο — (10) 449. Le petit détail de pittoresque auditif, le grincement du pivot de la porte est peut-être le souvenir d'une impression personnelle ; Virgile avait entendu s'ouvrir les grandes portes d'airain des temples.

P. 118. (1) Miratur, 422, 423, 456, miranda, 494 ; l'étonnement admiratif va jusqu'à la stupéfaction — stupet — 495, et il s'absorbe dans ce qu'il contemple. — (2) Operumque laborem 455, est répété 507.

P. 119. (1) *Od.*, VIII, 521 sq. αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς Τήκετο, δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς,..534 βαρὺ στενάχοντος correspondent exactement à Multa gemens largoque umectat flumine uoltum 465, sauf l'hyperbole virgilienne largo... flumine.

P. 120. (1) 458. Ambobus étonne puisque si d'un côté il y a un personnage, de l'autre il y en a deux ; on se demande si Atridas n'est pas une correction grammaticale provenant de ce que la forme Atriden ne se trouve pas chez Virgile, qui n'emploie qu'une fois, XI, 262, au singulier Atrides, tandis qu'il a au pluriel Atridae, II, 104, 415, IX, 602, Atridis, VIII, 130, Atridas, II, 500, IX, 138 ; les mss. de Sénèque, qui cite ce vers, *Epist.*, 104, 32, ont Atridem. — (2) Le tableau à deux compartiments, c'est-à-dire présentant deux scènes juxtaposées, est fréquent dans l'art antique et s'est perpétué jusque chez les Italiens du XV^e^ siècle ; il n'y a nulle raison pour ne pas l'admettre chez Virgile, là où il paraît s'imposer. — (3) *Il.*, XIV, 13 sqq. τάχα δ' εἴσιδεν ἔργον ἀεικές, Τοὺς μὲν ὀρινομένους, τοὺς δέ κλονέοντας ὀπίσσω Τρῶας ὑπερθύμους correspond exactement à 467 ; quant à la déroute des Troyens, 468, la présence d'Achille montre que ce doit être celle d'*Il.*, XXI, 3 sqq. τοὺς μὲν πεδίονδε δίωκεν Ἱρὸς πόλιν, ἦπερ Ἀχαιοὶ ἀτυζόμενοι φοβέοντο Ἤματι τῷ προτέρῳ, ὅτε μαίνετο φαίδιμος Ἕκτωρ. Il y a des alternatives analogues dans le combat de cavalerie de l'*Enéide*, XI, 618, 621, 629. — (4) Schol. hom., *Il.*, X, 435. Eustathe, 817, 26 ; si, comme on l'a supposé, l'oracle figurait dans la *Nyctegresia* d'Accius, il se peut que ce soit là que Virgile a puisé ; c'est une autre condition qui est mentionnée dans le *Rhésos* attribué à Euripide. Niueis tentoria uelis n'est d'accord ni avec la Dolonie où les Thraces dorment couchés sur la terre, ni avec la façon dont l'*Iliade* représente les baraquements des Grecs,

cf. *Il.*, XXIV, 448 sqq. ; il se peut que les tentes de toile blanche se trouvassent déjà dans la source de Virgile ; il se peut aussi que ce soit un anachronisme qu'il commet personnellement, comme plus haut la substitution de l'ancre aux anciennes pierres de fond, pour ne pas dérouter ses lecteurs par la mention de choses qu'ils ne connaissaient plus. — (5) Priam, *Il.*, XXIV, 258 mentionne Troïlos comme l'un des trois meilleurs de ses fils tués à la guerre. Dans la tradition plus récente c'est un tout jeune garçon. Les *Kypria* racontaient sa mort ; dans le *Troïlos* de Sophocle, il était surpris par Achille près du sanctuaire de Thymbra et tué, version qui remonte à l'épopée. Virgile en fait un combattant, mais encore tout jeune, et ignore l'élément érotique que l'époque hellénistique a attaché à sa personne. Plus tard, c'est un homme fait qui figure dans les derniers combats avant la prise de Troie. Les monuments figurés où il est représenté sont très nombreux, ce qui autorise l'hypothèse que Virgile a eu l'un d'entre eux sous les yeux, bien que 477 sq. : huic ceruixque trahuntur Per terram reproduisent *Il.*, XXII, 401, à propos d'Hector ἀμφὶ δὲ χαῖται Κυάνεαι πίτναντο· κάρῃ δ' ἅπαν ἐν κονίῃσιν Κεῖτο πάρος χαρίεν.

P. 121. (1) *Il.*, VI, 296 sqq. ; la scène est beaucoup plus développée dans l'*Iliade* ; mais Virgile en a imité librement quelques traits ; ibant 479 correspond à Βῆ δ' ἰέναι 296, Suppliciter tristes et tunsae pectora palmis 481 avec variantes à Αἱ δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέσχον 301, Diua solo fixos oculos auersa tenebat 482 avec plus d'énergie et un effet plus plastique à ἀνένευε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη 311. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le même passage a été imité une autre fois par Virgile, lorsqu'au l. XI, 477 sqq., avant le combat, Amata porte des offrandes à Pallas ; là il a reproduit non seulement la prière de l'*Iliade* qu'il a dû négliger ici comme n'étant pas un motif pictural, mais quelques détails qu'il n'avait pas traduits dans son l. I. ; Summasque ad Palladis arces, XI, 477, correspond à νηὸν... Ἀθήνης ἐν πόλει ἄκρῃ, 297, magna matrum... caterua 478 à πολλαὶ δὲ μετεσσεύοντο γεραιαί 296. Virgile s'est donc reporté deux fois au même passage homérique. Or, au l. I, interea 479 n'offre aucun sens ; ce n'est point pendant le combat de Troïlos qu'Hécube monte à l'acropole ; comme ce n'est point non plus pendant les précédents, les transpositions tentées de 479-482 sont inopérantes ; mais dans l'*Iliade*, c'est pendant la bataille qu'a lieu la supplication ; d'où la conclusion que Virgile a imité le passage d'Homère, sans avoir encore situé son imitation dans l'*Enéide* ; en l'introduisant dans la série des peintures, il se réservait de faire disparaître interea. Varius l'a trouvée à la marge et l'a insérée telle quelle à l'endroit du texte en face duquel elle se trouvait. (2) *En.*, II, 540 sqq. Priam rend justice à la générosité d'Achille ; il s'agit de faire honte à son fils Néoptolème de sa cruauté ; ici il s'agissait de rendre les Grecs odieux ; les deux versions sont étroitement adaptées au contexte et leur coexistence témoigne de la composition fragmentaire de l'*Enéide* ; nous ne savons si Virgile, à la révision définitive, eût fait disparaître la contradiction. — (3) L'idée, postérieure à l'*Iliade*, de la pesée du corps contre de l'or provient de la parole féroce adressée par Achille à Hektor mourant ; il lui déclare qu'il ne rendra pas son corps οὐδ' εἰ κέν σ' αὐτὸν χρυσῷ ἐρύσασθαι ἀνώγοι Δαρδανίδης Πρίαμος. — (4) Sur un sarcophage d'Ephèse la pesée du cadavre contre de l'or

a lieu en présence d'Achille farouche. Benndorf, *Ann.*, 1866, p. 241 sq. ; sur une amphore de la collection Campana, deux hommes portent le cadavre d'Hektor vers une balance où il va être pesé contre de l'or, *Mon. Inst.*, 5, 11 ; sur un vase d'argent de Bernay, en présence d'Achille furieux, debout, et de Priam qui porte douloureusement la main droite à sa tête, chacun entouré de quatre personnages, on voit sur les plateaux d'une énorme balance le cadavre nu d'Hektor et sur l'autre un grand vase, Rochette, *Mon. inéd.*, I, pl. 52. Sur le même vase, pl. 53, Achille, sur son char, se protégeant avec son bouclier levé contre les traits des Troyens, traîne le cadavre nu d'Hektor devant les murs de Troie ; entre les créneaux, Priam et Hékabé donnent des signes de douleur.

P. 122. (1) 489. Nigri Memnonis arma ; ce n'est pas sans raison que Virgile parle de son armure ; elle passait pour avoir été fabriquée par Vulcain : l'*Aethiopis* racontait que Memnon, fils de Tithonos, frère de Priam et d'Eos, était venu au secours des Troyens ; Proklos, Kinkel, I, p. 33 Μέμνων δὲ ὁ Ἠοῦς υἱὸς ἔχων ἡφαιστότευκτον πανοπλίαν παραγίνεται τοῖς Τρωσὶ βοηθήσων. Cette armure était sans doute décrite dans l'*Aethiopis*. Memnon devait avoir été représenté dans la trilogie d'Eschyle dans l'appareil le plus menaçant puisqu'Aristophane le ridiculise, *Ran.* 961 Μέμνονας κωδωνοφαλαροπώλους. Virgile s'est contenté d'une allusion discrète, caractéristique de sa manière, à cette armure célèbre. — (2) 493. Audetque uiris concurrere uirgo traduit Ἀμαζόνες ἀντιάνειραι, *Il.*, III, 189 ; c'est un des sens qu'on donnait dans l'antiquité à l'expression homérique : qui valent les hommes ; mais il y en avait une autre : qui haïssent les hommes, en tant que rebelles à l'amour, στυγάνωρ, Esch., *Prom.*, 726. — (3) Virgile suit encore ici, au moins pour le contour extérieur, le récit de l'arrivée d'Ulysse au palais d'Alkinoos, *Od.*, VII, 133 sqq. Ἔνθα στὰς θηεῖτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς. Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα ἐῷ θηήσατο θυμῷ, Καρπαλίμως, etc.

P. 123. (1) Le second mot du récit de Vénus est regna 338 ; reginam opperiens 454, regina 496, o regina 522 ; le mot est répété dans la suite avec insistance, avec l'intention bien accusée de montrer Didon au faîte de la puissance et entourée de la magnificence royale. — (2) 496 sq., regina... incessit ; en parlant de Junon, incedo... regina 46, de Vénus, incessu patuit dea 405. — (3) Serv., 507 : Quod... dixit « uiris », ad Didonis pertinet laudem. — (4) Cité par Aulu-Gelle, *N. A.*, IX, 9, 12-17, qui a recueilli ce jugement de la bouche des élèves du maître. — (5) παίζουσι 106 est en rapport étroit avec les jeux de Nausikaa.

P. 124. (1) Macr., *Sat.*, V, 4, 9 et 13, 8 a fait le rapprochement et cite le passage de Virgile comme l'un de ceux où il reste gracilior auctore ; il est sûrement plus sec, mais il est très élégant. La comparaison avec Artémis a été reprise par Apollon., *Argon.*, III, 875 sqq. ; Virgile ne lui a rien emprunté. — (2) La stupéfaction est un sentiment qui figure chez Homère, θάμβησεν, θάμβος μ' ἔχεν ; mais la fréquence du mot obstipuit chez Virgile est caractéristique de la nature de l'action chez Virgile ; les événements surgissent brusques, inattendus, secouant l'âme violemment : I, 613, Obstipuit... Sidonia Dido, Énée vient de se montrer, sans que rien ait fait prévoir sa présence ; II, 120, Obstipuere animi, Phoebus vient de réclamer, sans qu'on s'y attende, une victime humaine ; 378,

Obstipuit, Androgeos tombe à l'improviste au milieu d'ennemis ; 560, Obstipui, Énée vient d'assister au meurtre de Priam ; 774, Obstipui steteruntque comae et uox faucibus haesit ; ici la stupéfaction est au comble, Énée aperçoit le fantôme de Créuse ; III, 48, Obstipui steteruntque, etc., il entend la voix souterraine de Polydore ; 298, Obstipui, il apprend qu'Hélénus a épousé Andromaque et que tous deux sont dans son voisinage ; V, 90, Obstipuit uisu Aeneas, un énorme serpent sort du tombeau de son père ; 404, Obstipuere animi, c'est l'impression produite par les restes colossaux d'Entellus ; VIII, 121, Obstipuit... Pallas, en se trouvant tout à coup en présence d'Énée ; 530, Obstipuere animis alii, éclairs, fracas, apparition et bruit d'armes dans le ciel ; IX, 123, Obstipuere animis Rutuli, les navires troyens viennent d'être changés en nymphes ; 197 sq. Obstipuit... Euryalus, Nisus vient de lui révéler son audacieux projet ; XI, 120, illi obstipuere silentes, Énée a témoigné des sentiments pacifiques inattendus ; XII, 665, Obstipuit... Turnus, il vient d'apprendre que la situation est d'une gravité extrême. — (3) Ainsi Neptune affecte le calme, quoiqu'il soit fortement ému ; le discours de Latinus, VII, 194, est également caractérisé par placido... ore ; mais c'est simplement le calme de la dignité royale et de la vieillesse, puisqu'il n'est pas ému. — (4) 523, iustitia ; iustis a déjà été appliqué à Didon, 508 ; cf. 604.

P. 125. (1) Il n'est pas douteux que Virgile ne veuille représenter une moralité très supérieure à celle de l'époque homérique, où Nestor demande à Mentor et à Télémaque comme une chose toute naturelle, *Od.*, III, 72 sqq., s'ils ne sont pas des écumeurs de mer. — (2) Le couplet 530-533, qui se termine par un vers inachevé, se retrouve, III, 163-166, dans l'avertissement donné par les Pénates à Énée ; or il est certain que dans l'*Enéide* définitive ils ne pouvaient subsister à cette place, puisque, II, 781 sq., Créuse prévient Énée qu'il doit se diriger vers l'Hespérie, aux bords du Tibre ; il eût été absurde de faire révéler par les Pénates à Énée une chose qui lui avait été dite et qu'il savait parfaitement ; je considère donc que ces vers ont été transportés dans le 1er livre à un moment où Virgile, décidé à remanier complètement son l. III, était en train de le dépecer, pour transporter ailleurs les parties qu'il avait l'intention de conserver ; il a écrit ces vers à la marge, en marquant du signe de la suppression les vers primitifs qu'ils étaient destinés à remplacer et il les a fait suivre d'un vers inachevé, qu'il se proposait de terminer, lorsqu'il les introduirait dans le texte ; Varius les a substitués au texte qu'il voyait condamné, mais, en éditeur consciencieux, il a laissé le vers inachevé tel quel. Macr., *Sat.*, VI, 1, 11, cite Ennius : Est locus Hesperiam quam mortales perhibebant, imité par Virgile avec suppression du mot archaïque en ce sens mortales et la suppression d'une liberté métrique qui n'est pas classique ; il est curieux de voir que tout en empruntant à Ennius, il inaugure pourtant un art nouveau ; 531 ubere glaebae = *Il.*, I X, 141 οὖθαρ ἀρούρης, *Od.*, I, 193 γοῦνος ἀλωῆς. — (3) 539. D'après Macrobe, *Sat.*, VI, 1, 32, quod genus hoc hominum est emprunté à Furius. — (4) 543. At sperate deos est imité d'*Od.*, II, 66 θεῶν δ' ὑποδείσατε μῆνιν. — (5) 544 sq. Quo iustior alter Nec pietate fuit nec bello maior et armis, est inspiré d'*Il.*, III, 178 sq. Ἀγαμέμνων Ἀμφότερον βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμήτης ;

Virgile insiste davantage, pour les besoins de la cause, sur la justice et la piété. — (6) 546 sq. Quem si fata uirum seruant, si uescitur aura Aetheria neque adhuc crudelibus occubat umbris ; le mouvement est imité d'*Od.*, XIV, 44 εἰ που ἔτι ζώει καὶ ὁρᾷ φάος ἠελίοιο ; cf. 4, 833 sq. Ἦ που ἔτι ζώει καὶ ὁρᾷ φάος ἠελιοιο Ἦ ἤδη τέθνηκε καὶ εἰν Ἀίδαο δόμοισιν, mais avec un accent plus pathétique et l'introduction du mot capital dans l'*Enéide* fata ; en outre, dans le mouvement homérique, Virgile insère une expression de Lucrèce, V, 857 : quaequomque uides uesci uitalibus auris ; cf. *En.*, I, 387 sq. auras Vitalis carpis, III, 339, et uescitur aura. — (7) 552. Stringere remos, *Od.*, VI, 269 καὶ ἀποξύνουσιν ἐρετμά. — (8) 555. pater optime V 358 pater optimus, locution fixée ; 556 nec spes iam restat Iuli ; c'est un motif qui revient, IV, 274 : spes heredis Iuli, VI, 364 : per spes surgentis Iuli, X, 524, et spes surgentis Iuli ; obligé par égard pour Auguste de donner un rôle à Iule, Virgile n'a guère pu en faire autre chose qu'un enfant de belle espérance. — (9) 559. Imitation de l'usage homérique qui veut que, lorsque le chef a parlé, la foule témoigne son approbation. *Il.*, I, 22, et *pass.* Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοί. — (10) 560. Dardanidae, le vers est incomplet ; la descendance de Dardanus joue un rôle important dans l'*Enéide*, puisque c'est cela qui permet aux Troyens de considérer l'Italie comme leur ancienne patrie ; Virgile y a fait allusion, I, 380 ; cf. Dardanio Aeneae 494, gentis Dardaniae 602, Dardanio Anchisae 617 ; il est possible qu'en relisant son premier livre, Virgile, pour insister sur cette idée fondamentale, ait ajouté à la marge Dardanidae, nom qu'il donne souvent aux Troyens, mais qui ne figure pas ailleurs dans le premier livre. — (11) 561. breuiter, X, 16, Juppiter haec paucis.

P. 126. (1) Ainsi les premiers mots de Jupiter à Vénus ont été : Parce metu, Cytherea, 257. — (2) 566. Virtutesque uirosque est un souvenir inattendu de Catulle, LXVIII, 90. Troia uirum et uirtutum omnium acerba cinis. — (3) 569 sq. Saturniaque arua... Erycis finis insiste sur les connaissances historico-mythologiques de Didon ; c'est une femme distinguée, lettrée, à qui rien n'est étranger. — (4) 583. Classem sociosque receptos reprend exactement reduces socios classemque relatam 390. — (5) 586. Vix ea fatus erat est la traduction d'une formule homérique. *Od.*, XVI, 11 οὔπω πᾶν ἔ̓ρητο ἔπος, ὅτε...

P. 127. (1) *Od.*, XXIII, 162 sq. Ὡς μὲν τῷ περίχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις... δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος. — (2) 592 sq. Il semble bien que ce soit là le sens de ces vers, mais il n'est pas sûr qu'*Od.*, VI, 232, il ne soit pas question d'argent doré, ce qui paraît mieux correspondre au contexte, l'or enveloppant l'argent sans changer sa forme comme la grâce enveloppe la personne d'Ulysse. — (3) Virgile a reproduit la chose en d'autres termes, X, 132 sqq., à propos d'Iule, Veneris iustissima cura, et elle paraît mieux à sa place, puisqu'il s'agit là d'un tout jeune adolescent. — (4) 596 Troïus Aeneas se retrouve VII, 221 ; 595 coram quem *quaeritis* adsum est une imitation de l'*Od.*, XXI, 207 ἔνδον μὲν δὴ ὅδ' αὐτὸς ἐγὼ κακὰ πολλὰ μογήσας et sans doute aussi de XXIV, 321 κεῖνος μέν τοι ὅδ' αὐτὸς ἐγὼ, πάτερ, ὃν σὺ μεταλλᾷς ; mais la scène a un tout autre caractère ; familière dans l'*Odyssée*, ici elle est théâtrale et noble. Ulysse se fait simplement reconnaître par sa femme et par son père ; Énée se pose devant Didon et enfle singulièrement la voix. — (5) 600.

Vrbe domo socias est sans doute, comme paraît l'indiquer l'asyndète, une locution fixée archaïque ; ce qui fait croire que c'est une locution toute faite, c'est qu'Énée va ici plus loin que Didon, qui avait dit simplement : 573. Vrbem quam statuo, uestra est. — (6) 608. Polus dum sidera pascet. Lucr., I, 232, unde aether sidera pascit ; Virgile emprunte l'expression toute faite, sans se préoccuper de la signification épicurienne qu'elle a chez Lucrèce.

P. 128. (1) 614. Casu... uiri tanto, casibus 599, casus 615, casus 623 ; c'est une dominante. — (2) 614. Sic ore locuta est, VI, 76, finem dedit ore loquendi, le pléonasme trahit une locution archaïque que Virgile reproduit à l'imitation des formules d'improvisation homériques ; ce genre de répétition est très différent de celui par lequel il reproduit des locutions ayant une valeur poétique et significative. — (3) 618. Phrygii Simoentis ad undam, cf. III, 302, falsi Simoentis ad undam ; c'est donc une locution fixée ; on a voulu voir là une contradiction avec *Il.*, II, 819 sqq. ἐὺς παῖς Ἀγχίσαο Αἰνείας, τὸν ὑπ' Ἀγχίσῃ τέκε δῖ' Ἀφροδίτη Ἴδης ἐν κνημοῖσι θεὰ βροτῷ εὐνηθεῖσα, passage auquel Virgile se réfère évidemment ; mais le Simoïs, avant d'atteindre la plaine, coule dans les vallons de l'Ida, d'où il descend, *Il.*, XII, 18 sqq. Il faut noter que, d'après le 4e *hymne hom.*, c'est pour punir l'orgueil d'Aphrodite que Zeus lui inspire l'amour d'Anchise et qu'il la lui fait amener par Hermès afin qu'elle devienne sa femme ; elle se présente à lui comme la fille du roi Phrygien Otreus. Virgile infléchit toujours au besoin la légende dans un sens honorable pour ses personnages, cf. *En.*, III, 475 : Coniugio Anchisae Veneris dignate superbo ; en réalité c'est pour humilier Aphrodite qu'il avait été choisi. — (4) 625. Insigni laude est emprunté à Lucr., VI, 95. — (5) Le parallélisme — similis fortuna — est souligné par l'identité des termes : per multos labores 628, infandos Troiae... labores 597, iactatam 629, iactatus appliqué à Énée, 3. — (6) 630 Miseris reprend avec intention Troes... miseri 524 d'Ilioneus. — (7) Serv. et Serv.-Dan., 632. — (8) 633-636. Il est curieux de remarquer que Virgile ayant fait du festin de Didon tout autre chose que le festin d'Alkinoos se soit cependant inspiré des apprêts de ce festin pour constituer en enchérissant l'envoi fait par Didon aux compagnons d'Énée, *Od.*, VIII, 59 sqq. Τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος δυοκαίδεκα μῆλ' ἱέρευσεν — centum cum matribus agni — Ὀκτὼ δ' ἀργιόδοντας ὕας — centum terga suum — δυὸ δ' εἰλίποδας βοῦς — uiginti tauros. Les nombres donnés par Virgile ne sont peut-être pas excessifs, étant donné qu'il s'agit de satisfaire l'appétit des équipages de 19 navires ; notons toutefois que sept cerfs avaient suffi à rassasier ceux des sept navires sauvés avec Énée. Le couplet se termine par un vers inachevé ; on peut le supprimer sans qu'il en résulte aucune lacune. D'où la vraisemblance qu'il a été mis à la marge à une lecture de révision, quand Virgile se décida à utiliser le passage homérique. — (9) 637 At domus interior se retrouve dans un contexte tout différent, II 486. — (10) 640 Ingens argentum se retrouve III, 466 ; c'est une locution toute faite et banale pour caractériser un grand luxe.

P. 129. (1) Au 2e livre des *Géorgiques*, Virgile a vanté la vie simple des paysans et les a félicités d'être insensibles aux manifestations du luxe qui se résumait déjà pour lui en partie par l'abondance de la pourpre, 425, purpura regum 495 Sarrano ostro 506 et de l'or 507 ; les splendeurs du luxe,

auxquelles sans doute il n'était pas insensible alors, lui ont fourni dans l'*Enéide* des descriptions magnifiques et il continue, à la façon des paysans, à en voir l'expression éblouissante dans l'étalage de la pourpre et de l'or, Ostro... superbo 639, Ostro 700, auro 640, 648, 655, 728, 739, aurea... sponda 698, laquearibus aureis 726, cithara... aurata 740 sq. — (2) Troïa gaza, I, 119, et II, 763, locution fixée. — (3) 648. pallam signis auroque rigentem ; les broderies d'or représentant des personnages raidissent l'étoffe ; l'expression pittoresque est de Lucrèce, V, 1427 sq. ueste Purpurea atque auro signisque rigentibus apta. — (4) 650. Argiuae Helenae, *Il.*, III, 70 et *pass.* Ἀργείην Ἑλένην. — (5) 656. Iter tendebat, VII, 7, tendit iter uelis, locution fixée. — (6) 659. pro dulci Ascanio, 643 sq. patrius... amor, II, 784, dilectae... Creusae, 777, Créuse appelle Énée dulcis coniunx ; c'est un homme de famille, bon père, bon époux, aimant et aimé. — (7) 659 sq. donisque furentem Incendat reginam correspond à 714. Phoenissa... pariter puero donisque mouetur ; on s'est étonné de l'influence que Virgile attribue aux cadeaux sur une âme aussi élevée, aussi généreuse que celle de Didon ; mais j'ai déjà dit que Virgile aime à accumuler les motifs au lieu de prendre un parti décidé ; en outre Didon est femme et les cadeaux ont une valeur si extraordinaire qu'ils ne sauraient rester sans effet ; c'est bien pour cela que Virgile les a faits si rares et si précieux ; furentem, qui sera répété au IV^e^ l. — et cette répétition assure l'unité — caractérise par avance la nature de la passion de Didon ; ossibus implicet ignem 660, répété, VII, 355, pour désigner un tout autre sentiment, annonce occultum inspires ignem 688.

P. 130. (1) Si l'on compare qui... fulmine terres 230 et patris summi qui tela Typhoea temnis 665, on ne peut douter qu'il n'y ait là une intention et la chose est spirituelle ; nate répété 664, 665 est caressant. — (2) 670 sq. blandisque moratur Vocibus travestit singulièrement les sentiments généreux et loyaux de Didon ; il convient certes à Vénus, qui est artificieuse, de voir partout l'artifice ; mais il ne faut pas oublier que c'est là une simple imitation homérique et que Virgile, dans l'aventure d'Énée et de Didon, songe à Ulysse et à Kalypsô, *Od.*, I, 56 sq. Αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἱμυλίοισι λόγοισι θέλγει. — (3) 675. Sed magno Aeneae mecum teneatur amore ; Vénus feint de ne pas voir la différence entre l'amour de Didon pour Énée et le sien ; il y a là une affectation d'innocence qui est amusante, mais qui est démentie par 659 sq. et 688. — (4) 678. Mea maxima cura, X, 132. Veneris iustissima cura, la répétition indique une dominante ; les dominantes soulignent l'unité de l'*Enéide*. — (5) 683 Noctem non amplius unam ; par conséquent — Virgile l'indique nettement — le lendemain matin à son réveil c'est bien son fils qu'Énée embrassera ; la substitution a lieu évidemment avant le départ du camp. — (6) 687. Cum dabit amplexus, VIII, 405, optatos dedit amplexus ; atque oscula dulcia figet. Lucr., IV, 1175, a dit : et foribus miser oscula figit ; mais l'alliance de mots : dulcia... figit appartient à Virgile et est très heureuse ; Didon appuiera sur ses baisers, parce que ce sont des baisers d'amour. — (7) 691 sq. placidam per membra quietem Inrigat ; l'expression est de Lucr., IV, 909 sq. : Somnus per membra quietem Inrigat ; mais elle prend dans la circonstance quelque chose de plus délicat ; *Od.*, II, 395 ἐπὶ

γλυκὺν ὕπνον ἔχευεν. — (8) L'amaracus est un arbrisseau assez bas, mais qui peut couvrir de son ombre un enfant couché.

P. 131. (1) 699. Probablement les capitaines des sept navires sauvés avec Énée sont venus avec Achates et Cupido — Virgile ne le dit pas expressément — ; ceux des 12 navires retrouvés sont venus avec Ilioneus. — (2) 701 sq. Dant manibus famuli lymphas... tonsisque ferunt mantelia uillis. Virgile reprend ici *G.*, IV, 376 sq. Manibus liquidos dant ordine fontis Germanae tonsisque ferunt mantelia uillis ; déjà *Od.*, I, 146 Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν ; l'usage est donc grec aussi bien que romain. — (3) 701 sq. Cereremque canistris Expediunt, *Od.*, I, 147 Σῖτον δὲ δμωαὶ παρενήνεον ἐν κανέοισιν. — (4) Alkinoos a également cinquante servantes, mais occupées à des besognes diverses. *Od.*, VII, 103 Πεντήκοντα δέ οἱ δμωαὶ κατὰ δῶμα γυναῖκες ; Virgile a pris le chiffre et a enchéri en ajoutant 200 serviteurs uniquement pour le service de la table ; il est curieux de constater que, décrivant un banquet très différent des banquets homériques, il ne perd cependant pas de vue l'*Odyssée*. — (5) 723. Postquam prima quies epulis mensaeque remotae, nous sommes en pleines mœurs romaines. Serv. Romanorum morem exsequitur, apud quos duae mensae erant, una epulorum, altera poculorum. Gell., *N. A.*, XIX, IX, 3, ubi eduliis finis et poculis mox sermonibusque tempus fuit. — (6) 724. Crateras magnos statuunt et uina coronant est une traduction homérique, *Od.*, I, 148 κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο, *Il.*, VIII, 232 πίνοντες κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο ; nous sommes donc en plein gréco-romain. — (7) 725 sq. Il est possible que Virgile se soit inspiré d'*Od.*, I, 365 Μνηστῆρες δ' ὁμάδησαν. ἀνὰ μεγάρα σκιόεντα, mais l'effet est autrement pittoresque et grandiose. — (8) 726. Dependent lychni. Lucr., V, 296, pendentes lychni ; il est curieux que Virgile ait laissé de côté le passage de l'*Od.*, VII, 100 sq. imité par Lucrèce. — (9) 724. Les coupes d'or figurent souvent dans les megara homériques, χρυσέοις δεπάεσσι *Il.*, IV, 3 (chez les dieux), χρυσέοισι κυπέλλοις, IX, 670 (dans le baraquement d'Achille). — (10) 731 sq. Zeus est aussi le dieu des hôtes et des suppliants. *Od.*, VII, 180 sq. ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ Σπείσομεν, ὅς τ' ἱκέτῃσιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ, XIII, 51 sq. ὄφρ' εὐξάμενοι Διὶ πατρὶ Τὸν ξεῖνον πέμπωμεν ἑήν ἐς πατρίδα γαῖαν.

P. 132. (1) C'est ce qui le différencie d'Idas Apoll. Rh., I, 472 sqq., qui, lui, boit en véritable ivrogne ; il est pourtant possible que Virgile se soit inspiré du passage, puisqu'il a emprunté à Idas quelques traits de l'impiété de Mézence. — (2) *Od.*, IX, 11 Τοῦτό τι μοι κάλλιστον ἐνὶ φρέσιν εἴδεται εἶναι. — (3) Heraclit. *De incred.*, 4. Serv.-Dan., 741. — (4) Le vers 743 nous transporte dans un autre ordre d'idées, il s'agit de l'origine des êtres et sans doute de celle de deux des quatre éléments, l'eau et le feu — sans cette interprétation le vers n'aurait aucune unité. Vnde hominum genus et pecudes, unde imber et ignes ; il pourrait manquer sans faire lacune. Il est possible que Virgile l'ait ajouté à la marge après une lecture de Lucrèce dans l'intention de corser le chant d'Iopas, mais non pour l'introduire tel quel dans le contexte ; il se réservait peut-être de le développer. — (5) Virgile se réfère ici directement aux *Géorgiques*, puisque errantem lunam solisque labores 742 rappelle de près Defectus solis uarios lunaeque labores. *G.*, II, 478 et que 745-746 repro-

duisent textuellement *G.*, II, 481-482 ; Arcturum pluviasque Hyadas geminosque triones 744, qui se retrouve, *En.*, III, 516, rappelle Pleiadas, Hyadas claramque Lycaonis Arcton, *G.*, I, 138. Les curiosités astronomiques de Virgile ne sont pas variées ; elles s'expriment dans des termes très analogues ou même identiques ; ce sont des choses fixées et cristallisées dans son esprit. — (6) Démodokos chante trois fois dans le palais d'Alkinoos ; il raconte deux épisodes de la guerre de Troie et l'aventure d'Aphrodite et d'Arès ; ce sont choses adaptées aux désirs des auditeurs de l'époque héroïque. En revanche, le chant d'Orphée chez Apollonios, *Arg.*, I, 496-511, n'a aucun rapport avec l'expédition des Argonautes ; c'est un résumé cosmogonique d'après la doctrine d'Empédocle : Gaia, Ouranos, Thalassa ne formaient primitivement qu'une masse confuse. La séparation des éléments, due à deux forces : répulsion, νεῖκος, attraction, φιλία, a lieu ; les astres, la lune, le soleil ont désormais leur place fixée dans le ciel et leur cours ; les montagnes et les fleuves apparaissent sur la terre. D'abord le Titan Ophion et l'Océanide Eurynomé règnent au sommet de l'Olympe ; puis ils furent détrônés par Kronos et Rhéè et précipités dans l'Océan. Kronos et Rhéè régnèrent sur les dieux Titans, pendant que Zeus enfant habitait encore la caverne de Dikté et n'avait pas été armé de la foudre par les Kyklôpes. Virgile a modernisé en substituant les questions scientifiques qui occupaient de son temps l'opinion ; les fresques du temple de Junon et le récit que va entreprendre Énée épuisent les sujets troyens.

P. 133. (1) 749. Longumque bibebat amorem, III, 487, longum Andromachae testantur amorem, dans un autre sens. — (2) 750. Multa super Priamo rogitans, X, 839. Multa super Lauso rogitat, locution fixée. — (3) 755 sq. est en rapport direct avec 31.

CHAPITRE III

LE DEUXIÈME LIVRE DE L' « ÉNÉIDE »

Récit d'Enée. Entrée en matière (1-13). — **1.** Le II^e^ livre est soudé au I^er^ de la façon la plus exacte ; entre la question de Didon et le début du récit d'Énée, il ne se passe rien, sinon que le silence s'établit. Énée prend immédiatement la parole du haut de son lit élevé — *toro... ab alto* 2 — ; lui aussi est représenté en majesté (1). La soudure est du reste soulignée par la précision avec laquelle il répond à la demande de Didon, précision qui s'accuse par des identités de termes (2).

Le préambule a un double but : caractériser la couleur sentimentale du récit, où le narrateur va essayer d'égaler par le pathétique de l'expression et l'émotion oratoire la sombre horreur des faits, faire ressortir le point de vue auquel s'est placé Virgile et l'originalité de sa conception. Déjà, au I^er^ livre, Virgile avait peint les Troyens comme des malheureux, dignes d'une pitié profonde ; il reprend ce thème avec énergie par les mots : *infandum dolorem* (3) 3, *lamentabile* 4, *miserrima* 5, *quis... temperet a lacrimis* (4) 7 sq.. Rien qu'au souvenir de la catastrophe, Énée frissonne d'horreur et ne commence qu'après avoir surmonté une douloureuse répulsion — *luctuque refugit* (5) 12. Nous savons qu'Énée a une âme sensible ; au I^er^ livre il pleurait, il gémissait en voyant représentés en peinture les malheurs de sa patrie ; il lui faut maintenant raconter lui-même la destruction de Troie ; c'est un douloureux calvaire à gravir ; il s'exécute pourtant ; car il n'a rien à refuser à Didon qui l'a sauvé ; c'est un homme bien élevé qui ne recule pas devant la première épreuve imposée à sa reconnaissance. La nuit s'avance ; il sera bref — *breuiter* — ; c'est du reste là, nous l'avons déjà fait remarquer, le caractère essentiel du récit virgilien.

Quant à la façon dont il envisage cet exposé, le poète l'a déter-

minée nettement : il s'agit de faire raconter l'anéantissement de la puissance troyenne par un Troyen. Or, il avait à sa disposition de nombreuses *Destructions d'Ilion*, fragmentaires ou complètes, mais toutes rédigées par des Grecs ; c'était une chose nouvelle que de placer les événements en question dans la bouche d'un Troyen ; quelles qu'aient été ses sources (1), elles lui fournissaient les événements matériels, mais non tels qu'ils étaient apparus aux vaincus ; l'innovation lui appartient en propre et elle est intéressante. En outre — et c'est là la grande originalité —, les faits sont rapportés par un témoin oculaire et par quelqu'un qui, dans la circonstance, a joué un grand rôle ; la chose est très ingénieusement adaptée à l'action de l'*Enéide* ; car c'est bien là ce que désirait Didon ; la chûte de Troie en elle-même n'a pour elle qu'un intérêt général et de curiosité ; il en est autrement de la personne d'Énée pour lequel elle commence à s'enflammer ; ce qu'elle veut savoir c'est ce qu'il a fait pendant la nuit fatale. Il y avait là pour Virgile une difficulté ; dans une catastrophe si considérable, un témoin oculaire n'a vu de ses yeux que peu de chose et s'il se borne à cela il reste fragmentaire et ne donne pas une idée de l'ensemble ; l'habileté de Virgile a été de faire compléter par Enée ses souvenirs au moyen de quelques indications qui nous font apercevoir non pas seulement sa participation individuelle aux événements, mais les grandes lignes du drame. C'est bien ainsi que Virgile a conçu son plan quand il fait dire à Énée qu'il racontera comment les Grecs ont renversé la puissance troyenne, événements lamentables qu'il a vus lui-même et auxquels il a eu une large part. Sur le premier point il a réussi, le particulier qu'a vu Énée étant çà et là expliqué par l'ensemble ; sur le second, il rencontrait des obstacles à peu près insurmontables ; les grandes lignes de la chute de Troie étaient fixées par la tradition à laquelle Virgile et ses contemporains attachaient une valeur historique ; il ne pouvait les modifier sans tomber dans le roman, ce qui n'était point acceptable ; or, dans cette tradition, Énée n'avait qu'un rôle tout à fait secondaire ; en le glissant dans les événements qui étaient connus, Virgile ne pouvait pas les lui faire dominer ; il ne pouvait le faire se mesurer ni avec Agamemnon, ni avec Ajax, ni avec Ulysse ; car c'eût été une atteinte portée à la vérité établie et qui eût fait scandale ; d'autre part, dans ces rencontres sensationnelles, il ne pouvait ni le faire triompher — car on savait par les *Retours* que les illustres guerriers étaient revenus de Troie —, ni le laisser succomber — car il n'y aurait plus eu d'*Enéide*. Il fallait donc qu'Énée s'épuisât en luttes obscures sans influence décisive sur le dénouement. Dans le cadre même choisi

par Virgile, il y avait des difficultés spéciales à le faire intervenir. Il ne prend aucune part à l'épisode de Sinon et à l'introduction du cheval ; si en effet il avait conseillé l'introduction, il eût assumé la responsabilité de la ruine de Troie, s'il s'y fût opposé, il aurait eu le sort de Laocoon. S'il assiste impuissant à la mort de Priam, c'est qu'il fallait que, suivant la tradition, Priam fût assassiné par Néoptolème. Virgile, par les mots *quorum pars magna fui* 6, a donc tracé un programme qui était irréalisable ; malgré sa bonne volonté et sa vaillance, Énée ne prend en somme à la défense de Troie qu'une part assez insignifiante ; il ne pouvait pas en être autrement. Il y avait du reste des formes de la légende d'après lesquelles Énée ne prenait aucune part à la défense de Troie. D'après la *Destruction d'Ilion* d'Arktinos, il se retirait avec les siens sur l'Ida, après la mort de Laocoon ; il se désintéressait donc des derniers destins de sa patrie ; il en était de même dans le *Laocoon* de Sophocle (1). On racontait même qu'il avait livré la ville aux Grecs par trahison ou qu'il en était absent quand elle fut prise. La version la plus répandue était pourtant qu'il ne l'avait quittée que lorsqu'elle était aux mains des Grecs et Hellanikos de Mitylène, contemporain d'Hérodote, lui assignait un rôle plus actif que celui qu'il a dans Virgile : il défendait pendant un certain temps la citadelle contre les assauts de Néoptolème, puis se retirait avec le noyau de son armée sur l'Ida, dont il occupait les places fortes (2). Si Virgile n'a pas adopté cette version, c'est sans doute qu'il ne lui trouvait pas assez d'autorité et qu'il la considérait comme une déformation arbitraire de la vulgate.

Virgile continue à suivre, comme dans le I^er^ livre, l'action de l'*Odyssée*. Énée raconte ses aventures dans le palais de Didon, comme Ulysse les siennes dans le palais d'Alkinoos. Rien toutefois dans le récit d'Ulysse ne pouvait servir pour composer une prise de Troie ; il est curieux de constater que dans le préambule du récit d'Énée il a pourtant introduit quelques ressouvenirs homériques (3).

Départ simulé des Grecs. Le Cheval de bois (13-39). — **2.** Ce récit commence par un résumé bref et concis des faits qui préparent l'action propre du II^e^ livre et qu'il est nécessaire de connaître. Construction par les soins des commandants de l'armée grecque (4), à qui la guerre n'a pas réussi, d'un Cheval de bois colossal (5), qu'ils donnent comme un vœu pour le retour et dans les flancs duquel on enferme des chefs désignés par le sort et des soldats. Départ simulé des Grecs qui dissimulent leur flotte derrière Tenedos (6). Crédulité et allégresse des Troyens — Virgile décrit un état d'âme — qui se croient débarrassés de leurs ennemis (7) et se répandent hors de la ville pour satis-

faire leur curiosité joyeuse. Un groupe demeure stupéfait devant l'offrande désastreuse — *exitiale* (1) 31 — à Minerve et en admire l'énormité (2). Une discussion s'engage : Thymoetès (3), ou par esprit de trahison ou par suite de la fatalité — *Troiae sic fata ferebant*(4) 34—, conseille d'introduire l'offrande dans la citadelle ; Capys et les plus avisés, ou de la détruire — deux partis se font jour : la jeter dans la mer, la brûler —, ou de voir ce qu'il y a dedans (5). Quant au vulgaire, que Virgile aime à peindre à la façon homérique comme une masse amorphe, il reste indécis entre les opinions qu'il entend exprimer.

Intervention de Laocoon (40-56). — **3.** Ici un coup de théâtre : l'intervention de Laocoon. Qui est ce Laocoon ? Virgile ne le dit pas ; mais c'est un grand personnage, car il est suivi d'une nombreuse escorte, ce qui chez Virgile marque la dignité de la condition sociale (6). Ce qui est significatif c'est son état d'âme : il est en proie à la plus grande exaltation — *ardens* 41 — ; il court — *decurrit* 41 —, démarche exceptionnelle chez un homme de haut rang ; il a devancé tous ceux qui le suivent — *Primus... ante omnes* — ; il parle de loin — *procul* 48 — ; il prononce un discours haletant, fait de petites interrogations pressées ; il n'attend pas la réponse et passe à l'acte. Que du haut de la citadelle il ait vu ce qui se passe (7), qu'il ait déjà des renseignements sur le Cheval et sur les dispositions de ceux qui l'entourent, cela n'avait pas besoin d'être expliqué et est conforme à la rapidité du récit virgilien qui ne dit pas tout ; ce qui est étonnant, c'est que Laocoon ne paraisse pas savoir qu'il y a un parti qui est de son avis, que l'acte qu'il va accomplir a déjà été proposé, qu'il parle et se conduise comme si les v. 32-38 n'existaient pas. Cela ne peut s'expliquer que parce que ces vers proviennent d'une source et l'épisode de Laocoon d'une autre où la délibération précédente n'existait pas. Laocoon, hors de lui, s'étonne de la folie — *insania* 42 — de ses concitoyens, qui ne connaissent pas Ulysse (8) ; il proclame impétueusement qu'il y a là un stratagème des Grecs, gens déloyaux dont il faut toujours se défier — c'est une dominante du IIe livre. Puis, ramassant toutes ses forces, il darde sa lance énorme — *ingentem* 50 — dans les flancs (9) du cheval, qui est lui-même énorme — *ingentem... equum* 400 — ; celle-ci s'y fixe en vibrant, tandis qu'ils rendent un bruit sourd — pittoresque auditif —, mystérieux et menaçant. La scène, dans sa brièveté, est saisissante et d'un grand effet. Énée, au comble de l'émotion, s'interrompt pour s'écrier que sans la fatalité — c'est encore une dominante du IIe livre — et l'aveuglement des Troyens (10), on aurait éventré (11) le monstre et que Troie subsisterait encore.

Sinon (57-198). — **4.** Nouveau coup de théâtre — *Ecce* 57 — : l'acte de Laocoon n'a point pour le moment de suite, parce qu'au moment où il s'accomplit — *interea* 57 — il se produit quelque chose d'imprévu et que l'attention est attirée ailleurs. Des bergers dardaniens arrivent près de Priam — *ad regem* 58 —, traînant avec des cris [1] un jeune homme les mains liées derrière le dos, qui s'était laissé prendre exprès ; c'est une chose qu'Énée n'a pu apprendre que depuis et qu'il ajoute pour l'intelligence du récit. Virgile lui attribue du courage et du sang-froid ; c'est un traître, mais c'est un brave, puisqu'il sait qu'il risque sa vie si sa ruse ne réussit pas [2], et ceci paraît emprunté à une source, qui, étant grecque, représentait le dévouement de Sinon comme un trait d'héroïsme patriotique. Les Troyens l'entourent en le bafouant [3]. Avant d'exposer son rôle, Énée proteste en le donnant comme un exemple de la scélératesse grecque [4], ce qui est l'idée fondamentale sur laquelle il insiste sans cesse dans ce livre, en opposant cette scélératesse à l'honnêteté des Troyens. C'est bien en effet un rôle que joue Sinon et la scène qui suit est un véritable drame, un morceau détaché d'une tragédie. Depuis Servius, on s'extasie avec raison sur l'habileté merveilleuse qu'a déployée Virgile ; l'attitude, les discours de Sinon sont la perfection même de l'art. Il ne faudrait pas croire pourtant que c'est un pur effet d'art que Virgile a cherché. Pour sauver les Troyens du reproche de lâcheté il insiste sur le fait que leur perte était fatale. Mais ils ont été dupes et leur manque de clairvoyance pouvait leur aliéner la sympathie des lecteurs, sympathie que le poète tient avant tout à leur concilier. Ce n'est donc pas à une fourberie ordinaire qu'ils se sont laissé prendre, mais à une machination si bien ourdie qu'il était impossible à des âmes franches et généreuses d'y échapper. Sinon devait sortir de l'épreuve triomphant mais odieux, le peuple troyen perdu, mais grandi par le fait qu'il était incapable de soupçonner tant de perversité. Il y a des cas où il est honorable de ne pas croire au mal, même à ses dépens.

Bouleversé — *turbatus* 67 — en apparence en se voyant lui, désarmé, au milieu de la foule des Phrygiens, il constate, par quelques mots qu'il prononce en gémissant — *gemitu* 73 —, que sa situation est désespérée ; il n'y a plus de place pour lui chez les Danaens et les Dardanides lui sont hostiles. Or, la première de ces assertions est une énigme et il n'y a rien de tel que de piquer la curiosité. Ce n'est point par curiosité, c'est par compassion qu'on lui fait provisoirement grâce et qu'on lui demande son histoire. Les Troyens, au Ier livre, sont donnés comme des gens justes et moraux, ici comme des gens sensibles

et miséricordieux, le tout par contraste avec les Grecs qui sont les pires des scélérats (1).

La première difficulté pour Sinon était de se faire écouter par une foule ennemie ; il y a réussi ; on lui demande de parler ; c'est ce qu'il désirait.

C'est à Priam qu'on l'a amené — *ad regem* 58 — ; c'est donc à Priam qu'il s'adresse — *rex* 77 — ; en lui faisant devoir la vie surtout à Priam, Virgile a sans doute voulu que la miséricorde et la bonté du vieux roi fissent contraste avec sa mort cruelle. Dans un exorde destiné à créer la confiance, Sinon — c'est au v. 79 que nous apprenons son nom — déclare — c'est l'attitude de tous les fourbes — qu'il va dire la vérité (2) ; et en effet il la dit jusqu'à un certain point. Il raconte alors l'histoire de Palamédès en entremêlant le vrai et le faux, ce qui, comme le remarque Servius (3), est la meilleure manière de faire admettre le mensonge. Palamédès est un guerrier illustre 82, qui a été mis à mort sous une fausse accusation de trahison parce qu'il déconseillait la guerre, motif qui n'est représenté que chez Virgile et qui paraît inventé pour le rendre particulièrement sympathique aux Troyens ; maintenant on le pleure (4). La sympathie qu'on lui doit rejaillit naturellement sur Sinon qui est son parent et son compagnon (5), qui a été envoyé à l'armée par son père parce qu'il était pauvre (6) 87 — et à qui par conséquent les Troyens n'ont pas de raison d'en vouloir —, qui n'est pas le premier venu 89 sq., qui, après la mort de son ami, a porté son deuil (7) 92, a protesté publiquement 94 et a promis de le venger. Tout ceci est d'invention pure, mais est habilement ajouté à l'histoire de Palamédès qui était connue des Troyens — *haud ignota loquor* 91 —, de façon que le faux passe avec le vrai. De là l'origine de ses malheurs (8) — comment ne pas se sentir attiré par un si noble caractère ? —. Cependant Ulysse s'acharne contre lui par d'odieuses calomnies, jusqu'à ce que Calchas... Sinon arrête ici brusquement son récit, au moment où il devient palpitant, comme s'il s'agissait de détails qui n'intéressent personne et, par un dernier artifice, demande qu'on le mène au supplice, ajoutant que cela ferait plaisir à Ulysse et aux Atrides (9).

Naturellement les Troyens brûlent de savoir la suite et l'engagent à continuer (10). Il a conquis son auditoire et il commence à être sûr de son affaire. C'est une grande adresse que de se faire arracher les choses qu'on veut dire. Il poursuit sa narration en attribuant aux Grecs un rôle de plus en plus odieux, en se posant de plus en plus comme une victime et en donnant aux Troyens sur ce qui s'est passé chez leurs ennemis, des détails qui peuvent les intéresser. Les Grecs

ont souvent songé à se retirer — ce qui contient une part de vérité : l'*Iliade* mentionne leur découragement — ; le souhait *Fecissentque utinam!* 110 paraît inspiré à Sinon par son infortune, mais est de nature à disposer favorablement pour lui ceux qui l'écoutent. Ils en ont été empêchés par les tempêtes, menaçantes surtout depuis l'érection du Cheval (1). La consultation de l'oracle de Phoebus est traditionnelle, ainsi que la réponse réclamant une victime pour le retour comme celle qui avait été nécessaire pour l'aller ; seulement il s'agissait de Polyxène, tandis qu'ici c'est, pour la suite de l'histoire, une victime grecque qui est désignée. Alors éclate un drame supérieurement résumé au point de vue psychologique : stupéfaction de la foule — *Obstipuere animi* 120 —, anxiété générale ; Ulysse amène violemment Calchas et le somme de nommer la victime ; refus hypocrite de Calchas qui, pendant dix jours, refuse de parler ; les gens avisés prévoient le dénouement ; enfin, feignant de céder aux clameurs d'Ulysse, Calchas prononce le nom de Sinon ; soulagement universel, assez lâche, mais bien humain ; chacun est heureux d'avoir échappé. Sinon se donne un beau rôle : ce n'est qu'au dernier moment, lorsqu'on préparait la *mola salsa* et les *uittae* — le sacrifice a une couleur nettement romaine —, presque sous le couteau qu'il s'est, par une révolte instinctive, soustrait à la mort — il en convient sans s'excuser *fateor* 134 — et s'est caché dans un marais. Dans une péroraison pathétique, il évoque le souvenir de sa patrie qu'il ne reverra point, pas plus que ses enfants chéris, son père désiré, qui paieront sans doute sa fuite (2) de leur sang. Il supplie donc Priam (3) d'avoir pitié de lui. Il sent que depuis le v. 101 il a fait du chemin dans l'âme de ses auditeurs : ici, 143 sq., il implore sa grâce.

Cette comédie est couronnée de succès ; les Troyens, toujours pitoyables, sont émus de ses larmes — *lacrimis* 145 caractérise le ton de sa péroraison — et lui accordent la vie. Notons ici une habileté de Virgile. C'est Priam qui, en sa qualité de roi, a l'initiative, ordonne qu'on lui ôte ses chaînes, le rassure amicalement — *dictis... amicis* 147 — ; mais, pour qu'il ne soit pas responsable de cette imprudence, il ne fait que ratifier la décision de son entourage — *uitam damus... miserescimus* 145. C'est bien le peuple qui s'est laissé tromper et c'est lui qui est au fond la cause de la ruine de la patrie. Priam le reçoit parmi les siens — *noster eris* (4) 149 — et l'engage à oublier les Grecs ; puis il lui demande des renseignements sur le Cheval (5).

Le premier point pour Sinon était d'obtenir la vie sauve ; il s'agit maintenant d'exécuter le plan pour lequel il est venu. Virgile, suivant son parti-pris d'insistance, ne manque pas de nous avertir qu'il va

déployer toutes ses ruses — *dolis instructus et arte Pelasga* 152. Le rôle du traître est odieux et périlleux ; or Sinon tient à conserver son honorabilité, qui est une partie de son autorité sur les Troyens ; il sait en outre qu'on ne se gêne pas avec un traître et que, lorsqu'on a tiré de lui les renseignements dont on a besoin, on ne tient pas les promesses qu'on lui a faites. Il s'agit donc pour lui d'attester qu'il ne trahit pas, mais qu'il use de justes représailles et de conclure avec les Troyens un contrat avouable pour les deux parties. Dans un mouvement qui a beaucoup de grandeur, il lève vers le ciel ses mains qu'on vient de délivrer des chaînes, prend à témoin la divinité inviolable des astres éternels et les apprêts du meurtre qu'il a failli subir, proclame que ce sont les Grecs qui l'ont délié de ses devoirs envers eux, et demande à Priam de tenir envers lui ses engagements, s'il dit la vérité et s'il sauve Troie (1). La protestation est faite avec un tel élan, une telle solennité, qu'il n'est pas permis de douter qu'elle ne soit sincère. Quand le mensonge prend à ce point l'accent de la vérité, on ne le discerne pas d'elle. Sinon entame alors une nouvelle histoire : les Danaens ont toujours compté pour prendre Troie sur le secours de Pallas — et ceci est vrai (2), puisque Pallas, dans l'*Iliade*, est hostile aux Troyens — ; mais depuis que Diomède l'impie et Ulysse inventeur de crimes — malédictions qui doivent concilier à Sinon la bienveillance des Troyens — ont enlevé de leurs mains sanglantes le Palladium (3), la fortune des Danaens a fléchi (4) ; à peine dans le camp, la statue a manifesté la colère de la déesse ; des flammes ont jailli de ses yeux, elle s'est couverte de sueur, trois fois — *mirabile dictu* 174, pour imposer au lecteur l'impression qu'il doit ressentir —, elle a bondi du sol agitant son bouclier et sa lance. Calchas déclare que Troie ne saurait être prise que si les Grecs retournaient à Argos pour y prendre de nouveau les auspices (5). Ils sont donc partis en emportant le Palladium qu'ils ramèneront avec eux, quand ils reviendront à l'improviste. En attendant, Calchas a fait construire le Cheval ; c'est un piaculum — *nefas quae triste piaret* 184 — ; il l'a fait faire colossal pour qu'il ne puisse pas être introduit dans la ville (6) ; car alors les Troyens se trouveraient replacés sous la protection de la déesse ; s'ils portaient une main sacrilège sur l'offrande faite à Pallas, ce serait leur perte ; si au contraire ils l'amènent dans leur ville, plus tard les peuples de l'Asie viendront prendre leur revanche sur les descendants de Pélops.

La ruse est ourdie ; elle réussit. Virgile termine par la conclusion pathétique d'Énée : c'est à la ruse qu'ont succombé ceux que n'avaient pu vaincre ni Diomède, ni Achille, ni un siège de dix ans, ni mille

navires (1) ; la dominante et la moralité de toute la scène reparaissent ici. A cette scène Énée a été mêlé ; il le fallait bien pour qu'il la racontât. J'ai déjà dit pourquoi, malgré l'assertion préalable *et quorum pars magna fui* 6, il n'y pouvait jouer aucun rôle ; Virgile l'a glissé dans la foule anonyme dont il ne s'est distingué en rien, comme l'indiquent les formes *hortamur* 74, *ardemus* 105, *uitam damus et miserescimus* 145, et plus loin : *diffugimus* 212, *diuidimus muros et... pandimus* 234, *instamus* 244, *sistimus* 245, *uelamus* 249. Il a partagé l'erreur commune ; c'est un rôle un peu effacé pour un héros épique.

Quant à sa crédulité qui est celle de son entourage, Virgile a fait tous ses efforts pour la rendre excusable ; il est certain que considérés au point de vue oratoire, et considérés chacun séparément, les deux discours de Sinon sont des chefs-d'œuvre d'habileté ; si on les rapproche on peut éprouver quelque défiance ; les Grecs ayant ravi le Palladium se sont attiré la colère de Pallas et pour désarmer cette colère ont construit le Cheval ; c'est à ce moment que de violents orages les décident à envoyer consulter l'oracle de Phoebus pour savoir dans quelles conditions ils obtiendront un heureux retour ; or, d'après les v. 108 sq., il s'agit bien d'un retour définitif et c'est sur ce retour définitif que Phoebus est interrogé ; au contraire aux v. 176, il ne s'agit plus d'un retour définitif, mais simplement d'une visite à Argos pour reprendre les auspices ; or ce n'est pas à propos de cette visite que Phoebus a demandé une victime humaine. Il y a donc là des choses qui ne s'accordent pas bien et qui auraient dû mettre les Troyens en défiance ; en d'autres termes la construction virgilienne n'est pas rigoureusement logique et solide (2).

Mort de Laocoon (198-227). — **5.** Encore un coup de théâtre : la mort de Laocoon, spectacle épouvantable par lequel Virgile a voulu enchérir sur ce qui précède, qui bouleverse les Troyens — *improuida pectora turbat* 200 — et qu'Énée ne saurait raconter sans frissonner — *horresco referens* (3) 204. Toutefois la chose est introduite par une transition qui n'est pas absolument satisfaisante ; que ce soit un spectacle effrayant, cela est certain, mais qu'il soit beaucoup plus effrayant que la scène de Sinon — *multoque tremendum... magis* 199 sq. —, cela étonne, puisque cette scène, si funeste qu'elle ait été dans ses conséquences, n'a rien d'effrayant dans son aspect extérieur ; ce n'est donc pas ainsi qu'aurait dû être formulée la comparaison. Ce qui soulève une objection plus grave, c'est que Laocoon après avoir manifesté par un acte si décisif les craintes que lui inspire le Cheval, ne paraît avoir donné aucune suite à cet acte ; on ne nous dit point que les Troyens se soient interposés et l'aient empêché de pour-

suivre. Pourtant il est parfaitement calme maintenant ; il se désintéresse des événements dans lesquels il était intervenu d'une façon si emportée. Il a été choisi par le sort comme prêtre de Neptune ; le sort est un mode d'élection rare, mais représenté ailleurs ; il n'y a donc pas à discuter là-dessus ; mais quand a eu lieu cette élection ? Pendant que Sinon développait son stratagème? Cela est tout à fait invraisemblable. Il sacrifie à Neptune un taureau énorme — *ingentem* 202 —, énormité dont on ne voit pas bien la raison et qui correspond sans doute à l'habitude de Virgile de grandir les choses jusqu'au colossal ; mais quelles sont ces *sollemnis... aras* 202, dans un endroit occupé par les Grecs depuis dix ans ? Elles paraissent provenir du fait que, dans la source de Virgile, le sacrifice avait lieu non pas sur le rivage, mais dans l'acropole. Ce sont là des critiques qui s'adressent à la forme ; la mort de Laocoon n'en est pas moins un tableau de toute beauté, qui produit une impression extraordinaire d'épouvante. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que Virgile n'a cherché qu'un effet d'art : son but est de montrer en jeu des forces surnaturelles, dirigées par une volonté divine, dont l'action rend évident que la destruction de Troie est fatale. Tout à coup — *ecce autem* [1] 203 —, venant de Ténédos, s'abattent comme une massue sur la mer tranquille [2] deux serpents aux replis gigantesques — *immensis orbibus* 204 — ; ce ne sont pas des serpents ordinaires ; ils se dirigent de conserve vers le rivage ; *pariter* 205 montre qu'ils obéissent à une impulsion supérieure, qui leur donne une régularité mécanique : leur poitrail dressé et leur crête couleur de sang dominent les vagues ; ce sont des monstres fantastiques [3] ; par derrière, leurs ondulations gigantesques — *immensa* 208 — se déroulent ; la mer écume et retentit ; à peine a-t-on entendu le bruit qu'ils sont arrivés et ont dépassé la grève — *arua tenebant* 209 — ; leur marche a donc été d'une rapidité foudroyante ; leurs yeux sont injectés de sang [4] et de feu et ils sifflent [5]. Tout le monde s'enfuit n'ayant plus de sang dans les veines, Énée avec les autres ; évidemment il n'y a rien à faire, pas plus que dans la tempête du livre I, mais ce n'est pas une attitude héroïque. Avec l'implacable décision de la volonté dont ils ne sont que les instruments — *agmine certo* 212 —, les monstres se dirigent vers Laocoon et d'abord — *primum* 213 — ils dévorent ses deux jeunes enfants, qui sans doute l'assistaient dans le sacrifice ; ce n'est pas le fait de serpents ordinaires que de déchirer leurs victimes. Puis — *post* 216 —, tout cela est réglé avec une fatalité immuable —, comme Laocoon avait sans doute reculé un instant pour chercher une arme, ils l'enlacent de leurs spirales colossales, s'enroulent deux fois autour de sa taille, deux fois autour

de son cou, et leurs têtes le dominent ; il essaie en vain de desserrer leur étreinte et c'est un spectacle effroyable que celui de ce prêtre dont les bandelettes sont souillées de leur noir venin et qui, comme un taureau blessé dans un sacrifice (1), pousse des cris horribles au ciel qui ne peut l'entendre, puisque tout cela est le résultat d'une vengeance divine. On a souvent rapproché cette scène du célèbre groupe Pio. Clémentin ; elle n'a aucun rapport avec lui ; ce groupe est l'expression la plus haute de la souffrance humaine, le récit de Virgile celle de la cruauté impitoyable des dieux ; le successif dans la représentation, les effets de pittoresque auditif montrent qu'il n'y a point là de convention plastique ; pourtant un artiste pourrait faire une œuvre pathétique et saisissante de cette victime convulsée étouffée par les serpents énormes qui se dressent au-dessus de sa tête. Puis, toujours avec la même décision, les dragons vont se réfugier dans l'acropole, sous les pieds et sous l'orbe du bouclier de Pallas (2). Ils traversent donc toute la ville ; la scène, dans la source de Virgile, avait probablement lieu dans la citadelle (3).

Suivant son habitude de multiplier les motifs au lieu de s'en tenir à un seul qui soit absolument décisif, Virgile attribue l'introduction du cheval aux artifices de Sinon et au meurtre violent de Laocoon. Il a trouvé là l'avantage de représenter des scènes d'un caractère très différent et cela est heureux au point de vue esthétique. Il a scindé en deux morceaux l'intervention de Laocoon au lieu de la traiter d'ensemble comme celle de Sinon. Il est certain que s'il avait raconté d'abord tout au long l'aventure de Laocoon, celle de Sinon eût paru languissante et superflue. Il ne semble point pourtant qu'il fût impossible, après que Sinon eût parlé et à la condition que les Troyens ne fussent pas absolument convaincus, de raconter l'attentat et le châtiment immédiat de Laocoon, qui eût eu raison des dernières incertitudes de la foule. Virgile a préféré fractionner, et de cela nous n'avons pas à lui demander compte ; mais ce qui paraît certain, c'est qu'il avait primitivement rédigé séparément le morceau de Sinon et celui de Laocoon et qu'il s'est ensuite décidé à couper en deux ce dernier. Si l'on supprime 40-56, il se trouve que 57 fait exactement suite à 39 et si d'autre part on supprime 199-233, il se trouve que 234 fait exactement suite à 198 sans que dans aucun des deux cas une lacune apparaisse. On obtient même l'avantage de faire disparaître l'ellipse un peu dure de 196 et on rétablit la construction normale *Captique dolis lacrimisque coactis... Diuidimus muros*, etc. Les Troyens étant convaincus de la véracité des discours de Sinon — *credita res* 196 —, il n'est pas besoin d'autre chose pour qu'ils

se décident à introduire le Cheval dans la ville ; d'où se tire la conclusion que Virgile avait pensé d'abord que les explications de Sinon suffisaient pour persuader aux Troyens d'admettre le Cheval dans leurs murs ; quand il se décida à corser la chose par l'épisode de Laocoon, il le rédigea tout d'une traite sans y rien laisser d'inexpliqué ; puis il se résolut à le scinder en deux fragments pour encadrer celui de Sinon ; il dut supprimer des détails qui eussent nui à la rapidité du récit et c'est pour cela que dans l'état actuel on ne comprend pas comment la fièvre patriotique de Laocoon s'est calmée soudain, pourquoi son attentat contre le Cheval n'a pas de suite, quand et pourquoi il a été choisi comme prêtre de Neptune, dans quel but il offre un sacrifice et comment les *sollemnes arae* 203 se trouvent là juste à point ; la gaucherie que j'ai signalée de la transition 199-200 montre qu'elle introduit une pièce de rapport ; enfin le couplet 228-234 qui traduit l'impression causée par la punition céleste de Laocoon se termine par un vers inachevé, ce qui prouve que Virgile ne l'avait pas encore soudé exactement au contexte. Les deux épisodes de Sinon et de Laocoon ont été rédigés par Virgile indépendamment l'un de l'autre ; la première scène se passe naturellement dans la plaine en avant des portes de la ville ; la seconde devait se passer dans l'acropole ou les *sollemnes arae* étaient à leur place ; si Virgile a réellement lu, comme cela paraît probable, son II[e] livre à Auguste, il ne contenait encore que l'épisode de Sinon et tout s'y suivait régulièrement ; l'introduction de celui de Laocoon a amené un certain désordre ; au point de vue esthétique le II[e] livre a sûrement gagné ; il a perdu au point de vue de la régularité de la composition. Dans l'*Enéide* définitive, Virgile aurait sûrement complété le v. 233, probablement retouché la transition 199-200, fait disparaître les énigmes dont j'ai parlé et corrigé les mots *credita res* 196, en indiquant que les Troyens, très ébranlés, très disposés à croire Sinon, hésitaient pourtant encore et que c'est le châtiment terrible de Laocoon, qui a tout emporté.

Introduction du Cheval. Réjouissances (228-249). — **6.** Le supplice de Laocoon produit un effet d'épouvante (1). Sinon avait agi sur les Troyens par la persuasion et s'était adressé à leur raison et à leur intérêt ; la mort de Laocoon frappe leur imagination ; à elle seule elle leur apprendrait seulement qu'il y a danger à toucher au Cheval ; elle ne leur enseignerait point qu'il faut le conduire à la citadelle ; ainsi les deux motifs se complètent ; le pathétique saisissant achève l'œuvre du raisonnement. On ne doute point que le coup de lance sacrilège de Laocoon ne soit la cause de sa perte ; le cri universel (2) est

qu'il faut mener l'offrande (1) à sa place et supplier la déesse. Suit un court tableau, rapide et mouvementé, de l'activité matérielle et des sentiments joyeux des Troyens, assombri çà et là par des présages funestes et l'annonce des tristesses de l'avenir, comme celui du banquet de Didon. On abat un pan de mur, tout le monde (2) s'attelle au Cheval, la machine fatale (3) pleine de guerriers. Jeunes garçons et jeunes filles (4) chantent des hymnes (5), sont joyeux de toucher la corde. Exclamation pathétique d'Énée déplorant le sort de sa patrie (6). Quatre fois, au seuil de la porte, le Cheval s'arrête et fait entendre un bruit d'armes, présage funeste dont on ne tient pas compte dans le délire (7) où l'on se trouve ; le monstre désastreux (8) prend place dans la citadelle ; en vain Cassandra, condamnée à n'être jamais crue, prédit l'avenir ; les malheureux, dont c'était là le dernier jour, ornent les temples de feuillage. La scène très brève est saisissante.

Arrivée de la flotte grecque. Ouverture du Cheval (250-267). — **7.** Énée a promis de raconter ce qu'il a vu ; Virgile triche un peu (9) ; car si ce sont les exploits d'Énée qui intéressent Didon et qui doivent d'ailleurs dominer dans un poème qui est une *Enéide*, c'est une destruction d'Ilion qu'il a entendu raconter ici et il fallait bien parler de l'arrivée de la flotte grecque et de l'ouverture du Cheval qui sont des événements décisifs, bien que ces choses se soient passées pendant qu'Énée dormait. Le récit, très court, est introduit d'une façon romantique : la nuit tombe pendant ce temps-là — *interea* 250 —, enveloppant de sa grande ombre la terre et le ciel (10) et les ruses des Myrmidons —, ce dernier trait rattachant le morceau à toute la première partie du II^e^ livre. A l'allégresse de tout à l'heure a succédé dans la ville le silence — le contraste est saisissant — ; les Troyens fatigués dorment. La flotte grecque tout équipée arrive de Ténédos sous la clarté favorable de la lune silencieuse (11). Le vaisseau royal donne le signal du feu pour avertir Sinon que le moment est venu ; d'après la tradition courante le signal était au contraire donné de terre à la flotte, soit par Sinon, soit par Hélène. Protégé par les dieux hostiles à Troie — *fatisque deum defensus iniquis* 257 —, ce qui est une manière de rappeler que Troie a succombé par la fatalité et la volonté des dieux, Sinon ouvre le cheval : Virgile a voulu qu'il couronnât son œuvre (12). De là sortent joyeusement (13) neuf chefs en se laissant glisser par une corde, moyen traditionnel (14). Le nombre et les noms des chefs achéens renfermés dans le Cheval sont donnés diversement par les sources. On ne sait pas où Virgile a pris sa version. Thessandrus et Acamas, inconnus d'Homère, Sthenelus, ser-

viteur de Diomède, Thoas, chef des auxiliaires étoliens, Machaon (1), médecin célèbre dans l'*Iliade*, ne sont que des comparses ; on ne voit pas pourquoi Virgile a choisi ces cinq noms ; Epeos est à sa place comme constructeur du Cheval (2). Ni lui ni les précédents ne figurent dans la suite du récit ; c'étaient pourtant des victimes que le poète eût pu faire succomber sous les coups d'Énée ; il n'en est pas de même des trois autres que la tradition établie ne permettait pas de désigner à ses coups ; du reste, sauf Néoptolème, meurtrier de Priam, ils apparaissent à peine dans la suite ; Ménélas est compris dans les *gemini Atridae* 415 ; Ulysse blesse Pelias 436 et garde les prisonniers dans l'acropole 762. Pour le moment ils envahissent la ville plongée dans le sommeil et le vin — *somno uinoque sepultam* (3) 265 — ; précédemment il n'a été question que d'une fête religieuse ; elle a donc été accompagnée de réjouissances populaires ; les gardiens des portes sont massacrés, la jonction s'opère avec les troupes débarquées. Désormais les Grecs pourront rencontrer des résistances partielles ; ils sont maîtres de la situation.

Songe d'Enée (268-297). — **8.** Cette situation, Énée sera impuissant à la sauver. Il faut pourtant lui donner un rôle ; jusqu'ici — et nous sommes au tiers du IIe livre — les événements l'ont condamné à rester confondu dans la foule, sans avoir aucune initiative ; il est fâcheux qu'ayant donné son nom à l'*Enéide*, il n'en soit pas toujours le héros ; nous allons maintenant assister aux efforts de Virgile pour le faire passer au premier plan.

Les choses marchent ici très vite puisqu'au moment où Énée est encore dans son premier sommeil (4) les Grecs sont déjà maîtres de Troie et y ont mis le feu. Tout à coup — *ecce* (5) 270 — lui apparaît (6) Hector dans l'état lamentable où l'ont mis les violences d'Achille et c'est un contraste saisissant entre la douceur du premier sommeil et l'horreur de la vision. La scène est lugubre et Virgile, suivant son usage, en marque nettement la couleur sentimentale par les expressions répétées de tristesse profonde, de larmes réciproques, de gémissements — *maestissimus Hector* 270, *largos effundere fletus* 271, *maestas... uoces* 280, *grauiter gemitus imo de pectore ducens* 288 — ; l'aspect épouvantable du messager fait prévoir les épouvantables nouvelles qu'il apporte et est d'accord avec elles : Hector est noir d'une poussière sanglante ; il a les pieds percés et gonflés, la barbe affreuse à voir, les cheveux collés par le sang ; il est couvert des blessures qu'il a reçues en défendant sa patrie ; combien son aspect diffère de celui qu'il avait lorsqu'il revenait après avoir dépouillé Patrocle des armes d'Achille ou lancé la flamme contre les poupes des

navires grecs (1). Énée lui adresse des questions que Virgile caractérise lui-même de vaines — *vana* 287 —, et il est possible qu'il ait souligné par ce mot son intention de nous donner ici non pas un songe d'auteur construit plus ou moins habilement, mais quelque chose d'un rêve véritable, avec l'irréel, les absurdités qu'il comporte et qu'on admet dans le sommeil sans protester. Hector apparaît à Énée agissant, se mouvant ; il le croit donc vivant ; cela est perpétuel quand nous rêvons des morts, que pourtant nous savons être morts ; il se rappelle qu'il ne l'a pas vu depuis longtemps et il lui demande d'où il vient, pourquoi il a tardé si longtemps, lui qu'on désirait tant ; il se le représente tel qu'il était dans les grandes circonstances qu'ils ont vécues ensemble et, ne se rappelant pas tout de suite sa fin tragique, il s'étonne qu'il soit blessé (2) ; les rêves naturels sont pleins d'invraisemblances qui ne nous choquent pas. Mais autant les questions d'Énée sont conformes à la puérilité et à l'incohérence du rêve, autant la réponse d'Hector est rédigée en conformité avec la teneur du poème et les besoins de la situation ; ce sont des révélations de choses dont Énée ne saurait rêver, car elles lui sont absolument inconnues. Cette réponse est du reste d'une concision et d'une brièveté admirables ; il ne reste plus à Énée qu'à fuir pour échapper à l'incendie ; l'ennemi est le maître de la ville ; Troie s'écroule (3) ; on ne peut plus rien pour la patrie et pour Priam (4) ; il aurait lui-même défendu Pergame, si cela était possible ; Troie lui recommande ses Pénates qu'il établira ailleurs après avoir parcouru toute l'étendue de la mer (5). Après ces paroles, Hector tire du sanctuaire des bandelettes, une statuette de Vesta et le feu éternel. Or le feu éternel n'était sûrement pas dans la maison d'Énée ; d'après Virgile le temple de Vesta se trouvait à Troie dans l'acropole (6). Cela ne paraît pas surprendre Énée ; et en effet les personnages que nous voyons en rêve vont et viennent en une minute, se transforment, nous présentent des objets qu'ils n'avaient pas dans les mains ; c'est là l'irréel du rêve, dont Virgile s'est appliqué à rendre le décousu capricieux (7).

Ce songe a une importance capitale ; Virgile a voulu déterminer de la façon la plus nette le rôle d'Énée ; il n'a pas à empêcher l'inévitable et à lutter contre les arrêts du destin et la volonté des dieux ; il ne reste qu'à fuir et Virgile a voulu que l'injonction fût formulée par le brave entre les braves, pour qu'on ne puisse attribuer la chose à la pusillanimité ; c'est du reste là une dominante au II^e^ livre (8) et elle apparaît également au III^e^ ; la nécessité de la fuite, Hector la démontre par la caractéristique de la situation, qui est désespérée

et par son aspect même, puisque lui, le défenseur héroïque de Troie, n'est plus qu'une ombre mutilée et sanglante ; il y a des dangers auxquels on n'échappe qu'en fuyant ; mais il reste à Énée une grande tâche à remplir, celle de rendre vaine la fureur destructrice des Grecs, en emportant les dieux et en construisant pour eux une Troie nouvelle ; Hector le désigne comme son successeur et le continuateur de son œuvre ; il a défendu jusqu'à la dernière limite des forces humaines la cité matérielle ; Énée doit sauver ce qui en est l'âme, c'est-à-dire les dieux, et il réussira dans sa mission. Tout cela est fort bien conçu ; il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue esthétique, nous acceptons difficilement que le rôle d'un héros épique soit de fuir et que nous trouvons ce rôle ingrat, alors même qu'il est imposé par la force des choses.

Réveil d'Enée. Combats (298-437). — **9.** Bien que marié et père de famille, Énée habite chez son père, ce qui prépare l'affection touchante qu'ils ont l'un pour l'autre, leur union intime et la dépendance dans laquelle Énée est de son père. L'importance donnée à Anchise n'a peut-être pas du reste uniquement pour but de faire d'Énée un fils modèle ; c'est Anchise qui a eu des rapports avec Vénus et à qui la *gens Iulia* doit son origine divine ; quant à Iule, c'est de lui que vient le nom ; Énée n'est qu'un anneau de la chaîne. La maison familiale est dans un quartier écarté (1), quartier aristocratique puisque c'est là qu'habitent Deiphobus, l'un des fils de Priam, et Ucalégon (2), un de ses conseillers, et où les habitations sont séparées les unes des autres par des parcs — *arboribus... obtecta recessit* 300. Cependant jusque-là arrivent des rumeurs sinistres (3) ; le bruit devient plus clair (4) et l'horreur des combats se fait entendre ; comme le veulent les circonstances, le pittoresque auditif précède ici le pittoresque visuel. Énée est réveillé en sursaut — *Excutior somno* 302 —, il monte sur le toit et il écoute ; c'est le fracas qu'entend avec stupéfaction (5) un pâtre du haut d'un rocher quand l'incendie dévore les moissons ou qu'un torrent descendu de la montagne ravage la plaine (6). Il a sous les yeux une mer de flammes ; alors il comprend la perfidie des Grecs (7). La vaste maison de Deiphobus s'est écroulée sous la violence du feu ; celle voisine (8) d'Ucalégon flambe ; le détroit de Sigée est illuminé au loin. C'est un spectacle grandiose, romantique et, pour le compléter, au pittoresque visuel s'ajoute le pittoresque auditif, les clameurs des guerriers et le son éclatant des trompettes (9).

D'après la tradition vulgaire, les Grecs, comme le leur conseillait l'intérêt bien entendu, ne mettaient le feu à Troie qu'après l'avoir

pillée ; Virgile, en s'en écartant, en leur faisant incendier la ville à peine entrés, a obtenu des effets superbes, qui n'étaient point à dédaigner ; ce ne sont pourtant pas uniquement des considérations poétiques qui l'ont déterminé. L'idée qui jaillit immédiatement est que Troie est perdue sans ressources ; contre des envahisseurs qui seraient de simples combattants on pourrait lutter les armes à la main ; contre un incendie gigantesque il n'y a rien à faire. Les Troyens sont accablés par un cataclysme irrésistible contre lequel on ne saurait lutter.

Dans de pareilles circonstances, Énée serait excusable de se conformer à l'invitation donnée avec tant d'autorité par Hector et de fuir ; mais Virgile a senti que son héros, s'il agissait ainsi, serait intolérable ; aussi Énée ne songe-t-il pas un seul instant à s'y conformer : il saisit ses armes ; Virgile accumule les mots pour peindre la violence de son état d'âme ; il a perdu l'esprit — *amens* 314 — ; il est en proie à la fièvre — *ardent animi* 316 — ; la fureur, la colère — *furor iraque* 316 — l'emportent et l'honneur de mourir les armes à la main ; mais, chose remarquable, malgré les mots *nec sat rationis in armis* 314, Virgile n'a pas fait de lui un forcené ; il a conçu un plan qui est fort raisonnable : réunir une troupe (1) de compagnons et courir à la citadelle (2) ; car tant que la citadelle n'est pas prise, on peut espérer briser l'effort des Grecs.

Les renseignements donnés par Hector en songe — les songes sont parfois décevants — avaient besoin d'être confirmés et complétés par un personnage réel. Ce personnage c'est Panthus (3), prêtre de Phoebus dans la citadelle — *arcis Phoebique sacerdos* 319 —, qui a échappé aux Achéens et qu'Énée rencontre brusquement — *ecce autem* 318 — se dirigeant en courant vers sa maison, et apportant les objets sacrés et ses dieux vaincus — *sacra... uictosque deos* (4) 320. Virgile se le représente comme une sorte de grand pontife qui a été les chercher dans le temple de Vesta ; il ne nous dit pas qu'il les remet à Énée, ce qui n'eût pas été inutile (5). S'il songe à les lui confier, c'est qu'Énée, dans l'*Iliade*, joue un rôle honorable à côté d'Hector, et qu'Hector n'étant pas là, il n'y a plus d'espoir qu'en lui. Il est dans le même état d'âme violent qu'Énée lui-même — *amens* 321. Énée lui demande quelle est la situation, dans quel état il va trouver la citadelle (6). La réponse de Panthus, dont Virgile prend soin d'indiquer le ton lugubre — *gemitu* 323 —, est d'une grandeur, d'une simplicité poignante : le dernier jour de la Dardanie est arrivé. Les Troyens et leur gloire colossale appartiennent au passé (7). Les Danaens sont maîtres de la ville en flammes (8) ; suit un de ces

résumés courts et précis, comme Virgile excelle à les rédiger ; les guerriers sortent du Cheval ; Sinon allume l'incendie. Des Grecs, les uns entrent en foule par les portes ouverts ; les autres barrent avec le fer [1] les ruelles, sans doute pour garantir contre des attaques de flanc la colonne principale et lui ménager la voie libre. Les gardiens des portes se battent péniblement dans les ténèbres [2].

Malgré ces nouvelles désespérantes et la volonté évidente des dieux [3], Énée se précipite au milieu des flammes et des armes — *in flammas et in arma* 337 est significatif —, guidé par sa fureur [4], le tumulte confus et les cris [5]. Au clair de la lune il récolte quelques compagnons ; cinq sont nommés ; évidemment il y en a beaucoup plus, puisque plus loin la troupe d'Énée entoure celle d'Androgeos qui est considérable [6]. Celui qui va jouer le principal rôle est Coroebus, amoureux fou de Cassandra, venu pour l'épouser et pour porter secours à Priam, son futur beau-père [7] ; aux exploits d'Énée se trouve mêlé un élément sentimental, le dénouement tragique du roman de Coroebus [8]. Quand Énée voit ses compagnons de fortune rassemblés et résolus, il les harangue [9] ; il leur peint la situation comme désespérée : les dieux ont abandonné Troie [10] ; la ville est en flammes ; il ne reste qu'à mourir les armes à la main [11] ; il termine par le vers célèbre et devenu proverbe *Vna salus victis nullam sperare salutem* 354, qui ne s'accorde pas bien avec le contexte, puisqu'il ne s'agit plus que de chercher une mort glorieuse. Quoiqu'il en soit, il communique à ses compagnons la fureur qui l'anime [12]. Ils courent à la mort et traversent la ville — ils se rendent à l'acropole — enveloppés d'ombre [13] et pareils à des loups ravisseurs cachés dans le sombre brouillard [14]. Le clair de lune a permis à Énée de les reconnaître et de les réunir ; mais bien que la lune brille, les rues demeurent obscures ; ce sont naturellement les plus noires qu'il faut choisir pour arriver au but.

J'ai déjà dit que, tout en se plaçant au point de vue spécial de la part prise par Énée à la défense de Troie, Virgile s'efforçait de donner une impression d'ensemble de la destruction de la ville ; en faisant traverser celle-ci par Énée d'un point éloigné jusqu'à l'acropole, il a trouvé l'occasion de décrire à grands traits le désastre. Aux v. 304 sqq., nous apercevions ce désastre de loin ; maintenant nous sommes au centre. Le tableau est lamentable — *lacrimis* 362 — ; il est grandiose et composé, comme la tempête du premier livre, suivant la formule de l'art classique, c'est-à-dire sans rien de spécial à Troie elle-même, mais en résumant toute l'horreur que comporte la prise d'assaut sauvage d'une grande ville puissante ; dans les rues,

dans les maisons, au seuil même des temples des dieux, ce ne sont que cadavres ; ce sont les alternatives d'une lutte acharnée où les vaincus obtiennent sur les vainqueurs des succès partiels et passagers ; partout la désolation, l'épouvante, l'aspect toujours renouvelé de la mort (1).

L'expédition d'Énée comporte trois phases : la première est la méprise d'Androgeos qui prend les compagnons d'Énée pour des Grecs (2) et les interpelle amicalement ; s'apercevant qu'il se trompe, il reste saisi — *obstipuit* 378 — et recule comme un homme qui a mis le pied sur un serpent (3). On enveloppe sa troupe (4) et on la massacre : l'expédition débute par un succès.

La méprise d'Androgeos amène la proposition de Coroebus exalté par ce succès (5) ; il conseille à ses camarades d'échanger leurs armes contre celles de leurs victimes ; on accueille avec joie la proposition et on l'exécute — *laeta* 395 — ; ainsi le sombre désespoir du début fait place à l'allégresse ; mais Virgile a soin d'annoncer par les mots sinistres *haud numine nostro* 396, que le triomphe ne sera pas de longue durée. Pour le moment, on se mêle aux Danaens et à la faveur des ténèbres on en massacre beaucoup (6) ; les uns s'enfuient vers les navires, les autres, pris d'une frayeur honteuse, se réfugient dans le Cheval colossal (7).

La troisième phase est l'écrasement. On est arrivé dans l'acropole, puisqu'il est question du Cheval, qui y a été conduit, et du temple de Minerve qui y est situé. Ici un spectacle imprévu — *ecce* 403 — et cruel : on entraîne (8) du temple de Minerve les cheveux épars, les mains enchaînées, Cassandra, qui ne peut que lever vers le ciel ses yeux pleins de flammes. Coroebus ne peut supporter cette vue et dans sa fureur se précipite au milieu du groupe des ravisseurs pour y trouver la mort (9). Ses compagnons le suivent ; il se produit une mêlée sanglante qui passe par trois états successifs : d'abord — *Hic primum* 410 — la troupe d'Énée est lamentablement massacrée (10) par les Troyens qui, les prenant pour des Grecs à l'aspect de leurs armes et des aigrettes de leurs casques, les criblent de traits du haut du temple. Puis — *tum* 413 — la lutte change d'aspect ; jusqu'ici tout est parfaitement clair : la troupe d'Énée s'est jetée sur les ravisseurs de Cassandra et l'a délivrée, mais elle est accablée par les projectiles que lui lancent les défenseurs du temple trompés par leur armement d'emprunt ; voilà maintenant comment Virgile paraît concevoir ce qui suit : attirés par les gémissements des mourants, furieux de la nouvelle donnée par les fuyards qu'on leur a enlevé Cassandra, les Danaens accourent de toutes parts : ce sont

les principaux chefs, Ajax, les deux Atrides, Ulysse, 436, et toute l'armée des Dolopes (1) ; c'est une de ces échauffourées, comme il s'en produit dans le sac d'une ville entre soldats d'une même armée se disputant une proie, les Troyens d'Énée passant toujours pour des Grecs ; on dirait le choc des vents déchaînés (2). Alors en outre — *etiam* 420 — ceux des Grecs qu'ils ont pourchassés n'étant plus poursuivis et s'étant reformés viennent prendre part au combat ; ce sont eux qui les premiers dénoncent le stratagème ; ils se sont aperçus en les entendant parler (3) que leurs adversaires sont en réalité des Troyens déguisés ; ceux-ci succombent sous le nombre ; Coroebus le premier et les autres compagnons d'Énée sont tués. Panthus lui-même périt (4) ; son nom clôt le morceau en tête duquel il se trouve et en atteste ainsi l'unité.

Tout cela n'est pas mal imaginé ; Virgile nous a avertis que l'expédition d'Énée n'était point favorisée par les dieux ; elle n'échoue que parce qu'elle finit par attirer sur elle le gros de l'armée grecque. Elle fait honneur au courage d'Énée, mais elle ne sert à rien, parce qu'il n'en pouvait être autrement ; les grands chefs grecs nous sont montrés de loin ; Énée ne se mesure pas avec eux parce qu'il ne pouvait être vainqueur sans un démenti à la tradition que Virgile considérait comme la vérité historique, que, vaincu, il eût perdu de son prestige et que naturellement il ne pouvait être tué. En somme, la tentative de Virgile pour faire de lui un défenseur de Troie n'aboutit pas à grand'chose. Du reste, dans tout le morceau, c'est Coroebus qui attire l'attention (5). Énée ne fait que suivre les compagnons dont il est le chef et reste confondu dans la foule, ce qu'indique Virgile par l'emploi fréquent de la première personne du pluriel, comme dans l'épisode de Sinon, *uadimus... tenemus* 359, *inruimus... circumfundimur* 383, *uadimus* 396, *conserimus* 398, *consequimur... incurrimus* 409, *fudimus... agitauimus* 421, *obruimur* 424. Virgile ne dit pas qu'il pratique lui aussi l'échange des armes — c'est sa manière de de se tirer d'un cas embarrassant —, mais il est certain qu'il fait comme les autres ; il accepte le stratagème proposé par Coroebus, comme précédemment il avait accepté l'opinion de la foule sur le Cheval ; ici comme précédemment il reste à la remorque.

Il est toujours un peu ridicule, quand on a juré de mourir, de se retrouver vivant ; Virgile essaie de sauver la situation en lui faisant attester solennellement qu'il ne s'est pas ménagé. Puis il quitte l'endroit où la troupe qu'il a formée a été anéantie ; il ne pouvait faire autrement, puisqu'il n'a plus avec lui qu'un vieillard et un blessé. Très adroitement Virgile ajoute qu'il est appelé par les clameurs des

combattants au palais de Priam, qui est dans l'acropole comme le temple de Minerve, mais sur un autre point. Sauver Priam, c'est en effet le devoir primordial et impérieux.

Attaque et prise du palais de Priam (438-505). — **10.** Virgile a soin de nous dire qu'il se livre là une bataille colossale — *ingentem pugnam* 438 —, en comparaison de laquelle ce qui se passe dans le reste de la ville n'est rien (1) ; il va donc engager Énée dans l'action décisive, la prise du palais de Priam et la mort de celui-ci étant, d'après sa conception — et cette conception paraît lui appartenir en propre —, ce qui consomme définitivement la chûte de Troie. Cette action n'est pas toujours facile à comprendre et n'a sûrement pas été écrite d'un seul jet. Voici d'abord ce que voient Énée et les deux compagnons qui lui restent — *cernimus* 441 — : l'attaque est engagée ; une colonne d'assaut est devant la porte ; elle se protège en formant la tortue (2) ; manœuvre romaine. Les soldats du premier rang ont déjà appliqué aux murs des échelles et y montent (3) en continuant à se garantir avec leurs boucliers tenus de la main gauche, tandis qu'avec la main droite ils cherchent à saisir le rebord du toit. Les Troyens, dans une situation désespérée (4), se défendent en démolissant les tours et le faîte des toits et en jetant sur les assaillants les poutres dorées, témoins de la splendeur passée — *veterum decora alta parentum* 448. La première idée des Grecs est donc de tenter l'escalade ; ils n'ont pas essayé de forcer la porte elle-même défendue par des rangs épais de soldats l'épée nue. Ces soldats sont naturellement en avant de la porte, puisqu'Énée les aperçoit ; pourquoi ont-ils une attitude passive ? Comment, malgré leur présence, a-t-on pu dresser les échelles le long des jambages de la porte ? C'est ce que Virgile n'explique point ; poétiquement le tableau est beau ; il soulève des objections au point de vue militaire. Énée veut concourir à la défense du palais — *regis succurere tectis* 451 —, mais il ne saurait passer à travers les bataillons des assaillants ; il s'introduit donc par derrière. Virgile conçoit le palais comme un ensemble de constructions dont Priam avec sa famille habite une partie, tandis qu'Hector en habitait une autre indépendante de la première, mais mise en communication avec elle par une porte secrète ; cette porte ne donne pas sur la rue, mais donne accès des appartements d'Hector à ceux de Priam — *peruius usus* 453 — ; c'est par là, détail touchant, qu'aux temps de prospérité, Andromaque apportait à ses beaux-parents le jeune Astyanax ; c'est par là que passe Énée ; ce qui suppose qu'il est entré dans la maison d'Hector, laquelle n'est pas encore assaillie par les Grecs. Il monte seul — *euado* 458 —, il n'est plus ques-

tion de ses deux compagnons — jusqu'au faîte du palais d'où les défenseurs faisaient pleuvoir sans succès des traits sur les assaillants ; il les aide à déraciner une tour qui, s'élevant au droit du mur — *in praecipiti stantem* 460 — et très haute, servait jadis d'observatoire d'où l'on dominait la ville entière et le camp des Grecs (1) ; grâce à l'effort combiné, cette tour s'écroule avec fracas et écrase au loin les bataillons des Danaens ; mais d'autres les remplacent et continuent à lancer des pierres et des projectiles de toutes sortes contre les défenseurs. Le résultat c'est que l'escalade a échoué ; il est dû à la collaboration d'Énée, mais ce n'est qu'une collaboration.

Le dernier des vers 460-468 est incomplet ; si on les supprime, c'est un détail qui disparaît, mais il n'y a pas de lacune ; d'autre part, l'opération ici décrite ne fait que répéter celle du couplet précédent, comme le prouve l'identité des termes *turris... conuellunt* 445 sq., *turrim... conuellimus* 460 sq. ; la seule différence c'est qu'elle produit enfin l'effet cherché. D'où l'on conclut que Virgile a, dans une révision partielle, inscrit à la marge, en attendant l'insertion dans le contexte, le couplet 460-468 ; son but était de faire accomplir par Énée un exploit et de lui réserver une part dans la défense du palais de Priam, part qui du reste est modeste ; rien de ce que fait Énée n'est décisif. Dans l'*Enéide* définitive, Virgile aurait sûrement corrigé 445 sqq. pour éviter la répétition du motif.

La tentative d'escalade était anonyme ; elle n'a pas réussi ; l'attaque directe contre la porte est conduite par Pyrrhus qui nous est représenté bondissant d'ardeur — *exsultat* 470 — à la partie antérieure du vestibule (2), c'est-à-dire de l'espace libre qui précédait l'entrée d'une maison romaine ; son armure étincelle (3) et il est comparé à un serpent qui, sorti de la cachette où il a passé l'hiver et ayant fait peau neuve, reluit au soleil, se dresse et siffle (4). Pyrrhus a avec lui le colossal Périphas (5) — *ingens* 476 —, Automédon, l'écuyer d'Achille et les soldats de Scyros. Ceci pour indiquer que si ce n'est pas Achille lui-même qui a pris Troie, ce sont au moins son héritier et ses compagnons (6) ; ceux-ci lancent des brandons contre le toit pour paralyser les défenseurs ; Pyrrhus, avec une hache, brise le seuil dans lequel étaient engagés les pivots sur lesquels la porte tournait et les arrache ; en même temps il pratique dans les battants de la porte une ouverture énorme — *ingentem... fenestram* 482 — par laquelle apparaît la longue enfilade des atriums du palais de Priam que Virgile conçoit comme une succession de salles entourées de colonnes et à ciel ouvert, ce qui permet à Énée de voir du haut du toit ce qui s'y passe ; derrière la porte se tiennent des rangs de

soldats en armes (1). Le tableau est d'un grand effet ; toutefois on ne comprend pas comment Pyrrhus a pu approcher de la porte qui, 449 sq., est protégée par des guerriers l'épée nue ; on ne nous dit pas qu'ils aient été massacrés ; ici c'est derrière la porte que sont groupés les défenseurs ; évidemment 449 sq et 485 appartiennent à des morceaux composés séparément et ne font point partie d'une rédaction continue.

Ici Virgile suspend un instant l'œuvre de destruction pour peindre en très beaux vers la désolation qui règne à l'intérieur du palais (2), gémissements, confusion, cris aigus des femmes qui font retentir les appartements (3), clameur qui frappe les astres d'or (4) ; les femmes épouvantées errent dans les salles gigantesques — *ingentibus* 489 —, tiennent embrassés et baisent de toute leur force les montants des portes (5). Cependant Pyrrhus attaque toujours la porte d'entrée ; ni les barres intérieures, ni les défenseurs ne peuvent la maintenir ; elle chancelle sous les coups du bélier, mode d'attaque romain, et finit par s'abattre. Les Danaens pénètrent violemment, massacrent les premiers rangs des défenseurs et tout s'emplit de soldats (6) ; tel un torrent qui ravage la plaine et emporte tout (7). Énée raconte qu'il a vu de ses yeux (8) Néoptolème ivre de sang, les deux Atrides à l'entrée, le massacre d'Hécube, de ses cent brus, de Priam égorgé à ses autels domestiques. Les cinquante appartements de ses fils (9), les montants des portes (10) ornés d'or et de dépouilles se sont écroulés Les Danaens occupent ce qu'épargne le feu. Tout cela est saisissant. Notons pourtant que les v. 503-505 mentionnant les cinquante *thalami* des fils de Priam sont en désaccord criant avec 501, d'après lequel il a cent brus. C'est une imitation homérique, que Virgile avait, à une révision partielle, mise à la marge, tandis que 501 dérive d'une source posthomérique ; bien entendu dans l'*Enéide* définitive il aurait fait disparaître la contradiction.

Meurtre de Priam (506-558). — **11.** Le récit du meurtre de Priam est un des morceaux les plus pathétiques de l'*Enéide* ; Virgile y a porté l'émotion à son comble. Quand Priam voit sa ville prise et son palais forcé, il veut périr les armes à la main et se jeter au-devant de l'ennemi. C'est un spectacle touchant et admirable que celui de cette vieille vaillance — *senior* 509 — qui se réveille et Virgile, qui aime les contrastes et appuie sur les effets, accumule les mots pour l'opposer à la faiblesse physique du vieillard et en faire ressortir l'inutilité (11). Au milieu du palais, sans doute dans le peristylium, était un autel gigantesque — *ingens* —, ombragé par un antique laurier (12), l'autel des pénates domestiques — *umbra complexa penates* 514 —

où Hécube s'était réfugiée, Hécube avec ses filles, qui, d'après l'*Iliade*, sont au nombre de douze, comme des colombes fuyant la noire tempête. Hécube est une vieille épouse, pleine de tendresse pour son mari, mais qui n'en a pas l'héroïsme, qui, dans le ménage, représente le bon sens et qui est saisie de pitié — *miserrime coniunx* 519 — devant des efforts dont elle sent l'absolue vanité (1). Elle l'appelle près d'elle avec l'espoir bien faible que l'autel sera un asile qui protégera toute la famille ou près duquel — et c'est bien là ce qu'elle prévoit — ils mourront tous ensemble.

Brusquement — *ecce autem* 526 — Polites, un des fils de Priam, échappé aux mains de Pyrrhus, apparaît blessé, fuyant dans les atriums vides (2) sous les longs portiques. Pyrrhus, enflammé de l'ardeur du combat — *ardens* 529 —, le suit de près (3), et, au moment même où il arrive devant les yeux de ses parents, l'abat ; il est mort. A cette vue, Priam, bien qu'il sache qu'un sort pareil l'attend, ne peut se contenir et a un mouvement superbe de colère — *irae* 534. Il appelle la vengeance des dieux justes (4) sur le meurtrier qui vient d'égorger son fils en sa présence ; il lui crie — *exclamat* 535 — qu'Achille s'est montré autrement généreux, quand il lui a rendu pour l'ensevelir le cadavre d'Hector et qu'il l'a laissé retourner chez lui, et il lui dénie le droit de se dire son fils ; puis, joignant l'acte aux paroles, il lui envoie sa lance, avec trop de faiblesse pour percer son bouclier (5). Mais si Priam est une âme généreuse qui croit à la justice et à l'humanité, Pyrrhus n'est qu'un soldat barbare excité par le carnage. Il ne répond que par une ironie amère en engageant Priam à dire en effet à son père qu'il est dégénéré et en l'avertissant que pour le moment il va mourir (6). Il l'entraîne jusqu'à l'autel (7), chancelant dans le sang de son fils, le saisit de la main gauche par les cheveux pour lui renverser la tête, de sa main droite élève l'épée étincelante — *coruscum* 552 ; on voit l'éclair du fer — et la lui plonge dans le flanc jusqu'à la garde ; on sent ce qu'il y a de colère accumulée dans un coup si violemment porté (8). Énée termine par une courte oraison funèbre dans laquelle il oppose à cette fin cruelle la puissance passée de cet orgueilleux souverain de l'Asie (9) qui n'est plus maintenant qu'un corps gigantesque — *ingens truncus* 357 (10) — décapité, jeté sur le rivage (11).

Le morceau a été rédigé d'un seul mouvement dans une inspiration superbe ; mais il est facile de voir qu'il a été écrit après le contexte dans lequel il a été inséré et qui préexistait. Il est introduit par une transition qui n'est pas adaptée exactement ; on comprendrait qu'après avoir mis brièvement sous les yeux de Didon la mort de

Priam massacré à l'autel domestique 501-502, Énée lui demandât si elle veut avoir les détails de cette mort. Or ce n'est point là ce qu'il lui demande : *quae fata* 506 est trop général, car ces *fata* Didon vient justement de les apprendre. En outre les v. 559 sqq. se rejoignent tout naturellement à 502 en laissant de côté 503-505, qui sont une addition marginale, introduite par Varius dans le texte, suivant la méthode de son édition. Après avoir dit qu'il a vu Priam massacré à l'autel, il est logique qu'Énée ajoute qu'il a été pénétré d'horreur et qu'il a songé à son vieux père, *Vt regem aequaevom crudeli vulnere uidi Vitam exhalantem* 561 sq., ; le morceau sur la mort de Priam se termine par l'image de sa mutilation, de l'abandon du cadavre, choses qui ajoutent au pathétique, mais qu'Énée n'a pas vues, qui lui ont été racontées depuis et à la suite desquelles ne saurait venir la mention de l'impression actuelle produite sur lui au moment même de l'assassinat, *tum primum* 559. Que le morceau ait été écrit après les vers qui le précèdent, cela résulte d'allusions qui montrent que Virgile les avait dans l'esprit : *conuolsaque... Limina tectorum* 507 sq. est un rappel de *Limina perrumpit* 480 ; *medium in penetralibus hostem* 508 de *loca milite complent* 495 et *penetralia* 484 ; *elapsus Pyrrhi de caede* 526 de *furentem caede Neoptolemum* 499 sq. ; il y a pourtant des détails qui ne concordent pas absolument avec la partie précédente du récit : 494 sq. l'irruption des Grecs est instantanée, 507 sq. c'est après cette irruption que Priam a le temps d'endosser son armure ; 489 les femmes épouvantées errent dans le palais qui se remplit subitement de soldats, si bien qu'on est étonné de lire 528 *uacua atria*. Ce sont là des désaccords qui révèlent la composition fragmentaire. A quel moment le morceau a-t-il été écrit ? Nous ne pouvons le déterminer rigoureusement ; toutefois, comme Virgile a encore dans la mémoire le développement qui précède, il doit être contemporain de l'époque où il composait le II^e^ livre.

Il est si magnifique qu'il serait regrettable que Virgile ne l'eût point rédigé. Cependant, il rend le rôle d'Énée pénible pour le lecteur. Énée est monté sur le toit du palais au v. 458 : *evado ad summi fastigia culminis* ; il n'en descend qu'au v. 632 : *descendo*. Supposons que le morceau n'existe pas. Les Danaens qui entrent dans le palais comme un torrent 496, les événements qui suivent résumés dans un récit rapide paraissent s'accomplir en quelques instants ; on peut admettre qu'il n'ait ni le temps, ni les moyens d'intervenir ; la situation change avec l'addition de 506-558 ; il y a là un long récit qui ne représente pas le meurtre de Priam comme absolument instantané et l'on trouve insupportable qu'Énée y assiste sans bouger, sans

pousser un cri, sans faire un geste pour s'y opposer. C'est là un résultat de la conception de Virgile qui ne pouvait, sans sacrifier son poème, le laisser périr en défendant Priam et devait nécessairement faire de lui un simple spectateur. Mais si, en écrivant les vers 506-558, il a ajouté à son œuvre un épisode d'une grande beauté, c'est aux dépens du caractère d'Énée, dont nous ne saurions accepter l'attitude passive.

Rencontre d'Hélène. Apparition de Vénus. Vision de l'écroulement de Troie (559-633). — **12.** S'il n'a pas réussi à donner à Énée une action sur les événements aussi décisive qu'il serait désirable, au moins nous intéresse-t-il à lui par la peinture continue des sentiments qui se succèdent dans son âme. Le meurtre de Priam produit chez lui une révolution : il est saisi d'une horreur poignante et de stupéfaction — *obstipui* 560. En même temps, cette secousse violente est suivie d'une réaction : il songe à son père, contemporain de Priam, aussi incapable que lui de se défendre, à Créuse abandonnée, à Iule encore enfant, proies faciles pour le vainqueur, à sa maison saccagée. Il n'a pourtant pas encore l'idée de renoncer à la lutte ; détachant ses yeux de ce qui se passe dans le palais de Priam, il regarde derrière lui — *respicio* 564 — pour se rendre compte des ressources dont il peut disposer ; tous les défenseurs du palais l'ont abandonné épuisés ; ils ont sauté à bas du toit ou, dans leur désespoir (1), se sont précipités au milieu des flammes.

Nous arrivons aux v. 567-588 que Virgile avait condamnés lorsqu'il se décida à donner à Hélène au VI^e^ livre un rôle différent de celui qu'il lui assigne ici et qu'il n'avait pas encore remplacés au moment de sa mort, mais qui tiennent si étroitement au contexte qu'ils faisaient sûrement partie du II^e^ livre primitif. Énée est seul, par suite impuissant ; tandis qu'il erre sur les terrasses du palais colossal et regarde autour de lui à la lueur éclatante de l'incendie, il aperçoit Hélène réfugiée au seuil du temple de Vesta, cherchant à se dissimuler derrière l'autel qui précède le temple ; elle a cherché là un asile contre les Troyens dont elle a causé la perte, contre les Danaens et contre son époux irrité qui, sans doute, la châtieront. Une flamme s'allume dans le cœur d'Énée — *exarsere ignes animo* 575 — ; saisi de colère (2) — *ira* 575 —, il veut la punir (3) et venger sa patrie. Dans un monologue où il se parle à lui-même à haute voix — *iactabam* (4) 588, ce qui s'explique par le paroxysme de la fureur qui le possède — *furiata mente* (5) 588 —, il se donne les raisons qui justifieraient son acte ; la passion la plus exaltée raisonne toujours chez Virgile avec une logique ardente et lucide. Il est révolté à la pensée

qu'Hélène retournera triomphante à Sparte et à Mycènes [1] escortée des Troyennes et des Troyens esclaves, tandis que Priam aura succombé par l'épée [2], que Troie aura péri dans les flammes, que tant de sang dardanien aura été répandu [3] — et c'est là en effet un contraste intolérable, le crime vainqueur, l'innocence accablée. Sans doute l'exécution n'aura rien de glorieux ; on le louera pourtant d'avoir supprimé un monstre odieux et satisfait sa colère [4] en vengeant les siens. Tout cela est très énergique, vivement condensé, d'une logique implacable. Naturellement, si l'idée se présente à Énée de tuer une femme, c'est qu'il est bouleversé par les horreurs auxquelles il vient d'assister, qu'il se trouve dans l'état le plus violent ; ce moment de folie furieuse s'explique et s'excuse par l'ambiance et par les événements tragiques auxquels il est mêlé.

Il allait passer à l'acte, quand Vénus l'arrête — *dextraque prehensum continuit* 592 sq. Elle lui apparaît dans une lumière pure [5] et surnaturelle au milieu des ombres de la nuit — naturellement l'incendie ne supprime pas la nuit —, plus radieuse qu'il ne l'avait jamais vue, avec l'aspect et la taille [6] qu'elle a dans l'Olympe ; elle lui parle de sa bouche rosée [7] et c'est là un contraste merveilleux avec les scènes de carnage dont nous sortons. Le discours qu'elle lui tient répond point par point à son monologue et ne s'expliquerait pas sans ce monologue, ce qui prouve qu'il est bien de Virgile ; la fiction poétique est qu'elle l'a entendu ou qu'elle a lu dans son cœur. Elle s'étonne qu'il soit dominé par la colère — *iras* 594 correspondant à *ira* 575 —, qu'il s'abandonne à la fureur — *furis* 595, correspondant à *furiata* 588 —, que dans un moment pareil il n'ait pas songé à elle [8] — sentiment tout naturel chez une mère, qui, elle, pense toujours à lui. Répondant à l'idée qui a traversé son esprit, mais qui en a été chassée par la vue d'Hélène, elle lui rappelle qu'il faut d'abord [9] voir où en sont les siens [10] laissés sans défense et qui auraient déjà péri, si elle ne les protégeait pas [11]. Puis prenant corps à corps son désir exaspéré de punir Hélène, elle lui montre que ce n'est point la Lacédémonienne, fille de Tyndare [12] — *Tyndaridis facies inuisa Lacaenae* 601, correspondant à *Tyndarida* 569, *inuisa* 574 — ni Pâris qu'on accuse, mais la rigueur des dieux qui détruit la puissance troyenne [13] — *Has euertit opes* 603, correspondant à *euersa ob Pergama* 571 — et anéantit la ville de fond en comble [14]. Pour qu'il n'en doute point elle dissipe le brouillard qui obscurcit ses yeux mortels [15] et lui montre les dieux à l'œuvre en ajoutant que cette faveur doit le décider à accepter les ordres de sa mère et à lui obéir. Alors il commence à voir — *aspice* 604 — et elle promène ses regards

sur Troie, qu'on aperçoit tout entière du haut du palais de Priam. Ici — *hic* 608 — où il voit — *uides* 609 — des blocs bouleversés et des vagues de fumée et de poussière, c'est Neptune qui, avec son grand trident, soulève les fondements de la cité et l'anéantit jusque dans ses assises. Là — *hic* 612 — Junon, dans son implacable fureur, occupe les Portes Scées et appelle les Grecs (1). Elle avertit alors Énée de détourner ses regards de la ville et de les reporter sur la citadelle — *respice* 615 — ; c'est Pallas qui s'y est installée et qui fait resplendir la pourpre de son péplos et l'égide. Enfin Jupiter qui ne prend point une part matérielle à la destruction — c'est le plus grand et le plus grave des dieux — mais qui, lui aussi, est présent et visible, encourage les Danaens et les excite au combat. Après avoir épouvanté les regards d'Énée par ce spectacle grandiose et lamentable, Vénus adresse à son fils les ordres et les recommandations préparés par 606 sq. ; elle lui enjoint de fuir dans les termes mêmes qu'avait employés Hector — *Eripe, nate, fugam* 619 répète *Heu ! fuge, nate dea teque... eripe* —, et de cesser de combattre. Elle lui annonce qu'elle le conduira sain et sauf dans sa maison. Puis elle rentre dans les ténèbres d'où elle est sortie.

Les grandes figures des dieux ennemis des Troyens apparaissent (2) ; leur œuvre est consommée ; toute la ville s'abîme dans les flammes et s'écroule de fond en comble (3). C'est une vision terrifiante. Suit la comparaison avec l'orme antique que les bûcherons attaquent de toutes parts, qui vacille et finit par s'abattre, comparaison qui est belle en elle-même, mais qui rapetisse les choses dont nous venons d'être témoins (4). Énée se décide à descendre du toit — *descendo* 632. Il rentre chez lui à travers les flammes et les traits (5), qui, grâce à sa mère, s'écartent et l'épargnent.

Le tableau que vient de tracer Virgile n'a pas seulement dans l'*Enéide* une valeur esthétique. Pour que les Troyens échappent à la défaveur qui s'attache aux vaincus et à l'humiliation de la défaite, il a souvent attesté que, s'ils ont succombé, ce n'est point par suite de la supériorité des Grecs, mais parce qu'ils étaient condamnés par l'arrêt du destin et l'hostilité des dieux. Mais ce n'étaient là que des mots. Ils deviennent une réalité quand nous voyons les dieux consommer de leurs propres mains l'anéantissement. La scène est l'aboutissement direct de toutes les assertions qui précèdent. En outre, l'intervention de Vénus n'a pas seulement pour objet de sauver Hélène, ce n'est là que l'accessoire ; son but fondamental est de démontrer à Énée que désormais toute résistance est impossible, qu'il faut renoncer à la lutte et sortir de Troie qui n'existe plus.

Énée n'a pas tenu compte des avertissements d'Hector ; il n'a écouté que son courage et a bravé la mort. Il faut des ordres — *iussa* 607 —, et des ordres édictés par une bouche divine, pour qu'il obéisse — *parere* 607. Encore ces ordres ne suffiraient-ils peut-être pas s'ils n'étaient confirmés par la terrible leçon de choses qui frappe ses yeux. Il n'y a que cela qui puisse le décider à quitter sa patrie. Ainsi Virgile le rehausse dans notre esprit.

Résistances d'Anchise. Prodiges (634-704). — **13.** A partir de ce moment Énée a un rôle bien déterminé, celui de sauver sa famille et les Pénates ; il le remplit avec décision et vaillance. Rentré d'une façon miraculeuse dans la maison paternelle (1) et n'ayant échappé à la mort que par la protection de sa mère, il se heurte à un obstacle inattendu. Anchise, qui le préoccupe avant tout — *primum* 634 —, qu'il veut emporter dans la montagne, refuse de partir et de survivre à Troie. C'est une préoccupation constante de Virgile d'accumuler les obstacles, pour insister sur la difficulté de la mission d'Énée ; le but est fixé et sera atteint, mais il ne le sera qu'au prix de peines infinies. La tâche imposée à Énée est ardue, presque impossible ; d'autre part, le seul moyen pour Virgile de soutenir l'intérêt, c'est, le dénouement étant connu d'avance, d'imaginer des circonstances qui remettent tout en question. Anchise est un vieillard accablé par l'âge, qui se désintéresse de la vie et dont le désenchantement fait contraste avec l'énergie virile d'Énée (2). Que les jeunes gens robustes partent (3) ; quant à lui il est convaincu que si les dieux voulaient qu'il survive, ils auraient conservé le lieu de sa retraite — c'est l'obstination du vieillard qui ne veut pas quitter son foyer. Il a déjà assisté une fois au sac de Troie — quand Hercule a dévasté la ville — ; c'est assez. Il demande qu'on le quitte, comme on quitte un mort (4). Depuis longtemps, depuis que Jupiter lui a fait sentir le contact de sa foudre (5), il est en butte à l'aversion des dieux et mène une existence inutile.

Alors c'est une scène de larmes — *effusi lacrimis* 651 — et de supplications ; Créuse, Ascagne, toute la maison conjurent Anchise de ne pas tout perdre, mais ne peuvent vaincre sa résistance. C'est une occasion pour Énée de montrer sa piété filiale et son courage ; il ne voit plus rien à faire que de retourner au combat (6) et, dans sa détresse, il souhaite la mort. Il se plaint que son père ait pu supposer qu'il partirait sans lui et exprimer (7) une monstruosité pareille — *tantum... nefas* 658. Si les dieux ont décidé de ne rien laisser subsister de Troie, s'il lui plaît d'ajouter au désastre sa perte et celle des siens, la mort est proche ; on va voir arriver Pyrrhus qui massacre

le fils sous les yeux du père et le père à l'autel (1). Il reproche à Vénus de ne l'avoir sauvé (2) que pour le faire assister au massacre épouvantable des siens. Il est donc décidé à reprendre la lutte et à vendre au moins chèrement sa vie. Tout cela est pathétique et déchirant.

Il reprend son épée, son bouclier ; il va sortir, quand brusquement — *ecce autem* 673 — éclate une scène encore plus pathétique que la précédente : sur le seuil de la porte, Créuse l'arrête se jetant à ses pieds qu'elle tient embrassés, lui tendant le jeune Iule (3) ; elle le supplie, s'il court à la mort, d'emmener les siens avec lui, s'il a encore quelque espoir dans la force des armes, de défendre la maison et de ne pas abandonner sa famille au premier venu. La situation est critique, palpitante, l'émotion à son comble, Créuse crie et gémit ; on se demande avec angoisse ce qui va arriver. Un prodige merveilleux — *mirabile monstrum* 680 — nous apporte tout à coup — *ecce* 682 — l'apaisement : sur la tête du jeune Iule que ses parents tiennent dans leurs bras et regardent consternés, se dresse une flamme lumineuse, qui lèche sa chevelure sans la consumer (4) ; terreur des parents, qui secouent la chevelure embrasée et essaient de l'éteindre. Anchise, qui au IIIe livre est l'interprète des dieux, reconnaît qu'il y a là un prodige, ce que dans la langue sacrée des Romains on appelait un *augurium oblatiuum* ; mais pour en être sûr, il faut qu'il soit confirmé par un *augurium impetratiuum* et c'est cet augurium qu'Anchise, levant les mains vers le ciel et s'adressant à lui (5), supplie Jupiter d'accorder ; il avait à peine achevé sa prière, quand un coup de tonnerre retentit brusquement à gauche (6) tandis qu'une étoile filante lumineuse et accompagnée d'une traînée de flammes se montre au-dessus du toit et va disparaître dans la forêt de l'Ida, indiquant ainsi à la famille d'Énée son refuge (7) et laissant derrière elle un sillon de clarté et une forte odeur de soufre. Anchise est vaincu ; il adore les dieux, reconnaissant que le prodige est leur œuvre, qu'ils s'intéressent à Troie (8), et se déclare prêt à accompagner Énée.

Ce passage n'est pas le meilleur de l'*Enéide* ; Virgile le considérait sûrement comme très important. Il a voulu nous secouer par une péripétie — tout est compromis, tout semble perdu — par des scènes pathétiques — le pathétique est son terrain favori —, mais ici le pathétique est vraiment exagéré, banal ; on sent trop l'artifice. Il a voulu autre chose : il prépare, en mettant Anchise au premier plan, le rôle de conseiller qu'il jouera dans la suite. Il fait sortir de l'insignifiance le jeune Iule, ancêtre de la *gens Iulia* ; c'est lui qui est le miraculé. Il nous montre dans la famille d'Énée une famille modèle. Une partie de la politique d'Auguste a consisté à essayer de resserrer les liens

relâchés de la famille romaine ; il ne pouvait citer de meilleur exemple que celle que Virgile nous met sous les yeux. Anchise n'est pas un égoïste puisque, s'il veut rester, il engage les jeunes à partir ; Créuse, Ascagne malgré son jeune âge, ne consentent point à l'abandonner ; quant à Énée, il se refuse à vivre si son père ne vient point avec lui ; il laisse éclater son bon naturel : Virgile a tenté jusqu'ici de faire de lui un homme vaillant ; il en fait ici un fils admirable. Mais évidemment le but principal de tout ceci est de provoquer le miracle. Nous avons vu tout à l'heure les dieux accomplissant de leurs propres mains la destruction de Troie ; c'était la conviction des Romains qu'elle ne devait pas être rebâtie ; nous voyons maintenant que leur volonté non moins arrêtée est de sauver la famille d'Énée et par suite de réaliser le transport des Pénates en Italie. Jupiter a excité les Grecs dans leur œuvre d'anéantissement de Troie ; Jupiter dénoue par un coup de foudre, à la demande d'Anchise, une situation terriblement menaçante. C'est bien lui qui préside aux événements d'où Rome naîtra.

La fuite. Perte de Créuse. Rentrée d'Enée à Troie. Apparition de Créuse (705-794). — **14.** Le départ a lieu ; il était temps ; le grondement de l'incendie se change en un son plus clair (1) et les vagues de feu se rapprochent. Énée ordonne les choses en chef avisé ; il prendra son père sur ses épaules (2), donnera la main à Iule, Créuse suivra de loin. Il indique à ses domestiques le point de ralliement, où chacun se rendra de son côté, une éminence près de la sortie de la ville surmontée d'un ancien temple abandonné de Cérès, près duquel se trouve un antique cyprès consacré par le respect des aïeux (3). Anchise portera les Pénates et les objets sacrés (4). Tout cela est bien combiné. Pourquoi Créuse suivra-t-elle de loin — *longe* 711 — ? Évidemment c'est ce qu'a trouvé Virgile pour préparer sa disparition ; mais la chose elle-même n'est pas suffisamment motivée et l'adresse est un peu naïve. On a supposé qu'Énée, qui va se glisser dans l'ombre, veut éviter de former un groupe, qui pourrait attirer l'attention ; cela vaut pour les domestiques, qui sont nombreux, mais une personne de plus auprès d'Énée, ce n'est point ce qui pourrait le signaler d'une façon périlleuse (5). Virgile donne à Énée la vigueur — *nec me labor iste gravabit* 708 — et la carrure des héros de l'épopée homérique — *latos umeros* (6) 721 —, et en même temps une délicatesse de sentiments toute moderne ; il est heureux de penser qu'il partagera avec son père chéri — *care pater* 707 ; son affection va jusqu'à la tendresse — les dangers et les chances de salut. Lui qui jadis affrontait hardiment les Grecs, est inquiet du moindre souffle, du

moindre bruit ; il craint également pour son père et pour son fils — *pariter comitique onerique timentem* 729. On est surpris qu'il ne craigne pas aussi un peu pour sa femme.

Tout allait bien, quand il se produit brusquement une péripétie ; au moment où il approchait de la porte et se croyait hors de danger, il croit entendre un bruit intense de pas. Anchise apercevant dans l'ombre des armes étincelantes le presse de fuir. Il s'éloigne en courant du chemin bien connu qui conduisait à la porte et il attribue cela à une divinité qui lui trouble l'esprit ; on ne voit pas trop pourquoi, puisque c'est le seul moyen d'éviter l'ennemi et que Créuse qui le suit à distance ne doit pas le perdre de vue, bien que dans la nuit cela ne doive pas être bien facile. Ce qui est certain, c'est que Créuse disparaît. Sur cette disparition, Énée fait des hypothèses qui n'éclaircissent point le mystère pour lui ni pour nous ; car en somme lui et nous nous ignorons jusqu'au bout comment Créuse s'est perdue ; d'après ce qu'elle dit plus loin il y a eu une intervention divine, mais comment cette intervention s'est-elle produite, c'est ce qui n'est pas expliqué. Virgile se tire des choses embarrassantes en ne disant rien du tout ; c'est trop peu.

Quoi qu'il en soit, on ne remarque son absence qu'une fois arrivé au rendez-vous. Ici encore les sentiments d'Énée, que Virgile nous communique sans cesse, valent mieux que ses actes. Il a un accès de désespoir, qui lui fait perdre la raison — *amens* 745. Qu'il accuse tous les dieux — lui le pieux Énée — et tous les hommes, c'est l'expression constante de toutes les infortunes ; il exagère sans doute en déclarant qu'il n'a rien vu de plus cruel dans la ville saccagée. Il s'arme de nouveau (1) et, de nouveau brave jusqu'à l'imprudence, il rentre dans Troie. Ce n'est pas seulement pour Virgile une occasion de mettre en lumière son mépris du danger — *caput obiectare periclis* 751 —, de faire éclater son amour conjugal et d'ajouter un trait à la noblesse de son caractère ; il faut aussi noter l'intention littéraire qui est très heureuse. Jusqu'ici il nous a montré Troie en proie au carnage et à l'incendie ; voici un autre aspect : la mort a fait son œuvre, la lutte a cessé ; le silence a remplacé les clameurs de l'assaut ; une désolation muette pèse sur la ville ; c'est encore de l'horreur, mais l'horreur provient de ce qu'on n'y voit plus âme vivante — *Horror ubique animo, simul ipsa silentia terrent* 755 — ; le tableau est romantique. Si ardent, si exalté que soit Énée au IIe livre, il ne cesse pourtant pas d'être avisé et réfléchi. Il conduit ses recherches avec méthode. Il revient à la porte par où il est sorti et fait en sens inverse le chemin parcouru (2). Il trouve sa maison

envahie par les Grecs et dévorée par l'incendie. Quel spectacle pour lui que d'assister à la destruction définitive de l'antique demeure de ses pères. De là il va à la citadelle, pensant que Créuse, fille de Priam, s'est peut-être réfugiée dans la demeure de son père. C'est pour y voir les trésors (1) dont les temples ont été dépouillés, les femmes et les enfants captifs gardés par Phoenix et Ulysse (2). Oubliant alors toute prudence, il remplit les rues obscures de ses cris (3) et appelle Créuse à diverses reprises. Les mots *maestus* 769, *furenti* 771 montrent dans quel état violent il se trouve. C'est alors que lui apparaît non pas Créuse elle-même mais une ombre (4), une image grandie, ce qui indique qu'elle est héroïsée. Il éprouve une stupéfaction profonde — *obstipui* (5) 774 — ; elle lui parle et ses paroles sont pleines de ces sentiments de famille si tendres et si touchants que Virgile aime à traduire ; elle l'appelle son doux époux — *dulcis conjunx* (6) 777 — ; elle sait qu'elle est sa Créuse chérie — *dilectae... Creusae* 784 — ; elle lui recommande le fils qu'ils aiment tous deux — *nati serua communis amorem* 789. Mais l'entrevue n'a pas seulement pour but d'exprimer d'affectueux sentiments conjugaux ; elle est importante pour la suite de l'*Enéide* ; en effet Créuse qui, étant héroïsée, connaît l'avenir, instruit Énée de son sort futur et précise l'indication vague que lui avait donnée Hector : il traversera la vaste mer (7), arrivera en Hespérie aux champs fertiles qu'arrose le Tibre Lydien (8). Là il jouira d'une fortune prospère ; il sera roi et épousera la fille d'un roi. Quant à elle, la Dardanienne, la belle-fille de Vénus, elle n'ira pas en Grèce comme captive ; la grande mère des dieux la retient sur ces bords. Elle ne s'est donc point perdue en route, comme le croyait Énée, et sa responsabilité se trouve ainsi dégagée. Sous quelle forme s'est produite l'intervention de Cybèle, c'est ce qui reste un mystère. Les Romains pouvaient accepter la chose, puisqu'il ne manquait point dans leurs légendes de personnages, à commencer par Romulus, qui disparaissaient sans qu'on sût comment, et qu'on ne revoyait plus que sous une forme divine dans des apparitions surnaturelles. Naturellement le trouble d'Énée est grand : il pleure — *lacrimantem* 790 —, bien que Créuse lui ait défendu de pleurer — *lacrimas... pelle* 784 —, il aurait bien des choses à dire ; mais Créuse s'évapore et, comme c'est une ombre, il ne peut même pas l'embrasser (9). Ici encore Virgile lui prête d'excellents sentiments, mais le place dans une situation insignifiante. Il ne répond pas ; on ne voit pas en effet ce qu'il pourrait dire ; il subit sans réagir.

Les commentateurs ont trouvé que la scène était singulièrement délicate à raconter devant Didon ; ils se sont demandé si les effu-

sions d'un si bon mari étaient de nature à refroidir la passion de Didon dans la crainte que son cœur ne fût encore occupé par une autre ou au contraire à l'enflammer par la peinture d'une affection si vive. La discussion est oiseuse. Énée, qui ne soupçonne pas l'amour que Didon commence à ressentir pour lui, amour qu'il ne partagera pas et ne parviendra point à comprendre jamais entièrement, se peint ingénûment tel qu'il est (1). Le souvenir de Créuse ne joue du reste aucun rôle dans ce qui suit. Énée et Didon sont tous deux veufs ; mais Didon garde au fond de son cœur la mémoire de Sychée ; Créuse ne paraît plus exister pour Énée.

Départ pour le mont Ida (795-804). — **15.** Le livre se termine par un de ces petits récits brefs et précis par lesquels Virgile excelle à résumer les événements qu'il est nécessaire de connaître mais qui n'ont pas d'intérêt par eux-mêmes. A la fin de la nuit Énée va retrouver ses compagnons dont le nombre s'est accru démesurément — *ingentem* 796 —, à son grand étonnement — *admirans* 797 —, d'une quantité de malheureux — *miserabile uolgus* 798, trait pathétique — prêts à s'exiler sous sa direction (2). L'étoile du matin apparaît sur l'Ida ; les Grecs gardent les portes ; il n'y a plus rien à faire ; Énée reprend son père sur ses épaules et gagne la montagne.

Conclusion. — **16.** Ce II^e^ livre, très différent du I^er^, lui est très supérieur. Au I^er^ livre, sauf la tempête du début, il ne se passe rien de tragique ; au II^e^ les tableaux pathétiques abondent ; la mort de Laocoon, le meurtre de Priam, l'écroulement de Troie sous les coups tout-puissants des dieux excitent une émotion profonde ; Virgile atteint un éclat, une force, une maîtrise qui donnent l'impression du sublime.

Le II^e^ livre se compose de trois parties d'un caractère très divers ; ce sont d'abord les préparatifs de l'introduction du Cheval, la scène de Sinon dont les discours sont d'une rhétorique merveilleuse et qui persuade, puis le châtiment de Laocoon, qui est l'argument décisif, plus qu'un argument, le spectacle terrible qui frappe les imaginations et ne permet plus de raisonner. Viennent ensuite les combats dans la nuit propice aux criminels et qui rend la défense impossible. C'est dans le mystère des ténèbres immenses que les Troyens réveillés brusquement d'un sommeil paisible et passant d'une sécurité trompeuse à la réalité sanglante sont massacrés sans pitié ; périr dans la nuit, sans voir d'où vient le danger, sans pouvoir se défendre, c'est le comble de l'horreur ; les mots qui expriment la nuit, l'ombre, l'obscurité reviennent sans cesse sous la plume de Virgile et c'est là une dominante lugubre qui s'impose au lecteur et qui le terrifie.

Mais la nuit est rendue plus dramatique encore par les lueurs d'incendie qui la sillonnent ; c'est comme une lutte funèbre entre l'obscurité et les sinistres clartés qui l'illuminent ; les Troyens n'ont pas seulement à redouter le fer de l'ennemi, mais les flammes qui anéantissent les édifices et s'avancent menaçantes, irrésistibles ; les mots qui désignent le feu, la flamme, l'incendie se succèdent et s'accumulent et c'est une dominante qui s'impose au lecteur épouvanté. Tout cela est romantique. Les commentateurs ont reproché à Virgile de n'avoir pas serré d'assez près ses effets ; la mention de la lune leur a paru incompatible avec l'obscurité ; il est certain qu'il y a là un désaccord nuisible à l'ensemble ; mais si la lune figure dans le tableau de l'approche de la flotte grecque, assez singulièrement puisqu'elle paraît plus propre à la trahir qu'à la favoriser, il faut se rappeler que le passage est une imitation de la *Petite Iliade* et que les imitations ont souvent joué de mauvais tours à Virgile en introduisant des dissonances dans le contexte ; il n'est plus du reste question du clair de lune qu'au moment où Énée rencontre ses premiers compagnons et où il faut bien qu'on puisse se reconnaître ; on peut imaginer les rayons de la lune éclairant les espaces libres de la ville, tandis que les ruelles demeurent plongées dans l'obscurité. Le troisième tableau est celui de la fuite d'Énée, importante pour la conduite de l'*Enéide*, mais d'un caractère moins saisissant que ce qui précède.

En composant une destruction de Troie, Virgile n'a pas seulement prétendu écrire un morceau magnifique ; il a voulu innover en modifiant du tout au tout, conformément au caractère fondamental de son poème, l'esprit de ses modèles grecs ; pour les Grecs, la prise de Troie est un exploit héroïque et glorieux, la vengeance tirée des barbares qui se trouvent justement punis d'un rapt infâme ; naturellement toute la gloire, toute la sympathie va aux vainqueurs qui, par leur vaillance, ont triomphé d'une interminable résistance et ont anéanti leurs adversaires coupables. Or, l'*Enéide* est écrite à la gloire des Troyens. Aussi l'intention formelle de Virgile, qu'il affirme par le procédé qui lui est cher de la répétition et qui devient elle aussi une dominante, c'est d'attester que ce sont les vaincus qui sont sympathiques ; ils ont été trompés par des mensonges éhontés, dont la flétrissure va à leurs ennemis et auxquels ils ne croient que parce qu'ils ont l'âme noble et généreuse et ne peuvent soupçonner une perfidie dont ils seraient incapables ; ils combattent à armes loyales contre des adversaires sans scrupules ; mais surtout ils sont condamnés par un arrêt sans appel du destin et des dieux ;

les Grecs n'ont aucun mérite à s'emparer d'une proie que leur livre la fatalité ; les Troyens sont des vaincus, mais ce sont des victimes ; il faut donc les plaindre et les honorer ; malheureusement les audaces de Virgile sont timides. En substituant un esprit nouveau à celui des œuvres de ses prédécesseurs, il ne s'est pas cru permis d'altérer la matérialité des faits ; il a ainsi tenté une tâche impossible, inextricable, et cela nuit singulièrement au caractère d'Énée. Ce caractère a ici plus de relief que dans le livre précédent ; Énée est un vaillant qui affronte le péril en face, qui fait bon marché de sa vie ; Hector a beau lui enjoindre de fuir ; il ne tient pas compte de ses avis et veut réparer l'irréparable ; mais il est enserré dans le cercle des réalités admises par Virgile et dont celui-ci ne veut pas s'écarter ; c'est pourquoi il participe à l'erreur générale qui fait introduire le Cheval dans Troie ; c'est pourquoi, tout en étant plein d'ardeur et de courage, il n'accomplit que des exploits obscurs, sans influence sur la marche des événements et voit mourir Priam sans rien faire pour le sauver ; c'est pourquoi, tout en étant un excellent mari, il perd sa femme sur la route de la retraite ; Virgile n'a pas pu se servir du bel instrument qu'il avait forgé. Au moins lui a-t-il prêté des sentiments élevés et généreux. Énée est une âme ardente qui éprouve une indicible douleur à se rappeler les malheurs de sa patrie et qui fait éclater à tout instant son patriotisme désespéré. Ajoutons que, conformément à ce que nous apprend de lui le I^er^ livre, il aime passionnément les siens. Au I^er^ livre c'est un bon père, ici c'est un bon fils et un bon époux ; mais quoiqu'il soit le *pius Aeneas*, il n'apparaît pas ici comme spécialement pieux ; il accepte la mission de sauver les Pénates ; on ne voit pas qu'il ait pour cela abdiqué ses sentiments guerriers.

Au premier abord le II^e^ livre paraît dans un degré d'inachèvement qui étonne ; il contient en effet dix vers incomplets, chiffre qui n'est atteint dans aucun autre livre de l'*Enéide*. La chose s'explique tout autrement qu'on ne le conçoit en général. Il est impossible d'admettre que, pendant les longues années qu'il a consacrées à l'*Enéide*, Virgile ait laissé son II^e^ livre, qui est sans doute un de ceux auxquels il tenait le plus, en état d'inachèvement. Le II^e^ livre était sûrement terminé dans la première rédaction de l'*Enéide* ; seulement, et justement parce que c'était un de ceux sur lesquels il comptait le plus et qu'il considérait comme un des plus importants, il n'a cessé de le revoir et de le corriger et c'est ce qui lui donne cet aspect d'inachèvement, qui n'est nullement primitif, mais qu'il a dans l'état actuel de l'*Enéide*. Virgile, après avoir écrit le VI^e^ livre, où il donne à Hélène

un rôle incompatible avec celui qu'elle a joué au I^er^, a supprimé les vers 567-588, laissant ainsi une lacune béante qu'il n'a pas eu le temps de combler ; sur les dix vers inachevés neuf : 66, 233, 346, 468, 623, 640, 720, 767, 787 appartiennent à des additions marginales ; le v. 614 n'est peut-être inachevé que parce que Virgile a opéré une suppression ; l'hypothèse est autorisée par le fait certain de la suppression de 567-588 ; le vers inachevé 233 terminant l'épisode de Laocoon, il est bien possible que l'épisode tout entier fût encore à la marge au moment de la mort de Virgile ; 503-505 qui ne se signalent point à première vue par l'inachèvement du dernier vers, sont sûrement une addition marginale ; quant à 645-646, ils paraissent composés avec des notes marginales fragmentaires et non encore définitivement rédigées. Enfin l'épisode de la mort de Priam n'est pas soudé exactement au contexte.

Au point de vue du rapport avec les autres livres, Serv.-Dan., 782, fait remarquer que la prédiction de Créuse n'est pas d'accord avec le préambule du III^e^ livre : *Cur ergo Aeneas omen non meminit et considet in Thracia et in aliis locis* ? La réponse à cette question est simple : c'est que Virgile se réservait — et il l'indiquait ainsi — de remanier son III^e^ livre.

NOTES DU CHAPITRE III

P. 173. (1) Il est ici pater Aeneas, expression honorifique, comme I, 699. — (2) Didon lui a demandé de raconter insidias Danaum casusque suorum ; or nous lisons, 10 : casus... nostros, 507 : urbis captae casum, 563 : parui casus Iuli, 750 : casus... omnes ; 36, 65 : Danaum insidias, 44, dolis, 152, dolis... et arte Pelasga, 195, talibus insidiis, 196, dolis, 252, Myrmidonumque dolos, 264, doli fabricator, 309, Danaum... insidiae ; insidiae, dolus sont une dominante ; on ne peut nier que les Troyens ne soient des vaincus ; Virgile a déjà insisté là-dessus au 1er livre pour les rendre dignes de pitié ; mais il s'agit d'établir que, s'ils ont succombé, ce n'est point faute de courage ; ils ont été victimes de ruses infâmes, qu'ils ne pouvaient pas soupçonner ; moralement ils sont très supérieurs à leurs vainqueurs ; tantus amor 10, dans la bouche d'Énée, ne signifie que « l'intérêt passionné » ; mais, si Virgile l'a employé, c'est avec l'intention de rappeler longumque bibebat amorem, I, 749. — (3) Infandum... dolorem est un rappel intentionnel de infandos Troiae... labores, I, 597. — (4) 6 sq. Quis... Myrmidonum Dolopumue aut duri miles Ulixi. Serv. Myrmidones sunt Achillis socii, Dolopes Pyrrhi, qui eum de Scyro secuti sunt. 252 Myrmidonum... dolos, 785 Myrmidonum sedes Dolopumue, XI, 403 Myrmidonum proceres, II, 29 Hic Dolopum manus, hic saeuus tendebat Achilles, 415 Dolopumque exercitus omnis ; les Myrmidons et les Dolopes, soldats d'Achille et de Néoptolème sont mentionnés par Virgile dans un sens typique à cause de leurs chefs ; s'il parle ici du vulgaire et non des chefs, c'est qu'il le considère comme encore plus inaccessible à la pitié que les chefs ; quant à Ulysse, il est présenté dans l'*Enéide* sous un jour particulièrement odieux ; si l'on peut laisser pour compte à Sinon, qui feint d'avoir à se plaindre de lui des expressions comme pellacis Ulixi, II, 90, scelerumque inuentor Ulixes, 164, on trouve ailleurs, II, 261 et 762 dirus Ulixes, III, 273 terram altricem saeui exsecramur Ulixi, VI, 529 hortator scelerum Aeolides (d'après une légende ancienne mais inconnue d'Homère et du cycle épique, il est fils de Sisyphe) ; or, dans le l. II de l'*Enéide*, il ne joue pas un rôle qui le signale particulièrement à la haine des Troyens ; il fait partie des guerriers qui sortent du Cheval et il combat avec les autres, puis il garde les prisonniers dans l'acropole ; c'est au VIe l. que, conformément à l'*Odyssée*, il tue Déiphobe. Mais déjà dans l'*Od.*, I, 2 ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν, XXII, 230 Σῇ δ' ἥλῳ βουλῇ Πριάμου πόλις, il est donné comme l'artisan principal de la prise de Troie. C'est un rôle qui s'accuse de plus en plus dans l'Ἰλιὰς μικρά et sous son influence : il s'empare du devin

Hélénos à qui il fait révéler les conditions de la prise de Troie, présence de Philoktète et de Néoptolème, qu'il s'occupe à réaliser ; il s'introduit à Troie comme mendiant et en complote avec Hélène la prise, enlève avec Diomède le Palladion, monte dans le Cheval et va avec Ménélas massacrer Déiphobe : le meurtre d'Astyanax et celui de Polyxène sont son œuvre ; nous avons ici l'un des cas où, sans adopter une tradition expressément, Virgile y conforme cependant la couleur de son récit. — (5) 12. L'horreur et la désolation sont dans le IIe l. des dominantes : horret 12, horrendos 222, horresco 204, horror 301, saeuus horror 559, horror 755, luctu 12, 26, 298, luctus 369.

P. 174. (1) Macr., *Sat.*, V, 2, 4-5. Dicturumne me putatis ea, quae uulgo nota sunt, quod... euersionem Troiae cum Sinone suo et equo ligneo ceterisque omnibus, quae librum secundum faciunt, a Pisandro ad uerbum transcripserit, qui inter Graecos poetas eminet opere, quod a Iouis et Junonis incipiens nuptiis uniuersas historias, quae mediis omnibus saeculis usque ad aetatem ipsius Pisandri contigerunt, in unam seriem coactas redegerit,... in quo opere inter historias ceteras interitus quoque Troiae in hunc modum relatus est, quae Maro fideliter interpretando fabricatus sibi est Iliacae urbis ruinam ? On a récusé ce témoignage de Macrobe en prétendant qu'il avait confondu ce Pisandre avec un autre ; en réalité on ne voit pas pourquoi Virgile ne lui aurait pas emprunté ce qui était compatible avec la tournure qu'il donne à son récit, en particulier les faits. Ce qui est important, c'est de s'entendre sur ce que la critique ancienne entendait par *ad uerbum transcribere* ; or Servius, IV, 1, dit en parlant du l. IV de l'*Enéide* : Apollonius Argonautica scripsit et in tertio inducit amantem Medeam : *inde totus hic liber translatus est.* Or nous avons les *Argonautiques* et nous voyons que malgré quelques rapports de détail, le IVe livre de l'*Enéide* est parfaitement original ; on peut admettre que la dépendance du IIe livre à l'égard de Pisandre était analogue à celle du IVe à l'égard des *Argonautiques ;* cela n'exclut pas du reste l'utilisation d'autres sources.

P. 175. (1) Den. d'Halic., I, 48. — (2) Den. d'Halic., I, 46, 47. — (3) *Od.*, IX, 12, sq. Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα θυμὸς ἐπετράπετο στονόεντα Εἴρεσθ' ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω est le prototype de II, 3 : Infandum, regina, iubes renouare dolorem ; la sensibilité d'Énée est l'image de celle d'Ulysse, mais en plus violent ; cf. *Od.*, VII, 241 sqq. où διηνεκέως est caractéristique de l'ampleur développée de la narration homérique et s'oppose à breuiter, II, 11, caractéristique de celle bien plus concentrée de Virgile ; que l'opposition soit intentionnelle, c'est ce qui paraît certain ; cf. *Od.*, VII, 241 sqq., que Macrobe, V, 5, 2, rapproche avec raison d'*En.*, II, 3 ; *Od.*, XI, 330 sq. Πρὶν γάρ κεν καὶ νὺξ φθῖτ' ἄμβροτος. Ἀλλὰ καὶ ὥρη Εὕδειν paraît avoir inspiré iam nox umida caelo Praecipitat suadentque cadentia sidera somnos, II, 8 sq., dit dans un style plus orné ; *Od.*, XI, 380 Εἰ δ' ἔτ' ἀκουέμεναί γε λιλαίεαι Sed si tantus amor casus cognoscere nostros. — (4) 14. Ductores Danaum est emprunté à Lucr., I, 87 : Ductores Danaum delecti, prima iunentus ; le mot delecti, qui ne convenait pas à cette place a été introduit par Virgile au v. 18 ; le premier mot du récit : fracti bello 13, est important ; les Troyens sont des vaincus, mais ils n'ont pas été vaincus loyalement ; tant qu'il s'est agi de lutter les armes à la

main, ils ont eu le dessus ; Danai pour désigner les Grecs, d'après le Δαναοί homérique, figure vingt-cinq fois dans le IIe livre. — (5) Virgile, usant du procédé de la répétition, qu'il emploie volontiers pour imposer une idée au lecteur, insiste beaucoup sur l'énormité du Cheval, 15. Instar montis equum, 19 sq. Cauernas Ingentes, 32. Molem... equi, 46 sq. Machina... uentura... desuper urbi, 150. Molem immanis equi, 185 sq. immensam... molem... caelo... educere iussit, 400 sq. ingentem... equum ; s'il le fait, c'est pour rendre vraisemblable que les soldats qui y étaient contenus aient pu descendre de l'acropole et briser la résistance des Troyens en ouvrant les portes au reste de l'armée ; indépendamment des neuf chefs, delecta uirum corpora 18, nommés, 261-264, il y a des soldats, comme Virgile l'indique expressément — armato milite 20 — sur le nombre desquels il y avait des versions divergentes et qu'il ne fixe pas ; uterum 20, cauas uteri... latebras 37, uteroque recusso 52, utero sonitum... arma dedere 243, Inclusos utero Danaos 258, en relation avec feta armis 238, montre que Virgile conçoit en réalité ce cheval comme une jument, à l'imitation d'Eurip., *Troad.*, 10 sq. Ἐπειὸς = doli fabricator Epeos 265) μηχαναῖσι Παλλάδος (= diuina Palladis arte 15) ἐγκύμον' ἵππον τευχέων (= feta armis 238) ξυναρμόσας ; il a pour la composition de son IIe livre utilisé les *Troades* d'Euripide. — (6) 25. deserto in litore laisse entendre que les Grecs ont dévasté cette île florissante au temps de la grandeur de Troie ; ce sont eux qui l'ont réduite à l'état où elle se trouve au moment du récit d'Énée — nunc 23 — ; que les Grecs se soient réfugiés à Ténédos, c'est ce qu'Énée n'a pu savoir que par ouï-dire et postérieurement ; c'est une des choses qu'il ajoute tacitement à ce qu'il a vu, pour donner un tableau complet des événements. — (7) 25. uento petiisse Mycenas ; Sinon dit, 180 : Et nunc quod patrias uento petiere Mycenas ; il est possible que Virgile ait répété machinalement l'expression qui était restée dans sa mémoire ; il est possible aussi qu'il veuille expliquer pourquoi les Troyens croient facilement Sinon ; il ne fait que répéter ce dont ils étaient déjà persuadés.

P. 176. (1) 31. Donum exitiale ; le mot introduit parmi la joie un pressentiment sinistre qui fait réfléchir le lecteur, comme pendant l'allégresse du banquet du Ier livre ; c'est un procédé dont sa poésie, essentiellement psychologique, use souvent. — (2) 32. Et molem mirantur equi, I, 421, Miratur molem Aeneas, l'alliance de mots allittérée est peut-être un emprunt. — (3) 32. *Il.*, III, 146 οἱ δ' ἀμφὶ Πρίαμον καὶ Πάνθοον ἠδὲ Θυμοίτην ; d'après Euphorion cité par Serv., 32, Priam avait fait tuer le fils de Thymoetes et sa femme qui avait accouché de lui le même jour qu'Hécube de Pâris, parce qu'une prédiction annonçait qu'un enfant né en ce jour serait la cause de la ruine de Troie ; Thymoetes avait donc des raisons de lui en vouloir ; par les mots siue dolo Virgile paraît faire allusion à cette tradition sans la mentionner, ce qui est un des procédés de son art. — (4) Un des points sur lesquels Virgile insiste fortement c'est que la ruine de Troie était fatale ; il dégage ainsi la responsabilité des Troyens, qui sont des victimes du destin. — (5) Dans le résumé de l'Ἰλίου πέρσις d'Arktinos, Kink., I, p. 49 ὡς τὰ περὶ τὸν ἵππον οἱ Τρῶες ὑπόπτως ἔχοντες βουλεύονται, ὅ τι χρὴ ποιεῖν· καὶ τοῖς μὲν δοκεῖ κατακρημνίσαι αὐτόν, τοῖς δὲ καταφλέγειν, οἱ δὲ ἱερὸν αὐτὸν ἔφασαν δεῖν τῇ Ἀθηνᾷ ἀνατεθῆναι ; nous trouvons là trois

des avis émis dans Virgile ; mais le quatrième : 38, terebrare cauas... latebras manque ; or dans l'*Od.*, VIII, 492 sqq., où les circonstances sont différentes, la proposition de l'incendie manque ; celles de le jeter du haut de l'Acropole ou de l'introduire dans l'Acropole sont représentées ; mais nous trouvons en outre, 507 Ἠὲ διαπλῆξαι κοῖλον δορὸ νηλέϊ χαλκῷ qui correspond à terebrare cauas... latebras et plus loin au coup de lance de Laocoon ; Virgile paraît donc avoir eu ici deux modèles qu'il a complétés l'un par l'autre, l'Ἰλίου πέρσις et l'*Odyssée* ; qu'il se soit inspiré de l'*Odyssée*, c'est ce que prouvent ἀνδρῶν ἐμπλήσας 495 = armato milite complent 20, κοῖλον δόρυ 507 = cauo... robore 260, — cf. *Od.*, κοῖλον λόχον IV, 277 — ; Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι 511 = Troiae sic fata ferebant 34. — (6) 40. Magna comitante caterua ; en parlant de Didon, I, 497 et IV, 136, Magna... stipante caterua. — (7) Il y avait dans le palais de Priam une tour, Vnde omnis Troia uideri Et Danaum solitae classes et Achaica castra 461 sq. — (8) 44. Sic notus Ulixes ? fait allusion au rôle qu'Ulysse joue dans l'*Odyssée*, rôle que Virgile ne lui a pas conservé. — (9) 51. In latus inque... aluum, dans le côté et plus exactement dans le bas-ventre ; c'est là que la résonnance doit être la plus forte, parce que c'est là qu'est le grand creux. — (10) 54. Fata deum, cf. 257, fatisque deum, sont les destins dont les dieux procurent l'accomplissement ; le mot prépare l'intervention des serpents, qui sont envoyés par une divinité ; mens laeua prépare l'épisode de Sinon. Ce sont là les deux causes de la chûte de Troie. Il n'y a donc pas eu de la part des Troyens défaut d'énergie et de courage : si mens non laeua fuisset se trouve déjà, *Egl.*, I, 16 ; c'est une locution fixée ; mens laeua atténue du reste ce qu'il y avait d'exagéré dans insania 42. — (11) 55. foedare latebras rappelle 38, temptare latebras et met ainsi les deux morceaux en rapport direct.

P. 177. (1) 58. Magno ad regem clamore trahebant ; cette entrée en scène rappelle celle des compagnons d'Ilioneus, I, 509 : concursu accedere magno, 519, templum clamore petebant ; Virgile ne varie pas beaucoup ses effets. — (2) 62. uersare dolos se retrouve XI, 704 ; c'est une locution fixée. — (3) 63. Troiana inuentus se trouve déjà, I, 699, mais dans un sens tout différent, puisque là il s'agit des principaux chefs troyens, ici du peuple sans éducation. — (4) Le couplet 63-66 se termine par un vers inachevé ; non seulement il pourrait manquer sans ouvrir de lacune, mais namque 67 se rattache directement à 62 ; après avoir dit que Sinon est prêt à jouer son rôle, il est naturel d'introduire par namque le jeu même du rôle ; en outre 62 se termine par certae occumbere morti ; or c'est cette mort, qui paraît certaine, que Sinon commence par envisager 67 sqq. Virgile paraît avoir ajouté à la marge dans une révision du II[e] livre, les v. 63-66 parce qu'il aime à opposer le vulgaire grossier, prêt ici à maltraiter un ennemi qui s'est rendu, aux grands personnages qui ont des sentiments plus nobles et une psychologie plus relevée et qu'il veut en outre insister une fois de plus sur l'immoralité des Grecs et faire intervenir dans le récit une impression personnelle d'Énée.

P. 178. (1) 70. Quid iam misero mihi denique restat ? Le mouvement se trouve dans l'*Od.*, V, 299 et 465 ὤ μοι ἐγὼ δειλός, τί νύ μοι μήκιστα γένηται ; un mouvement analogue figure dans l'*Andromaque* d'Ennius : Quid petam praesidi aut exsequar, etc., citée par Cic., *Tusc. disp.*, III,

19, 86 ; XII, 793. Quid denique restat, locution fixée qui était usuelle dans la langue ; la répétition misero 70, miserum 79, miseri 131, miserere 143, a pour but de créer la pitié. — (2) 79 sq. Nec si miserum fortuna Sinonem Finxit, uanum etiam mendacemque improba finget ; Macr., *Sat.*, VI, 1, 59, cite Accius in Telepho... Nam si a me regnum fortuna atque opes Eripere quiuit at uirtutem nequiit. — (3) Serv., 81. Utitur bona arte mendacii, ut praemittat uera et falsa subiungat ; nam quod de Palamede dixit uerum est, quod de se subiungit falsum ; et sciendum ex hac historia partem dici, partem supprimi, partem intellegentibus relinqui. Palamédès, ignoré d'Homère, joue un rôle important chez les posthomériques ; il démasque Ulysse, qui simulait la folie pour ne point prendre part à la guerre de Troie ; d'après Serv., 81, il réussit dans une expédition en Thrace pour ravitailler l'armée alors qu'Ulysse avait échoué. La tradition vulgaire est qu'Ulysse est jaloux de lui. D'après Le Schol. d'Euripide, *Or.* 422, Agamemnon, Ulysse et Diomède sont jaloux de ses inventions. Il est probable que Virgile s'est inspiré du *Palamédès* d'Euripide dont, d'après Nauck, Hygin. Fab. 105 reproduit le contenu ; par une machination abominable, il est convaincu de trahison, bien qu'il soit innocent. Généralement on impute tout à Ulysse, mais d'autres sources font tremper dans le complot Diomède et Agamemnon. Son innocence est reconnue. L'habileté de Sinon consiste à taire les motifs qu'Ulysse avait de lui en vouloir et à donner comme cause de son malheur le fait qu'il était opposé à la guerre, ce qui est une invention de Virgile. Le vrai et le faux sont adroitement amalgamés. — (4) 85. Cassum lumine est de Lucr., V, 718. — (5) 86. Le mot vague comes paraît correspondre au θεράπων homérique. — (6) C'est une idée courante du siècle d'Auguste qu'on s'enrichit à la guerre par le butin, Tib., I, 1, 1 sqq. — (7) 93. Et casum insontis mecum indignabar amici, V, 350, dans une circonstance toute différente : Me liceat casus miserari insontis amici, qui montre ce qu'il y a, par le réemploi de locutions une fois trouvées, de mécanique dans le style de Virgile. — (8) 97. Hinc mihi prima mali labes peut avoir été inspiré par *Il.*, XI, 604 κακοῦ δ' ἀρα οἱ πέλεν ἀρχή. — (9) 105. Il se peut que le mouvement soit imité d'*Il.*, I, 255 sq. Ἤ κεν γηθήσα Πρίαμος Πριάμοιο τε παῖδες Ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ, qui est dit dans une autre intention ; la réminiscence montre combien Virgile avait présent dans la mémoire le texte homérique, alors même que pour les choses il n'avait pas à s'en inspirer. — (10) 106 sq. Ignari scelerum tantorum artisque Pelasgae... ficto pectore fatur. Virgile ne se lasse pas d'insister sur la naïveté des Troyens et la fourberie de Sinon — cf. 195 sq., en usant du procédé de répétition pour enfoncer une idée ; c'est d'un art un peu appuyé ; il tient à dominer son lecteur et à forcer son appréciation.

P. 179. (1) Virgile est particulièrement documenté sur la construction du Cheval ; les côtes sont de bois de sapin, secta... intexunt abiete costas 16, les planches du revêtement sont d'érable, trabibus contextus acernis 112, la porte est de bois de pin, pinea claustra 258, la grosse charpente est de chêne, roboribus textis 186, sacrum... robur 230, cauo... robore 260 ; on ne voit pas quel intérêt il a à entrer dans les détails et il n'est pas vraisemblable qu'il les ait inventés ; il est plus probable

qu'il a eu sous les yeux une description soi-disant authentique du Cheval. — (2) 140. Serv.-Dan. Hic dicendo « effugia » uerbo sacrorum et ad causam apto usus est ; nam hostia quae ad aras adducta est immolanda, si casu effugeret « effugia » uocari ueteri more solet ; Virgile fait donc allusion au mot rituel, mais sans l'employer exactement, puisque chez lui « effugia » est un pluriel neutre. — (3) Sinon, dans son premier effarement simulé, ne s'est adressé à personne, mais a feint de se parler à lui-même ; puis il s'est adressé d'abord à Priam — rex 77, tuas... ad auris 81 — ensuite à tout son auditoire — habetis 102, sumite 103, — car il veut agir sur l'opinion publique ; à la fin il s'adresse de nouveau à Priam — miserere 143 — ; en correspondance Virgile nous donne les impressions de l'auditoire pris dans son ensemble — hortamur 74, ardemus 105, uitam... damus... miserescimus 145. Priam ne fait que donner satisfaction à l'opinion générale en faisant mettre Sinon en liberté et en lui parlant amicalement. — (4) 148. Serv. Sunt, ut habemus in Liuio, imperatoris uerba transfugam recipientis in fidem « quisquis es... noster eris » ; ceci est donc d'une couleur romaine. — (5) 151. Quae machina belli ? est en rapport direct avec 46 Aut haec in nostros fabricata est machina muros et soude ensemble l'intervention de Laocoon et celle de Sinon ; Priam a assisté à l'acte de Laocoon et le soupçon exprimé par Laocoon est resté dans son esprit.

P. 180. (1) C'est un usage constant chez Virgile que les réponses s'adaptent avec précision aux questions ; si uera feram 161 répond à quidue ferat 75, Argolica de gente 78 à quo sanguine cretus 74, toute l'aventure de Sinon et en particulier ses protestations, 157 sqq. à quae sit fiducia capto 75 ; il a tellement souffert des Grecs qu'il ne peut que les détester. Seruata 160 souligne toute l'importance du service qu'il va rendre et doit exciter au plus haut point l'intérêt de l'auditoire qui n'attend de lui rien de pareil. — (2) 162. Serv., More suo a ueris incipit. — (3) La légende du Palladion troyen, à laquelle ne font allusion ni l'*Iliade*, ni l'*Odyssée*, est racontée par Virgile très simplement ; il a été volé comme le racontaient l'Ἰλιὰς μικρὰ et les Λάκαιναι de Sophocle dans le temple de Pallas par Ulysse et Diomède ; mais dans l'Ἰλιὰς μικρὰ c'est pour sortir de Troie où il était auparavant entré sous un costume de mendiant qu'Ulysse avait tué un certain nombre de Troyens ; le rapt avait également lieu sans effusion de sang chez Sophocle ; la version de Virgile : Caesis summae custodibus arcis166 n'est représentée que dans Apollod., *Epitome*, 5, 13, p. 207, Wagner où Ulysse τὸ παλλάδιον κτείνας τῶν φυλασσόντων ἐπὶ τὰς ναῦς μετὰ Διομήδους κομίζει. Il reste entre les mains des Grecs et par suite Énée ne l'emporte pas à Rome ; Virgile ne nous dit pas ce qu'il devient. Les Palladia étaient de petites idoles armées du type d'Athena brandissant ses armes, ce qui n'était qu'une forme dérivée, la forme primitive étant celle du pilier décoré d'armes. Elles passaient pour être d'origine divine et de leur possession dépendait le salut de la ville. Un certain nombre de villes : Athènes, Argos, Luceria, Siris, Lavinium, Rome, prétendaient posséder le Palladion troyen. Den. d'Halic., I, 69, raconte que le Palladion volé par Ulysse et Diomède était un faux Palladion, que le vrai avait été emporté par Énée de la citadelle de Troie en Italie. D'après une autre tradition qui paraît remonter à Varron, Serv., *En.*, II, 166, III, 407, 550, etc., le Palladion aurait été remis par Diomède

à Énée en Calabre, d'autres disaient en d'autres lieux d'Italie ; d'après d'autres, c'est à Nautès qu'il aurait été confié et de là il aurait passé aux Nautii dont il était l'éponyme. A Rome il faisait partie des sacra auxquels était attaché le sort de l'empire romain et la première mention est celle qu'en fait Cic., *pro Scauro* 548, qui dit que dans un incendie du temple de Vesta en 241 av. J.-C. il avait été sauvé par le grand pontife M. Metellus. Virgile ne croyait-il pas à l'authenticité du Palladion romain ? En tout cas il est resté muet sur son origine et ne le fait pas apporter à Lavinium par Énée. D'après Serv., II, 166, le Palladion authentique aurait été caché par les Troyens lors de la prise de leur ville ; retrouvé à Neon Ilion, lors de la destruction de la ville par C. Flavius Fimbria, en 85, il fut envoyé à Rome. T.-Live *Perioch.* 83, Appien *Mithr.* 53. — (4) 169 retro sublapsa referri se trouve déjà *G.*, I, 200. — (5) C'est l'usage romain, Serv., 178, respexit romanum morem ; nam si egressi male pugnassent, reuertebantur ad captanda rursus auguria, avec cette différence qu'ici ce n'est pas uniquement le commandant de l'armée, mais l'armée tout entière qui retourne dans sa patrie ; on connaît la fiction d'après laquelle les commandants romains en pays lointains se dispensaient d'un voyage qui aurait tout interrompu, Serv.-Dan., 178 Constitutum, ut unus locus de captiuo agro Romanus fieret in ea prouincia, in qua bellabatur, ad quem, si renouari opus esset auspicia, dux rediret. — (6) Sinon répond avec précision aux questions de Priam : à 150 quo molem hanc immanis equi statuere ? Quis auctor ? répond 185 : Hanc tamen immensam Calchas attollere molem... A 151, quidue petunt ? etc., les v. 162 sq.

P. 181. (1) C'est le chiffre de la tradition courante, Esch., *Agam.*, 45 στόλον Ἀργείων χιλιοναύταν. L'*Il.*, II, 494 sqq. énumère 1.186 navires. — (2) Inconnu à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, Sinon est un personnage de l'épopée récente ; introduit par besoin de renouvellement, il remplace Ulysse, dont il était, suivant les posthomériques, cousin issu de germain par sa mère, en jouant un rôle important dans l'introduction du Cheval ; il est assez amusant que Virgile lui attribue une haine feinte contre Ulysse dont il n'est que le doublet, évidemment pour gagner la confiance des Troyens ; mais du moment que Sinon était substitué à Ulysse, ils n'avaient plus de raison d'en vouloir à celui-ci. Il devait figurer dans l'Ἰλιὰς μικρὰ (Arist., *Poet.*, 23, 1459b, 7) et il donnait à la flotte grecque du tombeau d'Achille le signal de feu (Apollod., *Mythogr. graec.*, I, 209 sq., Plaute, *Bacch.*, 937 sq.). Il est possible qu'il jouât un rôle plus important, mais nous l'ignorons. Cela est vraisemblable pour l'Ἰλίου πέρσις d'Arctinos, où il s'introduisait déguisé dans la ville. καὶ Σίνων τοὺς πυρσοὺς ἀνίσχει τοῖς Ἀχαιοῖς, πρότερον εἰσεληλυθὼς προσποίητος. La scène qui lui est attribuée dans l'*Enéide* a tellement l'air d'une scène de tragédie, qu'on est tenté de croire qu'elle dérive du Σίνων de Sophocle, bien qu'il faille laisser en propre à Virgile la perfection oratoire de ses discours et l'insistance sur sa perversité, trait caractéristique de la race grecque opposée à la race loyale des Troyens. Virgile le fait reparaître plus loin pour ouvrir le Cheval, rôle qu'il devait jouer déjà dans l'épopée récente. — (3) En relation avec quamquam animus meminisse horret 12.

P. 182. (1) 203. Serv.-Dan. : ecce autem ; cum ex improuiso uult aliquid ostendere, « ecce » ponit. — (2) 205. incumbunt ; I, 84, en parlant des

vents incubuere mari. — (3) Pline, *N. H.*, XI, 37, 44 : draconum cristas qui uiderit non reperitur. — (4) 210. Sanguine, 207, Sanguineae. — (5) 211. Virgile avait dit en parlant d'un serpent, *G.*, III, 421 : Sibila colla tumentem, expression qu'il a reprise, *En.*, V, 277 : Sibila colla Arduus attollens ; linguis uibrantibus est emprunté à Lucr., III, 657 : Lingua uibrante ; il ne manque pas chez Virgile de ces vers d'une belle venue et d'un effet très franc et dont pourtant on retrouve ailleurs les éléments.

P. 183. (1) Macr., *Sat.*, V, 13, 10-11, a rapproché la comparaison homérique, *Il.*, XX, 403 sq. ; mais dans l'*Il.*, il s'agit d'un taureau qui mugit pendant qu'on le traîne à l'autel ; le taureau blessé de Virgile est plus pathétique et accommodé à la situation. — (2) 227. clipei... sub orbe, X, 546 clipei... orbem, locution fixée ; les serpents ont été envoyés par Pallas ; c'est Pallas qui a présidé à la construction du Cheval ; I, 479 sqq., elle est hostile aux Troyens. — (3) La plus ancienne mention du meurtre de Laocoon par les serpents se trouve dans l'Ἰλίου πέρσις d'Arktinos (Kinkel, p. 49). D'après Den. d'Halic., I, 48, c'est là ce qui aurait décidé Énée, sur les conseils de son père, à quitter Troie avant le sac de la ville par les Grecs. Sophocle avait composé sur le sujet une tragédie dont le récit d'Hygin. Fab., 135, est vraisemblablement dérivé ; le récit de Virgile ressemble beaucoup à un récit tragique. Euphorion racontait également la mort de Laocoon ; mais Sophocle et lui attribuaient la vengeance dont il était l'objet à des motifs d'ordre privé. Virgile en fait la conséquence du sacrilège commis sur le Cheval. Si la combinaison des rôles de Sinon et de Lacoon remonte à Euphorion ou si elle est l'œuvre de Virgile, c'est ce que nous ignorons.

P. 184. (1) 228 sq. nouus per pectora cunctis Insinuat pauor est un emprunt de style à Lucrèce, V, 74 sq. : diuom metus insinuarit Pectora, avec la correction — la chose est à noter — d'une construction archaïque. — (2) 233 Conclamant atteste un emprunt à Eurip., *Troad.*, 522 ἀνα δ' ἐβόασεν λεώς τόδ' ἱερὸν ἀνάγετε ξόανον Ἰλιαδὶ διογενεῖ κορᾷ ; si l'on compare ferunt 230, conclamant 233 à diuidimus... pandimus 234, on serait tenté de voir là une intention de Virgile qui veut bien faire partager à Énée l'erreur et l'activité de la foule, mais non ses manifestations bruyantes ; mais il faut se rappeler que 228-233 et 234 sqq. font partie de deux morceaux composés séparément et que le changement de personne est dû à l'exécution fragmentaire.

P. 185. (1) 232. Le Cheval est devenu aux yeux des Troyens un simulacrum, ce qui correspond à *Od.*, VIII, 509 μέγ' ἀγαλμα θεῶν θελκτήριον. — (2) 235 omnes, 228, cunctis, pour diminuer la responsabilité d'Énée qui a suivi le mouvement général. — (3) 237 Fatalis machina reprend machina belli 151, machina 46 et établit ainsi l'unité en reliant les diverses parties. — (4) 238 pueri innuptaeque puellae est une locution fixée qui se retrouve *G.*, IV, 476, *En.*, VI, 307. — (5) 239. Sacra canunt, cf. Eur., *Troad.*, 526. — (6) 241 ; le mouvement paraît imité de l'*Andromaque* d'Ennius, Cic., de Or., III, 58, 217. — (7) 244, caeci... furore rappelle insania 42. — (8) Simulacrum 232 exprime l'illusion des Troyens, monstrum infelix 245 la réalité. — (9) Les choses non vues par Énée sont comprises dans les v. 13-24 et 254-267 ; il est remarquable qu'avec des additions si courtes Virgile

ait réussi à donner une idée d'ensemble de la destruction de Troie. — (10) 250 sq. Vertitur interea caelum et ruit Oceano nox Inuoluens umbra magna caelumque polumque ; Macr., *Sat.*, V, 5, 5 et VI, 1, 8, a rapproché *Il.*, VIII, 485 ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρον φάος Ἠελίοιο Ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν et Ennius, in libro sexto Vertitur interea caelum ingentibus signis ; en réalité Homère dit autre chose que Virgile et l'effet pittoresque dans les deux passages est différent. — (11) C'est la tradition de l'Ἰλιὰς μικρά Νὺξ μὲν ἔην μέσση, λαμπρὴ δ' ἐπέτελλε σελήνη (fr. 11, Kinkel). Le silence faisant contraste avec le tumulte effroyable qui va suivre appartient sans doute à Virgile. — (12) Il n'a pas voulu le faire disparaître brusquement ; il le montre encore une fois triomphant 329 uictorque Sinon incendia miscet, puis il n'est plus question de lui. — (13) 260 laeti... se... promunt ; l'*Od.*, VIII, 516 Ἱππόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες ; Virgile ajoute un état d'âme laeti. — (14) Seulement la corde ici est superflue ; Virgile, pour donner plus d'importance à Sinon, lui fait ouvrir le Cheval, qu'il était plus naturel d'ouvrir du dedans ; pour cela il faut une échelle. Quant aux soldats qui remplissent les énormes cavités du Cheval, il n'est pas question d'eux.

P. 186. (1) 263 primusque Machaon ; pourquoi Machaon sort-il le premier ? C'est à quoi il n'y a aucune réponse plausible et Virgile eût trouvé la question oiseuse. — (2) 264 doli fabricator est inspiré d'*Od.*, VIII, 494, où le Cheval fabriqué par Epeios est appelé δόλον ; Eurip., *Troad.*, 530 δόλιον ἄταν. — (3) 265 somno uinoque sepultam, Serv.-Dan., ostendere uult nihil magnum a Graecis factum quod obtinuerint ciuitatem ; locution fixée, III, 630. uinoque sepultus, Enn., cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 20. Nunc hostes uino domiti somnoque sepulti, Lucr., I, 134, morbo adfectis somnoque sepultis ; variée, *En.*, IX, 189, somno uinoque soluti. — (4) 268 sq., La transition Tempus erat quo prima quies mortalibus aegris Incipit n'est pas absolument satisfaisante ; Énée vient de s'endormir et il en est à son premier sommeil ; mais évidemment il s'est couché tard puisqu'il a pris part à la fête religieuse qui a suivi l'introduction du Cheval ; il n'est donc pas à l'heure où l'on se couche généralement. Nous tenons là une des preuves de l'exécution fragmentaire de l'*Enéide* ; le morceau a été rédigé isolément et sans tenir un compte absolument exact du contexte. Mortalibus aegris se retrouve *G.*, I, 237, *En.*, X, 274 et XII, 850 ; cf. Miseris mortalibus, *G.*, III, 66, *En.*, XI, 182 ; — l'expression, qu'on aime à considérer comme une manifestation de la sensibilité propre à Virgile, est en réalité empruntée à Lucr., VI, 1, et remonte à Homère, *Od.*, XI, 19 δειλοῖσι βροτοῖσιν. — (5) 270 ecce, Serv. ; hac particula utimur, quotiens repentinum aliquid uolumus indicare. — (6) 271. Visus adesse mihi est une réminiscence d'Enn. cité par Cic., *Lucull.*, 16, 51, ainsi que : Ei mihi qualis erat d'après Serv., II, 274.

P. 187. (1) 272 raptatus, I, 483, raptauerat, locution fixée ; Virgile s'inspire d'Homère dans tout ce passage : 272 sq. aterque cruento Puluere, *Il.*, XXII, 401 τοῦ δ' ἤν ἑλκομένοιο κονίσαλος, 405 ὡς τοῦ μὲν κεκόνιτο κάρη ἅπαν ; il a ajouté ater et cruento expressifs ; 273 perque pedes traiectus lora tumentes, *Il.*, XXII, 396 Ἀμφοτέρων μετόπισθε ποδῶν τέτρηνε τένοντε Ἐς σφυρὸν ἐκ πτέρνης, βοέους δ' ἐξῆπτεν ἱμάντας Ἐκ δίφροιο δ' ἔδησε ; il a ajouté tumentes qui ne paraît avoir pour but que d'insister sur la cruauté du traitement ; 275 qui redit exuuias indutus Achilli,

Il., XVII, 194 sq. ὁ δ' ἄμβροτα τεύχεα δῦνεν Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος ; 276. Vel Danaum Phrygios iaculatus puppibus ignes, *Il.*, VIII, 217 ἔπρησεν πυρὶ κηλέῳ νῆας. C'est un des passages dans lesquels s'affirme la volonté de Virgile de rattacher étroitement l'*Enéide* à l'*Iliade*. — (2) Le couplet est imité d'Ennius, *Alexander*, cité par Macr., *Sat.*, VI, 2, 18 : O lux Troiae, germane Hector, quid ita cum tuo lacerato corpore Miser *es* aut qui te sic respectantibus Tractauere notis ? Seulement c'est dans une vision prophétique que Cassandra aperçoit son frère défiguré par des blessures ; il est naturel qu'elle s'en étonne et qu'elle se demande la cause de ses blessures ; chez Énée cela ne peut être que la divagation du rêve. — (3) 290 ruit alto a culmine Troia est imité d'*Il.*, XIII, 772 sq. ὤλετο πᾶσα κατ' ἄκρης Ἴλιος αἰπεινὴ et prépare la vision 608 sqq. — (4) 291 Sat patriae Priamoque datum, IX, 135 Sat fatis Venerique datum. — (5) 295. pererrato statues quae denique ponto ; c'est là un avertissement dont il n'est tenu aucun compte au début du IIIe livre où Énée essaie tout simplement de fonder une ville sur la côte voisine de Thrace ; d'où la preuve que, lorsqu'il écrivait son IIe livre, Virgile était décidé à remanier le début du IIIe. — (6) *En.*, II, 567 sq. Limina Vestae Seruantem. — (7) 296 sq. Il semble bien qu'Énée ait apporté le feu sacré à Lavinium ; pourtant, ailleurs il n'est question que des Pénates et d'une façon plus générale des dieux. Il semble donc qu'il y a dans la conception de Virgile un certain flottement. — (8) 289. Heu fuge, nate dea, 733, fuge, nate, 618, Eripe, nate, fugam, 640. Vos agitate fugam.

P. 188. (1) Dans l'*Il.*, II, 819, Anchise a eu Énée d'Aphrodite sur l'Ida ; il semble donc qu'il habite la Dardanie, Cf. Strab., XIII, p. 596 D. Dans l'*hymne homérique à Vénus*, il demeure sur le mont Ida. La tradition qui le fixe à Troie doit être ancienne, puisqu'elle est en corrélation avec le sauvetage. Aussi Virgile dit-il, II, 634 sq. : Patriae limina sedis Antiquasque domos ; mais en plaçant cette maison dans un quartier éloigné, il s'est peut-être laissé influencer par la tradition primitive qui faisait de l'Ida la demeure d'Anchise. On ne saurait voir là une allusion au fait que dans l'*Iliade* Anchise ne paraît pas être très bien avec Priam, puisqu'il est voisin de Déiphobe et d'Ucalégon, qui, eux, ne boudent point Priam. C'est sur l'Ida qu'il se réfugie dans la suite, 696. — (2) *Il.*, III, 148 sqq. Οὐκαλέγων τε καὶ Ἀντήνωρ πεπνυμένω ἄμφω Εἵατο δημογέροντες ἐπὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν, Γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι ἀλλ' ἀγορηταὶ Ἐσθλοί... — (3) 298. Miscentur moenia luctu, XII, 620, turbantur moenia luctu, locution qui, une fois employée, revient dans une circonstance analogue suivant le mécanisme de l'hexamètre. — (4) 301 Clarescunt sonitus, 705, Clarior ignis Auditur. — (5) 307 stupet inscius, VII, 381. stupet inscia, X, 249, locution fixée, employée dans des circonstances très différentes. — (6) 304-308. La genèse de ce passage est assez compliquée : ici, comme *En.*, XII, 521 sqq et suivant son usage d'accumuler, Virgile a réuni les effets de l'incendie et du torrent et, comme il s'agit d'une sensation auditive et que le bruit de l'incendie peut ressembler par instants à celui du torrent, l'association est naturelle. Il a emprunté des éléments à divers passages homériques ; 307 sq. Stupet inscius alto Accipiens sonitum saxi de uertice pastor provient d'*Il.*, IV, 455 Τῶν δέ τε τηλόσε δοῦπον ἔν οὔρεσιν ἔκλυε ποιμήν, où il s'agit de deux

torrents se rencontrant dans le même vallon, 305 rapidus montano flumine torrens, cf. Lucr., I, 281, d'*Il.*, IV, 452 χείμαρροι ποταμοὶ κατ' ὄρεσφι ῥέοντες, XI, 492 sq. ὁπότε πλήθων ποταμὸς πεδίονδε κάτειστιν Χειμάρρους κατ' ὄρεσφιν ; 306 sternit sata laeta boumque labores, que Virgile s'emprunte à lui-même, *G.*, I, 325, sata laeta boumque labores, est traduit d'Apollon., *Argon.*, IV, 1280 ὄμβρον Ἄσπετον, ὅς τε βοῶν κατὰ μυρία ἔκλυσεν ἔργα ; l'*Il.*, XVI, 392, donne comme résultat du débordement des torrents μινύθει δέ τε ἔργ' ἀνθρώπων, cf. *G.*, I, 118, hominumque boumque labores. — (7) 309. Naturellement l'incendie ne peut-être que l'œuvre des Grecs ; le mot énigmatique d'Hector : flammis 289, prend son sens. — (8) 311 Serv. Dan., proximus Deiphobo. Sur la distance qui sépare la maison d'Anchise de celles de Déiphobe et d'Ucalégon, Virgile ne dit rien ; mais elle ne doit pas en être tout près, puisqu'au retour de son expédition Énée la retrouve intacte. — (9) 313. Exoritur clamorque uirum clangorque tubarum, construit comme I, 87 : Insequitur clamorque uirum stridorque rudentum, est un curieux exemple de ce qu'il y a de mécanique dans la structure de l'hexamètre ; l'*Iliade*, qui connaît la trompette, XVIII, 219, XXI, 388, ne la fait pourtant point figurer dans les combats ; c'est un anachronisme pour rappeler au lecteur les usages qui lui sont familiers, comme au 1er livre la mention de l'ancre, des tentes, des peintures murales ; Virgile ne se soucie point d'une couleur locale qui dépayserait. Serv., 313, morem tetigit expugnationis ; plerumque enim ad tubam euertuntur ciuitates, sicut Albam Tullius Hostilius iussit euerti.

P. 189. (1) 315. Glomerare manum se retrouve IX, 792, locution fixée ; cf. 341. Et lateri adglomerant nostro. — (2) D'après Hellanikos de Mitylène, dans la dernière nuit de Troie, Énée avait occupé la citadelle, soutenu pendant un certain temps les assauts de Néoptolème, puis s'était retiré avec le noyau de son armée. C'est à cette tradition que Virgile a emprunté le plan très raisonnable qu'il prête à Énée ; seulement la tentative n'aboutit pas ; nous avons là un curieux exemple du cas où sans adopter une tradition, Virgile s'en inspire pourtant en quelque chose. — (3) Πάνθους dans l'*Iliade* est un des δημογέροντες des Portes Scées, III, 149. Apollon protège son fils Polydamas, XV, 511, ce qui peut faire supposer que Πάνθους est son prêtre. Postérieurement à l'*Iliade*, c'est un Delphien qui, à la suite d'une consultation de l'oracle de Delphes, après la prise de Troie par Héraklès, est envoyé à Priam comme interprète des dieux ; la source à laquelle Virgile a puisé lui a sans doute fourni le patronymique Othryadès et le petit-fils — paruum... nepotem 320 — qui est parfaitement inutile ici et dont il n'est pas question plus loin —. (4) 320 Les sacra... uictosque deos sont évidemment les sacra suosque... Penates de 293 et l'apparition d'Hector se trouve pleinement confirmée. C'est la première fois au IIe livre que nous rencontrons le mot uicti ; Virgile ne le prononce qu'après avoir montré dans quelles conditions la victoire a été obtenue ; cf. I, 68 : uictosque penates exprimant tout le mépris de Junon. — (5) Ainsi précédemment Virgile ne dit pas positivement que Laocoon meurt ; son récit, qui se hâte, supprime ce qui va de soi. — (6) 322. quam prendimus arcem est préparé par 315, concurrere in arcem. — (7) 325 Fuimus Troes est emprunté aux *Troades* d'Euripide, que Virgile a eu constamment sous les yeux en écrivant son IIe livre,

585 Πρίν ποτ' ἦμεν. Βέβακεν ὄλβος. Βέβακε Τροία. Ilium et ingens Gloria Teucrorum est une belle expression reprise, VI, 64 sq. Ilium et ingens Gloria Dardaniae. — (8) Virgile insiste sur le fait que la ville est en flammes, 289, flammis, 327, incensa... in urbe, 329, incendia, 337, flammas, 353 urbi incensae, 374, incensa... Pergama.

P. 190. (1) 333, mucrone corusco, 552, coruscum... ensem. — (2) 334 sq. Ils n'ont pas été massacrés tous, lorsque les Grecs ont ouvert les portes et il y en a encore quelques-uns qui résistent. — (3) 336. Il y a dans ce vers une idée concessive sous-entendue ; numine Diuom est repris 396, haud numine nostro, 402, Heu nihil inuitis fas quemquam fidere diuis ! C'est là une dominante ; la tentative d'Énée est condamnée par les dieux et c'est pour cela qu'il échoue. — (4) 337. tristis Erinys est la reprise de 316 furor. — (5) 338. La bataille chez Virgile est ardente et bruyante ; les effets auditifs sont fréquents ; il insiste sur les cris furieux des combattants : clamor... uirum 313, fremitus... et sublatus ad aethera clamor 438, ferit aurea sidera clamor 488. — (6) 339. Ceux qui survivent au désastre, Iphitus et Pelias, cf. 435, ne sont pas nommés ici ; Virgile n'aime pas ce qui est complet et symétrique. — (7) Le prototype du personnage est Othryoneus qui, dans l'*Iliade*, XIII, 365 Ἤιτεε.. Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην Κασσάνδρην ἀνέδνον, qui s'est engagé à délivrer Troie des Achéens et qui est tué par Idoménée. Koroebos est un personnage posthomérique venu à Troie pour demander la main de Kassandra et qui est tué la nuit de la destruction de Troie par Diomède ou Néoptolème ou Peneleos. Servius, 341, dit qu'Euphorion en avait fait un sot ; Virgile connaît la tradition et l'atténue en lui attribuant simplement un stratagème souvent employé depuis que la guerre existe et qui cette fois ne réussit pas. Il est possible que 344 Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat soit en outre une réminiscence d'*Il.*, V, 613 sq., où il est question d'Amphios tué par Ajax ἀλλά ἑ μοῖρα Ἧγ' ἐπικουρήσοντα μετὰ Πριάμόν τε καὶ υἷας, Virgile aimant à fondre dans un même passage des imitations prises à des passages différents. — (8) 345 sq., L'exclamation pathétique qui peut se supprimer sans qu'il manque rien dans le récit, a sans doute été ajoutée à la marge par Virgile pour augmenter l'intérêt. — (9) 348 sq. iuuenes, fortissima frustra Pectora, V, 729, lectos iuuenes, fortissima corda, locution fixée, légèrement variée. — (10) 351 sq. Excessere omnes adytis arisque relictis Di... est préparé par 326 sq. ferus omnia Juppiter Argos Transtulit et est imité d'Euripid., *Troad.*, 25 où Apollon dit Λείπω τὸ κλεινὸν Ἴλιον βώμους τ' ἐμούς (aris = βώμους), Macr., *Sat.*, V, 22, 7 ; 352 sq. succurritis urbi Incensae est préparé par 327. incensa Danai dominantur in urbe ; les renseignements donnés par Panthus sont restés profondément gravés dans l'esprit d'Énée et il les reproduit. — (11) L'idée de la mort est dans ce passage une dominante, 317 mori, 353 moriamur, 359, haud dubiam in mortem, 361, funera, 369, plurima mortis imago. — (12) 355. furor additus, cf. 316, furor, 327, tristis Erinys. — (13) 360 La locution pittoresque : nox atra caua circumuolat umbra a été reprise dans une tout autre circonstance, VI, 866, nox atra caput tristi circumuolat umbra. — (14) Comme l'a vu Macr., *Sat.*, V, 5, 9-10, le prototype de la comparaison 355 sqq. est *Il.*, X, 297 sq. où Ulysse et Diomède se glissent dans les ténèbres vers

l'endroit où campe Rhésos Βάν ῥ' ἴμεν, ὥς τε λέοντε δύω διὰ νύκτα μέλαιναν, Ἄμ φόνον, ἂν νέκυας διά τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα ; la substitution des loups au lion peut être due à des passages comme *Il.*, XI, 72, XVI, 156, οἳ δὲ λύκοι ὥς... XVI, 352 sq. Ὡς δὲ λύκοι.. Σίνται ; en outre 356 sq. quos improba uentris Exegit... rabies paraît se référer à *Od.*, VI, 133 où Ulysse est comparé à un lion cherchant sa proie κέλεται δέ ἑ γάστηρ ; ceci étant suffisant, il est douteux que Virgile ait songé à Esch., *S. c. Th.*, 1035 (980) κοιλογάστορας λύκους. Il a repris la comparaison, IX, 59 sqq., avec des identités de termes qui montrent qu'en rédigeant le second morceau il se souvenait du premier.

P. 191. (1) Bien que l'impression totale du morceau appartienne à Virgile, le mouvement : Quis cladem illius noctis... 361, rappelle *Od.*, III, 113 sq. τίς κεν ἐκεῖνα Πάντα γε μυθήσαιτο καταθνητῶν ἀνθρώπων ; il ne fait du reste que reprendre avec la répétition significative fando le mouvement du v. 6 ; 366 sq. Nec soli poenas dant... est inspiré d'*Il.*, XIV, 480 sq. οὔ θην οἵοισίν γε πόνος τ' ἔσεται καὶ ὀιζὺς Ἡμῖν, ἀλλά ποθ' ὧδε κατακτανέεσθε καὶ ὔμμες. — (2) 371. socia agmina, 613 socium... agmen, locution fixée. — (3) Macr., *Sat.*, V, 5, 11, a fait le rapprochement avec la comparaison homérique où est décrite l'attitude de Pâris apercevant Ménélas, *Il.*, III, 33 sqq. Ὡς δ' ὅτε τίς τε δράκοντα ἰδὼν παλίνορσος ἀπέστη Οὔρεος ἐν βήσσῃς, ὑπό τε τρόμος ἔλλαβε γυῖα, Ἄψ τ' ἀνεχώρησεν, ὤχρός τέ μιν εἷλε παρειάς... ; suivant son usage, Virgile l'a retravaillée pour la rendre plus saisissante ; le fait que l'intéressé a mis le pied sur le serpent rend la chose plus palpitante ; il a ajouté l'effet métrique pittoresque : trepidusque repente refugit ; il s'est emprunté à lui-même, *G.*, III, 421 : Tollentemque minas et sibila colla tumentem avec une légère variation d'expression le beau vers expressif 381, Attollentem iras et sibila colla tumentem. — (4) 383. densis... armis est resté dans la mémoire de Virgile, qui l'a reproduit peut-être machinalement 409. — (5) 386. exsultans animis, XI, 491, exsultatque animis, locution fixée. — (6) 398, multos Danaum demittimus Orco, IX, 785, miserit Orco, locution fixée imitée d'*Il.*, I, 3 Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄιδι προΐαψεν. — (7) 401, et nota conduntur in aluo ; Virgile a fait une allusion directe à ce passage, IX, 152, nec equi caeca condemur in aluo. — (8) Dans l'*Od.*, XI, 421 sq., Kassandra est ramenée en Grèce par Agamemnon et tuée avec lui par Klytaimnestra. D'après l' Ἰλίου πέρσις, au moment de la prise de la ville, elle se réfugia dans le temple d'Athéna ; Ajax, fils d'Oïlée, l'en arracha avec tant de violence que le ξόανον de la déesse qu'elle tenait embrassé fut entraîné avec elle. Le viol ne paraît avoir été ajouté qu'à l'époque hellénistique. Chez Virgile, la scène ne semble être qu'un de ces actes de violence, comme en commettent les soldats dans une ville prise d'assaut ; il n'est pas question d'Ajax, fils d'Oïlée ; celui qui apparaît 414 paraît être le fils de Télamon. — (9) De même, *En.*, IX, 434, Nisus se précipite sur le groupe qui entoure Euryale : At Nisus ruit in medios... ; les motifs de Virgile ne sont pas très variés. — (10) 411, oriturque miserrima caedes est répété XI, 885.

P. 192. (1) 415. On s'étonne que toute l'armée des Dolopes soit mentionnée ici sans son chef Néoptolème et que 469 sqq. Néoptolème figure sans ses Dolopes. — (2) Le conflit des vents est décrit dans deux compa-

raisons de l'*Iliade*, IX, 4-7 et XVI, 765-769 et Macr., *Sat.*, V, 13, 14-15 a fait remarquer Virgile s'est inspiré de l'une et de l'autre ; en effet, dans la première où figure Ζέφυρος l'ouragan s'abat sur la mer, dans la seconde où s'entrechoquent Εὖρος et Νότος, sur la forêt ; Virgile qui aime à accumuler a réuni la forêt et la mer, mais sans imitation directe de style d'aucun des deux passages. Ennius, cité par Macr., *Sat.*, VI, 2, 28, s'était inspiré du premier et Virgile ne lui a rien emprunté ; mais il est possible qu'il ait pensé à lui, *G.*, I, 318, omnia *uentorum concurrere* proelia uidi, Enn. *Concurrunt* ueluti *uenti*, et d'autre part il paraît s'être souvenu de lui-même dans une autre comparaison, *En.*, X, 356 sqq., où on retrouve le mot proelia. — (3) 423. La convention épique est que Grecs et Troyens parlent la même langue ; Virgile s'y est conformé puisque les Troyens s'entendent au IIe livre avec Sinon, au IIIe avec Achéménide. Il y déroge ici, mais il semble que la dérogation soit légère, sono ne paraissant indiquer qu'une différence d'accent. — (4) 430, nec Apollinis infula texit, réminiscence d'*Il.*, I, 28 Μή νύ τοι οὐ χραίσμῃ σκῆπτρον καὶ στέμμα θεοῖο. — (5) L'idée de faire périr Coroebus en présence de sa fiancée et pour la défendre appartient sans doute à Virgile, qui a vu là un bel effet sentimental.

P. 193. (1) 438 sq. est une réminiscence d'une tournure homérique, *Od.*, VIII, 519, sq. où il est question de l'attaque de la maison de Déiphobe par Ulysse accompagné de Ménélas κεῖθι δὴ αἰνότατον πόλεμον φάτο τολμήσαντα Νικῆσαι. — (2) 441, acta testudine, IX, 505, acta pariter testudine ; dans l'attaque du camp troyen par Turnus, la tortue est, comme ici, disloquée et broyée ; c'est la répétition d'un motif déjà employé. — (3) 442 sq. Les soldats gravissent les échelons — nituntur gradibus — en s'élevant jusqu'au haut des montants de la porte — sub ipsos postes — laquelle n'est pas encore attaquée. — (4) 447, extrema iam in morte, locution toute faite répétée, XI, 846, cf. II, 533, quamquam in media iam morte tenetur. 446, quando ultima cernunt, 459, miseri... Teneri a pour but, en peignant la situation critique des défenseurs du palais, de montrer combien le secours d'Énée est nécessaire ; malheureusement il est peu efficace ; on voit bien l'intention de Virgile, mais il ne l'a réalisée que faiblement.

P. 194. (1) 460 sqq. turrim... unde omnis Troia uideri ; Virgile amalgame ici deux passages de l'*Iliade*, XXI, 526 Ἑστήκει δ' ὁ γέρων Πριάμος θείου ἐπὶ πύργου (= turrim) et XIII, 13 sq., où il est question du point le plus élevé de Samothrace, qui sert d'observatoire à Poseidôn ἔνθεν γὰρ ἐφαίνετο πᾶσα μὲν Ἴδη, Φαίνετο δὲ Πριάμοιο πόλις καὶ νῆες Ἀχαιῶν. — (2) 469, vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus, locution fixée que Virgile a répétée avec une variante, VI, 273. Vestibulum ante ipsum primisque in faucibus Orci. — (3) 470, telis et luce coruscus aëna est imité d'*Il.*, XIII, 340 ὅσσε δ' ἀμερδεν Αὐγὴ χαλκείη κορύθων ἀπὸ λαμπομενάων. — (4) 471-475 nous présentent un serpent menaçant reluisant dans sa peau neuve et pareil à un guerrier dans son armure d'airain ; l'*Il.*, XXII, 93 sqq. compare Hector attendant Achille à un serpent roulé dans son trou qui, le regard terrible, guette le passant ; les deux choses sont différentes ; pourtant l'imitation est attestée par l'identité mala gramina pastus = Βεβρωκὼς κακὰ φαρμακά ; le tout est dit dans le style orné et élégant propre à Virgile ; il faut noter

qu'il s'est emprunté à lui-même des traits de la description d'un serpent qui dérive en partie de Nikandre *Theriac.*, 359 sqq., traits pittoresques qui du reste ne sont pas chez Nikandre, qu'il a retravaillés en introduisant des effets de style ; 473 sqq. Nunc positis nouus exuuiis nitidusque iuuenta Lubrica conuoluit sublato pectore terga Arduus ad solem et linguis micat ore trisulcis = *G.*, III, 437 sq. Cum positis nouus exuuiis nitidusque iuuenta Voluitur, 426 Squamea conuoluens sublato pectore terga, 439 Arduus ad solem et linguis micat ore trisulcis. Si l'on se reporte à II, 379 sqq., on voit que, dans un court espace, Virgile a emprunté à l'*Iliade* deux comparaisons où figure un serpent et qu'il y manifeste le même procédé, c'est-à-dire qu'il embellit Homère par des effets de style et reproduit des passages des *Géorgiques*. Il est notable qu'obligé par le sujet du II[e] livre de s'éloigner de l'*Iliade*, qui ne lui offrait rien d'équivalent, il en tire cependant des comparaisons et des imitations de détail. — (5) 476. Περίφας, le plus brave des Étoliens, est nommé dans l'*Il.*, V, 842 et 847, les deux fois avec l'épithète de πελώριος qui correspond à ingens ; ce ne peut pourtant pas être lui qui agit ici, car il est tué par Arès ; Apollon prend la figure d'un autre Περίφας, héraut troyen, pour exciter Énée au combat, *Il.*, XVII, 323 sqq. — (6) 479 sqq., cf. 491, ui patria ; Virgile veut nous donner l'impression que Pyrrhus est un autre Achille, mais avec une férocité qui lui vaudra plus loin l'outrage de Priam.

P. 195. (1) 485, in limine primo, 469, primoque in limine, locution fixée. — (2) 486, Serv. : de Albano excidio translatus est locus ; Virgile s'inspire donc d'Ennius. — (3) 487, cauae aedes correspond au Cauaedium de la maison romaine ; Virgile, qui a pour système de ne pas dépayser le lecteur par une couleur locale trop prononcée, ne représente pas le μέγαρον homérique et lui substitue le palais romain dans lequel il suit plus aisément l'action. — (4) 488, ferit aurea sidera clamor, *Il.*, II, 153 αὐτὴ δ' οὐρανὸν ἶκεν ; en ajoutant aurea Virgile vivifie une locution banale et crée un beau vers d'aspect parnassien. — (5) 490, réminiscence d'Apollon., *Arg.*, IV, 26 sq. où Médée κίσσε δ' ἐὸν τε λέχος καὶ δίκλιδας ἀμφοτέρωθεν Σταθμοὺς καὶ τοίχων ἐπαφίσατο ; mais le sentiment de désespoir farouche appartient à Virgile. — (6) 495, loca milite complent, 20, uterumque armato milite complent ; fin d'hexamètre répétée mécaniquement. — (7) 496 sqq. Comparaison analogue 305 sqq. ; Virgile s'est inspiré librement d'*Il.*, V, 88 sqq. ; des deux côtés le torrent renverse des obstacles, mais ce ne sont pas les mêmes. — (8) 499 sqq. Vidi ipse est un rappel intentionnel de 5, quaeque ipse miserrima uidi ; en même temps Virgile imite Eurip., *Troad.*, 485 sq., καὶ τὸν φυτουργὸν Πρίαμον... Τοῖσδε δ' εἶδον ὄμμασιν Αὐτὴ κατασφαγέντ' ἐφ' Ἑρκίῳ πυρᾷ et il reproduit les deux fragments de l'*Andromaque* d'Ennius cités par Cic., *De Orat.*, III, 26, 102, 58, 217, *Tuscul. disp.*, I, 35, 85, Vidi ego te adstantem ope barbarica Tectis caelatis laqueatis Auro ebore instructam regifice. Hæc omnia uidi inflammari, Priamo ui uitam euitari, Iouis aram sanguine turpari. — (9) 503-507 sont inspirés directement d'*Il.*, VI, 244 sqq. dans le palais de Priam Πεντήκοντ' ἔνεσαν θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο Πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι · ἔνθα δὲ παῖδες Κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισιν avec insertion d'expressions empruntées au passage d'Ennius cité à la note précédente ; barbarico auro = ope barbarica...

auro ; en outre postesque superbi se trouve chez Lucr., IV, 1174. — (10) On est étonné de la répétition du mot postes qui se trouve 442, 454, 480, 490, 493, 504, c'est-à-dire six fois en 68 vers ; c'est là une preuve que les morceaux dont l'ensemble forme la description du siège et de la prise du palais de Priam ont été rédigés fragmentairement. — (11) 509 sq. Arma.... desueta, trementibus aeuo... numeris, 510 nequiquam... inutile ferrum ; nequiquam revient 515 pour faire pressentir le tragique et inévitable dénouement et 546 au moment suprême ; 509-510 arma... circumdat... umeris, XII, 88 circumdat loricam umeris. — (12) 512 Aedibus in mediis... fuit... ueterrima laurus, VII, 59 Laurus erat tecti medio, répétition du même motif ; cf. ce que raconte d'Auguste Suét., *Aug.*, 92 Enatam inter iuncturas lapidum ante domum suam palmam in compluuium deorum Penatium transtulit, ut coalesceret magno opere curauit ; il semble bien que le laurier de Priam doive quelque chose au palmier d'Auguste.

P. 196. (1) 521 sq. nec defensoribus istis Tempus eget, non, si ipse meus nunc adforet Hector rappelle intentionnellement 291 sq. si Pergama dextra Defendi possent, etiam hac defensa fuissent ; en insistant sur le fait qu'Hector lui-même aurait été impuissant à sauver Troie, Virgile nous invite à ne pas être sévères pour Énée, à qui il serait injuste de demander de faire mieux ; il tente ainsi de faire accepter le rôle ingrat qu'il lui prête. — (2) 528 uacua atria lustrat, XII, 474 alta atria lustrat hirundo, locution fixée reprise dans des circonstances toutes différentes. — (3) 530 Insequitur iam iamque manu tenet et premit hasta, XII, 748 Insequitur trepidique pedem pede feruidus urget, répétition du même motif. — (4) 536 sq. Di, si qua est caelo pietas, quae talia curet, Persoluant grates dignas et praemia reddant Debita, I, 603 sqq. di tibi, si qua pios respectant numina,... Praemia digna ferant, VI, 529 Di, talia Grais Instaurate, pio si poenas ore reposco, formule fixée d'adjuration solennelle. — (5) 545 rauco... aere, effet auditif qui n'ajoute rien à l'émotion et qui est de couleur parnassienne. — (6) 550 nunc morere est répété X, 743 ; c'est une imitation d'*Il.*, XXII, 365 τέθνατι, mais Achille n'adresse le mot à Hector qu'après sa mort ; les deux fois Virgile a enchéri sur la cruauté. — (7) 550 sq. Pyrrhus n'a aucune raison de traîner Priam jusqu'à l'autel pour le tuer ; c'est donc un trait d'auteur, pour lui faire ajouter le sacrilège à la férocité. — (8) 552 sq. Virgile a préparé cette brutalité matérielle par l'état d'âme violent qu'il attribue à Néoptolème, exsultat 470, furentem Caede 499 sq., ardens 529. — (9) 556 sq. Le contraste tragique entre le désastre des Troyens et leur puissance passée est un motif que répète Virgile, suivant son usage d'insister sur les effets. — (10) 557 ingens n'est pas ici une imitation d'*Il.*, XXIV, 477 Πρίαμος μέγας ; le mot ingens figure 438, 476, 482, 489, 513, 557 ; Virgile a voulu produire dans ce passage l'effet du colossal, effet qu'il affectionne puisque le mot ingens revient 168 fois dans l'*Enéide*. — (11) D'après l'Ἰλίου πέρσις attribuée à Arktinos, Néoptolème tue Priam à l'autel de Zeus Herkeios, καὶ Νεοπτόλεμος μὲν ἀποκτείνει Πρίαμον ἐπὶ τὸν τοῦ Διὸς τοῦ Ἑρκείου βωμὸν καταφυγόντα Kink., p. 49 ; c'est la version suivie par Eurip., *Hekab.*, 23 sq., *Troad.*, 16 sq., 481 sq., Apollod., *Ep.*, 5, 21 ; elle est reproduite sur certains monuments figurés ; dans l'Ἰλιὰς μικρά Priam est arraché de l'autel de Zeus Herkeios et tué près

des portes de son palais Πρίαμον δὲ οὐκ ἀποθανεῖν ἔφη Λέσχεως ἐπ' τῇ ἐσχάρᾳ τοῦ Ἑρκείου, ἀλλὰ ἀποσπασθέντα ἀπὸ τοῦ βωμοῦ πάρεργον τῷ Νεοπτολέμῳ πρὸς ταῖς τῆς οἰκίας γενέσθαι θύραις Paus., X, 27, 1 sq. C'est la version reproduite d'après l'Ἰλιὰς μικρά expressément nommée sur une coupe en terre cuite de l'Antiquarium de Berlin, *Arch. Jahrb.*, 1898, p. 80 sqq., pl. 5. D'après Pacuvius cité par Serv., 506 et 557, Priam est saisi par Néoptolème dans sa maison, traîné au tombeau d'Achille et tué près du promontoire Sigée. La version de Virgile est une combinaison originale ; il fait tuer Priam dans l'intérieur de son palais ; il substitue donc à l'autel de Zeus Herkeios, qui se trouvait dans la cour du μέγαρον hellénique, l'autel des Pénates, qu'il paraît situer dans le peristylium de la maison romaine, lequel était fréquemment planté d'arbres ; Priam n'est pas arraché de l'autel par Néoptolème comme dans l'Ἰλιὰς μικρά, ce qui est tout naturel, mais ramené à l'autel par Néoptolème contre lequel il s'est élancé, ce qui ne s'explique guère, mais ajoute au meurtre l'impiété ; enfin Priam nous est représenté gisant sur le rivage, ce qui surprend ici, mais s'explique tout naturellement dans la version citée par Servius, d'après laquelle il est massacré au tombeau d'Achille. Virgile a fait un tableau dans lequel tout est combiné en vue du pathétique et de l'horreur mais non de la logique et de la vraisemblance de l'action, et cela est caractéristique de son art.

P. 198. (1) 566 aegra, hypallage pour aegri, montre qu'il s'agit d'une mort volontaire. — (2) 575 C'est ce mouvement de fureur qui chasse momentanément le souvenir de ses devoirs envers les siens. — (3) 576 sceleratas sumere poenas = a scelesta, comme 584 feminea = a femina, 585 merentis = a merente. — (4) 588 Talia iactabam, I, 102 Talia iactanti, locution fixée. — (5) 588 furiata mente se trouve déjà 407, locution fixée.

P. 199. (1) 577 Mycenas, cf. I, 650 sq. Ornatus Argiuae Helenae, quos illa Mycenis... Extulerat. — (2) 581 montre que tout le monologue est conçu sous l'impression actuelle du meurtre de Priam. — (3) 582 sudarit sanguine litus, Ennius cité par Nonius, p. 504, 32 terra sudat sanguine ; l'imitation d'Ennius est une raison accessoire d'accepter ces vers comme étant bien de Virgile. — (4) 586 sq. L'expression animumque explesse iuuabit Vltricis flammae, assouvir mon âme en contentant sa flamme vengeresse, a paru singulière avec raison ; elle est pourtant préparée par 575 sq., flammae correspond à exarsere ignes, ultricis à ulcisci. — (5) 590 refulsit a déjà été appliqué à Vénus, I, 402 rosea ceruice refulsit. — (6) 591 sq. Qualis... et quanta, *Il.*, XXIV, 629 sq. Ἦ τοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζ' Ἀχιλῆα Ὅσσος ἔην οἷός τε ; c'est une simple imitation de style, les circonstances étant toutes différentes. Virgile suit ici la tradition que les dieux sont plus grands que les hommes ; de même les personnages héroïsés 773 nota maior imago. — (7) 593 haec insuper addidit, XII 358, Atque haec insuper addit, locution fixée ; roseo... ore, cf. I, 402 rosea ceruice, a été appliqué par Virgile à Iris, IX, 5 roseo Thaumantias ore locuta est, c'est-à-dire banalisé. — (8) 595 quonam nostri tibi cura recessit ? nostri est expliqué par 596 ; Vénus se considère comme faisant partie de la famille. Expression analogue, *G.*, IV, 324 sq. quo tibi nostri Pulsus amor ? — (9) 596 prius =

avant de punir Hélène ; le mot présuppose nécessairement la scène qui précède. — (10) 598 Ascaniusque puer 563 parui casus Juli, cf. I, 267 sq. Virgile appelle indifféremment ici le fils d'Énée Ascagne et Iule sans donner aucune raison de ce double nom. — (11) C'est ce qui explique pourquoi l'incendie allumé par les Grecs dans son quartier et qui a atteint la maison de Déiphobe et celle d'Ucalégon n'a pas attaqué celle d'Anchise. — (12) Le mouvement est emprunté à l'*Il.*, III, 164 sq. où Priam dit à Hélène οὔ τι μοι αἰτίη ἐσσί · θεοί νύ μοι αἴτιοί εἰσιν, Οἵ μοι ἐφώρμησαν πόλεμον πολύδακρυν Ἀχαιῶν ; mais ce qui est chez Priam l'expression d'une indulgence délicate est chez Vénus un moyen risqué de se disculper. — (13) 602 Serv.-Dan. Latenter hic Venus suam purgat inuidiam dicendo Troiam deorum conspiratione subuerti ; poterat enim ei obici, quod nisi ipsa rapiendi Helenam Paridi auctor fuisset, Troia non fuisset euersa. C'est ce que lui objecte avec beaucoup de raison Junon, X, 88 sq. La situation de Vénus est en effet fort scabreuse ; elle s'en tire adroitement en taisant ce qui rejetterait sur elle la responsabilité. — (14) 603 sternitque a culmine Troiam, 290 ruit alto a culmine Troia, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — (15) 604 sqq. est imité d'*Il.*, V, 127 où Pallas dit à Diomède Ἀχλὺν δ' αὖ τοι ἀπ' ὀφθαλμῶν ἕλον, ἣ πρὶν ἐπῆεν Ὄφρ' εὖ γιγνώσκῃς ἠμὲν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα ; mais, outre que Virgile dit la chose dans un style plus orné, il en tire un effet bien plus puissant.

P. 200. (1) 612 sqq. Junon, acharnée contre les Troyens, ne pouvait guère manquer ici ; prima 613 = la première à son poste, I, 24 prima = au premier rang ; toutefois le trait qui la représente appelant les longues files des assaillants convient à un tableau d'ensemble, mais manque d'actualité puisqu'il y a longtemps que les Grecs sont dans la ville, cf. 373 sq. ; le couplet se termine par un vers inachevé et soulève des difficultés ; il est enchâssé dans le contexte de façon à interdire l'hypothèse d'une addition marginale ; mais nous venons de voir que Virgile a opéré une suppression importante au IIe livre ; il est possible qu'après l'hémistiche actuellement inachevé il y eût primitivement quelque chose que Virgile aura marqué du signe de la suppression et que, conformément au principe de son édition, Varius a omis : 614 ferro accincta, 671 ferro accingor, locution fixée. — (2) Les v. 622-623 dont le dernier est inachevé, sont superbes et résument le tableau d'ensemble ; il est certain pourtant qu'ils ne sont pas à leur place dans le contexte et ils se trahissent comme une addition marginale. Vénus vient de montrer à Énée les uns après les autres les dieux acharnés à la destruction de Troie ; ce n'est pas après son départ qu'Énée commence à les apercevoir, mais c'est à ce moment — *Tum uero* 624 — que l'anéantissement s'achève sous ses yeux ; on peut du reste expulser 622-623 du contexte sans qu'il en résulte une lacune. — (3) 624 considere in ignis se retrouve IX, 145, locution fixée. — (4) 626 sqq. Macr., *Sat.*, V, 11, 9, rapprochant la comparaison de celle d'Homère, *Il.*, XIII, 389 sqq. dont elle est imitée, dit avec raison : Magno cultu difficultatem abscidendae arboreae molis expressit, cum nullo negotio Homerica arbor absciditur ; il est certain que Virgile s'est efforcé de rendre la chute de l'arbre solennelle et dramatique ; l'image pourtant reste maigre par rapport à l'anéantissement d'une ville entière ; dans l'*Il.*, XIII, 389 sq., XVI, 482 sqq., cf. IV, 442 sqq.,

c'est un guerrier jeté à terre qui est comparé à un arbre abattu ; par suite la comparaison agrandit, tandis qu'ici elle rapetisse ; il s'en faut que l'imitation homérique ait toujours servi heureusement Virgile ; un certain nombre de passages contre lesquels on a des objections à faire sont des emprunts homériques qui détonnent ; concusso uertice nutat 629, sublimi uertice nutant, IX, 682, fin d'hexamètre répétée mécaniquement. — (5) 633. Ici se termine la série d'aventures qui commence au v. 336 ; dant tela locum flammaeque recedunt rappelle expressément in flammas et in arma feror ; 633 est important dans l'intention de Virgile, puisqu'il montre que, sans l'intervention de Vénus, Énée était perdu ; il s'est donc exposé noblement aux plus grands dangers. D'après une forme de la tradition à laquelle Virgile fait allusion I, 382, matre dea monstrante uiam, Vénus aurait indiqué à Énée la voie à suivre lorsqu'il s'embarqua ; d'après une autre, elle lui aurait facilité la sortie de Troie. Virgile qui connaît la légende la transporte au retour d'Énée de l'Acropole chez lui, ce qui semble une invention personnelle.

P. 201. (1) 634 patriae peruentum ad limina sedis, 620 tutum patrio te limine sistam ; l'identité de l'expression relie fortement les deux morceaux. — (2) Le discours d'Anchise soulève plusieurs objections : 640 est inachevé ; or, si l'on supprime 638-640, non seulement on ne crée pas de lacune, mais 641 se rattache exactement à 637 ; 637 nous avertit qu'Anchise se refuse à quitter Troie ; or de ce refus nous attendons les raisons et 641 sqq. donne immédiatement ces raisons ; cette suppression supprime le mot *aït*, qui introduit le discours ; mais *aït* manque également dans le discours d'Énée 657 sqq. ; il n'est donc pas nécessaire. On peut supposer que 638-640 sont une addition marginale, que Virgile a rédigée à une révision partielle du IIe livre, parce qu'il voulait prévenir le reproche d'égoïsme et que discedite 644 ne lui a point paru suffisant pour en préserver Anchise ; c'est le mot en effet que développent 638-640. D'autre part 645-6 n'ont jamais été et ne sauraient être expliqués raisonnablement : ipse manu mortem inueniam ne paraît pouvoir signifier autre chose qu'un suicide, hostili ne pouvant être sous-entendu ; c'est une solution ; miserebitur hostis l'ennemi aura pitié du vieillard désespéré et lui fera la grâce de lui ôter la vie, en est une autre ; mais il faudrait entre les deux une disjonctive ; d'autre part, si c'est par pitié que l'ennemi le tue, ce ne sera point parce qu'il convoite ses dépouilles ; c'est là une autre possibilité qui exclue la seconde et qui devrait y être rattachée par une disjonctive. Enfin — ceci n'est pas absolument décisif — il est étonnant qu'Anchise fasse si bon marché de la sépulture dans un poème où Énée rend avec tant de conviction et de conscience les derniers devoirs à tant de personnes. D'où l'hypothèse que Virgile avait jeté à la marge, sans prendre encore parti, ces indications et que, comme elles se trouvaient par hasard composer deux vers mises bout à bout, Varius les a transcrites telles quelles par scrupule d'éditeur timoré et bien que réunies ainsi elle fissent non-sens ; cf. un passage dans les mêmes conditions III, 684-686. Il est certain qu'après la suppression de 638-640 et de 645-648, le discours d'Anchise se suffit à lui-même et gagne en netteté, en force, en précision. — (3) 638 integer aeui est répété IX, 255 ; locution fixée, qui se trouve dans Ennius cité par Serv., IX, 253, deos aeui integros ; cf. Plaute, *Merc.*, III,

2, 7 : cum est sanguis integer. — (4) 644 positum corpus, Lucr., III ; 871 corpore posto. — (5) 647 sqq. Après son union avec Anchise, Aphrodite l'avait averti de présenter son fils comme le fils d'une nymphe, car, s'il nommait sa mère véritable, Zeus le foudroierait ; ceci en rapport avec la légende d'après laquelle l'union avec Anchise avait été imposée par Zeus à Aphrodite en punition de son orgueil ; Zeus trouvait ainsi la punition suffisante et ne voulait pas de publicité. Anchise, en buvant avec ses compagnons, révèle le secret et est touché par le tonnerre de Zeus ; les effets de ce coup de tonnerre sont racontés différemment : suivant quelques-uns il est tué, suivant d'autres il est paralysé ou rendu aveugle. Virgile ne s'explique pas formellement sur son infirmité ; le fait qu'Énée l'emporte sur ses épaules montre qu'il ne peut pas marcher ; il peut cependant se lever 699 ; il s'agit donc d'une faiblesse des jambes et non d'une véritable paralysie. Cette infirmité n'est plus mentionnée dans la suite et n'empêche pas Anchise de jouer au III^e l. un rôle très actif. Elle ne sert donc qu'à expliquer les hésitations d'Anchise à partir et à souligner la piété filiale d'Énée. — (6) 655 Rursus in arma feror, 337 in flammas et in arma feror, identité de termes pour indiquer que c'est la même situation qui reparaît. — (7) 658 excidit ore est répété VI, 686 ; c'est donc une locution de forme fixe ; mais elle est employée dans deux circonstances tout à fait différentes et avec un sens différent ; ici non pas seulement « est tombé de tes lèvres », mais « a échappé à tes lèvres ».

P. 202. (1) 662 sq. montre que l'épisode de la mort de Priam était composé et inséré dans le texte quand Virgile a écrit ce morceau, mediis hostem in penetralibus 665 est un rappel direct de medium in penetralibus hostem. — (2) 664 per tela per ignis rappelle directement 632 sq. — (3) 673 sqq. Il est possible que Virgile ait songé à la scène célèbre entre Hector et Andromaque, *Il.*, VI, 392 sqq. ; mais il n'y a pas de rapport direct. — (4) 682 sqq. Ce prodige était un prodige familier aux Romains ; il était, dit-on, arrivé à Servius Tullius enfant, pendant son sommeil, et Tanaquil l'avait interprété en disant : eum clarum fore usque ad ultimam uitam, Serv., 683 ; Virgile n'en donne pas l'explication ; il se peut qu'il l'entende simplement ainsi ; il l'a répété VII, 71 sqq. en l'appliquant à Lavinia et là il l'explique en disant que la miraculée aura un sort illustre mais au prix de malheurs pour le peuple. C'est aussi la signification du prodige de la flèche embrasée, V, 519 sqq. ; Aceste sera roi, mais une partie de la flotte d'Énée est incendiée. — (5) 688 caelo palmas cum uoce tetendit, X, 667 duplicis cum uoce manus ad sidera tendit, locution fixée variée légèrement. — (6) Tout ceci est purement romain ; il y a quelque chose d'analogue, *Od.*, XX, 98 sqq. où Ulysse demande à Zeus une φήμη et un τέρας ἄλλο. Zeus l'exauce en faisant entendre un coup de tonnerre, puis la φήμη se produit ; ce qui distingue Virgile, c'est l'observance des formes du rituel romain. — (7) 697 signantemque uias, V, 526 signauitque uiam flammis, locution fixée. Servius, I, 382, rappelle la légende d'après laquelle l'étoile de Vénus aurait guidé Énée jusqu'au territoire de Laurente. Naturellement, Virgile n'a jamais songé à la suivre et elle est incompatible avec la forme qu'il a donnée à la teneur de l'*Enéide* ; mais il se peut qu'il lui ait emprunté l'étoile filante. — (8) 702 sq. Di patrii... uestro... in numine

Troia est, IX, 247. Di patrii, quorum semper sub numine Troia est, c'est une dominante exprimée par une forme fixe.

P. 203. (1) 705 sq. per moenia clarior ignis Auditus, 301 Clarescunt sonitus, c'est le même effet répété. — (2) 708 Ipse subibo umeris, IV, 599 quem subiisse umeris confectum aetate parentem, souvenir direct du récit d'Énée, qui montre avec quelle attention Didon l'a écouté. — (3) 715 Religione patrum se retrouve VIII, 598, locution fixée. — (4) 717 Tu genitor cape sacra manu patriosque penates,293 sacra suosque tibi commendat Troia penates, 320 sacra manu uictosque deos, passages de concordance et de rappel ; Virgile ne détermine point quels sont ces objets sacrés qu'Énée emporte indépendamment des Pénates ; sans doute la statuette de Vesta et le feu sacré 296 sq. Énée portant son père sur ses épaules, tenant d'une main ses armes, donnant l'autre à Iule, ne pouvait évidemment pas se charger des Pénates ; c'était là une raison suffisante pour qu'il les confiât à son père. C'est sans doute à une révision partielle et en se souvenant d'*Il.*, VI, 266 sq. où Hector, revenant du combat, dit à sa mère : Χερσὶ δ' ἀνίπτοισιν Διὶ λείβειν αἴθοπα οἶνον Ἄζομαι que Virgile a voulu expliquer la chose par un rite religieux et qu'il a ajouté à la marge les v. 718-720 dont le dernier est inachevé ; cf. Macr., *Sat.*, III, 1, 1-8 et Tite-Live, XLV, 5, 4 : cum omnis praefatio sacrorum eos, quibus non sint purae manus, sacris arceat. — (5) Serv., 711... bene ire singulos facit : scit enim multitudinem facile posse deprehendi. Serv.-Dan. « longe » ideo ut scit prooeconomia, quod errare potuerit. — (6) 721 latos umeros est l'expression homérique : εὐρέας ὤμους ; quant à la peau de lion elle est également homérique, *Il.*, X, 23 sq. en parlant d'Agamemnon Ἀμφὶ δ' ἔπειτα δαφοινὸν ἑέσσατο δέρμα λέοντος Αἴθωνος μεγάλοιο ποδηνεκές.

P. 204.— (1) 749 cingor fulgentibus armis; c'est l'expression homérique : τεύχεα παμφανόωντα . Il ne faut pas attribuer une importance spéciale au mot fulgentibus et y voir de la part d'Énée une preuve de la négligence de précautions nécessaires, cf. 734 ardentis clipeos... aera micantia. — (2) 753 sq. uestigia retro obseruata sequor, IX, 393 uestigia retro Obseruata legit, même motif répété dans les mêmes termes.

P. 205. (1) 763 Troïa gaza se trouve déjà I, 119, locution fixée. — (2) 764 ongo ordine se retrouve I, 701, VI, 754, locution fixée. — (3) 768, Ausus quin etiam..., etc. n'est pas à sa place après 761-767; quin etiam enchérit sur ce qui précède ; or ce n'est pas une grande hardiesse que de regarder le butin réuni par les Grecs ; si au contraire on supprime 761-767 la gradation s'établit naturellement. Pour retrouver Créuse, Énée a traversé une partie de la ville, ce qui est périlleux, et est retourné chez lui ; or les Grecs sont là ; il aurait pu tomber entre leurs mains. Ensuite il monte à l'Acropole qu'il a laissée occupée par les Grecs. Ne réussissant pas à trouver Créuse, il l'appelle à haute voix, ce qui est le comble de l'imprudence, car cela peut le faire découvrir. Ceci, ainsi que le vers inachevé, montre que nous avons affaire à une addition marginale. En mettant Énée à même d'apercevoir les captives, Virgile voulait sans doute lui faire constater qu'elle n'était point parmi elles ; 761-767 sont le début d'un développement qu'il n'a pas fait ; peut-être aurait-il dit que cette absence de Créuse faisait craindre à Énée un sort plus cruel. On remarquera que le morceau 785-787, qui se termine par un vers inachevé,

a pour but d'attester que Créuse ne sera point captive ; or, si on le supprime et si on met entre parenthèses lacrimas dilectae pelle Creusae 784, non seulement on ne crée pas de lacune, mais on obtient une suite meilleure, sed me 788 s'opposant directement à tibi 784 ; elle vient d'apprendre à Énée le sort qui l'attend, elle lui fait connaître son sort à elle. On peut croire que les deux additions marginales 761-767 et 785-787 sont en rapport étroit et que Virgile les a écrites en même temps, se réservant d'en tirer parti plus tard. D'après une forme de la légende, la femme d'Énée, Eurydiké, dans l'épopée ionienne, Créuse plus tard, accompagnait Énée dans sa fuite. Pausanias dit qu'elle figurait parmi les captives dans le tableau de Polygnote à Delphes, mais il ajoute X, 26, 1 ἐπὶ δὲ τῇ Κρεούσῃ λέγουσιν ὡς ἡ θεῶν μήτηρ καὶ Ἀφροδίτη δουλείας ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων αὐτὴν ἐρρύσαντο. C'est cette dernière forme de la légende que Virgile a adoptée ; mais c'est peut-être sous l'influence de la seconde, à savoir qu'elle avait été emmenée en captivité, qu'il a rédigé les deux additions marginales en question. — (4) 772 infelix simulacrum parce qu'il ne lui rendra pas Créuse qu'en réalité il n'a plus revue, nec post oculis est reddita nostris 740 ; le mot umbra est singulier, puisque Créuse est vivante ; il est peut-être employé parce que, cela, Énée ne le sait pas encore ; en réalité, c'est une apparition comme les apparitions de rêve. — (5) 774, cf. *Il.*, XXIV, 359 sq. Ὀρθαὶ δὲ τρίχες ἔσταν ἐνὶ γναμποῖσι μέλεσσιν, Στῆ δὲ ταφών· Virgile a ennobli la formule en remplaçant les poils par les cheveux. — (6) 777 o dulcis coniunx se trouve *G.*, IV, 465, dans un passage dont la rédaction est contemporaine de celle des premiers livres de l'*Enéide* ; sine numine diuom se retrouve V, 56, VI, 368, etc., locution fixée, qui rappelle *Il.*, V, 185 οὐχ ὅγ' ἄνευθε θεοῦ τόδε μαίνεται, *Od.*, VI, 240 οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν. — (7) 780 uastum maris aequor arandum rappelle directement 295 : pererrato... ponto. — (8) 781 sq. ubi Lydius arua Inter opima uirum leni fluit agmine Thybris est imité d'Ennius cité par Macr., *Sat.*, VI, 4, 4 : quod per amoenam urbem leni fluit agmine flumen ; Virgile a remplacé les mots qui ne convenaient pas, Rome n'étant pas encore fondée ; il a remplacé flumen par Thybris parce qu'une désignation précise était nécessaire et que fluit flumen n'était pas de son style. — (9) 792-794 répétés VI, 700-702 sont une traduction libre d'*Od.*, XI, 206 sq. avec addition d'un souvenir d'Apollon., IV, 877, πνοίῃ ἰκέλη = par leuibus uentis. Seulement dans l'*Od.*, où Ulysse veut embrasser sa mère, celle-ci lui explique ce que c'est qu'une ombre ; ces vieilles formules appliquées à Énée, qui n'a pas la naïveté des héros homériques, sont déplacées. Le passage analogue, *Il.*, XXIII, 99 sqq. a influencé *G.*, IV 499 sqq. ἠύτε καπνός = ceu fumus ; multa uolentem Dicere, *En.*, II, 790 sq. se trouve également *G.*, IV 501 sq., *En.*, IV, 390, VII, 449 avec quelques variantes.

P. 206. (1) Ce qu'il faut remarquer, c'est que l'indication regia coniunx Parta tibi 783 sq. devrait faire réfléchir Didon, si la passion n'était pas aveugle. — (2) 796 sq., Serv.-Dan. voit là une adaptation de Naevius ramenée au style virgilien.

CHAPITRE IV

LE TROISIÈME LIVRE DE L'« ÉNÉIDE »

Préparatifs. Départ de Troade (1-12). — **1**. Didon, I, 753 sqq., avait demandé à Énée de lui raconter les malheurs de Troie dûs à la perfidie des Grecs et ses voyages errants ; le II^e^ livre répond à la première partie de la question, le III^e^ à la seconde (1) ; toutefois, le II^e^ livre est rattaché directement aux termes mêmes dont s'est servi Didon par la reprise des mots *insidiae Danaum*, tandis que le mot *errores* ne figure pas dans le III^e^ (2). Ce qui est plus important, c'est que le II^e^ livre est soudé étroitement au I^er^ par la continuation immédiate de l'action : Didon interroge et tout de suite Énée répond. Il n'en est pas de même du III^e^ par rapport au II^e^. Après II, 804, on s'attend à ce qu'Énée donne quelques détails sur la façon dont il s'est installé dans la montagne ; au lieu de cela nous trouvons un préambule qui donne une vue grandiose de la destruction de Troie, mais qui ne s'expliquerait que si Virgile signalait une pause dans le récit d'Énée ; cette pause s'expliquerait, puisque ce récit est très long et qu'il pourrait naturellement être coupé en deux parties ; on comprendrait qu'Énée reprenant la parole résumât les événements antérieurs ; mais le texte n'indique pas cette pause. Le récit d'Énée paraît fait sans interruption à la suite d'un banquet ; il n'y a pas de suspension de séance. Il suit que les v. 1 sqq. ont dû étonner les auditeurs, en d'autres termes, que le III^e^ livre a été composé indépendamment du II^e^, ce qui explique l'existence du préambule, lequel coupe la continuité de la narration.

Il y a dans ce préambule des choses qui sont en accord avec le II^e^ livre et qui témoignent de l'unité de la conception de l'*Enéide* ; que Troie ait été anéantie par la volonté des dieux — *uisum superis* 2 —, c'est là une affirmation qui est une dominante du II^e^ livre ; qu'ils soient dans la main des destins — *fata* 7, *fatis* 9 —, c'est une autre

dominante du IIe livre. On peut admettre que, malgré les avertissements d'Hector et de Créuse, ils consultent les dieux sur la direction à prendre — *auguriis diuom* 5 — ; mais Énée sait pertinemment qu'il doit s'exiler (1) ; les *auguria diuom* ne peuvent lui recommander de rechercher des pays déserts — *desertas... terras* 4 —, ce qui n'est justifié que pour la Crète (2), tandis que l'Italie, but du voyage, n'est pas un pays désert ; les *auguria diuom* l'auraient donc trompé. Mais surtout on ne comprend pas qu'averti par Hector et par Créuse qu'il doit traverser de vastes espaces de mer, il s'en aille aborder sur la côte voisine de Thrace et spécialement qu'il essaie de relever Troie en Thrace quand Créuse lui a nommément désigné le Tibre. Ces contradictions prouvent jusqu'à l'évidence que le IIIe livre est indépendant du IIe.

Les voyages d'Énée sont la contre-partie de ceux d'Ulysse, mais ils en sont très différents et l'imitation de Virgile a un caractère très spécial. D'abord il a réduit singulièrement le nombre des aventures qui ont pour origine l'*Odyssée* : nous ne retrouvons que Circé, Charybde et Scylla, les bœufs mangés, le Cyclope. Ensuite Virgile ne pouvait répéter les aventures d'Ulysse en substituant Énée à celui-ci ; il s'est donc borné à y faire allusion pour attester sa dépendance de l'*Odyssée*, mais en faisant jouer à Énée un rôle tout autre que celui d'Ulysse. De Circé il ne fait qu'une courte mention et il y est revenu au début du VIIe livre ; Charybde et Scylla sont décrites, cette dernière autrement que chez Homère, mais Énée ne s'engage pas entre elles et ne tente point de passage périlleux ; les bœufs mangés apparaissent dans des circonstances très différentes et l'aventure n'a pas les mêmes conséquences ; enfin Énée ne va pas chez le Cyclope, et c'est par un récit résumant celui de l'*Odyssée* que nous apprenons ce qui y est arrivé à Ulysse. Enfin le caractère sérieux du récit odysséen a disparu. Les parages que fréquente Énée étaient bien connus des Romains ; ils n'avaient rien de fabuleux et les contemporains d'Énée les connaissaient pour y être allés. Il ne s'agissait même pas de raconter des voyages à la découverte comme dans la première partie des *Argonautiques* d'Apollonios ; la géographie des lieux où passe Énée était fixée et on ne pouvait rien en dire de nouveau. Les périls que court Ulysse et dont il sort à son honneur grâce à son courage et à son ingéniosité ont forcément disparu. Énée ne court presque aucun danger et surtout ne provoque pas le danger. Le caractère de ses voyages c'est d'être familial et de consister en partie en des visites faites à des amis ou à des parents. Les Troyens sont rattachés par des liens d'hospitalité à la famille régnante de

Thrace ; à Délos, il se trouve que le prêtre-roi Anius est un vieil ami d'Anchise ; en Épire, ils rencontrent Hélénus, le fils de Priam, et Andromaque, la veuve d'Hector, fixés dans une Troie nouvelle. En outre, une différence essentielle entre Énée et Ulysse, c'est que celui-ci erre à l'aventure. Virgile a imaginé pour les voyages d'Énée un principe directeur qui lui appartient en propre et qui, du reste, ne lui a pas donné tous les résultats qu'il en attendait : faire partir les Troyens ignorants du but et le leur révéler progressivement, de telle sorte que leurs étapes soient marquées par des oracles. Ne sachant point d'abord où ils vont, ils tentent de s'établir en Thrace ; un prodige leur montre qu'ils ont fait fausse route. Ils vont donc à Délos consulter Apollon ; il eût mieux valu commencer par là ; l'oracle mal interprété les conduit en Crète ; l'insuccès de la colonisation leur apprend qu'ils se sont trompés. Là, les Pénates leur révèlent clairement que c'est en Italie qu'ils doivent se fixer. Désormais ils n'ont plus qu'à chercher à gagner l'Italie et le III^e^ livre menace de tourner court. Il faut donc inventer autre chose. Une tempête les détourne de leur chemin ; de même au I^er^ livre une tempête les éloigne de l'Italie ; c'est le même motif qui se répète ; peut-être dans l'*Enéide* définitive, Virgile aurait-il supprimé cette tempête écrite avant celle du I^er^ livre, mais qui fait double emploi, en conservant celle du I^er^ livre autrement développée et importante. Quoi qu'il en soit, les Troyens obtiennent encore là une longue prophétie, celle d'Hélénus, mais qui a un caractère différent des précédentes, puisque, le but étant connu, il ne s'agit plus que de l'atteindre par le chemin et avec les moyens les plus sûrs. Désormais l'intérêt du livre n'est plus que dans les incidents de la navigation.

La superbe Ilion est tombée (1) ; bâtie par Neptune, ses ruines fument à terre (2). On fait les préparatifs de départ, on consulte les dieux, on construit la flotte ; pour ces opérations, Énée emploie la première personne du pluriel : *agimur* 5, *molimur* 6, *contrahimus* 8, ce qui montre qu'il n'est pas le directeur unique de l'expédition. En effet c'est Anchise qui, tout à fait au début de la belle saison (3), donne le signal du départ (4) et ainsi s'affirme cette dualité de direction qui règne dans tout le III^e^ livre, les fonctions d'Anchise et celles d'Énée n'étant pas strictement distinguées, bien qu'Anchise ait spécialement le rôle d'interprète des dieux. C'est une collaboration familiale que Virgile a instituée, collaboration qui, dans son intimité, fait le plus grand honneur aux bons sentiments du père et du fils, mais qui diminue la responsabilité d'Énée en ne concentrant pas dans sa personne toute l'initiative du chef. Ni Ulysse ni Jason ne

partagent ainsi leur autorité. Ce qui appartient en propre à Énée ce sont les sentiments, Virgile étant plus soucieux de le faire valoir par ses sentiments que par ses faits et gestes. Seul il pleure en quittant les champs où fut Troie — *campos ubi Troia fuit* 11 —, ce qui est touchant (1). Puis il s'embarque avec ses compagnons, son fils — *gnatoque* 12 —, que Virgile ne laisse jamais oublier, et les Pénates, qui sont les grands dieux (2).

Fondation d'Aeneadae. Polydore. (13-68) — **2.** Énée se dirige vers la Thrace (3) et y aborde. Le motif qui le guide c'est qu'il existe des liens d'hospitalité entre la famille régnante de Thrace et celle de Troie. Il est singulier qu'il ne s'enquière point des hôtes qu'il comptait y rencontrer et qu'il agisse comme dans un pays inhabité. Virgile ne s'inquiète pas toujours de la vraisemblance des faits matériels. Sur le rivage (4) il fonde une ville — c'est sa première tentative et elle est malheureuse, *fatis ingressus iniquis* 17 — et il imagine pour elle un nom tiré du sien : Aeneadae (5). Puis il offre un sacrifice à sa mère, aux dieux sous les auspices desquels la construction de la ville a été commencée et immole un taureau à Jupiter (9). C'est surtout dans ce livre qu'il apparaît comme pieux ; il fait des sacrifices et accomplit des rites. Alors se produit un prodige d'un genre macabre et sépulcral dont Virgile a soin de noter le caractère effroyable — *horrendum et dictu... mirabile monstrum* (7) 26 — et l'impression sur Énée — *frigidus horror* 29, *eloquar an sileam* ? 39 — ; nous sommes avertis qu'il nous faut frissonner. Sur une éminence voisine avaient poussé des cornouillers et des myrtes (8). Énée veut arracher des tiges de ces arbustes (9) pour orner les autels de feuillage (10) ; il voit découler de leurs racines rompues un sang noir qui tache la terre. Il recommence : même résultat épouvantable ; en proie à une foule de pensées (11), il supplie les nymphes des champs et Mars, dieu de la Thrace, de détourner cet affreux présage ; à une troisième tentative, un gémissement lamentable sort du tertre, une voix souterraine se fait entendre qui supplie Énée de ne pas tourmenter un mort enseveli, un compatriote, Polydore, dont c'est le sang qui coule, qui l'invite à fuir (12) ; il a été percé à cette place de traits qui ont pris racine. Énée est stupéfait — *obstipui* 48 — ; ses cheveux se dressent sur sa tête et sa voix reste dans sa gorge. C'est évidemment le comble de l'horreur. Il raconte alors brièvement l'histoire déplorable de Polydore dans des termes où Virgile s'inspire de très près de l'*Hécube* d'Euripide, poète pour lequel il avait beaucoup de goût et vers qui il se sentait une attirance (13). Confié au roi de Thrace par Priam son père, avec beaucoup d'or, au moment où celui-ci se voyait

assiégé [1] et commençait à prévoir la défaite, il a été égorgé par le traître, qui s'est mis du parti d'Agamemnon victorieux et s'est emparé de l'or [2]. L'histoire est assez analogue à celle de Sychée et de Pygmalion ; Virgile est pauvre dans l'invention des faits [3]. Énée demeure un instant glacé d'épouvante — *pauor* 57 — ; revenu à lui, il se conduit comme le prêtre romain qui, averti d'un prodige, en référait au Sénat, qui décidait des mesures à prendre pour apaiser les dieux. Il fait son rapport — *refero* 59 — aux principaux chefs et surtout à son père et leur demande leur avis — *sententia* 59 — ; la résolution unanime est d'abandonner un pays souillé par le crime ; auparavant on fait à Polydore des funérailles solennelles ; c'est la première des cérémonies funèbres que Virgile accumule dans l'*Enéide* ; elle est décrite sommairement ; mais l'essentiel du rituel romain s'y trouve : construction d'un tumulus [4] colossal — *ingens* 62 —, autels lugubres pour les mânes [5], ornés de bandelettes sombres et de noirs cyprès, lamentations des Troyens [6], offrande de lait et de sang des victimes, adieu suprême adressé à l'âme qu'on installe dans son tombeau [7].

Oracle d'Apollon à Délos. Interprétation d'Anchise (69-120). — **3.** Aussitôt que le temps le permet on remet les navires à flot et on se réunit sur le rivage [8]. On quitte le port ; la terre et les villes disparaissent [9]. On se dirige vers Délos [10], île consacrée à la mère des Néréides et à Neptune Égéen [11], autrefois errante et qu'Apollon [12] a rendue stable en la rattachant à Myconos [13] et à Gyaros. De qui vient l'initiative ? Probablement d'Énée qui, n'ayant aucune notion sur le terme de ses voyages, veut consulter l'oracle. Les Troyens fatigués [14] débarquent et entrent avec un sentiment de vénération dans la ville d'Apollon ; tout est sacré à Délos. Ce n'est point par hasard, mais par amour du contraste qu'après avoir conduit les Troyens dans une terre scélérate, il les amène dans un pays saint par excellence. Le roi-prêtre [15] Anius s'oppose au roi meurtrier Polymestor. S'il avait voulu raconter des légendes, il aurait pu rapporter celle d'Anius dans laquelle se mélangent le culte d'Apollon et celui de Dionysos [16]. Mais son but n'est pas de narrer des histoires ; il se propose uniquement de concentrer l'attention sur ce qui arrive aux Troyens. Comme il tient à promener Énée en pays ami, il fait d'Anius un vieil ami d'Anchise, sans dire où et quand s'est formée cette amitié [17].

Énée s'approche avec un sentiment d'adoration [18] du temple d'Apollon [19] et demande au dieu [20] un oracle qui le tire de l'ignorance où il est sur le but de ses pérégrinations, qui lui assigne une demeure

fixe, une ville, une nationalité (1). Cet oracle est désigné par le mot romain *augurium* 89, qui n'est pas le mot propre. La réponse ne se fait pas attendre ; elle se produit dans des conditions, qui paraissent être celles de l'oracle de Delphes ; les Troyens se prosternent (2) ; l'oracle enjoint aux Dardanides de retourner dans le pays dont leurs ancêtres sont originaires ; c'est là que la race d'Énée, jusqu'à sa postérité la plus reculée, deviendra la maîtresse de l'univers (3), prédiction que Virgile ne se lasse pas de répéter parce qu'elle est fondamentale dans l'*Enéide*. Les Troyens viennent d'être en proie à de fortes émotions religieuses ; ils accueillent les paroles du dieu avec une joie énorme — *ingens* 99 — et tumultueuse — nous suivons ainsi leurs états d'âme —, et ils réclament l'explication de leur sens mystérieux ; cette explication, c'est Anchise qui la donne en se remémorant des souvenirs anciens et en s'adressant (4) aux *proceres* 103, comme Énée s'était adressé à eux à propos du prodige de Polydore ; mais elle est erronée, parce qu'il n'a pas vu que le mot important de l'oracle était *Dardanidae* 94. Il pense que le pays désigné doit être la Crète, où il y a un mont Ida et qui est le berceau de la race troyenne, *gentis cunabula nostrae* 105 correspondant à *antiquam... matrem* 96, cf. 94 sq. ; la Crète est un pays très fertile — *uberrima regna* 106 correspondant à *ubere laeto* (5) 95 —, mais il se prend ici à un détail qui lui cache le principal ; c'est de Crète qu'est venu Teucrus, qui a fondé un royaume en Troade, à une époque où Ilion, où la citadelle de Pergame n'existaient pas et où la population habitait encore dans les vallées (6) ; c'est de là qu'est venu le culte de Cybèle avec les Corybantes, que Virgile, par un syncrétisme usuel dans l'antiquité confond avec les Curètes, prêtres de Jupiter (7). Il exhorte donc les Troyens à gagner la Crète, qui, avec un vent favorable, n'est distante que de trois jours (8) et pour compléter le caractère religieux de l'épisode, il offre un sacrifice (9).

Séjour en Crète. Prophétie des Pénates. Départ (121-191). — **4.** Les Troyens apprennent par la renommée (10) — moyen noble et épique — qu'Idoméneus a abandonné son royaume paternel en Crète — Virgile, suivant son habitude dans tout ce passage, ne raconte pas à la suite de quels événements (11) — et qu'il y a là un territoire vacant. La navigation est décrite en quelques vers où se pressent des noms grecs harmonieux accompagnés d'épithètes qui sont pittoresques, mais qui ne témoignent pas d'impressions personnelles ; Virgile, au moment où il écrivait, n'étant pas encore allé en Grèce, c'est du pittoresque de lecture. Les Troyens côtoient Naxos, dont les collines sont fréquentées par les bacchantes — il n'est pas question de

la légende d'Ariane — Donysa qui est verte, Olearos, Paros d'une blancheur de neige — à cause de ses marbres — et, d'une façon générale, les Cyclades éparses sur la mer ; ils s'engagent dans les détroits, où la multitude des îles entretient un ressac perpétuel (1). Au point de vue des réalités, il est douteux qu'ils aient pu apercevoir Donysa qui leur est restée cachée par Naxos et c'est seulement après avoir longé la côte de Paros qu'ils se sont trouvés en vue d'Olearos ; Virgile est plus préoccupé de composer des vers harmonieux que de rivaliser d'exactitude avec un livre de bord. Dans ces passages difficiles on navigue à la rame ; le *nauticus clamor* (2), ce sont les cris rythmés des rameurs excités par le chef de nage et qui cherchent à se dépasser ; ils sont pressés d'arriver en Crète, séjour de leurs aïeux, et s'y exhortent réciproquement. Ils sont encore sous l'impression de la joie que leur a causée l'oracle et qui contraste avec le sort malheureux qui les attend. Une fois en pleine mer on trouve un vent favorable (3) et on met à la voile ; on aborde sans encombre — *adlabimur* 131 — en Crète. Énée nous apparaît pour la seconde fois dans le rôle de fondateur de ville ; cette description, un peu plus développée que celle de la fondation d'Aeneadae (4), n'est qu'un modeste diminutif de ce que sera celle de la fondation de Carthage. Quant à l'état d'âme d'Énée, nous voyons que celui-ci apporte là toute son ardeur — *auidus* 132 —, qu'il est heureux de remplir son désir — *optatae urbis* 132 — ; il appelle la ville Pergame (5) ; ses compagnons accueillent le nom avec joie ; il les exhorte à aimer leurs foyers — c'est un trait fondamental de son caractère que l'attachement à la famille — et à construire sur l'emplacement de la citadelle (6).

La réalité ne répond pas à ces espérances et à cette allégresse ; on venait de tirer à sec les navires sur le rivage ; on était occupé de mariages et d'agriculture, quand éclate une peste qui s'attaque aux hommes, une calamité qui atteint les arbres et les moissons, fléau que Virgile décrit brièvement avec des traits qu'il emprunte à Lucrèce et à ses propres *Géorgiques* (7). Puis la canicule vient brûler les champs qui demeurent stériles. C'est encore une tentative manquée. Anchise, qui a conseillé de venir en Crète, ne voit d'autre ressource que de retourner à Délos pour consulter de nouveau Apollon.

Ici les Pénates interviennent pour tirer les Troyens d'embarras ; il fait nuit (8) ; Énée est couché et endormi (9) ; les Pénates phrygiens qu'il a sauvés de l'incendie lui apparaissent exactement sous la forme de leurs images dans un rayon de lune qui se glissait à travers les fenêtres (10), soit qu'il s'agisse d'un effet qu'il a observé avant de s'endormir, soit que ce soit là un simple jeu de son imagination.

Ils calment ses inquiétudes (1) — c'est toujours un chef très préoccupé des choses — et lui tiennent un discours empreint de cette netteté et de cette précision qu'ont toujours les discours d'affaires chez Virgile : ce que lui dirait Apollon s'il revenait à Délos, il le lui dit (2) actuellement par leur bouche ; c'est lui qui les a envoyés dans sa maison — ce ne sont donc pas de vains simulacres, mais leurs personnes divines qui sont là —. Ils l'ont suivi depuis Troie ; ce sont eux qui glorifieront ses descendants et donneront l'empire à la ville qu'il fondera — toutes les fois qu'il est question des Romains, par anticipation, Virgile proclame leurs hautes destinées futures ; c'est une dominante —. Ils enjoignent à Énée de leur préparer un séjour digne d'eux et de continuer à fuir. Ce n'est pas la Crète que lui a désignée Apollon, mais bien le pays que les Grecs appellent l'Hespérie, qui a été habitée par les Oenotres et qui maintenant a pris d'un chef récent le nom d'Italie (3) ; c'est là le séjour destiné aux Pénates ; c'est de là que sont originaires Dardanus — qui est le fondateur de la Dardanie — et Iasius, à qui ils doivent leur existence (4). Ils l'engagent à se lever, à rapporter joyeusement leurs paroles à son père ; c'est vers Corythe et l'Ausonie qu'il doit se diriger ; Jupiter défend aux Troyens de s'établir en Crète.

L'intervention de Jupiter n'est pas seulement motivée par le fait qu'ils sont en Crète et que la Crète est l'île consacrée à Jupiter — *Iouis magni... insula* 104 —, mais parce que, si Jupiter ne se mêle pas à l'action dans le détail, comme Junon et Vénus, il la dirige de haut, dans ses grandes lignes, en qualité d'exécuteur conscient des arrêts du *fatum* et préside à ce qui est décisif ; au IIe livre, il a présidé à la destruction de Troie, parce qu'il était fatal que Troie fût détruite, mais il a donné à Anchise et à Énée le signal du départ, parce qu'il fallait qu'ils partissent ; ici, c'est lui qui interdit le séjour en Crète, parce qu'il est fatal que les Troyens se fixent en Italie. Ce qui est plus important, c'est la justification de cette décision dans la bouche des Pénates par la mention de Dardanus et d'Iasius ; en adoptant la légende étrusco-romaine qui rattachait Dardanus à l'Italie, Virgile donne à l'établissement des Troyens en Italie un sens tout spécial ; ce n'est pas un peuple qui, expulsé de sa patrie, se transporte à l'étranger ; leur migration est un retour ; ils vont reprendre possession du sol dont leurs ancêtres sont originaires ; ils reviennent à leurs antiques foyers ; ils sont de race italienne ; ils reprennent leur place dans un pays qui est le leur. Jusqu'à présent et d'une façon générale dans le IIIe livre, les Troyens se proposent de fonder une Troie nouvelle ; or, dans les six derniers, ce n'est plus

de cela qu'il s'agit. Virgile a reconnu que si les Troyens doivent être un élément dans la constitution de la nationalité romaine, en fait, la substance même de cette nationalité est italienne ; elle le devient à peu près complètement si les Dardaniens d'Énée, tout en arrivant d'Asie, ne sont cependant pas de souche asiatique, mais italienne. Ceci est fondamental dans la conception de l'*Enéide*. Quant à Iasius, il est nommé ici parce qu'il est le fondateur des mystères de Samothrace et que c'est à lui que les Pénates, qui s'identifient nettement avec les Grands Dieux doivent leur existence officielle (1).

Quand un songe est très impressionnant, il arrive qu'il réveille et qu'il se prolonge par une hallucination. Énée a été violemment secoué par la vision qu'il a eue — *attonitus uisis* 172 — ; le sommeil le quitte — *nec sopor illud erat* 173 — ; il a la sensation qu'il a devant lui les Pénates eux-mêmes en chair et en os et il est couvert de sueur (2); il se lève brusquement et comme il est pieux, c'est-à-dire dévot à la façon des Romains, il accomplit immédiatement les rites religieux usuels en pareil cas ; il lève vers le ciel ses mains renversées — *supinas* 176 — et prie ; puis il fait l'offrande au foyer. Cette cérémonie terminée, il expose la chose (3) à Anchise, comme les Pénates lui ont enjoint de le faire et dans l'état d'âme qu'ils lui ont prescrit — *laetus* 178 — ; cf. 169. Anchise reconnaît son erreur (4) causée par la double origine des Troyens : Dardanus et Teucrus. Il rappelle à son fils (5) que Cassandre parlait souvent de l'Hespérie, souvent de l'Italie où les Troyens devaient régner, mais que cela paraissait invraisemblable et que du reste Cassandre n'était jamais crue ; il n'y a donc plus qu'à suivre l'indication de Phoebus. Virgile donne ici aux Troyens la psychologie de la foule épique qui approuve toujours les paroles du chef ; ils obéissent (6) avec des transports de joie — *ouantes* 189 — ; il semble au premier abord qu'ils auraient quelques raisons de ne pas être absolument satisfaits : l'erreur d'Anchise leur a coûté cher ; mais si leurs épreuves ne sont pas terminées, au moins savent-ils maintenant où ils vont ; la consigne donnée par les Pénates était du reste d'être joyeux. Ils mettent donc à la voile et se lancent sur la vaste mer en laissant en Crète quelques-uns des leurs (7).

Tempête (192-208). — **5.** Fixés sur le but de leur voyage, les Troyens n'ont plus qu'à se diriger vers l'Italie ; ni Énée, ni Anchise n'hésitent sur la route à suivre ; ils savent évidemment la géographie : mais s'ils arrivaient directement, le III^e^ livre tournerait court. Virgile a donc imaginé une tempête, qui les jette hors de leur route — *excutimur cursu* 200 — ; c'est pour cela qu'elle est introduite ici ; au I^er^ livre, la tempête les empêche d'aborder en Italie ; la répétition

du même motif témoigne d'une certaine pauvreté ; mais qui sait si dans le IIIe livre remanié Virgile aurait conservé ce motif, qu'il avait utilisé ailleurs ? Il est vraisemblable que, comme celle du Ier livre, elle est dûe à une force surnaturelle, bien que Virgile n'en dise rien et qu'Énée ne paraisse pas le savoir. L'imitation de l'*Odyssée* étant tout à fait directe et se manifestant par des fragments de traduction littérale, on peut la considérer comme la première tentative de l'auteur pour faire passer en latin la tempête homérique et comme l'esquisse de celle du Ier livre singulièrement plus développée et plus dramatique. Elle est constituée par les trois traits génériques de la tempête typique : l'obscurcissement de l'atmosphère, le soulèvement des flots, les éclairs orageux ; mais ce qui lui donne un caractère spécial, ce qui la distingue nettement de celle du Ier livre, c'est l'importance donnée au motif de l'obscurité, celle-ci tellement profonde que les Troyens perdent absolument toute possibilité de direction et errent à l'aventure, plongés dans la nuit ; or, c'est justement pour qu'ils soient jetés hors de leur route qu'elle est inventée. Une nuée sombre apparaît et reste là immobile — *adstitit* 194 —, apportant la nuit ; sous les ténèbres la mer frissonne (1). Les nuages font disparaître le jour ; une nuit humide supprime la vue du ciel ; tout est noir sur les flots, on ne distingue plus la nuit du jour. Trois journées se passent ainsi sans qu'on puisse savoir si réellement il fait jour, trois nuits sans qu'un astre se montre ; c'est le procédé virgilien de l'affirmation répétée qu'il fait sombre pour donner l'impression de l'obscurité absolue (2). Le résultat de cette obscurité, c'est que Palinure, le pilote, ne conserve plus la notion de la route et la répétition du mot *erramus* 200 et 204 est là pour attester que les Troyens sont bien perdus. Le quatrième jour seulement on aperçoit une terre montagneuse (3) avec des spirales de fumée. On abaisse les voiles, on met à la rame (4) ; c'est l'usage de la navigation antique ; en pleine mer on allait à la voile ; on se servait des avirons pour s'éloigner de la terre ou y aborder ; les rameurs, par leurs efforts, soulèvent l'écume et voguent sur les flots azurés (5).

Par sa nature même cette tempête est parfaitement adaptée au but que se proposait Virgile ; il est curieux de constater qu'elle est faite avec des fragments d'Homère et d'Apollonios accommodés les uns aux autres et réunis de façon à former un tableau qui en somme appartient à Virgile (6).

Les Harpyies (209-277). — **6.** Sauvé des flots — *seruatum ex undis* 209, ce qui indique la grandeur du danger couru —, Énée atteint le rivage des Strophades, nom grec, dit Virgile, sans en indiquer l'ori-

gine, ce qui lui donne l'occasion d'introduire dans le vers suivant un hiatus grec. Les Strophades sont des îles de la mer Ionienne, qui sont immobiles — *stant* 210 —, allusion à une légende qu'il ne raconte pas (1) ; elles sont habitées par les Harpyies (2) depuis que celles-ci ont abandonné par crainte la demeure et la table de Phineus, dont il ne rapporte pas l'histoire ; c'est le procédé déjà signalé, qui consiste à mentionner rapidement des légendes qu'il ne détaille point, parce qu'il les suppose connues de ses lecteurs. En même temps, il donne une suite à des épisodes connus, érigeant ainsi jusqu'à un certain point l'*Enéide* en une continuation des poèmes homériques et des *Argonautiques* d'Apollonios. Il les décrit alors comme les plus abominables des monstres, les plus implacables personnifications de la colère des dieux qui soient venues des ondes du Styx et il en fait un court portrait ; elles ont un visage de jeunes filles, un flux de ventre dégoûtant, des mains crochues et la pâleur continuelle de la faim (3). Débarqués (4) aux Strophades, les Troyens aperçoivent quelque chose d'inattendu — *ecce* 219 — : de gras troupeaux de bœufs et des chèvres paissant sans gardiens ; ils massacrent un certain nombre d'animaux et ne paraissent pas se douter qu'ils agissent en brigands, puisqu'ils font, suivant l'usage, part de l'aubaine à Jupiter, dans le repas succulent qu'ils se procurent ainsi. Quoique les circonstances ne soient pas tout à fait les mêmes, ils n'ont pas une moralité aussi scrupuleuse qu'au I^er^ livre, où ils se défendent d'être des pirates (5). C'est alors qu'avec un grand bruit d'ailes arrivent (6) terrifiantes les Harpyies qui pillent et souillent les mets, en poussant des cris épouvantables et en laissant une odeur infecte ; les effets bruyants (7), effrayants (8), dégoûtants (9) sont les dominantes du morceau, et Virgile les rend en accumulant les mots qui les expriment. On fait une nouvelle tentative ; on se réfugie dans une grotte au loin (10) ; on dispose les tables et on rallume le feu sur les autels ; la troupe bruyante revient d'un autre point du ciel souiller les mets. Alors on se décide à combattre ; on cache dans l'herbe les épées et les boucliers ; Misène annonce avec sa trompette l'arrivée de l'ennemi ; mais le combat est inutile ; les Harpyies sont des corps mous et flasques que le fer n'entame point, imagination bizarre, qui n'est pas dans Apollonios, où sans la défense de Zeus, les Boréades auraient tué les monstres avec leurs épées ; les Harpyies s'enfuient après avoir fait leurs dégâts. Etant invulnérables elles pourraient continuer leurs exploits ; elles se contentent d'effrayer les Troyens par une prophétie menaçante ; les Troyens viennent d'en recevoir une favorable ; par contraste ils en subissent maintenant une qui, tout en confirmant celle-ci,

leur fait entrevoir des épreuves abominables. Ainsi Virgile soutient l'intérêt en entremêlant pour les Troyens le bien et le mal, l'espoir et la crainte : tout dans le IIIe livre n'est qu'heur et malheur. Postée sur une roche élevée, l'une des Harpyies, Celaeno, prophétesse de malheur (1), parle avec violence (2). Elle reproche aux Troyens le massacre des bœufs (3), leur demande s'ils entendent leur faire la guerre et les chasser de leur royaume paternel. Alors solennellement (4), au nom d'Apollon instruit par Jupiter — la prédiction est donc authentique — et se donnant comme la plus grande des Furies (5), elle leur déclare qu'ils arriveront en Italie (6), mais qu'ils ne fonderont leur ville qu'après que la faim les aura contraints de manger jusqu'à leurs tables (7). Puis elle s'envole et se réfugie dans la forêt (8).

Dans le morceau qui précède, Virgile a juxtaposé des imitations d'Homère et d'Apollonios et il a réussi à composer avec ces éléments hétérogènes un tout harmonieux ; il a appliqué le même procédé en donnant une suite à l'épisode de Phineus et des Harpyies chez Apollonios, II, 179 sqq., et en amalgamant à son imitation celle de l'aventure des troupeaux du Soleil de l'*Odyssée*, XII, 260 sqq. On sait quel est le sens primitif des troupeaux du Soleil ; en donnant sans aucun motif des troupeaux analogues (9) aux Harpyies, il montre qu'il ne connaît pas ce sens primitif et qu'il ne s'en inquiète pas ; c'est du reste son usage constant de ne point chercher à pénétrer la signification originale des mythes et d'en reproduire simplement la forme poétique ; en faisant en même temps des Harpyies des monstres affamés, il tombe dans l'illogique et l'invraisemblable. Il a du reste modifié l'aventure. Les compagnons d'Ulysse sont avertis qu'il ne faut pas toucher aux bœufs du Soleil ; en transgressant la défense, ils commettent donc un sacrilège ; ils ont pour excuse qu'ils meurent de faim. Ils sont à la fois plus et moins coupables que les compagnons d'Énée qui cèdent simplement au désir de tous les navigateurs qui est de se procurer de la viande fraîche et qui ne savent point que, dans la circonstance, c'est le fruit défendu. Les compagnons d'Ulysse paient le sacrilège de leur vie, ceux d'Énée en sont quittes pour des rapports incommodes avec des êtres malpropres et pour une prédiction menaçante mais inoffensive au fond, châtiment suffisant pour de simples maraudeurs ; Virgile a atténué et changé un événement effroyable en une sorte de tragi-comédie.

Sur le moment, les Troyens sont épouvantés — *gelidus formidine sanguis Deriguit* 259 sq. — ; les émotions chez Virgile sont toujours violentes. Ils se sentent abattus ; ils ne songent plus à combattre mais à implorer la protection des dieux contre les êtres dont ils

ignorent du reste la nature. C'est Anchise qui est chargé de la chose [1]; après s'en être acquitté il donne l'ordre du départ [2]. On fuit sur la mer écumante — *spumantibus undis* 268 —, la tempête n'est donc pas encore calmée, en s'abandonnant au vent et à l'habileté du timonier [3]. Suit une petite navigation côtière, où figurent quelques îles avec des noms grecs et des épithètes pittoresques [4], qui rappelle la navigation à travers les Cyclades et donne l'occasion de maudire Ulysse ; les sentiments que les Troyens éprouvent à son égard témoignent d'une animosité pareille à celle du IIe livre. Ils aperçoivent bientôt le mont Leucates entouré de nuages, le temple d'Apollon redouté des navigateurs parce qu'il est dans des parages dangereux ; ils abordent épuisés près de la petite ville et mouillent les ancres [5].

Arrêt à Actium. Arrivée à Buthrote (278-293). — **7.** Perdus sur les flots dans l'obscurité, les Troyens avaient d'abord cherché un refuge au premier rivage aperçu, celui des Strophades — *me... accipiunt* 210. L'accueil avait été mauvais ; ils prennent enfin possession d'une terre qu'ils n'espéraient pas atteindre et où ils ne courent point de dangers — *insperata tandem tellure potiti* 278. Là ils pratiquent le rite romain de la *lustratio* ; ils se purifient du *piaculum* commis envers Jupiter qu'ils ont associé indûment au massacre des troupeaux des Harpyies et ils allument le feu sur les autels [6] pour s'acquitter de leurs vœux ; il a été en effet question de vœux, après qu'ils ont échappé aux Harpyies et la répétition du mot *uotis* 261 et 279 unit étroitement ce morceau au précédent. Puis ils célèbrent des jeux [7], qui consistent dans des luttes telles que celles qui étaient en usage dans les palestres grecques de l'époque historique et, par un anachronisme hardi, Virgile affirme qu'ils suivent la coutume troyenne — *patrias... palæstras* 281 — ; nous avons là le premier exemple d'un procédé qu'il pratiquera largement plus tard lorsqu'il s'agira de choses romaines, à savoir d'en reculer l'origine dans le passé légendaire. Il s'agit en réalité de donner un caractère d'antiquité nationale aux jeux actiaques qu'à partir de l'an 28 Octavien fit célébrer tous les cinq ans en souvenir de sa victoire à Actium ; c'est vieillir, pour la rendre plus respectable, une institution impériale [8]. Par ces réjouissances, les Troyens expriment leur satisfaction d'avoir échappé au péril grec, satisfaction peut-être prématurée, puisque c'est encore en pays grec qu'ils se trouvent [9]. Ici la mention que l'hiver arrive, mention qui, comme nous le verrons plus loin, est capitale pour la chronologie du IIIe livre [10]. Contrairement à l'usage antique et bien que l'Aquilon rende la mer houleuse, ils n'interrompent pourtant point la navigation. Énée suspend comme

offrande au temple d'Apollon Actien un bouclier rond — c'est le bouclier argien — un bouclier autrefois porté par Abas (1), en donnant à cette offrande, par l'inscription qui accompagne, le caractère d'une revanche ; les Troyens ont été jusqu'à présent présentés comme des vaincus ; mais la défaite n'est pas définitive. Énée donne le signal du départ (2). On perd de vue les montagnes du pays des Phéaques, on longe la côte d'Épire, on aborde en Chaonie, au port de la ville élevée de Buthrote. Évidemment Énée sait, bien que Virgile ne le dise point, qu'une fois engagé dans la mer Ionienne, le meilleur moyen d'atteindre l'Italie c'est de remonter vers le nord et de traverser la mer là où elle est la plus étroite. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il fait fausse route et c'est à le lui montrer qu'est consacrée en partie la prédiction d'Hélénus.

Entrevue d'Enée et d'Andromaque. Prédiction d'Hélénus (294-505). — **8.** Là, Énée apprend par la renommée une chose invraisemblable — *incredibilis* 294 — ; c'est le procédé de Virgile de soutenir l'intérêt par l'inattendu : Hélénus, fils de Priam, est roi en pays grec ; il a succédé à Pyrrhus et épousé Andromaque ; Énée est stupéfait — *obstipui* 298 —, et saisi d'un désir ardent de parler à Hélénus (3) et de se renseigner sur une aventure si extraordinaire ; il a toujours une grande vivacité de sentiments. Il quitte le port, et, par un hasard qui, naturellement, est un effet de l'art, devant la ville, dans un bois sacré, il rencontre Andromaque qui offrait un sacrifice aux mânes d'Hector (4), ce qui suffit pour nous avertir de l'état d'âme dans lequel elle va nous apparaître. La vue d'Énée et des armes troyennes (5) produit sur celle-ci une impression violente ; elle perd l'esprit — *amens* 307 —, tombe froide et évanouie et ne recouvre la parole qu'après un long espace de temps (6) ; elle demande si Énée qu'elle aperçoit est bien vivant, ou, si ce n'est qu'un fantôme, où est Hector (7) ; elle pleure, elle laisse éclater ses cris (8), elle est comme folle — *furenti* 313 — ; les manifestations de la sensibilité chez Virgile sont toujours extrêmes ; nous avons affaire à des âmes italiennes. Elles troublent Énée — *turbatus* 314 — ; il ne répond que par quelques mots entrecoupés, mais précis (9), comme le sont toujours les réponses chez Vigile, et lui demande quelle aventure extraordinaire lui est arrivée, si elle est toujours la femme de Pyrrhus, ce qui n'est pas en désaccord avec les renseignements qu'il a eus, puisqu'il n'a pas pu en croire ses oreilles et qu'il est venu pour apprendre la vérité. Les yeux baissés et d'une voix faible Andromaque raconte ses malheurs dans de très beaux vers ; elle dit tout, mais elle le dit avec une élégance, un choix d'expressions dont la distinction enchante et

qui laissent en même temps l'impression d'une sorte de simplicité ; ce n'est pas la nature, Andromaque étant profondément bouleversée, mais c'est un art exquis. L'Andromaque de Virgile est sûrement inspirée de l'Andromaque d'Euripide ; ce qui appartient à Virgile et ce qui la rend touchante au plus haut point, c'est le contraste entre l'énormité de ses malheurs et son élévation morale ; elle a assisté à la profanation de son corps, elle a ressenti toute l'amertume de l'outrage et pourtant elle est demeurée fidèle ; et c'est là une conception d'une délicatesse toute moderne qu'on n'est souillé que si on consent à l'être et que, quelques injures que supporte le misérable corps, quand l'âme n'est pas complice, elle conserve sa pureté et son honneur. C'est là si l'on veut du stoïcisme, mais c'est un stoïcisme attendri, féminin, puisqu'Andromaque ressent malgré tout la douleur, un stoïcisme humble, puisqu'elle ne se vante pas d'être une héroïne ; elle ne fait pas d'effort et n'essaie pas de se hausser ; c'est sa nature qui est noble et admirable. Elle est triste jusqu'à la mort, au delà de la mort, puisqu'elle envie le sort de Polyxène immolée au tombeau d'Achille (1) ; sa destinée a été plus cruelle ; elle a connu tous les affronts de la captivité (2), le partage, l'exil loin de la patrie incendiée, l'obligation de subir les caprices orgueilleux du fils d'Achille qui l'a rendue mère au sein de l'esclavage ; le maitre s'est envolé vers d'autres plaisirs, l'hymen d'Hermione ; elle n'est plus qu'une de ces servantes qu'on se transmet de main en main ; il l'a livrée à un de ses serviteurs, Hélénus. Elle raconte alors les évènements qui ont suivi et qui n'ont d'intérêt que pour satisfaire la curiosité d'Énée ; malgré l'émotion qui la domine, le récit a la netteté et la concision caractéristiques de tous les récits virgiliens : Néoptolème a été tué aux autels paternels par Oreste furieux qu'il lui ait enlevé Hermione (3) ; à sa mort une partie de ses Etats — sans que Virgile dise pourquoi (4) — est échue à Hélénus, qui, du nom du troyen Chaon, a tiré le nom de la Chaonie. Bien qu'il semble qu'elle ait assez de ses malheurs pour l'occuper tout entière, Andromaque qui, comme tous les personnages de Virgile est bien élevée, demande alors à Énée comment il se fait qu'il soit venu (5), si Ascagne, que Virgile ne manque jamais de mettre en vedette, est encore vivant, si l'exemple de son père Énée et de son oncle Hector éveillent en lui l'antique courage de sa race et une énergie virile (6). Ces derniers mots font d'elle non pas seulement une femme malheureuse et touchante, mais une femme héroïque.

Virgile caractérise les paroles d'Andromaque en disant que ce sont des effusions éplorées — *fundebat lacrimans* 344. L'arrivée d'Hélénus

dispense Énée d'y répondre ; c'est une habileté ; on ne voit pas en effet ce qu'Énée pourrait répondre d'intéressant. Il n'en est pas moins fâcheux qu'il ne joue, ici comme ailleurs, qu'un rôle insignifiant et que l'intérêt se porte forcément sur d'autres que sur lui. Les rois et les grands personnages étant toujours chez Virgile très entourés, Hélénus est accompagné d'une nombreuse escorte ; il reconnaît les siens (1) et les emmène dans sa demeure ; son état d'âme est compliqué, joie et pleurs. Il montre à Énée une petite Troie, une autre Pergame, un vaisseau à sec qui s'appelle le *Xanthe* (2) ; la caractéristique de l'ardent patriotisme que Virgile donne aux Troyens dans ce IIIe livre, c'est de vouloir reconstituer dans l'exil une Troie pareille à l'ancienne, avec les noms auxquels ils sont habitués ; personnification vivante de cette dévotion, Énée embrasse une porte Scée. Comme la tempête du IIIe livre est une esquisse de celle du premier, la réception de ses compagnons (3) chez Hélénus est un court avant-projet de celle qu'ils trouveront chez Didon ; dans une cour intérieure entourée de portiques ils font des libations de vin avant de boire et les mets sont servis sur des plats d'or.

Quelques jours se passent ; le vent devient favorable (4), ce qui n'est pas inutile à dire, puisque nous sommes restés sous l'impression de l'Aquilon qui soulève les flots et qui est un vent contraire pour remonter la mer Ionienne, 285. Énée demande à Hélénus une prophétie ; il l'aborde (5) avec cette politesse cérémonieuse dans laquelle se complaît Virgile, qui aime les gens bien élevés, les bonnes manières, l'urbanité. Tandis que l'*Iliade* dit simplement d'Hélénos qu'il excelle à interpréter le vol des oiseaux, VI, 76, Énée lui accorde généreusement tous les genres de divination (6), l'inspiration directe de Phoebus, telle que l'avaient la Pythie à Delphes, le prêtre de Claros dans la grotte du bois des lauriers, l'astrologie, la connaissance du langage des oiseaux et du sens de leur vol. On lui a jusqu'à présent prédit une navigation favorable et tous les dieux (7) lui ont enjoint de se rendre en Italie, mais il est inquiet de l'annonce de la famine ignoble dont l'a menacé la Harpyie Celaeno ; il demande donc quels sont les dangers qu'il doit d'abord éviter et comment (8) il pourra surmonter de si grandes épreuves. Hélénus, après avoir fait un sacrifice pour obtenir la paix des dieux — *pacem diuom* 370, mot romain — dépouille, les bandelettes qu'il portait comme prêtre — parce que pour être accessible à la libre inspiration, un devin ne doit rien avoir sur lui de lié (9) —, conduit Énée tout troublé de l'influence divine (10) au temple de Phoebus et lui révèle l'avenir, sans employer du reste aucun des moyens énumérés par Énée plus haut et simplement comme un devin

qui a le don de prophétie ; ainsi Phineus dans Apollonios ; on ne voit pas trop à quoi sert le temple de Phoebus ; l'enthousiasme de la Sibylle est absent.

Hélénus commence par reconnaître la mission divine d'Énée et la fatalité réglée par Jupiter qui y préside ; c'est un point sur lequel Virgile ne se lasse pas d'insister ; il caractérise les révélations qu'il va faire ; c'est une prophétie qui se distingue de celles reçues précédemment par Énée et qui ne fait pas double emploi avec elles ; elle a pour but de le préserver de tout danger jusqu'à son arrivée dans un port Ausonien (1) ; il ne dira pas tout (2), car les Parques l'empêchent d'en savoir et Junon lui interdit d'en dire plus qu'il ne va le faire. Sa prédiction est divisée en deux parties nettement distinguées, *principio* 381, *præterea* 433. La première partie est consacrée à définir l'itinéraire. Énée se trompe en croyant qu'il va pouvoir aborder en Italie (3) dans un port voisin de l'Épire ; la contrée qui lui est assignée est lointaine et ne pourrait être atteinte que par des routes longues et impraticables ; il lui faut traverser sur ses navires la mer de Sicile (4), la mer Ausonienne, côtoyer les lacs infernaux et l'île de Circé (5), avant de pouvoir fonder une ville dans un pays sûr. Ici une double digression pour l'avertir du prodige de la truie blanche aux trente petits tout blancs, dont la vue le fixera sur l'emplacement de cette ville et pour dissiper, d'une façon qui reste vague, ses inquiétudes à propos de la prédiction de Celaeno (6). Reprenant la suite des idées, il explique à Énée pourquoi il ne doit pas songer à pénétrer en Italie par la côte qui avoisine l'Épire ; tous ces parages sont habités par des Grecs hostiles (7), dont il énumère les colonies, sans s'astreindre à l'ordre dans lequel elles se présenteront à Énée dans sa navigation. Locres, dans le Bruttium, fondée par les Oroliens venus d'Opunte, dont l'ancien nom était Naryx, Sallente en Calabre, occupée par les soldats d'Idoménée le Crétois, Petelia, dans le Bruttium, dont Philoctète a bâti les remparts. *Quin* 403 (8) rattache, en enchérissant ce qui suit à ce qui précède ; il ne suffit pas d'éviter ces parages hostiles ; quand Énée, après avoir franchi la mer Ionienne, abordera momentanément en Calabre pour s'acquitter des vœux dûs pour une traversée heureuse, il aura soin de se voiler la tête d'une étoffe de pourpre de peur que l'apparition d'un ennemi aperçu ne rende le sacrifice inopérant (9). C'était l'usage romain de se préserver ainsi de toute intervention qui pût troubler le cours régulier de la cérémonie religieuse, et cet usage, Virgile le vieillit en lui assignant une origine légendaire ; nous verrons qu'à propos des choses italiennes il recourt le plus souvent possible à la

poésie étiologique ; c'est un des buts de l'*Enéide* de rattacher à la plus haute antiquité les coutumes et les institutions romaines. Puis Hélénus continue à déterminer l'itinéraire de l'expédition ; quand Énée arrivera en vue du détroit de Sicile et s'apercevra qu'il n'est pas complètement fermé par le cap Pélore (1), il se gardera cependant bien de s'y engager ; il obliquera vers la gauche (2), c'est-à-dire vers le Sud au lieu de prendre au Nord et se préparera à contourner la Sicile. Ici Hélénus mentionne le cataclysme qui a séparé par un étroit bras de mer l'Italie et la Sicile jadis réunies, cataclysme qui n'a pas d'intérêt pour Énée, mais qui fournit de beaux vers à un poète soucieux de tout ce qui touche à l'antique physionomie de l'Italie. Il donne alors à Énée les motifs pour lesquels il ne doit pas franchir le détroit : ce sont les dangers qu'il y courrait. Virgile n'a pas voulu reproduire l'aventure d'Ulysse, mais en l'épargnant à Énée, il a trouvé le moyen de décrire Charybde et Scylla, ces deux phénomènes pittoresques et terrifiants. Il suit Homère dans la description de Charybde, gouffre tourbillonnant dont il ne pouvait modifier l'aspect ; il s'en écarte à propos de Scylla ; au monstre homérique, fantastique et extraordinaire, il substitue la représentation encore bizarre et terrible, mais plus classique pourtant qu'en donnait l'art de son temps. C'est pour éviter ces dangers formidables qu'il convient de doubler le cap Pachynum et de faire tout le tour de la Sicile, si longue que soit la circumnavigation (3).

Au v. 433 commence la seconde partie de la prédiction d'Hélénus. Aux renseignements géographiques et aux indications de routes succèdent des recommandations d'ordre religieux. La première, celle sur laquelle Hélénus insiste particulièrement, c'est d'abord — c'est-à-dire quand il mettra le pied sur la terre italienne — d'adresser à Junon des prières et des vœux et de fléchir par des offrandes cette souveraine puissante ; c'est le seul moyen de triompher de son hostilité — *uictor* 439 — et, au départ de la Sicile, d'arriver heureusement en Italie (4). Cette recommandation, Énée l'exécute ponctuellement 546 sq. parce qu'il s'en rappelle l'importance, ce qui rattache étroitement au morceau qui nous occupe celui de l'arrivée en Italie. Mais si Énée accomplit le rite, il n'arrive évidemment point, comme l'espérait Hélénus, à désarmer la déesse, puisqu'à son départ de Sicile, il est assailli par la tempête du Ier livre, qui l'empêche d'atteindre l'Italie et le jette sur la côte d'Afrique. Hélénus prescrit ensuite à Énée, après son arrivée à Cumes, d'aller voir la Sibylle et d'obtenir d'elle non pas qu'elle écrive ses prédictions sur des feuilles volantes (5) qu'un coup de vent disperse et qu'elle ne se soucie plus

de remettre en ordre, mais qu'elle prophétise directement — *Ipsa canat* 457. C'est en effet ce que lui demande Énée lorsqu'il la consulte au VI[e] livre — *Ipsa canas oro* 76 —, ce qui relie directement le passage à la prédiction d'Hélénus (1). La Sibylle lui fera connaître les peuples de l'Italie, lui apprendra les guerres qu'il aura à subir et la manière de s'y prendre pour éviter et supporter chaque épreuve. C'est dire que la prédiction de la Sibylle continue la sienne ; grâce à ses avertissements, Énée arrivera sûrement au seuil de l'Italie ; là, la Sibylle prendra sa place et lui donnera les instructions nécessaires pour l'accomplissement postérieur de sa mission (2). Hélĕnus, se référant à son exorde, termine en prévenant Énée que c'est là tout ce qu'il lui est permis de lui dire et en l'exhortant brièvement à porter jusqu'aux nues par ses exploits la gloire colossale de Troie. Le vers qui clôt cette longue prophétie donne la note héroïque.

Elle est accommodée aux circonstances spéciales dans lesquelles se trouve Énée ; par suite le fond en est forcément original ; en ce qui concerne l'idée première, Virgile a eu trois modèles sous les yeux ; la prédiction de Tirésias, *Od.*, XI, 100 sqq., qui avertit Ulysse des difficultés qu'il rencontrera en retournant dans sa patrie, et le met particulièrement en garde contre la tentation de s'attaquer aux bœufs du Soleil, le renseigne sur ce qu'il aura à faire après le massacre des prétendants pour se réconcilier avec Poseidôn et lui annonce une mort douce après une belle vieillesse ; les avertissements de Kirké, *Od.*, XII, 39 sqq., qui indique à Ulysse le moyen d'échapper aux Sirènes, lui décrit les roches errantes, Charybde et Scylla, en lui conseillant d'affronter Scylla plutôt que Charybde, et lui fait connaître, après Tirésias, le danger qu'il y aurait pour lui et pour ses compagnons à s'attaquer aux bœufs du Soleil ; enfin les indications données aux Argonautes, Apollon., II, 311 sqq., sur « la route qu'ils doivent suivre pour arriver au terme de leur navigation », par Phineus qui les renseigne d'abord sur les roches Cyanées et, s'ils y échappent, sur le chemin qui les conduira au point d'où ils apercevront les tours de la ville d'Aiétès et le bois sacré d'Arès. Ces trois morceaux ont ceci de commun avec celui qui nous occupe qu'ils ont pour but de servir de guides à des navigateurs. Virgile les a eus tous trois sous les yeux et ne leur a fait que quelques emprunts de forme, sauf à la prédiction de Kirké qu'il a plus largement utilisée (3).

Après cette prédiction faite sur un ton amical — *sic ore effatus amico est* 463 —, Hélénus offre à ses hôtes avant leur départ des cadeaux ; nous sommes ici en plein usage homérique (4) ; ce qui est virgilien, c'est l'abondance et la somptuosité de ces cadeaux : des

objets lourds d'or et de lames d'ivoire, une quantité colossale d'argenterie, des chaudrons de Dodone, présent local (1), une cotte d'armes faite de triples mailles dorées, le casque magnifique et le panache de Néoptolème ; Énée hérite ainsi des armes du meurtrier de Priam qu'il n'a pas pu défendre ; c'est une sorte de revanche. Anchise n'est pas oublié non plus. Enfin Hélénus ajoute des chevaux et des écuyers — Virgile s'est souvenu de la réputation qu'avaient les chevaux d'Épire (2) — ; il comble les vides faits parmi les rameurs et fournit d'armes les compagnons d'Énée (3). Cependant Anchise presse le départ et veut qu'on profite du vent qui est devenu favorable ; Hélénus lui adresse des paroles très honorifiques — *multo compellat honore* 474 — ; il a de l'amitié pour le fils, du respect pour le père ; il sait garder les nuances ; les personnages de Virgile sont de grands seigneurs bien élevés, qui savent vivre. Il félicite Anchise d'avoir été choisi par Vénus pour époux — bien qu'en réalité ce ne soit point volontairement que celle-ci se soit unie à lui et que cette union n'ait jamais eu le caractère d'un mariage — ; il le félicite d'être aimé des dieux, d'avoir été sauvé deux fois de la ruine de Troie (4) ; il le félicite d'avoir un fils si pieux — on n'est pas plus complimenteur — ; comme pour s'excuser d'avoir fait sa prédiction à Énée et non pas à lui, il lui en communique brièvement l'important, à savoir la fixation de l'itinéraire ; puis, comme il est discret et homme du monde, il s'efface pour ne point retarder le départ. Dans cette scène de famille touchante et bien ordonnée, Andromaque vient à son tour jouer son rôle ; elle est attristée de cette séparation suprême — *digressu maesta supremo* 482 — ; elle aussi elle apporte des cadeaux somptueux (5) destinés à Ascagne — c'est à lui que va sa tendresse et il n'a encore rien reçu —, des étoffes à la trame desquelles sont mêlés des fils d'or formant des dessins — l'or, qui du reste joue un grand rôle dans les poèmes homériques, fascine toujours Virgile —, une chlamyde phrygienne ; elle apporte surtout son cœur ; ce sont là des ouvrages de ses mains (6) qui rappelleront l'amour persistant (7) de la femme d'Hector à cet enfant, qui est pour elle l'unique image de son Astyanax, qui lui ressemble (8) et qui serait maintenant comme lui à l'âge où on passe de l'enfance à l'adolescence. Énée vient couronner cette scène d'effusions familiales ; tous les personnages tiennent ainsi successivement leur partie dans l'ensemble ; il est au comble de l'émotion, il a les larmes aux yeux — *lacrimis... obortis* 492 — ; il fait lui aussi un petit discours — on parle beaucoup dans ces adieux pathétiques — ; tous les bons sentiments accumulés en lui s'échappent : il compare avec mélancolie aux épreuves qui l'attendent le bonheur

de ceux qui ont accompli leurs destinées (1) ; mais il ne le leur envie pas, il souhaite que les infortunes de Troie soient finies pour eux. S'il arrive aux pays qu'arrose le Tibre et s'y établit (2), les villes et les peuples d'Épire et d'Hespérie issus du même sang — *cognatas* 502 —, ces deux Troies n'en feront plus qu'une seule ; il faudra que les générations futures conservent cette tradition (3). Son caractère familial et généreux se manifeste par une allusion au fait qu'à la fondation de Nicopolis après Actium, Octavien avait fait de cette ville une *ciuitas foederata* en insérant dans le traité l'obligation pour les Romains d'en traiter les habitants comme des parents — *cognati* (4) — ; ainsi l'émotion d'Énée s'exprime par des termes empruntés à l'empereur.

Navigation jusqu'aux monts Cérauniens (506-520). — **9.** Continuant à longer la côte d'Épire du Sud au Nord, les Troyens arrivent aux monts Cérauniens, qui sont le point de la côte le plus rapproché de l'Italie. Il semble bien qu'ils ne mettent qu'un jour, dont le déclin est décrit avec un pittoresque simple et grandiose, non pas d'impression personnelle, mais d'inspiration homérique (5). Les Troyens débarquent avec plaisir (6), tirent au sort les postes de rameurs (7), se restaurent et s'endorment. Il n'est pas encore minuit que Palinure resté à bord, comme sans doute les autres pilotes, se lève, interroge le vent, observe l'aspect des astres, Arcture, Hyades, grande et petite Ourse, Orion armé de son épée d'or (8) et donne de la poupe de son navire le signal retentissant du départ ; on plie bagage et on met à la voile.

Arrivée en Italie (521-547). — **10.** L'arrivée est décrite en vers pittoresques et émus ; aux premières rougeurs de l'aurore, on découvre de loin des collines sombres et une côte basse ; c'est l'Italie. Le premier, Achatès s'écrie : l'Italie ! Les Troyens saluent l'Italie (9) par des cris joyeux. A cette allégresse succède l'expression du sentiment religieux. Anchise, devant qui Énée s'efface volontiers pour les cérémonies religieuses, fait, debout à l'arrière (10), une libation de vin et adresse aux dieux qui commandent à la mer, à la terre et aux tempêtes — suivant l'usage romain il s'exprime de la façon la plus générale — une prière courte, simple, solennelle ; il demande un vent favorable et il est exaucé, comme il l'avait été à Troie au moment du départ de sa maison ; le vent qui porte à terre se lève, le port se rapproche et un temple, celui de Pallas, apparaît sur l'*Arx Mineruae* ; suivant l'usage de la navigation antique, on cargue les voiles et on met à la rame. Le port est décrit d'une façon à la fois pittoresque et précise qui témoigne d'une connaissance personnelle de Virgile ;

les sites grecs sont représentés chez lui d'après des souvenirs poétiques, les sites italiens d'après la vue même des lieux. Énée aperçoit quatre chevaux d'une blancheur de neige en train de paître ; c'est un *omen*, qu'Anchise interprète comme un présage de guerre et en même temps comme un présage de paix ; c'est le même motif que celui de la tête de cheval trouvée sur l'emplacement du temple de Junon à Carthage. Alors tout le peuple adresse ses prières — *precamur* 543 — à Pallas, la déesse des combats bruyants [1] et on se voile la tête en face des autels ; puis, suivant la recommandation capitale d'Hélénus — il y a là un souci très marqué de rattacher le passage à sa prédiction [2] —, on sacrifie à Junon Argienne, c'est-à-dire hostile aux Troyens. Virgile n'explique pas pourquoi les Troyens font d'abord leurs dévotions à Pallas dont Hélénus n'avait point parlé. Mais d'après une tradition, Diomède — d'autres disaient Ulysse — avait restitué le Palladion troyen à Énée lors de son arrivée en Calabre. C'est une tradition que Virgile n'a pas accueillie. Il ne fait pas apporter par Énée le Palladion à Rome, mais c'est probablement sous son influence qu'il a représenté les dévotions à Pallas.

Navigation jusqu'en Sicile. Nuit passée au pied de l'Etna (548-587). — **11.** Une fois les vœux acquittés [3], on reprend la mer immédiatement en orientant les antennes conformément à la direction nouvelle et l'on est heureux de quitter les pays grecs [4]. Après avoir doublé la pointe de la Calabre, les Troyens coupent au plus court en mettant le cap sur la Sicile ; ils passent devant le golfe de Tarente, fondé, suivant une tradition, par Hercule [5] ; ils aperçoivent alors en face d'eux le promontoire de Lacinium, d'où s'élève le temple de Junon — *diva Lacinia* 552 —, les hauteurs de Caulon et Scylaceum, dont les parages sont dangereux pour les navires ; si Caulon est nommée avant Scylaceum, c'est qu'étant sur une pointe elle doit leur apparaître avant Scylaceum, qui est au fond d'un golfe. Puis ils voient de loin l'Etna et par une fausse manœuvre, difficile à admettre dans la réalité et qui ne se justifie que par des motifs poétiques, ils s'engagent dans les remous de Charybde. Dans l'*Odyssée*, Ulysse doit traverser le détroit de Sicile et par suite passer entre Charybde et Scylla ; suivant les avis qu'il a reçus, il évite Charybde, où il périrait corps et biens, et aime mieux côtoyer de près Scylla bien qu'il doive perdre six de ses compagnons ; de deux maux il choisit le moindre. Virgile n'a pas voulu faire renouveler par Énée l'aventure d'Ulysse ; d'autre part, comme Énée sera plus tard jeté sur la côte de Sicile, il ne faut pas qu'il traverse le détroit ; mais c'eût été une perte pour le pittoresque que de négliger Charybde et Scylla ; aussi Virgile les fait-il

décrire par Hélénus, Scylla d'une façon plus développée, parce qu'Énée ne la verra pas et que par suite il n'y aura pas lieu d'y revenir, Charybde plus brièvement, parce qu'il se réserve d'y engager la flotte troyenne, pas assez à fond pourtant pour qu'elle s'y engloutisse ; la description qu'il en donne est très différente de celle d'Homère et part de principes d'art tout autres. Dans l'*Odyssée* (1), Charybde est un gouffre qui paraît décrit suivant la réalité : quand l'eau y monte, elle bout comme celle d'une chaudière sur le feu et l'écume jaillit sur le haut des rochers ; quand elle descend avec une agitation terrible, la roche mugit tout autour et le sable noir du fond du gouffre se découvre. Ce phénomène naturel a été transformé par Virgile en une sorte de cataclysme monstrueux fabriqué avec de stupéfiantes hyperboles où rivalisent, exagérés à plaisir, le pittoresque auditif et le pittoresque visuel ; de loin les Troyens entendent le mugissement colossal de la mer frappant les rochers et les voix des flots qui se brisent sur le rivage, 555 sq. ; ils montent jusqu'au ciel sur le dos de la vague et descendent jusqu'au séjour des mânes ; trois fois dans leurs cavités les rochers font entendre une clameur, trois fois l'écume monte jusqu'aux astres et en retombe en rosée, 566 sq. Tout cela sent l'arrangement en vue d'un effet effroyable qui, finalement, est inoffensif, puisque les Troyens échappent en appuyant à babord et en faisant force de rames et de voiles (2). C'est Anchise qui reconnaît Charybde et pousse le cri d'alarme, ce qui étonne, puisque ce n'est pas lui mais Énée qui a reçu la prédiction d'Hélénus ; le partage des rôles entre le père et le fils n'est pas ici très heureux (3) ; la façon même dont il le reconnaît est singulière : *Hos Helenus scopulos, haec saxa horrenda canebat* 559 ; or, dans la prédiction d'Hélénus, il n'est pas question de rochers à propos de Charybde, mais il en est question dans l'*Odyssée* (4) ; ce n'est donc pas la Charybde d'Hélénus, mais celle d'Homère que reconnaît Anchise et cela jette un jour curieux sur les procédés de composition de Virgile. Les Troyens sont fatigués — *fessos* 568 —, ils sont toujours fatigués ; c'est une dominante du III^e^ livre ; le vent tombe au coucher du soleil ; ils abordent doucement aux rivages des Cyclopes (5), sans savoir où ils sont ; ils ont perdu leur route.

Ils arrivent dans un port immense, à l'abri du vent (6) ; ils peuvent donc supposer qu'ils y trouveront leurs aises et la sécurité ; c'est un espoir qui va être déçu, Virgile ayant jugé très ingénieux de les amener là juste au moment où l'Etna est en éruption ; il vient de dépeindre les tourbillons de Charybde ; il a raconté plus haut le bouleversement qui a séparé la Sicile de l'Italie ; il fait naître l'occasion

de décrire une éruption de l'Etna ; tout ce qui touche à la terre italienne, dont la Sicile n'est qu'un prolongement accidentellement séparé, est partie importante de l'*Enéide*. La façon dont sont présentées les choses 571 sq. ne laisse pas de doute qu'il ne se soit proposé de décrire l'éruption à un point de vue spécial, celui de ce que voient et entendent les Troyens et de l'impression qu'ils en éprouvent ; toutefois il ne s'est pas tenu rigoureusement à cette conception et il a incliné à faire un tableau général et typique, car il est bien certain que les Troyens ne peuvent apercevoir les bouillonnements profonds du cratère — *fundoque exaestuat imo* 577. Quant à l'exécution, elle est la même que celle du passage sur Charybde ; les deux morceaux se révèlent comme étant de la même inspiration et ont été écrits en même temps ; c'est la même richesse de vocabulaire, la même accumulation d'effets sonores et visuels, le même pittoresque poussé parfois jusqu'à l'hyperbole. L'éruption se présente sous deux aspects : tantôt c'est une colonne de fumée noire comme la poix qui s'élève mélangée de cendre incandescente, avec projection de boules de feu ; il ne faut pas demander comment les Troyens peuvent dans la nuit apercevoir cette noirceur, puisqu'elle est justement accompagnée de lueurs qui l'éclairent ; quant à l'hyperbole familière à Virgile *sidera lambit* 574, elle est moins choquante que celles concernant Charybde, puisque la colonne de fumée monte plus haut que les manifestations qui suivent ; c'est une caractéristique qui la distingue ; tantôt la montagne vomit ses entrailles mêmes, des blocs de pierre liquéfiés — *liquefacta* 576, grammaticalement accordé avec *saxa* s'appliquant en réalité à l'ensemble [1] — ; c'est la lave, qui monte en mugissant et en s'amoncelant jusqu'à l'air libre — *sub auras* 576 — et qui bout au fond du cratère. Ici l'explication mythologique : d'après la tradition — *fama est* 578 —, la masse colossale de l'Etna pèse sur Encelade [2] et chaque fois que celui-ci se retourne il fait trembler avec des grondements toute la Sicile — *omnem* 581 —, ce qui est largement hyperbolique. Les Troyens passent une nuit terrifiante, qui contraste — c'est bien là l'intention tacite de Virgile — avec la nuit paisible qu'ils ont passée au pied des monts Cérauniens, sous un ciel serein, après s'être confortablement restaurés ; réfugiés dans les forêts, ils ne voient pas la cause de cet effroyable fracas — la cause bien entendu et non le phénomène qu'ils ne perçoivent que trop —, parce que leurs yeux ne discernent point l'Etna, car il n'y a pas d'astres au ciel qui est voilé et la lune est cachée derrière un gros nuage [3] ; notons pourtant que les nuits lunaires, alors même que la lune ne se montre pas, ont une certaine transparence et que

c'est dans la clarté diffuse qu'ils peuvent distinguer la fumée noire du volcan.

Appien (1) nous apprend qu'il y eut en 36 une éruption de l'Etna ; nous ignorons si Virgile y a assisté ; cela n'est pas impossible ; en tout cas il voyait de Naples le Vésuve, et par suite il devait connaître directement les phénomènes volcaniques. Le philosophe Favorinus, cité par Aulu-Gelle (2), n'a voulu voir dans le morceau qui nous occupe qu'une imitation de Pindare (3) ; certaines concordances de termes semblent en effet rendre l'imitation probable, bien qu'elles portent sur des choses essentielles de toutes les éruptions volcaniques, et sans lesquelles celles-ci n'existeraient pas (4). Favorinus ne voit dans les vers de Virgile qu'un exercice de style dans lequel l'auteur s'est montré plus bizarre et plus ampoulé que Pindare, si abondant et si boursouflé que soit ce dernier — *Pindaro... ipso, qui nimis opima pinguique esse facundia existimatus est, insolentior... tumidiorque* —, et où il s'est donné beaucoup de peine pour accumuler les mots bruyants et sonores — *in strepitu sonituque uerborum conquirendo laborat* — ; il y a, malgré l'exagération malveillante, quelque chose de vrai là-dedans ; j'ai fait remarquer que Virgile s'était complu dans l'abondance du vocabulaire et avait cherché les effets de style ; il est certain qu'il est dans ce genre un virtuose. Favorinus poursuit en disant que Pindare a noté exactement la différence de physionomie de l'éruption pendant le jour et pendant la nuit — *interdiu fumare Aetnam, noctu flammigare* — tandis que Virgile a tout confondu — *utrumque tempus... confudit* — ; la vérité c'est que Virgile n'a voulu représenter qu'une éruption nocturne, bien plus impressionnante que le phénomène vu de jour. C'est une erreur que de dire que par *globos flammarum* Virgile a traduit durement et improprement κρουνούς de Pindare ; le mot de Pindare désigne les coulées de lave, chez Virgile les boules de feu projetées en l'air sont tout autre chose. Considérer comme quelque chose d'*inenarrabile... et propemodum insensibile* le fait que la colonne de fumée noire est en même temps composée de cendre incandescente, parce que ce qui est *atrum* ne saurait être *candens*, c'est se payer de mots ; j'ai expliqué la chose et elle est très compréhensible. Quant à prétendre que c'est la monstruosité des monstruosités — *omnium, quae monstra dicuntur, monstruosissimum* — que de dire que l'Etna vomit des rocs et que ces rocs se liquéfient instantanément, cela ne repose sur rien, puisque ce n'est pas là ce que dit Virgile ; *sidera lambit* est assurément une hyperbole, mais usuelle chez Virgile et plus excusable ici qu'ailleurs.

Achéménide. Le Cyclope (588-682). — **12.** La nuit a causé aux Troyens des émotions violentes ; le jour leur en apporte d'autres. L'aventure d'Ulysse chez le Cyclope est mise sous leurs yeux avec une acuité presque actuelle et là encore, s'ils échappent au danger, ils le côtoient de près. Au premiers rayons de l'aurore (1) sort brusquement de la forêt (2) — *subito* 590, c'est quelque chose d'inattendu — une forme humaine (3) bizarre, d'une maigreur extrême, d'un aspect misérable, qui tend les mains vers le rivage. Les Troyens se retournent pour voir — *respicimus* 593 — ; le mot est très juste ; à leur arrivée ils se sont mis à l'abri dans la forêt, mais ils n'ont pas pénétré bien avant ; c'est des profondeurs du bois qu'arrive l'inconnu. Il est d'une malpropreté repoussante, il a la barbe longue, son vêtement à défaut d'agrafes est retenu par des épines ; à ce qui reste de ce vêtement, à son air sans doute, les Troyens le reconnaissent comme un Grec, qui a pris part à la guerre. Contrairement à l'usage épique ancien, Virgile, au IIe livre, signale des différences entre le costume, l'armement, la façon de parler des Grecs et des Troyens (4). Il est dans un état de détresse morale égal à sa détresse physique ; après l'aspect extérieur l'état d'âme ; à la vue des armes troyennes il s'arrête épouvanté ; puis il se précipite tête baissée vers le rivage ; il pleure, il prie, il est en proie à une agitation extraordinaire ; il demande (5) qu'on le recueille, qu'on l'emmène n'importe où ; il avoue qu'il a porté les armes contre Troie ; si c'est un crime inexpiable qu'on le mette en pièces et qu'on le jette dans les flots (6) ; il aura du moins la consolation de périr de la main des hommes. A ces paroles désespérées correspondent des gestes qui ne le sont pas moins ; il embrasse les genoux des assistants, il s'y roule et s'y attache. Tout cela est à la fois énigmatique et palpitant. Les Troyens lui demandent qui il est, quels sont ses malheurs ; Anchise le rassure (7) tout de suite (8) en lui tendant la main ; il est vieux, par conséquent disposé à la bonté et, puisqu'il s'agit de faire preuve d'humanité, il est naturel que ce soit lui qui intervienne. L'épisode ressemble singulièrement à celui de Sinon au IIe livre et offre des rapports textuels (9). Nous avons vu que dans le IIIe livre les Troyens commencent à prendre leur revanche contre les Grecs ; par une bravade hardie Énée a suspendu aux portes du temple d'Apollon, à Actium, un bouclier conquis sur les vainqueurs ; il a reçu en présent le casque de Néoptolème et peut se parer de ses dépouilles. Ici c'est par la clémence et la générosité qu'ils affirment leur supériorité sur leurs vainqueurs barbares ; il s'agit d'une revanche morale.

Rassuré, l'inconnu donne brièvement sur sa personne les rensei-

gnements qu'on lui demande ; il est d'Ithaque, compagnon du malheureux Ulysse, s'appelle Achéménide ; son père Adamastor étant pauvre l'a envoyé combattre contre Troie (1) ; il ne dissimule donc point qu'il a été l'ennemi des Troyens et ne cherche pas à ruser et en même temps il montre que ce n'est point par animosité contre les Troyens qu'il a pris part à la guerre. Il résume alors l'aventure d'Ulysse et du Cyclope (2) ; la comparaison des deux passages fait éclater la dissemblance de l'art homérique et de l'art virgilien. Dans l'*Odyssée* nous avons une aventure merveilleuse contée longuement dans tous ses détails, les uns épouvantables, les autres empreints de bonhomie parfois amusants ; c'est la lutte de l'ingéniosité et du courage contre la brutalité sauvage et maladroite, le triomphe de l'esprit hellénique qui se met quelquefois par bravade et par imprudence dans un mauvais pas, mais qui a des ressources pour en sortir ; dans l'*Enéide* c'est un tableau pathétique, concentré, de cruauté abominable justement punie, où tout est calculé pour faire frémir d'horreur ; le récit n'est du reste parfaitement intelligible que pour qui a l'*Odyssée* absolument présente à la mémoire ; c'est une transposition avec des moyens, un but différents, où Virgile a prétendu surpasser Homère par l'émotion tragique. Il fallait d'abord expliquer la présence d'Achéménide ; s'il se trouve là, c'est que ses compagnons l'ont oublié dans l'antre du Cyclope, chose peu vraisemblable, quand on se rappelle la façon méthodique dont Ulysse et ses compagnons quittent la caverne et qu'on réfléchit ; pourquoi et comment s'est-il laissé oublier ? Mais il fallait trouver une explication et, en pareil cas, quand il s'agit de l'agencement logique des faits, Virgile est faible. Suit la description du lieu de la scène : dans l'*Odyssée*, l'antre de Polyphème est à peu près tel que devaient être à l'époque héroïque les grottes où les bergers remisaient leurs troupeaux et se livraient aux occupations de leur métier ; on y voit des compartiments où sont enfermés suivant leur âge les petits des brebis et des chèvres, les ustensiles nécessaires à la traite et à la fabrication du fromage et des fromages déjà fabriqués. Il n'a pas l'aspect terrible, mais il est sale et le fumier s'y accumule. Polyphème a un caractère nettement pastoral et ses troupeaux jouent un grand rôle dans l'aventure. Chez Virgile, c'est la caverne d'un ogre ; elle est énorme, obscure, souillée d'un sang corrompu et des restes de repas sanglants, elle a complètement perdu sa physionomie d'étable ; tout est dirigé en vue de l'effet d'horreur, qui est de pure convention, celui qui l'habite ne devant pas manger de la chair humaine tous les jours, puisqu'Achéménide est dans l'île depuis trois mois et que pendant ce temps aucun navire

n'a abordé. Vient alors le portrait de Polyphème ; dans l'*Odyssée*, c'est un monstre qui ne ressemble à pas un homme mangeur de blé, mais à une cîme boisée de montagne qui s'élève isolée des autres ; l'invention est bizarre et pittoresque ; Virgile enchérit en tombant dans le banal : pour lui tout ce qui est démesuré s'élève jusqu'aux astres ; la montagne ne lui suffit pas ; Polyphème choque donc les astres de sa tête (1) ; il ne se laisse facilement ni apercevoir ni aborder (2), tandis que dans l'*Odyssée* il est assez bavard et parfois jovial dans sa brutalité ; c'est en outre un anthropophage. Tout cela prépare l'acte abominable qui est pour Virgile le point culminant du récit et qu'il est si pressé d'atteindre qu'il néglige d'expliquer les détails qui l'amènent. Homère le décrit avec un certain calme précis qui ne vise pas à l'effet ; il laisse parler les choses ; le Cyclope saisit deux victimes, les cogne contre le sol pour les tuer, comme on tue de petits chiens ; leur cerveau s'écoule et mouille le sol ; il découpe leurs membres, prépare son repas, mange, comme un lion de montagne, sans en rien laisser, les chairs et les os pleins de moelle et par là-dessus boit un bon coup de lait pur ; l'opération est répétée trois fois et six compagnons d'Ulysse sont dévorés ; elle est unique chez Virgile, qui a tout mis en œuvre pour nous faire frissonner ; ce n'est pas le poète qui la raconte, c'est un témoin qui revoit avec horreur le moment où le géant couché sur le dos au milieu de l'antre — position assez incommode pour ce qu'il va faire — saisissait de sa grande main — *manu magna* 624 — deux malheureux, les brisait contre le roc — le roc de la voûte ? —, faisait jaillir des flots de sang sur le seuil — pourquoi le seuil ? (3) — et engloutissait les membres ruisselants d'un sang noir et palpitant encore tièdes sous ses dents ; l'effet est très poussé, mais tout cela sent l'écrivain qui s'excite (4). Après le crime, le châtiment qui ne se fait pas attendre. Ulysse profite du sommeil du monstre. Dans l'*Odyssée*, c'est après avoir mangé et bu trois grands coups de vin généreux que le Cyclope tombe à la renverse — on ne voit pas trop pourquoi Virgile lui a prêté préalablement cette position — et qu'inclinant son large cou il se laisse aller au sommeil invincible ; de son gosier sortent du vin et des morceaux de chair humaine et, comme il est appesanti par le vin, il a des renvois. Virgile suit Homère d'assez près, sans atténuer ce qu'il y a ici de dégoûtant, ajoute à l'horreur en mêlant du sang au vin rendu — *cruento... mero* 632 — et introduit l'effet de style *iacuitque per antrum Immensus* 631 sq. (5). Négligeant, conformément à la loi de rapidité de sa narration, les préparatifs, il montre avec des ressouvenirs homériques (6) Ulysse crevant l'œil unique du Cyclope et, suivant son procédé

de juxtaposer des imitations de provenances diverses, il termine par une comparaison empruntée en partie à Callimaque (1) et signale l'état d'âme des Grecs, la joie de venger leurs morts.

Achéménide clôt son récit en conseillant aux Troyens de fuir sans tarder (2), conseil qu'il motive par l'existence de nombreux Cyclopes — *centum* 643, pris dans le sens large — pareils à Polyphème, qui habitent près du rivage et errent sur les montagnes. Pendant trois mois lunaires il a mené dans les forêts (3) une existence misérable, apercevant sur les rochers les Cyclopes énormes, tremblant (4) au bruit de leurs pas et de leur voix, se nourrissant de baies sauvages et d'herbes. Il s'est rendu (5) aux premiers navigateurs qu'il a vu venir. Revenant sur une idée du début, il déclare qu'il aime mieux mourir que de rester avec ces terribles voisins.

Dans l'*Odyssée*, quand Ulysse a repris la mer et qu'il se croit en sûreté, il engage avec Polyphème une conversation de pure bravade, pour compléter son triomphe sur son ennemi : cette conversation n'avait pas de raison d'être dans l'*Enéide* ; elle est remplacée par un tableau qu'Homère n'a pas fait et qui est de toute beauté ; c'est quand il se débarrasse de ses lisières homériques, que Virgile se montre plus à son avantage. Nous voyons le Cyclope monstre horrible, informe, colossal, devenu aveugle, s'appuyant sur un pin dépouillé de ses branches et conduisant ses brebis, son seul plaisir, sa seule consolation dans son malheur ; il vient laver dans la mer en gémissant, en grinçant des dents, le sang qui coule de son œil crevé et il s'avance dans les flots sans avoir encore de l'eau jusqu'à mi-corps. Les Troyens effarés prennent la fuite après avoir recueilli Achéménide, coupent le câble et font force de rames. Mais le Cyclope a entendu du bruit (6) ; il essaie de les saisir ; ne pouvant ni y réussir ni avancer plus loin dans la mer il pousse un cri formidable (7) qui fait retentir les flots, la terre d'Italie épouvantée et l'Etna dans ses cavernes qui répondent par un grondement. Ses frères, les Cyclopes de l'Etna, se précipitent du haut des montagnes et couvrent le rivage. Homère les avait représentés accourant à sa voix, mais sans faire leur portrait et dans une scène pleine de bonhomie. Virgile nous les montre l'œil torve, la tête s'élevant jusqu'au ciel, formant une assemblée effroyable (8), pareils à des chênes ou à des cyprès. Ce n'est du reste qu'un motif pittoresque et grandiose, puisqu'ils assistent impuissants au départ des Troyens.

Navigation jusqu'à Drépane. Mort d'Anchise (682-715). — **13.** Les Troyens n'ont qu'une pensée : mettre toutes voiles dehors et naviguer vent arrière — *uentis... secundis* 683 —, dans n'importe quelle direc-

tion ; mais tout à coup [1] — *ecce autem* 687, c'est une chose imprévue et heureuse — le vent du Nord se met à souffler du passage étroit où est assis le Pélore ; c'est justement le vent favorable pour descendre au Sud le long de la côte Est de Sicile, c'est-à-dire pour poursuivre leur route en contournant l'île. Désormais les aventures proprement dites des Troyens sont terminées. La navigation côtière que Virgile a ajoutée avait pour lui l'intérêt de fixer par quelques traits rapides des observations faites sur les lieux mêmes ; c'est en cela que cette description très précise se distingue de celle de la navigation à travers les Cyclades. Pour la vraisemblance, car Énée ne connaît pas le pays, il se fait renseigner par Achéménide [2] ; l'intention est louable, mais le résultat est faible, Virgile étant maladroit à motiver les choses ; car, en admettant que le pays des Lotophages soit en Afrique, qu'Ulysse ait longé la côte de Sicile, Achéménide n'a pas pu avoir plus que Virgile des renseignements sur le nom des lieux, à plus forte raison sur la géographie du pays contemporaine de Virgile [3].

Énée passe [4] devant l'embouchure du Pantagias qui s'ouvre dans le roc vif, le golfe de Megara, Thapsus au ras des flots. Ortygie, en face du Plémyrium, battu par les vagues, donne l'occasion d'un rappel rapide de la légende d'Alphée et d'une manifestation de la piété des Troyens ; ensuite défilent devant nos yeux les champs fertiles arrosés par l'Hélore stagnant, les roches élevées et les pierres croûlantes dans la mer du Pachynum, Camarina et l'oracle qui avait défendu qu'on ne la remuât, les plaines de Géla et la ville ainsi nommée de son fleuve énorme, Acragas sur la colline escarpée, montrant fièrement ses grands murs et qui produisit jadis des coursiers généreux [5], Sélinonte la ville des palmiers, le cap Lilybée où la mer est dure par suite des écueils cachés. Tout cela est d'un dessin très net et en même temps très varié. C'est dans ces petits morceaux sans action et par eux-mêmes dénués d'intérêt que se révèle la perfection du style virgilien.

Les bords de Drépane sont appelés déplorables, parce que c'est là que Virgile fait mourir Anchise, choisissant parmi les traditions celle qui est la mieux appropriée à l'action de l'*Enéide* ; nous verrons dans les livres suivants qu'il ne disparaît pas complètement et que Virgile lui réserve une sorte de survivance. Énée lui consacre quelques vers émus [6], où il insiste sur le réconfort qu'il a toujours trouvé en lui — *omnis curae casusque leuamen* 709. S'il ajoute que c'est une divinité qui, de Drépane, l'a fait aborder en Libye, il ne faut peut-être voir là qu'une amabilité répondant à l'hospitalité généreuse qu'il reçoit [7].

Fin du récit d'Enée (716-718). — **14.** Énée termine son récit écouté au milieu d'une attention universelle. Il se tait et se repose.

La durée des voyages d'Enée .— 15. Partant de l'indication mise dans la bouche de Didon, que les voyages d'Énée durent depuis sept ans (1), les commentateurs se sont efforcés de retrouver ces sept années dans le IIIe livre, les plus accommodants quelque chose d'approchant ; ils n'ont pu sortir de l'arbitraire et ils ont totalement échoué, ce qui prouve qu'ils ont fait fausse route.

Quand on examine le texte sans parti-pris d'avance, on le trouve si parfaitement clair, les renseignements donnés par Virgile sont si nets, qu'il n'y a pas sur la question le moindre doute possible. Les Troyens se sont montrés si pressés de chercher une patrie nouvelle que c'est à peine s'ils ont attendu pour partir les premiers beaux jours (2), époque à laquelle commençait normalement la navigation, c'est-à-dire sans doute la fin de mars ou le début d'avril. Ils passent en Thrace, pays tout voisin du leur, et se mettent en mesure d'y fonder une ville ; ils n'y séjournent pas longtemps : au moment où Énée offre sur le rivage un sacrifice aux dieux sous les auspices desquels les travaux ont été commencés (3) — on n'en est donc encore qu'aux débuts — a lieu le prodige de Polydore ; ce prodige révèle aux Troyens un crime si abominable qu'ils se décident à l'unanimité à quitter le pays ; on ne s'attarde pas ; aussitôt qu'on peut prendre la mer, on le fait ; on se dirige vers Délos, sans s'arrêter nulle part. A Délos, on n'a rien à faire qu'à consulter l'oracle et il n'y a point de raison pour qu'on ne le consulte pas tout de suite. L'oracle reçu, on ne demande qu'à partir ; d'après Anchise, trois jours suffisent pour gagner la Crète et l'ardeur des équipages fait supposer que le voyage est plutôt abrégé. En Crète, nouvel essai de fondation de ville et ici on peut fixer approximativement la durée du séjour ; les navires une fois tirés à sec, on se met à cultiver la terre (4) ; on est donc encore au printemps ou tout au plus au commencement de l'été. La peste éclate immédiatement ; on reste pourtant jusqu'à la canicule, puisqu'il est question de Sirius. On s'aperçoit alors qu'on s'est trompé et Anchise conseille de retourner à Délos ; il y a là un certain laps de temps, où on ne sait que faire, mais cela ne doit pas durer bien longtemps, puisque les Pénates viennent opportunément tirer Énée d'embarras et lui révéler le but de ses voyages ; naturellement les Troyens ne s'attardent point dans un pays pestiféré. Sachant où ils doivent aller, ils s'embarquent et mettent le cap sur l'Italie. Survient une tempête qui dure trois jours ; ils ne passent qu'un jour à peine aux Strophades qu'ils quittent précipitamment, remontent le long

de la côte grecque jusqu'à Actium ; là, ils demeurent quelques jours, le temps de célébrer les jeux actiaques et de faire une offrande ; l'hiver les surprend. S'ils ont quitté la Crète à la fin d'août ou au début de septembre, il s'est écoulé environ quatre mois ; on s'étonne qu'ils aient mis si longtemps à venir de Crète et l'espace paraît peu rempli.

C'était l'usage à l'époque historique de suspendre la navigation pendant l'hiver et les commentateurs ont saisi l'occasion pour prolonger les choses ; mais il est clair que cet usage n'est pas observé ici ; à peine Virgile a-t-il mentionné l'arrivée de l'hiver, qu'il prête à Énée l'ordre de se rembarquer. Quant au fait que dans le III^e^ livre Virgile ne mentionne l'hiver qu'une fois, c'est parce qu'en réalité l'hiver ne survient qu'une fois pendant la navigation.

On navigue le long des côtes d'Épire et on atteint Buthrote ; on prend terre. Il n'a pas fallu longtemps à Énée pour apprendre qu'Hélénus règne dans le pays et pour monter à la ville. Il est reçu affectueusement et luxueusement ; mais au bout de quelques jours (1), le vent étant favorable, Énée demande et obtient d'Hélénus une prophétie et Anchise insiste pour qu'on profite du vent. L'impression générale de ce III^e^ livre, c'est que les Troyens sont toujours pressés, qu'ils sont impatients d'arriver au terme d'un voyage qui leur pèse et qu'ils ne restent nulle part que le temps strictement nécessaire ; ce sentiment est si accentué qu'ici Hélénus ne veut pas retarder le départ même pendant la durée d'un discours. On navigue jusqu'aux monts Cérauniens et on débarque pour passer la nuit à terre ; mais, pendant la nuit même, Palinure donne le signal du départ ; le lendemain matin, on est en vue de l'Italie ; on prend terre à l'*Arx Minervae* pour offrir un sacrifice à Pallas, un sacrifice à Junon ; mais aussitôt la cérémonie terminée — *haud mora* 548 — on remonte sur les navires ; la pointe de la Calabre doublée, on se dirige en droite ligne vers la Sicile. On mouille au pays des Cyclopes pendant la nuit ; mais on en repart précipitamment avant que le jour qui suit soit achevé. On contourne la Sicile sans s'arrêter nulle part jusqu'à Drépane ; là Anchise meurt.

On peut fixer à peu près exactement la date de cette mort. Énée est si pressé d'arriver en Italie qu'il quitte Drépane sans attendre que les beaux jours soient tout à fait venus, à un moment où l'hiver n'est pas encore terminé et où, par suite, la navigation n'est pas tout à fait sûre (2). C'est bien à la même saison qu'il repart de Carthage, puisque parmi les raisons que lui donne Didon pour le retenir, elle fait valoir que le beau temps n'est pas encore revenu (3) ; il est possible du reste que dans sa passion elle exagère un peu ; ce qui est

certain, c'est que l'anniversaire de la mort d'Anchise coïncide exactement avec la seconde arrivée d'Énée en Sicile ; la mort a donc eu lieu l'année précédente un peu avant la fin de l'hiver, soit en février-mars. Les voyages d'Énée n'ont donc pas duré tout à fait un an, environ onze mois ; les événements que contient le III^e^ livre, loin de se prêter à une durée plus longue, paraissent même maigres et à peine suffisants pour remplir cet espace restreint.

Date de la rédaction du III^e^ livre. Projet de remaniement. — 16. Il résulte de ce qui précède que de l'annonce des sept années il n'a été tenu aucun compte lors de la constitution du III^e^ livre ; les choses se sont passées comme si elle n'existait pas. De cela il faut chercher l'explication. Si le III^e^ livre a été composé après le I^er^, il est inadmissible que Virgile, après en avoir déterminé si nettement la durée à la fin du I^er^ livre, ait totalement négligé cette indication, lorsqu'il a abordé le III^e^. On ne voit pas pourquoi il aurait renoncé à réaliser un programme et ce qui aurait pu l'en empêcher. D'autre part, à la fin du II^e^ livre, Créuse, fait connaître très catégoriquement à Énée, en lui parlant de l'Hespérie et du Tibre, le pays où il doit se rendre : c'est bien l'Italie ; or c'est encore là un renseignement très précis qui, dans la rédaction du III^e^ livre actuel, est traité comme inexistant. Les Troyens ignorent si complètement au début du voyage qu'ils doivent aller en Italie qu'ils essaient de s'établir en Thrace, qu'ils ne reconnaissent point l'Italie dans la désignation ambigüe qu'en fait l'oracle d'Apollon et vont s'installer en Crète ; toute leur conduite témoigne que la prédiction de Créuse leur est restée absolument étrangère. Il faut que les Pénates se dérangent pour avertir Énée que sa destination est l'Italie et ce n'est qu'aux v. 163 sqq. qu'il l'apprend ; jusque-là il ne s'en doutait point. Ici comme précédemment, on se demande, si Virgile a écrit son III^e^ livre après le II^e^, comment il se fait qu'il ait traité comme nul et non avenu le renseignement important inséré par lui à la fin du II^e^. La conclusion qui s'impose c'est que le III^e^ livre a été rédigé indépendamment du I^er^ et du II^e^ ; non seulement il est sans rapport avec eux, mais il offre sur des points essentiels des divergences qui prouvent que ceux-ci n'existaient pas au moment de sa naissance, en d'autres termes qu'il est le premier en date des livres de l'*Enéide*.

Cette conclusion n'a pas lieu de surprendre. Une des premières choses qui ont frappé et intéressé Virgile dans la légende d'Énée, c'est qu'il y avait là des voyages analogues à ceux d'Ulysse — analogie singulièrement accusée dans les formes postérieures de la tradition — et qui se prêtaient à une curieuse imitation de l'*Odyssée*.

C'est donc là la partie de son sujet que Virgile a été le plus pressé de mettre en vers. Comme les aventures d'Ulysse sont présentées sous forme de récits, il est vraisemblable que Virgile a dès le principe adopté la forme en même temps que la matière ; nous avons vu que, préalablement et avant de commencer à écrire son poème, Virgile en avait établi le plan. Quand il eut dressé ce plan, tracé les grands traits de la réception chez Didon, marqué la place des récits d'Énée, c'est au récit de ses voyages qu'il s'attaqua d'abord et ainsi s'élabora le IIIe livre, qui est un premier essai de début. Puis, quand il avança dans la composition de son poème, qu'il aborda le Ier et le IIe livre, il modifia ses idées sur son IIIe livre, eut des repentirs, se décida à y apporter des retouches et, par l'annonce de Didon sur les sept années, par la prédiction de Créuse sur l'Italie, il indiqua le sens de ces retouches et la forme nouvelle qu'il entendait donner à son IIIe livre. Il ne nous a pas instruits des motifs pour lesquels il s'est imposé ce remaniement ; nous en sommes donc réduits aux conjectures ; il est possible que l'un des principaux soit la difficulté que présentait l'âge d'Ascagne : au IIe livre, Créuse prend dans ses bras le petit Ascagne et le tend à son père pour le dissuader d'abandonner les siens et, dans la fuite, Ascagne s'attache à la main de son père et le suit d'un pas inégal, comme un petit enfant (1) ; il n'a évidemment pas plus de cinq ou six ans. Or, un enfant de cet âge ne pouvait pas jouer un rôle dans les événements de l'*Enéide* ; ce rôle Virgile tenait essentiellement à le lui attribuer comme à l'ancêtre mythique des Jules, plus important à leurs yeux qu'Énée lui-même. Lorsque Énée va chercher du secours chez Évandre et en Étrurie, il laisse Ascagne à la garde du camp, sous la tutelle bien entendu de chefs éprouvés (2), et quand, au IXe livre, Numanus, beau-frère de Turnus et l'un de ses principaux capitaines, brave et insulte les Troyens, c'est Ascagne qui, par un exploit, qui est à la fois un début et un coup de maître, lui traverse la tête d'une flèche et l'étend mort (3). Pour tirer ainsi Ascagne de l'insignifiance il fallait le vieillir, et du moment que Virgile tenait, conformément à la tradition, à le représenter comme un enfant lors de la chûte de Troie et voulait cependant plus tard le montrer entrant dans l'adolescence, il n'avait d'autre ressource que de prolonger les voyages d'Énée ; il est du reste demeuré dans l'*Enéide* quelque flottement à l'égard de l'âge d'Ascagne ; quand Didon le prend sur ses genoux — Cupido ou lui (4) —, il semble que ce soit un tout jeune enfant qu'elle couvre ainsi de caresses et pourtant pendant la chasse, quand il galope sur un cheval fougueux et souhaite de se mesurer avec un sanglier ou un lion, il faut bien, si précoce

qu'aime à le rendre Virgile, lui supposer au moins douze ou treize ans.

Ainsi Virgile, après avoir une première fois et en entier rédigé son IIIe livre, se décida au cours de son travail à le modifier profondément. Outre les deux contradictions essentielles que je viens de signaler, le IIIe livre en présente avec les autres livres d'autres qui étonnent quand on n'en a pas la clef. Ces contradictions n'ont jamais été expliquées raisonnablement. Elles le sont tout naturellement si l'on admet que les passages en question étaient destinés par Virgile à s'accorder, non pas avec le IIIe livre actuel qui était condamné dans sa pensée, mais avec celui qu'il prétendait lui substituer et dont les grandes lignes étaient constituées dans son esprit. Quelle eût été la physionomie de ce IIIe livre définitif, nous ne saurions le déterminer exactement, puisqu'il n'a pas été exécuté ; toutefois les passages des autres livres qui sont actuellement en contradiction avec lui fournissent quelques indications sur ce qu'il serait devenu dans le remaniement. Les deux divergences capitales auraient été que, dans le IIIe livre nouveau, les Troyens seraient partis de Troade avec la connaissance exacte du but de leur voyage, l'Italie, et que la navigation aurait duré sept années. D'autres, sans avoir la même importance, ont pourtant leur intérêt : I, 201 sq. Énée rappelle à ses compagnons qu'ils ont affronté la rage de Scylla ; or, dans le IIIe livre actuel, les Troyens subissent les remous de Charybde, mais ils n'approchent pas de Scylla ; dans la rédaction future, Virgile se réservait de les mettre en contact avec elle, sous une forme que nous ne pouvons préciser, puisqu'il a pour principe de ne pas reproduire purement et simplement à propos d'Énée les aventures d'Ulysse. I, 382, Énée déclare qu'il a été guidé par sa mère à son départ de Troade — *matre dea monstrante uiam* — ; il avait donc l'intention d'introduire là une intervention de Vénus, nous ignorons sous quelle forme ; Varron, cité par Servius, *l. c.*, racontait que, depuis sa sortie de Troie, Énée avait vu chaque jour l'étoile de Vénus jusqu'à son arrivée sur le territoire de Laurente, où elle avait disparu, ce qui lui avait appris qu'il était parvenu à l'endroit marqué par les destins ; Virgile ne songeait point à s'approprier cette légende qui est incompatible avec toute la teneur des six premiers livres ; mais il est vraisemblable qu'il voulait lui emprunter quelque chose. D'autre part, I, 29 sq., nous apprenons que c'est la colère de Junon qui, pendant de longues années, a écarté les Troyens du Latium ; or, l'influence de Junon n'apparaît point dans les pérégrinations du IIIe livre ; mais Hélénus avertit Énée que c'est seulement en triomphant du ressen-

timent de la déesse qu'il réussira à aborder en Italie après avoir quitté la Sicile ; or Junon au Ier livre suscite la tempête et au Ve incendie une partie de la flotte ; elle ne s'est donc pas laissé fléchir et pourtant Énée arrive en Italie ; on peut supposer que dans le IIIe livre définitif Virgile se proposait de donner à Junon une action plus directe et peut-être de la mettre aux prises avec Vénus. I, 205 et 554, les Troyens savent qu'ils vont dans le Latium ; or le nom du Latium ne figure point dans la prophétie de Créuse ; on peut donc supposer qu'il était ailleurs indiqué formellement. IV, 345 sq., Énée déclare qu'Apollon de Grynium et de Lycie lui a enjoint de se rendre en Italie ; or, au IIIe livre, il ne consulte ni l'oracle de Grynium ni celui de Patara en Asie Mineure ; il est donc vraisemblable que ces consultations devaient avoir lieu dans le IIIe livre mis au point ; quoique les Troyens fussent fixés dès le début sur leur destination par la prophétie de Créuse, Virgile, loin de diminuer l'importance des oracles, semble plutôt avoir été décidé à l'augmenter ; il voulait sans doute mettre les Troyens encore plus directement sous la conduite d'Apollon et faire dominer tout le livre par le dieu qui était le dieu favori d'Auguste et qu'il aurait montré protégeant activement dès l'origine sa famille, comme il le protégeait lui-même. VII, 122 sqq., lorsque se réalise l'aventure des tables mangées, Énée se rappelle qu'elle lui a été annoncée par Anchise et c'est à Jupiter qu'on doit le dénouement favorable ; or, au IIIe livre actuel, elle est prédite par Celaeno et c'est Apollon qui doit la faire aboutir sans dommage ; Virgile avait donc le projet de modifier au IIIe livre la fin de l'épisode des Harpyies et, en ce qui était nécessaire, la prédiction d'Hélénus qui, sur d'autres points encore, par exemple sur le rôle futur de la Sibylle, devait être remaniée, une partie de ce rôle étant au VIe livre attribué à Anchise. Avec la conception postérieure des sept années de voyages, Virgile se serait vu contraint sans doute d'enrichir le IIIe livre d'événements nouveaux, ceux qui y figurent suffisant à peine pour dix ou onze mois ; elle aurait fait naître une difficulté assez inattendue ; dans l'*Odyssée*, la Cyclopeia est une des premières aventures d'Ulysse ; dans l'*Enéide*, elle a lieu trois mois avant le passage d'Énée ; il y a là un anachronisme, que les commentateurs ont relevé, mais qui est moins gros qu'ils ne le supposent, puisqu'Énée n'en est guère qu'au dixième mois de ses pérégrinations ; il aurait été singulièrement aggravé dans la rédaction nouvelle où Énée se serait trouvé dans la sixième ou septième année de ses voyages ; nous ne savons si Virgile avait prévu l'inconvénient et comment il y aurait remédié.

Au moment de sa mort, le remaniement du IIIe livre n'était pas terminé, mais il était en train de s'accomplir. Virgile avait commencé à démanteler son IIIe livre en transportant ailleurs les parties qu'il voulait y faire disparaître, mais qu'il entendait conserver. Les v. 163-166 de la prédiction des Pénates, qui n'avaient plus de raison d'être, tout le livre étant dominé par la prophétie de Créuse, avaient été placés dans le discours d'Ilioneus, I, 530-533 ; la prédiction des Pénates aurait sans doute subsisté, mais elle aurait eu uniquement pour but de révéler aux Troyens que, pour des descendants de Dardanus, l'Italie était non point un pays nouveau, mais la patrie antique. Le début de la tempête, 192-195, avait été transporté au Ve livre, 8-11 ; la tempête du IIIe livre aurait sans doute subsisté, mais uniquement avec son caractère spécial de noirceur absolue et de ténèbres qui font perdre aux Troyens leur route. L'annonce du prodige de la truie blanche et de ses trente petits, 389-393, avait été mise dans la bouche du dieu Tibre, VIII, 42-45 ; elle devait donc être effacée de la prophétie d'Hélénus, où elle était du reste superflue. Comme dans le IIe livre, Virgile avait marqué du signe de la suppression quelques passages qu'il n'avait pas encore remplacés et que, pour être fidèle à ses indications, Varius a laissés de côté dans son édition, 316, 340, quelques vers sans doute entre 668 et 669. Il est à remarquer que 218 est le premier vers inachevé du livre ; les parties qui précèdent étant celles qui devaient le plus souffrir du remaniement, on peut supposer que Virgile avait renoncé à les corriger partiellement avant le travail définitif ; en revanche il avait déjà revu les parties qu'il entendait conserver ; témoin les additions marginales que Varius a incorporées dans le texte avec leur forme imparfaite, 214-218, 527, 639-644, 660-661 ; il n'est pas douteux que 500-505, où se trouve la première allusion à la prédiction de Créuse ne fassent partie de la rédaction définitive.

Conclusion. — **17.** Dans le IIIe livre, comme dans le IIe, Virgile s'est efforcé de nous rendre les Troyens sympathiques en les présentant comme sympathiques ; il y a moins bien réussi, parce qu'il leur a ménagé parcimonieusement les dangers ; assurément ils éprouvent des malheurs, mais qui ne sont pas comparables à la catastrophe du IIe livre ; ils sont exposés en Crète à une peste calamiteuse, mais il ne semble pas que beaucoup d'entre eux périssent ; ils sont exposés à une tempête, mais qui ne menace point de les anéantir comme celle du Ier livre ; la rencontre avec les Harpyies est bizarre et répugnante, mais ne leur cause pas grand dommage ; ils voient face à face les Cyclopes, mais ils sont à l'abri de leurs

coups. En revanche ils passent par des émotions violentes ; outre les situations que je viens d'énumérer, le prodige de Polydore les met en contact avec une terre scélérate et leur révèle un crime abominable. Leur grande angoisse c'est que leur navigation est une marche vers l'inconnu ; la lumière ne se fait pour eux que graduellement ; alors même qu'ils ont conscience du but, l'Italie recule et fuit devant eux ; partis dans la tristesse de leur pays natal, ils touchent à l'Italie sans pouvoir en prendre possession et n'arrivent qu'en Sicile, d'où de nouvelles épreuves les attendent ; ils ont des mécomptes, des espoirs trompés ; ils passent d'un état d'âme lugubre à un plus serein, pour retomber dans l'inquiétude ; ils sentent la fatigue d'une navigation qui n'en finit pas.

Quant à Énée, nous l'aimerions mieux plus exposé, plus à même de payer de sa personne ; il supporte les épreuves avec endurance, mais ces épreuves ne sont que pénibles et il ne faut pour les surmonter que des qualités d'âme moyennes. Virgile lui a imposé la nécessité de fuir ; cette nécessité, il l'accepte sans révolte ; il a fui au IIe livre, il continue à fuir au IIIe, il fuit sans cesse ; c'est un rôle qui n'excite ni l'enthousiasme, ni même un intérêt bien vif. Il est le chef de l'expédition, mais il s'efface volontiers devant son père, qui a des lumières qu'il n'a pas, qui est l'intermédiaire naturel entre les Troyens et les dieux. Ce partage volontaire de la responsabilité diminue son initiative, mais fait honneur à sa piété filiale, que signale avec raison Hélénus ; c'est un excellent fils, qui témoigne à son père une affection touchante ; la mort d'Anchise empoisonne son arrivée en Sicile. En outre c'est un homme de famille, comme au Ier et au IIe livre ; s'il va en Thrace, c'est qu'il espère y trouver de bons parents ; il se détourne de son chemin pour faire visite à Hélénus et il est ému des douleurs d'Andromaque. C'est au IIIe livre qu'apparaît nettement la religiosité d'Énée et qu'il se montre pieux. Cette piété n'est pas un effet de son tempérament comme l'affection paternelle, filiale, le sentiment de la famille. C'est un effet de la mission qu'il n'a pas cherchée et dont il est chargé ; cette mission lui ayant été imposée par les dieux et ne pouvant être remplie qu'avec leur aide, il faut qu'il se tourne sans cesse vers eux et vers leurs oracles pour obtenir les directions dont il a besoin. Le IIIe livre est profondément religieux ; bien qu'il ne contienne point de scène dans le ciel, nulle part les dieux ne sont aussi présents ; les Troyens sont toujours tendus vers le ciel attendant la révélation ; ce ne sont qu'oracles, prophéties, sacrifices, prières.

Le IIIe livre ne produit pas comme le IIe une grande impression

d'ensemble ; c'est une succession de scènes et de tableaux comme en comporte un voyage sur mer, avec l'imprévu des rencontres et des situations ; Virgile s'est efforcé de varier pour soutenir l'intérêt et il a imaginé des incidents de caractère très divers : la plainte de Polydore traîtreusement assassiné est mélodramatique, l'impression de Délos, l'île sainte, reposante et religieuse, le deuil d'Andromaque, dont le cœur est brisé, profondément impressionnant, la réunion familiale chez Hélénus émue et touchante, la peinture de la caverne sanglante de Polyphème et de la cruauté du monstre effroyable, l'apparition des Cyclopes grandiose. Enfin il y a beaucoup de pittoresque et de différentes espèces de pittoresque.

NOTES DU CHAPITRE IV

P. 232. (1) Serv., Préamb. du Comm. de III : Secundum interrogationem Didonis, post insidias Graecorum et casus suorum proprios errores exsequitur, quos pertulit, antequam ad Africam perueniret. — (2) Cf. pourtant errantem, I, 756 et III, 101.

P. 233. (1) Longa exsilia II, 780, rend inutile Diuersa exsilia III, 4. — (2) desertaque litora Cretae 122. — (3) Macr., *Sat.*, V, 2, 14, Scylla quoque et Charybdis et Circe decenter attingitur et pro Solis armentis Strophades insulae finguntur.

P. 234. (1) 2 sq. ceciditque superbum Ilium ; c'est le même contraste que II, 325 sq. fuit Ilium et ingens Gloria Dardanidum et il est une des dominantes des *Troades* d'Euripide 99, οὐκέτι Τροία τάδε καὶ βασιλῆς ἐσμέν Τροίας 108 ὦ πολὺς ὄγκος συστελλόμενος Προγόνων, ὡς οὐδὲν ἄρ' ἦσθα ; quant à l'idée contenue dans immeritam, à savoir que les Troyens ont subi la sévérité des dieux, sans avoir rien fait pour la mériter, elle remonte également aux *Troades* 596 ἐπὶ δ' ἄλγεσιν ἄλγεα κεῖνται Δυσφροσύναισι θεῶν. — (2) 3 Omnis humo fumat Neptunia Troia. Eurip., *Troades* 4 sq. Poseidôn rappelle qu'il a construit Troie avec Phoibos ; l'incendie est un des motifs dominants du II[e] livre et des *Troades* d'Euripide ; l'image saisissante de Troie fumant à terre provient également des *Troades*, 5, ΠΟΣ. τῶν ἐμῶν Φρυγῶν πόλει, Ἣ νῦν καπνοῦται καὶ πρὸς Ἀργείου δορὸς Ὄλωλε πορθηθεῖσ' 585 ΕΚ. οἰκτρὰ τύχα ΑΝ. πόλεος ΕΚ. ἃ καπνοῦται. Cf. *Hécub.* 823 ΕΚ. καπνὸν δὲ πόλεως τόνδ' ὑπερθρώσκονθ' ὁρῶ. 1215 ΕΚ. καπνῷ τ' ἐσήμην' ἄστυ πολεμίων ὕπο. — (3) 8. Virgile ne s'est pas expliqué sur la date de la prise de Troie que Den. d'Hal., I, 63, place dans la première moitié de juin ; la durée du séjour des Troyens sur l'Ida ne saurait donc être fixée exactement. — (4) Voici comment, dans la conduite de l'expédition, se répartissent l'activité d'Énée et celle d'Anchise : 9 au début, Anchise donne le signal du départ ; 16 Énée choisit la Thrace comme lieu de débarquement, fonde une ville, subit un prodige ; 57 il le soumet aux principaux chefs et surtout à Anchise ; 60 de l'avis du conseil il quitte la Thrace ; 73 il va à Délos, à ce qu'il semble, de sa propre initiative ; 84 il demande et obtient un oracle ; 101 Anchise interprète cet oracle et désigne la Crète, en quoi il se trompe, comme Énée s'était trompé pour la Thrace ; 118 il fait un sacrifice, comme Énée en avait fait un en Thrace ; 132 Énée fonde une nouvelle ville ; 143 en présence de l'insuccès, Anchise conseille de retourner à Délos ; 161 les Pénates indiquent à Énée l'Italie ; 178 Anchise, mis au courant, reconnaît son erreur ; 234 Énée engage la lutte contre les

Harpyies ; 263 Anchise invoque les dieux et donne l'ordre du départ ; 289 à Actium, c'est Énée qui donne l'ordre du départ ; 359 il demande à Hélénus et obtient une prophétie ; 472 Anchise presse le départ ; 525 en vue de l'Italie il adresse aux dieux une prière ; 539 il interprète le présage des quatre chevaux blancs ; 558 il reconnaît Charybde et donne des ordres pour qu'on l'évite ; 610 il accueille amicalement Achéménide. Son rôle est terminé. En somme Énée et lui sont en relations directes avec les dieux ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui sacrifie et qui prie ; c'est Énée qui obtient les prédictions, Anchise les interprète ; mari de Vénus il est plus près des dieux qu'Énée ; d'après Naevius (*Schol. vet. Aen.*, II, 678), Ennius (*Prob. ad Ecl.*, VI, 31) Servius (*Aen.*, II, 687), Den. d'Hal., I, 48, il a reçu des dieux le don de connaître l'avenir ; ce don ne se manifeste pas au III^e^ livre, pas plus qu'au II^e^, puisque ce sont d'autres que lui qui fournissent les prophéties, qu'il se contente d'expliquer la volonté des dieux et qu'une fois au moins il l'explique d'une façon erronée ; mais il est attesté, VII, 122 sqq., ce qui montre que Virgile à l'époque des II^e^ et III^e^ livres n'avait pas là-dessus fixé définitivement ses idées et qu'il a varié suivant les besoins du poème. Sauf dans un cas, c'est Énée qui détermine l'itinéraire. Anchise paraît plus qu'Énée pressé d'aboutir, puisque c'est lui en général qui ordonne le départ.

P. 235. (1) Naturellement le motif des larmes au départ pour l'exil avait été employé avant Virgile ; Serv., III, 10 : Naeuius... inducit uxores Aeneae et Anchisae cum lacrimis Ilium relinquentes his uerbis : amborum uxores noctu Troiade exibant, capitibus opertis, flentes ambae, abeuntes lacrimis cum multis ; mais ce sont des larmes de femmes, par conséquent moins significatives ; de même celles d'Hécube, Eurip., *Troades*, 601 ΕΚ. ὦ πατρὶς, ὦ μελέα καταλειπομέναν σε δακρύω, passage qui paraît être l'origine de celui de Virgile, καταλειπομέναν = relinquens, δακρύω = lacrimans ; Jason pleure aussi au moment de quitter sa patrie. Apollon., *Argon.*, I, 534 αὐτὰρ Ἰήσων Δακρυόεις γαίης ἀπὸ πατρίδος ὄμματ' ἔνεικεν. Il est bien certain que Virgile connaissait tout cela, mais cela n'enlève rien à l'émotion du passage virgilien. — (2) 12 penatibus et magnis dis est répété VIII, 679 ; l'adjectif penates étant, dans l'ancienne langue technique et dans l'usage dominant de la prose, non pas substantivé mais joint au substantif di ou diui, il n'est pas douteux que Virgile n'entende ici les dieux pénates, qui sont les grands dieux. Les Pénates disent à Énée en parlant d'eux-mêmes, III, 159 sq. tu moenia magnis Magna para, cf. II, 294 sq. his moenia quaere Magna. Les penates publici romani Quiritium avaient une aedes, dont la date de fondation est inconnue, dans la Velia non loin du temple de Vesta, aedes qui fut restaurée par Auguste. Serv., III, 12 : Varro quidem unum esse dicit penates et magnos deos ; nam in basi scribebatur Magnis diis. Serv.-Dan. rappelle qu'on crut de bonne heure qu'Énée avait enlevé et rapporté à Rome les grands dieux de Samothrace ; θεοὶ μεγάλοι était l'expression usuelle pour désigner les dieux de Samothrace. Θεοὶ μεγάλοι οἱ ἐν Σαμοθράκῃ, inscr. d'Amphipolis, *Bull. de Corr. hellén.*, 19 (1895), 110, 2, θεοὶ μεγάλοι Σαμοθρᾶκες, inscr. de Samothrace, *Rev. des Et. grecques*, 5 (1892), 202, etc. Den. d'Hal., I, 67, 4 tenait des habitants de Lavinium que les Pénates de cette ville venaient de Troie et avaient été apportés par Énée. Cassius Hemina, fr. 6, p. 69 Peter, les faisait

venir de Samothrace. Varron *Ant. rer. hum.*, fr. 2, 8, 9 expliquait la chose en disant que les Pénates publics romains étaient originaires de Samothrace, que Dardanus les avait apportés en Phrygie et Énée de Troie à Lavinium. Virgile qui ne donne pas toujours les explications nécessaires et qui sous-entend, ne dit point comment il se fait que les pénates de Troie soient les dieux de Samothrace ; mais il affirme nettement l'identité en faisant dire aux pénates d'eux-mêmes 168 : Iasiusque pater, genus a quo principe nostrum ; cela signifie qu'ils doivent leur origine première à Iasius, ce qui est conforme à la tradition, et non, comme on l'entend d'habitude, qu'Iasius est l'ancêtre des Troyens, ce qui est contraire à la légende ; d'après la légende, qui a été adoptée par Virgile, c'est son frère Dardanus et non pas lui, qui est l'ancêtre des Troyens. — (3) 16 feror huc, 78 huc feror, locution fixée. — (4) 16 litore curuo se retrouve 223, curuo in litore, XI, 184, locution fixée. — (5) 18 Les commentateurs se sont demandé si Virgile faisait ici allusion à Αἶνεια en Macédoine, dans la presqu'île de Pallène, ou à Αἶνος en Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre. Αἶνεια se trouve exclue par ce fait que la légende de Polydore était localisée dans la Chersonèse de Thrace et Αἶνος , qui n'en est pas très éloignée, paraît au premier abord devoir être préférée. Mais Αἶνος est mentionnée dans l'*Il.*, IV, 520 Ἠείροος Ἰμβρασίδης, ὃς ἀρ' Αἴνοθεν εἰληλούθει ; elle existait donc antérieurement à l'arrivée d'Énée dans le pays. Serv., 16 : Euphorion et Callimachus hoc dicunt etiam, quod Aenum dicatur a socio Vlixis illic sepulto eo tempore quo missus est ad frumenta portanda. Si l'on presse le sens du mot fingo, on peut supposer qu'Aeneadae est une ville de fantaisie, imaginée par Virgile pour rappeler Αἶνεια et Αἶνος, mais qui n'est ni l'une, ni l'autre. — (6) *Il.*, II, 402 Αὐτάρ ὃ βοῦν ἱέρευσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων Ἰλίονα πενταέτηρον ὑπερμενέι Κρονίωνι. Serv. 21, fait ici une chicane à Virgile : contra rationem Ioui taurum sacrificat... ubique enim Ioui iuuencum legimus immolatum... Mais il faut observer que Virgile n'avait peut-être pas autant que l'affirme Macrobe cette connaissance du rituel qui aurait pu faire de lui un grand pontife, qu'il évite souvent, étant poète, d'employer les termes mêmes du rituel, que, tout en imprégnant les cérémonies religieuses d'une couleur romaine, il met en scène des personnages qui ne sont pas Romains et qu'il est souvent Gréco-Romain. Ov., *Métam.*, IV, 755 sq., dit du reste : Mactatus... taurus tibi, summe deorum. — (7) 26 dictu... mirabile monstrum se retrouve *G.*, IV, 554, *En.*, II, 680, locution fixée. — (8) 22 sq. Le cornouiller et le myrte sont choisis, parce qu'il s'agit d'arbustes nés de javelots, *G.*, II, 447 sq. At myrtus ualidis hastilibus et bona bello Cornus, *En.*, VII, 817 : praefixa cuspide myrtum. — (9) Serv.-Dan., 23, fait remarquer la multiplicité de mots qu'emploie ici Virgile pour désigner les pousses de ces arbrisseaux : uirgulta, uiridem... siluam, ramis... frondentibus, arbos, lentum... uimen, qui se retrouve *G.*, IV, 34, *En.*, VI, 137, Virgile affecte ici, comme en d'autres passages, une abondance de style et une richesse de synonymie, qui montrent la possession étendue qu'il avait du vocabulaire. — (10) 25. Sur l'usage de décorer les autels de feuillage, cf. *En.*, I, 417, V, 661. — (11) 34 multa mouens animo, qui se retrouve X, 890 — cf. I, 305, per noctem plurima uoluens est caractéristique d'Énée ; Virgile ne lui a pas

donné seulement une sensibilité très aiguë, mais une intelligence sans cesse en mouvement ; il ne supporte point passivement les choses, il réagit par la pensée ; mais Virgile ne dit pas toujours ce qu'il pense. — (12) Comme au IIe livre, l'obligation de la fuite est sans cesse attestée et le mot résonne comme une dominante : fuge... fuge 44, fugae 160, fugimus 268, effugimus 272, fugam tenuisse 283, quae prima pericula uito 367, effuge 398, et quo quemque modo fugiasque ferasque laborem, 459, fugite... fugite 639, 666 fugam... celerare ; toujours Énée doit fuir ; si Virgile a tant insisté là-dessus, c'est pour nous faire comprendre quels dangers il court ; mais la chose en elle-même n'est pas héroïque. — (13) J'ai déjà signalé les emprunts faits aux *Troades*.

P. 236. (1) *Héc.* 4 ΠΟΛ. Πριάμου... ὅς μ' ἐπεὶ Φρυγῶν πόλιν Κίνδυνος ἔσχε δορὶ πεσεῖν Ἑλληνικῷ (= cum iam diffideret armis Dardaniae) Δείσας ὑπεξέπεμπε Τρωικῆς χθονὸς πολυμήστορος πρὸς δῶμα θρηκίου ξένου (= Threicio regi... hospitium antiquum Troiae), 10 πολὺν δὲ σὺν ἐμοὶ χρυσὸν ἐκπέμπει λάθρᾳ πάτηρ (= auri cum pondere magno... furtim mandarat), 18 Καλῶς παρ' ἀνδρὶ θρηκὶ πατρῴῳ ξένῳ Τροφαῖσιν (= Alendum) ὡς τις πτορθὸς ἠυξόμην τάλας, cf. 1134 ΠΟΛΥΜ. Πατὴρ δίδωσι Πρίαμος ἐν δόμοις τρέφειν, Ὑποπτος ὢν (= diffideret) δὴ Τρωικῆς ἁλώσεως, 776, ΕΚ. ἐπειδὴ συμφορὰν ἔγνω Φρυγῶν (= ut opes fractae Teucrum et fortuna recessit, 714 ΕΚ. Ἄρρητ' ἀνωνόμαστα... Οὐχ ὅσι' οὐδ' ἀνεκτά. Ποῦ δίκα ξένων ; ὦ κατάρατ' ἀνδρῶν, 790 ἀνοσιοτάτου ξένου (= fas omne abrumpit), 1216 ΕΚ. ὁ χρυσὸς... Ἔκτεινε τὸν ἀμὸν Παῖδα... = (Polydorum obtruncat et auro vi potitur). — (2) Naturellement Virgile supprime les événements de la tragédie, la venue d'Hécube et des Grecs, sans quoi Énée ne retrouverait pas le corps de Polydore. D'autre part, dans l'*Hécube*, Polymestor tue Polydore et le fait jeter dans la mer, dont les flots le ballottent sur le rivage et c'est là que la suivante envoyée par Hécube recueille le cadavre ; ceci est net et compréhensible ; au contraire le récit de Virgile présente des désaccords, qui ne s'expliquent que si l'on se rapporte à la source où il a puisé ; Polydore est égorgé par Polymestor — obtruncat — comme chez Euripide ; mais un peu auparavant, Virgile le fait percer de traits, parce qu'il a besoin pour le prodige, qui n'existe pas chez Euripide, de ces traits qui poussent en arbrisseaux, et les deux choses ne vont pas ensemble ; l'invention du meurtre à coups de javelots a pour origine une indication de la tragédie d'Euripide où Hécube demande à la suivante qui a trouvé le cadavre, s'il était rejeté par le flot ou percé de coups de lance 699 Ἐκβλητον ἢ πέσημα φονίου δορός. La réponse de la suivante 701 πόντου νω ἐξήνεγκε πελάγιος κλύδων exclut du reste ce genre de mort dans la version suivie par Euripide. On ne voit pas pourquoi l'exécution a lieu sur le rivage et parce qu'Aeneadae est une ville maritime il n'est pas nécessaire que le sacrifice d'Énée ait le rivage pour théâtre ; le rivage — in litore — ne figure ici que parce que dans l'*Hécube* le corps de Polydore est trouvé sur le rivage par la suivante 698 ΘΕ. ἐπ' ἀκταῖς νιν κυρῶ θαλασσίαις... πόντου νιν ἐξήνεγκε πελάγιος κλύδων. Enfin Virgile n'explique pas comment la nature a accumulé assez de terre sur le cadavre pour former un tumulus et surtout, lorsque Polydore dit : iam parce sepulto, il ne réclame pas une autre sépulture ; si plus loin Virgile lui fait donner cette sépulture, c'est parce qu'il a dans l'esprit la situation toute différente de l'*Hécube* où Polydore est 29 ἄταφος et où il dit en parlant de lui-même 47 Φανήι-

σομαι γάρ, ὡς τάφου τλήμων τύχω. Ainsi l'agencement des faits dans le récit de Virgile est maladroit et cela vient de ce qu'il a accouplé au texte d'Euripide des éléments qui lui étaient étrangers et qu'il n'a pu y fondre harmonieusement. — (3) On peut du reste admettre que la première partie du IIIe livre étant destinée à être profondément remaniée, Virgile ne s'est servi du motif du Ier livre que parce qu'il avait l'intention de le modifier ici. — (4) 62 Aggeritur tumulo tellus ; ceci est très naturel ; mais on est étonné de lire plus haut : 22 forte fuit iuxta tumulus ; ceci rentre dans la catégorie des désaccords signalés plus haut. — (5) 63 maestae arae se retrouve V, 48. — (6) 65 se retrouve XI, 35. — (7) 67 sq. Animam... magna... uoce ciemus, VI, 506 magna manes ter uoce uocaui, identité de termes correspondant à l'identité des circonstances. — (8) 71 litora complent, fin d'hexamètre répétée mécaniquement 676. — (9) 72 Vers pittoresque, mais d'un pittoresque banal : urbes étonne ; quelles sont ici ces villes, dont il n'a pas été question ? — (10) 73 Sacra mari colitur medio... tellus, 104 Creta... medio iacet insula ponto, 270 Iam medio apparet fluctu... Zacynthos, expression répétée inspirée d'*Od.*, IV, 844 Ἔστι δέ τις νῆσος μέσσῃ ἁλὶ πετρήεσσα, XIX, 172 Κρήτη τις γαῖ' ἔστι, μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ. — (11) 74 vers de facture grecque. *Il.*, XIII, 20 sqq. Le palais de Poseidôn est à Αἰγαί. — (12) 75 sqq. Virgile, qui s'abstient de raconter les légendes rattachées aux lieux que parcourt Énée, ne dit point pourquoi Apollon a rendu Délos stable ; il se borne à l'indiquer par le mot pius, supposant la légende connue de ses lecteurs ; ainsi 14 à propos de la Thrace, acri... Lycurgo, simple allusion aux violences non racontées de Lycurgue pour combattre le culte de Dionysos. — (13) 76 Myconos, que Virgile appelle celsa est appelée par Ov., *Metam.*, VII, 463, humilis ; Virgile ne parle pas de visu. — (14) 78. Le mot fessus est souvent répété au IIIe livre ; Virgile n'a pas rendu la navigation des Troyens bien périlleuse ; pour nous intéresser à eux, il la représente au moins comme épuisante ; les Troyens ne sont pas gens de mer ; ils souffrent de la navigation, 78 fessos, 85 fessis, 145 fessis... rebus, 271 fessi, 516 fessos... artus, 568 fessos, 710 fessum. — (15) 80 rex idem hominum Phoebique sacerdos ; motif analogue I, 728 regina sacerdos, IX, 327 : rex idem... et augur. — (16) Anios est un personnage légendaire très intéressant, dont Virgile a fait un individu quelconque. Fils et prêtre Délien d'Apollon, il a pour mère Rhoiô (la grenade), fille de Staphylos (la grappe), petite-fille de Dionysos, par suite héroïne dionysiaque, que son père, découvrant sa grossesse, confie dans une λάρναξ aux flots de la mer, ce qui signifie probablement la migration d'un culte. Les filles d'Anios sont les Oinotropoi ou Oinotrophoi, Oinô, Spermô, Elaïs qui ont reçu de Dionysos le don de produire les fruits de la terre, le vin, le blé, et l'huile ou, par une déformation de la légende, de changer par le contact les objets en ces fruits. Amenées par Palamède ou par Agamemnon et Ulysse au camp des Grecs pendant la guerre de Troie, elles subviennent à leurs besoins. Virgile a négligé tout cela, à plus forte raison les rapports d'Énée avec la fille d'Anios, Launa = Launinia, qui auraient dérangé toute la structure de l'*Enéide*. — (17) Serv.-Dan., 80 : hunc tamen Anium Palaefatus etiam propinquum tradit Anchisae... ad quem Anchises ante bellum Troianum consultum uenerat, an Salaminem peteret comes Priamo : unde et agnoscitur. — (18) 84 uenerabar, 79 ueneramur, 34 uenerabar,

répétition du même mot, pour insister sur le caractère religieux du passage. — (19) 84 templa... saxo structa uetusto, VIII, 478 urbs saxo fundata uetusto, locution fixée. — (20) 85 Thymbrae, Serv.-Dan., bene Delius positus Thymbraeum appellat, quem in Troia adsueuerat colere...

P. 237. (1) 85 propriam... domum, 167 Hae nobis propriae sedes ; da moenia 85, his moenia quaere II, 294, moenia magnis Magna para III, 159 sq., passages de concordance et de rappel ; genus, les Troyens sont les restes d'un peuple ; il leur faut une nationalité nouvelle, cf. I, 6 genus unde Latinum ; reliquias Danaum se trouve déjà I, 30, locution fixée, variée ici par l'addition atque immitis Achilli ; 88, quem sequimur... ? quem n'a aucun sens ; les Troyens ne cherchent pas un guide : lire qua sequimur quoue ire iubes ? qua indique la direction à suivre, quo le but à atteindre ; c'est là ce qu'ils veulent connaître ; cf. 114 diuom ducunt qua iussa, sequamur ; 89, pater, Macrobe, *Sat.*, III, 6, 1-6, voit dans le mot une allusion à l'autel d'Apollon Γενέτωρ à Délos, où on n'offrait pas de victimes et en effet la consultation de l'oracle n'est accompagnée ici d'aucun sacrifice. — (2) 93 submissi petimus terram, locution de Lucr., I, 93, terram genibus submissa petebat. — (3) 97 sq. sont traduits d'*Il.*, XX, 307 sq. où Poseidôn dit Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει Καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται ; il n'est pas vraisemblable que cunctis... oris provienne de la leçon interpolée Πάντεσσιν, parce que Τρώεσσιν devait forcément disparaître dans la traduction virgilienne où il ne s'agissait plus de cela et que cunctis... oris a un sens bien plus étendu, celui de la domination future des Romains dans tout l'univers ; 97-98 disent en d'autres termes la même chose que I, 278-279. — (4) 103 La forme audite, o proceres, paraît être une réminiscence homérique, *Od.*, II, 229 Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι,... — (5) 95 ubere laeto, cf. ubere glebae 164. — (6) 109-110 sont traduits d'*Il.*, XX, 216 sqq. où Dardanos, fils de Zeus Κτίσσε δὲ Δαρδανίην · ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ Ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων, Ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολύπιδακος Ἴδης. — (7) 111 sq. L'identification entre les Corybantes et les Curètes est admise sans réserve par Virgile. Corybantiaque aera 111, Curetum... oris 131 ; elle était adoptée d'une façon à peu près universelle dans l'antiquité, même par les savants, et consacrée par la légende et le culte, les uns et les autres étant des démons primitifs, plus tard des prêtres rattachés, les Curètes au culte de Zeus, les Corybantes à celui de Cybèle, l'élément orchestique, enthousiastique et mystique étant plus accentué chez ces derniers à cause de leur origine d'Asie. Virgile fait venir le culte de Cybèle de Crète en Asie ; d'autres faisaient venir les cultes de Zeus et de Cybèle d'Asie en Crète. — (8) 117 Tertia lux classem Cretaeis sistet in oris, *Il.*, X, 163 Ἠματί κεν τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην ; si Virgile prétend donner un renseignement exact ou simplement introduire une imitation homérique, c'est ce que nous ignorons. — (9) 119 sq. Serv., Neptuno, propter futuram nauigationem, Apollo, propter oraculum datum ; 119 est construit comme le v. homérique, *Il.*, XI, 728 Ταῦρον δ' Ἀλφειῷ ταῦρον δὲ Ποσειδάωνι. — (10) 121 Fama uolat se retrouve VII, 392, locution fixée, cf. X, 510 sq. fama... aduolat. — (11) Idomeneus, chef des Crétois, Κρητῶν ἀγός, *Il.*, IV, 256 sq et *pass.* — de là hoste 123 — joue un grand rôle dans la guerre de Troie ; d'après l'*Od.*, III, 191, il revient heureusement après la guerre en Crète ; suivant la

légende postérieure, il voue à Poseidôn pendant une tempête ce qu'il rencontrera en débarquant : c'est son fils ; à la suite de l'accomplissement réel ou intentionnel de ce vœu éclate une peste ; il est chassé de Crète et s'établit en Calabre, dans le pays de Sallente.

P. 238. (1) 127 crebris legimus freta concita terris, motif analogue 706 Et uada dura lego saxis Lilybeia caecis. — (2) 128 cf. V, 140 sq. ferit aethera clamor nauticus ; il y a ici deux choses distinctes : d'abord les cris rythmés des rameurs qui essaient de se dépasser — uario certamine — ensuite les exhortations qu'ils formulent et que Virgile traduit par ces mots : gagnons la Crète ; hortantur = ils disent en s'exhortant, etc. — (3) 130 se retrouve V, 777 ; Macr., *Sat.*, V, 13, 16 a rapproché *Od.*, XI, 6 Ἠμῖν δ' αὖ κατόπισθε νεὸς κυανοπρώροιο Ἴκμενον οὖρον ἵει πλησίστιον ἐσθλὸν ἑταῖρον en remarquant que Virgile est resté ici gracilior auctore : il est en effet, par exception, moins orné que son modèle, et il a laissé de côté quelques expressions pittoresques, qu'il jugeait peut-être intraduisibles. — (4) 132 sq. Le motif étant le même, il y a des similitudes d'expression entre muros... molior urbis, et 17 moenia prima loco, entre Pergameamque uoco et 18 Aeneadas... nomen... fingo. — (5) 133, cf. III, 441 Cumaeam... urbem = Cumes, IV, 342 urbem Troianam = Troie. — (6) 134 arcemque attollere tectis, cf. VIII, 98 sq. arcemque procul ac rara domorum Tecta uident. — (7) 138 corrupto caeli tractu, Lucr., VI, 123 caelum... corrumpat, 1335 caelum... corruptum, 139 arboribusque satisque lues, Lucr., V, 1126 fruges persidat in ipsas, 140 linquebant dulcis animas (*G.*, III, 495 dulcis animas... reddunt), Lucr., V, 989 Dulcia linquebant lamentis lumina uitae ; 138 miseranda se trouve déjà *G.*, III, 478 ; 137 tabida rappelle G., III, 557 tabo ; 142 Arebant herbae ; *G.*, III, 555 arentes... ripae ; le même motif ramène des expressions identiques ou analogues ; Virgile se meut dans un cercle assez étroit ; uictum... negabat 142, uictum... negaret *G.*, I, 149 dans d'autres circonstances, locution fixée ; de même arboribusque satisque se trouve déjà *G.*, I, 444 dans un autre contexte. — (8) 147 Nox erat, etc..., même formule reprise, mais plus développée et avec un effet dramatique IV, 522, et en outre VIII, 26. — (9) 150 sq. jacentis In somnis, expression de Lucr., IV, 985 sq., quom membra iacebunt In somnis. — (10) 152. Serv.-Dan., insertas... fenestras, quas lumine suo luna inseruerat.

P. 239. (1) 153 se retrouve II, 775, VIII, 35 ; si l'on considère que Virgile se proposait de remanier profondément son III^e^ livre, on peut se demander s'il n'a pas transporté de ce livre dans d'autres un certain nombre de vues, parce qu'il avait l'intention de les supprimer dans celui-ci. — (2) 155 canit expression solennelle pour attester que c'est bien Apollon qui parle par leur bouche. — (3) 164. Par les mots ubere glaebae les Pénates rappellent les termes dont s'est servi Apollon : 95 ubere laeto et sur lesquels s'est trompé Anchise 106 uberrima regna ; de même 164 terra antiqua rappelle antiquam 96 ; par propriae sedes 167 ils répondent à la demande faite par Énée à Apollon : da propriam... domum 85 ; ce sont des identités de termes significatives. — (4) Dardanos, héros éponyme des Dardaniens troyens, fils de Zeus et de l'Atlantide Elektra, que des traditions diverses font naître en Triphylie, à Troie ou en Crète, est dans l'*Iliade* le père d'Ilos et d'Erichthonios. Il est également localisé à Samothrace et, pour concilier les deux légendes, on le

fait venir de Samothrace en Troade ou de Troade à Samothrace. Iasios ou Iasiôn ou Iasio est dans l'*Odyssée*, V, 125 sqq. un mortel chéri de Déméter qui s'est unie à lui sur le champ trois fois labouré et qui a été foudroyé par Zeus. D'après Hés., *Théog.*, 969 sqq., la chose aurait eu lieu en Crète. Comme Dardanos, Iasios est rattaché à Samothrace sans que nous sachions par suite de quelles circonstances ; pour les écrivains postérieurs, il est, lui aussi, fils de Zeus et d'Elektra et par suite frère de Dardanos. Il est instruit dans les mystères par Zeus, enfante avec Kybélé Korybas et c'est lui qui introduit en Phrygie le culte de la Mère des dieux. D'après la légende étrusco-romaine, Dardanos, fils de Zeus et d'Elektra, est originaire de Korythos, en Étrurie, ou est fils de Korythos ; Iasios est également fils de Korythos ; il va à Samothrace où il fonde les mystères, Dardanos en Phrygie où il fonde la Dardanie.

P. 240. (1) La question capitale dans tout ceci — et c'est pour cela que les Pénates interviennent —, c'est de savoir en quel endroit doivent se fixer les Pénates chassés de Troie, 160 sq. tu moenia magnis Magna para ; or Iasius qui, en instituant leur culte, les a appelés à l'existence comme dieu, est Italien ; de même que les Troyens retournent au pays de Dardanus, de même les Pénates doivent revenir au pays d'Iasius : hae nobis propriae sedes 167, les Pénates se désignant par nobis eux-mêmes et non pas les Troyens. — (2) 175 toto manabat corpore sudor. Ennius cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 50, avait dit : Tunc timido manat ex omni corpore sudor et Lucr., VI, 945 : Manat item nobis e toto corpore sudor ; c'est à Lucrèce que Virgile s'est rattaché. — (3) 179 remque ordine pando, VI, 723 : atque ordine singula pandit, locution fixée, cf. *G.*, IV, 4 et 537 : ordine dicam. — (4) 181 nouo ueterum est une simple antithèse de mots : il s'est trompé actuellement sur des choses du passé. — (5) 182 nate Iliacis exercite fatis se retrouve V, 725. — (6) 189 dicto paremus VII, 433 dicto parere, locution fixée. — (7) 190 paucis... relictis ; il subsista en Crète une ville qu'on appelait Pergamon.

P. 241. (1) 195 inhorruit unda tenebris ; quand le grain arrive, la mer s'assombrit et se hérisse ; l'impression est si juste et si pittoresque qu'on serait tenté de l'attribuer à une observation personnelle de Virgile ; il n'en est rien pourtant, puisque Pacuvius, cité par Cicéron, *De Diu.*, I, 24, avait dit avant lui : inhorrescit mare, tenebrae conduplicantur. — (2) Il y a ici un effet de style pareil à celui que j'ai signalé à propos de 22 sqq. ; Virgile accumule les mots qui désignent l'obscurité et fait preuve d'une virtuosité de styliste et d'une abondance de vocabulaire tout à fait remarquables, caeruleus... imber 194, noctem... tenebris 195, Inuoluere diem nimbi... nox umida 198, caecis... undis 200, noctem 201, caeca caligine 203, sine sidere 204. — (3) 206 montis ; nous lisons en effet 225 : de montibus, ce qui relie entre eux les deux morceaux ; uoluere fumum, imitation homérique, *Od.*, X, 99, Καπνὸν δ' οἷον ὁρῶμεν ἀπὸ χθονὸς ἀίσσοντα, mais c'est une imitation purement formelle d'un trait pittoresque, qui dans l'*Od.*, correspond à une réalité et qui ne correspond à rien dans l'*Enéide* ; en effet le pays des Lestrygons est habité ; il est donc naturel qu'on y voie de la fumée ; il ne semble pas que les Strophades le soient. — (4) 207 remis insurgimus exprime l'énergie de la nage ; les rameurs se lèvent, puis retombent sur leurs bancs ; en relation avec adnixi 208. — (5) 208 torquent spumas,

cf. *Od.*, XII, 109 sq. Οἱ δ' ἐπ' ἐρετμὰ Ἐξόμενοι λεύκαινον ὕδωρ ξεστῆς ἐλατῆσιν ; ces indications des petits détails techniques étant imitées d'Homère ne résultent pas d'observations personnelles de Virgile et ceci est significatif au point de vue de son art ; d'autre part Ennius cité par Aulu-Gelle, II, 26, 21, avait dit : Verrunt extemplo placide mare : marmore flauo Caeruleum spumat sale conferta rate pulsum, et Catull., LXIV, 7 : Caerula uerrentes abiegnis aequora plantis ; le vers 208 s'est donc formé dans l'imagination de Virgile de souvenirs homériques et de souvenirs d'anciens poètes latins combinés ensemble ; si on rapproche caerula uerrunt 208 de aequora uerrunt 290, on voit que Virgile s'est inspiré deux fois de Catulle en variant ; si on se rapporte à 289 considere transtris, on voit qu'il a procédé de même avec le vers homérique ; λεύκαινον lui a fourni torquent spumas 208, ἐξόμενοι considere 289 ; il y a là un travail très curieux de démembrement et de réadaptation. — (6) L'idée de faire perdre à Énée sa route en doublant le cap Malée est sans doute venue à Virgile d'*Od.*, IX, 80 sq. où c'est au cap Malée que le vent du Nord fait perdre à Ulysse la direction d'Ithaque. Le cap Malée n'étant pas cité par Virgile, on peut supposer que les trois vers conservés par Serv.-Dan., 204 et qu'il a condamnés puisque Varius ne les a pas insérés étaient un projet pour suppléer à cette lacune. Cette condamnation peut être mise en rapport avec le fait que 192-195 ont été transportés avec quelques mots changés, V, 8-11, ce qui indique que Virgile était décidé à remanier le passage en question. D'autre part la tempête qui nous occupe a été d'abord conçue sur le modèle de celle de l'*Od.*, XII, 403 sqq., qui éclate après le départ de l'île du Soleil ; dans Virgile l'aventure de l'île du Soleil est imitée dans le morceau suivant ; *En.*, III, 192-3 = *Od.*, XII, 400-1, 194-5 = 405-6 avec, au lieu de l'expression homérique très simple : ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς, une expression pittoresque empruntée à Pacuvius. Les v. 400 sqq. de l'*Od.*, XII, ont été repris *Od.*, XIV, 301 sqq, avec cette différence qu'au lieu de Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, nous lisons Ἀλλ' ὅτε δὴ Κρήτην μὲν ἐλείπομεν, passage auquel Virgile s'est sûrement reporté, puisqu'il place sa tempête après le départ de Crète. Ici il a quitté le terrain homérique, qui ne lui fournissait pas le motif fondamental du morceau qu'il composait, celui de la nuit noire ; il s'est adressé à Apollonios qui, *Argon.*, IV, 1694 sqq., décrit comme un phénomène propre aux mers de Crète la νὺξ κατουλάς,, brume effrayante qui, enveloppant les navigateurs, les empêche absolument de reconnaître leur chemin, 1691 sq. Νύξ (nox figure trois fois chez Virgile) ἐφόβει, τήνπερ τε κατουλάδα κικλήσκουσιν · Νύκτ' ὀλοὴν οὐκ ἄστρα διάσχανεν (sine sidere noctes)... 1700 sq. ἐπίτρεψαν δὲ θαλάσσῃ Νόστον ἀμηχανέοντες ὅπῃ φέροι (Nec meminisse uiae media Palinurus in unda.

P. 242. (1) Chez Apollonios, *Argon.*, II, les Boréades Zétès et Kalaïs poursuivent les Harpyies et les atteigent 285 νήσοισιν ἔπι Πλωτῇσιν ; là, sur l'injonction d'Iris qui, par ordre de Zeus, leur défend de les tuer, 295 sqq. ὑπίστρεφον ἄψ ἐπὶ νῆα ἰώεσθαι. Στρόφαδας δὲ μεταικλείουσ' ἄνθρωποι Νήσους τοῖό γ' ἔκητι, πάρος Πλωτὰς καλέοντες. Les îles flottantes πλωταί étaient primitivement des îles mythiques situées dans l'océan, un séjour des morts. Plus tard on a voulu les retrouver sous le nom de Strophades dans des contrées connues ; l'identification avec les Echinades — il y en avait d'autres — est l'identification courante ; naturellement, en s'identifiant

avec des îles réelles, elles deviennent fixes. — (2) Sur ce qu'étaient devenues les Harpyies après la poursuite des Boréades il y avait des versions différentes : Hésiode ne dit pas où elles se réfugient ; d'après Apollodore, I, 9, 21, l'une d'elles, Okypeté ou Skythoé, demeure aux Echinades = Strophades = Plotai ; c'est la version que Virgile a suivie, ce qui lui permet de les mettre en rapport avec Énée ; d'après Apollonios, dont Virgile se sépare ici, elles trouvent asile dans une caverne de Crète, *Arg.*, II, 294 sq., au mont Arginois d'après les *Naupaktia* cités par le *Schol. d'Apoll.*, II, 299 ; Peisandros, *Schol. d'Apoll.*, II, 271 et 298 les fait retourner en Scythie, leur patrie. — (3) Le couplet 214-218 se trahit comme une addition marginale du fait qu'il se termine par un vers inachevé et qu'on peut le supprimer sans créer de lacune ; même huc 219 vient plus naturellement après 213 qu'après les cinq vers intercalés. Les preuves intrinsèques qu'il n'est pas du même jet que le contexte résultent de ce qu'il contient avec lui des désaccords : il n'est pas question dans la suite de la foedissima uentris proluuies 216 sq. ; c'est par leur contact immonde et avec leur bouche que les Harpyies souillent les aliments, — contactuque omnia foedant Immundo 227 sq., Polluit ore dapes 233 — ; l'odeur dégoûtante qu'elles leur communiquent — taetrum... odorem 228 — n'est pas une odeur d'excréments ; elle existe déjà chez Apollonios, II, 191 et 229, qui ne connaît pas le flux de ventre. Virgile leur donne des mains crochues — uncaeque manus 217 — mais ces mains crochues ne figurent pas dans la suite ; c'est avec leurs pieds crochus qu'elles saisissent leur proie — pedibus circumuolat uncis 233 — ; enfin Virgile en fait des déesses de la faim — pallida semper ora fame 217 sq. — ; or ceci n'est pas d'accord avec la conception primitive des Harpyies à laquelle Virgile se rattache jusqu'à un certain point dans la suite et il n'en est pas question chez Apollonios ; le trait, qui paraît de l'invention de Virgile, est ici particulièrement malheureux puisque Virgile leur donne des troupeaux qui leur serviraient amplement au besoin à assouvir leur faim ; il avait déjà étonné les commentateurs anciens : Serv., 218 : fame : ueluti fame, nam abundare dicit armenta ; aut re uera « fame », quam eis inferebat non inopia, sed auaritia, explication du reste ridicule ; ce n'est pas pour assouvir leur appétit qu'elles arrachent à Phineus et aux Troyens leur aliments, mais pour les punir ; si Virgile a ajouté ces vers, c'était pour donner des Harpyies une image plastique qui n'existe pas chez Apollonios, et qu'il n'avait pas fait figurer lui-même dans son texte primitif et ensuite pour accentuer le caractère dégoûtant de l'épisode. Les divergences avec Apollonios prouvent que l'addition a été faite par Virgile postérieurement à l'utilisation primitive des *Argonautiques* et probablement avec d'autres sources. La représentation plastique qu'il donne des Harpyies n'est pas très nette ; la plus voisine est celle du tombeau de Xanthos où elles ont une tête et une poitrine de femmes — Virgile ne parle que du visage —, des ailes et des bras de femmes — Virgile leur donne des mains crochues —, un corps ressemblant à un œuf et une queue d'oiseau. Dans Hésiode, elles sont ἠυκόμοι, c'est-à-dire qu'elles ont quelque chose de la forme humaine, mais elles ont des ailes ; Pisandros, *Schol. Apoll.*, II, 1089, les appelle ὄρνιθες ; couramment, comme dans Virgile, on mélange en elles la forme de la femme et celle de l'oiseau, τὰ κάτω μέρη ὀρνίθων ἔχον, *Schol. Lykophr. Alex.*, 653.

— (4) 219 Huc ubi delati, cf. 154 quod tibi delato. — (5) I, 527 sqq. Non nos... Venimus... raptas ad litora uortere *praedas*, III, 222 sq. uocamus In partem *praedamque* Iouem. — (6) 225 subitae, Apoll. II 187 ἄφνω πέλας αἰσσουσαι, 227 Diripiunt... dapes, Apoll. II 189 ἥρπαζον, 228 taetrum... inter odorem, Apoll. 191 καὶ δ' ἐπὶ μυδαλέην ὀδμὴν χέον 226 magnis clangoribus, Apoll. II 268 sq. ἐσσεύοντο κλαγγῇ ; ces imitations de détail montrent que dans tout le morceau Virgile a eu sous les yeux Apollonios. — (7) 226 magnis clangoribus, 233 turba sonans, sonitum... dedere 238. — (8) 225 horrifico lapsu, 228 uox... dira, 235 dira cum gente. — (9) 227 sq. contactu... immundo, 228 taetrum... odorem, 234 Polluit ore dapes, 241 obscenas... uolucres, 244 uestigia foeda ; il y a également quelques détails dégoûtants dans la description de la caverne du Cyclope et de celle de Cacus ; mais ce genre d'effet est rare chez Virgile. — (10) 229 in secessu longo sub rupe cauata, I, 159 Est in secessu longo locus, 310 sub rupe cauata, locutions fixées.

P. 243. (1) 245 Dira Celaeno, 228 uox dira, 235 dira cum gente, 256 dira fames ; le mot dans le passage est une dominante ; 246 Infelix uates correspond à l'expression homérique Μάντι κακῶν, *Il.*, I, 106. — (2) 246 rumpitque hanc pectore uocem, II, 129 rumpit uocem, locution fixée, signifiant qu'après s'être contenu on laisse éclater ce qu'on va dire. — (3) 247 pro caede boum est repris 256 nostraeque iniuria caedis ; les Troyens remplissant vingt navires et s'étant servis largement — dapibus... opimis 224 — le dommage a dû être considérable. — (4) 250 accipite ergo animis atque haec mea figite dicta répété X, 104, est la traduction de la formule homérique, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλευ σῇσιν *Il.*, I, 297 et *pass.*, mais à laquelle Virgile donne plus d'accent et d'importance. — (5) 252 furiarum maxima est répété VI, 605 où la Furie empêche un coupable de toucher à une table bien servie. Les Harpyes, filles de Pontos ou de son fils Thaumas ou de Typhon ou de Poseidôn, sont généralement au nombre de deux : Aello et Okypeté (ou Okythoé, etc...). Virgile et Hygin ajoutent Kelaenô. Ce sont proprement les nuées d'orage violemment poussées par le vent et leurs noms conservent le souvenir de cette signification primitive ; dans Homère, elles fondent sur leurs victimes en tourbillon de vent impétueux et les enlèvent, *Il.*, VI, 346 sq., προφέρουσα κακὴ ἀνέμοιο θύελλα Εἰς ὄρος ἢ εἰς κῦμα... *Od.*, XX, 66. Πανδαρέου κούρας ἀνέλοντο θύελλαι· Apollonios leur conserve quelque chose de ce caractère en comparant leur apparition à celle de la bourrasque orageuse, *Arg.*, II, 267 sq. Αἱ δ' ἄφαρ ἠΰτ' ἄελλαι ἀδευκέες ἢ στεροπαὶ ὡς Ἅρπυιαι νεφέων ἐξαλμέναι ἐσσεύοντο. Il en subsiste quelque chose mais atténué chez Virgile où ce sont des êtres ailés qui fondent à l'improviste du haut des montagnes ou du ciel et disparaissent aussi vite qu'elles sont venues. La tempête est fille de la mer ; c'est à cette conception originelle que se rattache Virgile en les appelant : 241 pelagi... uolucres ; elles sont donc chez elles dans les îles qui sont au milieu des flots ; on est cependant étonné que Virgile fasse appeler par Celaeno les Strophades patrio... regno, puisqu'elles n'y sont installées que depuis qu'elles ont été chassées de chez Phineus. L'Erinys ou les Erinyes sont elles aussi primitivement le nuage d'ouragan sombre qui se précipite ; elles emportent leur victime dans l'air — ξυναρπάζουσι Soph., Aj. 840 — elles sont donc apparentées aux Harpyies, avec lesquelles la prêtresse

de Delphes les compare Esch., *Eum.*, 50. Dans Homère, ces Erinyes ont pour rôle de poursuivre les criminels pour les châtier, mais elles sont distinctes des Harpyies ; à propos des filles de Pandareos, *Od.*, XX, 77 sq. ; τας Κούρας Ἅρπυιαι ἀνήρείψαντο, Καὶ ῥ' ἔδοσαν στυγερῇσιν ἐρινύσειν ἀμφιπολεύειν dans Eurip., Or. 323, elles se précipitent à travers l'éther τινύμεναι φόνον ; Apollon., II, 220 sq. distingue formellement l'Erinys des Harpyies quoique les Harpyies soient aussi des punisseuses et qu'il les appelle, II, 289, μεγάλοιο Διὸς κύνας, ce qui rappelle la chasse des Erinyies qui se lancent après les criminels comme des chiens ; Virgile les identifie les unes avec les autres ; dans ce passage même, tout en s'inspirant d'Apollonios, il suit donc vraisemblablement d'autres sources. L'Erinys est en rapport avec le monde souterrain ; elle vient de l'Erèbe ; Esch., *Eum.*, 72 σκότεν νέμονται Τάρταρόν τ' ὑπὸ χθονός ; c'est par suite de l'identification que Virgile représente les Harpyies comme des monstres que la colère des dieux a fait sortir des eaux du Styx ; c'est comme Furies qu'il leur attribue le don de prophétie ; il en fait des déesses de la faim par une combinaison qui s'éloigne tout à fait de leur caractère primitif. — (6) 253 Italiam... petitis, I, 554 Italiam... petamus. — (7) L'aventure des tables mangées est ici prédite par la Harpyie Celaeno ; un peu plus loin Hélénus fait prévoir qu'elle n'aura pas des conséquences aussi funestes qu'on peut le craindre, grâce à l'assistance d'Apollon, aderitque uocatus Apollo, III, 395 ; or, l'épreuve s'accomplit en effet, VII, 107 sqq. ; mais à ce moment Énée rappelle qu'elle lui a été prédite par Anchise 122 sqq. et il n'est pas question des Harpyies ; en outre, ce n'est pas Apollon mais Jupiter qui intervient pour que la chose se résolve tout naturellement, VII, 110 et 133 ; d'où la preuve que Virgile avait l'intention de supprimer dans l'*Enéide* définitive, non pas sans doute l'épisode des Harpyies tout entier, mais la prédiction de Celaeno et, dans la prophétie d'Hélénus, le passage qui y correspond. — (8) 258 pennis ablata, XI, 867 pennis aufertur, locution fixée. — (9) Les troupeaux du Soleil sont composés de bœufs et de moutons, *Od.*, XII, 262 sq. ; aux moutons Virgile a substitué des chèvres, peut-être parce que, dans les îles où il aborde, Ulysse trouve parfois des chèvres ; Macr., *Sat.*, VI, 5, 14 fait remarquer que l'adj. caprigenum se trouvait chez Pacuvius et chez Accius.

P. 244. (1) 261 uotis precibusque... exposcere pacem est d'une couleur nettement romaine ; il s'agit de faire sa paix avec les dieux, qui sont sans doute irrités. — (2) 267 excussos laxare rudentes, 682 sq. quocumque rudentes Excutere, locution technique ; les voiles sont carguées, les cordages enroulés ; il s'agit de dérouler les cordages et de larguer les voiles. — (3) 269 Qua cursum uentusque gubernatorque uocabat est une traduction homérique, *Od.*, XII, 152 ; τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν ; mais le vers de Virgile a un sens spécial : pour fuir la tempête, les Troyens ont abordé n'importe où ; chassés des Strophades, la tempête n'étant pas encore calmée, ils ne songent pas à reprendre la route de l'Italie mais à se laisser porter par le vent. — (4) 270 sq. Nemorosa Zacynthos, Dulichiumque Sameque et Neritos ardua saxis est une traduction d'*Od.*, IX, 21 sq. ἐν δ' ὄρος αὐτῇ (Ithaque) Νήριτον εἰνοσίφυλλον... Δουλίχεόν τε Σάμη τε καὶ ὑλήεσσα Ζακύνθος ; il est bien possible que, dans la traversée des Cyclades, les vers compo-

sés de noms d'îles accompagnés d'épithètes soient également traduits du grec ; on ne voit pas pourquoi les commentateurs supposent que Virgile a pris pour une île le Néritos, montagne d'Ithaque ; les Troyens aperçoivent Zacynthe, les petites îles Dulichium, Samé, la montagne escarpée qui domine Ithaque et échappent heureusement aux brisants de la côte d'Ithaque, scopulos Ithacae 272 rappelant Ἰθάκης κραναῆς περ ἐούσης ; il n'y a rien là qui ne soit très naturel. — (5) 277 se retrouve VI, 901 ; c'est le vers typique pour décrire l'opération du mouillage. — (6) 279 incendimus aras, VIII, 285 incensa altaria ; c'est l'expression consacrée et elle est grecque aussi bien que romaine. — (7) Serv., 279 sciendum... moris fuisse, ut piaculo commisso ludi celebrarentur. Virgile a inventé l'offense à Jupiter pour remplacer l'offense à Hélios de l'*Odyssée* et ceci est artificiel, puisque ce sont les Harpyies auxquelles le tort a été fait ; mais le caractère des Harpyies restant indéterminé — il n'est pas sûr que ce soient des déesses 262 —, Virgile n'a pas voulu que ce fût envers elles que les Troyens se reconnussent coupables ; ce n'est pas à elles que s'adresse Anchise 263 sq. — (8) En réalité les jeux institués par Octavien avaient remplacé d'anciens jeux helléniques, Strab., VII, p. 325, ἦγετο δὲ καὶ πρότερον τὰ Ἄκτια τῷ θεῷ, στεφανίτης ἀγών, ὑπὸ τῶν περιοίκων· νυνὶ δ' ἐντιμότερον ἐποίησεν ὁ Καῖσαρ, Harpocrat., s. v. Ἄκτια· Ἄκτια ἀγὼν παλαιὸς ἦν ὡς δῆλον ποιεῖ Καλλίμαχος ἐν τῷ περὶ ἀγώνων. Ce sont ces anciens jeux helléniques, que Virgile, en leur conservant leur caractère hellénique, transforme en ludi Iliaci. — (9) 282 sq. iuuat euasisse tot urbes Argolicas, cf. pourtant 295 Graias regnare per urbes ; les Troyens pouvaient craindre des dangers en traversant les mers grecques ; dans le III^e^ livre actuel ces dangers ne se manifestent pas, mais on peut supposer que Virgile aurait insisté là-dessus dans le III^e^ livre définitif. — (10) 284-285 étonnent à la place qu'ils occupent, 286 se rejoignant naturellement à 283 ; d'autre part il n'y a pas dans le morceau 278-293 de place plus favorable à leur assigner ; on ne saurait donc penser à une erreur de copiste ; on peut supposer qu'ils ne sont pas contemporains du contexte et que Virgile les a ajoutés pour déterminer nettement la chronologie du III^e^ livre primitif, chronologie qu'il s'est du reste plus tard décidé à modifier complètement.

P. 245. (1) 286 magni gestamen Abantis, VII, 246 Hoc Priami gestamen erat, locution fixée ; Danaos avait consacré au temple d'Héra à Argos un bouclier qu'Abas avait reçu en présent de son père Lynkeus, quand il lui apporta la nouvelle de la mort de Danaos ; l' ἀσπὶς ἐξ Ἄργους était demeurée célèbre ; il y avait à Argos des jeux où le vainqueur recevait au lieu d'une couronne un bouclier ; c'était un proverbe qu'il était glorieux d'avoir conquis le bouclier d'Argos, ὡς τὴν ἐν Ἄργει ἀσπίδα καθελὼν σεμνύνεται. Zenob., 6, 52 ; le bouclier avec une couronne figure sur les monnaies d'Argos. C'est donc un bouclier argien, conquis dans la bataille, qu'Énée offre à Apollon et qui est désigné comme le bouclier argien typique et légendaire ; 288 de Danais uictoribus, cf. II, 368 uictoresque cadunt Danai ; 286 aere cauo se trouve déjà 240, mais dans un sens tout autre ; une locution fixée formellement peut n'avoir pas toujours la même signification ; sur l'usage de clouer en offrande des boucliers aux portes des temples, cf. V, 360, VII, 183. —

(2) 289-290, pittoresques et techniques, sont une imitation homérique, *Od.*, IX, 100 sq., κελόμην... ἑταίρους... νηῶν ἐπιβαινέμεν... 103 sq. οἱ δ' αἶψ' εἰσβαινον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον, Ἑξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς, 290 se retrouve V., 778. — (3) 299 compellare uirum se retrouve II, 280; locution fixée ; casus cognoscere tantos, II 10 casus cognoscere nostros, fin d'hexamètre répétée mécaniquement. — (4) 304 tumulum... inanem se retrouve VI, 505, locution fixée ; sur le tumulus in luco, cf. V, 760 sq. — (5) 306 sq. Troïa... arma revient 596 sq., comme motif d'effroi. — (6) 309 sq. Imitation d'*Od.*, IV, 704 sqq. Δήν τέ μιν ἀμφασίη ἐπέων λάβε... ὀψὲ δὲ δὴ μιν ἔπεσσιν ἀμειβομένη προσέειπεν — (7) Serv., 312 hoc ad Aeneae pertinet gloriam, ut ab Hectore numquam discessisse uideatur — (8) 313 impleuit clamore locum ; les mêmes cris violents se retrouvent II, 679, comme expression de la douleur de Créuse : uociferans gemitu tectum omne replebat. — (9) 315 sqq. Viuo equidem répond à uiuisne 311, uera uides 316 à Verane te facies, etc., 310 ; il n'y a pas lieu de répondre, puisqu'il est vivant, à la question concernant Hector ; mais, pour passer de la réponse aux questions d'Andromaque à celles qu'il lui adresse à son tour, une transition serait nécessaire, analogue à celle qui se trouve dans le discours d'Andromaque : Sed tibi qui cursum, etc., 337 ; or cette transition manque ; en outre le couplet très suivi 317-319 n'est pas d'accord avec l'annonce : raris turbatus uocibus hisco ; Énée a repris tout son sang-froid ; enfin 316 est inachevé ; il est donc probable qu'après ce qui reste de 316 il y avait dans la rédaction primitive du passage quelque chose qui, à une lecture postérieure, a déplu à Virgile et qu'il a condamné sans le remplacer ; le cas serait de même que pour II, 567-588.

P. 246. (1) 321 sqq. Le mouvement : O felix una ante alias... est identique à I, 94 sqq. O terque quaterque beati... et la similitude de l'inspiration est soulignée par la répétition des mots : Troiae sub moenibus altis ; envier le sort des morts, c'est pour les vivants l'aveu qu'on a touché le fond même de l'infortune ; la pensée de Virgile est toujours de nous apitoyer sur le sort déplorable des Troyens. — (2) 324 captiva, Eurip., *Andr.* 155 Hermione dit brutalement à Andromaque. Σὺ δ' οὖσα δούλη καὶ δορίκτητος γυνή, cf. 1263. Γυναῖκα δ' αἰχμάλωτον, Ἀνδρομάχην λέγω ; tetigit cubile est une expression atténuée, Eurip. *Andr.* 390 sq Andromaque dit crûment ἐκοιμήθην βίᾳ ξὺν δεσπόταισι ; 325, patria incensa, Eurip. *Andr.* 105. Andromaque dit de sa patrie δορὶ καὶ πυρὶ δηιάλωτον, 400, Ἴλιον πυρούμενον ; diuersa per aequora uectae, I, 376, diuersa per aequora uectos, locution fixée, 326. Stirpis Achilleae fastus... Servitio enixae tulimus, Eurip. *Andr.* 23 sq. Andromaque dit dans un style moins élégant Κἀγὼ δόμοις τοῖς δ' ἄρσενα τίκτω κόρον πλαθεῖς Ἀχιλλέως παιδί, δεσπότῃ δ' ἐμῷ ; 327 sqq. qui deinde secutus Ledaeam Hermionem... Me famulam etc. Eurip. *Andr.* 29, Andromaque dit Ἐπεὶ δὲ τὴν Λάκαιναν Ἑρμιόνην γαμεῖ Τοὐμὸν παρώσας δεσπότης δοῦλον λέχος. L'imitation d'Euripide est flagrante, mais tout est transposé dans un style purement virgilien. — (3) 331 scelerum furiis agitatus Orestes, IV, 471 scaenis agitatus Orestes ; dans les deux cas, c'est l'Oreste de la tragédie poursuivi par les furies vengeresses qui s'impose à l'imagination de Virgile ; 332 patrias... ad aras, suivant la tradition commune Néoptolème est tué par Oreste à Delphes où, d'après Servius, il aurait élevé un autel à son père ;

mais Virgile ne précise pas le lieu du meurtre ; il se peut qu'il se figure Néoptolème tué à Phthie, dans son palais, comme l'est Sychée au Ier livre, — cf. IV, 20 —, Priam au IIe. — (4) Si Virgile n'explique point pourquoi Hélénus reçoit la main d'Andromaque de Néoptolème, dégoûté d'elle, et, après la mort de celui-ci, une partie de son royaume, c'est que les raisons que donnait de ces faveurs la tradition courante n'étaient pas honorables pour Hélénus et que dans l'*Enéide* Hélénus Troyen, ami d'Énée, fondateur d'une Troie nouvelle, doit être un personnage respectable ; Virgile en pareil cas n'invente point pour corriger la tradition défavorable, il la passe simplement sous silence. Dans l'*Iliade*, Hélénos, fils de Priam et d'Hécabé, est un brave guerrier et un devin qui comprend le langage des oiseaux ; chez les posthomériques il combat également avec bravoure, mais, dépité de n'avoir pas obtenu la main d'Hélène après la mort de Pâris, il quitte Troie, est fait prisonnier à l'instigation de Kalchas et trahit à la suite de menaces ou de cadeaux ; il conseille la construction du Cheval de bois et le rapt du Palladion. Dans l' Ἰλιὰς μικρά, dans le *Philoktète* de Sophocle, c'est lui qui révèle à Ulysse que la présence de Philoktète est indispensable pour la prise de Troie. Dans la légende commune, il échoit avec Andromaque à Néoptolème et lui conseille de revenir par terre pour éviter le sort qui attend sur mer les autres Grecs ; c'est donc parce qu'il est infidèle à sa patrie qu'il conquiert les bonnes grâces de Néoptolème et c'est ce que Virgile s'est bien gardé de laisser entendre. — (5) 337 Sed tibi qui cursum uenti, quae fata dedere ? question analogue VI, 352 sq. pelagine uenis erroribus actus an monitu diuom ? C'est une répétition du motif ; 338 Aut quisnam ignarum nostris deus adpulit oris ? 715 Hinc me digressum uestris deus adpulit oris. locution fixée. — (6) 339-343 soulèvent de grosses difficultés ; il y a 340 incomplet : tamen, 341 ne correspond à rien et ne s'explique pas ; à la rigueur Andromaque a pu apprendre — sans que Virgile nous dise comment — que Créuse a disparu ; mais il est impossible qu'elle demande 339 si Ascagne est vivant et 341, sans avoir obtenu là-dessus de réponse, s'il se rappelle sa mère. Il faut donc admettre qu'après les mots conservés de 340, comme au v. 316, il y avait quelque chose dont la rédaction à une lecture postérieure a déplu à Virgile et qu'il a marqué du signe de la suppression sans le remplacer. Quant à 341-343, ils se révèlent nettement comme n'appartenant pas à la rédaction primitive du IIIe livre. Au IIe livre en effet, Ascagne est représenté comme un enfant qui ne peut guère avoir plus de six à sept ans ; nous verrons que, dans la forme actuelle du IIIe livre, les voyages d'Énée ne durent qu'environ une année ; or on ne demande pas d'un enfant de sept à huit ans s'il donne déjà des marques d'énergie virile — animosque uiriles 342 — ; mais plus tard Virgile s'est décidé à faire durer sept ans les voyages d'Énée ; c'est après cette décision prise qu'il a écrit 341-343 ; on peut demander d'un enfant de treize à quatorze ans s'il manifeste déjà qu'il est de bonne race ; 343 se retrouve XII, 440, et il est dit d'Ascagne, IX, 311 : Ante annos animumque gerens curamque uirilem, passages en corrélation directe avec celui qui nous occupe. Nous sommes ici en présence d'un commencement de remaniement du IIIe livre.

P. 247. (1) 347 Adgnoscitque suos, 82 ueterem Anchisen adgnoscit amicum, répétition de motif. — (2) L'exploration que fait Énée est

comme une esquisse de celle qu'au VIII[e] livre il fera dans de tout autres conditions, 349 procedo, VIII, 337 progressus ; Serv.-Dan., 349 Varro Epiri se fuisse dicit et omnia loca isdem dici nominibus, quae poeta commemorat, se uidisse. Virgile se rattache à une tradition qu'il n'invente pas. — (3) 352 sqq. Énée n'est donc pas venu seul chez Hélénus, bien que Virgile ne le dise pas formellement ; c'est une de ces choses qu'il faut entendre suivant l'expression familière à Servius : κατὰ τὸ σιωπώμενον et qu'indique déjà 306 Troïa *circum* Arma. — (4) 356 sq. aurae Vela uocant, formule reprise avec une variation d'expression : 70 tenuis crepitans uocat auster in altum, renversée 454 sq. cursus in altum Vela uocet. — (5) 358 adgredior dictis, IV, 92 adgreditur... dictis, 476 dictis adgressa, VI, 387 adgreditur dictis, locution fixée. — (6) 359 interpres diuom, cf. 474 Phoebi interpres, revient X, 175 et est appliqué dans un sens différent à Mercure, IV, 356, en vertu du sens général d'intermédiaire ; la même universalité est appliquée avec des variations à Asilas, X, 175 sqq. : ille hominum diuomque interpres Asilas, cui pecudum fibrae (manque au l. III), caeli cui sidera parent (= III, 360 qui sidera sentis), Et linguae uolucrum (= III, 361 Et uolucrum linguas), et praesagi fulminis ignes (manque au l. III). ; en revanche le l. III a en plus tripodas, Clarii laurus, et praepetis omina pennae ; les divergences expriment l'adaptation au personnage ; si Asilas a en plus l'haruspicine et l'interprétation de la foudre, c'est qu'il est étrusque et que ce sont là des sciences particulièrement étrusques ; il ne faut donc pas voir dans chacun de ces deux passages une simple accumulation de mots et un exercice de rhétorique. On sait comment était venue à Hélénos la faculté divinatoire : oubliés, lui et sa sœur jumelle Kassandre, ou laissés volontairement dans le temple d'Apollon Thymbrios, on les retrouva le lendemain entourés de serpents, qui leur avaient nettoyé les oreilles, si bien qu'ils comprenaient le chant des oiseaux — uolucrum linguae, Apollod., 3, 12, 5 —. (7) 363 cuncti... diui doit sans doute être entendu comme une simple exagération oratoire, puisqu'Énée ne peut se référer qu'à Apollon qui lui a désigné l'Italie en termes ambigus et aux Pénates qui la lui ont désignée nettement ; cf. II, 579 : gnatos appliqué à Hélène, qui, d'après la tradition courante, n'a qu'une fille, Hermione. — (8) 368 Quidue sequens, 88 Quem (l. Qua ?) sequimur, 188 moniti meliora sequamur, c'est toujours une direction, que dans les circonstances actuelles demandent les Troyens. — (9) Serv., 370 Bene Helenus cuncta corporis soluit, ne qua parte animo religato ad numen accedat. — (10) 372 multo suspensum numine, Serv.-Dan., multa ueneratione numinis, état d'âme d'Énée.

P. 248. (1) 374-389, ire per altum se retrouve IV, 310 ; manifesta fides II, 309 ; 377 lustres aequora, 385 lustrandum aequor ; 379 expediam dictis, cf. 460 expediet, se retrouve VI, 759. — (2) 377 sqq. Pauca tibi e multis... Expediam, il supprime la mort d'Anchise, le séjour à Carthage, l'incendie de la flotte et la fondation de Ségeste ; ce sont là des événements, sinon nombreux, au moins importants. — (3) 381 Italiam correspond ici en réalité à Ausoniae pars illa procul, quam pandit Apollo 479. — (4) 384 tentandus remus indique qu'il faudra ramer vigoureusement ; l'expression provient d'Apollon., II, 593 sq., qui souligne plus énergiquement l'effort de la nage dans une circonstance particulière :

ἐπιγνάμτοντο δὲ κῶπαι, Ἠύτε κάμπυλα τόξα, βιαζομένων ἡρώων. — (5) 386 insula Circae, Virgile suit ici la tradition homérique, qui fait habiter Kirké dans une île ; en revanche VII, 10 Circaeae... terrae, il suit la tradition italienne, qui localisait Circé au promontoire Circeii ; il y a donc là un mot qu'il aurait probablement corrigé dans la rédaction définitive de l'*Enéide* ; par une de ces combinaisons familières à la science des anciens, on avait aplani le désaccord entre la tradition homérique et la tradition italienne en disant que le promontoire Circé était autrefois une île, Serv., 386 : qui nunc Circeius mons a Circe dicitur, aliquando, ut Varro dicit, insula fuit, nondum siccatis paludibus, quae eam diuidebant a continenti. — (6) 389-394. Le prodige de la truie blanche, mis ici dans la bouche d'Hélénus, est repris dans les mêmes termes et mis dans la bouche du dieu Tibre, VIII, 42-46, où elle a un sens différent ; ici le prodige indique l'emplacement de la ville où Énée trouvera sûrement le repos, là (46 qui n'a plus rien à faire est sûrement interpolé) il sert à témoigner de la véracité du Tibre et à pronostiquer la fondation d'Albe. En reprenant le prodige au l. VIII, Virgile avait sûrement l'intention de le supprimer ici ; en effet, ici, la mention des trente petits ne sert absolument à rien ; au l. VIII, ils symbolisent, dans le sens qu'on leur donne habituellement, les trente années au bout desquelles Albe doit être fondée ; en outre, au l. VII, 157 sq., Énée construit bien sur les bords du Tibre un établissement — moenia — en forme de camp fortifié — primasque in litore sedes Castrorum in morem pinnis atque aggere cingit — que Virgile, sous l'influence du l. III, désigne encore IX 8 et 48 par le mot urbs ; mais ce n'est pas là qu'il trouvera le repos — requies... certa laborum, III, 393, puisque ce camp à peine construit est assiégé, qu'après sa victoire il l'abandonne et que c'est à Lavinium qu'il trouvera le séjour définitif ; en outre, l'indication de l'emplacement de la ville qui marquera le terme des épreuves d'Énée dépasse les limites de la prédiction d'Hélénus qui ne le conduit que jusqu'à Cumes et là le remet entre les mains de la Sibylle, 457 sq. ; d'où la conclusion qu'en écrivant son VIII^e^ livre et en y utilisant le prodige de la truie blanche, Virgile avait l'intention de le faire disparaître ici. Quant à 394-395, l'aventure des tables mangées ayant lieu VII, 107, avec la substitution de l'intervention de Jupiter à celle d'Apollon indiquée ici et étant nettement détachée de l'épisode des Harpyies, on conclut très vraisemblablement que ces vers étaient également destinés à être effacés de l'*Enéide* définitive, ce qui naturellement devait entraîner la suppression de la question d'Énée à ce sujet ; si on allège la prédiction d'Hélénus de 388-393 et de 394-396, on voit que 396 peut se rattacher très exactement à 387 ; 395 Fata uiam inuenient se retrouve X, 113, locution fixée. — (7) 396 sqq. Hélénus a calmé les inquiétudes d'Énée au sujet de la prédiction de Celaeno ; la mention des colonies grecques et de Charybde et Scylla répond à la question : quae prima pericula uito ? 367 ; il faut éviter les dangers de la côte habitée par des Grecs et ceux du détroit de Sicile occupé par Charybde et Scylla ; quant à la question : Quidue sequens tantos possim superare *labores* ? 368, Hélénus se dérobe en partie, puisqu'une fois Énée arrivé en Italie il le remet entre les mains de la Sibylle chargée de lui révéler quo quemque modo fugiasque ferasque *laborem* 459. — (8) 403 Quin, non seulement il ne faut pas se jeter au milieu

des ennemis, mais pendant le sacrifice offert pour le succès de la navigation, il ne faut pas s'exposer à apercevoir un ennemi. — (9) 406 in honore deorum, *G.*, III, 486, in honore deum medio ; 408 morem sacrorum, XII, 836 morem ritusque sacrorum, locutions fixées.

P. 249. (1) 411 Serv. rarescent... quia uenientibus de Ionio propter curuaturam litorum clausae uidentur angustiae, quae paulatim propinquantibus aperti uidentur. — (2) 420 Serv. explique bien dextrum et laeuum : de Ionio uenientibus ; Scylla enim in Italia, Charybdis in Sicilia ; si plus loin la flotte d'Énée s'engage dans les remous de Charybde, c'est qu'elle n'est pas assez venue sur bâbord. — (3) 430 longos et circumflectere cursus de retrouve V, 131, locution fixée. — (4) 437 sqq. Iunonis magnae primum prece numen adora, Iunoni cane uota libens dominamque potentem Supplicibus supera uotis ; sic denique uictor Trinacria finis Italos mittere relicta est en partie répété textuellement VIII, 60 sqq. Iunoni fer rite preces iramque minasque Supplicibus supera uotis ; mihi uictor honorem persolues ; ici la tentative d'Énée ne servira pas à grand chose puisque Junon ne sera nullement désarmée par sa dévotion : au contraire le VIII^e^ livre commence une action qui se terminera par la défaite de Junon et la victoire d'Énée ; ces vers sont donc mieux en situation au VIII^e^ l. et l'on se demande si Virgile ne les aurait pas modifiés ici. — (5) 444 notas et nomina se trouve déjà *G.*, III, 158, dans un tout autre contexte, locution fixée.

P. 250. (1) Mais d'autre part 453-456 ne correspondent à rien dans la suite ; il n'est pas question au VI^e^ l. que les compagnons d'Énée soient impatients de reprendre la mer et qu'Énée, pour prendre le temps de consulter la Sibylle soit obligé de résister à leur pression ; on peut donc admettre que, dans la rédaction définitive, Virgile aurait modifié ces vers. Ils paraissent avoir été écrits sous l'impression d'une dominante, très sensible au III^e^ l., mais qui s'atténue ensuite, que les Troyens sont extrêmement pressés d'arriver au but de leur voyage. — (2) 458 sqq. Nous verrons que dans la suite du poème Virgile a modifié cette conception ; le rôle qu'il attribue à la Sibylle a été partagé par lui entre la Sibylle et Anchise. La Sibylle prédit à Énée qu'il aura à subir des guerres épouvantables : bella, horrida bella, VI, 86, rappelle directement uenturaque bella III, 458, Anchise renseigne Énée sur les peuples qu'il aura à combattre et sur le moyen d'éviter et de surmonter les dangers, VI, 891 sq. Laurentisque docet populos urbemque Latini Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem rappelle directement III, 458 sqq. Illa tibi Italiae populos... Et, quo quemque modo fugiasque ferasque laborem Expediet ; il est donc évident que Virgile avant d'éditer l'*Enéide*, aurait modifié le passage qui nous occupe ici. — (3) La prédiction de Tirésias, *Od.*, XI, 100 sqq., est très différente de celle d'Hélénus ; Tirésias met Ulysse en garde contre le danger qu'il y aurait pour lui à s'attaquer aux bœufs du Soleil à Thrinakié ; ce que Virgile a emprunté à cette aventure pour le transporter à l'épisode des Harpyies est antérieur à la rencontre d'Hélénus ; Tirésias expose ensuite en détail à Ulysse les moyens d'apaiser la colère de Poseidôn contre lui ; il est probable que c'est là l'origine de l'idée première du conseil qu'Hélénus donne à Énée de tenter de fléchir Junon III, 435 sq., mais ce n'est qu'une recommandation peu développée ; il est

curieux de constater que le vers purement formel Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδές, οὐδέ σε λήσει XI, 126, qui se retrouve XXIII, 273 et *Il.*, XXIII, 326, a été traduit 388 : Signa tibi dicam, tu condita mente teneto. Kirké parle à Ulysse des Sirènes, des πλαγκταί, de Charybde et de Scylla, des bœufs du Soleil ; nous venons de voir pourquoi chez Hélénus il ne peut pas être question de ceux-ci ; quant aux Sirènes, Virgile y fait une courte allusion à la fin du V^e^ livre ; en revanche il s'est inspiré très directement du passage sur Charybde et Scylla ; Charybde est décrite comme dans l'*Odyssée*, XII, 104 sqq., avec cette différence que dans l'*Odyssée* l'eau du gouffre se gonfle et se résorbe trois fois par jour, Τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησεν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναρροιβδεῖ Δεινόν, Virgile dit simplement trois fois — ter 421 —, ce qui est vague et ce qui dans sa pensée veut dire trois fois de suite ; nous ne l'apprenons que plus loin, 566 sq. ; il ajoute, pour rendre l'effet plus terrible, et sidera uerberat unda 423, hyperbole qu'il a reprise et exagérée plus loin, 564 sqq. ; c'est là de la pure rhétorique. Quant à la Scylla homérique, il l'a transformée complètement : dans l'*Od.*, XII, 80 sqq., Scylla habite, à mi-hauteur d'un rocher qui s'élève jusque dans les nuages, une caverne sombre, si haute qu'un homme n'en saurait atteindre le plafond avec une flèche ; elle aboie comme un jeune chien, sans doute parce que Σκύλλη rappelle σκύλαξ ; elle a douze pieds informes, six cous très allongés et sur chacun une tête effroyable avec une triple rangée de dents nombreuses et serrées avec lesquelles elle pêche les dauphins, les chiens de mer et les proies plus grosses, et, lorsqu'un navire passe, elle happe six matelots. Cette description est fantastique mais parfaitement conséquente avec elle-même. Virgile n'a pas osé présenter tel quel à ses lecteurs un être si cauchemaresque ; il a donné à sa Scylla les formes que lui attribuait l'imagination de son temps : elle a jusqu'au bas-ventre des formes humaines ; c'est une jeune fille à la belle poitrine ; elle se termine en monstre marin — des queues de dauphins viennent s'attacher au bas-ventre qui est celui des loups, c'est-à-dire d'où partent des avant-corps de loups. Elle sort la tête de sa caverne et attire les navires sur les rochers ; comment ? Virgile ne le dit point et c'est en cela que le tableau est moins compréhensible que celui de l'*Odyssée*. Quant à la forme du monstre c'est le type récent qu'on voit sur de nombreux monuments figurés, par exemple sur un contorniate de l'époque d'Hadrien, Daremberg et Saglio, fig. 6249 ; le haut du corps dressé au-dessus des flots, avec deux queues de dauphins se rattachant à des avant-corps de chiens, Scylla saisit de la main droite un guerrier sur le pont d'un navire, tandis que d'autres sont déjà précipités dans les flots ; dans de nombreuses représentations où la scène est extrêmement mouvementée et dramatique, Scylla furieuse brandissant une rame, un trident, tenant un bloc de roche, assomme ses victimes ; elle ne les mange pas comme dans l'*Odyssée*, mais les donne à dévorer à ses chiens ou à ses loups ; parfois elle saisit de sa main le navire. La prédiction de Phineus chez Apollonios ayant pour objet les πείρατα ναυτιλίης se rapproche beaucoup par son objet de celle d'Hélénus ; mais, la navigation ayant lieu dans des parages tout différents, Virgile n'a pu lui emprunter aucun détail ; il lui a pris le début II, 311 sq. οὐ μὲν πάντα πέλει θέμις ὔμμι δαῆναι Ἀτρεκές = 377 sqq. Pauca tibi e multis... Expediam, la discrétion d'Hélénus étant du reste motivée autrement que celle

de Phineus. Phineus recommande aux Argonautes en terminant de s'assurer le concours d'Aphrodite, ce qui est très en situation puisque c'est grâce à l'amour de Médée que Jason s'emparera de la toison, II, 420 sqq, Ἀλλὰ, φίλοι, φράζεσθε θεᾶς δολόεσσαν ἀρωγὴν Κύπριδος· ἐκ γὰρ τῆς κλυτὰ πείρατα κεῖται ἀέθλων, ce qui a pu influer sur le conseil d'Hélénus de fléchir Junon. — (4) *Od.*, I, 309 sqq., IV, 589 sqq., XIII, 7 sqq., etc.

P. 251. (1) Suivant une tradition que Virgile ne suit pas, mais qui l'a sans doute influencé ici, Hélénus s'était établi à Dodone, Den. d'Halic, I, 32. — (2) *G.*, I, 59, III, 121. — (3) 470-471 sont une addition marginale ; ils interrompent la suite des idées, Anchises 472-473 venant tout naturellement après parenti 469, qui prépare son entrée en scène ; 470 reste incomplet ; Virgile paraît avoir ajouté ce vers par suite de l'introduction au Ve l. du Ludus Troiae ; il fallait expliquer comment les Troyens avaient avec eux des chevaux et des chevaux parfaitement dressés, de là duces. Quant à 471 remigium supplet, l'usage et le mot sont romains, cf. Tite-Live, XXVI, 39, 7, et ailleurs ; l'addition n'est pas de l'époque de la composition première du IIIe l. ; en effet ici les rameurs et les compagnons d'Énée sont distingués ; or dans tout le IIIe l. ce sont les compagnons d'Énée qui font l'office de rameurs, cf. 509 sq. ; il n'y a donc pas d'équipage de nage spécial, dont les rangs auraient été éclaircis par la navigation ; armis paraît signifier des armes plutôt que des agrès ; or les Troyens n'ayant combattu que contre les Harpyies, ne doivent pas avoir perdu d'armes ; le vers a pu être ajouté pour expliquer la présence au l. V, 298 sq. d'un Acarnien et d'un Arcadien ; il paraît être une variation de VIII, 80 : Remigioque aptat, socios simul instruit armis qui est très en situation ; au moment d'aller chez Évandre, il est naturel qu'Énée mette des rameurs sur ses deux trirèmes et arme ses compagnons ; c'est à une lecture postérieure du IIIe l., lecture dont on ne peut fixer la date, que Virgile aurait ajouté 470-471 qui seraient un commencement de remaniement. — (4) 476 bis Pergameis erepte ruinis, II, 642 sq. satis una superque Vidimus excidia et captae superauimus urbi, c'est le même motif, avec un sentiment tout différent. — (5) 484 nec cedit honore ; elle tient à faire les choses aussi bien qu'Hélénus ; 485 onerat donis répété dans des circonstances toutes différentes, X, 620 onerauit limina donis. — (6) 486 Manuum... monumenta mearum, motif touchant emprunté à l'*Odyssée* où Hélène donne à Télémaque un peplos, XV, 125 sq. Δῶρόν τοι καὶ ἐγώ, τέκνον φίλε, τοῦτο δίδωμι, Μνῆμ' Ἑλένης χειρῶν. — (7) 487 longum... amorem se retrouve I, 749, dans un tout autre sens. — (8) 490 Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat est imité de la ressemblance constatée par Ménélas, *Od.*, IV, 149 sq. entre Télémaque et Ulysse, Κείνου γὰρ τοιοίδε πόδες τοιαίδε τε χεῖρες Ὀφθαλμῶν τε βολαὶ κεφαλή τ' ἐφύπερθε χαῖται, mais avec un sentiment délicat des différences : il est naturel qu'un fils reproduise les traits de son père ; entre cousins il s'agit d'un air de famille, d'une façon de se présenter, ferebat, cf. IV, 11 : Quem sese ore ferens ; cette ressemblance est du reste une source d'émotion chez Virgile, ce qu'elle n'est pas dans l'*Odyssée*.

P. 252. (1) 493 quibus est fortuna peracta se retrouve avec une variation d'expression IV, 653 quem dederat cursum fortuna peregi ; 495 Vobis parta quies, VII, 598 Nam mihi parta quies, locution fixée ; 496 arua...

Ausoniae semper cedentia retro exprime la déception qu'a causée à Énée l'avertissement d'Hélénus 381 sqq. ; le même motif revient V, 629 : Italiam sequimur fugientem, VI, 61 : Iam tandem Italiae fugientis prendimus oras, c'est une des dominantes qui caractérisent la nature des épreuves auxquelles sont soumis les Troyens, chercher à atteindre un but, qui recule sans cesse. — (2) 500 sq. Il y a ici une allusion directe à la prédiction de Créuse qui termine le IIe livre, comme le prouvent les identités de termes III, 495 nullum *maris aequor arandum*, II, 780 uastum *maris aequor arandum*, III, 500 uicinaque *Thybridis arua*, II, 781 *arua* Inter optima... fluit *Thybris* ; or cette prédiction est supposée ignorée jusqu'ici dans le IIIe l. et sans cette ignorance l'atterrissage en Thrace et en Crète ne s'expliquerait pas ; nous avons donc la preuve que ce passage appartient non pas à la rédaction primitive du IIIe l., mais au remaniement de ce livre que Virgile, avant sa mort, avait ébauché. — (3) 505. Sous forme de souhait pour l'avenir, Virgile fait allusion à un fait accompli, ce qui est la seule manière de prévoir avec certitude. — (4) Serv.-Dan., 501 is (= Augustus) cum in Epiro Nicopolim conderet cauit in foedere ciuitatis ipsius, ut cognati obseruarentur a Romanis. — (5) 508 Sol ruit interea et montes umbrantur opaci, *Od.*, III, 487, Δυσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί, Virgile a accommodé l'effet au paysage et obtenu un effet bien plus grandiose. — (6) 509. Imitation homérique, *Od.*, IX, 168 sq., Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν, Δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης, avec l'introduction du mot optatae, qui souligne un état d'âme, mais qui n'est pas justifié aussi fortement que optata... harena, I, 172, insperata, III, 278, où les Troyens viennent d'échapper à une tempête ; ici ils sont simplement fatigués. — (7) 510 sortiti remos, le sort assigne à chaque rameur sa place de nage ; les avirons, dans les navires à plusieurs rangs, étant de longueur différente et plus ou moins lourds, l'opération est naturelle ; c'est celle que décrit Apollon., *Arg.*, I, 395 sq., Κλῃΐδας μὲν πρῶτα πάλῳ διεμοιρήσαντο, Ἀνδρ' ἐντυναμένῳ δοιὼ μίαν οὐ il s'agit simplement des bancs, l'Argô étant à un seul rang de rames. Ceci fait, l'embarquement a lieu dans le plus grand ordre 528 sqq. οἱ δ' ἀνὰ σέλματα βάντες ἐπισχερὼ ἀλλήλοισιν, Ὡς ἐδάσαντο πάροιθεν, ἐρέσσεμεν ᾧ ἐνὶ χώρῳ, εὐκόσμως σφετέροισι παρ' ἔντεσιν ἑδριόωντο. Le tirage au sort paraît plus naturel chez Apollonius au début de l'expédition que chez Virgile au milieu d'une navigation ; il est bien certain que c'est pour l'imitation elle-même que Virgile l'a introduit ici ; toutefois les circonstances ne sont pas dans l'*Enéide* les mêmes que dans les *Argonautiques* ; chez Apollonios chaque héros, pendant toute l'expédition, manie le même aviron et occupe le long du bord la même place ; chez Virgile les socii, qui sont nombreux, se relayent. Velorum pandimus alas 520 n'est pas en contradiction avec 510 ; car aussitôt qu'on veut aborder en Italie on cargue les voiles et on met à la rame : 532 Vela legunt socii et proras ad litora torquent ; il fallait donc que les rameurs fussent prêts. — (8) L'observation du ciel pour prévoir le temps qu'il va faire ne donne pas seulement lieu à de beaux vers ; elle est faite avec la compétence d'un homme du métier. Palinure commence par écouter ; il y a en effet des bruits, qui ne sont pas perceptibles pour une oreille vulgaire, mais qui le sont pour celle d'un marin et qui annoncent que le vent va se lever ; Virgile le fait remarquer *G.*, I, 356 sqq. ; d'autre part les astres

sont plus ou moins brillants suivant les conditions météorologiques de l'atmosphère ; c'est une chose que Virgile a fait également remarquer *G.*, I, 395 ; c'est celle sur laquelle Palinure concentre son attention en promenant ses regards autour de lui — circumspicit 517. Le mot notare paraît être le mot usuel pour l'observation des astres, Cic., *Fam.*, II, 43. Virgile témoigne donc ici d'une compétence qui est intéressante à signaler. Ce qui est curieux c'est qu'il s'est sûrement inspiré d'*Od.*, V, 270 sqq., puisque les constellations énumérées sont les mêmes, l'Arcture appartenant à la constellation de Bootès ; seulement Ulysse tient ses regards attachés sur ces constellations pour diriger sa route ; l'inspection de Palinure a un tout autre but ; c'est ce que ne paraît pas avoir vu nettement Macr., *Sat.*, V, 11, 10-13 ; Orion est mentionné dans l'*Odyssée*, mais au lieu de cette mention toute nue, Virgile a écrit le v. 517 qui est d'une poésie superbe et pour lequel il a recouru à d'autres sources qu'Homère. Arat. *Phen.* 588 décrit Orion ξίφεος γε μὲν ἶφι πεποιθώς ; on lui donnait l'épithète de χρυσάορος. Serv.-Dan., 517 et balteus eius et gladius clarissimis fingitur stellis ; 516 est banal et se retrouve I, 744. — (9) 521 sqq. Il est possible, mais non certain, que Virgile se soit rappelé le passage célèbre de Xénoph., *Anab.*, IV, 7, 24 ; la répétition du mot Italiam est si naturelle, qu'il se peut qu'il n'y ait là qu'une coïncidence. — (10) 527 Stans celsa in puppi se retrouve VIII, 680 et X, 261, dans deux passages où le sens est tout différent et où il s'agit de faire apparaître avec un grand effet le personnage principal à la poupe, qui est l'endroit noble du navire ; dans une circonstance analogue à celle qui nous occupe, V, 774 sqq., c'est de l'avant — Stans procul in prora — qu'Énée jette à la mer pour obtenir un vent favorable les exta et la libation de vin ; on peut supposer que les mots Stans celsa in puppi avaient été jetés provisoirement à la marge par Virgile pour l'effet plastique ; quant à la cérémonie, Appien, *B. C.*, 5, 98, représente Octavien partant de Pouzzoles pour combattre Sextus Pompée θύων ἅμα καὶ σπένδων ἀπὸ τῆς ναυαρχίθος νεὼς ἐς τὸ πέλαγος ἀνέμοις εὐθέοις καὶ ἀσφαλείῳ Ποσειδῶνι καὶ ἀκύμονι θαλάσσῃ.

P. 253. (1) 544 quantis rappelle 524 laeto... clamore ; l'état d'âme dominant dans tout le passage est la joie. — (2) 539 bellum se rattache directement à uenturaque bella 458. — (3) 548 uotis, Hélénus avait dit 438 Iunoni cane uota libens. — (4) 550 est en rapport direct avec la prédiction d'Hélénus 398 sqq. ; Graiugenumque domos suspectaque linquimus arua rappelle directement 282 sq. iuuat euasisse tot urbes Argolicas et les vers attribués à Virgile par Serv.-Dan. 204. C'est un motif indiqué par Virgile et duquel il n'a pas tiré tout ce qu'il pouvait en tirer ; le péril hellénique pouvait fournir davantage. — (5) 551 Herculei, si uera est fama Tarenti, la tradition que suit Virgile est que Tarente a été fondée par les Lacédémoniens sous la conduite de Phalante, descendant d'Hercule à la huitième génération ; la tradition courante attribuait la fondation à Taras ; si uera est fama ne veut pas dire que Virgile met en doute la tradition qu'il rapporte, ce qui serait singulier, mais que cela appartient au domaine de la fabula et non de l'historia ; locution fixée qui se trouve déjà *G.*, IV, 42.

P. 254. (1) 12, 235 sqq. — (2) 561 Haud minus ac iussi faciunt, 236 Haud secus ac iussi faciunt, locution fixée. — (3) On peut toujours

supposer, si l'on veut, qu'Énée, en bon fils, a raconté en détail la prédiction à Anchise, ceci κατὰ τὸ σιωπώμενον. — (4) *Od.* XII, 73 sq. — (5) 569 Cyclopum adlabimur oris, 131 Curetum adlabimur oris, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — (6) 570 ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος dit l'*Od.*, IX, 136 en parlant de l'île qui se trouve sur la côte du pays des Cyclopes. Virgile a imité, mais en enchérissant, comme il le fait fréquemment.

P. 255. (1) 575 sq. scopulos auolsaque uiscera montis... liquefactaque saxa = scopulos auolsaque uiscera montis et *ea* quidem liquefacta, le substantif synonyme, suivant un usage bien connu en latin, remplaçant le pronom ; scopulos et saxa ne sont pas des choses distinctes et saxa ne fait que reprendre scopulos. — (2) 578 sq. La légende représente souvent les géants écrasés sous des îles ou sous des montagnes. Kallimachos, *Schol. Pind. Ol.*, 4, 11, place Encelade sous la Sicile et sous l'Etna ; d'autres y mettaient Typhoeus qui, dans l'*Il.*, II, 783 gît εἰν Ἀρίμοις et dans l'*En.*, IX, 716, sous Inarimé. — (3) 585 sqq. dans l'*Od.*, IX, 143 sqq. Ulysse arrive également au pays des Cyclopes Νύκτα δ' ὀρφναίην, οὐδὲ προυφαίνετ' ἰδέσθαι· Ἀὴρ γὰρ περὶ νῆσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ σελήνη Οὐρανόθεν προὔφαινε, κατείχετο δὲ νεφέεσσιν. Virgile a emprunté le motif, mais ce motif ne produit rien dans l'*Od.*, tandis que Virgile en a tiré un effet saisissant ; l'obscurité rend plus terrifiant le spectacle auquel assistent les Troyens ; quant à l'imitation de détail du style homérique, elle est amalgamée avec une imitation d'Ennius, cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 14 : Cum superum lumen nox intempesta teneret.

P. 256. (1) *B. G.*, V, 117. — (2) *N. A.*, XVII, 10, 8 sqq., cf. Macr., *Sat.*, V, 17, 7 sqq. — (3) *Pyth.*, I, 21 (40) sqq. — (4) 576 eructans = ἐρεύγονται, 572 sq. atram... nubem ...fumantem = ῥόον καπνοῦ αἰθωνα, 575 scopulos = πέτρας, 577 fundo... imo = ἐκ μυχῶν; Pindare réunit comme Virgile au pittoresque visuel le pittoresque auditif σὺν παταγῷ... θῦμα... ἀκοῦσαι. Du reste en écrivant 574 globos flammarum, 576 liquefactaque saxa, 580 ruptis... caminis, Virgile s'est souvenu de lui-même, *G.*, I, 471 sqq. Quotiens Cyclopum efferuere in agros Vidimus undantem ruptis fornacibus Aetnam Flammarumque globos liquefactaque uoluere saxa, vers qui témoignent de l'impression des éruptions de l'Etna qui eurent lieu peu avant la mort de César. Il est possible qu'il ait eu sous les yeux Lucr., VI, 690 sqq., bien que les concordances portent sur des mots banals et qui ne pouvaient guère manquer ni d'un côté ni de l'autre : Fert itaque ardorem longe longeque *fauillam* Differt ex crassa uoluit caligine *fumum* Extruditque simul mirando pondere *saxa*.

P. 257. (1) 589 est répété IV, 7. — (2) 590 e siluis, 583 siluis, 646 in siluis, la répétition du mot soude ensemble les deux passages, écrits tous deux au même moment. — (3) 591 forma uiri, IV, 556 forma dei, VI, 289 forma tricorporis umbrae. — (4) 595, c'est pour cela qu'ils n'ont pas besoin d'attendre la confession d'Achéménide pour reconnaître un des Grecs de la guerre récente. — (5) 599 sq. per sidera testor, Per superos, VI, 458 sq. per sidera iuro, Per superos ; 600 per hoc caeli spirabile lumen, VI, 363 per caeli iucundum lumen, locutions fixées, la dernière avec une variation. — (6) 605 Spargite me in fluctus, IV, 600 diuellere corpus et undis Spargere, locution fixée. — (7) 611 animum firmat. G. IV 386 firmans animum, locution fixée. — (8) 610 Serv., nimiae benignitatis est non expec-

tare plurimas preces. — (9) L'épisode d'Achéménide a de grands rapports de forme avec celui de Sinon qui en est inspiré pour la présentation. Les concordances de mots ne laissent aucun doute sur la parenté des deux morceaux : III, 599 sq. per sidera testor, Per superos atque hoc caeli spirabile lumen, II, 154 sq. Vos, aeterni ignes, et non uiolabile uestrum Testor numen ; III, 604 sq. si sceleris tanta est iniuria nostri, Spargite me in fluctus, II, 102 sqq. si omnis uno ordine habetis Achiuos... sumite poenas ; III, 608 sq. qui sit fari, quo sanguine cretus Hortamur, II, 74 hortamur fari, quo sanguine cretus ; III, 610 Ipse pater... Anchises, II, 146 sq. ipse... Priamus, Priam joue le même rôle qu'Anchise ; III, 613 sq. Sum patria ex Ithaca... nomine Achaemenides, II, 78 sq. neque me Argolica de gente negabo... Sinonem ; III, 613 sqq. comes infelicis Vlixi... Troiam genitore Adamasto Paupere... profectus, II, 86 sq. Illi me comitem... Pauper in arma pater... misit. Des deux côtés c'est le même accueil généreux fait à un inconnu et un ennemi, avec cette différence qu'ici l'humanité compatissante des Troyens ne leur attire aucun malheur et leur est plutôt profitable, tandis qu'au l. II elle cause leur perte. Ce qui est intéressant, c'est qu'il semble bien que Virgile a inventé l'épisode d'Achéménide et qu'en empruntant plus tard celui de Sinon, il lui a donné la forme qu'il avait imaginée pour Achéménide.

P. 258. (1) 613-615 répondent avec précision à 608 sq., 616-654 à 609. — (2) *Od.*, 9, 216 sqq

P. 259. (1) 620 di talem terris auertite pestem, 265, di, talem auertite casum, locution fixée. — (2) 621 Nec uisu facilis, nec dictu affabilis ulli est une imitation d'Accius dans le Philoctète cité par Macr., VI, 1, 55, où le trait n'a rien à faire avec le Cyclope : quem neque tueri contra neque adfari queas. — (3) Il est possible que Virgile se soit souvenu d'*Od.*, IX, 458 sq. où Polyphème parle du sort qu'il voudrait faire subir à Ulysse pour se venger, Τῷ κε οἱ ἐγκεφαλός γε διὰ σπέος ἄλλυδις ἄλλῃ Θεινομένου δαίοιτο πρὸς οὐδεΐ mais ici il s'agit du sol et non du seuil. — (4) J'ai déjà signalé le procédé virgilien qui consiste à accumuler les synonymes pour renforcer un effet ; ici Virgile entasse les mots sanglants : 618 sanie dapibusque cruentis, 622 Visceribus miserorum et... sanguine atro, 625 sq. sanie... atro... tabo — ici il semble qu'il y ait quelque impropriété puisqu'il s'agit de sang tout frais —, 632 sq. saniem... cruento... mero. — (5) La même image est appliquée à Cerbère après l'engloutissement du gâteau soporifique, VI, 423 totoque ingens extenditur antro. — (6) 633 sq. magna precati Numina est ajouté, mais peut être inspiré de IX, 381 : θάρσος ἐνέπνευσεν μέγα δαίμων ; sortitique uices est pris à 331, terebramus à la comparaison avec les charpentiers perçant un trou dans du bois avec une tarière.

P. 260. (1) *Hymne à Diane* 53 sqq. τοῖσι δ' ὑπ' ὀφρὺν Φάεα μουνόγληνα, σάκει ἴσα τετραβοείῳ Δεινὸν ὑπογλαύσοντα ; 637 Virgile a ajouté Phoebeae lampadis, cf. IV,6, Phoebea... lampade, locution fixée. — (2) 639-644 ; si l'on retranche ces six vers, dont le second est inachevé, 645 rejoint très exactement 638, sans qu'il manque rien ; le conseil de fuir est tout à fait singulier à cette place, puisqu'il ne produit aucun effet, qu'Achéménide débite encore quatorze vers, que, même lorsqu'il a fini, les Troyens n'en tiennent aucun compte et ne paraissent pas l'avoir entendu, qu'ils ne se décident en réalité à fuir

qu'au v. 666 et ceci, non pas à cause des autres Cyclopes, mais parce que Polyphème s'avançant dans la mer leur paraît dangereux pour leur sécurité ; 639-644 n'appartiennent donc pas à la rédaction primitive du III^e l. et ont été ajoutés par Virgile à la marge. On peut deviner le but de cette addition. Les Cyclopres, frères de Polyphème, jouaient un rôle dans la rédaction primitive : 647-648, ils sont un des motifs des terreurs d'Achéménide ; 675-681 ils apparaissent aux yeux épouvantés des Troyens et produisent un effet poétique superbe ; du moment qu'il les faisait intervenir, Virgile a jugé qu'il était logique d'affirmer d'abord leur existence. L'addition contient encore autre chose ; le caractère de Polyphème est différent dans l'*Enéide* de ce qu'il est dans l'*Odyssée*. Dans l'*Odyssée* c'est avant tout un berger ; les soins qu'il donne à ses troupeaux et ses troupeaux eux-mêmes tiennent une grande place dans le récit ; or c'est un trait que dans la rédaction primitive Virgile avait à peu près laissé de côté, se bornant à l'allusion *inter pecudes... Pastorem* 656 sq., qui ne s'explique que pour un lecteur familier avec l'*Odyssée* ; à la réflexion, Virgile a jugé à propos, sans modifier la physionomie spéciale qu'il avait donnée à Polyphème, de lui rendre jusqu'à un certain point son caractère pastoral ; c'est ce qui l'a déterminé à écrire 642 ; c'est sous l'empire de la même préoccupation qu'il a écrit 660-661, qui ne sont nullement nécessaires, quoiqu'ils expriment un sentiment très délicat ; ils sont également une addition marginale et sont inspirés par le discours touchant que, dans l'*Odyssée*, Polyphème tient à son bélier. — (3) 646 sq. in siluis inter deserta ferarum Lustra, VII, 404, inter siluas, inter deserta ferarum, locution fixée avec une légère variation d'expression. — (4) 648 tremesco, cf. conterritus 597 ; la dominante de l'état d'âme d'Achéménide, c'est l'épouvante ; cette épouvante finit par se communiquer aux Troyens : 666 trepidi, 682 metus acer. — (5) 653 Addixi, mot romain, d'un sens très plein et très énergique. — (6) 669 uocis, qui a étonné les commentateurs, n'a jamais été expliqué d'une façon raisonnable ; il ne peut signifier qu'un bruit de voix, ce qui est exclu par taciti 667 qui empêche de penser au nauticus clamor, quoique certantibus... remis 668 rappelle uario certamine 128 ; dans l'*Odyssée*, Ulysse une fois sur son navire interpelle Polyphème ; on peut supposer que, dans la rédaction primitive du III^e l., quelqu'un adressait également la parole à Polyphème et en effet comment celui-ci serait-il amené à essayer de saisir avec la main un navire qu'il ne voit pas étant aveugle, si une voix partie de ce navire ne lu avait révélé son existence et la place qu'il occupe ? Virgile, à une lecture postérieure, se trouvant mal satisfait de ce passage, l'aura marqué du signe de la suppression en se réservant de le refaire et, en attendant, aura laissé subsister le mot uocis 669. — (7) Le cri du Cyclope est imité de l'*Od.*, IX, 395 Σμερδαλέον δὲ μέγ' ὤμωξεν, mais il est singulièrement plus puissant et les effets en sont poussés jusqu'à l'hyperbole, cf. le signal d'Allectô, VII, 513 sqq. — (8) 679 horrendum, 658, horrendum, répétition pour rendre l'expression dominante de la scène.

P. 261. (1) 687 se soude exactement à 683 sans qu'il y ait rien à intercaler entre les deux vers. Les Troyens sont décidés à fuir devant le vent qui les éloignera du pays des Cyclopes ; or ils rencontrent le vent du Nord qui non seulement les en écarte, mais encore les met dans leur route ;

on ne peut souhaiter mieux ; 684-686 n'offrent qu'un non-sens, devant lequel ont également échoué les corrections et les explications proposées ; entre cernimus 677, qui commande de sous-entendre nos 682, et præteruehor 688, la troisième personne du pluriel tenant 686 ne se rapporte à rien et est inadmissible ; si on lit Scyllam (FP[1] ont Scylla) atque Charybdim Inter utramque, utramque n'a aucun sens ; si on lit Scyllam atque Charybdim Inter, utramque uiam, etc., le résultat n'est pas meilleur, car entre Charybde et Scylla il n'y a qu'un passage ; c'est singulièrement solliciter le texte que de prétendre qu'il y en a deux selon qu'on s'approche davantage de Charybde ou de Scylla ; si c'est là ce que voulait dire Virgile, il l'aurait dit clairement. Il est probable que 684-686 ont été inspirés par le désir d'apporter une restriction à quocumque 682, qui a choqué, parce que parmi les directions possibles il y avait le passage entre Charybde et Scylla et qu'il a paru étrange que les Troyens, avertis cependant par Hélénus, perdissent la tête jusqu'à se jeter dans un plus grand danger pour en éviter un moindre. C'est une réflexion qui a pu venir à un interpolateur ; mais comment expliquer que l'interpolateur n'ait pas su l'exprimer nettement et se soit perdu dans un balbutiement informe. Il est plus naturel de croire que la réflexion est venue à Virgile lui-même, qu'il a jeté à la marge quelques indications provisoires, certum est dare lintea retro devant remplacer dans le texte définitif quocumque rudentes Excutere, ou, si définitivement il laissait subsister quocumque rudentes Excutere, l'oubli de la recommandation capitale d'Hélénus devant servir à montrer que les Troyens étaient totalement affolés ; ces indications fragmentaires se trouvant, mises bout à bout, former des vers, Varius les a insérées dans le texte, croyant qu'elles exprimaient la pensée définitive de Virgile. — (2) 691 comes infelicis Vlixi est répété mécaniquement de 613 et ne correspond point aux sentiments d'exécration que dans le III[e], comme dans le II[e] livre, les Troyens témoignent pour Ulysse. — (3) L'*Odyssée*, IX, 105 sqq. dit simplement ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν... Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν... Ἱκόμεθ'... il se peut que Virgile lui-même n'ait pas été très satisfait du motif inventé ; car Achéménide ne renseigne Énée que sur quelques localités de la côte Est, voisines du pays des Cyclopes ; il ne figure pas pour le reste qui est beaucoup plus important ; 690-691 sont donc bien à la place intentionnelle que leur a assignée Virgile. — (4) 688 sqq. Dans tout ce morceau Énée emploie la première personne du singulier : præteruehor 688, exsupero 698, linquo 705, lego 706 ; il apparaît donc comme le véritable chef de l'expédition ; ueneramur 697 s'explique par le fait qu'il s'agit d'une manifestation religieuse à laquelle prennent part tous les Troyens ; iussi paraît être une dernière allusion au rôle d'Anchise comme conseiller religieux ; radimus 700 n'est peut-être là que pour éviter la monotonie. — (5) 704. Virgile, pour attester qu'il connaît Pindare, ne recule pas devant l'anachronisme. — (6) 712 sq. L'allusion au fait que ce malheur n'a pas été prédit par Hélénus est inspirée directement d'*Il.*, XVII, 410 sq. Δὴ τότε γ' οὔ οἱ ἔειπε κακὸν τόσον ὄσσον ἐτύχθη Μήτηρ, ὅττι ῥά οἱ πολὺ φίλτατος ὤλεθ' ἑταῖρος ; mais dans l'*Iliade* la situation est différente. — (7) 715. Virgile paraît s'être souvenu d'*Od.*, VII, 275 sqq. αὐτὰρ ἐγώ γε Νηχόμενος τόδε λαῖτμα διέτμαγον, ὄφρα με γαίη Ὑμετέρη ἐπέλασσε

(= uestris... appulit oris) φέρων ἄνεμός τε καὶ ὕδωρ ; la modification qu'il a introduite est significative.

P. 262. (1) I, 755 sq. La façon dont s'exprime Didon exclut le séjour d'Énée en Troade après la chute de Troie, séjour dont la durée n'est pas nettement déterminée ; les mots portat, errantem ne peuvent s'appliquer qu'à des voyages. — (2) III, 8. Vix prima inceperat aestas. — (3) III, 19 sq. diuis... Auspicibus coeptorum operum. — (4) 136 aruisque nouis operata iuuentus. — (5) 141 tum steriles incendere Sirius agros.

P. 263. (1) 356 Pris à la lettre, iamque dies alterque dies processit signifie au bout de deux jours. — (2) IV, 52 sq. Dum pelago desaeuit hiems... dum non tractabile caelum. — (3) IV, 309 Quin etiam hiberno moliris sidere classem Et mediis properas aquilonibus ire per altum.

P. 265. (1) II, 674 paruumque patri tendebat Iulum, 723 sq. dextrae se paruus Iulus Implicuit sequiturque patrem non passibus aequis. — (2) IX, 171 sqq., 257 sqq. ; cf. l'assertion de Junon, X, 70 : Num puero summam belli, num credere muros ? — (3) IX, 590-637. — (4) I, 718 gremio fouet, IV, 84, sq. gremio Ascanium... Detinet.

CHAPITRE V

LE QUATRIÈME LIVRE DE L' « ÉNÉIDE »

Les modèles de Virgile dans le IVe livre. — 1. Pour se rendre compte de l'originalité de Virgile dans le IVe livre, il faut examiner ce qu'il trouvait dans ses modèles.

Il a tenu à nous avertir qu'il n'oubliait pas l'*Odyssée*, son modèle préféré dans toute cette partie de l'*Enéide*, et qu'il s'inspirait du séjour d'Ulysse dans l'île de Calypsô : en effet il a inséré dans son IVe livre [1] un message de Mercure chargé de signifier à Énée l'ordre du départ, message où il a introduit des détails, assez oiseux dans la circonstance, directement empruntés au passage de l'*Odyssée* [2], dans lequel Hermès transmet à Calypsô la volonté formelle de Zeus qu'Ulysse soit renvoyé dans sa patrie. L'aventure d'Énée et de Didon n'est pas sans présenter quelque rapport avec celle d'Ulysse et de Calypsô. Comme Ulysse, Énée est jeté par la tempête dans un pays inconnu ; comme Ulysse, il est accueilli par une femme, qui devient amoureuse de lui, mais que lui n'aime pas. Là s'arrête la ressemblance et en réalité les deux romans sont très différents. Ulysse est recueilli par une déesse qui l'aime et le nourrit [3] ; c'est la répétition de l'histoire familière à toutes les mythologies du caprice pour un mortel d'une déesse et d'une fée, caprice, qui, pour une raison quelconque, tourne mal ; l'intérêt est dans le merveilleux de la chose et non dans le développement psychologique de la passion. Calypsô garde Ulysse pendant sept ans et prétend l'élever jusqu'à elle en le soustrayant à la vieillesse et à la mort ; mais Ulysse n'a aucun goût pour sa personne ni pour ses bienfaits ; si, la nuit, contraint et forcé, il condescend à ses désirs, le jour il pleure, il contemple la mer, il songe à sa patrie, à Pénélope ; il n'a qu'un désir, qui est de s'en aller. Tandis que, chez Virgile, Jupiter commande par la bouche de Mercure à Énée, qui s'oublie à Carthage, de poursuivre sa mission, dans l'*Odyssée*, c'est

à Calypsô que Zeus dépêche Hermès pour lui enjoindre de rendre à Ulysse sa liberté. Kalypsô récrimine contre la cruauté des dieux, qui n'ont aucun égard pour les amours des déesses ; mais elle ne s'en prend point à Ulysse et elle lui fournit les moyens de la quitter ; ce n'est point là la séparation d'Énée et de Didon. Cette aventure surnaturelle, cette déception d'une déesse, qui a compté sans la volonté de Zeus, n'a rien de commun avec la passion profondément humaine qui conduit Didon à la mort. Ce que Virgile a emprunté à l'*Odyssée*, c'est l'insensibilité d'Énée, modelée sur celle d'Ulysse et il ne s'est pas aperçu, chose étrange, que cette indifférence, que nous comprenons chez Ulysse, fait d'Énée, étant données des circonstances tout autres, un médiocre et piètre personnage. Comme cela arrive à plus d'une reprise, l'imitation homérique l'a fort mal servi.

Nous avons la preuve par des imitations directes qu'il s'est également proposé d'utiliser les amours de Jason et de Médée dans les *Argonautiques* d'Apollonios. De la scène des *Argonautiques* où Héra et Athénée vont demander à Aphrodite d'inspirer à Médée, par l'intervention d'Éros, de l'amour pour Jason, il en a fait deux, celle du I^er^ livre où Vénus, de son propre mouvement, charge Cupido de prendre la figure d'Ascagne pour enflammer Didon, et celle du IV^e^, où Junon va trouver Vénus pour obtenir sa complicité dans la conclusion du mariage ; il atteste ainsi sa dépendance d'Apollonios. Cette dépendance se manifeste par des imitations partielles que nous indiquerons, par exemple la mention des songes. Dans l'*Enéide* comme dans les *Argonautiques*, il y a une sœur qui joue un rôle, mais ce rôle est loin d'être le même ; Chalkiopé sert sans le savoir l'amour de Médée en lui demandant, dans l'intérêt de ses enfants, qui sont parmi les Argonautes, d'aider Jason, mais Médée lui cache ses sentiments et ne la prend point pour confidente ; Anna, mise au courant par Didon de ce qu'elle éprouve, l'encourage directement à céder à son inclination et l'y décide. L'aventure en elle-même offre avec celle de l'*Enéide* quelques ressemblances et des différences considérables. Jason vient chez un roi, qui l'accueille avec beaucoup de méfiance et une hostilité déclarée, pour y accomplir un exploit, qui dépasse les forces humaines ; Énée vient chez une reine, dans un pays où il n'a rien à faire, et reçoit une hospitalité généreuse et tendre. La fille du roi s'éprend de Jason, Didon s'éprend d'Énée ; mais c'est grâce à Médée que Jason sort victorieux de l'épreuve imposée, tandis que Didon n'a point à rendre à Énée de service analogue. Jason répond à l'amour de Médée, Énée ne partage point l'affection de Didon

et son cœur reste froid ; Médée s'enfuit avec Jason ; Didon demeure à Carthage pour y mourir. L'amour de Médée est celui d'une jeune fille dont le poète alexandrin souligne avec préciosité le caractère naïf ; Didon, qui a déjà aimé, qui est une femme héroïque, ressent pour Énée une passion autrement tragique ; l'amour de Médée est coupable en ce qu'il est contraire à la volonté de ses parents et qu'elle les abandonne ; celui de Didon l'est d'une toute autre façon en ce qu'elle manque à la fidélité conjugale. Jason, dont le rôle est de rapporter la toison d'or, ne commet aucune faute en partageant l'amour de Médée ; Énée, qui doit aller en Italie et épouser Lavinia, ne saurait devenir le mari de Didon. On s'étonne donc que Macrobe ait pu affirmer que le IVe livre de l'*Enéide* est presque entièrement emprunté des *Argonautiques* et le seul intérêt de cette assertion est de démontrer l'inexactitude stupéfiante de la critique ancienne (1). En revanche il faut noter que les rapports de Jason et d'Hypsipylé au Ier livre des *Argonautiques* ont fourni à Virgile quelques imitations de détail.

En somme, Virgile a emprunté des formes à l'*Odyssée* et aux *Argonautiques* ; la psychologie de Didon, la peinture de sa passion lui appartient en propre, avec cette réserve toutefois, qu'il a été fortement influencé par le poème LXIV de Catulle ; suivant son habitude, il nous avertit de la chose par une imitation directe, la transcription presque littérale d'un vers entier (2) ; ce vers n'est qu'une curiosité métrique ; mais, bien que l'abandon d'Ariane par Thésée n'ait que peu de rapport avec l'abandon de Didon par Énée, Virgile a pris à Catulle l'ardeur de la passion d'Ariane, les termes mêmes qui caractérisent la violence de cette passion et beaucoup de traits des plaintes d'Ariane ont été disséminés dans les passages consacrés au désespoir de Didon.

Quant au cadre même et aux événements du IVe livre, l'histoire, pour employer le mot de Servius (3), c'est-à-dire la tradition courante remontant à Timée et dont les grandes lignes nous ont été conservées par Justin, racontait qu'Iarbas, roi de Libye, avait voulu épouser Didon, que, sur le refus de celle-ci, il fit la guerre à Carthage, que les Carthaginois effrayés voulurent forcer Didon à l'accepter pour mari et que Didon, ayant demandé un délai sous prétexte d'apaiser les mânes de son premier époux, se jeta dans les flammes du bûcher qu'elle avait fait élever. Iarbas joue un rôle important dans l'*Enéide*, puisque c'est lui qui, en faisant intervenir Jupiter, précipite le dénouement ; mais, prétendant évincé, il ne fait pas valoir ses droits par la violence. De même la fidélité à Sychée est un élément important

dans l'*Enéide* ; mais l'originalité du IVe livre, ce en quoi il s'écarte de l'histoire, c'est la passion de Didon pour Énée ; Didon se tue, mais ce n'est pas pour échapper à Iarbas. Cette modification capitale paraît avoir été introduite par Cn. Naevius qui, dans les deux premiers livres de son poème sur la première guerre punique, racontait l'histoire primitive de Rome et de Carthage et parlait d'Anchise, d'Énée, de Didon, d'Anna, dans un cadre mythologique à la façon d'Homère. Il est probable que Virgile doit le motif à Naevius, il est certain qu'il l'a transformé et que l'exécution — ce qui importe — est absolument son œuvre.

Premiers symptômes d'amour. Intervention décisive d'Anna (1-53). — **2.** Le IVe livre est relié au IIIe par la continuité immédiate de l'action. Le récit d'Énée terminé, le banquet prend fin ; nous avons vu dans les derniers vers du Ier livre que, si Didon a provoqué ce récit, c'est parce qu'elle commençait à s'intéresser prodigieusement à Énée et à s'éprendre de lui ; nous avons maintenant à apprendre quelle impression ce récit a fait sur elle. Il semble au premier abord que la liaison soit opérée entre le IIIe et le IVe livre par une antithèse directe, *quietem*, IV, 5, correspondant à *quieuit*, III, 718 ; à la réflexion on s'aperçoit que l'antithèse se trouve être dans les mots plutôt que dans les choses : en effet *quieuit*, au IIIe livre, signifie, si on le prend dans le sens qui s'offre naturellement, qu'après un long et fatigant récit Énée se reposa et *quietem*, au IVe, que Didon ne peut trouver le sommeil. Cette gaucherie s'explique si l'on admet, comme je l'ai démontré, que le IIIe livre a été rédigé indépendamment des livres I et II et antérieurement, et que la fin de ce livre n'était nullement destinée à préparer le début du livre IV ; Virgile s'est contenté provisoirement du rapport au fond illusoire des mots *quieuit* et *quietem* ; à la révision définitive de l'*Enéide*, il eût sûrement modifié les derniers vers du IIIe livre en ajoutant que le banquet terminé, chacun alla se coucher.

L'amour de Didon pour Énée s'est éveillé dès que Cupido, sous la forme d'Ascagne, s'est mis en contact avec elle, I, 717 sqq., et lui a fait sentir sa puissance (1). Il y a pourtant une grande différence entre l'action de Cupido sur Didon et celle d'Éros sur Médée. Chez Apollonios (2), une fois la flèche lancée, Médée ressent brusquement toutes les ardeurs d'une passion qui éclate comme un coup de foudre et qui est subitement portée au paroxysme ; sans la flèche il n'y aurait pas d'amour. Chez Virgile, l'amour inspiré par Cupido se développe suivant les lois de la psychologie humaine ; l'intervention de Cupido n'est qu'une machine mythologique qu'il a cru devoir em-

ployer parce qu'il ne concevait l'épopée que dans les formes traditionnelles, mais dont il aurait pu se passer s'il avait été hardi et novateur. En réalité, l'amour s'empare de Didon comme il s'empare de toute âme humaine par l'effet interne de la sensibilité ; et c'est là l'originalité de Virgile que tout en mettant en scène Cupido, il le rend presque superflu et par là il est moderne.

Dès les premiers vers du IV^e^ livre, l'amour dont Didon est blessée (1) est caractérisé d'une façon très particulière : ce qui domine dans les souvenirs de celle-ci, c'est le courage du héros — *virtus* 3— : il a donc quelque chose d'héroïque ; puis la noblesse de son origine — *gentis honos* 4 — : il a donc quelque chose d'aristocratique — cf. 1, *regina* — ; l'air du visage — *uoltus* 4 — et les paroles — *uerba* 5 — montrent que le charme physique a opéré lui aussi, mais ils ne viennent qu'après ; un simple bellâtre beau parleur n'eût point séduit Didon (2).

Elle est si bouleversée qu'elle ne peut dormir (3) ; dès l'aurore du lendemain (4) elle s'ouvre à sa sœur Anna (5). Anna est la confidente de la tragédie qui va se dérouler ; mais ce n'est point la confidente vulgaire, la nourrice du drame grec ou l'insignifiant Achatès qui accompagne Énée. Elle a sa personnalité et cette personnalité exerce sur la marche des événements une influence importante. Anna ne forme qu'une âme avec Didon — *unanimam* 8 —, en ce sens qu'elle ressent pour sa sœur une tendresse sans bornes et que cette tendresse est partagée ; mais, dans un autre sens, elles ont bien deux âmes distinctes et qui ne se ressemblent pas. Didon est une femme supérieure, Anna une femme ordinaire. Didon voit les choses dans un idéal héroïque, Anna dans la réalité humaine. Cette supériorité, Anna la sent et c'est pourquoi elle est absolument dévouée à sa sœur ; mais elle ne s'élève pas à sa hauteur, elle la ramène à terre et elle la perd sans le vouloir, sans avoir jamais pu la comprendre absolument.

La passion de Didon se manifeste chez Virgile suivant les règles de l'art classique. L'art classique résume dans une scène unique, claire, logique, émouvante, ce qui dans la réalité se répand et flotte dans le temps et dans l'espace. La passion de Didon passe par un certain nombre d'états successifs, qui, nettement déterminés, sont concentrés dans une exposition d'ensemble et traités à fond pour n'y plus revenir dans un cadre délimité. Le premier de ces états d'âme c'est l'éclosion des premiers symptômes de l'amour, les inquiétudes, les incertitudes qui en résultent ; tout cela est résumé dans l'entretien avec Anna qui met un terme à ces hésitations et clôt une période.

Le discours de Didon à sa sœur [1] montre combien son cœur est troublé, combien il est pur et combien elle s'aveugle sur sa force de résistance. Elle est terrifiée par des songes [2] ; elle se demande ce qu'elle doit penser de cet étranger [3] qu'elle a accueilli, qui est de si belle mine — *quem sese ore ferens* 11 —, si courageux — *quam forti pectore et armis* [4] 11. Les motifs d'amour se présentent ici dans l'ordre opposé à celui de tout à l'heure, mais c'est le second qui est le plus important et qu'elle développe ; il est brave, donc il doit sûrement [5] être de la race des dieux —, ici le préjugé aristocratique reparaît. Autre motif de sympathie : il a passé par des épreuves cruelles — ; Didon est sympathique au malheur. Elle revient sur ces guerres qu'il a affrontées et qui sont une véritable épopée [6]. Puis elle avoue que, depuis le meurtre de l'infortuné Sychée égorgé à son foyer par son frère [7], seul Énée a fait impression sur elle et pourrait peut-être la décider à succomber à ce qui serait une faute — *culpae*, cf. 172 *culpam* — ; le mot est important, car un second mariage ne peut être pour Didon qu'une faute ; c'est pour avoir commis cette faute, tout autant que par suite de l'abandon d'Énée, qu'elle se résout finalement à mourir. Elle avoue qu'elle retrouve les traces de son ancien amour ; au fond il n'y a qu'un amour, quand il est véritable. Si elle fait cet aveu, c'est qu'elle est franche — elle ne dissimule pas comme Médée — et c'est qu'elle se croit forte, supérieure au danger qu'elle est capable d'envisager en face. Et en effet l'aveu ne vient qu'après qu'elle a hautement déclaré que sa volonté immuable est de ne consentir à aucune union nouvelle et il est suivi de l'attestation solennelle qu'elle aimerait mieux mourir de la mort la plus épouvantable [8] que de violer les lois de la pudeur. Celui qui le premier l'a eue pour femme a emporté son amour ; elle veut qu'il le conserve dans le tombeau [9].

Tout cela est cornélien ; mais Didon se fait illusion sur ses forces ; elle n'a pas plutôt fini qu'elle pleure abondamment [10] ; ces larmes involontaires montrent combien elle s'abuse elle-même et ce qu'il y a en réalité de faiblesse sous cette feinte énergie. Il y a une parenté entre Didon et Andromaque ; seulement le cœur d'Andromaque est mort à tout autre amour que celui d'Hector, Didon n'est pas maîtresse du sien.

Même dans une âme aussi sublime que celle de Didon, lorsque la conscience délibère, elle laisse entendre deux voix : celle du devoir qui enjoint de résister à la tentation, celle de la nature qui conseille d'y céder. C'est cette seconde voix que Virgile a personnifiée dans Anna [11]. Anna représente le côté faible et bourgeois de l'âme de Didon

en contraste avec le côté héroïque, le bon sens pratique opposé à l'idéal ; elle dit tout haut à sa sœur ce que celle-ci n'ose pas avouer qu'elle se dit tout bas, elle lui présente les raisons que celle-ci a repoussées jusqu'à présent sans vouloir les examiner. Elle favorise l'éclosion d'une passion qui se contraint, parce qu'elle aime Didon, qu'elle la voit malheureuse et qu'elle n'a pas ses scrupules moraux ; à la désolation d'un veuvage dans lequel se consume l'épanouissement de la jeunesse elle oppose les joies de la maternité et de l'amour (1) — c'est l'attrait du bonheur auquel Didon n'a pas fait allusion sans doute parce qu'il est trop tentant. Elle doute que les mânes soient si exigeants (2) — elle l'attaque dans sa foi. Elle lui fait une concession : elle l'approuve d'avoir dans sa douleur — *aegram* 35 — repoussé jadis tous les partis (3) ; elle a donc largement rempli son devoir ; mais il ne s'agit plus de cela ; luttera-t-elle contre une inclination qui la charme ? Elle se prévaut de son aveu ; Anna n'est pas héroïque, mais elle est clairvoyante des choses de la vie. Après s'être adressée à la femme, elle s'adresse à la reine ; lorsqu'on tend secrètement à s'abandonner à un désir illégitime, on aime à se payer de raisons désintéressées qui semblent le justifier ; or la raison d'état doit avoir un grand poids sur Didon ; fondatrice d'un grand empire, sa passion prendra un tout autre aspect à ses yeux, si elle est conforme aux intérêts de cet empire. Anna lui représente donc que l'œuvre magnifique qu'elle est en train d'accomplir est menacée de toutes parts par de puissants voisins dont elle aura bien de la peine à triompher (4). Elle pense donc que c'est sous les auspices des dieux et particulièrement par la faveur de Junon que les Troyens ont débarqué en Libye ; le mariage d'Énée apporte une aide inappréciable. Où ne s'élèvera point Carthage soutenue par la puissance militaire des Troyens ? Tout cela est extrêmement adroit et doit produire sur Didon une impression irrésistible. Anna termine alors par une conclusion pratique, par des propositions fermes, qui doivent frapper par leur netteté même et entraîner une âme chancelante et désemparée : s'assurer du consentement des dieux par des sacrifices manifestement acceptés (5), retenir Énée (6) en pratiquant à son égard l'hospitalité, pendant que la mer est mauvaise, que les navires ont besoin de réparations et que le temps n'est pas maniable (7).

Tourments et manifestations d'amour (54-89). — **3.** Les conseils d'Anna ont été décisifs et les résultats en sont nettement marqués par Virgile : elle a fait jaillir la flamme qui couvait dans le cœur de Didon, fait luire l'espoir à son esprit hésitant et triomphé de sa pudeur (8). La première période de la passion, celle de la naissance

de l'amour et des hésitations a été traitée d'ensemble et est terminée ; une autre lui succède dans laquelle Didon cherche à s'assurer la complicité des dieux et à faire partager son amour, qu'elle n'ose déclarer ouvertement, à celui qui en est l'objet ; elle dure jusqu'à la chasse et à l'aventure de la grotte. C'est pour Didon un martyre de tous les instants. Ses tourments sont tellement violents qu'ils se traduisent par des actes ; nous quittons le domaine de la psychologie interne pour passer à la peinture de manifestations inquiètes et maladives. Quant à la nature de son amour, Virgile nous renseigne de la façon la plus nette : c'est une sorte de folie furieuse, dans laquelle sa raison a sombré (1).

Anna et Didon accomplissent d'abord des cérémonies religieuses ; Virgile insiste là-dessus parce qu'il aime à décrire les rites et parce qu'il s'agit d'une chose capitale pour Didon ; elles visitent les sanctuaires pour se mettre en règle avec les dieux — *pacem... exquirunt* 56 sq. — ; elles immolent des victimes choisies suivant le rite romain — *lectas de more bidentis* 57 (2) — ; elles s'adressent avant tout à Junon, déesse du mariage et à Cérès également protectrice du mariage (3) ; on ne voit pas clairement pourquoi elles invoquent aussi Phoebus et Lyaeus, qui n'ont point de rapport direct avec le mariage, peut-être par suite de la préoccupation fondamentale romaine de se mettre bien avec tous les dieux. C'est naturellement Didon, la principale intéressée, que Virgile met au premier plan, multipliant les actes de dévotion : elle verse du vin entre les cornes d'une vache blanche, rite préparatoire du sacrifice (4) ; ou bien elle fait les cent pas devant les autels ruisselants de sang, en attendant que le sacrifice soit consommé ; chaque jour elle renouvelle ses offrandes et consulte ardemment les entrailles palpitantes (5). Tout cela ne lui sert de rien (6), car malgré tout et pendant tous ces actes de dévotion — *interea* 67 — elle continue à être dévorée par le feu qui la brûle et tout cela ne fait pas que son amour soit partagé par Énée ; or c'est là la seule chose qui pourrait lui donner satisfaction. Elle est en proie à une agitation fiévreuse que Virgile décrit de la façon la plus saisissante : elle erre sans but dans la ville entière, comme une biche qu'un berger crétois a percée sans le savoir d'une flèche et qui ne peut se débarrasser du trait fixé dans son flanc (7). Elle laisse entendre à Énée ses désirs sans oser les exprimer, le promenant à travers Carthage, lui montrant avec orgueil — *ostentat* 75 — l'opulence sidonienne et cette ville toute prête (8), ouvrant la bouche et s'arrêtant au milieu de ses discours. A la chute du jour elle le reçoit de nouveau à sa table, lui redemande le récit des épreuves de Troie et reste encore suspendue à ses lèvres.

Après son départ (1), elle se désole dans sa maison vide, couchée sur les divans où il n'y a plus personne. Absent, Énée est présent pour elle ; ou bien elle couvre de caresses Ascagne, qui ressemble à son père, pour tromper son déplorable amour. Et voici qui est plus grave : elle laisse interrompue la construction de Carthage ; la grande reine a fait place à la femme qui souffre. Virgile ne nous dit rien sur l'état d'âme d'Énée ; il est naturel que, Vénus n'ayant point agi sur lui, il demeure indifférent ; on s'étonne pourtant qu'il ne comprenne pas.

Entretien de Junon et de Vénus (90-128). — **4.** Virgile ne dit point combien de temps dure le supplice de Didon folle d'amour et n'osant s'ouvrir à l'intéressé. La scène dans le ciel, qui s'intercale ici, n'interrompt point l'action faite de velléités vagues, qui s'étendent sur une période indéterminée ; elle clôt cette période en amenant le dénouement ; elle s'inspire de la démarche que font chez Apollonios (2) Athéné et Héra auprès d'Aphrodite pour lui demander de rendre Médée amoureuse. Le but ici est différent et Athéné, qui n'a rien à faire dans la circonstance, a disparu. Junon, qui a réussi à déchaîner la tempête, n'a obtenu qu'un demi-succès ; elle n'a pas anéanti les Troyens, qui n'ont perdu qu'un navire et, si elle les a momentanément dispersés, ils se sont ensuite rejoints. Elle les a jetés sur la côte de Libye ; renonçant à la violence, elle imagine une ruse pour les y fixer définitivement. Des deux raisons, pour lesquelles elle s'acharne contre eux, sa vanité blessée et la crainte que Rome ne détruise Carthage, c'est la seconde qui est la plus importante ; c'est d'elle qu'elle s'inspire ici. Comprenant que Didon est dominée par une passion désastreuse (3), qu'elle sacrifie même sa réputation (4), elle espère pouvoir l'unir à Énée par un mariage ; pour cela elle a besoin de Vénus, sans doute — Virgile est muet là-dessus — parce que Vénus peut éteindre l'amour dont elle a rendu Didon victime et parce qu'il faut le consentement d'Énée, qui dépend de sa mère.

Elle se propose donc de se servir de Vénus comme d'un instrument — ce qui est moins facile qu'elle ne pense — et elle va la trouver. La scène est d'une observation psychologique magistrale et la différence de caractère des deux déesses s'accuse avec un art consommé, les deux déesses se montrant telles que nous avons appris à les connaître, Junon hautaine, impérieuse, maladroite, Vénus souple, intelligente, féline, la première toujours destinée à échouer, la seconde à réussir.

Junon débute par une ironie sanglante, (5) qui suffit à montrer qu'elle ne vient point avec des intentions amicales : glorieuse victoire, que celle où deux divinités se sont mises ensemble, pour triompher sour-

noisement d'une faible femme ! — Cela est vrai, mais toute vérité n'est pas bonne à dire et il ne faut pas blesser d'abord ceux à qui on a quelque chose à demander. Après cet exorde mal commode et qui n'est pas insinuant, elle éprouve le besoin de faire étalage de sa perspicacité : elle a percé à jour le plan de Vénus (1). C'est une façon d'affecter sur celle-ci une supériorité qui n'est pas pour la bien disposer. Puis brusquement elle arrive au fait : à quoi bon continuer les hostilités ? (2) Elle vient proposer la paix, une paix éternelle, fondée sur un bon mariage. Vénus, suivant son désir, a rendu Didon follement amoureuse. Junon feint d'entrer dans ses vues : que les deux déesses soient à titre égal protectrices des deux peuples réunis en un seul. La proposition est assez inattendue pour mettre en défiance ; cette défiance, Junon la rend inévitable par les exagérations dont elle souligne son sacrifice : Didon sera l'esclave d'un mari phrygien et Carthage la dot qu'elle remettra aux mains de Vénus (3).

L'attitude est bourrue et bougonne, avec une affectation de franchise où perce l'intérêt personnel, l'idée de faire Énée roi de Libye pour l'empêcher d'être roi d'Italie. Vénus est trop fine pour tomber dans le piège, mais elle fait semblant de ne pas le voir ; sans relever le ton déplaisant du début du discours de Junon et les exagérations de la fin, elle déclare qu'elle accepte : ce serait folie que de préférer la guerre : elle n'émet qu'un doute léger en passant : elle ne sait si les destins, si Jupiter permettent que Tyriens et Troyens (4) ne fassent qu'un seul peuple. Junon est sa femme ; c'est à elle de l'obtenir par ses prières (5) ; elle se conformera. Ainsi autant Junon est cassante, autant Vénus affecte la déférence ; mais elle manie ici l'ironie avec une adresse supérieure : elle a reçu les confidences de Jupiter, qui ne cache rien à sa fille et tout à sa femme ; elle sait à quoi s'en tenir et Junon ignore tout.

Junon entière et bornée croit avoir partie gagnée : elle se charge de tout et expose ses projets avec une brièveté sûre d'elle-même, en ayant l'air de faire la leçon à Vénus — *paucis* (*aduerte*) *docebo* 116 — : la chasse du lendemain, l'orage qu'elle déchaînera (6), la rencontre dans la caverne (7), sa présence et, si elle peut compter sur le consentement de Vénus (8), un mariage régulier (9) en présence d'Hyménée.

Vénus accepte et rit en elle-même de sa fourberie (10). Elle a pénétré la pensée de Junon, mais elle se garde bien de le laisser entendre. On a voulu jouer avec elle au plus fin : c'est le trompeur qui est trompé. Vénus nous apparaît singulièrement plus adroite et plus intelligente que Junon ; mais au point de vue moral, ce n'est pas

elle qui a le beau rôle. Sans doute Junon poursuit des vues intéressées, mais en même temps elle croit faire le bonheur de Didon, pour qui elle ressent de la pitié — *miserrima Dido* 117. Vénus est parfaitement indifférente au dénouement ; elle sait qu'elle conduit Didon à la mort et n'en a cure. Virgile lui attribue ici la perfidie et l'insensibilité aux malheurs des hommes de l'Aphrodite hellénistique. Quelle est du reste dans la vie la mère qui, aux destinées de son fils, ne soit prête à sacrifier sa maîtresse ?

La chasse (129-159). — **5.** A ce morceau si délicat, écrit par un psychologue qui paraît être en même temps un homme de théâtre, en succède un autre, celui de la chasse, que la critique eût qualifié jadis de très orné et qui est simplement ronflant. Comme je l'ai fait remarquer, la passion de Didon naît et évolue selon les lois de la nature et il y a là des études d'âme qui sont vivantes et qui ont pour nous un intérêt humain ; mais en même temps elle est produite par des influences divines. L'intervention de Vénus et d'Éros rend Didon amoureuse ; Junon préside à sa chute. Ce sont là de grandes machines mythologiques purement conventionnelles et qui nous laissent froids. Or, à cette mise en scène extérieure qu'il revêt des couleurs d'un style magnifique, Virgile attribue la même valeur qu'à ses analyses intimes. Il y a là un défaut de goût qui étonne et qui montre l'emprise sur le génie des théories littéraires du milieu où il vit.

Le motif de la chasse joue un rôle important dans l'*Enéide* : au VII[e] livre c'est la chasse d'Iule qui décide la guerre ; ici c'est à l'occasion d'une chasse que Didon succombe. Cette chasse n'a point de rapport avec les chasses d'Ulysse dans l'*Odyssée*, celles qu'il entreprend uniquement pour pourvoir à la nourriture de ses hommes et la chasse héroïque et périlleuse du Parnasse où il se fait blesser par un sanglier et le tue. Comme le banquet du I[er] livre était l'image agrandie des réceptions fastueuses des grands seigneurs romains, nous avons ici la reproduction avec plus d'apparat de ces chasses magnifiques qui étaient à Rome une des manifestations de la haute vie. C'est une parade où le gibier n'est qu'un prétexte et où l'abondance du personnel, les costumes splendides, l'éclat extérieur sont l'étalage d'un luxe princier. Les divers actes du divertissement royal sont réglés suivant l'étiquette de cour et protocolaires ; rien n'est laissé au hasard et nous avons l'impression d'une pompe solennellement organisée. Au lever du soleil (1) sort des portes de la ville l'équipage de chasse, piqueurs de choix — *delecta iuuentus* 130 — avec les filets appropriés (2), les épieux au large fer (3), les cavaliers Massyles,

les meutes [1], de façon que tout soit prêt quand apparaîtront les personnages en l'honneur de qui la fête est donnée. Le principal, Didon, se fait attendre — *thalamo cunctantem* 133 — ; elle est reine et elle est femme : elle veut se montrer dans tout l'éclat de sa beauté : à sa porte les plus grands seigneurs phéniciens s'astreignant à son bon plaisir ; un coursier fougueux caparaçonné de pourpre et d'or mâche son frein écumant [2]. Elle s'avance enfin — *tandem* 136 — suivie d'une escorte imposante [3] ; elle porte une chlamyde de Sidon avec une bordure brodée ; elle a un carquois d'or, un bijou d'or pour nouer ses cheveux, une agrafe d'or pour retenir son vêtement de pourpre ; on ne saurait rien imaginer de plus somptueux [4]. A ce cortège s'en joint un autre — *agmina iungit* 142 —, c'est celui des Phrygiens [5] avec Iule et Énée, qui éclipse tous ses compagnons par sa beauté — *pulcherrimus* [6] 141 — ; Vénus, qui lui avait prodigué ses soins au Ier livre, les continue évidemment ici. L'amour de Didon est né moins des charmes physiques d'Énée que de ses grandes qualités morales ; pourtant c'est dans la beauté que l'amour trouve sa pleine satisfaction idéale et, pour insister sur la beauté d'Énée, Virgile le compare à Apollon [7] lorsque, l'hiver, il quitte la Lycie pour venir à Délos avec sa suite pittoresque de Crétois, de Dryopes, d'Agathyrses tatoués. Au Ier livre Didon a été comparée à Diane et cette comparaison dans la circonstance ne paraît pas très appropriée ; pour en bien sentir l'intention d'art, il faut la rapprocher de celle d'Énée avec Apollon, qui en est la contre-partie [8] : les livres I et IV sont ainsi nettement apparentés et ne doivent pas avoir été composés à un long intervalle l'un de l'autre. Ainsi les deux amants nous apparaissent comme merveilleusement appariés et dignes l'un de l'autre. Tout a été ordonné pour qu'au moment où ils arrivent sur le terrain le gibier s'offre à leurs yeux comme par un coup de théâtre — *ecce* 152 — ; les rabatteurs ont fait leur office : ce sont des chèvres sauvages [9] qui dévalent des rochers, des hordes de cerfs chassées des montagnes et qui traversent la plaine [10] dans un tourbillon de poussière. Iule, que Virgile tient à faire figurer même lorsque sa présence pourrait devenir gênante, donne des marques de pétulance et de bravoure [11] ; c'est la première fois que nous le voyons représenté comme un adolescent plein d'ardeur ; seul du reste il est vivant, il témoigne sa joie — *laetus* 140 — ; il s'amuse. Énée et Didon n'accomplissent aucun exploit cynégétique, peut-être parce qu'ils y compromettraient leur belle tenue et le decorum. En tout cas ils n'en ont pas l'occasion ; la chasse ne fait que commencer quand l'orage éclate [12].

Rencontre dans la grotte (160-172). — **6.** La suite a lieu exactement suivant le programme tracé par Junon : le tonnerre gronde [1], la grêle tombe, Tyriens et Troyens avec Ascagne, dans leur effroi — *metu* 164 — se dispersent et cherchent des abris, ce qui n'est pas très héroïque, mais est sans doute mis là pour faire ressortir le contraste de la conduite d'Énée qui n'abandonne pas la reine, sans doute par galanterie, bien que Virgile ne le dise point ; des torrents roulent de la montagne. Didon et Énée se réfugient dans la même caverne [2]. Une chose reste pour nous mystérieuse, c'est la valeur du mariage qui y est célébré. Didon, tout en reconnaissant qu'elle a commis une faute en manquant de fidélité à Sychée, voit là une union légitime, *coniugium uocat* 172, *Per conubia nostra* 316 ; mais plus loin Énée lui déclare brutalement qu'il n'a jamais songé à devenir *nec coniugis umquam Praetendi taedas aut haec in foedera ueni* 338 sq. ; ainsi les deux intéressés diffèrent d'opinion sur la légitimité de la cérémonie. Il est certain que les commentateurs se sont trompés en interprétant comme des présages funestes les signes extérieurs qui l'accompagnent. Junon a promis qu'elle serait là avec Hyménée et assurément elle tient parole, puisque c'est sa volonté qu'Énée et Didon contractent mariage ; les feux qui brillent au ciel représentent les torches nuptiales mais avec plus d'autorité puisqu'ils signifient l'acquiescement de l'éther à l'union ; les cris aigus poussés par les Nymphes du haut des montagnes se substituent aux cris d'allégresse que faisaient entendre les femmes dans les cérémonies humaines [3] : quant au rôle de la *pronuba* il est tenu par Junon elle-même, assistée de Tellus [4]. Il s'agit donc bien ici d'un *conubium* et d'un *conubium* particulièrement solennel et régulier, puisqu'il est sanctionné par la grande déesse elle-même qui a dans ses attributions la légitimation des unions humaines ; mais il est célébré en dehors des cérémonies pratiquées sur la terre et c'est ce qui permet à Énée d'arguer d'un vice de forme. Il est singulier que Virgile ne se soit pas expliqué nettement là-dessus ; mais c'est son habitude de se tirer des cas délicats par un mutisme commode [5].

Quoiqu'il en soit, Didon se croit mariée et elle n'a pas tort puisque ce sont des officiants divins qui ont tenu la place des officiants humains habituels ; elle n'a donc plus à sauver les apparences et sa réputation ; mais d'autre part le public qui n'est pas initié et qui n'a pas assisté à la cérémonie n'a pas de raison d'être de son avis. Ici Virgile, par un artifice qui lui est cher, jette dans l'âme du lecteur de sombres pressentiments : le dénouement fatal — *leti* 169 — apparaît brusquement à nos yeux.

La Renommée (173-197). — **7.** Virgile, qui a peint avec tant de perspicacité psychologique les ravages de l'amour dans le cœur de Didon, les luttes de celle-ci et sa défaite, n'a pas décrit la situation nouvelle, l'ivresse momentanée de la passion assouvie. Il y avait là pourtant, étant donnée la nature ardente de Didon, une étude extrêmement intéressante à faire. Toute l'évolution sentimentale de Didon est résumée en trois stades, la résistance, les préliminaires et la chute, l'expiation, comme si Virgile n'avait voulu nous montrer son héroïne que tourmentée et malheureuse. Or, même en se plaçant à ce point de vue, la période qui suite la rencontre de la grotte pouvait fournir un développement très original. En effet, bien que satisfait matériellement, l'amour de Didon n'est point partagé ; par suite il ne pouvait être qu'inquiet, tremblant ; peu à peu elle devait sentir qu'il s'acheminait vers la rupture ; or cette période n'existe point chez Virgile, et la rupture est amenée non par le développement naturel des motifs internes mais par des moyens extérieurs et mythologiques. On s'étonnerait à bon droit du parti-pris de Virgile, s'il y avait réellement un parti-pris ; mais, comme je l'ai indiqué, la chose s'explique tout autrement ; dans la conception primitive, le séjour d'Énée ne se prolongeait point pendant une année ; il devait être assez court et par suite la période de bonheur relatif que nous attendons après la rencontre dans la grotte n'avait pas le temps de se développer. Que ce soit l'exécution de cette conception primitive qui ait subsisté dans l'*Enéide* actuelle, sans que Virgile ait eu le loisir d'y apporter les modifications nécessaires, c'est ce qui résulte du fait que la Renommée divulgue immédiatement l'aventure, qu'immédiatement Iarbas adresse sa prière à Jupiter et que Jupiter fait immédiatement droit à cette prière. Les événements se précipitent et ne remplissent point le cadre que Virgile leur a assigné postérieurement quand il a résolu de faire célébrer par Énée en Sicile des jeux anniversaires en l'honneur d'Anchise. Dans le IV^e^ livre actuel Virgile ne décrit point la période de l'amour satisfait, parce que cette période n'existe pas.

La Renommée accomplit sans tarder son œuvre néfaste ; Virgile a fait d'elle un portrait dans lequel il y a des éléments d'emprunt, mais l'ensemble lui appartient et cet ensemble bizarre et contradictoire dans ses parties constituantes n'est pas heureux. Fama est un être dont la démarche est soumise à un accroissement progressif de vitesse (1), traduction du fait exact que les bruits courent de plus en plus rapidement à mesure qu'ils se répandent ; elle n'a point de taille fixe ; petite et timide d'abord, elle grandit successivement

de façon à devenir gigantesque, ses pieds touchant le sol et sa tête se perdant parmi les nues (1), ce qui est encore la traduction exacte du fait que les rumeurs s'accroissent, à mesure qu'elles circulent. Cette mobilité, cette élasticité sont admissibles pour notre imagination, puisqu'il s'agit d'une sorte de fantasmagorie sans contours précis. A ce fantôme Virgile a donné une généalogie qui s'inspire des généalogies hésiodiques. Fama est, à ce qu'on raconte (2), la sœur puînée du Titan Cacus et du géant Encelade (3) ; elle est le dernier enfant auquel la Terre ait donné le jour, furieuse qu'elle était de la colère témoignée par les dieux à ses autres enfants ; cette conception n'a rien de choquant, quoique nous n'apercevions pas bien en quoi Fama a été si terrible aux dieux et comment elle a vengé ses frères ; Virgile paraît vouloir dire tout simplement que Fama est encore plus nuisible et plus effroyable que les Titans et les Géants. Ici les formes de Fama se précisent : c'est un monstre horrible et colossal — il n'est donc plus soumis à des changements de proportions —, il est ailé ; autant il a de plumes, autant il a d'yeux toujours ouverts, au-dessous de ses yeux autant de langues, de bouches parlantes, d'oreilles dressées ; ainsi ce vilain oiseau a sur tout le corps un nombre considérable de visages humains déformés, puisque ni les yeux ni les oreilles ne sont en nombre double des bouches ; remarquez que ces yeux, ces bouches, ces oreilles sont toujours en action. Si l'on peut à la rigueur se représenter cet oiseau gigantesque volant la nuit en grinçant entre le ciel et terre, on est obligé de le diminuer pour se le figurer perché pendant le jour sur le toit d'une maison ou au sommet d'une tour. Tout cela déroute ; la description de Virgile est cauchemaresque et les diverses parties ne tiennent pas ensemble.

L'Ossa homérique qui répand les nouvelles est sans rapport avec la Fama de Virgile (4) ; nous ignorons sa forme, ainsi que celle de la Phémé dont Hésiode dit simplement que c'est une déesse (5). La généalogie de Fama se rattache à ce que rapporte Hésiode des enfants de la Terre (6) et est particulièrement apparentée à ce que raconte Apollodore de la colère ressentie par la Terre du traitement infligé par les dieux à ses diverses catégories d'enfants, les Hékatonchires, les Titans, les Géants ; seulement le dernier monstre que produise la Terre c'est Typhoeus ou Typhon, plus grand et plus puissant que ses aînés et qui donne à Zeus énormément de peine à maîtriser (7). A Typhon Virgile a substitué Fama, avec l'intention de montrer que ses insinuations et ses calomnies font plus de mal que n'en ont jamais fait tous les monstre mythologiques armés de la puissance matérielle la plus formidable.

Fama répand parmi les villes de Libye les propos les plus malsonnants — vrais ou faux — sur les rapports d'Énée et de Didon. Elle s'empresse d'aller trouver Iarbas, prétendant évincé par Didon ; elle allume et fait monter sa colère (1).

Prière d'Iarbas à Jupiter (198-218). — **8.** La Fama est le premier artisan de la destruction des espérances de Didon ; Iarbas leur porte le coup décisif. Cet Iarbas est représenté comme un personnage mythologique ; il est fils d'une nymphe du pays des Garamantes et d'Ammon (2) que les Grecs et les Romains identifient avec Jupiter, Virgile avec le Jupiter épique. En réalité il est peint sur le modèle de ces roitelets à demi-civilisés, dont les États étaient contigus à l'empire romain, qui vivaient vis-à-vis de l'empire dans des conditions de vassalité plus ou moins étroite, plus ou moins docile et qui se piquaient d'introduire chez des peuplades barbares quelque chose de la culture et des mœurs de leurs puissants voisins. En qualité de fils de Jupiter, Iarbas a installé dans son royaume le culte de son père ; il le célèbre avec une magnificence extraordinaire, mais dans des formes qui excluent toute couleur locale (3) ; ce que Virgile dit de la Libye ne repose que sur des renseignements assez vagues et est affaire d'imagination. Le culte que décrit Virgile n'a rien d'africain ; c'est le culte gréco-romain des dieux qu'il dépeint ailleurs dans des formes et avec des termes identiques. La description, qui est magnifique, n'est pas du reste un simple ornement poétique ; c'est justement par sa dévotion aussi bien que par sa naissance qu'Iarbas a des droits à la protection efficace de Jupiter et c'est le maître-argument qu'il emploie auprès de lui. Il est bouleversé — *amens animi... accensus* 203 — par ce qu'il apprend et cet état de fureur explique le ton de sa prière, qui est une mise en demeure rageuse, formulée d'ailleurs avec une grande élégance de style. Il se demande si vraiment Jupiter, au culte duquel il a converti son peuple (4), se préoccupe de ce qui se passe, s'il est vraiment le dieu puissant qui lance la foudre ou si le tonnerre n'est qu'un vain bruit dont les hommes s'effraient à tort — c'est là dans sa bouche le blasphème épicurien. Il s'indigne que Didon lui préfère Énée, qu'elle admet à partager son trône (5) et fait des deux amants un portrait méprisant, Didon une simple femme (6), une exilée qui a acheté une bande de rivage (7) en se soumettant aux conditions imposées, Énée, ce Pâris efféminé escorté d'eunuques, qui se pavane dans un costume oriental ridicule ; se plaçant au point de vue antique, d'après lequel la piété envers un dieu n'est pas gratuite mais donne des droits à sa protection, il est porté à croire que Jupiter n'est qu'un vain nom et qu'on l'honore en vain.

Décision de Jupiter (219-237). — **9.** Jupiter est ici le doublet du Zeus homérique qui gouverne le monde, mais dont il faut qu'on appelle l'attention ou qui doit fixer ses regards sur un point pour qu'il sache ce qui s'y passe et prenne une décision. Il entend la prière d'Iarbas et, tournant ses yeux vers Carthage (1), en reconnaît le bien fondé ; jusqu'ici il ne paraît pas s'être occupé des amours de Didon et d'Énée. Il appelle immédiatement Mercure et lui enjoint de porter ses ordres à Énée (2) ; avant de les formuler, il se livre à quelques réflexions personnelles, que Mercure bien entendu n'a pas à transmettre, sur le caractère d'Énée dont il est fort mécontent et qui ne répond point aux promesses de sa mère (3), sur ses grandes destinées qu'il oublie, ce qui est une occasion pour Virgile de les remettre sous les yeux du lecteur à qui il veut qu'elles soient sans cesse présentes. Puis il dicte sa volonté : si Énée n'est pas sensible à l'honneur qui l'attend, il ne doit pas priver Ascagne de son avenir (4) et de la perspective de la fondation de Rome. Pourquoi reste-t-il dans une ville qui est son ennemie et ne songe-t-il pas aux descendants qu'il aura en Italie et à Lavinium (5) ? Il termine par un vers d'une brièveté impérieuse et qui n'admet pas de réplique : *Nauiget ! Hacc summa est, hic nostri nuntius esto* 237.

Message de Mercure. Attitude d'Enée (238-295). — **10.** Mercure ne répond pas ; il n'est pas d'usage chez Virgile que les inférieurs répondent à leurs supérieurs ; mais il fait ses préparatifs de départ (6). On s'attendrait à ce que des ordres si impérieux fussent transmis immédiatement. Ici pourtant Virgile, qui d'ordinaire fait mouvoir les dieux sans nous renseigner sur le mode de locomotion et les détails du voyage, décrit les préparatifs de Mercure et sa course. S'il intercale ici ce hors-d'œuvre, c'est qu'il veut nous présenter une imitation homérique, l'imitation homérique étant à ses yeux un élément essentiel de son art, et, comme cette imitation retarde inutilement la marche de l'action, on peut supposer que, s'il l'a insérée, c'est pour nous rappeler que le séjour d'Énée à Carthage a pour prototype celui d'Ulysse dans l'île de Kalypsô. Pour nous l'intérêt du morceau n'est que dans l'étude des procédés d'imitation de Virgile. Au V^e^ chant de l'*Odyssée*, Zeus, sur l'intervention d'Athéné, envoie Hermès enjoindre à Kalypsô de laisser partir Ulysse. Hermès obéit (7). Il chausse ses beaux souliers d'or ambroisiens qui le portent sur terre et sur mer avec le souffle des vents (8) ; ce sont des souliers magiques qui le soutiennent en l'air ; pour la direction, évidemment les vents lui obéissent. Virgile, qui accommode la couleur homérique aux habitudes romaines et aux représentations de l'art courant contemporain,

prête à Mercure les petites ailes au talon — *talaria... Aurea* (1) 239 sq. — qui font de lui une sorte d'oiseau ; ces petites ailes ne sont dorées qu'à cause des « talonnières dorées » dont il est question chez Homère. L'*Odyssée* donne à Hermès la baguette, qui a le pouvoir magique d'éveiller et d'endormir les hommes ; de même, chez Virgile, Mercure a la *uirga* qui procure ou enlève le sommeil, mais qui en outre rouvre les yeux scellés par la mort (2), lui sert dans ses fonctions de psychopompe postérieures aux poèmes homériques (3) et lui donne pouvoir sur les vents (4). Dans l'*Odyssée*, Hermès descend de l'Olympe dans la Piérie, ce qui est naturel, la Piérie étant au pied de l'Olympe ; de là il faut bien qu'il survole la mer. Chez Virgile, Mercure, qui descend également de l'Olympe (5), se pose sur l'Atlas (6), ce qui n'est point son chemin direct pour aller à Carthage ; mais l'Atlas est, par Maia sa fille, le grand-père paternel de Mercure — *materno ueniens ab auo* 258 — ; c'est la plus haute montagne de Libye ; elle est l'objet d'une légende, puisqu'Atlas avait jadis la forme humaine et a été transformé en montagne par l'effet de la tête de Gorgone ; de cette légende Virgile a tiré un effet très pittoresque, toutes les langues appliquent à certaines parties des montagnes des termes empruntés au corps humain ; le souvenir de la métamorphose a permis à Virgile de donner de l'Atlas, moitié géant, moitié montagne, une image qui ne se prêterait pas à une réalisation plastique, mais qui convient au flottement de la poésie et dont les lignes s'estompent dans l'esprit en laissant une impression d'étrangeté et de grandeur. Du sommet de l'Atlas, Mercure, par le plus droit chemin, pourrait se rendre à Carthage en survolant la terre ferme ; mais nous perdrions ici la comparaison homérique d'Hermès avec le goéland qui effleure les vagues en pêchant les poissons, comparaison naturelle dans l'*Odyssée* où Hermès est bien obligé de traverser la mer ; pour la conserver, Virgile fait suivre à Mercure le rivage accidenté de la mer de sorte qu'il se trouve tantôt au-dessus de l'eau tantôt au-dessus de la terre (7) et il la traite par allusion, car nous ne saurions pas au juste pourquoi l'oiseau dont il est question vole bas — *humilis* 255 — à l'entour des écueils que fréquente le poisson — *circum Piscosos scopulos* 254 sq. —, si nous ne lisions dans l'*Odyssée*, V, 53, qu'il se livre à la pêche.

Arrivé auprès de ces huttes — *magalia* 259 — que Didon remplace par les édifices d'une ville, Mercure se trouve en présence d'Énée. Jusqu'à présent, autant Virgile nous a renseignés sur la psychologie de Didon, autant il est resté muet sur celle d'Énée ; nous ignorons quels ont été ses sentiments tandis que Didon était dévorée d'un

amour qu'elle n'osait lui révéler, lorsqu'elle s'est donnée à lui dans la grotte ; il semble réduit à l'état d'automate. Ici nous le voyons avec une épée que décore une pierre de jaspe blond en forme d'étoile (1) avec un manteau de pourpre de Tyr tissé par Didon qui, à la trame, a mêlé des fils d'or ténus (2) ; il a donc accepté les présents de cette reine opulente ; la description du costume n'est pas oiseuse ; cette transformation extérieure correspond à une modification plus sérieuse ; Énée n'est point le Pâris efféminé qu'outrageait tout à l'heure Iarbas ; il est devenu un grand seigneur carthaginois ; Didon en a fait une sorte de prince consort sur lequel elle se repose pour la construction de sa capitale — *fundantem arces* 260. Mercure l'aborde brusquement — *inuadit* (3) 265 — ; il se fait reconnaître comme le messager du tout-puissant souverain des cieux dont il lui apporte les ordres (4) ; ici Virgile s'est écarté, peut-être parce qu'il le trouvait ou monotone ou un peu naïf, de l'usage homérique qui veut que le messager répète textuellement les paroles qu'il a entendues. Il ne s'agit pas uniquement de changements rendus nécessaires par le passage de la 3e à la 2e personne, mais de modifications arbitraires et qui ne paraissent pas toujours justifiées (5). Puis, sans attendre la réponse d'Énée (6), Mercure disparaît (7).

Énée est bouleversé — *amens* 279 —, il reste muet et sa stupeur est exprimée par un vers banal (8). Virgile, dans cette grave circonstance, n'a pas réussi à lui donner une contenance convenable. Qu'il se prépare à obéir à Jupiter, cela est naturel ; il n'y avait pas à répliquer ; ces ordres formels de Jupiter sont pour lui un coup de foudre — *attonitus* 282 — ; mais qu'il brûle de s'enfuir — *ardet abire fuga* 281 —, outre que la répétition de la dominante *fuga* finit par lasser, c'est ce qui est inconcevable, étant donné ce que Didon a fait pour lui ; *dulcis... terras* 281 est le seul mot qui pourrait faire supposer que la tendresse de Didon a trouvé un écho lointain dans son cœur ; mais *dulcis* est joint à *terras* ; ce n'est pas la femme, c'est le pays qu'il regrette ; il y était bien. En somme le seul sentiment qu'il éprouve c'est qu'il est mis là dans une situation terriblement embarrassante et qu'il ne sait comment faire pour éviter de gros ennuis. Il réfléchit profondément (9). Ulysse aussi réfléchit beaucoup dans l'*Odyssée*, mais, quand il a réfléchi, il prend d'habitude, en homme avisé, le parti le plus sage et le meilleur. Énée en prend un qui n'est ni bien honorable, ni bien habile, celui des gens sans énergie, sans ressort, qui comptent sur le hasard pour se tirer d'affaire. Il n'ose pas dire en face à Didon la vérité ; il s'agit donc de temporiser. Il mande trois de ses principaux capitaines et leur ordonne d'équiper

la flotte, de réunir les hommes à la marine, de se pourvoir des agrès nécessaires (1), mais de faire tout cela dans le mystère le plus complet. Que ces préparatifs puissent s'exécuter sans attirer l'attention et sans qu'on en devine la cause, c'est une forte naïveté. Quant à lui, sachant bien que l'excellente Didon — *optima Dido* 291, c'est tout ce qu'il trouve à en dire — ne s'attend point à ce qu'un si grand amour soit brisé, il cherchera le moment le plus favorable pour lui parler et donner aux choses une tournure adroite ; ce n'est point en rusant, en remettant à demain qu'on sort à son honneur d'une situation si tragique et l'occasion ne se produit point.

Scène de rupture (296-392). — **11.** Les événements précédents occupent 295 vers ; Virgile en a consacré 410 au désespoir de Didon, qui prend ainsi une importance considérable ; c'est moins l'amour de Didon que le dénouement de cet amour qui est le sujet du IVe livre ; c'est là qu'éclate tout le pathétique de la tragédie. Nous y arrivons par étapes successives ; chaque progrès des événements développe dans l'âme de Didon une situation nouvelle, un état psychologique différent des précédents, qui a son expression propre ; tous s'enchaînent sans se répéter et mènent au terme inévitable et prévu. La première de ces situations est celle qui résulte de la nouvelle du départ d'Énée ; elle produit chez Didon une révolte, une indignation telles, qu'après une explication orageuse la rupture suit violente, exaspérée. Dans la réalité, l'explication durerait un certain temps ; il y aurait des emportements, des apaisements, des fluctuations ; un pareil amour ne se brise pas en quelques minutes. Virgile a tout concentré en une scène unique et décisive, dans laquelle les amants se disent tout ce qu'ils ont à se dire et n'ont plus rien à ajouter. Ici du reste, la forme classique est en parfait accord avec le caractère entier, absolu de Didon ; elle ne tolère pas l'incertitude ; elle va droit au but et tout s'écroule.

Les précautions d'Énée ne lui servent de rien et sa prudence cauteleuse échoue misérablement. Didon est avertie la première — *prima* 297 —, en vertu de la perspicacité des amants (2) et surtout en vertu des conditions particulières de son amour ; elle sait bien qu'il n'est point au fond partagé par Énée, qu'elle n'a de lui qu'un acquiescement de pure forme et qu'elle n'est pas en sûreté — *omnia tuta timens* 298. Enfin elle est informée par la Renommée, que Virgile ne veut pas laisser inactive après l'avoir inventée et à qui il fait jouer un rôle important sur la marche des choses. L'effet produit sur Didon est d'une violence inouïe ; elle perd l'esprit — *inops animi* 300 —, et comme, chez Virgile, l'émotion se traduit toujours par une

agitation extérieure, à l'italienne, elle se livre à des courses désordonnées à travers la ville [1] ; elle est en proie aux transports d'une bacchante [2].

Elle est tellement hors d'elle-même que d'abord elle ne sait à quoi se résoudre ; enfin — *tandem* 304 — elle a avec Énée l'explication décisive [3]. Où et quand le rencontre-t-elle ? C'est ce qui reste dans le vague et qui est encore de l'art classique ; qu'importent le lieu et l'heure de l'entretien ? Ce qui importe, c'est ce qui s'y dit. Et ce qui se dit est d'une violence extrême ; Didon n'éclate que quand elle ne peut plus se contenir. Son émotion se révèle par le ton de ses paroles, exclamations, interrogations qui n'attendent point la réponse ; mais ce n'est là que la forme extérieure du discours, qui est enflammé ; là où l'on sent la force de la passion, c'est à l'abondance pressée des choses qui débordent ; Didon ne développe pas, ne s'arrête sur rien ; chaque mot est un sentiment, une idée ; il est extraordinaire de voir ce que contiennent les vingt-six vers — pas davantage — que Virgile lui fait prononcer ; il y aurait de quoi alimenter de longues tirades. Et malgré le jaillissement instantané de la passion, tout est soumis à une logique qui va droit devant elle et ne se dément pas. Point de répétition sauf les dominantes, *dextera* 307, *dextram* 314, rappelant l'engagement solennel sur lequel elle a compté, *moritura* 308, *moribundam* 323, faisant entrevoir la conséquence inéluctable.

Il y a dans le discours de Didon deux parties bien distinctes, correspondant à deux états d'âme qui se succèdent brusquement, des reproches, des larmes [4]. Naturellement ce qui bouleverse Didon c'est le départ d'Énée, mais ce qui lui paraît le plus intolérable, ce sont les circonstances mêmes de ce départ : Énée veut quitter en cachette, perfidement [5], sans en rien dire [6], ce pays où il est chez elle. Cette brutalité dans l'outrage lui semble inconcevable ; car enfin l'amour de Didon, les engagements pris, la perspective de sa mort [7] sont des choses qui devraient le retenir ; il oublie son intérêt même ; il n'attend même pas pour s'embarquer un temps favorable [8]. C'est être cruel à plaisir [9] ; car s'il s'agissait de retourner dans sa patrie, braverait-il la tempête ? Comment expliquer cela ? Serait-ce donc la personne même de Didon, qu'il est si pressé de fuir — *Mene fugis* ? 314. Cette conclusion, qui lui paraît la seule possible et qui pourtant reste incompréhensible pour elle, amène la transition vers la seconde partie du discours. Elle s'est emportée, elle a proféré des reproches sanglants ; mais elle quitte vite ce ton ; elle sent bien qu'il ne s'agit point de satisfaire son orgueil par des paroles, mais d'em-

pêcher à tout prix le départ d'Énée et c'est pourquoi, laissant de côté toute question de vanité ulcérée, elle s'abaisse aux prières, aux larmes, aux plaintes ; elle n'est plus qu'une femme désolée qui s'emploie à conjurer l'abandon ; elle voit qu'Énée ne l'aime pas, elle espère encore en sa pitié ; elle est malheureuse — *miserae* [1] 315 — ; elle implore la compassion— *miserere* 318 — ; le grand mot, le mot humiliant est lâché, quoi qu'il ait pu lui en coûter. Pour fléchir Énée, elle évoque avec une éloquence pressante tout ce qui peut le toucher, elle le supplie par ses larmes, par les engagements qu'il a pris [2], par leur hymen qui n'en est encore qu'à ses débuts [3], par les quelques services qu'elle a pu lui rendre — avec quelle délicatesse elle glisse là-dessus ! —, par les quelques charmes qu'il a pu trouver en elle [4] — là encore elle indique à peine —, de ne point persister dans sa cruauté — *istam... exue mentem* 319, en relation avec *crudelis* 311. Viennent alors les raisons qui doivent être décisives pour un homme d'honneur : si elle n'a fait que du bien, Énée ne lui a fait que du mal ; à cause de lui les rois de Libye la haïssent, les Tyriens lui sont hostiles ; elle lui a sacrifié la pudeur qui faisait sa gloire [5] ; s'il l'abandonne mourante, qu'a-t-elle à attendre, sinon que Pygmalion, son frère, vienne détruire Carthage, ou qu'Iarbas l'emmène en captivité ? Enfin, dans sa détresse extrême, elle n'a pas même un enfant de lui qui soit son portrait pour la consoler [6]. Tel est cet admirable morceau où la sensibilité de Didon vibre tout entière, colère indignée accompagnant les reproches, humble tendresse des prières, tristesse infinie des plaintes.

La réponse d'Énée était difficile ; elle n'était pas impossible ; il n'avait qu'à dire que tout cela était vrai, qu'il était lui aussi désespéré, mais que la volonté du souverain des dieux s'imposait à lui impérieuse, inéluctable. Virgile a entrevu que c'était là le motif supérieur contre lequel devait se briser la tentative passionnée de Didon et qui pouvait justifier Énée ; et en effet Énée répond que, s'il est obligé d'aller s'établir en Italie, c'est que cela lui a été formellement ordonné par Apollon à Grynium et en Lycie, que son père Anchise lui apparaît menaçant toutes les nuits pour lui rappeler sa mission, qu'il n'a pas le droit de priver son fils Ascagne qu'il aime de la royauté que les destins lui assurent en Italie [7], qu'enfin Mercure, envoyé par Jupiter lui-même, Mercure qu'il a vu de ses yeux [8] entendu de ses oreilles, lui a signifié le commandement des dieux [9]. Lui aussi il pourrait donc se donner comme une victime, avec le remords de ne pouvoir réparer le mal qu'il avait fait. Or tout cela est gâté par ce qu'ajoute Énée et surtout par le ton glacial, inutilement

blessant qu'il affecte. Sans doute Didon avait été agressive au début ; mais sa colère s'était vite fondue dans d'ardentes prières ; à ces supplications passionnées il fallait répondre avec le cœur ; or, dans la réponse d'Énée, il n'y a pas un mot qui parte du cœur. Il se disculpe (1) et il chicane : il semble qu'il s'efforce d'être blessant. Il assure froidement Didon qu'il reconnaît les services qu'elle lui a rendus et qu'elle sait si bien énumérer — *quae plurima fando Enumerare uales... Promeritam* 333 sq. Or ceci est gratuitement offensant et n'est pas juste, Didon n'ayant fait à cela que l'allusion la plus discrète, *Si bene quid de te merui* 317. Il lui promet une reconnaissance éternelle (2), mais non plus avec le lyrisme du Ier livre ; or ce n'est pas actuellement ce qu'elle attend de lui ; ni au Ier livre du reste, ni dans celui-ci il ne trouve le ton juste. Il affirme qu'il n'a jamais songé à fuir en cachette ; cela est vrai jusqu'à un certain point, puisqu'il se réservait de faire ses adieux ; en réalité pourtant il préparait tout pour ce départ et les apparences sont contre lui ; c'est une insinuation injurieuse que de dire à Didon *ne finge* 338 ; Didon est sincère et n'invente rien. Il n'a jamais demandé sa main (3) ; cela est vrai encore, mais il a accepté son amour ; et c'est pour elle un outrage sanglant, car elle n'a jamais envisagé qu'un mariage légitime ; ils ne se sont donc jamais expliqués et compris ; il y a entre eux un abîme et il traite Didon comme une fille. Quand il dit en parlant de l'Italie : *Hic amor* 347, à celle qu'il aime, il est singulièrement brutal et lui montre sans ménagements combien elle s'est abusée. Assurément les Troyens ont droit à se créer une patrie nouvelle (4), comme l'a fait Didon elle-même ; mais il ne fallait point paraître adopter Carthage. Le vers par lequel il termine et où il avertit Didon qu'il n'a que faire de ses plaintes brûlantes, également incommodes pour tous deux, va jusqu'à la malhonnêteté grossière. Il faut bien croire que Virgile, en mettant dans la bouche d'Énée cette réponse déplorable et d'une incompréhension si pénible, n'en a pas senti l'inconvenance et qu'il lui arrivait parfois de manquer de goût. Du reste en sacrifiant le rôle d'Énée, il a rendu possible l'explosion merveilleuse de la fureur de Didon ; c'est parce qu'Énée descend si bas que Didon monte si haut.

Cette scène est une scène de tragédie ; elle ferait grand effet au théâtre. Virgile a posé les personnages l'un en face de l'autre et indique leur attitude ; pendant que Didon parlait, Énée est resté concentré en lui-même, se remémorant les ordres de Jupiter, de peur de se laisser toucher (5). Dès que Didon a senti le ton de sa réponse — *iamdudum* 362 —, elle s'est détournée, elle le regarde de côté et le toise des pieds à la tête — *pererrat* 363. Elle a compris que

tout était fini ; si elle reprend la parole c'est pour l'accabler ; elle n'écoute que le feu qui la brûle — *accensa* 364 —, caractérisant le ton qu'elle va prendre. Elle avait fait appel à sa compassion ; elle constate qu'une âme si cruelle ne saurait être accessible à la pitié ; elle le lui dit suivant une forme savante ; mais il ne faut pas oublier qu'elle est une femme instruite, lettrée, qui ne s'exprime point d'une façon vulgaire et chez qui le souvenir classique n'exclut pas la sincérité (1). Puis elle se parle à elle-même, comme si Énée n'était plus là ; il semble qu'elle veuille se persuader — car elle raisonne et réfléchit — que dans son apostrophe elle n'a fait que traduire la réalité : à quoi bon essayer de se cacher les choses ? Quel plus grand outrage peut-elle attendre ? (2) Elle n'a pu tirer de lui un soupir, un regard ému, une larme, un mouvement de pitié, et cela lui paraît si extraordinaire que l'insensibilité foncière d'Énée ne suffit pas à le lui expliquer. Il y a quelque chose de plus ; il faut qu'elle soit maudite de Junon et de Jupiter (3) ; en effet (4) — et cette fois elle n'hésite plus à énumérer tous ses bienfaits —, elle a recueilli Énée naufragé, dénué de tout, elle l'a associé à son pouvoir, elle a sauvé sa flotte, ses compagnons et, comme récompense (5), elle est traitée de folle furieuse (6) ; il y avait pourtant dans les excuses d'Énée quelque chose de solide, d'irréfutable : l'attestation de la volonté des dieux ; Didon, qui est très intelligente, l'a bien compris ; mais elle est femme et passionnée ; elle fait ce que toute femme fait en pareil cas, elle se refuse à croire ; les dieux n'entrent pas dans ces détails (7). Elle se retourne alors vers Énée : comme elle sent bien que l'intervention des dieux est pour elle le point faible, elle se refuse à discuter avec lui — *Neque dicta refello* 380 —, et, comme elle juge que la situation est désespérée, elle veut au moins que ce soit elle qui rompe et elle lui signifie avec hauteur son congé — *neque te teneo* 380 — ; l'amour, du moins elle le croit, a disparu de son cœur pour faire place à la haine et à la soif de vengeance ; elle lui donne toute licence d'aller en Italie (8) ; mais elle espère, si les dieux bons ont quelque pouvoir (9), qu'il fera naufrage et qu'alors il l'appellera ; elle lui apparaîtra avec les torches des Furies ; morte, son ombre le poursuivra et dans les enfers elle apprendra son châtiment. Telle est la vengeance personnelle sur laquelle, avec l'appui des dieux, elle compte ; il semble qu'il soit impossible d'aller plus loin ; mais Virgile se réserve d'enchérir encore et cette vengeance individuelle sera complétée par une vengeance plus terrible, une vengeance nationale.

C'est elle qui a conduit toute la scène ; elle a attaqué brusquement Énée ; elle interrompt brusquement l'entretien, laissant Énée dans

la situation ridicule que Virgile ne lui épargne pas, de quelqu'un qui aurait bien des choses à dire mais qui n'en trouve pas le moyen (1). Arrivée à ce paroxysme de fureur elle est épuisée ; son évanouissement est la conséquence inévitable de son emportement. L'entretien a eu lieu en plein air — *auras* 388 — ; ses servantes l'emportent dans sa chambre de marbre et la couchent sur son lit.

Tentative infructueuse de rapprochement (393-449). — **12.** Didon est sortie de l'entrevue orageuse absolument brisée ; quant à Énée, il ressent bien quelque émotion — *pius Aeneas* 393, dit Virgile avec intention — ; il est trop pieux pour ne pas se soumettre aux dieux. Mais cette émotion est superficielle ; il voudrait bien consoler Didon par des paroles — *dictis* (2) 394 — ; il ne va pas au delà et n'aperçoit pas combien cela est insuffisant ; il gémit, la vue d'un si grand amour l'ébranle ; de sentiment profond il n'en éprouve point. Il exécute, ouvertement maintenant, les ordres des dieux ; il fait mettre ses navires à flot (3). Les Troyens s'écoulent par les rues de la ville qu'ils abandonnent, apportant à la hâte des branches d'arbres non encore réduites en rames et des pièces de bois que, pressés de fuir, ils n'ont pas encore eu le temps de dégrossir (4) ; dans une comparaison très étudiée et très pittoresque, Virgile les compare à une légion de fourmis qui dépouillent un tas de blé et rapportent chez elles le grain qu'elles mangeront pour l'hiver (5). C'est là pour Didon une situation nouvelle (6) créant un état d'âme nouveau. L'annonce du départ a produit chez elle une révolution telle, qu'elle n'a pu régler sa conduite : elle a injurié, puis supplié, puis injurié encore et s'est abandonnée aux dernières violences. Elle a cru qu'elle n'aimait plus, qu'il n'y avait plus de place que pour la haine et elle a énergiquement rompu. Mais si cette annonce seule lui a porté un coup, l'impression est autrement poignante, quand elle voit les préparatifs s'accomplir sous ses yeux, qu'elle est en contact avec la réalité, qu'il ne s'agit plus de mots, mais de choses. Elle s'aperçoit qu'elle a trop présumé de ses forces, qu'elle aime toujours — elle aimera jusqu'à la fin — ; elle faiblit, elle ne peut se résigner à ne pas faire une dernière tentative avant de mourir. Elle a réfléchi qu'elle avait été maladroite ; les reproches virulents qu'elle n'a pu retenir l'ont soulagée, mais ils n'ont pas servi sa cause. Il faut donc faire fléchir son orgueil, recourir de nouveau aux supplications, aux larmes, revenir au ton sur lequel elle avait terminé sa première apostrophe (7). Mais elle comprend que par la façon hautaine dont elle s'est comportée vis-à-vis d'Énée, elle s'est fermé la voie à toute démarche personnelle. Il lui faut donc un intermédiaire ; cet intermédiaire, c'est sa sœur, sur le

dévouement absolu de qui elle peut compter. Il n'arrive rien à Anna dans le IVe livre, Didon absorbe tout ; mais elle y est nécessaire, comme le complément indispensable de Didon. Elle lui montre la situation (1) et a recours à sa pitié qui ne saurait lui manquer, car elle est malheureuse (2). Pourtant elle ne s'ouvre pas totalement à elle, car elle sait bien que si elle la laissait pénétrer dans les profondeurs de son âme et lire ce qui s'y passe, elle serait épouvantée. Elle affecte donc le calme, mais c'est le calme frémissant d'un cœur brisé auquel Anna ne se tromperait point, si elle était plus perspicace (3) ; si elle s'adresse à elle, c'est parce qu'elle la croit plus capable qu'elle-même de réussir, car elle a remarqué qu'Énée avait pour elle des égards, qu'il se confiait à elle et qu'elle savait le prendre. Il se peut qu'il y ait là une pointe de jalousie inconsciente (4), mais il y a autre chose. Didon est entière et a un caractère altier ; elle est trop intelligente pour ne pas s'en rendre compte ; elle songe que c'est peut-être là la cause de son insuccès, qu'elle n'a peut-être pas eu avec Énée tout le moelleux désirable et que celui-ci n'ayant point à se gêner vis-à-vis d'Anna était avec elle plus familier. Il y a là une observation psychologique très vraie. Elle expose alors à sa sœur ce qu'elle attend d'elle ; quelque confiance qu'elle ait dans son dévouement, elle sent trop bien sa supériorité d'esprit, elle sait trop que c'est son propre sort qui se joue, pour lui laisser toute initiative et ne pas diriger la partie. Elle lui fait donc la leçon et lui prescrit, avec une netteté lumineuse, et le ton qu'il faudra prendre et ce qu'il faudra dire ; c'est Anna qui parlera, mais elle ne dira que ce que Didon lui aura dicté. Chose caractéristique du reste, quelque importance qu'attache Didon à ce qu'Anna ne soit que son interprète fidèle, il lui échappe pourtant des mots qui ne sont pas à répéter ; elle ne réussit ni à se maîtriser complètement ni à être adroite et en cela elle a quelque rapport avec Junon. Le ton sera celui de la supplication — *supplex* 424 —, mais *perfidus*, 421, *hostem... superbum* 424 traduisent l'impression qu'Énée fait actuellement sur Didon et qu'il ne serait pas politique de laisser deviner (5). Pour le fond elle entend ne rien laisser au hasard, elle indique minutieusement le thème à développer. Elle n'a pas réussi à découvrir la cause de l'hostilité d'Énée : il s'agit donc d'insister sur son innocence à son égard (6) et lui demander pourquoi il refuse de l'écouter ; *duras... in auris* 428, qui rappelle une expérience pénible, n'est pas bien entendu à répéter. Elle énumère alors ses concessions : elle a singulièrement rabattu de ses prétentions, elle se soumet. Elle lui demande simplement d'attendre pour sa fuite — *fugam* 430 — un temps favorable et un bon vent (7) ;

ce sera la dernière faveur qu'il accordera à une amante malheureuse. Elle ne se réclame plus de ce mariage d'autrefois qu'il a trahi — *quod prodidit* 431 —, concession énorme, c'est une chose périmée, mais *quod prodidit* est encore une parole de rancune et de reproche qu'Anna ne doit pas rapporter. Elle n'entend pas le priver de ce Latium, si beau pour lui — *pulchro* 432 — ; ce mot comporte sûrement une nuance de dépit et d'ironie, mais montre que la ferme déclaration d'Énée est acceptée par elle, qu'elle entre dans ses pensées et consent à ne pas le contrarier. De l'intervention des dieux elle ne parle point, car elle s'efforce de ne pas y croire. Pour terminer elle donne à sa requête un caractère inoffensif ; elle n'implore qu'un court répit (1), pour se faire à sa situation de vaincue, un délai dont il n'aura pas à se repentir, puisqu'elle le délivrera de sa personne par la mort (2). Et c'est une façon de retirer les menaces de vengeance qu'elle a proférées contre Énée ; elle se punira elle-même ; elle ne se vengera point. Si elle parle de sa mort devant Anna, c'est peut-être une imprudence ; mais nous verrons qu'Anna, qui ne se rend pas compte de la profondeur de son désespoir, ne considère cela que comme une parole en l'air.

Ici Virgile a réussi à donner à Énée une attitude convenable et qui ne le rend pas antipathique, si bien qu'on se demande pourquoi, ayant ici trouvé la note juste, il ne s'y est pas fortement tenu et a fait ailleurs d'Énée un si pauvre et si piteux personnage. Énée ne se laisse point fléchir par les supplications d'Anna (3) ; la raison c'est que les destins s'y opposent et que la volonté divine — *deus* 440 — obstrue ses oreilles. Ainsi nous nous trouvons en présence de deux êtres que le destin a mis dans une situation tragique et sans issue. Didon ne peut se délivrer d'un amour qui lui a été imposé par Vénus ; Énée ne saurait se soustraire à la nécessité qui pèse sur lui ; ils ne sont ni l'un ni l'autre libres ni responsables. Et Virgile compare Énée à un chêne antique que les vents du Nord essaient de déraciner ; ils sifflent dans ses branches et son feuillage jonche la terre ; mais l'arbre lui-même reste immuablement attaché aux rochers (4). Ainsi Énée est en butte à des assauts répétés qui le tourmentent ; mais sa résolution est inébranlable ; les larmes coulent inutilement devant lui (5). Les vers 437-450 montrent qu'il eût été facile à Virgile de sauver le personnage d'Énée ; il suffisait de lui donner des élans de cœur et des souffrances vraies ; 440 et 449 forment les assises solides sur lesquelles il aurait pu bâtir ; on aime à croire que, s'il avait eu le temps d'achever l'*Enéide*, il aurait pris résolument ce parti.

Présages funestes. Songes terrifiants (450-473). — **13.** Didon gravit

son calvaire par étapes ; l'inflexibilité d'Énée donne à la situation une physionomie nouvelle ; la rupture est définitive, il n'y a plus à revenir là-dessus. Elle avait accueilli avec scepticisme l'affirmation que celle-ci était exigée par les destins et par les dieux ; pourtant elle avait ressenti une impression plus forte qu'elle ne voulait se l'avouer et dès les vers 371 sq. elle sentait que les dieux lui étaient contraires. Maintenant la lumière s'est faite éclatante dans son esprit ; elle a conscience qu'une fatalité, plus forte que toute volonté humaine, domine tout, et elle est épouvantée — *fatis exterrita* 450 — ; ce qui suit va lui révéler avec une évidence de plus en plus terrible l'hostilité des dieux. Elle ne voit qu'une solution, c'est d'implorer la mort — *Mortem orat* 451 — ; elle est profondément dégoûtée de la vie [1] ; tout semble conjuré contre elle ; elle est accablée par une ambiance lugubre ; tout est sombre, menaçant, tout se réunit pour la pousser au suicide ; c'est un enchaînement terrifiant.

Quand elle dépose des offrandes sur les autels [2] l'eau devient noire et le vin se change en sang dégoûtant [3]. La colère des dieux est manifeste. Elle ne parle de cela à personne, pas même à sa sœur. Elle commence à se cacher de sa sœur ; elle sera contrainte de le faire jusqu'à la fin.

Du temple domestique, qu'elle avait consacré à Sychée et qu'elle entretenait avec une dévotion profonde, s'élève pendant la nuit [4] la voix de son ancien époux qui l'appelle, indication claire qu'elle doit aller le rejoindre dans le tombeau ; c'est, sous une forme concrète, la manifestation du remords. Vénus a bien pu infliger à Didon une passion dévorante ; elle n'a pas atteint les couches intimes de sa conscience, où est toujours le souvenir de Sychée ; Andromaque, malgré des contacts impurs, est restée la veuve fidèle d'Hector ; Didon, malgré la passion qui lui est imposée, reste la veuve fidèle de Sychée.

Elle entend sur les toits la voix plaintive du hibou ; on sait combien celle-ci est lugubre dans le silence de la nuit.

Les devins lui font des prédictions effrayantes ; Virgile ne dit pas lesquelles. C'est encore une manifestation de la volonté divine. Or, Didon est pieuse et par conséquent particulièrement sensible à la voix d'en haut.

Enfin elle a des songes ; il est difficile d'inventer des songes qui ne sentent pas la convention d'auteur. Ceux de Didon sont la réalité même : elle se voit poursuivie par Énée farouche — *ferus Aeneas* 466 — ; elle le revoit impitoyable, tel qu'il s'est montré dans la scène de l'explication et elle a peur de lui. Il lui semble qu'on la laisse seule,

qu'elle fait un long voyage sans compagnons et qu'elle cherche en vain les Troyens dans un pays désert ; c'est la sensation de l'abandon complet.

Tout le morceau est une admirable peinture de l'obsession ; il y a là un effet prodigieux de terreur enveloppante. Virgile compare l'état de Didon à celui de Pentheus et d'Oreste lorsqu'ils ont perdu la raison [1]. La différence c'est que c'est en elle-même, et non par l'effet de circonstances extérieures, que Didon sent la fureur. Si Virgile évoque les héros connus de la tragédie, ce n'est pas uniquement pour faire parade d'érudition, c'est pour rappeler au lecteur que le sort de Didon est aussi dramatique, aussi lamentable que celui des plus malheureux et des plus persécutés parmi les personnages du théâtre grec.

Pratiques magiques (474-521). — **14.** Vaincue par la douleur, Didon sent qu'elle est réellement en proie à la folie [2] et elle se résout à mourir — *Decreuit... mori* 475. Il a déjà souvent été question de la mort dans sa bouche, mais il y a une gradation sur laquelle il convient d'insister ; dans l'entrevue avec Énée, elle lui a fait entrevoir qu'elle mourrait s'il la quittait — *moritura* 308, *moribundam* 323 —, mais ce ne sont là que ces paroles qui, dans le premier moment du désespoir, viennent naturellement à toute femme abandonnée pour retenir l'amant. Elle parle encore de sa mort 385 sq., mais sans en préciser la date. Au v. 415, *moritura* est subordonné au succès de la démarche qu'elle tente. Au v. 436, la chose est évidemment plus sérieuse, puisque c'est une promesse à Énée ; mais c'est encore le langage usuel des amants et sa sœur pense qu'il y a loin des mots à la réalité. C'est lorsque tout espoir est perdu qu'elle implore la mort 451, et, comme la chose devient sérieuse, elle commence à dissimuler avec sa sœur. La mort ne vient pas ; les dieux ne la lui envoient point ; mais tout la confirme dans sa pensée que c'est là le dénouement inéluctable ; alors — et seulement alors — l'idée du suicide, qui flottait dans son esprit depuis le moment de l'abandon, prend corps en une résolution définitive et les préparatifs commencent. Dans la réalité il est toujours facile de se tuer en secret et Didon aurait pu disparaître ainsi. Virgile, qui l'a toujours représentée en majesté, a voulu la faire mourir en majesté et en même temps ménager, grâce à la durée des préparatifs, toute une série de manifestations psychologiques. Elle est reine, elle est surveillée par Anna, qui l'empêcherait d'attenter à ses jours ou qui partagerait son sort. Il faut, pour arriver à ses fins, qu'elle combine un plan et l'exécute, qu'elle déploie de nouveau cet esprit politique, qui lui a servi jadis à accomplir de si grandes choses.

Ce qu'il y a de plus émouvant dans cette fin du IV^e^ livre, c'est la peine que Didon doit se donner pour mourir.

Pour cela elle feint de vouloir recourir à des pratiques magiques. Chez Apollonios, Médée est une magicienne ; il est donc probable que c'est là que Virgile a pris l'idée de la chose ; l'imitation du détail confirme l'hypothèse. Du reste la magie jouait au temps d'Auguste un rôle important dans le demi-monde. Les élégiaques qui en décrivent les cérémonies complètent par ce trait de mœurs la physionomie des femmes galantes qu'ils mettent en scène et trouvent l'occasion de représenter des rites bizarres, qui piquaient la curiosité. Eux naturellement ne croient pas à la magie ; Horace a pour elle une aversion violente. Virgile n'a point prétendu prêter à Didon une faiblesse qui abaisserait sa grande âme ; il excite plus vivement encore notre pitié pour elle en la montrant obligée, pour avoir la liberté de mourir, de paraître avoir dans ces superstitions une confiance, qu'Anna elle-même, plus commune pourtant, ne partage peut-être pas. Pour la mise en scène, elle a besoin des bons offices de sa sœur, dont elle dispose avec l'égoïsme inconscient des natures supérieures envers ceux qui les aiment et les admirent. Elle lui confie qu'elle a imaginé, bien malgré elle — *inuitam* 493 [1] —, ce qui prouve que c'est une déchéance à ses yeux et sans doute aussi aux yeux de sa sœur, de se livrer à des pratiques magiques qui lui ramèneront Énée [2] ou la détacheront de lui. On lui a indiqué pour cela une prêtresse massylienne du pays des Éthiopiens [3], qui, jadis, gardait le temple des Hespérides et nourrissait le dragon [4]. Si elle est maintenant à Carthage mettant son art au service des amants malheureux, c'est évidemment — Virgile ne le dit point — parce qu'Hercule ayant tué le dragon, elle s'est trouvée sans emploi. Didon décrit sa puissance de façon à en donner une grande idée ; cette puissance toutefois n'a rien de spécial et est celle de toutes les magiciennes [5]. Puis, avec cette netteté d'esprit qu'elle conserve dans les circonstances les plus troublantes, elle donne à Anna des instructions précises : élever un bûcher dans une cour reculée du palais, y mettre les armes d'Énée qu'il a laissées dans sa chambre, ses dépouilles, le lit nuptial ; tout sera brûlé et ainsi disparaîtra tout lien entre lui et elle [6]. Elle explique tout cela avec le plus grand calme ; elle se domine, mais ce calme n'est qu'apparent ; car, lorsqu'elle a fini, elle pâlit — *pallor simul occupat ora* 499 — ; elle sait comment se terminera cette lugubre comédie ; quant à Anna, dans son bon sens bourgeois, elle ne soupçonne rien ; elle ne pense point que Didon s'abandonne à des résolutions plus extrêmes que lors de la mort

de Sychée et songe à se tuer ; elle ne voit pas que si elle a pu survivre à son époux pour le pleurer, elle ne résistera point à la honte de l'abandon et au remords de l'infidélité. Énée du reste, lui non plus, ne se doute pas que Didon va mourir [1] et il est moins excusable qu'Anna. C'est une des choses les plus tragiques du sort de Didon qu'elle demeure incomprise de ceux qui l'entourent et qui la jugent suivant la médiocrité de leur cœur et de leur intelligence [2].

Le bûcher prêt [3] — il est énorme *ingenti* [4] 505 —, Didon y place les dépouilles, l'épée, une effigie [5] d'Énée, sans être dupe de ce qu'elle fait — *haud ignara futuri* 508. La magicienne officie suivant les rites usuels propres à frapper l'imagination [6]. Didon prend part à ce qui n'est pour elle qu'une figuration extérieure, puisqu'elle est décidée à mourir — *moritura* 519, le mot revient comme un glas — ; Virgile nous l'a montrée au début du livre faisant avec toute l'ardeur de son âme pieuse ses dévotions aux grands dieux, aux dieux véritables, dans lesquels elle avait foi ; et il semble bien que, tout en se pliant au culte des démons de la magie, c'est au fond de son cœur les vrais dieux qu'elle invoque, ceux qui sont justes, qui se souviennent, qui ont pitié des amants malheureux et les astres, qui ont conscience du destin.

Dernière nuit de Didon (522-553). — **15.** Combien de temps s'est-il écoulé depuis les explications orageuses, qui ont abouti à la rupture ? Virgile ne le dit pas ; il développe une situation psychologique ; le compte des heures lui importe peu ; son art est l'art classique. Il a dû se passer quelques jours ; il a déjà été question d'une nuit [7]. Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés à la dernière nuit de Didon.

Il est minuit [8] ; tout dort et Virgile insiste sur le sommeil de la nature — *placidum... soporem* 522, *quierant* 523, *somno positae* 527 — et sur le silence qui règne sur la terre et parmi tous les êtres — *tacet* 525, *sub nocte silenti* 527 — ; s'il décrit complaisamment le repos universel, c'est pour l'opposer par son contraste émouvant à l'agitation de Didon, qui, elle, ne dort pas [9]. Depuis la nouvelle des préparatifs de départ deux sentiments la dominent et la déchirent, deux sentiments qui devraient s'exclure mais qui ne parviennent pas à triompher l'un de l'autre et qui coexistent avec une égale intensité, la colère pour l'outrage et l'amour qui ne s'éteint pas. L'un et l'autre se font jour dans la scène de l'explication à la fin de laquelle Didon a pu s'imaginer que la haine seule subsistait. Puis l'amour s'est réveillé et elle a chargé Anna de supplier encore une fois Énée ; Énée étant resté insensible, il en est résulté une période de prostration, d'effondrement total où Didon trop accablée pour sentir

encore quelque chose s'est réfugiée dans la mort, d'abord par d'inutiles aspirations, ensuite par une décision ferme. Pendant l'insomnie (1), les deux sentiments qui possèdent son âme reparaissent aussi violents que jadis — *rursusque resurgens Saeuit amor magnoque irarum fluctuat aestu* (2) 531 sq. — ; on s'attendrait à l'explosion du conflit, mais ce serait une redite et, dans cette fin du IVe livre, Virgile ne se répète pas. Didon est un cœur et un cerveau ; elle a une sensibilité vibrante et une intelligence lucide et cette fois — la chose est nouvelle —, c'est sa raison qu'elle veut faire parler. Les faits désolants, les sombres présages l'ont poussée à la mort et elle s'y est décidée ; mais cette issue est-elle logique et s'impose-t-elle vraiment ? Didon tient à s'en assurer, à voir clair, à dresser un bilan de la situation et à se rendre un compte exact de ce qu'elle comporte. Elle pose la question avec une netteté parfaite : elle a adopté une ligne de conduite mais elle l'a adoptée dans le tumulte de la passion : que vaut-elle envisagée à la lumière de la raison — *En, quid ago* — ? Et elle examine alors l'une après l'autre les possibilités qui s'offrent pour dénouer la crise (3) ; la forme est naturellement agitée, le fond est une déduction rigoureuse. Il y aurait une première possibilité, la plus simple, celle que prévoit Anna, à laquelle songe Énée, s'il songe à quelque chose, ce serait de passer l'éponge sur le passé et de reprendre le cours de son existence. Mais cette possibilité matérielle est une telle impossibilité morale — l'acquiescement au déshonneur et la condamnation de l'amour — qu'elle ne se présente même pas à l'esprit de Didon. Que reste-t-il ? Offrir humblement sa main aux princes nomades qu'elle a si souvent refusés ? Elle ne serait qu'un objet de risée ; c'est une voie qu'elle s'est fermée. Partir avec les Troyens en se pliant à toutes leurs exigences ? Mais, quand elle s'y résignerait, ce sont des ingrats, des parjures de race (4), qui ne voudraient pas la recevoir sur leurs navires ; encore une voie fermée. Les suivre toute seule sur un navire ? C'est une idée à laquelle elle ne s'arrête pas, car cela n'aboutirait à rien. Les accompagner avec tous les Tyriens et réaliser ainsi sur le sol italien la fusion qu'elle avait projetée à Carthage ? Mais elle a eu bien de la peine à les arracher de Tyr ; ils ne consentiraient point à reprendre la mer. Dernière chose à laquelle il ne faut point songer. Alors il ne reste plus que la mort, qu'elle a méritée (5) et qui l'empêchera de souffrir. Ainsi le parti qu'elle avait pris dans son désespoir lui apparaît comme le seul qui soit sage et raisonnable, comme le seul aboutissement logique de la situation. Et c'est là un grand pas que fait faire ce monologue à l'action psychologique. Elle se demande comment elle a pu en arri-

ver là et elle constate que c'est sa sœur qui est la cause de son malheur et qui l'a livrée à l'ennemi ; elle le constate sans amertume, puisqu'elle avoue que ce sont ses larmes qui ont décidé sa sœur et qu'elle était folle (1). Elle termine par des regrets et en se faisant des reproches. Il ne lui a pas été permis de vivre, comme une bête fauve dans la solitude de sa tanière ! Elle a été infidèle à Sychée !

Virgile caractérise ce monologue par les mots : *rumpebat questus* 553 ; il est violent en effet, mais *questus* ne s'applique qu'à la deuxième partie.

Départ des Troyens (554-583). — **16.** A la dernière nuit de Didon Virgile oppose par un contraste cruel la dernière nuit d'Énée à Carthage ; Énée a tout préparé méthodiquement — *rebus iam rite paratis* 555 —, c'est là sa seule préoccupation ; sa résolution de partir est prise définitivement — *iam certus eundi* 554 (2) —, et à l'arrière de son navire, qui est la place du commandant, il goûte paisiblement le sommeil — *carpebat somnos* 555 —, tandis que Didon veille et se ronge. Cette attitude découle logiquement du parti qu'a pris Virgile de le montrer docile aux dieux et extérieurement impassible ; on regrette qu'il n'éprouve point, sinon des remords, au moins quelque inquiétude à propos de Didon. Mercure lui apparaît de nouveau, cette fois en songe. Il faut admettre, bien que Virgile ne le dise pas expressément, que c'est un songe envoyé par Jupiter pour motiver expressément le départ et forcer la main à Énée en le déchargeant de toute responsabilité. Mercure a le visage menaçant qu'il avait la première fois — *uoltu... eodem* 556 — et sa forme divine (3). Il s'étonne qu'Énée puisse dormir dans des circonstances pareilles, non parce qu'il pourrait songer à Didon, mais parce qu'il méconnaît la gravité de la situation. Il le trouve insensé — *demens* 562. Il l'avertit des dangers qu'il court (4) : Didon furieuse, décidée à la mort, médite une vengeance terrible (5) ; il faut fuir pendant qu'il en est temps encore. S'il restait jusqu'au matin il verrait la flotte carthaginoise à la mer et sur le rivage les torches flambantes, destinées à incendier la sienne (6) ; toute femme est changeante.

Mercure disparaît dans la nuit noire (7) ; Énée est épouvanté ; c'est donc en définitive la terreur, qui le fait partir de Carthage ; cela n'est point héroïque ; mais il y a plus : il fuit devant des dangers imaginaires : tout à l'heure, dans un premier mouvement d'exaspération, Didon proférera des menaces contre la flotte troyenne et donnera des ordres pour qu'on l'anéantisse ; mais ce mouvement tombe vite ; elle en est stupéfaite elle-même et ces ordres ne sauraient être exécutés, puisqu'ils ne s'adressent à personne et qu'elle est seule.

En outre tout cela est tardif, et jamais, tant que les Troyens ont été à Carthage, elle n'a songé à leur faire le moindre mal. On aimerait à croire qu'il n'y a là qu'un cauchemar, dans lequel Énée pusillanime se forge des craintes vaines ; mais il dort d'un sommeil paisible et il semble bien que nous avons affaire à un second message de Mercure envoyé de nouveau par Jupiter, afin de donner au départ le caractère d'un acte brusquement et impérieusement commandé par les dieux ; le moyen employé ne fait honneur ni aux dieux qui travestissent la vérité, ni à Énée, qui, là encore, ne sait que fuir devant le péril. Quoi qu'il en soit, l'effet cherché par Virgile est obtenu. Énée, hors de lui, s'arrache au sommeil (1), presse ses compagnons, les éveille précipitamment — *praecipites* 573 ; le mot *praeceps* employé par Mercure 565, lui est resté dans l'esprit. Il veut qu'on parte à la voile et à la rame. Il les avertit qu'un dieu est de nouveau descendu du haut de l'éther pour ordonner le départ (2). Il s'adresse à ce dieu pour lui dire qu'on lui obéit avec une joie triomphante (3) ; il lui demande son assistance et un temps favorable à la navigation. Il est en proie à un transport religieux, à un enthousiasme débordant. Les actes répondent aux paroles, il coupe le câble qui retient son navire du tranchant de son épée foudroyante (4) — est-il besoin qu'elle soit foudroyante, pour donner en somme un coup d'épée dans l'eau ? Une ardeur universelle (5), une activité fiévreuse lui répondent ; déjà on est en mer et on s'éloigne à force de rames. C'est ainsi que Virgile s'est efforcé de sauver une situation, qui était embarrassante ; les dieux ont tout fait et ils ont trompé Énée. L'artifice nous laisse froids et nous trouvons que les Troyens ont pris peur un peu trop facilement.

Imprécations de Didon (584-631). — **17.** Cependant du haut de la citadelle, qui est un poste d'observation — *e speculis* 586 — Didon, qui n'a pas fermé l'œil, voit aux premières lueurs de l'aube (6) la flotte qui s'éloigne en bon ordre (7), le rivage et les ports déserts. Si l'annonce du départ, si la vue des préparatifs l'ont profondément bouleversée, le fait accompli rend la situation encore plus douloureuse pour elle. Tant qu'Énée était encore à Carthage, elle pouvait conserver un reste d'espoir qu'elle ne s'avouait point ; maintenant elle est en présence de l'irréparable. Jusqu'ici ses tourments intimes se sont manifestés par une violente agitation extérieure ; dans le paroxysme de son désespoir elle s'en prend à sa personne même, elle se frappe la poitrine, elle s'arrache les cheveux — *manu pectus percussa decorum Flauentisque abscissa comas* 589 sq. —, elle détruit cette beauté, qui ne lui a servi de rien et dont elle n'a plus que faire.

Quant à ce qui se passe dans son âme, un monologue nous l'apprend ; pour le progrès de l'émotion, il fallait qu'il surpassât en violence tout ce qui l'a précédé ; Virgile en a fait le couronnement merveilleux de son merveilleux IVe livre. Le précédent était une suite de considérations logiques, un raisonnement sévèrement déduit ; celui-ci est un tumulte de sentiments exaspérés, d'idées irréalisables qui s'entrechoquent et parfois se détruisent, puis il s'élargit dans les grandioses imprécations de la fin, où la passion n'est pas moindre, mais plus ample et plus haute.

C'est d'abord son orgueil blessé qui se révolte ; reine, elle a été dupe d'un aventurier qui s'est joué d'elle — *nostris inluserit aduena* [1] *regnis* 591 — ; pour une âme aussi fière que la sienne, c'est quelque chose d'insupportable. Elle veut qu'on poursuive la flotte troyenne immédiatement, les armes à la main [2]. Mais cet accès de rage tombe immédiatement. Elle ne se reconnaît plus, elle ne sait plus où elle en est — *Quid loquor ? aut ubi sum ?* 595 — ; elle s'étonne de ce qu'elle vient de dire, parce que ce changement de dispositions lui apparaît comme insensé — *insania* 595 — ; et comme elle n'est point de ces âmes communes, toujours prêtes à rejeter la faute sur autrui, c'est à elle-même qu'elle s'en prend ; elle reconnaît que c'est elle qui a été légère, crédule, d'une générosité inconcevable ; elle exprime en termes amers sa désillusion, son désenchantement sur cet homme qui lui était apparu comme un héros et dont elle a éprouvé la déloyauté, à la piété, à l'affection filiale duquel elle ne peut plus croire [3] ; il était indigne d'elle. Elle a été trop bonne ; elle aurait dû se montrer impitoyable, mettre Énée en pièces et le jeter à la mer [4], massacrer ses compagnons et Ascagne lui-même et le donner à manger à son père [5] — ; Ascagne lui est maintenant odieux ; c'est à cause de lui qu'Énée l'a quittée. Là, comme elle est positive et qu'elle ne peut s'empêcher de raisonner, elle s'aperçoit que ces imaginations n'eussent pas été faciles à réaliser ; mais l'objection n'a pas de valeur, puisque la mort lui importe peu [6], ce qui au fond est la preuve qu'elle aime toujours et ne conçoit point la vie sans Énée. Il ne faut point être surpris que ces idées de vengeance rétrospective et maintenant irréalisable se présentent à elle sous la forme de souvenirs classiques ; Virgile a voulu la représenter comme une femme de haute culture littéraire et en même temps ces horreurs sur lesquelles elle promène son imagination sont tellement étrangères à sa nature qu'elle ne peut les concevoir que comme des réminiscences de ses lectures. Tout cela n'est du reste que divagation inutile ; laissant donc ces vilenies et n'ayant plus rien à attendre de la terre, Didon s'adresse au Soleil

qui voit tout, à Junon qui protège le mariage — et qui ne lui a pas donné ce qu'elle attendait — à Hécate, la déesse infernale, avec qui elle va faire connaissance, aux Dirae qui la vengeront, aux dieux qui président à sa mort ; c'est, puisqu'elle est impuissante, sur ces grandes divinités qu'elle compte pour accomplir ses imprécations (1). Ces imprécations sont émouvantes au dernier point, non seulement par la violence de la passion, par la magnificence et par l'ampleur de l'expression, mais parce qu'elles doivent s'accomplir à la lettre ; que Virgile ait voulu faire allusion à la clairvoyance surnaturelle qu'on prête aux mourants, c'est ce qu'il ne dit pas ; ce qui est certain, c'est qu'il a adapté exactement les souhaits de Didon à la suite de son poème et qu'elle nous apparaît non pas seulement comme une femme outragée qui maudit un traître, mais comme le porte-paroles implacable de la fatalité. Si Énée arrive au terme fixé par le destin (2) — c'est une nécessité contre laquelle elle a longuement protesté mais dont l'évidence a fini par s'imposer à elle —, elle souhaite qu'il subisse une guerre terrible (3) — c'est en effet ce qui l'attend —, que, loin de son camp, séparé d'Iule, mendiant des secours étrangers, il voie ses compagnons cruellement massacrés — en effet, pendant ses pérégrinations, son camp manque d'être pris et beaucoup des siens sont tués —, qu'il conclue une paix défavorable — en effet il introduit dans le Latium le culte des Pénates, mais il ne l'asservit point et se retire dans une petite ville —, qu'il ne jouisse même pas de sa royauté restreinte, mais meure prématurément et reste sans sépulture —, en effet il doit périr dans les sables du Numicus et on ne retrouvera point son corps. Ainsi ce ne sont point là des paroles en l'air ; ces malédictions planent sur les derniers livres de l'*Enéide* et leur impriment un sens tragique ; si Énée est malheureux, ce n'est pas seulement à cause de la colère de Junon ; il expie la mort de Didon. Ce qui suit dépasse le cadre de l'*Enéide* et empiète sur l'histoire ; c'est ce qui en fait la grandeur ; la scène des explications se terminait par des menaces contre Énée ; mais c'étaient des menaces personnelles et qui n'ont jamais été réalisées. Il s'agit maintenant d'une vengeance nationale et d'événements d'une portée effroyable. Après Énée, fragile victime, son peuple portera le poids de sa faute. Les dernières paroles de Didon sont pour exhorter les Tyriens à poursuivre d'une haine inexpiable cette race ennemie — ce seront les guerres Puniques —, pour implorer le vengeur qui sortira de ses cendres et poursuivra les Dardaniens avec le fer et le feu — ce sera Hannibal —, pour évoquer le choc sans merci des deux peuples dans les siècles futurs — ; en effet la lutte ne se terminera que par l'anéantissement

de l'une des deux cités rivales ; malheureusement pour Didon c'est Carthage qui succombera.

Virgile qui, suivant les préceptes de l'art classique, n'abandonne une source de développement qu'après en avoir tiré tout ce qu'elle contient, a longuement décrit l'évolution de la situation créée par la rupture. Maintenant rien ne peut plus retarder le dénouement ; Didon n'a plus qu'à mourir au plus tôt [1] — *quam primum* 631.

Mort de Didon (632-705). — **18.** Pour en arriver là, il faut que jusqu'à la fin elle joue un rôle, qu'elle ait assez de sang-froid, de liberté d'esprit pour que la mise en scène qu'elle a inventée continue à paraître vraisemblable ; elle mène ainsi en partie double les rites du sacrifice magique imaginaire et les préparatifs réels de sa mort. Il est nécessaire qu'elle soit seule pour pouvoir attenter à ses jours, mais, une fois le coup fatal porté, elle veut avoir quelqu'un auprès d'elle qui recueille son dernier soupir, et ce quelqu'un ne peut être que sa sœur qu'elle aime tendrement. Elle l'envoie donc chercher par la vieille Barcé, la nourrice de Sychée, et elle se domine assez pour lui faire des recommandations précises se rapportant à l'accomplissement de la prétendue cérémonie magique et qui doivent jusqu'au bout entretenir les illusions d'Anna [2]. Maintenant elle est libre : si elle a conservé toute sa lucidité d'esprit et sa volonté inchangée, l'approche de la mort produit sur une nature aussi profondément sensitive que la sienne de terribles ravages physiologiques ; elle est toute tremblante, transportée d'une rage farouche, elle roule des yeux injectés de sang, des taches livides marbrent ses joues palpitantes et la pâleur de la mort future apparaît sur son visage décomposé. Comme pour Laocoon, Virgile a sacrifié la beauté plastique à l'effet d'émotion [3]. Alors elle se précipite — *inrumpit* 645 — dans l'intérieur du palais, monte furieuse sur le bûcher élevé [4] et tire l'épée [5] d'Énée, qu'elle ne lui avait pas demandée pour cet usage [6].

Si le corps est haletant, désorganisé, l'âme a trouvé le calme de ceux qui sont voisins du dénouement final et ce calme qui succède à tant d'orages est admirable. Virgile a souvent fait parler Didon ; ses *nouissima verba* [7] ont une beauté particulière et ne ressemblent à rien de ce que nous avons entendu jusqu'à présent. A la vue des étoffes troyennes, de ce lit qui lui rappelle tant de choses, elle s'arrête un instant pour pleurer et réfléchir — *paulum lacrimis et mente morata* 649 —, elle s'étend sur la couche [8], parmi ces dépouilles [9] d'Énée, qui lui ont été si douces, tant que les destins et la divinité l'ont permis [10] et au milieu desquelles elle veut mourir et trouver le repos. Elle a épuisé contre Énée toute sa fureur ; son exaspération

s'est usée ; elle n'a plus ni le temps, ni la force de maudire. Elle goûte encore une fois par le souvenir la douceur de cet amour qui pourtant l'a si cruellement fait souffrir. Elle se donne alors un moment de répit pour repasser son existence et elle se rend témoignage — un témoignage véridique, exempt de toute vanité — que cette existence a été énergique, noble, belle. Elle a vécu, rempli sa destinée et elle sera une grande morte. Elle a fondé une ville (1) magnifique ; de ses yeux elle a vu son œuvre ; elle a vengé son époux, puni son frère ; elle eût été heureuse, trop heureuse, sans l'arrivée à Carthage des navires dardaniens (2) — ceci ne lui apparaît plus que comme un accident. Elle baise la couche (3) ; c'est l'instant de mourir, de mourir sans vengeance — elle qui a tant parlé de vengeance ! — ; elle en aura une pourtant, c'est que le cruel Dardanien apercevra de la haute mer la flamme de son bûcher (4), qui sera pour lui d'un mauvais augure, vengeance morale, plus digne d'une nature élevée comme la sienne que toutes les vengeances matérielles qu'elle avait rêvées.

Son entourage accourt ; on la trouve défaillante, du sang sur l'épée, du sang sur les mains (5) ; une clameur s'élève ; la nouvelle se répand tumultueusement dans la ville (6) ; ce sont des cris de douleur, comme si l'ennemi détruisait Carthage ou la livrait à l'incendie (7) ; une grande reine est morte ; c'est le deuil grandiose de tout un peuple.

Anna accourt se meurtrissant le visage et la poitrine (8) ; elle donne libre cours à son désespoir et ceci ne fait pas longueur ; il faut que Didon soit pleurée et il est naturel qu'elle soit pleurée par sa sœur, qui ne vit que pour elle, qui est sa seule affection familiale. Anna se plaint (9) d'avoir été trompée, d'avoir préparé de sa propre main l'événement funeste, de n'avoir pas été conviée par Didon à partager son sort. Elle sent bien du reste qu'elle n'est pas seule frappée ; c'est le peuple, c'est la noblesse, c'est la ville entière qui périssent avec Didon (10) ; l'événement prend une couleur nationale. Puis elle veut rendre à sa sœur les derniers soins, laver sa blessure, recueillir son dernier souffle, s'il erre encore sur ses lèvres. Elle la prend en gémissant dans ses bras, étanche le sang. En effet Didon n'est pas morte ; elle essaie d'ouvrir les yeux et n'en a pas la force ; la blessure siffle dans sa poitrine. Trois fois elle se lève sur le coude et trois fois elle retombe (11) ; ses regards vagues cherchent au ciel la lumière et elle gémit de la trouver (12).

Ceci est par-dessus tout pathétique que, même après le coup fatal, elle ne meurt pas et soit encore condamnée à souffrir ; elle subit une longue agonie qui ne cesse que parce que Junon, qui est bien pour quelque chose dans cette lamentable histoire, a pitié d'elle.

Sa mort n'étant ni naturelle, ni méritée, Proserpine n'a pas coupé le cheveu blond et n'a point pris possession d'elle comme d'une des victimes consacrées à l'Orcus Stygien. Junon envoie donc Iris qui, toute humide de rosée, descend à travers le ciel sur ses ailes couleur de safran, traînant après elle les mille couleurs de l'arc-en-ciel resplendissant au soleil. L'arc-en-ciel signale habituellement les apparitions d'Iris (1), mais ici l'éclat de cette pure lumière au-dessus de cette scène sanglante est d'un effet saisissant. Iris coupe le cheveu (2) en disant : « Je te délivre de ce corps — *teque isto corpore soluo* 703. On ne parlerait pas autrement d'une martyre ; en effet Didon est une martyre ; c'est le corps qui a péché chez elle, ce n'est pas l'âme.

Conclusion. — **19.** Si l'*Enéide* est un poème émotif, si l'intérêt principal que nous y trouvons est la mise en jeu très active de la sensibilité des personnages, le IVe livre en est le livre culminant, le plus caractéristique, celui qui en exprime le plus fortement la nature fondamentale. Nous sommes remués jusqu'au fond du cœur par la peinture d'une passion ardente qui possède, domine, torture celle qui la ressent et ne lui laisse pour y échapper d'autre ressource que le suicide. Cela est tragique.

L'art de Virgile doit beaucoup à la tragédie. Il lui emprunte ses procédés, le contraste, la péripétie, l'inattendu, pour dramatiser son récit. Le IVe livre est une tragédie véritable. Le premier acte c'est l'amour qui s'empare de Didon malgré elle, la rend consentante malgré les résistances de sa conscience. L'action atteint son point décisif par la réalisation de l'union désirée. Suit la péripétie préparée par les plaintes du rival dédaigné, brusquement réalisée par l'ordre impérieux de Jupiter. Enfin vient le dénouement et c'est ce dénouement que Virgile a particulièrement développé, n'amenant Didon au bûcher qu'après l'avoir fait passer par tous les degrés de la douleur, ménageant la situation de façon qu'elle lui porte des coups toujours nouveaux et de plus en plus violents. La composition, la progression de ce dernier acte de la tragédie est un chef-d'œuvre.

Ce qui n'est pas moins merveilleux, c'est la création du caractère de Didon. Si Virgile était, comme on se le représente d'après quelques indications très sommaires de ses biographes, un timide et un tendre, ce n'est pas dans sa nature propre qu'il en a puisé les éléments, mais dans son idéal de poète assemblant tous les traits d'un être humain supérieur. Didon a l'intelligence, une intelligence lucide et forte, qui calcule et déduit, qui est toujours active, toujours prête, qui est une clarté directrice. Cette intelligence est ouverte aux conceptions les plus larges, les plus nobles ; elle voit grand ; elle est ca-

pable d'édifier une œuvre. En même temps Didon a l'énergie et la volonté. Elle ne conçoit pas seulement, elle exécute, et les tâches les plus hautes ne l'effrayent point, ne la lassent point ; elle est capable de les mener à bien dans les grandes lignes et dans les détails. Enfin elle est douée d'une haute moralité ; rien de ce qui est bas n'est fait pour elle ; elle est généreuse, compatissante au malheur ; elle est sévère pour elle-même, ne transige pas avec le devoir et, si par une déplorable fatalité elle y manque, le remords est là qui fait entendre sa voix, elle souscrit à l'expiation et se punit elle-même plus impitoyablement que ne le ferait un juge. Intelligence puissamment organisée, volonté qui dompte les obstacles, moralité scrupuleuse, telle est Didon. De cet être humain si magnifiquement organisé Virgile a fait hommage à l'aristocratie. Didon est aristocrate ; elle a la puissance, l'opulence, elle jouit de tout ce qui donne de l'éclat à la vie, elle en jouit comme d'une chose qui lui est due ; elle règne, elle a une existence fastueuse ; on ne la conçoit pas dans un autre milieu que celui dans lequel l'a placée Virgile.

Ces grandes qualités sont surtout des qualités viriles ; naturellement elle les avait en elle ; mais ce sont les événements qui l'ont contrainte à les manifester. Car elle est femme, entièrement femme ; elle a un cœur fait pour l'amour ; mais l'amour chez elle est noble et pur comme tout le reste ; elle ne le conçoit que comme une affection loyale immuablement attachée à celui qui en est digne, qui embellit toute la vie, qui est la flamme douce et réchauffante qui suffit au cœur. C'est comme femme qu'elle a été attaquée, d'abord par le meurtre épouvantable du jeune époux uniquement aimé, ensuite par la cruauté de Vénus qui lui inflige, sans qu'elle puisse résister, une passion illégitime qui est une espèce de folie ; elle ignore d'où vient le coup, mais elle se sent terrassée, et, par une infernale malignité, ce n'est qu'une sorte de maladie locale que lui a imposée Vénus ; elle a laissé subsister dans son âme les éléments sains, la faculté de juger, le sentiment du devoir, si bien que Didon se croit responsable, qu'elle s'impute à elle-même sa chute et qu'elle assiste à son inévitable déchéance en se condamnant ; c'est là une souffrance particulièrement douloureuse, un calvaire préparé avec un raffinement extraordinaire de barbarie ; et il doit être gravi par la femme la plus pure et la plus noble qu'on puisse imaginer. Nous compatissons toujours à la souffrance même chez les natures communes, mais quand cette souffrance est réservée à une âme d'élite, qui ne la mérite pas, alors notre sympathie s'enflamme de la révolte que cause l'injustice.

Si Virgile a tout fait pour Didon, il n'a rien fait pour Énée. L'idée première de le rendre insensible à l'amour lui vient sans doute de l'attitude d'Ulysse dans l'île de Kalypsô ; mais comme par ailleurs Énée est une âme ouverte à toutes les impressions, qu'il a une sensibilité qui vibre, cette attitude est en contradiction avec son caractère ; il y a là un désaccord choquant. Il est possible que Virgile ait été gêné par le fait qu'Énée venait de perdre Créuse, qu'il en avait un fils, qu'il allait épouser Lavinie et qu'il ait eu peur de le rendre ridicule. Il est plus probable qu'il n'a pas voulu faire de l'ancêtre respecté du peuple romain, de l'instrument des dieux revêtu d'un caractère presque sacerdotal un simple amoureux ; mais il lui a prêté un rôle bien plus compromettant, puisqu'Énée, sans ressentir aucune tendresse pour Didon, lui offre pourtant les réalités de l'amour, accepte d'elle en échange une hospitalité luxueuse, la délégation du pouvoir royal et fait figure d'une sorte d'Alphonse épique. Il y avait d'autres possibilités. Virgile eût pu faire de lui une sorte de personnage cornélien, attiré vers Didon par ses qualités, par ses charmes, par la grandeur d'une âme pareille à la sienne et pourtant immolant son inclination au devoir, à sa mission divine, la quittant le cœur brisé en déplorant l'implacabilité du destin. Au lieu de cela, Virgile lui prête un rôle qui le rend odieux. Il ne voit dans la rupture qu'une situation embarrassante et qu'il voudrait dénouer en douceur. En face de Didon, il est maladroit, brutal, mal élevé ; il ne trouve pas un mot qui vienne du cœur. Si un désespoir si émouvant finit par lui arracher quelques soupirs, sa sensibilité est tardive, s'éveille difficilement, progresse peu et s'éteint vite. Ce qui est plus choquant encore, c'est son inintelligence totale du caractère de Didon ; comme il n'a vu dans leurs rapports qu'une aventure agréable, il semble s'imaginer qu'il en est de même pour elle, qu'elle est une de ces femmes qu'on prend, qu'on quitte et qui se consolent. Elle a beau lui crier qu'elle va mourir, il fait la sourde oreille et ne tente rien pour l'empêcher. En fait, il est au point de vue littéraire un admirable repoussoir pour le caractère de Didon dont le désespoir serait moins émouvant, moins terrible, s'il se conduisait autrement à son égard : Didon telle qu'elle est n'est possible qu'avec Énée tel qu'il est ; mais c'est une grande faute que de rendre antipathique le personnage principal d'un poème pour concentrer la sympathie sur un personnage secondaire.

Au point de vue du degré d'achèvement, le IV^e^ livre ne contient qu'un nombre restreint d'additions marginales, en général reconnaissables à la présence d'un vers incomplet et que j'ai signalées au

fur et à mesure. Il avait donc à la mort de Virgile sa physionomie à peu près définitive. Cependant il semble avoir été primitivement conçu en vue d'un séjour d'Énée à Carthage réduit à quelques mois d'hiver ; dans l'*Enéide* actuelle, ce séjour est nécessairement de presque une année, puisqu'Énée, après avoir perdu son père à Drépane, n'a pas dû rester longtemps en Sicile et qu'il se retrouve à Drépane pour célébrer en son honneur des jeux anniversaires. Or, on n'a pas le sentiment que les événements du IV^e^ livre remplissent toute une année ; il y avait à faire quelques retouches, qui n'étaient pas bien difficiles et qui s'imposaient.

NOTES DU CHAPITRE V

P. 298. (1) 238-278. — (2) V, 43 sqq. — (3) *Od.*, VII, 256 ἐνδυκέως ἐφίλει τε καὶ ἔτρεφεν.

P. 300. (1) Macr., *Sat.*, V, 17, 4... in rem suam uertit quidquid ubicumque inuenit imitandum, adeo ut de Argonauticorum quarto (l. tertio ? ou tertio et quarto ?), quorum scriptor est Apollonius, librum Aeneidos suae quartum totum paene formauerit ad Didonem uel Aenean amatoriam Medeae circa Jasonem transferendo. Serv., *Préamb. du* l. IV, Apollonius Argonautica scripsit et in tertio inducit amantem Medeam : unde totus hic liber translatus est. — (2) IV, 316. Per conubia nostra, per inceptos hymenaeos, Cat., LXIV, 141. Sed conubia laeta, sed optatos hymenaeos. — (3) Serv., IV, 36. Iarbas, rex Libyae, qui Didonem re uera uoluit ducere et, ut habet historia, cum haec negaret, Carthagini intulit bellum. Cuius timore, cum cogeretur a ciuibus, petiit ut ante placaret manes mariti et exaedificata pyra se in ignem praecipitauit.

P. 301. (1) iamdudum IV, 1, s'applique à la durée de moins d'une nuit. — (2) *Argon.*, III, 284 sq.

P. 302. (1) 1 saucia est un mot de Catulle, LXIV, 250 ; la mention de la blessure et du feu paraît faire allusion aux deux attributs mythologiques d'Éros : la flèche et la torche ; il est plus probable qu'il y a là un souvenir d'Apollonios où la flèche d'Éros brûle, III, 286 sq. βέλος δ' ἐνεδαίετο κούρῃ Νέρθεν ὑπὸ κραδίῃ, φλογὶ εἴκελον. — (2) Le passage est imité d'Apollonios, mais ce qui domine chez Médée c'est l'impression physique et le charme qui se dégage de la personne de Jason et c'est là la différence capitale, III, 456 sqq. Αὐτός γ' οἷος ἔην οἵοισί τε φάρεσιν ἕστο οἷά τ' ἔειφ' ὡς θ' ἕζετ' ἐπὶ θρόνου, ὡς τε θύραζε Ἤιεν· οὐδέ τιν' ἄλλον ὀίσσατο Ἐμμεναι ἀνέρα τοῖον· ἐν οὔασι δ' αἰὲν ὀρώρει Αὐδή τε μῦθοι τε μελίφρονες, οὓς ἀγόρευσεν. Les paroles de Jason sont demeurées dans l'oreille de Médée comme une musique délicieuse ; c'est le contenu du discours d'Énée qui a fait impression sur Didon. — (3) 5 nec placidam membris dat cura quietem, X, 217, neque enim membris dat cura quietem, locution fixée. — (4) L'action de l'*Enéide* n'a encore duré que deux jours et nous sommes au troisième ; 1er jour :la tempête et le débarquement en Libye ; 2e jour : arrivée d'Énée à Carthage, accueil de Didon ; dans la nuit du 2e jour, banquet et récit d'Énée. — (5) Anna figurait déjà chez Naevius, Serv.-Dan., 9.

P. 303. (1) unanimam... sororem 8, Anna soror 9, Anna, 20, O luce magis dilecta sorori 31, soror 47 sont accumulés pour insister sur l'intimité de la scène et sur la tendresse réciproque, l'abandon, la confiance.

— (2) Les songes de Didon ont pour prototypes ceux de Médée ; quae me suspensam insomnia terrent 9 est inspiré directement de Δειλὴ ἐγών, οἷόν με βαρεῖς ἐφόβησαν ὄνειροι *Argon.*, III, 636 ; seulement les songes de Médée nous sont racontés ; elle rêve qu'elle aide dans l'épreuve Jason qui est venu non pour dompter les taureaux, mais pour l'épouser, qu'elle lui procure un triomphe facile, mais que ses parents refusent la toison à cause de cette assistance illicite, qu'on lui laisse la décision, qu'elle décide en faveur de Jason, que ses parents poussent des cris ; ces cris la réveillent. Il y a là en effet pour elle des choses effrayantes qui justifient ἐφόβησαν ; mais nous ignorons la nature des songes de Didon et terrent nous étonne parce que nous nous demandons ce qu'elle a pu rêver de si terrible à propos d'Énée. Ce n'est pas la seule fois que nous soyons arrêtés dans l'*Enéide* par un mot dont le sens ne nous apparaît pas clairement et qui n'est en effet qu'un emprunt à un passage où il était parfaitement justifié par le contexte. — (3) 10 Quis nouus hic nostris successit sedibus hospes offre une imitation de forme de Cat., LXIV, 176 : in nostris requiescit sedibus hospes ; le poème LXIV est sans cesse présent à l'esprit de Virgile, tandis qu'il écrit le IVe livre. — (4) 11 pectore c'est le courage intime, armis la manifestation de ce courage par les exploits. — (5) 12 Credo equidem se retrouve VI, 848, locution fixée. — (6) 14 canebat fait ressortir ce qu'il y a d'héroïque dans les exploits d'Énée. Virgile s'inspire discrètement du passage de l'*Odyssée* où les récits d'Ulysse sont comparés aux chants de l'Aède. — (7) 21 *sparsos fraterna* caede penates, Cat., LXIV, 230 ut tauri *respergas* sanguine dextram, 400 Perfudere manus *fraterno* sanguine fratres ; 16 uinclo... *iugali*, 59 uincla *iugalia*, 496 lectumque *iugalem*, X, 497 una sub nocte *iugali*, Cat., LXIV, 302 taedas... *iugalis* ; ces identités d'expressions attestent l'impression profonde que le poème LXIV de Catulle avait faite sur Virgile. — (8) 24 Sed mihi uel tellus optem prius ima dehiscat se rattache directement à *Il.*, IV, 182 et VIII, 150, τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθών, VI, 281, ὣς κε οἱ αὖθι Γαῖα χάνοι, XVII, 416, ἀλλ' αὐτοῦ γαῖα μέλαινα Πᾶσι χάνοι ; mais dans l'*Iliade* ce n'est qu'une façon de parler courante, une formule qui a perdu l'énergie de son sens primitif ; elle la reprend dans la bouche de Didon ; 26 umbras Erebo, VI, 404 Erebi... ad umbras ; 26 noctemque profundam se retrouve VI, 462 ; le vers, composé en somme de locutions fixées, n'en est pas moins d'un effet superbe très approprié à la situation. — (9) Le schéma de cette confession si noble, si ardente, est d'une simplicité extrême : constatation par Didon de son état d'âme 9, impression faite sur elle par Énée 10-14, aveu qu'elle l'aime et qu'elle l'épouserait volontiers, si elle ne s'était pas interdit le mariage 15-23, attestation solennelle qu'elle restera fidèle 24-29. — (10) 30 sinum lacrimis impleuit obortis ; la chose est dite en corrélation directe de style avec *Il.*, IX, 570, δεύοντο δὲ δάκρυσι κόλποι, Apoll., *Argon.*, III, 803 sq., δεῦε δὲ κόλπους Ἄλληκτον δακρύοισι. — (11) Serv.-Dan., 31 Mire uidetur intellexisse Anna quid sibi suaderi uelit Dido. Serv. suasoria est omni parte plena : nam et purgat obiecta et ostendit utilitatem et a timore persuadet. La suasoria d'Anna est un faisceau des arguments les plus forts présentés sous la forme la plus frappante.

P. 304. (1) 33, Veneris praemia, Virgile traduit ici des expressions grecques : δῶρα Ἀφροδίτης, Hés., *Scut.*, 47, φίλα δῶρα Κυπρίας, Pind., *Ol.*

I, 120. L'*Hymne à Déméter* réunit 102 τόκος et δῶρα Ἀφροδίτης ; quelle impression produisent sur Didon les mots dulces natos, c'est ce que montrent 327 sqq. — (2) 34. En disant manes... *sepultos*, elle profite habilement du terme même dont s'était servi Didon : 29 seruetque *sepulcro* ; les morts sont sous la terre ; comment s'occuperaient-ils des choses de la vie ? — (3) 36 despectus Iarbas est une préparation du rôle important que joue Iarbas dans la suite des événements. — (4) L'inachèvement de 44 autorise à considérer 39-44 comme une addition marginale non encore fondue dans le texte ; 45 se soude naturellement à 38 ; Junone secunda 45, Coniugio tali 48, font immédiatement suite à placito... amori 38, en corrigeant justement ce qui dans ces mots peut effaroucher la pudeur ombrageuse de Didon ; étant donné son caractère, il ne peut être question pour elle que d'un mariage régulier ; le passage sur l'accroissement de puissance que procurerait à Carthage l'adjonction des armes troyennes, 47-49, suffit à traiter la question politique ; il semble que Virgile, à la réflexion, ait voulu insister sur un motif qui devait toucher particulièrement une reine comme Didon en énumérant tous les dangers que courait son royaume ; le morceau a un caractère complémentaire et trahit le parti-pris ; on ne voit pas en quoi l'inhospitalité de la Syrte 41 et le voisinage du désert 42 sont des dangers pour Carthage ; 43 sq. ont été ajoutés pour préparer 325 sq. : an mea Pygmalion dum moenia frater Destruat. Il est très possible que l'idée de ce morceau soit venue à Virgile en relisant les *Argonautiques* d'Apollonios, où l'une des raisons données à Hypsipylé par Polyxô, sa nourrice, pour accueillir les Argonautes est le secours qu'on peut attendre d'eux en cas d'une attaque ennemie, I, 677 sqq. Ἦμμι γε μὴν τίς μᾶτις ἐπαύρεσθαι βιότοιο, Αἴ κεν ἐπιβρίσῃ θρῄξ στράτος, ἠέ τις ἄλλος Δυσμενέων, ἅ τε πολλὰ μετ' ἀνθρώποισι πέλονται ; où Argos dit à Aiétès en parlant de Jason, III, 351 sqq. μέμονεν δέ τοι ἄξια τίσειν Δωτίνης, αἶψα ἔμεθεν μέγα δυσμενίοντας Σαυρομάτας, τοὺς σοῖσιν ὑπὸ σκήπτροισι δαμάσσειο et où Jason 393-395 promet à Aiétès de lui soumettre les Sauromates ou tout autre peuple ; le motif est que les arrivants défendront le roi du pays contre ses ennemis. — (5) 50, Virgile revient sans cesse sur son thème favori, qu'il y a entre Énée et Didon un parallélisme et comme une harmonie préétablie : Énée est pieux, Didon est pieuse ; l'un et l'autre sont toujours soucieux de la volonté des dieux. — (6) 51 sqq. Il est naturel qu'Anna ne songe ici qu'à retenir Énée momentanément et tant que les circonstances de la navigation le permettront, quoique Énée reste à Carthage pendant une année presque entière, puisqu'il n'y a à en défalquer que le temps indéterminé qui s'est écoulé entre la mort de son père et son départ de Sicile ; elle ne peut pas prévoir la suite des événements ; toutefois on est étonné que pendant cette année passée à Carthage il ne soit pas question de l'été ; il a dû s'écouler un certain temps avant l'aventure de la grotte, mais ce temps n'a pas dû être bien long ; Junon est évidemment pressée d'accomplir l'acte décisif, qui dans sa pensée fixera définitivement Énée à Carthage ; or, immédiatement après l'aventure — extemplo 173 —, la Renommée porte la chose à la connaissance d'Iarbas dans les termes suivants : Nunc hiemem inter se luxu, quam longa, fouere 193 ; Jupiter exauçant tout de suite la prière d'Iarbas et, dans l'*Enéide* actuelle, Énée revenant en Sicile un an après la mort d'Anchise, il ne peut être question que de l'hiver qui termine son séjour à Carthage ;

l'été est donc escamoté. D'autre part, ce qui est plus important, d'après Didon, I, 755 sq., Énée, à son arrivée en Libye, en est à la septima aestas de sa navigation ; or, une année plus tard, en Sicile, Béroé dit de même, V, 626 : Septima post Troiae excidium iam uertitur aestas, tandis qu'en réalité nous en sommes à l'octaua aestas. Cette contradiction, qui saute aux yeux et qu'on ne peut atténuer, a beaucoup embarrassé les commentateurs. Elle s'explique tout naturellement si l'on admet que, dans son plan primitif, Virgile n'avait pas l'intention de prolonger beaucoup le séjour d'Énée à Carthage ; sans doute il le ramenait en Sicile où devait avoir lieu la fondation de Ségeste, ce qui est l'objet principal du Ve livre et où Énée faisait ses dévotions au tombeau de son père : plus tard il se décida à remplacer ces dévotions par des jeux solennels anniversaires pour avoir l'occasion d'imiter longuement les ἆθλα ἐπὶ Πατρόκλῳ ; mais il est resté des traces de sa conception primitive, et bien qu'on soit obligé d'admettre qu'Énée est demeuré à Carthage toute une année, ce n'est pas l'impression que produit le IVe livre quand on le lit sans partipris ; en outre, c'est de la conception première qu'est restée au Ve livre la septima aestas. Il y avait là une correction qui s'imposait et que Virgile aurait exécutée dans la rédaction définitive de l'*Enéide*. — (7) Il y a lieu de noter entre le discours d'Anna et le Ier livre, un certain nombre de rapports verbaux : hunc cursum... tenuisse 46 rappelle hic cursus fuit I, 534, aquosus Orion 52 nimbosus Orion I, 535, quassataeque rates 53 quassatam... classem I, 551, dans le discours d'Ilioneus, ces trois rappels de mots donnant l'impression qu'Anna a assisté au discours d'Ilioneus ; en outre, Hinc Gaetulae urbes, genus insuperabile bello 40 rappelle directement Sed fines Libyci, genus intractabile bello I, 339 ; le IVe livre est donc relié au Ier par-dessus les livres II et III. — (8) 54 impenso animum flammauit amore correspond à 23 adgnosco ueteris uestigia flammae, 55 soluitque pudorem à 27 ante, pudor, quam te uiolo ; l'action sur l'âme de Didon a été directe et déterminante ; 55 Spemque dedit dubiae menti est le résultat de l'adhésion au conseil de 50-54.

P. 305 (1) 8 male sana ; 65 furentem, 69 furens, 91 furori, 101 furorem, 283 furentem, 376 furiis, 433 furori, 465 furentem, 474 furias 501 furores, 548 furentem, 646 furibunda, 697 furore, c'est une dominante qui va s'accentuant, à mesure que l'action avance ; 78 demens, 374 demens, 300 inops animi ; ce sont là exactement les couleurs violentes par lesquelles Catulle, dans le poème LXIV, peint la passion d'Ariane : 54 Indomitos in corde gerens Ariadna furores, 94 Heu miserae exagitans immiti corde furores, 124 ardenti corde furentem, 192 inops, ardens, amenti caeca furore. La dépendance de Virgile est manifeste. — (2) 57 Formule consacrée qui se retrouve VIII, 544. — (3) 58 Legiferae Cereri est la traduction de Δημήτηρ θεσμοφόρος. Calvus, cité par Serv.-Dan., 58 : Et leges sanctas docuit et cara iugauit corpora conubio et magnas condidit urbis. — (4) Cato, *De Agricult.*, 141 immolantque uino mola cultroque. — (5) Elle pratique l'haruspicine étrusque qui cherchait dans l'examen des exta, — c'est-à-dire le foie, les poumons, la tête, le cœur, l'épiploon, mais surtout le foie —, des indications sur l'avenir, tandis que dans le rite proprement romain l'inspection des exta n'avait pour but que de constater que la victime était bien constituée et acceptée par les dieux. — (6) 65. On s'est souvent demandé quel était

le sens exact de l'exclamation : Heu uatum ignarae mentes ! Anna a mis comme condition première au projet de s'attacher Énée que les dieux fussent favorables — sacris... litatis 50 — ; or, le mariage de Didon avec Énée entre dans les plans de Junon. Junon particulièrement consultée — Junoni ante omnis 59 — ne saurait donc se montrer hostile et les sacrifices sont agréés. Les devins, auxquels elle n'en a pas confié le secret, font leur métier en conscience et lui rapportent que les dieux acceptent, ses sacrifices sont reçus. Mais ils ne pénètrent pas le fond du cœur de Didon, à qui tout cela ne rend pas le calme, ne donnant pas à ses désirs la réalisation concrète à laquelle elle aspire. Elle continue à être en proie à l'agitation la plus farouche, à laquelle les devins, qui ne sont pas au courant, ne comprennent rien. Il n'est pas douteux que Virgile ne se soit inspiré ici du passage d'Apollon., *Argon.*, III, 927 sqq., où les corneilles se moquent du devin Mopsos, qui, malgré toute sa science, n'est pourtant pas au courant des sentiments et des intentions de Médée. Ces imitations par allusion posent toujours une énigme au lecteur non prévenu. — (7) 69 sqq. La comparaison est préparée par saucia 1 ; il est possible que le prototype soit *Il.*, XI, 473 sqq., où il s'agit d'Ulysse blessé que les Troyens poursuivent ὡς εἴ τε δαφοῖνοι θῶες ὄρεσφιν Ἄμφ' ἔλαφον κεραὸν βεβλημένον, ὅν τ' ἔβαλ' ἀνὴρ Ἰῷ ἀπὸ νευρῆς, avec addition de la fuite de la biche dont un lion dévore les petits, *Il.*, XI, 118, Καρπαλίμως δ' ἤιξε κατὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην ; la situation est pourtant tout à fait différente et la comparaison enrichie de traits purement virgiliens et habilement adaptés, incautam 70, Didon ne se doutait pas du danger, nescius 72, Énée ne se rend pas compte de l'amour qu'il a inspiré à Didon ; Virgile localise la scène en Crète à cause de l'excellence des archers crétois, bien que, suivant Pline, *N. H.*, VIII, 58, 83, il n'y eût point de cerfs en Crète. On remarquera la richesse du vocabulaire : sagitta, telis, ferrum, harundo. — (8) 75 Sidonias... opes, c'est là une tentation pour des gens qui sont I, 599, omnibus exhaustos iam casibus, omnium egenos ; urbemque paratam rappelle pour l'expression I, 557 : sedesque paratas.

P. 306. (1) 81 suadentque cadentia sidera somnos se trouve déjà II, 9, où l'heure indiquée est celle du commencement du récit, tandis qu'ici elle en marque la fin ; par cette reprise de mots Virgile a voulu insister sur le renouvellement d'une scène identique ; Iliacos... audire labores 78 est un rappel de Troiae supremum audire laborem. (2) *Argon.*, III, 7 sqq. — (3) 90 peste, I, 712 pesti deuota futurae, Cat., LXXVI, 20 : Eripite hanc pestem perniciemque mihi ; le mot est caractéristique. — (4) 91 nec famam obstare furori, c'est là une préparation, puisque plus loin c'est Fama qui fera tout le mal ; 221 oblitos famae melioris amantis. — (5) 91 Cara Iouis coniunx est la traduction de la locution homérique : φίλης ἀλόχοιο, *Il.*, IX, 156, sans adaptation spéciale au contexte.

P. 307. (1) 96 sq. C'est une convention virgilienne que les dieux connaissent les pensées les uns des autres. Au Ier livre, quand Vénus s'adresse à Jupiter, il semble qu'elle ait entendu le monologue de Junon. Ici Junon paraît avoir eu le compte rendu sténographique du discours de Vénus à Cupido au Ier livre : 96 Nec me adeo fallit, *ueritam* te moenia nostra correspond à I, 671 sq. *uereor*, quo se Junonia uertant Hospitia ; 97 Sus-

pectas habuisse *domos* à I, 661 Quippe *domum* timet ambiguam ; 100 habes tota quod *mente* petisti à I, 676 nostram nunc accipe *mentem* ; 97 Carthaginis altae... I, 7 altae... Romae sont dits avec orgueil par Virgile et par Junon et ne sont pourtant que la traduction de la locution homérique usuelle : αἰπὺ πτολίεθρον ; le mot acquiert par le contexte une tout autre importance. — (2) 98 Sed quis erit modus ? *Egl.* X 28 Ecquis erit modus ? locution fixée. — (3) 103 seruire est en relation avec Phrygio, ce sont là les mœurs orientales et cela enchérit singulièrement sur paribus... auspiciis 102 ; paribus auspiciis est une locution romaine fixée, VII, 256 sq. paribusque in regna uocari Auspiciis. — (4) 111 Tyriis... Troiaque profectis se trouve déjà I, 732, mais a un sens particulier dans la bouche de Vénus, qui, par ces mots mêmes, signale l'impossibilité de la fusion. — (5) 113 temptare precando se retrouve 413, locution fixée. — (6) 122 tonitru caelum omne ciebo, elle aura le tonnerre à sa disposition, comme Pallas, I, 42. — (7) 124 sq. Speluncam Dido dux et Troianus eandem Deuenient, 165 Speluncam Dido dux et Troianus eandem Deueniunt, tout se passe suivant le scénario réglé d'avance par Junon, qui est une femme de tête. — (8) 125 tua si mihi certa voluntas se retrouve VII, 548, locution fixée. — (9) 126 conubio iungam stabili propriamque dicabo se trouve déjà I, 73, dans l'entrevue avec Éole ; les deux scènes ont un certain rapport et le IVe livre rappelle ici jusqu'à un certain point le Ier : Junon entend se servir de Vénus comme elle l'a fait d'Éole ; la condescendance de Vénus, avec cette différence qu'elle est feinte, rappelle la soumission d'Éole. Virgile ne varie pas beaucoup les motifs. — (10) C'est le sens de dolis... repertis 128 ; ces doli, c'est ici le consentement fallacieux à un dessein qu'elle sait pertinemment irréalisable ; VIII, 393 : Sensit laeta dolis... coniunx. Dans l'*Il.*, XIV, 211 sqq., lorsqu'Héra demande à Aphrodite ses séductions pour endormir Zeus, celle-ci acquiesce à ses désirs avec la déférence dûe à l'épouse de Zeus : οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε τεὸν ἔπος ἀρνήσασθαι · Ζηνὸς γὰρ τοῦ ἀρίστου ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαύεις. Virgile avait le passage sous les yeux ; mais l'effet qu'il en a tiré lui appartient en propre. Aphrodite rend naïvement service à Héra sans pénétrer ses desseins secrets ; Vénus n'est pas dupe et se moque de Junon.

P. 308. (1) 129 Oceanum interea surgens Aurora reliquit, répété XI, 1, est la traduction d' Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ἀπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων Ὄρνυτο. *Il.*, XIX, 1 sq. *Od.*, XXIII, 243 sq. al. avec la suppression de κροκόπεπλος que la langue latine ne fournissait pas à Virgile le moyen de rendre en un seul mot et dont il a inséré l'idée dans un autre vers homérique qui ne la contenait pas Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο Ὄρνυθ'. *Od.*, V, 1 sq. Tithoni croceum linquens Aurora cubile *G.*, I, 447, *En.*, IV, 585, IX, 460 ; c'est un curieux exemple de la façon dont Virgile pratique l'imitation homérique. — (2) 131. Serv. : Sciendum... proprie plagas dici funes illos quibus retia tenduntur circa imam et summam partem ; retia rara filets à larges mailles — et sans doute solides — parce qu'il s'agit de gros gibiers. — (3) 131 lato uenabula ferro, I, 313 et XII 165 lato... hastilia ferro, locution fixée.

P. 309. (1) 132 Odora canum uis, Lucr., VI, 1221, fida canum uis ; c'est pour insérer un trait de métrique archaïque que Virgile a recueilli l'expression de Lucrèce. — (2) 135 frena ferox spumantia mandit, le même motif, VII, 279, fuluum mandunt sub dentibus aurum ; il est

emprunté d'Apollon., *Argon.*, IV, 1607 sq., ἀργινέεντα δ'ἐνὶ στομάτεσσι χαλινὰ Ἀμφὶς ἐδακτάζοντι παραβλήδην κροτέονται, où la chose est représentée avec plus de précision pittoresque. — (3) 136 Magna stipante caterua, I, 497 magna iuuenum stipante caterua ; passage de concordance et de rappel. — (4) C'est la même conception un peu vulgaire du luxe qu'au banquet du Ier livre ; il consiste essentiellement dans la profusion de la pourpre et de l'or, ostro 134, purpuream... uestem 139, auro 134, ex auro... in aurum 138, aurea 139, auro 148. — (5) 147 Incedunt, il y a dans la démarche du cortège quelque chose de solennel. — (6) 141 pulcherrimus, cf. I, 496 : forma pulcherrima Dido, IV, 60, pulcherrima Dido, 192 pulchra... Dido ; c'est un couple parfaitement assorti. — (7) Apoll., *Argon.*, I, 307, sqq. compare également Jason à Apollon. — (8) 143 sqq. Virgile établit lui-même le parallélisme par des rapports de choses et de mots qui soulignent son intention : I, 498 per *iuga Cynthi*, IV, 147 *iugis Cynthi* ; I, 499 exercet... *choros*, IV, 145 Instauratque *choros* ; I, 500 sq. pharetram Fert *umero*, IV, 149 Tela sonant *umeris* ; I, 501 *gradiens*, IV, 147 *graditur* ; I, 499 sq. quam mille secutae Hinc atque hinc glomerantur Oreades, IV, 145 sq. mixtique altaria circum Cretesque Dryopesque fremunt mixtique Agathyrsi. — (9) 152 ferae... caprae, ces chèvres sauvages, peuvent provenir des αἶγες... ἄγριαι de l'île du pays des Cyclopes, *Od.*, IX, 118 sq., saxi deiectae uertice rappelle πέτρης ἐκβαίνοντα appliqué à un bouquetin. *Il.*, IV, 107. — (10) 153 sq. patentis Transmittunt cursu campos, Lucr., II, 329 equites medios transmittunt... campos. — (11) 158 sq. Spumantem... aprum I, 324 spumantis apri, locution fixée. — (12) Junon a prévenu Vénus que c'est au début de la chasse, pendant que les rabatteurs font leur besogne, Dum trepidant alae saltusque indagine cingunt 121, que l'orage éclatera ; cette indication, dont on ne voit pas au premier abord l'utilité, est une préparation : Didon et Énée ne doivent pas prendre une part effective à la chasse, qui n'est que l'occasion de leur rencontre dans la grotte.

P. 310. (1) 160 est la répétition de I, 124, avec changement d'un seul mot. — (2) Le motif du mariage dans une caverne a été inspiré à Virgile par le passage d'Apollon., *Argon.*, IV, 128 sqq., où celui de Médée se célèbre justement ainsi. — (3) 168. La matérialité des cris des Nymphes est sans doute empruntée à Apollon., *Argon.*, IV, 1218 sq., αἱ δ' ὀλόλυξαν Νύμφαι ἑλειονόμοι ποταμηίδες, mais il s'agit de circonstances toutes différentes, les rites magiques pratiqués par Médée. — (4) 166 Tellus mater, déesse des terres ensemencées, est une des anciennes divinités du culte romain, à laquelle sacrifiaient les pontifes. Sa fête principale, celle des Fordicidia, au 15 avril, était suivie au 19 avril par les Cerealia en l'honneur de Cérès, déesse de la croissance des plantes, qui lui était apparentée. Didon s'était mise sous la protection de Ceres legifera 58. Ici c'est Tellus qui préside à la cérémonie ; Serv.-Dan., 166 : Quidam... Tellurem praeesse nuptiis tradunt ; nam et in auspiciis nuptiarum inuocatur ; cui etiam uirgines, uel cum ire ad domum mariti coeperint, uel iam ibi positae, diuersis nominibus uel ritu sacrificant. — (5) Il ne dit pas exactement comment les choses se sont passées. On peut supposer que Junon et Hyménée, quoique présents, sont restés invisibles ; s'ils s'étaient clairement manifestés, la légitimité du mariage n'aurait pu être révoquée en doute.

P. 311. (1) 175. Virgile a résumé ici dans un vers alerte et ferme deux vers de Lucrèce, VI, 340 sq., assez lourds et prosaïques : Denique, quod longo uenit impete, sumere debet Mobilitatem etiam atque etiam, quae crescit eundo.

P. 312. (1) 177 traduit d'*Il.*, IV, 443, est répété X, 767 et appliqué à Orion ; c'est un de ces emprunts dépaysés — dans l'*Iliade* il s'agit d'Éris — que Virgile se réserve d'employer selon ses besoins. — (2) 179 ut perhibent avertit que c'est une légende et n'est inséré ici que pour donner de l'autorité à l'assertion ; car en réalité ce n'est pas une légende, mais, à ce qu'il semble, une pure invention de Virgile. — (3) 179 Coeus et Encelade sont deux noms propres personnifiant les deux catégories distinctes des Titans et des Géants que Virgile ici n'a nullement confondues : fille de la Terre, Fama est naturellement la sœur à la fois des Titans et des Géants. — (4) *Il.*, XXIV, 413. Ὅσσα ὀ' ἄρ' ἄγγελος ὠκα κατὰ πτόλιν ὤχετο πάντῃ. C'est à l'Ἔρις homérique que Virgile a été prendre l'idée du grandissement, dépaysant ainsi totalement son emprunt. *Il.*, IV, 442. Ἥ τ' ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα Οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει — (5) *Œuvres* 763 sq. Φήμη... θεός νύ τις ἐστι καὶ αὐτή ; elle n'a point chez Hésiode de forme plastique. — (6) *Théog.*, 132 sqq. Γαῖα enfante six Titans et six Titanides ; 139 sq. elle enfante les Cyclopes et les Hécatonchires ; 184 sqq. des gouttes de sang d'Ouranos elle enfante les Erinyies, les Géants et les Nymphes Μελίαι. — (7) 178 Ira irritata deorum, d'après Apollodore, les générations des enfants de la Terre sont successivement persécutées par les dieux et les générations postérieures sont employées à venger celles qui sont antérieures ; *Biblioth.*, I, 1 sq. Gè et Ouranos ont d'abord les Hécatonchires et les Cyclopes qu'Ouranos précipite dans le Tartare, τεκνοῖ δὲ αὖθις ἐκ Γῆς παῖδας... τοὺς Τιτᾶνας προσαγορευθέντας... Ἀγανακτοῦσα δὲ Γῆ ἐπὶ τῇ ἀπωλείᾳ τῶν εἰς Τάρταρον ῥιφέντων παίδων πείθει τοὺς Τιτᾶνας ἐπιθέσθαι τῷ πατρί... Les Titans sont à leur tour précipités par les dieux olympiens dans le Tartare, I, 34. Γῆ... περὶ Τιτάνων ἀγανακτοῦσα γεννᾷ Γίγαντας ἐξ Οὐρανοῦ... Les géants sont tués par les dieux ; alors, I, 39, ὡς... ἐκράτησαν οἱ θεοὶ τῶν Γιγάντων, Γῆ μᾶλλον χολωθεῖσα μίγνυται Ταρτάρῳ καὶ γεννᾷ Τυφῶνα...

P. 313. (1) 192 Aggerat iras se retrouve XI, 342, locution fixée. — (2) Ammon, le grand dieu de Thèbes, devenu sous la XII^{e} dynastie le dieu principal de l'Égypte sous le nom d'Amon-Rà, avait été installé dans les oasis de la côte Libyque. A partir de la colonisation de la Cyrénaïque, les Grecs furent en rapport avec son oracle et il devint le grand dieu des habitants du pays. Au V^{e} siècle, il atteignit le point culminant de sa popularité. Puis son culte perdit de son importance ; chez Virgile la mention n'est plus qu'un souvenir traditionnel ; Strabon, XVII, 1, 43, dit en effet τὸ ἐν Ἄμμωνι σχεδόν τι ἐκλέλειπται χρηστήριον. — (3) Tous les traits dont se compose le tableau se retrouvent ailleurs à propos d'autres cultes ; c'est donc la banalité même : IV, 200 centum aras, en parlant du temple de Vénus à Paphos, centum... arae, I, 416 sq. ; IV, 202 uariis florentia limina sertis, dans le même passage, sertisque recentibus halant, I, 417, en parlant des manifestations pieuses des Troyens, à l'introduction du cheval delubra deum... festa uelamus fronde, II, 248 sq. ; IV, 201 sq. pecudumque cruore Pingue solum, IV, 62 pinguis... ad aras ; IV, 205 manibus supplex orasse supinis, attitude

consacrée quand on s'adressait aux dieux d'en haut, tendoque supinas Ad caelum cum uoce manus, en parlant d'Énée, III, 176 sq. ; IV, 219 arasque tenentem, attitude nécessaire pour que la prière fût exaucée, arasque tenebat, VI, 124, tango aras, XII, 201. — (4) 206 sqq. Juppiter... aspicis haec ? idée et tournure homériques. *Il.*, VII, 445 sqq. Ζεῦ πάτερ... οὐχ ὁράᾳς ὅτι.. ; 206 sq. Maurusia... gens, 326 Gaetulus Iarbas, Virgile ne paraît pas s'être préoccupé de définir ce peuple avec une précision absolue ; 207 Lenaeum libat honorem I, 736 laticum libauit honorem, locution fixée. — (5) 214 in regna recepit, 374 regni... in parte locaui, de même Hypsipylé, Apollon., *Argon.*, I, 827 sqq. et 890 propose à Jason la royauté ; c'est sans doute là que Virgile a emprunté le motif. — (6) 211 femina est ici méprisant, le mot est admiratif I, 344. — (7) 219 litus arandum, VII, 798, Litus arant.

P. 314. (1) 220 sq. oculosque ad moenia torsit Regia correspond à 208 Aspicis haec ? — (2) 223 Vade age est la reproduction de la formule homérique βάσκ' ἴθι ; l'antithèse Dardanium... ducem Tyria Carthagine en dit long. — (3) 227 Serv. : κατὰ τὸ σιωπώμενον intellegimus ; en effet il n'y a pas dans l'*Enéide* de conversation de Jupiter et de Vénus, où celle-ci s'engage au nom d'Énée ; mais Virgile n'avait pas à reproduire le détail des entretiens entre le père et la fille. — (4) 234. L'argument est approprié à la personne d'Énée qui a pour Ascagne une profonde affection, I, 643 sq. neque enim patrius consistere mentem Passus amor, 715 sq. Ille... magnum... impleuit genitoris amorem ; Créuse avait dit à Énée : nati serua communis amorem, II, 789 , mais en même temps le vers souligne l'importance d'Ascagne dans l'*Enéide* ; c'est lui qui doit être l'ancêtre de la *Gens Iulia*... — (5) Servius rapproche avec raison de 236 Nec prolem Ausoniam et Lauinia respicit arua, VI, 756 sq. Dardaniam prolem quae deinde sequatur Gloria, qui maneant Itala de gente nepotes ; en outre 236 est en rapport avec 230 : genus alto a sanguine Teucri ; dans les trois passages il s'agit du fils qu'Énée aura en Italie. Or, au l. I, 267 sqq., c'est Ascagne qui transporte le siège du royaume de Lavinium à Albe, c'est sa lignée qui règne à Albe et qui fonde Rome ; au contraire au l. VI, 756, c'est Silvius, qu'Énée a de Lavinie, qui est l'ancêtre des rois d'Albe et dont les descendants fondent Rome ; il y a là deux conceptions divergentes. Ici, après la mention d'Ascagne dont la postérité fondera Rome, 234, on est étonné de celle du fils de Lavinie qui est tout à fait secondaire, puisque c'est bien entendu Ascagne qui est l'ancêtre de la *gens Iulia* et qu'il est en même temps celui des rois d'Albe. On remarquera que dans la transmission du message, 274-275, Mercure ne tient aucun compte de 236 et paraît l'avoir oublié. D'où l'on peut conclure que 236 ne faisait pas partie du texte primitif, que Virgile l'a ajouté à la marge — on peut le supprimer sans qu'il apparaisse de lacune — quand il s'est décidé à donner plus d'importance à Silvius, tandis que d'abord il s'était contenté de l'allusion de 230 sq. — Naturellement, si Virgile avait introduit lui-même 236 dans le texte, il aurait remanié le passage. — (6) 238 Serv. : non respondet, quasi numen inferius, sed dictis obtemperat. — (7) *Od.*, V, 43, Ὣς ἔφατ' οὐδ' ἀπίθησε διάκτορος ἀργεϊφόντης est traduit exactement 238 sq. Dixerat ; ille patris magni parere parabat Imperio. — (8) Ils servent également à Athéné, *Od.*, I, 96-98.

P. 315. (1) Cf. 223 labere pennis et 259 Alatis... plantis. — (2) 244 lumina morte resignat = il délivre les yeux du sceau de la mort. — (3) Dans l'*Od.*, XXIV, 5 sqq., Hermès, avec sa baguette, conduit les âmes des prétendants dans la prairie Asphodèle, mais c'est la seule fois qu'il joue ce rôle dans les poèmes homériques ; son rôle de psychopompe ne s'est développé que plus tard. — (4) On a cru pouvoir établir qu'Hermès était primitivement le dieu des vents ; c'est un souvenir de cette conception primitive qui fait qu'il dispose d'eux dans l'*Odyssée* ; cette conception étant oblitérée à l'époque de Virgile, celui-ci lui donne un instrument spécial qui lui confère le pouvoir sur eux ; illa fretus agit ventos 245 ; rapido pariter cum flamine portant 241 est la traduction littérale de ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο ; Jupiter dit à Mercure : uoca Zephyros 223. C'est par inadvertance que Virgile dit un peu plus loin : uentosque secabat 257 ; Mercure est porté par les vents, il ne les coupe point ; il lui a appliqué une locution usuelle où uentos n'a pas d'autre sens que auras, XII, 267, auras... secat ; 257 équivaut au français fendre les airs. — (5) 268 sq. Ipse deum tibi me claro demittit Olympo Regnator. — (6) 252 paribus... alis est bien l'attitude de l'oiseau qui va se poser ; les mêmes mots sont appliqués V, 657 et IX, 14, à Iris, la déesse aux grandes ailes, au moment où elle s'envole vers le ciel ; ils sont moins à leur place quand il ne s'agit que des petites ailes talonnières de Mercure. — (7) 256 terras inter caelumque.

P. 316. (1) 261 stellatus paraît indiquer non pas seulement l'éclat, mais la forme de la pierre. Serv.-Dan. : Gaius Memmius de triumpho Luculli Syriaci calceoli gemmarum stellati coloribus, ce sont des souliers constellés de pierres précieuses. — (2) Andromaque, III, 483 sq., avait ainsi donné à Ascagne des étoffes tissées de ses propres mains — ce qui est une preuve d'amour — avec des fils d'or ; XI, 72 sqq., où 264 est répété textuellement, nous apprend que ce n'était pas la seule étoffe de pourpre que Didon eût tissée pour Énée. — (3) Serv. : 265 inuadit : habitum futurae orationis ostendit. — (4) 268 sqq. ipse deum... Regnator... Haec ferre iubet rappelle *Il.*, XI, 201, Ζεύς με πατὴρ προέηκε τεὴν τάδε μυθήσασθαι ; 269 caelum et terras qui numine torquet, IX, 93 torquet qui sidera mundi, locution fixée avec variation de mots. — (5) On s'étonne que l'injonction Nauiget ; haec summa est 237, qui est capitale, ait disparu ; Si nulla accendit tantarum gloria rerum 232 s'explique naturellement dans la bouche de Jupiter qui vient d'énumérer ces grandes choses ; Si te nulla mouet tantarum gloria rerum s'explique moins bien dans la bouche de Mercure qui ne fait aux destinées d'Énée qu'une courte allusion 267 ; inimica in gente moratur 235 est remplacé par Libycis teris otia terris, qui est singulièrement plus faible ; 273 qui manque dans la meilleure tradition manuscrite est sans doute interpolé ; puisque Mercure arrange à sa façon le message dont il est chargé, il n'était pas tenu de le reproduire. Le mouvement : Si te nulla mouet tantarum gloria rerum 272 est repris mécaniquement VI, 405 Si te nulla mouet tantae pietatis imago ; Ascanium surgentem et spes heredis Iuli 274 se reflète dans per spem surgentis Iuli VI, 364 ; en faisant durer sept ans les voyages d'Énée, Virgile arrive à ce résultat que c'est dans l'*Enéide* même qu'Iule grandit. — (6) Serv., 277 medius sermo est, cum persona, cum qua quis loquitur,

non respondet, ut nunc facit Aeneas. — (7) 277-278 qui sont une formule banale sont reproduits textuellement IX, 657-658 ; dans ce passage, mortalis nisus... reliquit s'explique naturellement puisqu'Apollon a pris la forme du vieux Butès ; ici Virgile ne dit point que Mercure ait pris une forme humaine ; mais dans l'*Il.*, XXIV, 347 sq., quand Hermès est délégué pour accompagner Priam, il prend la forme d'un adolescent, κούρῳ αἰσυμνητῆρι ἐοικώς Πρῶτον ὑπηνήτῃ ; Virgile s'accorde donc non pas avec lui-même, mais avec un souvenir homérique, ce qui est caractéristique. — (8) 280 se retrouve XII, 868 ; cf. II, 774, III, 48, *Il.*, XXIV, 359. — (9) 285-286 se retrouvent VIII, 20-21 ; il se peut que 286 qui manque dans F¹P soit interpolé ; c'est une imitation homérique, διάνδιχα μερμήριξεν. Ὣδε δέ οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι *Il.*, XIV, 23.

P. 317. (1) 290 arma parent, VII, 468 iubet arma parari, locution mécaniquement fixe, mais avec modification de sens ; au VII^e l., il s'agit des armes ; ici des agrès ; classem aptent 289, arma parent 290 équivalent à armari classem 299. — (2) 296 Quis fallere possit amantem ? est une de ces remarques morales générales que Virgile insère ça et là en se mettant personnellement en scène. Ces observations sont assez banales ; ce qui est intéressant, ce n'est point leur nature, mais leur existence même. Un poème épique est quelque chose d'objectif, dans lequel l'auteur n'a pas à intervenir. Mais Virgile est très subjectif : il met toujours en pleine lumière les sentiments et les impressions de ses personnages ; il dicte, il impose au lecteur ce qu'il doit éprouver au contact des événements ; il pense et s'émeut lui-même à propos de ce qu'il raconte.

P. 318. (1) Ce sont des courses pareilles qui ont déjà traduit, dans des circonstances très différentes, les agitations d'un amour inassouvi : 300 sq. totamque incensa per urbem Bacchatur, 68 sq. totaque uagatur urbe furens ; de même, lorsqu'Amata est désespérée de ne pouvoir donner sa fille à Turnus, VII, 377 : Immensam sine more furit lymphata per urbem ; il faut sans cesse remarquer que Virgile est pauvre dans l'invention des motifs ; en outre, VII, 376 ingentibus excita monstris est une fin d'hexamètre qui rappelle mécaniquement IV, 301, commotis excita sacris. Toutefois, dans le cas de Didon, Virgile a marqué très finement par la différence des comparaisons la diversité des situations : dans la première Didon est une biche blessée, dans la seconde c'est une bacchante. — (2) 303 nocturnusque uocat clamore Cithaeron, *G.*, III, 43, vocat ingenti clamore Cithaeron, locution fixée d'une façon purement formelle, le sens étant très différent. — (3) 304 compellat uocibus ultro se retrouve VI, 499, locution fixée exprimant, là une interpellation sympathique, ici une interpellation irritée. — (4) 314 per ego has lacrimas, 369 Num fletu ingemuit nostro sont les mots par lesquels Virgile caractérise le ton du discours ; en réalité ils ne s'appliquent qu'à la seconde partie. — (5) 305 perfide, 366 perfide, 421 perfidus ; de même dans la bouche d'Ariane, Catulle, LXIV, 132 perfide, 133, perfide 174, perfidus. — (6) Il y a là des rappels d'expression qui montrent que Didon est informée de tout ce qui justifie son emportement. La Fama ne s'est pas bornée à dire *armari classem* 299, qui rappelle *classem aptent* 289, *arma parent* 290 ; elle a révélé tous les dessous : *dissimulare* 305 correspond à *dissimulent* 291, *tacitus* 306 à *taciti* 289 ; tout ce qu'il y a de peu honorable dans la conduite d'Énée

apparaît au grand jour et justifie l'indignation de Didon. — (7) 308 Nec moritura tenet crudeli funere Dido est un vers modelé sur *G.*, III, 263 : Nec moritura super crudeli funere uirgo ; crudeli funere se trouve déjà *Egl.*, V, 20 ; ce qui est tout à fait caractéristique de l'art de Virgile, c'est que des sentiments si poignants, un pathétique si vrai soient exprimés avec des expressions toutes faites et de souvenir. — (8) 309 moliris... classem, III, 5 sq. molimur... classem, locution fixée prise dans un sens un peu différent, puisque III, 5 sq. il s'agit de construire la flotte, IV, 309, de la mettre en état de prendre la mer. — (9) 311 crudelis, Catull., LXIV, 136 sq. Nullane res potuit crudelis flectere mentis consilium, l'idée est très analogue ; il est curieux de constater que Virgile a dépecé les plaintes d'Ariane et en a incorporé les éléments aux diverses expressions de la douleur de Didon ; nous en retrouverons des fragments ailleurs.

P. 319. (1) Misera est un terme qu'Ariane s'applique à elle-même, Catull., LXIV, 196, non haec miseram sperare iubebas 140 ; cf. 57. — (2) 314 dextram... tuam signifie ici les engagements pris par Énée à son égard, 307 data dextera, d'après le contexte, paraît signifier les engagements pris par Didon ; il y a eu réciprocité. — (3) 316. C'est le vers traduit presque littéralement de Catulle, LXIV, 141, et par lequel Virgile atteste sa dépendance de ce poème ; Serv. : inceptos hymenaeos qui nouitate sunt dulces ; il n'est pas en effet admissible de croire que Didon ne considère pas son mariage comme définitivement conclu. — (4) Soph., *Ai.*, 516 sq. dit quelque chose d'analogue, ἀνδρί τοι χρεὼν Μνήμην προσεῖναι, τερπνὸν εἴ τι που πάθοι sans qu'on puisse décider si le passage a influencé directement Virgile ; fuit aut tibi quicquam Dulce meum 318 est en relation dulcis... terras 281, mais par le contexte, Virgile fait comprendre que Didon et Énée n'entendent pas les choses de la même façon ; Didon songe aux charmes de sa personne, meum, Énée à ceux de l'hospitalité et du pays, terras, 281. — (5) 322 Extinctus pudor, comme l'a bien vu Servius qui renvoie à 27, c'est là pour Didon le grand sacrifice. — (6) Il est possible que l'idée soit venue à Virgile de ce que dans Apollon., *Argon.*, I, 896, Hypsipylé demande à Jason à son départ ce qu'il faudra faire de leur enfant, si elle en a un ; mais il a transformé la chose, et le sentiment lui appartient en propre. Naturellement on ne peut faire état du passage pour déterminer le temps qu'Énée est supposé rester à Carthage ; ce n'est là de la part de Didon qu'un souhait irréalisable ; paruulus aula Luderet Aeneas 328 sq. supposerait un séjour de deux ou trois ans au moins ; il s'agit d'un enfant déjà grand. — (7) 355 fatalibus aruis, V, 82 fataliaque arua, c'est une dominante. — (8) 359 sq. est imité d'*Il.*, XXIV, 223. αὐτὸς γὰρ ἄκουσα θεοῦ καὶ ἐτέδρακον ἄντην. — (9) Tout cela est résumé par le v. 361 : Italiam non sponte sequor qui termine avec une grande fermeté le discours d'Énée. Mais le vers est incomplet et il est inadmissible que lorsque Virgile a lu son IV^e^ livre à Auguste il contînt des vers inachevés. Il faut donc croire qu'à une lecture postérieure Virgile a concentré dans cet hémistiche vigoureusement frappé et qui comprend en somme tout ce qu'il y a de solide dans la réponse d'Énée, tout le développement 345-359 ; bien que le rapport paraisse être l'inverse, il est possible qu'il ait été inspiré dans sa forme par 381 I, sequere Italiam.

P. 320. (1) 337 Pro re pauca loquar ; c'est un plaidoyer qu'il com-

mence et en effet il réfute les principaux traits du discours de Didon ; 333 sqq. répond à 307, 337 sq. à 305 sq. 338 sq. à 316, mais c'est un argument que Didon avait presque abandonné : hospes, Hoc solum nomen quoniam de coniuge restat 323 sq. ; 340 sqq. réfute 311 sq., mais il ne s'agissait pas de discuter ; il oublie que Didon avait dit miserere 318. Il est singulier qu'il s'attribue 337, et que Virgile lui attribue 333 le mérite de la brièveté pauca, puisqu'il prononce 29 vers tandis que Didon n'en avait prononcé que 26 ; c'est une allusion à ce que Didon a dit tant de choses qu'il faudrait de longs développements pour lui répondre. — (2) 336 dum spiritus hos regit artus est une formule toute faite, *Il.*, IX, 609 εἰσόκ' αὖτμὴ 'Εν στήθεσσι μένῃ, cf. XXII, 387. Jason dit plus simplement qu'Énée Apollon., *Argon.*, III, 1079 sq. Καὶ λίην οὐ νύκτας ὀίομαι, οὐδέ ποτ' ἦμαρ Σεῦ ἐπιλήσεσθαι ; ici, Énée est froid, I, 607 sqq., il est boursouflé ; dans les deux cas l'expression est banale. — (3) 339 aut haec in foedera ueni, X, 901 nec sic in proelia ueni, forme mécanique de fin d'hexamètre. — (4) 340 Me si fata meis, etc., est l'imitation d'un mouvement homérique, *Od.*, XVI, 148 sq. Εἰ γάρ πως ε"η αὐτάγετα πάντα βροτοῖσιν, Πρῶτον μὲν etc. ; 343 Priami tecta alta manerent (312 et Troia antiqua maneret), II, 56 Priamique arx alta maneres, locution fixée avec souvenir d'*Od.*, III, 130, Πριάμοιο πόλιν... αἰπήν : 347 hic amor est caractéristique d'Énée, Hortor amare focos, III, 134. — (5) 331 sq. immota tenebat Lumina, 369 num lumina flexit ?

P. 321. (1) 365 Nec tibi diua parens, generis nec Dardanus auctor exprime une illusion perdue : 12 Credo equidem, nec uana fides, genus esse deorum ; la formule de la cruauté inexplicable par la nature humaine remonte à l'*Iliade*, XVI, 33 sqq. Νηλεές, οὐκ ἄρα σοί γε πατὴρ ἦν ἱππότα Πηλεύς Οὐδὲ Θέτις μήτηρ· γλαυκὴ δέ σε τίκτε θάλασσα Πέτραι τ' ἠλίβατοι, ὅτι τοι νόος ἐστὶν ἀπηνής ; elle a été fréquemment reprise et variée : Eurip., *Bacch.*, 988-991, Catull., LXIV, 154-156, Virgile lui-même, *Eg.*, VIII, 43-45 ; 365 est l'adaptation à la personne en jeu d'*Il.*, XVI, 33 sq. ; Virgile s'est repris à lui-même duris... cantibus de l'*Egl.*, VIII ; il est curieux que l'expression de la passion dans l'*Enéide* se rattache directement à l'expression de la passion dans les *Bucoliques* ; perfide 366 repris de 305 témoigne qu'Énée n'a pas réussi à convaincre Didon de sa loyauté. — (2) 368 quae me ad maiora reseruo ? prépare 371 Quae quibus anteferam ? qui a un sens très analogue : n'est-ce point le pire que je puisse attendre ? — (3) 371 sq. Macr., *Sat.*, VI, 1, 59 rapproche Accius in Antigona Iam iam neque di regunt Neque profecto deum summas rex omnibus curat ; l'introduction par iam iam paraît prouver que Virgile s'est bien référé à ce passage. — (4) 373 Nusquam tuta *fides* reprend l'idée de perfide 305 et 306 et, comme Virgile ne perd pas des yeux les plaintes d'Ariane, on peut admettre qu'il a songé à 143 sq. Nunc iam nulla uiro iuranti femina credat, Nulla uiri speret sermones esse *fideles*. — (5) 373-375. Le prototype est *Od.*, V, 130 sq., Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα περὶ τρόπις βεβαῶτα Οἶον... Τὸν μὲν ἐγὼ φίλεόν τε καὶ ἔτρεφον, etc., l'aventure de Kalypsô est à la base du IVe livre ; cf. Eurip., *Méd.*, 476 : ἔσωσα σ', etc. ; de même Catull., LXIV, 150 sq. Certe ego te in medio uersantem turbine leti Eripui, qui paraît être le passage dont Virgile s'est inspiré directement. Eiectum litore, *egentem* 373, ici Didon, qui ne ménage plus rien et qui veut faire

sentir à Énée l'indignité de sa conduite, reprend les termes mêmes dont s'est servi Énée I, 384 : Ipse ignotus *egens*, Libyae deserta peragro, cf. I, 578 : Si quibus eiectus siluis aut urbibus errat ; l'identité des termes rattache en outre directement le l. IV au l. I ; eiectum litore semble avoir le sens suivant : si vous êtes sur le rivage, le naufragé vous apparaît comme eiectus mari ; si vous êtes à une certaine distance, et c'est le cas de Didon, il apparaît comme eiectus litore, une épave rejetée par le rivage. Regni demens in parte locaui 374 rappelle directement dominum Aenean in regna recepit 214 et la fin de l'hexamètre est reproduite mécaniquement XII, 145, caelique in parte locarim ; Hypsipylé, Apollon., *Argon.*, I, 827 sqq. et 890 sqq. offre à Jason le sceptre de son père Thoas. — (6) 376 Heu furiis *incensa* feror ! Allusion à 360 : Desine meque tuis *incendere* teque querellis particulièrement offensant et qui est resté comme un outrage grossier dans l'esprit de Didon ; quant à la forme elle reproduit mécaniquement 110 Sed fatis incerta feror ; cf. X, 630 sq., Aut ego ueri Vana feror. — (7) 379 sq. a une couleur nettement épicurienne, comme dans les plaintes d'Iarbas, 208 sqq. ; à partir du VI^e^ livre nous trouvons au contraire quelques traits de couleur nettement stoïcienne ; ainsi se manifeste l'éclectisme philosophique de Virgile. — (8) 381 I, sequere Italiam, le mouvement est analogue à *Il.*, I, 173, Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται, mais beaucoup plus violent. — (9) 382 si quid pia numina possunt, IX, 446 si quid mea carmina possunt, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement avec d'autres mots.

P. 322. (1) 390 sq. Linquens multa metu cunctantem et multa volentem Dicere, II, 790 Haec ubi dicta dedit, lacrimantem et multa volentem Dicere deseruit ; il est caractéristique que ce soit Énée qui soit apeuré — *metu* 390 — ; dans toute la circonstance il manque de hardiesse, 283 sq. quo nunc reginam ambire furentem Audeat adfatu ? C'est un pleutre. — (2) 394 dictis auertere curas, II, 775 curas his demere dictis, locution fixée avec variation d'un mot. — (3) 397 sq. Énée a ordonné 289 sq. de mettre la flotte en état de partir. Ici il va voir ce qui se passe et sa présence redouble l'activité ; Tum uero Teucri incumbunt 397 Tum uero incumbunt IX, 727, locution fixée ; la description de la mise à flot des navires a sans doute pour prototype celle de l'*Iliade*, II, 149 sqq. ; uncta carina, expression empruntée à Ennius, cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 51 et Isid. *Orig.*, XIX, 1, 22. Labitur uncta carina, passage que Virgile a imité encore VIII, 91 : Labitur uncta uadis abies. — (4) Si on supprime 399-407, non seulement on ne crée pas de lacune, mais 408 se soude étroitement à 398 ; en effet 397-398 il est question de ce qui se passe sur le rivage et de la mise à flots des navires ; or, c'est sur le rivage et sur ce qui s'y passe que Didon a les yeux attachés 409 sq. Cum litora feruere late Prospiceres arce ex summa ; elle ne paraît donner aucune attention aux mouvements des Troyens à travers la ville ; quand elle parle à Anna, c'est vers le rivage qu'elle dirige ses regards : uides toto properari litore circum 416. Les Troyens sont déjà sur le rivage, Undique conuenere 417 et ils y sont sûrement depuis quelque temps puisque Énée a donné l'ordre de les y rassembler 289 sociosque ad litora cogant ; d'autre part il est un peu tard pour apporter des branches encore garnies de leur feuillage pour en faire des rames, lorsque les navires sont à l'eau, pouvant partir d'un moment à l'autre. Nous sommes donc en

présence d'une addition marginale non fondue par Virgile dans le texte ; quand il a rédigé isolément la comparaison avec les fourmis, il ne l'a pas adaptée à l'activité qui se déploie sur le rivage et il l'a fait précéder de 399-400 en laissant provisoirement le dernier vers inachevé. Il ne s'est pas inspiré de la courte mention faite par Apollon., *Argon.*, IV, 1452 sq., des fourmis réunies autour d'un trou ; il avait à exprimer l'activité, Apollonios la presse. — (5) 401-406 contient un certain nombre de souvenirs des *Géorgiques* auxquelles Virgile aime à se référer, quand le sujet le permet : ingentem formicae farris aceruum Cum populant est la reprise de *G.*, I, 184 sq. : populatque ingentem farris aceruum Curculio atque... formica ; calle angusto rappelle *G.*, I, 380 : Angustum formica terens iter ; opere omnis semita feruet rappelle *G.*, IV, 169 : Feruet opus ; ce qui caractérise la nature et la complication du travail de Virgile, c'est ce que nous apprend Servius, 404, à savoir que It nigrum campis agmen est un hémistiche d'Ennius parlant des éléphants et que Nigrum agmen avait été appliqué par Accius aux Indiens ; Virgile copie le modèle en essayant de faire tout autre chose. — (6) 411 Misceri ante oculos tantis clamoribus aequor étonne puisque 397-398 il n'a pas été question de cris ; mais *Il.*, II, 149 sq., quand les Grecs courent au rivage remettre à flots leurs navires, on lit τοὶ δ' ἀλαλητῷ Νῆας ἐπ' ἐσσεύοντο : Virgile s'accorde donc avec le passage d'Homère qu'il a dans l'esprit et non point avec ce qu'il a écrit lui-même. — (7) 412 est une de ces observations psychologiques et morales, par lesquelles Virgile introduit ses sentiments personnels en interrompant le récit ; 414-415 Didon essaie, par-dessus les outrages de 365-387 de reprendre l'attitude qu'elle avait 314-319, comme le prouvent in lacrimas 413 rappelant per... has lacrimas 314, temptare precando rappelant precibus 319, supplex 414, 314-326 étant des supplications bien caractérisées, extremam hanc oro ueniam 435 rappelant oro 319 ; iterum temptare precando 413 se trouve déjà 113, locution fixée.

P. 323. (1) 417 uocat iam carbasus auras montre qu'il n'y a pas de temps à perdre ; l'expression rappelle III, 356 sq. et aurae Vela uocant tumidoque inflatur carbasus austro ; 418 qui se trouve déjà *G.*, I, 304, n'est pas seulement ici un vers pittoresque ; il rappelle 295 Imperio laeti parent ; la joie des Troyens de quitter Carthage est un crève-cœur pour Didon. — (2) Miserae 315, miserae 429 ; c'est dans tout le passage une dominante. — (3) 419 sq. Hunc ego si potui tantum sperare dolorem Et perferre, soror, potero n'a pas le même sens pour Didon et pour Anna ; Didon ne s'attendait sûrement pas à ce qu'Énée la quittât 292 et tantos rumpi non speret amores ; la condition n'est donc pas remplie pour elle et elle sait qu'elle ne survivra pas à la rupture ; Anna, qui voit les choses avec plus de réalisme et qui peut-être a prévu, peut supposer que sa sœur prévoyait aussi. — (4) D'après Servius, V, 4, Varron prétendait qu'Anna avait été aimée par Énée ; Virgile connaissait sûrement cette forme de la légende ; il est possible qu'elle l'ait influencé de loin, bien qu'il ne l'ait pas adoptée et qu'elle lui ait inspiré cette sympathie en tout bien tout honneur entre Anna et Énée. — (5) La gradation descendante coniuge 324, hospes 323, hostem... superbum 424 est significative et montre la profondeur de la désillusion de Didon et la sensation aiguë de la situation actuelle. — (6) 425 exscindere gen-

tem se retrouve IX, 137, fin d'hexamètre répétée mécaniquement ; 427 suivant une tradition rapportée par Varron, cité par Servius *ad h. l.* Diomède avait, d'après un oracle, enlevé les ossements d'Anchise de son tombeau et les avait ensuite rendus à Énée, tandis que Caton racontait qu'Anchise était arrivé avec Énée en Italie : Virgile met ici dans la bouche de Didon une allusion à une légende qu'il n'a pas suivie dans l'*Enéide*, puisqu'Anchise est enterré à Drépane, en Sicile, et qu'au V^e^ livre Énée célèbre des jeux funèbres en son honneur ; dans le chaos des traditions qu'il avait sous les yeux il n'adopte donc pas toujours un parti-pris assez décidé. — (7) 429 sq. Didon revient ici sur un argument qu'elle a employé déjà 309 sq. et qu'elle juge particulièrement destiné à faire impression ; Énée a tout intérêt à attendre que le temps soit devenu favorable ; 430 uentosque ferentis, III, 473 uento... ferenti, locution fixée.

P. 324. (1) 433 requiem spatiumque furori, tout à l'heure Didon s'était indignée qu'on pût la traiter de folle, 376 Heu furiis incensa feror ! mais, depuis la fatale entrevue, les choses ont marché, elle a beaucoup réfléchi, elle est bien obligée de convenir avec elle-même que son amour est une véritable folie. — (2) On a beaucoup discuté sur le sens de 435-436 ; en réalité Extremam hanc oro ueniam ne fait que reprendre Extremam hoc miserae det munus amanti 429 ; elle demande à Énée une dernière faveur ; dederit est la leçon de MP ; miserere sororis est une parenthèse à l'adresse de sa sœur, à qui elle demande d'avoir pitié d'elle qui en est réduite à implorer Énée et qui est tombée si bas ; dederis, peu autorisé, est une correction voulue, parce qu'on a considéré extremam... ueniam, comme le dernier service qu'elle demandait à sa sœur ; or elle lui en demande d'autres dans la suite. Le sens est : C'est la dernière faveur que je *lui* demande — Aie pitié de ta sœur, *qui en est réduite là* ; quand il me l'aura accordée, je la lui rendrai au centuple par ma mort. — (3) Fertque refertque 438 est en rapport avec adsiduis... uocibus 447. — (4) 441-445, le prototype paraît être la comparaison de l'*Il.*, XII, 132-134 ; altae... frondes rappelle ὑψικάρηνοι ; ce sont les plus hautes branches qui sont le plus violemment secouées par le vent et qui perdent leur feuillage ; Ipsa haeret scopulis rappelle Ῥίζῃσιν μεγάλῃσι διηνεκέεσσ' ἀραρυῖαι, avec l'observation personnelle que les chênes poussent au milieu des rocs et que c'est là qu'ils sont le plus solides ; il n'est pas sûr que 443 sq. ait été influencé par *Il.*, VI, 147, Φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, passage très différent du nôtre. Virgile a grandi la comparaison homérique par l'addition de quantum uertice... in Tartara tendit reproduit de *G.*, II, 291 sq. ; pour les peintures des choses de la nature dans l'*Enéide*, il emprunte le plus qu'il peut aux *Géorgiques*. — (5) 449 lacrimae uoluuntur inanes, on s'est demandé s'il s'agissait de larmes de Didon ou de larmes d'Énée ; la réponse ne paraît pas douteuse si l'on remarque que les larmes de Didon sont dans tout le passage une dominante : 314 per has lacrimas, 369 fletu... nostro, 437 fletus, 438 sq. nullis... fletibus. Énée gémit 395 mais Didon n'a pas pu lui arracher une larme ; 370 Num lacrimas uictus dedit ? lacrimae uoluuntur inanes est la reprise de nullis ille mouetur Fletibus 438 sq. et dit la même chose sous une autre forme.

P. 325. (1) 451 caeli conuexa, VI, 241, 750, X, 251 supera... conuexa ; 452 lucemque relinquat, X, 855 lucemque relinquo, locutions fixées. —

(2) 453 turicremis... aris est une expression de Lucrèce. — (3) 454 horrendum dictu, avertissement au lecteur de l'impression qu'il doit ressentir. — (4) 460 Hinc exaudiri uoces, VI, 15 Hinc exaudiri gemitus, début d'hexamètre reproduit mécaniquement.

P. 326. (1) 469 sq. sont empruntés à Euripide, pour qui Virgile avait une affinité particulière, *Bacch.*, 918 sq. Καὶ μὴν ὁρᾶν μοι δύο μὲν ἡδίους δοκῶ, Δισσὰς δὲ Θήβας καὶ πόλισμ' ἑπτάστομον ; il se peut que Virgile se soit référé à la traduction qu'avait faite Pacuvius de la pièce ; 471 sqq. sont d'après Servius empruntés à Pacuvius, a Pacuuio Orestes inducitur Pyladis admonitu propter uitandas furias ingressus Apollinis templum ; unde cum uellet exire, inuadebatur a furiis. Oreste, dans le temple d'Apollon, entouré des Furies qui le poursuivent ou qui sont couchées ça et là, est fréquent sur les monuments figurés ; 471 Scaenis agitatus Orestes, III, 331 scelerum furiis agitatus Orestes, locution qui s'est fixée dans l'esprit de Virgile. — (2) furias 474 relie étroitement ce morceau à la fin du précédent et à furentem 465. On pourrait supposer que la comparaison 469-473, qui n'est pas nécessaire, a été ajoutée après coup, justement pour expliquer ces mots.

P. 327. (1) 492-493, c'est une déchéance pour Didon que de se résoudre à recourir à ces superstitions vulgaires ; Virgile a voulu lui faire exprimer ce sentiment pour ne pas l'amoindrir ; mais 492-493 ne paraissent pas à leur place et la suite des idées est meilleure si on les supprime, *tu* 494 s'opposant plus nettement à *haec* 487 ; d'où la conclusion qu'ils ont été à la réflexion ajoutés par Virgile à la marge ; testor... te... tuumque Dulce caput 492 sq. Testor utrumque caput 357, locution fixée, déjà chez Catulle, LXVI, 40 : Adiuro teque tuumque caput. — (2) 479 eum... eo, 495 uiri, elle ne nomme pas Énée ; elle ne veut plus prononcer son nom. — (3) 480 sq. Il s'agit des Éthiopiens de Mauritanie, *Il.*, I, 423, Ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας ; 481 sq. ubi maximus Atlas Axem umero torquet stellis ardentibus aptum, VI, 796 sq. ubi caelifer Atlas Axem umero torquet stellis ardentibus aptum ; c'est, avec des variations d'expression, un emprunt à Ennius, cité par Macrobe, *Sat.*, VI, 1, 9 : Qui caelum uersat stellis fulgentibus aptum et nox stellis ardentibus apta ; on voit que Virgile s'est référé aux deux passages ; Lucr. avait dit, VI, 357 sq. : stellis fulgentibus apta... caeli domus. — (4) 486 Spargens umida mella soporiferumque papauer a étonné à bon droit les commentateurs : le dragon devait veiller sur les pommes d'or ; il eût été déplacé de l'endormir. C'est sans doute un vers qui est venu à l'esprit de Virgile pendant les lectures par lesquelles il se documentait d'une façon générale sur les cérémonies magiques et qui est probablement une imitation ; il est d'une structure métrique spéciale ; Virgile l'avait mis à la marge, se réservant de l'employer au besoin. Varius l'a introduit à l'endroit du texte avec lequel il voisinait et où il n'a rien à faire ; si on le supprime 487 rejoint exactement 485. — (5) Virgile ne s'est pas mis en frais d'invention, 489 est une imitation résumée d'Apollonios, *Argon.*, III, 532 sq., où il s'agit du pouvoir de Médée Καὶ ποταμοὺς ἴστησιν ἄφαρ κελαδεινὰ ῥέοντας Ἄστρα τε καὶ μήνης ἱερῆς ἐπέδησε κελεύθους ; ce sont là des choses banales ; 490 sq. mugire uidebis Sub pedibus terram et descendere montibus ornos a été repris avec variation d'expressions, VI, 256 sq. Sub pedibus mugire solum et iuga coepta moueri Siluarum ; Virgile est pauvre dans l'in-

vention des motifs. — (6) Exuuias 496 et 507 se trouve déjà *Egl.*, VIII, 94, effigiem 508, *Egl.*, VIII, 76, mola 517, *Egl.*, VIII, 83 et cela atteste combien dans l'*Enéide* Virgile a toujours dans l'esprit les œuvres qui l'ont précédée ; seulement dans l'*Egl.*, VIII, c'est l'effet de réconciliation qui est poursuivi et atteint, ici celui de séparation définitive.

P. 328. (1) VI, 463 sq. nec *credere* quiui Hunc tantum tibi me discessus ferre dolorem correspond à 500 sq. : Non tamen Anna... *credit.* — (2) 503 Ergo iussa parat, vers inachevé et qui pourrait manquer. A une lecture postérieure du IVe livre, Virgile a sans doute ajouté ces mots à la marge en s'apercevant que le texte ne disait pas que les ordres de Didon eussent été exécutés. C'est donc un repentir causé par le souci de la précision. En réalité la chose allait sans dire et l'addition n'est pas nécessaire. — (3) La transition At regina 504 se trouve déjà 1 et 296 ; cf. 529 At non infelix animi Phoenissa; l'art de Virgile se plaît aux oppositions et aux contrastes. — (4) Virgile affectionne ce mot et l'emploie lorsqu'il veut donner une grande idée des choses et agir sur l'imagination ; ici il se peut qu'il ait voulu préparer l'effet de la flamme assez nourrie et assez haute pour être au début du Ve livre vue d'Énée déjà en mer. — (5) 507 rapproché de 496 montre que Didon s'acquitte en partie de ce qu'elle avait chargé Anna de faire ; elle tient à tout régler elle-même ; ensemque relictum, Énée avait naturellement plusieurs épées ; après la scène de rupture, il n'est pas rentré dans la chambre de Didon ; quant à l'effigies c'est sans doute une image fabriquée pour la circonstance et qui était indispensable dans le sacrifice magique en question ; l'effigies anéantie, Énée n'existait plus pour Didon. — (6) 510 Ter centum... deos, les dieux magiques sont innombrables ; 512-516 se terminent par un vers inachevé ; les mots quaeruntur 513, quaeritur 515 sont ici singuliers ; ce n'est point pendant que les rites magiques s'accomplissent mais auparavant qu'il faut se procurer les herbes nécessaires et l'hippomanes. La tirade composée à part par Virgile lorsqu'il se documentait sur les rites magiques — cf. le cas de 486 — a été mise par lui à la marge, attendant les modifications définitives. — (7) 466 in somnis ; tout ce qui est énuméré 453-468 a dû remplir un certain espace de temps. — (8) 524 Cum medio uoluuntur sidera lapsu. — (9) 522-532. Le contraste entre le calme de la nature et l'agitation humaine a été repris par Virgile très brièvement, VIII, 26-27. Apollonios, dont il s'est inspiré, l'a décrit deux fois, *Argon.*, III, 744-751 et IV, 1058-1060. Dans le premier passage, il décrit longuement d'une façon pittoresque tout ce qui se passe pendant la nuit, marins tournant leurs regards vers l'Ourse et Orion, voyageurs et gardiens de portes aspirant au sommeil, mères privées de leurs enfants et tombant dans une morne torpeur, cessation de l'aboiement des chiens par la ville, et il conclut : σιγὴ δὲ μελαινομένην ἔχεν ὀρφνήν. C'est cette fin que Virgile a développée, en laissant de côté les détails pittoresques et observés qui précèdent et en s'inspirant du second passage où Apollonios a insisté sur le repos que produit la nuit, qui fait cesser les travaux humains, εὐνήτειρα Νὺξ ἔργων ἄνδρεσσι, qui fait régner le repos sur toute la terre, κατευκήλησε δὲ πᾶσαν Γαῖαν ; il a amalgamé les deux morceaux en prenant au premier le silence, au second le repos.

P. 329. (1) 531 ingeminant curae, I, 662 sub noctem cura recursat, c'est

le même motif, la nuit rendant les soucis plus poignants. — (2) 532 est imité, avec variation dans l'expression, de Lucr., III, 299 : Nec capere *irarum fluctus* in pectore possunt, et de Catulle, LXIV, 62 : *magnis* curarum *fluctuat* undis. — (3) Eurip., *Méd.*, 502 sqq. reproche à Jason la situation terrible, dans laquelle il l'a mise et qui est sans issue, Νῦν ποῖ τράπωμαι ; πότερον πρὸς πατρὸς δόμους, οὓς σοὶ προδοῦσα καὶ πάτραν ἀφικόμην ; c'est le même mouvement que 534 sqq et une impossibilité analogue quoique différente. Mais le passage que Virgile a délibérément imité, c'est la délibération avec elle-même dans laquelle Ariane, Catulle, LXIV, 177-187, examine la situation qui lui est faite, se rend compte que, de quelque façon qu'elle cherche à en sortir, elle se heurte à des impossibilités et qu'elle n'a plus à attendre que la mort ; naturellement les détails sont différents, mais le cadre est le même : Nam quo me referam ?... ostentant omnia letum. — (4) 542 Laomedonteae sentis periuria gentis, le vers est construit sur le modèle de *G.*, I, 502 : Laomedonteae luimus periuria Troiae. — (5) 547 ut merita es, Didon ne sait pas qu'elle subit une passion que lui a imposée Vénus et à laquelle elle ne pouvait résister, mais elle sait qu'elle a commis une faute et qu'elle doit l'expier par la mort ; d'autre part, Non licuit 550 montre qu'elle sent qu'elle n'a pas pu se conduire comme elle l'aurait dû et qu'il y a eu quelque chose d'anormal ; ut merita es et non licuit ne s'accordent pas et ce trouble de la conscience de Didon est très dramatique.

P. 330. (1) 548-549 sont une allusion directe à la scène des conseils donnés par Anna, lacrimis... meis 548 rappelle lacrimis... obortis 30 ; furentem 548 est un rappel de l'état où elle se trouvait alors, furentem 65 ; il est naturel qu'arrivée au terme Didon se reporte en pensée au début et veuille se rendre compte nettement de ce qui l'a amenée là où elle en est ; toutefois 548-549 interrompent la suite des idées ; 550 se soude exactement à 547, 550-553 apportant une confirmation directe à la conclusion exprimée 547 : Didon n'a plus qu'à mourir, puisqu'il ne lui a pas été permis de vivre dans un veuvage fidèle ; 548-549 ont donc été ajoutés par Virgile à la marge à une lecture postérieure et à sa mort attendaient encore l'introduction définitive dans le texte. — (2) 554 Certus eundi fait un contraste douloureux avec certa mori 564 ; du reste, après cette annonce expresse, on s'étonne qu'Énée doute encore de la mort de Didon, cf. V, 4 sqq. — (3) 558 sq. Omnia Mercurio similis uocemque coloremque Et crinis flauos et membra decora iuuenta, la forme extérieure de ces vers a été reproduite mécaniquement avec les variations nécessitées par les circonstances, IX, 650 sq. Omnia longaeuo similis uocemque coloremque Et crinis albos et saeua sonoribus arma. Virgile dit qu'il avait le même air de visage que lors de la première apparition ; il ne dit pas positivement qu'il eût le même aspect, mais il semble bien qu'il le laisse entendre ; or la première fois il avait pris une forme humaine 277 ; c'est une de ces contradictions légères qui résultent de la composition fragmentaire. — (4) 561 quae te circum stent pericula correspond exactement à la forme homérique, *Od.*, XIV, 270 : περὶ γὰρ κακὰ πάντοθεν ἔστη ; 562 n'est pas à sa place ; en effet 561 avertit Énée qu'il court des dangers, 563 sq. explique quels sont ces dangers ; 563 doit donc suivre immédiatement 561 et ne saurait en être séparé par 562 qui parle de tout autre chose ; il faut donc

de toute nécessité lire : Nate dea, potes hoc sub casu ducere somnos Demens ! nec Zephyros audis spirare secundos, Nec, quae te circum stent deinde pericula, cernis ? Illa dolos, etc. ; 562, il n'est pas question dans la suite de ces Zéphyrs favorables ; V, 2, les Troyens luttent contre le vent du Nord ; on peut admettre que la flotte est sortie du port grâce aux zéphyrs favorables envoyés spécialement par les dieux et qu'une fois en mer elle a trouvé le vent du Nord ; mais il est plus probable que nous avons affaire ici à une de ces contradictions résultant de la composition fragmentaire ; IV, 562, la mention du zéphyr est utile pour décider Énée à partir ; V, 2, l'aquilon donne à la scène quelque chose de sombre et de tragique, qui convient à la situation. — (5) 563 dolos... uersat, II, 62 uersare dolos, locution fixée ; 564 uarioque irarum fluctuat aestu reprend 532 magnoque irarum fluctuat aestu ; Mercure dit donc ici textuellement la vérité, mais il tait la conclusion à laquelle a abouti Didon et lui en substitue une autre. — (6) 569 rumpe moras, IX, 13 rumpe moras omnis, locution fixée. — (7) 570 nocti se immiscuit atrae est reproduit mécaniquement X, 664.

P. 331. (1) 572 Corripit e somno corpus, III, 176 Corripio e stratis corpus, locution fixée avec changement d'un mot. — (2) 575 fugam, 565 non fugis... ?, 430 fugam, 400 fugae, 328 fugam, 281 fuga, c'est la dominante déjà signalée qui réapparaît ; tortosque incidere funis, III, 667 tacitique incidere funem, fin d'hexamètre reproduite mécaniquement. — (3) 576 sancte deorum, Ennius cité par Servius : Juno Saturnia, sancta dearum, correspond à ὅτα θεάων homérique ; 577 quisquis es, IX, 21 sq. sequor omina tanta, quisquis in arma uocas, c'est l'usage romain de laisser un certain vague, quand il s'agit des dieux, de peur de se tromper par trop de précision et de manquer la protection du numen ; ouantes, 543 ouantis, 418 laeti, 295 laeti, c'est une dominante ; les Troyens sont heureux de quitter Carthage ; mais qu'Énée partage cette joie et à ce degré, c'est ce qui cause une impression pénible. — (4) 579 sq. uaginaque eripit ensem Fulmineum se retrouve IX, 441 sq., mais il s'agit là d'un violent coup d'épée qui tue l'adversaire, tandis qu'ici ce n'est qu'un geste théâtral un peu ridicule dans son emphase ; Virgile a imité le passage où Ulysse en pleine bataille s'échappe ainsi du pays des Lestrygons, *Od.*, X, 126 sq., passage imité déjà par Apollon., *Argon.*, IV, 207 sq., lorsque Jason quitte le pays d'Aiétès ; dans les deux cas le danger est pressant et l'on n'a pas le temps de détacher le câble. — (5) 581 Idem omnis simul ardor habet, VII, 394 Idem omnis simul ardor agit, locution et forme métrique fixées ; la forme métrique a été reprise avec variation dans l'expression XI, 377 : sic omnis amor unus habet. — (6) 584-585 sont répétés IX, 459 sq. ; 585 se trouve déjà *G.*, I, 447 ; Furius in primo Annali, cité par Macrobe, *Sat.*, VI, 1, 31, avait dit : Interea Oceani linquens Aurora cubile ; Lucr., II, 143 : Primum Aurora nouo cum spargit lumine terras ; sur la source homérique, cf. Macr. *Sat.*, V, 6, 15. — (7) 587 Aequatis... uelis paraît signifier que tous les navires ont la même quantité de toile dehors, orientée de la même façon, sans doute les voiles carrées avec vent arrière ; la manœuvre est impeccable. Cette régularité indique une décision, un sang-froid — rebus iam rite paratis 555 — qui impressionnent péniblement Didon.

P 332. (1) 591 aduena, mot de mépris également appliqué à Énée,

XII, 261. — (2) 594 Ferte citi flammas, date tela, impellite remos, la structure de l'hexamètre a été reproduite avec les variations imposées par la circonstance IX, 37 : Ferte citi ferrum, date tela, ascendite muros, où ferrum fait presque double emploi avec tela. — (3) 596 impia, 496 impius sont des outrages sanglants pour le pius Aeneas ; 599 subiisse umeris rappelle directement II, 708, et relie les deux passages ; 599 confectum aetate parentem est emprunté à Catulle, LVIII, 119 : confecto aetate parenti. — (4) 600 in undas Spargere, III, 605 Spargite me in fluctus, locution fixée ; c'est le sort que, d'après la tradition la plus répandue, que n'adopte pas Apollonios, Médée a fait subir à son frère Apsyrtos. — (5) 601 absumere ferro se retrouve IX, 494 ; 602, c'eût été la répétition du festin de Thyeste ou de celui de Térée. — (6) 604 sqq. faces in castra tulissem Implessemque foros flammis... memet super ipsa dedissem ; c'est une imitation directe d'Apollonios, IV, 391 sqq., où Médée, craignant d'être livrée par les Minyens Ἕλετο δ' ἥγε Νῆα καταφλέξαι, διά τ' ἔμπεδα πάντα κεάσσαι, Ἐν δὲ πεσεῖν αὐτὴ μαλερῷ πυρί ; or, 603-606 pourraient manquer sans grand dommage pour le monologue de Didon ; c'est pour introduire ici une imitation d'Apollonios, que Virgile les a composés, peut-être après coup.

P. 333. (1) Il est caractéristique de la façon de travailler de Virgile que les imprécations de Didon, si originales et si personnelles, aient leur prototype dans les souhaits de malheur que forme Poseidôn contre Ulysse, *Od.*, IX, 532 sqq., comme le montre l'emprunt du mouvement Ἀλλ' εἰ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι οἶκον εὐκτίμενον καὶ ἐὴν ἐς πατρίδα γαῖαν : si tangere portus Infandum caput ac terris adnare necesse est 612, sq. ; il ne l'est pas moins qu'il ait en même temps sous les yeux les imprécations d'Ariane, Dirae ultrices... nostras audite preces rappelant Catulle, LXIV, 194 sqq. Eumenides... meas audite querelas ; les imprécations suivent immédiatement dans Catulle la délibération d'Ariane avec elle-même que Virgile a utilisée dans le monologue précédent de Didon, découpant ainsi les plaintes d'Ariane pour s'en servir suivant ses besoins. — (2) 612 tangere portus, *G.*, I, 303, portum tetigere carinae, locution fixée ; 614 hic terminus haeret, si c'est là le terme et l'aboutissement fatal, est emprunté à Lucr., VI, 65, atque alte terminus haerens. — (3) 615 Audacis populi ; si l'on rapproche audacis Rutuli VII, 409, audacem... Turnum, IX, 3, audaci Turno, IX, 126, X, 276, on voit combien est étroit le rapport entre ce couplet et la dernière partie de l'*Enéide* ; il n'y a point de doute que, lorsqu'il a été écrit, le plan des dix derniers livres ne fût complètement fixé.

P. 334. (1) 631 Inuisam... abrumpere lucem, VIII, 579 et IX, 497, crudelem abrumpere uitam, locution fixée avec variation de mots. — (2) 635 corpus properet fluuiali spargere lympha ; la purification par l'eau courante était rituelle, II, 719 sq. donec me flumine uiuo Abluero, VI, 635 corpusque recenti Spargit aqua ; 638 Ioui Stygio correspond à Ζεὺς καταχθόνιος, *Il.*, IX, 457, et plus loin, 702, à Diti ; Dis pater, dieu du monde souterrain adoré en Italie, n'était, suivant les anciens, autre que Pluton, le dieu riche. — (3) 391 conlapsa membra, Didon s'est trouvée mal ; 499 elle a pâli en songeant à la mort ; 589 sq. elle s'est meurtri la poitrine et arraché les cheveux, 642 sqq. elle est défigurée et méconnaissable ; l'effet destructeur de la passion

est rendu par une gradation saisissante. — (4) 645 sq. rogos... altos, 685 gradus... altos est préparé par ingenti 505. — (5) 646 ensemque recludit IX, 423, ense recluso, locution fixée. — (6) 647 non hos quaesitum munus in usus, est un rappel amer du passé ; c'est surtout par son courage qu'Énée avait fait impression sur elle, quam forti pectore et armis 11, quae bella exhausta canebat 14 ; elle s'était fait donner son épée comme l'instrument de sa valeur guerrière, dont elle était fière. — (7) 650 nouissima uerba se retrouve VI, 231, dans un tout autre sens ; la forme stylistique fixée peut se prêter chez Virgile à l'expression de choses différentes. — (8) 650 Incubuitque toro, il y a ici chez Virgile une réminiscence de scènes de la tragédie, Soph., *Trach.*, 917 sqq., ἐπενθροῦσ' ἄνω καθέζεν ἐν μέσοισιν εὐναστηρίοις, καὶ δακρύων ῥύξασα θέρμα νάματα Ἔλεξεν..., Eurip., *Alc.*, 175 sq. κἄπειτα θάλαμον εἰσπεσοῦσα καὶ λέχος, ἐνταῦθα δὴ δακρυσε καὶ λέγει τάδε. — (9) 651 exuuiæ, 507 exuuias, 496 exuuiasque, la répétition du mot relie étroitement les trois passages. — (10) 651 dum fata... sinebant se retrouve XI, 701, locution fixée ; ici elle est particulièrement expressive ; Didon a fini par se convaincre que ces événements si douloureux pour elle n'étaient pas l'œuvre des hommes, mais celle du destin et des dieux.

P. 335. (1) 655 Vrbem... statui, I, 573 Vrbem, quam statuo, la répétition de mot relie les deux passages. — (2) 657 sq. Felix, heu nimium felix, si *litora* tantum Numquam Dardaniae *tetigissent* nostra carinae est un rappel direct avec des identités de termes des plaintes d'Ariane, Catulle, LXIV, 173 sq. Juppiter omnipotens, utinam non tempore primo Gnosia Cecropiae *tetigissent litora* puppes. — (3) 659 os impressa toro paraît être une réminiscence formelle d'Apollon., *Argon.*, 26 : Κίσσε δ' ἐόν τε λέχος, mais les circonstances et par suite l'effet pathétique sont différents. — (4) 661 sq. Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto Dardanus ; en effet V, 3 sq., Énée en mer aperçoit les flammes du bûcher ; d'autre part, IV, 640, Didon avait annoncé qu'elle allait y mettre le feu. C'est donc ce qu'elle a fait ; c'est sur un bûcher qui s'allume que se tue Didon, ce qui ajoute à l'effet tragique, bien que Virgile ne souligne pas cet effet. — (5) 664. Serv.-Dan. Non induxit occidentem se, sed ostendit occisam. Et hoc tragico fecit exemplo, apud quos non uidetur quemadmodum fit caedes, sed facta narratur. — (6) 666 Virgile s'est complu à donner à Fama dans le IVe livre un rôle important ; c'en est la fin ; elle annonce la catastrophe, qu'elle a préparée. — (7) 667 sqq. Ce tableau superbe est emprunté à l'*Il.*, XXII, 408 sqq., où il s'agit des lamentations sur le corps d'Hector Ὣμωξεν δ' ἐλεεινὰ πατὴρ φίλος· ἀμφὶ δὲ λαοὶ Κωκυτῷ τ' εἶχοντο καὶ οἰμωγῇ κατὰ ἄστυ· Τῷ δὲ μάλιστ' ἄρ' ἔην ἐναλίγκιον ὡς εἰ ἅπασα Ἴλιος ὀφρύοεσσα πυρὶ σμύχοιτο κατ' ἄκρης . Virgile a ajouté la prise d'assaut par l'ennemi qui paraît bien être dans la pensée d'Homère. — (8) 673 Vnguibus ora soror foedans et pectora palmis se retrouve XII, 871 ; c'est la manifestation extérieure usuelle de la douleur ; cf. *Il.*, XIX, 284 sq. Briséis sur le corps de Patrocle χερσὶ δ' ἄμυσσεν Στήθεά τ' ἠδ' ἀπαλὴν δειρὴν ἰδὲ καλὰ πρόσωπα. — (9) 675-683. Dans ce couplet, les v. 680-681 ont été déplacés par suite d'erreur de copiste ; 677 deserta étonne n'étant préparé par rien ; 680 struxi n'a pas de complément, il est impossible d'aller chercher rogus au v. 676 ; il faut lire : Hoc illud, germana, fuit ? me fraude petebas ? Hoc rogus iste

mihi, hoc ignes araeque parabant ? His etiam struxi manibus patriosque uocaui Voce deos, sic te ut posita crudelis abessem ! Quid primum deserta querar ? etc. ; struxi retrouve son complément au vers qui le précède, rogus, arae; deserta reprend abessem du v. précédent; 680-681 appartiennent sûrement à la première partie du monologue d'Anna, dans laquelle elle exprime ses regrets de n'avoir pas été mise par Didon dans son secret, 675-676, et d'avoir même été associée sans le savoir aux préparatifs de sa mort, 680-681 ; vient ensuite la conquestio usuelle 677-679, 682-683 ; enfin elle songe à secourir sa sœur. Tout cela se suit très naturellement. — (10) 682 populumque patresque, IX, 192 populusque patresque, expression romaine officielle. — (11) 690 sq. Apollon., *Argon.*, III, 654 sq., qu'on rapproche d'habitude, n'offre qu'un rapport tout extérieur et la circonstance est toute différente. — (12) 692 Quaesiuit caelo lucem ingemuitque rappelle directement 631 Inuisam quaerens quam primum abrumpere lucem ; c'est un mouvement involontaire qui porte Didon à rechercher la lumière ; c'est le réveil de sa volonté qui l'a fait gémir de la retrouver. Si Virgile a songé à Ennius, cité par Serv., X, 396 : Semianimesque micant digiti lucemque requirunt, il aurait imité ici le second hémistiche, ailleurs, X, 396, le premier ; l'effet pathétique de 692 lui appartient en tout cas en propre.

P. 336. (1) 700 sq., cf. V, 609 : Illa uiam celerans per mille coloribus arcum. — (2) Virgile emprunte à Euripide, un de ses poètes favoris, l'idée provenant sans doute d'une tradition populaire que le mort est une victime dévouée au dieu infernal et qu'il fallait pour qu'elle fût acceptée par le dieu qu'on offrît à celui-ci une boucle de ses cheveux, comme on coupait quelques poils sur la tête des victimes animales avant le sacrifice, *Alc.*, 73 sq. Θάνατος. Ἥ δ' οὖν γυνὴ κάτειsιν εἰς Ἄιδου δόμους· Στείχω δ' ἐπ' αὐτήν, ὡς κατάρξωμαι ξίφει· Ἱερὸς γὰρ οὗτος τῶν κατὰ χθονὸς θεῶν Ὅτου τόδ' ἔγχος κρατὸς ἀγνίσῃ τρίχα.

CHAPITRE VI

LE CINQUIÈME LIVRE DE L' « ÉNÉIDE »

Traversée de Libye en Sicile. Accueil d'Aceste (1-41). — **1.** Le V^e^ livre est étroitement relié au IV^e^ ; les événements par lesquels il débute sont simultanés avec ceux qui terminent le IV^e^ — *interea* 1 — ; un certain nombre de termes identiques marquent le rapport et prouvent que, lorsque Virgile a écrit le V^e^ livre, le IV^e^ était composé et qu'il a voulu y renvoyer le lecteur (1).

Les premiers vers ont une couleur nettement romantique ; l'Aquilon noircit les flots (2) ; Énée, ferme dans sa résolution et déjà en pleine route, ne peut s'empêcher, malgré l'indifférence que lui a prêtée Virgile, de regarder Carthage qu'il laisse derrière lui ; il voit s'élever, lugubrement visibles par un temps sombre, des flammes, qu'il ignore être celles du bûcher de la malheureuse Didon, et cela paraît aux Troyens — *Teucrorum* 7 — d'un triste présage. Virgile aurait pu distinguer ici — c'était le cas — Énée de la collectivité et lui attribuer autre chose que de vagues pressentiments ; il avait été suffisamment prévenu. Ceci est du reste parfaitement conforme à l'attitude qu'il a au IV^e^ livre.

Une fois qu'on est en pleine mer, le temps s'assombrit encore et un grain s'annonce (3) ; c'est la troisième fois que la tempête détourne les Troyens de leur route ; le motif a donc déjà servi et est un peu usé. Comme sûrement au I^er^ livre, vraisemblablement au III^e^, nous sommes ici en présence d'une intervention divine ; Énée cette fois le soupçonne (4), mais Virgile ne dit pas quelle est la divinité qui agit. Palinure, qui est un pilote expérimenté, voit venir la bourrasque ; il est fort inquiet de ce qui va se passer et fait exécuter la manœuvre de parer au grain. Cette manœuvre est fort judicieuse et décrite avec une grande précision technique. On est parti de Carthage par un vent du Nord, qui n'est pas très favorable pour aller

en Italie ; on peut pourtant le remonter ; mais, quand on arrive par le travers de la Sicile, il y a une saute de vent ; le vent se met à souffler de l'Ouest en tempête ; il faut donc virer de bord ; pour faciliter la chose, Palinure fait border les avirons et changer l'orientation de la voilure (1) ; on essaie de s'élever au vent — *obliquat... sinus in ventum* 16 — en naviguant au plus près ; mais le vent est trop fort, on est drossé par l'ouragan et on dérive — *Nec nos obniti contra nec tendere tantum Sufficimus* 21 sq., *frustra cerno te tendere contra* 27 — ; il est impossible par un temps pareil d'atteindre l'Italie. Palinure n'est que le timonier ; il a tout fait jusqu'à présent pour tenir la route prescrite ; devant l'impossible, il s'adresse au capitaine qui est Énée en lui demandant d'en changer (2) ; il n'y a qu'à laisser porter et à fuir devant le vent ; c'est ce qu'Énée autorise (3) ; le vent qui souffle toujours de l'Ouest est justement le bon vent pour aborder en Sicile — *secundi... zephyri* 32 ; peut-être a-t-il molli dans le voisinage de la terre — et les Troyens sont joyeux (4) de se retrouver à un mouillage qu'ils connaissent, celui de Drépane.

Les Troyens ont donc encore une fois manqué l'Italie ; mais ce n'est qu'un retard momentané et cette fois le détour est le bienvenu. Au III^e^ livre, le principe directeur de Virgile dans les pérégrinations des Troyens était de les amener le plus possible chez des parents et des amis. Or, parmi les raisons que fait valoir Palinure pour obtenir la permission de changer la route, figure celle que la Sicile est le pays d'Eryx, le frère d'Énée (5), et si Énée — *pius Aeneas* 26 — entre avec plaisir dans ses vues, c'est qu'il songe qu'il va retrouver en Sicile Aceste le Dardanien et que le pays renferme les ossements de son père Anchise. Le sauvetage d'Anchise a occupé la fin du II^e^ livre ; au III^e^, Anchise assiste Énée et parfois l'éclipse dans la conduite de l'expédition ; le V^e^ va être en partie consacré à sa mémoire. Aceste (6) y joue également un rôle important, puisque c'est pour lui qu'on va fonder la ville d'Acesta ou Ségeste, dont il sera l'éponyme. A peine a-t-il aperçu non sans étonnement du haut de la montagne la flotte de ses compatriotes, qu'il accourt ; il est prévenant et plein de bons sentiments (7), comme il convient à un personnage virgilien ; il se souvient de leurs ancêtres communs ; il les félicite de leur retour et leur offre joyeusement une hospitalité rustique — *gaza... agresti Excipit* 40 sq. — qui fait contraste avec l'hospitalité princière de Didon. Naturellement, pour que la fondation de Ségeste dont il sera roi change sa situation, il faut que sa situation soit modeste. Virgile le représente donc comme un montagnard d'aspect assez sauvage, avec ses deux javelots et sa peau d'ourse de Libye (8) ;

il vit d'une vie large mais rustique ; il a des troupeaux, mais ces troupeaux il les élève dans les forêts (1) ; ce sera donc un singulier relèvement pour lui que de régner sur une ville policée. Cela ne s'accorde pas avec les détails que donne Virgile sur sa personne au Ier livre, où il possède déjà des villes dont il est le roi, où il cultive des vignobles dont il offre le vin aux Troyens à leur départ (2). Ceci montre que lorsque Virgile a écrit au Ier livre, qui se révèle par là comme antérieur au Ve, les passages concernant Aceste, il n'avait pas encore fixé nettement dans son esprit le rôle qu'il lui attribuerait plus tard.

Annonce des jeux. Sacrifice à Anchise (42-103). — **2.** Dès le lendemain matin, Énée convoque ses compagnons ; ils ont abordé à un port naturel (3), celui de Drépane où Anchise est mort, et ils ont campé sur le rivage ; c'est là qu'Énée leur parle, du haut d'un tertre — *tumuli ex aggere* 44 (4) —, suivant l'usage des généraux romains haranguant leurs soldats. Son discours est simple, solennel, religieux ; il contient tout ce qui est nécessaire à la circonstance ; cette appropriation exacte du ton et du fond des discours est un des traits caractéristiques de l'art de Virgile. Par la façon même dont il s'adresse à ses compagnons, ces grands Dardanides dont la race remonte au sang des dieux (5), Énée inaugure le ton grave qu'il va prendre. C'est bientôt l'anniversaire (6) du jour où ont été confiés à la terre les restes de son divin père — *diuini* 47 — et où on lui a élevé des autels funéraires — *maestas* 48 mot consacré (7) qui souligne la tristesse du deuil. Ce jour sera toujours pour lui un jour à la fois cruel et entouré de respect qu'il célébrerait dans les pays les plus barbares et les plus hostiles en renouvelant les vœux annuels, en conduisant une procession solennelle, en chargeant les autels d'offrandes ; la largeur de l'énumération correspond au sérieux de sa piété. Or voici qu'on se trouve, sans doute par la volonté des dieux, près du tombeau même d'Anchise et dans un pays ami (8) ; il faut donc célébrer joyeusement cet anniversaire, tâcher d'obtenir des vents favorables et la permission de renouveler chaque année ce sacrifice dans la ville que les Troyens fonderont et où s'élèvera un temple d'Anchise. Ceci est le point capital et l'aboutissement nécessaire du discours d'Énée ; les Troyens sont partis de Libye pour aller en Italie ; or, surpris par des vents contraires, ils ont dû relâcher en Sicile ; pour arriver au terme du voyage, il faut qu'ils demandent des vents favorables, et, comme Anchise est divinisé, son intervention peut les leur faire accorder ; il est du reste personnellement intéressé à la chose, puisque c'est seulement s'ils arrivent en Italie que les Troyens construiront la ville où il aura son temple et un culte régu-

lier [1]. La seconde partie du discours d'Énée est consacrée à fixer l'ordre et les détails de la cérémonie qui va avoir lieu. Il y aura d'abord des *epulae* qui dureront jusqu'au neuvième jour. C'est Aceste le Troyen qui en fournira la matière, soit deux bœufs [2] par navire ; au festin seront associés et les pénates troyens et les pénates d'Aceste : ce sera donc une fête commune aux deux peuples, que Virgile tient dans tout ce livre à rapprocher dans une union fraternelle. A l'issue des *epulae*, le neuvième jour [3] il y aura des jeux dont Énée trace le programme : d'abord des régates réservées aux Troyens — *Teucris* 66 — ; puis des épreuves ouvertes à tout le monde — *cuncti* 70 —, Siciliens aussi bien que Troyens, qui se disputeront les récompenses, course à pied, lancement du javelot [4] et tir à l'arc, combat du ceste [5] ; ici encore les deux nations fraterniseront. En terminant, Énée fait ressortir le caractère religieux de la cérémonie ; il prescrit d'observer le silence et de se couronner de feuillage.

Il donne l'exemple en ceignant lui-même son front du myrte maternel [6] qui convient ici d'autant mieux qu'il s'agit d'honorer Anchise, l'époux de Vénus ; il est imité par Helymus [7], par le vieil Aceste, c'est-à-dire par les deux principaux Siciliens, puis par Ascagne que nous n'avons pas vu depuis la chasse, mais qui a joué un rôle important dans le dénouement du IVe livre, puisque c'est surtout pour ne pas lui faire tort qu'Énée a quitté Carthage, enfin par le reste des assistants [8]. Escorté par une foule nombreuse [9], il se transporte alors du rivage, où s'est tenue l'assemblée, au tombeau d'Anchise. Là, une cérémonie a lieu, d'un caractère imposant, dont les rites sont décrits avec la précision que Virgile apporte toujours en pareil cas ; d'abord la libation : Énée verse à terre — car il s'agit du monde souterrain — deux coupes de vin pur, deux coupes de lait frais, deux coupes du sang des victimes [10], qu'on a immolées sur ces entrefaites ; il jette des fleurs couleur de pourpre [11] ; puis il adresse un salut ému [12] aux cendres de son père [13] qu'il regrette de n'avoir pu emmener jusque dans cette Italie qui lui est marquée par le destin [14], aux bords du Tibre ausonien, encore mystérieux pour lui [15]. Alors des profondeurs du tumulus sort un serpent qui n'est pas un serpent ordinaire ; il est énorme — *ingens* 85 — ; les taches bleu-sombre de son dos [16] l'or resplendissant de ses écailles rappellent l'arc-en-ciel [17]. Énée est stupéfait — *obstipuit* 90. Le serpent goûte aux offrandes placées sur les autels, puis, sans avoir fait aucun mal, rentre dans le tumulus. Énée se demande si c'est là le génie du lieu ou le serviteur de son père [18] ; il reprend le sacrifice, immole deux brebis de deux ans, deux pourceaux, deux jeunes taureaux noirs —

c'est le *suoue taurile* romain — ; il verse encore du vin et évoque les mânes d'Anchise. A leur tour ses compagnons apportent joyeusement leurs offrandes, immolent de jeunes taureaux ; puis on fait rôtir les viandes et, couchés sur l'herbe (1), on se livre au festin, qui inaugure les *epulae* annoncées plus haut.

La scène avec ses rites spéciaux, qui sont ceux de la religion romaine (2), a beaucoup de grandeur et de simplicité. L'âme d'Anchise, solennellement invoquée, va présider aux jeux qui seront donnés en son honneur et qui sont joyeux, puisqu'il ne s'agit plus de pleurer un mort, mais de fêter un héros. Virgile a su le rendre présent.

Les jeux. Exposition des prix (104-113). — **3.** Les jeux célébrés à l'anniversaire de la mort d'Anchise sont imités directement de ceux donnés par Achille au XXIII^e^ chant de l'*Iliade* après la crémation de Patrocle. C'était là un motif épique que Virgile ne pouvait pas négliger. Il ne l'a peut-être inséré qu'à la réflexion, si, comme il semble, dans son plan primitif, le séjour d'Énée à Carthage ne remplissait que les derniers mois de l'hiver et si, par conséquent, une année ne s'était pas écoulée au moment où celui-ci se retrouvait en Sicile. Quoi qu'il en soit, l'intérêt pour nous est d'étudier sur une large échelle comment Virgile imite l'*Iliade* et en quoi son art diffère de l'art homérique. D'une façon générale il a innové et élagué. La course de chars a été remplacée par des régates, peut-être parce que les Troyens n'avaient point apporté avec eux sur leurs navires leurs chars de combat, ce qui était une raison de vraisemblance, mais sans doute aussi par souci de l'originalité. L'idée des régates a pu être suggérée à Virgile par le goût qu'avaient les Romains pour les naumachies. Il a de plus ajouté un divertissement purement romain, le *ludus Troiae*, qui ne correspond à rien dans l'*Iliade*. D'autre part, il a réduit le nombre des épreuves ; il y en a huit dans l'*Iliade* : course de chars, pugilat, lutte, course à pied, combat sous les armes, lancement du poids, tir de l'arc, jet du javelot ; cinq seulement chez Virgile, dont trois, le pugilat, la course à pied, le tir à l'arc sont empruntées à l'*Iliade*, les régates et le *ludus Troiae* étant des innovations. Si Virgile a abrégé, c'est qu'il a voulu éviter la monotonie et qu'il a mieux aimé concentrer l'intérêt sur un petit nombre de scènes que de le disperser sur un trop grand et qu'il ne s'est pas proposé de représenter tous les sports. L'attrait de ces exercices est du reste pour lui moins sportif qu'humain ; son but n'est pas de nous donner au point de vue professionnel des modèles du bon sport, mais de nous montrer des hommes en proie à des sentiments ardents, de développer une psychologie dans la tension physique et de décrire des âmes

en même temps que des corps en action. Le public lui-même exprime à chaque instant ce qu'il sent ; il vibre, manifeste, intervient. Ce n'est pas une masse inerte qui regarde, c'est une foule vivante, remuée par des sensations exaltées ; tout est emporté dans un mouvement fiévreux, qui entraîne acteurs et spectateurs. Comme Achille, Énée se borne à un rôle de direction et ne figure point parmi les concurrents ; son attitude est pourtant différente de celle d'Achille. Achille annonce successivement les épreuves et distribue les prix, le tout d'une façon assez monotone ; Énée est plus actif, plus occupé ; il se multiplie, se mêle intimement au mouvement général. Virgile s'est donné beaucoup de peine pour qu'il soit toujours en scène et participe le plus possible à ce qui se passe.

Le jour fixé est arrivé — *expectata* 104 — ; il est très attendu, ce qui nous prévient qu'il s'agit de quelque chose d'extraordinaire et qui pique la curiosité. La renommée et le nom d'Aceste ont attiré les peuples voisins ; c'est toute la Sicile qui s'est levée et qui est évoquée devant nous, comme le sera plus tard le Latium. La Sicile fait presque partie de l'Italie ; les Romains s'y sont battus pendant les guerres puniques et y ont trouvé des sympathies et des appuis ; elle joue un rôle dans leur histoire. Virgile considère comme une partie importante de sa tâche de la présenter au lecteur et de ne point fixer uniquement, comme dans ce qui précède, l'attention sur les Troyens.

La réunion joyeuse a lieu sur le rivage [1] ; on est curieux de voir les compagnons d'Énée [2] ; d'aucuns viennent pour lutter ; c'est du rivage qu'on assistera aux régates, mais, derrière le rivage, il y a des collines boisées — *nemus, colles* 149 sq. —, et, entre les collines, un cirque naturel [3] où auront lieu les autres épreuves. Dans ce cirque sont exposées les récompenses [4] ; de même dans l'*Iliade*, XXIII, 259 sq., Achille fait d'abord apporter les objets destinés aux prix ; dans ce cirque naturel, on a ménagé une levée de terre qui le partage dans sa longueur, comme les cirques romains, et c'est de là — *medio... aggere* 113 — que, comme à Rome, la trompette annonce l'ouverture des jeux [5].

Régates (113-285). — **4.** D'abord les régates : quatre navires ont été choisis avec soin dans toute la flotte comme pouvant se mesurer à chances égales — *pares* 114 —, quoique très différents ; si Virgile voulait avant tout faire du sport, il insisterait là-dessus, puisqu'il n'y a pas de handicap ; il ne nous donne que des renseignements insuffisants [6] ; un seul de ces navires étant mentionné comme une trirème, et des birèmes figurant ailleurs dans la flotte d'Énée, on

peut supposer que les autres sont des birèmes. Ces navires sont désignés par l'emblème, le παράσημον, qu'ils portaient à l'avant ; ce sont la « Baleine », *Pristis*, capitaine Mnestheus, la « Chimère », *Chimaera*, capitaine Gyas, le « Centaure », *Centaurus*, capitaine Sergestus et la « Scylla », *Scylla* (1), capitaine Cloanthus. Par un jeu assez enfantin d'étymologies, Virgile fait de trois de ces capitaines les ancêtres de trois grandes familles romaines, de celles qui prétendaient descendre des Troyens et formaient une aristocratie dans l'aristocratie (2). Mnestheus (μεμνῆσθαι) des Memmii (memor), Sergestus des Sergii, Cloanthus des Cluentii ; il omet les Geganii, qui, d'après Servius 117, prétendaient descendre de Gyas, mais qui étaient éteints à la fin de la République.

L'endroit du virage est décrit d'une façon pittoresque ; c'est une plate-forme rocheuse — *campus* 128 —, submergée par grosse mer (3), refuge préféré des mouettes (4) par temps calme (5), où Énée a fait dresser une yeuse verdoyante (6). On tire au sort les places. Les capitaines ont revêtu leurs costumes magnifiques, pourpre et or, ce qui est pour Virgile le nec plus ultra du luxe ; les équipages, couronnés de feuillage de peuplier, le haut du corps nu et frotté d'huile, palpitent du trac et du désir de la gloire (7) ; c'est là un premier trait psychologique.

Au signal retentissant donné (8) par la trompette, les rameurs, poussant le *clamor nauticus* (9), donnent tout leur effort ; ce n'est peut-être pas très habile au point de vue sportif, mais cela nous vaut un tableau superbe de la mer écumante, bouleversée par les rames et par les éperons à trois pointes (10) et une belle comparaison avec une course de chars. Naturellement le public sensible au spectacle extérieur est enthousiasmé par un si beau départ ; il applaudit, il frémit ; chacun encourage son champion ; le bruit des voix répercuté par les collines retentit et roule dans les bois et sur le rivage (11). Tout cela est animé, impressionnant. Au milieu de ce tumulte et de ces grondements, Gyas (la Chimère) prend la tête suivi de près par Cloanthus (la Scylla), dont l'équipage de nage est meilleur, mais le navire plus lourd. Également distancés, Mnestheus (la Baleine) et Sergestus (le Centaure) se livrent une lutte sévère, sans parvenir à se lâcher (12).

C'est au virage qu'on attend les concurrents ; c'est là qu'est la manœuvre délicate, où l'on peut faire preuve d'habileté et prendre un avantage décisif. C'est ici en effet que Virgile donne à l'épreuve un caractère dramatique. Gyas, qui tient la tête, a pour timonier, un vieux marin très prudent, Menoetès, qui ne veut pas que son navire

touche sur une roche sous-marine et qui aime mieux prendre le virage large. Talonné par Cloanthus et craignant de voir la victoire lui échapper, Gyas commande à Menoetès d'appuyer à bâbord et de doubler le but de très près. Mais Menoetès n'en fait qu'à sa tête et, tandis que Gyas crie de nouveau son ordre en voyant Cloanthus tout près de lui et plus rapproché du but, celui-ci saisit l'occasion, passe entre la Chimère et le rocher, et prend l'avance. Gyas entre dans une rage que Virgile décrit de la façon la plus énergique (1) ; les larmes lui montent aux yeux, il jette son timonier par-dessus bord, oubliant toute convenance — *decorisque sui* 174, ceci est bien virgilien — et le salut de ses compagnons — *sociumque salutis* 176 ; on ne voit pas trop en quoi il est compromis —, et il saisit lui-même la barre, en excitant ses rameurs et en mettant le cap sur le rivage. Ici un épisode humoristique : revenu du fond de l'eau, les vêtements trempés, le vieux Menoetès se hisse au sommet du rocher, s'assied au sec et rend l'eau salée qu'il a bue (2). Tout cela amuse énormément et fait rire les Troyens — *Teucri* 181 —, sûrement les spectateurs du rivage, car les équipages des navires ont autre chose à faire ; mais les spectateurs sont un peu loin pour percevoir les détails de la scène.

L'épisode a une suite : les deux derniers concurrents voyant Gyas retardé conçoivent l'espoir de le passer et engagent une lutte acharnée ; Sergestus (le Centaure) prend l'avance, mais seulement d'une demi-longueur. Mnestheus (la Baleine), parcourant la coursive qui se trouve au milieu du navire, adresse à ses rameurs des exhortations enflammées (3), leur rappelle les preuves de vigueur qu'ils ont données dans les circonstances les plus critiques (4) ; si, bien malgré lui, il n'aspire plus à la première place, qu'ils s'épargnent au moins la honte d'arriver les derniers. Ses matelots ont du cœur ; ils déploient toute leur énergie ; les coups d'aviron font trembler le navire qui est soulevé ; leur souffle est pressé, la sueur les inonde. Tant de vaillance est récompensée par le sort. Sergestus essaie de renouveler la manœuvre qui a réussi à Cloanthus, mais elle lui est funeste (5) ; il n'a pas l'espace nécessaire et prenant le virage trop court, s'échoue sur les brisants, ce qui donne jusqu'à un certain point raison à Menoetès. L'échouage est décrit avec une précision pittoresque ; les rameurs se lèvent et, en poussant de grands cris, ils arrêtent — sans doute en sciant — l'élan du Centaure, essaient de le dégager avec des perches ferrées et des crocs et recueillent les avirons brisés qui sont tombés à l'eau (6). Cependant Mnestheus tout joyeux et encouragé par le succès, fait force de rames, invoque les vents qui, même dans une course à la rame, sont un appoint

appréciable surtout pour de gros navires, et, le but doublé, vogue rapidement en pleine mer (1).

Il abandonne à son sort Sergestus qui, se débattant sur le rocher et dans les bas-fonds, appelle en vain au secours et essaie de continuer la course bien qu'il ait des avirons brisés ; puis il passe sans peine la Chimère qui a perdu son timonier (2) — il ne semble pas que Gyas qui l'a remplacé soit bien habile. N'ayant plus devant lui que Cloanthus dont il se rapproche, il conçoit maintenant l'espoir, qui tout à l'heure lui paraissait irréalisable, d'enlever la première place. On voit combien l'intérêt est habilement ménagé ; le navire qui était naguère le dernier menace actuellement le navire de tête et a des chances pour gagner. Le public s'enthousiasme, prend parti pour Mnestheus, l'encourage, les cris redoublent et font retentir l'air. Les équipages des deux rivaux se disputent la victoire avec une énergie farouche. Celui de la Scylla ne veut pas se laisser arracher une gloire qu'il juge acquise et mourrait plutôt que de se voir déshonoré (3) ; celui de la Baleine, excité par le succès, croit que rien ne lui est plus impossible. Peut-être arriveraient-ils ensemble, si Cloanthus tendant les deux mains vers la mer (4) ne promettait aux dieux des flots (5) par un vœu précis, circonstancié, conçu dans les termes les plus exacts, de leur sacrifier un taureau blanc. Ceux-ci l'entendent dans leurs demeures profondes. Portunus lui-même, de sa grande main, imprime à la Scylla une vitesse (6) miraculeuse et celle-ci arrive première au port.

La course est très mouvementée et paraît imaginée surtout pour la satisfaction du public : départ impétueux et impressionnant, au virage fausse manœuvre qui modifie l'ordre des concurrents, épisode amusant, le bain forcé de Menoetès, puis lutte énergique entre deux concurrents, terminée par un accident inattendu, émouvant, qui met l'un d'eux hors de cause, à la fin le premier, qui paraissait avoir course gagnée, menacé par le dernier qui surgit derrière lui et encore une lutte sévère ; tout cela est palpitant et fait pour passionner. Aussi le public s'intéresse-t-il prodigieusement à ce qu'il voit ; c'est un public vibrant qui suit l'action avec ardeur, qui prend parti, qui manifeste ses sentiments, qui applaudit, pousse des cris, rit, quand la circonstance le comporte ; tout cela est animé et bruyant. Les acteurs sont naturellement plus enfiévrés encore que le public ; les équipages ne sont pas des automates qui vont donner un travail mécanique ; ils sont possédés de l'amour de la gloire ; ils veulent vaincre ; ils dépensent leurs forces physiques sans compter et celles-ci sont décuplées par l'exaltation morale. Les capitaines sont encore plus enflammés ;

Gyas pleure de rage, quand il voit son timonier compromettre sa chance, Mnestheus enlève ses rameurs par ses exhortations ardentes, et Cloanthus se tourne vers les dieux pour que la victoire ne lui échappe point. La description de la course, qui est le sujet matériel, n'est qu'un prétexte à l'expression des passions humaines les plus excitées et les plus nobles. Au point de vue sportif, le succès revient aux meilleurs ; Gyas perd la course par la prudence excessive de son timonier, Sergestus par sa témérité ; Cloanthus la gagne par une manœuvre hardie et périlleuse, Mnestheus monte au second rang en profitant habilement lui aussi d'une faute de l'adversaire ; entre les deux meilleurs, ce sont les dieux qui décident ; Cloanthus a en plus pour lui la piété ; l'intention de Virgile est bien manifeste.

Il ne reste plus qu'à décerner les prix ; le fils d'Anchise — *satus Anchisa* [1] 244 —, qui est un homme diligent, s'en acquitte en conscience. Cloanthus est proclamé vainqueur solennellement ; les équipages ne sont pas oubliés ; ils auront une double ration de viande et de l'argent. Les capitaines sont particulièrement distingués [2] : à Cloanthus une chlamyde tissée d'or [3] entourée d'une double bordure de pourpre [4], dans laquelle figure un tableau [5] en deux compartiments [6], que Virgile décrit suivant le principe d'après lequel il juge les œuvres d'art, c'est-à-dire en signalant le mouvement, le pathétique, le rendu de la vie ; c'est d'abord la chasse, puis le rapt de Ganymède [7] ; ce qui frappe dans la première scène c'est la fougue du jeune chasseur, sa respiration haletante que l'artiste a su exprimer ; dans la seconde, l'inutile désespoir des vieillards chargés de veiller sur lui et qui tendent les mains au ciel — le geste a de l'ampleur — tandis que les chiens aboient en l'air. C'est là de l'art ému et parlant, celui qu'aime Virgile. Le second prix est une cotte de mailles, dans laquelle est inséré un triple fil d'or [8] ; elle a une histoire : deux serviteurs la portent à peine ; or, Énée vainqueur en a dépouillé Démoléos sous les murs de Troie [9] ; c'est une occasion pour Virgile de mentionner un exploit d'Énée et de donner du prix à l'objet par le rapport avec celui qui le donne [10]. Le troisième prix consiste en deux chaudrons de cuivre et en coupes d'argent ciselé.

Défilé des vainqueurs qui se pavanent la tête ceinte de bandelettes de pourpre et tout fiers de leurs récompenses — *opibus... superbi* [11] *ibant* 268 sq.. Cependant Sergestus, s'étant dégagé à grand peine du récif sur lequel il a échoué [12], ramène, ridicule et sans gloire, son navire qui n'a plus qu'un rang de rames [13] ; celui-ci est comparé à un serpent sur lequel a passé la roue d'une voiture ou qui a été grièvement blessé d'une pierre par un voyageur [14] ;

il s'avance lentement et entre pourtant au port à pleines voiles (1). Énée accorde à Sergestus le prix réservé au quatrième (2), une esclave crétoise, Pholoé, habile dans les travaux de Minerve et allaitant deux jumeaux. Il le récompense ainsi d'avoir en partie réparé sa faute, sauvé son navire et ramené ses compagnons ; il pourrait être plus sévère. Il est pitoyable au malheur — c'est un trait de caractère.

Virgile ayant substitué à la course de chars de l'*Iliade* une épreuve totalement différente, on pourrait croire au premier abord, qu'il a négligé absolument le morceau homérique, pour en composer un qui fût tout à fait original ; ce serait mal connaître ses procédés de travail ; au contraire, il a fait au passage homérique tous les emprunts que comportait la diversité des sujets. La fixation du but et le tirage au sort des places s'imposait dans les deux épreuves et la description du but était nécessairement très différente : il n'y a donc point là d'imitation directe ; mais, bien que le développement de l'élément psychologique et sentimental soit un des traits originaux de Virgile, le battement de cœur des rivaux au départ provient d'Homère ; Homère l'attribue aux chefs, qui naturellement sont seuls dans l'épreuve, Virgile aux équipages, qui se considèrent comme non moins intéressés à la victoire que les commandants des navires ; Virgile a du reste souligné expressément son intention de ne pas abandonner les traces d'Homère en comparant au départ l'allure des navires à celle des chars lancés dans la carrière, ce qui évidemment ne s'imposait pas très nécessairement (3). Lorsque Mnestheus veut passer Sergestus, il adresse à ses hommes une harangue ; dans l'*Iliade*, quand Antilochos a l'espoir de passer Ménélas, il encourage ses chevaux ; on ne s'attendrait point à ce que ce discours à des chevaux ait pu fournir quelque chose à un discours à des hommes ; pourtant Virgile en a tiré un trait : Mnestheus renonce à la première place et ne prétend qu'à la seconde, comme Antilochos (4). Sergestus brise son navire au virage, Eumélos est mis hors de course parce que le joug de son char est cassé ; les deux accidents ont une cause très différente, le premier une fausse manœuvre de l'intéressé, le second une intervention haineuse d'Athéné ; il semble bien pourtant que l'idée première soit venue à Virgile de l'*Iliade* ; en tout cas, à la fin de la course, Sergestus ramène son navire avarié, comme Eumélos son char endommagé, et Achille fait quelque chose pour le concurrent malheureux, comme Énée pour Sergestus, avec plus de raison, puisqu'il n'y a pas de sa faute. Dans la lutte finale entre Cloanthus et Mnestheus, celui-ci est sur le point de faire course nulle ; dans l'*Iliade*, Antilochos aurait peut-être dépassé Ménélas, s'il avait eu

plus d'espace devant lui (1) ; mais, dans l'*Iliade*, ce n'est que la seconde place qui est disputée, dans l'*Enéide*, la première, ce qui est évidemment plus intéressant. Cloanthus doit sa victoire en définitive non seulement à ses qualités personnelles, mais à la protection des dieux ; or, dans l'*Iliade*, si Diomède remporte la victoire, c'est parce qu'Athéné prête à ses chevaux une vigueur qui la lui assure et l'accident arrivé à Eumélos provient de ce qu'il n'a pas prié les dieux. La prière de Cloanthus est imitée du reste de la prière d'Ulysse dans la course à pied et obtient le même résultat favorable. Ainsi Virgile ne se contente pas d'imiter dans ses régates la course de chars, il y transporte un motif de la course à pied homérique, tandis que d'autre part, dans sa course à pied, il utilise de nouveau la course de chars homérique, suivant son usage de découper ses modèles en morceaux dont il fait l'usage utile à ses besoins. En ce qui concerne la nature des prix des régates, le second est une cotte de mailles conquise sur le champ de bataille par Énée ; Achille, dans la course de chars, donne comme prix de consolation à Eumélos une cuirasse dont il a lui aussi dépouillé un ennemi (2) ; le quatrième prix des régates est une esclave habile dans les travaux manuels, comme le premier de la course de chars (3) ; le troisième prix des régates est constitué en partie par deux chaudrons, le deuxième de la course de chars consiste en un chaudron (4) ; et le talent d'argent à partager entre les équipages provient sans doute des deux talents d'or, quatrième prix de la course de chars. Ainsi la course de chars transparaît çà et là comme le modèle suivi de loin derrière les régates, qui sont pourtant tout autre chose.

Course à pied (286-362). — **5.** Le lieu de l'action se déplace ; il ne changera plus pendant toute la durée des jeux. Les spectateurs ont assisté du rivage aux régates ; les régates terminées (5), le pieux Énée — *pius Aeneas* 286 ; il rend à son père des honneurs funèbres — se dirige vers une dépression gazonnée — *Gramineum in campum* 287 — qu'entourent des collines boisées, dont il a déjà été question (6), et qui la séparent du rivage ; c'est là qu'est le cirque, où ont été exposées les récompenses (7), et autour duquel les collines forment amphithéâtre. Il refait donc le chemin qu'il a fait neuf jours auparavant, quand il a été du rivage au tombeau d'Anchise (8) ; que le tombeau d'Anchise soit bien dans le cirque naturel où vont désormais être célébrés les jeux, c'est ce que Virgile dit expressément, lorsqu'Eumélus vient annoncer à Énée l'incendie des navires — *Nuntius Anchisae ad tumulum cuneosque theatri* (cf. 288 : *mediaque in ualle theatri*) *Incensas perfert nauis Eumelus* 664 sq. Que, sauf les régates qui forcément ont lieu en mer, les jeux en l'honneur d'Anchise soient célébrés

près de son tombeau, cela va de soi et il n'y a aucune raison pour qu'Anchise n'ait pas été enterré à une certaine distance du bord de la mer. L'accident qui arrive dans la course à pied à Nisus, lorsqu'il glisse sur le sang des victimes, a lieu auprès du monument d'Anchise et les *caesi... iuuenci* 329 sq. sont justement les victimes qui ont été mentionnées plus haut comme lui étant sacrifiées — *mactantque iuuencos* [1] 101. Au point de vue topographique, tout cela est parfaitement clair.

Énée prend place sur une estrade élevée — *exstructoque resedit* 290 — comme un magistrat romain et invite les concurrents à se présenter [2]. On répond en foule à son appel, les Siciliens, puisque c'est une épreuve qui leur est ouverte, et les Troyens. C'est en réalité une course internationale ; Virgile énumère dans l'ordre où ils se présentent trois Troyens : Nisus, Euryale [3], Diorès, fils de Priam, un Arcadien et un Acarnane, Salius et Patron [4], deux jeunes Siciliens — la course à pied est une épreuve de jeunes [5]. Helymus et Panopes, celui-ci inconnu d'ailleurs, enfin une foule anonyme ajoutée là pour étoffer la chose [6], tandis que dans l'*Iliade* il n'y a que trois engagements. Énée n'avait point parlé au début des régates ; pour varier la forme et parce qu'il a quelque chose de nouveau à annoncer, Virgile lui fait prononcer ici un petit discours [7] : la nouveauté c'est que tous les concurrents seront cette fois primés ; ils recevront chacun deux javelots de Gnose [8] et une bipenne avec des ciselures d'argent. Cette générosité est magnifique en présence du nombre des coureurs ; mais on ne voit pas trop en quoi consiste la nouveauté, tous les concurrents des régates ayant reçu chacun un prix [9] ; il en est du reste de même dans les épreuves suivantes. Quant aux trois premiers ils auront une couronne d'olivier et en outre le premier un cheval [10], le second un carquois d'Amazone avec un riche baudrier [11], le troisième un casque argien [12].

La course à pied est moins développée dans l'*Iliade* que la course de chars, dans l'*Enéide* que les régates ; elle n'offrait pas les mêmes possibilités de soutenir l'intérêt par la variété ; Virgile n'y a introduit qu'un épisode, d'après Homère, qui est ici son modèle direct, la chûte imprévue de Nisus reproduisant celle d'Ajax. Comme il s'est démuni au profit de Cloanthus de la prière d'Ulysse à Athéné qui fait tomber Ajax, la chute de Nisus ne peut avoir pour cause une intervention divine et est fortuite. En revanche, il la complique d'une manœuvre frauduleuse dont le prototype remonte à la course de chars homérique où Antilochos menace de couper Ménélas et force celui-ci à retenir ses chevaux, de peur de voir son char bousculé dans un che-

min étroit et il fait produire à cet acte illicite, au moment de la fixation des rangs des conséquences analogues à celles que nous offre l'Iliade. C'est avec ces éléments empruntés à deux épreuves différentes de l'*Iliade* qu'il a construit sa course à pied.

Au signal, les partants s'élancent comme un ouragan ; ils donnent donc dès le début tout leur effort ; c'est une course de vitesse, il serait pourtant plus sportif de se ménager pour l'effort final ; en même temps ils fixent des yeux le but (1) ; ils n'ont donc point plusieurs tours à faire et la piste est en ligne droite. Le peloton s'égrène immédiatement ; Nisus prend la tête et mène (2) ; après lui, mais à un long intervalle (3), vient Salius, suivi à distance par Euryale, enfin Helymus talonné par Diorès qui, s'il y avait plus d'espace à parcourir le dépasserait ou ferait course nulle (4), motif qui a déjà servi dans la lutte finale entre Mnestheus et Cloanthus. On approche du but et Nisus va gagner la course quand il glisse sur le sang de victimes récemment immolées et tombe sur ce sang et sur les excréments qu'elles ont laissés (5). Il voit bien qu'il est hors de course — tandis que dans l'*Iliade* Ajax continue et arrive second — ; sacrifiant la loyauté sportive à son amitié, il veut faire profiter Euryale de l'accident et en se relevant se jette dans les jambes de Salius, qui, à son tour, roule sur la terre grasse. Euryalus passe et, soutenu par les applaudissements du public, qui ne se montre pas ici très sportif, arrive premier suivi d'Helymus et de Diorès.

L'épreuve est viciée ; il y a eu fraude — *dolo* 342. Salius élève une réclamation bruyante — *magnis clamoribus* 341 —, et, ce qui n'est nullement régulier, porte sa réclamation devant le public ; il ne s'agit pas pour Virgile de faire du bon sport, mais d'évoquer une scène pathétique ; le public, qui, au point de vue sportif, est au-dessous de tout, et qui se guide par de tout autres considérations que la valeur de l'épreuve, prend parti pour Euryale, gagné qu'il est par ses larmes gracieuses et par le charme qu'ajoute la beauté au courage naissant. Diorès, bien qu'il soit du sang royal de Priam, joue un rôle assez louche ; il soutient bruyamment — *magna... uoce* 345 — les prétentions d'Euryale, parce que, si la réclamation de Salius était admise, il se verrait enlever le troisième prix. Il n'y a aucun doute qu'Énée devrait annuler la course et prononcer contre Nisus une pénalité sévère. Au contraire, il déclare les résultats acquis — *palmam mouet ordine nemo* 349 —, ce qui est une énormité. Mais, comme il a le cœur sensible, il demande la permission de compatir au malheur d'un ami qui n'a rien fait de mal (6) — Salius ne paraît du reste son ami que pour la circonstance —, et il lui fait cadeau de la peau d'un gigan-

tesque lion Gétulien, qu'il a sans doute rapportée de son séjour à Carthage (1). Suit une scène humoristique — nous en avons déjà trouvé une dans les régates — : puisqu'Énée est en veine de compassion et de générosité, Nisus, moitié sérieux, moitié plaisant, demande à son tour quelque chose, ayant été lui aussi victime comme Salius de la mauvaise chance, et il montre son visage et ses membres souillés de fiente (2). Énée se met à rire, car le cas n'est pas du tout le même (3), mais, comme il est excellent — *pater optimus* (4) 358 —, il lui fait apporter (5) un bouclier artistique arraché à la porte d'un temple grec de Neptune ; c'est encore un trophée pris sur les Grecs, ce qui est le principal pour Virgile. Comment Énée l'a-t-il entre les mains ? Devait-il avoir, dans le III^e^ livre remanié, des rapports avec les Grecs qui ne figurent pas dans le III^e^ livre actuel ? C'est ce que nous ignorons.

Combat du Ceste (362-484). — **6.** La course à pied n'avait pas d'intérêt spécial ; Virgile l'a traitée assez brièvement, et, comme il attache toujours une grande importance au facteur moral, il y a introduit une manifestation d'amitié, qui du reste en fausse abusivement les résultats. Il insiste davantage sur l'épreuve suivante, un combat de boxe, avec des engins plus meurtriers qu'actuellement. Il y a soutenu l'intérêt par des moyens tout autres que dans les régates mais qui montrent qu'il voulait la tirer de pair. D'abord c'est un combat véritable, dans lequel on risquait sa vie et qui, ici même, manque de se terminer par la mort de l'un des deux adversaires ; c'est du reste la seule épreuve qui, dans le V^e^ livre, comporte une issue tragique. En outre, les deux concurrents ne sont pas des boxeurs ordinaires, mais des champions qui ont de glorieuses victoires à leur actif et une réputation à soutenir. Enfin, au point de vue sportif, c'est une curiosité de voir aux prises deux adversaires très dissemblables, l'un, poids léger, très en forme et dans toute sa vigueur, l'autre, poids lourd, à qui la vieillesse a enlevé une partie de ses moyens. Ici, Virgile ne s'est pas contenté de s'inspirer de l'*Iliade* ; il a eu sous les yeux d'autres modèles plus importants ; nous aurons à voir quel parti il en a tiré.

Suivant la formule constante dans le XXIII^e^ chant de l'*Iliade*, mais beaucoup plus brièvement que pour la course à pied, Énée invite les concurrents à se présenter dans des termes qui signalent le sérieux de l'épreuve et indique les deux prix : au vainqueur un jeune taureau orné de bandelettes dorées, au vaincu comme consolation — une épée et un casque remarquable.

Immédiatement — *nec mora* 368 —, ceci est caractéristique, Darès

se produit et il soulève un murmure de sympathie ; l'atmosphère est toujours chaude dans ces jeux et le public vibrant ; la personne de Darès est connue ; c'est un favori ; il est le seul qui osât affronter Pâris, que les poètes postérieurs à Homère ont fait plus courageux et plus énergique qu'il n'est dans l'*Iliade* ; aux jeux en l'honneur d'Hector, inventés sans doute par les poètes cycliques à l'instar des jeux en l'honneur de Patrocle, il a étendu mourant sur le sable (1) le gigantesque Butès (2), qui se donnait comme de la race d'Amycus le Bébryce, le boxeur-type de la légende héroïque ; en lui attribuant cet exploit, Virgile donne de lui une grande idée et avertit le lecteur qu'il va imiter Apollonios. Darès se présente bien ; tout en lui annonce l'audace et la vigueur ; il porte la tête haute (3), il fait voir ses larges épaules et se livre à des exercices d'assouplissement. Personne ne se présente contre lui ; il s'avance donc vers Énée (4), saisit le taureau par une corne et demande qu'il lui soit adjugé. Les Dardaniens, fiers de leur champion, soutiennent ses prétentions. Il semble qu'il va y avoir forfait ; naturellement ce n'est là pour Virgile qu'un moyen de piquer la curiosité.

Ici se place une scène familière pleine de bonhomie, Virgile affectant dans tout cette première moitié du V^e^ livre de faire fléchir la gravité épique et de s'humaniser. Aceste, qu'il n'entend pas laisser oublier, est assis sur un banc de gazon auprès d'Entellus (5), son ami et son contemporain ; il lui reproche de ne pas descendre dans l'arène, de ne pas faire honneur à son maître, le Dieu Eryx, que Virgile nomme à plusieurs reprises dans ce livre, parce qu'il est le demi-frère d'Énée et parce qu'il entend mettre en relief les gloires de la Sicile (6), et il lui rappelle ses triomphes qui l'ont rendu célèbre dans toute la Sicile. Le dialogue est intéressant par l'opposition du caractère des deux personnages. Aceste s'étonne qu'Entellus laisse partir un prix si considérable sans le disputer ; c'est là une considération bourgeoise. Entellus, qui est un héros — *heroum quondam fortissime* 389 —, répond qu'il se soucie peu des prix mais qu'il est toujours sensible à la gloire ; seulement il est alourdi et glacé par l'âge ; s'il avait encore la force de la jeunesse qui donne tant de confiance à Darès, il combattrait. Pourtant il se laisse tenter ; car il jette dans l'arène deux cestes d'un poids énorme, qui sont les anciens cestes d'Eryx. Le fait qu'il les a apportés et qu'il hésitait à s'en servir est caractéristique de l'indécision de la vieillesse.

Ces cestes, dans la confection desquels sont entrées les peaux de sept énormes bœufs (7) et où sont cousues des lames rigides de plomb et de fer, produisent un effet de stupéfaction — *Obstipuere animi* 404

—, en particulier sur Darès, qui récuse énergiquement de pareils engins. Énée les manie avec curiosité, à ce qu'il semble, à cause de leur taille ; peut-être parce qu'ils ont appartenu à son demi-frère [1]. Entellus insiste alors en disant que ceux d'Hercule étaient bien plus terribles ; quant à ceux d'Eryx tué par Hercule, ils offrent encore des traces de sang et de cervelle fracassée [2] ; il les a toujours portés, ce qui signifie qu'il est tout naturel qu'il s'en serve encore ; toutefois si c'est l'avis du pieux Énée — *pio... Aenea* 418 ; *pio* dans le sens d'humain — et d'Aceste [3], il est prêt à renoncer à son avantage et à combattre à armes égales. Il rassure ainsi son adversaire avec une condescendance un peu méprisante — *solue metus* 420 — ; puis rejetant son manteau, il laisse voir son énorme carrure, et, colossal — *ingens* 423 —, prend place dans l'arène. Énée fait apporter deux paires pareilles de cestes et arme lui-même les deux adversaires, ce qui est assez inattendu, mais permet à Virgile de le mêler à l'action.

Tout cela retarde l'épreuve, mais en indique l'enveloppe morale, ce qui est l'important pour Virgile. Elle s'engage ; chacun des adversaires se dresse sur la pointe des pieds, lève les bras en l'air, inaccessible à la crainte — *interritus* 427, c'est là le facteur moral —, et renverse la tête pour la protéger ; il semble bien que ce soit la mise en garde classique ; ils s'abordent, et la physionomie du combat résulte de ce que les deux boxeurs sont très dissemblables ; l'un est agile et jeune, l'autre, massif, mais chancelant et essoufflé. Les premières passes n'aboutissent à aucun résultat ; c'est un échange de directs au flanc, à la poitrine, aux mâchoires, de menaces aux oreilles et aux tempes. Entellus, dont les jambes ne sont pas solides, reste immobile [4] et se borne à éviter les coups par des parades de corps [5]. Darès attaque tantôt d'un côté tantôt de l'autre, cherchant le point faible et faisant le siège de son adversaire, comme on fait le siège d'une ville ou d'un château-fort, comparaison qui est à sa place, puisqu'il s'agit d'un véritable combat. Entellus se décide alors à prendre l'offensive, se dresse pour asséner un coup à Darès, un coup sur le crâne ; mais celui-ci a vu venir et se dérobe ; Entellus ne frappe que l'air et, emporté par son poids, tombe comme un grand arbre abattu [6]. Suivant l'habitude virgilienne, il y a là des cris poussés par le public [7]. Troyens et Siciliens se lèvent et manifestent, évidemment en sens divers, chacun en faveur de son champion.

Suivant le code de la boxe moderne, Entellus serait *knock out* ; car il est incapable de se relever tout seul, et il faut qu'Aceste accoure ému — *miserans* 452 —, pour le remettre sur ses pieds. Le pugilat antique avait d'autres lois ; ce n'est là que la péripétie qui sert à Vir-

gile à exciter l'intérêt par le revirement. Entellus paraît être le vaincu ; c'est lui au contraire qui va triompher. Loin qu'il soit paralysé ou effrayé par sa chûte, la colère, l'amour-propre, le sentiment de sa valeur lui donnent une ardeur et une énergie nouvelles. Il n'y a rien d'invraisemblable à ce qu'un vieux boxeur exaspéré retrouve pour un instant des facultés qu'on pouvait croire éteintes ; c'est un effet du facteur moral. A partir de ce moment, son adversaire n'existe plus ; Entellus le poursuit dans toute l'étendue du champ, plus vaste que dans les conditions modernes de la boxe, le crible de coups, le bouscule, le tourne et le retourne, l'assomme littéralement. Darès va périr ; Énée, qui ne veut pas qu'il y ait mort d'homme, et qui voit qu'Entellus ne se connaît plus, arrête le combat. Il le fait avec un tact et une délicatesse, qui appartiennent en propre à Virgile (1). Il feint d'attribuer le revirement de l'assaut à un changement des dispositions divines contre lequel il serait insensé de vouloir lutter ; *Cede deo* 467 est charmant ; Énée sauve à la fois la vie et l'amour-propre de Darès. Celui-ci est du reste dans un état piteux, qui a de la saveur pour les amateurs de boxe ; sa tête ballotte sur ses épaules, il vomit du sang et des dents ; il ne tient plus sur ses jambes ; ses camarades l'emmènent vers les navires ; on les rappelle pour leur remettre le second prix, l'épée et le casque.

Comme les vainqueurs des régates, Entellus est fier de sa victoire et prend possession du taureau — *animis tauroque superbus* 473. Au début, Darès avait fait parade de ses forces, qui n'ont pas suffi à l'empêcher de succomber. Entellus donne une preuve effrayante de sa vigueur, à laquelle on a dû soustraire son adversaire. Il assène au taureau entre les deux cornes un coup si formidable qu'il lui fracasse le crâne et l'étend mort à ses pieds ; ainsi de nos jours aux abattoirs on assomme un bœuf d'un coup de maillet. Mais Virgile ne lui a pas seulement attribué la supériorité de la force musculaire ; il y a joint l'humanité. En offrant à son maître Eryx, qui revient ici à la fin comme il avait figuré au début, la vie du taureau au lieu de celle de Darès, il ajoute qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi. C'est un trait qui exprime toute la noblesse de son caractère (2) ; puis il renonce à la carrière.

Au point de vue du sport, nous ne sommes pas en présence d'un tableau purement poétique et de fantaisie ; Virgile paraît avoir été connaisseur. Il a donné à l'épreuve une physionomie originale par la création du personnage d'Entellus, le champion vieilli et fatigué, qui hésite à se montrer une dernière fois dans l'arène, qui risque d'y voir sombrer sa gloire passée, mais qui se ressaisit, et remporte un triomphe suprême qui clôt définitivement sa carrière. C'est la

personnalité d'Entellus qui conditionne la rencontre et lui prête son aspect particulier. Virgile a donc fait quelque chose d'original, qu'il ne trouvait pas dans ses modèles et pourtant il leur a emprunté le fond matériel et les éléments. Il ne s'est pas contenté ici d'imiter Homère ; il a recouru également à Apollonios et à Théocrite, soit trois sources auxquelles il a puisé en les dominant.

Le combat du ceste dans l'*Iliade* est simple et brièvement raconté. Aussitôt après la proclamation d'Achille, Epeios se présente, met la main sur la mule qui constitue le premier prix, en laissant à un autre la coupe qui est le second, et déclare que si un adversaire l'affronte il lui brisera les os. C'est de là que viennent l'attitude même de Darès et sa présomption qui est du reste atténuée et moins brutale (1). Un concurrent surgit pourtant : Euryalos, un seul, mais sans l'effet de terreur introduit par Virgile. Euryalos s'est distingué jadis par sa victoire sur les Thébains aux jeux funèbres d'Oedipe : de là chez Virgile la mention de la victoire de Darès aux jeux en l'honneur d'Hector (2). Le combat s'engage comme chez Virgile qui a modelé d'après Homère les traits de sa première reprise (3) ; Epeios justifie sa vantardise en abattant son rival d'un coup à la joue, tandis que, malgré son outrecuidance, Darès est vaincu. Epeios relève son adversaire qui est dans un état lamentable ; c'est cet état que Virgile a attribué à Darès vaincu (4). Il a pris en somme à l'*Iliade* tout ce qu'il pouvait lui prendre ; cela ne lui a pas suffi.

Chez Apollonios, après la provocation d'Amykos immédiatement acceptée, les deux adversaires se déshabillent ; dans Virgile, Darès apparaît en tenue de combat, Entellus seul se dépouille et un mot au moins montre que Virgile s'est référé au passage d'Apollonios (5). Apollonios oppose les deux adversaires, Amykos, poids lourd, Polydeukès, poids léger ; c'est de là que vient la disparité d'Entellus et de Darès, qui conditionne toute l'épreuve (6), avec cette différence que Polydeukès est un jeune homme, et Darès un homme fait, Amykos une sorte de sauvage gigantesque et d'une vigueur extraordinaire, tandis qu'Entellus est un colosse vieilli. Avant l'action, Polydeukès se livre à des exercices d'assouplissement, mais non pas Amykos ; ainsi chez Virgile Darès et non Entellus ; mais ces exercices chez Polydeukès ont une raison spéciale ; il veut s'assurer que la fatigue et l'effort de la nage ne l'ont pas alourdi et lui ont laissé tous ses moyens, Darès exprime simplement son ardeur d'en venir aux mains avec un certain désir de parader (7). Les deux adversaires tombent en garde ; Virgile a emprunté leur attitude, peut-être avec moins de souci de la réalité (8). C'est Amykos, le poids lourd, qui attaque,

Polydeukès, le poids léger, se contente d'esquiver et de parer ; même physionomie du combat chez Virgile, mais les rôles sont renversés ; l'échange de coups de la première reprise, qui est banale dans tous les assauts de boxe, a, en même temps que l'*Iliade*, fourni quelques traits au premier engagement chez Virgile (1). Après une pause, qui n'existe pas chez Virgile, Amykos se dresse sur la pointe des pieds pour assommer son adversaire ; c'est le coup d'Entellus, mais il tourne autrement : Polydeukès, inclinant la tête, le reçoit à peine sur l'épaule (2), frappe Amykos au-dessus de l'oreille et lui brise les os ; il est mort ; c'est le poids lourd qui succombe.

Théocrite a rabaissé le combat mythologique entre Amykos et Polydeukès à un vulgaire assaut de boxe contemporaine. Amykos est un professionnel qui a les oreilles écrasées, sur la poitrine et le dos un matelas bombé de chair dure comme le fer, les biceps qui roulent comme les pierres arrondies dans un torrent. C'est Amykos qui attaque ; Polydeukès le reçoit en lui infligeant une grêle de coups et lui met la figure en triste état ; c'est là que Virgile a pris sa deuxième reprise où Entellus dominant Darès le met en si triste état (3). Puis il lui assène sur le front un coup décisif qui l'abat, mais il se relève. C'est là que Virgile a emprunté la chute d'Entellus, qui, chez lui comme chez Théocrite, ne termine pas le combat. Dans le second engagement, il semble que Théocrite ait voulu mettre en présence deux méthodes de combat, ce qui n'a pas son équivalent chez Virgile ; Amykos cherche le corps, Polydeukès le visage ; c'est la seconde qui l'emporte ; à une attaque assez compliquée d'Amykos, Polydeukès riposte par des coups au-dessous de la tempe gauche, sur la bouche ; il lui réduit les joues en bouillie et le tue. Tout en laissant à l'épreuve son caractère violent, Virgile n'a pas été si brutal que Théocrite.

Il a utilisé trois descriptions de boxe ; cela ne lui a pas suffi ; il a en outre introduit quelques traits pris dans des passages homériques qui n'ont rien à faire avec le pugilat. Dans l'*Odyssée*, lorsqu'Ulysse va lutter contre le mendiant Iros, il se dépouille de ses vêtements et Homère décrit sa carrure ; de même Virgile montre aux yeux celles de Darès et d'Entellus (4). Dans l'*Iliade*, le cinquième prix de la course de chars n'étant pas décerné, Achille en fait cadeau à Nestor en lui rappelant qu'il est vieux et qu'il ne peut plus prendre part à des exercices physiques. Nestor en convient et rappelle les succès qu'ils lui ont valu dans sa jeunesse ; de là le regret de la jeunesse et les souvenirs que Virgile met dans la bouche d'Entellus (5). Dans l'*Iliade*, le combat à la lance prend une tournure si sérieuse qu'on peut craindre qu'Ajax, fils de Télamon, ne soit tué par Diomède ;

les Achéens arrêtent le combat ; ainsi Énée sauve Darès des mains d'Entellus, mais avec des ménagements qui n'ont point leur équivalent et leur origine dans Homère. Quant aux prix proposés par Énée, ils sont différents de ceux attribués par Achille à l'épreuve du pugilat ; mais Achille offre pour second prix de la course à pied « un grand bœuf florissant d'embonpoint », qui est sans doute le prototype du taureau (1), et les récompenses du combat à la lance sont une épée et l'armure de Sarpédon dans laquelle figure un casque. Lorsqu'on a fait tous les rapprochements, on s'étonne que Virgile ait fondu dans la composition du morceau qui nous occupe tant d'éléments empruntés et qu'il ait pourtant fait une œuvre originale.

Le tir de l'arc (485-544). — **7.** La quatrième épreuve est un tir au pigeon, dans des conditions différentes du tir au pigeon moderne ; Virgile l'a empruntée à l'*Iliade*, qu'il a suivie de près en supprimant quelques détails, qui lui ont sans doute paru peu explicables, comme ils le sont pour nous (2). Elle est rapportée brièvement ; elle ne comportait pas les péripéties et n'offrait pas les sources d'intérêt qui se trouvent dans les épreuves précédentes ; elle est pourtant la plus importante de toutes à cause du prodige qui la termine et dont nous aurons à signaler l'importance capitale dans la conception du Ve livre. Elle s'ouvre par la formule homérique qui se trouve déjà au début de la course à pied ; Virgile n'arrive pas à varier autant qu'il le désirerait. Ici, il n'indique pas la nature des prix ; nous apprenons plus loin celle du premier. Quoiqu'en général Énée, enchaîné par le préjugé du decorum romain, ne prenne point part aux besognes matérielles, nous l'avons vu plus haut armer lui-même les boxeurs ; ici, à l'exemple d'Achille, il dresse lui-même le mât (3) ; ceci pour ne pas le laisser inactif et signaler l'intérêt qu'il prend à ces jeux qui concernent Anchise. Pour particulariser, Virgile nous dit que c'est un mât du navire de Séreste ; nous ne voyons pas en quoi ce mât est plus approprié qu'un autre à la chose. Dans un orifice de la partie supérieure du mât (4) on fait passer une cordelette et à cette cordelette on attache par la patte une colombe (5). On tire au sort (6), ce qui est particulièrement important ici, puisque si le premier concurrent atteint l'oiseau, les autres n'ont plus rien à faire (7). Il n'y en a que deux dans l'*Iliade* ; chez Virgile il y en a quatre dont les noms sortent dans l'ordre suivant, Hippocoon, fils d'Hyrtakos (8), personnage peu connu, mais qui est le favori — *clamore secundo* 491 —, Mnestheus, qui a déjà figuré dans les régates (9) — ainsi dans l'*Iliade* il y a des héros qui prennent part à plusieurs épreuves —, Eurytion, frère de Pandarus, l'archer qui, au IVe chant de l'*Iliade*, rompt le

traité conclu entre les Achéens et les Troyens et blesse Ménélas (1) — ainsi Virgile rattache des inconnus aux héros célèbres de l'*Iliade* —, enfin Aceste (2), qui ose se mesurer avec des jeunes gens, ce qui donne de lui une bonne impression. On bande les arcs et on prépare les flèches. Hippocoon tire et manque la colombe, mais de peu ; sa flèche s'implante dans le mât (3) ; le coup ne se trouve pas dans l'*Iliade* ; Virgile ayant un plus grand nombre de concurrents est obligé d'innover dans le détail ; Mnestheus ne parvient qu'à couper la cordelette qui retient la colombe ; celle-ci s'envole. Eurytion, qui se tenait tout prêt, invoque son frère (4) et l'atteint (5) ; elle tombe percée de la flèche.

Dans l'*Iliade*, l'épreuve se termine avec la mort de l'oiseau ; dans l'*Enéide*, elle aboutit à un prodige et c'est en vue de ce prodige qu'elle a été introduite. Aceste, qui n'a plus à concourir, veut pourtant montrer son adresse et sa vigueur (6) et lance sa flèche ; celle-ci s'embrase et disparaît dans les airs. Ce miracle produit sur les assistants une impression de stupéfaction — *attonitis haesere animis* 529 —; Siciliens et Troyens (7) adressent des prières aux dieux. Énée accepte l'*omen*, car pour qu'il y eût *omen* il fallait qu'il y eût consentement du principal intéressé, ici Énée, qui célèbre et dirige les jeux ; il embrasse Aceste tout joyeux ; il voit là l'expression de la volonté de Jupiter qui l'a distingué entre tous et il lui fait un cadeau magnifique, un cratère orné de figures ayant appartenu à Anchise, qui le tenait de Cisseus, roi de Thrace, père d'Hécube. C'est donc un objet de famille ayant par là une valeur particulière (8) qu'il reçoit, et il se trouve ainsi intentionnellement associé à Anchise, Anchise et lui étant les deux personnages en l'honneur de qui le V^e^ livre a été écrit. Énée le proclame vainqueur des vainqueurs — *primum ante omnis uictorem* 540 — ; Eurytion, qui, en sa qualité de personnage virgilien, est bon — *bonus* 541 —, n'est pas jaloux, et les deux autres concurrents reçoivent leurs prix.

Tout cela serait parfaitement clair, si Virgile, après avoir dit que le prodige présageait de grandes choses, n'avait ajouté : *docuit post exitus ingens seraque terrifici cecinerunt omina uates* 523 sq., sur quoi on a beaucoup discuté. Or, assurément Virgile n'a pas voulu proposer au lecteur une énigme insoluble, et s'il ne l'a pas expliquée, c'est parce qu'elle s'expliquait d'elle-même. Le miracle de la flèche embrasée est sous une autre forme le miracle de la chevelure embrasée du livre VII, 71 sqq. Or, les devins interprètent celui-ci en disant que celle qui en a été l'objet sera illustre, mais que les Latins auront à supporter une guerre terrible ; le sens est ici exactement le même :

Aceste va être glorifié entre tous, puisqu'on va fonder pour lui une ville dont il sera roi ; mais cette fondation n'aura lieu que par suite de l'incendie d'une partie de la flotte troyenne, ce qui est un désastre pour Énée. Jupiter intervient ici comme il intervient dans les cas décisifs des premiers livres de l'*Enéide*. Il a résolu qu'Acesta serait fondée et qu'une partie de la population serait formée des Troyens que la diminution de la flotte ne permettrait pas d'emmener en Italie. Naturellement les devins n'ont pas interprété le prodige sur le moment ; on n'a pas eu le temps de le leur soumettre, attendu que l'incendie de la flotte éclate presque immédiatement. Ce n'est que plus tard et trop tard — *sera* 524 —, lorsqu'ils ont médité là-dessus, qu'ils ont vu que les deux événements étaient connexes et qu'ils ont mis en rapport l'embrasement terrifiant de la flotte — *terrifici* 524 — avec l'embrasement de la flèche. Par l'intervention de ce prodige, Virgile a relié très habilement les deux parties tout à fait dissemblables du livre V, les jeux et la fondation d'Acesta, et il en a assuré l'unité en faisant dépendre la seconde des premiers.

Ludus Troiae (545-603). — **8.** Le caractère gréco-romain de la poésie virgilienne s'accuse de la manière la plus frappante par l'introduction du *Ludus Troiae* après le tir de l'arc imité de si près de l'*Iliade*. Il est possible que l'idée première de ce divertissement soit venue à Virgile de ce que dans l'*Iliade*, XXIII, 8 sqq., les Achéens défilent sur leurs chars de guerre autour du bûcher de Patrocle ; la même cérémonie a lieu après la mort d'Achille, *Od.*, XXIV, 68 sqq. En tout cas il s'agit d'un spectacle tout différent auquel Virgile avait assisté et qu'il décrit d'après des souvenirs personnels. Le *Ludus Troiae*, qui ne fut rattaché à Troie que tardivement par suite d'une fausse étymologie, était d'origine italique ; c'étaient des exercices équestres dans lesquels les jeunes gens des familles nobles s'habituaient à manœuvrer ensemble en armes sous la conduite des *Tribuni Celerum* et qui perdirent leur caractère militaire pour ne plus être célébrés que *ad sacra* ; ils faisaient partie des *ludi Circenses*. Jules César les avait fait exécuter à l'occasion de son triomphe ; ils furent célébrés de 18 août 29 à l'occasion de la consécration du temple de *diuus Iulius* et Virgile a pu y assister (1). Ils demeurèrent très en faveur sous Auguste jusqu'au moment où plusieurs jeunes gens s'étant cassé la jambe en tombant de cheval et un accident de cette nature étant arrivé au petit-fils d'Asinius Pollio, celui-ci les dénonça au Sénat comme un danger (2). En les décrivant, Virgile faisait sa cour à Auguste.

Ce divertissement, qui n'a pas été annoncé encore, est une sur-

prise ; le tir de l'arc n'est pas encore terminé qu'Énée, parlant à l'oreille du fils d'Epytos (1), le charge d'aller voir si Ascagne (2) est prêt et de lui dire de faire exécuter par ses camarades à cheval et en armes des exercices en l'honneur de son grand-père. Puis il fait lui-même — *ipse* 551 — évacuer le cirque par le public qui l'avait envahi. Toujours il se prodigue pour régler une fête consacrée à Anchise. Il y a d'abord une présentation, une montre ; les jeunes cavaliers apparaissent, sans doute au bout du cirque, et s'avancent — *incedunt* 553, *euntis* 554 — dans une belle ordonnance (3) ; le spectacle est brillant (4) et ils sont accueillis par un murmure d'admiration des Siciliens et des Troyens. Sauf un détail, ils sont équipés uniformément ; ils portent tous une couronne d'olivier (5) et deux javelots (6) ; un certain nombre ont des carquois ; tous sans doute, bien que Virgile ne le dise pas expressément, ont le cou entouré d'une torsade d'or flexible qui pend sur leur poitrine. Ils marchent évidemment en colonne ; mais la colonne est partagée en trois pelotons (7) ; chaque peloton ayant à sa tête un commandant, qui est l'un de ces adolescents (8), est formé de douze cavaliers. En outre chaque peloton a son écuyer instructeur. Le premier a pour chef Priamus, un petit-fils de Priam (9), fils de Polités, celui qui a été au second livre tué sous les yeux de son père (10) ; Priamus monte un cheval pie de Thrace (11) ; le second obéit à Atys, ancêtre de la gens Atia à laquelle appartint la mère d'Auguste et qui est le préféré d'Iule (12) ; enfin vient Iule lui-même sur un cheval donné par Didon (13). Les simples cavaliers ont des chevaux fournis par Aceste (14). De loin ces adolescents ont été accueillis par un frémissement d'admiration ; quand on les voit de plus près on les applaudit, on est heureux de retrouver dans les fils les traits de leurs pères. Virgile ne se contente pas de décrire l'aspect extérieur des choses ; il nous fait pénétrer dans l'âme des personnages. Les jeunes Troyens ne sont pas de simples figurants apathiques ; ils jouent leur rôle de tout cœur ; de là les mots *ouantem* 563, la jeunesse prend volontiers un air triomphant, *pauidos* 575, ils sont émus et ont peur de ne pas donner tout ce qu'on attend d'eux, *laeti* 577, ils sont heureux d'être applaudis.

D'abord ils défilent tous ensemble devant les assistants, c'est-à-dire sans doute qu'ils font le tour du cirque ; puis, après un avertissement d'avoir à se tenir prêts, le fils d'Epytos donne le signal et le carrousel proprement dit commence. Les trois pelotons égaux en nombre — *pares* 580 —, qui formaient colonne de marche, se séparent ; à un rappel, ils reviennent les uns contre les autres en se menaçant de leurs armes. Suivent alors une série de voltes dans lesquelles ils

s'affrontent réciproquement, des courses où ils décrivent des cercles et où les files s'entremêlent sans se confondre [1], le tout représentant une bataille systématisée et rythmée [2]. Tantôt un peloton fuit, tantôt il revient le javelot en arrêt, tantôt les trois pelotons se réunissent, pour manœuvrer pacifiquement de concert — *pariter* 587. Ce serait une entreprise vaine que de vouloir reconstituer la suite du carrousel d'après les indications de Virgile qui se borne à en donner une impression d'ensemble, sans en décrire successivement les figures. Il résume l'aspect général par une double comparaison avec les détours du labyrinthe [3] et avec les jeux des dauphins sur les ondes [4].

C'est une préoccupation constante de Virgile dans les six derniers livres de l'*Enéide* que de projeter dans le passé légendaire l'origine d'institutions contemporaines. Nous avons ici une première application de ce système : le *Ludus Troiae* aurait été transporté à Albe au moment de sa fondation par Ascagne qui l'aurait enseigné aux *Prisci Latini ;* les Albains l'auraient conservé et transmis à Rome.

Virgile clôt de la façon la plus nette la célébration des jeux funèbres — *Hac celebrata tenus sancto certamina patri* 603 —, ce qui en fait un morceau à part bien distinct du reste.

Intervention de Junon. Incendie de la flotte (604-699). — **9.** Il est relié à ce qui suit par une transition qui soulève des objections et témoigne de la composition fragmentaire [5]. Il n'interrompt pas ce qu'on peut appeler l'action morale de l'*Enéide*, puisqu'il met en lumière la piété filiale d'Énée, piété qui amènera un peu plus loin l'apparition nocturne d'Anchise et par suite la descente aux Enfers du VI^e^ livre ; mais il suspend le cours de l'action matérielle actuelle, action qui reprend ici par une nouvelle intervention de Junon. Cette intervention est du reste habilement placée pendant la célébration des jeux et c'est justement à l'achèvement des jeux qu'elle produit son résultat.

Junon a tenté de détruire la flotte troyenne par un ouragan ; elle a été déçue ; elle a essayé de fixer les Troyens à Carthage ; elle a échoué ; elle se propose maintenant d'anéantir leurs navires par un incendie ; c'est la continuation des hostilités annoncées au début, dans des termes qui rappellent cette annonce [6]. Junon est une grande déesse qui se sert des divinités inférieures comme d'instruments ; elle a jadis employé Éole ; elle emploie maintenant Iris [7] ; celle-ci descend rapidement par l'arc-en-ciel multicolore sans se laisser voir. Elle aperçoit la foule immense réunie [8] dans le cirque et le rivage avec les ports déserts et la flotte abandonnée — *classemque relictam* [9] 612 — ; c'est là l'important. Les Troyennes qui, d'après l'usage

héroïque, n'assistent pas aux jeux, sont restées à l'endroit du débarquement ; il n'y a donc pas là de ville pour les recevoir ; elles participent à la cérémonie funèbre en faisant l'office de pleureuses — *Amissum Anchisen flebant* 614 —, et, tout en pleurant, elles regardent la mer (1), qu'il va falloir traverser encore après tant de fatigues (2), et elles aspirent à un établissement définitif (3). Iris se mêle à elles en prenant la figure de l'une d'entre elles, Béroé (4). Tout ceci n'est qu'une grande machine épique, qui n'aurait pas grand intérêt pour nous si Virgile ne l'avait pas vivifiée merveilleusement par l'étude psychologique. J'ai déjà remarqué que, tout en conservant, par respect pour la constitution traditionnelle du cadre épique, les interventions divines qui produisent les événements, Virgile donne à ses personnages un état d'âme en vertu duquel les événements s'accompliraient naturellement sans cette action extérieure par la force des facteurs internes, les mouvements de l'esprit et de la sensibilité. Dans son discours aux Troyennes, qui est par là même un chef-d'œuvre d'habileté, Iris ne fait qu'extérioriser leurs sentiments profonds et les rendre plus nets, plus décisifs, en les exprimant par la parole, et elle leur montre combien la réalisation en est facile. Elle avive en elles l'idée qu'elles sont malheureuses, plus malheureuses que celles qui sont mortes à Troie (5), en rappelant et leurs souffrances passées et les souffrances futures à la poursuite de cette Italie, qui les fuit (6). Elle indique le remède qui est à leur portée, puisqu'elles sont dans le pays d'Eryx, frère d'Énée, et chez Aceste (7). Par un mouvement pathétique (8), elle réveille le patriotisme local, que Virgile signale sans cesse chez les Troyens, le besoin de retrouver, non pas seulement une patrie, mais une autre Troie avec les fleuves chers à Hector, le Xanthe et le Simoïs (9). Ces aspirations vagues, elle leur donne un aboutissement concret : brûler la flotte, et, comme les Troyens sont des gens pieux, elle leur communique une autorité qu'elles n'ont point tant qu'elles demeurent purement humaines, elle les transforme en commandements directs des dieux ; elle a vu en songe Cassandre lui tendant des torches et lui désignant l'endroit même où elles sont comme l'emplacement de la Troie nouvelle. Puis, comme ce ne sont là que des paroles et que l'exemple a une autre puissance que les mots, elle agit en saisissant sur l'un des quatre autels de Neptune qui se trouvent là (10) un brandon, qu'elle jette de toute sa force.

L'effet psychologique produit sur les Troyennes par ce discours, qui leur révèle à elles-mêmes en le formulant ce qu'elles sentent et pensent, est décrit par Virgile avec une merveilleuse connaissance

de l'âme humaine. C'est d'abord une émotion vive, de la stupéfaction ; jusque-là elles ne se rendaient pas bien compte ; la lumière éclate et les éblouit. Voici maintenant ce qui est décisif : les dieux, alors même qu'ils prennent la forme humaine, ne dissimulent jamais complètement leur divinité (1). Pyrgô, la nourrice de plusieurs des enfants de Priam et la plus vieille d'entre elles, remarque que ce n'est point Béroé qui leur a parlé ; Béroé qui est malade et qu'elle vient de quitter : elle reconnaît la déesse (2). Et en effet, tandis que les Troyennes hésitent encore, partagées entre le besoin pressant du repos et le sentiment du devoir qui est d'accomplir les destins, Iris s'enlève au ciel dans un arc immense (3). C'est là le prodige qui réunit tous les éléments isolés d'une foule en un tout agissant d'ensemble. Les Troyennes sont saisies de folie (4) ; un cri sort de toutes les poitrines — *conclamant* 660 —, l'accord est fait ; elles s'emparent du feu dans les foyers (5), sur les autels, et l'incendie s'allume furieusement — *furit* 662.

Eumélus (6) va porter la nouvelle à Énée dans le cirque, près du tombeau d'Anchise. Par-dessus les collines qui les séparent du rivage, les spectateurs aperçoivent un nuage de fumée noire mêlée de flammèches. Ascagne s'élance, sans qu'on puisse le retenir (7) ; il y a bien des raisons pour le faire intervenir, d'abord le souci constant chez Virgile de le mettre en avant ; ensuite il est à cheval ; la chasse du IVe livre nous l'a montré impétueux ; enfin il doit être choyé des femmes troyennes ; il est capable d'avoir sur elles une influence spéciale ; c'est en partie pour lui qu'Énée a quitté Carthage, et, ici encore, c'est sa destinée qui se joue. Il arrive, il adresse aux femmes quelques paroles entrecoupées, il se fait reconnaître — *en, ego uester Ascanius* ! 672 sq. Énée accourt suivi des Troyens. Les femmes effrayées se dispersent, se cachent, regrettent ce qu'elles ont fait, voudraient mourir, se sentent toutes changées, reconnaissent les leurs ; l'obsession imposée par Junon les a quittées. Cependant, malgré tous les efforts, malgré l'eau versée à profusion, on ne peut éteindre l'incendie qui est d'un caractère spécial, rendu très exactement par Virgile ; le bois humide se carbonise et l'étoupe continue à brûler exhalant une fumée épaisse ; les œuvres vives des navires sont attaquées.

Le pieux Énée — *pius Aeneas* 685 ; il va invoquer les dieux — est en proie à un désespoir violent, qu'il exprime à l'italienne, en déchirant ses vêtements, et il implore Jupiter. Nous sommes tentés de voir là une marque de faiblesse, incompatible avec ce que nous attendons d'un héros épique. Mais en réalité c'est là une nécessité de son rôle, tel que l'a compris Virgile ; il est en présence d'un fléau contre

lequel les forces humaines sont impuissantes ; ce fléau, comme la tempête du Ier livre et sans qu'il le sache plus qu'au Ier livre, a été déchaîné par une divinité ; les dieux seuls peuvent le conjurer ; il adresse donc à Jupiter tout-puissant une de ces prières simples, touchantes, énergiques, dont Virgile a le secret ; il le supplie de sauver les Troyens ou d'achever le désastre [1] en l'anéantissant d'un coup de foudre. Jupiter intervient, comme il intervient toujours dans les premiers livres de l'*Enéide*, lorsque l'œuvre du destin est compromise. Un orage éclate ; avec l'abondance de style, qui lui est familière, Virgile peint les trombes d'eau qui s'abattent sur les navires [2] ; l'incendie s'éteint ; quatre seulement sont entièrement perdus ; encore une fois Junon en est pour ses frais de malveillance haineuse.

Anxiétés d'Enée. Fondation d'Acesta (700-761). — **10.** Après la tempête du Ier livre, Énée s'était montré fort découragé et assez inquiet de la possibilité de remplir la mission dont Hector, dans la dernière nuit de Troie, l'avait chargé. Ici il est encore plus ébranlé par le malheur qui l'atteint [3] et dont il exagère l'importance, puisque, sur les vingt navires avec lesquels il est parti de la Troade, il lui en reste encore quinze. Assailli de soucis énormes — *ingentis... curas* [4] 701 —, il se demande s'il ne va point renoncer à ses destins — *oblitus fatorum* 703 — et s'établir tout simplement en Sicile, au lieu de chercher à atteindre l'Italie [5] ; cela étonne après la marque de protection efficace que vient de lui donner Jupiter et surtout après l'ordre exprès qu'au IVe livre Jupiter lui a fait transmettre impérieusement par Mercure. Du reste, quoique le Ve livre ait été rédigé après le IVe et s'y réfère, il n'en est pas imprégné autant qu'on pourrait s'y attendre. Pour triompher de ses hésitations, il faut l'intervention de Nautès, et Nautès n'est pas seulement un vieillard sage et avisé, il est l'interprète des dieux ; Pallas lui a donné la connaissance du destin [6]. C'est lui qui suggère à Énée le moyen de sortir d'embarras [7] en fondant Acesta ; ainsi l'idée même ne vient pas d'Énée. Mais l'intervention même de Nautès ne suffit point pour le décider ; il demeure irrésolu jusqu'à ce qu'Anchise lui confirme les conseils de Nautès ; or Anchise est héroïsé ; lui aussi, d'une autre façon, il est au courant des arrêts du destin et de la volonté des dieux. Il semble bien qu'en prêtant à Énée un tel manque d'initiative et d'intelligence, une pusillanimité si extraordinaire, Virgile ait voulu mettre en lumière d'une façon éclatante le fait que ni la fondation d'Acesta, ni l'établissement des Troyens en Italie ne sont proprement l'œuvre d'Énée, et que, si les dieux ont choisi un instrument si défectueux, c'est pour bien faire voir que dans tout cela ce sont eux qui

agissent et que ces entreprises ne sont pas des entreprises humaines. Il n'en est pas moins regrettable, au point de vue de l'art, qu'il ait si délibérément sacrifié son héros et qu'il l'ait réduit à cette insignifiance. Et cela est d'autant moins admissible qu'à partir du VI^e^ livre Énée se montre singulièrement plus décidé, plus actif, que le résultat final est dû en partie à son énergie. Dans la création du caractère d'Énée, si l'on peut parler de caractère à propos d'un personnage si inconsistant, Virgile a flotté entre deux conceptions qu'il n'a pas accordées ; il s'en est sans doute aperçu, et l'on comprend que la mise au point définitive, la réduction à l'unité de l'*Enéide* lui soit apparue comme une tâche énorme et de longue durée.

Quoi qu'il en soit, le petit discours que Nautès adresse à Énée est d'une netteté et d'un à-propos merveilleux ; il lui conseille de se conformer aux destins ; il a qualité pour parler en leur nom ; il l'exhorte à l'endurance, ce qui, dans la circonstance, n'est pas inutile (1) ; il résume en quelques mots précis ce qu'il y a à faire : s'ouvrir à Aceste, qui est Dardanien et de race divine, et obtenir de lui un concours bénévole, lui laisser le surplus de ses compagnons qu'il ne peut plus transporter, ceux qui sont découragés (2), vieillards et femmes, fonder pour ces déchets une ville qui, avec le consentement d'Aceste (3), prendra d'après son nom celui d'Acesta.

Ces conseils sont si judicieux qu'on est surpris qu'ils ne soient pas acceptés immédiatement et qu'Énée reste plongé dans les incertitudes (4). Voici ce qui y met un terme : la nuit (5), Anchise lui apparaît descendant du ciel (6) ; cette apparition est très heureuse et très en situation ; une grande partie du V^e^ livre lui est consacrée ; à la fin d'une journée consciencieusement employée à l'honorer, il ne pouvait mieux faire, pour récompenser la piété de son fils, que de venir à son secours. En outre, Aceste tient lui aussi une place importante dans le V^e^ livre ; en faisant régler son sort d'une façon très honorable pour lui par Anchise, Virgile associe ses deux protagonistes et assure l'unité du livre. La venue d'Anchise ne se borne pas d'ailleurs à ce résultat immédiat, elle le dépasse ; elle ne met pas seulement un terme aux difficultés actuelles, elle prépare l'avenir. C'est une nouvelle indication après tant d'autres pour donner à Énée des directions et lui apprendre comment il arrivera au but. Le discours d'Anchise a toutes les qualités qui sont propres à Virgile en pareil cas ; il dit tout le nécessaire et il le dit en peu de mots. Après avoir témoigné à Énée son affection (7) et la part qu'il prend à ses épreuves (8), il lui dit, comme doit le faire tout messager, de la part de qui il vient (9) ; il est envoyé par Jupiter qui a sauvé sa flotte

miséricordieusement ; il est bon de lui rappeler la chose, puisqu'elle ne paraît point avoir fait sur lui toute l'impression désirable. Il l'engage — c'est surtout pour cela qu'il est venu — à suivre les excellents conseils de Nautès, à n'emmener avec lui que des guerriers éprouvés en Italie où il aura à combattre une nation âpre et dure (1). Ceci réglé, il lui apprend ce qu'il a désormais à faire, et c'est là pour lui une révélation, car c'est une chose dont il n'a pas encore été question ; il faut qu'il descende dans les enfers, pour lui rendre visite — *congressus pete nate meos* (2) 733 — ; il l'informe qu'il est dans l'Élysée (3) ; après les hommages qu'il vient de recevoir, c'est un renseignement qui s'accorde avec eux et qui nous satisfait. Puis il lui indique le moyen — se faire conduire par la Sibylle (4) —, le but — faire connaissance avec sa postérité, apprendre où il doit s'établir (5). Mais il est minuit ; le souffle des chevaux du matin commence à se faire sentir ; il doit disparaître (6). La mise en scène qui suit est banale et inspirée d'Homère ; l'ombre s'évanouit comme une fumée ; Énée se lamente de ne pouvoir l'embrasser ; nous avons déjà vu cette manifestation de son bon naturel ; tout ceci n'est que machine épique sans intérêt (7). Après le discours si personnel et si vivant d'Anchise, nous retombons dans la matière indifférente et morte : on est surpris que Virgile n'ait pas senti la froideur de cette juxtaposition. Puis comme il est d'usage, lorsqu'on a eu un songe, Énée fait ses dévotions au foyer (8) ; nous revenons aux réalités romaines, c'est-à-dire à quelque chose qui a aussi son intérêt pour nous.

Cette fois Énée agit ; Énée est un mécanisme, qui a besoin d'être mis en mouvement par les dieux ; une fois remonté, il fonctionne ; il convoque ses compagnons, avant tout Aceste ; il raconte tout, expose sa résolution — *quae nunc animo sententia constet* 748 — ; toute indécision a cessé chez lui et, comme il fallait s'y attendre, Aceste ne fait pas d'objection. Alors tout marche avec une rapidité merveilleuse. On dresse les listes des habitants de la nouvelle ville (9). Les Troyens réparent ceux de leurs navires, qui, sans être détruits, ont pourtant souffert de l'incendie (10). Énée, qui tient pour la troisième fois le rôle de fondateur d'une ville (11), trace avec la charrue les limites de la cité, tire au sort l'emplacement des habitations, indique l'endroit d'Ilion, celui de Troie. Aceste, qui est Troyen, est heureux de prendre possession de son royaume ; comme il faut bien qu'il prenne lui aussi sa part de l'œuvre commune, il indique les jours et le lieu où se traiteront les affaires judiciaires et il donne au Sénat son statut légal. Virgile ne conçoit pas un État constitué sans un Sénat et il consacre ainsi en lui donnant une origine préhis-

torique une des institutions fondamentales de Rome. D'après la légende, les étapes des voyages d'Énée étaient marquées par l'existence de temples d'Aphrodite dont on lui attribuait l'érection. Virgile ne lui fait bâtir qu'un seul temple, celui de Vénus Érycine, et s'il mentionne cette fondation, c'est à cause de l'importance qu'a eue ce sanctuaire dans l'introduction et l'établissement du culte de Vénus à Rome (1) ; la chose a été préparée par les fréquentes allusions à Eryx que contient le Ve livre. En outre, au tombeau d'Anchise on adjoint un bois sacré, c'est-à-dire qu'on lui attribue une partie des bois dont il a été question plus haut (2) et on institue un sacerdoce en son honneur ; Aceste est roi, lui est nettement divinisé ; nous sommes fixés sur le sort des deux personnages qui se partagent le Ve livre.

Départ de Sicile (762-778). — **11.** En l'honneur sans doute de la fondation d'Acesta, de celle du temple de Vénus et de la transformation du tombeau d'Anchise en sanctuaire officiel, on célèbre pendant neuf jour des *epulae*, qui naturellement sont distinctes de celles qui ont eu lieu à l'arrivée des Troyens en Sicile. La tempête qui les y avait jetés se calme ; l'auster, vent favorable pour passer en Italie, se lève (3). Il n'y a plus qu'à partir. Le départ donne lieu à deux courts tableaux, très différents l'un de l'autre et tous deux très caractéristiques de l'art virgilien, une scène de larmes et un sacrifice. Virgile se complaît dans les scènes de famille, dans les séparations où le pathétique est porté à son comble ; au IIIe livre, le départ de chez Hélénus n'avait pas été sans larmes ; ici, l'attendrissement est plus grand encore, puisque c'est entre compagnons d'exil associés étroitement par les mêmes épreuves qu'on se quitte. C'est sur le rivage un incroyable débordement de pleurs — *ingens... fletus* 765 — ; la nuit qui précède le départ, le jour où il a lieu, on s'embrasse ; les femmes elles-mêmes, et jusqu'à ceux qu'effrayait la mer et qui ne voulaient pas en entendre parler, sont prêts à supporter toutes les peines de la fuite (4). Le bon Énée — *bonus Aeneas* 770 — les console amicalement et en pleurant les recommande à Aceste son parent ; ils vont rester en famille. Puis il ordonne un sacrifice à Eryx, le grand héros sicilien, et aux Tempestates (5) et il commande de larguer successivement les amarres (6). Lui-même ceint de la couronne d'olivier (7), debout à l'avant, tient une coupe, jette dans les flots les *exta*, verse le vin ; c'est le rite officiel du sacrifice de l'embarquement (8). Le vent se lève à l'arrière et les rameurs rament à l'envi (9).

Supplique de Vénus à Neptune (779-826). — **12.** Cependant — *interea* 779 —, c'est-à-dire pendant les préparatifs et au moment du

départ—, Vénus adresse une requête à Neptune. Il est naturel qu'après un acte hostile de Junon elle s'emploie à venir en aide aux Troyens ; il y a là un balancement qui est le rythme même de l'intervention divine dans l'*Enéide*. Vénus n'a pu empêcher l'incendie d'une partie de la flotte ; elle veut au moins la préserver de tout danger ultérieur. Elle va trouver Neptune, sûrement dans son palais marin, puisque immédiatement après l'entretien celui-ci attelle ses chevaux et parcourt la mer ; mais Virgile ne dit rien là-dessus et ne situe point le palais de Neptune, comme le fait avec précision l'*Iliade* (1). L'intervention de Vénus est la contrepartie de celle de Junon au Ier livre et c'est sans doute pour le contraste que Virgile l'a imaginée. Vénus du reste s'y prend plus adroitement que Junon et elle réussit, tandis que Junon a échoué. Junon s'était adressée à une divinité inférieure et l'avait subornée ; Vénus met dans ses intérêts le maître même de la mer — *domitor maris* 799 — et fait appel à sa justice. La démarche était délicate : Poseidon est en effet dans l'*Iliade* l'ennemi des Troyens ; au IIe livre de l'*Enéide* il prend part à la destruction de Troie ; c'est un adversaire qu'il fallait désarmer. Mais la difficulté même de la tâche était faite pour tenter Virgile, et la circonstance était bonne pour mettre en pleine lumière l'adresse irrésistible de Vénus. En réalité la scène est charmante.

Le ton du discours est caractérisé par les mots *effundit pectore questus* 780 ; ce sont en effet des plaintes que répand Vénus et qui paraissent provenir de l'abondance du cœur ; en fait elles sont très étudiées. Dans un exorde bref et plein de choses, Vénus écarte le reproche d'importunité en donnant sa démarche comme forcée — *cogunt* 782 —, comme justifiée par la persécution violente de Junon — *grauis ira* (2) *nec exsaturabile pectus* 781 —, et elle se rend intéressante en affectant, suivant sa coutume, l'attitude d'une humble suppliante. Ces précautions prises, elle fait de sa rivale le portrait le plus haineux, le plus poussé au noir, le plus capable, si Neptune le prend à la lettre, de lui rendre Junon absolument odieuse. Rien ne l'apaise, ni le temps, ni la piété (3) ; c'est une révoltée qui ne se soumet ni aux ordres de Jupiter (4), ni aux arrêts du destin. Elle dresse alors l'acte d'accusation dans lequel elle énumère ses méfaits : non contente d'avoir détruit Troie, Junon s'acharne sur ce qui en reste ; les causes de cette fureur, Vénus feint de les ignorer et les lui laisse pour compte. Elle rappelle alors la tempête du Ier livre dans des termes choisis tout exprès pour réveiller chez Neptune le souvenir à l'atteinte insolente portée à son autorité (5). Elle passe aux suggestions qui ont poussé les femmes troyennes à commettre un crime

contre leur nation ; à la manière des avocats, elle exagère le dommage — *Exussit... puppes... classe Amissa* 794 sq. — ; en réalité il n'y a eu que quatre navires anéantis, et c'est une exagération hardie que de prétendre que les compagnons d'Énée ont été abandonnés dans une terre inconnue d'eux — *ignotae... terrae* 795 —, puisqu'il s'agit du pays d'Aceste où ils sont en famille. Elle expose alors sa demande qui est modeste, la possibilité pour les Troyens d'atterrir sans danger à l'embouchure du Tibre (1), et elle ne présente cette demande que sous une forme conditionnelle, si elle est conforme aux destins, ce en quoi elle ne risque rien, puisque ces destins, qu'elle feint d'ignorer, lui ont été révélés au Ier livre par Jupiter lui-même.

Il se trouve que ces artifices, en accord avec le caractère constant que Virgile attribue à Vénus, ne sont pas nécessaires, Neptune étant tout disposé à lui faire plaisir. Sa réponse, dont le ton est indiqué comme de nature à la rassurer — *permulcens pectora dictis* 816 —, est d'une politesse et d'une amabilité exquises ; la convenance et l'urbanité sont des qualités d'affinement humain, qui enchantent Virgile. Neptune fait observer à Vénus qu'elle a tout droit de se fier à son royaume, puisque c'est de là qu'elle tire sa naissance. Par une contradiction que Virgile aurait peut-être laissé subsister, elle est donc représentée ici comme la fille des ondes, tandis qu'au Ier livre elle était fille de Jupiter (2). Lui-même a donné des gages et il énumère complaisamment ce qu'il a fait pour elle : il a souvent apaisé les flots en sa faveur, ce en quoi il généralise un peu trop (3), mais Vénus lui a donné l'exemple d'infléchir la vérité. Il n'a pas été moins soucieux sur terre de la sécurité d'Énée, et il raconte comment, lors de la terrible poursuite des Troyens par Achille, quand le Xanthe regorgeait de cadavres, il a sauvé Énée des coups d'Achille en le dérobant dans un nuage, bien qu'il désirât détruire de fond en comble les murs de Troie parjure construits de ses propres mains — ce qui est une façon de laisser entendre qu'il n'a pas toujours été hostile aux Troyens — ; la chose est en effet racontée tout au long dans l'*Iliade* ; seulement les motifs qui l'ont déterminé à sauver Énée n'ont rien à faire avec le désir d'être agréable à Vénus (4). Il termine en accédant à sa demande, mais en l'avertissant qu'un des compagnons d'Énée disparaîtra et paiera pour tout le monde.

Vénus, qui tout à l'heure était très inquiète — *exercita curis* 779 —, est maintenant joyeuse — *laeta* 816 — ; Neptune exécute immédiatement sa promesse ; il attelle ses chevaux au joug d'or, leur met les freins et, leur lâchant les rênes, fait voler son char azuré sur la

surface de la mer (1) ; les flots s'apaisent et les nuées orageuses disparaissent ; les divinités et les monstres de la mer lui font cortège. Le tableau est le même que celui qui figure au Ier livre (2), mais plus développé, plus éclatant, plus magnifique ; le motif, simplement indiqué au Ier livre, étant traité ici dans toute son ampleur, il est à peu près certain que la description du Ve livre a été écrite après celle du Ier. On croit communément que Virgile s'est inspiré du grand ensemble sculptural de Scopas qu'on voyait à Rome au cirque Flaminius ; et il est possible que le souvenir en ait flotté dans l'esprit de Virgile ; mais le sujet en est différent (3) et il est probable qu'il a eu sous les yeux directement un modèle pictural, une de ces fresques hellénistiques qui abondaient à Naples et dans les villes de Campanie ; il y a en effet dans la description au moins un rappel de couleur — *caeruleo* 819 — ; en outre les commentateurs se sont demandé pourquoi la place de Thétis et des Néréides était indiquée à gauche — *Laeua tenet Thetis et Melite...* 825 —, tandis qu'il n'y avait rien pour faire pendant à droite ; or, on peut se représenter sur la fresque Neptune marchant à droite précédé ou suivi des figures décrites v. 822-826, ayant à sa gauche, au second plan, Thétis et les Néréides et rien à sa droite, parce qu'il était au premier plan (4).

Mise en marche de la flotte (827-834). — **13.** Il faut admettre, quoique Virgile ne le dise pas, qu'Énée aperçoit le cortège de Neptune calmant les flots, puisqu'il ressent une douce joie (5) et donne les ordres nécessaires : il fait dresser les mâts, larguer les voiles ; il y a là une manœuvre qui est décrite avec une grande précision technique : on court des bordées en changeant les amures de bord et en modifiant l'orientation des voiles ; le vent est favorable (6) ; Palinure est le timonier du navire de tête, sur lequel les autres règlent leur marche.

Examen critique des v. 762-834. — 14. Si remarquables que soient au point de vue de la psychologie et du pittoresque les v. 762-834, ils soulèvent pourtant de graves objections. Que l'action divine se développe dans le même temps que l'action humaine, et que, par suite, le récit de l'une interrompe le récit de l'autre, c'est un inconvénient que Virgile a parfois évité très adroitement, auquel pourtant il n'a pas toujours pu se soustraire. Mais ici, les Troyens sortent du port à la rame, 778, et mettent à la voile une fois en mer, 828 sq. ; c'est entre ces deux manœuvres successives et très rapprochées que s'intercale l'entrevue de Vénus et de Neptune, ce qui est tout à fait singulier. En outre, le passage qui nous occupe offre dans la rédaction actuelle des choses qui demeurent inexplicables. Énée éprouve,

827, un sentiment de joie remplaçant chez lui autre chose — *uicissim* —, qui ne peut être qu'un sentiment d'inquiétude ; or, cette joie provient de ce qu'il est désormais assuré du beau temps ; il craignait donc le mauvais ; mais il est justement parti par un temps favorable, 777 ; *uicissim* ne correspond donc à rien ; il ne saurait être question de la tristesse qu'il a ressentie d'abandonner les siens ; cette tristesse et la perspective d'une navigation facile sont choses d'ordre différent. Neptune annonce à Vénus, 814 sq., qu'à la place de beaucoup de Troyens un seul périra et que ce sera là une victime expiatoire — *Vnum pro multis dabitur caput* — ; or, on ne nous a pas dit qu'un grand nombre de Troyens fussent destinés à périr dans la traversée ; nous ne voyons pas qui peut réclamer cette victime expiatoire ; ce n'est pas Neptune, qui vient d'affirmer qu'il est souvent et gratuitement venu à leur secours et qui se donne comme leur protecteur. La promenade de Neptune sur les flots a pour but de chasser l'orage — *fugiunt uasto aethere nimbi* 821 —, mais nous ne savons d'où proviennent ces nuées orageuses ; il n'en a pas été question jusqu'à présent ; *sternitur aequor aquis* 821 est en contradiction non seulement d'idée mais de termes avec *placidi strauerunt aequora uenti* 763 ; Neptune apaise une mer qui nous a été présentée antérieurement comme déjà calmée ; son action est donc parfaitement inutile. Enfin la conversation de Vénus et de Neptune contient deux vers inachevés ; on pourrait à la rigueur les supprimer sans créer de lacunes, mais 792 *In regnis hoc ausa tuis* exprime un argument très fort de Vénus, celui qui doit faire le plus d'impression sur Neptune ; 815 est une explication de 814 ; il faut bien dire pourquoi et à quel titre un Troyen est condamné à disparaître : il paiera pour les autres.

Tout ceci, qui, à première vue, est inexplicable, trouve pourtant son explication, si l'on admet que le V^e^ livre se terminait primitivement tout autrement qu'il ne se termine aujourd'hui pour nous, qu'il a subi un remaniement, que ce remaniement ayant été substitué à la rédaction primitive, nous ne pouvons la restituer absolument, qu'il n'a cependant pas été assez complet pour ne pas en laisser subsister quelques traits et que ce sont ces traits qui, actuellement, font contradiction avec le contexte. Primitivement, la tempête qui avait jeté les Troyens en Sicile et qui les avait encore une fois détournés de l'Italie ne s'apaisait point malgré les prières d'Énée pour obtenir un vent favorable — *Poscamus uentos* 59 — ; nous avons peut-être encore une trace de cela dans le vers *quibus aspera quondam Visa maris facies* 767 sq. ; cette tempête était provoquée par Junon,

qui comptait en profiter pour précipiter à la mer Palinure le pilote du navire d'Énée et par suite amener un naufrage. Dans ce cas l'inquiétude — *exercita curis* 779 — et la démarche de Vénus, qui, même actuellement, se justifient à la rigueur parce que Vénus sait bien que Junon ne désarme jamais, étaient bien plus nettement motivées, puisqu'il fallait parer à un danger très réel. L'intervention de Neptune, qui nous apparaît actuellement comme superflue, était nécessaire et efficace ; il calmait réellement la mer agitée et c'est ce retour du calme parmi les menaces de l'ouragan qui faisait succéder dans l'âme d'Énée la joie aux transes. Averti des projets de Junon, Neptune avertissait Vénus qu'il ne pouvait empêcher la mort de Palinure, victime expiatoire dont Junon devrait se contenter à la place des Troyens qu'elle voulait anéantir, mais que, grâce à lui, là devrait se borner sa satisfaction, puisque, le temps étant redevenu calme, la perte de Palinure ne serait pas un désastre et n'amènerait point le naufrage de la flotte ; dans ce qui suit, on ne nous dit pas qui envoie du ciel Somnus sous la forme de Phorbas pour précipiter Palinure dans les flots et cela reste pour nous inexpliqué ; ce ne saurait être Neptune ; c'est là une machination de Junon qui ne se tient pas pour battue, mais qui, comme à la suite de l'ouragan du I^er^ livre, du prétendu mariage d'Énée au IV^e^, de l'incendie des navires du V^e^, n'obtient jamais qu'un demi-succès. Virgile n'a pas voulu, bien qu'elle fût moins utile, se priver de l'entrevue de Vénus et de Neptune qui est d'un art exquis ; mais en la conservant, il fallait la modifier pour l'adapter, ce qu'il n'a pas réussi à faire complètement, à des circonstances nouvelles ; pour cela, des suppressions étaient nécessaires, et c'est sans doute à la suite de ces suppressions que 792 et 815 se sont trouvés mutilés, Virgile ayant remis à plus tard le soin de les compléter.

Sur les raisons qui l'ont déterminé à remanier la fin du V^e^ livre nous n'avons pas de renseignements et nous en sommes réduits aux hypothèses. Le motif de la tempête mettant les Troyens en danger et traversant leurs projets avait déjà servi trois fois, au I^er^ livre, au III^e^ et au commencement du V^e^ ; il est possible qu'il ait trouvé abusif d'y recourir une quatrième fois ; en la faisant conjurer par Neptune, il remédiait à une répétition fastidieuse.

Mort de Palinure (835-871). — **15.** Il est près de minuit (1) ; les rameurs dorment paisiblement sous leurs bancs. Somnus, sous la forme de Phorbas (2), descend léger du ciel en écartant les ténèbres, s'assied sur la poupe du navire d'Énée et tient à Palinure un discours insidieux : la mer porte d'elle-même la flotte, la brise est égale ;

il l'engage à prendre un peu de repos ; il le remplacera à la barre. Quoique appesanti déjà par le sommeil, Palinure lui fait la réponse d'un marin expérimenté : il sait trop bien qu'il ne faut pas se fier au calme apparent de la mer ; c'est en même temps la réponse d'un serviteur dévoué ; il ne veut pas risquer le salut de son maître. Virgile, interprète de tous les sentiments nobles, tient sans cesse à rappeler qu'Énée est bon, que ceux qui l'entourent l'aiment et lui sont fidèles ; ce sont des personnages de morale en action. Palinure refuse d'abandonner la barre (1) et continue à observer les astres pour ne point perdre sa route. Alors Somnus l'asperge avec de l'eau du Léthé douée de propriétés endormantes stygiennes, le force à fermer les yeux ; à peine l'a-t-il assoupi, qu'il se jette sur lui, et le précipite à la mer avec une partie du bordage de l'arrière et le gouvernail. Palinure appelle en vain ses compagnons et Somnus s'envole dans les airs.

Le navire d'Énée et par suite la flotte tout entière seraient en perdition, si Neptune ne veillait à ce que la direction soit suivie sans encombre (2). On approche de l'île des Sirènes, c'est-à-dire que, comme au III^e^ livre, Virgile amène Énée sur le lieu d'une aventure d'Ulysse, mais sans répéter cette aventure. Il y fait allusion en disant que ces parages étaient jadis des parages dangereux parsemés d'ossements blanchis. Mais les Sirènes ont disparu depuis le passage d'Ulysse; le charme étant rompu, elles se sont précipitées à la mer (3). Telle est la légende que Virgile suppose connue et par suite ne raconte point ; actuellement les îles des Sirènes ne sont plus que des écueils retentissant au loin du bruit rauque des vagues. Virgile prête ici à Énée d'une façon exceptionnelle l'expérience du vieux loup de mer qui, quoique endormi, sent bien que l'allure de son bateau n'est plus régulière et se réveille ; Énée s'aperçoit que son navire va au hasard et n'est plus guidé par la main sûre du timonier ; il saisit la barre et le remet en marche. Il croit que Palinure s'est endormi à son poste, confiant dans le beau temps. C'est là une faute grave ; mais Énée est si indulgent que, comme il avait eu pitié de Sergestus coupable d'avoir gravement avarié son bâtiment, de même il plaint Palinure au lieu de le blâmer et déplore qu'il doive être jeté sans sépulture sur un rivage inconnu.

Les deux versions de la mort de Palinure. — 16. Virgile, au VI^e^ livre, a mis dans la bouche de Palinure le récit de l'aventure que lui-même raconte ici. Entre les deux versions il y a des concordances qui nous montrent qu'elles sont apparentées, d'abord la matérialité de l'accident qui des deux côtés est le même et raconté dans les mêmes

termes : Palinure tombe à la mer avec une partie du bordage de l'arrière et le gouvernail qu'il ne lâche pas (1) ; ensuite la psychologie de l'intéressé qui est dans les deux cas celle d'un serviteur absolument dévoué à son maître : au Ve livre, Palinure refuse d'abandonner son poste pour ne pas le livrer au péril de la mer (2) ; au VIe, quand il est projeté dans les flots, sa seule crainte c'est que le navire endommagé et privé de son timonier ne puisse résister aux assauts des vagues (3). Mais, à côté de ces concordances, il y a des divergences qui montrent que les deux passages ne sauraient subsister l'un à côté de l'autre et que Virgile eût été obligé dans l'*Enéide* définitive de modifier l'un d'entre eux. Au VIe livre, Palinure est noyé par gros temps (4), au Ve par mer calme (5) ; au VIe livre, Énée lui demande quel est le dieu qui l'a jeté à l'eau ; Palinure répond qu'il n'a pas été la victime d'un dieu (6) et décrit avec beaucoup de précision l'accident qui lui est arrivé : le gouvernail a été arraché par un paquet de mer ; il n'a pas voulu le lâcher et, jeté lui-même à la mer par la secousse, il l'a entraîné avec lui ; au Ve, il a parfaitement conscience qu'il est l'objet d'une agression de la part d'un inconnu avec qui il a causé, il le sait si bien qu'il appelle les camarades au secours contre lui ; c'est là une chose qu'il ne peut pas avoir oublié au VIe livre au point d'attribuer à sa mésaventure une cause naturelle décrite dans tous ses détails. On est étonné du reste qu'Énée demande à Palinure quelle est la divinité qui l'a noyé puisqu'à la fin du Ve livre il croit tout simplement qu'il s'est endormi à son banc de quart et qu'il est tombé à l'eau accidentellement. Entre les deux passages il n'a pas eu de renseignement sur la façon exacte dont la chose est arrivée. Enfin et surtout il y a entre les deux versions une contradiction formelle : au livre V, Palinure périt la nuit ; le jour suivant, Énée arrive en Italie, emploie la nuit ou une partie de la nuit à offrir des sacrifices à Hécate et accomplit le lendemain son voyage dans les enfers ; Palinure y est déjà ; il n'a donc pu flotter sur la mer que deux nuits — plus exactement une et demie — ; or, au VIe livre, il raconte à Énée qu'il a été ballotté pendant trois nuits sur les vagues (7) ; dans ces conditions, il ne pourrait pas être encore arrivé dans les enfers quand Énée le rencontre. Les deux morceaux présentent donc des incompatibilités (8) ; la tâche qui s'imposait à Virgile et qu'il n'avait pas encore exécutée à sa mort était de les réduire à l'unité.

Celui qu'il eût corrigé est assurément celui du VIe livre, car il représente sa première inspiration ; nous avons vu que primitivement le Ve livre se terminait par une tempête ; la mort de Palinure devait donc avoir lieu dans les mêmes circonstances qu'au VIe ;

c'est par suite d'un remaniement qu'elles ont été modifiées ; le remaniement devait s'étendre aux parties du VI^e^ livre, qui, par le fait de son introduction, se trouvaient désormais en désaccord avec le V^e^. Au VI^e^ livre, la question adressée d'abord par Énée à Palinure : *Quis te, Palinure, deorum Eripuit nobis medioque sub aequore mersit* ? 341 sq., paraît inspirée par l'idée qu'Apollon lui ayant promis que Palinure arriverait avec lui en Italie, un autre dieu seul a pu s'interposer pour empêcher l'accomplissement de cette promesse. Cette question devait ou disparaître dans la rédaction définitive ou préparer le récit de l'intervention de Somnus-Phorbas ; quand il l'a écrite, Virgile ne songeait pas encore à cette intervention, mais il est très possible qu'à la réflexion elle lui ait fourni le motif qu'il a développé à la fin du V^e^ livre.

Conclusion. — **17.** Le V^e^ livre repose des émotions terribles par lesquelles nous a fait passer le IV^e^ ; la note sentimentale est beaucoup plus douce : c'est la joie. L'ouragan du début, qui détourne les Troyens de leur route, n'est pas fait au fond pour déplaire à Énée puisqu'il le ramène près du tombeau de son père et dans le pays du Troyen et Dardanien Aceste. Les jeux, dont la cause est lugubre, puisque c'est une mort, sont cependant célébrés avec allégresse, parce qu'ils sont chez ceux qui y prennent part l'occasion d'un développement de vigueur juvénile et qu'il s'agit de fêter une mise au rang des demi-dieux. L'épreuve inattendue, qui jette un moment un voile de tristesse, se résout en somme plus favorablement qu'on ne pouvait le craindre : si Énée est obligé de laisser en Sicile quelques-uns de ses compagnons, il les laisse dans une grande ville, sous la protection d'un parent. Le livre se clôt sur les images paisibles et réconfortantes de la sérénité du ciel et du calme des eaux, images atténuées en sourdine par l'impression mélancolique de la mort de Palinure. La joie n'est pas sans mélange, elle est çà et là traversée par des menaces et par des craintes ; elle est pourtant la dominante du V^e^ livre.

Les événements qui le remplissent n'ont qu'un intérêt secondaire. Les jeux en l'honneur d'Anchise sont pour Virgile l'occasion de transposer les jeux en l'honneur de Patrocle en leur faisant des emprunts directs et fréquents. Mais son adaptation est originale. Ce qui l'occupe, c'est moins la matérialité du sport que les sentiments forts et généreux qu'il excite, l'exaltation de l'âme humaine qu'il tend et qu'il ennoblit. Les champions, que le public soutient de sa sympathie vibrante, sont passionnés pour la gloire, enflammés par le désir du succès, et ils triomphent pleinement quand ils l'ont obtenu. La fondation de Ségeste nous laisse assez indifférents, mais elle était

importante pour les Romains. Avant de nous conduire en Italie, Virgile a voulu rendre hommage à la Sicile, une des provinces les plus brillantes, les plus florissantes de l'empire, et dont les services rendus pendant les guerres puniques n'étaient pas oubliés. Il a montré qu'elle aussi devait quelque chose au passage d'Énée et qu'elle pouvait se réclamer de Troie. Ce qui est le plus remarquable, c'est l'habileté avec laquelle Virgile a relié des choses différentes et hétérogènes et en a fait un tout ; la fondation de Ségeste sort tout naturellement des jeux en l'honneur d'Anchise ; le souvenir d'Eryx, le grand héros sicilien, le fils de Vénus, le demi-frère d'Énée y est adroitement intercalé et rappelé ; les Siciliens y prennent progressivement une part de plus en plus importante, le miracle qui termine le tir de l'arc met Aceste hors de pair, en présageant ses grandes destinées, et en même temps annonce l'incendie des navires, qui est pour Énée un sensible déplaisir, mais qui l'allège des non-valeurs qu'il traîne à sa suite et assure à la Sicile, comme cela aura lieu pour l'Italie, un fond de population troyenne. Ainsi, heur et malheur, tout s'achemine vers la naissance de Ségeste, qui est le point culminant du livre.

En même temps, la figure qui rayonne et qui domine est celle d'Anchise ; sauvé par Énée de l'incendie de Troie, conseiller écouté de l'expédition depuis la Troade jusqu'en Sicile, c'est là que sa mémoire est définitivement consacrée et qu'il est élevé au rang des dieux. Il n'était pas indispensable à l'action de l'*Enéide* ; mais il fallait y donner une grande place à l'ancêtre grâce auquel les Iulii pouvaient se vanter de descendre de Vénus. Objet d'une vénération ardente, évoqué par la prière solennelle de son fils, il plane mystérieusement sur les cérémonies magnifiques par lesquelles, tout en pleurant l'homme disparu, on glorifie brillamment le dieu qui lui a succédé. Il paraît enfin pour venir en aide à son fils dans un moment critique, continue à le guider vers le but comme il l'a fait pendant sa vie, le convie à un dernier rendez-vous où s'épanchera une dernière fois leur tendresse commune et où, par une prédiction qui complètera toutes les précédentes et y mettra le sceau, il lui révélera son avenir définitif. Énée n'accomplit point dans ce livre de grandes choses et n'y fait rien d'héroïque. Mais c'est ici que se manifeste de la façon la plus pénétrante sa piété filiale et sa volonté d'honorer son père. Il apparaît encore ici comme un chef diligent, qui n'épargne pas son activité et ses soins, qui anime tout de sa présence et veille à la régularité, à la bonne exécution des choses en cours. Çà et là, il laisse paraître sa bonté généreuse. Il est fâcheux qu'à ces

qualités du cœur il ne joigne pas l'énergie pour parer aux coups du sort. Ce n'est pas un homme supérieur ; c'est un homme honnête plein de qualités estimables, sympathique, et dont nous n'avons pas à nous plaindre comme au IVe livre.

Virgile n'a pas prévu dès l'abord le Ve livre tel qu'il l'a réalisé, et il a modifié son plan en cours de route. Au Ier livre, les Troyens ont en Sicile des villes où ils peuvent trouver un asile en cas de besoin et qui forment le royaume d'Aceste ; ceci est naturellement très différent de la conception du Ve, où Aceste habite dans la montagne, où il ne règne sur aucune ville, où la première qui doive lui être soumise et qui lui permettra de prendre le titre de roi est Acesta, dont Énée lui-même délimite l'enceinte avec la charrue. D'autre part, pour que les jeux anniversaires en l'honneur d'Anchise soient possibles, il faut qu'Énée ait séjourné à Carthage une année ou bien près. Or, les événements du IVe livre sont assez maigres et se précipitent, si bien que lorsqu'il a écrit le livre, Virgile ne paraît pas avoir envisagé un séjour d'aussi longue durée ; c'est du reste dans la septième saison de son voyage — *septima aestas*, I, 755 sq. — qu'il aborde à Carthage et c'est également dans la septième saison — *septima aestas*, V, 626 — qu'il se trouve en Sicile ; cette indication, qu'il n'avait pas encore eu le temps de modifier au moment de sa mort, montre clairement qu'il ne s'est décidé que tardivement à faire célébrer des jeux anniversaires. D'un autre côté, la rédaction que nous possédons du Ve livre n'est pas la rédaction primitive ; il avait commencé à le soumettre à une révision ; si le corps même du livre n'offre que peu de traces d'additions marginales, en revanche la fin tout entière a pris par suite une physionomie nouvelle, qui présupposait une refonte de l'épisode de Palinure au VIe livre. Cette révision n'avait pas encore revêtu sa forme définitive, puisque l'entrevue de Vénus et de Neptune présente deux vers inachevés. Elle ne s'était pas encore étendue à tout l'ensemble du livre, puisqu'on y relève encore des désaccords de détail, provenant de la juxtaposition de morceaux écrits isolément, et attendant le travail d'unification qui les aurait fait disparaître. Quant au vers fragmentaire : *Haec effata* 653, il semble que ce soit une de ces indications rapides que Virgile laissait échapper dans le premier jet de la composition en se réservant de les compléter, et il appartiendrait ainsi à la rédaction toute primitive ; il se peut aussi que ce soit une simple notation mise plus tard à la marge et que Virgile voulait développer.

NOTES DU CHAPITRE VI

P. 363. (1) certus 2, certus eundi, IV, 554, aquilone 2, mediis aquilonibus IV, 310, infelicis 3, infelix IV, 450, 529, 596, magno... amore 5 et IV, 395, dolores 5, dolorem IV, 393, 419, 693, dolore 474, dolere 476, furens 5 est perpétuel au IV^e^ livre, la vue des flammes du bûcher de Didon est annoncée IV, 661, triste... augurium 7 correspond à omina IV, 662. — (2) 2 fluctus... atros aquilone, Aulu-Gelle, *N. A.*, II, XXX, 11. Id... a peritissimis rerum philosophis obseruatum est, austris spirantibus mare fieri glaucum et caeruleum, aquilonibus obscurius atriusque. — (3) 8-11 ont été transportés ici de III, 192-195, où Virgile avait l'intention de les supprimer ; on peut conclure qu'ils ont remplacé ici un couplet que Virgile a fait disparaître, du fait que ipse 12 ne s'explique pas et s'expliquait sans doute dans la rédaction primitive où les Troyens exprimaient l'angoisse que leur causait l'aspect du ciel et où Palinure lui-même, ipse, malgré son expérience, partageait cette angoisse ; l'adaptation du reste n'a pas été parfaite : pour trouver ce que représente Olli 10, il faut aller chercher Aeneas, 1, en passant par-dessus Teucrorum 7. — (4) 56 Haud equidem sine mente reor, sine numine diuom.

P. 364. (1) 15 colligere arma, Serv. entend : diminuer la surface de la toile ; mais il s'agit du branle-bas de tempête. — (2) 20 in nubem cogitur aer se trouve déjà chez Cic., *N. D.*, II, 39, 101. — (3) 29 fessas... nauis, 41 fessos, le mot est dans le III^e^ livre une dominante. — (4) Dans toute la seconde partie du IV^e^ livre, Virgile fait contraster avec la douleur de Didon la joie des Troyens de quitter Carthage : sous la dominante lugubre une note joyeuse se fait entendre en sourdine : laeti 295, laeti 418, ouantis 543, ouantis 577 ; cette note joyeuse éclate dans la première partie du V^e^ livre et s'oppose aux sombres accents du IV^e^ ; elle devient la dominante laeti 34, laetus 40, laetum... honorem 58, laeti 100, laeto... coetu 107, laetus Mnestheus 210, laetus ego 236, laetas... mentes 304, laetam 515, laetum 531, laeti 577, laetus 667 ; il s'agit de jeux funèbres, mais en l'honneur d'un mort héroïsé et où se déploie l'énergie des jeunes gens. Après la tristesse de l'incendie des navires, le mot revient encore, appliqué à Vénus, qui vient d'assurer aux Troyens une heureuse navigation en Italie, laeta 816. — (5) Eryx, fils d'Aphrodite et de Poseidôn ou de Butès, est l'éponyme de la montagne sicilienne qui portait le temple célèbre de Vénus Erycina ; il provoquait les étrangers au pugilat, fut tué par Héraklès et enseveli sous la montagne qui porte son nom ; Virgile a déjà appelé la Sicile Erycis finis I, 570 ; il mentionne Eryx V, 24, où il est donné comme le frère d'Énée, 392, 402, 412, 419, 483, où il est mentionné comme un célèbre boxeur, qui s'est mesuré avec Her-

cule, 630, où la Sicile est donnée comme son pays : Hic Erycis fines fraterni, 772, où on lui offre un sacrifice comme à un héros. Ainsi Virgile s'est appliqué à le mettre en lumière dans un livre consacré en partie à glorifier la Sicile ; il a répété avec insistance qu'il était le frère d'Énée. — (6) D'après la tradition adoptée par Virgile, Aceste est le fils du Krimisos, divinité fluviale de la Sicile qui, sous la forme d'un ours ou d'un chien — détail supprimé par Virgile —, l'aurait eu de la Troïenne Egesta ou Segesta, venue en Sicile. D'après Denys d'Halic., I, 52, Egestus avec Helymus avait quitté Troie avant la ruine de la ville et était venu s'établir en Sicile dans le pays des Sicanes — portusque Sicanos 24 — ; les Sicanes lui avaient cédé une partie de leur territoire parce qu'il était né en Sicile. Les monnaies d'Égeste montrent Énée sortant de Troie avec Anchise et le Palladium. — (7) Déjà I, 195, il est bonus ; de même I, 550 et V, 106, il est clarus ; ce sont là les deux traits, qui, dans la présentation du personnage, n'ont pas changé. — (8) 37 pelle Libystidis ursae pourrait être amené par le voisinage de la Libye, mais se retrouve VIII, 368.

P. 365. (1) V, 300 sq. Helymus Panopesque Adsueti siluis, comites senioris Acestae. — (2) I, 195 sq., 549 sq., 558 et 570. — (3) 34 notae... harenae, 24 portusque Sicanos, 32 petunt portus, 57 portus... amicos. — (4) Aggere composito tumuli VII, 6, dans un tout autre sens. — (5) 45 genus alto a sanguine diuom, IV, 230 et VI, 500, genus alto a sanguine Teucri, locution fixée, — (6) 46 exactis mensibus se trouve *G.*, III, 139, dans une tout autre circonstance. — (7) III, 63 sq. arae... maestae, 305 Et geminas, causam lacrimis, sacrauerat aras ; maestae s'appliquant au deuil passé est opposé à laetum... honorem 58 s'appliquant aux cérémonies actuelles. — (8) 57 amicos, 41 amicis, répétition pour souligner l'idée fondamentale du V^e^ livre, où tout se passe entre amis ; 57 portus delati intramus amicos, III, 219 Huc ubi delati portus intramus, locution fixée.

P. 366. (1) Au moment où parle Énée, les vents contraires durent toujours ; ils ne s'apaisent qu'au v. 763 : placidi strauerunt aequora uenti ; c'est là ce qu'il fallait obtenir avant de reprendre la mer ; 59-60 n'ont été suspectés que par suite d'une inintelligence absolue de la situation ; cf. III, 115 : placemus uentos. — (2) 61 sq. Bina boum... capita traduit l'expression homérique : βοῶν τ' ἰφθιμα κάρηνα, *Il.*, XXIII, 260. — (3) 65 radiisque retexerit orbem correspond à 104 sq. serena... luce ; il faut que le temps s'y prête et que le jour soit beau. — (4) 68 Aut iaculo incedit melior leuibusque sagittis, X, 754 Insignis iaculo et longe fallente sagitta. — (5) 66-70. Il n'y a pas dans la suite de lancement du javelot ; mais dans l'*Iliade*, XXIII, 622, il est question de l'ἀκοντιστύς et le jet du δολιχόσκιον ἔγχος figure 798-825 ; Virgile s'accorde donc ici avec Homère, mais non avec lui-même ; en outre, 68 sq., les deux dernières épreuves sont présentées dans l'ordre inverse de celui dans lequel elles ont lieu ; il est probable que nous avons à faire ici à des inégalités résultant de la composition fragmentaire ; Virgile avait écrit ce couplet antérieurement aux développements qui lui correspondent ; dans l'*Iliade* les épreuves ne sont pas mentionnées d'avance et en bloc ; 68 *uiribus* audax s'explique par le fait qu'il fallait beaucoup de vigueur pour tendre l'arc, 500 ualidis flexos incuruant *uiribus* arcus ; 70 praemia palmae

se trouve déjà *G.*, III, 49. — (6) 71 cingite tempora myrto *G.*, I, 28 en parlant d'Octavien : cingens materna tempora myrto ; en reprenant l'hémistiche, Virgile a sans doute voulu établir un rapport entre Énée et Octavien son descendant. — (7) 73 Helymus, mentionné ici pour la première fois, figure dans la course à pied 300, 323 et arrive le second 339 ; c'est un jeune homme, tandis qu'Aceste est déjà vieux ; il figure dans le Ve livre moins fréquemment qu'Aceste et a moins d'importance ; d'après Den. d'Halic., I, 47, 52-53, c'était un fils naturel d'Anchise, tradition que Virgile n'a pas accueillie ; il serait venu en Sicile avec Aceste et se serait établi près du fleuve Krimisos ; si Virgile en parle, c'est parce qu'il était l'éponyme et l'ancêtre des Élymes siciliens. D'après Denys, Énée aurait bâti pour lui Elyma, comme Acesta pour Aceste. — (8) 74 sequitur quos cetera pubes, VII, 614 sequitur tum cetera pubes, locution fixée. — (9) 75 multis cum milibus est évidemment une hyperbole. — (10) 78 lacte nouo se trouve déjà *Egl.*, V, 67, également à propos d'un sacrifice ; il fallait du lait venant d'être tiré ; sanguine sacro, III, 67 sanguinis... sacri, locution fixée. — (11) 79 purpureos Serv. ad sanguinis imitationem, cf. VI, 221 et 884 ; la couleur rouge paraît avoir été rituelle dans ce cas. — (12) Schol. Veron. *in Verg. Aen.*, V, 80, p. 94, 11 K : Salue, sancte parens : Catullus, Saluete deum gens, o bona matrum Progenies saluete iter(um). Virgile a donc lu dans Catulle un vers qui manque actuellement dans les mss. et, après avoir largement imité dans le IVe livre le fond du poème LXIV, il lui a emprunté ici une formule, qui était restée dans sa mémoire. — (13) 80 recepti ne peut signifier simplement « retrouvés » ; IV, 427 Virgile avait fait une allusion singulière à une légende qu'il n'a pas admise dans l'*Enéide* à savoir que Diomède aurait déterré les ossements d'Anchise et les aurait ensuite rendus à Énée ; il semble bien que ce soit cette légende, exclue d'ailleurs par le contexte, qui ait ici flotté dans son esprit. — (14) 82 fatalia arua se trouve déjà IV, 355 ; c'est l'expression fixée d'une idée qui domine toute l'*Enéide*. — (15) 83 se rattache directement à la prédiction de Créuse et montre que le livre V a été rédigé après le IIe. — (16) 87 sq. Virgile paraît avoir songé au δράκων ἐπί νῶτα δαφοινός de l'*Il.*, II, 308, bien que les circonstances de l'apparition soient très différentes. — (17) 88 sq. ceu nubibus arcus Mille iacit uarios aduerso sole colores, IV, 701 Mille trahens uarios aduerso sole colores, c'est le même vers avec variation d'un mot. — (18) 95 sq. Dans la croyance romaine, le serpent est étroitement apparenté au genius dont il est la manifestation visible ; sa mort signale la disparition de la maison du chef de famille. Mais à côté du Genius de l'homme, il y avait le genius loci représenté à Pompéï sur les murs des maisons et qui donnait à l'endroit un caractère sacré, Perse, I, 113 sq. Pinge duos angues ; pueri, sacer est locus, extra Meite ; de là l'hésitation d'Énée.

P. 367. (1) 102 Ordine aëna locant alii fusique per herbam, I, 213 sq. Litore aëna locant alii... fusique per herbam, répétition des mêmes mots pour exprimer la même chose. — (2) 98-99 sont pourtant inspirés directement d'*Il.*, XXIII, 218 sqq. ; le rite est donc déjà grec ; au lieu de chercher la couleur locale particulière et exclusive, Virgile aime à rapprocher le grec et le romain dans ce qu'ils ont de commun ; il est le fondateur du gréco-romain.

P. 368. (1) 107 laeto complebant litora coetu ; c'est là encore une réminiscence de Catulle, LXIV 33 : oppletur laetanti regia coetu ; il est curieux de constater que l'imitation du poème LXIV, si développée dans le IVe livre, se prolonge sporadiquement au delà des limites où elle était voulue et où elle a été méthodiquement pratiquée, et c'est une preuve que le Ve livre a été composé après le IVe. — (2) 108 l'emploi du mot Aeneadas est intentionnel ; la personne d'Énée est pour beaucoup dans la curiosité populaire. — (3) 109 sq. Circo... In medio, il est probable que ce mot romain a été employé par Virgile pour avertir ses lecteurs que le plaisir qu'ils auront est analogue à celui qu'ils trouvent aux ludi circenses. — (4) 109-112, l'énumération n'est pas absolument complète ; il y a des objets qui plus loin sont donnés en prix et qui ne figurent pas ici : dans les régates, des coupes d'argent ciselé ; dans la course à pied, un cheval avec ses phalères, une peau de lion ; pour la boxe, un taureau. Il en est de même dans l'*Iliade* ; les deux talents d'or ne figurent point 259-261. — (5) 113 ludos committere est l'expression romaine technique. Cic., *ad Qu. fr.* III, 4, 6, *de Fin.*, III, 2, 8. — (6) La Chimaera étant une trirème est naturellement beaucoup plus grande que ses concurrentes — ingentem... ingenti mole 118 — ; mais le Centaure est également un grand navire — Centauro... magna 122 — ; de la Scylla nous apprenons d'abord simplement qu'elle est peinte en bleu sombre — caerulea 123 — ; plus loin qu'elle a un meilleur équipage de nage, mais qu'elle est plus lourde que la Chimaera — melior remis, sed pondere pinus Tarda tenet 153 sq. — ; le dernier trait est assez étonnant, puisque la Chimaera est un plus gros navire ; quant à la Baleine elle est rapide et elle a des rameurs énergiques, qui en effet témoignent dans la course de leur vigueur — uelocem.. acri remige 116 —; on ne comprend donc pas pourquoi elle reste en arrière au départ ; ces réalités sont assez confuses ; Virgile en prend à son aise avec elles ; pour lui du reste l'intérêt est ailleurs ; ce ne sont pas les qualités nautiques des navires qui décident la course.

P. 369. (1) Il semble étrange qu'un navire portant l'emblème et le nom de Scylla figure dans la flotte troyenne ; au départ de la Troade, les Troyens ne connaissaient pas Scylla, dont l'existence ne leur est révélée que par la prédiction d'Hélénus et qui, dans le IIIe livre actuel, leur reste invisible ; mais au l. I, 200, Énée dit à ses compagnons qu'ils ont affronté Scyllaeam rabiem ; on comprend qu'après avoir eu affaire avec le terrible monstre et lui avoir échappé, ils aient donné à l'un de leurs navires le nom et l'emblême de Scylla et ceci confirme l'hypothèse que Virgile avait l'intention bien arrêtée de remanier le IIIe livre et d'y insérer un épisode de Scylla. — (2) Juvén., I, 99 sq. iubet a praecone uocari Ipsos Troiugenas. — (3) Les écueils de cette nature ne sont pas rares et il est bien certain que Virgile en avait vu de ses yeux ; il a pourtant imité dans sa description Apollon., *Argon.*, I, 364 sqq. ἀπὸ δ' εἶματ' ἐπήτριμα γηγήσαντο Λείῳ ἐπὶ πλαταμῶνι, τὸν οὐκ ἐπίβαλλε θάλασσα κύμασι, χειμερίη δὲ πάλαι ἀπέκλυσεν ἅλμη ; *olim* 125 = πάλαι ; cf. *Hymne hom. à Herm.*, 128. —, (4) 128 statio gratissima mergis reproduit avec des mots en partie différents la structure de statio tutissima nautis, *G.*, IV, 421. — (5) Toute la description des régates suppose une mer calme. Or, les Troyens ont abordé en

Sicile par gros temps et la tempête ne cesse qu'au v. 763. Les esprits conciliants qui essaient de supprimer les contradictions prétendront que la mer peut être houleuse au large, plate sur la côte. Il est plus judicieux de ne voir là qu'une preuve du peu de souci de Virgile pour l'exactitude des réalités. — (6) 131 longos ubi circumflectere cursus, III, 430 longos et circumflectere cursus, locution fixée. — (7) 138 laudumque arrecta cupido, VI, 823 laudumque immensa cupido, locution fixée avec changement d'un mot. — (8) L'épreuve des régates est particulièrement bruyante : 139 clara dedit sonitum tuba, 140 sq. clamor Nauticus, 148 plausu fremituque uirum, 149 consonat omne nemus, 150 colles clamore resultant, 152 turbam inter fremitumque, 167 cum clamore, 205 remi crepuere, 215 dans une comparaison plausum... ingentem 227 ingeminat clamor ; 228 resonat... fragoribus aether. Virgile fait donc ici grand usage du pittoresque sonore, ces cris si souvent mentionnés correspondent à l'agitation à laquelle sont en proie les personnages. — (9) 140 sq. le clamor nauticus est le cri rythmé que poussent les matelots d'après le κελευστής, hortator en latin, qui règle la nage ; naturellement, le rythme pouvait être plus ou moins vif et par suite la nage plus ou moins accélérée. — (10) 143 rostrisque tridentibus, les navires romains avaient des éperons à trois pointes ; le même vers est répété VIII, 690. — (11) 149 sq. Consonat omne nemus uocemque inclusa uolutant Litora, pulsati colles clamore resultant, VIII, 305 Consonat omne nemus strepitu collesque resultant, I, 725 uocemque per ampla uolutant Atria, le même effet rendu dans les mêmes termes. — (12) 158 longa sulcant uada salsa carina, X, 197 longa sulcat maria alta carina, locution fixée avec changement de deux mots.

P. 370. (1) 172 exarsit iuueni dolor ossibus ingens ; les larmes qu'il verse sont des larmes de rage, Cic., *in Verr. act.* II, 4, 18, 59, cité par Servius : cum irasceretur, lacrimas interdum uix tenere ; iuueni est opposé à senior 179, la différence de l'âge explique la différence des caractères. — (2) 178-182, le plongeon de Menoetes est directement inspiré du plongeon d'Ulysse, *Od.*, V, 319-323 grauis... madidaque fluens in ueste = εἵματα γάρ ῥ' ἐβάρυνε, ut fundo uix tandem redditus imo est = Τὸν δ' ἄρ' ὑπόβρυχα θῆκε πολὺν χρόνον, recedit = καθῖζε, salsos reuomentem pectore fluctus = στόματος δ' ἐξέπτυσεν ἅλμην πικρήν. — (3) 189 insurgite remis III, 207, remis insurgimus, 560 pariterque insurgite remis, locution fixée ; Apollon., *Argon.*, II, 589, dit : Ἐμβαλέειν κώπῃσιν, appuyer sur les rames ; c'est une autre espèce de nage que décrit Virgile ; 190 Hectorei socii, VI, 166, Hectoris hic magni fuerat comes ; c'est un honneur que d'avoir été le compagnon d'Hector, dont Virgile introduit le plus souvent possible le nom dans l'*Enéide*, pour rattacher son poème à l'*Iliade*. — (4) 192 sq. quibus in Gaetulis Syrtibus usi Ionioque mari Maleaeque sequacibus undis ; Gaetulis Syrtibus, qui se trouve déjà 51, fait allusion à la tempête du I^er^ livre, Ionioque mari, à celle du III^e^, 211, Ionio in magno ; Maleaeque sequacibus undis ne correspond à rien dans l'*Enéide* actuelle, mais pouvait correspondre à quelque chose dans le remaniement-projeté du III^e^ l. ; le Serv.-Dan. a conservé III, 204, trois vers que Virgile avait mis à la marge, puis marqués sans doute du signe de la suppression et où on lit Maleaeque sonantia saxa. — (5) 202 furens animi explique la témérité de la manœuvre ; le désir de gagner

est porté au paroxysme et l'emporte sur toute prudence ; Sergeste essaie de passer, quoiqu'il n'y ait pas la place, spatio... iniquo 203. — (1) 209. C'est un point d'honneur pour les marins de ne pas abandonner leurs agrès à la mer ; en outre ici, sur le moment, on ignore l'importance des avaries et on espère pouvoir se servir encore des avirons endommagés, fractis discentem currere remis 222.

P. 371. (1) 212 prona petit maria, une fois l'écueil doublé, la mer est plate et paraît descendre en pente vers la terre ; de la comparaison qui suit, la fin seule s'applique à la situation ; le début n'est donc fait que pour décrire les circonstances préliminaires du vol de la colombe et ne renferme aucun élément de comparaison ; 214 latebroso in pumice se retrouve XII, 475 ; 215 fertur in arua uolans, II, 498 fertur in arua furens, locution fixée avec changement d'un mot ; 217 radit iter liquidum, 170 radit iter laeuum, locution fixée ; celeris neque commouet alas est imité d'Apoll., *Argon.*, II, 934 sq., où il s'agit de l'épervier οὐδὲ τινάσσει Ῥιπήν, εὐκάλοισιν ἐνευδιόων πτερύγεσσιν. — (2) 224 spoliata magistro VI, 353 spoliata armis, excussa magistro. — (3) 230 uitamque uolunt pro laude pacisci, XII, 49 letum pro laude pacisci, locution fixée. — (4) 233 palmas utrasque se retrouve VI, 685. — (5) 235 Di quibus imperium est pelagi VI, 264 Di quibus imperiumst animarum, même mouvement dans les mêmes termes. — (6) 239-242, chez Apollonios le navire *Argô* est sauvé des roches Πλαγάδες par Athéné qui retient la roche de la main gauche et de la droite pousse le navire hors du passage dangereux, δεξιτερῇ δὲ διαμπερὲς ὥσε φέρεσθαι, II, 599 ; il est sauvé des Πλαγκταί par Thétis et les Néréides qui se le passent de main en main au-dessus des flots, IV, 930 sqq. Au I^er^ livre, Virgile fait dégager les navires troyens échoués sur les Arae par la Néréide Cymothoé, Triton et Neptune. Ici les Néréides, Panopea, les êtres et les monstres qui se groupent autour de Phorkys, l'ancien dieu de la mer, entendent la prière de Cloanthus ; Portunus pater intervient d'une façon décisive de la même façon qu'Athéné au II^e^ livre des *Argonautiques* en poussant le navire ; c'est un ancien dieu romain qui avait son prêtre parmi les flamines minores et dont on célébrait la fête, les Portunalia, le 17 août ; primitivement dieu des ouvertures, il avait été spécialisé comme dieu des entrées des eaux ; il avait son temple au forum boarium et était le dieu du port du Tibre ; Virgile associe ici, suivant son goût pour le syncrétisme, à des divinités grecques une divinité romaine qui est bien choisie, puisqu'il s'agit justement de conduire un navire au port ; l'allure imprimée au navire par Portunus est celle de l'*Argô* poussée par Athéné, *Argon.*, II, 601 : Ἡ δ' ἐκέλη πτερόεντι μετήορος ἔσσυτ' ὀιστῷ ; l'effet manu magna est appliqué par Virgile au Cyclope III, 624, à Énée V, 487 ingenti... manu ; il est emprunté à Ennius, cité par le Schol. Veron., *Aen.*, V, 241 K, p. 95 : Atque manu magna Romanos impulit amnis et remonte en dernière analyse à l'*Il.*, XV, 694 sq. où Zeus pousse par derrière Hector s'élançant à l'assaut des navires grecs τὸν δὲ Ζεὺς ὦσεν ὄπισθεν Χειρὶ μαλὰ μεγάλῃ. Le passage est caractéristique des procédés de travail de Virgile qui mélange les divinités grecques et les divinités romaines et imite en même temps Apollonios et Ennius, dépendant lui-même d'Homère.

P. 372. (1) 244. C'est avec intention qu'Énée est appelé ici et 424 satus

Anchisa, puisqu'il rend des honneurs à son père ; il est appelé Anchisiades pour la même raison V, 407 et lorsqu'il va retrouver son père aux enfers, VI, 126 ; la même appellation est justifiée VIII, 521, parce qu'Énée va être l'objet d'une intervention de Vénus, X, 822, parce qu'à ce moment il se souvient de son père qu'il aime ; elle est X, 250, parce qu'il est mis en rapport avec la mater Idaea et que l'Ida est la patrie d'Anchise. — (2) Remarquez la différence entre munera 247 et honores 249 ; les munera sont pour les hommes, les honores pour les capitaines ; Virgile distingue toujours les rangs. — (3) 250 Chlamydem auratam, VIII, 167 chlamydemque auro dedit intertextam. — (4) 251 cucurrit paraît emprunté à l'*Iliade*, quoique l'objet soit différent περὶ δὲ χρύσεος θέε πόρκης ; quant à la pourpre de Mélibée, elle est empruntée à Lucr., II, 499 sq. Meliboeaque fulgens Purpura Thessalico concharum tincta colore. — (5) 252-257, la description des étoffes historiées est fréquente dans la poésie antique ; le prototype est la toile que tisse Hélène et sur laquelle elle représente les combats que se livrent les Troyens et les Achéens, *Il.*, III, 125 ; c'est un des lieux communs de la poésie alexandrine ; Apollon., *Argon.*, I, 730-767, décrit les sept sujets représentés sur la δίπλαξ πορφυρέη, œuvre de Pallas, qui en avait fait cadeau à Jason ; c'est sur la bordure que se trouvent les sujets, 727 sqq. Δη γάρ τοι μέσση ἐρευθήεσσ' ἐτέτυκτο, Ἄκρα δὲ πορφυρέη πάντη πέλεν· ἐν δ' ἄρ' ἑκάστῳ Τέρματι δαίδαλα πολλὰ διακριδὸν εὖ ἐπέπαστο ; ce qui prouve que Virgile s'y est référé, c'est qu'il a emprunté aux v. 730-734 la description de la fabrication de la foudre par les Cyclopes, VIII, 424 sqq., suivant son usage de tirer d'un même passage d'un modèle des imitations qu'il dissémine ; mais, comme dans le IVe livre il a eu très présent à l'esprit le poème LXIV de Catulle, il est vraisemblable que l'idée de décrire ici une étoffe historiée lui vient du célèbre puluinar qui y tient une si grande place. — (6) Qu'il y eût deux scènes juxtaposées, c'est ce que prouve la description elle-même : dans la première, Ganymède chasse — fatigat 253 au présent —, dans la seconde il a été enlevé — rapuit 255 au parfait —, suivi des présents descriptifs — tendunt 256, saeuit 257 — ; l'Ida était représenté deux fois, 252 et 254. — (7) Le rapt de Ganymède, dont nous avons conservé des représentations plastiques, avait souvent inspiré les artistes, Pausan., V, 24, 1, Petron., c. 83, Plin., *N. H.*, XXXIV, 8, 19. — (8) 259 se trouve déjà III, 467 ; or, il ne peut être question du même objet, puisque cette cotte de mailles est au l. III un présent d'Hélénus, et qu'il s'agit ici de la dépouille d'un ennemi tué par Énée ; c'est donc uniquement à cause du mérite du style que Virgile a reproduit le vers. — (9) L'*Iliade*, XX, 395, mentionne un certain Démoléon. — (10) 260 sqq., le motif du rapport du donateur avec l'objet, donnant plus de prix à l'objet lui-même, est familier à Virgile, I, 650, IV, 263. — (11) 268 opibusque superbi, 473 tauro... superbus, c'est un trait psychologique que Virgile répète à dessein ; avides du succès, les vainqueurs sont fiers du prix obtenu. — (12) 270 saeuo e scopulo *multa uix arte* reuolsus est une préparation de ce qui suit ; le public qui ne voit que le fait matériel se moque de lui ; Énée lui tient compte de ce qu'il ne s'est pas abandonné. — (13) 271. Il a perdu en partie sa force de propulsion — debilis — ; il est probable que ce sont les avirons de la rangée supérieure de bâbord, qui, étant les plus longs, se sont brisés

contre le récif ; la rangée de tribord doit être intacte, mais, à elle seule, elle est inutilisable. — (14) 273-279, lorsqu'il s'agit des choses de la campagne, Virgile aime à puiser dans les *Géorgiques* et à les rappeler au lecteur ; ici, il se souvient du serpent calabrais du l. III des *Géorgiques* ; sibila colla Arduus attollens s'inspire de Sibila colla tumentem et de Arduus ad solem, *G.*, III, 421 et 427 ; la même remarque s'applique aux deux comparaisons avec le serpent, II, 379 sqq. et 471 sqq., différentes de celle-ci ; il y a des traits pittoresques exprimés par des effets de style, dont Virgile était satisfait et qu'il reproduit ; ici il paraît en outre avoir eu sous les yeux Lucrèce, III, 657 sqq. ; longos... dat... *tortus* 276, pars *uolnere* clauda 278 rappelle Lucr., III, 660 sq. Omnia... ancisa recenti *Volnere tortari*.

P. 373. (1) 281 plenis subit ostia uelis, I, 400 pleno subit ostia uelo, locution fixée. — (2) 282 promisso n'est justifié par rien dans ce qui précède ; c'est seulement pour la course à pied qu'Énée promet de primer tous les concurrents ; mais, dans l'*Iliade*, tous les participants aux épreuves, sauf dans le lancement du poids, sont récompensés ; c'est donc avec Homère mais non avec lui-même que Virgile s'accorde ici. — (3) Au l. III des *Géorgiques*, Virgile avait décrit une course de chars imitée de très près de la course de chars du XXIII^e^ chant de l'*Iliade*, ce qui montre qu'il était déjà familier avec Homère et en particulier avec le XXIII^e^ chant dont il transporte ici une partie notable dans le V^e^ livre de l'*Enéide* ; campum Corripuere.... currus 103 sq. = οἱ δ' ὦκα διέπρησσον πεδίοιο 364, Cum spes arrectae iuuenum exsultantiaque haurit corda pauor pulsans 105 sq. = πάτασσε δὲ θυμὸς ἑκάστου Νίκης ἱεμένων 370 sq., illi instant uerbere torto 106 = Πέπληγον θ' ἱμᾶσιν 363, Iamque humiles iamque elati sublime uidentur Aera per uacuum ferri atque assurgere in auras 108 sq. = Ἄρματα δ' ἄλλοτε μὲν χθονὶ πίλνατο πουλυβοτείρῃ, Ἄλλοτε δ' αἰξασκε μετήορα 368 sq. cf. 501 sq. at fuluae nimbus harenae Tollitur 110 sq. = ὑπὸ δὲ στέρνοισι κονίη Ἴστατ' ἀειρομένη ὥς τε νέφος ἠὲ θυέλλα 365 sq., umescunt spumis flatuque sequentum 111 = Πνοιῇ δ' Εὐμήλοιο μεταφρενον εὐρέε τ' ὦμω Θέρμετ' 380 sq.. La description des *Géorgiques* a été résumée dans l'*Enéide* en une comparaison dans laquelle Virgile a laissé de côté un certain nombre de traits homériques ; il en a détaché le battement de cœur des concurrents dans l'épreuve pour le leur attribuer avant le départ. Notons en passant qu'il trouvait dans l'*Odyssée*, XIII, 81 sqq., l'idée de la comparaison des navires en course avec les chars lancés ; le mouvement du navire des Phéakes, sur lequel s'est embarqué Ulysse, et dont l'avant s'élève à la lame sous l'effort des rameurs y est comparé à celui de l'attelage qui, au départ, bondit et se dresse sous les coups de fouet. — (4) 194 sq. Nec iam prima peto Mnestheus neque uincere certo, Quamquam o ! — sed superant quibus hoc, Neptune, dedisti Ἦτοι μὲν κείνοισιν ἐρίζεμεν οὔτι κελεύω Τυδείδεω ἵπποισι δαίφρονος, οἵσιν Ἀθήνη Νῦν ὦρεξε τάχος καὶ ἐπ' αὐτῷ κῦδος ἔθηκεν. Ἵππους δ' Ἀτρείδεω κιχάνετε μηδὲ λιπησθον *Il.* XXIII. 407 sq. Virgile a pensé sans doute qu'il était plus judicieux qu'Homère en faisant adresser cette réflexion à des hommes qui peuvent la comprendre et non pas à des animaux ; mais d'autre part, dans l'*Iliade*, la résignation partielle d'Antilochos correspond à quelque chose de réel, puisque c'est bien Athéné qui, par son interven-

tion directe, assure la victoire à Diomède, tandis que, dans l'*Enéide*, Mnestheus n'a aucune raison d'attribuer à Neptune, qui n'est pas intervenu, le succès que Cloanthus doit à une habile manœuvre ; ce n'est donc qu'une imitation de pure forme et un mouvement en l'air.

P. 374. (1) 232 Et fors aequatis cepissent praemia rostris, *Il.* XXIII. 527 Τῷ κέν μιν παρέλασσ' οὐδ' ἀμφήριστον ἔθηκεν. — (2) 260 Loricam, quam Demoleo detraxerat ipse *Il.* XXIII 560 Δώσω οἱ θώρηκα τὸν Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων. — (3) 285 sq. Olli serua datur operum haud ignara Mineruae Cressa genus, Pholoe, geminique sub ubere nati, *Il.* XXIII 263 Θῆκε γυναῖκα ἀγέσθαι ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαν, de même le vaincu à la lutte 704 sq. γυναῖκ' ἐς μέσσον ἔθηκεν, Πολλὰ δ' ἐπίστατο ἔργα... ; il est amusant de noter par quels procédés un peu enfantins Virgile prétend embellir Homère ; dans l'*Iliade* il est question d'une esclave anonyme ; sous prétexte sans doute de nous intéresser à elle, Virgile nous apprend qu'elle est Crétoise et qu'elle s'appelle Pholoé, ce qni nous laisse froids ; il ajoute également les deux nourrissons. — (4) 266 geminos ex aere lebetas, *Il.*, XXIII, 267, ἄπυρον. . λέβητα καλόν, 885 λέβητ' ἄπυρον comme prix du lancement du javelot ; il serait superflu de se demander si les chaudrons qui figurent au Ve livre de l'*Enéide* font partie de ceux qui ont été donnés par Hélénus à Énée au IIIe, 466 : Dodonaeosque lebetas, puisqu'ils proviennent tout uniment de l'*Iliade*. — (5) 286 misso certamine, c'est le terme technique officiel, Cic., *Epist.*, V, 12, 8 : ante ludorum missionem ; tout en imitant les jeux homériques, Virgile introduit exprès des expressions romaines, qui rappellent au lecteur romain des souvenirs nationaux ; c'est du gréco-romain. — (6) 287 sq. quem collibus undique curuis Cingebant siluae, 149 sq. Consonat omne nemus... pulsati colles clamore resultant, ce sont les mêmes collines et les mêmes bois. — (7) 288 sq. mediaque in ualle theatri circus erat, 109 sq. Circo... In medio. — (8) 289 comme 75 il y va multis cum milibus ; il est possible que par la répétition même de ces mots, Virgile ait voulu avertir qu'il s'agissait du même trajet.

P. 375. (1) Dans la course à pied de l'*Iliade*, Ajax glisse sur la fiente des bœufs immolés par Achille aux mânes de Patrocle ; étant donné le parallélisme que Virgile tient à établir avec Homère, cela suffirait à prouver que les victimes dont il parle sont bien celles qui ont été égorgées en l'honneur d'Anchise ; il n'est du reste question sur le théâtre de la course d'aucun sanctuaire où on ait pu sacrifier des animaux. — (2) 291 sq. Hic, qui forte uelint rapido contendere cursu, Inuitat pretiis animos et praemia ponit, 485 sq. celeri certare sagitta Inuitat qui forte uelint et praemia ponit ; dans l'*Iliade*, chaque épreuve est annoncée par Achille qui en indique la nature et énumère les prix qui lui sont consacrés ; il y a là dans le scénario une monotonie fatigante que Virgile a cherché visiblement à éviter ; il n'a pas toujours réussi à se préserver des redites. — (3) 294, qui est inachevé, rejoint naturellement la seconde partie de 296, si l'on supprime tout ce qui est intermédiaire, Nisus et Euryalus primi, quos deinde secutus Regius egregia Priami de stirpe Diores ; il n'y a pas de lacune ; d'où la vraisemblance que les mots Euryalus forma insignis uiridique iuuenta, Nisus amore pio pueri ont été ajoutés à la marge par Virgile, lorsqu'il écrivait le célèbre épisode du IXe livre, pour pré-

senter d'avance ses futurs héros au lecteur et caractériser cette amitié qui devait faire leur perte, oblitus amorum 334 ne suffisant pas à lui seul et lui posant plutôt une énigme. Il est à noter qu'il y a dans le morceau un autre vers inachevé et que là encore il est question d'Euryale, Tertius Euryalus 322. Il est probable que ces mots ont été ajoutés également par Virgile et qu'il se proposait de compléter le vers, pour attirer encore l'attention sur Euryale. Ils n'ont pu être introduits dans le texte qu'avec une légère correction et on ne saurait retrouver sûrement la physionomie primitive du passage ; il est possible que Virgile ait écrit : Insequitur Salius, spatio post deinde relicto Euryalus ; sequitur Helymus, quo deinde sub ipso, etc... ; sur l'allongement de la dernière syllabe de sequitur à la penthémimère, cf. V, 284 : Olli serua datur operum, etc. — (4) On considère généralement Patron comme l'Acarnane et Salius comme l'Arcadien, d'après Den. d'Halic., I, 51 ; Patron a pu se joindre à l'expédition en Épire, pendant le séjour chez Hélénus ; le III^e^ livre actuel ne met nulle part Énée en rapport avec l'Arcadie ; peut-être le III^e^ livre remanié devait-il le faire. — (5) 300 sq. iuuenes est opposé à senioris Acestae qui se retrouve 573. — (6) 302 paraît inspiré d'Ennius, in Alexandro, cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 61. Multi alii aduentant, paupertas quorum obscurat nomina. — (7) 304 accipite haec animis, III, 250 Accipite ergo animis, est une de ces répétitions purement formelles par lesquelles Virgile imite les répétitions analogues de la langue homérique. — (8) 306 Gnosia ne paraît pas être une simple épithète d'excellence ; il a été question 285 d'une esclave crétoise ; les Troyens ont séjourné en Crète et peuvent en avoir rapporté différentes choses. Quant à la bipenne elle rappelle les haches, premier prix du tir à l'arc de l'*Iliade*, XXIII, 451.— (9) Le quatrième prix est qualifié de promisso munere, 282. — (10) 310 le cheval provient sans doute de ce que dans l'*Iliade*, XXIII, 265 sq., une jument figure comme deuxième prix de la course de chars ; la jument homérique a un petit ἡμίονος, le cheval de Virgile des phalères, ornement riche et spécialement romain. — (11) 311 sqq. Les Amazones étaient venues au secours de Troie ; c'est là un souvenir qu'elles ont laissé aux Troyens. — (12) 314. Le casque argien peut être un trophée conquis par Énée sur le champ de bataille, comme la cotte de mailles de Démoléos ; en tout cas, c'est la dépouille d'un ennemi qui est tombée entre les mains des Troyens ; ce sont des vaincus, mais dont Virgile a soin de signaler la vaillance.

P. 376. (1) 317 simul ultima signant est une traduction littérale d'*Il.*, XXIII, 323 Αἰεὶ τέρμ' ὀρόων, mais le sens est différent ; dans l'*Iliade*, Nestor dit à son fils qu'un bon conducteur de chars doit savoir prendre son avantage au tournant en rasant la borne du plus près possible ; il faut donc qu'il ne la perde jamais de vue, c'est là une chose capitale ; dans une course à pied en ligne droite, il est moins important d'avoir les yeux fixés sur le but ; c'est une de ces imitations de pure forme qui n'ont pour objet que de faire passer, sans souci du fond, un trait homérique dans l'*Enéide*. — (2) 319 uento et fulminis ocior alis, est une de ces hyperboles banales, dans lesquelles se complaît Virgile. — (3) 320. C'est une locution fixée que Virgile utilise ici ; Macr., *Sat.*, VI, 2, 34, cite Cic., *Brut.*, 47, 173 duobus igitur summis Crasso et Antonio L. Philippus proximus accedebat, sed longo interuallo proximus. — (4) 324 calcemque

terit iam calce Diores Incumbens umero est inspiré, mais sans effort de traduction littérale de l'*Il.*, XXIII, 763 Ὦ; Ὀδυσεῦ; θέεν ἔγγυθεν (près d'Ajax)· αὐτὰρ ὄπισθεν Ἴχνια τύπτε πόδεσσι, παρὸς κόνιν ἀμφιχυθῆναι. Καὶ δ' ἄρα οἱ κεφαλῆς χέ' ἀϋτμένα δῖος Ὀδυσσεὺς Ἀεὶ ῥίμφα θέων ; 325 sq. est imité de la course de chars, *Il.*, XXIII, spatia et si plura supersint 325 = εἰ δέ κ' ἔτι προτέρω γένετο δρόμος ἀμφοτέροισιν 526, Transeat elapsus prior ambiguumue relinquat 326 = Καί νύ κεν ἢ παρέλασσ' ἢ ἀμφήριστον ἔθηκεν 382. — (5) 332 sq. L'accident est copié de l'*Il.*, XXIII, 773, mais Virgile a atténué le réalisme homérique et s'est gardé de reproduire 776, Ἐν δ' ὄνθου βοέου πλῆτο στόμα τε ῥῖνάς τε. Ensuite il n'y a dans l'*Iliade* rien de pareil au sentiment de Nisus qui, voyant la victoire perdue pour lui, veut au moins l'assurer à son ami. — (1) 350 Me liceat casum miserari insontis amici est fait sur le modèle de II, 93. Et casum insontis mecum indignabar amici.

P. 377. (1) Virgile s'inspire ici avec quelques divergences de la situation qui se produit dans l'*Iliade* à la fin de la course de chars. Achille en voyant revenir Eumélos avec son char brisé a pitié de lui : Τὸν δὲ ἰδὼν ᾤκτειρε 534 = miserari 350 ; καὶ τοι φίλος ἔπλετο θυμῷ 548 = amici 350 — c'est sans doute de là que provient l'amitié inattendue d'Énée pour Salius — ; il prend alors la résolution bizarre de laisser à Diomède, qui a profité de l'accident, le premier prix, mais d'enlever le second à Antilochos pour l'attribuer à Eumélos. Antilochos lui fait observer qu'il serait plus naturel d'attribuer à Eumélos un prix de consolation et Achille se rend à son avis ; de là le prix de consolation de Salius ; seulement l'idée vient à Énée sans qu'il attende qu'on la lui suggère ; mais dans l'*Iliade* il y a une complication ; Achille fait remettre le second prix à Antilochos ; or, ce second prix, Antilochos ne l'a pas mérité, puisqu'il s'est rendu coupable d'une manœuvre dolosive vis-à-vis de Ménélas ; la chose s'arrange entre les deux intéressés, qui font assaut de générosité. — (2) Ici encore le réalisme homérique ὄνθον ἀποπτύων, XXIII, 781, est atténué. — (3) Il avait prévenu d'avance l'assimilation en lisant *insontis* amici, insontis ne saurait s'appliquer à Nisus. — (4) La bonté est une des qualités que Virgile aime à attribuer à ses personnages, optima Dido, IV, 291, bonus... Acestes, I, 195. — (5) 359 *efferri* montre que Virgile s'inspire directement d'*Il.*, XXIII, 563 sq. ἐκέλευσεν... Οἰσέμεναι κλισίηθεν.

P. 378. (1) 374 et fulua moribundum extendit harena, IX, 589, ac multa porrectum extendit harena, locution fixée avec variation imposée par la circonstance ; VI, 643 fulua luctantur harena. — (2) 372 Buten immani corpore montre qu'il est de taille à affronter Entellus. — (3) 375 prima in proelia, pour engager le combat, se retrouve XII, 103 ; *G.*, IV, 314 prima... proelia ; le mot proelia caractérise l'épreuve, qui n'est pas un simple jeu, 402 proelia, 410 caestus et... arma, 411 pugnam, 412 arma, 417, arma, 419, pugnas, 425 armis, 429 pugnam, 433 uolnera, 436 uolnere, 438 tela, 454 ad pugnam, 463 pugnae, 467 proelia, 478 pugnae. — (4) 381 Aeneae stetit ante pedes correspond à ce qui a été dit plus haut d'Énée, 290 exstructoque resedit. — (5) 387 Entellus n'est connu que par ce passage et comme fondateur d'Entella ; Virgile dans ce livre mentionne les éponymes de trois villes de Sicile, Acestes, Helymus, Entellus. — (6) 391 sq. deus ille magister... Eryx, tout le combat est placé

sous les auspices d'Eryx ; l'intention de Virgile de mettre en relief l'éponyme de la montagne sur laquelle s'élevait le temple de Vénus Érycine, est formelle et évidente. — (7) 404 sq. tantorum ingentia septem Terga boum est une de ces hyperboles, dans lesquelles se complaît Virgile.

P. 379. (1) 412 Germanus... tuus, Énée se trouve encore ici en famille ; ce n'est pas assez qu'il soit avec un compatriote, Aceste. — (2) 413. Ceci complète l'effet produit par leur apparence terrible ; on voit ce qu'ils font de l'adversaire. — (3) 418 Darès est le champion troyen, Entellus le champion sicilien ; il est donc naturel qu'Énée et Aceste soient consultés et qu'ils se mettent d'accord. — (4) 437 nisu, il est arc-bouté sur le sol. — (5) 438 Corpore tela... exit, c'est l'expression technique, Cic., *Cat.*, I, 6, 15, tuas petitiones... parua quadam declinatione et, ut aiunt, corpore effugi. — (6) 447 sq. Ipse grauis grauiterque... Concidit ; on rapproche *Il.*, XVI, 776 κεῖτο μέγας μεγαλωστί ; mais ce n'est qu'une imitation de style, l'image est toute différente ; la comparaison du combattant avec l'arbre qui s'abat est fréquente dans l'*Iliade*, IV, 482 sqq., V, 560, XIII, 178 sqq., 389 sqq., XIV, 414 sqq., XVI, 482 sqq. — (7) 451. It clamor caelo se retrouve XI, 192, locution fixée.

P. 380. (1) 461 sq. L'intervention d'Énée est conforme à sa bonté et à sa délicatesse ; il pallie ce que la déconfiture de Darès a d'humiliant après sa confiance du début. — (2) 483 sq. Il est bien certain que Virgile a voulu prêter un sentiment humain et généreux à Entellus, qui est sympathique, tandis qu'il fait éclater la férocité d'un ennemi des Troyens, Messapus, en lui faisant dire, XII, 296 : haec melior magnis data uictima diuis.

P. 381. (1) 382 Tum laeua taurum cornu tenet atque ita fatur, *Il.*, XXIII, 666 Ἄψατο δ' ἡμιόνου ταλαεργοῦ φώνησέν τε. Darès voit qu'aucun concurrent ne surgit et il juge à propos d'en finir ; Epeios n'attend plus de savoir si quelqu'un osera se mettre sur les rangs et se livre à des vantardises de *miles gloriosus* ; cela ne convenait pas à l'art délicat de Virgile ; Darès a simplement de l'ardeur et de la confiance en lui-même. — (2) 371 Ad tumulum quo maximus occubat Hector... *Il.*, XXIII, 679 sq. Ὃς ποτε θήβασδ' ἦλθε δεδουπότος Οἰδιπόδαο Ἐς τάφον. — (3) *Il.*, XXIII, 686 sqq. Ἄντα δ' ἀνασχομένω, arrectus uterque 426, σὺν δέ σφι βαρεῖαι χεῖρες ἔμιχθεν, Immiscentque manus manibus 429, δεινὸς δὲ χρόμαδος γενύων γένετ', duro crepitant sub uolnere malae 436 ; 433-436 se révèlent du reste comme un élément étranger introduit ici par imitation ; en effet 437 rejoint exactement 432 et 433-436 pourraient manquer ; après avoir signalé la disparité physique des deux adversaires en présenne, il est naturel de passer immédiatement à la disparité de leur attitude dans l'assaut ; 433-436 s'appliquent à un combat de boxe quelconque et n'ont rien à voir avec la rencontre très spéciale de Darès et d'Entellus. — (4) C'est une traduction libre, mais très voisine du texte, *Il.*, XXIII, 695 sqq. φίλοι δ' ἀμφέσταν ἑταῖροι, Οἵ μιν ἄγον δι' ἀγῶνος = Ast illum fidi aequales.., Ducunt ad naues 465 sq., ἑφελκομένοισι πόδεσσιν = genua aegra trahentem 468, Αἷμα παχὺ πτύοντα, crassumque cruorem ore eiectantem 469 sq. κάρη βάλλονθ' ἑτέρωσε = iactantemque utroque caput 469, Καὶ δ' ἄλλο φρονέοντα μετὰ φρίσιν εἶσαν ἄγοντες, Αὐτοὶ δ' οἰχόμενοι κόμισαν δέπας ἀμφικύπελλον = galeamque ensemque uocati Accipiunt 471 sq. —

Au sang épais vomi par Darès Virgile a ajouté mixtos in sanguine dentes ; il a ajouté également uocati ; ils attendent qu'on les appelle pour aller chercher le second prix ; ils ont autre chose à penser. Il est fâcheux qu'il n'ait pas trouvé le moyen de rendre ἄλλο φρονέοντα = il n'a plus sa tête ; mais l'idée y est, Darès ne pense plus à rien et ce sont ses camarades qui vont chercher son prix, tandis qu'au début il s'appropriait orgueilleusement le taureau. — (5) *Argon.*, II, 32 sqq., en parlant d'Amycos, ὁ δ' ἐρεμνὴν δίπτυχα λώπην.. Κάββαλε = en parlant d'Entellus, qui représente Amycos, duplicem ex umeris reicit amictum 421. — (6) *Argon.*, II, 37 Οὐ δέμας οὐδὲ φυὴν ἐναλίγκιοι εἰσοράασθαι etc. = Ille pedum melior motu fretusque iuuenta (*Arg.* II 13 sq. ἔτι χνοάοντας ἰούλους Ἀντίλλων) Hic membris et mole ualens 430 sq. — (7) *Argon.* II 45 sqq. πῆλε δὲ χεῖρας πειράζων, εἰθ' ὡς πρὶν ἐυτρόχαλοι φορέονται Μηδ' ἄμυδις καμάτῳ τε καὶ εἰρεσίῃ βαρύθοιεν = alternaque jactat Bracchia protendens et uerberat ictibus auras 376 sq. — (8) *Argon ;* II 68 sq. Αὐτίκ' ἀνασχόμενοι (*Il.* XXIII 660 et 685 ἀνασχομένω) ῥεθέων προπάροιθε βαρείας Χεῖρας ἐπ' ἀλλήλοισι μένος φέρον ἀντιόωντες = arrectus uterque Bracchia ad superas interritus extulit auras. Abduxere retro longe capita ardua ab ictu 425 sqq. Dans Apollonios, les deux boxeurs se protègent la tête avec les bras ; dans Virgile, ils lèvent les bras en l'air en renversant la tête.

P. 382. — (1) Apollon. *Argon.* II 78 Στῆ ῥ' ἄμοτον καὶ χερσ'ν ἐναντία χεῖρας ἔμιξεν (déjà *Il.*, XXIII 687 σὺν δέ σφι βαρεῖαι χεῖρες ἔμιχθεν) = Immiscentque manus manibus ; *Argon.* II 82 sqq. ὡς τοῖσι παρήιά τ' ἀμφοτέρωθεν καὶ γένυες κτύπεον· (déjà *Il.* XXIII 688 Δεινὸς δὲ χρόμαδος γενύων γένετ',) βρυχὴ δ' ὑπετέλλετ' ὀδόντων Ἄσπετος, οὐδ' ἔλληξαν ἐπισταδὸν οὐτάζοντες = Multa uiri.. inter se uolnera iactant 433, duro crepitant sub uolnere malae 436. — (2) Apoll. *Argon.* II 90 sqq. Ἔνθα δ' ἔπειτ' Ἄμυκος μὲν ἐπ' ἀκροτάτοισιν ἀερθείς = insurgens 443 (cf. in digitos... arrectus 426, qui est sans doute moins conforme à la réalité, puisqu'il s'agit là de tomber en garde et non d'asséner un coup) Βουτύπος οἷα, πόδεσσι τανύσσατο, κὰδ δὲ βαρεῖαν χεῖρ' ἐπὶ οἱ πελέμιξεν = Ostendit dextram.. Entellus et alte extulit 443 sq, Il est bien vraisemblable que l'idée de faire à la fin de l'épreuve assommer par Entellus le taureau, a été inspirée par la comparaison Βουτύπος οἷα et que 477-481 n'en sont que le développement. — (3) Théocr., XX (XXII), 95 sqq. Ἤτοι ὄχ' ἔνθα καὶ ἔνθα περιστάμενος Διὸς υἱὸς Ἀμφοτέρῃσιν ἄμυσσεν ἀμοιβαδίς,.. Ἔστη δὲ πληγαῖς μεθύων = Nunc dextra ingeminans ictus, nunc ille sinistra... densis ictibus heros creber utraque manu pulsat uersatque Dareta — (4) *Od.* XVIII, 67 sqq. φαῖνε δὲ μηροὺς Καλούς τε μεγάλους τε, φάνεν δὲ οἱ εὐρέες ὦμοι = Ostenditque umeros latos 376 Στήθεά τε στιβαροί τε βραχίονες = lacertosque 422 ; il est curieux que le passage homérique ait été utilisé à la fois pour la caractéristique de Darès et pour celle d'Entellus ; la structure exceptionnelle de 422 provient du reste de Lucilius cité par Macrobe, *Sat.* VI, 1, 43 magna ossa lacertique Adparent homini. — (5) *Il.*, XXIII, 623 sqq. ἤδη γὰρ χαλεπὸν κατὰ γῆρας ἐπείγει... Οὐ γὰρ ἔτ' ἔμπεδα γυῖα etc.. = sed enim gelidus tardante senecta sanguis hebet etc, 395 sq. ; 629 sq. Εἰθ' ὡς ἡβώοιμι, βίη τέ μοι ἔμπεδος εἴη, Ὡς ὅποτε etc. = Si mihi quae quondam fuerat..., si nunc foret illa iuuentas 396 sq.

P. 383. (1) *Il.*, XXIII, 750 Δευτέρῳ αὖ βοῦν θῆκε μέγαν καὶ πίονα δημῷ = uelatum auro uittisque iuuencum 366, pulchroque iuuenco 399 ; il y a pourtant une grande différence entre le bœuf bien gras d'Homère, qui est une pièce culinaire tentante, et la belle victime de Virgile qui flatte les yeux et l'amour-propre ; Virgile ennoblit la chose. — (2) *Il.*, XXIII, 857 sq. Achille annonce qu'il attribuera le deuxième prix à celui qui, ayant manqué la colombe, atteindra la cordelette qui la retient ; mais c'est là un coup de hasard qu'il semble qu'on ne puisse prévoir ; 875 sq., la flèche de Mérionès traverse de part en part la colombe au vol et revient tomber à ses pieds ; on s'étonne que l'oiseau ait encore la force de revenir se poser sur le mât et qu'il tombe ensuite loin de ce mât. — (3) 487 ingenti... manu ; le Cyclope, III, 624 et Portunus, V, 241, ont dû se contenter de manu magna : ingens est une épithète que Virgile applique à ses héros pour les distinguer du commun des hommes, II, 557, VII, 167, IX, 735, X, 842, et spécialement à diverses parties de leurs corps : ingens dextra XI, 556, ingens pectus X, 485, ingens barba XII, 300. — (4) Le mât a à sa partie supérieure un orifice par où passent les cordages ; c'est par là qu'on introduit la cordelette : traiecto in fune, 488, à laquelle on attache la colombe par la patte : innexa pedem, 511 ; on peut l'attacher soit avant de dresser le mât, soit après qu'il est dressé en la hissant au sommet grâce à l'autre bout de la corde qui pend à terre. — (5) On avait été choqué dans l'antiquité qu'Énée sacrifiât un oiseau consacré à Vénus sa mère ; Serv., 517, répond judicieusement : Sciendum hunc totum locum ab Homero esse sumptum ; unde inanis est uituperatio Aeneae, quod suspenderat auem maternam. — (6) 490 sq. deiectamque *aerea* sortem Accepit *galea* correspond à *Il.*, XXIII, 861 Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλον ἑλόντες. — (7) C'est pour cela que Virgile a remplacé la formule homérique : κλῆρος ὄρουσεν, *Il.*, III, 325, ἔθορε κλῆρος, *Il.*, VII, 182, par : exit locus 492 ; ce n'est pas seulement la sors d'Hippocoon, mais l'indication de son rang qui sort du casque. — (8) Nisus, IX, 177 est également Hyrtakidès, sans que Virgile nous dise qu'il est le frère d'Hippocoon ; c'est un patronymique que Virgile emprunte à l'*Iliade*, II, 837, Ὑρτακίδης Ἄστυος, mais qui pour lui n'a pas de sens spécial. — (9) 493 sq. modo nauali Mnestheus certamine uictor..., uiridi Mnestheus euinctus oliua, Mnestheus, dans les régates, n'est arrivé que le second ; il est vrai que, 268 sq., les trois premiers sont considérés comme des vainqueurs ; mais ils sont puniceis euincti tempora taenis, et il n'est question de la couronne d'olivier que pour les trois premiers arrivants de la course à pied ; il y a donc là un désaccord manifeste, qu'on ne peut attribuer qu'à la composition fragmentaire et, comme on ne peut guère supposer qu'à si peu d'intervalle Virgile a oublié les régates, il faut admettre que l'épreuve du tir de l'arc a été composée avant celle des régates.

P. 384. (1) Πάνδαρος, fils de Lykaon, de la Lycie troyenne, où il y avait un oracle et un culte d'Apollon, est un archer célèbre à qui Apollon avait enseigné son art ; Serv. : 514 apud Lycios colitur quasi deus ; il est vis-à-vis d'Eurytion dans les mêmes rapports qu'Eryx vis-à-vis d'Entellus. — (2) Virgile a établi dans la participation des Siciliens aux jeux une gradation très ingénieuse ; trois épreuves leur sont ouvertes, les régates étant réservées aux Troyens ; dans la course à pied figurent deux Siciliens : Hely-

mus et Panopes ; ils sont un peu confondus dans la foule ; ce sont des compagnons d'Aceste, qui ne paraît pas s'en occuper ; Helymus est classé et arrive second, mais par suite d'une irrégularité dans l'épreuve ; dans le combat du ceste, Entellus est le champion sicilien opposé au champion troyen ; il est l'ami et le contemporain d'Aceste et c'est Aceste qui le décide à se mesurer avec Darès ; il est vainqueur, mais péniblement ; enfin Aceste prend part lui-même au tir de l'arc ; il est l'objet d'un prodige et proclamé le vainqueur des vainqueurs — primum ante omnis uictorem 540 —, les Siciliens prennent de plus en plus d'importance et Aceste est poussé délibérément au premier rang. — (3) 505 sq. On n'applaudit pas un coup manqué ; plausu ne peut donc signifier que le battement d'ailes de l'oiseau, timuitque exterrita pennis Ales et ingenti sonuerunt omnia plausu est la répétition de 215 sq. : plausumque exterrita pennis Dat tecto ingentem : si l'on trouve que ingentem est un mot bien fort pour le battement d'ailes d'une colombe, il faut se rappeler qu'il est préparé par exterrita et que tout est relatif ; cf. 515 sq. alis Plaudentem. — (4) Dans l'*Iliade*, si Mérionès atteint l'oiseau, c'est parce qu'il a fait un vœu à Apollon. — (5) 517 uitamque reliquit in astris est une de ces hyperboles qu'affectionne Virgile, lorsqu'il s'agit d'exprimer la hauteur. — (6) 521 Ostentans artemque pater arcumque sonantem, alors même qu'on ne vise aucun but, il y a la manière qui révèle le bon tireur et il faut de la vigueur pour que l'arc résonne. — (7) 530 Trinacrii Teucrique uiri figurent ensemble, comme 450 : Teucri et Trinacria pubes, mais plus haut ils forment deux partis distincts tandis qu'ici ils s'associent dans une pensée commune ; ainsi se prépare la fusion qui aura lieu par la fondation d'Acesta. — (8) La structure de 538 Ferre sui dederat monumentum et pignus amoris est reproduite exactement 572: Esse sui dederat monumentum et pignus amoris.

P. 385. (1) Cass. Dio, 51, 22 ἐν δ' οὖν τῇ τοῦ ἡρώου ὁσιώσει ἀγῶνές τε παντοδαποὶ ἐγένοντο καὶ τὴν Τροίαν εὐπατρίδαι παῖδες ἵππευσαν. — (2) Suét. *Aug.*, 43.

P. 386. (1) Dans l'*Il.*, XVII, 322 sq. Apollon apparaît à Énée δέμας Περίφαντι ἐοικὼς Κήρυκι Ἱππυτίδῃ, ὅς οἱ παρὰ πατρὶ γέροντι Κηρύσσων γήρασκε : c'est le vieux serviteur d'Anchise que Virgile a attaché à la personne d'Ascagne, comme un pédagogue de l'époque grecque et romaine. — (2) 546 *impubis* Iuli est en contradiction directe avec III, 491 Et nunc aequali tecum *pubesceret* aeuo ; j'ai déjà dit que Virgile avait été embarrassé de l'âge d'Iule qui est un tout petit enfant au IIe livre et qui, au IXe, doit avoir 14 ou 15 ans ; l'extension à sept années de la durée des voyages d'Énée permettait de le vieillir suffisamment dans le courant de l'*Enéide* ; mais au moment actuel il ne peut guère, étant de race méridionale, être *impubis* ; ses camarades sont des enfants : 548 puerile, 553 pueri, 561 pueri, 569 pueroque puer, 599 puer, 602 pueri ; une seule fois, 563, ils sont appelés iuuenum ; il y a là un désaccord. — (3) Un des points sur lesquels insiste le plus Virgile, c'est la régularité de la manœuvre et la symétrie : pariter 553, paribusque magistris 562, discurrere pares 580, pariter 587 ; c'est là en effet le principal mérite d'un carrousel. — (4) 554 lucent, 562 fulgent. — (5) 556. La tonsa corona est formée de feuilles d'olivier régulièrement ébarbées ; elle diffère de la simple branche d'olivier dont on se ceignait la tête dans des

circonstances moins solennelles. VII, 751, Umbro porte une couronne sur son casque, mais ici coma précise qu'ils portent cette couronne sur les cheveux ; ils n'ont donc point de casque ; pourtant nous lisons 673, Ascanius galeam ante pedes proiecit inanem Qua ludo indutus belli simulacra ciebat ; ou ils ont coiffé le casque, bien que Virgile ne le dise point, quand on a commencé le simulacre du combat, ou, ce qui est plus vraisemblable, il y a là un désaccord provenant de la composition fragmentaire. — (6) Serv. 556 Baebius... Macer dicit, a Caesare Augusto pueris, qui luserant Troiam donatas esse galeas et bina hastilia ; ad quod Vergilium constat adludere ; Virgile souligne ici bien nettement l'intention qu'il avait de plaire à Auguste en décrivant le Ludus Troiae. — (7) turmae 560, plus loin acies 563, choris 581, qui signifient la même chose et témoignent de l'abondance du style virgilien, riche en synonymes. — (8) 561, il n'est pas douteux que les ductores ne soient pris parmi les jeunes gens eux-mêmes : 563 sq. Una acies iuuenum, ducit quam paruus ouantem... Priamus ; ils sont distincts des magistri 562 qui sont les écuyers instructeurs, par suite des hommes ; uagantur 560 leur est appliqué parce qu'ils ne sont pas dans le rang, mais voltigent autour de leur peloton, surveillant ses évolutions. — (9) 564 Nomen aui referens, XII, 348 Nomine auum referens, locution fixée ; Virgile avait fait figurer dans la course à pied un fils, il mentionne ici un petit-fils de Priam, naturellement pour ennoblir. — (10) Serv. 564 illum dicit quem supra a Pyrrho introduxit occisum, de quo Cato in Originibus dicit, quod ad Italiam uenerit et segregatus ab Aenea condiderit oppidum Politorium a suo nomine. Virgile connaît la légende de Caton, mais il ne peut l'adopter, puisqu'il a fait tuer Polités à Troie ; il ne veut pourtant pas l'abandonner complètement ; de là l'expression vague auctura Italos. — (11) 565 sq. On pourrait penser que le cheval Thrace est un souvenir du séjour en Thrace d'Énée ; pourtant quem Thracius albis Portat equus bicolor maculis se retrouve presque littéralement IX, 49 sq. maculis quem Thracius albis Portat equus, en parlant du cheval de Turnus ; il se peut que ce soit la description quelconque d'un beau cheval. — (12) 568 sq. L'affection supposée entre ces deux enfants est une allusion ingénieuse aux rapports qui se sont établis entre la gens Iulia et la gens Atia, par le mariage de la fille de Julia, sœur de Jules César avec un Atius, mariage d'où est né Octavien. — (13) 571 candida Dido, la loyale et généreuse Didon, est un bel hommage, mais Virgile ne paraît pas avoir songé qu'il est écrasant pour Énée, qui a abandonné Didon, et est parti en emportant les cadeaux qu'il devait à son affection. — (14) 573-574 sont une addition marginale ; ils pourraient manquer sans qu'il y eût lacune. Quand Virgile se décida à introduire au V^e^ livre le Ludus Troiae, il se préoccupa de prévenir la question indiscrète : d'où viennent les chevaux ? Il a flotté entre deux solutions. A une lecture du V^e^ livre, il a ajouté à la marge 470 Addit equos additque duces ; mais le transport pouvait paraître invraisemblable. A un autre moment il a préféré les faire donner par Aceste ; mais il est invraisemblable qu'en neuf jours on ait pu préparer un carrousel si compliqué et si savant. Nous ignorons à quel parti il se fût arrêté, s'il eût pu terminer l'*Enéide*.

P. 387. (1) 584 sq. alternosque orbibus orbis Impediunt, structure

identique de l'hexamètre, les mots ayant un sens tout différent, VIII, 448 sq. septenosque orbibus orbis Impediunt. — (2) 585 pugnaeque cient simulacra, 674 belli simulacra ciebat, locution fixée, provenant de Lucr., II, 324 : belli simulacra cientes. — (3) 591 Falleret indeprensus et inremeabilis error reproduit la structure métrique de Catulle, LXIV, 115 : Tecti frustraretur inobseruabilis error ; c'est pour imiter cette structure qu'il a introduit ici la comparaison avec le labyrinthe ; il l'a donc intentionnellement empruntée au poème LXIV qui lui avait tant fourni pour son livre IV et qu'il savait évidemment par cœur ; cf. VI, 27 et inextricabilis error, c'est toujours le souvenir de Catulle qui le poursuit, avec variation dans l'expression. — (4) 594-595, de cette seconde comparaison on rapproche Apollon., *Argon.*, IV, 933, mais il n'y a pas de rapport textuel ; les mots luduntque per undas manquent dans M de première main et dans P et ne sont transmis que par R ; ils ont été sans doute ajoutés par un interpolateur ; d'où la vraisemblance que 594-595 sont une addition marginale non encore fondue dans le texte. — (5) 604 Hic primum Fortuna fidem mutata nouauit. Depuis que les Troyens sont en Sicile, ils ont célébré tranquillement les jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, mais ils n'ont été l'objet d'aucune faveur spéciale de la Fortune. D'autre part, j'ai signalé la contradiction entre 673-674 où Ascagne jette à terre le casque qu'il avait pendant le Ludus Troiae, quoique les pueri du Ludus Troiae aient été représentés nu-tête 556 ; mais surtout le v. 626 Septima post Troiae excidium iam ducitur aestas, s'accordant avec I, 755 sq. Nam te iam septima portat... aestas montre que l'événement en question se produit la même année que le séjour à Carthage et que par suite ce séjour n'a pas duré un an et exclut la possibilité de jeux *anniversaires* en l'honneur d'Anchise ; d'où il suit que 604 sqq. ont été composés indépendamment de ces jeux et que si Virgile les y a rattachés, Dum uariis tumulo referunt sollemnia ludis 605, il ne les a cependant pas adaptés d'une façon absolument exacte et sans qu'on aperçoive la suture. — (6) 608 necdum antiquum saturata dolorem se rattache directement à I, 25 sq. necdum... saeui... dolores Exciderant animo ; on est étonné que Junon en soit restée à son ancien ressentiment et qu'aux motifs primitifs ne s'ajoute pas celui de la mort de Didon ; c'est sans doute encore une preuve de la composition fragmentaire ; multa mouens, locution fixée, qui se retrouve III, 34, X, 890. — (7) 606 est répété IX, 2 et a la couleur d'un vers d'Ennius. — (8) 611 ingentem concursum, en concordance avec le parti pris de Virgile de donner à la cérémonie une physionomie imposante et grandiose. — (9) 612 Desertosque uidet portus classemque relictam, la structure est copiée sur II, 28 : Desertosque uidere locos litusque relictum.

P. 388. (1) 615 Pontum aspectabant flentes, Virgile s'est évidemment ressouvenu d'*Od.*, V, 84, où il est question d'Ulysse et où le sentiment est tout autre Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων : c'est un exemple typique d'emprunt de mots et d'effet pittoresque avec une situation toute différente ; Achille, *Il.*, I, 350, est également représenté après l'outrage ὁρόων ἐπ' ἀπείρονα πόντον, mais dans un sentiment qui n'est ni celui d'Ulysse ni celui des femmes troyennes. — (2) 615 fessis, 29 fessas, 41 fessos, 715 fessas aequore matres, 717 fessi ; le mot

est une dominante ici comme ailleurs et en particulier au IIIe livre ; le sentiment de découragement à l'idée d'une longue navigation ne doit pas surprendre chez les femmes troyennes, puisqu'il se trouve même chez Énée, III, 495 : nullum maris aequor arandum. — (3) 617 Vrbem orant ; taedet pelagi perferre laborem, même structure de l'hexamètre, IV, 451 : Mortem orat ; taedet caeli connexa tueri ; il est bien probable que c'est IV, 451 qui a été écrit le premier ; la forme était restée dans l'oreille de Virgile ; 616 uox omnibus una, même structure de fin d'hexamètre, *G.*, IV, 212 : Mens omnibus una. — (4) 620 Fit Beroe, Virgile avait besoin de se procurer un grand nombre de noms propres pour les personnages qu'il met en scène dans l'*Enéide* ; pour leur donner un semblant d'existence, il invente des détails de parenté, de filiation, de patrie, etc. Ceux qui individualisent Béroé sont compliqués ; elle est née en Troade, au promontoire Rhoethée — Rhoeteia 646 — ; elle a épousé un certain Doryclus ; l'*Iliade* connaît un Δόρυκλος, fils bâtard de Priam, qui n'est nommé qu'une fois, XI, 489 Δόρυκλον Πριαμίδην, νόθον υἱόν ; mais le nôtre est né sur le Tmaros, montagne que Servius place en Thrace et les commentateurs modernes en Épire ; s'il est noble et jusqu'à un certain point célèbre, c'est sans doute à cause du vers de l'*Iliade* ; il a laissé sa femme veuve, comme l'indique le mot fuerant 621. Si Virgile a placé le Tmaros en Thrace, comme il y avait des rapports entre ce pays et la Troade, il faut admettre, ou que Doryklos est venu se marier en Troade, ou que sa femme y est revenue après sa mort et qu'elle s'est jointe après la chûte de Troie à l'expédition d'Énée, ou qu'Énée l'a trouvée en Thrace et l'a emmenée ; si le Tmarus pour Virgile était en Épire, on peut supposer que Béroé a été amenée comme captive troyenne en Épire avec Hélénus, qu'elle a épousé Doryclos et qu'au moment du séjour d'Énée en Épire, elle s'est jointe à ses compatriotes ; mais on peut se demander si Virgile a pensé à tout cela, si même il a pensé à quelque chose et s'il ne s'est pas borné à travailler sur des mots. — (5) 623 sqq., le mouvement et le motif sont employés ailleurs, I, 94 sqq. III, 321 sqq., avec des termes identiques : patriae sub moenibus 624 = Troiae sub moenibus altis I, 95 et III, 322, ce qui témoigne de la pauvreté d'invention de Virgile. — (6) 629 Italiam sequimur fugientem, le mirage de l'Italie jamais atteinte est une souffrance morale des Troyens, sur laquelle Virgile insiste comme sur une dominante : III, 496 sq. Arua neque Ausoniae semper cedentia retro Quaerenda, cf. VI, 61. Iam tandem Italiae fugientis prendimus oras. — (7) 631 dare ciuibus urbem, le mot ciuis, proprement romain, est un de ces anachronismes par lesquels Virgile imprime à son poème une couleur nationale, II, 42 : quae tanta insania, ciues ? V, 196 : hoc uincite, ciues, 671 Heu, miserae ciues, VIII, 489 ciues, 571 tam multis uiduasset ciuibus urbem, IX, 36 o ciues, 783 o ciues, XI, 119 miseris... ciuibus, 243 o ciues, 305 ciues, 360 miseros... ciuis, 459 o ciues, XII, 572 o ciues, 583 trepidos... ciuis ; c'est surtout dans les derniers livres qu'il revient couramment sous la plume de Virgile, marquant l'italianisation progressive de l'*Enéide* ; il est appliqué indifféremment aux Troyens et aux Italiens. — (8) 632 rapti nequiquam ex hoste penates, I, 378 raptos ex hoste penates, passage de concordance et de rappel. — (9) 633 sq. Nullane iam Troiae dicentur moenia ? Nus-

quam Hectoreos amnis Xanthum et Simoenta uidebo ? Ce sont là des choses que les femmes troyennes ont vu se réaliser ailleurs, et qui, par conséquent, peuvent se réaliser actuellement pour elles, III, 132 sq. Muros optatae molior urbis Pergameamque uoco, 349 sq. paruam Troiam simulataque magnis Pergama et arentem Xanthi cognomine riuom Adgnosco Scaeaeque amplector limina portae ; Énée leur donne satisfaction à la fondation d'Acesta, 756 sq. hoc Ilium et haec loca Troiam esse iubet ; j'ai déjà fait remarquer qu'une fois en Italie ce particularisme disparaît ; les Troyens, qui par leur origine première sont d'anciens Italiens émigrés, se fondent avec les Italiens restés en Italie pour ne plus former qu'un seul peuple et il n'est plus question de rebâtir Troie. — (10) 639 sq. Il est oiseux de demander d'où proviennent ces autels de Neptune ; chez Virgile il y a toujours des autels de Neptune sur le bord de la mer, cf. II, 201 sq., III, 119.

P. 389. (1) 647 sqq. diuini signa decoris *Ardentisque* notate *oculos*, qui spiritus olli, Qui *uoltus uocisque sonus* ; c'est un motif qui se retrouve ailleurs chez Virgile avec des identités de termes, I, 327 sq. namque haud tibi *uoltus* Mortalis, nec *uox* hominem *sonat*, I, 710 *Flagrantisque* dei *uoltus* ; l'éclat des yeux provient de l'*Iliade*, quand Athéné apparaît à Achille, I, 200 δεινὼ δέ οἱ ὄσσε φάανθεν. — (2) 653 Haec effata, ce vers est le premier que nous rencontrions d'une série qui est largement représentée dans les derniers livres ; ils ont pour caractéristique d'introduire ou de suivre un discours ; Virgile composait à part ses discours et les introduisait dans le texte, le plus souvent en les faisant précéder ou suivre de quelques mots qui en soulignaient l'esprit et le ton ; quand nous ne trouvons qu'un court fragment de vers comme ici, c'est que Virgile n'avait pas encore fait l'adaptation et qu'il se réservait de la faire. — (3) 657 paribus... alis, locution fixée qui se trouve déjà IV, 252. — (4) 659 actaeque furore, X, 63 Acta furore graui, locution fixée. — (5) 660 focis penetralibus s'explique jusqu'à un certain point parce que les Troyens, quoique simplement campés sur le rivage, doivent pourtant avoir des baraquements ; mais il est probable que Virgile a été influencé par Catulle, LXVIII, 103 : focos... penetralis où le mot est parfaitement justifié. — (6) Eumelus ne figure qu'ici ; mais dans la course de chars de l'*Il.*, XXIII, 268, il y a un Εὔμηλος et, comme Virgile a fait des emprunts au passage, il est probable que c'est là qu'il a pris le nom propre. — (7) 669 nec exanimes possunt retinere magistri donne une belle idée du dévouement impétueux d'Ascagne et s'explique jusqu'à un certain point parce que les magistri ne savent pas de quoi il s'agit et qu'il peut toujours être périlleux de courir au feu ; leur crainte paraît cependant exagérée puisqu'Ascagne ne court aucun danger. Virgile donne volontiers à ses héros des sentiments très généreux, mais auxquels la situation reste inférieure ; c'est l'état d'âme et non la réalité, qui le préoccupe.

P. 390. (1) 691 quod superest = il ne reste plus que cela à faire pour que le désastre soit complet. — (2) 693 effusis imbribus, *G.*, II, 352 effusos... ad imbres, IV, 312 effusus nubibus imber ; 696 turbidus imber aqua, XII, 685 turbidus imber, locutions fixées. — (3) 700 casu concussus acerbo, VI, 475 casu concussus iniquo, locution fixée provenant de Catulle, LVIII[a]1 casuque oppressus acerbo. — (4) 701 ingentis... curas, I, 208 curis ingentibus, c'est une caractéristique d'Énée d'être sans

cesse en proie aux soucis, de sentir profondément l'impression des événements et de réfléchir sans qu'il puisse toujours se décider ou sans que le parti qu'il prend soit le meilleur. — (5) 703 Italasne capesseret oras, IV, 345 sq. Italiam... capessere, dans un passage où la chose est donnée par Énée lui-même comme impérieusement commandée par Apollon ; il y a là un rappel de style qui montre que Virgile s'est référé au IVe livre ; la défaillance actuelle d'Énée n'en est que moins justifiée. — (6) 704 Nautès ne figure qu'ici ; c'est un de ces personnages que Virgile fait apparaître dans une circonstance déterminée et qu'il néglige ensuite. D'après la légende, Diomède, qui avait ravi le Palladion Troyen, fut averti par un ordre d'avoir à le rendre à Énée ; mais il se trouva qu'Énée faisait un sacrifice ; il le confia à Nautès ; ce Nautès passait pour l'ancêtre des Nautii de Rome et c'est ainsi qu'on expliquait que le culte de Minerve fût l'apanage des Nautii et non de la gens Iulia, cf. Serv., III, 407 et V, 704, citant Varron, quod etiam Varro docet in libris quos de familiis Troianis scripsit, Den. d'Hal., VI, 69. C'est une tradition que Virgile n'adopte pas expressément, mais dont il donne le reflet en mettant Nautès en rapport étroit avec Pallas ; 707 uel quae fatorum posceret ordo prépare 709 quo fata trahunt retrahuntque sequamur. — (7) 708 solatus caractérise le ton et le but du discours.

P. 391. (1) 710 superanda omnis fortuna ferendo est ; Énée avait dit lui-même I, 207 : Durate et uosmet rebus seruate secundis. — (2) 714 pertaesum rappelle 617 taedet et rattache directement le couplet à la scène de l'incendie de la flotte. — (3) 718 permisso nomine est en rapport avec 712 uolentem. — (4) 719 incensus paraît être concessif : bien qu'enflammé par cette idée (qu'il n'a pas eu de lui-même) ; mais 720 Tum uero in curas animo deducitur omnis rapproché de 701 sq. Nunc huc ingentis, nunc illuc pectore curas Mutabat uersans montre qu'après les conseils de Nautès Énée est resté exactement dans le même état d'âme qu'auparavant, ce qui ne s'explique guère ; d'où la vraisemblance que le couplet 719 sq., bien que se référant directement à 700 sqq. et y faisant suite, n'est pourtant pas du même jet et a été composé séparément. — (5) 721 sqq. C'est un motif familier à Virgile que de mettre les inquiétudes de ses personnages avec la nuit qui les redouble et avec les songes qui arrivent au moment psychologique pour les dissiper. — (6) 722 caelo delapsa, les commentateurs n'ont pas pu expliquer comment Anchise qui dit lui-même 735 qu'il habite l'Élysée, descend pourtant du ciel. Au VIe livre, Virgile a adopté la théorie qui mettait l'Élysée sous la terre ; mais quelques traits de sa description ne s'expliquent que par l'influence de l'autre théorie qui plaçait le séjour des bienheureux dans la région des sphères célestes. Il a donc flotté entre les deux conceptions et c'est à ce flottement qu'est due la contradiction entre 722 et 735. — (7) 723 effundere caractérise le discours comme une effusion ; 724 sq. la tendresse d'Anchise répond heureusement à la tendresse qu'Énée lui a témoignée 49 sqq. ; l'expression Nate mihi uita quondam... Care magis en est empruntée au poème LXIV de Catulle, de l'imitation duquel Virgile ne peut se détacher, 215 gnate mihi longe iocundior unice uita ; dum uita manebat se retrouve VI, 608 et 661, locution fixée. — (8) 725 nate Iliacis exercite fatis se trouve déjà, dans la bouche d'Anchise, III, 182, locution fixée. — (9) 726 cf. IV, 268 sqq.

P. 392. (1) 729 iuuenes fortissima corda, II, 348sq. iuuenes fortissima... pectora, locution fixée ; 730 sq. gens dura atque aspera cultu Debellanda tibi Latio est ; c'est là le premier aspect sous lequel l'*Enéide* nous présente la nation italienne et c'est un éloge ; l'indication est développée IX, 603 sqq. Durum ab stirpe genus... et les deux passages sont ainsi mis en rapport. Anchise appuie le conseil de Nautès en montrant que ce ne sont pas des non-valeurs qu'il faut amener en Italie. — (2) Il est touchant qu'Énée apprenne de la bouche de son propre père la nécessité de la descente aux enfers ; s'il doit y recueillir des renseignements qui lui faciliteront l'accomplissement de sa mission, ce sera en même temps une dernière entrevue où le père et le fils trouveront à satisfaire une tendresse mutuelle. — (3) 734 sq. Amoena piorum Concilia, VI, 638 amoena uireta, les deux passages sont mis en rapport. — (4) 736 Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet prépare VI, 153 Duc nigras pecudes, 243 nigrantis terga iuuencos et rattache le VI^e^ livre au V^e^. — (5) 737 quae dentur moenia, III, 85 da moenia fessis, 255 datam cingetis moenibus urbem ; c'est l'aspiration fondamentale des Troyens, présentée toujours dans les mêmes termes, cf. ici même 717 his habeant terris sine moenia fessi. — (6) 739 Et me saeuus equis Oriens adflauit anhelis, vers repris des *G.*, I, 250 : Nosque ubi primus equis Oriens adflauit anhelis ; les morts ne doivent venir sur la terre que la nuit et appréhendent le jour. A. Gell., *N. A.*, III, 11, 14, commentant ce passage rappelle en se rapportant à Varron que les Romains considéraient le jour civil comme étant de 24 heures et le faisaient commencer à minuit. Cf. Macr., *Sat.*, I, 3, 10. — (7) Tout le scénario remonte à deux passages homériques, *Il.*, XXIII, 100 sq. Ψυχὴ δὲ κατὰ χθονὸς ἠύτε καπνὸς ᾤχετο, *Od.*, XI, 204 sqq. αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον... Μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἐλέειν κατατεθνηυίης etc... Énée regrette de ne pouvoir embrasser son père, VI, 699 sq., sa femme Créuse, II, 792 sqq., sa mère Vénus, I, 408 sq., c'est un motif banal ; 742 Quem fugis ? se retrouve dans des circonstances tout autres, *Egl.*, II, 61 et *En.*, VI, 466. — (8) 744 sqq. Le sacrifice après le songe se retrouve III, 177 sq., après l'apparition nocturne des Pénates : munera libo intemerata focis = ici plena supplex ueneratur acerra ; cf. VIII, 68 sq. après l'apparition nocturne du Tibre ; sopitos suscitat ignis se retrouve dans un autre sens VIII, 410 ; le Lar Pergameus est le Lar public protecteur de l'État Troyen, comme le Lar particulier était le protecteur de la famille ; cf. VIII, 542 sqq. Et primum Herculeis sopitas ignibus aras Excitat hesternumque larem... adit. — (9) 750 transcribunt est le mot romain technique, Serv. Romani moris uerbum est « transcripti » enim in colonias deducebantur. — (10) 752 sq. Ambesa... robora rappelle 681 sub robore, IV, 399 sq. robora siluis Infabricata ferunt. — (11) C'est la répétition avec des analogies de termes de la fondation d'Aeneadae en Thrace III, 17 sq., de Pergama en Crète III, 132 sqq. Sur les liens particuliers qui rattachaient Ségeste à Rome, Cic., *Verr.*, IV, 72 : Segesta est oppidum peruetus in Sicilia, quod ab Aenea fugiente a Troia atque in haec loca ueniente conditum esse demonstrant. Itaque Segestani non solum perpetua societate atque amicitia, uerum etiam cognatione se cum populo Romano coniunctos esse arbitrantur. Virgile, III, 502 sq. a relevé la même cognatio entre

les Romains et les Épirotes : Cognatas urbes olim populosque propinquos Epiro, Hesperia.

P. 393. (1) Le célèbre sanctuaire du mont Eryx fut le point de départ d'où le culte de Vénus se répandit dans toute l'Italie et à Rome ; les Romains reconnurent que leur culte de Vénus était un culte filial de celui qu'elle recevait sur l'Eryx où ils offraient des sacrifices officiels. Venus Erucina eut son premier temple à Rome sur le Capitole, voué à l'instigation des livres sibyllins en 217 av. J.-C. ; un autre plus important fut élevé en avant de la Porta Collina en 181. Jules César construisit en 46 un temple à Vénus Genetrix, mère des Enéades ; Mars, père de Romulus, et Vénus étaient adorés en commun dans le temple de Mars Ultor élevé par Auguste au centre du Forum Iulium. — (2) 761. On attribua comme lucus à Anchise une partie du nemus mentionné 149 ; de même IX, 85 sq. Cybèle parle d'un lucus qu'elle avait dans la partie supérieure d'une forêt Pinea silua mihi... Lucus in arce fuit summa. — (3) 764 Creber et adspirans rursus uocat Auster in altum, III, 70 lenis crepitans uocat Auster in altum, locution fixée. — (4) 769 omnemque fugae perferre laborem, V, 617 taedet pelagi perferre laborem, l'identité de termes relie étroitement les deux morceaux ; notez la répétition de la dominante fuga, III, 160 fugae... laborem. — (5) Cic. *N. D.*, III, 20 Tempestates populi romani ritibus consecratae sunt ; cf. *En.*, I, 255. — (6) 773 soluique ex ordine funem, *G.*, I, 457 ab terra... conuellere funem ; même manœuvre, mais avec la précipitation en plus, III, 266 sq. litore funem Diripere ; en cas de péril III, 639 sq. ab litore funem Rumpite, IV, 580 strictoque ferit retinacula ferro. — (7) 774 tonsae foliis... oliuae, 556 tonsa... corona, *G.*, III, 21, Ipse caput tonsae foliis ornatus oliuae ; c'est la couronne tressée avec des feuilles ébarbées qu'on porte dans les circonstances officielles. — (8) Cic., *N. D.*, III, 20. Nostri quidem duces mare ingredientes immolare hostiam fluctibus (cf. in fluctus 776) consueuerunt. Tite-Live, XXIX, 27, 5 secundum has preces cruda exta uictimae, uti mos est, in mare porricit. — (9) 777 se trouve déjà III, 130, 778, III, 290 ; l'idée dont des circonstances identiques commandent le rappel, revient à Virgile exactement dans la forme créée une première fois.

P. 394. (1) *Il.* XIII, 21 sq. Λιγύς, ἔνθα δὲ οἱ κλυτὰ δώματα βένθεσι λίμνης, Χρύσεα μαρμαίροντα τετεύχαται, ἄφθιτα αἰεί. — (2) 781 grauis ira, se rencontre dès le commencement de l'*Enéide*, I, 4 et perpétuellement est le mot qui caractérise l'état d'âme fondamental de Junon ; nec *exsaturabile* pectus rappelle volontairement necdum antiquum *saturata* dolorem, 605, et rattache ainsi directement l'intervention de Vénus à celle de Junon ; c'est après l'action la contre-action 784 quiescit, Junon dit d'elle-même, VII, 298 : odiis aut exsaturata quieui ; les identités de termes soulignent l'unité du caractère de Junon, qui ne change pas. — (3) 783 pietas nec mitigat ulla, Serv. rapproche III 547 : Junoni Argiuae iussos adolemus honores ; Vénus n'invente pas la piété d'Énée envers Junon. — (4) 784 Iouis imperio, Anchise avait dit 726 Imperio Iouis huc uenio repris par Énée 747 Iouis imperium ; IV, 238 sq. les ordres de Jupiter sont caractérisés par patris magni... imperio, 282 Énée est frappé de stupeur imperio... deorum ; en mettant ce mot même dans la bouche de Vénus, Virgile signale d'une façon criante ce

qu'a de condamnable l'attitude de Junon. — (5) 789, suivant la convention virgilienne, Vénus sait non seulement ce qu'a fait, mais ce qu'a dit et pensé Neptune, et elle le lui remet sous les yeux, ce qui est la meilleure manière de l'exciter dans le sens qu'elle désire, 790 sq. Quam *molem* subito excierit ; maria omnia *caelo Miscuit* Aeoliis nequiquam freta procellis, I, 133 sq. Iam *caelum* terramque meo sine numine uenti *Miscere* et tantas audetis tollere *moles*, ce sont les termes mêmes employés par Neptune ; Vénus rappelle en même temps comment il a traité Éole, Nequiquam flatteur pour lui, faisant ressortir la sottise impuissante de Junon ; 792 In regnis hoc ausa tuis est une allusion habile à I, 138 : Non illi imperium pelagi, etc..., où Neptune s'indignait de l'empiètement sur ses droits.

P. 395. (1) 797 Laurentem attingere Thybrim, ce n'est donc pas seulement la traversée de Sicile en Italie que Vénus veut assurer, mais l'arrivée à l'embouchure du Tibre ; par une de ces contradictions de détail, imputables sans doute à la première inspiration, et qui auraient disparu à la révision, Neptune répond 813 Tutus, quos optas, portus accedet Auerni, ce qui ne donne pas complètement satisfaction à Vénus ; Neptune protège du reste plus loin la navigation de Cumes à l'embouchure du Tibre, VII, 21-24. — (2) C'est l'Aphrodite orientale qui est fille de la mer ; mais l'Aphrodite hellénique est mise elle aussi avec l'élément humide. Hés., *Théog.*, 188 sqq., connaît déjà sa naissance de l'écume des flots ; cf. *Hymn. hom. à Aphrod.*, 6, 3 sqq. ; on lui donne les épithètes de πελαγία, ποντία, θαλασσία = Venus marina, ἀφρογενής. — (3) A notre connaissance, il n'a apaisé que la tempête du Ier livre. — (4) 809 nec dis nec uiribus aequis est élogieux pour Énée représenté comme brave jusqu'à la témérité ; dans l'*Il.*, XX, 297 sqq., Poseidôn va au secours d'Énée sur le point d'être tué par Achille, parce qu'il fait toujours des offrandes agréables aux dieux et parce que Zeus ne veut pas qu'il périsse ; sa destinée est en effet de continuer la race de Dardanos, 302 sqq. μόριμον δέ οἱ ἐστ' ἀλέασθαι, ὄφρα μὴ ἄσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται Δαρδάνου, ὃν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων, Οἳ ἔθεν ἐξεγένοντο γυναικῶν τε θνητάων ; pour ne pas choquer Vénus, Neptune s'attribue seulement le désir de détruire les murs de Troie, tandis qu'*En.*, II, 611, il les renverse bien de sa propre main ; Vénus et Neptune sont gens du monde qui ne se disent pas crûment toute la vérité ; il s'excuse du reste adroitement par le mot periurae ; s'il en a voulu aux Troyens, c'est qu'ils avaient des torts vis-à-vis de lui ; *Il.*, XXI, 446 sq., Poseidôn raconte comment il a construit le mur de Troie et comment Laomédon l'a frustré, ainsi qu'Apollon de son salaire.

P. 396. (1) 817 sqq., l'idée première est sans doute venue à Virgile de la sortie de Poseidôn de son palais d'Αἰγαί, *Il.*, XIII, 23 sqq. — (2) 819 Caeruleo per *summa leuis* uolat aequora curru rappelle directement I, 147 : Atque rotis *summas leuibus* perlabitur undas. — (3) Pline, *N. H.*, XXXVI, 5, 26, In maxima dignatione delubro Cn. Domitii in circo Flaminio Neptunus ipse et Thetis atque Achilles, Nereides supra delphinos et cete aut hippocampos sedentes, item Tritones chorusque Phorci ac multa alia marina. Un certain nombre de noms sont communs à Pline et à Virgile ; les deux énumérations ne coïncident pourtant pas complètement. — (4) Virgile a accumulé dans ce passage

les mots grecs représentant des personnages de la mer ; on se demande ce qu'il a mis sous ces mots et s'ils recouvrent des connaissances mythologiques très précises, en quoi diffère du Glauci Chorus le Phorci exercitus omnis qu'il appelle V, 240, Phorci Chorus. Il semble attribuer à Glaucus, le pêcheur d'Anthédon en rapport étroit avec Nérée et ses filles qu'il courtise, une escorte de vieillards de la mer, parce qu'il passait lui-même pour un vieillard et que les habitants de Gythion l'appelaient tout simplement Γέρων ; quant à Phorkys, l'*Od.*, I, 71 sq. ne nomme de lui qu'une fille Θόωσα, personnification du flot rapide ; postérieurement il est le maître des monstres marins. — (5) 827 sq. Aeneae suspensam blanda... Gaudia pertemptant mentem, I, 502 Latonae tacitum pertemptant gaudia mentem. — (6) Dans la rédaction actuelle du passage, on ne comprend pas pourquoi les Troyens courent des bordées, puisqu'ils ont quitté la terre par vent arrière 777 ; cela était sans doute d'accord avec la rédaction primitive où l'apparition de Neptune produisait un changement réel dans l'état de la mer et la direction du vent ; cf. 14.

P. 398. (1) 835 Nox umida est repris de 738 ; c'est une expression qui est restée dans la mémoire de Virgile et qu'il reproduit machinalement. — (2) Phorbas ne figure qu'ici dans l'*Enéide* ; Virgile ne s'est pas préoccupé de lui créer comme pour Béroé un état civil. Il y a un Troyen de ce nom, *Il.*, XIV, 490.

P. 399. (1) 852 sq. Clauumque adfixus et haerens Nusquam amittebat ; on rapproche *Od.*, III, 281 Πηδάλιον μετὰ χερσὶ θεούσης νηὸς ἔχοντα, où il est question de Phrontis, le pilote de Ménélas ; mais l'*Odyssée* dépeint simplement l'attitude usuelle du timonier ; dans Virgile, Palinure serre énergiquement la barre, dont un autre veut s'emparer. — (2) 862 Currit iter tutum, 796 tuta, 813 tutus, l'identité des termes met en rapport étroit l'épisode avec l'entrevue de Vénus et de Neptune. — (3) 865, à l'époque homérique, le grand danger des îles des Sirènes, ce sont les Sirènes elles-mêmes qui attirent les navigateurs et les font périr ; Difficilis quondam multorumque ossibus albos correspond à *Od.*, XII, 45 sq. πολὺς δ' ἀμφ' ὀστεόφιν θὶς Ἀνδρῶν πυθομένων, περὶ δὲ ῥινοὶ μινύθουσιν ; mais, d'après la croyance populaire, elles risquent elles-mêmes leur vie, car elles doivent mourir au premier échec. Apollon., *fr. Subb.*, 7, 18 ἦν δὲ αὐταῖς Σειρῆσι λόγιον τελευτῆσαι νεὼς παρελθούσης ; Hyg. *fab.*, 125 harum fatum fuit tamdiu uiuere, quamdiu earum cantum mortalis audiens nemo praeteruectus esset ; Ulysse ayant triomphé de leur pouvoir magique, elles ont disparu. Dans l'*Odyss.*, le séjour des Sirènes est voisin de Charybde et de Scylla ; quand on eut localisé Charybde et Scylla au détroit de Messine, on plaça les Sirènes dans le voisinage. Puis on les mit, peut-être Hésiode le premier, *fr.* 88, sur la côte occidentale de l'Italie.

P. 400. (1) 858 sq. cum puppis parte *reuolsa* Cumque *gubernaclo* liquidas proiecit in undas, VI, 349 sqq. *gubernaclum* multa ui forte *reuolsum*... Praecipitans traxi mecum ; les circonstances sont aussi les mêmes ; 852 sq. clauumque adfixus et *haerens* Nusquam amittebat correspond à VI, 349 sq. gubernaclum... Cui datus haerebam custos. — (2) 850 Aenean credam... fallacibus auris... ? — (3) VI, 352 sqq. Non ullum pro me tantum cepisse timorem, Quam tua ne.,. Deficeret nauis...

— (4) VI, 354 tantis... surgentibus undis. — (5) Virgile accumule comme à plaisir l'affirmation que le temps est beau, V, 763, placidi strauerunt aequora uenti, 821 Sternitur aequor aquis, 832 ferunt sua flamina classem, 843 ferunt ipsa aequora classem, 848 salis placidi uoltum fluctusque quietos. — (6) VI, 341 sq. Quis te... deorum Eripuit nobis medioque sub aequore mersit ? 348 nec me deus aequore mersit. — (7) VI 355 sq. Tres Notus hibernas immensa per aequora noctes Vexit me uiolentus aqua. — (8) Une des principales est l'expression Libyco nuper cursu VI, 338 ; si on la rapproche de V, 789, Ipse mihi nuper Libycis tu testis in undis, I, 596 Libycis ereptus ab undis, on est tenté de croire que, dans sa pensée première, Virgile faisait périr Palinure pendant la tempête du Ier livre ; nuper ne ferait pas difficulté, puisque Vénus emploie justement le mot à propos de cette tempête, et c'est simplement une preuve nouvelle que primitivement le séjour à Carthage était beaucoup moins long qu'il ne l'est nécessairement devenu après l'insertion des jeux funèbres. Mais Palinure ne figure point parmi les victimes de la tempête du Ier livre, et il est impossible d'admettre que le morceau qui le concerne au VIe livre a été rédigé avant cette tempête. On en est donc réduit à prendre Libyco cursu dans le sens large, la traversée de Libye en Italie, l'escale non prévue en Sicile ayant été très courte, soit neuf jours jusqu'à l'incendie de la flotte, un temps indéterminé mais qui n'a pas dû être bien long pour les premières opérations de la fondation de Ségeste, neuf jours pour les epulae qui ont suivi ; on est parti le jour suivant ; soit en tout à peine un mois.

CHAPITRE VII

LE SIXIÈME LIVRE DE L' « ÉNÉIDE »

Débarquement en Italie. Consultation de la Sibylle (1-155). — **1.** Le VI^e^ livre est étroitement relié au V^e^ par le rappel des regrets donnés en pleurant [1] par Énée au bon serviteur qu'il a perdu — serviteur et maître sont dignes l'un de l'autre — et par l'indication de la conséquence du fait qu'il a pris la direction de son navire ; il imprime à sa flotte une allure rapide [2] et enfin — *tandem* 2 — il aborde doucement à Cumes, colonie de Chalcis en Eubée ; *tandem* résume d'une façon pathétique toutes les épreuves qui l'ont empêché jusqu'ici d'arriver au terme de son voyage, épreuves qui ont rempli les cinq premiers livres du poème. Les opérations du mouillage sont décrites avec précision et pittoresque [3] ; le débarquement a lieu, aussi vif, aussi joyeux que celui du I^er^ livre était morne et désolé. On allume le feu, on explore sommairement les environs en s'assurant qu'ils pourront fournir le bois et l'eau nécessaires au campement [4]. Énée ne prend point part à ces besognes matérielles [5] ; il est le pieux Énée — *pius Aeneas* 9 — ; il se dirige immédiatement vers les hauteurs qu'occupe Apollon [6] et vers l'antre énorme [7] de la Sibylle qu'il inspire et dont l'aspect fait frissonner [8]. Lui et ses compagnons [9] pénètrent bientôt dans les bois sacrés de Trivia [10] et sous la colonnade du temple doré.

Cumes est la première ville italienne dans laquelle Virgile amène son héros ; dès lors l'*Enéide* prend le caractère étiologique, qui s'est déjà manifesté à propos de la Sicile, c'est-à-dire qu'elle tire une partie de son intérêt de la mention et de l'explication des légendes italiques. L'érudition de Virgile, tout en se rattachant à l'érudition alexandrine, n'est pas cependant faite de pure curiosité ; elle est décidément nationale, en ce sens qu'elle expose l'origine des grandes institutions romaines contemporaines, en montrant qu'elles ont

leurs racines dans le passé préhistorique ; ce sont leurs titres de noblesse et de légitimité que Virgile révèle aux Romains qui les pratiquent ; s'il fait obtenir par Énée une prophétie de la Sibylle de Cumes, c'est parce que les livres sibyllins jouaient un rôle important dans la vie du peuple romain et leur fournissaient, dans les circonstances critiques, un moyen de conjurer les menaces divines et de rétablir la paix avec les dieux. Nul doute du reste qu'il ne connût bien Cumes, ville voisine de Naples, et qu'il ne fût heureux de l'illustrer. Il raconte donc comment Dédale, fuyant le royaume de Minos (1), est venu se poser sur la citadelle de Cumes et satisfait le patriotisme local en affirmant que c'est là qu'il atterrit d'abord — *primum* 18 —, tandis que, d'après d'autres formes de la légende, il n'atterrissait pas à Cumes pour la première fois (2) ou même n'y atterrissait pas du tout. C'est là que Dédale consacre ses ailes (3) à Phoebus ; il est le fondateur de son temple énorme.

Virgile avait sans doute vu la légende de Dédale représentée à Cumes sur des fresques helléniques ; c'était une légende qui flattait l'orgueil des habitants. Quoi qu'il en soit, il trouve l'occasion de décrire de nouveau une œuvre d'art, cette fois un cycle de sculptures, tandis qu'il avait décrit un cycle de peintures dans le temple de Junon à Carthage, et, comme Énée n'est pas directement intéressé au sujet, qu'il les regarde en simple touriste, il lui en donne le temps en supposant qu'Achatès a été envoyé en avant — *praemissus Achates* 34 — pour chercher la Sibylle et qu'il n'est pas encore revenu. Ce que Dédale a ciselé dans l'or (4) aux portes du temple (5) d'Apollon n'a point pour Énée l'attrait poignant de la guerre de Troie, mais le principe de la critique de l'œuvre d'art pour Virgile est toujours d'en signaler le caractère émotif. Ce qu'il décrit de l'œuvre de Dédale consiste en quatre tableaux sur les battants de la porte du temple d'Apollon et qui se font vis-à-vis ; le lieu de la scène est à Athènes pour les deux premiers, à Gnose en Crète pour les deux autres. Premier tableau : le meurtre d'Androgéos ; Virgile ne dit pas dans quelles circonstances et ne donne pas de détails (6) ; c'était évidemment une scène mouvementée et pathétique. Deuxième tableau : tirage au sort des sept jeunes gens (7) exigés annuellement par Minos pour être dévorés par le Minotaure ; par l'exclamation *miserum !* 21, par le mot *natorum* 22, qui fait songer aux malheureux parents, Virgile souligne le caractère douloureux de la chose ; il a choisi l'instant où le sort vient de prononcer — *stat ductis sortibus urna* 22 —, et c'est en effet le moment le plus pathétique, celui où le contraste entre le désespoir des victimes désignées et de leur famille et la joie

de ceux qui étaient épargnés fournissait à l'artiste les expressions les plus passionnées. En face et comme pendant, un premier tableau sûrement en deux compartiments : l'union de Pasiphaé avec le taureau, sans doute les préparatifs immédiats de cette union tels qu'ils nous sont représentés sur les monuments figurés, la vache de bois, Dédale, Pasiphaé, Éros [1] — *crudelis amor tauri* 24, dit Virgile pour exciter l'horreur —, puis le Minotaure, sans doute au moment où il venait de naître [2], monstre hybride, fruit de désirs contre nature — *ueneris monumenta nefandae* 26 —, dit Virgile pour soulever de répulsion tout notre être. Ensuite le second tableau : le Labyrinthe et Dédale conduisant avec un fil Thésée, qui n'est pas nommé, scène dont Virgile signale l'effet émouvant, la pitié pour l'amour d'une reine — *Magnum reginae... miseratus amorem* 28 —, effet rendu sans doute plastiquement par la présence d'Ariane assise angoissée à la porte du Labyrinthe. Les vers suivants signifient-ils qu'après ce tableau il y en avait un autre, inachevé, qui aurait représenté la mort d'Icare ou est-ce une simple exclamation du poète, pour dire que le père n'avait pas eu le courage de retracer la mort de son fils ? La chose reste obscure ; en tout cas ils sont destinés à porter au comble l'émotion, qui est le but cherché par la description virgilienne. C'est cette émotion qui explique pourquoi les Troyens seraient disposés à continuer à regarder — *quin protinus omnia Perlegerent oculis* 33 sq. — ; il y avait une suite, dont les sujets ne sont pas mentionnés et qui n'est pas décrite, car cela ferait hors-d'œuvre. La brusque arrivée de la Sibylle, amenée par Achatès rappelle les Troyens aux nécessités présentes.

La Sibylle, Déiphobé, est fille de Glaucus, le dieu marin qui avait particulièrement le don de prophétie commun à ses pareils, et cette filiation paraît être une invention de Virgile : elle est prêtresse de Phoebus et de Triuia — *Triuiae Phoebique sacerdos* 41 —, parce que Virgile a associé en elle deux personnages différents, la Sibylle proprement dite qui va rendre à Énée l'oracle qu'il vient chercher, et une préposée à la surveillance du monde infernal avec lequel elle n'a primitivement rien à faire et où elle va pourtant le conduire. Il y avait primitivement près de l'Averne un lieu où on évoquait les morts et c'est là que certains situaient la Nékuia de l'*Odyssée* [3]. Du temps de Cicéron cet oracle existait encore [4] et Virgile aurait pu confier à la prêtresse le soin de guider Énée dans les enfers. Il a préféré réunir les deux rôles dans la personne de la Sibylle par une combinaison personnelle, dont nous ignorons le motif, soit qu'il ait voulu simplement simplifier, soit que la célèbre

Sibylle de Cumes lui ait paru une compagne plus noble et plus qualifiée d'Énée, que l'anonyme obscure de l'ancien sanctuaire où on évoquait les morts.

La Sibylle, qui, entre temps, a été mise au courant par Achatès [1], arrache Énée à sa contemplation, lui prescrit un sacrifice qui est immédiatement exécuté [2] et le fait entrer lui et ses compagnons du portique du temple dans le temple lui-même. Que Virgile connût très exactement les lieux voisins de Naples où il amène Énée, c'est ce qui n'est pas douteux. Voici comment il les représente : derrière le temple d'Apollon se dresse gigantesque [3] la paroi rocheuse de la montagne de Cumes ; c'est par le temple d'Apollon qu'on y accède et, comme Virgile ne dit point qu'après avoir fait entrer Énée dans le temple la Sibylle l'en fasse sortir, il faut admettre que le temple y est adossé ; dans la paroi sont percés cent larges couloirs — *lati... aditus centum* 43 —, nombre hyperbolique et indéterminé, conduisant à une grotte creusée dans les profondeurs de la montagne ; c'est par ces couloirs qu'arrivent aux oreilles du consultant les réponses de la Sibylle répercutées cent fois et qui sont un mugissement — *antroque remugit* 99 — ; cela est formidable ; ils sont fermés par cent portes — *ostia centum* [4] 43 — ; c'est là le *limen* où arrive et s'arrête Énée 45 ; devant ce *limen* [5] sont des autels — *arasque tenebat* 124.

Là l'inspiration commence à se faire sentir : Virgile décrit cette inspiration, qui est brusque — *subito* 47 — comme une formidable prise de possession par le dieu d'un être humain épouvanté qui essaie en vain de s'y soustraire. Ses premiers effets dépassent les limites de la beauté classique ; la Sibylle change de visage, de couleur ; sa chevelure est en désordre, sa poitrine haletante ; la rage gonfle son cœur farouche [6] ; elle apparaît plus grande ; sa voix n'est plus celle d'une mortelle. Elle exhorte Énée à formuler des prières et des vœux, sans quoi ne s'ouvriraient point les grandes portes de la demeure secouée elle-même comme par la foudre — *Attonitae magna ora domus* 53 —, et, comme Virgile annonce toujours l'impression ressentie, il ajoute qu'un frisson glacial court par les os durs des Troyens [7].

Ici évidemment, sans qu'il le dise, la Sibylle entre dans la grotte. Énée prie ; sa prière, qui n'est point dite du bout des lèvres, mais qui sort du fond de son cœur [8] — il est profondément ému —, contraste par la gravité et la pleine possession de la raison avec les accès épileptiques de la Sibylle. Il s'adresse à Phoebus qui a toujours pris en pitié les malheurs des Troyens [9] —, et en effet il est dans

l'*Iliade* leur protecteur par excellence —, qui a fait tuer Achille par Pâris (1), qui l'a guidé lui-même dans ses longues pérégrinations, jusque chez les Massyles et les pays bordés par les Syrtes (2). Maintenant quelque chose est révolu dans l'histoire des Troyens ; ils atteignent l'Italie : que leur fortune change de face ! Ceci fait nettement ressortir la division de l'*Enéide* en deux grands ensembles. Suivant l'usage des Romains, qui, en invoquant une divinité, craignent d'offenser les autres en paraissant les oublier, il se tourne vers tous les dieux et toutes les déesses (3) auxquels a porté ombrage la gloire colossale de Troie ; il rehausse ainsi son pays, idée chère à Virgile, et, tandis que dans l'*Iliade* les divinités défavorables à Troie ont pour cela des raisons particulières et sans noblesse, il attribue leur malveillance à une cause plus générale, à cette grande idée souvent exprimée par Eschyle et par les tragiques, que les dieux sont jaloux de la puissance humaine lorsqu'elle s'élève trop (4). L'heure est venue où leur inimitié doit légitimement cesser. Il demande donc à la Sibylle d'autoriser par une prédiction solennelle l'établissement en Italie, voulu par les destins, des Troyens et de leurs dieux errants. Ainsi il a retrouvé la foi et la confiance dans sa mission qui l'avaient abandonné après la tempête du Ier livre, après l'incendie du Ve et dans les délices de Carthage ; un Énée nouveau apparaît ; ce n'est pas seulement la fortune des Troyens, c'est aussi son propre caractère qui va changer. La Sibylle lui avait recommandé de prononcer des prières et des vœux — *uota precesque* 51. Conformément à l'usage virgilien de stricte réalisation des indications données, les vœux viennent compléter la prière ; il promet d'élever à Phoebus et à Triuia un temple de marbre massif. On sait qu'un temple d'Apollon voué en 433 av. J.-C. fut consacré en 431 à Rome entre le « forum holitorium » et le « circus Flaminius » et resta le seul temple d'Apollon associé à Latone et à Diane jusqu'à l'érection par Auguste de celui du Palatin en 28 ; Virgile ne dit pas formellement auquel des deux il pense, sans doute surtout au second — *solido de marmore* (5) 69 —, mais il a laissé la chose dans le vague pour ne point paraître rapporter à une date si récente l'introduction à Rome du culte d'Apollon et de Diane ; et en effet Énée complète la promesse par celle de l'institution de jeux en l'honneur de Phoebus, qui sont les *ludi Apollinares*, remontant à la République, puisqu'ils furent institués en 212 av. J.-C. sur une prédiction du devin Marcius confirmée par les livres sibyllins, comme *ludi uotiui*, et étant devenus annuels en 208. Quant à la Sibylle, Énée lui consacrera dans son royaume de grands sanctuaires — *magna... penetralia* 71 — où l'on conservera ses oracles. On sait

quelle importance ont eue dans la vie politique du peuple romain les *libri Sibyllini* ou *fatales* qui étaient consultés pour détourner les prodiges menaçants et fournissaient les moyens d'apaiser la colère des dieux. La première collection apportée de Cumes à Rome à la fin de la royauté fut conservée d'abord au temple de Jupiter Capitolin ; brûlée dans l'incendie du temple en 83 av. J.-C., elle fut remplacée par une nouvelle, recueillie en Grèce, qui fut placée à son tour au Capitole après sa reconstruction en 76 et y resta jusqu'à ce qu'Auguste la fît transférer dans le temple d'Apollon Palatin. La dernière partie du vœu d'Énée vise l'institution des *Duiri sacris faciundis*, portés successivement au nombre de X, puis de XV par Sylla, de XVI par César, qui chargés de la garde et de l'interprétation des livres Sibyllins, figuraient parmi les *Quatuor amplissima collegia* et rivalisaient d'importance avec les Pontifes et les Augures. Énée demande en terminant à la Sibylle de ne pas confier sa réponse à des feuilles volantes, mais de se faire entendre elle-même (1) ; puis il se tait (2).

Une légende plus ancienne que celle suivie par Virgile mettait Énée en rapport avec la Sibylle de Marpessos en Troade, vraisemblablement le lieu du plus ancien culte de la Sibylle. Si Virgile lui fait consulter la Sibylle de Cumes, c'est parce que c'est de Cumes que sont venus à Rome les livres Sibyllins, qu'il veut projeter le présent dans le passé préhistorique et que, dès qu'il amène les Troyens en Italie, c'est l'Italie qui devient le sujet de son poème autant que Troie. Et il résulte de là une chose singulière ; la mission d'Énée est d'apporter les Pénates en Italie ; s'il implore la Sibylle, c'est pour qu'elle lui donne l'assurance que ses dieux exilés — *Errantisque deos agitataque numina Troiae* 68 — vont enfin trouver un refuge définitif. Il est donc l'introducteur d'un culte nouveau. Or, la première chose qu'il fait, c'est de prendre sous sa protection, de légitimer les pratiques se rapportant à Rome à des oracles grecs, l'institution d'un collège sous les auspices duquel entrèrent à Rome toute une série de divinités étrangères, d'abord Apollon avec Lêto et Artémis, puis Déméter, Dionysos et Koré, Cybèle après d'autres, qui avaient la haute surveillance sur toutes les cérémonies du *Graecus ritus*, tandis que les anciens prêtres s'occupaient du *patrius ritus*. Ainsi Énée, donné au début comme simplement chargé d'introduire dans le Latium les Pénates Troyens et Vesta, apparaît, dès qu'il a mis le pied sur le territoire italien, comme consacrant par son autorité et fondant des cultes qui n'ont rien à voir avec les Pénates et qui proviennent des Grecs, les ennemis de sa patrie. Le paradoxe est, il est vrai, dissimulé par le fait que l'inspirateur de la Sibylle de

Cumes, Apollon, est un dieu qui a toujours pris parti pour les Troyens.

A l'époque de Virgile, il y avait longtemps que les Sibylles avaient cessé de prophétiser ; c'est à la Pythie qu'il emprunte la peinture et les transports de celle de Cumes ; l'inspiration est une violence, à laquelle elle résiste de toutes ses forces, le dieu, un dompteur, qui agit sur elle comme sur un cheval rebelle, secouant les freins, piquant de l'aiguillon, réduisant à ses volontés sa bouche écumante de rage. Enfin il est le maître ; les cent portes colossales s'ouvrent et l'oracle se fait entendre ; Virgile le caractérise comme tous les oracles : il est d'une ambiguité effrayante — *horrendas... ambages* 99 —, il enveloppe la vérité toute nue d'obscurité — *Obscuris uera inuoluens* 100 — ; en outre, il est en petites phrases coupées, qui ont la prétention de reproduire ce qu'il y a de haletant chez la Sibylle ; en somme les efforts de Virgile n'aboutissent pas à un effet bien original. Les Dardanides arriveront au royaume de Lavinium (1) — ceci est clair et nouveau pour Énée ; le mot avait été prononcé par Jupiter dans sa conversation du Ier livre avec Vénus, il n'était point encore parvenu aux oreilles des Troyens —, mais ils regretteront d'y être arrivés — ceci est obscur. La Sibylle entrevoit des guerres effroyables (2) et le Tibre écumant de sang — ceci est clair et menaçant — ; elle a de nouveau la vision sanglante du Xanthe et du Simoïs, celle d'une armée grecque (3) — ceci est obscur — ; un autre Achille, issu lui aussi d'une déesse est né pour le Latium (4) — ceci est obscur ; — Junon ne cessera pas de persécuter les Troyens — ceci est clair —, tandis qu'Énée mendiera (5) le secours d'une foule de villes — ceci est une énigme ; — la cause des malheurs des Troyens sera encore un mariage avec une étrangère (6) — nouvelle énigme — ; après avoir encouragé Énée à être audacieux (7), la Sibylle lui pose une dernière énigme : c'est d'une ville grecque que lui viendra le premier espoir de salut (8).

Cet oracle est un des chaînons de la longue suite de prophéties qui révèlent progressivement aux Troyens leur avenir et leur dictent leur conduite. Elle est rattachée directement à la prédiction d'Hélénus : c'est Hélénus qui a averti Énée de consulter la Sibylle de Cumes, III, 441 sqq., et qui l'a dépeinte telle qu'elle se montre au VIe livre, *insanam uatem*, III, 442 ; c'est lui qui lui a recommandé de solliciter l'oracle par des prières, *precibusque oracula poscas*, III, 456, correspondant à *cessas in uota precesque* (9), VI, 51, d'obtenir de la Sibylle qu'elle ne confie pas sa réponse à des feuilles mais se fasse entendre elle-même, *foliisque notas et carmina mandat*, III, 444, *cum... uentus Impulit et teneras turbauit ianua frondes*, III, 448 sq.,

Ipsa canat, III, 457, correspondant à *foliis tantum ne carmina manda,* Ne *turbata uolent rapidis ludibria uentis, Ipsa canas, oro,* VI, 74 sqq. ; l'identité des termes montre que l'intention formelle de Virgile a été de présenter la prophétie de la Sibylle comme une suite de la prédiction d'Hélénus. Pourtant l'oracle rendu à Énée ne correspond en aucune façon à celui qu'Hélénus lui avait fait espérer. La Sibylle se borne à lui retracer la figure des événements qui l'attendent, en le rassurant sur certains points, en lui ouvrant ailleurs des perspectives extrêmement menaçantes, en lui conseillant l'audace, mais sans lui indiquer les moyens pratiques de venir à bout de chaque difficulté ; or Hélénus lui avait dit que la Sibylle le renseignerait sur les peuples de l'Italie, sur les guerres qui l'attendaient et sur les moyens d'éviter ou de surmonter chaque épreuve — *Illa tibi Italiae populos uenturaque bella Et quo quemque modo fugiasque ferasque laborem Expediet,* III, 458 sqq. Ces informations et ces instructions précises manquent dans la réponse de la Sibylle mais sont données à Énée par Anchise à la fin du VI^e^ livre : *Exin bella uiro memorat quae deinde gerenda Laurentisque docet populos urbemque Latini Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem,* VI, 890 sqq. Par conséquent Virgile a modifié son plan primitif ; au lieu de la prédiction utilitaire qu'il avait d'abord projeté de mettre dans la bouche de la Sibylle, il lui en a prêté une plus brillante, plus ronflante, plus conforme à sa haute et grandiose personnalité, et cette prédiction utilitaire, il l'a transférée à Anchise lorsqu'il s'est décidé à lui ménager dans les enfers une dernière entrevue avec son fils, de façon que, tout en ayant un caractère de réunion familiale, la descente d'Énée répondît jusqu'à un certain point à la nékuia dans laquelle Ulysse interroge Tirésias. Qu'au moment où il écrivait son III^e^ livre Virgile n'eût point arrêté le plan de la descente aux enfers, c'est ce qu'on ne peut conclure du fait qu'Hélénus n'en parle point ; en effet Hélénus ne révèle pas à Énée la mort d'Anchise ; il ne saurait donc le prévenir qu'il le reverra aux enfers ; mais cela résulte de ce qu'Hélénus fait attendre à Énée de la Sibylle une prophétie tout autre que celle qu'il reçoit en réalité. Dans l'*Enéide* définitive, la prédiction d'Hélénus aurait continué à ne rien contenir sur Anchise et sur son intervention dans les événements après sa mort ; mais, en conservant les indications qui se justifient au VI^e^ livre, elle eût nécessairement donné à l'annonce de la prophétie de la Sibylle une physionomie différente de celle qu'elle lui attribue dans la rédaction actuelle.

Virgile n'a pas dit exactement à quel moment la Sibylle entre dans la caverne, il ne dit pas non plus à quel moment elle en sort.

Il se borne à nous apprendre que, lorsque son délire a cessé, Énée reprend la parole ; or il n'est pas admissible qu'Énée lui adresse cette nouvelle prière par les cent couloirs qui conduisent à la caverne ; évidemment, cette fois il lui parle face à face dans le temple, en tenant les autels — *arasque tenebat* 124 — ; elle est donc revenue près de lui. D'autre part il lui arrive, avec la gravité et dans le ton épiques, ce qui arrive à maître Jacques dans la comédie. Énée a eu affaire jusqu'à présent à la prêtresse de Phoebus, de qui il a imploré une prophétie ; cette prophétie reçue, c'est à la prêtresse de Triuia qu'il a maintenant recours et pour tout autre chose. Elle reste pourtant la Sibylle et elle ne saurait être que la Sibylle, les deux qualités étant réunies dans la même personne ; mais la Sibylle n'aperçoit l'avenir que lorsqu'elle est en état d'extase et elle n'en sait que ce qu'Apollon lui révèle dans cet état ; quand l'inspiration l'a quittée, elle retombe dans l'ignorance qui est celle des mortels. Et en effet elle ne sait point qu'Énée est destiné à devenir un dieu « indiges », puisqu'elle croit que, s'il voit actuellement le Tartare, il aura à le revoir après sa mort, 135 sq. ; elle ne soupçonne point l'avenir des futures générations romaines que révèle plus loin Anchise et elle n'est pas moins surprise qu'Énée de leurs destinées — *mirantibus* 854. Tout cela serait parfaitement normal et cohérent, si Virgile, qui continue à l'appeler *uates* 125 et *pass.*, ne lui faisait pas annoncer à Énée 149 sqq. la mort de Misenus, dont personne ne l'a prévenue et qu'elle ne connaît que grâce au don de seconde vue ; c'est également par le don de seconde vue qu'elle sait que le meurtre de Palinure sera expié par des sacrifices solennels et qu'elle en prévient l'intéressé. Virgile ne prend pas toujours un parti ferme et décidé ; en prêtant à la Sibylle deux rôles différents, il laisse empiéter l'un sur l'autre ; de là le flottement dans la conception de la prêtresse de Triuia, qui tantôt, comme il convient, ignore l'avenir et tantôt le connaît indûment.

Quoi qu'il en soit, Énée commence par répondre à l'exhortation de la Sibylle à l'endurance — *ne cede malis* 95 — par quelques vers empreints d'une mâle résolution stoïcienne, qui nous révèlent en Énée transformé, le héros énergique des derniers livres de l'*Enéide* : aucune épreuve ne le surprend ; il a tout envisagé d'avance et tout calculé. Il passe alors à autre chose ; il lui demande une faveur, celle de pouvoir aller trouver son père chéri, puisqu'il y a ici une entrée des enfers ; il la prie de lui enseigner le chemin et de lui ouvrir les portes sacrées (1) et il présente sa requête dans les termes les plus touchants et les plus propres à l'attendrir en la justifiant par les

rapports affectueux qui existent entre Anchise et lui, en rappelant qu'il l'a sauvé au péril de sa vie [1] et que lui l'a suivi [2] dans les épreuves les plus pénibles [3], malgré sa faiblesse [4] et son grand âge, qu'il lui a recommandé de venir vers elle en suppliant ; c'est donc le père qu'elle obligera autant que le fils — *gnatique patrisque, Alma, precor, miserere* 116 sq. — ; ceci est charmant ; Énée sait bien que cette dernière entrevue est aussi ardemment souhaitée par Anchise que par lui-même, et naturellement il se garde bien d'avertir la Sibylle, après sa prédiction, qu'il en attend une autre de son père, qui la complètera et sera d'une utilité plus pratique ; il y avait là une petite difficulté que Virgile esquive par le silence prudent qui est souvent sa ressource et en n'invoquant que le caractère familial de la visite désirée. Après l'appel aux sentiments et le pathétique, viennent les arguments qui donnent du poids à la demande : la Sibylle est toute-puissante [5] : Hécate l'a préposée à la garde des bois infernaux [6] ; Orphée, Pollux, Thésée, Hercule ont pénétré dans les enfers [7] ; Énée lui aussi remonte à Jupiter [8] par sa race.

En disant qu'Énée prononce sa prière en tenant les autels [9], Virgile en signale la ferveur pressante. La Sibylle l'accueille en faisant quelques réserves mais non point d'objection absolue ; elle signale les difficultés de l'entreprise : le problème n'est point de descendre dans les enfers dont la porte est ouverte jour et nuit [10], mais d'en sortir ; quelques fils des dieux, aimés de Jupiter ou signalés par leur courage ardent, y ont réussi, mais ils sont en petit nombre. Pour y parvenir, il faut traverser des forêts — ce sont les *luci auerni*, qui, de la terre, se prolongent au-dessous —, et le Cocyte entoure les enfers de ses replis noirs ; — elle ne sait donc pas qu'il y aura pour Énée une issue spéciale. Pourtant, s'il a un si grand désir [11] de traverser dès maintenant le marais Stygien — elle croit donc qu'il le traversera une seconde fois après sa mort et ne sait point qu'il sera divinisé [12] —, elle lui en indique les moyens : il lui faut trouver et cueillir le rameau d'or caché dans un feuillage touffu, perdu dans l'étendue du bois et défendu par de sombres vallées ; c'est un cadeau que la belle Proserpine exige qu'on lui apporte comme lui revenant ; une fois détaché, il est remplacé par un autre tout semblable. Si Énée est désigné — c'est encore une chose qu'elle ignore —, il lui viendra facilement dans la main ; sinon, il résistera invinciblement. En outre, il est nécessaire qu'Énée donne la sépulture à un de ses compagnons, dont il ne connaît pas encore la mort et dont le cadavre souille toute la flotte. Il faut qu'il sacrifie des animaux noirs [13], qui seront les premières victimes expiatoires. Suivant les habitudes de précision

de Virgile elle termine en disant que ce sont là les conditions indispensables pour pénétrer dans les royaumes inaccessibles aux vivants.

Ces conditions sont au nombre de deux : la possession du rameau d'or, l'enterrement de Misenus. On ignore où Virgile a pris la légende du rameau d'or ; il est vraisemblable que c'est un remplaçant du gui, dont il le rapproche 205 sqq. et qui anciennement passait pour une plante merveilleuse ; il constituait un talisman qui avait raison de la résistance des puissances infernales ; Virgile en a modifié la signification primitive en en faisant un simple bijou qu'on apporte à une coquette, *aureus* 144 étant en rapport avec *pulchra* 142. Quant à l'enterrement de Misenus, qui est introduit par *praeterea* 149, c'est — et Virgile paraît l'indiquer lui-même — une superfétation ; la mort de Misenus n'est là que pour fournir l'occasion d'expliquer étiologiquement l'origine du nom du cap Misène ; elle est du reste rattachée très industrieusement au contexte, puisque c'est en allant chercher dans la forêt le bois nécessaire au bûcher qu'Énée découvre le rameau d'or. D'après la croyance populaire, le contact d'un cadavre était une souillure dont il fallait se purifier, mais, dans la circonstance, lorsqu'il s'agissait simplement de descendre au séjour des morts, on ne voit pas en quoi cette souillure eût été un empêchement dirimant et Virgile ne l'explique point. Les victimes noires, qui seront sacrifiées plus loin, sont données comme des victimes expiatoires ; or l'immolation en a été prescrite par Anchise dans un passage avec lequel celui qui nous occupe est en rapport direct, *Duc nigras pecudes* 153 est en correspondance avec *Huc casta Sibylla Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet*, V, 735 sq. Mais Anchise ne fait nulle allusion à la mort de Misenus et dans sa pensée les victimes ont pour but d'apaiser les divinités infernales disposées à interdire à un mortel l'entrée de leur royaume. Primitivement donc deux conditions étaient imposées à Énée : l'offrande du rameau d'or pour satisfaire Proserpine, le sacrifice des victimes pour amadouer d'autres divinités infernales, dans l'espèce Hécate dont la Sibylle est la prêtresse. Lorsque Virgile introduisit dans le VI^e^ livre l'enterrement de Misenus, il rattacha au fait de sa mort, par un lien lâche et contestable, le sacrifice des victimes présenté comme une expiation.

Ensevelissement de Misenus. Découverte du rameau d'or (156-235). — **2.** Énée, que les choses remuent profondément, quitte l'antre de la Sibylle en proie à des émotions et dans une attitude que Virgile a bien soin de décrire ; il est très affligé et a le regard fixe — *maesto defixus lumina uoltu* 156 — ; il médite sur les événements mystérieux qui viennent de lui être révélés ; il est accompagné du fidèle

Achatès, dont le dévouement consiste ici à partager les préoccupations de son chef. Ils échangent des propos [1] et se demandent quel peut bien être le compagnon dont la mort leur a été annoncée ; à leur arrivée ils aperçoivent [2] Misenus indignement tué — *indigna morte peremptum* 163 —, ceci exprimant le sentiment qu'éprouve Énée. Misenus, éponyme du cap Misène près de Cumes, était primitivement un compagnon d'Ulysse, qui plus tard a été adjoint à Énée. Préoccupé d'illustrer tout ce qui touchait à Cumes, Virgile s'est appliqué à en faire un personnage important. Il lui a donné une généalogie — *Aeoliden* [3] 164 — ; il en a fait un trompette passé maître pour exciter l'ardeur guerrière, un compagnon d'Hector [4] qui se distinguait dans les combats [5] en sonnant de son instrument — bien que dans l'*Iliade* Hector ne se batte point au son de la trompette — et en maniant la lance ; il ajoute que suivre Énée n'avait pas été pour lui une déchéance [6] et il raconte son aventure : c'est l'aventure mythologique fréquente du mortel, qui ose défier un dieu dans l'art où celui-ci excelle et qui naturellement est vaincu et puni [7]. Si Misenus est devenu un trompette, c'est que Triton paraît avoir été localisé au cap Misène et qu'il était par excellence le dieu joueur de la conque marine, ce qui déterminait le genre de concours dans lequel Misenus devait succomber. Misenus l'a provoqué et a été noyé dans les flots qui écument autour des rochers. Énée trouve les Troyens se lamentant à grands cris autour de son cadavre et, comme il convient au pieux Énée — *pius Aeneas* 176 [8] —, il prend dans le deuil commun une place prépondérante.

La raison qui a décidé Virgile à faire périr Misenus justement à cet endroit de l'*Enéide* est la raison étiologique. Pour entrer dans le détail de ses funérailles, il a eu d'autres motifs. Il avait rempli une grande partie de son V^e^ livre avec une imitation des jeux en l'honneur de Patrocle ; mais, en les transformant en jeux anniversaires, il s'était mis dans l'impossibilité de décrire la crémation ; l'occasion s'en présentait ici ; il en a profité pour compléter son imitation du XXIII^e^ chant de l'*Iliade*. En outre l'aspect lugubre d'une cérémonie funèbre était une bonne préparation aux impressions mornes d'une visite au séjour infernal. Quant à l'exécution du morceau il s'est proposé de mettre en vers le rituel funéraire même des Romains ; tous les actes de la cérémonie sont reproduits tels qu'ils étaient accomplis en réalité, avec leur caractère et dans leur ordre ; pourtant un certain nombre sont communs au rite grec et se trouvent déjà dans l'*Iliade* ; en outre, des imitations homériques très nettes précèdent et suivent la cérémonie et l'enveloppent, si bien que,

quoique celle-ci soit strictement romaine, l'ensemble offre cependant un caractère composite et gréco-romain.

Les Troyens en pleurs se hâtent d'exécuter les ordres de la Sibylle ; les faits se pressent toujours dans le récit virgilien ; mais ici en outre Énée est impatient d'aller aux enfers ; c'est là pour lui le principal ; l'ensevelissement de Misenus n'est qu'un épisode et un épisode retardant. Virgile le fait sentir. Les Troyens s'occupent d'abord du bûcher ; ils s'en occupent à l'envi pour l'élever jusqu'au ciel (1) ; l'hyperbole, usuelle chez Virgile quand il s'agit de hauteur, est forte ; dans la suite il est question à plusieurs reprises de cette énormité (2) ; elle est donc intentionnelle ; c'est qu'il s'agit pour Virgile d'imiter le bûcher de Patrocle qui a cent pieds de long et cent pieds de large, *Il.*, XXIII, 164 ; seulement ces dimensions sont justifiées chez Homère par des réalités, puisqu'Achille brûle en même temps que Patrocle quatre chevaux, deux chiens et douze fils de Troyens ; il faut pour cela de la place ; Misenus étant incinéré tout seul, l'énormité du bûcher n'a qu'un sens honorifique. C'est une imitation formelle ; le fond s'est modifié dans le transfert de l'*Iliade* à l'*Enéide*.

On va chercher le bois nécessaire dans la forêt (3) ; c'est ainsi qu'on procède dans l'*Iliade*, dont Virgile poursuit l'imitation ; mais les deux scènes sont fort différentes : dans l'*Iliade*, l'abattage des arbres — il ne s'agit que de chênes — est mentionné rapidement ; en revanche Homère nous parle des outils, des cordes qu'on emporte, des mulets qui gravissent les escarpements, qui redescendent dans la plaine, sur le dos desquels on attache les troncs, tandis que les bûcherons se chargent des souches ; tout ce détail matériel de l'expédition est remplacé chez Virgile par un tableau pittoresque avec l'énumération des essences d'arbres ; ce qui est curieux, c'est que cette transformation rhétorique du passage réaliste de l'*Iliade* est l'œuvre d'Ennius qui l'avait imité le premier et que Virgile la lui a empruntée en la mettant dans un style plus moderne et en substituant à la métrique ancienne celle du siècle d'Auguste (4).

Dans l'*Iliade*, Achille ne prend point part à l'abattage des arbres, qui a lieu par ordre d'Agamemnon et sous la surveillance de Mérionès. Énée, qui généralement reste à l'écart des besognes matérielles, figure ici au premier rang (5) exhortant ses compagnons et armé comme eux de la hache. Cette dérogation n'est pas due seulement à ce qu'il s'agit de rendre les derniers devoirs à un ami ; elle est le moyen très ingénieusement imaginé par Virgile pour rattacher aux funérailles de Misenus la découverte du rameau d'or, qui est sans aucun rapport avec elles (6). En effet Énée sait que c'est dans la forêt

immense qu'est caché ce rameau, il est triste, il y pense, il souhaite à tout hasard, les paroles de la Sibylle s'étant trouvées exactes jusqu'à présent, de l'apercevoir. Aussitôt un couple de colombes venant du ciel se montre justement devant ses yeux (1) et se pose sur le sol verdoyant. Que ce soit là une intervention de Vénus, Virgile l'indique suffisamment — *maternas adgnoscit aues* 193. Triste tout à l'heure, Énée est maintenant joyeux ; il leur demande de lui servir de guide et invoque l'appui de sa mère. Il s'arrête (2), observe les indications que fournissent les colombes et la direction qu'elles prennent (3). Celles-ci avancent, sans se laisser perdre de vue. Arrivées à l'ouverture de l'Averne empesté — *ad fauces graue olentis Auerni* 201 —, elles s'élèvent dans les airs, mais pour se poser sur l'arbre hybride, une yeuse — *ilice* 209 — d'où rayonne la lueur de l'or. C'est le rameau, pareil au gui dont Virgile décrit avec une rare élégance de style la frondaison : d'un geste impatient Énée brise sa résistance légère (4) et le porte à la demeure de la Sibylle.

Virgile n'a pas dit où était cette demeure, sûrement dans le voisinage du temple d'Apollon, probablement dans une des chambres souterraines de la vaste caverne ; c'est de là qu'il est parti, et il a été conduit jusqu'au lac Averne à l'endroit même de l'entrée des enfers. Pour aller et revenir, il a fallu qu'il traverse deux fois l'immense forêt, ce qui a dû lui prendre plusieurs heures. C'est pendant et malgré cette absence — *Nec minus interea* 212 — que les préparatifs des funérailles et les funérailles elles-mêmes de Misenus ont lieu. Énée n'y assiste point ; il ne réapparaît que lorsqu'il s'agit de construire le tombeau, 232. Tout cela est très adroitement combiné, puisque ainsi, sans perte de temps, le rameau d'or est découvert et que le pieux Énée — *pius Aeneas* 232 — revient assez tôt pour participer au dernier acte des honneurs funèbres rendus à son compagnon.

Énée a quitté les travailleurs tandis qu'ils étaient occupés à couper les arbres. Dans l'*Iliade*, une fois le bois amené sur le rivage, Achille fait transporter en grand cortège par les Myrmidons en armes le cadavre de Patrocle au lieu de la crémation. Les Myrmidons recouvrent le corps de leurs cheveux qu'ils coupent et Achille lui met dans les mains ses cheveux blonds qu'il avait promis de consacrer au Sperchios ; ce sont là des usages grecs que Virgile a négligés. L'érection du bûcher est mentionnée en un seul vers : Virgile s'y attarde et décrit un bûcher constitué à la mode romaine : il est formé de bois résineux et de planches de chêne (5) ; les côtés sont décorés de feuillages sombres entrelacés ; devant on plante des cyprès funéraires et dessus on place les armes éclatantes du guerrier (6). Puis on apporte des chau-

dières d'eau bouillante ; on lave le corps et on le parfume [1] ; vient ensuite la scène des lamentations solennelles, qui faisaient essentiellement partie des rites funéraires romains. Quand le défunt a été bien pleuré — *defleta* 220 —, on le place sur un lit de repos, on le recouvre des étoffes de pourpre, qui lui ont appartenu pendant sa vie — *uelamina nota* [2] 221 —, puis on soulève le brancard pour le mettre sur le bûcher ; pour ces diverses opérations il y a deux équipes — *pars... pars* 218, 222. Dans l'*Iliade*, Patrocle a été lavé et frotté d'huile lorsqu'on l'a rapporté du champ de bataille, puis placé sur le lit de repos et recouvert des pieds à la tête d'un linge et d'un manteau blanc ; ensuite, et pendant toute la nuit, Achille et les Myrmidons ont procédé aux lamentations, XVIII, 343-345 ; sauf la couleur de pourpre, qui était rituelle chez les Romains, ce sont les mêmes cérémonies que celles décrites par Virgile, mais elles ont lieu à un autre moment [3]. Quand Misenus a été placé sur le bûcher, on y met le feu avec une torche en se détournant et Virgile a soin de dire que c'était l'attitude traditionnelle — *more parentum* 223 — ; le feu mis, on brûle sur le bûcher de l'encens, la chair des victimes dont le sacrifice n'est pas décrit, de l'huile avec les cratères qui l'ont contenue. Une fois Patrocle déposé sur le bûcher, Achille immole des moutons et des bœufs, enduit le corps de leur graisse et l'entoure de leurs cadavres, accote contre le lit des amphores de miel et d'huile, jette sur le bûcher après les avoir tués quatre chevaux, deux chiens, douze Troyens, met le feu, naturellement sans le geste spécialement romain mentionné par Virgile, prononce en gémissant le nom de son ami et prend congé de lui. La crémation s'opère rapidement dans l'*Enéide* ; dans l'*Iliade* elle dure toute la nuit, activée par Zéphyre et Borée invoqués à cet effet ; puis, sur les indications d'Achille, on éteint le feu en versant dessus du vin [4], on recueille les os du mort, on les enveloppe d'une double couche de graisse et on les enferme dans une phialé d'or qu'on dépose dans la tente enveloppée d'un linge ; enfin sur le lieu même de la crémation on construit le tumulus. D'une façon très analogue, dans l'*Enéide* on arrose de vin la cendre chaude, on recueille les os et Corynaeus les enferme dans une urne de bronze [5]. Ici les deux rituels diffèrent : Corynaeus asperge les assistants d'eau lustrale avec une branche d'olivier ; c'est là la purification qui les délivre de la souillure du cadavre ; il prononce ensuite les paroles dernières annonçant que la cérémonie est terminée [6]. Énée entre alors en scène ; il fait construire un énorme tombeau au pied de la montagne qui reçoit alors pour l'éternité le nom de mont Misène ; comme signes distinctifs on orne le tombeau de la rame et de la trom-

pette dont Misenus se servait de son vivant ; ainsi Ulysse plante une rame sur le tombeau d'Elpénor (1). Tout en étant très régulièrement romaines, les funérailles de Misenus s'ouvrent par des imitations de l'*Iliade* et se terminent sur un souvenir de l'*Odyssée*.

Sacrifices préliminaires. Entrée dans les enfers (236-272). — **3.** Ceci fait, Énée exécute en hâte les recommandations de la Sibylle (2). L'épisode de Misenus a interrompu l'action principale ; Virgile s'est attardé à un motif étiologique et il nous en avertit en indiquant qu'il faut regagner le temps perdu. Étant en possession du rameau d'or, il semble qu'Énée n'ait plus qu'à s'en servir pour pénétrer dans les enfers ; le rameau d'or est le talisman qui doit en forcer la porte ; il a une vertu magique, qui domine et dompte les puissances infernales et ne leur permet pas de résister. Mais cette vertu magique, Virgile l'a singulièrement atténuée en lui attribuant simplement le caractère d'une offrande flatteuse pour Proserpine. De plus il aime à multiplier les moyens, en juxtaposant des conceptions différentes, qui tendent au même but. La magie fait violence aux dieux, les sacrifices obtiennent leur consentement. Ils accordent leurs faveurs aux mortels, mais à condition que ceux-ci leur immolent suivant les rites prescrits les victimes qu'ils ont le droit d'attendre d'eux. De là les sacrifices accomplis par la Sibylle et par Énée, sacrifices qui ne paraissent plus avoir aucun rapport avec la mort de Misenus, qui sont spécialement adressés à Hécate à laquelle le rameau d'or reste étranger, mais qui, par un double emploi évident, intéressent aussi au moins partiellement Proserpine. Indépendamment de leur importance pratique, ces sacrifices servent à déterminer d'une façon impressionnante la couleur émotive de tout le passage : une mort inopinée, des cérémonies funèbres longuement décrites acheminent l'âme vers la tristesse ; les sacrifices qui suivent accentuent cette disposition et nous préparent à l'horreur des demeures infernales, moins par les rites eux-mêmes que par l'ambiance sombre. La source de l'inspiration pour Virgile, ce sont ici les sacrifices ordonnés dans la Nékuia de l'*Odyssée* par Kirké à Ulysse, dans les *Argonautiques* d'Apollonios par Médée à Jason au moment de combattre les taureaux. Si le fond est grec, les mots sont empruntés çà et là à la religion romaine et c'est le même procédé de mélange du grec et du romain, que j'ai déjà signalé pour les funérailles de Misenus.

Le lieu de la scène est terrifiant ; c'est l'ouverture énorme et béante d'une caverne profonde (3), rocheuse, défendue par un lac noir (4) et par des bois mystérieux, avec des exhalaisons pestilentielles qui tuent les oiseaux ; donc, par-dessus, un ciel vide (5). La

Sibylle fait d'abord mettre en place quatre jeunes taureaux, qui ne figurent ni dans l'*Odyssée*, ni dans les *Argonautiques* et qui sont des victimes banales employées par Virgile ailleurs (1) ; elle verse du vin sur leur front, avec le geste spécial du rituel romain lorsqu'il s'agit des dieux souterrains (2), coupe entre leurs cornes des poils et les brûle (3), ce qui ne nous est pas attesté comme un usage du sacrifice romain : en même temps elle invoque Hécate puissante au ciel et dans l'Érèbe ; les sacrificateurs (4) immolent les victimes en leur enfonçant le couteau par en-dessous et recueillent le sang dans des coupes (5). Parallèlement à la Sibylle, Énée fonctionne, en vertu du principe virgilien de ne pas le laisser inactif. Il frappe de l'épée, en les offrant à des divinités primordiales, la Nuit, mère des Euménides (6), et la Terre, une brebis noire, qui provient de l'*Odyssée* et à Proserpine une vache stérile, également empruntée à l'*Odyssée* (7). Il élève des autels nocturnes au roi du Styx et y brûle la chair entière des victimes, rite important mentionné dans les *Argonautiques* (8), en les arrosant d'huile.

Tout à coup — *ecce autem* 255 —, à l'approche des premières lueurs du jour, à l'heure où les esprits des ténèbres rentrent sous la terre, le sol mugit, les collines boisées tremblent et l'on voit à travers l'ombre des chiens qui hurlent à l'approche de la déesse qui a entendu les prières de la Sibylle et qui, par son arrivée, indique que le sacrifice lui agrée ; l'apparition d'Hécate provient des *Argonautiques* (9). Tout cela est d'autant plus saisissant que cela se passe dans l'obscurité de la nuit, qui est une préparation aux ténèbres infernales (10). D'un grand cri, la Sibylle congédie les profanes, invite Énée à la suivre et à tirer l'épée (11) en faisant appel à son courage (12) ; puis, furieuse, elle se jette dans la caverne avec Énée qui prend la même allure ; cette entrée impétueuse dans les enfers est romantique.

Ici, Virgile adresse aux divinités et aux localités infernales une invocation dont on a fait ressortir depuis longtemps le caractère grandiose. Elle est admirable en effet, mais l'émotion qu'elle doit nous causer est purement poétique. Il n'y a pas dans les révélations que va faire Virgile d'audace qui frise le sacrilège, puisqu'il ne s'agit point de rendre public ce qu'on enseignait dans les mystères avec défense de le communiquer et qui restait spécial aux initiés. Les conceptions sur la vie d'outre-tombe qu'il va faire passer sous nos yeux, il les a trouvées chez les poètes et chez les philosophes ; il les met en vers en les juxtaposant et sans se préoccuper de les accorder. Il n'y a chez lui ni divulgation d'une doctrine secrète ni exposé d'un système original, et il en convient loyalement dans cette demande

respectueuse de permission *Sit mihi fas audita loqui* 266, qui au fond est d'une naïveté assez savoureuse, puisqu'il n'a jamais été interdit par les lois divines de révéler ce qui n'est caché pour personne.

Après la ruée furieuse dans la caverne, Énée et la Sibylle nous apparaissent traversant solitaires dans l'obscurité des espaces neutres qui ne sont plus la terre habitée, mais qui ne sont pas encore l'Orcus, seuls êtres vivants dans le royaume de l'irréel et du vide, pareils à des voyageurs dans la forêt, quand le ciel est voilé d'ombre, que la lune ne répand qu'une clarté douteuse et que tout est gris et sans couleur. On ne connaît pas de prototype à cette comparaison, on peut donc vraisemblablement l'attribuer à une vision personnelle de Virgile d'un aspect mélancolique de la nature et l'on regrette qu'il n'ait pas fait plus souvent appel à ses impressions propres, au lieu de se borner à adapter les comparaisons épiques traditionnelles.

Le vestibule et les monstres (273-294). — **4.** Énée et la Sibylle arrivent à l'entrée de l'Orcus [1]. On s'attendrait à ce qu'après s'être engagés dans la caverne qui fait communiquer le monde souterrain avec la surface de la terre et après avoir parcouru des régions boisées, ils se trouvent sur le bord du Cocyte qui entoure les enfers proprement dits. Mais dans la conception homérique il y a une demeure d'Hadès, et naturellement des portes. Cette conception est à la base de la représentation virgilienne de l'entrée des Enfers. Nous sommes en présence de constructions que Virgile n'a pas décrites assez nettement pour que nous puissions nous faire une idée de leur structure, mais qui paraissent être pour lui la façade et les communs d'une maison romaine. Si l'on se reporte à la définition que donne Aulu-Gelle du *vestibulum* [2], voici comment apparaissent les choses : du terrain vague ou de la voie publique part un couloir — *primis... in faucibus Orci* 273 — formé par deux rangées d'édifices qui ont des habitants — *posuere cubilia* 274, *habitant* 275 — ; devant soi on aperçoit la façade de la maison et le seuil de la porte — *aduerso in limine* 279 — ; sans doute de chaque côté de cette porte sont des appartements — *thalami* 280. On n'y accède qu'après avoir traversé le vestibule, c'est-à-dire une esplanade dans laquelle débouchent les *fauces* dont il vient d'être question : au milieu de cette esplanade est un grand ormeau, et, près de la porte de la maison, sans qu'on sache bien comment cela s'arrange avec les *thalami*, il y a des écuries — *stabulant* 286. En somme, et bien qu'on puisse arrêter les grandes lignes, tout cela reste assez vague et il serait impossible de le dessiner. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que derrière ces communs et cette

façade il n'y a pas de maison, et que, lorsqu'on a franchi la porte, on se trouve sur une grande route qui conduit à l'Achéron. On peut admettre, si l'on veut, qu'il s'agit d'une porte d'enceinte flanquée de constructions ; la difficulté, c'est qu'il n'y a pas d'enceinte.

Les Grecs [1] et les Étrusques ont placé des monstres dans les enfers. Virgile en a réuni un certain nombre à l'entrée de l'Orcus ; quels principes l'ont guidé ? Il y a un premier groupe composé de personnifications d'états psychologiques — le Deuil, les Remords, la Crainte, les Joies coupables de l'esprit [2] — et physiques — les Maladies, la Vieillesse [3], la Faim [4], le Dénuement [5], la Souffrance — ; en outre, la Mort, qui est un fléau résultant de la nature même de l'homme ; le Sommeil profond est ajouté parce qu'il est physiquement l'image de la Mort, mythologiquement son frère [6] ; enfin deux fléaux provenant de la constitution morale de l'homme, la Guerre et la Discorde, et les Euménides qui, étant des déesses, font disparate, mais qui ne sont que la forme mythologique des Remords ; du reste la Discorde, elle aussi, avec ses cheveux de serpents, est présentée sous la forme mythologique. Le goupe n'est pas complètement homogène ; l'idée générale qui le domine, c'est que ce sont là des causes morales ou physiques qui, dans l'humanité actuelle, abrègent la vie et aboutissent à la Mort. On ne voit pas trop pourquoi la plupart de ces monstres étant logés dans les édifices bordant la ruelle qui débouche dans l'esplanade ou vestibule, trois, la Guerre, les Euménides, la Discorde, ont pour séjour le corps de bâtiment situé au fond de l'esplanade et où est percée la porte ; peut-être parce qu'étant les plus redoutables ils sont spécialement chargés de défendre cette porte.

Au milieu de l'esplanade se dresse un vieil ormeau touffu, colossal [7] ; au revers de ses feuilles sont attachés les Songes [8]. On ne voit pas trop ce qui justifie la présence des Songes en cet endroit ; comme il s'agit des songes vains — *uana* 284 —, opposés par conséquent aux visions réelles et utiles envoyées par les dieux, peut-être figurent-ils ici comme des tourments, moins cruels que les précédents, mais pénibles cependant pour l'homme.

Le second groupe de monstres est homogène en tant que strictement mythologique ; ce sont des bêtes — *ferarum* 285 —, bien que quelques-uns aient des parties et que d'autres présentent simplement une déformation de la nature humaine, des Centaures [9], des Scyllas, Briareus l'hécatonchire, l'Hydre de Lerne, la Chimère, des Gorgones, des Harpyies, le triple Géryonès [10] ; ce sont là ou des formes reproduisant celles de monstres subsistant encore sur la terre ou des

fantômes de monstres disparus ; comme ceux du premier groupe — et c'est là leur ressemblance avec eux —, ils peuvent être considérés comme des pourvoyeurs de la Mort, mais ce sont les pourvoyeurs de la Mort qui décimaient l'humanité primitive, tandis que les autres sont ceux qui sévissent sur les hommes contemporains. Les monstres de forme bestiale sont tous logés dans des écuries près de la porte — *in foribus* 286 — ; c'est le poste de garde qui en interdit l'accès.

La description des enfers telle que la conçoit Virgile n'est pas simplement objective ; elle a toujours sa répercussion sur l'âme d'Énée, qui passe par les impressions les plus diverses ; la première c'est l'épouvante (1) et la volonté de se défendre, car les monstres sont agressifs — *venientibus* 291 —, ce qui prouve qu'ils sont bien là pour empêcher les intrus de passer ; la Sibylle apaise son courage inutile (2) ; dans le royaume des ombres il n'y a que l'ombre du péril.

L'Achéron, les âmes exclues, Palinure (295-383). — **5.** Énée franchit sans difficulté la porte avec la Sibylle et se trouve sur la route qui conduit directement à l'Achéron. L'Achéron est une masse d'eau profonde, fangeuse et sablonneuse qui bouillonne et se déverse (3) dans le Cocyte ; la réunion des deux fleuves forme le marais du Cocyte ou du Styx (4). D'une certaine distance Énée l'aperçoit ainsi que le passeur (5) Charon, dont le portrait est le portrait classique ; ce qui est original, c'est l'impression que Virgile en dégage : Charon est un vieillard, mais très vert encore (6) ; il porte le costume des ouvriers grecs, le manteau noué sur l'épaule, sans autre vêtement ; il manœuvre tout seul sa barque, avec la perche — *conto* 302 — pour démarrer et aborder les voiles — *uelis* (7) 302 —, quand il est en pleine course. Ce qui est caractéristique, c'est que tout chez lui respire la misère, la malpropreté ; son manteau est sale — *sordidus* 301 —, son abondante barbe blanche inculte — *inculta iacet* 300 —, sa barque couleur de rouille — *ferruginea* 303 —, sombre — *caerulea* 410 —, faite de peaux cousues — *sutilis* 414 — prend l'eau ; c'est l'indigence et une indigence effrayante — *horrendus* 298, *terribili* 299 — ; quant à lui, son regard n'est pas mobile ; il consiste en une flamme fixe — *stant lumina flamma* 300 —, ce qui fait de lui un démon. Vers la rive se précipite d'une ruée impétueuse une foule dans laquelle se trouvent pêle-mêle tous les spécimens de la déplorable humanité, femmes, hommes, héros, adolescents, jeunes filles mortes avant le mariage, jeunes gens portés au bûcher sous les yeux de leurs parents (8) ; cette foule est innombrable, comme les feuilles

qui tombent dans les bois au premier froid de l'automne, comme les oiseaux migrateurs qui s'assemblent sur le rivage avant de partir pour les pays du soleil (1). Et ce n'est pas seulement parce qu'elle est formée de milliers d'âmes, parce qu'elle est emportée dans un mouvement désordonné, que le tableau est impressionnant ; elle est éperdue, ardente, aspirant de tout son être vers la rive ultérieure. Tous implorent la faveur de passer les premiers, tous tendent les mains d'un geste passionné, qui fait qu'on se demande si Virgile n'a pas songé à un modèle plastique ; mais parmi eux le passeur morose choisit, admettant les uns, repoussant au loin les autres (2). Les peintures de Virgile dans le VIe livre aboutissent toujours à l'âme d'Énée, qu'elles sont destinées à ébranler : Énée est étonné, il est ému de ce mouvement — *miratus... motusque tumultu* 317 —, et il demande des explications à la Sibylle ; la Sibylle lui répond en lui apprenant des choses que nous savons déjà, le nom du Cocyte, du Styx, de Charon, et l'on a attribué ce double emploi au mélange du récit et de la conversation ; en réalité il y a une certaine maladresse dans l'exécution ; il eût été facile de présenter les peintures précédentes sans prononcer de noms, en nous laissant dans la même ignorance qu'Énée, de manière que nous fussions renseignés en même temps que lui par la Sibylle et seulement au moment où elle parle ; l'effet eût été plus saisissant. Ce qui est nouveau, ce sont les renseignements sur la foule qui vient s'abattre sur les bords du marais Stygien ; elle se compose de morts qui ont été régulièrement enterrés et d'autres qui n'ont pas reçu la sépulture (3) ; les premiers remplissent les conditions nécessaires pour être transportés au delà des eaux grondantes, les seconds doivent errer pendant cent ans et voltigent sur le rivage, avant d'être admis à la faveur si convoitée du passage. Tout à l'heure Énée était surpris, remué ; maintenant il s'arrête méditatif — *multa putans* 332 — ; il y a là en effet un aspect de la destinée humaine qui incite aux réflexions sérieuses, et, comme il est bon, pitoyable au malheur, il prend en compassion les déshérités, parmi lesquels il reconnaît, plongés dans une morne tristesse, Leucaspis et Oronte (4) qui ont péri dans la tempête du Ier livre et n'ont pas reçu les honneurs funèbres.

La description des enfers, qui interrompt l'action de l'*Enéide*, est pourtant conçue en fonction de cette action et la plupart des épisodes s'y rapportent. Parmi les âmes exclues, il y en a une dont l'infortune doit toucher Énée tout particulièrement, c'est Palinure (5). Tout à coup — *ecce* 337 —, Palinure se présente à lui (6) et il le distingue non sans difficulté à travers l'ombre épaisse, accablé

de tristesse comme Leucaspis et Oronte — *maestum* 340, *maestos* 333. Nous avons déjà étudié les différences entre la première version de son aventure telle qu'elle est racontée ici et la version revue et corrigée qui figure au Ve livre. Il ne reste qu'à faire ressortir le caractère émotif et la couleur sentimentale de la scène. Énée, qui est prévenant et charitable, adresse le premier la parole à Palinure ; comme Apollon lui avait promis qu'il atteindrait l'Italie, il suppose que c'est un autre dieu qui a causé sa perte. Palinure lui répond que sa mort a été accidentelle — nous verrons cependant que l'oracle d'Apollon s'est vérifié. Il donne une preuve touchante de son dévouement en déclarant qu'au premier abord ce n'est pas pour lui qu'il a craint, mais pour Énée, dont le navire pouvait être englouti par une mer démontée. Puis il raconte sa lamentable odyssée ; pendant trois nuits d'orage, le Notus l'a poussé sur l'immensité ; le quatrième jour, du haut d'une vague il a aperçu l'Italie ; comme il se cramponnait aux aspérités de la falaise (1), les gens du pays se sont jetés sur lui le fer à la main pour le dévaliser ; puisqu'il se trouve dans les enfers et qu'il ajoute que son corps est sur le rivage le jouet des flots (2) et des vents, c'est assez dire qu'ils l'ont achevé. Il termine par une prière déchirante (3), dans laquelle il supplie Énée par tout ce qu'il a de plus cher d'aller au port de Velia (4) et de l'ensevelir, ou bien, car dans ce périlleux voyage il est sûrement protégé par sa mère (5), de le prendre par la main (6) et de lui faire traverser le marais du Styx, afin qu'au moins il jouisse du repos après sa mort.

Le tort de Virgile, c'est de mettre trop souvent Énée dans des situations où il voudrait parler et ne peut le faire. Il ne saurait en effet promettre d'aller à Velia, ce qui interromprait l'action de l'*Enéide*, et il ne peut prendre sur lui d'essayer d'emmener Palinure dans la barque de Charon. La Sibylle le tire de ce pas embarrassant. Gardienne, comme prêtresse d'Hécate, de l'ordre établi dans les enfers, elle a été épouvantée du désir exprimé par Palinure — *dira cupido* (7) 373 — ; dans un vers d'une fermeté superbe, elle lui oppose les destins immuables — *Desine fata deum flecti sperare precando* (8) 376 — ; elle le console pourtant en lui apprenant en vertu de sa seconde vue, qu'avertis par des prodiges les gens du pays offriront des sacrifices expiatoires à ses mânes, lui élèveront un tombeau (9), honoreront ce tombeau par des cérémonies annuelles et que l'endroit portera éternellement le nom de Palinure (10). C'est un peu de joie qui soulage un instant la douleur du malheureux ; en qualité de personnage virgilien, il est sensible à l'honneur. L'épisode comme celui de

Misenus doit son introduction au motif étiologique ; mais l'érudition de Virgile n'a jamais comme but la curiosité pure ; elle donne lieu ici à une scène touchante et pathétique.

Traversée du marais Stygien. Cerbère (384-425). — **6.** Énée et la Sibylle ont aperçu de loin le Styx, les âmes, Charon, qui lui, occupé qu'il était, ne les a pas vus ; ils se sont arrêtés pour causer avec Palinure ; puis ils reprennent leur route (1). C'est quand ils approchent du fleuve que Charon les distingue cheminant dans le bois silencieux. Tout à l'heure il embarquait des âmes ; il a fini et maintenant il est au milieu du fleuve. Il ne s'inquiète pas de la Sibylle, qu'il ne paraît pas connaître, ce qui tient sans doute uniquement à ce que nulle part dans ses sources Virgile ne l'avait trouvée en rapport avec lui ; mais il apostrophe Énée (2), cet inconnu armé — *armatus* 388 —, dont l'aspect n'est pas rassurant, et il lui dit juste ce qui est nécessaire, avec une netteté saisissante. Il lui enjoint de donner le motif de sa venue et de s'arrêter : c'est le séjour des ombres, du sommeil, de la nuit ; les vivants ne doivent pas être admis dans la barque stygienne (3) ; il n'a pas eu à se féliciter (4) d'avoir accueilli Hercule, Thésée et Pirithoüs dont il rappelle les méfaits, rapt de Cerbère (5), attentat contre Proserpine (6). Ce petit discours est caractéristique ; Charon est une divinité subalterne, qui ne connaît que sa consigne et rabroue vertement ceux qui se disposent à la violer.

Bien que Charon se soit adressé à Énée, ce n'est pas lui qui répond ; il est en tutelle : la Sibylle prend la parole à sa place ; elle le fait brièvement — les personnages officiels parlent toujours brièvement chez Virgile — ; elle s'exprime avec une grande aisance et une remarquable élégance de style et elle répond avec un à-propos parfait ; assez peu soucieux de la justesse et de la vraisemblance des réalités, Virgile ne néglige jamais la suite logique et la correspondance exacte des idées ; elle calme par des assurances pacifiques les craintes de Charon en ce qui concerne Cerbère et la vertu de Proserpine ; elle présente son client dans les termes qui lui sont consacrés : il est vaillant et pieux — c'est là dans l'*Enéide* une caractéristique constante d'Énée — ; elle justifie sa visite par des considérations de famille qui doivent amadouer l'hostilité farouche de Charon (7) — j'ai déjà dit pourquoi il ne saurait être question du but pratique de la démarche, une prédiction d'Anchise plus utile que la sienne — ; puis elle montre le rameau qu'elle tenait caché sous son vêtement et dont la vue fait tomber immédiatement la colère de Charon. Nous ignorons si le rameau d'or est une invention de Virgile ; il est bien probable que non ; en tout cas, loin de prétendre innover, ce qui aurait ôté

à la chose toute autorité, il en atteste l'origine ancienne ; il aurait pu représenter Charon comme connaissant la vertu du talisman, mais ne l'ayant jamais vu ; il aime mieux raconter qu'il l'a vu autrefois, mais il y a bien longtemps et dans des circonstances qui restent indéterminées. Quoi qu'il en soit, Charon revient à la rive, chasse brutalement de leurs bancs les âmes déjà embarquées, reçoit le gigantesque Énée — *ingentem Aenean* 413 — dans son misérable esquif qui gémit et fait eau (1) et le dépose enfin — *tandem* 415 exprimant son impatience — ainsi que la Sibylle de l'autre côté du fleuve dans la vase et les roseaux.

Sur la rive atteinte est Cerbère, dont Charon et la Sibylle viennent de parler, ce qui est sûrement une préparation voulue ; malgré cette adresse, on s'étonne de le trouver là ; tout à l'heure Charon le représentait comme séjournant dans le palais près du trône de son maître, ce qui est bien la place d'un chien de garde. La Sibylle l'appelait *ianitor* 400, or ici il n'y a pas de *ianua* ; la *ianua* était au vestibule. Il semble que les enfers soient suffisamment défendus par le marais du Styx qu'on ne traverse que sur la barque de Charon. Mais Virgile, dans sa description du monde souterrain, ne pouvait négliger Cerbère, et comme Énée n'entre point dans le palais de Pluton, qu'il en approche à peine, il a mis sur les bords du Styx, malgré l'invraisemblance, Cerbère qui l'embarrassait et qu'il ne savait où placer ailleurs. Il lui donne une taille colossale — *ingens* 417 —, en rapport avec ses aboiements formidables, sa forme classique dans laquelle sont fondues les deux conceptions du chien et du serpent, par l'implantation de serpents dans le cou du chien, et en même temps les trois têtes remplaçant à partir du v^e^ siècle dans les textes et dans la plastique les têtes beaucoup plus nombreuses de la tradition antérieure (2) ; ainsi il avait modernisé la Skylla homérique. A l'approche des voyageurs, ce sont les serpents qui les premiers manifestent leur hostilité en se dressant sur son cou ; la Sibylle lui jette le gâteau de miel et de farine qui était l'offrande consacrée pour les serpents chthoniens ; ce sont les triples gueules du chien qui s'en saisissent et celui-ci tombe étendu à terre à peu près comme le serpent endormi par Médée (3) et avec un trait copié du Cyclope du III^e^ livre (4). Énée profite de son sommeil pour passer rapidement — *celer* 425 — ; Virgile nous l'a déjà montré impatient et pressé ; pourtant il s'arrête sans cesse en route et il faut qu'il s'arrête, ces arrêts correspondant aux épisodes qui composent le VI^e^ livre. Virgile n'a pas su mettre en plein accord le caractère qu'il voulait lui attribuer et les nécessités du poème.

Les trois premières circonscriptions : enfants, condamnés à une mort injuste, suicidés (426-439). — **7.** Le marais du Styx passé, on se trouve dans les enfers proprement dits ; outre le Tartare et l'Élysée, ils se composent de cinq circonscriptions correspondant à cinq catégories de personnes, les enfants morts à la mamelle, les condamnés à mort innocents, les suicidés, les victimes de l'amour, les guerriers célèbres. On s'est demandé quelle était l'idée fondamentale qui avait présidé à la constitution de ces groupes, sans se poser la question préliminaire de savoir s'il était nécessaire qu'ils fussent ordonnés suivant une idée fondamentale et on a remarqué qu'ils étaient formés de gens qui tous avaient vu leur existence brisée avant d'avoir atteint leur terme naturel, les êtres enlevés avant d'avoir vécu et ceux qui ont été fauchés par une mort violente ; la constatation est exacte ; pour obtenir un spectacle plus pathétique et dans un but émotif, Virgile n'a mis Énée en rapport qu'avec les plus malheureux parmi les mortels, ceux qui n'ont pas même passé sur la terre le nombre d'années qu'ils étaient en droit d'attendre de la nature. Mais cela ne suffit pas pour expliquer la genèse dans la pensée de Virgile de la formation des cinq groupes. La conception traditionnelle des enfers, telle que Virgile la trouvait chez ses prédécesseurs, était celle des enfers mythologiques ; ils étaient peuplés de personnages connus, qui avaient leur histoire et leur physionomie légendaires, et qui en étaient les habitants fixes et consacrés ; ces enfers mythologiques familiers aux lecteurs des poètes, Virgile s'est d'autant moins cru autorisé à en altérer l'aspect que les événements de l'*Enéide* se passaient justement à l'époque épique et il a tenu à les reproduire en partie ; son quatrième et son cinquième groupe dérivent directement de la Nékuia de l'*Odyssée*. Mais l'époque héroïque n'était qu'un moment du développement de l'humanité ; depuis qu'elle avait disparu, des hommes avaient continué à subsister sur la terre, qui eux aussi prolongeaient leur existence dans l'au delà ; pour eux aussi il y avait des enfers, et ils y étaient assemblés au même titre que les héros d'autrefois ; ce sont ces enfers, humains, contemporains, que Virgile a représentés par ses trois premiers groupes ; les personnages y sont anonymes et sans rapport avec Énée, tandis que dans les deux derniers groupes ils ont chacun leur nom et qu'Énée s'intéresse à l'un de leurs représentants ; les enfants, les condamnés à une mort injuste, les suicidés sont quelconques ; il peut y en avoir de tous les temps ; il y a parmi eux des contemporains de Virgile et s'ils nous intéressent, c'est uniquement parce que ce sont des hommes. Ainsi deux conceptions très différentes se sont présentées à l'imagination

de Virgile : suivant ses habitudes d'esprit, au lieu d'exclure l'une au profit de l'autre, il a préféré les juxtaposer ; il en est résulté par exemple que, tout en ayant réuni les suicidés dans son troisième groupe, il en a introduit pourtant dans le quatrième ; cela fait dissonance apparente ; en réalité les premiers sont les suicidés de la vie courante, les autres des suicidés de l'épopée ou de la tragédie ; de même dans le Tartare, à côté des grands criminels de la légende, il y a des coupables de droit commun contemporains, dans l'Élysée, à côté des hôtes traditionnels, des bienfaiteurs anonymes de l'humanité ; les monstres des enfers se divisent en deux catégories : ceux qui ont décimé l'humanité primitive et les fléaux inhérents à l'homme de tous les temps et qui écourtent sa vie.

Dans le grand silence infernal les bruits isolés sont d'autant plus impressionnants ; tout à l'heure, c'étaient les aboiements énormes de Cerbère qui emplissaient l'espace ; sans transition — *continuo* 426 —, ce sont maintenant les vagissements de tous jeunes enfants et leurs pleurs qui frappent l'oreille ; le contraste est saisissant ; les vagissements sont immenses — *ingens* 426 — ; car nous pouvons nous figurer là tous les milliers d'enfants morts en bas-âge depuis l'origine du monde ; et Virgile insiste avec émotion sur le sort cruel de ces pauvres petits êtres, qui n'ont pas joui des douceurs de la vie, qui ont été ravis à la mamelle [1] et pour qui prématurément la lumière s'est éteinte dans le jour de noirceur — *atra dies* [2] 429.

Tout auprès — *hos iuxta* 430 — sont les condamnés à une mort injuste ; la seule chose qu'ils aient en commun avec les enfants, c'est qu'ils sont innocents, par suite sympathiques. Virgile ne leur accorde qu'un vers ; peut-être dans l'*Enéide* définitive eût-il ajouté quelques mots.

A peine commencée, l'énumération est interrompue par l'affirmation que ces places ne sont pas assignées au hasard mais par une décision judiciaire [3]. Minos, représenté comme un magistrat romain enquêteur — *quaesitor* 432 —, convoque les juges silencieux — ce sont des morts —, tire leurs noms au sort et constitue les jurys — ce sont les *iudices selecti* — ; il interroge les justiciables ; d'après les renseignements qu'il obtient, il les renvoie devant le jury compétent, qui leur marque leur place [4].

La circonscription immédiatement contigüe — *Proxima... tenent... loca* [5] 434 — est celle des suicidés ; ils sont accablés de douleur — *maesti* 434 — ; Virgile peint avec une énergie extraordinaire leur sort déplorable, leur insurmontable dégoût de la lumière — *lucem... perosi* 435 —, la violence du suicide — *Proiecere animas* [6] 436 —,

l'élan farouche de leurs regrets qui leur rend désirable la plus pénible condition sur la terre (1) et l'obstacle infranchissable contre lequel ils se brisent, les neuf replis du Styx qui les arrête.

Quatrième circonscription. Les victimes de l'amour. Didon (440-476). **8.** Non loin de là, mais à quelque distance — *Nec procul hinc* 440 — apparaît une plaine, qui s'étend dans toutes les directions ; en la représentant comme très vaste, Virgile agrandit l'effet, comme il l'a fait pour les enfants ; car s'il ne nomme que quelques-uns de ses habitants, il en suppose un nombre immense (2) ; ce sont les Champs de Deuil — *Lugentes campi* 441 —, désolés comme les circonscriptions précédentes ; ils font partie de l'immense forêt de l'Averne, mais ils sont plantés de myrtes, l'arbre de Vénus, et leurs sentiers secrets offrent des abris solitaires aux malheureuses qu'a consumées un amour cruel et qui continuent à en souffrir. Virgile s'est inspiré directement, comme le prouve un vers littéralement traduit (3), du passage de la Nékuia où Ulysse voit successivement et interroge les héroïnes célèbres, *Od.*, XI, 227, mais il l'a transformé en le pliant à son intention maîtresse de le faire aboutir à l'évocation de Didon ; sans doute les héroïnes homériques ont eu des aventures d'amour, et c'est là avec l'énumération des enfants qui en sont résultés le fond des histoires qu'elle racontent à Ulysse ; mais ces brillantes aventures, dans lesquelles elles ont eu pour amants des dieux, n'ont pas eu pour elles, sauf dans quelques cas, des conséquences funestes. Les héroïnes de Virgile sont des victimes pour lesquelles l'amour a été un fléau dévorant — *durus amor crudeli tabe peredit* 442 —, sans qu'il dise positivement qu'elles en sont mortes, quoique ce soit le cas pour quatre d'entre elles et pour Didon ; l'adaptation du reste n'est pas absolument stricte et, ce qui est caractéristique de sa manière, il a laissé transparaître dans son imitation des traits de son modèle qui chez lui font disparate. Il n'a pris que trois des nombreuses héroïnes homériques : Phèdre, Procris, Ériphylé ; Phèdre répond exactement à ses intentions, puisqu'à la suite de son amour incestueux pour Hippolyte, elle s'est tuée ; Procris, la femme de Céphalus, est également une victime de l'amour, mais autrement : jalouse de son époux, elle a commis une imprudence et celui-ci l'a tuée sans le vouloir ; quant à Ériphylé, elle n'avait aucun droit à passer du texte homérique dans celui de Virgile ; Adraste son frère, Amphiaraüs, lorsqu'il l'épousa, étaient convenus de soumettre à sa décision les différends qui pourraient survenir entre eux ; or, lorsqu'Adraste proposa la première expédition contre Thèbes, Ériphylé, séduite par le collier d'Harmonia offert par Polynice, contraignit Amphiaraüs

à partir bien qu'elle fût certaine qu'il devait trouver la mort ; Alkmaeon vengea son père en la tuant ; on peut supposer que la poésie hellénistique avait représenté Ériphylé amoureuse ; mais c'est une hypothèse purement gratuite. Aux trois héroïnes homériques Virgile en a ajouté quatre autres ; deux d'entre elles : Euadné et Laodamia sont choisies en conformité avec l'idée directrice de l'épisode : Euadné femme de Kapaneus, s'est jetée dans les flammes du bûcher de son mari ; Laodamia (1) est restée un modèle de tendresse conjugale ; son mari Protésilas fut le premier Grec tué quand on aborda à Troie ; elle obtint des dieux la faveur qu'il lui fût rendu pendant quelques heures ; quand il la quitta, elle se donna la mort immédiatement, ou, suivant d'autres, se fit faire de lui une image de cire à qui elle témoigna toute l'affection qu'elle avait pour lui et, lorsque son père brûla cette image pour la guérir de son amour, elle se jeta dans le feu. Quant à Pasiphaé, elle subit assurément les tourments d'une passion abominable, mais on ne nous dit pas qu'elle en mourut ; il faut descendre à une époque très basse pour trouver une allusion à un châtiment. L'aventure de Caenis est analogue aux amours des dieux pour des mortels qui sont racontés dans l'*Odyssée* et elle est de date assez récente ; c'est une jeune fille qui aurait obtenu de Poseidôn, pour prix de ses faveurs, le privilège de devenir un homme ; son retour au sexe féminin dans les enfers n'est attesté que par Virgile.

La revue des héroïnes dans l'*Odyssée* n'a de rapport ni avec le sujet du poème ni avec la personne d'Ulysse ; c'est simplement pour Ulysse l'occasion d'entendre raconter de belles histoires du temps passé. L'art de Virgile est plus raffiné. Les trois épisodes des âmes exclues, des amoureuses, des guerriers illustres sont conçus sur le même plan ; ils aboutissent à la présentation d'un personnage symbolique, représentatif au plus haut degré du groupe auquel il appartient, et avec lequel Énée a des rapports très étroits d'affection, Palinure, Didon, Déiphobe. Ici Énée aperçoit à travers les ténèbres l'image effacée et à peine perceptible de Didon, telle qu'au début du mois on voit ou on croit voir la lune voilée par les nuages (2). En le mettant de nouveau en présence de Didon, il est probable que Virgile a voulu effacer l'impression déplorable que laisse au IVe livre la dureté de son héros et lui prêter enfin les sentiments tendres que nous avons jusqu'ici vainement attendus de lui (3). Il s'y est assez mal pris, Énée se montrant aussi maladroit qu'au IVe livre. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est proposé, et ceci est assez piquant, de donner une contre-partie à la fameuse scène de rupture

en renversant les rôles, c'est-à-dire en attribuant cette fois à Énée la tendresse, à Didon l'insensibilité inflexible (1). Énée aborde donc Didon (2) en témoignant une douloureuse surprise que la nouvelle de sa mort, qu'il a reçue, sans doute en Sicile (3), soit vraie — après les avertissements de Didon elle-même, de Mercure, la vue de la flamme du bûcher, l'étonnement est naïf —; il est donc obligé de croire qu'il est la cause de sa mort (4) — on ne saurait vraiment pas en douter — ; ici il affirme (5) de nouveau, comme il l'avait fait au IVe livre, que s'il l'a abandonnée (6) c'est par les ordres exprès des dieux qui maintenant le forcent à affronter le séjour redoutable des enfers (7) — il exagère un peu, pour se donner un air héroïque, la grandeur de l'épreuve qui en réalité est sans danger et qui n'intéresse point Didon puisque ce n'est point pour elle qu'il s'y est soumis ; toutefois c'est là l'argument qui le justifie et il devrait s'y tenir — ; il a tort d'ajouter qu'il ne pensait pas lui causer une si profonde douleur (8), car c'est avouer qu'il continue à méconnaître avec l'inconscience la plus étrange la profondeur de l'affection de Didon et la noblesse de sa nature ; *Quem fugis* ? 466 est assez ridicule, Didon ayant toute raison de s'écarter de quelqu'un qui l'a mortellement offensée, et en proclamant pathétiquement que c'est de par la destinée la dernière fois qu'il lui adresse la parole, il ne paraît pas se rendre compte que cela doit être à celle-ci parfaitement indifférent. Virgile qui adapte si merveilleusement le discours aux personnes et aux choses, perd cette qualité maîtresse quand il s'agit d'Énée ; les consolations de celui-ci et ses larmes sont superflues (9) ; c'est maintenant le tour de Didon de tenir les yeux fixés sur le sol, de rester inflexible comme la pierre et le marbre ; enfin elle s'enfuit (10) hostile, farouche, dans le bois ombreux où Sychée l'accueille (11) et répond à sa tendresse ; tout à l'heure elle errait solitaire dans la forêt — *Errabat silva in magna* 451 — ; la vue odieuse d'Énée n'a eu d'autre effet que de la rejeter vers son époux, auprès duquel elle cherche un asile, et Sychée n'a pas tort de pardonner, car si la puissance de Vénus a imposé à Didon une passion effrénée et maladive, elle s'est toujours sentie au fond du cœur liée à l'époux trahi malgré elle ; l'amour d'Énée était pour elle l'amour funeste et coupable, l'amour de Sychée l'amour heureux et dû. Énée, violemment secoué, la suit de sa pitié et de ses larmes (12), qu'il prodigue dans la circonstance ; malgré tout il est encore une fois resté en panne.

L'attitude de Didon le laissant sans réponse est imitée de celle d'Ajax vis-à-vis d'Ulysse dans l'*Odyssée* (13). Virgile, en empruntant la chose, s'est efforcé de la rendre plus pathétique, plus émouvante.

En réalité Homère lui est très supérieur. Ulysse exprime des sentiments sincères ; il regrette réellement que les armes d'Achille lui aient été attribuées et non à Ajax, puisque cela a privé les Argiens d'un si vaillant guerrier ; c'est un désastre qu'il ne saurait attribuer qu'à la malignité des dieux et de Zeus en particulier ; il donne ainsi toute satisfaction à l'orgueil froissé d'Ajax et cela est plus touchant, plus vrai que l'inutile et maladroite palinodie d'Énée.

Cinquième circonscription. Les guerriers illustres. Déiphobe (477-547). — **9.** Énée poursuit sa route [1] ; il arrive avec sa compagne à la dernière circonscription, celle des guerriers illustres. Les choses étant toujours régulièrement ordonnées chez Virgile, ils sont partagés en trois groupes. Il y a d'abord ceux du siège de Thèbes [2] qui sont placés en tête, parce que dans la légende le siège de Thèbes passait pour antérieur à celui de Troie, Tydeus, Parthenopaeus, Adraste encore pâle du désastre subi [3]. Ce sont des indifférents avec lesquels Énée n'entre pas en rapports. Puis viennent les Dardanides qui lui sont sympathiques et qui ont été longuement pleurés sur la terre ; quelques noms sont jetés là qui reproduisent des fragments de vers homériques [4]. Ceux-ci donnent lieu à une de ces scènes amicales dans lesquelles se complaît Virgile ; ils entourent Énée, s'attachent à ses pas, lui demandent les motifs de sa venue [5]. Enfin il est aperçu des chefs grecs et des phalanges d'Agamemnon ; à sa vue les Grecs sont saisis d'une peur colossale — *Ingenti trepidare metu* 491 — ; les uns s'enfuient comme jadis, quand ils regagnaient leurs navires [6] ; les autres essayent de pousser des cris et n'arrivent qu'à rendre un faible son [7]. C'est une de ces revanches partielles dont Virgile aime à parsemer l'*Enéide* : les vainqueurs tremblent devant les vaincus.

Suivant le rythme déjà reproduit deux fois, l'épisode aboutit à l'apparition d'un personnage, qui synthétise le caractère du groupe et a droit à toute la sympathie d'Énée, Déiphobe, le fils de Priam, qui excite au plus haut point sa compassion. Agamemnon, dans la Nékuia, provoque la pitié d'Ulysse, 395, raconte sa mort cruelle et exprime son horreur pour l'indignité de son épouse. C'est là que Virgile a pris l'idée première de la scène avec les différences que les circonstances comportent. Il y donne à Hélène un rôle tout autre que celui qu'il lui fait jouer au II[e] livre et qui eût exigé dans l'*Enéide* définitive la suppression totale du passage [8]. Nous ignorons ce qui l'a déterminé à opérer cette modification ; très vraisemblablement, en donnant à Hélène un caractère odieux, celui d'un monstre qui livre Troie à ses ennemis et fait massacrer impitoyablement son

époux, il a voulu vouer encore une fois les Grecs à l'exécration et rendre les Troyens sympathiques. Dans le chant de Démodokos de l'*Odyssée*, Ménélas et Ulysse sortant du Cheval de bois se dirigent vers la maison de Déiphobe, à qui pour sa vaillance la main d'Hélène a été accordée après la mort de Pâris ; ils livrent là un grand combat et, grâce à l'aide d'Athéné, ils sont vainqueurs. C'est là la version que suit Virgile au IIe livre, puisque la première chose qu'aperçoit Énée à son réveil c'est la maison de Déiphobe en proie à l'incendie. C'est également celle qu'il suit au VIe livre, avec cette différence qu'au IIe livre nous ignorons ce que devient Déiphobe, tandis qu'au VIe nous apprenons qu'il a été massacré. L'*Odyssée* est muette sur le rôle joué par Hélène au moment de l'attaque de la maison de Déiphobe ; mais le IVe chant nous la montre paisiblement installée à Sparte avec Ménélas ; elle est donc retombée en son pouvoir. Au IIe livre de l'*Enéide*, elle a redouté la vengeance des Grecs et s'y est soustraite en se réfugiant à l'acropole sous la protection de Vesta ; Virgile ne fait aucune allusion à ses destinées futures. Le résumé de la *Destruction d'Ilion* du soi-disant Arktinos dit simplement que Ménélas l'ayant retrouvée la ramena aux navires après avoir tué Déiphobe (1). La version courante était que Ménélas était parti avec l'intention de la punir, mais qu'il avait été désarmé par sa beauté. Nous la trouvons chez Aristophane, qui nous montre Ménélas séduit par les charmes d'Hélène et rejetant loin de lui son épée ; c'est ainsi, d'après le scholiaste, que la chose aurait été racontée par le soi-disant Leschès dans la *Petite Iliade*, par Ibykos et par Euripide (2) ; la menace de l'épée est souvent représentée sur les monuments figurés où nous voyons Hélène s'enfuyant vers un sanctuaire en tenant embrassée la statue d'une divinité et se retournant vers un guerrier, qui la poursuit. Dans tout cela il n'y a pas trace de trahison. Le motif de la trahison est pourtant indiqué déjà dans la *Petite Iliade* où Hélène reconnaît Ulysse qui s'est introduit comme espion dans Troie après s'être mutilé et combine avec lui la prise de la ville (3). C'est ce motif que Virgile a développé au VIe livre en le portant au paroxysme de l'horreur.

Énée a de la peine à reconnaître Déiphobe, comme il avait eu de la peine à reconnaître Palinure et Didon, mais pour une autre raison : Déiphobe est affreusement mutilé, son corps est en lambeaux, son visage défiguré ; son nez n'existe plus, ses oreilles ont été arrachées ; on lui a coupé les deux mains ; c'est là son état physique ; il est effaré — *pauitantem* 498 — et cherche à se dissimuler ; c'est là son état psychologique ; Énée humain et compatissant lui adresse la

parole [1], comme il l'a fait pour Palinure et pour Didon ; il le fait d'une façon cérémonieuse, car il est toujours poli — *Deiphobe armipotens, genus alto a sanguine Teucri* [2] 500 —, mais en même temps cet abord honorable relève Déiphobe à ses yeux et aux nôtres ; il lui demande qui a conçu le désir de lui infliger un pareil traitement [3] — c'est dire combien la chose lui paraît abominable — et a pu réussir — c'est rendre hommage à sa vaillance. On lui avait dit qu'il avait péri dans la mêlée, après avoir fait un grand massacre des ennemis [4] ; c'est sans doute là une version de sa mort, à laquelle Virgile fait allusion ; il lui a donc rendu les derniers devoirs et élevé au promontoire Rhoetée, un cénotaphe avec son nom et ses armes [5] ; il n'a pas retrouvé son corps. Il termine en l'appelant son ami — *amice* 507 — ; Déiphobe lui répond de même, avec effusion — *o... amice* 509 — ; il lui témoigne toute sa reconnaissance ; il y a là un échange de bons sentiments, une de ces scènes de famille [6] touchantes, dont Virgile ne laisse jamais échapper l'occasion. Déiphobe raconte alors son malheur dans des termes où tout est combiné pour faire éclater l'infamie d'Hélène ; il rappelle les illusions joyeuses des Troyens pendant la nuit suprême, l'entrée du Cheval [7], les réjouissances de caractère bachique à la tête desquelles était Hélène tenant une torche dont la flamme énorme — *flammam... Ingentem* 518 sq. — était un signal donné du haut de la citadelle aux Danaens. Accablé de sombres pressentiments — il ne partageait donc pas l'allégresse générale —, il s'est endormi d'un sommeil profond [8]. Son épouse, qu'il flétrit d'une sanglante ironie — *egregia* 523 —, fait disparaître de sa maison toutes les armes [9], même son épée de chevet, et ouvre la porte à Ménélas, espérant ainsi se faire pardonner tous les maux qu'elle a causés — elle met en réalité le comble à sa scélératesse en sacrifiant un innocent — ; on fait irruption dans la chambre ; Ménélas n'est pas seul ; il est accompagné d'Ulysse, l'instigateur de tous les crimes, que Déiphobe traite injurieusement de bâtard [10]. Il s'arrête ; l'état dans lequel il est montre assez ce qui a suivi ; il demande aux dieux de le venger [11]. Puis, comme les morts sont curieux, il interroge Énée sur les motifs de sa venue et s'étonne de le voir dans ce séjour de la tristesse, de l'obscurité, de la confusion [12].

Mais déjà le char d'Aurore a dépassé le milieu de sa course ; le temps accordé s'écoule [13] ; la Sibylle, qui a la responsabilité, qui veut que tout se passe dans l'ordre, avertit Énée que la nuit approche [14], qu'il ne faut pas s'attarder aux larmes. On est arrivé à l'endroit où la route se partage en deux, à droite on va au palais de Dis [15] ; c'est le chemin qui conduit à l'Élysée et qu'ils doivent

suivre ; le chemin de gauche est celui du Tartare, où les méchants sont punis [1].

Les dernières paroles de la Sibylle indiquent que nous allons entrer dans une nouvelle partie des enfers, c'est-à-dire que nous allons être en présence d'une conception nouvelle de la vie d'outre-tombe. Jusqu'ici les morts nous ont été représentés comme des humains réduits à l'état d'ombres et menant une existence crépusculaire analogue à celle qu'ils ont menée sur la terre [2] mais vide et réduite à un vain simulacre, ce qui est misérable et douloureux. Leur aspect est celui qu'ils avaient au moment du trépas et c'est un aspect désormais fixé et qui ne changera plus. Ériphylé porte et portera toujours les traces des blessures qu'elle a reçues de son fils, et Déiphobe ne recouvrera jamais ses deux mains, ses oreilles et son nez. Qu'ils se soient distingués par leur mérite sur la terre ou qu'ils aient commis des crimes, peu importe ; il n'y a pour eux ni récompenses ni châtiments. Les Dardaniens qui ont péri pour leur patrie et qui ont donné leur vie n'ont rien obtenu en échange. Ériphylé qui a causé la mort de son époux, Pasiphaé qui s'est abandonnée à un amour innommable, Phèdre qui a calomnié son beau-fils ne sont point dans le Tartare, parce qu'elles n'y étaient point dans les sources où Virgile a puisé. Ainsi est comprise la survie dans le XI[e] chant de l'*Odyssée* et c'est ce morceau dont Virgile nous a donné jusqu'à présent l'équivalent [3]. Mais il y avait de la survie une autre conception, mystique, philosophie d'après laquelle les injustices de la vie terrestre étaient réparées, les responsabilités établies par un jugement, les bons récompensés et les méchants punis. C'est cette théorie que va maintenant reproduire Virgile sans s'inquiéter de la contradiction ; il se borne à mettre en beaux vers et à juxtaposer des systèmes incompatibles ; les différentes provinces des enfers correspondent chez lui à des représentations différentes de l'au delà. C'est méconnaître les procédés de composition de Virgile et c'est aller contre sa méthode que de vouloir établir l'unité là où il ne s'est pas préoccupé de la mettre.

Le Tartare (548-627). — **10.** Déiphobe s'efface sans protester [4]. Énée causait avec Déiphobe, nous ne savons pas bien entendu dans quelle position, quand la Sibylle est intervenue ; il se retourne — *Respicit* 548 — et il aperçoit le Tartare. Dans la description des enfers le Tartare ne pouvait pas manquer ; mais cette description n'est faite qu'en fonction du voyage d'Énée ; Énée ne pouvait y pénétrer et n'avait rien à faire avec lui ; c'est pour cela qu'il est supposé voisin de la circonscription où se trouve Énée et de la route où il va s'en-

gager ; la topographie est imaginée pour les besoins de l'action. Comment l'extérieur nous en est-il représenté ? Il est à gauche, d'après ce qui vient d'être dit ; au pied d'une falaise rocheuse, dont on ne voit pas bien la nécessité, s'élèvent de larges constructions qu'environne un triple mur ; autour coule le Phlégéthon, fleuve spécial du Tartare — *Tartareus Phlegethon* 551 — ; il semble bien que ce soit un fleuve circulaire ; par conséquent il n'y a pas lieu de chercher où est sa source et où il se jette ; il est sans lien avec l'Achéron et le Cocyte et il joue à propos du Tartare le même rôle que le Cocyte à propos des enfers (1) ; il roule des flammes, ce qui est très particulier, et des rochers retentissants, ce qui est commun avec tous les torrents ; les flammes auraient suffi et lui auraient donné un caractère plus spécifique ; mais Virgile aime à juxtaposer et à agglomérer. En face d'Énée, évidemment dans le mur, est une porte colossale, engagée dans des colonnes (2) d'acier massif, que nulle force humaine ou même divine ne saurait briser ; elle est en outre protégée par une tour en fer, qui en défend l'accès. Le vestibule, c'est-à-dire l'esplanade qui la précède, est gardé nuit et jour par Tisiphone vêtue d'un manteau sanglant (3), c'est-à-dire taché du sang de ses victimes, et retroussé pour ne pas gêner ses mouvements quand elle les flagelle. De l'intérieur du château-fort sortent des gémissements, des bruits de coups frappés sans pitié, le grincement du fer et le son des chaînes qu'on traîne. Tout cela produit sur Énée, dont les impressions forment une partie importante du VI^e^ livre, et est destiné à produire sur nous un effet d'épouvante.

Le spectacle est grandiose et terrifiant ; il n'y a rien là qui ne soit cohérent et parfaitement compréhensible. Le Tartare présente au dehors l'aspect d'une énorme forteresse que nous supposons aménagée intérieurement en cachots où sont torturés les prisonniers. Mais plus loin le Tartare est représenté sous sa forme primitive, celui d'un gouffre d'une profondeur insondable ; il ne semble point par conséquent qu'il soit besoin d'un triple mur pour qu'on ne puisse s'en échapper, quant une fois on y a été jeté et l'on ne voit pas à quoi servent les constructions dont l'a entouré Virgile (4). En outre, la peine ne consiste pas uniquement pour les criminels à y être précipités ; il y en a qui subissent des châtiments divers, mais aucun des châtiments décrits ne ressemble à la torture dans un cachot ; d'aucun ne peuvent provenir ces bruits de fer et de chaînes traînées, qui dans le voisinage saisissent les passants d'horreur. Il y a donc là deux conceptions différentes que Virgile a réunies sans les accorder et c'est là une de ces disparates que la révision définitive de l'*Enéide* n'eût

point fait disparaître, à moins qu'il ne se fût décidé à opter, car ces dissonances résultent non pas d'inadvertance dans l'exécution, mais du fond même des choses.

Énée [1], effrayé de ce qu'il voit, demande à la Sibylle des renseignements sur ce qu'il ne voit pas : quelles sont les espèces de crimes punis dans le Tartare et quels sont les châtiments — *Quae scelerum facies...* [2] *quibusue Vrgentur poenis* ? 560 sq. —, et, suivant l'usage de Virgile, cette double interrogation conditionne la réponse de la Sibylle, qui s'y conforme exactement, les mots *Ne quaere doceri Quam poenam aut quae forma uiros fortunaue mersit* 614 sq., *Omnis scelerum... formas, Omnia poenarum... nomina* rappelant fidèlement la question par la répétition de *poena* et par l'équivalence de *forma* = *facies*. Virgile n'a pas fait entrer Énée dans le Tartare, probablement parce qu'il n'y aurait rencontré personne à qui il s'intéressât ; mais il a inventé un moyen très ingénieux de lui donner cependant un aperçu de ce qui s'y passe : la Sibylle lui dit [3] que, lorsqu'Hécate lui a donné l'autorité sur les bois de l'Averne, elle lui a révélé les châtiments imposés par les dieux [4] et l'a menée partout [5]. C'est là le royaume impitoyable de Rhadamanthe de Gnose [6] ; elle décrit ses fonctions non comme celles d'un juge qui punit les crimes connus, mais qui dépiste et se fait communiquer les ruses des coupables [7] et leur arrache l'aveu des fautes vainement cachées dont ils ont remis l'expiation jusqu'à la mort. Déjà Platon [8] donne comme traditionnelle l'idée que les grands coupables doivent dans l'autre monde avouer leurs forfaits comme un avertissement pour les générations futures et ici même nous avons un exemple de la chose, celui d'un supplicié mythologique, Phlégyas, 619 sq. Rhadamanthe prononce le verdict et immédiatement [9] Tisiphone se saisit des condamnés en les frappant de son fouet, en les menaçant de ses serpents [10], en appelant à son aide ses sœurs [11]. C'est alors que les portes sacrées s'ouvrent devant ceux-ci et qu'ils entrent. Tisiphone ne les suit pas ; un monstre bien plus impitoyable qu'elle les attend : c'est une hydre énorme aux cent gueules sombres béantes ; comment se comporte-t-elle à l'égard de ceux qui lui sont livrés ? C'est ce que Virgile n'explique point.

Il a mis sous nos yeux dans des vers d'une puissance admirable le tribunal devant lequel comparaissent les coupables après leur mort et le prononcé du jugement. Maintenant que la Sibylle nous introduit dans le Tartare, nous pensons y trouver les justiciables de Rhadamanthe et, après avoir assisté au jugement, être témoins du supplice. Or il n'en est rien, au moins dans la première partie

de l'exposé de la Sibylle ; ce sont des damnés mythologiques qui nous sont présentés ; ces damnés n'ont rien eu à faire avec Rhadamanthe ; ils ont été punis directement par les dieux qu'ils avaient offensés. Le Tartare n'existe pas dans la Nékuia ; toutefois, dans la seconde partie de son récit, Ulysse déclare qu'il a vu trois des grands suppliciés qu'y plaçait la croyance populaire : Tityos, Tantale et Sisyphe ; que les autres figurants de la Nékuia aient été envoyés de l'Érèbe par Perséphoné, cela est admissible : Tityos étendu sur le sol et rongé par les vautours, Tantale essayant d'apaiser sa soif à une eau qui fuit et sa faim aux fruits d'arbres que le vent écarte de lui, Sisyphe roulant son rocher sont fixés dans une attitude qui ne leur permet pas de venir trouver Ulysse. Le passage est donc d'une rédaction postérieure au reste. Revenant à l'imitation de la Nékuia, Virgile lui a emprunté Tityos et l'a placé avec d'autres grands coupables de la mythologie dans le Tartare, conçu comme un gouffre d'une profondeur prodigieuse (1). Énée a demandé à la Sibylle les espèces de crimes punis dans le Tartare et la nature de la punition ; la Sibylle le satisfait. Elle nomme d'abord les Titans, fils de la Terre (2), qui ont été précipités par la foudre dans le Tartare (3) et roulent au fond, sans doute comme les suppliciés les plus anciens ; c'est là leur châtiment ; il n'est pas question de ce qui le leur a valu, la lutte contre les dieux olympiens. Là aussi elle a vu les jumeaux Aloïdes ; il n'y a rien sur leur histoire ; leur crime était raconté diversement ; la version choisie par Virgile est celle qui leur impute d'avoir voulu forcer l'entrée du ciel pour détrôner Jupiter ; sur leur châtiment, qui avait donné lieu à des récits divergents, elle est muette ; il semble qu'il consiste simplement, comme celui des Titans, à être dans le Tartare (4). Elle a vu également Salmoneus dont elle décrit avec un merveilleux éclat de style et une pitié dédaigneuse — *demens* 590 — la course triomphale — *ouans* 589, état d'âme — sur un quadrige à travers la ville centrale de l'Élide et les prétentions dérisoires à reproduire avec des torches et le sabot de ses chevaux sur une planche d'airain l'éclair et le tonnerre et à être adoré comme un dieu ; mais le père tout-puissant l'a précipité en l'enveloppant du tourbillon de la foudre — la véritable — et il est cruellement puni ; il a donc été foudroyé comme les Titans et son châtiment consiste comme celui des Titans et des Aloïdes à avoir été jeté dans le Tartare (5). De Tityos emprunté directement à la Nékuia, la Sibylle décrit le châtiment sans dire le crime — il a voulu violer Léto — ; c'est cette fois un châtiment spécial, celui qui était consacré par la tradition ; il n'est pas douteux qu'en imitant Homère Virgile n'ait

cherché à le surpasser par la magnificence et la force de l'expression ; il lui est supérieur comme styliste (1). Ixion et Pirithoüs, les deux Lapithes, sont mentionnés sous forme de prétérition ; ce ne sont que deux noms jetés là sans rappel de la faute et de la peine (2).

Jusqu'ici tout se suit et est parfaitement cohérent ; il n'en est pas de même de la seconde partie du discours de la Sibylle, que la tradition manuscrite actuelle présente dans le plus grand désordre. M. Havet a démontré que le supplice, qui fait le sujet de 602-607, ne saurait être attribué ni à Ixion ni à Pirithoüs, mais qu'il est celui de Phlégyas, que par conséquent 616-620 ont été déplacés par une erreur de copiste et doivent être rétablis entre 601 et 602 (3). Mais cela ne suffit pas pour rendre au morceau une physionomie tout à fait satisfaisante : 614-615 doivent précéder immédiatement 625-627 qui les expliquent et les justifient ; leur place est non pas avant, mais après 621-624 (4). Étudions maintenant le morceau dans l'ordre restitué.

616-620, 602-607. La Sibylle poursuit ; mais à partir de ce moment elle ne s'attache plus qu'aux supplices, comme elle l'a fait pour Tityos, sans en indiquer la cause ; ce sont d'abord des supplices anonymes, ceux du rocher et de la roue, dont les victimes passées sous silence sont Sisyphe et Ixion ; puis vient l'infortuné Thésée éternellement immobile sur un siège dont il ne peut se lever (5) et enfin le plus malheureux de tous, Phlégyas, proclamant à travers l'ombre qu'il faut apprendre à pratiquer la justice et à respecter les dieux ; sa punition dérive de celle de Tantale dont elle a hérité le rocher menaçant, mais elle en a perdu l'aspect rustique et est devenue plus théâtrale : Phlégyas est devant un festin témoignant d'un luxe royal ; mais la doyenne des Furies l'empêche d'y toucher : elle se dresse devant lui en brandissant une torche et en faisant entendre une voix tonnante (6).

L'ensemble formé par 580-601, 616-620, 602-607 se compose de couplets d'étendue variable, qui sans doute n'ont pas tous été écrits par Virgile le même jour et à la suite l'un de l'autre. Il présente pourtant une incontestable unité. Tous les personnages énumérés ont ceci de commun qu'ils sont les ennemis des dieux, les Titans de tous les Olympiens, en particulier de Jupiter leur chef, les Aloïdes, Salmoneus, Tityos, Ixion, de Jupiter — c'est la catégorie la plus nombreuse —, Pirithoüs et Thésée de Pluton, Phlégyas d'Apollon, et qu'en outre le châtiment leur a été infligé directement par les dieux — *deum poenas* 565. Ils appartiennent donc à une classe de damnés parfaitement définie et n'ont jamais rien eu à faire avec Rhada-

manthe ; non seulement ils n'ont pas été jugés par lui, mais ils n'ont pas été jugés du tout ; ils sont d'une autre époque que celle où domine la conception du jugement des morts ; ils ont offensé les dieux et les dieux se sont vengés. Quant à l'organisation même de l'énumération, 616-620 et 602-607 paraissent particulièrement appropriés à la terminer ; ce sont les plus malheureux parmi les damnés — *infelix, miserrimus* 619 — qui viennent en dernier lieu pour clore la série par les exemples les plus saisissants ; Phlégyas tire la morale du spectacle auquel nous avons assisté en affirmant la nécessité d'être juste, et les mots *non temnere diuos* 620 sont particulièrement en situation, puisque ce sont des contempteurs des dieux que nous venons de passer en revue (1). On peut supposer que l'intention première de Virgile était dans la peinture du Tartare de se borner à l'énumération des damnés mythologiques, que tout au moins c'est cette énumération qu'il a rédigée d'abord. En tout cas, il faut admettre que les damnés mythologiques et les damnés de droit commun ne proviennent pas du même cercle d'idées, ne résultent pas des mêmes recherches et des mêmes lectures, mais d'études dirigées dans des directions successives, les premiers ayant été fournis par l'ancienne poésie grecque, les seconds par les théologiens et les philosophes.

Dans la constitution des cinq circonscriptions des enfers, Virgile en a attribué deux, en s'inspirant de l'*Odyssée*, aux héros de l'épopée ; il en a réservé trois aux représentants de la vie réelle. De même ici, à côté des contempteurs des dieux, il fait figurer les violateurs des lois humaines, tels qu'il les a vus dans la société romaine, et il les peint sous des couleurs nettement nationales (2).

608-613, 621-624. Le premier groupe est formé de quatre catégories d'individus (3) : d'abord ceux qui ont détesté leurs frères (4) ou maltraité leur père et qui ont fait tort à leur client ; ils ont foulé aux pieds les droits de la famille naturelle — par les rapports d'Énée avec Iule et Anchise, l'*Enéide* est la glorification de l'union familiale — ou de la famille artificielle ; la clientèle fondait pour les Romains des obligations aussi sacrées que la nature ; viennent ensuite les avares représentés à la façon des moralistes romains comme des gens qui se couchent sur leurs trésors en les gardant jalousement pour eux ; eux aussi ont été de mauvais parents ; en ajoutant que c'est là la catégorie la plus nombreuse, Virgile est d'accord avec les satiriques ; il faut croire que c'était là un vice spécifiquement romain, très répandu, et qui était devenu un véritable fléau social ; la mention des adultères pris sur le fait et mis à mort correspond au relâ-

chement général des mœurs et aux mesures prises par Auguste pour rendre au mariage son inviolabilité ; celle des esclaves infidèles à leurs maîtres, qui ont fait preuve d'impiété en s'armant contre eux, rappelle les guerres serviles, que redoutaient particulièrement les Romains ; la dernière fois qu'on les avait vus combattre, c'était sous les ordres de Sextus Pompée qui les avait enrôlés pour combattre Octavien ; il est donc vraisemblable que c'est à ce fait que Virgile fait allusion.

Ce sont des crimes nettement politiques qui apparaissent en tête de l'énumération suivante, d'abord le traître qui a vendu sa patrie à prix d'or et qui lui a imposé un maître (1). Servius a songé à Curion qui a vendu Rome à César ; mais que Virgile, césarien dès sa jeunesse, ait caractérisé César comme un tyran ayant obtenu par la corruption une puissance illégale, c'est ce qu'on ne saurait admettre ; l'allusion reste donc obscure ; quant au législateur qui s'est fait acheter pour édicter et abolir des lois, c'est sans doute Antoine. Il n'y a pas lieu de chercher dans la mythologie un nom pour le père incestueux, auteur peut-être d'un scandale récent, mais qui reste pour nous anonyme. Nous revenons au crime contre les bonnes mœurs dont il a été question plus haut sous une autre forme, ce qui prouve peut-être que les deux couplets ne sont pas du même jet.

Ces deux groupes forment un ensemble homogène comme le précédent et qui s'en distingue à un triple point de vue : il s'agit ici évidemment des justiciables de Rhadamanthe, ils sont tous anonymes et la mention du crime n'est jamais accompagnée de celle du châtiment qui lui est appliqué. Il est certain qu'ils sont dans le Tartare ; le jugement a donc été prononcé et ils ont subi les brutalités préliminaires de Tisiphone, mais ils en sont restés là — *Inclusi poenam exspectant* 614 — ; qu'il y ait des cachots dans les bâtiments dont il a été question au début de l'épisode, c'est ce qui est tout naturel ; mais que pour aucun des condamnés de droit commun depuis l'origine — ce n'est pas à l'époque de Virgile qu'ils ont commencé à affluer dans le Tartare — la sentence n'ait encore été exécutée, c'est ce qui est surprenant. L'assertion bizarre résulte sans doute de ce que Virgile n'a pas voulu leur attribuer les châtiments mythologiques connus, qui avaient leurs occupants et qui du reste étaient en petit nombre et que d'autre part il ne s'est pas cru autorisé à en inventer de nouveaux. Il a dissimulé sa timidité, sa répugnance à innover, en remettant la chose à l'avenir, ce qui est ingénieux mais ne trompe personne.

614-615, 625-628. La Sibylle termine en rappelant en partie tex-

tuellement la question d'Énée et en s'excusant de ne pouvoir y répondre d'une façon complète. Elle le fait sous une forme empruntée à Homère mais portée à l'hyperbole (1) ; cette hyperbole a pour but de grandir les choses et de frapper notre imagination, comme lorsque la circonscription des héroïnes amoureuses nous a été dépeinte immense. La Sibylle a soulevé pour nous le voile du Tartare et nous a permis d'y jeter un coup d'œil ; en réalité ce sont des milliers et des milliers de coupables que renferme le Tartare et nous n'en avons aperçu que quelques-uns.

Le palais de Dis (628-636). — **11.** Le discours de la Sibylle a été débité de pied ferme ; il faut se remettre en marche (2). Le rythme du voyage c'est qu'Énée et la Sibylle sont impatients d'arriver et que pourtant ils s'arrêtent sans cesse ; *Adceleremus* dit la Sibylle 630 ; tout à l'heure c'était elle qui pressait l'action, maintenant c'est son exposé qui l'a retardée ; c'est un avertissement que la description du Tartare est un hors-d'œuvre, qui n'a pour Énée qu'un intérêt de curiosité ; elle est du reste indispensable pour faire contraste et contrepoids avec celle de l'Élysée. L'offrande du rameau d'or est expédiée rapidement. Le palais de Dis est en vue ; on a en face de soi la porte où il doit être déposé ; on s'y achemine en suivant la route obscure (3). Énée ne voit ni Dis ni Proserpine auxquels il n'a rien à dire ; il s'approche de l'entrée (4), se purifie d'eau lustrale, qui se trouve là à propos, et fixe le rameau au seuil.

L'Elysée. Anchise. La purification des âmes (637-731). — **12.** Ceci fait (5) et la cérémonie terminée, Énée et la Sibylle arrivent à l'Élysée. D'après l'*Odyssée* (6), « la plaine de l'Élysée » est aux confins de la terre, sur les bords de l'océan ; on n'y souffre point de la neige, du mauvais temps, de la pluie ; l'air y est sans cesse rafraîchi par le souffle du Zéphyre qui vient de l'océan ; la vie y est très facile. En somme on y jouit d'un climat délicieux, c'est tout ce que nous en apprenons. Ménélas ne mourra pas ; il y sera transporté parce qu'il est par Hélène le gendre de Zeus ; il y trouvera Rhadamanthys. C'est donc le séjour des héros, qui, comme tels, échappent au trépas, sort commun des mortels. D'après Hésiode (7), les îles des Bienheureux sont situées aux confins de la terre, comme dans l'*Odyssée*, bordant l'océan ; elles sont habitées par les « héros bienheureux, les demi-dieux », qui sont les guerriers ayant péri au siège de Thèbes et à celui de Troie ; Zeus, fils de Kronos, les a établis là sous l'autorité royale de Kronos ; il leur a donné une vie exempte de soucis ; la terre y produit trois moissons par an ; c'est encore le séjour des héros et c'est une idéalisation de la vie humaine avec la suppression de tout

ce qui est peine et travail. D'après Pindare (1), ceux qui ont vécu trois fois sans violer la justice sont envoyés au palais de Kronos dans les îles qu'enveloppent les brises de l'océan ; ils s'enguirlandent les bras et la tête avec les fleurs d'or qui poussent sur les arbres et dans l'eau ; ils vivent sous les lois justes de Rhadamanthys, qui est le « parèdre », l'assesseur de Kronos ; ils y trouvent Peleus, Kadmos, Achille. Il s'agit toujours des îles Fortunées, rafraîchies par les brises de l'océan ; la végétation en est caractérisée par la production des fleurs, et l'existence est celle des circonstances les plus brillantes de la vie hellénique, celle de la célébration des victoires gymniques où l'on se couronnait de fleurs ; les habitants appartiennent à deux catégories ; d'une part ce sont les anciens héros de l'épopée connus dans Homère et dans Hésiode ; mais à la conception de la poésie mythique se mêlent les conceptions orphiques et pythagoriciennes ; il y a une migration des âmes et les îles Fortunées sont surtout le séjour de celles qui ont subi trois fois l'épreuve de la vie, sans manquer à la justice. Dans un fragment de *Thrène*, Pindare représente les Bienheureux vivant à la campagne dans des prairies où poussent les roses empourprées, l'arbre d'encens et les fruits d'or ; ici encore leur félicité consiste à vivre au milieu d'une végétation luxuriante et fleurie ; en outre, ils jouissent dans ce pays aimable de l'odeur des parfums que brûle sur les autels des dieux la flamme resplendissante ; au milieu de ces sensations délicieuses pour la vue et pour l'odorat, on se livre aux divertissements qui ont rendu la vie agréable ; les uns se distraient en montant à cheval et en se livrant aux exercices du gymnase, les autres se divertissent en faisant une partie de dames ou en jouant de la phorminx. Mais il y a quelque chose de nouveau ; l'Élysée est supposé sous terre ; il faut donc qu'il soit éclairé ; la lumière est une jouissance ; Pindare suppose simplement que le soleil perce la nuit infernale. Plutarque (2) ajoute qu'il y a des fleuves calmes et paisibles et que les habitants s'occupent à se souvenir et à parler du passé dans des promenades faites ensemble et dans des réunions. Chez Aristophane (3), l'Élysée est également éclairé brillamment, sans qu'on nous dise d'où vient la lumière ; il y a des bosquets de myrtes, des thiases de bienheureux, hommes et femmes, qui frappent leurs mains l'une contre l'autre ; ce sont les initiés.

Comment Virgile se représente-t-il l'Élysée ? Quelles catégories de gens y place-t-il ? En quoi fait-il consister leur bonheur ?

Il ne donne pas de l'Élysée une description préliminaire et continue ; mais les traits qu'il a disséminés çà et là permettent de s'en

représenter la physionomie. Par contraste avec les cinq circonscriptions des enfers, qui sont tristes, c'est un pays riant — *locos laetos* 638, *laeta arua* 744 —, par contraste avec le Tartare, lieu de supplices et de souffrance, c'est le séjour du bonheur — *sedes... beatas* 639.

L'impression dominante pour les yeux, impression qui est reposante et douce, c'est celle de la verdure ; il y a beaucoup de bois comme dans le reste des enfers, mais ce sont d'agréables bosquets, odorants, ombreux, sans rapport avec les sombres et lugubres fourrés de l'Averne (1), des pelouses gazonnées — *gramineis* 642, *per herbam* 657, *gramina* 684 —, des prairies dont la fraîcheur est entretenue par des ruisseaux — *prata recentia riuis* 674. Il n'est pas question de fruits, quoiqu'on y mange — *uescentis* 657 —, ni de fleurs, quoiqu'Anchise en demande pour les offrir à l'âme de Marcellus, 883. Quant à la structure générale du paysage, ce sont de vastes plaines — *campos* 640, *Per campum* 653, *campos... nitentes* 677 —, mais mollement ondulées, avec des collines dont le sommet s'infléchit — *iugum* 676 —, des vallées verdoyantes — *conualle uirenti* 679 —, écartées et mystérieuses — *in ualle reducta* 703 —, en somme rien de restreint ni de heurté, mais de vastes perspectives et des lignes qui se prolongent en courbes harmonieuses. Comme le Tartare a son fleuve spécial, le redoutable Phlégéthon, l'Élysée a les siens, qui eux non plus n'ont rien à voir avec l'Achéron, le Cocyte et le Styx ; ce sont l'Éridan, le grand fleuve des pays occidentaux, qui prend ici sa source, et le Léthé, qui borde une région particulièrement calme de l'Élysée — *domos placidas* 705.

Par opposition aux parties enténébrées des enfers, l'Élysée connaît les joies de la lumière ; mais Virgile ne s'est pas contenté du moyen de fortune de Pindare qui y fait pénétrer la lumière du soleil. L'Élysée a son soleil, ses astres à lui ; il a même ses larges espaces éthérés qui revêtent d'une lumière éclatante (2) les plaines riantes — *campos... nitentes* 677 —, et, à la fin du livre, c'est dans les vastes régions de l'air — *Aeris in campis latis* 887 — qu'Anchise promène Énée. Par ces mots, qui ont étonné les commentateurs, Virgile nous révèle qu'il a juxtaposé deux conceptions différentes, celle qui est fondamentale ici d'après laquelle les âmes des Bienheureux habitent l'Élysée et celle qu'il n'indique que discrètement et par quelques allusions, qui les fait monter dans les sphères célestes au sein de la radieuse clarté. A l'époque de Virgile, on n'admettait plus guère dans les classes instruites de la société l'existence d'un séjour souterrain pour les âmes des morts ; conformément à l'idée philosophique qu'on se faisait de leur nature, on leur assignait pour demeure, après

la séparation d'avec le corps, les espaces de l'air ou les astres ; ou bien elles devenaient elles-mêmes des astres. Naturellement on tenta de concilier la croyance ancienne avec les théories modernes ; on plaça les hommes supérieurs dans le ciel, les médiocres sous la terre, ou bien l'âme raisonnable dans l'air, l'ombre dans les enfers ; on associa parfois les anciennes représentations mythiques à la théorie nouvelle. Suivant ses habitudes de conservatisme mitigé d'innovations discrètes et timides, Virgile a gardé l'Élysée traditionnel, mais avec, çà et là, des échappées sur l'air et sur l'éther où la philosophie plaçait les Bienheureux (1).

Virgile a peuplé l'Élysée d'habitants assez disparates. Énée et la Sibylle rencontrent d'abord des anonymes qui forment un ensemble, bien que divisé en deux groupes : les uns se livrent, mais courtoisement — *ludo* 643 —, aux luttes de la palestre, les autres exécutent des danses rythmées en chantant des vers (2) ; la partie musicale est pour ces derniers exécutée par Orphée en longue robe de cithariède (3). Une des manifestations les plus brillantes de la vie hellénique à l'époque historique, de celles par lesquelles s'exprimait le caractère de la race, c'étaient les jeux gymniques et musicaux. Les Bienheureux continuent, comme les habitants des cinq circonscriptions, à pratiquer les occupations de la vie ; seulement ce qu'ils continuent de la vie, ce sont les plaisirs et les divertissements. Virgile, pour leur assurer le bonheur, ne s'est pas beaucoup mis en frais d'imagination et n'a rien inventé. Il se rattache à Pindare.

L'ensemble suivant se rapporte à un autre ordre d'idées et provient d'une autre source : ce sont les descendants de Teucer, Ilus, Assaracus, Dardanus, les *Magnanimi heroes* 649, qui correspondent aux « héros bienheureux » d'Hésiode. Seulement, dans la cinquième circonscription, Virgile s'inspirant d'Hésiode avait placé les guerriers du siège de Thèbes et ceux du siège de Troie ; ici, pour varier, ce sont les ancêtres des Troyens qu'il nous présente. Énée aperçoit avec étonnement (4) des armes et des chars vides ; les lances sont plantées en terre, les chevaux paissent çà et là ; Énée survient donc à un moment où tout est au repos ; ce n'est évidemment qu'une accalmie momentanée ; les héros dont il est question ont conservé le goût des chars, des armes, des beaux chevaux ; ils sont d'habitude en action, mais il est bien certain qu'ils ne combattent plus sérieusement ; ils mènent une existence de guerriers sans la guerre. Ici encore la béatitude consiste à faire avec aisance, avec plaisir, les besognes qu'on faisait sur la terre, mais dépouillées de ce qu'elles avaient de pénible et de dangereux. C'est à peu près ainsi que nous est

représentée la vie dans la cinquième circonscription et l'on ne voit de différence bien tranchée ni en ce qui concerne le mode de l'existence, ni en ce qui concerne ceux qui la pratiquent (1).

Et voici — *ecce* (2) 656 — qu'il aperçoit à droite et à gauche (3) des gens qui mangent sur l'herbe et qui chantent un péan dans un bois de lauriers odoriférants qui est l'endroit d'où l'Éridan se répand dans la forêt. La réapparition de la musique paraît témoigner de l'indépendance des morceaux qui se succèdent ici et du procédé de composition par fragments. Ce dont Virgile fait un genre de béatitude n'est autre chose que le plaisir épicurien mentionné par Lucrèce qui consiste à prendre un repas simple sur le gazon à l'ombre des arbres et à la fraîcheur d'une eau courante. Virgile n'a inventé aucun supplice nouveau pour le Tartare : il n'a pas été plus inventif pour ce qui était du bonheur à procurer aux élus. En revanche, il en trace les diverses catégories avec une élévation philosophique de pensée véritablement admirable. Ce sont d'abord les guerriers qui ont versé leur sang pour la patrie. La guerre ayant été l'instrument de la grandeur de Rome et l'*Enéide* étant la glorification de cette grandeur, il est naturel qu'ils soient au premier rang et cela est en accord avec la revue des âmes, qui va suivre (4) ; viennent ensuite les prêtres, qui sont restés purs (5) et dignes de leur caractère religieux — quand on pense aux efforts faits par Auguste pour rendre aux sacerdoces le prestige qu'ils avaient perdu, on voit que la conception virgilienne concorde avec l'une des vues les plus hautes de la politique impériale — ; après eux, les *pii uates* (6), qui ne sauraient être les chantres de l'époque légendaire, dont il est question avant et ensuite ; c'est bien la poésie telle qu'il la pratiquait dans l'*Enéide* que Virgile a voulu glorifier, c'est-à-dire la poésie qui a pour but d'exalter la piété envers les dieux, le sentiment de la famille, l'attachement au devoir, le patriotisme ; la série se termine par les inventeurs des arts, qui ont fait progresser la culture et la civilisation (7) et par les gens qui en faisant le bien se sont attiré la reconnaissance de quelques-uns de leurs semblables (8). Tous ont la tête ceinte de bandelettes, récompense purement symbolique, la seule qu'ils ambitionnent. Si nous envisageons le groupement, nous trouvons réunies et glorifiées en cinq vers toutes les grandes qualités qui vivifient la société humaine, en assurent le développement moral et le progrès, l'esprit de sacrifice qui donne la vie pour la patrie, le sentiment religieux qui assigne à l'existence un autre but que la satisfaction des besoins matériels, la grande inspiration poétique qui élève et ennoblit, le travail intellectuel qui améliore notre condi-

tion sur la terre, l'action bienfaisante qui vient au secours de la faiblesse. C'est un résumé merveilleusement concis de tout ce qui répond aux grandes destinées de l'homme. Jamais paradis n'a été peuplé avec plus de largeur de vues ; ce ne sont plus seulement ici les gens vertueux de Pindare.

Se trouvant au milieu de ces êtres par excellence, la Sibylle leur demande, à eux et en particulier à l'excellent poète (1) Musée qui les domine de ses hautes épaules (2), où séjourne Anchise (3), pour qui Énée et elle ont fait ce voyage (4). Musée répond que les habitants de l'Élysée n'ont pas de demeure fixe, mais qu'il va la conduire elle et son compagnon ; il leur fait franchir une colline, leur montre d'en haut les plaines brillantes ; ils descendent vers Anchise qu'ils trouvent au fond d'une vallée verdoyante occupé à passer en revue les âmes destinées à remonter au jour (5) et en particulier ses chers descendants (6).

La rencontre du père et du fils est du sentiment le plus affectueux et le plus charmant. Dès qu'Anchise aperçoit Énée se dirigeant vers lui, d'un geste franc et joyeux il lui tend les deux mains ouvertes, les larmes lui viennent aux yeux et il laisse échapper (7) des paroles d'une émotion profonde et en même temps d'une simplicité et d'un naturel extraordinaires. Virgile est le poète des effusions familiales ; mais parfois il exagère et manque de goût ; ici il a trouvé le ton juste. « Enfin tu es venu ! *Venisti tandem* ! 687 » est plein d'une tendresse infinie ; Anchise n'a pas douté un instant de sa piété filiale — *exspectata* 687 — ; cela montre quelle union intime il y a entre le père et le fils et combien ils se connaissent. Il a triomphé des difficultés du voyage ; Anchise est fier de son courage (8) et il est heureux de le voir, de l'entendre, de lui répondre ; c'est dire qu'il retrouve tout ce qui a jadis fait sa joie ; il revient sur le fait qu'il l'attendait justement à cette époque et il se réjouit de ne pas avoir été déçu, non par une vaine satisfaction d'amour-propre, mais parce qu'il voit là une preuve d'affection. Il songe avec une sollicitude toute paternelle à ses longs voyages, aux dangers courus (9). Et il termine par une allusion discrète aux risques scabreux de la Libye, non pour faire un reproche, mais pour rappeler ses propres inquiétudes. La réponse d'Énée, qui paraît au premier abord avoir moins d'accord est en réalité très en situation. En disant que ce sont les fréquentes apparitions de son père qui l'ont décidé à entreprendre le voyage (10), il atténue modestement son mérite. En ajoutant que sa flotte est à l'ancre dans la mer Tyrrhénienne, il répond indirectement au rappel fait par Anchise des épreuves supportées ;

c'est une façon de le rassurer en lui apprenant qu'elles sont terminées [1]. En manifestant le désir de serrer sa main et de l'embrasser, il égale la tendresse qui lui a été exprimée [2] et ses pleurs abondants, 699, sont la contrepartie des larmes d'Anchise.

La scène finit sur le scénario banal du vivant qui veut en vain saisir une ombre. C'est ainsi que, dans la Nékuia, Ulysse cherche vainement à embrasser sa mère lors de son entrevue avec elle. Par cette imitation, Virgile signale le modèle auquel il s'est rattaché et nous invite à la comparaison [3]. Dans la Nékuia, le but exprès d'Ulysse en allant chez Hadès est de consulter Tirésias et de lui demander les moyens de retourner à Ithaque ; le reste est secondaire. C'est sans qu'il l'ait souhaité et sans qu'il ait rien fait pour cela que sa mère lui apparaît ensuite. Virgile a renversé la chose ; il a porté l'intérêt principal sur cette dernière rencontre sollicitée par Anchise, voulue délibérément par Énée, qui couronne dignement l'exposé des rapports affectueux du père et du fils au IIe et au IIIe livre, les manifestations de la piété filiale d'Énée au Ve ; il a fait prédominer le motif de tendresse familiale : la prédiction d'Anchise ne vient qu'ensuite, elle est reléguée tout à la fin du livre et nous n'en connaissons même pas les termes.

Cependant [4] — *Interea* 703 — Énée aperçoit dans une vallée retirée un bois isolé dont les branches bruissent [5] et le Léthé qui borde le séjour de la tranquillité [6]. Autour du fleuve voltigent des nations et des peuples innombrables [7], pareils à des abeilles qui bourdonnent en se posant sur les fleurs [8]. Énée frissonne à cette apparition subite et demande l'explication ; Anchise la lui donne ; ce sont les âmes à qui le destin réserve de nouveaux corps et qui boivent l'oubli dans les eaux du Léthé [9]. Depuis longtemps il désire les faire connaître à Énée et lui énumérer [10] ses descendants, ce qui augmentera sa joie d'avoir atteint l'Italie. Énée s'étonne que des âmes puissent aspirer encore aux misères de la vie [11]. Anchise lui répond par l'exposé de la théorie de l'origine et de la continuité de la vie, théorie qui repose sur les idées de Pythagore et de Platon, de la purification et de la migration des âmes.

Cet exposé est fait dans un style grandiose ; c'est de la plus haute poésie philosophique. Il est à regretter que Virgile l'ait fait avec la phraséologie de Lucrèce, qui était pour lui le créateur de la langue de la poésie scientifique, qu'il n'ait pas vu que pour développer des idées stoïciennes tout à fait divergentes des idées épicuriennes, il fallait d'autres termes que ceux dont s'était servi Lucrèce et qu'il n'ait pas rivalisé avec lui d'invention. En outre, tout en donnant les

grandes lignes de la théorie, il ne s'applique pourtant pas à la reproduire avec une précision stricte, il y mêle au moins par les mots, des conceptions de la vie courante qui sont en contradiction avec elle et il n'arrive pas à la faire concorder avec la représentation qu'il suit d'ailleurs, celle qui transporte après leur mort les Justes, et seulement eux, dans un lieu privilégié, l'Élysée, le Paradis où ils jouissent de la félicité éternelle. Pour remonter à l'origine — *Principio* 724 —, le ciel, la terre, les eaux, les astres sont animés par un souffle, un principe spirituel qui, mêlé au grand corps de l'univers, lui communique le mouvement. C'est de là — *inde* 728 — qu'émane la vie pour tous les êtres (1). Ces semences, conformément à leur origine céleste, ont l'énergie du feu, qu'elles conservent en tant qu'elles ne sont point paralysées par les corps nocifs des membres terrestres et mortels (2). C'est du corps — *hinc* 733 — que viennent aux âmes les quatre passions fondamentales de la philosophie antique, crainte, désir, douleur, joie ; emprisonnées dans un cachot ténébreux (3), elles n'aperçoivent plus la lumière. A la mort même (4), elles ne sont pas débarrassées de toutes les souillures corporelles, dont beaucoup se sont incrustées en elles par l'effet du temps. On les soumet donc à des traitements violents (5) qui ont pour objet de les purifier ; les unes sont exposées aux vents, les autres lavées en eau profonde ou brûlées au feu ; cela dure (6) jusqu'au moment où le long espace de temps nécessaire à la purification étant écoulé, celle-ci est complète et où, tous les éléments corporels ayant disparu, il ne reste plus que l'élément éthéré et intelligent, le feu simple et primordial. Toutes les âmes subissent les épreuves pendant mille ans ; elles sont alors appelées en foule par la divinité (7) au bord du Léthé où elles boivent l'oubli ; le passé étant complètement effacé, elles se retrouvent dans l'état primitif et recommencent à éprouver le désir d'entrer dans des corps.

La théorie est exposée en si beaux vers, avec tant de largeur et de sérénité qu'on est tenté d'y voir celle à laquelle Virgile adhérait comme homme et sa pensée définitive sur l'au delà.

Le fait que dans la VI^e^ Églogue il a développé avec une ampleur égale les vues opposées d'Épicure et de Lucrèce sur l'origine et la nature de la vie ne serait pas une objection décisive ; car il a pu évoluer. Mais si c'était là sa conviction dernière, il serait étrange qu'il eût fait coexister dans le VI^e^ livre, en paraissant leur accorder une valeur pareille, deux autres conceptions sur la vie future contradictoires entre elles et avec celle-ci, celle des châtiments et des récompenses et celle de la continuation sous terre d'une existence qui n'est

que le calque vide de celle que les hommes ont vécue. Les habitants des cinq circonscriptions des enfers n'ont pas été et ne seront jamais purifiés ; or parmi eux il y a quelqu'un qui méritait entre tous de l'être, Didon, et cela eût été facile pour elle puisque justement elle était souillée, mais non coupable. Nous n'avons aucun moyen de pénétrer dans la conscience philosophique de Virgile. Ce qui est certain, c'est que le VI^e^ livre fait partie de l'*Enéide* et est assujetti aux exigences du poème. Or l'exposé de la transmigration des âmes est le prélude de la revue des futures générations romaines qui est un morceau important de l'*Enéide*, celui qui en atteste le caractère national. Virgile aurait pu imaginer toutes les âmes existant depuis l'origine et attendant leur tour de monter sur la terre ; il a préféré adopter un système célèbre, qui lui permettait de réaliser avec aisance une des intentions auxquelles il tenait le plus.

Les futures générations romaines (752-853). — **13.** A peine Anchise a-t-il fini de parler qu'il entraîne — *trahit* (1) 753 — Énée et la Sibylle au milieu de la foule bruissante, prend place sur un tertre d'où il peut voir en face la longue file des arrivants (2), les reconnaître (3), et il commence à les énumérer. Cette énumération n'a pas été écrite en une fois et d'une seule traite ; elle se compose de trois morceaux, 756-807, 808-825 + 836-853, 826-835, qui sont simplement accolés l'un à l'autre, mais qui ont conservé leur individualité et qui sont nettement distincts. L'idée générale qui les domine tous et qui en fait un ensemble, c'est de mettre en lumière la gloire réservée dans l'avenir à la descendance de Dardanus — *Dardaniam prolem quae deinde sequatur Gloria* 756 sq.

756-807. Le premier morceau est, avec des modifications, un doublet de la prédiction de Jupiter à Vénus au I^er^ livre (4) ; il comprend Albe, Romulus, Auguste. Il se compose de deux parties, chacune avec un en-tête qui en indique le contenu, la descendance d'Énée par son second mariage, sa descendance par son premier. La descendance par son second mariage est celle où le sang troyen et le sang italien sont mêlés, le père et la mère étant de nationalités différentes ; la descendance du premier celle qui est de pure race troyenne, le père et la mère étant de même nationalité. Et d'abord la famille italo-troyenne — *qui maneant Itala de gente nepotes* 757. Le premier représentant de ces âmes illustres (5) que montre (6) Anchise est un jeune homme, Silvius, qui s'appuie sur une lance sans fer et qui occupe la place la plus voisine de la lumière, ce qui indique que Virgile, dans son énumération, se propose de suivre l'ordre chronologique (7). Ce sera le fils que Lavinia donnera à Énée dans sa vieillesse (8),

qu'elle élèvera dans les forêts (1), qui sera roi et père de roi et par qui la race d'Énée dominera dans Albe le Longue (2) .Virgile cite encore quatre rois d'Albe — naturellement il ne pouvait les énumérer tous —, parmi eux Procas, qui est le plus voisin de Silvius (3), et Silvius Aeneas, qui reçoit la caractéristique constante d'Énée — *pariter pietate uel armis Egregius* 769. Jusqu'ici nous n'avons eu que des noms ; mais le discours d'Anchise est autre chose qu'un catalogue ; c'est un discours enflammé, excitateur d'héroïsme, qui le signale pour qu'on l'imite. Tous ces rois d'Albe, qui ne sont pas encore nés, qui ne sont que des chrysalides, étalent déjà — *ostentant* 771 — la vigueur, qui en fera de redoutables guerriers et, comme les Romains, ils pratiqueront aussi les arts de la paix ; ils portent sur la tête la couronne civique de chêne. Ils fonderont dans un pays actuellement désert les trente colonies des *Prisci Latini*, qui feront la gloire d'Albe (4) et dont Anchise mentionne huit. Les Romains du siècle d'Auguste s'intéressaient à ces anciennes villes du Latium qui avaient disparu, mais qui avaient connu jadis la puissance et la splendeur. Beaucoup s'y intéressaient par simple curiosité archéologique ; l'érudition de Virgile est toujours patriotique ; s'il en parle, c'est pour mieux faire ressortir la grandeur de Rome dont la puissance les a absorbées. Et en effet Anchise évoque immédiatement Romulus, fils de Mars, du sang d'Assaracus par sa mère Ilia et à qui Jupiter a déjà attribué le casque à double aigrette, qui est son insigne distinctif (5). C'est sous ses auspices (6) que Rome glorieuse étendra son empire jusqu'aux confins de la terre, portera son grand cœur jusqu'au ciel (7) et englobera les sept collines (8). Le couplet se termine par la comparaison avec la déesse-mère du Bérécynthe au front couronné de tours, qui parcourt sur son char les villes phrygiennes, fière de ses cent fils (9) qui sont tous des dieux. L'évocation de Cybèle n'est point mise là simplement comme un ornement poétique superbe ; elle se rattache directement à l'*Enéide*, puisqu'Énée et ses compagnons sont des Phrygiens, que plus tard Rome revendiquera le culte de la *mater Idaea* et que le transfert de ce culte sera la consécration de son origine troyenne.

Nous arrivons à la seconde partie du morceau, qui ne fait pas suite à la première, mais qui lui est parallèle. Anchise invite Énée à tourner ses regards vers un autre endroit où il verra autre chose — *hanc aspice gentem Romanosque tuos* 788 sq. —, c'est-à-dire la *gens Iulia* et des Romains qui sont proprement de sa famille, étant les descendants directs d'Iule. Que Virgile, qui met sous nos yeux la postérité entière d'Iule — *omnis Iuli Progenies* 789 sq. — n'ait

cité aucun des Iulii, qui étaient obscurs, cela est admissible ; on est pourtant étonné qu'il évoque immédiatement Auguste, sans le faire précéder de Jules César, auquel il fait ici même une allusion — *Diui genus* 792 —, et qu'il mentionnera plus loin épisodiquement 826 sqq. Auguste n'était pas jaloux du dictateur dont il se réclamait, et Virgile, *G.*, I, 466 sqq., avait dépeint sa mort comme un désastre national. Nous ignorons la raison de son silence : sans doute il a voulu concentrer sur la personne d'Auguste, espoir vivant unique de ses contemporains, toutes leurs sympathies et toute leur admiration. En tout cas, en faisant surgir Auguste immédiatement et sans précédécesseurs, il n'a pas fait un saut chronologique choquant, puisqu'il ne passe point à proprement parler de Romulus à Auguste (1), mais qu'il nous transporte du groupe des descendants de Silvius à ceux d'Ascagne et que, dans ce second groupe, il était libre de ne choisir qu'un personnage, le plus marquant. Ce second panégyrique d'Auguste offre un trait commun avec celui du Ier livre, Auguste étant dans les deux cas représenté comme le restaurateur de la paix, I, 292 sqq., et de l'âge d'or, VI, 792 sqq., mais au fond il en diffère profondément ; le premier est conçu sous l'impression récente de la victoire d'Actium et célèbre la fin des guerres civiles ; le second est inspiré par des circonstances tout autres ; Auguste s'emploie maintenant à assurer la sécurité de l'empire romain en l'agrandissant et en soumettant à son influence les peuples lointains qui menaçaient ses frontières ; il rend impuissants les Garamantes et les Indiens que Virgile ne situe pas d'une façon géographique bien exacte et qu'il place dans l'extrême sud, beaucoup plus au sud qu'ils ne l'étaient réellement (2) ; il passe de là aux peuples de l'extrême Nord-Est et montre tremblants déjà aux révélations menaçantes des dieux les Scythes et les Sarmates des bords de la mer Caspienne et de la mer d'Azow (3) ; que cela ne doive pas avoir lieu sans guerres, cela va sans dire et les héros auxquels Virgile compare Auguste ont combattu ; Hercule (4) a dompté les monstres, Bacchus est un conquérant — *uictor* 804. Toutefois, Virgile, dans l'éloge d'Auguste, n'insiste pas sur les actes militaires, et ce qu'il fait ressortir à propos d'Hercule et de Bacchus, c'est qu'ils ont parcouru énormément de pays — *Nec uero Alcides tantum telluris obiuit... Nec... Liber* (5) 802 sqq. — ; par conséquent c'est surtout sous la physionomie d'un grand voyageur qu'il présente Auguste à l'admiration et cela est en concordance avec l'époque où le passage a été écrit ; pendant la période de l'*Enéide*, ce qui caractérise l'activité d'Auguste, c'est qu'il a parcouru les différentes parties de l'empire

en y faisant des séjours prolongés d'environ trois ans, chacun alternant avec des séjours d'environ deux ans à Rome, ces voyages ayant pour but d'organiser les provinces et de soumettre des peuplades encore rebelles à la paix romaine. De 31 av. J.-C. à 29, Auguste a fait son premier voyage en Orient, de 27 à 24, son troisième voyage en Gaule et en Espagne, de 22 à 19, son second et dernier voyage en Orient ; ainsi l'éloge d'Auguste, conçu ici avec un enthousiasme débordant, avec l'élan d'une poésie grandiose, sous des couleurs mythologiques qui semblent irréelles, ne fait que traduire les faits même de l'histoire et caractérise une époque de la carrière d'Auguste.

Tout ceci n'a pas seulement pour but de mettre sous les yeux d'Énée de grands spectacles, mais, par une conclusion nette et pratique, de soutenir, d'enflammer le mâle courage dont il a fait preuve dans la réponse à la Sibylle 103 sq. Le discours d'Anchise est une exhortation ; ce sont là des exemples dont il faut s'inspirer ; il s'agit de manifester son courage par des hauts faits et de prendre hardiment, sans vaine terreur, possession de la terre d'Ausonie (1). Le morceau est rattaché non pas seulement d'une façon générale à l'action de l'*Enéide* mais spécialement à la situation actuelle d'Énée.

Le morceau forme un tout complet et parfaitement un ; il se compose de deux parties nettement distinctes et parallèles, chacune précédée d'une courte introduction qui en marque le sujet et il se termine par une conclusion qui en tire la morale et le clôt définitivement. Était-ce là que se bornait l'évocation des âmes illustres, quand Virgile a lu le VI^e^ livre à Auguste ? Nous l'ignorons. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est primitif et que les deux qui les suivent ont le caractère d'additions faites après coup, qui agrandissent, qui développent le thème, mais qui en sont des reprises à un autre point de vue, pour lui faire rendre tout ce qu'il pouvait donner. A côté de ces additions le premier ensemble subsiste bien défini, complet et ne faisant rien attendre d'autre.

808-825 + 836-853. Anchise en effet n'avait promis à Énée que de lui montrer sa double descendance italo-troyenne et exclusivement troyenne ; la première s'étant éteinte avec Romulus et la seconde ayant été présentée dans la personne d'Auguste, le dernier rejeton vivant, sa tâche était terminée. Mais Virgile a eu un repentir ; il a voulu évoquer les principaux personnages qui ont contribué à la grandeur romaine, qui n'ont pas de rapport de parenté avec Énée, mais qui sont pourtant des Énéades — *Aeneadae* VIII, 648 —, étant la postérité de ses compagnons sur la terre italienne. C'est une série de noms plus ou moins rapidement caractérisés, quelques-uns

cités tout seuls en laissant au lecteur le soin de retrouver les souvenirs qui s'y rattachent ; parfois le nom manque, mais l'intéressé est clairement désigné par ses titres de gloire ; le tout forme un résumé court, brillant, incomplet de l'histoire romaine. On a remarqué que cette revue des âmes avait de grands rapports avec la série des hommes illustres, artisans de la grandeur romaine, dont Auguste avait placé les statues avec de courtes inscriptions dans les deux portiques de son Forum, leur caractéristique par Anchise correspondant aux *tituli*. Auguste voulait faire revivre dans la conscience de ses contemporains le souvenir des grands hommes du passé ; c'est justement le but que poursuit ici Virgile (1).

Le développement est introduit comme par le simple hasard de la découverte — *Quis procul ille autem...* ? 808 — ; en réalité Virgile se guide sur l'ordre chronologique ; la série des rois de Rome fait suite à celle des rois d'Albe ; c'est la première partie du premier morceau que le second continue, la deuxième partie ne comportant pas de continuation ; Numa, le successeur direct de Romulus apparaît ; Anchise le reconnaît à sa barbe et à ses cheveux blancs (2), les ombres illustres ayant déjà — ici comme précédemment — la figure qui les distinguera sur la terre. Numa, ainsi que les rois qui suivent, est représenté conformément à la vulgate de la tradition que les Romains considéraient comme de l'histoire ; il est couronné d'olivier pacifique, tient dans ses mains des objets sacrés (3) ; c'est le législateur de Rome à ses débuts ; c'est un Sabin de Cures (4). Avec le roi pacifique contraste le roi guerrier Tullus, qui renouvellera les traditions de Romulus (5). Par les mots *cui deinde subibit* 812 et par ceux par lesquels il introduit Ancus *quem iuxta sequitur* 815, Virgile atteste qu'il suit l'ordre chronologique. Les ombres n'ont pas seulement déjà leur physionomie morale : Ancus est déjà — *Nunc quoque iam* 816 — trop sensible à la faveur populaire. On voit là une allusion à ce qu'étant petit-fils de Numa il eut l'ambition de renverser Tullus avec l'appui du peuple ; peut-être Virgile songe-t-il plutôt au fait capital de son règne, l'introduction à Rome d'une masse importante et compacte de Latins, qui restèrent en dehors de la clientèle patricienne et formèrent la plèbe, hostile à l'aristocratie ; de là la rancune des patriciens qui, à sa mort, choisirent pour roi Tarquin l'Ancien au détriment de ses enfants. On ignore pourquoi il a oublié Servius Tullius, si important pour la constitution qu'il a donnée à l'État romain, peut-être tout simplement parce qu'il a hâte de clore la période des rois ; il ne fait que mentionner les Tarquins, mais il insiste sur Brutus (6), d'abord au point de vue politique ;

il a renversé la royauté, il a été le premier consul, comme tel il a eu comme insigne les faisceaux et les haches (1) ; ensuite au point de vue sentimental il a laissé battre de verges et décapiter ses fils, qui étaient entrés dans un complot contre la liberté (2) ; la chose était devenue un thème usuel de déclamation ; elle était appréciée diversement ; tout en faisant allusion à l'opinion qui voyait là un acte de patriotisme et un effet de l'amour de la gloire (3), Virgile, par le mot *infelix* 822, paraît exprimer son propre sentiment ; il n'ose pas condamner absolument Brutus, mais il le plaint. Un simple couplet de deux vers est consacré aux guerres du IVe siècle contre les Gaulois et les Samnites ; les Decii et les Drusi sont présentés en bloc ; chronologiquement ils peuvent figurer ici ; les Decii sont une famille plébéienne qui fut célèbre par le dévouement de ses membres. P. Decius Mus sauva en 343, dans la première guerre contre les Samnites, l'armée romaine qui allait périr en s'engageant dans un défilé de montagnes. Il fut en 340, dans la guerre contre les Latins, le collègue dans le consulat de Titus Manlius Torquatus qui, en 361, avait gagné son surnom en tuant un géant gaulois. Avant la bataille du Vésuve en 340, le fils de Manlius s'étant, malgré la défense des consuls, mesuré en combat singulier contre un Latin fut, quoique vainqueur, condamné à mort par son père et exécuté. Sur le point d'engager l'action, les deux consuls étaient convenus que celui dont l'aile plierait la première se dévouerait. Ce fut Decius qui eut à s'exécuter. Le rapprochement des deux noms est donc justifié chez Virgile par le fait que ceux qui les ont portés ont été mêlés aux mêmes événements. S'il parle des Decii au pluriel, c'est que le fils de celui qui nous occupe se dévoua à son tour à la bataille de Sentinum en 295 et son petit-fils à celle d'Asculum en 279. Quant aux Drusi, il veut glorifier la famille qui a donné à Auguste sa femme Livia et ses deux beaux-fils, et s'il les nomme à cette place, c'est que le plus ancien membre de la famille qui se soit illustré passait pour avoir en 390 repris aux Gaulois Senones l'or qu'ils s'étaient fait donner au Capitole ; il peut donc les rattacher aux grands événements du IVe siècle et faire ainsi ressortir l'ancienneté de l'illustration de la famille. Camille avait en 390 fait lever le siège du Capitole par les Gaulois, les avait poursuivis et anéantis jusqu'au dernier sur la route de Gabii à 8 milles de Rome. C'était au moins la version qu'avait adoptée le patriotisme romain. Ainsi dans les v. 824-827, Virgile a constitué un groupe de grands généraux qui ont joué un rôle important dans les guerres décisives du IVe siècle, et il continue la fiction qui consiste à les faire défiler devant Énée — *Aspice Torquatum* 825.

A partir de ce moment, ce n'est plus qu'une simple énumération ; nous passons brusquement du IVe siècle au milieu du IIe. La soumission de la Grèce avait été déjà prédite au Ier livre par Jupiter ; elle revient ici dans des termes qui la rappellent (1) et elle est donnée dans les deux passages comme une revanche contre les Grecs, revanche soulignée dans les deux passages par l'introduction du nom de Mycènes, qui n'existait plus depuis longtemps, quand les Romains subjuguèrent la Grèce.

Au IIe livre, les Troyens prennent une revanche morale sur la perversité des Grecs, au IIIe, 286 sq., au moins partiellement, une revanche matérielle ; mais la grande réparation de la guerre de Troie, ce sera la conquête de la Grèce entière par les Romains, conquête prédite ici et au Ier livre, conquête complétée à la fin du VIe livre par l'affirmation de la supériorité du génie romain dominateur et organisateur de l'univers sur l'esprit grec purement artiste, lettré et scientifique. Le couplet 836-840 est à la gloire de deux grands généraux, qui ne sont pas nommés, Mummius et Paul-Émile : Mummius a pris Corinthe, il est venu sur son char de triomphe jusqu'au Capitole et il a massacré les Achéens. La ligne achéenne avait été la dernière organisation capable de défendre l'indépendance de la Grèce ; depuis longtemps la politique romaine avait consisté à lui susciter des ennemis en Grèce même et à l'affaiblir ; en 147, des commissaires envoyés de Rome en détachèrent plusieurs villes importantes ; elle fut réduite à accepter la guerre qu'elle engagea sous la conduite de son préteur Critolaos. Vaincus d'abord par Q. Caecilius, les Achéens le furent définitivement par Mummius qui, en 146, prit, incendia et saccagea Corinthe ; les autres villes de la ligue furent traitées avec dureté, la Grèce réduite en province sous le nom d'Achaïe (2). Paul-Émile a anéanti Argos, Mycènes et l'Éacide lui-même, descendant d'Achille, c'est-à-dire qu'il a remporté sur Persée en 168 la victoire de Pydna, qui a mis fin à la seconde guerre de Macédoine. On s'est étonné que Virgile lui attribue la destruction d'Argos et de Mycènes, qu'il n'a pas exécutée. La seule explication vraisemblable, c'est qu'il dramatise et exagère le fait historique suivant : avant la deuxième guerre de Macédoine, la ligue achéenne avait fait des progrès qui inquiétèrent les Romains et soumis à son autorité tout le Péloponèse. Elle resta menaçante pendant la guerre ; après leur victoire, les Romains envoyèrent deux commissaires pour en écarter le parti défavorable aux Romains et ceux-ci envoyèrent à Rome, où ils furent retenus prisonniers, plus de mille des Achéens les plus nobles et les plus en vue (3).

Le couplet qui termine l'énumération : 841-846, se distingue des précédents à plusieurs points de vue : des figures de rhétorique, interrogations, apostrophes, exclamations, lui impriment un mouvement violent et saccadé ; ce n'est qu'un simple artifice, mais qui correspond à l'état d'exaltation où se trouve Anchise ; en outre l'ordre chronologique n'est plus observé ; Anchise ne s'inspire plus de la vue des personnages suivant qu'ils se présentent à lui ; il jette rapidement et pêle-mêle les noms qui lui viennent à l'esprit et justifie la chose par la fatigue qui l'envahit — *quo tessum rapitis* ? 845. Il est écrasé par la matière et comme ébloui ; il voudrait tout dire et il ne le peut pas ; il y a là une telle floraison d'héroïsme qu'il confesse son impuissance. C'est le grand Caton, consul en 195, censeur en 184, qui depuis lors joua un rôle important jusqu'à sa vieillesse, comme général et comme homme d'État, et mourut en 149 ; c'est Cossus, sans doute celui qui remporta les secondes dépouilles opimes en 437 suivant Tite-Live et les annalistes (1), dans la guerre contre les Veiens, en tuant le Lar Tolumnius. La famille des Gracques est présentée en bloc, comme l'ont été les Decii, les Drusi — *Gracchi genus* 842 —, voisinant avec les deux Scipions (2) et le premier Africain ayant joué un rôle décisif dans la seconde guerre punique en prenant Carthage en 201 ; il est probable que le premier des Gracques auquel songe Virgile est Tib. Sempronius Gracchus, collègue en 215 dans le consulat avec Q. Fabius Maximus qui, cette année et les suivantes, collabora avec Marcellus à la défense de la Campanie et de l'Apulie, dans les campagnes du sud de l'Italie où s'épuisa Annibal après Cannes. Nous remontons plus haut dans le IIIe siècle avec C. Fabricius qui, dans l'hiver 280-279, refusa l'or de Pyrrhus, et Serranus qui reçut le consulat à la charrue, deux figures accouplées comme typiques et représentant le désintéressement et la simplicité des Romains. Parmi les Fabii, que Virgile aurait pu mentionner depuis longtemps puisqu'ils se dévouèrent à la bataille de l'Allia en 390, Anchise choisit Q. Fabius Cunctator qui nous ramène à la seconde guerre punique et qu'il évoque en empruntant un vers célèbre à Ennius (3) ; là il s'arrête.

Le second fragment de la revue des âmes illustres aboutit comme le premier à une conclusion ; le premier étant consacré spécialement à la descendance directe d'Énée, la conclusion en est spéciale et adressée formellement à Énée ; le second a une portée générale, c'est le peuple romain tout entier qui apparaît à nos yeux dans la personne de ses plus glorieux représentants ; elle est donc elle aussi générale, c'est la caractéristique de la nation romaine, considérée

maintenant non plus dans les grands hommes qu'elle a produits, mais dans le fond de sa nature et dans son génie même, et comparée à une autre nation, la nation grecque, qui n'est pas nommée mais désignée par un terme vague et dédaigneux — *alii* 847, opposé à *Romane* 851. Avec un certain dédain également — *Credo equidem* 848 —, Virgile concède aux Grecs l'excellence dans des domaines inférieurs, ceux des arts plastiques, de l'éloquence judiciaire et des sciences astronomiques. On est autorisé à croire que ce dédain est un dédain de commande, quand on songe à la place que Virgile a donnée dans l'*Enéide* aux œuvres d'art qu'il décrit avec amour (1), à la maîtrise oratoire (2) qu'il déploie personnellement et qui est une part considérable de son talent, à l'intérêt passionné qu'il a témoigné pour les recherches consacrées à l'astronomie et au système de l'univers (3). En outre, il s'est bien gardé d'attribuer aux Grecs la supériorité poétique, sans doute parce qu'il ne lui plaisait pas de confesser son infériorité. Il y a donc ici un parti-pris qui consiste à conclure le passage comme l'exigeait le sujet de l'*Enéide* ; la tâche d'Énée est, par l'apport de l'élément troyen en Italie, de rendre possible la fondation de l'empire romain ; de là la nécessité de mettre au-dessus de tout les qualités qui ont servi à constituer, à agrandir et à organiser cet empire, et c'est pourquoi Virgile met au-dessus de tout l'énergie romaine à qui revient par la volonté des destins et des dieux la fonction magnifique de diriger les peuples par son pouvoir absolu — *regere imperio populos* (4) 851 —, de leur imposer une paix bien ordonnée — *pacis... morem* 852 —, d'épargner les vaincus et de dompter ceux qui ne voudraient pas se soumettre. C'est là l'idéal même de l'impérialisme romain : la paix imposée au monde par un peuple supérieur et accompagnée d'une bonne administration ; ainsi en effet, pendant plusieurs siècles, le monde a vécu pratiquant la culture grecque sous la domination romaine. L'idéal très supérieur et largement humain des peuples se développant suivant leur génie dans la liberté respectée ne s'est pas présenté à l'esprit de Virgile ; il est resté foncièrement romain, et il a donné la formule lapidaire de l'impérialisme si funeste depuis à l'humanité.

826-835. On ne fera croire à nul homme raisonnable que Virgile a intercalé de propos délibéré César et Pompée entre Camille et Mummius. Le morceau se termine du reste par un vers inachevé, ce qui le signale comme une addition marginale qui n'était pas encore en place quand Virgile est mort. Cette place n'était même pas préparée, car il n'y a aucun endroit dans la revue des âmes où on puisse l'intercaler convenablement. Varius l'a inséré entre 826-835 parce

que c'est là qu'il l'a trouvé à la marge où il avait été jeté sans intention spéciale. La pensée qui lui a donné naissance paraît être la suivante : l'énumération des âmes illustres s'arrête brusquement un siècle et demi avant la fin de la République ; Virgile a regretté de ne pas être allé plus loin et il a rédigé le couplet sur César et Pompée, qui peut-être ne devait pas rester isolé. Ce couplet est conçu suivant le scénario de tout ce qui précède, puisqu'Anchise montre à Énée les guerriers qu'il ne nomme pas, mais qui sont nettement désignés — *paribus quas fulgere cernis in armis* 826. Il est dominé par une émotion angoissée, qui ne se retrouve pas dans le reste de l'énumération, mais qui est commandée par le sujet [1] ; Anchise y exprime avec une éloquence saisissante l'horreur virgilienne pour les guerres civiles où tant de sang romain fut versé — *quantas acies stragemque ciebunt* ! 829 — ; c'est le gendre et le beau-père qui vont en venir aux mains ; il s'emploie ardemment pour prévenir des guerres qui seront suivies de tant d'autres aussi meurtrières, aussi terribles — *Ne, pueri, ne tanta animis adsuescite bella* [2] 832. Cicéron a célébré la clémence de César après Thapsus ; mais Anchise va ici beaucoup plus loin ; César n'a épargné ses adversaires que lorsqu'ils se sont avoués vaincus ; ce dont Anchise le presse ici dans un élan magnifique, c'est de désarmer le premier ; il est donc jusqu'à un certain point coupable de ne pas l'avoir fait ; la hardiesse de cette intervention politique dépasse la réserve habituelle de Virgile, qui se borne à déplorer les guerres civiles en général ; c'est une indication que ce fragment est d'inspiration récente ; il ne figurait pas dans le VI^e^ livre lu à Auguste.

Marcellus (854-887). — Virgile a marqué nettement par le mot *mirantibus* 854 l'impression qu'il a voulu produire par l'évocation des générations romaines ; c'est pour Énée et la Sibylle, pour le lecteur surtout, un saisissement d'admiration. Hors cadre et hors rang il ajoute encore quelque chose — *addit* 854 — ; l'épisode du jeune Marcellus n'ayant pu être écrit qu'après sa mort en 23 ne faisait sûrement point partie du plan primitif du VI^e^ livre et est un morceau de circonstance. Anchise l'introduit en montrant à Énée — *aspice* 855 — M. Claudius Marcellus, qui s'était distingué en 223 dans la guerre contre les Insubres, qui avait tué leur chef Viridomarus et conquis ainsi les troisièmes dépouilles opimes à la bataille de Clastidium, qui assura la pacification du nord de l'Italie avant la deuxième guerre punique [3]. Il joua dans cette guerre le rôle le plus énergique et le plus brillant, combattant, épuisant Annibal en Campanie après

Cannes et défendant victorieusement Nola contre lui. En 216, il passa de Campanie en Sicile ; il fit le siège de Syracuse et s'en empara ; puis il revint dans le sud de l'Italie, battit encore plusieurs fois Annibal et périt enfin dans une embuscade en 208. Si, de tous ces exploits, Virgile n'a mentionné que celui qui nous paraît historiquement le moins important, en se bornant à glisser, v. 858, le mot *Poenos*, c'est à cause de la valeur symbolique que les Romains et, à ce qu'il semble, Auguste lui-même attribuaient à la prise des dépouilles opimes (1) ; c'est là ce qui avait décidé Virgile à introduire dans l'énumération précédente le nom de Cossus et les deux passages étaient sûrement dans sa pensée en rapport étroit ; en outre, cela lui donnait le moyen d'amener adroitement l'épisode du neveu d'Auguste, sans que l'adjonction de cet épisode parût arbitraire et fît disparate ; en effet, titulaire des troisièmes dépouilles opimes, Marcellus avait le droit de figurer parmi la liste des grands hommes, comme Cossus et Romulus, et c'est de lui seul qu'Anchise semble vouloir s'occuper ; mais il a près de lui un jeune homme qui, étant de sa famille, se trouve comme naturellement en sa compagnie et qui attire l'attention sympathique d'Énée ; c'est Énée qui demande qu'Anchise le lui fasse connaître : il est beau (2) ; il a des armes brillantes ; mais il est mélancolique ; il est entouré de compagnons bruyants (3) et il a cette gravité qui fait pressentir le grand homme ; mais la nuit noire entoure sa tête d'une ombre triste (4). C'est donc pour répondre à la question d'Énée qu'Anchise parle de lui et il le fait les larmes aux yeux (5), ce qui indique le ton de la courte oraison funèbre qu'il lui consacre (6). On sait quel effet d'émotion elle produisit au moment de la lecture à la famille impériale ; cet effet d'émotion, elle le retrouve auprès de tous les lecteurs du VI^e^ livre, qu'elle termine par une note de douleur déchirante, par un sanglot. Anchise commence par une déploration ; il mentionne le deuil immense causé par cette mort prématurée ; il l'attribue à la jalousie des dieux (7) ; il rappelle les funérailles solennelles faites au Champ de Mars et l'explosion de la douleur publique (8). Il arrive alors à l'éloge proprement dit et, suivant le précepte des rhéteurs à propos des jeunes gens qui n'ont pas donné leur mesure, il commence par les espérances qu'il faisait concevoir (9). Il lui reconnaît pourtant des qualités qui étaient déjà visibles chez lui, la piété, la loyauté antique, un courage invincible qui eût fait de lui un guerrier redoutable (10) ; et il ne trouve rien de mieux à dire, en souhaitant qu'il triomphe de la malignité du destin, sinon que ce sera Marcellus — *Tu Marcellus eris* 883 — ; le nom à lui

seul dit tout (1). La péroraison est simple, courte et pathétique ; elle consiste à demander des fleurs, pour les répandre à profusion sur son tombeau (2).

Ainsi la revue des héros se termine d'une façon inattendue sur une scène d'une émotion poignante, la mort d'un tout jeune homme destiné par sa haute naissance et ses grandes qualités à prendre place parmi eux et que le destin cruel en empêchera. Virgile ajoute que, pour achever la visite aux enfers, Anchise promène partout, dans les vastes plaines de l'air, Énée et la Sibylle et leur fait tout voir (3).

Derniers conseils d'Anchise. Le départ (888-901). — **15.** Virgile a nettement rattaché cette exhibition splendide en disant qu'elle a pour but d'enflammer de passion pour la gloire future (4) Énée qui vient d'aborder en Italie et qui va soutenir une guerre terrible ; il a été discrètement averti à diverses reprises de ce qu'il allait voir (5), mais la réalité a dû surpasser son attente. Il sait maintenant à quoi aboutira sa mission et quel sera l'immense et glorieux résultat de ses efforts : un grand peuple doit sortir de lui. Ainsi, bien que l'évocation des générations futures dépasse le cadre matériel de l'*Enéide*, elle lui donne en réalité sa signification profonde et nationale ; en elle-même l'action de l'*Enéide* peut paraître peu de chose ; c'est par les germes qu'elle porte en elle qu'elle devient grandiose.

Il ne reste plus à régler que quelques détails pratiques. Virgile ayant résolu de partager entre la Sibylle et Anchise la prédiction qu'au III^e^ livre Hélénus avait assignée à la Sibylle, Anchise donne à ce moment à Énée les renseignements qui lui sont nécessaires pour mener à bien la grande guerre qu'il va avoir à soutenir en Italie. Quoique, depuis l'apparition d'Anchise, la Sibylle soit devenue un personnage muet et inutile, Virgile ne l'a pas oubliée et signale çà et là sa présence (6), elle doit ici s'effacer ; elle n'a rien à voir dans l'entretien du père et du fils et elle doit ignorer le double emploi. Cet entretien du reste ne communique pas encore à Énée tout ce qu'il a besoin de savoir, puisqu'au VIII^e^ livre, 36 sqq., celui-ci ne sait pas ce qu'il doit faire et que c'est le dieu Tiberinus, qui le tire d'embarras en lui révélant la marche à suivre.

Virgile aurait pu renvoyer tout simplement Énée et la Sibylle par le chemin qu'ils avaient suivi en arrivant et qu'ils auraient refait en sens inverse. Il a préféré insérer ici une imitation homérique. Il a trouvé au chant XIX, 562 sqq. de l'*Odyssée*, la mention des deux portes des Songes et il l'a empruntée en les transformant en portes du Sommeil (7) et en laissant à Homère le calembour

par lequel celui-ci justifie la sortie des songes véridiques par la porte de corne, celle des songes vains par la porte d'ivoire (1). D'où lui est venue l'idée de faire sortir Énée et la Sibylle par l'une de ces portes, nous l'ignorons. Pourquoi a-t-il choisi la porte d'ivoire, nous l'ignorons également et peut-être n'y a-t-il aucune raison ; Énée et la Sibylle ne sont ni des *uerae umbrae* ni des *falsa insomnia* ; du moment qu'ils devaient sortir par l'une des deux portes, le choix de l'une n'était pas plus en situation que celui de l'autre. Virgile ne dit point comment il se représente ces portes ; en tout cas, ce sont des ouvertures de l'Élysée sur le monde extérieur, comme celle par laquelle Allectô sort des enfers, VII, 324 sq. et y rentre (2).

Énée a pénétré dans les enfers avant le lever du soleil ; au v. 535 sq. il est midi, peut-être un peu passé ; l'heure de la sortie n'est pas indiquée ; il va rejoindre ses compagnons, lève l'ancre et arrive à Caieta (3) ; il se peut que ce soit dans la même journée ; il se peut aussi qu'il s'agisse d'une navigation nocturne, comme, au début du VII^e^ livre, celle de Caieta à l'embouchure du Tibre.

Conclusion. — 16. Le VI^e^ livre est complexe ; il est formé de trois parties qui n'ont point entre elles de rapport naturel et que Virgile a réunies artificiellement, la consultation de la Sibylle, la mort de Misenus, la descente aux enfers. Ni la consultation de la Sibylle, qui est un chaînon dans la série des oracles destinés à guider les Troyens, ni l'épisode purement étiologique de Misenus ne sont connexes à la descente aux enfers ; Virgile les y a adroitement rattachés en faisant de la Sibylle une prêtresse d'Hécate préposée à la surveillance des bois de l'Averne et en aménageant les préparatifs des funérailles de Misenus en une occasion de la découverte du rameau d'or. Il a assuré plus étroitement l'unité par la subordination de l'ensemble à l'action de l'*Enéide* ; dès le III^e^ livre, Énée est prévenu qu'aussitôt arrivé à Cumes il aura à demander à la Sibylle l'oracle qui lui fera connaître ce qui l'attend en Italie ; le cap Misène reçoit son nom parce que là périt un compagnon et un ami d'Énée dont la perte le remplit de douleur ; ce qui suit n'est pas une description des enfers, mais de ce qu'y voit Énée, ce qui est bien différent ; il y rencontre des êtres qu'il a connus sur la terre et qui ont joué d'une façon ou d'une autre un rôle dans sa vie, Palinure, Didon, Déiphobe. Enfin il revoit une dernière fois son père, si intimement associé à ses travaux et à ses espérances ; cette entrevue satisfait une dernière fois sa tendresse et lui facilite l'exécution de la tâche à laquelle Anchise ne peut plus prendre une part directe, en même temps que le défilé des âmes enflamme son courage et l'éclaire sur

les résultats lointains mais extraordinairement grands de sa mission divine. Quant au coloris, il n'est naturellement pas uniforme ; la consultation de la Sibylle ne prépare pas la vision des enfers ; elle a pourtant quelque chose d'étrange et qui dépasse la nature ; la communication de l'avenir par la divinité au moyen d'un organisme humain est une opération formidable dans laquelle l'intermédiaire se débat et se révolte jusqu'à ce qu'il soit définitivement vaincu ; la violence avec laquelle le dieu prend possession de lui et le transfigure est un spectacle effrayant et le mugissement de l'oracle sortant des profondeurs de la terre glace et terrifie ceux qui l'entendent. La mort de Misenus est une préparation directe aux impressions que nous apporteront les régions infernales : la douleur ressentie et exprimée, les gémissements, l'aspect d'un cadavre et d'un bûcher ouvrent l'âme à la tristesse, et c'est sans doute pour signaler le caractère préliminaire de la scène que le premier épouvantail placé par Virgile au vestibule des enfers est le Deuil, *Luctus*. Quant aux sacrifices offerts à l'entrée même de l'Averne, qui s'accomplissent sanglants dans la nuit et qui finalement sont accompagnés des hurlements des chiens d'Hécate et du tremblement de toute la nature, leur physionomie fantastique et lugubre a quelque chose qui ébranle la raison.

L'impression que causent les enfers est en fonction d'un certain nombre de dominantes exprimées par des répétitions de mots qui sont comme des coups frappés sur l'imagination du lecteur ; le tableau se fait ainsi peu à peu et s'impose à lui, au lieu d'être présenté d'avance et d'ensemble, mais il s'impose par des traits ineffaçables. Les enfers sont une continuité de sombres forêts qui s'étendent à l'infini et dans lesquelles on avance avec angoisse ; on y rencontre des fleuves boueux, livides ou roulant des flammes ; l'impression est celle des bois et des eaux, c'est-à-dire de quelque chose de confus, de chaotique, sans traits arrêtés. Cette nature imprécise de lignes est plongée dans la nuit, non pas la nuit totale puisqu'on s'y guide et qu'on y distingue des personnages, mais une sorte de crépuscule épais. Plus de couleurs ; c'est une uniformité blafarde, c'est le noir, répugnant, effroyable ; et tout cela est très grand ; tout ce qu'on aperçoit est gigantesque, d'une énormité farouche, qui confine à l'informe. Ce qui avive cette sensation du colossal, c'est le vide, l'irréel ; on n'a autour de soi que des ombres sans consistance, des formes sans matière et cela est cauchemaresque. On erre dans un silence accablant, rompu çà et là par des bruits plaintifs, le vagissement de milliers d'enfants, ou terrifiants, les triples aboiements de Cerbère,

les grincements menaçants qui sortent du Tartare. Tout cela est pesant pour l'âme ; ce qui l'est davantage, c'est la tristesse qui règne partout, la désolation profonde et irrémédiable ; on n'aperçoit que des malheureux, âmes en peine qui se précipitent vers le Styx et qui ne sont pas sûres de le franchir, tel Palinure, enfants qui pleurent pour l'éternité, infortunés condamnés à mort injustement, suicidés désespérés, victimes de l'amour comme Didon, guerriers affreusement blessés comme Déiphobe, suppliciés du Tartare qui regrettent d'avoir violé la justice et offensé les dieux. C'est la misère humaine dans ce qu'elle a de plus déplorable.

Si la visite d'Énée commence et se prolonge dans l'obscurité lourde, elle se termine dans la clarté radieuse. Il y a aussi des bois dans l'Élysée, mais ils sont riants et agréables ; il y a des eaux, mais elles sont fraîches et arrosent de verts gazons ; ici, l'œil suit avec plaisir les pentes douces des collines ou l'étendue reposante des prairies ; au lieu du silence, le calme animé par la musique et le chant ; enfin la lumière éclatante qui est une joie.

Le VI^e^ livre, un des plus beaux de l'*Enéide*, vaut par la poésie pittoresque et émotive ; il n'a pas de valeur philosophique ; il n'est ni nouveau, ni cohérent, et c'est faire un contre-sens total que d'y chercher sur la vie d'outre-tombe des idées qui s'accordent et qui se tiennent. Il y a de l'au-delà trois représentations exclusives l'une de l'autre ; d'après la première, la vie des morts est la prolongation exacte de celle des vivants, mais vidée de toute réalité, triste et pénible, si on envisage ce vide, agréable, si l'on considère que cette apparence est dépourvue de tout souci et de toute douleur ; d'après la seconde, les morts sont soumis à un jugement et, selon leur moralité, ils sont condamnés ou punis ; si Virgile a insisté sur la rigueur des châtiments, il s'est contenté de ceux que lui fournissait la mythologie ; quant aux récompenses, il n'en a pas imaginé d'autres que le séjour dans l'Élysée et la continuation de l'existence antérieure avec des conditions particulièrement plaisantes et suaves. Suivant la dernière, les âmes sont traitées comme des malades et purifiées des souillures que leur a infligées le contact du corps ; ramenées à leur état primitif, elles aspirent à une vie nouvelle et recommencent l'existence. Virgile n'a fait aucun effort pour ramener à l'unité ces trois conceptions et il a eu raison, car cela est impossible. Il aime la philosophie, sans avoir le véritable esprit philosophique et c'est en cela qu'il diffère profondément de Lucrèce. C'est un dilettante ; il emprunte aux divers systèmes des pensées élevées et larges, qu'il traduit en beaux vers ; il ne se fait pas l'apôtre exclusif de l'un d'entre

eux considéré comme l'expression de la vérité totale tandis que les autres ne sont qu'erreur et d'autre part il ne tente pas de concilier ; il juxtapose.

Énée nous apparaît dans le VIe livre comme doué des bonnes qualités que nous avons coutume de louer en lui. Il est le chef consciencieux et diligent, qui fait avec ardeur et sans épargner sa peine tout ce qu'il a à faire. Il sait qu'il doit consulter la Sibylle ; toute besogne cessante, il la consulte ; il exécute avec empressement ses prescriptions, ensevelit Misenus, cherche le rameau d'or, accomplit les sacrifices prescrits. Il est bon et compatissant, pleure Misenus, son compagnon et son ami, plaint Palinure et Déiphobe, verse sur Didon morte les pleurs qu'elle n'a pu lui arracher vivante, et tente, maladroitement du reste, de se réconcilier avec elle ; en fils dévoué, il affronte une aventure extraordinaire pour embrasser son père une dernière fois. A vrai dire, il n'a pas à faire preuve d'initiative, puisqu'il est guidé ; mais ce n'est point un automate qu'on promène ; les spectacles effrayants ou douloureux auxquels il assiste ne frappent pas seulement ses yeux mais remuent son âme ; il n'est point passif ; il veut comprendre, savoir, il interroge sans cesse et éprouve de fortes émotions ; ce qui est intéressant pour nous ce ne sont pas seulement les enfers, c'est l'impression qu'ils font sur Énée. Il n'a pas à déployer de courage matériel, puisqu'il n'a affaire qu'à des ombres qui n'ont de terrible que l'apparence. Il faut pourtant une certaine force morale pour se plonger dans les ténèbres infernales peuplées de visions cauchemaresques. Il faut noter d'ailleurs que c'est dans ce livre qu'il se transforme et se prépare à être le guerrier vaillant de la seconde partie de l'*Enéide*. Nous l'avons vu jusqu'ici un peu mou, médiocrement enthousiaste de sa mission, facilement découragé, manquant même de foi dans sa destinée. Au début du VIe livre il déclare qu'il est résolu à s'employer énergiquement et à la fin il reçoit une leçon d'héroïsme qui le transfigure. Il est prêt pour d'autres épreuves que les combats incertains et sans espoir qu'il a livrés dans l'ombre de la dernière nuit de Troie ; il va se battre au grand jour pour une grande cause et pour permettre aux héros entrevus de remplir à leur tour leur glorieuse destinée.

Le VIe livre est le noble couronnement de la part considérable prise par Anchise à l'action de l'*Enéide* ; désormais il n'apparaîtra plus qu'à l'état de souvenir et dans de courtes allusions. Une des choses les plus importantes et difficiles accomplies par Énée au IIe livre a été le sauvetage de son père : au IIIe livre Anchise, de concert avec son fils, déploie toute son ardeur pour diriger l'expédition

et la faire réussir ; il y met toute son activité ; au Ve, il a reçu sa récompense puisqu'il a pris rang parmi les demi-dieux ; on le comble d'hommages, on lui dédie un culte et il vient chercher Énée pour lui donner les conseils suprêmes ; au VIe livre, il doit renoncer à agir directement sur les choses terrestres ; mais il éprouve et il témoigne pour le succès de l'expédition d'Énée et pour l'avenir illustre de sa race un intérêt passionné, qui le rend très sympathique et très touchant.

Au moment où Virgile a lu le VIe livre à Auguste, ce livre était achevé. Il contenait pourtant encore quelques contradictions de détail, sans que nous sachions si elles le préoccupaient et s'il avait l'intention de les faire disparaître. Depuis, Virgile a remanié la fin de son Ve livre et ce remaniement lui imposait une retouche de l'épisode de Palinure qui est encore dans sa forme primitive et qu'il n'a pas eu le temps de mettre au point. Il n'a pas du reste cessé de retravailler son VIe livre et un certain nombre d'additions marginales témoignent des corrections qu'il voulait y apporter. A la prédiction de la Sibylle il a ajouté une allusion à Lavinia, dont il a jugé à propos à la réflexion de laisser entrevoir le rôle, 93 sq. Il a pensé qu'il était bon que, pour obtenir la faveur de pénétrer dans les enfers, Énée s'autorisât des précédents, et il a ajouté 119-123. Il a voulu adoucir ce qu'il y avait d'inhumain dans l'exclusion définitive des enfers des morts non-ensevelis et il a ajouté 329-330. Il est possible que primitivement la description du Tartare fût purement mythologique et se terminât par l'exemple moralisateur de Phlégyas ; en tout cas l'un des couplets sur les coupables de droit commun, 621-623 paraît bien avoir été encore à la marge au moment de la mort de Virgile. 743-744 ont été ajoutés, parce que sans eux la présence d'Anchise dans l'Élysée était inexplicable, mais ils n'ont pas été fondus avec le contexte. Le fragment pathétique sur les guerres civiles entre César et Pompée provient évidemment d'une inspiration isolée et magnifique de Virgile, mais il n'avait pas encore trouvé sa place. En somme, lorsque Virgile est mort, le VIe livre possédait depuis longtemps sa physionomie d'ensemble définitive ; il ne s'agissait plus que d'y adapter quelques courts morceaux issus d'inspirations postérieures.

NOTES DU CHAPITRE VII

P. 429. (1) 1 Sic fatur lacrimans, on rapproche *Il.*, I, 357 Ὣς φάτο δακρυχέων, où il s'agit d'Achille après son invocation à Thétis ; le rapprochement vaut pour le rapport de mots ; en ce qui concerne la forme initiale du livre, *Od.*, XIII, 1 commence par Ὣς ἔφαθ', *Il.*, VII, 1 par Ὡς εἰπών, cf. *Od.*, VII, 1, Ὣς ὁ μὲν ἔνθ' ἠρᾶτο... — (2) V, 868 ipse ratem... rexit, le navire avait deux gouvernails conjugués, un de chaque bord ; l'un manquant, on pouvait à la rigueur diriger le navire avec l'autre ; il ne faut pas oublier du reste que Neptune surveille et facilite la navigation ; immittere habenas VI, 1, c'est proprement lancer un cheval au galop, cf. XI, 889 immissis... frenis ; or le navire d'Énée est le navire de tête sur lequel les autres règlent leur marche ; celui-ci flottant au hasard — fluitantem V, 867 —, ils diminuent la vitesse ou stoppent ; Énée lui imprimant une marche rapide, ils accélèrent eux aussi leur allure ; c'est là le sens de classi immittit habenas ; le gouvernail antique était une grande rame ; si l'on tient la barre de façon que son plan soit parallèle à celui de l'axe du navire, le navire a toute sa vitesse ; c'est la manœuvre que fait Énée ; si on lâche la barre, le gouvernail prend une position qui arrête ou fait tourner sur lui-même le navire. — (3) 3 sqq. Les navires à éperons accostent nécessairement par l'arrière ; il y a ici deux manœuvres d'ensemble : 1re manœuvre, on vire de bord pour présenter l'avant à la haute mer ; 2e manœuvre, on s'aligne le long du rivage ; entre temps chaque capitaine a jeté l'ancre, sur laquelle il se hâlera ; il faut donc lire : Obuertunt pelago proras — tum dente tenaci Ancora fundabat naues — et litora curuae Praetexunt puppes ; *et* relie les deux verbes au présent, l'imparfait dépeint l'opération intermédiaire laissée à l'initiative de chaque capitaine, le jet de l'ancre. — (4) 6 sqq. Le premier acte étant de faire jaillir l'étincelle pour allumer le feu nécessaire à des gens qui vont camper, ce qui suit doit se rapporter aux mêmes besoins ; ce n'est donc pas par pure curiosité qu'on s'élance dans les forêts, mais pour y trouver du bois, et si l'on montre les cours d'eau qu'on découvre — monstrat 8 —, c'est pour qu'on sache où puiser l'eau ; que Virgile ait voulu rappeler le débarquement en Libye, c'est ce que prouve le rapprochement de VI, 6 sq. quaerit pars semina flammae Abstrusa in uenis *silicis* et I, 174 Ac primum *silici* scintillam excudit Achates ; les deux vers proviennent du reste de *G.*, I, 135 Et silicis uenis abstrusum excuderet ignem, qui est intéressant pour la façon dont Virgile s'imite lui-même, ayant fourni au premier abstrusa in silicis et au second excudit. — (5) 9, cf. Serv., I, 180. — (6) 9 Altus Apollo se retrouve X, 875. — (7) 11 immanis, qui signifie l'énormité farouche, est

répété 11 fois dans les 674 premiers vers du VI^e livre, antrum immane 11, immania templa 19, immanis... uates 77 sq., spelunca... immanis 237, Cerberus... immanis 417, immania terga, en parlant de Cerbère 422, immanis... Hydra 576 sq., immania corpora, en parlant des Aloïdes 582, immani turbine 594, immanis uoltur 597, immane nefas 624 ; c'est donc une des impressions dominantes que Virgile entend nous imposer. — (8) 10 horrendae... Sibyllae, 99 horrendas... ambages ; il a voulu donner à la Sibylle un aspect effroyable, lorsqu'elle prophétise ; le mot est employé ailleurs dans le VI^e livre comme une dominante : 288 horrendum stridens, 298 portitor... horrendus, 327 ripas... horrendas, 86 horrida bella. — (9) 13 Le pluriel subeunt nous apprend Κατὰ τὸ στιωπώμενον qu'Énée n'est pas seul, cf. 34 perlegerent ; 34 nous apprend qu'il est accompagné d'Achatès ; il a d'autres compagnons, uiri 41, ce sont eux qui accomplissent le sacrifice prescrit par la Sibylle, Teucros 41, Teucris 54 ; puis ces compagnons anonymes disparaissent, sans doute parce qu'on n'a plus besoin d'eux, et Enée revient avec le seul Achatès 158 sq. — (10) Les Triuiae lucos sont identiques aux lucis Auernis 119 et 564 ; autour du lac Averne, s'étendant jusqu'à Cumes, est une immense forêt, que Virgile connaissait sûrement pour l'avoir parcourue et qu'il prolonge dans le monde souterrain ; toute l'action du VI^e livre se passe dans des bois vastes et profonds : 7 sq. pars densa ferarum Tecta rapit siluas, 131 tenent media omnia siluae, 138 sq. hunc tegit omnis Lucus, 179 Itur in antiquam siluam, 186 Aspectans siluam immensam, 188 nemore in tanto, 195 in lucos, 205 siluis, 238 nemorumque tenebris, 256 sq. iuga coepta moueri Siluarum, 259 totoque absistite luco, 271 Est iter in siluis, 309 Quam multa in silvis..., 386 Per tacitum nemus ire, 443 sq. myrtea circum Silva tegit, 451 Errabat silua in magna, 472 sq. refugit In nemus umbriferum ; les comparaisons elles-mêmes sont empruntées aux forêts. L'Élysée lui aussi est un endroit boisé, mais naturellement ce sont des bois d'aspect riant : 638 sq. amoena uirecta Fortunatorum nemorum, 658 Inter odoratum lauri nemus, 673 lucis habitamus opacis, 704 seclusum nemus et uirgulta sonantia silvae.

P. 430. (1) 15 Praepetibus pinnis, le mot, sur le sens duquel les anciens n'étaient pas d'accord, A.-Gelle, VII (VI), VI, paraît signifier « qui vole franchement en avant », d'où, dans la langue des augures, « d'un vol favorable ». — (2) Serv. 14 Daedalus... primo Sardiniam, ut dicit Sallustius, post delatus est Cumas. — (3) 19 Remigium alarum est préparé par enauit 16, qui se trouve déjà dans Lucr., III, 590 : quam prolapsa foras enaret in aeris auras. — (4) 32 in auro, il s'agit naturellement de bronze doré, Virgile ennoblit, I, 640 sq. caelataque in auro Fortia facta patrum, il s'agit de coupes d'or. — (5) 20 In foribus... Virgile reprend ce qu'il avait imaginé pour le temple fictif de *G.*, III, 26 sq. In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto Gangaridum faciam, où il s'agit de sculptures chryséléphantines. — (6) 20 letum Androgeo ; d'après Pausanias, I, 27, 10, Androgéos, fils de Minos et de Pasiphaé, étant venu à Athènes, triompha aux Panathénées, de tous ses concurrents ; Aegeus l'envoya combattre le taureau de Marathon et il succomba ; d'après d'autres, il fut assassiné par ses concurrents ; le tum montre que c'est cette version, plus dramatique, que Virgile adopte. — (7) 21 septena, la vulgate disait sept jeunes gens et sept jeunes filles.

P. 431. (1) 24 sq. Ce sont ces préparatifs immédiats qui sont figurés sur des peintures de Pompéï, sur le sarcophage du Louvre, salle des Saisons 2239, sur une urne de marbre du Museo Nazionale à Rome, *Rev. Archéol.*, 33 (1898), p. 13 sq., pl. 10 ; un art, qui voulait observer quelque convenance, ne pouvait guère aller plus loin. — (2) 25 sq. La scène est ainsi figurée sur divers reliefs étrusques, Körte, *Ril.*, II, 1, pl. 28, 3, 29, 5, 30, 6. — (3) Strab. V, IV, 5 ἐμύθεον δ' οἱ πρὸ ἡμῶν ἐν τῷ Ἀόρνῳ τὰ περὶ τὴν νέκυιαν τὴν Ὁμερικήν· καὶ δὴ καὶ νεκυομαντεῖον ἱστοροῦσιν ἐνταῦθα γενέσθαι καὶ Ὀδυσσέα εἰς τοῦτ' ἀφικέσθαι. Diod.-Sic., IV, XXII sqq. ... περὶ τὴν Ἄορνον ὀνομαζομένην λίμνην, ἱερὰν δὲ Περσεφόνης νομιζομένην... Μυθολογοῦσι δὲ τὸ μὲν παλαιὸν γεγενῆσθαι νεκυομαντεῖον πρὸς αὐτῇ, ὃ τοῖς ὕστερον χρόνοις καταλελύσθαι φασίν. — (4) Cic., *Tusc.*, I, 16, 37, inde in uicinia nostra Auerni lacus, Vnde animae excitantur obscura umbra opertae ex ostio Altae Acheruntis, salso sanguine, imagines mortuorum.

P. 432. (1) 34 praemissus Achates, I, 644, praemittit Achaten, c'est Achatès qui est l'homme de confiance chargé des commissions importantes. — (2) 40 sq. Il serait pédant et puéril de demander comment Énée a justement sous la main les victimes nécessaires ; Virgile ne se préoccupe pas anxieusement de ces menues réalités. — (3) 42 latus ingens rupis, par la répétition du mot ingens, comme par celle du mot immanis, Virgile nous impose l'impression du colossal, 81 Ostia... ingentia, 182 ingentes... ornos, 215 Ingentem... pyram, 222 ingenti... feretro, 232 ingenti mole — dans ces quatre derniers cas en parlant des funérailles de Misenus —, 283 Vlmus opaca, ingens, 400 ingens ianitor, 417 Cerberus... ingens, 423 ingens — en parlant de Cerbère —, 426 uagitus... ingens, 491 Ingenti... metu, 552 Porta aduersa, ingens, 616 Saxum ingens, 868 ingentem luctum ; sans rapport avec le sujet du livre, 64 sq. ingens Gloria Dardaniae, 413 Ingentem Aenean, 518 sq. flammam... Ingentem. — (4) 43 Ostia centum, 81 ostia... ingentia centum, identiques avec fores 47, magna ora domus 53. — (5) 45 Ventum erat ad limen, le mot est important, les profanes ne franchissaient pas le seuil ; aussi lisons-nous : 115 tua limina adirem, 151 nostroque in limine pendes. — (6) 49 rabie fera corda tument, 80 Os rabidum fera corda domans, 102 rabida ora, 100 furenti, 102 furor, dans Plut., *de Pyth.*, or., 6, elle prophétise μαινομένῳ στόματι. — (7) 54 sq. Gelidus Teucris per dura cucurrit Ossa tremor, locution fixée sans doute archaïque, cf. II, 120, XII, 447, VIII, 389, XII, 65. — (8) 55 pectore ab imo employé dans le même sens par Lucr., III, 57, Catulle, LXIV, 198. — (9) 56 Phoebe, grauis Troiae semper miserate labores, même mécanisme de l'hexamètre que I, 597 : O sola infandos Troiae miserata labores.

P. 433. (1) 57 sq. paraît inspiré directement de la prédiction d'Hector mourant, *Il.*, XXII, 359 sq. Ἤματι τῷ ὅτε κέν σε Πάρις καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων Ἐσθλὸν ἐόντ' ὀλέσωσιν. — (2) 58 sqq. Ce sont en effet des oracles et des prédictions, c'est-à-dire Apollon, puisque directement ou indirectement toute prophétie émane de lui, qui ont guidé Énée dans les pérégrinations du IIIe livre ; mais dans la rédaction actuelle de l'*Enéide*, Apollon n'est pour rien dans l'arrivée des Troyens en Libye ; de même l'oracle d'Apollon Grynéen et les Lyciae sortes mentionnés IV, 345 sq., l'oracle qui a promis que Palinure atteindrait l'Italie, ne renvoient à rien dans l'*Enéide*

telle que nous la possédons ; cela fait quatre passages concernant Apollon qui restent tout à fait en l'air ; d'où la vraisemblance que Virgile projetait de donner à Apollon, dans le IVe livre remanié, plus d'importance qu'il ne lui en avait attribué primitivement. — (3) 64 Dique deaeque omnes se trouve déjà *G.*, I, 21, formule fixée. — (4) 64 sq. quibus obstitit Ilium et ingens Gloria Dardaniae, II, 325 sq., fuit Ilium et ingens Gloria Teucrorum, passage de rappel et de concordance ; c'est une dominante chez Virgile, que la mention de la puissance passée de Troie. — (5) 69 solido de marmore templum, on trouve déjà templum de marmore *G.*, III, 13.

P. 434. (1) 76 Ipsa canas, 99 canit, la prédiction de la Sibylle est une mélopée. — (2) 76 finem dedit ore loquendi, pléonasme archaïque, Lucil., cité par Nonius, p. 158, 9 : Haec ubi dicta dedit, finem dedit ore loquendi, cf. 247 voce uocans Hecaten.

P. 435. (1) 84 sq. in regna Lauini Dardanidae uenient est la réponse directe à 66 sq. : non indebita posco Regna meis fatis. — (2) 86 horrida bella se retrouve VII, 41, avec l'intention de rappeler textuellement la prophétie de la Sibylle. — (3) 88 sq. Le rappel du Xanthe et du Simoïs, distingués ici du Tibre, ne correspond à rien dans les six derniers livres et montre que ces derniers livres n'étaient pas encore rédigés, quand Virgile écrivait ceci ; Dorica castra se trouve déjà II, 27, où il désigne très improprement le camp des Achéens. — (4) 89 sq. L'identification de Turnus avec Achille souligne l'intention, très nette dans ce passage, d'assimiler la guerre que vont avoir à soutenir les Troyens avec une nouvelle guerre de Troie ; elle est très forcée ; en réalité Turnus, qui défend sa fiancée, ne joue pas le même rôle qu'Achille qui vient réclamer Hélène, avec laquelle il n'a aucun rapport ; elle n'est pas très heureuse, puisqu'elle réduit Énée au rôle de Pâris, ce dont s'emparent du reste ses ennemis à plusieurs reprises ; le rapprochement est de plus inexact, Pâris ayant enlevé Hélène sans aucun droit, tandis que Lavinia est assignée à Énée par le destin. — (5) 91 in rebus egenis, X, 367, unum quod restat rebus egenis, locution fixée. — (6) 92-93, dont le second est inachevé, pourraient manquer sans inconvénient et interrompent la suite des idées ; l'exhortation : Tu ne cede malis vient naturellement après l'énumération des mala 86-92, dont la cause n'a rien à faire ici. C'est une addition marginale. Énée a été prévenu par Créuse, II, 783 sq., qu'une épouse de sang royal l'attendait sur les bords du Tibre ; mais c'est une chose dont il n'a plus été question ; Virgile en se relisant a pensé qu'il était bon de renouveler ici cette annonce sous une forme énigmatique. — (7) 96 Quam est la leçon autorisée, mais paraissait tellement s'imposer après le comparatif, qu'il faut y voir une correction arbitraire de qua primitif. — (8) 96 sq. uia prima salutis... pandetur, analogue comme style à II, 387 sq. : qua prima... fortuna salutis Monstrat iter. — (9) 51 uota est ajouté, Hélénus ne pouvait pas faire prévoir l'adoption par les Romains des oracles sibyllins et la création du collège des XV uiri sacris faciundis ; il n'est pas vraisemblable que Virgile y pensât déjà lors de la rédaction du IIIe livre.

P. 437. (1) 109 sq. On s'est étonné qu'après qu'Anchise avait dit formellement à Énée que la Sibylle le guiderait, huc casta Sibylla Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet, V, 735 sq., et bien que Virgile

se réfère directement à ce passage, VI, 153 : Duc nigras pecudes, Énée demande seulement à la Sibylle de lui enseigner le chemin et de lui ouvrir les portes sacrées ; il est certain qu'il y a là une petite inconséquence de rédaction, dûe à la composition fragmentaire.

P. 438. (1) 110. Si l'on se reporte à II, 734, on voit que Mille sequentia tela est légèrement exagéré ; mais il s'agit ici d'un plaidoyer pathétique ; à sacra ostia pandas correspondent 126 sq. ; Énée parle comme quelqu'un qui ignore les choses ; la Sibylle lui répond que ce n'est pas d'entrer dans les enfers qui est malaisé. — (2) Serv. 112 voit sans doute à bon droit dans Ille meum comitatus iter un passage de rappel et de concordance avec II, 704 nec... tibi comes ire recuso. — (3) 112 Maria omnia se trouve déjà à la même place de l'hexamètre I, 524. — (4) 114 Inualidus semble faire allusion à II, 647 sqq., mais dans le III^e^ livre il n'est pas question qu'Anchise soit impotent. — (5) 117 potes namque omnia est la traduction de δύνασαι γάρ, *Il.*, I, 393, *Od.*, V, 25 et *passim*. — (6) 117 sq. nec te Nequiquam lucis Hecate praefecit Auernis est répété presque textuellement 564 Sed me cum lucis Hecate praefecit Auernis ; il est bien évident que les luci Auerni sont ceux qui s'étendent sous la terre comme ceux qui entourent le lac Averne ; ceux-ci même peuvent être considérés comme un simple prolongement des premiers, comme le lac Averne est un prolongement des eaux de l'Achéron, Acheronte refuso 107. — (7) 119-123 soulèvent des objections : 119 Si potuit, etc., ne se rattache à rien et ne peut être relié que très arbitrairement à Miserere 117 pardessus potes namque... Auernis ; la mention de Thésée 122 suppose que celui-ci est ressorti des enfers ; or, 617 sq. il y est resté ; l'exemple de Thésée et d'Hercule est du reste fort mal choisi pour amadouer les divinités infernales, cf. 392 sqq. ; dans la réponse de la Sibylle, pauci... Dis geniti potuere 129 sqq. est l'annonce d'une difficulté ; or, cette difficulté est résolue pour Énée, du moment qu'il dit 123 et mi genus ab Ioue summo. Il résulte de tout cela que ces vers doivent être une addition marginale postérieure au contexte. Virgile a vu là l'occasion d'ajouter un argument fondé sur des précédents mythologiques, genre de raisonnement fréquent chez les poètes classiques ; mais surtout c'est un avertissement littéraire par lequel Virgile se prévaut de la connaissance des descentes aux enfers antérieures à celles d'Énée ; il s'était documenté par la lecture de ses prédécesseurs ; ce sont ces études qui lui ont fourni au IV^e^ livre des *Géorgiques* l'épisode d'Orphée, peut-être d'assez peu antérieure au VI^e^ livre de l'*Enéide*. — (8) 123 et mi genus ab Joue summo, I, 380 et genus ab Joue summo, reproduction d'une fin d'hexamètre toute faite. — (9) 124 Talibus orabat dictis arasque tenebat reproduit mécaniquement IV, 219 : Talibus orantem dictis arasque tenentem. — (10) 127 patet atri ianua Ditis, tout ce qui se rapporte aux choses infernales est noir, c'est une dominante : 132 Cocytosque sinu labens circum uenit atro, 215 frondibus atris, 240 sq. atris Faucibus, 249 atri uelleris aquam, 429 atra dies, 576 atris immanis hiatibus Hydra, 602 atra silex, 866 uox atra caput tristi circumuolat umbra, 134 sq. nigra... Tartara, 153 nigras pecudes, 238 lacu nigro. — (11) 133 Quod si tantus amor... II, 10 Sed si tantus amor..., locution fixée. — (12) 134 sq. Bis Stygios innare lacus, bis nigra uidere Tartara n'est du reste qu'une imitation ornée d'*Od.*, XII, 21 sq. Σχέτλιοι, οἳ ζώοντες ὑπὸ λθετε δῶμ' Ἄϊδος, Δισθανέες,

ὅτε τ' ἄλλοι ἅπαξ θνήσκουσ' ἄνθρωποι, imitation faite pour la forme plutôt que pour le fond ; 135 et insano iuuat indulgere labori reproduit le mécanisme II, 776 Quid tantum insano iuuat indulgere dolori ? — (13) 153 Duc nigras pecudes rattache étroitement le passage à V, 375 sq. huc casta Sibylla Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet.

P. 440. (1) 160 uario sermone se retrouve I, 748, VIII, 309, locution fixée. — (2) 162 in litore sicco, le corps a donc été repêché, ceci κατὰ τὸ σιωπώμενον. — (3) Virgile ne dit pas de quel Aeolus il descend. Il n'est guère probable qu'il veuille le rattacher au célèbre Αἴολος mythologique, fils d'Hellen et de la nymphe Orcéis, petit-fils de Deukalion, père de sept fils dont quelques-uns sont très importants dans la mythologie, Kréthée, Sisyphos, Athamas, Salmoneus, etc., et de cinq filles. Le Creteus tué IX, 774, n'est sûrement pas le Kretheus, fils de Αἴολος; en revanche dans le même vers figure un Clytius, Aeolides comme Misenus. Un Aeolus de Lyrnesos, compagnon d'Énée, est tué XII, 542 sqq. On peut en faire le père de Misenus et de Clytius ; mais le patronymique ne paraît parfois être pour Virgile qu'un moyen d'ennoblir un héros, sans qu'il ait de signification bien précise ; Misenus figure déjà comme trompette III, 239 sq. ; d'où la vraisemblance que Virgile songeait déjà au récit étiologique inséré au VI^e^ livre. — (4) 166, les rameurs de Mnestheus sont également qualifiés V, 190, d'Hectorei socii ; c'est toujours le même motif, fréquent dans l'*Enéide*, qui consiste à rappeler Hector et à rattacher à lui les Troyens. — (5) 167 pugnas... obibat, Lucr., IV, 968 proelia obire ; le lituus était la trompette de la cavalerie, la tuba celle de l'infanterie ; Virgile paraît se soucier peu de la distinction puisque 167 il donne à Misenus un lituus et que 233 il fait planter sur son tombeau une tuba. — (6) 170, c'est toujours la préoccupation de faire d'Énée au moins l'égal d'Hector ; XI, 291 sq., il ne lui est pas inférieur en bravoure et il l'emporte sur lui par la piété ; en réalité, dans l'*Iliade*, Énée n'est pas un guerrier de la classe d'Hector ; Virgile pouvait pourtant s'autoriser de V, 467 sq. κεῖται ἀνὴρ ὅν τ' ἶσον ἐτίομεν Ἕκτορι δίῳ Αἰνείας υἱὸς μεγαλήτορος Ἀγχίσαο et XVII, 513 Ἕκτωρ Αἰνείας θ' οἳ Τρώων εἰσὶν ἄριστοι. — (7) 172 Demens est une de ces interventions dans le récit par lesquelles Virgile introduit son sentiment personnel, ici à l'imitation du νήπιος homérique, *Il.*, II, 38 et *pass.* ; demens se retrouve VI, 590, également pour condamner une impiété ; 173 si credere dignum est n'a pas seulement pour but de signaler que c'est une légende, mais de s'étonner de la cruauté d'un dieu contre un mortel. — (8) 176 Praecipue pius Aeneas se trouve déjà I, 220, où il s'agit de pleurer des compagnons disparus. Serv. 176 : ubique Aenean supra ceteros inducit mortem cuiuslibet dolere... Hinc ei dat circa sepulturam etiam sordida officia, quae in aliis denegat locis.

P. 441. — (1) 177 sq. aramque sepulcri Congerere arboribus caeloque educere certant ne fait pas double emploi avec 214 sq. pinguem taedis et robore secto Ingentem struxere pyram et ne dit pas la même chose ; 177 exprime l'intention unanime et la mise en marche du travail ; c'est le but pour lequel les Troyens vont dans la forêt ; 214 nous les montre à l'œuvre, édifiant le bûcher avec les matériaux réunis. — (2) Cf. 182, 215, 222, 232 : Virgile veut tirer la chose de l'ordinaire et lui imprimer un caractère héroïque. — (3) 179 Antiquam siluam, stabula alta ferarum,

7 sq. densa ferarum Tecta... siluas, c'est la même image avec variation d'expression ; stabula alta se retrouve IX, 388 et X, 723, locution fixée. — (4) L'*Iliade* dit simplement XXIII, 118 sqq. Αὐτίκ' ἄρα δρῦς ὑψικόμους ταναήκεϊ χαλκῷ Τάμνον ἐπειγόμενοι· Ταὶ δὲ μεγάλα κτυπέουσαι Πῖπτον, en indiquant le bruit de la chûte des chênes ; Ennius cité par Macrobe, *Sat.*, VI, 2, 27, a développé Incedunt arbusta per alta, securibus caedunt, Percellunt magnas quercus, exciditur ilex, Fraxinus frangitur atque abies consternitur alta, Pinus proceras peruortunt, omne sonabat Arbustum fremitu siluai frondosai en énumérant cinq espèces d'arbres, en donnant par conséquent à l'abattis un caractère plus grandiose dont retentit toute la forêt ; il a donc amplifié l'effet homérique ; Virgile l'a suivi, sans que son énumération recouvre exactement celle d'Ennius, qui l'emporte sur lui en grandeur par le bel effet sonore de son dernier vers ; il a du reste introduit dans le morceau une imitation des *Géorgiques*, cuneis et fissile robur scinditur rappelle *G.*, I, 144 : Nam primi cuneis scindebant fissile lignum ; c'est une préparation de 214 robore secto. — (5) 183 primus appartient au même ordre d'idées que praecipue 176 ; opera inter talia 183, media inter talia IV, 663, forme stylistique fixée. — (6) Serv. 183 bona oeconomia uenitur ad ramum.

P. 442. (1) 190 forte étonne, puisqu'il n'y a rien là de fortuit ; ou le mot est resté dans la mémoire de Virgile de 186 et il l'a répété machinalement, ou il veut dire simplement que c'est pour Énée quelque chose d'imprévu ; Serv. 190 : Auguria aut oblatiua sunt, quae non poscuntur, aut inpetratiua, quae optata (cf. 203 sedibus optatis) ueniunt. Hoc ergo quia oblatiuum est, ideo dixit « forte ». — (2) 197 uestigia pressit se retrouve 331, locution fixée. — (3) Serv., 190, 191, 194, 197, 198, insiste sur le caractère augural de la scène, avec raison, mais non sans quelque exagération. — (4) 210 sq. auidusque refringint Cunctantem ; cunctantem paraît justifié par lento uimine 137 ; on a pourtant trouvé qu'il n'y avait pas accord suffisant entre ce passage et 146 : ipse uolens facilisque sequetur ; c'est une petite inconséquence d'expression résultant de la composition fragmentaire. — (5) 214 sq. pinguem taedis et robore secto, Ingentem struxere pyram rappelle IV, 504 sq. : pyra... Erecta ingenti taedis atque ilice secta, les choses semblables se représentant toujours à Virgile sous les mêmes formes stylistiques. — (6) 217, l'usage, quand on fait au guerrier des funérailles solennelles, de brûler ses armes avec lui, est homérique, *Il.*, VI, 418 Ἀλλ' ἄρα μιν κατέκηε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν, *Od.*, XII, 13 ἐπεὶ νεκρὸς τε κάη καὶ τεύχεα νεκροῦ ; il s'agit ici de l'armure de Misenus ; 233 suaque arma... remumque tubamque sont les instruments dont il se servait d'habitude et qui le caractérisent.

P. 443. (1) 219 corpusque lauant frigentis et ungunt est pour la forme un souvenir d'Ennius cité par Serv., 219 : Tarquinii corpus bona femina lauit et unxit. — (2) 221, cf. XI, 195, munera nota Ipsorum clipeos. — (3) Dans l'*Odyss.*, Agamemnon raconte que lorsqu'on eut rapporté du champ de bataille le corps d'Achille, on le lava et on l'oignit d'huile XXIV, 44 sq. κάτθεμεν ἐν λεχέεσσι, καθήραντες χρόα καλὸν Ὕλατι τε λιαρῷ καὶ ἀλείφατι ; ensuite on le pleura. Quant aux étoffes de prourpre, à la couleur desquelles Serv. 221 attribue une valeur symbolique — ad imitationem sanguinis — cf. V 79, elles servent

dans l'Iliade à envelopper l'urne contenant les ossements d'Hector XXIV, 796 Πορφυρέοις πέπλοισι καλύψαντες μαλακοῖσιν. — (4) *Il.*, XXIII, 250 sq. πυρκαϊὴν σβέσαν αἴθοπι οἴνῳ, Ὅσσον ἐπὶ φλόξ ἦλθε, βαθεῖα δὲ κάππεσε τέφρη, le dernier hémistiche a été imité directement par Virgile : 226 Postquam conlapsi cineres. — (5) 228 cado... aëno ; les ossements de Patrocle sont enfermés ἐς χρυσέην φιάλην *Il.*, XXIII, 252, ceux d'Hector χρυσείην ἐς λάρνακα, *Il.*, XXIV, 795 ; pour ceux d'Achille δῶκε δὲ μήτηρ χρύσεον ἀμφιφορῆα. — (6) 231 nouissima uerba, Serv., 231 : id est « ilicet » nam « uale » dicebatur post tumuli quoque peracta sollemnia ; ces mots n'ont donc aucun rapport avec l'adieu adressé par Achille à Patrocle après que le feu a été mis au bûcher χαῖρέ μοι, ὦ Πάτροκλε, etc. ; ils sont employés dans un tout autre sens IV, 650.

P. 444. (1) *Od.*, XII, 14 Τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλην ἐρύσαντες, Πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν ; la différence entre les deux passages, c'est qu'Elpénor espère simplement que son tombeau rappellera dans l'avenir son malheur, καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι, tandis que — c'est un trait d'orgueil italien — le nom de Misenus reste éternellement attaché au pays de sa sépulture, aeternumque tenet per saecula nomen 235. — (2) 236 propere exsequitur praecepta Sibyllae, le sentiment est le même que 176 : tum iussa Sibyllae, Haud mora, festinant, mais les deux passages n'offrent pas une suite d'idées strictement logique ; on attendrait exsequitur *cetera* praecepta Sibyllae ; c'est une de ces légères dissonances dues à la composition par fragments ; his actis se retrouve XII, 843, locution fixée. — (3) 237 uastoque immanis hiatu, d'après Lucr., V, 375 : Sed patet immani et uasto respectat hiatu à propos de tout autre chose ; au lieu d'une impression personnelle des lieux, Virgile a mieux aimé, ceci est caractéristique, nous donner une simple imitation de style. — (4) 238 Tuta lacu nigro, le lac noir complète l'impression, mais en réalité ne sert à rien, puisqu'il n'offre pas d'obstacle à Énée ; tout cela n'est du reste pas absolument d'accord avec 126 facilis descensus Auerno. — (5) 241 super... conuexa se retrouve 750, locution fixée.

P. 445. (1) 243 Quattuor... nigrantis terga iuuencos ; V, 97, Énée immole à Anchise deux nigrantis terga iuuencos ; dans le sacrifice d'Aristée figurent *G.*, IV, 550 : Quattuor eximios praestanti corpore tauros. 244, la Sibylle, si souvent appelée uates, est ici appelée sacerdos ; elle est dans l'exercice de ses fonctions de prêtresse d'Hécate. — (2) Serv., 244 : in quarto ait (61) media inter cornua fundit ; et fundere est supina manu libare, quod fit in sacris supernis ; uergere autem est conuersa in sinistram partem manu, ita fundere, ut patera conuertatur, quod in infernis sacris fit ; Serv. dit également, à propos de supponunt cultros 248, fuit autem verbum sacrorum, à propos de inchoat 252 et est verbum sacrorum. — (3) 245 sq. Le rite est mentionné dans l'*Odyssée*, III, 445 sq. πολλὰ δ' Ἀθήνῃ εὔχετ' ἀπαρχόμενος κεφαλῆς τριχὰς ἐν πυρὶ βάλλων. — (4) 248 alii, ce sont les opérateurs chargés de la besogne matérielle de l'égorgement ; c'est sans doute à eux que s'adresse la Sibylle 258, car il n'est pas question dans la circonstance de compagnons d'Énée. — (5) 248 tepidum... cruorem se retrouve VIII, 106. — (6) 250 matri Eumenidum, la Nuit ; Junon VII, 331, appelle Allectô virgo sata Nocte. — (7) *Od.*, XI, 30 sqq. promet de sacrifier aux

morts en général, à son retour à Ithaque στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη et à Tiresias οἶν παμμέλαν ; Virgile s'est borné à changer la destination. — (8) Dans les *Argon.*, III, 1032 sq., Médée recommande à Jason θῆλυν Ἀρνειὸν σφάζειν καὶ ἀδαίετον ὠμοθετῆσαι. — (9) 255 sqq. Apollon., III, 1211 sqq. dit plus nettement que Βριμὼ Ἑκάτη invoquée par Jason vient recevoir son sacrifice et il la montre la tête couronnée de dragons effroyables parmi des feuillages de chênes et faisant briller ses énormes torches ; l'effet est plus original que chez Virgile et plus impressionnant. — (10) L'impression de l'obscurité à peine atténuée par un peu de clarté qui permet de voir est une dominante sur laquelle Virgile insiste dans la peinture des espaces infernaux ; pour la produire, il répète sans cesse, selon ses habitudes de style, les mots qui signifient l'ombre, la nuit, etc. : nocturnas 252, per umbram 257, loca nocte tacentia late 265, caligine 267, obscuri sola sub nocte per umbram 268, sub luce maligna 270, umbra 271, rebus nox abstulit atra colorem 272, multa... in umbra 340, somni noctisque soporae 390, adgnouitque per umbras Obscuram 452 sq., has... per umbras 461, noctemque profundam 462, in nemus umbriferum 473, per umbras 490, tristis sine sole domos, loca turbida 534, per umbras 619. Dans cette obscurité règne le silence qui n'est rompu que dans le voisinage du Tartare par les bruits formidables qui en sortent. — (11) *Od.*, XI, 48, Ulysse tire l'épée pour écarter les ombres qui viendraient boire le sang versé dans la fosse ; ici l'épée d'Énée ne lui sert de rien ; il prend simplement une attitude héroïque ; on s'étonne qu'il la tire une seconde fois 290 sq., puisqu'on ne nous dit pas qu'il l'ait remise au fourreau ; on s'étonne davantage que la Sibylle qui lui a prescrit 260 de la tirer, l'avertisse 292 qu'elle est parfaitement inutile, puisqu'il n'a affaire qu'à des ombres sans consistance ; ce sont là des dissonances imputables à la composition fragmentaire, dont la présence prouve que Virgile n'avait pas encore soumis le VI^e^ livre à la révision définitive destinée à tout réduire à l'unité. — (12) 261 Nunc animis opus Aenea, nunc pectore firmo, le vers a surtout pour objet de nous donner une grande idée d'Énée ; il est certain qu'il lui faut dans la circonstance de la résolution et de la fermeté pour tenter une aventure si étrange ; mais si, dans la suite, ses nerfs peuvent être affectés, en réalité il ne courra aucun danger ; Virgile tient à nous persuader que ses héros sont courageux et cherche ainsi à rehausser leur prestige à nos yeux, mais souvent il ne réussit pas à leur faire courir des dangers où leur bravoure présumée se vérifierait.

P. 446. (1) 273. Orcus, qui joue un grand rôle dans la croyance populaire romaine, est l'espace infernal souterrain et un dieu infernal ; mais, quoi qu'en dise dans l'*Euhemerus* Ennius, cité par Lact., *Div. Inst.*, I, 14, 1 : Pluto latine est Dis pater, alii Orcum uocant, il n'est pas identique avec Dis pater ; Dis pater, identifié avec le Πλούτων grec, est le dieu du monde infernal, Orcus le dieu qui cause la mort. Virgile emploie fréquemment le mot dans le sens de « monde souterrain », *G.*, IV, 502, *En.*, II, 398, IV, 242, VI, 273, VIII, 296, IX, 527, 785 ; il semble qu'il l'entende dans le sens de « dieu infernal », *En.*, IV, 699 : Stygioque caput damnauerat Orco ; *G.*, I, 277 sq., traduisant Hés., *Op., et d.*, 802 sqq., il confond l'Orcus latin avec l'Ὅρκος grec, qui est le Serment ; il le fait intentionnellement, car le contre-sens n'était pas possible ;

ce n'est pas une raison suffisante pour les identifier. — (2) *N. A.*, XVI, v, 4, citant C. Aelius Gallus « vestibulum esse dicit non in ipsis aedibus neque partem aedium, sed locum ante ianuam domus uacuum, per quem a uia aditus accessusque ad aedis est, cum dextra sinistraque ianuam tecta (que) sunt uiae iuncta atque ipsa ianua procul a uia est, area uacanti intersita ; expliquant le passage de Virgile, il ajoute, 12, loca duo demonstrat extra Orci fores, « vestitulum » et « fauces », ex quibus « uestibulum » appellat ante ipsam quasi domum et ante ipsa Orci penetralia, « fauces » autem uocat iter angustum, per quod ad uestibulum adiretur.

P. 447. (1) Ulysse, *Od.*, XI, 632, craint que Gorgô ne lui apparaisse. Aristoph., *Ran.*, 143 sq. Μετὰ ταῦτ' ὄψεις καὶ θηρί' ὄψει μυρία Δεινότατα. — (2) Ce sont là des sentiments individuels, cachés au fond de la conscience, et qui minent l'homme secrètement ; Metus 276 n'a pas de rapport avec le Φόβος et le Δεῖμος homérique, qui sont l'Épouvante dans le combat, pas plus qu'avec les abstractions romaines Pallor et Pauor, Tite-Live, I, 27, 7. — (3) 275 habitant Morbi tristisque Senectus reproduit *G.*, III, 67, subeunt morbi tristisque senectus ; Γῆρας vaincu par Héraklès figure sur des vases attiques, *Journ. of hell. Stud.*, 1883, pl. 30 et *Philol.* l. 50 (1891) et avait un autel à Gadès Philostr. v. Apoll., 5, 4, p. 167, Kays. et Ael., fr. 19, p. 195 Herch. — (4) 276, Fames, c'est la faim individuelle sans rapport avec Λιμός, à qui les Athéniens consacrèrent une partie de leur territoire à la suite d'une famine. Hesych. s. v. Λιμοῦ πεδίον, Zenob., 4, 93. — (5) 276 turpis Egestas, Lucr., III, 65 sqq., à qui Virgile a sûrement songé, Turpis enim ferme contemptus et acris egestas Semota ab dulci uita stabilique uidentur et quasi iam Leti portas cunctarier ante illustre clairement la pensée de Virgile ; ce sont là des avant-coureurs de la Mort ; à propos de Bellum, Virgile dit du reste mortiferum. — (6) 278 consanguineus Leti Sopor, *Il.*, XIV, 231, Ὕπνῳ.. κασιγνήτῳ Θανάτοιο, XVI 682 Ὕπνῳ καὶ Θανάτῳ δεδυμάοσιν, Hés. *Théog.* 756 Ὕπνον... κασίγνητον Θανάτοιο. — (7) 283 Ulmus opaca, ingens, même structure du commencement de l'hexamètre, III, 619. Intus opaca, ingens. — (8) 284 ferunt semble indiquer que Virgile a emprunté à une source l'arbre des songes, mais cette source n'est plus accessible pour nous. — (9) 286 Centauri. Aucun écrivain grec ne mentionne les Centaures dans les enfers : sur des œuvres d'art étrusques on voit des Centaures groupés avec la Skylla, ou avec la Chimère, ou avec une femme indéterminée. — (10) 289 forma tricorporis umbrae, Lucr., V, 28 : tripectora tergemini uis Geryonai et 26 sq. : Lernaeaquè pestis Hydra a sans doute influencé Virgile ; d'après la généalogie constante, Geryonès est le petit-fils de la Gorgô Medusa, qui habite avec ses sœurs au delà de l'Océan ; c'est peut-être pour cela qu'il est rapproché des Gorgones.

P. 448. (1) Virgile a créé la sensation visuelle et auditive d'épouvante par Terribiles uisu formae 277, Horrendum stridens 288 ; trepidus formidine 290 se retrouve IX, 169, locution fixée. — (2) 290 sqq. Si Énée tire ici son épée c'est à l'imitation d'une scène de la descente aux enfers d'Héraklès, Apollod., II, 5, 12, 4 ἐπὶ δὲ τὴν Γοργόνα τὸ ξίφος ἕλκει, καὶ παρὰ Ἑρμοῦ μανθάνει, ὅτι κενὸν εἴδωλόν ἐστι ; VI, 230, il la tirait à l'imitation d'Ulysse, *Od.*, XI, 48 ; nous avons là l'explication toute simple de la contradiction entre les deux passages de Virgile ; ils représentent

l'imitation de deux sources sans rapport entre elles. — (3) 297. Le mot brutal eructat paraît en rapport avec la nature des eaux du fleuve ; mais il faut remarquer que le mot ἐρεύγεται qu'il traduit est fréquent chez Apollonios, qui l'applique à l'Achéron se jetant dans la mer, II, 744 διὲξ ἄκρης ἐρεύγεται, au Thermodon, également à son embouchure dans la mer, II, 984 Πόντον ἐς Ἄξεινον ὑπερεύγεται, de même au Rhodanos, IV, 631 sq. ἐπερεύγεται ἀκτὰς Ὠκεανοῦ. Strab., 150, 51 κόλπος Γαλατικός, εἰς ὃν ἐξερεύγεται τὸ τοῦ Ῥοδάνου στόμα. — (4) Si l'on veut se rendre compte de la façon dont Virgile se représente les fleuves infernaux, il ne faut pas oublier qu'il ne s'est pas proposé de décrire les Enfers complètement et pour eux-mêmes, mais seulement dans leur rapport avec le voyage d'Énée et qu'il n'en dit que ce qui est nécessaire pour faire comprendre ce voyage. L'Achéron ne figure ni dans l'*Iliade*, où le Styx est le seul fleuve infernal, ni chez Hésiode. Dans l'*Od.*, X, 513 sq., l'Achéron est nommé comme un fleuve des enfers, dans lequel se jettent le Pyriphlégéthon et le Kokytos, qui est une émanation du Styx. L'Achéron est appelé ici, 295, Tartareus, dans le sens large d' « infernal », car d'après la description que Virgile donne du Tartare, il ne le traverse pas et n'a pas de relation avec lui, tandis que le Tartareus Phlégéthon 550 est le fleuve spécial du Tartare qu'il entoure. L'Achéron est un fleuve vaseux, sablonneux et bouillonnant, 296 sq. Sur son cours dans les enfers nous ne savons rien ; Virgile est muet là-dessus ; il se jette dans le Cocyte et il ne saurait en être autrement, puisque le Cocyte entoure les enfers 132. Comment le marais terrestre de l'Averne est-il cependant formé par le refoulement des eaux de l'Achéron — Acheronte refuso 107 —, c'est ce qui n'est pas expliqué. *G.*, II, 492, strepitumque Acherontis auari. Virgile entend-il le fleuve infernal ou les enfers, c'est ce qu'on ne saurait décider ; dans tous les autres passages, c'est le monde infernal que Virgile désigne par le mot Achéron : V, 99, manes Acheronte remissos, les mânes viennent du monde souterrain ; VII, 91, Latinus imis Acheronta adfatur Auernis, il s'entretient avec les puissances infernales ; 312 Acheronta mouebo, Junon suscitera les puissances infernales ; 569, dans la vallée d'Ampsanctus ruptoque ingens Acheronte uorago, il s'agit d'une énorme crevasse qui s'est produite au plafond du monde souterrain ; XI, 23, qui solus honos Acheronte sub imo est signifie au fond des enfers.

Le Cocyte est un fleuve noir qui entoure les enfers, 132 ; son aspect est affreux, *G.*, III, 37 sq. : furias amnemque seuerum Cocyti metuet, *En.*, VI, 374 sq. Amnemque seuerum Eumenidum aspicies ; si dans ces deux passages, dont le second n'est que le rappel intentionnel du premier, il est mis en rapport avec les Furies, ce n'est point parce que celles-ci habitent sur ses bords, mais parce que c'est ce qu'il y a dans les enfers de plus redoutable et de plus caractéristique ; c'est dans ce sens qu'Allectô est appelée VII, 479, Cocytia uirgo, c'est-à-dire la Vierge infernale par excellence, et que le Cocyte est mentionné quand elle rentre dans les enfers, VII, 562, Cocytique petit sedem.

De la réunion des eaux de l'Achéron et du Cocyte est formé le marais du Styx, appelé également une fois étang du Cocyte 323 Cocyti stagna alta... Stygiamque paludem, souvent mentionné au sens propre, VI, 134 Stygios... lacus, 369 Flumina tanta... Stygiamque... paludem,

374 Stygias... aquas, 385 Stygia... ab unda, VIII, 296 Stygii... lacus ; autour du marais il y a des bois, VI, 154, lucos Stygis ; XII, 91, Stygia... unda, c'est l'eau du Styx dans laquelle a été trempée l'épée de Turnus ; Stygia... cymba, *G.*, IV, 506, Stygia... carina, VI, 391, c'est la barque de Charon qui fait traverser aux morts les eaux du Styx ; VII, 773, Stygias... ad undas paraissent personnifier dans un sens large les eaux infernales ; III, 215, Stygiis sese extulit undis, les Harpyies, apparentées étroitement aux Furies, sont mises ici en rapport avec le Styx dans le même sens que les Furies elles-mêmes avec le Cocyte ; le Styx est très nettement pour Virgile un marais et c'est sur ce marais que les dieux prêtent leur célèbre et redoutable serment, VI, 323 sq. Stygiamque paludem di cuius iurare timent et fallere numen ; pourtant, par une de ces incohérences si fréquentes chez lui et qui proviennent de la mise en œuvre d'éléments disparates, lorsqu'il est question de ce serment, Virgile se rappelle qu'on le prêtait par le fleuve Styx, IX, 103 sqq., X, 113 sqq., Stygii per flumina fratris Per pice torrentis atraque uoragine ripas Adnuit ; on remarquera que, lorsqu'au VI[e] livre Virgile décrit expressément le marais du Styx, il n'est pas question de la poix ; la conception aux l. IX et X est donc un peu différente ; enfin XII, 816, Adiuro Stygii caput implacabile fontis, il est question de la source du Styx, ce qui convient à un fleuve, mais non pas au marais du VI[e] livre ; Stygius est pris au sens large dans l'acception d'infernal : IV, 638, Stygio... Joui, VI, 252, Stygio regi, IX, 104, X, 113, Stygii... fratris désignent Pluton ; IV, 699, Stygio... Orco, c'est Orcus qualifié de même ; cf. *G.*, III, 551. Stygiis... tenebris, *En.*, V, 855, Vique soporatum Stygia, VII, 476, Allecto... Stygiis se concitat alis.

Tout ceci est clair et cohérent ; mais nous lisons, à propos des suicidés qui voudraient revenir sur la terre 438 sq. : Fas obstat tristique palus inamabilis unda Alligat et nouiens Styx interfusa coercet ; or ces neuf replis qui séparent les suicidés de la terre sont incompatibles avec ce que Virgile dit ailleurs du Styx et il y a là une contradiction manifeste. Elle se résout, si l'on remarque que les deux vers en question sont répétés textuellement, de la descente d'Orphée aux enfers, *G.*, IV, 478 sqq. Quos circum limus niger et deformis harundo Cocyti tristique palus inamabilis unda Alligat et nouiens Styx interfusa coercet. Quand il écrivait ce passage des *Géorgiques*, Virgile ne paraît pas avoir eu des fleuves infernaux une idée tout à fait identique à celle qu'il a adoptée dans l'*Enéide* ; le marais est formé par le Cocyte — de là VI, 323, Cocyti stagna alta et informi limo... in ulua 416 —, et le Styx en est encore pour Virgile un fleuve indépendant, qui entoure les enfers neuf fois. La contradiction résulte de ce qu'il a introduit les deux derniers vers dans un contexte différent, sans les y adapter. Comme il n'est pas admissible que ce soient les vers de l'*Enéide* qui aient passé dans les *Géorgiques*, nous avons la preuve que l'épisode d'Orphée a été rédigé antérieurement à la descente d'Énée, mais probablement peu de temps auparavant. — (5) 298 sq. Portitor... Charon, par portitor Virgile a voulu rendre le mot de la Minyas ὁ γεραιὸς πορθμεὺς... Χάρων, Paus., X, 28, 2 ; cf. 328 transportare, 385 nauita ; mais il donne à Charon des fonctions qui correspondent à celles d'un capitaine de port, Ael. Donat *ad Ter. Phorm.*, I, 2, 100, portitores dicuntur, qui portus obseruant, ut sine ipsorum iussu nullus

transeat in alienas regiones ; en effet, ici et *G.*, IV, 502, il arrête certaines âmes qui ne remplissent pas les conditions voulues et admet les autres, cf. 298 seruat, qui implique une idée de surveillance ; si bien que Virgile a sans doute renfermé les deux sens dans le même mot. — (6) 304 cruda... senectus paraît être la traduction de ὠμογέροντα, *Il.*, XXIII, 791, chant auquel Virgile a beaucoup emprunté ; cf. *Od.*, XV, 357 ἐν ὠμῷ γήραϊ. — (7) 302 uelisque ministrat se retrouve X, 218, à la fin du vers, locution fixée. — (8) 305-308, l'énumération est empruntée à *Od.*, XI, 37-41 αἱ δ' ἀγέροντο ψυχαὶ ὑπὲξ ἐρέβευς νεκύων κατατεθνηώτων· Νύμφαι τ' ἠίθεοί τε πολύτλητοί τε γέροντες, Παρθενικαί τ' ἀταλαί, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι, Πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν Ἐγχείῃσιν, Ἄνδρες ἀρηίφατοι βεβροτωμένα τεύχε' ἔχοντες, où il s'agit des âmes qui viennent de l'Érèbe pour boire le sang des victimes versé par Ulysse dans la fosse. Virgile a traduit le passage dans les *Géorgiques*, IV, 475-477, pour l'appliquer aux ombres qui viennent écouter le chant d'Orphée : que ce soit pour la descente d'Orphée et non pour l'*Enéide* qu'il ait fait la traduction, c'est ce que prouve la correspondance de commotae Erebi de sedibus imis, *G.*, IV, 471, avec ἀγέροντο... ὑπὲξ Ἐρεβεύς *Od.*, XI, 37 sq. Cette traduction n'est pas absolument littérale et les modifications apportées par Virgile sont caractéristiques ; il a supprimé les vieillards, qui sans doute ne lui ont point paru suffisamment intéressants, il a remplacé les guerriers blessés, ce qui est précis, par les héros magnanimes, ce qui est noble et vague, il a ajouté les jeunes gens mis sur le bûcher sous les yeux de leurs parents, ce qui est particulièrement touchant. Puis, quand il a composé son VI^e^ livre de l'*Enéide*, il s'est décidé à l'y transporter ; mais il l'a appliquée à tout autre chose, non plus aux âmes qui sortent de l'Érèbe, mais à celles qui viennent de la terre pour entrer dans les enfers ; la comparaison avec les oiseaux qui le soir ou au moment de l'orage se réfugient sous les feuilles a été remplacée par la double comparaison avec les feuilles qui tombent à l'automne et avec les oiseaux migrateurs qui se rassemblent sur le rivage, c'est-à-dire que, par une opération intellectuelle très curieuse, les deux éléments — feuilles, oiseaux — se sont séparés pour fournir chacun une image distincte. Ce qui est plus important, c'est que c'est seulement lorsqu'il a rédigé le VI^e^ livre que Virgile a imaginé le grand motif pathétique, qui n'existe pas dans l'*Odyssée* et n'apparaît point encore dans les *Géorgiques*, du mouvement passionné qui entraîne les âmes et qui est si impressionnant. Il n'avait d'abord tiré de l'*Odyssée* qu'une imitation à peu près littérale ; c'est plus tard qu'il l'a vivifiée, qu'il lui a imprimé sa marque personnelle émotive. Dans l'*Odyssée*, le tumulte des âmes s'exprime par de grands cris : θεσπεσίῃ ἰαχῇ 43, qui effraient Ulysse ; dans l'*Enéide*, il semble bien que la prière soit muette, l'agitation traduite simplement par des attitudes désespérées, ce qui est autrement grandiose et majestueux.

P. 449. (1) 309-312, l'idée de la multitude exprimée par le nombre des feuilles est homérique, *Il.*, II, 800, *Od.*, IX, 51 ; la mise en rapport des âmes avec les feuilles est de Bacchylides ; la comparaison d'une multitude avec les feuilles qui tombent des arbres en automne est d'Apollon., *Argon.*, IV, 216 sq. Ἤ ὅσα φύλλα χαμᾶζε περικλαδὲς πέσεν ὕλης Φυλλοχόῳ ἐνὶ μηνί ; c'est là la source immédiate de Virgile. L'idée de la multitude exprimée par le nombre des oiseaux est homérique, *Il.*, II,

459 sq. La fuite des grues vers l'Océan devant la tempête et la pluie, *Il.*, III, 4 χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον paraît avoir influencé à la fois *G.*, IV, 473-474 et *En.*, 310-312, avec la séparation des deux éléments — fuite devant l'orage, migration — ; gurgite ab alto se retrouve VII, 704, également en rapport avec une troupe d'oiseaux qui se rassemblent sur le rivage ; Lucr., V, 387, dans une tout autre circonstance, ex alto gurgite ponti. — (2) 315-316. La croyance que les morts non ensevelis ne peuvent traverser le fleuve infernal se trouve déjà dans l'*Iliade*, où l'âme de Patrocle dit à Achille, XXIII, 71 sq. Θάπτε με ὅττι τάχιστα πύλας Ἀΐδαο περήσω. Τῆλε μ' εἴργουσι ψυχαί, εἴδωλα καμόντων, Οὐδέ μέ πω μίσγεσθαι ὑπὲρ ποταμοῖο ἐῶσιν. Seulement, dans l'*Iliade*, les âmes font leur police elles-mêmes ; chez Virgile, il y a un magistrat préposé à cet office, ce qui est plus conforme à l'esprit administratif des Romains. Dans l'*Iliade*, l'ensevelissement est donné comme la condition indispensable de l'admission. Dans Virgile, il n'est plus obligatoire au bout de cent ans, 329 ; comme il s'agit d'une prescription légale, centum doit être pris au sens propre ; c'est un adoucissement dû à des conceptions moins féroces ; nous ignorons si c'est Virgile qui a pris sur lui de transformer la peine à perpétuité en une peine à temps ou s'il a puisé à une source qui nous est inconnue ; en tout cas, 329-330 n'offrent pas après 328 une suite d'idées satisfaisante ; on attend : « Faute de quoi, ils errent cent ans » etc. D'où la preuve que 329-330 ont été ajoutés postérieurement pour adoucir la rigueur absolue de 327-328, qu'ils n'ont pas été adaptés exactement au contexte et qu'ils étaient encore à la marge au moment de la mort de Virgile. La transposition proposée par Klouček ne suffit pas pour faire disparaître la difficulté. *Od.*, XI, 73 Elpénor demande à Ulysse de l'ensevelir μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι ; la croyance n'est pas identique à celle de l'*Iliade* ; les exclus sont malheureux ; mais il n'est plus question qu'ils fassent horreur aux dieux. — (3) 325 inhumata... turba se retrouve XI, 372, locution fixée. — (4) 334. On a supposé non sans raison que Leucaspis, qui n'est nommé nulle part ailleurs, est le timonier d'Oronte ; 336 Obruit Auster aqua rappelle I, 69 submersasque obrue puppis. — (5) L'aventure de Palinure est imitée de celle d'Elpénor, qu'Ulysse rencontre le premier chez Hadès, comme Énée rencontre Palinure le premier dans les enfers ; mais Virgile l'a rendue singulièrement plus touchante ; Elpénor a péri victime de son manque d'attention ; Palinure est mort au service d'Énée, en faisant son devoir. L'épisode d'Elpénor a déjà fourni le tombeau de Misenus ; c'est donc un passage de l'*Odyssée* que Virgile a dépecé, pour l'utiliser en deux endroits différents. — (6) 337 sese... agebat, il est en mouvement, comme toute la foule dont il fait partie.

P. 450. (1) 355 sqq. Le fond de l'aventure de Palinure étant très différent de celle d'Elpénor, Virgile a emprunté son voyage sur les vagues à celui d'Ulysse sur les flots quand son navire a été brisé ; Tres notus hibernas immensa per aequora noctes Vexit me violentus aqua = Ἔνθα δύω νύκτας δύο τ' ἤματα κύματι πηγῷ Πλάζετο, *Od.*, V, 388 sq. ; pourquoi est-il ballotté pendant trois nuits, tandis qu'Ulysse ne l'est que pendant deux, c'est ce qui reste inexpliqué dans la rédaction actuelle de l'*Enéide* ; uix lumine quarto Prospexi Italiam summa sublimis ab unda = ὁ δ' ἄρα σχεδὸν εἴσιδε γαῖαν, ὀξὺ μάλα προιδών, μεγάλοι ὑπὸ κύματος ἀρθείς 392 sq ;

Prensantemque uncis manibus capita aspera montis = Ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἐπεσσύμενος λάβε πέτρης 428 ; mais la situation n'est pas la même, Ulysse se cramponne à un rocher pour laisser passer une vague énorme, Palinure aux aspérités de la falaise pour essayer de sortir de la mer ; Virgile n'a du reste emprunté que quelques traits à un long récit. — (2) 362 Nunc me fluctus habet uersantque in litore uenti, ici Virgile revient à l'imitation de l'*Hécube* d'Euripide, qu'il a largement utilisée au IIIe livre pour l'épisode de Polydore, 28 Κεῖμαι δ' ἐπ' ἀκταῖς, ἄλλοτ' ἐν πόντου σάλῳ. — (3) 363 sq., pour la première partie de cette prière, il s'est inspiré de la prière d'Elpénor, *Od.*, XI, 66 sqq. Νῦν δέ σε τῶν ὄπιθεν γουνάζομαι, οὐ παριόντων, Πρός τ' ἀλόχου καὶ πατρός, ὅ σε τρέφε τυτθὸν ἐόντα, Τηλεμάχου θ', ὃν μοῦνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπες ; Virgile s'est borné à accommoder et à supprimer l'épouse. — (4) 366, sur l'anachronisme, Velia n'ayant été fondée qu'en 543 av. J.-C., cf. Aulu-Gelle., *N. A.*, X, XVI, 1-10. — (5) 367 diua creatrix se retrouve VIII, 634, locution fixée. — (6) 370 Da dextram misero est, dans une circonstance toute différente, une imitation d'*Il.*, XXIII, 75, où l'ombre de Patrocle dit à Achille, en lui demandant simplement la chose comme une dernière marque d'amitié Καὶ μοι δὸς τὴν χεῖρ', ὀλοφύρομαι ; si l'on se rappelle que 71-74 précédant immédiatement ont déjà fourni l'idée de 315 sq. et 327 sq., on se rendra compte de la complication du travail de Virgile. — (7) 373 dira cupido se retrouve IX, 185, avec un sens moins énergique, locution fixée. — (8) 376, la citation que fait de ce vers Sén. *Ep.* 77, 12, montre qu'il est nettement stoïcien ; la couleur stoïcienne apparaît déjà dans ce livre, 103-105, tandis qu'au IVe livre on relève quelques traits épicuriens. — (9) 380, la répétition tumulo n'a pas seulement pour but d'éviter un pronom démonstratif prosaïque ; c'est un tombeau que réclame Palinure et la répétition du mot lui montre qu'il l'obtiendra. — (10) 381 *Aeternumque* locus Palinuri nomen habebit, 234 sq. qui nunc Misenus ab illo Dicitur *aeternumque* tenet per saecula nomen, VII, 2 *Aeternam* Moriens famam, Caieta, dedisti, la répétition atteste l'importance que Virgile attachait au motif.

P. 451. (1) 384 Ergo iter inceptum peragunt fluuioque propinquant, même mécanisme du vers VIII, 90 : Ergo iter inceptum celerant... 101 urbique propinquant. — (2) 387 atque increpat ultro se retrouve IX, 127 et X, 278, locution fixée. — (3) 391 est préparé par regna inuia uiuis. — (4) 392 Nec uero... sum laetatus, c'est un euphémisme, Serv., 392 : lectum est et in Orpheo quod, quando Hercules ad inferos descendit, Charon territus eum statim recepit : ob quam rem anno integro in compedibus fuit. — (5) 395 sq. La plus ancienne mention que nous ayons de Cerbère le met en relation avec Héraklès, envoyé par Eurystheus Ἐξ Ἐρέβευς ἄξοντα κύνα στυγεροῦ Ἄϊδαο *Il.*, 368. Καί ποτέ μ' ἐνθάδ' ἔπεμψε κύν' ἄξοντ' ; Tartareum est pris dans le sens large d' « infernal ». — (6) 397 Homère ne connaît pas la descente de Thésée et de Peirithoos chez Hadès ; *Od.*, XI, 631, ils sont chez Hadès avec les autres héros. D'après Pausanias, 9, 31, 5 et 10, 28, 2, il y avait, probablement dans les Minyas, une κατάβασις εἰς Ἅιδου des deux héros : quand ils projettent d'épouser des filles de Zeus, ils ravissent d'abord Hélène, qu'ils cachent à Aphidna, puis ils descendent chez Hadès afin d'enlever Perséphoné pour Peirithoos. La légende variait sur leur châtiment ; la tradition courante était

qu'ils demeuraient enchaînés chez Hadès jusqu'à la descente d'Héraklès pour s'emparer de Cerbère et qu'Héraklès ne ramena que Thésée. Dans Virgile, 392-397 ne parlent pas du châtiment et par conséquent ne préjugent rien ; 601 et 617 sq. représentent Pirithous et Thésée demeurés dans les enfers et punis à perpétuité ; en revanche, 122 suppose que Thésée est revenu sans dommage de son expédition, sans quoi Énée n'invoquerait pas le précédent et c'est là une preuve que 119-123 sont une addition postérieure, non accordée avec la rédaction primitive du VI^e livre. — (7) 405 Si te nulla mouet tantae pietatis imago, même mécanisme du vers IV, 272 : Si te nulla mouet tantarum gloria rerum.

P. 452. (1) 412 sqq. Virgile veut donner l'impression que tout ce qui touche à Charon est pauvre et misérable ; sa barque est en rapport avec son accoutrement ; Luc. *Dial. Mort.* 22 τὸ δὲ σκαφίδιον καὶ ὑποσαθρόν ἐστι καὶ διαῤῥεῖ τὰ πολλά. Quant à l'effet de surcharge produit par la présence d'un héros, il est imité d'Apollon., *Argon.*, I, 531 quand Héraklès prend place dans l'Argô, I, 531. Μέσσῳ δ' Ἀγκαῖος μέγα τε σθένος Ἡρακλῆος Ἴζανον· ... καὶ οἱ ἔνερθεν Πέσσιν ὑπεκλύσθη τρόπις. — (2) Les témoignages les plus anciens le représentent comme un chien, *Il.*, VIII, 368 et *Od.*, XI, 623. Son nom est donné pour la première fois par Hés., *Théog.*, 311 sq., qui lui attribue 50 têtes ὠμηστὴν Ἀΐδεω κύνα χαλκεόφωνον (cf. *En.*, VI, 417). — Ce sont les tragiques qui lui attribuent les trois têtes classiques, Soph., *Trach.* 1098, Eurip., *Herakl.*, 24, 64, 1278. Les serpents implantés dans le corps sont mentionnés par Plat., *Répubi.*, 9, 588 c. La conception de Kerberos comme serpent est représentée par Hekataios qui racontait, Paus., 3, 25, 5 ὄφιν ἐπὶ Ταινάρῳ τραφῆναι δεινόν, κληθῆναι δὲ Ἅιδου κύνα, ὅτι ἔδει τὸν δηχθέντα τεθνάναι παραυτίκα ὑπὸ τοῦ ἰοῦ· καὶ τοῦτον ἔφη τὸν ὄφιν ὑπὸ Ἡρακλέους ἀχθῆναι παρ' Εὐρυσθέα. — (3) 422 sq. atque immania terga *resoluit* Fusus humi, Apollon., *Argon.*, IV, 149 sqq. αὐτὰρ ὅ γ ἤδη οἷμῃ θελγόμενος δολιχὴν ἀνελύετ' ἄκανθαν Γηγενέος σπείρης· μήκυνε δὲ μυρία κύκλα — (4) 423 totoque ingens extenditur antro, III, 631 sq. iacuitque per antrum Immensus.

P. 454. (1) 427 ab ubere raptos, VII, 484 matris ab ubere raptum, locution fixée, mais employée dans deux circonstances très différentes. — (2) 429 se retrouve XI, 28. — (3) 431-433 interrompent nettement la suite des idées, 434 Proxima deinde tenent... loca faisant suite immédiate à 430. Bien qu'ils ne s'appliquent formellement qu'à la place assignée aux deux premiers groupes, hae... sedes 431, il est bien certain que c'est des cinq circonscriptions que Virgile a voulu dire que leur emplacement n'est pas arbitraire ; uitasque et crimina discit est singulier, appliqué aux enfants qui sont uitae exsortis et à qui on n'a rien à reprocher ; Virgile décrit dans les formes les plus exactes l'appareil d'un jugement ; or il n'y a pas de jugement, puisque non seulement dans les trois premières circonscriptions mais aussi dans les deux autres il n'y a pas de coupables, mais des gens qui continuent sous terre d'une façon irréelle leur existence antérieure et qu'il s'agit simplement de constituer des catégories homogènes et de fixer des emplacements ; 431-433 sont donc une addition marginale, indûment insérée à l'endroit qu'elle occupe actuellement et dans laquelle on peut voir une première indication d'une pensée que Virgile se proposait de développer ; il n'a pas voulu laisser de côté les juges des enfers, qui tenaient une si grande place chez ses

prédécesseurs ; peut-être avait-il l'intention de mettre dans l'*Enéide* définitive à l'entrée des Enfers un juge enquêteur Minos, qui, après avoir fait un tri, aurait renvoyé les arrivants devant le juge du fond, Rhadamanthe ou Éaque, qui aurait rendu la sentence et dirigé les coupables sur le Tartare, les innocents sur l'Élysée. En ce qui concerne la succession des cinq circonscriptions, on voit nettement pour trois d'entre elles ce qui a guidé Virgile ; les guerriers illustres viennent après les femmes, parce que dans la Νέκυια de l'*Odyssée* Ulysse voit d'abord les femmes, ensuite les guerriers ; l'ordre chronologique de l'*Odyssée* est devenu un ordre logique ; d'autre part, les enfants qui ont été arrêtés au seuil de la vie ont leur place naturelle au seuil des enfers — in limine primo 427 — ; les condamnés et les suicidés étant des personnages de la vie commune et non des héros mythologiques n'avaient rien à faire avec le quatrième et le cinquième groupe et par suite ne pouvaient guère être placés que là où ils sont. En outre les v. 426-439 ne sont pas du même jet et de la même inspiration que les suivants ; peut-être sont-ils postérieurs ; 434-439 se trahit particulièrement comme d'une inspiration isolée par les deux derniers vers, empruntés textuellement aux *Géorgiques* IV. 479 sq. et qui apportent une conception des fleuves des enfers en contradiction avec celle du VI^e^ livre. — (4) Cf. Ps. Asc. *ad Cic. in Verr.*, II, 1, 1. — (5) 434 Proxima deinde tenent maesti loca, même structure de l'hexamètre 761 Proxima sorte tenent lucis loca. — (6) 436, l'expression a sûrement été inspirée à Virgile par le poème LXIV de Catulle, dont il a fait une imitation perpétuelle, 81 sq. Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis Proicere optauit, mais elle est chez lui singulièrement plus énergique.

P. 455. (1) 436 sq., ces regrets sont inspirés de ceux qu'exprime Achille dans la Nékuia, *Od.*, XI, 489 sqq. Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ, Ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη, Ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν. Le fait même de l'imitation homérique confirme l'hypothèse que le morceau est d'inspiration isolée, l'idée en étant venue à Virgile à la lecture d'Homère ; l'imitation homérique se complique ici comme souvent ailleurs de l'imitation d'un prédécesseur latin, Lucr., V, 1359 : durum perferre laborem. — (2) 442, c'est à cet ordre d'idées que se rattache le masculin quos, quoique dans la suite il ne nomme que des femmes ; encore ne sont-elles qu'au nombre de huit. — (3) 445 *His Phaedram Procrimque locis* maestam*que Eriphylen... cernit, Od.*, XI 321, Φαίδρην τε Πρόκριν τε ἴδον καλήν τ' Ἀριάδνην, 326 Μαῖράν τε κλυμένην τε ἴδον στυγερήν τ' Ἐριφύλην, de deux vers homériques Virgile n'en a fait qu'un ; on ne voit pas pourquoi il a conservé Eriphylé en remplaçant l'épithète στυγερήν, en accord avec le vers suivant de l'*Odyssée* qui ne dissimule pas son crime, par celle de *maestam* en accord avec le vers qui suit dans l'*Enéide* et où il insiste sur son malheur.

P. 456. (1) 447 sq. his Laodamia It comes conviendrait à une revue des héroïnes, mais étonne ici, puisqu'elles sont solitaires et se cachent ; il semble que Virgile se soit laissé influencer par le spectacle, resté dans son imagination, du défilé de l'*Odyssée*. — (2) 453 sq. La comparaison est empruntée à Apollon., *Argon.*, IV, 1477 sqq., où Lynkeus aperçoit de loin Héraklès à l'horizon Ἡρακλῆα.. εἶσατο Λυγκεὺς Τῶς ἰδέειν, ὡς

τίς τε νέῳ ἐνὶ ἤματι μήνην Ἦ ἴδεν ἢ ἐδόκησεν ἐπαχλύουσαν ἰδέσθαι ; mais l'impression produite est toute différente ; chez Apollonios, il s'agit simplement d'un effet pittoresque de lointain ; chez Virgile, il y a un sentiment très délicat ; Énée n'aperçoit plus qu'une image atténuée de Didon, presque un souvenir. — (3) 455 dulcique adfatus amore est nouveau ; au IVe livre il ne ressent aucun amour pour Didon, tout au plus de la pitié.

P. 457. (1) Virgile insiste sur le fait qu'il verse des larmes, Demisit lacrimas 455, lacrimasque ciebat 468, Prosequitur lacrimis longe 476 ; or, au IVe livre, c'est Didon qui verse des larmes et ces larmes ne réussissent pas à l'émouvoir, 437 sq. fletus... sed nullis ille mouetur Fletibus ; la situation est résumée 449 où les lacrimae inanes sont sûrement les larmes de Didon. Quem fugis ? 466, est la contre-partie de Mene fugis IV, 314 ! mais Mene fugis, après tout ce que Didon a fait pour Énée, était touchant au suprême degré ; Quem fugis dans la bouche d'Énée, bien que préparé par dulci... amore 455, n'a pas d'objet, Didon ignorant ce revirement tardif, qui actuellement ne saurait rien changer aux choses. Illa solo fixos oculos auersa tenebat 469 attribue à Didon l'attitude d'Énée : Ille Iouis monitis immota tenebat Lumina, IV, 331 sq. ; Nec... incepto uoltum sermone mouetur 470 rappelle directement nullis ille mouetur Fletibus, IV, 438 sq. L'intention de Virgile est bien visible, c'est la revanche de Didon ; naturellement, au point de vue chronologique, nous avons la preuve que le morceau a été rédigé après les passages correspondants du IVe livre. — (2) 456 Infelix Dido est une dominante par laquelle Virgile commande notre sympathie, infelix Dido I, 749, infelix... Dido IV, 450, infelix animi Phoenissa IV, 529 ; Didon avait dit d'elle-même : infelix Dido IV, 596 ; c'est l'expression même que Virgile met maintenant dans la bouche d'Énée. — (3) 456 sq. Ceci κατὰ τὸ σιωπώμενον — (4) 458 *Funeris* heu tibi causa tui ? ; après Nec moritura tenet crudeli *funere* Dido IV, 308, il serait évident, si l'auteur était Ovide, qu'il se moque de son héros. — (5) 458 sq. per sidera iuro, Per superos, III, 599 sq. per sidera testor, Per superos, locution fixée ; 459 et si qua *fides* tellure sub ima est est une réponse indirecte à perfide IV, 305 et aill. — (6) 460 Inuitus, regina, tuo de litore cessi est la reproduction de Catulle, LXVI, 39, Inuita, o regina, tuo de uertice cessi, où c'est la chevelure de Bérénice qui parle ; le rapprochement est de nature à faire sourire ; s'il s'agissait d'Ovide, il faudrait croire à une parodie ; mais Virgile est sérieux ; pour lui les mots n'ont que leur sens ; une fois détachés d'un contexte qui leur donnait une couleur spéciale, ils s'accommodent d'un contexte nouveau, où ils en prennent une autre. — (7) 462 loca senta situ est la traduction d'*Il.*, XX, 65 et *pass.* Ἀΐδεω δόμον εὐρώεντα ; 463 Imperiis egere suis se retrouve VII, 240, locution fixée. — (8) 463 sq. nec credere quiui Hunc tantum tibi discessu ferre dolorem rappelle directement IV, 419 sq. Hunc ego si potui tantum sperare dolorem Et perferre, soror, potero avec la convention virgilienne qui paraît supposer qu'un personnage est au courant de ce qu'a dit et pensé un autre à part lui. — (9) 468 Lenibat dictis animum rappelle directement IV 394 sq. quamquam lenire dolentem Solando cupit ; lacrimasque ciebat, c'est bien Enée qui verse des larmes ; le sens est assuré par III, 344 sq. Talia fundebat lacrimans longosque ciebat Incassum

fletus. — (10) 472 corripuit sese se retrouve XI, 462, locution fixée. — (11) 473 sq., la réunion avec Sychée est un aboutissement naturel, préparé par IV, 460 sq. Hinc exaudiri uoces et uerba uocantis visa uiri ; coniunx... pristinus reprend intentionnellement Coniugis antiqui IV, 458. — (12) 476 Prosequitur lacrimis, XII, 72 sq. Ne me lacrimis... Prosequere, locution fixée. — (13) *Od.*, XI, 563 sq. ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείβετο, βῆ δὲ μετ' ἄλλας Ψυχὰς εἰς ἔρεβος νεκύων κατατεθνηώτων

P. 458. (1) 477 datum... iter, 537 datum... tempus, il a donc un itinéraire et un laps de temps fixés, ceci κατὰ τὸ σιωπώμενον. — (2) 479 sq., déjà, dans le morceau concernant les héroïnes, Eriphylé et Evadné appartiennent au cycle de Thèbes. — (3) 480, dans la *Théb. cycl.*, Pausan. 8, 25, 5, Adraste, après l'échec devant Thèbes, s'enfuyait Εἵματα λυγρὰ φέρων σὺν Ἀρείονι κυανοχαίτῃ. Dans l'expédition des Epigones il perdit son fils Aigialeus. Il a été fixé par la tradition dans l'attitude de la douleur. — (4) 483 sqq. Glaucumque Medontaque Thersilochumque, Tris Antenoridas Cererique sacrum Polyboten (Polyboten P de première main, Polyboeten MRy) Idaeumque, *Il.*, XVII, 216, parmi les κλειτοὺς ἐπικούρους qu'encourage Hector figurent Γλαῦκόν τε Μέδοντά Θερσιλόχον τε ; Virgile s'est borné à transcrire ces trois noms en donnant à deux d'entre eux des terminaisons latines ; la preuve du peu d'importance qu'il attachait à la chose, c'est que dans l'*Iliade* ils désignent des ἐπίκουροι et non des Dardanides ; XI, 59 sq., dans un passage qui n'a aucun rapport avec le précédent, les Troyens se rassemblent autour d'Hector, d'Énée Τρεῖς τ' Ἀντηνορίδας, Πόλυβον καὶ Ἀγήνορα δῖον Ἱκέτaον τ' Ἀκάμαντ', ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν ; les fils d'Anténor sont bien des Dardanides qui combattent avec Énée ; mais Virgile ne les détaille pas et, d'après le texte, on pourrait croire que ce sont justement Glaucus, Medon et Thersilochus qu'il désigne ainsi, ce qui n'est pas vraisemblable ; à Polyboten ou Polyboeten on a substitué Polypoeten (Πολυποίτης, *Il.*, II, 740 al.), Polyphétès (Πολυφήτην, *Il.*, XIII, 791) ; est-il impossible que le Polybôtes ait été fabriqué par Virgile d'après Πόλυβος, qui est un des fils d'Anténor ? Ἰδαῖος est le conducteur du char de Priam, *Il.*, XXIV, 325, un héraut, III, 248, VII, 276, 381. — (5) 488 ueniendi discere causas, I, 414 ueniengi poscere causas, locution fixée avec échange d'un mot. — (6) 491, *Il.*, VIII, 78 sq. les Achéens prennent la fuite, mais devant Hector ; il y a donc là une intention de faire produire à Énée un effet de terreur pareil à celui dû à Hector et à le mettre à son niveau ; l'effet matériel est emprunté à l'*Od.*, XI, 605 sq., où les morts s'effacent avec épouvante devant l'ombre menaçante d'Héraklès ; mais l'idée de revanche contre les Grecs appartient à Virgile et est dans l'*Enéide* une dominante. La mention de la terreur causée par Héraklès se retrouve chez Apollod., II, 5, 12, et avait sans doute passé dans la Κατάβασις Ἡρακλέους. — (7) 492 sq. On voit là en général une imitation des petits cris plaintifs que poussent dans l'*Il.*, XXIII, 100 sq., l'âme de Patrocle quittant Achille Ψυχὴ... ᾤχετο τετρίγυια, dans l'*Od.*, XXIV, 5, les âmes des prétendants conduites chez Hadès par Hermès ταὶ δὲ τρίζουσαι ἕποντο et en effet la poésie postérieure prête aux ombres une voix grêle en rapport avec la fragilité de leurs organes ; mais il est possible que Virgile ait voulu rendre ici tout simplement un effet d'épouvante ; les Danaens veulent crier, mais la voix s'étrangle dans leur gorge. — (8) Il est du reste à remarquer

que dans l'épisode de Déiphobe, Virgile a sous les yeux son IIe livre et s'y réfère textuellement : crudelis... sumere poenas 501, correspond à sceleratas sumere poenas II, 576, qui se reflète également dans scelus exitiale 511, Lacaenae 511 à Lacaenae II, 601, falsa inter gaudia 513 a festa... fronde II, 249, fatalis equus... armatum peditem grauis attulit aluo 515 sq. à scandit fatalis machina muros Feta armis II, 237, aluum II, 51, Hortator scelerum 529 à scelerum... inuentor II, 164.

P. 459. (1) Μενέλαος δὲ ἀνευρὼν Ἑλένην ἐπὶ τὰς ναῦς κατάγει, Δηίφοβον φονεύσας, Kink. *Epic. Graec.*, fr. t. I, p. 49. — (2) Aristoph., *Lysistr.*, 155 sq. : Ὁ γῶν Μενέλαος τᾶς Ἑλένας τά μᾶλά πα | γυμνᾶς παραυιδὼν ἐξέβαλ', οἰῶ, τὸ ξίφος. *Sch. ad.*, p. 1. Ἡ ἱστορία παρὰ Ἰβύκῳ. Τὰ δὲ αὐτὰ καὶ Λέσχης ὁ πυρραῖος ἐν τῇ μικρᾷ Ἰλιάδι, καὶ Εὐριπίδης (*Andr.*, 628-631), Kink. *Epic. Graec.*, fr. t. I, p. 45 sq. — (3) Ὀδυσσεὺς... αἰκισάμενος ἑαυτὸν κατάσκοπος εἰς Ἴλιον παραγίνεται, καὶ ἀναγνωρισθεὶς ὑφ' Ἑλένης περὶ τῆς ἁλώσεως τῆς πόλεως συντίθεται.

P. 460. (1) 499 notis compellat vocibus ultro, IV, 304 his... compellat vocibus ultro, locution fixée, mais il s'agit au VIe livre d'une interpellation amicale — notis —, au IVe d'une interpellation furieuse. — (2) 500 genus alto a sanguine Teucri se trouve déjà IV, 230, genus alto a sanguine diuom V, 45, locution fixée. — (3) 501 crudelis poenas, 585 crudelis... poenas, 502 sq. suprema Nocte, 513 supremam... noctem, expressions qui, employées une première fois par Virgile, restent dans sa mémoire et reviennent peu après machinalement sous sa plume. — (4) 504 super confusae stragis aceruum, XI, 207 confusaeque ingentem caedis aceruum, locution fixée avec échange d'un mot. — (5) 506 magna manes ter uoce uocaui ; quand Ulysse s'enfuit du pays des Kikones après avoir perdu un certain nombre de ses compagnons, il ne part point Πρίν τινα τῶν δειλῶν ἑτάρων τρὶς ἕκαστον ἀῦσαι, c'est donc un rite homérique que Virgile reproduit ici ; 507 c'est ce qu'Énée a fait pour Palinure 233 sq. ; il n'y a nulle raison de croire avec Servius qu'il s'agit d'armes peintes. — (6) Énée, mari de Créuse, fille de Priam, est le beau-frère de Déiphobe, fils de Priam. — (7) 515 Cum fatalis equus saltu super ardua venit Pergama et armatum peditem grauis attulit est une imitation directe de l'*Alexander* d'Ennius cité par Macr., VI, 2, 25 : Nam maximo saltu superabit grauidus armatis equus, Qui suo partu ardua perdat Pergama ; il est à remarquer que cette imitation n'est pas venue à Virgile quand il a parlé du Cheval pour la première fois au IIe livre ; pendant toute la durée de la composition de l'*Enéide*, il a continué ses lectures, pour s'alimenter. — (8) 520 sqq. confectum curis somnoque grauatum est une imitation d'*Od.*, VI, 2, Ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, cf. XII, 281 et *Il.*, X, 98, avec une différence de sens entre καμάτῳ, la fatigue matérielle, et curis, les préoccupations morales, Dulcis et alta quies placidaeque simillima morti 522, est une imitation du sommeil paisible d'Ulysse, *Od.*, XIII 79 sq. τῷ νήδυμος ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν Νήγρετος ἥδιστος, θανάτῳ ἀγχιστα ἐοικώς ; Virgile ne paraît pas avoir songé que lorsqu'on est inquiet on a généralement un sommeil agité ; Homère avait dit d'Achille avec plus de propriété, *Il.*, XXIII, 62 sq. εὖτε τὸν ὕπνος ἔμαρπτε, λύων μελεδήματα θυμοῦ, Νήδυμος ἀμφιχυθείς. — (9) 523 sq. Virgile s'est inspiré de la précaution que prend Ulysse, avant d'attaquer les prétendants, en recommandant à Téle-

maque, *Od.*, XIX, 2 sqq., de faire disparaître les armes. — (10) 529 Aeolides, d'après une légende, Antikleia, avant d'être la femme de Laertes, avait été rendue grosse d'Ulysse par Sisyphos, fils d'Aiolos, Aesch. *fragm* 162 'Αλλ' 'Αντικλείας ἄσσον ἦλθε Σίσυφος, Τῆς σῆς λέγω τοι μητρός, ἥ σ' ἐγείνατο. — (11) 530 pio si poenas ore reposco, les Troyens sont toujours représentés comme un peuple pieux, c'est une dominante dans l'*Enéide*. — (12) 532 sq. est imité d'*Odyss.*, XI, 155 sqq., où la mère d'Ulysse lui demande comment il est venu aux pays des brouillards ; elle sait qu'il faut traverser l'océan inaccessible quand on n'a pas un navire ; elle s'informe si c'est après avoir erré longtemps sur la mer au retour de Troie, s'il a déjà revu Ithaque ; tout cela est très simple et très compréhensible ; dans la bouche de Déiphobe pelagine venis *erroribus* actus ? est la traduction de Ἦ νῦν δὴ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθαδ' ἱκάνεις... ; mais on ne voit pas trop ce qu'il entend par là ; quand il ajoute : An monitu diuom ? on voit qu'il devine le motif de la venue d'Énée, mais on ne comprend pas qui le lui a révélé : tristis sine sole domos, loca turbida est la traduction de ὑπὸ ζόφον ἠερόεντα, mais avec l'intention de relever par la mention des désagréments du voyage le mérite d'Énée ; c'est le motif qui apparaît déjà 461 sqq. — (13) 537 Et fors omne datum traherent per talia tempus... 539 nos flendo ducimus horas traduisent la formule homérique banale Καί νύ κ' ὀδυρομένοισιν ἔδυ φάος ἠελίοιο *Od.*, XVI, 220, XXI, 226, *Il.*, XXIII, 156 ; flendo exprime le caractère triste et plaintif de l'épisode. — (14) 539 Nox ruit, les Romains comptant le jour de 24 heures de minuit à minuit, à partir de midi le jour décline et la nuit vient ; en revanche V, 738 sq., à partir de minuit c'est le jour qui vient. — (15) Si le palais de Dis est sur le chemin de droite, c'est parce qu'Énée doit nécessairement y passer pour déposer son offrande et que Virgile n'a pas voulu lui faire faire un détour qui l'eût éloigné de l'Élysée.

P. 461. (1) 540 sq. Avec la mention des deux routes conduisant, celle de droite au séjour des justes, celle de gauche aux lieux où les méchants sont punis, nous quittons la Nékuia homérique et nous entrons sur le terrain philosophique, Platon, *Gorg.*, 524 A, *Rép* , 614 D, d'après la théorie orphico-pythagoricienne ; les enfers de Virgile sont une conception composite. — (2) Les enfants continuent à pleurer et à vagir, 426 sq., les héroïnes amoureuses à souffrir de l'amour, 444, le guerrier Idaeus à s'occuper de son char et de ses armes, 485. — (3) La croyance que les morts conservent dans les enfers l'aspect qu'ils avaient quand ils y sont descendus, croyance devenue courante dans la poésie, est déjà indiquée dans un passage de la Nékuia, qu'on regarde comme d'origine récente, mais ceci importait peu à Virgile, *Od.*, XI, 40 sq. Πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν Ἄνδρες ἀρηίφατοι βεβροτωμένα τεύχε' ἔχοντες. — (4) 545 explebo numerum, l'expression paraît inspirée d'*Od.*, XII, où il est question des colombes qui périssent dans le choc des Πλαγκταί ; mais, quand une disparaît, Zeus la remplace pour que le nombre ne soit pas diminué, 65 'Αλλ' ἀλλην ἐνίησι πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι ; cf. Lucil. cité par Gell., *N. A.*, XVIII, VIII, 2 : Quando in eo numero mansti, quo in maxima nunc est Pars hominum ; 547 uestigia torsit se trouve déjà III, 669, mais dans une circonstance toute différente.

P. 462. (1) Le Πυριφλεγέθων mentionné pour la première fois dans l'*Od.*,

X, 513 sqq, est conçu d'autre façon que le Phlégéthon virgilien ; il se réunit au Κωκυτός, émanation du Styx, pour se jeter dans l'Achéron ; au confluent du Phlégéthon et du Cocyte s'élève un rocher et les deux fleuves sont qualifiés de Ποταμῶν ἐριδούπων, ce qui a sans doute donné naissance à l'épithète sonantia chez Virgile, 551 ; les flammes du Phlégéthon ne servent à rien chez lui, bien qu'elles eussent été utilisées antérieurement pour le châtiment des parricides et d'autres coupables. — (2) 552 solidoque adamante, il s'agit non pas de simples montants, mais de colonnes massives qui donnent à la porte plus de solidité. — (3) 555, le manteau sanglant de Tisiphoné est emprunté à la Κήρ homérique, *Il.*, XVIII, 538 Εἵμα δ' ἔχ' ἀμφ' ὤμοισι δαφοινεὸν αἵματι φωτῶν ; succincta est ajouté à cause de son rôle de bourreau. — (4) Toute cette architecture compliquée dérive d'indications homériques et hésiodiques ; dans l'*Il.*, VIII, 13 sqq., le Tartare est un gouffre profond, mais où il y a des portes de fer et un seuil d'airain, 15 Ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδός, sans que la chose soit autrement expliquée. Chez Hésiode, le Tartare est entouré d'un rempart d'airain, *Théog.* 726 Τὸν πέρι χάλκεον ἕρκος ἐλήλαται, environné de ténèbres ; les Titans n'en peuvent pas sortir parce que Poseidon y a mis des portes d'airain et qu'un mur l'enserre, 732 sq. Πύλας δ' ἐπέθηκε Ποσειδῶν Χαλκείας, τεῖχος δὲ παροίχεται ἀμφοτέρωθεν.

P. 463. (1) 559 Constitit, il s'arrête ; il a donc repris sa route, quand il s'est séparé de la Sibylle, ceci κατὰ τὸ σιωπώμενον. — (2) 560 Quae scelerum facies ? *G.*, I, 506 : Tam multae scelerum facies, l'aspect sous lequel se présentent les crimes, c'est-à-dire la nature des crimes. — (3) 562 Tum uates sic orsa loqui, 125 Cum sic orsa loqui uates, locution fixée. — (4) 565 deum poenas est assez singulier ici puisqu'il ne s'applique qu'à l'une des deux catégories de damnés qu'il va énumérer, ceux qui ont été punis par les dieux et non ceux qui sont punis par Rhadamanthe et nous avons sans doute là un indice que primitivement Virgile ne songeait à représenter que l'enfer mythologique. — (5) 565 perque omnia duxit doit être pris dans le sens matériel, cf. 582 et 585 uidi, 596 Cernere erat. — (6) 565 sq. Dans Plat., *Gorg.*, 523 E-526 (cf. Plut., *Consol. ad Apollon.*, 86, p. 121 c) sur la prairie, à l'endroit où divergent les routes vers les îles des Bienheureux et vers le Tartare jugent les fils de Zeus, Rhadamanthys qui a pour justiciables les Asiatiques, Aiakos, les Européens et Minos, juge suprême qui décide dans les cas douteux. Ils sont bien à leur place et ils séparent les innocents des coupables. Chez Virgile, Rhadamanthys est uniquement occupé à infliger aux criminels les châtiments qui leur reviennent ; mais qui a fait le tri entre les coupables et les innocents et dirigé ceux-ci vers l'Élysée ? Ceci n'est pas expliqué ; les réalités chez Virgile manquent souvent de netteté et ne supportent pas l'examen. — (7) 567 Castigatque auditque dolos, Rhadamante est représenté par Pind., *Pyth.*, II, 74, comme l'ennemi personnel de la tromperie φρενῶν ἔλαχε καρπὸν ἀμώμητον οὐδ' ἀπάταισι θυμὸν τέρπεται ἔνδοθεν. — (8) *Gorg.*, 525 C. Dans Pind., *Pyth.*, II, 21 sq. B, Ixion tire également la morale de son châtiment. — (9) Serv. 573 : Secutus est ordinem iuris antiqui ; nam post habitam quaestionem in Tullianum ad ultimum supplicium mittebantur. — (10) 572 Intentans anguis, c'est sur les monuments figurés le geste habituel des Furies.

— (11) 572 vocat agmina saeua sororum, les thalami des Euménides ont été localisés à l'entrée des enfers. L'une d'elles, 605, est occupée constamment à empêcher Phlégyas de manger ; il n'est pas sûr que Virgile s'en tienne pour les Furies au nombre réglementaire de trois.

P. 464. (1) 577 sq. Dans l'*Il.*, VIII, 16, le Tartare est autant au-dessous d'Hadès que le ciel est au-dessus de la terre ; il semble bien qu'il s'agisse de l'entrée du Tartare ; chez Hés., *Théog.*, 720 sqq., la distance de la terre au Tartare est égale à celle de la terre au ciel. Virgile n'indique pas le point de départ de ses mesures, mais le caeli suspectus 579 ne peut être pris que de la terre et la profondeur du Tartare paraît mesurée de l'endroit où se trouve la Sibylle, c'est-à-dire des enfers, ce qui est la conception homérique ; seulement, enchérissant sur Homère et sur Hésiode, Virgile attribue au Tartare une profondeur double de la hauteur du ciel. — (2) Le mécanisme de 580 : Hic genus antiquum Terrae, Titania pubes est repris 648 : Hic genus antiquum Teucri, pulcherrima proles ; 580-581 sont inspirés directement d'Hés., *Théog.*, 729 sq. Ἔνθα θεοὶ Τιτῆνες ὑπὸ ζόφῳ ἠερόεντι Κεκρύφαται βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο. — (3) 582-584, Virgile s'est inspiré de l'*Od.*, XI, 307 sqq., en laissant de côté la rapidité merveilleuse de leur croissance menaçante pour les dieux ; c'est l'*Odyssée* qui leur impute d'avoir voulu placer sur l'Olympe l'Ossa et sur l'Ossa le Pélion pour parvenir jusqu'au ciel, version déjà mentionnée par Virgile, *G.*, I, 280 sqq. Leurs crimes étaient racontés diversement : ils veulent faire de la mer la terre ferme et *vice versa* ; l'un d'eux veut faire violence à Héra, l'autre à Artémis ; d'après l'*Iliade*, ils enchaînent Arès ; dans l'*Od.*, ils sont tués par Apollon ; ailleurs Zeus les foudroie, Artémis les tue en se jetant entre eux sous la forme d'une biche ; Apollon ou Artémis envoient entre eux une biche et en voulant l'atteindre avec leurs lances ils se transpercent réciproquement. De cette légende touffue et bizarre Virgile n'a pris que l'escalade théâtrale et devenue banale du ciel. — (5) 585-594, 586 a été sûrement déplacé par une erreur de copiste et il faut lire :

585 Vidi et crudelis dantem Salmonea poenas ;
587 Quattuor hic inuectus equis et lampada quassans,
586 Dum flammas Iouis et sonitus imitatur Olympi,
588 Per Graium populos mediaeque per Elidis urbem
589 Ibat ouans

Les couplets qui composent cette énumération ont été empruntés par Virgile à des sources différentes ; celui-ci ne provient pas de la Nékuia, où Salmoneus n'a pas encore offensé les dieux, *Od.*, XI, 236, Σαλμωνῆος ἀμύμονος. Dans Hés., *fr.* 7, 5 Rr, il est déjà Σαλμωνεὺς ἄδικος ; l'usurpation de la foudre apparaît dans un fragment de l'Αἴολος d'Euripide, *fr.* 14 N ὅς τ' ἐπ' Ἀλφειοῦ ῥοαῖς Θεοῦ μανεὶς ἔρριψε Σαλμωνεὺς φλόγα ; elle est longuement racontée par les mythographes. Virgile ne nomme pas la ville d'Élide dans laquelle opère Salmoneus ; la légende courante le localisait à Pise ; d'après une version, il existait en Élide une ville nommée Salamona, ou Σαλμώνη ou Σαλμωνία qui aurait été fondée par Salmoneus à la tête d'Éoliens.

P. 465. (1) 595-600. Avec Tityos Virgile revient à la Nékuia, bien qu'il ait remplacé les deux vautours homériques par un seul, *Terrae omniparentis alumnum* 595 = Γαίης ἐρικυδέος υἱόν ; mais par l'abon-

dance, par la recherche des mots, surtout des adjectifs, il s'est préoccupé de faire un tableau aussi paré de toutes les ressources de la rhétorique que celui de Salmoneus ; il faut noter qu'une des expressions les plus saisissantes : Immortale iecur 598, provient du supplice de Prométhée dans la *Théog.* d'Hés., 523 sq. αὐτὰρ ὅγ' ἦπαρ Ἠσθιεν ἀθάνατον ; c'est peut-être parce que l'aigle de Prométhée est unique que Virgile a supprimé à Tityos un de ses deux vautours homériques. — (2) 601, Ixion et Pirithoüs sont expédiés en un seul vers, de même 430, entre deux descriptions développées, les condamnés à une mort injuste ; Virgile est asymétrique, au moins dans la rédaction actuelle de l'*Enéide.* Ixion est un des plus grands coupables de la mythologie ; il passe pour avoir été le premier meurtrier de quelqu'un de sa famille, ayant tué par ruse le père de sa fiancée Dia ; quoiqu'il fasse horreur aux dieux et aux hommes, Zeus l'admet à sa table et, enivré par le nectar, il essaie de violer Héra ; Zeus le fait attacher par Hermès à une roue ailée de feu, qui est lancée à travers l'espace. Quant à Pirithoüs, il est dans l'*Iliade* le fils de Zeus Πειριθ'οιο τὸν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς II, 741, et d'Hippodameia, la femme d'Ixion Οὐδ' ὁπότ' ἠρασάμην Ἰξιονίης ἀλόχοιο Ἣ τέκε Πειρίθοον XIV, 317 sq. ; la légende la plus récente le fait fils d'Ixion ; mais comme Virgile le fait positivement fils de Jupiter, 394, et que 601 ne contient aucune alluions de filiation, il est arbitraire de supposer que Virgile s'est contredit. — (3) *Rev. de Philol.*, XII (1888), p. 145 sq. — (4) 614-615 annoncent par leur forme même qu'ils sont destinés à clore une énumération ; après avoir mentionné un certain nombre de crimes et de châtiments, la Sibylle avertit Énée qu'elle ne saurait être complète ni contenter absolument sa curiosité. Il est donc inadmissible qu'elle reprenne l'énumération, ce qu'elle fait 621-624. D'autre part 625-627 justifient 614-617. Si la Sibylle avertit Énée qu'elle ne dira pas tout, il faut bien qu'elle lui donne la raison pour laquelle elle s'arrête ; or, la raison, c'est que, alors même qu'elle aurait des moyens plus qu'humains, ceux-ci ne suffiraient pas à énumérer tous les crimes et tous les châtiments ; 625-627 se soudent donc nécessairement à 614-615 et l'ordre du morceau est 621-624, 614-615, 625-627 ; ainsi les damnés de droit commun ne forment qu'un seul groupe : 608-613, 621-624 ; ce ne sont pas seulement ceux du premier couplet, mais aussi ceux du second, qui attendent en prison l'exécution de la sentence ; on ne voit pas en effet pourquoi il y aurait entre eux une différence à cet égard. Le désordre provient de ce que 621-624 ont été lus non pas avant, comme il le fallait, mais après 614-615. On pourrait songer à une simple erreur de copiste ; mais tout le morceau 580-627 est d'inspiration et d'exécution fragmentaires ; les coupables et les châtiments sont venus successivement à la pensée et sous la plume de Virgile ; il est très possible qu'au moment de sa mort, 621-624 aient été encore à la marge, que leur place dans le texte n'ait pas été fixée d'une façon absolument claire et que Varius se soit trompé en les mettant après et non pas avant 614-615. — (5) 617 sq., d'après la légende courante, Pirithoüs et Thésée, à la suite de leur tentative mentionnée *En.*, VI, 393 sq., pour enlever Proserpine, avaient été enchaînés dans les enfers jusqu'à la descente d'Héraklès qui ne fut autorisé à ramener que Thésée. D'après Virgile, Pirithoüs et Thésée sont encore tous deux dans les enfers ; il est assez singulier que la nature du châtiment ne soit mentionnée que pour Thésée.

La version primitive de l'enchaînement avait été remplacée par celle de l'adhérence au siège, déjà mentionnée par Panyasis, Paus., X, 29, 9, et était devenue chez les comiques une source de plaisanteries ; c'est celle qu'a adoptée Virgile, puisqu'il n'est pas question chez lui de chaînes. — (6) 616-620, 602-607, Phlégyas est un personnage mythologique de date relativement récente et assez indéterminé ; il est le représentant de la peuplade Thessalienne, brutale et belliqueuse, des Phrygiens qui a osé attaquer le temple de Delphes et a été punie par Apollon. Serv. 618 lui attribue personnellement le sacrilège, dont la cause aurait été qu'Apollon avait violé sa fille Coronis ; il fut précipité dans les enfers par les flèches d'Apollon. Le châtiment qui lui est attribué ici n'est pas connu avant Virgile et on ignore la source où celui-ci a puisé. C'est une imitation de celui de Tantale agrémenté du rocher qui ne figure pas encore dans l'*Odyssée*, XI, 582-592 et qui est ajouté chez Pindare, *Ol.*, I, 88, Eurip., *Or.*, 6 et 980, etc , et contaminé avec le châtiment de Phinée ; le rapprochement avec celui de Phinée paraît indiqué par Virgile lui-même ; il ne nomme en effet aucune Furie, mais il dit furiarum maxima 605 ; or, c'est justement le titre qu'il a donné à Celaeno, III, 252 ; si bien qu'il y a dans la représentation un flottement entre l'idée de Furie et celle de Harpyie.

P. 466. (1) 620, la confession publique et moralisatrice de Phlégyas est imitée de celle que Pindare, *Pyth.*, II, 39 sq. prête à Ixion Θεῶν δ' ἐφετμαῖσιν Ἰξίονά φαντι ταῦτα βροτοῖς λέγειν, ἐν πτερόεντι τροχῷ παντᾷ κυλινδόμενον· Τὸν εὐεργέταν ἀγαναῖς ἀμοιβαῖς ἐποιχομένους τίνεσθαι, mais elle en est très différente. Celle d'Ixion est appropriée à son cas particulier et tout à fait spéciale ; il a payé d'une ingratitude infâme, en cherchant à faire violence à Héra, Zeus qui l'avait accueilli après qu'il était devenu pour les hommes et pour les dieux un objet d'horreur et il atteste qu'il faut payer de retour son bienfaiteur ; celle de Phlégyas a une tout autre portée ; elle proclame d'une façon générale qu'il faut cultiver la justice et respecter les dieux, conformément à l'idée fondamentale de l'*Enéide* que la qualité principale de l'homme est de pratiquer la justice et de respecter les dieux ; les Troyens sont un peuple pieux qui ne réclame que son dû ; toute la description des enfers est faite en vue de l'ensemble de l'*Enéide* et lui est subordonnée. En outre Ixion s'adresse aux mortels ; son avertissement a donc une utilité pratique ; on a reproché à celui de Phlégyas d'être tardif et superflu puisqu'il s'adresse à des damnés qui subissent une peine et n'ont plus à recommencer leur vie. Mais il a pour lui d'éveiller chez tous — *omnis Admonet* 618 sq. — la voix de la conscience ; au-dessus des tourments matériels qu'ils supportent il fait planer le remords, tourment moral autrement cruel ; c'est là une idée grandiose. — (2) Cf. Aristoph., *Ran.*, 145 sq., où ἡ πατρὸς γνάθον Ἐπάταζεν correspond à Pulsatusue parens 609, mais c'est le seul trait commun. — (3) 608-613, la construction grammaticale quibus... Aut qui... Quique... quique établit nettement quatre classes d'où il suit que quique arma secuti Impia nec ueriti dominorum fallere dextras désignent une seule catégorie d'individus, ceux qui ont soulevé les guerres serviles contraires à la pietas d'une part — impia — à la fides de l'autre — dextras. — (4) 608 dum uita manebat, locution fixée qui se retrouve 661 et V, 724, dans l'apparition d'Anchise à Énée, ce qui est peut-être un

indice que cette apparition est à peu près de la même date que la descente aux enfers.

P. 467. (1) 621. Virgile fait ici un emprunt direct au poème de son ami Varius, cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 39 : Vendidit hic [auro] Latium populis agrosque Quiritum Eripuit, fixit leges pretio atque refixit ; il est probable que le couplet a été écrit isolément étant suggéré à Virgile par la lecture de ce passage du poème de Varius, ce qui vient à l'appui de l'hypothèse qu'il pouvait être encore à la marge lors de la mort de Virgile. Il s'agit du reste de tout autre chose chez Varius et chez Virgile : chez Varius, du magistrat prévaricateur qui a dépouillé les citoyens et vendu des terres quiritaires à des étrangers, chez Virgile du traître qui a livré l'État à un usurpateur.

P. 468. (1) 625 sq., *Il.*, II, 488 sqq. Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω, Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι δέκα δὲ στόματ' εἶεν Φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦπαρ ἐνείη ; ce qu'il y a de curieux, c'est que la substitution de centum à δέκα pour enchérir n'est pas de Virgile ; Hostius, au 2e livre du *Bellum Histricum* cité par Macr., *Sat.*, VI, 3, 6, avait dit : non si mihi linguae centum atque ora sicut totidem uocesque lignatae ; c'est le cas d'un passage homérique imité avant Virgile et dont il a repris l'imitation, mais en se laissant influencer par son prédécesseur ; 625 sq. se trouvant déjà *G.*, II, 43 sq., c'est à l'époque des *Géorgiques* qu'il s'est approprié la formule. — (2) 629 susceptum perfice munus est repris 637 : perfecto munere diuae ; il semble que 142 munus ait un sens plus profane. — (3) 633 per opaca uiarum, même mécanisme de la fin de vers, II, 725, per opaca locorum. — (4) 635 Occupat Aeneas aditum est repris de 424. — (5) 637 His demum exactis, transition reprise avec variation d'expression de 236 His actis. — (6) IV, 563 sqq. — (7) Ἔργα 167 sqq.

P. 469. (1) *Olymp.*, II, 64 sqq. — (2) Cité par Plut., *Consol. ad Apoll.*, 35. — (3) Aristoph., *Ran.*, 156 sqq.

P. 470. (1) Fortunatorum nemorum 639, Inter odoratum lauri nemus 658, per siluam 659, lucis... opacis 673, Seclusum nemus et uirgulta sonantia siluae 704. — (2) 640 Largior hic campos aether et lumine uestit Purpureo, cf. Aristoph., *Ran.*, 155 : Ὄψει τε φῶς κάλλιστον ; l'expression pittoresque a été employée par Cic., *Phaen.*, v. 60 : Quem (Capricornum) cum perpetuo uestiuit lumine Titan, par Lucr., II, 146 sqq. : Quam... sol ortus... Conuestire sua perfundens omnia luce.

P. 471. (1) Servius a entrevu que Virgile avait amalgamé sans les fondre deux systèmes différents ; à propos de 640 : aut reuera largior, si lunarem intellegis circulum : nam ut supra — V, 735 —diximus campi Elysii aut apud inferos sunt, aut in insulis fortunatis, aut in lunari circulo..., à propos de 887 : locutus... est secundum eos, qui putant Elysium lunarem esse circulum. — (2) 644 Pars pedibus plaudunt choreas, c'est l'équivalent des thiases d'initiés dont parle Aristophane, *Ran.*, 156 sq. καὶ θιασοὺς εὐδαίμονας Ἀνδρῶν γυναικῶν, καὶ κρότον χειρῶν πολύν ; c'est la traduction d'*Od.*, VIII, 264, Πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν, où il s'agit de danses exécutées au son de la phorminx de Démodokos ; carmina dicat se trouve *G.*, I, 350, en rapport avec la danse et comme accompagnement ; le fait qu'il s'agit de danses religieuses est suffisamment souligné par les mots Threïcius... sacerdos 645, qui désignent

Orphée, comme prêtre. — (3) 646 Obloquitur numeris septem discrimina uocum = il fait entendre en face du rythme les sept notes de sa lyre, en d'autres termes il assujettit au rythme, qui est celui sur lequel on danse, la mélodie, l'air, sur lequel les danseurs chantent les paroles. — (4) Les trois couplets 642-647, 648-655, 656-665 dérivent de sources différentes et ont été exécutés isolément ; on en a la preuve ici dans le singulier miratur 651 ; il est naturel que le spectacle étonne Énée seulement, et non la Sibylle, prêtresse d'Hécate, à qui tout ce qui se passe dans les enfers est familier ; mais après le pluriel deuenere 638, le singulier miratur exigerait nécessairement l'expression du sujet Aeneas : cf. 634 sq. foribusque *propinquant.* Corripit *Aeneas* aditum.

P. 472. (1) Entre Idaeumque etiam currus, etiam arma tenentem 485 et quae gratia currum Armorumque fuit uiuis... eadem sequitur tellure repostos 653 sq, on ne saisit aucune différence. Si Énée ressent de l'étonnement ce ne peut être que de revoir dans l'Élysée ce qu'il a déjà vu dans une autre partie des enfers et de constater une certaine faiblesse dans la conception virgilienne. — (2) Ecce 656 est en relation avec miratur 651 ; tout cela est imprévu pour Énée et lui cause de l'étonnement. — (3) 656 dextra laeuaque prépare 666 Quos circumfusos ; Énée et la Sibylle passent au milieu d'eux. — (4) 660 Hic manus ob patriam pugnando uolnera passi a été repris VII, 182 : Martiaque ob patriam pugnando uolnera passi ; on ne voit pas du reste pourquoi ces guerriers ne sont pas avec ceux de la 5e circonscription : multum fleti ad superos belloque caduci Dardanidae, 482 ; la conception manque d'unité. — (5) 661 sacerdotes casti, V, 735 casta Sibylla. — (6) 662 Phoebo digna locuti, on a rapproché avec raison Ménandre, *Rhet. Graec.*, III, 437 Sp. Πίνδαρος ὕμνους γράφων εἰς τὸν θεὸν (Apollon) ἀξίους τῆς ἐκείνου λύρας, passage qui est le commentaire exact de celui de Virgile. — (7) 663, cf. Cic., *Tusc.*, I, 62, *Somn. Scip.*, 18. — (8) Plat., *Républ.*, X, 615 αὖ εἴ τινας εὐεργεσίας εὐεργηκότες καὶ δίκαιοι καὶ ὅσιοι εἶεν.

P. 473. (1) 669 optime uates, I, 555 pater optime Teucrum (Énée), III, 710 pater optime (Anchise), X, 402 optime Teuthra, XI, 294 rex optime (Latinus), VIII, 127 Optime Graiugenum (Evandre), XI, 353 optime regum (Latinus), XII, 48 optime (Latinus), V, 358 pater optimus (Énée), IX, 40 sq. Optimus... Aeneas, IV, 291 optima Dido, X, 557 optima mater, c'est une préoccupation constante de Virgile d'attribuer à ses personnages la bonté portée jusqu'au superlatif. — (2) 668 umeris exstantem... altis, cette supériorité de taille, caractéristique d'un guerrier puissant, est attribuée dans l'*Iliade*, III, 226 sq., à Ajax, ἀνὴρ ἠύς τε μέγας τε, ἔξοχος Ἀργείων κεφαλήν τε καὶ εὐρέας ὤμους, par imitation dans l'*Enéide*, VII, 783, à Turnus, VIII, 162 à Anchise, moins heureusement ici à Musée, où elle n'est qu'un symbole de sa supériorité morale ; Énée, II, 721, a les larges épaules, sans qu'il soit question de sa taille ; Virgile lui applique volontiers ainsi qu'à d'autres héros, l'épithète d'ingens équivalent de πελώριος homérique. — (3) 670, la question de la Sibylle est justifiée par la réponse de Musée ; du moment que les élus n'ont point de demeure fixe, la Sibylle ne peut pas savoir où se trouve Anchise en ce moment ; Musée ne le sait que par hasard, ceci κατὰ τὸ συμπώμενον. — (4) 670 sq. illius ergo Venimus, de même la Sibylle avait dit à Charon 403 sq. : Troïus Aeneas... Ad genitorem... descendit,

se conformant à ce qu'Énée lui avait dit à elle-même 108 sq. Ire ad conspectum cari genitoris... Contingat ; en réalité Énée a un double but en descendant aux enfers, revoir une dernière fois son père, lui demander des conseils sur la suite de son expédition ; ce second motif la Sibylle paraît l'ignorer ; Énée ne pouvait le lui faire connaître puisqu'il venait justement de lui demander une prophétie ; en partageant entre elle et Anchise, la prophétie qui, d'après Helenus, au IIIe livre, doit être obtenue de la Sibylle, Virgile s'est heurté à une difficulté ; il aurait pu la résoudre en se tenant strictement à la théorie que la Sibylle ne savait de l'avenir que ce que lui révélait Apollon dans les moments d'inspiration violente ; mais cette théorie, il ne s'y est pas tenu rigoureusement et il en résulte une anomalie bizarre : la Sibylle connaît d'avance la mort de Misenus, elle sait ce qui arrivera plus tard aux mânes de Palinure, mais elle ne paraît pas se douter qu'elle conduit Énée auprès de son père pour que celui-ci lui fasse une prédiction. D'autre part, comme prêtresse d'Hécate, elle est parfaitement au courant de ce qui se passe dans le Tartare, elle paraît l'être beaucoup moins de ce qui se passe dans l'Élysée. C'est du reste ici qu'elle prend pour la dernière fois la parole ; une fois qu'elle a conduit Énée auprès d'Anchise, elle s'efface et devient un personnage muet. Il n'en pouvait guère être autrement, étant donnée la conception du VIe livre, mais ce n'en est pas moins un défaut. — (5) 680 sq. superum... lumen, locution fixée qui se trouve déjà chez Ennius, Macr., *Sat.*, VI, 1, 14 et chez Lucr., VI, 857 ; recensebat numerum, *G.*, IV, 436, numerumque recenset locution fixée. — (6) 679 sqq., il y a là une imperfection analogue à celle qui a été signalée à propos de 296 sqq. comparée avec 321 sqq. ; Virgile nous présente ici les âmes destinées à une nouvelle existence ; il les présente de nouveau dans des termes analogues 703 sqq. où nous apprenons le nom du fleuve sur le bord duquel elles sont rassemblées ; or, Énée, lui, apprend seulement 713 sq. que ces âmes doivent remonter sur la terre et que le fleuve est le Léthée ; d'où une répétition et une faute contre la progression de l'intérêt pour le lecteur ; cette faute paraît provenir du procédé de composition fragmentaire et elle était facile à effacer à la révision en montrant 679 sqq. Anchise entouré d'une multitude d'âmes, sans dire lesquelles et pourquoi, en les faisant apercevoir par Énée 703 sqq., sans nous en apprendre davantage et en réservant l'explication à la réponse d'Anchise à la question d'Enée 713 sqq. ; on peut admettre que Virgile l'eût fait à la révision définitive. — (7) 686 uox excidit ore, indique le ton des paroles d'Anchise ; c'est une effusion ; il n'y a rien là de solennel et de préparé. — (8) 688 Vicit iter durum pietas, c'est le motif connu qui consiste à rehausser le courage d'Énée et qui apparaît 671, 533 sq., 461 sq., 369 — cf. 365 inuicte — ; la chose est préparée par l'exposé que fait la Sibylle 128 sqq. des difficultés de l'entreprise et par l'exhortation qu'elle adresse à Énée 260 sq. — (9) 692 sq. Tout en répétant les termes mêmes dont il se sert d'une façon constante pour désigner les épreuves d'Énée, Virgile a pu être influencé pour le mouvement par le *Teucer* de Pacuvius 319 R. Quam te post multis tueor tempestatibus ! — (10) 695 sq. Virgile n'a rapporté qu'une apparition d'Anchise à Énée, V, 721-45, et c'est bien à 732 sq. Auerna per alta Congressus pete nate meos que fait allusion ici 696 haec limina tendere adegit. D'autre part, l'apparition du Ve livre dans le but ici

mentionné est incontestablement la première et il n'y en a pas eu d'autre auparavant. Or depuis cette apparition jusqu'au moment où nous sommes, il ne s'est écoulé que bien peu de temps, de sorte que saepius, qui pourrait s'expliquer par un κατὰ τὸ σιωπώμενον, est dans la circonstance difficile à admettre. Mais IV, 351-353, Énée déclare que toutes les nuits Anchise lui apparaît pour lui enjoindre d'aller en Italie et tua tristis imago, VI, 695, se réfère à turbida terret imago, IV, 353 ; saepius paraît mélanger les deux choses et il y a là de la confusion et de l'imprécision.

P. 474. (1) C'est bien ainsi qu'Anchise entend 697, comme le montre Quo magis Italia mecum laetere reperta 718 ; la remarque de Serv. : adfectionis est filii etiam ea indicare, de quibus non interrogatur, doit donc être entendue dans ce sens qu'Énée répond à des préoccupations qui ne se sont pas traduites par une question directe, mais qui existent. — (2) L'attitude d'Anchise 685 semble avoir prévenu le désir d'Énée, si bien qu'on ne comprend pas bien teque amplexu ne subtrahe nostro 697 ; mais 696-702 est une imitation homérique et c'est un exemple d'imitation non parfaitement ajustée au contexte. — (3) Sauf l'imitation de l'effort infructueux pour embrasser une ombre, il n'y a pas entre les deux morceaux de rapport textuel. En revanche Venisti tandem 687 rappelle les premiers mots de l'entrevue de Télémaque et d'Ulysse, *Od.*, XVI, 23 : Ἦλθες, Τηλέμαχε, γλυκερὸν φάος, sans que Virgile ait pu ou voulu rendre la tendresse charmante des derniers mots. Dans l'*Odyssée*, Laërte qui n'a pas encore reconnu Ulysse et qui le regarde comme un étranger, lui fait des questions, entre autres celle-ci XXIV, 299 Ποῦ δαὶ νηῦς ἔστηκε θοή, ἥ σ' ἤγαγε δεῦρο ; et Ulysse répond, 308 Νηῦς δέ μοι ἥδ' ἔστηκεν ἐπ' ἀγροῦ νέσφι πόληος. Il est possible que ces mots aient influencé au point de vue purement formel stant sale Tyrrheno classes 697 ; mais le sentiment et l'intention du passage virgilien sont tout différents. — (4) On ne voit pas ce que signifie exactement Interea 703 ; ce ne saurait être « pendant l'entrevue » qui dure un certain temps, puisqu'aussitôt la chose aperçue, Énée en demande l'explication ; est-ce « pendant qu'Énée essaie d'embrasser son père » ? La chose serait bizarre ; on attend Tum uero, cf. 710 uisu subito. D'autre part, 703 sq. dit à peu près la même chose que 679 sq. ; d'où la double preuve que les deux couplets 679-702 et 703-723 ont été rédigés isolément et ne sont pas accordés. — (5) 704 uirgulta sonantia siluae, III, 442 Auerna sonantia silvis, XII, 522 uirgulta sonantia lauro, fins d'hexamètre de même mécanisme. — (6) 705 domos placidas n'est pas l'équivalent de 639 sedes... beatas ; c'est une partie spéciale de la comparaison. — (7) 706 a pu être influencé au point de vue formel par *Od.*, XI, 632, ἔθνε' ἀγείρετο μυρία νεκρῶν, mais c'est tout autre chose. — (8) 707 sqq. La comparaison avec les abeilles vient de ce qu'elles étaient considérées par les anciens théologiens comme un symbole des âmes ; elle est très poétique et charmante, mais elle n'est nullement en situation ; les ombres qui défilent plus loin devant Anchise n'ont aucun rapport avec les abeilles et l'on ne se représente point Romulus et Auguste comme des insectes voltigeant — volabant 706 — ; cela s'applique à une autre conception des âmes ; nous avons à faire à un emprunt qui, une fois dépaysé, ne s'accorde pas avec le contexte. — (9) 714 ad fluminis undam se retrouve III 389, X, 833, fin d'hexa-

mètre fixée mécaniquement. Le Léthé est étranger à Homère et n'apparaît que postérieurement, *Anthol. Pal.*, VII, 25 (peut-être de Simonide), Aristoph., *Ran.*, 186. — (10) 716-718, on remarquera que, si l'on supprime 716-718, 719 se rejoint exactement à 715 sans laisser soupçonner une lacune ; d'autre part 716 et 717 ne se construisent pas grammaticalement et l'on est obligé de corriger (par exemple Jampridem ac prolem, Heyne, ou Jampridem et prolem hanc). Virgile avait annoncé 679 sqq. que le but d'Anchise en s'occupant des âmes destinées à remonter sur la terre était surtout de faire connaissance avec ses descendants ; c'est à cela qu'aboutit l'épisode tout entier et c'en est la justification ; il est probable qu'à une lecture postérieure il a trouvé qu'il fallait en avertir Énée pour que celui-ci ne se trouvât pas brusquement en face de l'imprévu ; il a donc ajouté à la marge 716-718 qui n'étaient qu'une indication qu'il se proposait de revoir. — (11) 720 sq., le sentiment d'Énée est humainement très philosophique et très profond et il est d'accord avec le passage, mais il ne l'est pas avec le reste du VI^e^ livre, qui montre qu'on peut être très malheureux dans les enfers et qu'on y regrette la vie, cf. surtout 434 sqq. ; Virgile a du reste prévu l'objection ; par le mot hinc 719, il montre qu'Énée ne pense qu'aux âmes qui sont dans l'Élysée, par suite bienheureuses.

P. 475. (1) 728 uitaeque uolantum, le mot uita qui est capital, n'est appliqué qu'aux oiseaux ; mais les oiseaux n'y ont pas plus droit que les autres êtres, auxquels, pour la précision philosophique, il devrait être également appliqué. — (2) 730-732 semina est le mot qu'emploie couramment Lucrèce pour désigner les atomes épicuriens ; il est fâcheux que Virgile n'en ait pas trouvé d'autre pour ces forces élémentaires stoïciennes qui sont tout autre chose ; igneus est ollis uigor est inattendu, parce que pour désigner le grand principe vital, Virgile ne s'est pas servi du terme stoïcien technique πῦρ νοερόν, mais d'une expression vague : spiritus, mens ; 730-731 n'expriment pas exactement ce qu'ils veulent dire ; l'âme ne conserve sa vigueur ignée qu'en tant qu'elle n'est point paralysée par le corps, mais, même paralysée par le corps, elle conserve son origine divine. — (3) 734 grammaticalement clausae ne peut se rapporter qu'à uitae... uolantum 728 ; logiquement il faut remonter à animas 720. — (4) 735 supremo cum lumine uita reliquit est une expression courante et consacrée, Lucr., V, 63 : cum quem uita reliquit, Ov., *Métam.*, XI, 327 : Conantemque loqui cum sanguine uita reliquit ; elle forme contre-sens avec la doctrine qui exigerait supremo cum lumine corpus reliquerunt, puisque l'âme est essentiellement le principe vital. — (5) 738-742, ces traitements violents sont une sorte de torture analogue à celle qu'on applique aux criminels, et c'est pourquoi Virgile se trouve entraîné à employer des mots comme poenis, supplicia, scelus, qui sont tout à fait impropres et en contradiction absolue avec la doctrine ; purifier et supplicier sont deux choses différentes ; l'âme a été souillée par le contact du corps, elle n'est pas coupable, souillure et crime n'ont pas de rapport ensemble. — (6) 743-744 sont intercalés à tort et, à la place qu'ils occupent, interrompent la suite des idées ; 745 se joint naturellement à 743 : ... aut exuritur igni Donec longa dies..., ces épreuves durent jusqu'à ce que la purification soit complètement opérée. Virgile s'est aperçu qu'avec la théorie exposée ici il était impossible de justifier la présence d'Anchise

dans l'Élysée au moment de l'arrivée d'Énée ; en effet, la purification embrasse une période de mille ans ; c'est là le temporis orbe 745 qui se prolonge pendant mille ans 748 ; 748 ne peut signifier qu'après avoir été purifiées les âmes restent pendant mille ans dans cet état ; aussitôt purifiées on leur infuse l'oubli et elles retournent sur la terre. Dans ces conditions, Anchise, qui est mort depuis un an, n'a aucun droit à être dans l'Élysée ; has omnis 748 exclut tout traitement de faveur. Il fallait donc tricher avec la doctrine qui imputait à toutes les âmes une purification de mille ans ; il fallait introduire des exceptions ; Quisque suos patimur manes signifie que les âmes subissent ce que comportent leurs mânes, c'est-à-dire que la purification dure pour elles plus ou moins longtemps selon qu'elles sont plus ou moins coupables ; un an a donc pu suffire pour Anchise. Mais, dans la rigueur de la doctrine, les âmes n'ont rien à faire avec l'Élysée. Virgile ne dit pas où a lieu la purification ; l'Élysée tel qu'il le décrit n'est pas aménagé pour cela et cela est exclu par 743 sq. où il est dit formellement que c'est après la purification que les âmes sont admises dans l'Élysée ; donc, première exception, la durée de la purification est raccourcie pour les honnêtes gens ; deuxième exception, quelques-uns d'entre eux sont exemptés du sort commun qui est de retourner sur la terre et autorisés à rester éternellement dans l'Élysée. Ainsi le sort d'Anchise est réglé. C'est pour résoudre cette difficulté que Virgile, à une lecture de révision, a écrit 743-744 ; la preuve qu'à sa mort ils étaient encore à la marge, c'est que, là où ils sont actuellement, ils se trouvent entre la proposition principale et la subordonnée d'une phrase qu'ils interrompent violemment ; or, on ne trouve pas dans le développement d'endroit où ils pourraient être plus convenablement intercalés. C'est un *repentir* de Virgile, qu'il comptait retoucher et fondre avec le texte pour supprimer une contradiction manifeste. — (7) 749 deus est la divinité dans le sens le plus général ; il ne saurait être question de Mercure psychopompe ; l'assemblée des âmes sur les bords du Léthé était nécessaire pour établir un lien entre la théorie de la purification et de la palingénésie et celle de l'admission des Justes dans le paradis ; ce lien est fragile ; on s'en aperçoit malgré l'adresse de Virgile ; les âmes n'ont rien à faire avec l'Élysée ; ce n'est point là qu'elles sont purifiées et, une fois qu'elles le sont, elles retournent sur la terre.

P. 476. — (1) 753 trahit est un mot significatif de l'exaltation d'Anchise ; il ne s'agit point d'une froide énumération, simplement curieuse et pittoresque ; Anchise met dans le morceau toute son âme, toute sa passion ; la vue de tous ces grands hommes le transporte d'admiration patriotique et est pour lui l'occasion d'exhortations enflammées provenant d'un patriotisme qui vibre. — (2) 755 uenientum, c'est un défilé où les âmes doivent se présenter à peu près dans l'ordre où elles renaîtront à l'existence ; Virgile passe sur l'invraisemblance qu'il y a à les montrer tous à la fois, puisqu'il s'écoulera des siècles, surtout pour les plus modernes, avant qu'elles remplissent leurs nouvelles destinées ; mais si, dans l'énumération, l'ordre chronologique est gravement troublé, nous verrons que cela tient à ce qu'elle n'a pas été conçue et exécutée d'ensemble et qu'elle se partage en réalité en trois morceaux non contemporains, qui sont juxtaposés sans être fondus. — (3) 755 discere uoltus, Anchise avait la connaissance de l'avenir, Anchisesque Venus quem

pulchra dearum Fari donauit, diuinum pectus habere, Ennius, dans Prob. *in Verg. Ecl.* 6, 31, p. 14, 2 K., imité par Virgile, V, 47 : diuinique ossa parentis ; mais pour qu'il pût nous présenter ses descendants, il fallait qu'ils fussent reconnaissables ; de là sa conception bizarre que, comme les ombres des morts sont semblables à ce que les vivants étaient sur la terre, les ombres des futurs vivants ont déjà le visage, les insignes, le caractère qu'ils auront sur la terre et, ce qui est plus singulier encore, ceux avec lesquels ils demeureront fixés dans la mémoire des hommes : ainsi Numa a déjà sa barbe blanche ainsi que sa chevelure — nosco crines incanaque menta Regis romani 809 sq. —, quoique assurément il ne doive pas naître ainsi ; ce sont des εἴδωλα préventifs. — (4) 759 te tua fata docebo rappelle I, 257 sq. Manent immota tuorum Fata tibi et 262 uoluens fatorum arcana mouebo. — (5) 758 nostrumque nomen ituras reproduit mécaniquement la fin d'hexamètre in 680 superumque ad lumen ituras. — (6) Les mots uides 760, aspice 771, uiden ut 779, aspice 788, ont pour but, par leur répétition, d'insister sur la fiction d'après laquelle le lecteur n'a pas seulement à écouter une tirade rhétorique, mais assiste à un défilé réel, dont les personnages, grâce à l'individualisation préventive des ombres, apparaissent successivement à nos yeux. — (7) Il ne pouvait guère en suivre un autre, mais ceci implique une forte invraisemblance, à savoir que des personnages, qui, comme Auguste, ont encore plus d'un millier d'années avant de monter sur la terre, sont déjà sur les bords du Léthé parés pour l'existence. — (8) 764, Virgile suit ici une tradition différente de celle qu'il avait adoptée I, 265 sq. et d'après laquelle Énée ne devait vivre que pendant trois ans après la défaite des Rutules ; en effet, trois ans après cette défaite, il n'est pas encore longaeuus VI, 764 ; c'est une contradiction qui l'eût obligé à modifier finalement le passage du Ier livre.

P. 477. (1) 765 Educet siluis, Caton, cité par Servius, 760, racontait qu'après la mort d'Énée Ascagne avait régné à Laurolauinium, que, craignant ses mauvaises intentions, Lavinia étant enceinte d'Énée s'enfuit dans les forêts, se cacha dans la cabane du pâtre Tyrrhus et là mit au monde Silvius. Le procédé de Virgile à propos de cette légende est caractéristique : il a supprimé la jalousie d'Ascagne qui n'était pas flatté d'avoir un demi-frère et ses mauvais procédés vis-à-vis de sa belle-mère ; cela jetait un vilain jour sur l'ancêtre des Jules et n'était pas honorable ; il s'est débarrassé de la chose en la passant sous silence, mais il a conservé l'enfance dans les forêts qui justifiait le nom de Silvius ; seulement alors l'enfance dans les forêts demeure inexpliquée. La suite du récit de Caton est sous l'influence d'une érudition qui ne se contentait pas comme Virgile de la prétérition et qui essayait de concilier pour sauver l'honneur d'Ascagne : Ascagne, s'apercevant qu'il s'était rendu odieux, rappelle sa belle-mère, lui concède Laurolavinium, et se réserve Albe ; il meurt sans enfants et laisse le pouvoir à Silvius qui prit lui aussi le nom d'Ascagne ; c'est une tentative naïve et compliquée pour atténuer une légende défavorable au premier fils d'Énée ; Virgile a préféré ne rien expliquer du tout. — (2) Au Ier livre, 269-sqq., Ascagne, après un règne de trente ans, fonde Albe ; il est la souche des rois d'Albe ; ici Virgile, fidèle à son système d'esquiver les difficultés en les passant sous silence, ne dit pas positivement que Silvius a fondé Albe, mais il le donne comme l'ancêtre de la

famille qui y régna. La raison qui l'a déterminé à adopter successivement deux formes incompatibles de la légende paraît être la suivante : la lignée des rois d'Albe aboutit, selon ce qu'on considère comme l'histoire, à Romulus, à qui l'on ne connaît pas de postérité. Si leur ancêtre est Ascagne, on est obligé d'admettre qu'outre la ligne directe, il y a eu une ou plusieurs branches cadettes et que de l'une d'elles est issue la gens Iulia. Si au contraire on fait descendre les rois d'Albe de Silvius, peu importe que leur race s'éteigne avec Romulus. Ascagne reste roi de Lavinium et la gens Iulia est sa postérité directe. Le passage contient donc une correction voulue apportée par Virgile à son premier récit, qu'il se réservait naturellement de modifier plus tard, pour établir la concordance. — (3) Proximus ille Procas 767, a étonné Servius qui dit : standi ordine non nascendi ; nam sextus est rex Albanorum ; il semble bien que par proximus 767 après Proxima... lucis loca 761, Virgile veuille attester de nouveau que jusque-là il suit l'ordre chronologique ; il aurait donc adopté une autre suite des rois d'Albe que la suite traditionnelle. — (4) 773 sqq. Den. d'Halic., III, 31 ἡ.. τῶν Ἀλβάνων πόλις... ἡ τὰς τριάκοντα Λατίνων ἀποικίσασα πολεις. Tite-Live, I, 3, 7. — (5) 780 Et pater ipse suo superum iam signat honore = Et ipse pater superum (eum) iam signat suo honore ; sur l'enchevêtrement cf. VII, 305 sq. : concessit in iras Ipse deum antiquam genitor Calydona Dianae. — (6) 781 huius... auspiciis illa incluta Roma est une allusion au célèbre auspice qui a désigné Romulus au détriment de Remus comme fondateur de la ville et en même temps une imitation d'Ennius, cité par Varr., *Res Rustic.*, III, 1, 2 : Augusto imperio postquam inclita condita Roma est. — (7) 782 Imperium terris, animos aequabit Olympo rappelle directement I, 287 : Imperium Oceano, famam qui terminet astris. — (8) 783 est repris textuellement de *G.*, II, 535, où il est plus en situation ; ici l'accroissement de la ville produit moins d'effet après la mention de l'accroissement de l'empire. — (9) 786 Laeta deum partu correspond intentionnellement à Felix prole uirum 784.

P. 478. (1) 791 sq. Hic uir hic est, tibi quem promitti saepius audis, Augustus Caesar, en réalité c'est la première fois qu'Énée entend parler d'Auguste ; Auguste n'a été promis qu'à Vénus, au Ier livre, par Jupiter. Ceci est-il dit κατὰ τὸ σιωπώμενον, Virgile supposant qu'il y a entre la mère et le fils des conversations qu'il ne rapporte pas, ou se proposait-il dans l'*Enéide* revue et corrigée, d'insérer d'autres allusions précédentes à Auguste, c'est ce que nous ignorons. — (2) C'est une forte exagération géographique que de placer l'Atlas Extra anni solisque uias 796. — (3) 800, l'allusion à l'épouvante des bouches du Nil — trepida ostia Nili — ne peut être qu'un souvenir rétrospectif des événements qui ont suivi la bataille d'Actium ; septemgeminus Nilus se trouve déjà dans Catulle, XI, 7 sq. — (4) 801 sqq., il est à remarquer qu'Horace, à l'occasion du retour d'Auguste à Rome après la guerre des Cantabres, l'a comparé lui aussi à Hercule, *C.*, III, 14, 1 sq. Herculis ritu modo dictus... Morte uenalem petiisse lauram et que *C.*, III, 3, 9 sqq. il le divinise en l'associant à Hercule et à Bacchus, en représentant Hercule avec le caractère d'un grand voyageur, uagus Hercules. Une curiosité à noter, c'est que l'empereur Commode a pris pendant sa vie le nom d'Hercules romanus, *Hist. Aug. Comm.*, 8, 5, Cass. Dio., LXXII, 15, 5, CIL, XIV, 3449, et comme

tel s'est fait décerner par le Sénat des statues et des honneurs. — (5) L'intention de mettre particulièrement en lumière l'activité voyageuse d'Hercule et de Bacchus s'accuse par le fait que, parmi les travaux d'Hercule, Virgile a choisi, pour l'opposer à la victoire sur le sanglier d'Erymanthe en Arcadie et sur l'hydre de Lerne en Argolide, la poursuite de la biche aux pieds d'airain qui l'a conduit dans un pays très éloigné de la Grèce, celui des Hyperboréens, et qu'il fait partir Bacchus de la montagne de Nysa, dans l'Inde, pour entreprendre la conquête de l'univers.

P. 479. (1) 806 sq., à propos du pluriel « dubitamus », Serv. fait observer finement Miscuit personam suam ; Anchise s'associe à l'expédition d'Énée, comme s'il était encore en état de la vivifier par son action et c'est un dernier et touchant témoignage de l'union intime du père et du fils ; virtutem extendere factis, même mécanisme de la fin de l'hexamètre X, 468 : famam extendere factis, avec un sens différent : « donner par des hauts faits l'essor à son courage », « porter au loin sa renommée par ses hauts faits » ; 807, Et metus Ausonia prohibet consistere terra, même mécanisme de l'hexamètre que IV, 349 sq. : Quae tandem Ausonia Teucros consistere terra Inuidia est ?

P. 480. (1) Cf. CIL, I, p. 186, X, 838, on a retrouvé à Pompéi l'inscription de la statue d'Énée, XI, 1826 sq. L'éloge de Romulus a été conservé ; il est probable que la série comprenait les autres rois de Rome. — (2) 809 sq. Crinis incanaque menta Regis romani, *G.*, III, 311 sq. barbas incanaque menta Cinyphii... hirci, locution fixée dans deux contextes absolument différents. — (3) 809 Sacra ferens, locution fixée, *G.*, II, 476 : sacra fero ; Tite-Live, I, 20 : Sacerdotibus creandis animum adiecit, quamquam ipse plurima sacra obiret ; il passait pour l'organisateur de la religion romaine. — (4) 812 Missus in imperium magnum, locution fixée, XI, 47 : Mitteret in magnum imperium. — (5) 813 sq. Otia qui rumpet patriae... Tullus, Tite-Live, I, 22 : Hic non solum proximo regi dissimilis, sed ferocior etiam Romulo fuit... Senescere ciuitatem otio ratus undique materiam excitandi belli quaerebat ; 813 sqq. residesque mouebit Tullus in arma uiros et iam desueta triumphis Agmina rappelle avec une analogie singulière I, 722 : Iam pridem resides animos desuetaque corda, qui a un tout autre sens ; cf. VII, 693 : resides populos desuetaque bello Agmina. — (6) 817 sq. Vis et Tarquinios reges animamque superbam Vltoris Bruti fascesque uidere receptos ? Le dernier des Tarquins a sa physionomie historique constituée par le surnom de superbus ; il est inadmissible de supposer que Virgile lui enlève ce surnom pour le transporter à Brutus qui n'a rien à faire avec lui ; d'où s'impose la conclusion qu'entre 817 et 818 il est tombé au moins un vers

P. 481. (1) 819 saeuasque secures se trouve déjà dans Lucr., III, 996 et V, 1233. — (2) 820 sq. Tite Live, II, 5 : sumptumque supplicium, conspectius eo, quod poenae capiendae ministerium patri de liberis consulatus imposuit, et, qui spectator erat amouendus, eum ipsum fortuna exactorem supplicii dedit... cum inter omne tempus pater uultusque et os eius spectaculo esset, eminente animo patris inter publicae poenae ministerium ; exactorem supplicii correspond exactement ad poenam... vocabit. — (3) 823 laudumque immensa cupido, même

mécanisme de la fin de l'hexamètre que V, 138 : laudumque arrecta cupido.

P. 482. (1) 838 sq. Eruet ille Argos Agamemnoniasque Mycenas Ipsumque Aeaciden, genus armipotentis Achilli = I, 284 sq. Cum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenas Imperio premet ac uictis dominabitur Argis. — (2) Un commentaire intéressant de 836-837 est l'inscription trouvée près des jardins Campana, dans le voisinage du Latran, offrant la dédicace d'une aedes et d'un signum Herculis que L. Mummius Achaïcus consacra à l'occasion de son triomphe en 145, CIL. VI, 331, L. Mummi. L. f. Cos. duct[u] auspicio. imperioque | eius. Achaia. capt[a]. Corintho | deleto. Romam. redicit | triumphans. ob hasce | res. bene. gestas. quod | in bello. uouerat | hanc. aedem. et. signu[m] | Herculis victoris | imperator. dedicat. — (3) On ne voit pas pourquoi Virgile aurait, sans aucune nécessité, renversé ici l'ordre chronologique en parlant d'abord de la prise de Corinthe, qui est de 146, et ensuite de la bataille de Pydna, qui est de 168 ; il est probable que l'interversion vient tout simplement d'une erreur de copiste et qu'il faut lire :

838 Eruet ille Argos Agamemnoniasque Mycenas
839 Ipsumque Aeaciden, genus armipotentis Achilli,
840 Vltus auos Troiae, templa et temerata Mineruae.
836 Ille triumphata Capitolia ad alta Corintho
837 Victor aget currum caesis insignis Achiuis.

P. 483. (1) 841, la mention de Cossus, qui est du v^e^ siècle, à côté de Caton qui est du II^e^, ne paraît s'expliquer que par le désir de Virgile de ne pas laisser de côté une chose à laquelle les Romains attachaient une grande importance ; il parle 859 des troisièmes dépouilles opimes ; il était naturel qu'il parlât des deuxièmes. Auguste s'était particulièrement intéressé à Cossus ; d'après Tite-Live, IV, 20, quand il restaura le temple de Jupiter Feretrius, il releva l'inscription de la cuirasse consacrée par Cossus, inscription dont le libellé soulevait une difficulté de date. — (2) 842 sq. Geminos, duo fulmina belli Scipiadas, cladem Libyae, Lucr., III, 1047. Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror, Cic., *pro Balbo*, 15, 34, en parlant des Scipions tués en Espagne, Cum duo fulmina nostri imperii... Cn. et P. Scipiones exstincti occidissent ; ce n'est point par pauvreté d'imagination que Virgile se borne à attribuer aux Scipions un qualificatif emprunté à ses prédécesseurs ; le qualificatif est devenu typique, il fait partie de leur gloire et c'est ainsi qu'il convient de les présenter à la postérité ; il n'y a pas lieu d'innover. — (3) C'est du même sentiment que procède l'emprunt à Ennius, cité par Macr., *Sat.*, VI, 1, 23, et d'autres, concernant Q. Fabius Maximus, Vnus homo nobis cunctando restituit rem.

P. 484. (1) 847 sq. spirantia... aera... uiuos... uultus, *G.*, III, 34 : Stabunt et Parii lapides, spirantia signa ; les principes qui ont guidé Virgile dans son jugement sur les œuvres d'art n'ont pas varié ; l'art, selon lui, doit avant tout faire vivant et émouvant ; il ne partage donc pas la prédilection de ses contemporains pour l'art archaïque maladroit dans son effort, mais puissant, et il paraît être en plein accord avec Horace se moquant de Damasippe qui recherchait, pour les vendre aux collectionneurs, *Sat.*, II, 3, 22 : Quid sculptum infabre, quid fusum mollius esset. — (2) 849, la désinvolture avec laquelle Virgile oublie Cicéron laisse une

impression pénible, surtout s'il l'a fait par raison politique et parce qu'il n'a pas osé faire allusion à une victime des triumvirs. — (3) 849 sq., *G.*, II, 483 : Sin has ne possim naturae accedere partes... ; Virgile se réfère du reste directement à ce passage Caelique meatus... et surgentia sidera, rappelant directement 477 caelique uias et sidera. — (4) 851 regere imperio populos, locution fixée, Lucr., V, 1127 : regere imperio res uelle, *En.*, I, 230 : Aeternis regis imperiis, 340 Imperium Dido... regit.

P. 485. (1) 826, paribus est déjà un sujet de tristesse et un reproche tacite, puisqu'il désigne une guerre civile, *G.*, I, 489 : Ergo inter sese paribus concurrere telis Romanas acies iterum uidere Philippi ; dum nocte premuntur 827 et si lumina uitae Attigerint 828 sq. sont des expressions courantes pour exprimer la naissance, VII, 771 ad lumina surgere uitae, mais qui ne sont pas ici en situation, puisque l'Élysée n'est pas plongé dans la nuit, et c'est peut-être là un indice de rédaction postérieure. — (2) Le mouvement est homérique, *Il.*, VII, 279 Μηκέτι, παῖδε φίλω, πολεμίζετε μηδὲ μάχεσθον, mais il a chez Virgile singulièrement plus de puissance et de gravité. — (3) 857 rem Romanam est une expression d'Ennius : qui rem Romanam... Augescere nullis, Porphyr. Hor., *Sat.*, I, 2, 37, Moribus antiquis res stat Romana...

P. 486. (1) La preuve de l'importance qu'on attribuait dans la famille à la conquête des troisièmes dépouilles par Marcellus est donnée par un denier frappé par un des descendants de celui-ci, P. Cornelius P. f. Marcellinus, monétaire en 45 av. J.-C. Au revers de ce denier portant l'inscription : MARCELLVS COS QVINQ., le consul Marcellus est représenté consacrant dans le temple de Jupiter Feretrius les dépouilles opimes du Gaulois Viridomar. — (2) 861 Egregium forma iuuenem, X, 435, Egregii forma, locution fixée. — (3) 865 Qui strepitus circa comitum, paraît une allusion aux efforts d'Auguste pour rendre son neveu populaire et faire de lui le chef de la jeunesse romaine. Tac., *Ann.*, I, 45 : Marcellum flagrantibus plebis studiis intra iuuentam ereptum : breues et infaustos populi Romani amores. — (4) 866 Sed nox atra caput tristi circumuolat umbra ; même locution, mais dans un tout autre sens, II, 360 nox atra caua circumuolat umbra, cf. VIII, Nox... fuscis tellurem amplectitur umbris ; Virgile ici s'imite donc lui-même ; il semble bien que l'application un peu singulière qu'il fait ici de II, 360, lui soit inspirée par *Od.*, XX, 351 sq., où le devin dit aux prétendants, à la veille de leur mort : νυκτὶ μὲν ὑμέων Εἰλύαται κεφαλαί τε πρόσωπά τε. — (5) 867 lacrimis... obortis, locution fixée qui se retrouve III, 492 et XI, 41. — (6) 868 sqq. Auguste prononça son oraison funèbre dans la forme usuelle, c'est-à-dire qu'il commença par l'éloge des ancêtres et naturellement de M. Claudius Marcellus ; elle est malheureusement perdue, ce qui nous interdit de savoir jusqu'à quel point Virgile s'en est inspiré ; le rapprochement du jeune Marcellus avec son ancêtre vient sans doute d'Auguste. Cass. Dio., 53, 30 Καὶ αὐτὸν ὁ Αὔγουστος δημοσίᾳ τε ἔθαψεν, ἐπαινέσας ὥσπερ εἰθιστο, καὶ ἐς τὸ μνημεῖον ὃ ὠκοδομεῖτο κατέθετο. — (7) 870 sq. nimium nobis Romana propago visa potens superi, mêmes expressions XII, 827 : Sit Romana potens Itala uirtute propago. — (8) Ceci est conforme à la réalité historique, Serv. 861 : huius mortem uehementer ciuitas doluit... cum ingenti pompa adlatus et in Campo Martio est sepultus ; Virgile vivifie tout cela par le pathétique, mais

est muet sur les honneurs extraordinaires et exagérés qui lui furent décernés. — (9) 875 sq. Serv. dit brutalement : Et rhetorice spem laudat in puero, quia facta non inuenit ; en rapprochant Iliaca de gente et Latinos... Auos, Virgile insiste sur le fait qu'il réunit en lui les deux éléments constitutifs de la grandeur romaine, l'élément troyen comme neveu d'Auguste, l'élément italien, comme étant un Claudius Marcellus. — (10) 878. « pietas » et « prisca fides » représentent ces antiques qualités romaines qui sont célébrées dans l'*Enéide* et qu'Auguste faisait tous ses efforts pour remettre en honneur ; jusqu'à quel point elles étaient sensibles dans un jeune homme mort à sa vingtième année, c'est ce qu'il est difficile de savoir ; il est pourtant curieux de trouver une confirmation des assertions de Virgile chez Sén., *Dial.*, 6, 2, 3 : adolescentem animo alacrem, ingenio potentem, sed frugalitatis continentiaeque in illis aut annis aut opibus non mediocriter admirandae, patientem laborum, uoluptatibus alienum, quantumcumque imponere illi auunculus et ut dicam inaedificare uoluisset, laturum. Quant à la valeur guerrière, nous savons qu'il prit part à l'expédition des Cantabres ; les historiens ne signalent de lui aucun exploit ; il ne pouvait guère en accomplir, puisqu'il était encore un tout jeune adolescent et que c'est seulement à son retour à Rome, antérieur à celui d'Auguste en 24, qu'il coupa pour la première fois sa barbe blonde, Ξανθὴν πρῶτον ἔκειρε γενειάδα, Crinagoras, *Anth. Pal.*, VI, 161 D. ; à l'occasion de ce retour, Crinagoras, dans la même épigramme, l'appelle σκυλοφόρος ; s'il rapporta des dépouilles, assurément ce n'est pas lui qui les avait conquises ; le même Crinagoras, en lui envoyant l'*Ekalé* de Callimaque, lui souhaite, à propos des exploits de Thésée à Marathon, d'avoir la vaillance de ce héros, *Anth. Pal.*, IX, 545 D., 5 Τοῦ σοὶ καὶ νεαρὸν χειρῶν σθένος εἴη ἄρεσθαι, Μάρκελλε κλεινοῦ τ' αἶνον ἴσον βιότου, mais ce n'est là que le vœu d'un courtisan flatteur.

P. 487. (1) 883 Tu Marcellus eris, de même *Egl.*, VII, 70 : Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis. — (2) 883 manibus date lilia plenis, même mécanisme de la fin de l'hexamètre, *Egl.*, II, 45 sq. : tibi lilia plenis Ecce ferunt nymphae calathis. — (3) 886-887 soulèvent de grosses difficultés ; Virgile pourrait dire qu'ensuite ses trois personnages se promènent dans toute la contrée : mais sic... uagantur n'a aucun sens puisque, depuis 754, Anchise n'a pas bougé du tertre d'où il a vu défiler les ombres et qu'Énée et la Sibylle sont restés immobiles à l'écouter ; d'autre part aëris in campis latis ne saurait désigner l'Élysée qu'Énée vient de traverser en partie pour arriver jusqu'à son père et qui est désigné tout autrement ; suivant son habitude de faire des emprunts partiels à des théories qu'il n'adopte pas dans leur totalité, Virgile a songé évidemment aux espaces lumineux des sphères célestes que de son temps on assignait comme demeure aux âmes des grands hommes, Serv. 887 : locutus est... secundum eos, qui putant Elysium lunarem esse circulum. Cela prouve que 854-887 ne sont pas du même jet que ce qui précède et ont été intercalés ; du reste 888 sq. se place tout naturellement après 853 et Incenditque animum famae uenientis amore étonne après l'épisode de Marcellus où il n'y a rien qui puisse exciter chez Énée l'amour de la gloire tandis qu'il est la conclusion logique de 756-853. — (4) 889 famae uenientis amore, locution toute

faite qui se trouve déjà IV, 221. — (5) V, 737 : Tum genus omne tuum... disces, VI, 717 : Jampridem hanc prolem cupio enumerare meorum, cf. VI, 681 sq. : omnemque suorum Forte recensebat numerum. — (6) 752 natumque unaque Sibyllam, 854 mirantibus au pluriel, 897 natum... unaque Sibyllam. — (7) 893 Sunt geminae Somni portae, même mécanisme du début de l'hexamètre VII, 607 : Sunt geminae Belli portae ; dans les deux cas il s'agit d'une porte à deux battants.

P. 488. (1) *Od.*, XIX, 564 sqq. ἐλεφαίρονται rapproché d'ἐλέφαντος, κραίνουσι de κεράων. — (2) Virgile a placé au vestibule des enfers le sommeil et l'arbre des songes vains, qui naturellement doivent venir sur la terre par l'ouverture de l'Averne, VI, 278 et 282 sqq. ; il leur donne ici une autre porte de sortie ; il n'y a pas lieu de s'étonner de la contradiction qui provient de l'imitation de deux sources différentes, une que nous ne connaissons pas et ici l'*Odyssée*. — (3) 900 recto... litore, en suivant en ligne droite le rivage, c'est-à-dire en négligeant les sinuosités ; 901 a déjà servi III, 277.

PARIS
IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE. — 1-26

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
871V9A.YCA C001 V001
L'ART DE VIRGILE DANS L'ENEIDE PARIS
3 0112 023719518